



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE CHINOISE

ORALE ET ÉCRITE

Paris. -- Typographie Ad. Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

覺岡修德厥學于典始終念半學學惟

子日君子博學於文約之以禮亦可以弗畔矣夫

法文同韻

GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE CHINOISE

ORALE ET ÉCRITE

PAR

Hubert

PAUL PERNY

Auteur du Dictionnaire français-chinois

CONFUCIUS disait : je commente les anciens livres, mais je n'en compose pas de nouveaux ; j'ai foi dans les anciens et je les aime.

子日迷而不作。信而好古

(LÉN YU, ch. 7. v. 1.)

TOME PREMIER

LANGUE ORALE

PARIS

MAISONNEUVE & C^{ie}
Libraires (à la Tour de Babel)

15, QUAI VOLTAIRE, 15

ERNEST LEROUX

Libraire des Sociétés Asiatiques de Paris et Calcutta

28, RUE BONAPARTE, 28

ET A LA LIBRAIRIE AD. LAINÉ, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1873

Tous droits réservés.

子日知者樂水仁者樂山知者動仁者靜知者樂

子謂子夏日汝爲君子儒無爲小人儒

64/8

AVERTISSEMENT.

Nous avons annoncé la publication d'une grammaire essentiellement pratique de la langue chinoise, soit *orale*, soit *écrite*. Depuis cette époque, on a souvent demandé à nos éditeurs cette grammaire chinoise. L'impression des travaux sinologiques marche avec une lenteur forcée, *même lorsque ces travaux ne sont pas entravés par des obstacles particuliers.*

Notre grammaire chinoise est naturellement divisée en deux parties; chaque partie formerait un volume. Pour satisfaire le vœu public, nous suivons le conseil de quelques sinologues distingués, qui nous ont engagé à publier d'abord la première partie de notre travail, qui traite spécialement de la langue *orale*. La deuxième partie traite de la langue *écrite*; c'est la plus importante et la plus considérable. Elle est sous presse. Nous avons l'espoir que rien ne viendra en retarder l'impression, qui est poussée avec activité. Devant rendre compte de ce travail dans son ensemble, nous attendrons, pour le faire, la publication de la deuxième partie. La préface, que nous y consacrerons, paraîtra seulement avec cette deuxième livraison. Nous avons apporté un soin minutieux à la correction typographique, ainsi que nos lecteurs auront lieu d'en faire la remarque.

Les textes chinois, qui ornent le frontispice de cet ouvrage, sont tirés des anciens livres de la Chine. Nous en donnons ici la traduction :

Texte supérieur de la page :

« *Instruire les autres est la moitié de la doctrine; celui qui, de-*
a.

puis le commencement jusqu'à la fin, s'attache à donner des préceptes aux autres s'instruit lui-même, sans s'en apercevoir. »

(Choū kīn, chap. 8.)

Texte inférieur de la page :

« Confucius interpellant Tsè hlà lui dit : Que votre savoir soit le savoir d'un homme supérieur et non celui d'un homme vulgaire. »

(Lén yù, chap. 6, v. 11.)

. Texte vertical du côté droit :

« L'homme instruit est comme une eau limpide qui réjouit; l'homme humain est comme une montagne qui réjouit; l'homme instruit a en lui un grand principe de mouvement; l'homme humain, un principe de repos; l'homme instruit a en lui des motifs de joie. »

(Lén yù, chap. 6, v. 21.)

Texte vertical du côté gauche :

« Confucius dit : L'homme supérieur doit appliquer toute son étude à faire son éducation, à acquérir des connaissances; il doit attacher une grande importance aux rites. En agissant ainsi, il pourra ne pas s'écarter de la droite raison. »

(Lén yù, chap. 6, v. 25.)

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT.	Pages. I
------------------------	-------------

PROLÉGOMÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA LANGUE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

I. — Origine du langage, d'après les Chinois.	1
II. — Diversité des langues.	2
III. — Classification générale des langues.	3
IV. — Antiquité de la langue chinoise.	5
V. — Facilité de la langue chinoise, surtout de la langue orale.	7
VI. — Division de la langue chinoise.	8

CHAPITRE II.

EXPOSÉ DES ERREURS ET DES PRÉJUGÉS VULGAIRES SUR LA LANGUE CHINOISE. — LEUR RÉFUTATION.

11

CHAPITRE III.

CONSEILS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE CHINOISE.

I. — Nécessité d'une direction.	15
II. — Fausses méthodes à éviter.	16
III. — Méthode à suivre pour la langue orale.	17
IV. — Méthode pour la langue écrite.	22

CHAPITRE IV.

DES INFLEXIONS DE LA VOIX OU DES CINQ TONS DANS LA LANGUE CHINOISE ET DES ASPIRATIONS GUTTURALES.

I. — Des inflexions de la voix dans les langues en général.	24
II. — Des inflexions de la voix, en particulier dans la langue chinoise.	26
III. — Nombre et distinction des tons de la voix dans la langue chinoise.	27
IV. — Moyen de saisir et de rendre exactement les tons.	29
V. — Des aspirations.	31

CHAPITRE V.

DES MOTS RADICAUX OU PRIMORDIAUX DE LA LANGUE CHINOISE.

	Pages.
I. — Caractère spécial des mots chinois.	33
II. — Du nombre des mots primitifs.	<i>id.</i>
III. — Erreur des linguistes européens.	35
IV. — Division des sons initiaux de la langue chinoise en neuf séries.	37
V. — Tableau général de tous les mots ou sons de la langue chinoise.	38

PREMIÈRE PARTIE.

LANGUE ORALE.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES SUR LA LANGUE ORALE, VULGAIREMENT DITE :

LANGUE MANDARINE.

I. — Caractère propre de la langue orale.	49
II. — Nuances du langage parlé.	50
III. — Mécanisme simple et facile de la langue orale.	51
IV. — Manière de saisir promptement le mécanisme de la langue.	52
V. — Des divers dialectes ou patois de la Chine.	53

CHAPITRE II.

DU SUBSTANTIF OU DU NOM COMMUN.

I. — Comment les Chinois divisent les mots de leur langue.	54
II. — Les neuf classes de substantifs chinois.	55
III. — Du genre dans les substantifs.	61
IV. — Du nombre dans les substantifs.	62
V. — Des augmentatifs et des diminutifs en chinois.	64
VI. — Des substantifs ou noms communs devenant, par position, adjectifs, verbes, adverbes.	68
VII. — Substantifs doubles ou composés qui peuvent ou ne peuvent pas être transposés sans changer de sens.	70
VIII. — Exemples de substantifs à sens opposé.	72

CHAPITRE III.

DES ADJECTIFS EN CHINOIS.

I. — Formation des adjectifs en chinois.	74
II. — Place des adjectifs chinois dans le discours.	75
III. — Adjectifs devenant, par position, substantifs, verbes actifs, verbes neutres, verbes pronominaux, adverbes.	<i>id.</i>

TABLE DES MATIÈRES.

	V Pages.
IV. — Manière fréquente d'exprimer en chinois les défauts ou les négations de qualités.	78
V. — Des différentes classes d'adjectifs chinois.	<i>id.</i>
VI. — Adjectifs changeant de tons et de prononciation.	80
VII. — Exemples d'adjectifs à sens opposé.	<i>id.</i>
VIII. — Règles pour traduire facilement en chinois différentes classes d'adjectifs français.	81

DEGRÉS DE COMPARAISON.

DU COMPARATIF.	85
I. — Comparatif de supériorité.	86
II. — Comparatif d'infériorité.	89
III. — Comparatifs d'égalité.	<i>id.</i>
DU SUPERLATIF.	90
I. — Superlatif absolu.	<i>id.</i>
II. — Superlatif relatif.	94
III. — Superlatif excessif.	<i>id.</i>

CHAPITRE IV.

DES ADJECTIFS NUMÉRAUX OU DES NOMS DE NOMBRE EN CHINOIS.

I. — Système décimal chez les Chinois.	97
II. — Nombres cardinaux.	<i>id.</i>
III. — Des noms numéraux ou des particules numérales.	101
IV. — Des nombres ordinaux.	103
V. — Des nombres partitionnés.	104
VI. — Division du temps.	105
VII. — De l'abaqué chinois ou machine à compter.	108
VIII. — Des barres numérales.	111
IX. — Spécimens des chiffres en écritures anciennes.	<i>id.</i>

CHAPITRE V.

DES DIFFÉRENTS NOMS PROPRES EN CHINOIS.

I. — Du nom générique des familles chinoises ou du Sín 姓.	113
II. — Du nom dit en chinois ché 氏.	117
III. — Du petit nom de lait des Chinois, ou du Siào mîn 小名.	118
IV. — Du nom tiré du cycle de famille, dit en chinois Tsé peý 字輩.	121
V. — Du nom appelé Tsé haó 字號.	122
VI. — Du nom posthume ou du Houý 諱.	<i>id.</i>
VII. — Des sobriquets chinois ou Houèn mîn 混名.	123
VIII. — Du titre des négociants et des hôtelleries chinoises. Tohaó pay 招牌.	124
IX. — Des noms géographiques en chinois.	125
X. — Des noms de royaumes et de peuples étrangers à la Chine.	127

CHAPITRE VI.

DES PRONOMS.

	Pages.
I. — Des pronoms personnels.	129
II. — Des pronoms relatifs ou conjonctifs.	131
III. — Pronoms démonstratifs.	133
IV. — Pronoms possessifs.	135
V. — Pronoms indéfinis.	<i>id.</i>

CHAPITRE VII.

DES VERBES CHINOIS.

I. — Facilité des conjugaisons chinoises. Noms des verbes en chinois.	138
II. — Noms équivalents en chinois des différentes espèces de verbes.	139
III. — Espèces de verbes chinois.	<i>id.</i>
IV. — Du verbe substantif ÊTRE, ESSE.	140
V. — Des mots qui font l'office du verbe substantif.	<i>id.</i>
VI. — Deux sortes de verbes auxiliaires.	143
VII. — Des verbes simples et composés.	157
VIII. — Manière de former en chinois les modes et les temps des verbes.	158
IX. — Des différentes voix dans les verbes.	167
X. — Des mots chinois qui sont toujours verbes.	171
XI. — Des verbes chinois devenant, par position, substantifs, adjectifs, ad- verbes, et quelquefois verbes actifs, de neutres qu'ils étaient.	172
XII. — Règles générales pour traduire en chinois certaines classes de verbes français.	174

CHAPITRE VIII.

DES ADVERBES.

I. — Des adverbes de temps.	175
II. — Adverbes de lieu et de distance.	176
III. — Adverbes de quantité.	178
IV. — Adverbes de qualité.	179
V. — Adverbes de rang.	180
VI. — Adverbes de comparaison.	<i>id.</i>
VII. — Adverbes d'affirmation, de négation et de doute.	182
VIII. — Adverbes d'interrogation.	186
IX. — Manière de faire les interrogations en chinois.	188
X. — Locutions adverbiales.	189
XI. — Adverbes devenant, par position, adjectifs.	190
XII. — Adverbes devenant, par position, verbes.	<i>id.</i>

CHAPITRE IX.

DES PRÉPOSITIONS ET DES POSTPOSITIONS.

PREMIÈRE SECTION : <i>Des prépositions.</i>	191
DEUXIÈME SECTION : <i>Des postpositions.</i>	199
TROISIÈME SECTION : <i>Prépositions prises substantivement.</i>	201
QUATRIÈME SECTION : <i>Prépositions devenant verbes.</i>	<i>id.</i>

TABLE DES MATIÈRES.

VII
Pages.

CHAPITRE X.

DES CONJONCTIONS.

Principales conjonctions.	202
-----------------------------------	-----

CHAPITRE XI.

DES INTERJECTIONS.

I. — Interjections de douleur, d'affliction.	<i>id.</i>
II. — Interjections de désirs.	208
III. — Interjections de crainte, d'aversion, de dégoût.	<i>id.</i>
IV. — Interjections d'admiration.	<i>id.</i>
V. — Interjections de surprise, d'étonnement.	<i>id.</i>
VI. — Interjections d'encouragement.	<i>id.</i>
VII. — Interjections de silence.	209
VIII. — Interjections pour appeler.	<i>id.</i>
IX. — Interjections pour avertir, modérer, apaiser.	<i>id.</i>
X. — Interjections en forme de menaces, de jurons.	<i>id.</i>
XI. — Espèces d'interjections euphoniques.	<i>id.</i>

CHAPITRE XII.

DES IDIOTISMES DE LA LANGUE CHINOISE.

I. — Idiotismes de la langue orale.	211
II. — Idiotismes de la langue écrite.	214

CHAPITRE XIII.

DE L'URBANITÉ CHINOISE.

I. — Motifs de ce chapitre.	218
II. — Idées des Chinois sur l'urbanité.	219
III. — Des termes honorifiques en chinois.	220
IV. — Des titres que l'on prend, par modestie, en parlant de soi-même.	224
V. — Des termes dont on se sert pour désigner ce qui nous appartient ou nous concerne.	226
VI. — Des expressions polies qui remplacent le pronom possessif de la deuxième personne.	228
VII. — Des cinq espèces de salutations ou des cinq manières de saluer des Chinois.	230
VIII. — Formules de remerciements.	233
IX. — Des visites.	<i>id.</i>
X. — Des présents.	240
XI. — Des festins chinois.	243
XII. — De la correspondance épistolaire.	246

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

GRAMMAIRE CHINOISE.

PROLÉGOMÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA LANGUE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

1^o Origine du langage, d'après les Chinois. — 2^o Diversité des langues; ses causes. — 3^o Classification générale des langues. — 4^o Origine et antiquité de la langue chinoise. — 5^o Facilité de la langue chinoise. — 6^o Division de la langue chinoise en langue *orale* et langue *écrite*.

I. — ORIGINE DU LANGAGE.

Le langage est la pensée même, considérée dans sa forme essentielle et invariable. La pensée de l'homme ne peut être considérée comme existant individuellement et d'une manière concrète, si elle n'est limitée et circonscrite par la parole. L'homme occupé à créer le langage est une absurdité pareille à celle de l'homme occupé à inventer la société. L'homme, le langage, la société, ont été le résultat d'une création simultanée. Lumière du monde moral, lien de la société, vie des intelligences, dépôt de toutes les vérités, de toutes les lois, la *parole* règle l'homme, ordonne la société, explique l'univers. Tous les jours, elle tire l'esprit de l'homme du néant, comme aux premiers jours du monde une parole divine et féconde tira l'univers lui-même du chaos. La *parole* est le plus profond mystère de notre être. Loin d'avoir pu l'inventer, l'homme ne peut même pas la comprendre (1). La raison a été nécessaire pour inventer la raison, la parole pour inventer la parole.

(1) Les écoles rationalistes d'Allemagne et de France ont repoussé, de nos jours, les doctrines matérialistes de Locke, de Condillac, de Tracy, etc.; mais, à des nuances près, qui ne touchent

Les philosophes chinois ne paraissent pas avoir jamais discuté sur l'origine du langage. De même qu'ils admettent que le Ciel a fait l'homme raisonnable, ils admettent qu'il l'a doué du don de la parole. Penser et parler découle de la nature de l'homme, et appartient à l'essence de son être. Dans la préface du Chē kīn 詩經, on lit ces paroles remarquables : « *L'homme nait intelligent et comme associé à la spiritualité du Ciel. Son âme se replie sur elle-même quand les objets extérieurs frappent ses sens : de là ses désirs et ses vouloirs. Il ne peut s'y arrêter sans réfléchir ; la réflexion le conduit à la parole, et sa langue n'est que l'écho de son cœur* (1). »

II. — DIVERSITÉ DES LANGUES.

On compte sur la surface du globe au moins *huit cent soixante langues* parlées, divisées en plus de cinq mille dialectes. De ces *huit cent soixante langues*, *cinquante-trois* appartiennent à l'Europe, *cent cinquante-trois* à l'Asie, *cent quinze* à l'Afrique, *cent dix-sept* à l'Océanie, et *quatre cent vingt-deux* à l'Amérique. Sur la cause toujours subsistante de la diversité des langues, les Chinois nous semblent avoir raisonné plus philosophiquement que certains philologues européens. Dans l'ouvrage Sín lỳ hoúy tōng 性理會通, le philosophe Y tcheou parle ainsi : « *La diversité des langues ne tient assurément pas à notre nature. Elle n'est point son œuvre, puisque dans les premiers moments de la joie, de la tristesse, de la douleur, de la colère, de la compassion, où la nature agit presque toute seule, les cris des hommes de tous les pays sont à peu près les mêmes. Pourtant, cette cause radicale est si fortement enracinée dans notre nature que nulle puissance humaine ne peut la détruire. Elle n'est pas, non plus, l'œuvre de la raison, puisque la diversité des langues ne suit ni règle ni principe, et brise en quelque sorte tous les liens de la société. Est-ce une altération insensible de la langue primitive? Est-ce une suite du peu de commerce des peuples les uns avec les autres? Non, car les langues sont trop différentes, et l'ont été dès la plus haute antiquité.... Il faut que l'homme soit déchu de son premier état, car il y a une prononcia-*

que la forme ou l'expression, toutes leurs doctrines sont comprises dans celles de G. de Humboldt : « *L'homme, au sortir des mains du Créateur, n'aurait pas reçu une langue toute faite, mais simplement le pouvoir de la produire spontanément par un procédé purement instinctif.* » Qui ne reconnaîtra là un simple subterfuge d'amour-propre philosophique ?

(1) 人生而靜。天之性也。感於物而動。性之欲也。夫既有欲矣。則不能無思。既有思矣。則不能無言。既有言矣。則言之所不能盡, etc. (Préf. du Chē kīn, par Tohōu h̄y 朱熹). Voir, à la II^e partie de la Grammaire, chap. VIII, la notice sur les livres sacrés de la Chine.

« tion vraie et propre de chaque mot. Quelle est-elle? Sont-ce nos ancêtres
 « qui ne l'ont pas connue? L'avons-nous altérée? Mais pourquoi? Les cris des
 « animaux, le chant des oiseaux, ne sont-ils pas encore comme dans les pre-
 « miers temps? La cause n'est-elle pas qu'ils se sont conservés dans l'état de
 « leur première origine? Quant à l'homme, il faut qu'il soit déchu de la
 « sienne, puisque chaque royaume a sa langue à part, et même chaque pro-
 « vince sa prononciation particulière. La nature est une, la raison est une, le
 « beau est un. Ce désordre si sensible dans les langues dérive d'un plus grand
 « désordre. Il est ou une punition ou un décret du Ciel. »

Deux savants d'Europe qui n'ont probablement jamais lu les philosophes de la Chine signeraient, sans aucun doute, les paroles que nous venons de rapporter. L'un est Niebuhr (1), le célèbre historien de Rome, qui dit que pour tout savant *les restes de l'ancien monde montrent qu'un tout autre ordre de choses a dû exister avant celui-ci, et que ce dernier ordre a dû subir un changement essentiel.* Quant à Herder (2), l'auteur de l'ouvrage : *Idées sur l'histoire de l'humanité*, il affirme avec assurance que, d'après l'examen des langues, *il est clair que la séparation de l'espèce humaine doit avoir été violente, c'est-à-dire que les hommes ont dû être violemment et soudainement séparés les uns des autres.* On trouve dans le *Lý ky 禮記* ou *Livre des rites* des Chinois un texte assez curieux qui semble faire allusion à la dispersion des peuples : « *L'univers est égaré de sa voie, depuis que les langues ont été divisées comme en branches et en familles.* » 天下無道自言有枝葉。

III. — CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES LANGUES.

Les linguistes s'accordent aujourd'hui à reconnaître trois grands types essentiels, qui ont donné lieu à autant de classes de langues. Cette division des langues est la plus rationnelle, la plus logique. Le premier de ces types renferme les langues *monosyllabiques*; le deuxième, les langues *agglutinantes*; le troisième, les langues à *flexion*.

Toutes les langues ont commencé par le monosyllabisme. Une seule, croyons-nous, est demeurée dans ce même état, parce que, l'une des premières, sinon la première peut-être, elle a possédé un corps merveilleux d'écriture *figurative, imagée, symbolique*. Ce corps d'écriture a comme enchaîné à jamais la langue orale aux signes merveilleux de cette même écriture, et l'a

(1) Niebuhr (Berthold-Georges), né à Copenhague en 1776, mort à Bonn en 1803. Ce savant était lié avec le cardinal Maf. Son *Histoire romaine*, non achevée, a été traduite en français par de Golbéry, en sept vol. in-8°; c'est un des bons ouvrages du dix-neuvième siècle.

(2) Herder (Jean-Godefrot), né à Mohrungen en 1744, mort en 1803.

fixée très-probablement pour toujours. Est-ce un bien, est-ce un inconvénient? Cette langue est la langue chinoise. Nos lecteurs savent qu'aucune langue du monde n'est parlée autant que l'idiome chinois. Un peuple sagace et intelligent, de plus de 400 millions d'hommes, échange ses pensées dans cette langue. En dehors de la Chine, plus de 100 millions d'hommes lisent et entendent son admirable écriture (1). La Chine a une grande estime pour sa langue, qu'elle regarde comme supérieure à beaucoup d'autres. Pour soutenir son opinion, elle a des arguments qui ne sont nullement méprisables. L'écriture chinoise, dont les images et les symboles ne sont liés à aucun son (2), peut être lue dans toutes les langues du monde. Dans cette langue, les catégories de mots ne sont pas distinguées par des sons acoustiques particuliers. Le même mot peut représenter tour à tour presque toutes les parties du discours. La distinction se fait surtout à l'aide de la *régle de position des mots*. Cette position seule imprime à ces mots le cachet spécial de telle ou de telle relation. Dans la conversation, l'*intonation* qui en dérive, sert surtout à établir le sens des mots.

Le plus grand nombre des idiomes du globe compose le deuxième type général des langues, auquel on donne le nom de *langues agglutinantes*. En général, dans ces langues-ci, les mots qui représentent la relation se collent, pour ainsi dire, à la fin de la racine restée immuable. Cette classe de langues se subdivise en une foule d'autres, selon la manière plus ou moins intime dont les mots de relation s'attachent soit à la racine, soit aux mots entre eux. Toutefois un certain nombre de langues agglutinantes ne repoussent nullement les flexions ou les désinences qui expriment les divers rapports des mots entre eux. C'est là comme un passage naturel entre cette classe et la suivante.

Ce qui caractérise les langues du troisième type, dites *langues à flexion*, c'est qu'il y a fusion complète de la signification et de la relation. Tandis que, dans les langues agglutinantes, les mots sont formés par des membres dont chacun conserve encore une sorte d'individualité, ces membres, au contraire, dans les *langues à flexion*, se confondent en un seul organisme, de façon à n'avoir plus d'existence distincte.

Les langues à flexion sont réparties en deux grands groupes que l'on désigne

(1) Au Japon, en Corée, dans le Turkestan ou petite Boukharie, au Thibet, dans le royaume de Siam, les savants lisent tous la langue chinoise, s'ils ne la parlent pas. Le royaume d'Annam, qui compte au moins vingt-cinq millions d'habitants, n'a d'autre langue que celle de la Chine. Nous avons entendu parfois en Europe certains savants systématiques voter par acclamation la suppression de la bizarre langue chinoise. Quelle utopie!

(2) Nous faisons ici allusion aux caractères primitifs, qui étaient rigoureusement *figuratifs, idéologiques*. Dans la suite des temps, les Chinois ont admis dans la composition de leurs caractères l'élément phonétique. Nous traitons cette question *ex professo* à la II^e partie de la Grammaire, au chapitre II, qui a pour titre : *Plan des caractères chinois, ou les six règles de leur formation*.

sous les noms de *famille aryaque* ou *indo-européenne* (1) et de *famille sémitique* ou *syro-arabe* (2). Depuis un demi-siècle, l'étude raisonnée et synthétique des langues, notamment celles de la famille aryaque, est entrée dans une voie nouvelle, qui jette un jour précieux et inattendu sur l'histoire même des nations européennes, particulièrement sur les époques de leur vie antéhistorique. Nous admirons les beaux travaux des linguistes modernes, parmi lesquels nous citerons F. Bopp, E. Burnouf, Lassen, Max Müller, Windischmann, Eichhoff, Egge, etc.

Cependant il nous semble que ces savants, épris d'une admiration peut-être trop exclusive en faveur des langues à flexion, décernent à ces dernières, d'une manière trop absolue, la palme sur toutes les autres. Leur argument palmar est que les langues à flexion sont l'apanage exclusif des peuples qui de tout temps auraient marché à la tête de la civilisation. Pour que ce jugement fût sans appel, il faudrait que les anciennes langues fussent aussi connues que nos langues modernes à flexion. Les anciens peuples n'ont pas été moins civilisés que nous, bien que les langues à flexion leur fussent inconnues.

L'Orient, par exemple, offre encore de nos jours un champ immense aux études philologiques. Ce champ nous semble encore peu exploré, comme la géographie de ces hauts sites de l'Asie, où fut le berceau du genre humain. On a jugé quelques langues de l'Asie sur les rapports de gens peu sérieux, sur des traductions pâles et décolorées d'ouvrages orientaux. Est-il possible de porter un jugement sérieux sur une langue d'après de semblables données?

IV. — ANTIQUITÉ DE LA LANGUE CHINOISE.

La chronologie chinoise est sans doute assez obscure pour les temps primitifs de la monarchie chinoise. Cependant, quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur cette question, la langue chinoise est indubitablement la plus ancienne des langues que l'on parle à présent sur toute la surface du globe. Une opinion s'accrédite de jour en jour davantage dans le monde savant; nous la faisons connaître à nos lecteurs sans émettre notre opinion personnelle sur cette grave question. Certains plateaux de la haute Asie auraient été habités et peuplés par des émigrations antédiluviennes. Traversant les plaines immenses du Sennaar, voisines de la petite Boukharie, qui porte le nom chinois de 天山南路, la colonie primitive des Chinois aurait poussé constamment sa marche, ainsi que le firent plus tard les émigrations noémiques,

(1) Cette famille comprend six rameaux, savoir: les rameaux *indien, persan, gréco-romain, germanique, slave* et *celtique*.

(2) Elle comprend l'araméen (syriaque et chaldéen), l'hébreu, le phénicien, l'arabe et l'éthiopien.

vers les régions de l'est, et se serait arrêtée, pour s'y fixer, sur le sol qui forme aujourd'hui la province que l'on nomme le Chèn sŷ 陝西. Un fait unique peut-être dans les annales de tous les empires, c'est qu'à cette heure la Chine soit encore, d'une manière certaine, habitée par la postérité de la colonie primitive qui vint s'y établir. La Chine n'a jamais été non plus, comme tous les pays d'Occident, envahie par des hordes de barbares, qui en modifiant les mœurs et les coutumes, altèrent surtout la langue du peuple conquis, quand ils ne la font pas disparaître.

Fixée par son écriture *figurative, idéologique*, la langue chinoise, sauf quelques modifications inévitables, qui ont dû tomber plus spécialement sur la prononciation, la langue chinoise a conservé sa forme première, c'est-à-dire un monosyllabisme qui suffit largement à tous les besoins de la pensée. Ses mots sont tout à elle. D'où les a-t-elle tirés? Ce monosyllabisme particulier n'a aucune analogie avec les langues vivantes ou mortes les plus anciennes (1). Au moyen des livres sacrés de la Chine, qu'on nomme Kīn 經, c'est-à-dire *Livres par excellence*, et qui sont incontestablement les plus beaux comme les plus anciens monuments profanes de l'antiquité, on saisit le fil de son histoire à plus de deux mille ans avant notre ère. Les odes sacrées de la Chine, ses inscriptions antiques, nous montrent déjà à cette époque la langue chinoise aussi pleine d'énergie que de beautés pénétrantes. Le style de ces livres sacrés, leurs récits simples, naïfs, touchants, idylliques, surtout les chants en l'honneur du ciel et des ancêtres, ont un parfum inexprimable de grâce et de simplicité, qui laissent bien loin derrière eux les livres homériques et tous les autres de l'antiquité profane. Son Choū kīn 書經 nous montre les arts et les sciences déjà florissantes sous le règne du célèbre Yaō 堯, 2367 av. J.-C. Les propriétés du triangle rectangle n'étaient pas inconnues à Yū le Grand 大禹, non moins illustre par sa sagesse que par ses immenses travaux. L'astronomie, la musique, inséparables en ces temps anciens de la vraie philosophie, étaient cultivées dès lors avec un égal succès. Quel peuple de l'univers peut aujourd'hui présenter des annales qui soutiennent la comparaison avec celles de la Chine? Les Chaldéens, les Babyloniens, les Égyptiens, ne sont plus en cause; leur langue a presque entièrement disparu avec eux. La première mention d'une langue étrangère à la Chine, dont il soit question dans les Annales chinoises, remonte au règne de Taï kēn 太庚, environ 1691 av. J.-C.

(1) Les philologues modernes font remarquer justement une analogie plus ou moins frappante entre un certain nombre de mots radicaux dans plusieurs langues. On peut signaler ce même fait dans les langues anciennes. Ce que nous disons du monosyllabisme chinois en général n'est nullement infirmé par les publications récentes de deux savants anglais, M. Chalmers (*the Origins of the Chinese*) 1868, et M. Edkins (*China's place in philology*, 1871). L'intonation chinoise et la liaison étroite de ce monosyllabisme chinois aux caractères idéo-phonétiques de cette langue lui donnent un caractère exclusif entre toutes les langues

Des ambassadeurs étrangers étaient venus rendre hommage à ce Prince. Il fallut leur donner des interprètes. On ignore de quelle contrée venait cette ambassade.

V. — FACILITÉ DE LA LANGUE CHINOISE, SURTOUT
DE LA LANGUE ORALE.

L'ignorance a répandu sur la langue chinoise des préjugés épais, qui ont envahi non-seulement les classes ordinaires de la société européenne, mais encore les membres des corps savants de l'Europe. Grâce à ces préjugés, le seul nom de langue chinoise est encore, comme au temps d'Abel Rémusat, le synonyme de *mystère impénétrable*, de même qu'une sorte de ridicule, attaché depuis longtemps au nom du peuple chinois, demeure aussi vivace que jamais. M. Rémusat faisait remarquer qu'à une époque antérieure à lui la suffisance de certains savants se plaisait à alimenter ces ridicules préjugés pour faire déverser sur eux un prestige d'honneur d'autant plus considérable. Malgré les travaux remarquables publiés depuis un demi-siècle sur la langue chinoise, cette langue passe encore de nos jours pour une langue si difficile que peu de personnes osent en entreprendre l'étude. Sur tout le continent européen, c'est à peine si à présent on compterait douze ou quinze personnes en état de lire ou de parler la langue chinoise. Par suite de ce déplorable préjugé, on ne cesse de répéter qu'une langue qui exige toute la vie d'un homme pour en connaître seulement l'*alphabet* est inabordable. Ne dit-on pas chaque jour encore, que toute la science d'un lettré chinois consiste à retenir de mémoire un chiffre plus ou moins élevé de caractères hiéroglyphiques parmi les *cent mille* que l'on dit former le vocabulaire de cette langue? Aussi, imbus de ces funestes préjugés, où est le linguiste qui ose aborder cette langue, dont les symboles antiques offrent pourtant de si vastes horizons aux recherches philosophiques? Où est l'historien qui essaye de visiter les textes originaux du seul peuple de l'univers qui, à travers les révolutions des siècles et la ruine des empires, demeure encore debout, seul débris de tant de ruines accumulées sur ce globe? Où est le disciple d'Hippocrate et de Galien, qui ait le courage de fouiller dans les originaux, ces vastes et riches herbiers de la Chine, dépôt immense des plus minutieuses et sagaces recherches, fruit de l'expérience accumulée de plus de quarante siècles, et dont le résultat serait si utile à l'humanité souffrante? Où est le diplomate qui, en arrivant en Chine, ait le courage de s'affranchir d'un ridicule préjugé et de se mettre de suite à même de parler, de lire la langue chinoise, afin de se passer de *comprador*, dans la discussion si grave des intérêts internationaux? Où est le savant qui ait le désir d'étudier ces immenses encyclopédies, qui n'ont pas leur pareille chez aucun peuple de l'univers, et dans lesquelles les Chinois ont consigné tous leurs procédés ingénieux

sur les arts libéraux, sur l'agriculture, etc.? Non, aucun savant n'ose entreprendre une telle étude. Le préjugé vulgaire enlève même le simple désir de se livrer à cette étude.

Voici pourtant la vérité toute nue sur cette langue, qui fait en Europe l'épouvante des esprits les plus cultivés. *Aucune langue n'est aussi simple et aussi facile que la langue chinoise.* Notre travail en sera la preuve à tous nos lecteurs. Nous ajouterons ici : Est-il une langue, dans l'univers, qui ait autant de titres à l'attention des hommes sérieux? Le chinois n'est-il pas le moyen par lequel plus de *cinq cents millions* d'hommes se communiquent mutuellement leurs pensées?

VI. — DIVISION DE LA LANGUE CHINOISE.

La langue chinoise se divise en langue *orale* et langue *écrite*.

La langue orale, que l'on nomme vulgairement en Europe *langue mandarine*, est moins difficile à apprendre que toute autre langue alphabétique. Ses mots *radicaux* sont tous invariables et en fort petit nombre. On n'en compte même pas *cinq cents*. La langue chinoise n'a ni déclinaison ni conjugaison, ce qui aplanit énormément la difficulté d'une langue. L'ordre des mots dans la phrase est toujours fixe et régulier. Les règles de la syntaxe sont également régulières et bien peu nombreuses. La seule difficulté de la langue orale consiste à saisir avec une grande justesse d'oreille les modulations vocales, et à les reproduire en parlant, car ces modulations varient le sens des mots *radicaux*. Cette difficulté est, au fond, peu sérieuse, puisque, sans le secours d'aucun livre, d'aucune grammaire, sans notions préliminaires sur le génie et sur les formes de la langue chinoise, sur ses principes constitutifs, mais aidé seulement d'un indigène chinois, un missionnaire, après six ou huit mois d'étude, est en état d'exercer les fonctions de son ministère apostolique en Chine (1).

On ne peut apprendre seul la langue parlée, puisqu'on ne saurait s'exercer soi-même à saisir et à reproduire exactement la nuance des différentes modulations des mots chinois. Dirigé par le travail que nous publions, exercé par un maître indigène ou un Européen habile, un jeune sinologue, après *trois* ou *quatre mois* seulement d'étude, commencera à parler très-convenablement la langue chinoise. Est-il une seule de nos langues modernes, même parmi les plus faciles, que l'on puisse en aussi peu de temps parler avec la même facilité? Assurément un jeune sinologue ne sera pas capable de saisir le génie, la délicatesse, les grâces de ce langage antique, mais il pourra converser directement avec les Chinois, et suffire à ses besoins.

(1) Voir à la fin de la Grammaire la note A, avec le titre de *Bibliothèque d'un jeune sinologue*.

On peut très-bien entendre et parler la langue chinoise sans pouvoir lire une ligne, un seul caractère. On peut de même lire couramment et comprendre les caractères chinois, sans être en état de parler la langue orale. Les sinologues d'Occident sont à peu près tous dans ce dernier cas. Bien que la connaissance de la langue parlée, celle du génie, des mœurs, des coutumes publiques et privées des Chinois, soient une précieuse ressource pour entendre les livres chinois, cependant ces connaissances ne sont nullement indispensables pour posséder la langue écrite. Un sinologue peut même devenir éminent dans la connaissance de cette langue, sans pouvoir soutenir une conversation chinoise.

L'écriture chinoise dessine aux yeux les idées incorporées dans les images. A l'origine, elle était surtout figurative; peu à peu, elle est devenue partie figurative, partie phonétique. En somme, l'écriture chinoise est idéologique, ou si l'on veut, idéographique. Tout ce qu'on a dit sur la difficulté de la langue écrite, à cause de la multitude et de la variété des caractères, n'est, en réalité, qu'une exagération ridicule, qui passe de bouche en bouche, parce qu'on n'examine pas sérieusement la question. Affirmer sans cesse qu'il y a, dans la langue chinoise, *soixante, quatre-vingts* et même *cent mille caractères*, n'est-ce pas comme si l'on disait qu'un de nos Dictionnaires français renferme tant de milliers de mots? Nous avons un Dictionnaire français, celui de Boiste (1), qui renferme juste le double plus de mots que les Dictionnaires chinois les plus usuels. Que dirait-on d'un étranger qui, voulant apprendre le français, n'aurait pas de plus grand souci que celui de savoir le nombre exact des mots de cette langue? La langue française est riche, lui dirait-on; jugez-en vous-même. Elle renferme au moins *cent vingt mille* mots. *Apprendre une langue qui renferme un tel nombre de mots, eh! mais la vie de l'homme le plus laborieux n'y suffirait pas!* — Voilà littéralement l'exagération que l'on fait sur la langue chinoise. Des deux Dictionnaires chinois les plus usuels, l'un renferme environ *quarante-trois mille caractères*; l'autre, *trente-trois mille*. Sur ce dernier nombre, plus des *deux tiers* (qu'on ne l'oublie pas), plus des deux tiers sont tombés en désuétude.

Cela simplifie énormément, comme on le voit, le véritable état de la question. Mais ce n'est pas tout: sur dix ou quinze mille caractères qui restent, une partie n'est vraiment nécessaire qu'aux écrivains de profession, aux membres des corps savants, à ceux, en un mot, qui veulent se faire un nom dans la république des lettres et composer des ouvrages. *Cinq* ou *six mille caractères*, bien

(1) Boiste, lexicographe célèbre, né à Paris en 1765, mort en 1824. Son *Dictionnaire universel de la langue française* a obtenu, dans le temps, un succès immense; de 1800, date de la première édition, à 1894, il a eu douze éditions.

connus, suffisent très-largement pour lire couramment tous les livres ordinaires.

Or est-ce là une difficulté sérieuse? N'est-il pas incomparablement plus facile, ainsi que le fait judicieusement observer M. Abel Rémusat (1), de retenir des caractères qui représentent des idées, qui peignent la pensée, que de retenir les mots de nos langues alphabétiques qui ne figurent que de simples sons? Ce serait une grave erreur que de s'imaginer que les caractères chinois sont entre eux sans analogie, que la connaissance des uns ne fasse rien pour celle des autres. Réduits par l'analyse à un petit nombre de chefs ou de clefs, les caractères chinois se recomposent suivant des règles plus constantes, plus faciles à retenir que celles qui président à la formation des dérivés dans nos langues les plus savantes.

Avec la langue chinoise, l'esprit n'a qu'une opération à exécuter, au lieu que, dans toute autre langue, on n'a rien quand on a seulement le son d'un mot, parce que ce son ne conduit presque jamais à sa signification. Dans nos langues d'Europe, savoir lire n'est rien; dans la langue chinoise, c'est tout, outre qu'il est bien plus facile à la mémoire de retenir des symboles ingénieux, pittoresques, que des prononciations bizarres ou insignifiantes qui ne disent rien à la vue.

La langue chinoise, comparée à nos langues modernes, paraît sans doute singulière. Ceux qui ne la connaissent pas s'en font seuls une fausse idée, de même qu'ils la jugent propre à entraver le progrès des connaissances. Au reste, comme le fait toujours observer M. Rémusat, si, à cause de la nature de cette langue, les éléments des sciences humaines sont un peu moins accessibles au commun des hommes, il est plus difficile par cela même de s'en tenir à des notions superficielles. En Chine, mais en Chine seulement, l'étude des caractères est véritablement l'étude des choses. Le même sinologue en concluait avec raison qu'en Chine le nombre des demi-savants devait être beaucoup moins considérable qu'en Europe. La plupart de ceux qui taxent les Chinois d'ignorance, dit un sinologue distingué de nos jours, sont hors d'état d'en juger par eux-mêmes, puisqu'ils ne savent point la langue écrite des Chinois, que peu de livres chinois ont été traduits, qu'ils n'ont point vécu en Chine, qu'ils ignorent l'existence et même les noms des immenses travaux philologiques chinois, des vastes encyclopédies de cette langue, et qui n'ont rien de comparable dans aucun pays de l'univers (2).

En se pénétrant bien, dès le début de ses études, du génie particulier de la langue chinoise écrite, de la valeur qui résulte de la position des mots dans

(1) *Discours sur l'origine et les progrès de la langue chinoise*, 1815.

(2) Ainsi, l'auteur de cette Grammaire est, à ce moment, en pourparlers avec la Bibliothèque nationale de Paris pour échanger contre divers ouvrages la fameuse encyclopédie chinoise 永樂大典 Yün lö tá tièn, qui compte près de quinze mille volumes.

la phrase, du rôle que jouent, dans cette langue curieuse, certains mots, que nous désignerons sous le nom d'*affixes* ou de *particules*, dont l'emploi est de déterminer les rapports des mots entre eux; en un mot, en étudiant avec ordre et intelligence, on sera, *en peu de mois*, en état de lire, de comprendre la langue écrite de la Chine. Qu'on ne l'oublie pas, la science d'un sinologue ne consiste nullement dans le nombre plus ou moins considérable de caractères chinois que l'on aura gravés dans sa mémoire, mais bien dans la *connaissance raisonnée* du rôle que jouent dans une phrase les mots chinois selon leur position. On pourrait avoir consacré des années entières à l'étude du chinois, et en savoir beaucoup moins qu'un jeune sinologue qui n'aura étudié la langue que durant quelques mois, mais qui aura compris et observé nos conseils. Il est impossible de préciser la durée du temps nécessaire pour lire aisément le chinois; mais, après avoir lu ce qui précède, il n'est aucun lecteur qui ne sente instinctivement que la langue chinoise n'est pas, au fond, plus difficile que toute autre langue, et surtout qu'elle n'est pas au-dessus de la portée d'aucune intelligence.

CHAPITRE II.

EXPOSÉ DES ERREURS ET DES PRÉJUGÉS VULGAIRES SUR LA LANGUE CHINOISE. — LEUR RÉFUTATION.

Le but principal de cet ouvrage est de *vulgariser* la langue chinoise. Ce but sera en grande partie atteint dès qu'on aura dissipé les erreurs et les préjugés répandus sur cette langue.

On a souvent déjà réfuté ces erreurs. Dans ses *Mélanges asiatiques*, M. Abel Rémusat s'y est appliqué avec un soin particulier. Néanmoins, ces erreurs sont encore très-répandues, même dans le monde savant. Les écrivains de nos jours, qui traitent les questions des langues, se montrent aussi imbus que jamais de ces préjugés, et contribuent à les perpétuer par leurs appréciations inexactes. Voici quelques passages d'auteurs modernes, qui résument à peu près tous les autres, tant ils ont su accumuler d'erreurs exorbitantes en moins de paroles. Chacun de ces auteurs occupe une chaire hébraïque en France :

« La langue chinoise (1), avec sa structure inorganique et incomplète, n'est-

(1) De l'*Origine du langage*, par E. RENAN, p. 195.

« elle pas l'image de la sécheresse d'esprit et de cœur qui caractérise cette
 « langue? Suffisante pour les besoins de la vie, pour la technique des arts
 « manuels, pour une littérature légère de petit aloi, pour une philosophie qui
 « n'est que l'expression souvent fine, mais jamais élevée, du bon sens pra-
 « tique, la langue chinoise exclut toute philosophie, toute science, toute reli-
 « gion..... Dieu n'y a pas de nom; les choses métaphysiques ne s'y expriment
 « que par des locutions détournées; encore ignorons-nous le sens précis que
 « ces locutions présentent à l'esprit des Chinois. »

Voilà un jugement si affirmatif sur la langue chinoise que tout lecteur en lirerait la conclusion que M. Renan est très-versé dans la connaissance de cette langue. Cet auteur, pourtant, ignore complètement la langue chinoise. Nous pourrions relever vingt autres passages aussi erronés que le précédent sur la même langue, dans le même ouvrage. Pour parler pertinemment de la structure d'une langue, ne faut-il pas la connaître au moins convenablement? Si on ne la connaît pas, est-il possible de pouvoir parler de sa littérature, de sa philosophie? Affirmer que la langue chinoise exclut toute philosophie, toute science, toute religion!..... Et l'école philosophique de Confucius! Seul, depuis plus de deux mille ans, ce philosophe fait une école qui n'a jamais eu son égale. A cette heure, ce sage païen compte ses disciples par *dizaines de millions!* Si la langue chinoise exclut toute science, comment se fait-il que les Chinois nous aient devancés en tout et pour tout? Dieu n'y a pas de nom! Cela est aussi inexact que tout ce que le même auteur ajoute.

Dans un travail qui a pour titre : *Origine de l'alphabet*, M. Guinaud, professeur d'hébreu à la Faculté de Lyon, parle ainsi : « La chétive construction
 « des mots chinois a voué la langue à une pauvreté radicale. L'idiôme littéraire
 « des descendants de Tsfn ne possédait que 450 syllabes, et son écriture 450 idéo-
 « grammes (*sic*). Si leur intelligence se fût bornée à 450 idées, tout était dit; la
 « race entière, vouée à une espèce d'idiotisme, n'avait pour se mouvoir qu'un
 « obscur univers de moins de 500 pas de longueur. Mais les fils du Ciel sont
 « doués d'une riche intelligence; ils possèdent une littérature étendue; leur
 « civilisation a devancé la nôtre presque sur tout le champ des découvertes
 « modernes..... Cette langue d'enfant, ébauche informe de la parole, au ser-
 « vice d'une pensée adulte et pleine, condamnait l'homme à une dure gymnas-
 « tique intellectuelle. Il s'est produit en Chine ce phénomène inouï d'un esprit
 « qui valait plus que sa langue, et d'une science qui débordait de toute part la
 « parole..... Pour découvrir la pensée au travers du dédale de significations
 « des mots chinois, la pénétration, la finesse, la ruse, étaient indispensables.
 « Il fallait une espèce de divination pour épier et surprendre au passage le mot
 « de l'énigme enveloppé sous des expressions équivoques, sans aucun doute :
 « c'est ce travail perpétuel d'artificieuse interprétation qui a façonné le peuple

« chinois aux habitudes de duplicité, de patience, de sagacité, qui le distingue.
 « La combinaison de 450 syllabes avec les 214 clefs ont produit le total
 « effroyable de 80 mille caractères. En France, pour écrire 80 mille mots de
 « notre idiome, 24 lettres nous suffisent abondamment. Pour écrire 450 mots
 « chinois, il fallut 80 mille lettres. C'est plus qu'il n'en fallait pour apprendre
 « à lire toute sa vie.... Ces 80 mille mots, épuisant à peu près toutes les com-
 « binaisons des syllabes primitives avec les clefs, la Chine ne peut plus ajouter
 « un mot à son Vocabulaire, et une conception à son entendement.... Cette
 « langue infortunée s'est donc constituée, de son vivant, à l'état de langue
 « morte, et s'est ensevelie elle-même dans son linceul d'hiéroglyphes.... »

L'auteur de *l'Origine de l'alphabet* laisse croire à ses lecteurs qu'il connaît à fond la langue dont il parle. Chaque phrase citée plus haut renferme une erreur. Cela n'est pas étonnant, puisque l'auteur ne connaît point le premier mot de la langue chinoise. Mais ce qui étonne, c'est qu'un homme grave, sérieux, puisse traiter, avec un pareil aplomb, un sujet qui lui est tout à fait étranger. La construction des mots chinois dans le discours n'est pas plus *chétive* que dans toute autre langue. Qu'entend l'auteur par ces mots : *les descendants de Toïn*? Comment l'idiome de ces descendants ne possédait-il que 450 syllabes, et l'écriture 450 idéogrammes? Si la langue chinoise est si pauvre, comment les Chinois peuvent-ils posséder une *littérature étendue*? Comment nous ont-ils devancés en tout? L'auteur confond sans cesse les syllabes, les mots avec les caractères de l'écriture. Il insiste sur ces 80 mille caractères; *la vie ne suffit pas pour apprendre à lire*. La langue française compte plus de 120 mille mots. Est-ce que la vie ne suffit pas pour l'apprendre? *La Chine ne peut plus ajouter un mot à son Vocabulaire et une conception à son entendement!* C'est une erreur non moins grande que toutes les autres. Peu de langues peuvent aussi facilement s'enrichir de nouveaux mots que la langue chinoise. La langue chinoise est donc bien loin *de s'être ensevelie dans son linceul d'hiéroglyphes*.

Le passage suivant est d'un auteur qui n'a pas plus pénétré dans le sanctuaire de la langue chinoise que les deux précédents. Donnant carrière à son imagination toute méridionale, il nous livre aussi les rêves de sa pensée pour des réalités. Tout cela est écrit dans un ouvrage qui a pour titre : *la Science du langage* (1) : « La proposition chinoise, privée d'unité, ne connaît aucun de
 « ces enroulements synthétiques qui forment le discours. Le Chinois ne peut
 « suivre sa pensée dans ses nuances et dans son étendue. Obligé de la revêtir
 « d'une expression uniforme et invariable, la vie manque au début du dis-
 « cours; le Chinois s'arrête essoufflé La langue chinoise ne répond pas

(1) *La Science du langage*, par M. GILLY, professeur à Nîmes.

« aux catégories réelles des choses. C'est par les formes grammaticales que
 « les catégories trouvent leur expression dans la parole. Or les formes gram-
 « maticales sont totalement absentes de cette langue. N'ayant pas de classes
 « de mots déterminés, les mots de cette langue sont sans vie, sans mouve-
 « ment, sans couleur et sans forme. . . . La Chine est la patrie par excellence
 « de l'abstraction. . . . Trois systèmes de religion divisent l'humanité; ils ré-
 « pondent à la division des langues en trois grandes catégories. Ces systèmes
 « religieux sont le monothéisme, le panthéisme, l'athéisme. L'athéisme, dit
 « cet auteur, répond à la forme des langues chinoises. Est-ce que cette forme
 « de langage n'est pas en harmonie avec la forme de l'esprit athée du Chinois
 « qui fait du vide la première cause, du néant la fin suprême, qui nie les
 « plus hautes réalités, Dieu et l'âme, qui ne voit partout que des fantômes
 « sans corps, menés par le hasard, de cet esprit enfin qui renferme sa vie
 « dans une abstraction universelle? »

Tout sinologue qui lira les extraits précédents ne reviendra pas de son étonnement. Il est impossible, en effet, d'accumuler en moins de mots autant d'erreurs sur une langue. C'est ainsi que se perpétuent les préjugés, cent fois combattus, contre la langue chinoise. Nous citerons, en dernier lieu, un passage d'une dissertation publiée dans le *Journal des savants*, qui a pour auteur M. B. . . . S. . . . -H. . . ., membre de l'Institut de France. Ce savant, plein d'admiration pour un sinologue moderne, a voulu rendre compte de l'un des ouvrages de son ami et collègue à l'Institut. Sa dissertation, d'ailleurs remarquable à bien des points de vue, renferme de nombreux passages inexacts. Nous citerons le suivant :

« Lorsque les Chinois ont pu commencer à faire l'analyse de leur propre
 « langue, ils ont rencontré une difficulté très-sérieuse; c'était la multitude
 « des caractères composés. Il a fallu mettre de l'ordre dans cette abondance,
 « qui menaçait d'être une vraie confusion, et l'on a réuni ensemble ceux des
 « caractères qui avaient des parties semblables. On a fait ainsi des sections
 « ou des classes, non pas de mots, mais de caractères, et ces classes ont été
 « appelées par les Chinois d'un mot célèbre : pou, qui veut dire *tribunal*. La
 « partie identique dans chaque classe est ce qui détermine le pou, c'est-à-dire
 « la classe ou la section; c'est aussi ce qu'on appelle la clef. Selon les Chinois,
 « ce serait le tribunal devant lequel chaque caractère vient, en quelque sorte,
 « *comparaître et témoigner*. »

Nos lecteurs ne peuvent se figurer l'étonnement qu'éprouverait tout lettré chinois, en apprenant de semblables jugements portés sur leur langue. *Que les Européens, diraient-ils avec raison, apprennent au moins notre langue, et ensuite ils la jugeront.*

CHAPITRE III.

CONSEILS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE CHINOISE.

1° Nécessité d'une direction pour cette étude. — 2° Fausses méthodes à éviter. — 3° Méthode à suivre pour la langue *orale*. — 4° Méthode pour la langue écrite.

I. — NÉCESSITÉ D'UNE DIRECTION.

Chacun sait, au moins d'une manière générale, que la civilisation chinoise se présente sous un aspect tout à fait exceptionnel. Par ses coutumes publiques, par ses mœurs privées, par le génie singulier de sa race, mais surtout par sa langue idéologique, la Chine tranche, en effet, de la façon la plus complète avec tous les autres peuples du monde. Pourtant, il ne serait ni sage ni raisonnable d'en conclure, comme on l'a fait souvent, que la raison, l'intelligence, la science, les vertus morales et sociales soient l'apanage exclusif des autres peuples, et qu'à cause de son originalité réelle, la Chine n'ait droit qu'à notre dédain. Les sinologues, qui ont étudié le peuple chinois dans ses annales, dans ses monuments littéraires, ont tous été épris d'une véritable admiration pour les habitants de l'Empire du milieu. Les anciens missionnaires de la Chine, avec la dignité de leur caractère apostolique et l'autorité de leur science incontestable, ont constamment rendu justice aux patriarcales institutions de cet empire, à la beauté de son code civil, à l'intelligence et à la sagacité du peuple chinois, aux richesses de sa langue écrite. Ils n'ont pas discerné avec moins de tact les abus que l'élément païen a inévitablement introduits dans l'antique civilisation chinoise, qui, malgré les révolutions des temps, semble encore coulée comme dans un moule de fer.

Plus le génie de la langue chinoise diffère de celui des langues connues, plus il importe de donner une direction aux études du jeune sinologue, afin de ménager son temps et le faire avancer rapidement dans la connaissance de cette langue. Vouloir apprendre seul cette langue comme on apprend une langue d'Europe, marcher à l'aventure, se forger à soi-même *à priori* un système qui sera vicieux, c'est s'exposer à un regrettable mécompte et faire fausse route. C'est ainsi qu'un bon nombre de jeunes sinologues ont renoncé à cette étude qui ne leur a offert tant d'obscurité qu'à cause de la mauvaise méthode qu'ils suivaient.

II. — FAUSSES MÉTHODES A ÉVITER.

Nous allons signaler ici les méthodes défectueuses d'un bon nombre de jeunes sinologues.

1° Certains jeunes sinologues, qui veulent, avant tout, s'adonner à la langue *orale*, s'imaginent qu'il convient d'abord de s'adonner exclusivement à l'étude des caractères chinois, et que la langue orale ne sera plus ensuite qu'un jeu pour eux. C'est là une erreur grave, qui les détourne de la véritable voie. Un sinologue européen, dont le but est uniquement de lire, de comprendre la langue écrite, comme on lit et comme l'on comprend une langue morte, peut seul suivre cette méthode.

2° Quelques-uns, en arrivant dans l'extrême Orient, s'adonnent avec ardeur à la langue orale, mettant tout à fait de côté l'étude des caractères chinois. Cette méthode n'est pas moins défectueuse que la précédente. L'expérience montre que *neuf fois sur dix* on finit alors par mettre de côté l'étude de la langue écrite, ou qu'on l'étudie d'une manière si imparfaite qu'on est censé l'ignorer.

3° Le plus grand nombre de ceux qui, en Orient, se livrent à l'étude des caractères chinois, se bornent à une connaissance vague, superficielle de ces signes idéologiques. Ils ne les analysent point, ils ne les décomposent point; ils ne se rendent pas compte de leur valeur de position dans le discours, encore bien moins des règles qui ont présidé à leur formation. Toute leur connaissance consiste à reconnaître un caractère comme on reconnaît la figure de quelqu'un qu'on a vu plusieurs fois. La belle ordonnance du système de l'écriture chinoise leur échappe totalement.

Au défaut de cette méthode, ils joignent souvent celui d'étudier exclusivement les caractères chinois dans des ouvrages composés par des Européens. Quoique bien écrits, ces ouvrages respirent le parfum du génie européen, et empêchent de saisir le génie chinois dans toutes ses nuances exquises et délicates. L'esprit logique des Européens se fait toujours sentir dans une composition chinoise. Le défaut général de la plupart de ces ouvrages est de manquer de cette élasticité, de ce moelleux délicat, de ce vague élégant qui flatte et charme l'oreille comme une douce musique.

4° On rencontre souvent des jeunes sinologues ardents, intelligents, qui, au début de leurs études, veulent faire de suite des recueils d'expressions pour en meubler leur mémoire. Pleins de cette idée, ils recueillent sans ordre tout ce qui leur tombe sous la main; ils font des extraits, des compilations de vocabulaires imprimés ou manuscrits. Ce travail précoce ne saurait être fait avec discernement. De là une perte de temps irréparable. Le grand *desideratum* des

jeunes sinologues est un Dictionnaire bien fait, commode, complet de la langue chinoise. Cet ouvrage n'existe pas encore. Un jeune sinologue se sent le désir de combler ce vide qui ne peut, au fond, l'être qu'après une longue et minutieuse étude de la langue. Signaler cet écueil, sera suffisant pour le faire éviter.

5° Voici une méthode défectueuse qui n'est point rare du tout, malgré sa singularité. On rencontre des jeunes sinologues qui se mettent en tête d'apprendre par cœur des vocabulaires; ils apportent un zèle remarquable à cette étude, mais le chemin qu'ils font n'est pas long. Ils s'arrêtent bientôt découragés et presque dégoûtés de la langue chinoise.

6° D'autres jeunes sinologues visent principalement à l'étude de la langue écrite. Ils se persuadent que les 214 clefs ou radicaux sont les racines primitives, exclusives et complètes de tous les caractères, et que la langue écrite est formée sur ce plan. Ils apprennent par cœur ces 214 clefs, et puis, sans autre secours que l'imparfait Dictionnaire du P. Basile de Glemona ou d'autres vocabulaires non moins incomplets, ils commencent la traduction des livres sacrés de la Chine. Cette entreprise, au-dessus de leurs forces, ne tarde pas à être abandonnée.

III. — MÉTHODE A SUIVRE POUR LA LANGUE ORALE.

1° Aucune langue n'est peut-être aussi simple, aussi facile que la langue *orale* de la Chine. Il est vrai qu'elle ne ressemble en rien à nos langues d'Europe. On ne peut vouloir apprendre le chinois comme on apprend une langue à flexion. Quant aux caractères chinois, dès qu'on en aura saisi l'ordonnance, on sera soi-même étonné de la simplicité merveilleuse et surtout de la richesse de ce système d'écriture.

On ne peut apprendre *seul* la langue *orale* chinoise. Les mots chinois se prononcent tous sur une modulation plus ou moins accentuée de la voix, comme il en existe, au fond, dans toutes les langues du monde. En chinois, cette modulation est beaucoup plus sensible que dans les autres langues. Voilà toute la différence. Pour saisir exactement cette modulation, il est nécessaire de l'entendre. Un maître indigène ou un Européen habile est indispensable pour exercer à la prononciation chinoise. Ce maître doit avoir l'organe très-net et bien articuler tous les sons.

Cette modulation de la voix n'est nullement une espèce de chant, comme on le répète à tort dans une foule d'ouvrages. Il est donc inexact de dire que la langue chinoise soit une langue *chantante*. Dans le chapitre suivant, nous donnerons l'explication des modulations ou des tons de la langue chinoise. Plus on est versé dans la connaissance des règles de prosodie de sa langue

maternelle, mieux et plus vite on saisira les nuances des modulations vocales des mots chinois.

2° Quant à ces tons chinois, une bonne méthode à suivre est de s'exercer exclusivement, pendant plusieurs jours, à ne prononcer que des mots chinois qui sont au même ton. Ensuite, on passe à un autre. La comparaison de ces deux tons fera apercevoir sensiblement la nuance qui les distingue. On suivra la même marche pour les trois autres tons, et, enfin, pour les mots aspirés. Cet exercice est très-important. Il convient de ne pas vouloir passer trop vite sur cet exercice de prononciation. Si, dans toute langue parlée, un bon accent a beaucoup d'importance, combien plus dans la langue chinoise, la plus modulée et la plus harmonieuse des langues (1)!

3° Le génie de la langue chinoise est presque l'antipode du génie de nos langues européennes. Pour bien parler chinois, il faut sans doute faire, avec une grande justesse de voix, les modulations et les intonations chinoises; mais ce qui est encore plus important, c'est de *se dépouiller de toute habitude* de construire ses phrases à l'euro péenne. En quelques semaines, sous la direction d'un maître habile et patient, on saisit promptement les nuances des cinq modulations chinoises; on les reproduit avec assez de justesse, même sans avoir ce qu'on appelle *les oreilles musicales*. Mais l'écueil contre lequel les jeunes sinologues viennent presque tous échouer, est celui de *conserver le génie européen* et de parler *français* en chinois, s'ils sont Français. Il est important d'apprendre à penser comme un Chinois, de ne préférer aucune expression, aucune phrase que l'on ne sache être bien chinoise. Lorsque la tournure de phrase est vraiment chinoise, on sera compris, lors même que la modulation des tons laisserait à désirer. Cette nécessité de se dépouiller du génie européen, de ne pas parler sa langue maternelle en chinois, est d'une importance capitale.

4° Un jeune sinologue évitera de se faire traduire des thèmes, des dialogues en chinois, sous prétexte d'avancer plus rapidement. Cette méthode, commune aux novices, est très-défectueuse. En voici la raison : le maître de langue auquel on s'adresse, traduit toujours ces compositions, ces dialogues mot à mot et d'une manière servile. Cette traduction conserve le génie de la langue maternelle de celui qui a fourni le texte de la composition. Que si cette traduction est écrite en caractères chinois, le style en sera rude, barbare, décousu, et ouvrira la porte à une foule d'équivoques. Le Chinois a ses expressions propres pour chaque chose, pour chaque objet. Voilà ce qu'il est important de retenir.

5° Au bout de cinq ou six semaines d'étude, un jeune sinologue pourra

(1) Voir, à la fin du volume, la note B, sous le titre : Choix de mots sur les cinq tons chinois.

suivre une conversation ordinaire. Les expressions, les tournures de phrases sembleront lui manquer; il éprouvera un cruel embarras pour rendre sa pensée. Cet embarras véritable est pourtant plus factice que réel. Ce jeune sinologue sait assez pour dire bien des choses; mais, sans qu'il s'en doute, son malheur est de penser trop en sa langue maternelle. Cette langue est sur le bord de ses lèvres; il voudrait traduire la pensée qui s'y trouve aussi formulée en sa langue, et il ne le peut. Mais s'il a soin de se dépouiller tous les jours un peu du génie européen, il pourra dire déjà beaucoup de choses et les bien dire, après sept ou huit semaines seulement d'étude. Il est important qu'un jeune sinologue écoute beaucoup un Chinois causant avec un autre, ou qu'il fasse lui-même un dialogue, par exemple, avec un jeune enfant chinois. C'est ainsi qu'on apprend les véritables expressions, les tournures exactes des phrases chinoises.

Convient-il d'avoir toujours à la main, comme le font la plupart des jeunes sinologues, une plume pour écrire tout ce que l'on entend? — *Oui, si l'on veut apprendre mal et lentement la langue parlée.* — *Non, si l'on veut faire de rapides et sérieux progrès.* Plus on se rapproche de la *méthode maternelle*, plus on est dans le vrai. La mémoire est forcée d'agir, et c'est là le point principal.

6° La langue chinoise plus qu'aucune langue de l'Asie est douce et harmonieuse. Cette qualité ne lui vient pas exclusivement de ses modulations vocales; elle vient surtout de l'usage de certaines *particules* dont le rôle est souvent d'être purement phonétique. Ces mots, que nous désignons sous le nom de *particules*, ont, en chinois, un double rôle. Ils servent d'abord à varier les rapports et le sens des mots chinois; ensuite, ils servent à donner de la grâce, du poids, du nombre et de la mesure aux pensées que l'on exprime verbalement ou par écrit. Pour acquérir une diction exacte, facile, agréable, l'usage de ces *particules* est indispensable. Nous le ferons remarquer en temps et lieu dans le cours de cet ouvrage.

La langue chinoise abonde en idiotismes, au génie tout oriental. Un jeune sinologue ne laissera échapper aucune occasion de remarquer ces idiotismes. Les proverbes, les maximes vulgaires sont presque tous dans cette catégorie. Il importe de retenir tous ceux qu'on entend proférer. Le génie d'un peuple passe, pour ainsi dire, dans ces adages, dans ces maximes et ces proverbes populaires. C'est là qu'on saisit plus aisément le génie d'une langue.

7° Il convient de faire marcher à peu près de front la langue *parlée* et la langue *écrite*. Au début, la méthode paraît lente, mais on ne tarde pas à se féliciter de la suivre. On retient de mémoire, chaque jour, huit, dix, quinze mots chinois bien choisis de la langue *orale*. On a constamment sous les yeux les *caractères* chinois de chacun de ces mots que l'on a gravés dans sa mémoire. On s'exerce soit avec un pinceau chinois, soit avec une plume européenne,

à retracer la figure aussi exacte que possible de chaque caractère. On répète cet exercice jusqu'à ce qu'on ne se trompe plus. On reprend, le jour suivant, l'exercice de la veille et des jours précédents, en y ajoutant de nouveaux caractères. Ces caractères ne seront assurément pas gracieux à la vue. Cela importe peu. L'essentiel est de pouvoir les tracer fidèlement. L'exercice et les conseils d'un maître rendront de jour en jour ces traits moins disgracieux et d'une forme plus chinoise. A peine saura-t-on tracer deux ou trois cents caractères simples, que l'on sera conduit à faire une foule de remarques intéressantes sur le retour continuél de ces mêmes caractères *simples* dans les *composés*. Ces remarques ne donneront pas seulement une grande facilité pour retenir et écrire les caractères, mais elles feront saisir, dès le début des études chinoises, l'ordonnance des caractères, la *valeur de position des mots chinois*, laquelle est presque tout en cette langue, etc. Les caractères *composés* sont tous formés de la réunion de deux, trois, quelquefois quatre caractères simples et de quelques traits radicaux purement toniques.

Les caractères simples reviennent continuellement dans la composition des autres, soit comme *éléments idéographiques*, soit comme éléments *phonétiques*, selon leur position dans la construction du caractère. Les exemples suivants feront saisir notre pensée, même aux lecteurs les plus novices en fait de chinois.

Voici des caractères simples, faciles à retenir.

1° 人 Jên. L'homme. <i>Homo</i> . (Ce caractère s'écrit 亻 quand il devient <i>clef</i> .)	9° 月 Yuě. La lune. <i>Luna</i> .
2° 力 Lÿ. La force. <i>Robur, vis</i> .	10° 土 Toŭ. La terre. <i>Terra</i> .
3° 口 Keŭ. La bouche. <i>Os</i> .	11° 木 Moŭ. Le bois. <i>Lignum</i> .
4° 大 Tá. Grand, élevé. <i>Magnus, altus</i> .	12° 山 Chān. La montagne. <i>Mons</i> .
5° 子 Tsè. Le fils. <i>Filius</i> .	13° 田 Tién. Le champ. <i>Ager</i> .
6° 工 Kōng. Le travail. <i>Opus</i> .	14° 心 Sîn. Le cœur. <i>Cor</i> .
7° 女 Niù. La femme. <i>Mulier</i> .	15° 手 Chedü. La main. <i>Manus</i> . (Ce caractère s'écrit 扌 quand il devient <i>clef</i> .)
8° 日 Jě. Le soleil. <i>Sol</i> .	

Les caractères suivants sont *composés* avec ceux qui précèdent. Nous donnons deux ou trois caractères composés avec chacun des simples. On discernera sans peine le mode de leur composition.

1° Avec le caractère 人 ou 亻 jên, l'homme :

仙 siên, génie, immortel. La *clef* est 亻 jên; l'autre partie du caractère est 山 chān, montagne.

仔 Tsè, porter. Outre la *clef* 亻 jên, on voit le caractère 子 tsè, fils.

2° Avec le caractère 力 *lǐ*, force :

加 *kiā*, augmenter. La clef est 力 *lǐ*; l'autre membre du caractère est 口 *keōu*, bouche.

功 *kōng*, mérite, *meritum*. Dans ce caractère composé, la clef est placée à droite. Le second membre est 工 *kōng*, qui veut dire travail, art, *opus*, *ars*, qui donne la prononciation au composé.

3° Avec le caractère 口 *keōu*, bouche :

叨 *taō*, désirer vivement. La clef est 口 *keōu*, bouche; l'autre membre du caractère est 刀 *taō*, couteau.

吐 *toǐ*, vomir. La clef est 口 *keōu*, bouche; le deuxième membre est 土 *toǐ*, terre, qui est le groupe phonétique du composé.

4° Avec le caractère 大 *tá*, grand, élevé :

夫 *foū*, secourir. La clef est 大 *tá*. Le trait 一 est seul ajouté.

天 *tiēn*, le ciel, *cælum*. La composition a eu lieu de la même manière que dans 夫 *foū*, sinon que le trait 一 a été ajouté au-dessus, de manière à donner la figure suivante 天.

5° Avec le caractère 子 *tsè*, fils, *filius* :

孔 *kōng*, vide, trou, *vacuum*, *foramen*. Outre 子 *tsè*, qui est la clef, on voit dans ce signe le caractère 乙.

字 *tsé*, caractère d'écriture, *littera*. Outre la clef 子 *tsè* que l'on voit au-dessous, l'autre partie est 宀 *miēn*, qui est lui-même une clef, celle des toits, des faltes.

6° Avec le caractère 工 *kōng* :

左 *tsò*, main gauche. On voit ce caractère composé de deux traits radicaux, placés sur la clef.

7° 巫 *oū*, magicien, devin, *sagus*. La clef est 工 *kōng*. Les deux autres membres sont le caractère 人 *jēn* répété.

8° 明 *mín*, clair, évident, *clarum*. La clef est 日 *jě*, soleil; l'autre partie est 月 *yuě*, lune.

9° 林 *lín*, forêt, *sylva*. Ce caractère est composé du signe 木 *moǔ*, bois, arbre, répété.

果 *kò*, fruit, *fructus*. La clef est placée au-dessous; c'est 木 *moǔ*, arbre. L'autre partie est 田 *tiēn*, champ.

10° 打 *tà*, frapper, *percutere*. La clef est 手 *cheōu*, main, et l'autre partie 丁.

扣 *keōu*, frapper sur ou contre, *tundere*. La clef est 手 *cheōu*, main; l'autre partie 口 *keōu*, bouche, groupe phonétique.

8° Dès qu'on a retenu quelques centaines de mots et autant de caractères, il sera très-utile de s'exercer à en faire toutes les applications possibles, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite. Si l'on veut devenir un véritable sinologue, il faut pouvoir écrire tout ce qu'on sait. Comment un Européen, dont l'esprit est si méthodique, dont le jugement est si solide, pourrait-il se persuader qu'il ne lui est pas possible de retenir deux ou trois mille caractères? Une fois qu'on a compris l'agencement de ces signes; on fait de rapides progrès.

IV. — MÉTHODE POUR LA LANGUE ÉCRITE.

1° Un sinologue éminent se flattait, il y a un demi-siècle, d'avoir dissipé le préjugé général qui fait supposer la *langue chinoise inabordable*. L'exemple de ce savant, ses travaux, ses leçons de professeur, semblaient de nature à faire atteindre cet heureux résultat. « N'est-il pas temps, disait M. Rémusat en 1820, que le zèle et la persévérance des orientalistes français leur ouvre enfin « un libre accès à ces richesses si variées de la Chine, dont l'ignorance a pu « seule jusqu'ici méconnaître le prix, et qu'une négligence peu philosophique « a laissées si longtemps dans l'oubli? » Mort à la fleur de l'âge, cet orientaliste distingué n'a pas eu le temps de propager, selon ses louables désirs, l'étude des lettres chinoises en France. Quelques rares savants ont entendu sa voix et ont répondu isolément à son appel. Malgré les deux chaires d'enseignement public, le goût des études chinoises n'a fait presque aucun progrès parmi nous. Les préjugés contre cette langue ne sont ni moins universels ni moins enracinés qu'à l'époque de M. Rémusat. A quelle cause faut-il attribuer cette espèce de défaveur qui pèse encore de nos jours sur la langue chinoise? Un sentiment de discrétion enchaîne ici la parole sur nos lèvres.

L'étude de la langue chinoise a été rendue pourtant bien plus facile depuis cette époque. De nombreux ouvrages élémentaires, des traductions exactes d'ouvrages chinois, ont été publiés soit dans notre propre langue, soit dans les langues d'Europe. Des grammaires, des vocabulaires sont venus aplanir les difficultés que rencontraient les jeunes sinologues. Sous la direction d'un maître habile, on pénètre vite dans le sanctuaire de cette langue. Notre vœu le plus ardent est de rendre le chinois populaire. L'Europe se doute à peine des trésors d'antique philosophie, des richesses accumulées dans les herbiers chinois, dans ses livres médicaux, dans ses vastes encyclopédies. Elle serait particulièrement étonnée d'y trouver presque toutes ses inventions modernes, connues à la Chine depuis des siècles.

2° Même sans cours public, un jeune orientaliste peut aborder seul l'étude de la langue chinoise écrite, comme on le fait pour une langue morte. Qu'il soit d'avance pénétré de la pensée que cette langue n'offre aucune difficulté réelle;

qu'il se rende compte de l'idée-mère qui a présidé à la formation du système de l'écriture idéo-phonétique; qu'il possède les règles si peu nombreuses de la syntaxe chinoise; aidé de quelque traduction littérale d'un ouvrage chinois, il fera seul de rapides progrès.

3° Voici deux conseils importants que le savant P. de Prémare adresse, avec instances, à tout jeune sinologue. Le premier est d'apprendre, chaque jour, par cœur, quelques lignes du texte de l'un des quatre livres classiques de la Chine, et de persévérer jusqu'à ce qu'on les ait retenus tous de mémoire. L'entreprise n'est au-dessus des forces d'aucun jeune sinologue. Jeune missionnaire, que ne m'a-t-on donné ce précieux conseil? dit le P. de Prémare. Il existe une traduction française des *Sé choū* (quatre livres) (1). Le texte chinois sera facile à comprendre avec ce secours. On peut commencer par le livre des *Entretiens philosophiques* de *Móng tsè*. Le style est moins concis que dans les autres. On apprendra ensuite les *Entretiens de Confucius avec ses disciples*, ou le livre dit : *Lén yù*; enfin, on abordera les deux autres. Nous insistons vivement pour que l'on suive ce conseil, si l'on veut bien saisir le génie de la langue chinoise.

Le deuxième conseil est de ne jamais étudier sans avoir sous la main le cahier destiné à recevoir des notes. On y inscrira toutes ses remarques, les tournures élégantes que l'on rencontre, les expressions qui frappent l'esprit, les sentences, les maximes, les proverbes, les idiotismes chinois. On y consignera pareillement les difficultés que l'on rencontre au début de cette étude. On s'amassera des matériaux abondants, en suivant ce conseil, et l'on ne tardera pas à se féliciter de l'avoir mis en pratique.

4° La science d'un sinologue ne consiste nullement à retenir un nombre plus ou moins élevé de caractères, pas plus que celle d'un académicien à retenir un plus ou moins grand nombre de mots de nos Dictionnaires français. Cette science consiste à savoir analyser, composer et décomposer les caractères, à connaître à fond les règles invariables de la syntaxe chinoise, la valeur de position des mots et le rôle si important des particules chinoises. Ensuite on peut aborder avec confiance un texte purement chinois. On commence par les petits livres d'histoire. On y apprend les mœurs, les coutumes du pays, mais surtout le génie de la langue, les tournures les plus ordinaires du langage, les expressions chinoises pour les différents styles. Ces livres portent le nom générique de *Siaò chō* 小說 ou *petit langage* (2). Les Chinois ont une foule de romans moraux que l'on peut aborder au début de ses études, avec ou sans

(1) Confucius et Mencius, ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduits du chinois par G. PAUTHIER, 1 vol. in-12.

(2) Voir, à la fin de la Grammaire, la note A, avec le titre de *Bibliothèque du jeune sinologue*.

traduction à la main. Ces romans sont, aux yeux des Chinois, des ouvrages de littérature courante, destinés à former le style des jeunes Chinois. Ils sont infiniment utiles pour la langue parlée. On y apprend, en peu de temps, une foule d'expressions chinoises pour le haut langage comme pour le langage ordinaire (1).

5° Pour devenir un véritable sinologue, il ne faut pas se borner à l'étude des caractères chinois. Il faut étudier l'histoire, les coutumes, les doctrines morales et religieuses du peuple chinois. Sans cette connaissance, il y a une foule de passages que l'on ne comprendra pas dans les livres chinois, ou du moins que l'on ne saisira que vaguement.

CHAPITRE IV.

DES INFLEXIONS DE LA VOIX OU DES CINQ TONS DANS LA LANGUE CHINOISE ET DES ASPIRATIONS GUTTURALES.

1° Des inflexions vocales dans toutes les langues. — 2° Des inflexions de la voix en particulier dans la langue chinoise. — 3° Nombre et distinction des cinq tons de la langue chinoise. — 4° Moyen de saisir et de rendre exactement ces tons. — 5° Des aspirations gutturales.

I. — DES INFLEXIONS DE LA VOIX DANS LES LANGUES EN GÉNÉRAL.

« Le caractère essentiel du langage consiste, non pas seulement dans l'articulation des mots, mais encore dans les inflexions de la voix, qui déterminent souvent le vrai sens des mots.

(1) Après bien des années de séjour en Chine, parce que l'on ne parle plus que chinois, on est exposé à employer des expressions impropres, quand on écrit en français. C'est ainsi que dans le premier volume de notre *Dictionnaire français-latin-chinois*, au mot *Roman*, nous avons compris, à tort, sous ce mot, divers ouvrages historiques qui ne devaient pas y figurer. En parlant du roman des *Deux Cousines*, en chinois *yu kiao ty*, nous avons dit alors que Mgr Arthus de Lionne, évêque de Rosalie, vicaire apostolique du *Su-tchuen*, avait fait une traduction de ce livre, sous la forme d'un vocabulaire. Cette opinion assez en vogue est erronée. Le P. de Prémare lui-même l'avait partagée; mais, ayant ensuite reconnu son erreur, il a de sa propre main raturé l'endroit de sa *Notitia sinica* où il en parlait avec éloge sur la foi d'autrui. Nous avons vu à la Bibliothèque nationale de Paris le manuscrit même du P. de Prémare. Nous attachons de l'importance à cette rectification. Quant au manuscrit ou vocabulaire à quatre caractères qui a donné lieu à l'erreur, une de ses copies, écrite de la propre main du savant de Prémare, est en la possession d'un sinologue de Paris, et confirme de tout point la rétractation de ce missionnaire, et la nôtre en même temps.

« Les mots ne peindraient que très-imparfaitement nos idées, s'ils ne recevaient chaque fois leur expression particulière des diverses modifications des sons et des inflexions naturelles de la voix, qui sont le vrai langage des sentiments qui nous animent.

« Les sons deviennent plus intenses, plus soutenus, plus forts et plus appréciables, lorsque le sentiment dont ils sont l'expression est plus énergique, plus fort; ils s'élèvent d'autant plus vers l'aigu que le sentiment qui les produit est plus animé et plus vif.

« La nature a établi entre notre oreille et l'expression de notre voix des rapports tellement déterminés, tellement invariables, qu'il est impossible que nous nous transmettions nos sentiments les uns aux autres d'une autre manière. Ces rapports sont les mêmes pour tous les peuples et produisent sur leurs sens la même impression.

« Ainsi, les accents de la joie, de la douleur, etc., ont un caractère si particulier, si inaltérable, qu'ils sont toujours semblables à eux-mêmes; aucun d'eux ne peut devenir méconnaissable pour aucun homme de quelque pays qu'il soit (1). »

On est généralement persuadé que les inflexions de la voix parlée, dans nos langues modernes, se composent de sons absolument inappréciables et qu'il ne serait pas possible, par exemple, de noter la voix parlée. C'est une grave erreur. Lulli et Grétry, tous deux musiciens célèbres, ont souvent *noté* sur-le-champ les paroles qu'on leur adressait en société. Sans nous en apercevoir, sans même y réfléchir, nous changeons la quantité ou l'accent prosodique des mots chaque fois que l'expression l'exige.

Il est hors de doute, ainsi que le fait judicieusement remarquer le savant P. de Prémare, que si Démosthène et Cicéron ont laissé bien loin derrière eux tous les autres orateurs, c'est moins à cause de la richesse de leur diction qu'à cause du talent singulier qu'ils ont eu de rendre leur style suave, harmonieux et surtout sonore par l'*accent prosodique* ou *modulé*.

Cet accent ou ces tons qui composent un élément si important du langage, et dont le rôle fut si considérable dans les premiers âges du monde, ont perdu, par le laps des temps, une grande partie de leur importance; mais on se tromperait en croyant que ces accents ont disparu ou ne jouent qu'un rôle insignifiant.

Si l'on disait à la plupart des Français, par exemple, que leur langage est *modulé*, que, dans une foule de cas, cette modulation de la voix détermine seule le sens, l'*acception présente* d'un mot, on leur causerait, en vérité, un grand étonnement. Cependant, quoi de plus vrai?

(1) *Analogie de la musique et du langage*, par VILLOTEAU.

N'est-ce pas l'élévation seule de la voix, qui fait souvent distinguer une phrase interrogative d'une phrase affirmative? Ainsi, *il est parti?* interrogatif. *Abiit-ne?* — Oui, *il est parti!* affirmatif. — Voilà deux tons de voix bien distincts sur le même mot. Personne ne s'y méprend; personne ne songe qu'il fait alors deux tons ou deux modulations, qui, dans chaque cas, déterminent un sens particulier. Nous avons cinq, et quelquefois six manières de varier le sens d'un même mot français, par *la seule modulation de la voix*. Voilà donc notre langue *chantante!* Rien de plus vrai. Prenons pour exemple le mot *ou*. On changera tout à fait son acception par une simple modulation de la voix et cela jusqu'à *six fois*. Voilà *six tons* bien distincts. Il y a le *oui* affirmatif. — Il y a le *oui* qui veut dire *peut-être, cela se peut*. — Il y a le *oui* de surprise, d'étonnement, qui veut dire : *vraiment!* Il y a le *oui* interrogatif. — Il y a le *oui*, qui veut dire : *soit, j'y consens, je le ferai*. — Il y a le *oui, oui*, répété, qui veut dire : *c'est chose entendue, c'est chose convenue!* — En entendant prononcer ce mot *oui* sur chacun de ces tons, il est certain qu'aucun Français ne se méprendra sur le vrai sens du mot, de même que celui qui aura *modulé* ces six inflexions de voix n'aura même pas eu la pensée qu'il modulait de la sorte.

Toutefois, en règle générale, cette modulation de la voix, qui, dans la langue française, détermine le sens et l'acception propre d'un mot, se fait sur tout l'ensemble de la phrase, tandis que, *dans la langue chinoise*, la modulation se fait et doit se faire sur chaque monosyllabe en particulier.

II. — DES INFLEXIONS DE LA VOIX, EN PARTICULIER DANS LA LANGUE CHINOISE.

Les peuples les plus anciens avaient une grande inclination à *moduler* sensiblement leur langage. Malgré la concision des langages primitifs, ou peut-être même à cause de cette concision, les langues anciennes étaient pleines de figures, d'onomatopées et surtout très-imitatives de leur nature. Leur style simple en apparence mais très-imagé, plein de vie, agissait *physiquement* sur les sens, remuait le cœur et réunissait ainsi les deux qualités essentielles de la musique. Chacun sait que, dès son berceau, la Chine a eu une musique très-avancée. Les sages de cet empire ont tous parlé avec admiration de cette antique musique dont le sens et le secret harmonieux est perdu depuis des siècles (1).

Cette musique ancienne, dont quelques lambeaux décolorés étaient encore

(1) Voir ce que nous disons de la musique chinoise dans le deuxième volume de notre *Dictionnaire français-chinois*, page 143, et le catalogue d'ouvrages chinois sur la musique, page 153.

conservés sept ou huit siècles avant l'ère chrétienne et jetaient dans une sorte de ravissement moral les sages de l'époque, s'est reflétée d'une façon toute particulière sur la langue chinoise. Comment dans le cours des siècles cette harmonieuse et musicale modulation s'est-elle conservée aussi rare? Le grand nombre de *termes homophones* de la langue chinoise a contribué, pour sa large part, à la conservation de ces accents modulés. Dans la langue *orale*, c'est la modulation, qui fait discerner les diverses acceptions de tous les termes homophones de la langue.

De toutes les langues parlées, à cette heure, aucune n'admet peut-être encore d'une manière aussi sensible la *modulation* ou *l'inflexion de la voix* que la langue chinoise. C'est là le caractère distinctif, le cachet spécial et propre de ce langage tout monosyllabique. Les Chinois font naturellement les modulations des mots de leur langue, comme nous faisons celles de notre langue maternelle. Il est certain que ces modulations de la voix donnent au langage chinois une douceur, une harmonie qu'on ne retrouve peut-être que dans cette langue à un degré aussi sensible. Un Chinois, qui n'est pas lettré, ne se doute nullement du rôle important des modulations de la voix dans sa langue. Les jeunes étudiants chinois eux-mêmes apprennent, *par l'oreille*, le *son* et le *ton* de chaque caractère de la langue. C'est là le motif pour lequel, dans toutes les écoles de l'Empire, les élèves chinois préparent à haute voix leurs leçons. Ces modulations de la voix dans la langue chinoise se font si finement qu'un étranger ne doit nullement s'étonner de ne point les saisir à la première audition.

III. — NOMBRE ET DISTINCTION DES TONS DE LA VOIX DANS LA LANGUE CHINOISE.

Les modulations ou les inflexions de la voix, dans la langue chinoise, se réduisent, au fond, à *deux tons généraux*. Le premier ton général porte le nom de *pfn chôn* 平聲 (*voix égale*), c'est-à-dire : *ton uni, sans élever ni baisser la voix*. Le deuxième ton général porte le nom de *tsō* 仄, c'est-à-dire : *ton modulé par l'élevation ou par l'abaissement de la voix*.

La poésie chinoise n'a égard qu'à ces deux tons généraux.

Mais, dans la pratique, surtout pour la langue *orale*, on distingue, comme il suit, les tons chinois. Le premier ton général se divise en deux :

1° *Le ton ouvert* (*tsiū*, clair 清), que l'on nomme vulgairement : *cháng pfn* 上平, c'est-à-dire : *ton plain-élevé*. — *Il se fait d'une manière unie, comme la note longue et octave de la musique*.

2° *Le ton muet* (*tehō*, obscur 濁), que l'on nomme vulgairement *hiá pfn* 下平, c'est-à-dire : *ton plain bas*. — *Il se fait de la même manière que le précédent, mais sur une note inférieure*.

Le deuxième ton général se divise en trois :

1° *Le ton élevé, chàng chên 上聲 (voix montante).* — On élève la voix en finissant, comme, par exemple, lorsque quelqu'un ayant fait un refus offensant par le mot NON, on lui répète son NON, en haussant la voix et en appuyant sur la finale *x*. Ou bien encore, si l'on veut, comme serait un mot que l'on prononcerait du ré au sol.

2° *Le ton abaissé, kiú chên 去聲 (voix abaissée).* — On baisse la voix, comme le fait, par exemple, un enfant sur l'i du mot oui, quand il profère un mot à regret, forcément. Ou bien encore, en descendant la voix de la note sol à la note ré.

3° *Le ton rentrant ou bref, joü chên 入聲 (voix rentrée).* — On retire alors sa voix, on l'avale en quelque sorte, comme fait, par exemple, un homme qui s'interrompt sur une finale, soit par surprise, soit par respect pour celui qui prend la parole; en un mot, comme on prononce une syllabe brève. Ce cinquième ton exclut les sons nasaux. Aussi, pour faire disparaître la nasale d'un mot, on a coutume de dire, en chinois, qu'il passe au son joü 入 ou bref.

Voilà donc cinq inflexions de la voix ou cinq tons dans le langage chinois. Soit que l'on parle le langage oral, soit que l'on prononce à haute voix un caractère chinois, on doit prononcer chaque mot, chaque caractère sur le ton de voix qui lui est propre. Manquer ce ton, c'est s'exposer au double inconvénient ou de n'être pas du tout compris, ou de dire toute autre chose que ce que l'on a en vue.

LES CINQ TONS CHINOIS.

Le 1 ^{er} ton se nomme :	cháng p'fh	上平。
Le 2 ^e	— hiá p'fh	下平。
Le 3 ^e	— chàng chên	上聲。
Le 4 ^e	— kiú chên	去聲。
Le 5 ^e	— joü chên	入聲。

Lorsqu'on écrit les mots chinois avec nos lettres latines, on est convenu de désigner les cinq tons par les signes suivants, que l'on place sur la voyelle des monosyllabes chinois (1) :

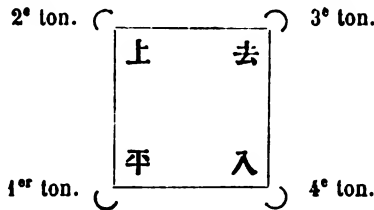
Le 1^{er} ton se représente par le trait —. Exemple :

{	mā 媽, mère.
	yā 啞, muet.
	hō 呵, souffle.

(1) Le P. Jacques Pantoja, missionnaire de la Compagnie de Jésus, arrivé en Chine en 1566, mort à Macao en 1618, est le premier qui a proposé et employé ce système d'accentuation, généralement adopté aujourd'hui.

Le 2° ton se représente par le signe \wedge . Exemple :	}	má 麻, chanvre.
		yá 牙, dent.
		hò 河, fleuve.
Le 3° ton — — — —	}	mà 馬, cheval.
		yà 雅, excellent.
		hò 火, feu.
Le 4° ton — — — —	}	má 罵, maudire.
		yá 訝, admirer.
		hó 賀, cadeau.
Le 5° ton — — — —	}	mǎ 抹, essuyer.
		yǎ 鴨, canard.
		hě 合, union.

Quant aux Chinois, ils ne marquent généralement d'aucun signe les caractères de leurs livres pour indiquer les tons. Quand ils le font, c'est surtout dans les livres élémentaires, en faveur des jeunes Chinois. Il y a des caractères qui changent de ton et de prononciation. Il est évident alors que le sens se modifie en conséquence. C'est alors principalement que l'on place un signe au caractère pour indiquer ce changement. Seulement, les Chinois ne divisent pas le premier ton général en deux. Voici la manière dont ils indiquent les quatre tons, sé chên 四聲。 Ils placent un demi-cercle ou petit *c* à l'un des angles du caractère chinois. Le carré suivant représente un caractère chinois.



IV. — MOYEN DE SAISIR ET DE RENDRE EXACTEMENT LES TONS.

L'unique difficulté de la langue orale, pour un Européen, consiste à saisir et à bien faire les nuances de ces cinq modulations ou inflexions de la voix. Toutefois, cette difficulté ne doit nullement effrayer un jeune sinologue. Il est peut-être moins difficile de bien faire les accents chinois que nos accents latins de prosodie. On parle bien latin lorsque l'on fait distinctement sentir, pour toute oreille exercée, la quantité prosodique, et qu'on le fait avec une certaine harmonie de voix. N'est-il pas plus difficile, dit ici le P. de Prémare, de bien prononcer, par exemple, le vers latin suivant :

Bēātūs illē quī prēcūl nēgōtīs,

que de faire attention au son de mots qui n'en admettent jamais qu'un seul à

la fois? Un bon maître et quelques semaines d'exercice suffisent pour lever cette difficulté de la langue orale, qui, en réalité, n'est pas sérieuse. Les premiers jours qu'on étudie le chinois, il n'est pas possible de saisir distinctement les variantes de ces modulations.

A l'aide des conseils suivants, un jeune sinologue saisira promptement et fera correctement les tons chinois en parlant.

1° Au début de ses études, il importe beaucoup de ne pas prononcer indistinctement les mots chinois qui sont sur tous les tons. Alors l'oreille ne saisit rien avec netteté et ne fait aucune différence entre ces tons. Cette confusion inévitable des sons porte naturellement, mais à tort, un jeune sinologue à s'exagérer énormément une difficulté plus apparente que réelle. On fait des efforts de voix; l'unique résultat est de se fatiguer en vain. De même qu'un Français ne se préoccupe nullement des inflexions réelles de sa langue, ainsi doit faire un jeune sinologue, qui ne devra donc pas s'en aller *disant, répétant, écrivant* qu'avec son chant, la langue chinoise est bizarre et ridicule. Par ses modulations plus accentuées, la langue chinoise est simplement plus harmonieuse. On choisira exclusivement, pendant quelques jours, des mots chinois qui ont l'accent du premier ton; on passera ensuite au deuxième ton, en les comparant l'un à l'autre. La nuance de ces deux tons sera sensible. Le cinquième ton n'étant, au fond, que le premier plus bref, ne causera aucun embarras.

Il ne faut pas perdre de vue que tous les mots de la langue chinoise sont des *monosyllabes*. Lors même que quelques-uns de ces mots ont deux ou trois voyelles de suite, on les prononce *toujours* en chinois comme de vrais *monosyllabes*, dans la rigueur du terme. C'est pour ce motif que nous continuerons de dire, comme l'ont fait presque tous les sinologues, que la langue chinoise est *monosyllabique*.

2° Dans tout l'Empire chinois, les mots de la langue se prononcent sur l'un ou l'autre des cinq tons ci-dessus. Mais, comme la Chine est immense, nos lecteurs n'auront pas de peine à comprendre que, sous une telle variété de latitudes, il y a les variantes de tons sur les mêmes mots, entre les habitants du Nord de la Chine, par exemple, et ceux des provinces méridionales. Voilà d'où proviennent les variantes d'accentuation que l'on trouve dans les ouvrages européens. Les uns ont suivi la tonation de Pékin, d'autres celle du *Su-tohuen*, d'autres enfin celle de Canton. Chacun accentuera et prononcera selon l'usage de la province dans laquelle il se trouve, sans s'étonner de ces variantes.

3° Voici une observation importante. Pour bien faire les modulations ou les tons chinois, il ne suffit pas d'être tout oreille à la voix du maître, qui exerce à prononcer. Il faut par-dessus tout avoir un œil très-attentif à la bouche du maître, pour discerner le mouvement de sa langue et celui de ses lèvres. Tout

le secret d'une bonne prononciation chinoise est là. Les Chinois n'articulent nullement les mots de leur langue comme nous le faisons pour la nôtre. Ce qui donne un caractère particulier à la tonification dans la bouche des Chinois, c'est qu'ils n'ont pas les dents tout à fait disposées comme les Européens. Le rang supérieur, par exemple, sort et avance presque à tous en dehors; le rang inférieur rentre et se retire en dedans. Une telle disposition influe considérablement sur la prononciation.

Les Chinois distinguent les divers sons par la manière dont on les forme en parlant. Pour eux, les sons des dents, de la langue, des lèvres, du palais et du nez sont les plus importants. Ils font aussi, avec beaucoup de raison, une distinction entre les sons qui se forment en appuyant la langue sur les dents d'en haut ou sur les dents d'en bas. Ils compriment légèrement les lèvres ou les resserrent. Un jeune sinologue qui fera promptement et avec intelligence ces observations sur la manière chinoise de faire les mouvements de la langue, prononcera très-bien et sans effort de voix. *Il aura le véritable accent de la langue, ce qui est presque tout.* Le mot chinois est *tsè* 兒子, le fils, par exemple, et quelques autres de ce genre, font, au début, le désespoir d'un novice, uniquement parce qu'il ne suit pas le mouvement de la langue que fait un Chinois; qu'il replie, au contraire, sa langue en demi-cercle contre le palais, il prononcera très-bien ce mot du premier coup. Ainsi en sera-t-il pour les *H* aspirées, qui forment un autre genre de difficultés. Plus la prononciation des tons chinois est douce, moins un jeune sinologue devra faire d'efforts de voix et de gosier pour y parvenir. *Écouter et observer surtout la bouche du maître, voilà la double règle qui renferme toutes les autres.*

V. — DES ASPIRATIONS.

Outre les modulations ou tons réguliers dont chaque mot de la langue chinoise est susceptible, il faut y ajouter les *aspirations* ou les *sons durs du gosier*. Ces aspirations ont le même but que celui des tons ordinaires. Elles servent aussi à varier le sens des termes homophones de la langue. Omettre ou faire mal l'aspiration d'un mot qui en est susceptible, c'est absolument comme si l'on manquait le ton ordinaire d'un mot ou qu'on le fit mal. On ne sera pas compris.

Cette aspiration consiste en un son légèrement dur ou provenant un peu du gosier. Elle a beaucoup de ressemblance avec le son de la lettre *H*, commençant les mots chinois, c'est-à-dire qu'elle donne aux mots aspirés un son plus ou moins sifflant.

L'aspiration dans la langue chinoise n'affecte que les mots qui commencent par les cinq consonnes initiales suivantes : *K, P, Toh, Ts, T*. Nous avons

compté plus de trois cents mots qui reçoivent l'aspiration chinoise. Pour indiquer qu'un mot est aspiré, on a, comme pour les tons, adopté un signe de convention. Ce signe est un petit *c* que l'on place à côté du signe tonique. Ainsi :

MOTS NON ASPIRÉS.

Tchā 渣, la lie, le dépôt, *fax*.
 Tsē 資, les biens, *bona*.
 Keōu 狗, le chien, *canis*.
 Pō 波, le flot, *fluctus*.
 Tān 單, simple, *simplex*.

MOTS ASPIRÉS.

Tchā^c 差, se tromper, *errare*.
 Tsē^c 雌, femelle d'oiseaux.
 Keōu^c 口, bouche, *os*.
 Pō^c 玻, verre, *vitrum*.
 Tān^c 貪, ambitionner, *ambire*.

Dans les provinces méridionales de la Chine, c'est-à-dire dans tout l'ouest de l'Empire, on fait vivement sentir les aspirations gutturales. Leur omission aurait une véritable importance dans ces contrées-là. Dans toute la partie boréale de l'Empire, l'aspiration est médiocre. Dans les contrées du midi, elle est presque imperceptible, de même que les sons ordinaires s'y font avec une plus grande douceur. Cette remarque s'applique, en général, à la langue parlée des peuples tropicaux. La douceur énervante du climat, qui a coutume de rendre les mœurs très-molles, produit le même effet sur le langage. Les aspirations gutturales, les consonnes rudes, se trouvent rarement dans ces dialectes. M. de Bonald fait remarquer avec raison que les langues des peuples du Nord sont hérissées de consonnes et d'aspirations plus ou moins fortes du gosier; les voyelles dominant, au contraire, dans les langues des peuples du Midi. C'est aussi la raison pour laquelle dans toutes les langues les jurements sont fortement articulés et composés des consonnes les plus rudes. Cette remarque s'applique avec la même justesse à la langue chinoise.

CHAPITRE V.

DES MOTS RADICAUX OU PRIMORDIAUX DE LA LANGUE CHINOISE (1).

1^o Caractère spécial des mots chinois. — 2^o Du nombre des mots primitifs de la langue. — 3^o Erreur des linguistes européens. — 4^o Division des sons initiaux de la langue chinoise en neuf séries. — 5^o Tableau général des mots radicaux de la langue chinoise avec leur prononciation.

I. — CARACTÈRE SPÉCIAL DES MOTS CHINOIS.

Le monosyllabisme tonique de la langue chinoise *orale*, le génie particulier de cette langue, son écriture surtout, ont donné lieu en Europe à des jugements erronés, à des appréciations inexactes. C'est là sans doute une des principales causes de l'indifférence générale pour l'étude de cette langue.

Tous les mots de la langue chinoise, sans exception, sont des mots primitifs. Ils sont demeurés les mêmes, sans changer de forme ni sans se multiplier. Invariables de leur nature, une seule altération a pu se produire dans le langage parlé, savoir : celle des *modulations* ou des *inflexions* de la voix. Cette altération, qui a eu lieu dans le cours des siècles, n'a pourtant pas été profonde, et ne s'est produite que fort lentement. Aujourd'hui encore on joue sur les théâtres chinois des pièces qui ont plus de mille ans de date et qui sont très-bien comprises par les spectateurs.

II. — DU NOMBRE DES MOTS PRIMITIFS.

Le nombre des mots *radicaux* ou *primitifs* de la langue chinoise est peu considérable. Le génie de cette langue n'admettant que des monosyllabes, il n'eût pas été possible d'en fournir assez pour suffire à toutes les idées. Attacher plusieurs sens à chacun de ces mots n'était qu'obvier en partie à l'inconvénient d'un petit nombre de mots, sans parler du vaste champ qu'on ouvrait

(1) Les expressions de mots *radicaux*, *primordiaux*, et même *primitifs*, sont très-impropres. Nous n'en connaissons pas d'autres en français pour exprimer plus clairement notre pensée. Les mots chinois étant invariables ne produisent aucun dérivé. Ils ne sont donc pas des *racines*. Les mots *primordiaux*, *primitifs*, laissent supposer des séries de mots plus modernes, ce qui est également inexact. Cette explication donnée, nos lecteurs comprendront quel sens il faut attacher à ces expressions employées à défaut de plus claires.

aux équivoques. Qu'ont imaginé alors les Chinois? — Ils ont multiplié et reproduit les mêmes mots avec des différences de tons et de prononciation.

Les grammairiens européens et chinois ne sont pas d'accord sur la manière de compter les mots *primitifs* de la langue chinoise. La raison en est bien simple. Les oreilles ne saisissent pas toutes de la même manière les articulations de la langue. Il y a des oreilles qui saisissent deux sons assez distincts dans une articulation de voix où d'autres ne saisissent qu'un seul son. Telle est la cause de cette différence dans la manière de compter les mots chinois (1). Ainsi, les uns élèvent le nombre des mots *primitifs* à 550, quelques autres à 487. M. Rémusat en compte 450.

Nous prenons pour base du tableau ci-après le *Dictionnaire tonique chinois*, qui porte le titre de où fāng yuēn yīn 五方元音. Ce Dictionnaire jouit, dans le monde lettré de la Chine, d'une réputation universelle. D'après ce guide sûr, nous comptons, nous, 304 mots *radicaux*, *primordiaux* ou sons dans la langue chinoise. Au reste, on peut varier d'opinion sur cet article sans qu'il en résulte de graves inconvénients.

Chaque mot chinois peut être diversifié, quant au sens, par les tons ou les inflexions de la voix. La majorité de ces mots est susceptible de recevoir les cinq tons ou les cinq inflexions de la voix, outre l'aspiration. Il en est qui ne sont modifiés que par trois tons; d'autres par deux, et quelques-uns même ne sont susceptibles que d'un seul ton.

Avec cette variété réelle de tons et d'aspirations, le nombre des mots de la langue chinoise se monte au chiffre de 1289, ni plus ni moins. Ce nombre si restreint de mots a fait dire souvent que la langue orale de la Chine était fort pauvre. Si l'on entend par ces mots l'absence d'un lexique abondant de racines primitives, on a raison. Mais est-ce en cela seulement que consiste la beauté, la clarté, la richesse d'une langue? Avec leurs 304 mots, les Chinois parlent aussi vite que nous, disent même plus de choses en moins de mots que nous.

La civilisation chinoise est, de l'aveu de tous, très-avancée. Cela ne prouve donc pas que le langage chinois soit aussi pauvre que certains savants veulent bien le dire. Les mots chinois, par un artifice aussi simple, aussi naturel qu'il est ingénieux, deviennent souvent, tour à tour, dans une phrase, *substantifs*, *verbes*, *adverbes*, etc., sans que la clarté en soit altérée ni que le langage en soit monotone pour autant. Les métaphores, les allusions et toutes les autres figures des langues les plus riches abondent dans la langue chinoise, et cha-

(1) « Les grammairiens ont échoué dans leur classification des sons de la parole. Leur distinction des sons de la langue parlée d'après les organes qui sont censés les produire, est vicieuse, parce qu'elle en réunit qui diffèrent totalement les uns des autres, suivant les principes de la physiologie, et parce que plusieurs parties de la bouche concourent à la production de la plupart d'entre eux. » *Manuel de physiologie*, par J. MUELLER, tome II, page 245.

cune de ces figures, donnant un sens nouveau aux caractères, lui prête chaque fois une grâce nouvelle. Les différentes manières de combiner les mots chinois les uns avec les autres leur donnent tantôt un nouveau sens, tantôt une acception plus ou moins restreinte, et cela selon la volonté de l'écrivain.

Les Chinois ont plusieurs articulations qui nous manquent, de même que nous en avons qu'ils n'ont pas. Ainsi, les sons des lettres latines *B, D, R, X, Z*, ne se trouvent pas dans leur langue. Un Chinois les prononcera par les sons des lettres suivantes : *P, T, L, S, S*. Il ne pourrait donc prononcer avec facilité les mots latins : *Baptizo, Donec, Roma, Xaverius, Zoophytus* (1). Aussi un sinologue moderne a-t-il eu raison de faire remarquer qu'aucune langue n'est aussi rebelle à la représentation alphabétique que la langue chinoise.

III. — ERREUR DES LINGUISTES EUROPÉENS.

N'ayant qu'une idée confuse de la langue chinoise, un bon nombre de philologues européens ont commis une erreur grave en parlant des mots *primitifs, radicaux* de la langue chinoise. Cette erreur est devenue presque générale. Avec 450 racines environ, les Chinois, disent-ils, ont su se créer un Vocabulaire de 50, de 80 mille mots.

Ces savants ont fait une confusion fâcheuse entre les mots *radicaux, primitifs*, c'est-à-dire entre les sons de la langue parlée et les caractères de l'écriture. Il n'est pas exact de donner aux caractères de l'écriture le nom de mots comme on le fait communément, puisque ces caractères ne sont en réalité ni des mots ni des lettres exclusivement phonétiques comme les nôtres. L'écriture chinoise est une immense dérogação à tout autre système exclusivement phonétique. Elle est une peinture, souvent une image de l'idée elle-même. Cette peinture a été variée, d'après un système ingénieux, d'une manière considérable. Les sinologues seuls peuvent comprendre l'abondance, la richesse de ce système. Aucune erreur, aucune confusion n'est possible à la vue d'un caractère chinois. Sa vue seule réveille l'idée de la chose exprimée. Aussi, en Chine, savoir lire est presque tout, tandis qu'en français, par exemple, ce n'est presque rien. Un sinologue peut souvent comprendre l'acception d'un mot français qu'il ignore, par la seule vue d'un caractère chinois qui exprime l'objet ou l'idée du mot français qu'il ne comprend pas. Ce cas arrive facilement quand il s'agit de termes spéciaux, de mots français dérivés des langues étrangères. Je trouve, par exemple, le mot *canthus*, terme de médecine dont

(1) Frappés, à tort ou à raison, de cet inconvénient, les anciens missionnaires de la Chine, le P. Couplet en tête, sollicitèrent à Rome, pour tout l'Empire chinois, le privilège d'un *rit chinois catholique*. La bulle de concession fut octroyée dans ce sens par le pape Paul V; mais, par suite de circonstances que nous ignorons, la bulle ne fut pas expédiée. L'affaire en demeura là.

j'ignore le sens. Le caractère chinois, par sa seule vue, m'apprend qu'il s'agit de l'*angle*, du *coin de l'œil*, comme si je voyais la chose.

Toutefois, il ne faut pas oublier que, dans le laps du temps, les Chinois ont élargi le système de leur écriture d'abord exclusivement imagée, figurative, en y introduisant largement l'élément phonétique. Cependant, même dans ce cas-là, les Chinois s'en sont tenus rigoureusement au nombre de mots ou de sons primitifs de la langue. C'est ainsi qu'il est arrivé que *vingt*, *trente* caractères chinois et plus, tous différents par le sens, ont dû être prononcés par le son ou l'articulation d'un seul et même mot. Par exemple, le mot *ly*, qui s'écrit de cette manière 里, veut dire *lieue chinoise*, *stadium*. Si l'on ajoute à ce caractère celui qui veut dire *homme*, on aura le signe suivant : 哩, lequel veut dire *homme vil*, *un méchant*, tout en gardant le son de *ly*. Au lieu du caractère *homme*, si l'on ajoute celui de *roi* 王, on aura cette figure : 理 *ly*, qui veut dire : *gouverner*, *régir*. Voilà trois caractères différents prononcés par le même son de voix. Le mot *mà*, qui s'écrit de cette manière 馬, veut dire cheval; si on place en avant la clef qui veut dire femme, on aura 媽 *mā*, mère, *mater*; si, au lieu de la clef *femme*, on place la clef *Pierre*, *lapis*, 瑪, on aura 瑪, qui veut dire *Pierre précieuse*; si, au lieu de cette dernière clef, on place celle des *vers*, on aura 馬 媽 *mà*, qui veut dire *sangsue*; avec la clef des esprits, on aura le signe 馬 媽 *mà*, sacrifice, *sacrificium*. La confusion n'est jamais possible à la vue du caractère. Dans la langue parlée, pour éviter la confusion, l'équivoque des termes homophones, on se sert presque habituellement de mots doubles ou composés.

Tous les mots de la langue chinoise commencent par une consonne et finissent par une voyelle ou une diphthongue. Le mot *éül* est le seul qui fasse exception. Les mots chinois étant très-courts sont aussi faciles à retenir et à prononcer.

Les auteurs chinois du Dictionnaire de *Kāng h̄y* insistent avec raison dans la Préface de cet ouvrage célèbre pour que l'on donne, dans tout l'Empire, une prononciation *exacte* et *uniforme*, afin de rendre le langage partout également clair et net. Ils divisent en neuf séries les sons initiaux des mots de la langue, en indiquant quels sont les organes de la bouche qui servent surtout à bien faire ces sons. Les sons initiaux, tous censés articulés, sont au nombre de trente-six, selon les Chinois. Pour nous, une dizaine rentrent les uns dans les autres; nos oreilles européennes n'y trouvent pas matière à une distinction assez sensible pour la signaler.

IV. — DIVISION DES SONS INITIAUX DE LA LANGUE CHINOISE EN NEUF SÉRIES.

	FORTES.	ASPIRÉS.	TÉNUES.	Nucléus correspondantes.
1° Sons prononcés en appuyant la langue contre les dents inférieures, ou consonnes dento-gutturales, en chinois <i>yá yin</i> 牙音。	K-Kián 見。	K-Ký 溪。	K-Kián 郡。	Ng-Y ngý 疑。
2° Sons prononcés du bout de la langue contre les dents, ou consonnes dentales, en chinois <i>chě teóu yin</i> 舌頭音。	T-Touán 端。	T-Teóu 透。	T-Tín 定。	N-Ný 泥。
3° Sons prononcés en appuyant la partie supérieure de la langue contre le palais, ou consonnes palatales, en chinois <i>shàng yin</i> 舌上音。	Toh-Tohé 知。	Toh-Tohě 徹。	Toh-Tohén 澄。	Ng-n Niáng 娘。
4° Sons prononcés par les lèvres fortement serrées, ou consonnes labiales fortes, en chinois <i>chóng yin</i> 重唇音。	P-Pāng 幫。	P-Pāng 滂。	P-Pín 並。	M-Mín 明。
5° Sons prononcés par les lèvres légèrement fermées, ou consonnes labiales légères, en chinois <i>chūn yin</i> 輕唇音。	F-Fey 非。	F-Fou 敷。	F-Fóng 奉。	O-Ody 微。
6° Sons prononcés de la langue contre les dents supérieures, ou consonnes sifflantes, en chinois <i>yá tehé teóu yin</i> 牙齒頭音。	Te-Tain 精。	Te-Tsin 清。	Te-Teóng 從。	S-Sín 心。
7° Sons prononcés de la langue placée contre les dents de côté, ou consonnes chuintantes, en chinois <i>chán tohén teóu yin</i> 禪正頭音。	Toh-Toháó 照。	Toh-Tohouán 穿。	Toh-Tohouáng 狀。	Ch-Chén 審。
8° Sons prononcés du gosier, ou consonnes gutturales, en chinois <i>hēn yin</i> 喉音。	Y-Yin 影。	H-Hiào 曉。	Y-Yú 諭。	H-Hiá 匣。
9° Sons prononcés partie avec la langue, partie avec les dents, ou semi-voyelles, en chinois <i>pán chě pán tehé yin</i> 半舌半齒音。	L-Lay 來。	J-Jě 日。		
		NASALES FINALES.		Ang-ong-yin-en. An-un-yin.

Voyelles finales. } Simples : A. A. Y. y. o. o. e. e.
Composées : Ay. Ay. ei. eu. ou.

Les Européens ne saisissent point de la même manière les sons des mots chinois. La transcription des mots chinois avec nos lettres latines est, pour ce motif, aussi différente qu'il y a de nations européennes. C'est là un inconvénient immense. Un Français lisant du chinois, écrit avec les lettres latines, ne comprend presque rien à la manière dont les Anglais l'écrivent, *et vice versa*, à moins que les caractères chinois n'accompagnent la transcription. Ainsi le caractère *cháng* 上, qui veut dire *sur*, *au-dessus*, *super*, *suprà*, sera écrit *scháng* par un Anglais, *sàng* par un Allemand, *cháng* par un Français. L'uniformité, qui serait si fort à désirer, dans l'intérêt général de la science, est, nous le sentons, un vœu qui ne peut se réaliser. Mais une entente serait possible entre les sinologues d'une même nation; un système uniforme pourrait être facilement adopté. Dans notre *Dictionnaire français-latin-chinois* nous avons suivi l'orthographe des anciens missionnaires de la Chine et de la majorité des hommes apostoliques de nos jours. Nous avons eu sous les yeux le remarquable Dictionnaire manuscrit du P. d'Incarville, qui est heureusement aujourd'hui entre les mains de M. G. Pauthier. Le célèbre missionnaire, dont l'autorité est grande en cette matière, écrivait les mots chinois à peu de chose près comme nous l'avons fait. Quant aux sinologues de l'Occident, qui ont un mode à eux, ils nous permettront de leur dire, avec tous les égards que nous avons pour eux : *Major pars trahit ad se minorem*.

V. — TABLEAU GÉNÉRAL DE TOUS LES MOTS OU SONS
DE LA LANGUE.

Ce tableau ne doit nullement effrayer un jeune sinologue. Il lui suffira d'examiner les mots français mis en regard des mots chinois pour connaître la prononciation exacte de ces derniers. Les colonnes suivantes indiquent le nombre de tons dont chaque mot est susceptible, et quels sont ces tons, aspirés ou non aspirés. Le signe ○ indique que le ton manque, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de caractère qui se prononce sur ce ton. Il n'est nullement nécessaire d'apprendre ce tableau par cœur; on y aura recours dans le besoin.

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.		
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	
CHA.	Chameau . . .	沙	○	○	○	酒	○	○	○	○	灑	○
CHAY.	Chalnette . . .	○	○	○	○	晒	○	○	○	○	○	○
CHAN.	Chanoine . . .	山	○	○	○	汕	○	○	○	○	○	○
CHANG.	Champêtre. . .	商	○	○	○	賞	○	○	○	○	○	○
CHAO.	燒	○	○	○	少	○	○	○	○	○	○
CHE.	Cheval.	詩	○	○	○	矢	○	○	○	○	○	○
CHÈ.	Chèvre.	奢	○	○	○	捨	○	○	○	○	○	○
CHEN.	Chêne.	升	○	○	○	審	○	○	○	○	○	○
CHEOU.	収	○	○	○	首	○	○	○	○	○	○
CHO.	Chocolat. . . .	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
CHOA.	○	○	○	○	要	○	○	○	○	○	○
CHOAY.	Choisir	衰	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
CHOAN.	Chouannerie. .	拴	○	○	○	舛	○	○	○	○	○	○
CHOANG.	Chouan	霜	○	○	○	爽	○	○	○	○	○	○
CHOU.	書	○	○	○	暑	○	○	○	○	○	○
CHOUY.	衰	○	○	○	水	○	○	○	○	○	○
CHUEN.	○	○	○	○	桶	○	○	○	○	○	○
EUL.	○	○	○	○	耳	○	○	○	○	○	○
FA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
FAN.	Fanal.	番	○	○	○	反	○	○	○	○	○	○
FANG.	Fantaisie . . .	方	○	○	○	訪	○	○	○	○	○	○
FEY.	非	○	○	○	誹	○	○	○	○	○	○
FEN.	Fenêtre	分	○	○	○	紛	○	○	○	○	○	○
FEOU.	不	○	○	○	否	○	○	○	○	○	○
FONG.	Fontaine. . . .	風	○	○	○	捧	○	○	○	○	○	○
FOU.	夫	○	○	○	府	○	○	○	○	○	○
GAY.	哀	○	○	○	咳	○	○	○	○	○	○
GAN.	Ganache.	安	○	○	○	塊	○	○	○	○	○	○
GANG.	Gant	狹	○	○	○	塊	○	○	○	○	○	○
GAO.	咬	○	○	○	懷	○	○	○	○	○	○
GÈ.	Galté	○	○	○	○	○	○	○	○	○	厄	○
GEN.	Guenille. . . .	恩	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
GEOU.	謳	○	○	○	○	○	○	○	○	○
GO.	阿	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HAY (1).	哈	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HAN.	酣	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HANG.	磔	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HAO.	蒿	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HĒ.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HEN.	限	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HEOU.	餉	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HY.	希	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIA.	蝦	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIAY.	蝦	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIANG.	香	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIAO.	嗚	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIEN.	軒	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIEOU.	休	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIN.	忻	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIONG.	凶	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIU.	虛	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIUE.	靴	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIUEN.	萱	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HIUN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HOA.	何	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HOAY.	華	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HOUAN.	懷	○	○	○	○	○	○	○	○	○
HOUANG.	還	○	○	○	○	○	○	○	○	○

(1) H devant a, c, o, est aspiré en chinois; H devant f se prononce comme s sifflant et légèrement mouillé.

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
		—		A		\		/		˘	
HOUEN.	昏	呼	橫	胡	混	虎	渾	戶	忽	○
HOU.	灰	○	回	○	悔	○	會	○	○	○
HOUY.	烘	○	紅	○	噴	○	橫	○	○	○
HONG.	衣	○	夷	○	以	○	易	○	○	○
Y.	丫	○	牙	○	雅	○	姪	○	益	○
YA.	挨	○	涯	○	矮	○	呢	○	鴨	○
YAY.	央	○	陽	○	養	○	儀	○	○	○
YANG.	央	○	堯	○	殛	○	要	○	○	○
YAO.	○	○	耶	○	野	○	晏	○	葉	○
YE.	煙	○	廷	○	眼	○	右	○	○	○
YEN.	憂	○	尤	○	有	○	印	○	○	○
YEOU.	因	○	寅	○	引	○	○	○	藥	○
YN.	Inaction.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
YO.	○	○	容	○	○	○	用	○	欲	○
YOU.	雍	○	魚	○	涌	○	辛	○	○	○
YONG.	於	○	○	○	雨	○	○	○	玉	○
YU.	○	○	元	○	○	○	願	○	月	○
YUE.	冤	○	云	○	遠	○	韻	○	○	○
YUEN.	氳	○	然	○	冉	○	璋	○	○	○
YUN.	○	○	攘	○	壤	○	讓	○	○	○
JAN.	Janissaire	○	○	饒	○	○	○	○	○	○	○
JANG.	Jambon	○	○	○	○	惹	○	○	○	日	○
JAO.	○	○	○	○	忍	○	○	○	熱	○
JE.	Jeter	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
JE.	Geai	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
JEN.	○	○	人	○	○	○	○	○	○	○
JEOU.	○	○	柔	○	○	○	○	○	○	○
JO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
JOU.	○	○	如	○	○	○	○	○	○	○
JONG.	Joncher	○	○	戊	○	○	○	○	○	○	○
JOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
JOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
JUEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KAN.	Canon.....	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KANG.	Canton.....	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KAO.	Kaolin.....	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KE.	Kermès.....	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KEN.	Kœnigsberg..	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIONG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIUE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIUEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KIUN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KONG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOUA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOUAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOUANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
KOUE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
KOUEN.	昆	坤	○	○	鯀	恂	棍	困	○	○
KOUY.	規	虧	○	○	鬼	傀	貴	謂	○	○
LA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
LAY.	Lait.	○	○	來	來	○	○	○	○	○	○
LAN.	Lanifère. . . .	○	○	蘭	蘭	○	○	○	○	○	○
LANG.	Lampe.	○	○	狼	狼	○	○	○	○	○	○
LAO.	○	○	牢	牢	○	○	○	○	○	○
LE.	Laitue.	○	○	○	○	○	○	○	○	勒	勒
LEANG.	○	○	良	良	○	○	○	○	○	○
LEAO.	○	○	遼	遼	○	○	○	○	○	○
LEN.	Lénitif.	○	○	棱	棱	○	○	○	○	○	○
LEOU.	○	○	璽	璽	○	○	○	○	○	○
LY.	○	○	璃	璃	○	○	○	○	力	力
LIE.	Liège.	○	○	○	○	○	○	○	○	列	列
LIEN.	○	○	蓮	蓮	○	○	○	○	○	○
LIEOU.	○	○	沈	沈	○	○	○	○	○	○
LIM.	Limite.	○	○	鄰	鄰	○	○	○	○	○	○
LIN.	Linéament. . .	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
LIO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
LIU.	○	○	閻	閻	○	○	○	○	○	○
LIUEN.	○	○	戀	戀	○	○	○	○	○	○
LO.	○	○	羅	羅	○	○	○	○	○	○
LONG.	Lombard. . . .	○	○	龍	龍	○	○	○	○	○	○
LOU.	○	○	蘆	蘆	○	○	○	○	○	○
LOUAN.	○	○	鑿	鑿	○	○	○	○	○	○
LOUY.	Louis.	○	○	雷	雷	○	○	○	○	○	○
MA.	媽	媽	○	○	○	○	○	○	○	○
MAY.	○	○	麻	麻	○	○	○	○	○	○
MAN.	Mânes.	○	○	埋	埋	○	○	○	○	○	○
MANG.	Manger.	○	○	蠻	蠻	○	○	○	○	○	○
MAO.	○	○	芒	芒	○	○	○	○	○	○
ME.	Mais.	○	○	毛	毛	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
MEY.	Meilleur. . . .	○	○	梅	○	美	○	妹	○	○	○
MEN.	○	○	門	○	悶	○	悶	○	○	○
MEOU.	○	○	牟	○	畝	○	茂	○	○	○
MY.	○	○	糜	○	米	○	謎	○	○	○
MIAO.	○	○	苗	○	秒	○	妙	○	○	○
MIE.	○	○	○	○	也	○	○	○	○	○
MIEU.	Mienne	○	○	○	○	免	○	○	○	○	○
MIEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
MIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
MIN.	Mine.	○	○	○	○	敏	○	○	○	○	○
MO.	○	○	○	○	麼	○	○	○	○	○
MONG.	Montagne . . .	○	○	○	○	母	○	○	○	○	○
MOU.	○	○	○	○	那	○	○	○	○	○
NA.	○	○	○	○	奶	○	○	○	○	○
NAY.	Naïf.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NANG.	Nantir.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIE.	Nièce	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NIN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
NOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
OU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
OUA.	哇	○	吮	○	瓦	○	宍	○	空	○
OUAY.	歪	○	元	○	巖	○	外	○	○	○
OUAN.	彎	○	頑	○	挽	○	萬	○	○	○
OUANG.	汪	○	亡	○	枉	○	妄	○	○	○
OUEN.	溫	○	文	○	刵	○	問	○	○	○
OUY.	威	○	文	○	委	○	位	○	○	○
OUO.	囧	○	倭	○	媠	○	臥	○	○	○
OUNG.	翁	○	○	○	潯	○	顛	○	○	○
PA.	巴	○	琶	○	把	○	罷	○	○	○
PAY.	芭	○	琶	○	把	○	敗	○	○	○
PAN.	Panache.	班	○	排	○	播	○	扮	○	○	○
PANG.	Pantin.	邦	○	排	○	板	○	傍	○	○	○
PAO.	包	○	傍	○	綁	○	報	○	○	○
PE.	泡	○	袍	○	保	○	報	○	○	○
PEN.	Pénible.	崩	○	彭	○	本	○	儕	○	○	○
PEY.	悲	○	培	○	俾	○	貝	○	○	○
PEOU.	怀	○	培	○	珠	○	○	○	○	○
PY.	吓	○	皮	○	批	○	○	○	○	○
PIAO.	披	○	皮	○	標	○	避	○	○	○
PIE.	漂	○	皮	○	○	○	驟	○	○	○
PIEN.	邊	○	編	○	編	○	○	○	○	○
PIEOU.	邊	○	編	○	剖	○	○	○	○	○
PIN.	Pinacle.	賓	○	貧	○	丙	○	病	○	○	○
PO.	波	○	貧	○	跛	○	播	○	○	○
POU.	埔	○	匍	○	譜	○	布	○	○	○
PONG.	琇	○	匍	○	○	○	○	○	○	○
SA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SAY.	腮	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SAN.	Sanitaire.	三	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SANG.	Sang.	桑	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SE.	思	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
SE.	Sève.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIEN.	Siene.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIN.	Sinus	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIUE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIUEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SIUN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SONG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
SOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TAN.	Tanner	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TANG.	Tantôt.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
TCHEY.		○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUÉ.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHOUN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TCHONG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TE.	Tête.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TEN.	Tenu.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TIAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TIE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TIEN.	Tienne.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TIN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TONG.	Ton.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSA.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSAY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

MOTS RADICAUX.	PRONONCEZ comme dans :	1 ^{er} TON.		2 ^e TON.		3 ^e TON.		4 ^e TON.		5 ^e TON.	
		Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.	Non aspiré.	Aspiré.
TSE.	資	雌	○	慈	子	此	字	次	○	宅
TSE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIANG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIAO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIEOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSIUE.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSO.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSOUAN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSOU.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSOUY.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSONG.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
TSUEN.	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

FIN DES PROLÉGOMÈNES.

GRAMMAIRE CHINOISE

PREMIÈRE PARTIE

LANGUE ORALE.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES SUR LA LANGUE ORALE, VULGAIREMENT DITE : *LANGUE MANDARINE*.

1° Caractère propre de ce langage. — 2° Ses nuances. — 3° Son mécanisme simple et facile. —
4° Manière de le saisir promptement. — 5° Des dialectes ou patois de la Chine.

1. — CARACTÈRE PROPRE DE LA LANGUE ORALE.

Dans toute la Chine, à l'exception du littoral de ce vaste Empire, on parle la même langue. Cette langue commune porte en chinois le nom de **Kouân hoá** 官話, expression qui veut dire *langue commune, langue générale*. Autrefois, en Europe, on a cru que ces deux mots chinois signifiaient *langue mandarine* ou *langue des mandarins* (1). On supposait à tort que les fonctionnaires publics de la Chine avaient un langage à part. L'usage a prévalu de donner à la langue commune de la Chine le nom de *langue mandarine*. Nous nous conformerons à cet usage, en désignant la langue orale de la Chine tantôt par ces

(1) Ce mot mandarin n'est point chinois. Il est d'origine portugaise, du mot *mandar*, commander, gouverner. Ce sont les Européens qui ont donné cette appellation aux fonctionnaires de la Chine, soit civils, soit militaires.

mots : *langue mandarine*, tantôt par l'expression chinoise **Kouān hoá**. La cour de Pékin, les dignitaires de l'Empire, les fonctionnaires civils et militaires, les lettrés, l'aristocratie ou noblesse chinoise, n'ont pas un autre langage que celui du reste de la nation. En Chine, comme dans tous les pays civilisés, la haute classe de la société parle un langage plus élégant, fait usage de tournures plus nobles, d'expressions mieux choisies que ne le fait la classe vulgaire ou plébéienne de la Chine. L'accent est également plus noble et plus harmonieux. Mais l'homme du peuple comprend ce langage relevé aussi clairement que celui dont il se sert.

Certains sinologues de France, qui ne sont point versés dans la connaissance pratique de la langue *mandarine* ou *parlée* de la Chine, se plaisent à la regarder comme une espèce de *patois*. A leurs yeux, savoir parler la *langue mandarine* n'est rien ou presque rien. C'est là un préjugé très-fâcheux qu'il faut combattre. La langue *mandarine* ou le **kouān hoá** n'est nullement l'ancienne langue dégénérée de la Chine, comme ils le pensent. La langue orale de nos jours a été toujours la même en Chine, à peu de chose près. Cette langue a de la force, de la dignité et une grâce incontestable. « Son grand mérite, selon la parole d'un ancien et savant missionnaire, est d'être comme l'eau, qui prend toutes les formes et toutes les couleurs. La langue *mandarine* se plie, en effet, à tous les caractères; elle s'étend à tous les sujets, se prête à toutes les situations, et ne se refuse à aucun sentiment. » Le **kouān hoá** est aussi propre à la familiarité qu'à l'aisance des discours publics, des instructions et des sujets de morale. Il admet des synonymes, des mots composés, des particules numérales et d'autres mots euphoniques qui servent merveilleusement à l'harmonie, à la cadence du langage. Enfin, on nous pardonnera de dire qu'il l'emporte, sans contredit, sur toutes les langues de l'Europe, par l'avantage de dire plus de choses en moins de temps.

Toutefois, si l'on veut écrire le **kouān hoá**, on éprouve une sorte d'embaras. Les caractères de la langue écrite, si riches en idées et en images, semblent souffrir de se plier à l'air familier, négligé du langage parlé, à son aisance, à son abondance d'expression, laquelle réveille ou supplée l'attention de ceux auxquels on parle. Il arrive même assez souvent que l'on est embarrassé pour trouver le caractère correspondant à l'expression du langage ordinaire.

II. — NUANCES DU LANGAGE PARLÉ.

Dans la langue *orale* de la Chine, on distingue trois nuances assez tranchées. Il y a le langage de la classe savante et élevée. Ce langage est plus harmonieux, plus riche en figures, en métaphores. Ceux qui le parlent se plaisent à citer les auteurs de l'antiquité ou à faire allusion aux belles maximes

qu'il renferme. Il y a le langage de la classe ordinaire et aisée de la Chine. Ce langage est plus coulant, plus large, moins orné de figures que le précédent. Le peuple, la classe ouvrière des villes et des campagnes, a son langage à part. Celui-ci est moins doux à l'oreille; il est rempli d'expressions simples et même triviales. Un missionnaire ne pourrait convenablement adopter ce dernier style, bien qu'il doive être en état de comprendre ces expressions triviales et de pouvoir s'en servir au besoin. Malgré ces trois nuances bien distinctes dans le langage *parlé*, la langue orale est la même dans toute la Chine. On se comprend dans tout l'Empire.

Vu l'immense étendue de l'Empire chinois, la prononciation des mots, l'accent tonique de la voix ne sont pas et ne peuvent pas être parfaitement uniformes dans toutes les provinces. Ainsi, dans les contrées du nord de l'Empire, le langage est plus *ferme*; dans les provinces occidentales il est plus *accentué*; dans celles du midi, il est plus *doux*, mais aussi plus *mou*. Chaque province a pareillement ses variantes d'expressions, ses mots favoris; certains termes communs reçoivent ici ou là une acception plus ou moins large. Ces expressions locales se nomment en chinois *toŭ t'án* 土談。

III. — MÉCANISME SIMPLE ET FACILE DE LA LANGUE ORALE.

Le mécanisme de la langue chinoise *orale* est très-simple, comme, du reste, celui de toutes les langues anciennes. L'ordre des mots suit invariablement la pensée. Les inversions de mots, dans la langue orale, ont lieu dans un seul cas. Le rapport indiqué en français par les mots *de, du*, ou en latin, par le génitif, se place régulièrement avant le sujet. Ainsi, le livre de Pierre, le couteau de Jean, se disent en chinois comme dans la tournure latine : *Petri liber, Joannis culter*. Il n'y a ni déclinaisons ni conjugaisons dans la langue chinoise. Les mots n'ont pas non plus de genres propres. Voilà trois énormes difficultés de moins dans la langue chinoise. On parle bien chinois, si l'on se sert des expressions consacrées pour chaque chose, si l'on fait distinctement les modulations de la voix sur chaque mot, et si l'on emploie une tournure de phrase vraiment chinoise. Tous ces petits mots, connus dans nos langues à flexion, sous le nom d'article et autres, et qui sont une source de difficultés dans l'étude d'une langue, n'existent point non plus dans la langue chinoise. On ne peut imaginer un mécanisme plus simple et plus ingénieux en même temps que celui de cette langue.

IV. — MANIÈRE DE SAISIR PROMPTEMENT LE MÉCANISME
DE LA LANGUE.

La connaissance raisonnée de la langue chinoise, soit *orale*, soit *écrite*, consiste principalement à bien saisir le rôle de la position des mots dans le discours. C'est ce que nous appellerons désormais la *régle de position des mots*. Ce point est capital dans l'étude de la langue chinoise. On ne parle jamais d'une manière correcte, élégante; mais surtout on ne traduit jamais avec facilité et exactitude la langue écrite, sans la connaissance de cette règle de position des mots. On peut dire, en effet, que c'est ici la *clef de la langue chinoise*. N'ayant ni déclinaisons ni conjugaisons, les Chinois ont trouvé un système aussi simple qu'il est ingénieux pour exprimer toutes les variétés de sens, les divers rapports des mots entre eux, les nuances des temps, des modes que fournissent, dans les langues à flexions, les désinences des noms communs et des verbes. Voici en quoi consiste le système chinois : au moyen de quelques mots, que nous désignerons sous le nom d'*affixes* ou de *particules*, les Chinois obtiennent tout ce que donnent les désinences. Ces affixes sont peu nombreux et se placent d'une manière uniforme. Mais ce qui suit est encore plus merveilleux. Dans leur langue, par une disposition fort simple, celle du placement, de la disposition des mots dans le corps du discours, un seul et même mot, un substantif, par exemple, peut, en demeurant toujours invariable, devenir successivement *adjectif*, *verbe actif*, *verbe passif*, *verbe neutre et même adverbe*. Ce système, très-simple au fond, et d'une pratique très-facile, a eu pour effet direct de multiplier singulièrement le nombre des mots de la langue et de la rendre très-riche en expressions, malgré sa pauvreté apparente. L'usage de ce mécanisme ne produit aucune obscurité ou équivoque dans la langue. Au reste, on ne peut étudier la langue chinoise, surtout la langue écrite; sans remarquer aussitôt le rôle des mots selon leur position, ou, si l'on veut, la règle de position (1). La seule chose qui pourrait échapper d'abord à un jeune sinologue, c'est l'importance capitale de cette règle. — Quant aux règles de la syntaxe chinoise, elles sont peu nombreuses et toujours invariables, comme nous le verrons à la II^e partie, au chap. vi, qui a pour titre : Règles de la syntaxe chinoise.

(1) Les Européens qui ont écrit les premiers sur la langue chinoise ont parlé de la règle de position tout aussi naturellement qu'un grammairien latin parlerait de la règle *Amo Deum*. Bayer, dans son *Museum sinicum*, les *Mémoires sur les Chinois*, *passim*, le P. de Prémare, le D^r Marahman, M. de Rémusat, etc., ont tous parlé d'une manière plus ou moins explicite de cette règle de position des mots. Les sinologues modernes qui s'en attribuent ou s'en laissent attribuer la première découverte montrent en cela peu de délicatesse scientifique.

V. — DES DIVERS DIALECTES OU PATOIS DE LA CHINE (1).

Sur tout le littoral de la Chine, on parle un langage particulier. Ce langage n'est autre chose qu'une *corruption* de la langue mandarine. Ces idiomes ou ces patois portent en chinois le nom de *hiāng tǎn* 鄉談, qui veut dire *langage campagnard* ou *des gens de la campagne*. On compte sept ou huit espèces de ces jargons ou patois. Mais trois d'entre eux sont plus connus : ce sont ceux de *Canton*, du *Foŭ kién* et du *Kiāng nân*. Chacun de ces dialectes est assez différent d'un autre pour qu'on ne soit pas compris ailleurs que dans son pays. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les causes qui ont pu donner naissance à ces patois particuliers. Toutefois, même sur le littoral de l'Empire, où l'on parle ces dialectes, la langue chinoise écrite est identiquement la même que dans tout le reste de l'Empire. On peut s'entendre très-bien en écrivant, si on ne peut le faire en parlant. Lorsque l'on possède la langue mandarine, on apprend très-vite un de ces dialectes particuliers. De l'aveu de tous les sinologues, si l'on est obligé d'apprendre un de ces patois, il vaudrait mieux commencer ses études chinoises par la langue mandarine. Au reste, dans les contrées du littoral, la haute classe de la société chinoise, les fonctionnaires publics, parlent tous la langue mandarine.

Dans le cours de cette Grammaire, nous traduirons par leurs équivalents chinois les *termes grammaticaux*. C'est en faveur de ceux qui veulent enseigner aux Chinois nos langues et nos sciences de l'Europe. Un jeune sinologue peut ne pas se préoccuper de la traduction de ces mots spéciaux, tant qu'il n'aura pas besoin de les employer.

Notre Grammaire est à l'usage des Européens qui veulent apprendre le chinois. Tel est le motif qui explique l'ordre et la méthode que nous avons adoptés dans tout le cours de cet ouvrage.

(1) Voir, à la fin de la Grammaire, la note A avec le titre de *Bibliothèque d'un jeune sinologue*. Nous donnons les principales publications faites en ces dialectes ou patois de la Chine.

CHAPITRE II.

DU SUBSTANTIF OU DU NOM COMMUN,

En chinois : Tsé lǐ tohē mǐn 自立之名. ou Tǐ mǐn 體名.

1° Comment les Chinois divisent les mots de leur langue. — 2° Les neuf classes de substantifs chinois. — 3° Du genre dans les substantifs. — 4° Du nombre dans les substantifs. — 5° Des augmentatifs et des diminutifs en chinois. — 6° Des substantifs devenant par position *adjectifs*, *verbes actifs*, *verbes passifs*, *verbes neutres*, *verbes causatifs*, *adverbes*. — 7° Des substantifs doubles ou composés, dont les uns peuvent à volonté être transposés sans changer de sens, et les autres ne le peuvent pas.

I. — COMMENT LES CHINOIS DIVISENT LES MOTS DE LEUR LANGUE.

Les Chinois divisent tous les mots de leur langue en deux grandes classes. La première classe comprend ce qu'ils appellent les *mots pleins*, *ohé tsé* 實字, c'est-à-dire les mots qui par eux-mêmes ont une signification propre. Cette classe se subdivise en deux sections : l'une renferme les *mots vivants*, *sên tsé* 生字, ou bien, *hò tsé* 活字, c'est-à-dire, ceux qui expriment les actions, les passions, tels que les verbes ; l'autre renferme les *mots morts*, *sè tsé* 死字, c'est-à-dire ceux qui expriment les noms et la qualité des choses, tels que les substantifs et les adjectifs. La deuxième classe comprend ce qu'ils appellent les *mots vides*, *hiū tsé* 虛字, ou bien encore les *termes auxiliaires* de la parole, *tsou yù* 助語. La plupart de ces *mots vides*, de ces *termes auxiliaires*, sont simplement des particules qui ne sont point absolument essentielles au discours. Leur office est de marquer d'abord les rapports des mots entre eux, de modifier plus ou moins le sens des *mots pleins*, et surtout de donner de la grâce, de l'harmonie et du poids à la phrase du discours. Pour les Chinois, ces distinctions ont de l'importance, car le mérite littéraire d'une composition chinoise consiste surtout dans l'emploi plus ou moins habile de ces espèces de *mots pléniers* ou *secondaires*. Pour un jeune sinologue européen, cette distinction n'a pas la même importance.

Un certain nombre de mots chinois demeurent toujours substantifs. Les autres peuvent, *selon leur position dans une phrase*, devenir *adjectifs*, *verbes*, *adverbes*, etc. Nous en donnerons des exemples à la fin de ce chapitre.

Pour plus de clarté, en faveur des jeunes sinologues, nous diviserons les substantifs ou noms communs chinois en neuf classes.

II. — LES NEUF CLASSES DE SUBSTANTIFS CHINOIS.

I^{re} CLASSE DE SUBSTANTIFS.

Cette classe de substantifs est la plus nombreuse. Elle comprend tous les *substantifs simples*, c'est-à-dire tous ceux auxquels on n'adjoint aucun terme auxiliaire ou explétif. Nos lecteurs n'oublieront pas qu'il n'y a point d'*article*, en chinois, comme, du reste, dans toutes les langues très-anciennes (1).

EXEMPLES :

人 Jên, l'homme, <i>homo</i> .	土 Toŭ, la terre, <i>terra</i> .
父 Foú, le père, <i>pater</i> .	心 Sîn, le cœur, <i>cor</i> .
母 Moù, la mère, <i>mater</i> .	水 Choù, l'eau, <i>aqua</i> .
子 Tsè, le fils, <i>fiŭs</i> .	火 Hò, le feu, <i>ignis</i> .
天 Tiân, le ciel, <i>cælum</i> .	手 Cheù, la main, <i>manus</i> .
王 Ouáng, le roi, <i>rex</i> .	月 Yuè, la lune, <i>luna</i> .
玉 Yú, la marguerite, <i>lapis pretios</i> .	

II^e CLASSE.

Cette classe comprend tous les substantifs auxquels on ajoute communément le terme explétif 子. Ce terme explétif sert ici à indiquer l'une ou l'autre des trois choses suivantes : 1° que le substantif est pris dans un sens général, indéterminé; 2° que ce mot chinois est un véritable substantif; 3° que les mots de cette classe ne deviennent presque jamais adjectifs. Le terme explétif 子 s'ajoute de la même manière après les substantifs *doubles* ou *composés*, et y remplit le même office.

EXEMPLES :

刀子 Taō tsè, le couteau, <i>cultrum</i> .	名子 Mîn tsè, le nom, <i>nomen</i> .
日子 Jě tsè, le jour, <i>dies</i> .	夫子 Fou tsè, le maître, <i>magister</i> .
女子 Nià tsè, la femme, <i>mulier</i> .	君子 Kiün tsè, le sage, <i>sapiens</i> .
肚子 Tou tsè, le ventre, <i>venter</i> .	法子 Fà tsè, la méthode, <i>methodus</i> .
口子 Keù tsè, la bouche, <i>os</i> .	果子 Kò tsè, le fruit, <i>fructus</i> .

III^e CLASSE.

Cette classe renferme les substantifs qui sont presque tous suivis du mot auxiliaire 頭. Ce terme auxiliaire se place, en général, après les noms

(1) Nous engageons, avec instances, les jeunes sinologues à graver dans leur mémoire les caractères chinois de ces exemples, avec leur prononciation accentuée, et à s'exercer à les écrire. Ces caractères sont simples et faciles à retenir.

qui désignent un objet de forme *ronde, circulaire, solide, unie, etc.*, et après les objets matériels. Souvent aussi ce terme auxiliaire détermine le véritable sens du mot radical.

EXEMPLES :

木頭	Moũ teõu, le bois, <i>lignum</i> .	丫頭	Yã teõu, la servante, <i>ancilla</i> .
石頭	Chě teõu, la pierre, <i>lapis</i> .	奶頭	Lãÿ teõu, la mamelle.
舌頭	Chě teõu, la langue, <i>lingua</i> .	夫頭	Foũ teõu, le chef, <i>dux</i> .
日頭	Jě teõu, le soleil, <i>sol</i> .	枕頭	Tohẽn teõu, l'oreiller, <i>cervic</i> .
蒜頭	Souán teõu, l'ail, <i>allium</i> .	碼頭	Mã teõu, le port, <i>portus</i> .
行頭	Hín teõu, le chef d'orchestre.		

IV^e CLASSE.

Nous groupons, dans une même classe, six espèces de substantifs, auxquels, par une pensée identique, on ajoute un terme auxiliaire spécial, qui indique soit un emploi, soit une profession mécanique ou intellectuelle, soit l'individu ou même toute une classe d'individus. Dans cette quatrième classe, un mot exprime l'*action*, l'autre désigne l'*agent* de cette action.

EXEMPLES :

木匠	Moũ tsiáng, le charpentier, <i>faber</i> .	鐵匠	Tiě tsiáng, le forgeron, <i>ferrarius</i> .
石匠	Chě tsiáng, le tailleur de pierre, <i>lapicida</i> .	畫匠	Hoá tsiáng, le peintre, <i>pictor</i> .
工匠	Kōng tsiáng, l'ouvrier, <i>opifex</i> .	雕匠	Tião tsiáng, le graveur, <i>sculptor</i> .
銀匠	Yn tsiáng, l'orfèvre, <i>argentarius</i> .		
銅匠	Tōng tsiáng, le chaudronnier, <i>ararius</i> .	主人	Tohoũ jẽn, le maître, <i>herus</i> .
鞋匠	Hãÿ tsiáng, le cordonnier, <i>sutor</i> .	男人	Lãn jẽn, l'homme, <i>vir</i> .
皮匠	Pý tsiáng, le corroyeur, <i>coriarius</i> .	女人	Niã jẽn, la femme, <i>mulier</i> .
錫匠	Sý tsiáng, le plombier, <i>plumbarius</i> .	夫人	Foũ jẽn, l'épouse, <i>uxor</i> .
泥水匠	Ný choũ tsiáng, le maçon, <i>cæmentarius</i> .	匠人	Tsiáng jẽn, l'ouvrier, <i>artifex</i> .
土匠	Toũ tsiáng, le potier, <i>figulus</i> .	詩人	Chě jẽn, le poète, <i>poeta</i> .
瓦匠	Onã tsiáng, le tuilier, <i>tegularius</i> .	媒人	Meÿ jẽn, l'entremetteur, <i>pro-xeneta</i> .
		仇人	Toheõu jẽn, l'ennemi, <i>inimicus</i> .
		恩人	Gẽn jẽn, le bienfaiteur, <i>benefactor</i> .
		証人	Tohẽn jẽn, le témoin, <i>testis</i> .
		差人	Tohãÿ jẽn, le satellite, <i>satelles</i> .
		罪人	Tsoóÿ jẽn, le pécheur, <i>peccator</i> .

乞人 Kǐ jên, le mendiant, <i>mendiculus</i> .	水手 Choù cheou, le marin, <i>nauta</i> .
文人 Ouên jên, l'homme lettré.	船手 Tchouán cheou, le rameur.
	炮手 Paó cheou, le canonnier.
	書手 Choū cheou, le copiste, <i>librarius</i> .
工夫 Kōng foū, le travail, <i>opus</i> .	
民夫 Mǐn foū, le porteur, <i>bajulus</i> .	儒家 Joū kiā, la secte de Confucius.
丈夫 Toháng foū, le mari, <i>maritus</i> .	道家 Taó kiā, la secte de Laó tsè.
農夫 Lóng foū, le laboureur, <i>agricola</i> .	農家 Lóng kiā, la corporation des laboureurs.
挑夫 Tiāo foū, le porte-faix, <i>gerulus</i> .	醫家 Y kiā, la corporation des médecins.
輜夫 Kiáo foū, le porteur de palanquin, <i>lecticarius</i> .	
渡夫 Toá foū, le batelier, <i>navicular</i> .	醫生 Y sên, le médecin, <i>medicus</i> .
人夫 Jên foū, le serviteur, <i>famulus</i> .	先生 Siên sên, le maître, <i>magister</i> .

V° CLASSE.

Le nombre des mots primitifs de la langue chinoise étant très-restreint, on les a multipliés par les inflexions de la voix et par les aspirations. Il en résulte un bon nombre de termes *homophones* dans la langue orale. Chaque terme, chaque idée ayant son caractère spécial, aucune équivoque n'est possible dans la langue écrite. Pour éviter, au contraire, dans le langage parlé, l'amphibologie qui proviendrait soit de ces termes homophones, soit des mots qui pourraient être pris comme verbes, on fait un usage assez fréquent de *mots doubles* ou de *mots composés*. L'équivoque, qui serait possible à l'égard de l'un de ces mots tout seuls, ne l'est plus quand ils sont réunis.

De ces mots doubles ou composés, il en est dont les deux termes sont tout à fait synonymes ou à peu près. Dans d'autres, le premier mot renferme l'idée principale, et le deuxième, une idée accessoire. Unis ensemble, ces deux mots rendent la pensée d'une manière plus vive, plus claire et plus nette. Il y a une série de mots doubles dont les deux termes forment toujours entre eux une antithèse. En français cette classe de mots est unie par une des particules conjonctives *et, ou*. Ces particules ne se rendent jamais en chinois.

Les mots doubles ou composés peuvent, ainsi que les mots simples, selon leur position, devenir *adjectifs, verbes, etc.* (1).

(1) On trouve, dans les livres anciens, des mots composés qui étaient primitivement, les uns, des termes poétiques, les autres, des expressions allégoriques. L'usage les a consacrés. Ainsi on dit :

Tiën niú 天女, la fille du ciel, pour l'hirondelle.

Fòu yuén 府園, le jardin de la ville, pour le préfet.

EXEMPLES :

1°

意思	Ý sǎ, la pensée, le dessein, <i>mens, consilium.</i>	衣裳	Ý chāng, le vêtement, <i>vestis.</i>
朋友	Pǒng yeòu, l'ami, <i>amicus.</i>	衣服	Ý foü, le vêtement, <i>vestis.</i>
利益	Lý ý, l'utilité, <i>utilitas.</i>	恩祐	Gēn yeòu, la faveur, <i>favor.</i>
牙齒	yá tohě, la dent, <i>dens.</i>	瘟疫	Ouēn yǔ, la peste, <i>pestis.</i>

2°

耳聾	Eù tò, l'oreille, <i>auris.</i>	記性	Ký sín, la mémoire, <i>memoria.</i>
眼睛	Yèn tsǐn, l'œil, <i>oculus.</i>	孝敬	Híáo kín, la piété, <i>pietas.</i>
本分	Pèn fén, le devoir, <i>munus.</i>		

3°

父母	Fóu moù, le père et la mère.	買賣	May may, le marchand en détail.
男女	Lán nià, l'homme et la femme.	是非	Ché feý, le bien et le mal.
天地	Tiǎn tǐ, le ciel et la terre.	長短	Tohǎng touàn, le bien et le mal.
兄弟	Híōng tǐ, le frère aîné et le frère cadet.	上下	Cháng hiá, le haut et le bas.
東西	Tōng sǐ, l'Orient et l'Occident.	左右	Tsò yeòu, la droite et la gauche (1).
好歹	Hào tay, le bien et le mal.		

VI° CLASSE.

Cette classe de substantifs, assez nombreux et assez élégants, offre une grande analogie avec un certain nombre de mots anglais composés, v. g. *rock fish*, poisson de rocher; *bloody-bay*, baie du sang; *bank-bill*, billet de banque; *sea port*, port de mer, etc. Si l'on transposait un mot, le sens serait tout changé, et quelquefois même les mots n'auraient plus de sens.

EXEMPLES :

書房	Choū fāng, la bibliothèque. <i>Littér.</i> : la maison des livres.	晚飯	Ouàn fán, le souper. <i>Litt.</i> : le riz du soir.
天神	Tiǎn ohēn, l'ange. <i>Litt.</i> : l'esprit du Ciel.	天主	Tiǎn tohoù, Dieu. <i>Litt.</i> : le Seigneur du Ciel.
早飯	Tsào fán, le déjeuner. <i>Litt.</i> : le riz du matin.	家主	Kiā tohoù, le maître.
午飯	Où fán, le dîner. <i>Litt.</i> : le riz du midi.	口才	Keòu tsǎy, l'éloquence. <i>Litt.</i> : l'habileté de la bouche.
		天堂	Tiǎn táng, le Ciel ou le paradis.

(1) On désigne généralement sous ce nom, en Chine, les domestiques.

<p>信德 Sín tǎ, la foi. <i>Litt.</i> : la vertu de la foi.</p> <p>望德 Ouáng tǎ, l'espérance. <i>Litté- ralement</i> : la vertu de l'es- pérance.</p> <p>愛德 Gaí tǎ, la charité. <i>Litt.</i> : la vertu de la charité.</p> <p>靈牧 Lím moü, le prêtre. <i>Litt.</i> : le pasteur de l'âme.</p> <p>煉獄 Lién yoü, le purgatoire. <i>Litt.</i> : le lieu de la purification.</p>	<p>時菓 Chè kò, une primeur. <i>Litt.</i> : le fruit du temps.</p> <p>外教 Onáy kiaó, le paganisme. <i>Litt.</i> : la religion du dehors.</p> <p>裂教 Liě kiaó, l'hérésie. <i>Litt.</i> : la religion qui a brisé.</p> <p>左道 Tsò taó, l'erreur. <i>Litt.</i> : la doc- trine de gauche.</p> <p>天主教 Tién tohoü kiaó, le chris- tianisme. <i>Litt.</i> : la reli- gion du maître du Ciel.</p>
--	---

VII^e CLASSE.

Les Chinois ont eu l'ingénieuse idée de grouper sous certains chefs caractéristiques les noms des différentes familles qui composent l'histoire naturelle. C'est comme une division par famille, qui aide singulièrement à retenir tous les noms qui en font partie. Ainsi, les noms d'arbres ont été groupés sous la clef d'*arbre*; ceux des plantes sous la clef du mot *herbe, plante*; ceux des poissons sous la clef de *poisson*, etc. Chaque fois qu'on rencontre un caractère ayant une semblable clef, on sait d'avance qu'il s'agit généralement d'un arbre, d'une plante, d'un poisson, etc. Il ne reste plus que l'espèce à déterminer.

EXEMPLES :

<p>栢樹 Pě ohoú, le cyprès, <i>cupressus</i>.</p> <p>李樹 Lý ohoú, le prunier, <i>prunus</i>.</p> <p>桃樹 Tāo ohoú, le pêcher, <i>malus per- sica</i>.</p> <p>栗樹 Lý ohoú, le châtaignier, <i>cas- tanea</i>.</p> <p>梨樹 Lý ohoú, le poirier, <i>pérus</i>.</p> <p>松樹 Sōng ohoú, le pin, <i>pénus</i>.</p> <p>鯉魚 Lý yá, la carpe, <i>carpio</i>.</p>	<p>鰈魚 Kò yá, la morue, <i>morua</i>.</p> <p>鱈魚 Chè yá, le maquereau, <i>scomber</i>.</p> <p>鮫魚 Chā yá, le requin, <i>squalus</i>.</p> <p>鯨魚 Kín yá, la baleine, <i>baleña</i>.</p> <p>花石 Hoā ohě, le marbre, <i>marmor</i>.</p> <p>玉石 Yú ohě, le jade.</p> <p>礫石 Tohěy ohě, le jaspe, <i>jaspis</i>.</p> <p>磁石 Tsé ohě, le kaolin, <i>magnes</i>.</p>
--	---

VIII^e CLASSE.

En ajoutant à certains verbes chinois la particule *者*, qui, *ils*, on obtient une classe de substantifs assez nombreux. Cette particule fait du verbe une espèce de participe présent, que l'on emploie *substantivement*. Ce genre de substantif est élégant et même énergique en chinois. Toutefois on n'en fait guère usage que dans la langue écrite. Ainsi, croire, *credere*, se dit en chinois

sín 信。 Si l'on ajoute à ce verbe la particule tohè 者, on aura : sín tohè, le croyant ou celui qui croit, *credens*.

EXEMPLES :

信者	Sín tohè, le fidèle, <i>credens</i> .	渴者	Kō tohè, celui qui a soif, <i>sitiens</i> .
洗者	Sý tohè, le baptiseur, <i>baptista</i> .	有才者	Yeòu tsáy tohè, celui qui a du talent, <i>doctus</i> .
使者	Chè tohè, l'envoyé, <i>legatus</i> .	有貌者	Yeòu maó tohè, celui qui est beau, <i>pulcher visu</i> .
苦者	Koŭ tohè, Celui qui souffre, <i>patiens</i> .	生物者	Sēn ǒu tohè, celui qui crée, <i>créator</i> (1).
饑者	Ký tohè, celui qui a faim, <i>esuriens</i> .		

IX^e CLASSE.

Voici une classe de mots doubles ou composés, qui a un cachet exclusivement chinois. Soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite, on en fait un très-grand usage. Cette classe de mots est fondée sur les idées générales de la *cosmogonie chinoise*, en conformité avec les maximes des plus anciens rois du pays. Dès les temps les plus reculés, les Chinois, à tort ou à raison, ont cru trouver des rapports entre le ciel et la terre, entre les choses spirituelles et les objets matériels. Ils ont établi de la sorte des distinctions plus ou moins systématiques que l'on trouve à chaque page de leurs anciens livres. Tous les mots composés de cette classe de substantifs sont employés comme *noms collectifs*, indiquant la *pluralité*, la *totalité*. Chaque fois que l'on cite ou que l'on rencontre un de ces termes collectifs, il est évident que la phrase doit être entendue ou traduite au pluriel.

Ainsi, par exemple, la Chine était autrefois divisée en neuf grandes provinces que l'on désignait par ces mots : Kieòu Tcheòu 九州, les neuf régions. Aujourd'hui encore, un Chinois se sert de ce mot pour désigner tout l'Empire actuel. — Les Chinois ont coutume de rapporter en général toutes les couleurs à cinq espèces, où sě 五色, *quinque colores*. Si l'on veut dire en chinois toutes les couleurs sans exception, on dit simplement : où sě 五色, les cinq couleurs. Pour les Chinois, les éléments pris dans leur généralité sont au nombre de cinq : où hín 五行. A présent encore, il suffit d'employer cette expression pour désigner *tous les éléments sans exception*.

Nous avons fait un recueil, en forme de tableau, avec une explication his-

(1) Quelques substantifs chinois sont formés comme le suivant :

Verbe actif.	Verbe passif.	Substantif.
Tsáo 造, créer.	Cheóu tsáo 受造, être créé, <i>creari</i> .	Cheóu tsáo tŷ 受造的, les créatures, <i>creatura</i> .

torique, de cette sorte de *noms collectifs chinois*, les plus usités, en suivant l'ordre des nombres cardinaux. Nous renvoyons ce tableau à la fin de la Grammaire, où l'on pourra le consulter quand besoin sera, sous la note C, avec le titre de : *Tableau des noms collectifs doubles ou composés*, selon leur ordre numérique.

III. — DU GENRE DANS LES SUBSTANTIFS.

Louý 類 (1).

La juste application des genres est une des grandes difficultés dans l'étude des langues. Cette difficulté n'existera pas pour un jeune sinologue. *La langue chinoise n'admet aucun genre ni dans les noms communs ni dans les adjectifs.* Lorsqu'on a besoin d'établir la distinction du sexe parmi les êtres intelligents ou inintelligents, on se sert de quelques expressions particulières, que l'on ajoute au nom dont on veut déterminer le genre.

Ainsi, le mot *lân* ou *nân* 男 désigne, en chinois, les êtres intelligents du sexe masculin. On dira : Un homme, *lân jên* 男人; un jeune enfant, *lân ouâ ouâ* 男娃娃 ou *lân yn hiây* 男嬰孩. Le mot *niâ* 女 indique le sexe féminin : une femme, *niâ jên* 女人; une petite fille, *niâ ouâ ouâ* 女娃娃.

Les noms qui expriment la parenté, l'alliance, sont exprimés en chinois de manière à désigner toujours le genre. Le mot générique *tsîh* 親, indiquant la parenté, est aussi un terme affectueux que les enfants ajoutent presque toujours au nom des parents en parlant d'eux. Mon père, *meus pater*, *ngò tÿ foî tsîh* 我的父親; ma mère, *mea mater*, *ngò tÿ mou tsîh* 我的母親.

Quant aux êtres animés et inintelligents, il y a pareillement quelques termes spéciaux qui désignent les sexes chaque fois que le nom commun ne le fait pas suffisamment. Ainsi, les mots *kōng* 公 et *moù* 牡 servent à désigner les quadrupèdes mâles; les mots *pîn* 牝 et *moù* 母, les quadrupèdes femelles. Le mot *hiông* 雄 désigne le mâle chez les oiseaux, et celui de *tsê* 雌, la femelle.

En général, la langue chinoise écrite est fort riche en expressions variées. Elle n'a pas seulement des caractères pour désigner le sexe des êtres animés, mais elle en a pour marquer, dans un grand détail, leurs qualités ou leurs défauts. Par exemple, *mà* 馬 veut dire cheval; *pâ* 駉, un cheval de 8 ans; *hán* 駉, un cheval de 6 pieds de haut; *chuén* 馴, un cheval doux; *lô* 駉.

(1) On désigne, en chinois, les genres de cette manière :

- Genre masculin : *Lân louý* 男類 ou *yâng louý* 陽類。
 — féminin : *Niâ louý* 女類 ou *yn louý* 陰類。
 — neutre : *Oû louý* 無類。

cheval blanc dont la queue est noire. Le même caractère, avec une légère variante, exprime ces différentes qualités.

IV. — DU NOMBRE DANS LES SUBSTANTIFS.

Soú 數。

- I. *Du nombre singulier* : { Tān soú 單數, ou
Chaò soú 少數。

Le singulier, dans la langue chinoise, n'a aucun signe particulier, tous les mots chinois étant invariables.

II. *Du nombre pluriel* : Tō soú 多數。

Le génie de la langue chinoise est tel que, très-souvent, on n'emploie aucun signe pour désigner le pluriel, sans qu'il en résulte d'équivoque. L'ensemble de la phrase, le contexte, indiquent, en général, d'une manière assez claire le nombre pluriel.

Cependant, lorsque l'on veut marquer le pluriel en chinois, il y a cinq manières de le faire :

1° Dans la langue parlée, on emploie souvent le mot mên 們, qui s'ajoute soit au substantif, soit au pronom personnel. Ainsi : l'homme, jên 人; les hommes, jên mên 人們; je ou moi, ngò 我; nous, ngò mên 我們。 Dans la langue écrite, on emploie souvent la particule tèn 等, au lieu de mên 們; nous, ngò-tèn 我等。

2° Le pluriel se fait souvent, en chinois, comme dans l'hébreu, par la simple répétition du mot au singulier. Ainsi :

人 jên, l'homme, <i>homo</i> .	刻刻 kě kě, tous les moments, à chaque instant.
人人 jên jên, les hommes.	家家 kiā, la famille, <i>familia</i> .
天天 tiên, le jour, <i>dies</i> .	家家 kiā kiā, toutes les familles.
天天 tiên tiên, tous les jours, chaque jour.	處處 tohoú, le lieu, <i>locus</i> .
年年 niên, l'année, <i>annus</i> .	處處 tohoú tohoú, partout, en tout lieu.
年年 niên niên, tous les ans, chaque année.	個個 kó, un, <i>unum</i> .
時時 ché, le temps, <i>tempus</i> .	個個 kó kó, chaque, chacun.
時時 ché ché, en tout temps, tous les jours.	字字 tsé, caractère, <i>character</i> .
刻 kě, le moment, <i>momentum</i> .	字字 tsé tsé, tous les caractères.

3° Très-souvent, en chinois, soit dans la langue orale, soit dans la langue écrite, le pluriel est suffisamment indiqué par des *noms collectifs* qui se placent les uns *avant* le substantif, les autres *après*. La position de ces mots

collectifs ne peut être intervertie à volonté; on changerait le sens de la phrase en le faisant. Voici les principaux de ces collectifs qui font le pluriel.

Les six noms collectifs suivants se placent toujours avant le substantif.

Tō 多, un bon nombre, beaucoup, *multum*, *multi*; bien des gens, *multi hominum*, tō tō tŷ jên 多的人。

Tchóng 衆, tous, *omnes*; tous les hommes, chacun, tohóng jên 衆人; tous disent, *omnes aiunt*, tohóng jên chō 衆人說; tous les chrétiens ne sont pas des saints, tohóng kiaó yèdu pōù ché chén jên 衆教友不是聖人。

Tohōū, 諸 tous, *omnes*; tous les philosophes, tohōū tsè 諸子; toutes les familles, *omnes familiae*, tohōū kiā 諸家; tous les moyens, *omnes modi*, tohōū pān 諸般。

Sou 數, nombre de, *plurimi*; quelques, *aliquot*; nombre de gens, sou jên 數人; quelques jours auparavant, sou jě tsiēn 數日前。

Kŷ 幾, quelques, *aliquot*; quelques hommes, kŷ kó jên 幾個人; quelques paroles, kŷ kiú hoá 幾句話。

Chou 庶, tous, beaucoup, *omnes*, *plurimi*. (Ce dernier mot collectif ne s'emploie guère que dans les livres.) Tous les lettrés, chou sé 庶士。

Les cinq noms collectifs suivants se placent toujours après le substantif.

Toū 都, tous, *omnes*, *omnino*. Les hommes et les femmes sont tous venus, lân niū toū laŷ leào 男女都來了; tous venaient le féliciter, jên toū laŷ hó tá 人都來賀他。

Souvent on sous-entend le sujet, et l'on dit simplement: ils sont tous venus, toū laŷ leào 都來了. Il n'en veut pas du tout, toū pōù yaó 都不要。

Kiāy 皆, tous, *omnes*. Tous les hommes ont des frères, jên kiāy yèdu hiōng tý 人皆有兄弟。

Kiú 俱, tous, *omnes*. Son père et sa mère sont tous morts, fou mou kiú kó ché leào 父母俱過世了. Les vers des trois amis sont-ils tous achevés? sán hiōng chē kiú ouán leào mô? 三兄詩俱完了麼? Toutes ces raisons sont de purs prétextes, tohé sŷ hoá kiú ché ché tsé 這些話俱是飾詞。

Hān (ou) hiēn 咸, tous, *omnes*. Tous les royaumes sont en paix, ouán kouē hiēn lín 萬國咸寧。

Kiēn 兼, tous. Sa vertu et sa beauté sont égales, tē máo kiēn tsuēn 德貌兼全。

4° Il y a, dans la langue chinoise, certains mots qui désignent par eux-mêmes la multitude, la foule, une agrégation. Comme les noms collectifs, ces mots chinois font aussi l'effet du pluriel. Il faut en dire autant des noms de nombre.

Ainsi les mots mín 民, peuple, kián 羣, troupeau, pē 百, cent,

tsiën 千, mille, ouán 萬, dix mille et autres noms de nombre, indiquent suffisamment le nombre pluriel dans une phrase.

Pě kouán 百官, les cent mandarins, c'est-à-dire tous les mandarins.

Ouán mǐn 萬民, les dix mille peuples, c'est-à-dire tous les peuples.

Tous les substantifs composés de la IX^e classe sont regardés comme des noms collectifs, et ils font en chinois la marque du pluriel.

Pareillement, en chinois, l'universalité se désigne souvent et même plus élégamment par deux négations, où pǒu 無不 ou mô pǒu 莫不. Exemple : Chacun sait, *quisque scit*, se tourne en chinois par : *il n'est personne qui ne sache* : où yeòu jèn pǒu tchē táo 無有人不知道, littéralement : *non esse homo non sciens*. Les mots où et pǒu sont les deux négations.

Dieu est partout. En chinois, il est plus élégant et plus expressif de dire : il n'est aucun lieu où Dieu ne soit pas, Tiēn Tohoù où sò pǒu tsaf 天主無所不在 ; Dieu sait tout : il n'est rien que Dieu ne sache, Tiēn Tohoù où sò pǒu tohē 天主無所不知.

5° On se sert, mais surtout dans les livres, de quelques comparaisons, qui font l'office du pluriel par leur idée d'agrégation. Par exemple : jòu lín 如林, *comme les arbres d'une forêt* ; jòu chān 如山, *comme des montagnes*.

Jèn ohān jèn hay 人山人海, une grande multitude d'hommes.

V. — DES AUGMENTATIFS ET DES DIMINUTIFS EN CHINOIS.

Dans les langues à flexions, il y a deux manières d'exprimer l'augmentation ou la diminution du sens, soit dans les substantifs, soit dans les adverbess. La première consiste à employer quelques particules adverbess, comme celles-ci de la langue française : *bien, fort, très, peu, guère*, etc. La deuxième est l'emploi de mots à terminaisons particulières. Ainsi, *aiguillon, médaillon*, sont des augmentatifs d'*aiguille*, de *médaille* ; *grandiose* est un augmentatif de *grand* ; *maisonnette, fillette*, sont des diminutifs de *maison*, de *filie*.

En chinois, on se sert de particules que l'on ajoute au mot. Voici les onze particules d'un usage plus fréquent pour former les *augmentatifs*. Ces particules ne peuvent être employées indifféremment l'une pour l'autre, bien que, dans les exemples ci-dessous, leur signification puisse sembler la même. L'usage indique peu à peu à un jeune sinologue la manière de s'en servir. Ces particules ont aussi, quant au degré de signification, une valeur différente ; sans parler de l'euphonie, on ne peut, dans notre langue française si morte, faire ressortir les nuances de signification de chacun de ces mots chinois.

1^{re} série. — *Augmentatifs chinois*.

1° La particule tsaf 太 est souvent employée.

EXEMPLES :

Vous venez *très*-matin. Ngý laý tǎ tay tsào 你來得太早。

Ne soyez pas si modeste. Pòu yaó tay kién 不要太謙。

Ses lèvres sont *très*-vermeilles ; il n'a pas de barbe. Tsouy cháng tay kouāng :
mǒ yeòu hòu tsè 嘴上太光。沒有鬍子。

Voilà une chose *très*-singulière. Tohé tay ký leào 這太奇了。

2° La particule chén 甚 est d'un fréquent usage dans les livres, surtout dans les livres classiques.

EXEMPLES :

La malice du fourbe est *plus* redoutable que la panthère. Kién jên tohé ngǒ
chén yǎ toháy 奸人之惡甚于豹。

Cela est bien étonnant ! Chén ché ký kouáy 甚是奇怪。

Il n'est pas bien perspicace. Ouén lý pòu chén tǒng teóu 文理不甚通透。

3° La particule tsoúy 最 qui veut dire : *très, bien, beaucoup*, s'emploie autant dans la langue orale que dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Cela est admirable. Tsoúy miáo 最妙。

Très-grand. Tsoúy tá 最大。

Cela est excellent. Tsoúy hào 最好。

4° La particule tsuě 絕, *bien, grand, beaucoup, absolument*, s'emploie également dans la langue orale, mais plus encore dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Le conseil est bien bon, *consilium optimum est*. Tsuě miáo tǎ tohòu ý 絕妙的主意。

Il n'y avait aucun homme, *ne quidem unus homo*. Tsuě ǒu ý jên 絕無一人。

Ce lieu est absolument désert, *locus desertus*. Tsuě ǒu jên kiū 絕無人居。

5° L'adjectif haó 好, *bien, bon, etc.*, s'emploie souvent comme augmentatif, mais avec le sens de l'étonnement, de l'admiration.

EXEMPLES :

Qu'il est grand ! Haó tá 好大。

Quelle grande sottise ! Haó hòu ohǒ 好胡說。

6° La locution chě fén 十分, *dix parties*, est d'un usage très-fréquent, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Louer beaucoup quelqu'un, *impensé laudare*. Chě fén tsán mèy tá, 十分讚美他。

Il avait l'air très-fin, *erat nitidus et ornatus*. Sên tē ohě fēn tsih sieóu,
生得十分清秀。

7° L'expression pōü kó 不過, *au-delà de tout*, fait un augmentatif très-énergique.

EXEMPLES :

Juste au plus haut degré. Kōng taó pōü kó tŷ, 公道不過的。

Il est ennuyeux au possible, *molestissimus homo*. Laó taó pōü kó 老到不過。

8° La particule tē 忒, *bien, beaucoup*, est surtout employée dans les livres. Elle est comme une variante de taŷ 太, quant au sens.

EXEMPLES :

J'ai bu trop vite. Tsiedu tē tohě kŷ leào 酒忒興急了。

Vous prenez les choses trop à cœur, *nimis afficeris*. Ngŷ ŷ tē tō sîn 你也忒多心。

9° La particule augmentative kŷ 極 est plus spécialement en usage dans les livres.

EXEMPLES :

C'est bien parler. Chō tē kŷ ché 說得極是。

Rien n'est plus risible, *nihil cachinnis dignius*. Tohě ŷ kō síáo kŷ leào 這也可笑極了。

10° Les particules ohă 煞 ou ohă 殺 et sè 死 produisent en chinois un sens augmentatif analogue à celui de nos mots français : mourir de joie, de tristesse, tuer quelqu'un de douleur.

EXEMPLES :

Il est aimable à faire mourir. Ché gay tē jēn ohă tŷ 是愛得人殺的。

Vous êtes trop simple. Ngŷ ŷ ohă laó chě leào 你也煞老實了。

Il meurt tout en vie. Tā hō hō sè 他活活死。

11° Le mot cháng 上 sert aussi d'augmentatif, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Il a un peu plus de dix-sept ans. Chě tsŷ soúŷ ŷ cháng 十七歲一上。

2° série. — Des diminutifs en chinois.

1° Le mot chinois eól 兒 (enfant, petit) ajouté à un substantif, sert à former une classe nombreuse de diminutifs, surtout dans la langue orale.

EXEMPLES :

Un petit enfant, *parvulus*. Hiây eól 孩兒。

Un petit coffre, *arcula*. Hō eól 盒兒。

Une petite table, *mensula*. Tshō ehl 桌兒。

Un caillou, *lapillus*. Chō ehl 石兒。

Une petite pierre précieuse. Yá ehl 玉兒。

2° L'adjectif siào 小, petit, répété, forme le diminutif tout petit tout petit, ou un petit peu.

EXEMPLES :

Un tout petit couteau. Siào siào taō tsè 小小刀子。

Il est très-jeune. Nièn k'ý siào siào 年紀小小。(Se dit au physique et au figuré.)

3° Le mot s'ý 些 veut dire : un peu, quelque peu, *parum*. Si on le répète, on aura un diminutif expressif, en usage surtout dans la langue orale, s'ý s'ý t'ý 些些的。

EXEMPLES :

Il va un peu mieux. T'á hào lào s'ý 他好了些。

Il y a un peu d'inconvénient. Yeòu s'ý p'òu hào 有些不好。

Un tout petit peu. Y' s'ý s'ý t'ý 一些些的。

4° Le mot tièn 點, point, *punctum*, répété, a le même sens que le précédent, un tout petit peu, ou très-peu.

EXEMPLES :

Très-peu d'eau. Y' tièn tièn cho'ý 一點點水。

Un tout petit peu de vin. Y' tièn tièn tsieòu 一點點酒。

5° Les mots suivants répétés forment aussi chacun un diminutif, savoir : liō 畧, s'ý 綑, ou'ý 微, chao' 稍, etc.

EXEMPLES :

Savoir très-peu. Liō liō tshē taō 畧畧知道。

Il a tout raconté en détail. S'ý s'ý chō lào y' pièn 綑綑說了一篇。

J'en ai entendu quelque petite chose. Littér. : J'ai entendu, en somme, une ou deux paroles. Liō ou'ên y' ehl 畧聞一二。

Prendre une petite collation. Siào tshō s'án pe'ý 小酌三杯。

6° Les Chinois font des diminutifs assez élégants, en se servant des noms de mesure, de poids, etc., dont on indique une petite quantité de l'un d'eux.

EXEMPLES :

Les petits enfants savent tous que cela est mauvais. S'án tshō' tōng tsè ki'ý tshē k'òu 三尺童子皆知可惡。

Si j'obtiens un peu d'avancement. T'äng t'è y' ts'én ts'ín 倘得一寸進。

Il était un peu excité par le vin. T'á yeòu s'án f'ên tsieòu h'ín 他有三分酒興。

Ayez un peu de patience. Tchè ché jèn laf sãn fên 只是忍耐三分。
Il n'a pas un brin (*littér.* : un poil) d'humanité. Oũ ý háo tsãh lý 無一
毫清理。

VI. — DES SUBSTANTIFS OU NOMS COMMUNS DEVENANT, PAR POSITION,
ADJECTIFS, VERBES, ADVERBES.

Ce mécanisme si simple, si ingénieux, qui consiste à faire jouer divers rôles dans le discours à un même mot, est surtout l'apanage de la langue chinoise. On trouve sans doute dans plusieurs langues des cas de ce genre, mais ils ne sont pas d'une application aussi étendue, ni aussi fréquente que dans la langue chinoise. Par cette règle de position des mots, la langue chinoise acquiert une souplesse et une abondance excessives. Avec un petit nombre de mots, les Chinois ont su exprimer toutes les idées, de même qu'avec un nombre très-limité de traits, ils ont formé un corps merveilleux d'écriture.

Nous allons donner quelques exemples de ce mécanisme de la règle de position, *appliquée aux substantifs ou noms communs*. Nos lecteurs auront ensuite, à chaque pas, dans le cours de leurs études sinologiques, l'occasion de faire les remarques de ce rôle des mots chinois, selon leur place dans le discours.

1^{re} série. — *Noms communs devenant, par position, adjectifs.*

La nature humaine, *humana natura*. Jèn sín 人性。

Le genre humain, *humanum genus*. Jèn loúy 人類。

On voit dans ces exemples le substantif *homme*, jèn 人, devenu l'adjectif *humain*, ne.

Yuèn tsouý 原罪, le péché originel. Le mot *yuèn* signifie : *origine, racine, source*. Dans ce cas, il devient l'adjectif *originel*.

Yáng joũ 羊肉, *ovilla caro*, viande de mouton.

Pèn ý 本意, propre intention. Le mot *pèn*, racine, devient l'adjectif *propre, personnel*.

Nièdu joũ 牛肉, *Bovilla caro*, viande de bœuf.

Tohoũ joũ 豬肉, *Porcina caro*, viande de porc.

Ký joũ 鷄肉, *Gallina caro*, viande de poule.

Chacun des substantifs *yáng*, mouton, *nièdu*, bœuf, *tohoũ*, porc, *ký*, poule, est devenu ici adjectif.

2^e série. — *Substantifs ou noms communs devenant, par position, verbes actifs.*

Les substantifs, qui deviennent *verbes actifs*, changent, en général, leur ton ordinaire; ils passent au 4^e ton, au *kif chên* 去聲, qui est celui du mouve-

ment. En bonne règle, on devrait mettre un accent à ces caractères pour indiquer ce changement; on ne le fait guère que dans les livres élémentaires à l'usage des étudiants. Les substantifs, qui deviennent *verbes actifs*, sont fort nombreux. Il en est qui, non-seulement changent de ton et d'acception, mais de prononciation. Ainsi le mot yǒ 樂, musique, *musica*, deviendra lö, se réjouir, *latari*.

EXEMPLES :

1° Par le changement de ton :

Régnez dans mon cœur. Ouáng tsay ngò sîn louý 王在我心內。

Le mot ouáng 王, roi, *rex*, est devenu ici le verbe régner, ouáng, au 4° ton. Il n'y a pas de nom par lequel on puisse le nommer. Oũ mín kǒ mín 無名可名. *Non est nomen quo possint nominare (eum)*.

Le peuple ne trouva pas de nom à lui donner. Mín oũ lén mín yēn 民無能名焉. *Populus non potuit nominare eum*.

Dans ces deux exemples, le substantif mín 名, nom, *nomen*, est devenu le verbe nommer, désigner, au 4° ton. Le mot yēn qui termine ce dernier exemple est purement *euphonique* et ne s'emploie que dans la langue écrite.

Il peut se marier. Tǎ kǒ tsý tsý ý 他可妻妻也。

Le substantif tsý 妻, épouse, *uxor*, est devenu ici le verbe épouser, se marier. Le mot final ý est pour la cadence de la phrase.

2° Par le changement de prononciation.

EXEMPLES :

Il entend la musique sans se réjouir. Tǎ ouèn yǒ poũ lö 他聞樂不樂。

Le mot yǒ, musique, est devenu lö, *latari*.

Marquer un criminel du fer chaud sur la figure. Tsý tsé 刺字. Le mot tsé épine, *spina*, est devenu ici le verbe tsý, *acu pungere*.

Députer quelqu'un. Tǎ tohǎy jēn 打差人. Le mot tohǎ 差 erreur, *error*, est devenu le verbe tohǎy, députer, envoyer, *ablegare*.

Publier un édit. Tohoũ kaó ché 出告示. Le mot ký est devenu ici le verbe ché, avertir, signifier par écrit.

3° série. — *Substantifs ou noms communs devenant, par position, verbes passifs.*

Ce n'est que dans la langue écrite qu'on rencontre des exemples de ce genre. L'amphibologie que ces exemples feraient naître dans la langue orale produit un effet tout différent dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Si celui qui occupe le premier rang dans l'État se conforme aux rites, alors le peuple est facilement gouverné. Cháng haó lý tsǒ mín ý ché ý 上好禮

則民易使也。 Littéralement : *Si superiores amant ritus, tunc populus facile gubernatur.* Le verbe ché 使 est devenu ici verbe passif. Le mot y 也, qui termine la phrase est seulement pour l'euphonie.

Hélas! une liaison affectueuse de quatre années est rompue en une matinée! Kǒ lièn! sé nièn sē gay ǎ tán kuě tsuě 可憐四年思愛一旦決絕。 Littéralement : *Eheu! quatuor annorum necessitudo sic uno die abrumpitur.* Le mot tsuě 絕, *rumpere*, est devenu ici verbe passif.

Il fut trompé par quelque fourbe. Ouy kiën jèn yá leào 爲奸人愚了。 Littéralement : *à deceptore homine deceptus fuit.*

4^e série. — *Substantifs ou noms communs devenant, par position, verbes neutres.*

EXEMPLES :

Le sage n'est pas un ustensile vulgaire. Kiün tsè pǒu kǎ 君子不器。

Le peuple est tranquille. Mìn gān 民安。

La vertu du sage est comme le vent. Kiün tsè tohē tǎ fōng 君子之德風。

Les premiers qui firent des progrès dans les rites sont regardés comme des hommes grossiers. Siēn tsān yá lǎ yè jèn y 先進於禮野人也。

Aimez la vertu et le peuple sera bon. Yoŭ chán eāi mìn chán y 欲善而民善矣。

Ceux qui connaissent la vertu sont rares. Tohē tǎ tohē sièn y 知德者鮮矣。

5^e série. — *Substantifs ou noms composés devenant, par position, adverbes.*

EXEMPLES :

A la vérité, je ne devais pas refuser. Pèn laŭ pǒu tǎng tsě 本乃不當辭。 Le substantif pèn 本 est devenu ici l'adverbe *equidem*.

J'ai une affaire dont je devrais naturellement charger un ami de vous parler. Ngò yeòu sé, pèn tǎng tǎ y kó pōng yeòu 我有事本當托一个朋友。

Aller à pied, *pedetentim ire*. Poú hín kó laŭ 步行過來。 Le mot poú, en français, pas, *passus*, est devenu ici adverbe, *pedetentim*.

VII. — SUBSTANTIFS DOUBLES OU COMPOSÉS QUI PEUVENT OU NE PEUVENT PAS ÊTRE TRANSPOSÉS SANS CHANGER DE SENS.

Dans la langue *orale*, pour éviter les équivoques que produiraient parfois les termes *homophones* de la langue, on se sert de mots *doubles* ou *composés*. Il y a une série de ces mots dont on peut transposer l'ordre sans changer le sens.

L'usage apprend peu à peu quels sont ces mots doubles. Il suffira d'appeler sur ce point l'attention d'un jeune sinologue, en donnant ici quelques exemples.

1^{re} série. — *Substantifs doubles ou composés dont on peut à volonté intervertir l'ordre.*

EXEMPLES :

Se réjouir, *gaudere*. Hỳ houān 喜歡, ou bien, houān hỳ 歡喜。
 Aller et venir, *ire et redire*. Ouàng laỳ 往來, ou laỳ ouàng 來往。
 Le libre arbitre, *liberum arbitrium*. Tohoù tehāng 主張, ou tehāng tohoù 張主。
 La poule, *gallina*. Moù kỳ 母鷄, ou kỳ moù 鷄母。
 Frapper gravement, *graviter percutere*. Tà tohóng 打重, ou tohóng tà 重打。
 Les élèves non gradués. Tóng sēn 童生, ou sēn tóng 生童。

2^e série. — *Mots composés dont le sens change si l'on intervertit leur ordre.*

EXEMPLES :

Chō hoá 說話, parler, dire, *loqui*. — Hoá chō 話說, l'histoire dit, on raconte, *historia ait*.

Loú cháng 路上, en route, *in viâ*. — Cháng loú 上路, se mettre en route.

Ý tsiedu peỳ 一酒盃, un verre à boire le vin. — Ý peỳ tsiedu 一盃酒, un verre plein de vin.

Hiá mà 下馬, descendre de cheval, *ex equo descendere*. — Mà hiá 馬下, être sous le cheval, *sub equi pedibus*.

Pán kīn 半斤, une demi-livre, *dimidia libra*. — Kīn pán 斤半, une livre et demie, *una libra cum dimidia*.

Hiá cheù 下手, commencer, *incipere*. — Cheù hiá 手下, être sous le pouvoir de quelqu'un, *sub ditione esse*.

Miēn tsiēn 面前, en présence, *coram*. — Tsiēn miēn 前面, la partie antérieure du visage, *anterior facies*.

Tý hiōng 弟兄, les frères. — Hiōng tý 兄弟, le frère cadet.

3^e série. — *Mots composés qui n'auraient plus de sens si l'on intervertissait leur ordre.*

Cette classe de mots doubles est fort nombreuse; en voici seulement quelques exemples :

多少	Tō chaō, beaucoup, nombreux, <i>plurimi, im.</i>	恩赦	Gēn ché, les indulgences, <i>in-</i> <i>dulgentiæ.</i>
好歹	Hào tay, le bon et le mauvais, <i>vitia.</i>	謎跡	Pý tsý, les sacrements, <i>sacra-</i> <i>menta.</i>
是非	Ché feý, le vrai et le faux, <i>vitia.</i>	銀錢	Yn tsiên, l'argent en général, <i>argentum.</i>
道理	Táo lý, la doctrine, <i>doctrina.</i>	本分	Pèn fén, le devoir, <i>munus, of-</i> <i>ficium.</i>
異端	Ý touān, les superstitions, <i>su-</i> <i>perstitiones.</i>	忿怒	Fén loú, la colère, <i>ira.</i>
慣習	Kouán sý, l'habitude, <i>consue-</i> <i>tudo.</i>	齋期	Tohay ký, les jours de jeûne, <i>tempus jejuni.</i>
慶禮	Tohān lý, la fête, <i>festum.</i>	眼睛	Yèn tain, l'œil, <i>oculus.</i>
時候	Ché heóu, le temps, <i>tempus.</i>		

Chacun de ces mots n'aurait plus de sens si on intervertissait leur ordre. Il en serait de même pour la plupart des verbes composés ou à doubles mots.

4° série. — Exemples de mots composés qui ne perdraient pas leur signification par la transposition, mais que l'usage a consacrés.

天地	Tiēn tý, le ciel et la terre.	富貴	Fóu kouý, le riche et le noble.
日月	Jě yuě, le soleil et la lune.	清濁	Tsih tohō, le clair et l'obscur.
高下	Kaō hiá, le haut et le bas.	晝夜	Toheóu yé, le jour et la nuit.
陰陽	Yn yang, le principe mâle et le principe femelle.	貴賤	Kouý tsién, le noble et le vil.
父母	Fóu móu, le père et la mère.	長短	Tohāng touān, le long et le court. Au figuré, les défauts.
善惡	Chán ngō, le bien et le mal.		

En déplaçant un de ces mots composés, le sens existerait de même, mais l'euphonie, à laquelle les Chinois attachent la plus haute importance, serait brisée. L'usage a, d'ailleurs, consacré cet ordre. Il pourrait, en outre, arriver que, par le déplacement de l'un des mots doubles de ce genre, ce mot changeât de rôle, et devint verbe neutre; le ton et la signification, dans ce cas-là, seraient différents.

VIII. — EXEMPLES DE SUBSTANTIFS A SENS OPPOSÉ.

Nous avons surtout pour but l'utilité pratique de nos lecteurs. Bien que les exemples suivants puissent paraître d'une minime importance à divers points de vue, nous n'en jugeons pas ainsi. On retient plus promptement les mots chinois ainsi groupés, et l'on en fait plus vite une grande variété d'applications.

EXEMPLES :

東	Tōng, l'Orient, <i>Oriens.</i>	西	Sý, l'Occident, <i>Occidens.</i>
北	Pě, le Nord, <i>Septentrio.</i>	南	Lān, le Midi, <i>Meridies.</i>

經	Kin, le Nord-Sud.	維	Ouŕ, l'Est-Ouest.
晝	Tcheou, le jour, <i>dies</i> .	夜	Yé, la nuit, <i>nox</i> .
生	Sên, la vie, <i>vita</i> .	死	Sè, la mort, <i>mors</i> .
丈	Tchéang, le mari, <i>maritus</i> .	婦	Fou, la femme, <i>uxor</i> .
賞	Chàng, la récompense, <i>præmium</i> .	罰	Fă, la punition, <i>pœna</i> .
始	Chè, le principe, <i>principium</i> .	終	Tchông, la fin, <i>fnis</i> .
左	Tsò, la gauche, <i>sinistra</i> .	右	Yeou, la droite, <i>dextra</i> .
善	Chán, la vertu, <i>virtus</i> .	惡	Ngö, le vice, <i>vitium</i> .
師	Sê, le maître, <i>magister</i> .	弟	Tý, le disciple, <i>discipulus</i> .
君	Kiân, le prince, <i>princeps</i> .	臣	Tchéh, le vassal, <i>vassallus</i> .
飲	Yù, le boire, <i>potus</i> .	食	Chě, le manger, <i>cibus</i> .
經	Kin, le texte, <i>textus</i> .	傳	Tchouán, la glose, <i>glossa</i> .
本	Pèn, le capital, <i>sors</i> .	利	Lý, l'intérêt, <i>lucrum</i> .
花	Hoâ, les fleurs, <i>flores</i> .	菓	Kò, les fruits, <i>fructus</i> .
老	Laò, le vieillard, <i>senex</i> .	幼	Yeou, le jeune homme, <i>juvenis</i> .
福	Fou, la fortune, <i>fortuna</i> .	禍	Hó, l'infortune, <i>infortunium</i> .
友	Yeou, l'ami, <i>amicus</i> .	仇	Tcheou, l'ennemi, <i>inimicus</i> .
主	Tchou, le Seigneur, <i>Dominus</i> .	僕	Pou, le serviteur, <i>famulus</i> .
神	Chên, l'esprit, <i>spiritus</i> .	形	Hin, le corps, <i>corpus</i> .
首	Cheou, la tête, <i>caput</i> .	尾	Ouŕ, la queue, <i>cauda</i> .
哥	Kô, le frère aîné, <i>frater major</i> .	弟	Tý, le frère cadet, <i>frater minor</i> .
姐	Tsiè, la sœur aînée, <i>soror major</i> .	妹	Meŕ, la sœur cadette, <i>soror minor</i> .
有	Yeou, l'être, <i>ens</i> .	無	Oü, le néant, <i>non ens</i> .
山	Chân, la montagne, <i>mons</i> .	谷	Kou, la vallée, <i>vallis</i> .
草	tsão, les herbes, <i>herbæ</i> .	木	moü, les arbres, <i>arbores</i> .
鳥	niào, les oiseaux, <i>aves</i> .	獸	cheou, les animaux, <i>bestiæ</i> .
祥	tsiàng, le bon augure.	殃	yâng, le mauvais augure.
朝	tchaô, le matin, <i>manè</i> .	夕	sý, le soir, <i>vesperè</i> .
榮	yân, la gloire, <i>fama</i> .	辱	joü, l'ignominie, <i>dedecus</i> .
雨	yù, la pluie, <i>pluvia</i> .	青	tsiñ, la sérénité, <i>serenitas</i> .
夏	hiá, l'été, <i>æstas</i> .	冬	tông, l'hiver, <i>hiems</i> .
舅	kieou, le beau-père, <i>socer</i> .	姑	koü, la belle-mère, <i>socrus</i> .
僧	sên, le bonze, <i>bonzius</i> .	尼	ny, la bonzène, <i>bonzia</i> .
病	pín, la maladie, <i>morbis</i> .	安	gân, la santé, <i>valetudo</i> .
奢	ohé, la prodigalité, <i>prodigalitas</i> .	嗇	sě, l'avarice, <i>avaritia</i> .
壽	cheou, la longévité, <i>longævitas</i> .	殤	châng, la vie courte, <i>vita brevis</i> .

CHAPITRE III.

DES ADJECTIFS EN CHINOIS.

倚賴之名 ou 加名。

Y lâf tchê min ou Kiâ min.

1° Formation des adjectifs en chinois. — 2° Place des adjectifs dans le discours. — 3° Adjectifs devenant, par position, *substantifs, verbes actifs, verbes neutres, verbes pronominaux, adverbes*. — 4° Manière d'exprimer en chinois les défauts ou les négations des qualités. — 5° Des différentes classes d'adjectifs chinois, savoir: *adjectifs simples, composés, verbaux, démonstratifs, indéfinis*, etc. — 6° Adjectifs changeant de tons et de prononciation, et, par suite, d'acception. — 7° Exemples d'adjectifs à sens opposé. — 8° Règles générales pour traduire facilement en chinois différentes classes d'adjectifs français. — 9° Degrés de comparaison dans les adjectifs: du comparatif, du superlatif.

I. — FORMATION DES ADJECTIFS EN CHINOIS.

Tout nom commun ou substantif indiquant une qualité, un attribut, devient adjectif en chinois, et cet adjectif se forme par la simple addition de la particule 的 (1).

EXEMPLES :

Noms communs devenant adjectifs.

白 Pě, le blanc ou la blancheur.	白的 Pě tŷ, blanc, <i>albus</i> .
黑 Hě, le noir ou la noirceur.	黑的 Hě tŷ, noir, <i>niger</i> .
紅 Hông, le rouge ou la rougeur.	紅的 Hông tŷ, rouge, <i>ruber</i> .
黃 Houâng, le jaune.	黃的 Houâng tŷ, jaune, <i>flavus</i> .
藍 Lân, le bleu clair.	藍的 Lân tŷ, bleu, <i>cæsius</i> .
紫 Tsè, le violet.	紫的 Tsè tŷ, violet, <i>violaceus</i> .
綠 Loŭ, le vert.	綠的 Loŭ tŷ, vert, <i>viridis</i> .
青 Tsîn, le bleu céleste.	青的 Tsîn tŷ, bleu, <i>cæruleus</i> .
活 Hò, la vie.	活的 Hò tŷ, vivant, e, <i>vivus</i> .
死 Sè, la mort.	死的 Sè tŷ, mort, e, <i>mortuus</i> .

(1) Cette particule ou suffixe 的 s'emploie, en chinois, surtout dans les cas suivants : 1° Elle sert à marquer le rapport des mots, désigné en latin par le génitif; 2° ajoutée aux pronoms personnels, elle en fait des pronoms possessifs; 3° ajoutée à un nom commun, elle lui donne le sens d'adjectif; 4° ajoutée quelquefois aux verbes, elle sert d'affixe pour désigner le prétérit ou temps passé.

熱	Jě, le chaud.	熱的	Jě tŷ, chaud, e, <i>calidus</i> .
冷	Lèn, le froid	冷的	Lèn tŷ, froid, e, <i>frigidus</i> .
生	Sên, la crudité	生的	Sên tŷ, cru, e, <i>crudus</i> .
熟	Choŭ, la maturité.	熟的	Choŭ tŷ, mûr, e, <i>maturus</i> .
聖	Chén, la sainteté	聖的	Chén tŷ, saint, e, <i>sanctus</i> .
明	Mín, la clarté.	明的	Mín tŷ, clair, e, <i>lucidus</i> .
方	Fāng, le carré	方的	Fāng tŷ, carré, ée, <i>quadratus</i> .

II. — PLACE DES ADJECTIFS CHINOIS DANS LE DISCOURS.

En chinois, les adjectifs et les mots pris *adjectivement* se placent toujours avant le substantif ou le nom qu'ils qualifient. Toutefois, *par euphonie*, et sans qu'il y ait équivoque, à cause du génie même de la langue, on supprime très-souvent la particule ou l'affixe Tŷ 的, aussi bien dans les adjectifs simples que dans les adjectifs composés.

EXEMPLES :

Ainsi l'on dira :

Au lieu de dire :

白花	Pě hoă, fleur blanche	白的花	Pě tŷ hoă.
黑紙	Hě tohè, papier noir.	黑的紙	Hě tŷ tohè.
紅布	Hông pòu, toile rouge	紅的布	Hông tŷ pòu.
黃帶	Houāng táy, ceinture jaune. . .	黃的帶	Houāng tŷ táy.
青天	Tsŭn tiên, ciel azuré	青的天	Tsŭn tŷ tiên.
活魚	Hò yŭ, poisson vivant	活的魚	Hò tŷ yŭ.
熱水	Jě choŭy, eau chaude	熱的水	Jě tŷ choŭy.
明道	Mín taó, doctrine lumineuse . .	明的道	Mín tŷ taó.
方桌子	Fāng tohò tsò, table carrée.	方的桌子	Fāng tŷ tohò tsò.

III. — ADJECTIFS DEVENANT, PAR POSITION, SUBSTANTIFS, VERBES ACTIFS, VERBES NEUTRES, VERBES PRONOMINAUX, ADVERBES.

Si l'on déplace l'adjectif chinois, et qu'on le mette, par exemple, après le nom qu'il qualifie, cet adjectif devient alors lui-même soit un *substantif*, soit un *verbe*, et quelquefois un *adverbe*.

Voici des exemples de chacun de ces cas.

I. — *Adjectifs devenant, par position, substantifs.*

好人	Haò jên, bon homme.	人的好	Jên tŷ hào, la bonté de l'homme.
----	---------------------	-----	----------------------------------

罪人 Tsoúy jên, l'homme pécheur.	人的罪 Jên tŷ tsoúy, le péché de l'homme.
明道 Mìn táo, la doctrine lumineuse.	道之明 Taoú tohē mìn, la clarté de la doctrine.
高天 Kaō tiēn, le ciel élevé.	天之高 Tiēn tohē kaō, la hauteur du ciel.
厚地 Hoú tŷ, la terre épaisse.	地之厚 Tŷ tohē hoú, l'épaisseur de la terre.

君子成人之美 Kiün tsè tchén jên tohē meŷ, le sage perfectionne les qualités des autres.

吾不知其美也 Oú poŷ tchē kŷ meŷ y, moi, je ne connais pas sa beauté.

吾不知其惡心 Oú poŷ tohē kŷ gŷ sìn, je ne connais pas sa laideur.

II. — Adjectifs devenant, par position, verbes actifs.

La loi de la grande étude consiste à développer le principe lumineux de la vertu. Tá hiŷ tohē táo tsaf mìn mìn tŷ 大學之道在明明德。

Le premier mot mìn devient ici le verbe *étendre*, développer, *vulgare*.

Le peuple l'estime comme le Seigneur. Pě sìn koúy tohē joŷ tŷ 百姓貴之如帝。

Le peuple l'élève comme le Ciel. Pě sìn kaō tohē joŷ tiēn 百姓高之如天。

Le Ciel seul peut élever ses yeux. Oúy tiēn lèn kaō kŷ moŷ 惟天能高其目。

Il estimait ce qui est vilain, et méprisait ce qui est beau. Ngŷ tohē koúy eúl meŷ tohē taién 惡者貴而美者賤。Littéralement : *turpia aestimabat, et formosa negligebat.*

La piété filiale la plus grande est de respecter son père et sa mère. Hiaó mò tá yŷ nién foú moŷ 孝莫大於嚴父母。

Dans les exemples ci-dessus, tirés des livres classiques de la Chine, les adjectifs koúy 貴, précieux, kaō 高, élevé, taién 賤, vil, nién 嚴, sévère, sont devenus des verbes actifs en prenant l'accent du mouvement.

Laò tsè diminue la clémence et la justice. Laò tsè siaó jên ngŷ 老子小仁義。

L'adjectif siaó, petit, est devenu le verbe *diminuer*, amoindrir.

L'artisan qui veut perfectionner son œuvre doit, avant tout, bien aiguïser son instrument. Kōng yoŷ chán kŷ sé. pŷ siēn lý kŷ kŷ 工欲善其事。必先利其器。

On voit dans ces derniers exemples les mots chán et lý devenus *verbes actifs*.

III. — *Adjectifs devenant, par position, verbes neutres.*

善人 Chán jèn, l'homme droit.	人善 Jèn chán, l'homme est droit.
冷水 Lèn choù, eau froide.	水冷 Choù lèn, l'eau est froide.
活魚 Hò yû, poisson vivant.	魚活 Yû hò, le poisson est vivant.
大道 Tá taó, Doctrine profonde.	聖人之道大 Chén jèn tohè taó tá, la doctrine du saint est profonde.
大雨 Tá yù, grande pluie.	這幾天雨大 Tchê kÿ tién yù tá, Ces jours-ci la pluie est grande.

士之任重而道遠 Sé tohè jén tohóng eâl taó yuèn, le fardeau des lettrés est lourd et leur route est longue.

以約失之者鮮矣 Y yǒ chě tohè tohě sièn y, ceux qui se perdent en restant sur leurs gardes sont bien rares.

IV. — *Adjectifs devenant, par position, verbes pronominaux.*

Ces adjectifs sont précédés du pronom tsé 自, se, sui, sibi, se.

EXEMPLES :

美 Meÿ, beau, pulcher.	自美 Tsé meÿ, se complaire en soi.
惡 Oü, vilain, deformis.	自惡 Tsé oü, se mépriser.
輕 Kín, léger, levis.	自輕 Tsé kín, se rendre méprisable.
賤 Tsién, vil, vilis.	自賤 Tsé tsién, idem.
高 Kaó, grand, altus.	自高 Tsé kaó, se vanter.
大 Tá, élevé, magnus.	自大 Tsé tá, se vanter.

V. — *Adjectifs devenant, par position, adverbes.*

L'adjectif chinois placé devant un mot qui a le sens de verbe actif ou de verbe neutre devient ordinairement adverbe.

EXEMPLES :

<i>Adjectifs</i>	<i>devenant adverbes.</i>
明 Mìn, clair, clarus.	明訓 Mìn hiún, enseigner clairement, <i>claré edocere.</i>
明 Mìn, clair, clarus.	明達 Mìn tá, percevoir clairement, <i>claré percipere.</i>
善 Chán, saint, sanctus.	善領秘跡 Chán lín pÿ tsÿ, recevoir saintement les sacrements, <i>sancté suscipere sacramenta.</i>
冒 Maó, téméraire, temerarius.	冒領 Maó lín, recevoir témérairement ou profaner, <i>profanare.</i>
神 Chên, spirituel, spiritualis.	神領 Chên lín, recevoir spirituellement, <i>mentaliter suscipere.</i>

厚 Heóu, épais, *spissus*.

大 Tá, grand, *alté, plurimum*.

大 Tá, grand, *alté, plurimum*.

真 Tchên, vrai, *verum*.

假 Kià, faux, *falsum*.

輕 Kih, léger, *levis*.

門人欲厚喪之 Mên jên yoü heóu sánq tchê, les disciples désiraient l'enterrer pompeusement.

大笑 Tá siaó, rire beaucoup, *plurimum ridere*.

大信 Tá sín, faire grandement un acte de foi, *vehementer fidem elicere*.

老爺是真醉假醉 Laó yê ché tchên tsoúy kià tsoúy. Le maître est-il vraiment ou faussement ivre? *Magister est-neveré vel falsé ebrius?*

輕信 Kih sín, croire médiocrement, *leviter credere*.

IV. — MANIÈRE FRÉQUENTE D'EXPRIMER EN CHINOIS LES DÉFAUTS OU LES NÉGATIONS DE QUALITÉS.

Lorsque l'on veut exprimer, en chinois, la négation d'une qualité, d'un attribut quelconque, on se sert du mot lui-même qui exprime la qualité, en le faisant précéder d'une particule négative. Cette forme répond à nos mots français *illégitime, immortel, imprudent, incrédule*, etc.

EXEMPLES :

好人 Haó jên, bon homme.

合法的事 Hó fá tǐ sè, acte légitime.

正人 Tchén jên, homme droit.

不好人 Poü haó jên, méchant h.

不合法的事 Poü hó fá tǐ sè, acte illégitime.

不正人 Poü tchén jên, homme vicieux.

V. — DES DIFFÉRENTES CLASSES D'ADJECTIFS CHINOIS.

I. — Adjectifs simples.

Les adjectifs simples ne sont composés que d'un seul mot. Tels sont tous ceux que nous avons donnés en exemples, page 74 et suiv. de ce chapitre. — Il n'y a rien de particulier à dire sur ces adjectifs.

II. — Adjectifs composés.

Ces adjectifs sont composés de deux ou trois mots, et forment, comme les substantifs de ce genre, une double série. Dans la première, les deux mots sont synonymes ou à peu près, quant au sens général de l'idée, mais ils ont

chacun une nuance différente, en sorte que l'idée est rendue en chinois d'une manière plus vive, plus énergique et souvent plus élégante. Dans la deuxième série, les deux adjectifs font antithèse.

Les particules conjonctives *et*, *ou*, et d'autres de ce genre qui sont employées dans un bon nombre de langues pour unir deux termes, ne s'expriment jamais en chinois.

EXEMPLES :

1^{re} série.

窮苦的 kiōng kou tŷ. Pauvre.	{ Kiōng marque le dénûment. Kou, marque la souffrance.
懶惰的 Làn tó tŷ. Paresseux.	
驕傲的 Kiaō gaō tŷ. Orgueilleux.	{ Làn marque la lenteur, l'indolence ph. Tó marque l'indolence morale. Kiaō marque la jactance extér. Gaō marque le mépris des autres.
慳吝的 Kiēn lín tŷ. Avare.	
	{ Kiēn dénote l'avarice extr. Lín dénote la cupidité d'esprit.

2^e série.

大小 tá siào. Les grands <i>et</i> les petits.	長短 toháng touàn. Long <i>ou</i> court.
善惡 chán ngō. Le bien <i>et</i> le mal.	輕重 kīn tohóng. Léger <i>ou</i> pesant.
老幼 lào yeóú. Les vieux <i>et</i> les jeun.	內中大小事 louy tohóng tá siào sé. Les grandes <i>et</i> les petites affaires du dedans <i>ou</i> du de- hors.
匹夫 pŷ fōū. Les hommes <i>et</i> les fem- mes du peuple.	
富貴 fōú kouy. Riche <i>et</i> noble.	
冷熱 lèn jě. Froid <i>ou</i> chaud.	天地 tiēn tŷ. Le ciel <i>et</i> la terre.

III. — *Adjectifs verbaux.*

Les adjectifs verbaux sont souvent employés dans les livres chinois, et plus rarement dans le langage parlé. On les forme par la simple addition de la particule 的 faite au verbe.

EXEMPLES :

往來的 ouàng laŷ tŷ. Les allants et les venants. *Littéralement* : ceux qui vont et qui viennent.

買賣的 may may tŷ. Les commerçants. *Littéralement* : ceux qui achètent et qui revendent.

IV-V. — *Adjectifs démonstratifs et indéfinis.*

Les adjectifs démonstratifs et indéfinis sont presque toujours confondus avec les pronoms du même nom, et s'expriment en chinois de la même manière. (Voyez le chapitre VI des pronoms, articles III et V, pages 133-135.)

6° On trouve dans la langue écrite deux autres classes d'adjectifs, qui se forment par la simple addition de la particule *tchě* 者, *ille, qui*, faite soit à un substantif, soit à un verbe.

1° — Substantifs devenant adjectifs.

仁 jên. L'humanité.	仁者 jên tchě. Humain, e.
勇 Yông. La force	勇者 yông tchě. Fort, e.
義 ngý. La justice	義者 ngý tchě. Juste.
節 Tsiě. La tempérance.	節者 tsiě tchě. Tempérant.
能 lén. Le pouvoir	能者 lén tchě. Puissant, e.

2° — Verbes devenant adjectifs.

生 Sên. Vivre.	生者 Sên tchě. Vivant, e, <i>vivus</i> .
死 Sè. Mourir	死者 Sè tchě. Mort, e. <i>Mortuus</i> .
知 tchě. Savoir.	知者 tchě tchě. Sachant, <i>sciens</i> .
惡 Oú. Haïr	惡者 Oú tchě. Haïssant, <i>odiens</i> .
從 Tsông. Suivre.	從者 tsông tchě. Suivant, <i>sequester</i> .
孝 Hiaó. Vénération.	孝者 hiaó tchě. Pieux, <i>pius</i> .

Dans les livres, il n'est pas rare de trouver la particule *tchě* 者, ajoutée à des mots qui sont eux-mêmes adjectifs, v. g. 聖者, les saints. L'adjectif chinois acquiert, dans ce cas, un caractère plus énergique et moins indéterminé yú tchě 愚者, les ignorants.

VI. — ADJECTIFS CHANGEANT DE TONS ET DE PRONONCIATION.

Une foule de mots chinois sont susceptibles de modifier leur *ton* modulé et même leur *prononciation*. Il est bien évident que le mot change alors tout à fait d'acception. Les adjectifs, qui subissent l'un ou l'autre de ces changements, deviennent tantôt de véritables *verbes actifs*, tantôt des *verbes neutres*.

Ainsi :

好 haò, bon, bien, *bonus, bené*, devient haó au 4° ton, et veut dire *aimer*, être *adonné à*.

好酒 haó tsiedu. Aimer le vin.

好玩 haó ouán. Aimer le jeu.

好色 haó sě. Aimer la luxure.

好學 haó hiě. Aimer l'étude.

惡 ngě. Mauvais, *malus, malé*, devient ou 惡 au 4° ton, et veut dire *haïr, détester*.

VII. — EXEMPLES D'ADJECTIFS A SENS OPPOSÉ.

Certains sinologues pourront regarder ce paragraphe comme peu important. Au point de vue pratique de la langue *orale*, nous savons qu'il aura son *utilité* réelle.

新的	sīn tŷ. Nouveau, recens.	舊的	kieóu tŷ. Vieux, antiquus.
幼的	yeóu tŷ. Jeune, juvenis.	老的	laò tŷ. Vieux, senex.
輕的	kīh tŷ. Léger, levis.	重的	tohóng tŷ. Lourd, gravis.
短的	touàn tŷ. Court, brevis.	長的	toháng tŷ. Long, longus.
生的	sēn tŷ. Cru, crudus.	熟的	choũ tŷ. Cuit, coctus.
嫩的	lén tŷ. Tendre, tener.	硬的	gén tŷ. Dur, durus.
公的	kōng tŷ. Public, publicus.	私的	sē tŷ. Privé, privatus.
單的	tān tŷ. Simple, simplex.	雙的	choāng tŷ. Double, duplex.
熱的	jě tŷ. Chaud, calidus.	冷的	lèn tŷ. Froid, frigidus.
細的	sŷ tŷ. Fin, subtilis.	粗的	tsou tŷ. Épais, crassus.
乾的	kān tŷ. Sec, siccus.	濕的	chě tŷ. Humide, humidus.
正的	tohén tŷ. Vrai, verus.	假的	kià tŷ. Faux, falsus.
圓的	yuèn tŷ. Rond, rotundus.	方的	fāng tŷ. Carré, quadratus.
近的	kín tŷ. Proche, proximus.	遠的	yuèn tŷ. Loin, longinquus.
高的	kaō tŷ. Élevé, altus.	矮的	gay tŷ. Bas, demissus.
大的	tá tŷ. Grand, magnus.	小的	siaò tŷ. Petit, parvus.
多的	tō tŷ. Beaucoup, plurimi.	少的	chao tŷ. Peu, pauci.
奢的	chē tŷ. Prodigne, prodigus.	吝的	lín tŷ. Avare, avarus.
慈的	tsé tŷ. Clément, clemens.	嚴的	nién tŷ. Sévère, severus.
正的	tohén tŷ. Droit, rectus.	歪的	ouāy tŷ. Courbé, inclinatus.
貴的	kouy tŷ. Précieux, pretiosus.	畢的	pŷ tŷ. Vil, humilis.
胖的	pāng tŷ. Gras, obesus.	瘦的	seóu tŷ. Maigre, macilentus.
肥的	feŷ tŷ. Gras, pinguis.	瘦的	seóu tŷ. Maigre, macilentus.
甘的	kān tŷ. Doux, dulcis.	苦的	koũ tŷ. Amer, amarum.
清的	tsān tŷ. Clair, limpidus.	混的	houén tŷ. Trouble, turbidus.
美的	meŷ tŷ. Beau, pulcher.	醜的	toheóu tŷ. Vilain, deformis.
易的	ŷ tŷ. Facile, facile.	難的	lān tŷ. Difficile, difficile.
永的	yùn tŷ. Éternel, æternum.	暫的	tohán tŷ. Transitoire, transitor.
滿的	màn tŷ. Plein, plenum.	空的	kōng tŷ. Vide, vacuum.
硬的	gén tŷ. Raide, rigidus.	柔的	jeoù tŷ. Flasque, mollis.
活的	hò tŷ. Vivant, vivus.	死的	sè tŷ. Mort, mortuus.
明的	mín tŷ. Clair, clarum.	暗的	gán tŷ. Obscur, obscurum.
強的	kiāng tŷ. Fort, fortis.	弱的	jě tŷ. Débile, debilis.
稀的	hŷ tŷ. Rare, rarum.	蜜的	mŷ tŷ. Épais, spissum.
野的	yè tŷ. Sauvage, sylvestris.	家的	kiā tŷ. Domestique, domesticus.

VIII. — RÈGLES POUR TRADUIRE FACILEMENT EN CHINOIS
DIFFÉRENTES CLASSES D'ADJECTIFS FRANÇAIS.

On peut donner à un jeune sinologue la règle suivante au moyen de laquelle il traduira lui-même promptement en chinois, non-seulement les

classes d'adjectifs français dont la terminaison ou suffixe est régulière, mais beaucoup d'autres mots chinois du même genre.

I. — Les adjectifs français, dont la terminaison ou suffixe est en *able*, du latin *abilis*, qui expriment une disposition à, une aptitude à, la possibilité d'être ou de devenir, se traduisent en chinois de l'une ou de l'autre de ces deux manières :

1° Chaque fois que l'adjectif peut se tourner par *digne de*, à qui est dû, on fait précéder l'adjectif du mot 可 可, et on le fait suivre de 的 的。

EXEMPLES :

可 欽 的 kǒ kīn tǐ. Adorable (digne d'être adoré), <i>adorabilis</i> .	可 比 的 kǒ pì tǐ. Comparable, <i>comparabilis</i> .
可 愛 的 kǒ gāi tǐ. Aimable, <i>amabilis</i> .	可 尊 敬 的 kǒ tsēn kīn tǐ. Honorable, <i>honorabilis</i> .
可 厭 的 kǒ yén tǐ. Abominable, <i>abominabilis</i> .	可 怕 的 kǒ pǎ tǐ. Formidable, <i>formidabilis</i> .
可 罰 的 kǒ fá tǐ. Condamnable, <i>condamnabilis</i> .	可 憐 的 kǒ liēn tǐ. Misérable, <i>miserrabilis</i> .
可 信 的 kǒ sīn tǐ. Croyable, <i>credibilis</i> .	

2° La plupart des autres adjectifs de cette catégorie en *able* peuvent se tourner par *qui peut être*. Alors on fait suivre le verbe chinois du mot 得 得, qui exprime en chinois la *possibilité*. Lorsque ces adjectifs français ont une préfixe qui marque la négation, comme dans *inévitabile*, *incroyable*, *impossible*, etc., on ajoute simplement la particule négative 不 不 avant le mot 得 得。

EXEMPLES :

避 得 的 pì tǐ tǐ. Évitable (qui peut être évité), <i>evitabilis</i> .	飲 得 的 hǒ tǐ tǐ. Potable, <i>potabilis</i> .
醫 得 的 yī tǐ tǐ. Curable (qui peut être guéri).	又 買 得 的 yòu mǎi tǐ tǐ. Rachevable, <i>redimendus</i> .
勝 得 的 shēng tǐ tǐ. Dompnable, <i>vincibilis</i> .	補 得 的 bǔ tǐ tǐ. Réparable, <i>reparabilis</i> .
醫 得 的 yī tǐ tǐ. Guérissable, <i>sanaibilis</i> .	分 得 的 fēn tǐ tǐ. Sécable, <i>sectilis</i> .
使 得 的 shǐ tǐ tǐ. Faisable, <i>possibilis</i> .	當 得 的 dāng tǐ tǐ. Tolérable, <i>tolerabilis</i> .
喫 得 的 chī tǐ tǐ. Mangeable.	賣 得 的 mài tǐ tǐ. Vendable, <i>vendibilis</i> .
擱 得 的 gē tǐ tǐ. Mesurable, <i>mensurabilis</i> .	活 得 的 huó tǐ tǐ. Viable, <i>vitalis</i> .

Les mêmes adjectifs avec la négation.

避不得的 pý pòu tǐ tǐ. Inévitable, <i>inevitabilis.</i>	喫不得的 tohǐ pòu tǐ tǐ. Imman- geable, <i>non manduc.</i>
醫不得的 y pòu tǐ tǐ. Incurable, <i>insanabilis.</i>	補不得的 pòu pòu tǐ tǐ. Irrépa- rable, <i>irreparabilis.</i>
勝不得的 chén pòu tǐ tǐ. Indomp- table, <i>indomitus.</i>	當不得的 tāng pòu tǐ tǐ. Intolé- rable, <i>intolerabilis.</i>
使不得的 chè pòu tǐ tǐ. Infaisa- ble, <i>non faciendus.</i>	活不得的 hô pòu tǐ tǐ. Inviabile, <i>non vitalis.</i>

II. — Les adjectifs dont la terminaison ou suffixe est en *ant*, désinence des participes présents, se traduisent, en chinois, comme ce participe lui-même chaque fois qu'ils sont pris *substantivement*. Mais si ces adjectifs verbaux expriment une *qualité actuelle, effective, inhérente à un sujet*, en un mot, *une propriété d'où résulte un effet*, on les traduit, en chinois, en faisant précéder le verbe qui exprime la qualité, par ce mot chinois : lèn 能, lequel indique la *possibilité*.

EXEMPLES :

能和睦的 lèn hô mǒu tǐ. Accom- modant, <i>commodus.</i>	能得罪人的 lèn tǐ tsoúy jèn tǐ. Offensant, <i>injuriosus.</i>
能引人的 lèn yn jèn tǐ. Attrayant, <i>illicebrosus.</i>	能透的 lèn teóu tǐ. Pénétrant, <i>per- means.</i>
能安慰人的 lèn gān ouy jèn tǐ. Consolant, <i>consolat.</i>	能嚇人的 lèn hǎ jèn tǐ. Terri- fiant, <i>terribilis.</i>
能肥的 lèn fey tǐ. Fécondant, <i>fe- cundans.</i>	能嚙牙齒的 lèn kin yá tohǐ tǐ. Agaçant, <i>hebetans dentes.</i>
能養活人的 lèn yàng hô jèn tǐ. Nourrissant, <i>nutriens.</i>	能惹人的 lèn jǒ jèn tǐ. Agaçant, <i>provocans.</i>

III. — Les adjectifs français qui ont la désinence en *bre*, du latin *ber* ou *bris*, dont le sens est *qui porte en soi*, se rendent, en chinois, par le verbe auxiliaire yeóu 有, que l'on place avant le nom chinois.

EXEMPLES :

有名的 yeóu mǎn tǐ. Célèbre, <i>cele- bris.</i>	有養活的 yeóu yàng hô tǐ. Salu- bre, <i>salubris.</i>
有凶的 yeóu hióng tǐ. Lugubre, <i>lugubris.</i>	有淡薄的 yeóu táu pǒ tǐ. Sobre, <i>sobrius.</i>

IV. — Les adjectifs, dont la désinence en *é* n'est autre chose que celle des participes passés, expriment en général l'*action soufferte, l'effet*, v. g. *abhorré*;

aimé, ou la qualité du sujet, comme dans *zélé*. Ces adjectifs, disons-nous, se traduisent comme les verbes passifs chinois.

EXEMPLES :

受人的恨	cheou jên tŷ hèn. Ab-	受人的傷	cheou jên tŷ chāng.
	horré, <i>odiosus</i> .		Blessé, <i>vulneratus</i> .
受人的愛	cheou jên tŷ gaŷ. Aimé,	有熱烈的	yeou jē liē tŷ. Zélé,
	<i>amatus</i> .		<i>studio incensus</i> .
受人的凌辱	cheou jên tŷ lŷn joŷ.		
	Injurié, <i>injuriam ferens</i> .		

V. — Les adjectifs français dont la désinence ou suffixe est : *ficus*, du latin *ficus*, *facere*, ont, en général, le sens de *qui fait*, *qui produit*. On les rend, en chinois, par le mot lén 能, pouvoir, *posse*, soit seul, soit accompagné de tohoŷ 出 ou de sên 生, qui, l'un et l'autre, signifient : *produire*.

EXEMPLES :

能出銀子的	lén tohoŷ ŷn tsè tŷ.	能兜人睡	lén teou jên choŷŷ. So-
	Aurifique, <i>aurifer</i> .		porifique, <i>soporificus</i> .
能生冷的	lén sên lèn tŷ. Frigori-	能生的	lén sên tŷ. Prolifique, <i>pro-</i>
	fique, <i>frigorificus</i> .		<i>ferens</i> .
能生病的	lén sên pín tŷ. Morbifi-	能兜人出汗的	lén teou jên tohoŷ
	que, <i>morbificus</i> .		hán tŷ. Sudorifique, <i>sudatorius</i> .

VI. — Les adjectifs, dont la désinence est *ible*, du latin *ibilis*, désignant la *possibilité*, la *capacité d'être ou de devenir*, se traduisent, en chinois, d'une manière assez régulière. On place après le mot chinois le verbe auxiliaire tē 得, pouvoir, *posse*, ou auparavant, le verbe auxiliaire kě 可, qui indique aussi la possibilité.

EXEMPLES :

分得的	fēn tē tŷ. Divisible, <i>divisi-</i>	壞不得的	houŷ pōŷ tē tŷ. Incor-
	<i>bilis</i> .		ruptible, <i>incompactib.</i>
選得的	siuèn tē tŷ. Éligible, <i>qui</i>	說不得的	chō pōŷ tē tŷ. Indi-
	<i>potest eligi</i> .		cible, <i>ineffabilis</i> .
軟得的	jouàn tē tŷ. Flexible, <i>flexi-</i>	錯不得的	tsō pōŷ tē tŷ. Infailli-
	<i>bilis</i> .		ble, <i>infallibilis</i> .
開得的	kaŷ tē tŷ. Extensible, <i>ex-</i>	覺不得的	kiō pōŷ tē tŷ. Insensib-
	<i>tensibilis</i> .		le, <i>insensibilis</i> .
嚇得人的	hē tē jên tŷ. Horrible, <i>horribilis</i> .	見不得的	kién pōŷ tē tŷ. Invisible,
			<i>invisibilis</i> .
改不得的	kaŷ pōŷ tē tŷ. Incorri-	摸得的	mō tē tŷ. Sensible, <i>sensibil.</i>
	<i>gibile</i> .	見得的	kién tē tŷ. Visible, <i>visibil.</i>

VII. — Les adjectifs dont la désinence est en *eux*, du latin *osus*, forment une classe très-nombreuse en français. Chaque fois que ces adjectifs marquent une qualité, un défaut, ils peuvent se tourner par *qui est*, *qui a*, et s'expriment aisément en chinois par le verbe substantif *ché 是 esse*, ou le verbe auxiliaire *yeoù 有 habere*, que l'on place avant le mot chinois.

EXEMPLES :

有驕傲的 yeoù kiào gáo tŷ. Or-	有痰火腳的 yeoù tán hò kiō.
gueilleux, <i>superbus</i> .	Goutteux.
有利益的 yeoù lý ý tŷ. Avanta-	有仁慈的 yeoù jèn tsŷ tŷ. Miséri-
geux, <i>utilis</i> .	cordieux, <i>misericors</i> .
有多的 yeoù tō tŷ. Copieux, <i>co-</i>	有雲的 yeoù yŷn tŷ. Nuageux, <i>ne-</i>
pius.	bulosus.
有嫉妒的 yeoù tsŷ toŷ tŷ. En-	有熱切的 yeoù jŷ tsŷ tŷ. Pieux,
vieux, <i>invidiosus</i> .	<i>pius</i> .
有尖的 yeoù tsŷ tŷ. Épineux, <i>spi-</i>	有味道的 yeoù oŷy taō tŷ. Sa-
nosus.	voureux, <i>sapidus</i> .
有名聲的 yeoù mŷn chŷn tŷ. Fa-	
meux, <i>famosus</i> .	

VIII. — Les adjectifs dont la désinence est en *ique*, du grec *ικος*, et du latin *icus*, indiquant une idée de *propriété*, d'*appartenance*, se traduisent, en chinois, par le verbe *yeoù 有*, avoir, *habere*, que l'on place avant le mot chinois.

EXEMPLES :

有魔鬼的 yeoù mò kouŷ tŷ. Dia-	lancolique, <i>melan-</i>
bolique, <i>diabolicus</i> .	<i>cholicus</i> .
有蠱脹病的 yeoù kouŷ toháng pŷn	有癱瘓的 yeoù fōng tán tŷ. Pa-
tŷ. Hydropique,	ralytique, <i>paralytic</i> .
<i>hydropicus</i> .	有疑感的 yeoù nŷ houŷy tŷ. Scep-
有憂氣的 yeoù ngeōu ky tŷ. Mé-	tique, <i>scepticus</i> .

DEGRÉS DE COMPARAISON.

DU COMPARATIF

Pŷ kiào tohē mŷn 比較之名。

Comme il peut y avoir entre les objets comparés un rapport de *supériorité*, d'*infériorité* ou d'*égalité*, on distingue de même trois sortes de comparatifs. Dans ce paragraphe et le suivant, nos lecteurs auront déjà occasion de remar-

quer la richesse et l'abondance de la langue chinoise. En retenant les exemples suivants, on traduira aisément tous les comparatifs chinois.

1. — COMPARATIF DE SUPÉRIORITÉ.

Ce comparatif se fait, en chinois, de plusieurs manières.

1^{re} manière. — L'idée se tourne ainsi : *cela comparé à ceci est.*

EXEMPLES :

M. Tōng est plus savant que M. Mâ (1). Tōng yê pỳ Mâ yê kén tsay' hiō
童爺比馬爺更才學。 Littéralement : Tōng dominus comparatus Mâ do-
mino magis (est) doctus.

Cette maison-ci est plus élevée que celle-là. Tohé ý kiēn fāng tsè pỳ lá kó
kén kaō 這一間房子比那更高。 Littéralement : hæc domus com-
parata huic est magis alta.

Ce riz est bon, mais celui-là est meilleur. Tohé kó mỳ haò, taó tỳ lá kó
kén haò 這個米好到底那個更好。 Littéralement : Hæc oryza bona,
attamen illa est melior.

2^e manière. — Au lieu de l'adjectif comparatif, les Chinois emploient plus volontiers le nom commun ou substantif. Ainsi, au lieu de dire : *Paul est plus savant que Pierre*, ils préfèrent dire : *la science de Paul est plus grande que celle de Pierre.*

EXEMPLES :

M. Mâ est plus savant que M. Lỳ. Tournez : la science de M. Mâ est plus grande que celle de M. Lỳ. Mâ yê tsay' hiō pỳ Lỳ yê tỳ kēn tá 馬爺才學比李爺的更大。 Littéralement : Mâ domini scientia comparata Lỳ domini (scientiæ) est major.

M. Pě est plus fervent que M. Ouên. Tournez : la ferveur de M. Pě est plus grande que celle de M. Ouên. Pě yê tỳ jě-tsiě pỳ Ouên yê tỳ kén tá 白爺的熱切比文爺的更大。 Littéralement : Pě domini fervor comparatus Ouên domini fervori est major.

3^e manière. — Le comparatif français exprimé par ces mots : *il vaut mieux, il est meilleur, il est préférable*, se traduit, en chinois, par ces mots : kén haò 更好 (meilleur), ou bien par ceux-ci : poũ joũ 不如, mò joũ 莫如, non sicut ac, ou bien encore par ces expressions synonymes : Lin kǒ 寧可, Lin yuén 寧願, il est préférable, *potius est.*

(1) Ces mots Tōng et Mâ sont des noms patronymiques chinois.

EXEMPLES :

La charité vaut mieux que l'obéissance. Tîn mín pòü joü kōng kîn 聽命不如恭敬。 Littéralement : *obedientia non potest comparari charitati.*

Il est préférable de mourir que de pécher. Lin kō ou Lin yuén sè pòü fán tsoü. 寧可 ou 寧願死不犯罪。 Littéralement : *potius est mori et non peccare.*

L'eau ne vaut pas le vin. Chouy pòü joü tsieou 水不如酒。

La connaissance du bien ne vaut pas l'amour du bien. Tchē chán pòü joü hao tchē 知善不如好之。 Littéralement : *noscere bonum non comparari (potest) amori illius.*

En fait de vêtement, on préfère la nouveauté; en fait de personne, on préfère l'âge avancé. (Prov.) Y mô joü sîn; jên mô joü kou 衣莫如新; 人莫如古。

Il n'y a rien de mieux que de perfectionner sa personne. Mô joü sieou ky chên 莫如修其身。

4^e manière. — Souvent on emploie la particule Tō 多, *beaucoup*, que l'on ajoute à l'adjectif.

EXEMPLES :

Cela est meilleur. Hao tō tō 好得多。

Plus éloigné. Yuèn tō tō 遠得多。

5^e manière. — La quantité dont une chose l'emporte sur une autre ou en est surpassée s'exprime, en chinois, par l'adjectif au positif, que l'on place avant le nombre de quantité. Ceci est très-pratique dans la langue orale.

EXEMPLES :

Plus haut de 4 pouces. Kao sé tsén tō 高四寸多。

Plus long de 2 pieds. Tchāng eúl tohē tō 長二尺多。

Plus court de 3 pouces. Touàn sän tsén tō 短三寸多。

Plus bas de 8 pouces. Gay loü tsén tō 矮六寸多。

6^e manière. Lorsque les mots de comparaison *plus de*, *moins de* se rapportent à une chose qui peut se compter, *plus* se rend, en chinois, par le mot tō 多, *moins*, par chaò 少. On les place comme dans les exemples suivants :

EXEMPLES :

Plus de dix taëls. Chē leàng tō 十兩多 (1).

Trois taëls plus six tsién. Sän leàng tō loü tsién 三兩多六錢 (2).

(1) Le taël est le synonyme du mot once, *uncia*. Un taël vaut environ 7 fr. 80 cent.

(2) Le tsién est la dixième partie du taël ou de l'once d'argent.

Dix livres moins 3 onces. Chě kīn chāo sān leàng 十斤少三兩 (1).
 Quatre ligatures moins 10 sapèques. Sé tiāo chāo chě kó tsān 四條少
 十个錢 (2).

7° *manière*. — Lorsque l'on interroge, l'adjectif reste souvent au positif, parce que, dans ce cas, le comparatif n'a pas besoin d'être exprimé.

EXEMPLES :

Quel est le meilleur? Là kó hāo sī 那个好些。

8° *manière*. — Les comparatifs faits à l'aide des prépositions suivantes yú 於, yú, ne se rencontrent que dans les livres. S'il arrive qu'on s'en serve dans la langue parlée, c'est lorsque l'on cite un texte, une maxime, un proverbe.

EXEMPLES :

L'empereur Houàng tí avait plus de prudence que Yáo et Chuén. Houàng tí hién yú Yáo Chuén 黃帝賢於堯舜。 Littéralement : Houàng tí prudens super Yáo et Chuén.

Les feuilles frappées par la bruine sont plus rouges que les fleurs de la deuxième lune. Chouāng yě hōng yú eúl yuě hoā 霜葉紅於二月花。

9° *manière*. — L'expression yī fā 一發, beaucoup plus, encore plus, sert à faire des comparatifs, usités seulement dans la langue écrite.

EXEMPLES :

La chose est beaucoup plus facile. Lá kó yī fā yōng yí 那个一發容易。
 Cela est beaucoup mieux. Yī fā miào leào 一發妙了。

10° *manière*. — Dans la langue écrite, on emploie souvent aussi le mot tohoũ 出, surpasser, exceller, sortir de.

EXEMPLES :

Il est plus savant que les autres. Tā tohoũ tohóng jén 他出衆人。
 Il est plus habile que les autres. Tā tohoũ sě tsay jén. 他出色才人。

11° *manière*. — On trouve encore dans les livres cinq ou six autres manières de faire des comparatifs. Nous nous bornons ici à citer l'emploi du mot yī 益, davantage, plus.

EXEMPLES :

Si l'eau est plus profonde. Jǒ chouy yī chēn 若水益深。

(1) La livre chinoise est de 16 onces.

(2) La ligature comprend 1,000 sapèques. La sapèque est une monnaie de billon, perforée par le milieu, et d'une valeur minime.

II. — COMPARATIF D'INFÉRIORITÉ.

Ces comparatifs se font presque tous sur le modèle des exemples suivants :

EXEMPLES :

La France est moins grande que la Chine. Fă kouě mō tē Tohōng kouě tohē yáng tá 法國莫得中國這樣大。 Littéralement : *Gallia non habet Sinarum amplitudinem*;

ou bien :

Fă kouě pỳ Tohōng kouě siào s̄y 法國比中國小些。 Littéralement : *Gallia comparata Sinis minor est*.

Cette maison est moins vaste que celle-là. Tohē ȳ kiēn fāng tsè mō tē lá kó tohē yáng kouān 這一間房子莫得那個這樣寬。

ou bien :

Tohē ȳ kiēn fāng tsè pỳ lá kó siào s̄y 這一間房子比那個小些。

III. — COMPARATIFS D'ÉGALITÉ.

I. — Les Chinois ont une tournure spéciale pour ce genre de comparatifs : *Paris est aussi grand que Pékin*. On dit en chinois : Paris, Pékin, ces deux villes, sont d'une égale grandeur. Telle est la tournure invariable dans la langue orale.

EXEMPLES :

Paris est aussi grand que Pékin (1). Fă kouě kīn tohēn Pě kīn eúl tohēn ȳ yáng kouān 法國京城北京二城一樣寬。

Aux solstices, les nuits sont aussi longues que les jours. Tōng hiá tohē toheóu yé ȳ yáng tohāng 冬至晝夜一樣長。

Ma robe est aussi longue que la sienne. Ngò t̄y chān tsè t̄á t̄y chān tsè toū ché ȳ yáng tohāng 我的衫子他的衫子都是一樣長。

Aimer quelqu'un autant que sa vie. Gay s̄y t̄á jōū sēn mīn ȳ pān 愛惜他如生命一般。

II. — Dans la langue écrite, le comparatif ne s'exprime pas s'il y a interrogation.

EXEMPLES :

De Sē ou de Chāng lequel est le plus sage (2)? Sē ȳ chāng ȳ choū hiēn? 師與商孰賢? Littéralement : *Sē cum Chāng (si comparentur) quis sapiens?*

(1) Si l'on traduisait le nom de la ville de Paris par ces mots : Pā l̄y 巴里, peu de Chinois comprendraient. Nous traduisons ainsi : la capitale de la France, comme les Chinois, parlant de Pékin, disent : la capitale du Nord, *Pě australis kīn metropolis*.

(2) Sē et Chāng sont deux disciples de Confucius.

Pour les talents, c'est un homme aussi distingué que *Lý táy pě. Tsě jèn tāng ohé Lý táy pě y' lieū jèn ǒ* 此人當是李太白一流人物。

III. — Les Chinois, même dans la conversation, font un usage fréquent de comparaisons, tirées les unes des mœurs de certains personnages anciens qui ont laissé une réputation bonne ou mauvaise, les autres tirées de la nature. De même que nous disons d'un bel homme, c'est un Adonis; d'un prince cruel, c'est un Néron; d'un poète fameux, c'est un Corneille, etc.; ainsi les Chinois ont-ils une foule de comparaisons du même genre, que tout le monde entend. Il est important de recueillir sur un album toutes ces sortes de comparaisons. (Voir, à la II^e partie de la Grammaire, le chap. VIII, qui a pour titre : *Richesse et abondance de la langue chinoise.*)

DU SUPERLATIF.

Tohé kǎ tǎ 至極的。

Nous distinguons trois espèces de superlatifs : le superlatif *absolu*, le superlatif *relatif*, le superlatif *excessif*. — Les formes chinoises sont très-variées et très-nombreuses pour exprimer ces divers degrés de superlatifs.

I. — SUPERLATIF ABSOLU.

Ce superlatif indique une qualité, sans aucune comparaison avec d'autres objets de même espèce.

1^{re} forme. — On ajoute à l'adjectif ces mots : *tě hèn 得狠* ou *tě kǐn 得緊* (1). Cette forme est la plus usitée dans la langue orale.

EXEMPLES :

Le style de Confucius est très-serré. *Kǒng tsè ouén fá chēn tě hèn* 孔子文法深得狠。

La tour de Nan kin (2) est très-élevée. *Lán kǐn tǎ kaō tě hèn* 南京塔高得狠。

Le palais d'été est très-beau à voir (3). *Yuèn mǐn yuèn haō kǎn tě hèn*. 這明園好看得狠。

(1) Dans les livres, au lieu des mots *tě hèn*, on trouve ceux-ci qui ont le même sens et qu'on emploie pour l'euphonie : *tǎ kǐn 的緊*, v. g. : *très-joyeux. Houān hì tǎ kǐn 歡喜的緊*.

(2) Ces mots *Nán kǐn* signifient capitale du midi, comme ceux de *Pě kǐn* signifient capitale du nord.

(3) Ce palais des empereurs de la Chine a été presque ruiné lors de la guerre contre la Chine par les Anglais et les Français en 1860.

Je suis très-content. Ngò hý houān tē hèn. 我喜歡得狠。
 Ce matin il fait très-froid. Kín tsao lèn tē hèn. 今早冷得狠。
 Le piment est très-mordant. Hoā tsiaō lă tē hèn. 花椒辣得狠。

2° forme. — On fait précéder l'adjectif de l'un ou l'autre de ces mots :
 tohé 至 ou tsouý 最, qui indiquent l'*extrême*, le *suprême degré*.

EXEMPLES :

Dieu est très-clément. Tiēn tchou tché jēn. 天主至仁。
 Nous sommes amis intimes. Ngò yù niēn hiōng tohé kiaō. 我與年兄至交。
 Cela est très-précieux. Tsoúy kouý. 最貴。
 Vos paroles sont bien vraies. Niēn hiōng tohé yēn tsoúy ché. 年兄之言
 最是。
 Vous avez là une très-bonne idée. Ngý sò kién tsoúy ohán. 你所見
 最善。

3° forme. — On répète l'adjectif, soit simple, soit composé. Cette forme est
 aussi élégante qu'elle est expressive.

EXEMPLES :

Très-bon. Haò haò tỹ. 好好的。
 Très-petit. Siào siào tỹ. 小小的。
 Très-évident. Mìn mìn pě pě tỹ. 明明白白的。
 Très-grand pécheur. Tchóng tchóng tsoúy jēn. 重重罪人。
 Parler très-obscurément, par mille détours. Ouy ouy kiou kiou chò. 委委
 曲曲說。
 Interroger avec soin. Sý sý fàng ouén. 細細訪問。
 Faire une révérence très-profonde. Chēn chēn tà ý kōng. 深深打一恭。
 Parler de la manière la plus positive. Chò tē hò hò hién hién. 說得活活
 現現。
 Marcher avec de très-grands airs. Hín hín teōu teōu tseòu. 興興頭
 頭走。

4° forme. — On emploie l'expression cháng tèn tỹ 上等的, qui veut
 dire : le *suprême degré*, le *degré supérieur*, ou celle de cháng pín tỹ 上品的,
 qui a le même sens. L'opposé est hiá tèn tỹ ou hiá pín tỹ, le *plus bas degré*.
 L'usage indique les cas où l'on se sert de ces expressions.

EXEMPLES :

La contrition parfaite. Cháng tèn tỹ tōng houý. 上等的痛悔。
 La contrition imparfaite. Hiá tèn tỹ tōng houý. 下等的痛悔。
 Élève très-accompli. Cháng tèn tỹ hiō sēn. 上等的學生。
 Élève médiocre. Tchōng tèn tỹ hiō sēn. 中等的學生。

Élève très-faible. *Híá tèn tǐ hiǒ sēn* 下等的學生。

Remède souverain. *Cháng tèn tǐ yǒ* 上等的藥。

5° *forme.* — L'expression *dix parties*, *chě fén* 十分 fait en chinois un superlatif absolu. Ainsi l'on dit :

Très-grand. *Chě fén tá* 十分大。

Très-bon. *Chě fén hào* 十分好。

Très-joyeux. *Chě fén hǐ houān* 十分喜歡。

D'une beauté incomparable. *Chě fén mey máo* 十分美貌。

Les reines-marguerites sont épanouies; elles répandent la plus délicieuse odeur. *Kioǔ hoā kāy leào*, *chě fén lán mán* 菊花開了十分攏蔓。

J'ai ouï dire que sa fille était la plus belle et la plus savante. *Ngò ouēn tá lín gay chě fén tsay mey* 我聞他伶愛十分才美。

Cette affaire marche à merveille. *Tsě sé chě fén chuēn liēu* 此事十分順溜。

6° *forme.* — Dans la langue écrite, on emploie plus volontiers l'une des *neuf* particules suivantes pour faire le superlatif. Ces particules se placent toutes, excepté la dernière, avant l'adjectif. Leur signification est à peu près la même; elles marquent l'*excès*, la *perfection*, le *degré absolu*; mais chacune avec des nuances qu'il n'est pas possible de faire saisir à un jeune sinologue. La lecture des auteurs chinois fait sentir peu à peu la variété légère des acceptions de chacune de ces particules et les cas où il faut les employer.

EXEMPLES :

1° La particule *taǐ* 太。

太要緊 <i>Taǐ yáo kǐn</i> . Très-nécessaire.	不要太謙 <i>pōu yaó taǐ kiēn</i> . Ne soyez pas si modeste.
太容易 <i>taǐ yōng yí</i> . Très-facile.	這太奇了 <i>tohé taǐ kǐ leào</i> . Voilà une chose très-singul.
太早 <i>taǐ tsào</i> . Très-matin.	

2° La particule *tsiǎ* 切。

切要緊 <i>tsiǎ yáo kǐn</i> . Très-nécessaire.	切愛 <i>tsiǎ gay</i> . Très-grand amour.
	切碎 <i>tsiǎ soúy</i> . Très-menu.

3° La particule *tsuě* 絕。

絕妙 <i>tsuě miáo</i> . Très-admirable.	絕無 <i>tsuě oǔ</i> . Absolument non.
絕好 <i>tsuě hào</i> . Très-bon.	

4° La particule *chén* 甚。

甚美 <i>chén mey</i> . Très-beau.	甚靈 <i>chén lǐm</i> . Très-excellent.
甚明 <i>chén mǐn</i> . Très-évident.	甚醜 <i>chén tcheōu</i> . Très-vilain.
甚少 <i>chén chao</i> . Très-peu.	

5° La particule kǐ 極。

極妙 kǐ miáo. Très-admirable.

極白 kǐ pē. Très-blanc.

極厚 kǐ heóu. Très-épais.

6° La particule Tóng 痛。

痛愛 tóng gay. Aimer souverainement.

痛恨 tóng hén. Détester souverain.

痛欲 tóng yóu. Désirer souverain.

7° La particule tóhóng 重。

重愛 tóhóng gay. Aimer excessivement.

重貴 tóhóng kouý. Estimer considérablement.

重哭 tóhóng kouǐ. Pleurer amèrement.

重罪人 Tóhóng tsoúy jên. Un très-grand pécheur.

8° La particule numérique ouán 萬, dix mille, soit seule, soit multipliée encore par mille, tsién ouán 千萬。

EXEMPLES :

Le roi des rois. Ouán ouáng tohē ouáng 萬王之王。

Le sage des sages. Ouán kiün tohē kiün 萬君之君。

Le maître des maîtres. Ouán sē tohē sē 萬師之師。

Venez demain de très-bonne heure. Mìn jě tsién ouán tsaò sý laý 明日千萬早些來。

N'oubliez pas notre engagement de demain. Mìn jě tohē yǒ tsién ouán pǒu kǒ ouáng 明日之約千萬不可忘。

Il n'eut pas le plus petit doute. Ouán ouán pǒu ngý 萬萬不疑。

9° La particule toǔ 篤, qui se place après l'adjectif.

EXEMPLES :

病篤 Pín toǔ. Maladie très-grave.

渠篤 kiú toǔ. Trop bon.

敦篤 tēn toǔ. Très-sincère.

9° forme. — Les Chinois ont un idiotisme qui tient lieu de superlatif, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite. Il consiste à répéter le mot en plaçant au milieu le nom de nombre un, y 一, et quelquefois ceux de trois, sán 三, quatre, sé 四. Cette tournure répond assez à un hébraïsme fort commun dans l'Écriture sainte.

EXEMPLES :

Pensez-y fort sérieusement. Ngý siàng y siàng 你想想。

Regardez très-attentivement. Ngý kán y kán 你看一看。

Rechercher avec une grande diligence. Fàng y fàng 訪一訪。

Réfléchir beaucoup. Tsaý sán sē 再三思, ou bien Tohóng sé siàng 重四想。

II. — SUPERLATIF RELATIF.

Ce genre de superlatif exprime la qualité par comparaison avec une autre chose. Voici les deux formes les plus communes pour exprimer ce degré de superlatif.

EXEMPLES :

Il est le plus savant des hommes. Toũ choũ jên louý, tǎ ché teũ y kó
讀書人內。他是頭一個。 Littéralement : *inter studentes homi-*
nes, ille est prior.

Il est mon plus fidèle ami. Ngò tỹ pǒng yeũ louý, tǎ ché teũ y kó 我的
朋友內。他是頭一個。 Littéralement : *inter amicos meos, ille*
est prior.

De toutes les affaires humaines le mariage est la plus importante. Houēn
yñ lày jên sēn tý y kióon tá sé. 婚姻乃人生第一件大事。

III. — SUPERLATIF EXCESSIF.

Les Chinois ont un très-grand nombre de formules pour marquer le superlatif au degré *le plus élevé*, au *degré excessif*. Nous nous bornons à en indiquer dix ou onze des plus usitées.

1^{re} forme. — A ces mots tǎ hèn 得狠, qui servent à faire les superlatifs ordinaires, on ajoute ceux-ci : kó yá 過餘 ou kó fén 過分, qui peuvent se traduire ainsi : *au-delà de toute expression* ou de toutes les bornes.

EXEMPLES :

Misérable au-delà de tout ce qu'on peut dire. Tsaō niě tǎ hèn kó yá 遭
得狠過餘。

Vous êtes trop généreux avec moi. Jên hiōng kó yá yóng hoúy 仁兄過
餘用惠。

2^e forme. — On emploie l'une de ces expressions : mô pý tỹ 莫比的
ou pý tỹ 無比的 qui veulent dire : *au-dessus de tout, qui ne peut être*
comparé à rien.

EXEMPLES :

Le péché est le plus grand de tous les maux, ou, un mal incomparable.
Tsoúy mô pý tỹ tá ngò 罪莫比的大惡。

La piété filiale est ce qu'il y a de plus grand dans les œuvres de l'homme.
Jên tohē hñ mô tá yá hiaó 人之行莫大於孝。

3^e forme. — Cette tournure chinoise est plus usitée dans les livres que dans
la conversation. Elle répond un peu à ces mots français : *par-dessus tout, plus*

que tout; seulement l'expression chinoise a bien plus de force. Elle veut dire littéralement : *ce qui surpasse même les dix mille choses*. Yû ouán yeòu tchē cháng 于萬有之上。

EXEMPLES :

Aimer Dieu par-dessus tout. Gaý Tiēn Tchòu yû ouán yeòu tchē cháng
愛天主于萬有之上。

La difficulté est immense. Yeòu ouán fén làn tchēn 有萬分難成。

4° forme. — On ajoute au superlatif ordinaire ces mots : où touý tÿ
無對的, sans aucune comparaison possible.

EXEMPLES :

Très-respectable. Tchē tsēn oÿ touý tÿ 至尊無對的。

Très-élevé. Tchē kaō où touý tÿ 至高無對的。

5° forme. — Dans les livres, on rencontre sans cesse ces formes-ci de superlatif excessif : pòu chēn 不勝, *inexprimable, sans bornes*, ou pòu tsuē 不絕。

EXEMPLES :

Sa joie était sans égale. Hÿ pòu tsé chēn 喜不自勝。

Ne pas revenir de son étonnement. Pòu chēn kīn yá 不勝驚訝。

Son trouble et sa confusion sont inexprimables. Pòu chēn houáng tohén
不勝惶怔。

Ma reconnaissance sera sans bornes. Pòu chēn kàn gēn 不勝感恩。

La joie du père et du fils à se revoir fut au au comble. Fou tsè siāng kién
pòu chēn tohē hÿ 父子相見不勝之喜。

Il vantait ces fleurs d'une manière inouïe. Kouá tsiāng haò hoā pòu tsuē
誇獎好花不絕。

6° forme. — L'expression dix parties, chě fén 十分, fait un superlatif ordinaire. Mais si l'on emploie un nom de nombre supérieur à celui-là, le superlatif est alors *excessif*.

EXEMPLES :

Le mariage est plus que réglé. Houēn ÿn ÿ yeòu chě eál fén ouèn leào
婚姻已有十二分穩了。

S'il n'avait pas pour vous une affection sans bornes. Jǒ pòu ché eál chě fén
kīn tohóng 若不是二十分敬重。

7° forme. — Les expressions feý chāng 非常, ý chāng 異常, *très-extraordinaire, qui surpasse le commun*, font aussi un superlatif excessif très-souvent employé.

EXEMPLES :

Il était doué, en naissant, d'une beauté prodigieuse. Sēn tē tsē sē feý
chāng 生得姿色非常。

Ce Yáng est d'une perversité dont on n'a pas d'idée. Yáng tsǝ kiǝn ngǝ y chǎng 楊賊奸惡異常。

Voyant cette beauté si rare. Kiǝn tǎ meý loǝ y chǎng 見他美鹿異常。

8° forme. — Les deux expressions suivantes : pǝ y 不已 et pǝ tǝ 不題 se rencontrent souvent dans les livres de bonne littérature, et marquent toutes deux le superlatif excessif.

EXEMPLES :

A cette vue les trois hôtes demeurèrent dans un étonnement qui ne peut se rendre. Sǎn jǝn kǎn leǝ kiú tǎ kǝn pǝ y 三人看了俱大驚不已。

Il fut prodigieusement mortifié de ce contre-temps. Tǎ toheǝu tohǎng pǝ y 他惆悵不已。

Il éprouva la joie la plus excessive. Mǎn sǝn houǎn-hý pǝ tǝ 滿心歡喜不題。

Se livrer à des réflexions sans bornes. Siǎng sǝ pǝ tǝ 相思不題。

Rire d'un rire inextinguible. Siǎo pǝ tǝ 笑不題。

9° forme. — L'expression pý tǎ chǎng 比他上, en le comparant mettre au-dessus, est fort élégante, en chinois, mais on ne l'emploie que dans le style écrit.

EXEMPLES :

Personne n'est plus beau de figure que lui. Jǝn ǝu jǝn pý tǎ pǝ chǎng 人物人比他不上。

10° forme. — Les mots ǝu chouǎng 無雙, sans pareil, sans égal, et ceux-ci : ǝu tsǝ 無測, sans mesure, qui ne peut être mesuré, sont deux formes d'un bon goût et très-communes.

EXEMPLES :

Vous êtes, en âge, en talent, en beauté, sans pareil dans l'Empire. Tsǝn niǝn tsǎy meý kouǝ sé ǝu chouǎng 青年才美國士無雙。

Quel inépuisable sujet de douleur ! ǝu pǝ tsǝ tǝhǝ yeǝu 無不測之憂。

11° forme. — On se sert du verbe tǝhǝ 出, sortir de, dépasser beaucoup, pour faire une forme de superlatif excessif.

EXEMPLES :

Ma joie surpasse de beaucoup mes espérances. Hý tǝhǝ ǝuǎng ǝuáy 喜出望外。

C'est un talent des plus extraordinaires. Ché tǝhǝ sé tsǎy jǝn 是出色才人。

CHAPITRE IV.

DES ADJECTIFS NUMÉRAUX

ou

DES NOMS DE NOMBRE EN CHINOIS (1).

數名 Sou mîn.

1^o Système décimal très-ancien chez les Chinois. — 2^o Des nombres *cardinaux*. Manière de les former. Cinq formes d'écriture pour ces nombres. — 3^o Des noms numéraux, ou autrement des particules numériques, exclusivement propres à la langue chinoise. Leur utilité. — 4^o Des nombres ordinaux. — 5^o Des nombres partitifs. — 6^o Division de l'année, du mois, des jours, des heures, de la semaine, en chinois. — 7^o De l'abaque chinois ou machine à compter. Son utilité. Manière de s'en servir. — 8^o Des barres numériques. — 9^o Spécimens des anciens chiffres chinois en écriture *Tohouán* 篆 et en écriture *cháng fāng tá tchouán* 上方大篆.

I. — SYSTÈME DÉCIMAL CHEZ LES CHINOIS.

Le système décimal, si moderne chez nous, est connu et suivi en Chine depuis une époque fort ancienne. La manière de compter en Chine est très-simple et très-facile à retenir; car tous les mots qui expriment les noms de nombres usuels se réduisent à *treize*. Les dix premiers noms se combinent entre eux dans un ordre naturel et régulier. Avec les *treize mots* consacrés aux termes usuels, on pourrait pousser la numération jusqu'aux *billions exclusivement*. Si l'on avait besoin de pousser plus loin le calcul, il serait possible d'exprimer, même par un seul caractère, les sommes les plus élevées, telles que celles que l'on rencontre dans les calculs astronomiques.

Outre les noms de nombre *ordinaux* et *cardinaux*, les Chinois ont une espèce de mots *explétifs* très-ingéieusement inventée, vu le génie exceptionnel de leur langue. On a donné à ces mots explétifs le nom de *particules numériques*. Nous en parlerons dans un article à part.

II. — NOMBRES CARDINAUX.

Comme tous les mots chinois, les noms de nombre restent invariables et ne prennent jamais aucune marque distinctive, quand ils ne se rapportent pas à un substantif. Bien qu'on les prononce de la même manière, il y a quatre formes

(1) Il y aurait un travail intéressant à faire sur l'*arithmétique des Chinois*. Ce travail serait d'autant plus piquant que leur méthode originale est loin d'être dépourvue de vues neuves pour les Européens.

d'écriture pour les noms de nombre usuels. La première est la plus simple, la plus ancienne et la plus commune dans la pratique. La deuxième a été composée, à dessein, avec des traits plus nombreux, plus compliqués. On s'en sert dans les actes publics, dans les écrits d'achat, de vente, afin d'empêcher les fraudes et les altérations dans les affaires importantes. On leur donne le nom de *chiffres officiels*, *kouān tsé* 官字. La forme d'écriture de ces deux genres est de celle que l'on nomme *kiāy choū* 楷書. La troisième manière d'écrire les noms de nombre est une forme abrégée, cursive, à la volée, que l'on nomme : *caractères tsaō* 草字. La quatrième est une forme simple, exclusivement employée dans le commerce pour numéroter les marchandises, faire d'autres indications de ce genre. On les trace avec une grande facilité. Ils portent le nom de *gán mà tsé* 暗馬字.

Dans la haute antiquité chinoise, la forme d'écriture des noms de nombre était en rapport avec l'écriture courante de l'époque. Nous renvoyons à la fin de ce chapitre deux tableaux qui donnent la forme antique des noms de nombre. Ces tableaux peuvent être utiles à ceux qui s'occupent de l'antiquité.

TABLEAU DES NOMS DE NOMBRE

AVEC LES QUATRE FORMES D'ÉCRITURE.

VALEURS.	PRONONCIATION.	ÉCRITURE dite <i>Kiāy choū</i> 楷書。		CHIFFRES en écriture <i>tsaō</i> 草。	CHIFFRES du commerce. 4 ^e FORME.
		1 ^{re} FORME.	2 ^e FORME.		
1	ÿ	一	壹	一	一
2	oül	二	貳	二	二
3	sān	三	參	三	三
4	sé	四	肆	四	四
5	oü	五	伍	五	五
6	loü	六	陸	六	六
7	tsÿ	七	柒	七	七
8	pä	八	捌	八	八
9	kieou	九	玖	九	九
10	chě	十	拾	十	十
100	pě	百	百	百	百
1,000	tsiën	千	千	千	千
10,000	ouán.	萬	萬	萬	萬
					○ zéro.

Suite de la manière de compter.

十一	chě yǐ.	11	onze. Littér. : dix-un, <i>undecim</i> .
十二	chě èr.	12	douze. — dix-deux, <i>duodecim</i> .
十三	chě sān.	13	treize. — dix-trois.
十四	chě sì.	14	quatorze. — dix-quatre, etc.
十五	chě wù.	15	quinze.
十六	chě liù.	16	seize.
十七	chě qī.	17	dix-sept.
十八	chě bā.	18	dix-huit.
十九	chě jiǔ.	19	dix-neuf.
二十	èr chě.	20	vingt, deux-dix.
二十一	èr chě yǐ.	21	vingt et un, deux dix un.
三十	sān chě.	30	trente, trois dix.
四十	sì chě.	40	quarante, quatre dix.
五十	wù chě.	50	cinquante.
六十	liù chě.	60	soixante.
七十	qī chě.	70	soixante-dix.
八十	bā chě.	80	quatre-vingts.
九十	jiǔ chě.	90	quatre-vingt-dix.
百	pě.	100	cent.
一百	pě.	100	un cent.
二百	èr pě.	200	deux cents.
三百	sān pě.	300	trois cents.
千	tsiēn.	1,000	mille.
一千	yǐ tsiēn.	1,000	un mille.
二千	èr tsiēn.	2,000	deux mille.
三千	sān tsiēn.	3,000	trois mille.
一萬	yǐ wàn.	10,000	dix mille.
二萬	èr wàn.	20,000	vingt mille.
三萬	sān wàn.	30,000	trente mille.
十萬	chě wàn.	100,000	cent mille.
一百萬	yǐ pǎi wàn.	1,000,000	un million.
二百萬	èr pǎi wàn.	2,000,000	deux millions.
一千萬	yǐ qiān wàn.	1,000,000,000	un milliard.

L'expression chinoise qui indique l'absence d'une quantité dans un nombre, ou le zéro, est *lín* 零, *plus, reste*. Ainsi, par exemple, cent trois, *yǐ - pǎi lín sān kǎo* 一百零三个, c'est-à-dire : cent, plus trois. On l'écrit, dans les noms de nombre, par un ○, qui, en chinois, ne veut jamais indiquer autre

chose que le vide ou l'absence d'une quantité. Cet ○ ou ce zéro ne sert donc jamais aux Chinois de multiplicateur, comme chez nous.

Bien que, dans l'usage ordinaire, on ait rarement besoin d'autres mots pour exprimer les quantités, et qu'on se serve, en écrivant, d'autres caractères, il arrive de rencontrer, mais dans les livres seulement, des caractères exprimant des quantités fort élevées, et s'écrivant par un seul signe. Nous les donnons ici :

億	y.	Cent mille.	Vulgairement :	十萬	chě ouán.
兆	tcháo.	Un million.	—	一百萬	ý pě ouán.
京	kīn.	Dix millions.	—	一千萬	ý tsién ouán.
秭	tsè.	Cent millions.	—	萬萬	ouán ouán.
孩	Kaī.	Un milliard.			
壤	Jàng.	Dix milliards.			
溝	keōu.	Cent milliards.			
澗	kién.	Un billion.			
正	tohén.	Dix billions.			
載	tsaỳ.	Cent billions (1).			

REMARQUES.

1° Lorsque l'on parle d'un nombre indéterminé, incertain, au-dessous de dix, comme, par exemple, *trois ou quatre, cinq ou six*, on n'exprime jamais en chinois la conjonctive *ou*. On dit simplement :

三四 sān sé. Trois-quatre.

五六 où loũ. Cinq-six.

Si le nombre dépasse *dix*, on l'exprime ainsi :

十多个 chě tō kó. Plus de dix.

十多年 chě tō nién. Plus de dix ans, ou 十多年多 chě nién tō.

一百多里 ý pě tō lý. Plus de cent lieues, ou bien 一百餘里 ý pǐ yá lý.

Souvent aussi les Chinois se servent, dans ce cas, des mots à peu près, *environ*, tchā pōũ tō 差不多 (2).

差不多一百里 tchā pōũ tō ý pě lý. Environ cent lieues.

差不多四里 tchā pōũ tō sé lý. Environ quatre lieues.

2° Lorsque le nombre cardinal est pris pour nombre ordinal, comme dans les exemples suivants, on les traduit ainsi :

(1) Ces noms de nombre sont tirés du Dictionnaire de Kāng-hý. En parlant de ce dernier nombre, l'ouvrage dit : 載地不載也。

(2) Cette expression signifie littéralement : *absence non multiple*, il ne s'en faut pas beaucoup.

標思第十四位 Louý sē tí chě sé oúy. Louis XIV, *Ludovicus, quarta decima persona.*

必約第九位 Pý yě tí kieò ouf. Pie IX, *Pius, nona persona.*

3° Lorsque l'on veut exprimer la durée de règne d'un prince, on dit, en chinois, v. g. : *Il a été sur le trône quatorze ans.* Tã tsaf ouf chě sé niên 他在位十四年。

4° Les chiffres de commerce ont une forme particulière, comme on le voit au tableau de la page 98. Ils se placent, comme nos chiffres arabes, en lignes horizontales; on les lit de gauche à droite. Dans les nombres composés de mille, centaines, dizaines et unités, les coefficients se placent au-dessus de chaque degré correspondant. Ainsi, pour représenter les trois sommes suivantes, on disposera les chiffres de cette manière :

4	5	6	2		1	8	7	2		4	2	4
X	夕	土			丨	言	土			X	丨	
千	百	十	一		千	百	十	一		百	十	X

Le ○ ne s'emploie qu'au milieu des nombres pour indiquer seulement l'absence d'un degré intermédiaire. Jamais on ne le place à la fin d'une quantité.

EXEMPLES :

1	0	8	0	4
丨		言		
万	○	百	○	X

S'il s'agit d'un nombre plein, sans addition d'unités, le multiplicateur se place sur la même ligne et précède le degré décuple.

EXEMPLES :

3	0	0	0		4	0	0		6	0
一	千				X	百			土	十
										, etc.

Les Chinois emploient quelquefois dans les livres une sorte de barre, dans le genre des chiffres de commerce. Bien que cet usage soit rare, nous donnons le tableau de ces barres numérales à la page 111.

III. — DES NOMS NUMÉRAUX OU DES PARTICULES NUMÉRALES.

Les anciens missionnaires de la Chine ont donné à cette classe de mots chinois le nom de *particules numérales* ou *numériques*. Malgré l'idée assez vague qui s'attache à ce nom, on a continué à le donner à cette classe de mots. Un auteur moderne a cru mieux les définir, en les appelant : *substantifs auxiliaires*. Cette définition n'a que le mérite d'être plus vague que l'ancienne.

Les Chinois ont eu l'idée de choisir dans leur langue un certain nombre de mots exprimant, les uns, une idée générale, mais caractéristique; les autres, une propriété frappante d'objets. Ces mots expriment, par exemple, la longueur, l'étendue, l'unité, la parité, la rondeur, la hauteur, un fragment, un objet roulé, une forme pointue, etc. Les Chinois ajoutent cette espèce de mots aux noms de nombre cardinaux.

Ainsi, une *table* devrait rigoureusement se traduire, en chinois, par ces mots : *ÿ tohō tsè* 一桌子, *una mensa*, mais on ne serait pas compris. Il faut dire : *ÿ tchāng tohō tsé* 一張桌子. Le mot *tchāng* est ici particule numérale, accompagnant le nom de nombre chaque fois qu'il est question d'un objet de longueur, d'étendue. Un couteau, littéralement : *ÿ taō* 一刀. Ces deux mots, dans le langage parlé, ne seraient pas compris à cause des nombreux *homophones* chinois. Mais si l'on dit : *ÿ pà taō* 一把刀, chacun comprendra de suite. La particule *pà* sert à indiquer tout objet ayant un manche. Un parapluie se dira de même : *ÿ pà sà* 一把傘. Ces deux mots seuls : *ÿ sà* seraient inintelligibles. Une paire de bas : *ÿ chouāng ouà tsè* 一雙襪子. La particule *chouāng* indique toute espèce d'objets doubles, ou les noms d'objets pairs. Si l'on demandait à quelqu'un, par exemple, combien il a de paires de bas, il répondrait en chinois, comme nous le faisons en français : trois, quatre paires, *sān sé chouāng*, sans répéter le mot *bas*. Les objets disposés en ligne, en rang, se désignent par la particule numérale *hāng* 行. Ainsi, on dira : une ligne, une rangée de maisons, *ÿ hāng fāng tsè* 一行房子. Le mot *keoŭ* 口, bouche, est la particule numérale qui sert à désigner, entre autres, les membres d'une famille. On dira : *pā keoŭ jân* 八口人, huit bouches, au lieu de huit personnes.

Par l'usage que les Chinois font de cette classe de mots, on voit que, dans leur esprit, ce ne sont pas de véritables noms de nombre. C'est là pourtant le côté qui a frappé davantage l'esprit de ceux qui les ont désignés les premiers sous le nom de *particules numériques*. Ces mots ne sont pas strictement des noms de nombre. Leur rôle est premièrement de faire éviter, dans la langue parlée, l'équivoque, l'obscurité; deuxièmement, d'exprimer la chose avec plus de grâce, plus d'élégance et plus de clarté; troisièmement, d'établir une sorte de distinction entre les choses générales et les choses particulières. Il est à remarquer que les choses qui ne sont pas susceptibles d'être divisées en parties ne sont jamais précédées de la *particule numérale*. On ne peut jamais omettre à volonté ces particules dans la conversation. Le moindre inconvenient serait de n'être pas compris.

Les particules numériques ne sont pas des mots exclusivement affectés à cet usage. Isolés des nombres cardinaux, ils ont leur signification propre.

Le nombre des particules numériques dépasse un peu la centaine. Nous les

avons réunies, en forme de tableau alphabétique, dans notre *Dictionnaire français-chinois*, au mot *caractère*, page 67. Nous y renvoyons le lecteur.

L'usage de ces particules étant très-régulier n'offre dans la pratique aucune difficulté. Nous avons dans la langue française certains mots qui ressemblent beaucoup aux particules numérales chinoises, et font assez bien le rôle de ces particules. Nous disons, par exemple, une pièce de toile, un rouleau de papier, un acte de comédie, un grain de sable, une goutte d'eau, un monceau de paille, une pile de bois, etc.

Tous ces mots *rouleau*, *pièce*, *acte*, *grain*, *monceau*, *pile*, et une foule d'autres de ce genre, représentent assez bien cette classe de mots chinois, et semblent très-propres à faire comprendre le rôle des particules numérales en chinois.

IV. — DES NOMBRES ORDINAUX.

Les nombres ordinaux se forment, en chinois, par la simple addition du mot *tý* 第 au nom de nombre cardinal. Ainsi l'on dit :

第一 <i>tý ý</i> . Le premier, <i>primus</i> .	第十 <i>tý chě</i> . Le dixième, <i>decimus</i> .
第二 <i>tý eúl</i> . Le deuxième, <i>secundus</i> .	第二十 <i>tý eúl chě</i> . Le vingtième, <i>vigesimus</i> .
第三 <i>tý sãn</i> . Le troisième, <i>tertius</i> .	第三十 <i>tý sãn chě</i> . Le trentième, <i>trigesimus</i> .
第四 <i>tý sé</i> . Le quatrième, <i>quartus</i> .	第一百 <i>tý ý pě</i> . Le centième, <i>centesimus</i> .
第五 <i>tý oũ</i> . Le cinquième, <i>quintus</i> .	第一千 <i>tý ý tsien</i> . Le millième, <i>millesimus</i> .
第六 <i>tý loũ</i> . Le sixième, <i>sextus</i> .	
第七 <i>tý tsý</i> . Le septième, <i>septimus</i> .	
第八 <i>tý pã</i> . Le huitième, <i>octavus</i> .	
第九 <i>tý kieũ</i> . Le neuvième, <i>nonus</i> .	

Pour exprimer le nombre *de fois*, on dit en chinois :

- 一次 *ý tsě*. Une fois, *semel*, ou bien 一回 *ý houý*.
- 二次 *eúl tsě*. Deux fois, *bis*, — 二回 *eúl houý*.
- 三次 *sãn tsě*. Trois fois, *ter*, — 三回 *sãn houý*.

Ainsi de suite.

Dans les livres on emploie souvent, au lieu des précédents, les mots qui suivent : *tsaõ* 遭, *piõn* 遍, *fãn* 番。

三遭他這裡來了 *Sãn tsaõ tá' tohé lý laý leaõ*. Il est venu ici trois fois.
 你幾遭這裡來了 *Ngý ký tsaõ tché lý laý leaõ*. Combien de fois êtes-vous venu ici?

幾番要來看你 *Ký fãn yaó laý kãn ngý*. Que de fois j'ai voulu venir vous voir!

REMARQUES.

1° Dans les livres, on emploie assez souvent, pour marquer la division en quatre, les premiers caractères du livre sacré qui porte le nom de *y k'in* 易經。 Ces caractères sont : 元 *yuên*, 亨 *hên*, 利 *ly*, 貞 *tohên*.

2° Les Chinois ont un cycle *dénaire* pour la division du temps, et un autre *duodénaire* pour celle des heures de la journée. S'ils ont à marquer une division en dix, en douze parties, ils font usage de chacun des caractères de ces cycles. Toutefois, la pratique en est bannie de la langue parlée. La combinaison de ces deux cycles, répétée cinq et six fois, a fourni aux Chinois leur fameux cycle de soixante ans. (Voir les mots *cycle* et *heure*, dans notre *Dictionnaire*.) En géométrie, ils font usage des premiers caractères de ce même cycle, là où nous employons les lettres *A. B. C. D.*

3° Dans la division d'objets en grand, les Chinois se servent des mots *cháng* 上, *tchōng* 中, *hiá* 下, qui répondent à partie supérieure,

- moyenne,
- inférieure.

Ainsi, la première partie d'un ouvrage se dira *cháng kiúén* 上卷,
Celle du milieu. *tchōng kiúén* 中卷.
La dernière ou troisième partie. *hiá* 下卷.

V. — DES NOMBRES PARTITIFS.

Voici les expressions en usage dans la langue parlée :

- 半 *ǎ pán*. La moitié, une moitié, demi, une demie.
- 點半 *ǎ tiên pán*. Une heure et demie.
- 里半 *ǎ lý pán*. Une lieue et demie.
- 半點 *pán tiên*. Une demi-heure.
- 半里 *pán lý*. Une demi-lieue.
- 半信半不信 *pán sìn pán pŏ sìn*. Croire à moitié, à demi.
- 半生半活 *pán sên pán hô*. Demi-mort.
- 半人半鬼 *pán jên pán kouý*. Demi-mort de crainte.
- 半酣 *pán hân*. Demi-ivre, entre deux vins.

Les Chinois, pour dire : à demi, à moitié, usent souvent de cette formule-ci :

七死八活 *tsŷ sè pǎ hó*. A moitié mort.

Souvent on emploie la particule *yü* 餘 pour exprimer *plus, au-delà de, sans détermination fixe de temps.*

病了月餘 *pín leaò yüě yü*, *v. g.* Il a été malade plus d'un mois.

住了月餘 *tchoú leaò yüě yü*. Il s'arrêta plus d'un mois.

Pour exprimer la division en parties, les Chinois procèdent comme nous, en prenant pour base le tiers, le quart, le dixième, etc.

Ainsi, ils disent :

Pour le tiers :

三分有一分 *sān fén yeòu yī fén*, c'est-à-dire de trois parties il y en a une, ou bien : 三分有一股 *sān kòu yeòu yī kòu* 三分有一股。

Pour le quart :

四分有一分 *sé fén yeòu yī fén*, c'est-à-dire, de quatre parties il y en a une.

Pour les trois quarts :

四分之三 *sé fén ou sé kòu yeòu sān fén*, ou 三股 *sān kòu*.

Pour le huitième :

八分之一 *pā fén yeòu yī fén*.

Pour les six dixièmes :

十分有六分 *chē fén yeòu lǚ fén*.

VI. — DIVISION DU TEMPS.

Année chinoise.

Le Chinois ont deux manières pour exprimer les dates par années.

La première, la plus commode, est d'employer les dates des années de règne des empereurs. Les empereurs chinois prennent, en montant sur le trône, un titre de règne. Ainsi, le premier empereur de la dynastie actuelle avait pour titre ou nom de règne ces mots : *chuén tohé* 順治. Son règne a été de dix-huit ans. Un Chinois, pour indiquer son âge ou un événement passé, dira : Je suis né, cet événement a eu lieu la première, la huitième, la dixième année de la période dite : *chuén tohé*. Tel événement est arrivé la quinzième année de la période dite : *kāng hī*. Ce nom ou titre de règne se nomme en chinois : *kouě haó* 國號. Les monnaies chinoises portent le titre des années de règne d'un empereur. Chez nous, le souverain pontife choisit aussi un titre de pontificat, et date ses actes des années de ce même pontificat.

Toutefois, nous ferons remarquer que si tel est en réalité le sens du titre de règne des empereurs de la Chine, dans la pratique on applique ce titre lui-même à la personne de l'Empereur. Ainsi, l'on dit vulgairement :

L'Empereur *Kāng hī* 康熙。

L'Empereur *Taó kouāng* 道光。

L'Empereur *Tóng tohé* 同治。

La deuxième manière de compter les années a lieu par le cycle de 60 ans, nommé en chinois *kiā tsò* 甲子, du nom des deux premiers caractères. En

Chine, chacun sait par cœur ce cycle. Si l'on demande à un Chinois son âge, au lieu de répondre qu'il a tant d'années, il se borne à dire : *Je suis né telle année du cycle* (1).

Des mois.

Les mois chinois sont lunaires, et portent le nom même de la lune **yuě 月**. Ils sont tous de vingt-neuf ou de trente jours. On donne aux mois de vingt-neuf jours le nom de *petits mois*, **yuě siào 月小**; aux autres, celui de *grands mois*, **yuě tá 月大**. Pour combler le déficit que cause naturellement cette manière de supputer le temps, les Chinois ont tous les trois ans une lune supplémentaire. Ces années-là ont *treize lunes* ou *treize mois*. La lune supplémentaire porte le nom de **Juén yuě 閏月**. Les Chinois ont un cycle de dix-neuf ans, durant lequel ils intercalent sept fois cette lune supplémentaire. Il y a un ordre déterminé pour intercaler cette lune. Si on l'ajoute, par exemple, après la troisième lune ou le troisième mois, on dira alors, en parlant de cette lune intercalée : **Juén sǎn yuě 閏三月**. Ainsi des autres. (Voir le mot *Lune* dans le *Dictionnaire français-chinois*.)

Dans l'usage ordinaire, on désigne les mois chinois ou les lunes de la manière suivante :

1 ^o lune ou 1 ^{er} mois. Tchén yuě	正月。	7 ^o lune ou 7 ^o mois. Tsŷ yuě	七月。
2 ^o lune ou 2 ^o mois. Eúl yuě	二月。	8 ^o lune ou 8 ^o mois. Pǎ yuě	八月。
3 ^o lune ou 3 ^o mois. Sǎn yuě	三月。	9 ^o lune ou 9 ^o mois. Kieòu yuě	九月。
4 ^o lune ou 4 ^o mois. Sé yuě	四月。	10 ^o lune ou 10 ^o mois. Chě yuě	十月。
5 ^o lune ou 5 ^o mois. Oú yuě	五月。	11 ^o lune ou 11 ^o mois. Tóng yuě	冬月。
6 ^o lune ou 6 ^o mois. Loŷ yuě	六月。	12 ^o lune ou 12 ^o mois. Lǎ yuě (2)	臘月。

Jours du mois.

Il y a une expression spéciale pour les dix premiers jours du mois. A partir du onzième jour du mois, on emploie les noms de nombres cardinaux.

Le premier jour du mois se désigne ainsi :	Tsoŷ ŷ	初一。	
Le deuxième	—	Tsoŷ eúl	初二。
Le troisième	—	Tsoŷ sǎn	初三。
Le quatrième	—	Tsoŷ sé	初四。
Le cinquième	—	Tsoŷ oú	初五。
Le sixième	—	Tsoŷ loŷ	初六。
Le septième	—	Tsoŷ tsŷ	初七。

(1) Voir ce cycle, dans le *Dictionnaire français-chinois*, tome I, page 118.

(2) Ce nom est celui du sacrifice que l'on offre à la fin de l'année aux ancêtres et à tous les esprits avec la chasse de plusieurs animaux.

Le huitième	—	—	Tsoū pǎ 初八。
Le neuvième	—	—	Tsoū kieou 初九。
Le dixième	—	—	Tsoū chě 初十。

Ensuite on dit :

Le 11. 十一日 chě ý jě.		Le 20. 二十 eúl chě.
Le 12. 十二 chě eúl.		Le 30 三十 sǎn chě.
Le 15. 十五 chě ou.		

Pour ces dix premiers jours, si l'on veut demander le quantième du mois, on se sert de ces mots : tsoū kǎ 初幾。

Pour demander le quantième à partir du 11, on dit : Chě kǎ 十幾? Quel jour du mois?

EXEMPLES :

Le 6 de la huitième lune se dira : pǎ yuě tsoū loŭ 八月初六。 *Octavæ lunæ dies sextus.*

Le 8 de la cinquième lune : Ou yuě tsoū pǎ 五月初八。

Le 15 de la onzième lune : Tōng yuě chě ou 冬月十五。

Le 20 de la douzième lune : Lǎ yuě eúl chě 臘月二十。

Des heures. Chě chên 時辰。

Les Chinois divisent le jour en douze heures. Chacune de ces heures en vaut deux des nôtres. Nous renvoyons nos lecteurs pour tout ce qui concerne cet article au passage de notre *Dictionnaire français-chinois*, page 230.

Semaine.

Les anciens livres de la Chine, les kin 經 (livres par excellence) montrent que la division du mois en semaines, c'est-à-dire en séries de sept jours, a été connue autrefois dans ce pays (1). Certains usages chinois corroborent cette croyance. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'usage pratique de cette division du temps a disparu depuis fort longtemps. Les Chinois ne connaissent plus l'observance régulière d'un septième jour. Ils n'ont pas d'expression pour

(1) Nous ne citerons ici que les deux passages suivants tirés, l'un des livres sacrés de la Chine, l'autre d'un historien célèbre, Sě mà tsiên. (Pour plus de détails, lire le travail de M. Bonnetty, rédacteur des *Annales de philosophie*, 4^e série, tome XX, page 362.) — 1^o On lit dans le f kin 易經 *Vous viendrez honorer de sept en sept jours.* — 2^o L'empereur offrait, dans l'antiquité, au printemps et à l'automne, un sacrifice au grand UN ou à la suprême Unité, sur un tertre en pierre situé entre l'Orient et le Midi, en immolant, le 7^e jour, les animaux sur un autel. 古者天子以春秋祭太一東南郊用大半七日。

indiquer ce mode de division. Les catholiques chinois emploient seuls le mot semaine et ont une expression consacrée à chaque jour de la semaine.

一个主日 y kó tchòu jé. Une se-	瞻禮四 tchān-lý sé. Mercredi, <i>feria</i>
maine.	<i>quarta.</i>
兩個主日 leàng kó tchòu jé. Deux	瞻禮五 tchān-lý oú. Jeudi, <i>feria</i>
semaines.	<i>quinta.</i>
主日 tchòu jě. Dimanche, <i>dies Do-</i>	瞻禮六 tchān-lý loǎ. Vendredi, <i>fe-</i>
<i>mini.</i>	<i>ria sexta.</i>
瞻禮二 tchān-lý eúl. Lundi, <i>feria</i>	瞻禮七 Tchān-lý tsǎ. Samedi. <i>Sab-</i>
<i>secunda.</i>	<i>batum.</i>
瞻禮三 tchān-lý sǎn. Mardi, <i>feria</i>	
<i>tertia.</i>	
守主日瞻禮 Cheoù tchòu-jě, tchān-lý. Garder le dimanche, les fêtes.	

VII. — DE L'ABAQUE CHINOIS OU MACHINE A COMPTER.

Souán pǎn 算盤 (1).

Pour faire toute espèce de calcul, au lieu d'employer l'écriture, les Chinois se servent d'un *abaque*, qu'ils nomment *souán pǎn* 算盤 (table à compter). Son invention est due au célèbre Cheoù lý 首隸, ministre de l'Empereur Houáng tý 黃帝, qui régnait 2637 ans av. J.-C. En général, l'abaque chinois compte dix colonnes; on peut en porter le nombre à quinze, à vingt, si l'on veut. Mais il est rare que l'on ait besoin d'un abaque aussi développé. Celui de dix colonnes peut servir jusqu'aux millions de taëls.

Cette machine à compter est d'un usage général dans toute la Chine. On la trouve sur les comptoirs de tous les magasins; les négociants ambulants l'emportent avec eux. Chaque famille chinoise a son abaque. C'est un meuble indispensable, qui entre dans le nécessaire de tout voyageur chinois.

L'*abaque chinois* est si commode, quand on sait s'en servir, que son usage s'est étendu en Russie, en Pologne et même en Turquie. Nous ne voyons pas pourquoi nos comptoirs européens n'adopteraient pas une machine aussi simple et aussi commode.

(1) L'ouvrage chinois que l'on consulte le plus ordinairement, pour apprendre à se servir de l'abaque chinois est celui qui porte le titre de: *souán fá tǒng tsōng* 算法統宗, en six volumes, comprenant chacun deux livres, Kiouén.

Voici un modèle de l'abaque chinois.

EXPLICATION.

1° L'abaque est divisé, comme on le voit, en deux parties. Une ligne horizontale coupe la machine dans toute sa largeur, laissant deux boules à chaque colonne dans la partie supérieure, et cinq boules à toutes les autres colonnes.

2° Chaque colonne représente une valeur numérique, qui augmente de dix en dix, en allant de droite à gauche. Les boules supérieures valent chacune cinq des boules inférieures de la même colonne. Chacune des cinq boules d'une colonne vaut un des degrés de cette même colonne.

3° On veut marquer, par exemple, le chiffre *quatre* sur l'abaque : on élèvera les quatre boules inférieures de la première colonne à droite. — Que si l'on veut marquer le nombre *six*, on abaissera la boule supérieure, et on ne laissera élevée qu'une des boules de la partie inférieure. Si l'on voulait marquer *dix-huit*, on élèverait la première des cinq boules de la deuxième colonne ; on abaisserait la boule supérieure de la première colonne, laquelle vaut cinq, et on laisserait trois boules inférieures également élevées, ce qui donnerait le nombre *dix-huit*. Si l'on voulait marquer *cinquante-huit*, on abaisserait simplement la boule supérieure de la deuxième colonne, ainsi que celle de la pre-

mière colonne, et l'on élèverait trois boules inférieures de cette même colonne. Tout cela est fort simple.

4° Si l'on veut marquer une somme dans laquelle se trouve un zéro ou une absence de dizaine, on ne dérange aucune boule dans la colonne correspondante, mais on passe à la suivante. L'exemple suivant, représenté sur l'abaque, servira de règle pour tous les cas.

Somme représentée sur l'abaque :

763, 809.

5° Avec un peu de pratique, on se sert aisément et rapidement de l'abaque chinois. Il faut auparavant posséder de mémoire une table très-ordinaire de multiplication.

PROCÉDÉ POUR FAIRE LES ADDITIONS AU MOYEN DE L'ABAQUE.

Pour faire une addition, quelque considérable qu'elle soit, au moyen de l'abaque chinois, il suffit de poser les sommes les unes après les autres, en les ajoutant chacune à celle qui précède immédiatement. Au fur et à mesure que l'on inscrit une somme sur l'abaque, on a le résultat ou le total de toute l'addition. Le procédé chinois est vingt fois plus simple et plus rapide que le nôtre.

Au moyen de l'abaque chinois, on peut faire toute espèce de règle d'arith-

métique, même les plus compliquées. Nous engageons très-fort les Européens qui habitent la Chine à apprendre à se servir de cette machine à compter, soit en étudiant l'ouvrage chinois indiqué plus haut, soit en consultant un Chinois habile dans le maniement de cet abaque. Notre but a été seulement d'en donner ici une idée générale.

VIII. — DES BARRES NUMÉRALES.

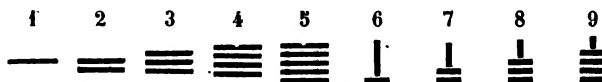
Ce chapitre serait incomplet si nous ne disions rien des *barres numériques*, employées parfois pour exprimer les nombres. La valeur des barres numériques est déterminée, comme celles de nos chiffres, selon la place qu'elles occupent dans le nombre exprimé. On les lit toujours de gauche à droite.

Les barres numériques se divisent en deux séries; on emploie l'une ou l'autre à volonté.

Première série.



Deuxième série.



Lorsque l'on emploie ces barres numériques, le *zéro* sert à marquer l'ordre des unités manquantes.

EXEMPLES :

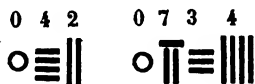


Si le nombre finit par un ou plusieurs zéros, on les marque de cette manière :



Les fractions décimales n'offrent pas plus de difficultés que les nombres entiers.

EXEMPLES :



IX. — SPÉCIMENS DES CHIFFRES EN ÉCRITURES ANCIENNES.

1° *Chiffres en écriture Tchouán 篆。*

L'écriture dite : *Tá tchouán* est fort ancienne. Nous en parlerons explicitement dans la II^e partie de la Grammaire, chapitre III, où nous traitons de la

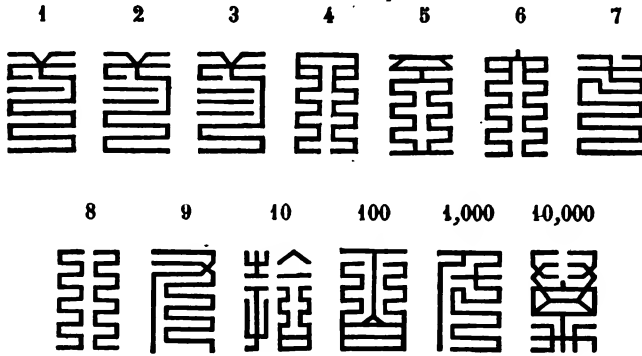
paléographie chinoise. Chacun des dix premiers chiffres, mais surtout le chiffre dix mille, est retracé avec des variantes qu'un vieux sinologue aura une véritable jouissance à parcourir.

Voici ce tableau.

<p>1 一 𠄎 𠄏 𠄐 𠄑 𠄒 𠄓 𠄔 𠄕 𠄖 𠄗 𠄘 𠄙 𠄚 𠄛 𠄜 𠄝 𠄞 𠄟 𠄠 𠄡 𠄢 𠄣 𠄤 𠄥 𠄦 𠄧 𠄨 𠄩 𠄪 𠄫 𠄬 𠄭 𠄮 𠄯 𠄰 𠄱 𠄲 𠄳 𠄴 𠄵 𠄶 𠄷 𠄸 𠄹 𠄺 𠄻 𠄼 𠄽 𠄾 𠄿 𠅀 𠅁 𠅂 𠅃 𠅄 𠅅 𠅆 𠅇 𠅈 𠅉 𠅊 𠅋 𠅌 𠅍 𠅎 𠅏 𠅐 𠅑 𠅒 𠅓 𠅔 𠅕 𠅖 𠅗 𠅘 𠅙 𠅚 𠅛 𠅜 𠅝 𠅞 𠅟 𠅠 𠅡 𠅢 𠅣 𠅤 𠅥 𠅦 𠅧 𠅨 𠅩 𠅪 𠅫 𠅬 𠅭 𠅮 𠅯 𠅰 𠅱 𠅲 𠅳 𠅴 𠅵 𠅶 𠅷 𠅸 𠅹 𠅺 𠅻 𠅼 𠅽 𠅾 𠅿 𠆀 𠆁 𠆂 𠆃 𠆄 𠆅 𠆆 𠆇 𠆈 𠆉 𠆊 𠆋 𠆌 𠆍 𠆎 𠆏 𠆐 𠆑 𠆒 𠆓 𠆔 𠆕 𠆖 𠆗 𠆘 𠆙 𠆚 𠆛 𠆜 𠆝 𠆞 𠆟 𠆠 𠆡 𠆢 𠆣 𠆤 𠆥 𠆦 𠆧 𠆨 𠆩 𠆪 𠆫 𠆬 𠆭 𠆮 𠆯 𠆰 𠆱 𠆲 𠆳 𠆴 𠆵 𠆶 𠆷 𠆸 𠆹 𠆺 𠆻 𠆼 𠆽 𠆾 𠆿 𠇀 𠇁 𠇂 𠇃 𠇄 𠇅 𠇆 𠇇 𠇈 𠇉 𠇊 𠇋 𠇌 𠇍 𠇎 𠇏 𠇐 𠇑 𠇒 𠇓 𠇔 𠇕 𠇖 𠇗 𠇘 𠇙 𠇚 𠇛 𠇜 𠇝 𠇞 𠇟 𠇠 𠇡 𠇢 𠇣 𠇤 𠇥 𠇦 𠇧 𠇨 𠇩 𠇪 𠇫 𠇬 𠇭 𠇮 𠇯 𠇰 𠇱 𠇲 𠇳 𠇴 𠇵 𠇶 𠇷 𠇸 𠇹 𠇺 𠇻 𠇼 𠇽 𠇾 𠇿 𠈀 𠈁 𠈂 𠈃 𠈄 𠈅 𠈆 𠈇 𠈈 𠈉 𠈊 𠈋 𠈌 𠈍 𠈎 𠈏 𠈐 𠈑 𠈒 𠈓 𠈔 𠈕 𠈖 𠈗 𠈘 𠈙 𠈚 𠈛 𠈜 𠈝 𠈞 𠈟 𠈠 𠈡 𠈢 𠈣 𠈤 𠈥 𠈦 𠈧 𠈨 𠈩 𠈪 𠈫 𠈬 𠈭 𠈮 𠈯 𠈰 𠈱 𠈲 𠈳 𠈴 𠈵 𠈶 𠈷 𠈸 𠈹 𠈺 𠈻 𠈼 𠈽 𠈾 𠈿 𠉀 𠉁 𠉂 𠉃 𠉄 𠉅 𠉆 𠉇 𠉈 𠉉 𠉊 𠉋 𠉌 𠉍 𠉎 𠉏 𠉐 𠉑 𠉒 𠉓 𠉔 𠉕 𠉖 𠉗 𠉘 𠉙 𠉚 𠉛 𠉜 𠉝 𠉞 𠉟 𠉠 𠉡 𠉢 𠉣 𠉤 𠉥 𠉦 𠉧 𠉨 𠉩 𠉪 𠉫 𠉬 𠉭 𠉮 𠉯 𠉰 𠉱 𠉲 𠉳 𠉴 𠉵 𠉶 𠉷 𠉸 𠉹 𠉺 𠉻 𠉼 𠉽 𠉾 𠉿 𠊀 𠊁 𠊂 𠊃 𠊄 𠊅 𠊆 𠊇 𠊈 𠊉 𠊊 𠊋 𠊌 𠊍 𠊎 𠊏 𠊐 𠊑 𠊒 𠊓 𠊔 𠊕 𠊖 𠊗 𠊘 𠊙 𠊚 𠊛 𠊜 𠊝 𠊞 𠊟 𠊠 𠊡 𠊢 𠊣 𠊤 𠊥 𠊦 𠊧 𠊨 𠊩 𠊪 𠊫 𠊬 𠊭 𠊮 𠊯 𠊰 𠊱 𠊲 𠊳 𠊴 𠊵 𠊶 𠊷 𠊸 𠊹 𠊺 𠊻 𠊼 𠊽 𠊾 𠊿 𠋀 𠋁 𠋂 𠋃 𠋄 𠋅 𠋆 𠋇 𠋈 𠋉 𠋊 𠋋 𠋌 𠋍 𠋎 𠋏 𠋐 𠋑 𠋒 𠋓 𠋔 𠋕 𠋖 𠋗 𠋘 𠋙 𠋚 𠋛 𠋜 𠋝 𠋞 𠋟 𠋠 𠋡 𠋢 𠋣 𠋤 𠋥 𠋦 𠋧 𠋨 𠋩 𠋪 𠋫 𠋬 𠋭 𠋮 𠋯 𠋰 𠋱 𠋲 𠋳 𠋴 𠋵 𠋶 𠋷 𠋸 𠋹 𠋺 𠋻 𠋼 𠋽 𠋾 𠋿 𠌀 𠌁 𠌂 𠌃 𠌄 𠌅 𠌆 𠌇 𠌈 𠌉 𠌊 𠌋 𠌌 𠌍 𠌎 𠌏 𠌐 𠌑 𠌒 𠌓 𠌔 𠌕 𠌖 𠌗 𠌘 𠌙 𠌚 𠌛 𠌜 𠌝 𠌞 𠌟 𠌠 𠌡 𠌢 𠌣 𠌤 𠌥 𠌦 𠌧 𠌨 𠌩 𠌪 𠌫 𠌬 𠌭 𠌮 𠌯 𠌰 𠌱 𠌲 𠌳 𠌴 𠌵 𠌶 𠌷 𠌸 𠌹 𠌺 𠌻 𠌼 𠌽 𠌾 𠌿 𠍀 𠍁 𠍂 𠍃 𠍄 𠍅 𠍆 𠍇 𠍈 𠍉 𠍊 𠍋 𠍌 𠍍 𠍎 𠍏 𠍐 𠍑 𠍒 𠍓 𠍔 𠍕 𠍖 𠍗 𠍘 𠍙 𠍚 𠍛 𠍜 𠍝 𠍞 𠍟 𠍠 𠍡 𠍢 𠍣 𠍤 𠍥 𠍦 𠍧 𠍨 𠍩 𠍪 𠍫 𠍬 𠍭 𠍮 𠍯 𠍰 𠍱 𠍲 𠍳 𠍴 𠍵 𠍶 𠍷 𠍸 𠍹 𠍺 𠍻 𠍼 𠍽 𠍾 𠍿 𠎀 𠎁 𠎂 𠎃 𠎄 𠎅 𠎆 𠎇 𠎈 𠎉 𠎊 𠎋 𠎌 𠎍 𠎎 𠎏 𠎐 𠎑 𠎒 𠎓 𠎔 𠎕 𠎖 𠎗 𠎘 𠎙 𠎚 𠎛 𠎜 𠎝 𠎞 𠎟 𠎠 𠎡 𠎢 𠎣 𠎤 𠎥 𠎦 𠎧 𠎨 𠎩 𠎪 𠎫 𠎬 𠎭 𠎮 𠎯 𠎰 𠎱 𠎲 𠎳 𠎴 𠎵 𠎶 𠎷 𠎸 𠎹 𠎺 𠎻 𠎼 𠎽 𠎾 𠎿 𠏀 𠏁 𠏂 𠏃 𠏄 𠏅 𠏆 𠏇 𠏈 𠏉 𠏊 𠏋 𠏌 𠏍 𠏎 𠏏 𠏐 𠏑 𠏒 𠏓 𠏔 𠏕 𠏖 𠏗 𠏘 𠏙 𠏚 𠏛 𠏜 𠏝 𠏞 𠏟 𠏠 𠏡 𠏢 𠏣 𠏤 𠏥 𠏦 𠏧 𠏨 𠏩 𠏪 𠏫 𠏬 𠏭 𠏮 𠏯 𠏰 𠏱 𠏲 𠏳 𠏴 𠏵 𠏶 𠏷 𠏸 𠏹 𠏺 𠏻 𠏼 𠏽 𠏾 𠏿 𠐀 𠐁 𠐂 𠐃 𠐄 𠐅 𠐆 𠐇 𠐈 𠐉 𠐊 𠐋 𠐌 𠐍 𠐎 𠐏 𠐐 𠐑 𠐒 𠐓 𠐔 𠐕 𠐖 𠐗 𠐘 𠐙 𠐚 𠐛 𠐜 𠐝 𠐞 𠐟 𠐠 𠐡 𠐢 𠐣 𠐤 𠐥 𠐦 𠐧 𠐨 𠐩 𠐪 𠐫 𠐬 𠐭 𠐮 𠐯 𠐰 𠐱 𠐲 𠐳 𠐴 𠐵 𠐶 𠐷 𠐸 𠐹 𠐺 𠐻 𠐼 𠐽 𠐾 𠐿 𠑀 𠑁 𠑂 𠑃 𠑄 𠑅 𠑆 𠑇 𠑈 𠑉 𠑊 𠑋 𠑌 𠑍 𠑎 𠑏 𠑐 𠑑 𠑒 𠑓 𠑔 𠑕 𠑖 𠑗 𠑘 𠑙 𠑚 𠑛 𠑜 𠑝 𠑞 𠑟 𠑠 𠑡 𠑢 𠑣 𠑤 𠑥 𠑦 𠑧 𠑨 𠑩 𠑪 𠑫 𠑬 𠑭 𠑮 𠑯 𠑰 𠑱 𠑲 𠑳 𠑴 𠑵 𠑶 𠑷 𠑸 𠑹 𠑺 𠑻 𠑼 𠑽 𠑾 𠑿 𠒀 𠒁 𠒂 𠒃 𠒄 𠒅 𠒆 𠒇 𠒈 𠒉 𠒊 𠒋 𠒌 𠒍 𠒎 𠒏 𠒐 𠒑 𠒒 𠒓 𠒔 𠒕 𠒖 𠒗 𠒘 𠒙 𠒚 𠒛 𠒜 𠒝 𠒞 𠒟 𠒠 𠒡 𠒢 𠒣 𠒤 𠒥 𠒦 𠒧 𠒨 𠒩 𠒪 𠒫 𠒬 𠒭 𠒮 𠒯 𠒰 𠒱 𠒲 𠒳 𠒴 𠒵 𠒶 𠒷 𠒸 𠒹 𠒺 𠒻 𠒼 𠒽 𠒾 𠒿 𠓀 𠓁 𠓂 𠓃 𠓄 𠓅 𠓆 𠓇 𠓈 𠓉 𠓊 𠓋 𠓌 𠓍 𠓎 𠓏 𠓐 𠓑 𠓒 𠓓 𠓔 𠓕 𠓖 𠓗 𠓘 𠓙 𠓚 𠓛 𠓜 𠓝 𠓞 𠓟 𠓠 𠓡 𠓢 𠓣 𠓤 𠓥 𠓦 𠓧 𠓨 𠓩 𠓪 𠓫 𠓬 𠓭 𠓮 𠓯 𠓰 𠓱 𠓲 𠓳 𠓴 𠓵 𠓶 𠓷 𠓸 𠓹 𠓺 𠓻 𠓼 𠓽 𠓾 𠓿 𠔀 𠔁 𠔂 𠔃 𠔄 𠔅 𠔆 𠔇 𠔈 𠔉 𠔊 𠔋 𠔌 𠔍 𠔎 𠔏 𠔐 𠔑 𠔒 𠔓 𠔔 𠔕 𠔖 𠔗 𠔘 𠔙 𠔚 𠔛 𠔜 𠔝 𠔞 𠔟 𠔠 𠔡 𠔢 𠔣 𠔤 𠔥 𠔦 𠔧 𠔨 𠔩 𠔪 𠔫 𠔬 𠔭 𠔮 𠔯 𠔰 𠔱 𠔲 𠔳 𠔴 𠔵 𠔶 𠔷 𠔸 𠔹 𠔺 𠔻 𠔼 𠔽 𠔾 𠔿 𠕀 𠕁 𠕂 𠕃 𠕄 𠕅 𠕆 𠕇 𠕈 𠕉 𠕊 𠕋 𠕌 𠕍 𠕎 𠕏 𠕐 𠕑 𠕒 𠕓 𠕔 𠕕 𠕖 𠕗 𠕘 𠕙 𠕚 𠕛 𠕜 𠕝 𠕞 𠕟 𠕠 𠕡 𠕢 𠕣 𠕤 𠕥 𠕦 𠕧 𠕨 𠕩 𠕪 𠕫 𠕬 𠕭 𠕮 𠕯 𠕰 𠕱 𠕲 𠕳 𠕴 𠕵 𠕶 𠕷 𠕸 𠕹 𠕺 𠕻 𠕼 𠕽 𠕾 𠕿 𠖀 𠖁 𠖂 𠖃 𠖄 𠖅 𠖆 𠖇 𠖈 𠖉 𠖊 𠖋 𠖌 𠖍 𠖎 𠖏 𠖐 𠖑 𠖒 𠖓 𠖔 𠖕 𠖖 𠖗 𠖘 𠖙 𠖚 𠖛 𠖜 𠖝 𠖞 𠖟 𠖠 𠖡 𠖢 𠖣 𠖤 𠖥 𠖦 𠖧 𠖨 𠖩 𠖪 𠖫 𠖬 𠖭 𠖮 𠖯 𠖰 𠖱 𠖲 𠖳 𠖴 𠖵 𠖶 𠖷 𠖸 𠖹 𠖺 𠖻 𠖼 𠖽 𠖾 𠖿 𠗀 𠗁 𠗂 𠗃 𠗄 𠗅 𠗆 𠗇 𠗈 𠗉 𠗊 𠗋 𠗌 𠗍 𠗎 𠗏 𠗐 𠗑 𠗒 𠗓 𠗔 𠗕 𠗖 𠗗 𠗘 𠗙 𠗚 𠗛 𠗜 𠗝 𠗞 𠗟 𠗠 𠗡 𠗢 𠗣 𠗤 𠗥 𠗦 𠗧 𠗨 𠗩 𠗪 𠗫 𠗬 𠗭 𠗮 𠗯 𠗰 𠗱 𠗲 𠗳 𠗴 𠗵 𠗶 𠗷 𠗸 𠗹 𠗺 𠗻 𠗼 𠗽 𠗾 𠗿 𠘀 𠘁 𠘂 𠘃 𠘄 𠘅 𠘆 𠘇 𠘈 𠘉 𠘊 𠘋 𠘌 𠘍 𠘎 𠘏 𠘐 𠘑 𠘒 𠘓 𠘔 𠘕 𠘖 𠘗 𠘘 𠘙 𠘚 𠘛 𠘜 𠘝 𠘞 𠘟 𠘠 𠘡 𠘢 𠘣 𠘤 𠘥 𠘦 𠘧 𠘨 𠘩 𠘪 𠘫 𠘬 𠘭 𠘮 𠘯 𠘰 𠘱 𠘲 𠘳 𠘴 𠘵 𠘶 𠘷 𠘸 𠘹 𠘺 𠘻 𠘼 𠘽 𠘾 𠘿 𠙀 𠙁 𠙂 𠙃 𠙄 𠙅 𠙆 𠙇 𠙈 𠙉 𠙊 𠙋 𠙌 𠙍 𠙎 𠙏 𠙐 𠙑 𠙒 𠙓 𠙔 𠙕 𠙖 𠙗 𠙘 𠙙 𠙚 𠙛 𠙜 𠙝 𠙞 𠙟 𠙠 𠙡 𠙢 𠙣 𠙤 𠙥 𠙦 𠙧 𠙨 𠙩 𠙪 𠙫 𠙬 𠙭 𠙮 𠙯 𠙰 𠙱 𠙲 𠙳 𠙴 𠙵 𠙶 𠙷 𠙸 𠙹 𠙺 𠙻 𠙼 𠙽 𠙾 𠙿 𠚀 𠚁 𠚂 𠚃 𠚄 𠚅 𠚆 𠚇 𠚈 𠚉 𠚊 𠚋 𠚌 𠚍 𠚎 𠚏 𠚐 𠚑 𠚒 𠚓 𠚔 𠚕 𠚖 𠚗 𠚘 𠚙 𠚚 𠚛 𠚜 𠚝 𠚞 𠚟 𠚠 𠚡 𠚢 𠚣 𠚤 𠚥 𠚦 𠚧 𠚨 𠚩 𠚪 𠚫 𠚬 𠚭 𠚮 𠚯 𠚰 𠚱 𠚲 𠚳 𠚴 𠚵 𠚶 𠚷 𠚸 𠚹 𠚺 𠚻 𠚼 𠚽 𠚾 𠚿 𠛀 𠛁 𠛂 𠛃 𠛄 𠛅 𠛆 𠛇 𠛈 𠛉 𠛊 𠛋 𠛌 𠛍 𠛎 𠛏 𠛐 𠛑 𠛒 𠛓 𠛔 𠛕 𠛖 𠛗 𠛘 𠛙 𠛚 𠛛 𠛜 𠛝 𠛞 𠛟 𠛠 𠛡 𠛢 𠛣 𠛤 𠛥 𠛦 𠛧 𠛨 𠛩 𠛪 𠛫 𠛬 𠛭 𠛮 𠛯 𠛰 𠛱 𠛲 𠛳 𠛴 𠛵 𠛶 𠛷 𠛸 𠛹 𠛺 𠛻 𠛼 𠛽 𠛾 𠛿 𠜀 𠜁 𠜂 𠜃 𠜄 𠜅 𠜆 𠜇 𠜈 𠜉 𠜊 𠜋 𠜌 𠜍 𠜎 𠜏 𠜐 𠜑 𠜒 𠜓 𠜔 𠜕 𠜖 𠜗 𠜘 𠜙 𠜚 𠜛 𠜜 𠜝 𠜞 𠜟 𠜠 𠜡 𠜢 𠜣 𠜤 𠜥 𠜦 𠜧 𠜨 𠜩 𠜪 𠜫 𠜬 𠜭 𠜮 𠜯 𠜰 𠜱 𠜲 𠜳 𠜴 𠜵 𠜶 𠜷 𠜸 𠜹 𠜺 𠜻 𠜼 𠜽 𠜾 𠜿 𠝀 𠝁 𠝂 𠝃 𠝄 𠝅 𠝆 𠝇 𠝈 𠝉 𠝊 𠝋 𠝌 𠝍 𠝎 𠝏 𠝐 𠝑 𠝒 𠝓 𠝔 𠝕 𠝖 𠝗 𠝘 𠝙 𠝚 𠝛 𠝜 𠝝 𠝞 𠝟 𠝠 𠝡 𠝢 𠝣 𠝤 𠝥 𠝦 𠝧 𠝨 𠝩 𠝪 𠝫 𠝬 𠝭 𠝮 𠝯 𠝰 𠝱 𠝲 𠝳 𠝴 𠝵 𠝶 𠝷 𠝸 𠝹 𠝺 𠝻 𠝼 𠝽 𠝾 𠝿 𠞀 𠞁 𠞂 𠞃 𠞄 𠞅 𠞆 𠞇 𠞈 𠞉 𠞊 𠞋 𠞌 𠞍 𠞎 𠞏 𠞐 𠞑 𠞒 𠞓 𠞔 𠞕 𠞖 𠞗 𠞘 𠞙 𠞚 𠞛 𠞜 𠞝 𠞞 𠞟 𠞠 𠞡 𠞢 𠞣 𠞤 𠞥 𠞦 𠞧 𠞨 𠞩 𠞪 𠞫 𠞬 𠞭 𠞮 𠞯 𠞰 𠞱 𠞲 𠞳 𠞴 𠞵 𠞶 𠞷 𠞸 𠞹 𠞺 𠞻 𠞼 𠞽 𠞾 𠞿 𠟀 𠟁 𠟂 𠟃 𠟄 𠟅 𠟆 𠟇 𠟈 𠟉 𠟊 𠟋 𠟌 𠟍 𠟎 𠟏 𠟐 𠟑 𠟒 𠟓 𠟔 𠟕 𠟖 𠟗 𠟘 𠟙 𠟚 𠟛 𠟜 𠟝 𠟞 𠟟 𠟠 𠟡 𠟢 𠟣 𠟤 𠟥 𠟦 𠟧 𠟨 𠟩 𠟪 𠟫 𠟬 𠟭 𠟮 𠟯 𠟰 𠟱 𠟲 𠟳 𠟴 𠟵 𠟶 𠟷 𠟸 𠟹 𠟺 𠟻 𠟼 𠟽 𠟾 𠟿 𠠀 𠠁 𠠂 𠠃 𠠄 𠠅 𠠆 𠠇 𠠈 𠠉 𠠊 𠠋 𠠌 𠠍 𠠎 𠠏 𠠐 𠠑 𠠒 𠠓 𠠔 𠠕 𠠖 𠠗 𠠘 𠠙 𠠚 𠠛 𠠜 𠠝 𠠞 𠠟 𠠠 𠠡 𠠢 𠠣 𠠤 𠠥 𠠦 𠠧 𠠨 𠠩 𠠪 𠠫 𠠬 𠠭 𠠮 𠠯 𠠰 𠠱 𠠲 𠠳 𠠴 𠠵 𠠶 𠠷 𠠸 𠠹 𠠺 𠠻 𠠼 𠠽 𠠾 𠠿 𠡀 𠡁 𠡂 𠡃 𠡄 𠡅 𠡆 𠡇 𠡈 𠡉 𠡊 𠡋 𠡌 𠡍 𠡎 𠡏 𠡐 𠡑 𠡒 𠡓 𠡔 𠡕 𠡖 𠡗 𠡘 𠡙 𠡚 𠡛 𠡜 𠡝 𠡞 𠡟 𠡠 𠡡 𠡢 𠡣 𠡤 𠡥 𠡦 𠡧 𠡨 𠡩 𠡪 𠡫 𠡬 𠡭 𠡮 𠡯 𠡰 𠡱 𠡲 𠡳 𠡴 𠡵 𠡶 𠡷 𠡸 𠡹 𠡺 𠡻 𠡼 𠡽 𠡾 𠡿 𠢀 𠢁 𠢂 𠢃 𠢄 𠢅 𠢆 𠢇 𠢈 𠢉 𠢊 𠢋 𠢌 𠢍 𠢎 𠢏 𠢐 𠢑 𠢒 𠢓 𠢔 𠢕 𠢖 𠢗 𠢘 𠢙 𠢚 𠢛 𠢜 𠢝 𠢞 𠢟 𠢠 𠢡 𠢢 𠢣 𠢤 𠢥 𠢦 𠢧 𠢨 𠢩 𠢪 𠢫 𠢬 𠢭 𠢮 𠢯 𠢰 𠢱 𠢲 𠢳 𠢴 𠢵 𠢶 𠢷 𠢸 𠢹 𠢺 𠢻 𠢼 𠢽 𠢾 𠢿 𠣀 𠣁 𠣂 𠣃 𠣄 𠣅 𠣆 𠣇 𠣈 𠣉 𠣊 𠣋 𠣌 𠣍 𠣎 𠣏 𠣐 𠣑 𠣒 𠣓 𠣔 𠣕 𠣖 𠣗 𠣘 𠣙 𠣚 𠣛 𠣜 𠣝 𠣞 𠣟 𠣠 𠣡 𠣢 𠣣 𠣤 𠣥 𠣦 𠣧 𠣨 𠣩 𠣪 𠣫 𠣬 𠣭 𠣮 𠣯 𠣰 𠣱 𠣲 𠣳 𠣴 𠣵 𠣶 𠣷 𠣸 𠣹 𠣺 𠣻 𠣼 𠣽 𠣾 𠣿 𠤀 𠤁 𠤂 𠤃 𠤄 𠤅 𠤆 𠤇 𠤈 𠤉 𠤊 𠤋 𠤌 𠤍 𠤎 𠤏 𠤐 𠤑 𠤒 𠤓 𠤔 𠤕 𠤖 𠤗 𠤘 𠤙 𠤚 𠤛 𠤜 𠤝 𠤞 𠤟 𠤠 𠤡 𠤢 𠤣 𠤤 𠤥 𠤦 𠤧 𠤨 𠤩 𠤪 𠤫 𠤬 𠤭 𠤮 𠤯 𠤰 𠤱 𠤲 𠤳 𠤴 𠤵 𠤶 𠤷 𠤸 𠤹 𠤺 𠤻 𠤼 𠤽 𠤾 𠤿 𠥀 𠥁 𠥂 𠥃 𠥄 𠥅 𠥆 𠥇 𠥈 𠥉 𠥊 𠥋 𠥌 𠥍 𠥎 𠥏 𠥐 𠥑 𠥒 𠥓 𠥔 𠥕 𠥖 𠥗 𠥘 𠥙 𠥚 𠥛 𠥜 𠥝 𠥞 𠥟 𠥠 𠥡 𠥢 𠥣 𠥤 𠥥 𠥦 𠥧 𠥨 𠥩 𠥪 𠥫 𠥬 𠥭 𠥮 𠥯 𠥰 𠥱 𠥲 𠥳 𠥴 𠥵 𠥶 𠥷 𠥸 𠥹 𠥺 𠥻 𠥼 𠥽 𠥾 𠥿 𠦀 𠦁 𠦂 𠦃 𠦄 𠦅 𠦆 𠦇 𠦈 𠦉 𠦊 𠦋 𠦌 𠦍 𠦎 𠦏 𠦐 𠦑 𠦒 𠦓 𠦔 𠦕 𠦖 𠦗 𠦘 𠦙 𠦚 𠦛 𠦜 𠦝 𠦞 𠦟 𠦠 𠦡 𠦢 𠦣 𠦤 𠦥 𠦦 𠦧 𠦨 𠦩 𠦪 𠦫 𠦬 𠦭 𠦮 𠦯 𠦰 𠦱 𠦲 𠦳 𠦴 𠦵 𠦶 𠦷 𠦸 𠦹 𠦺 𠦻 𠦼 𠦽 𠦾 𠦿 𠧀 𠧁 𠧂 𠧃 𠧄 𠧅 𠧆 𠧇 𠧈 𠧉 𠧊 𠧋 𠧌 𠧍 𠧎 𠧏 𠧐 𠧑 𠧒 𠧓 𠧔 𠧕 𠧖 𠧗 𠧘 𠧙 𠧚 𠧛 𠧜 𠧝 𠧞 𠧟 𠧠 𠧡 𠧢 𠧣 𠧤 𠧥 𠧦 𠧧 𠧨 𠧩 𠧪 𠧫 𠧬 𠧭 𠧮 𠧯 𠧰 𠧱 𠧲 𠧳 𠧴 𠧵 𠧶 𠧷 𠧸 𠧹 𠧺 𠧻 𠧼 𠧽 𠧾 𠧿 𠨀 𠨁 𠨂 𠨃 𠨄 𠨅 𠨆 𠨇 𠨈 𠨉 𠨊 𠨋 𠨌 𠨍 𠨎 𠨏 𠨐 𠨑 𠨒 𠨓 𠨔 𠨕 𠨖 𠨗 𠨘 𠨙 𠨚 𠨛 𠨜 𠨝 𠨞 𠨟 𠨠 𠨡 𠨢 𠨣 𠨤 𠨥 𠨦 𠨧 𠨨 𠨩 𠨪 𠨫 𠨬 𠨭 𠨮 𠨯 𠨰 𠨱 𠨲 𠨳 𠨴 𠨵 𠨶 𠨷 𠨸 𠨹 𠨺 𠨻 𠨼 𠨽 𠨾 𠨿 𠩀 𠩁 𠩂 𠩃 𠩄 𠩅 𠩆 𠩇 𠩈 𠩉 𠩊 𠩋 𠩌 𠩍 𠩎 𠩏 𠩐 𠩑 𠩒 𠩓 𠩔 𠩕 𠩖 𠩗 𠩘 𠩙 𠩚 𠩛 𠩜 𠩝 𠩞 𠩟 𠩠 𠩡 𠩢 𠩣 𠩤 𠩥 𠩦 𠩧 𠩨 𠩩 𠩪 𠩫 𠩬 𠩭 𠩮 𠩯 𠩰 𠩱 𠩲 𠩳 𠩴 𠩵 𠩶 𠩷 𠩸 𠩹 𠩺 𠩻 𠩼 𠩽 𠩾 𠩿 𠪀 𠪁 𠪂 𠪃 </p>

2° *Chiffres en écriture dite* : Cháng fāng tá tohováan 上方大篆。

Cette écriture est formée de lignes droites et brisées. Elle n'est qu'une variété de l'écriture du tableau précédent. Nos lecteurs verront l'origine de cette écriture au chapitre cité plus haut. Cette écriture-ci est encore très-usitée pour les sceaux des mandarins et des personnes privées.



CHAPITRE V.

DES DIFFÉRENTS NOMS PROPRES EN CHINOIS.

1° Du *sín* 姓 ou nom générique des familles chinoises. Caractère de ces noms. Du livre des Cent familles. — 2° Du nom générique secondaire ou du *ohé* 氏. Sa différence avec le précédent. — 3° Du petit nom de lait, en chinois, *lay mìn* 奶名 ou *joü mìn* 乳名. Caractère de ces noms, leur gracieuseté. — 4° Du nom tiré du cycle de famille ou du *tsé peý* 字輩. — 5° Du nom dit : *titre de famille tsé haó* 字號. — 6° Du nom posthume donné aux Empereurs, aux savants illustres. — 7° Des sobriquets chinois. — 8° Du titre des négociants et hôteliers chino's, ou du *Tchaó paý* 招牌. Importance qu'on y attache en Chine. — 9° Des noms de l'Empire chinois, des vingt-deux dynasties, des provinces et de s villes de la Chine; du nom des royaumes et des pays étrangers à la Chine.

I. — DU NOM GÉNÉRIQUE DES FAMILLES CHINOISES OU DU *Sín* 姓。

Les Chinois ont des coutumes particulières qu'un sinologue ne peut ignorer s'il veut comprendre le sens exact de certaines expressions de la langue chinoise. Ces coutumes sont, la plupart, en usage depuis la plus haute antiquité.

Dans les premiers âges du monde, l'usage des noms de famille n'était point connu. Chaque individu portait un seul nom, presque toujours *caractéristique, significatif*; on le distinguait de ses homonymes en ajoutant à son nom ces mots : *fil* d'un tel. L'emploi de termes significatifs, exprimant tantôt le rang, tantôt le caractère, tantôt les vices ou les qualités, passa insensiblement en usage pour désigner *toute une famille, toute une tribu* ou une *agrégation d'hommes*. Cette coutume des peuples les plus anciens de l'Asie existait également chez ceux de l'Occident. Ainsi le mot *Galis*, dont les auteurs latins ont fait leur *Galli, Gaulois*, signifiait *blanc*. On donnait ce nom à la tribu primitive des Gaulois à cause de la blancheur de leur peau. De même le mot *Frank*, d'où l'on a fait successivement *Franci* et *Français*, voulait dire *intrépide*. La colonie d'émigrants qui vint peupler la Chine actuelle employait une désignation particulière, caractéristique de ce genre, pour distinguer les familles entre elles. Cette désignation n'était donc pas proprement un nom de famille, tel que nous l'entendons aujourd'hui. Il est important de faire cette différence pour l'intelligence de ce qui suit. Le mot chinois qui désigne cette appellation caractéristique est *sín 姓*. Chaque famille chinoise avait donc son *sín 姓*, ou, si l'on veut, son *appellation propre*, composé d'un seul mot et d'un seul caractère de la langue écrite. Ce mot chinois *sín 姓* répond plus exactement à l'idée de *tribu, famille, racine*, ou à celle de *source principale*, qu'à ces mots français : *nom de famille*.

Les Annales de la Chine se taisent sur le nombre de familles dont se composait la colonie primitive qui vint occuper le pays. Tout porte à croire qu'elle n'était pas fort considérable. Il est vrai qu'à cette époque de longévité humaine, chaque famille de la colonie pouvait compter un nombre respectable d'individus. On trouve dans les anciens livres de la Chine l'expression *kioù tsoù 九族* (les neuf générations) pour désigner toute une famille, c'est-à-dire toutes les générations qu'un seul homme pouvait voir de son vivant. De nos jours encore, si l'on veut dire en Chine que toute une famille a été anéantie soit par une punition légale, soit par une autre cause, on emploie cette vieille expression : *anéantir les neuf générations, miö kioù tsoù 滅九族*.


Quel nom particulier portait la colonie primitive des Chinois? On l'ignore; on sait seulement qu'elle se désignait elle-même par cette appellation générale : *les Cent familles* ou les *Cent tribus, pě sín 百姓*. Par cette dénomination, on est porté à conclure que la tribu d'émigrants comptait environ ce nombre de familles. L'expression chinoise *pě sín* se généralisa peu à peu dans le cours du temps. Vers la fin du règne de l'empereur *Yaô 堯*, c'est-à-dire vers l'an 2357 avant J.-C., on commença à l'employer pour désigner l'ensemble de la population chinoise; ce terme devint ensuite le synonyme, l'équivalent de *peuple* (*populus*), comprenant toute la colonie, absolument comme

chez les Juifs l'expression : *les douze tribus*, désignait toute la nation juive. Maintenant encore, le corps de la nation chinoise se désigne par ces mots : **pě sîn 百姓** (les Cent familles).

On dit

百姓反 *pě sîn fân*. Le peuple se révolte.

百姓亂 *pě sîn louán*. Le peuple est agité.

Pour désigner le terme générique de peuple anciens Chinois se servaient du caractère suivant  ou de nation, les qui se prononce *mîn*. C'est l'équivalent du caractère actuel *mîn* 民。Ce caractère antique représente une *femme nue, ayant de grosses mamelles*. Selon le livre chinois : *Loü choü tsin ouên 六書精溫* (1) *ce caractère est l'image de la première femme. A cette époque, on ne portait pas encore de vêtements; on habitait les campagnes, couverts de sa seule innocence, qui était grande. Les hommes étaient véritablement les fils ou les créatures du Ciel.*

Bien des raisons portent à croire que la colonie chinoise se développa très-rapidement (2). Elle poussa ses conquêtes depuis la province de *Chèn sÿ 陝西*, son berceau en Chine, vers les régions du Nord et vers celles de l'Est. A cette époque, les familles chinoises se divisèrent en grandes branches ou grands rameaux. Chacun de ces rameaux prit une nouvelle *désignation caractéristique*, c'est-à-dire adopta un nouveau *sîn* 姓。 Ces nouveaux *sîn* se formèrent, la plupart, de la manière suivante, qui n'est pas sans analogie avec l'origine de la plupart des familles nobles de l'Europe. Ici on prenait le nom d'un pays, d'une ville que l'on venait de conquérir; là, celui d'un fief accordé par le chef de la famille à un membre de la tribu qui avait fait une action éclatante. Ailleurs, c'était le nom d'un fleuve, d'une rivière, d'une montagne célèbre où était survenue une aventure fameuse, que l'on choisissait. Quelquefois, pour perpétuer dans une famille le souvenir d'un parent célèbre, on adoptait l'un de ses surnoms pour en faire le *sîn* d'une nouvelle branche de la famille. Il arrivait également que, pour perpétuer le souvenir d'un événement heureux, d'un fait extraordinaire, une des familles chinoises adoptait un *sîn* qui devait rappeler cette idée. C'est aussi à la même époque que plusieurs des familles nombreuses de la colonie chinoise voulant, d'un côté, conserver leur *sîn* primitif, et, de l'autre, se séparer de la branche principale, adoptèrent un

(1) Livre III, page 52 de l'édition de 1505. Cet ouvrage, dit le P. Cibot, n'est pas seulement un chef-d'œuvre d'érudition et de critique, mais encore de morale et de philosophie.

(2) Parmi les causes de cette exubérante population chinoise, nous signalons ici les suivantes : 1° La piété filiale, entendue au point de vue chinois, oblige à laisser des descendants. 2° Le déshonneur de mourir sans postérité. 3° L'importance attachée au mariage. 4° L'adoption fréquente. 5° La déshéritation des filles. 6° Le mariage des soldats. 7° L'abondance des matières premières et leur prix peu élevé. 8° La vie frugale du peuple. 9° La paix de l'Empire. 10 L'absence de préoccupation politique, etc.

nom composé de deux mots ou deux caractères qui étaient simplement la réunion de deux *sín* 姓 ordinaires. Ce double *sín* se nomme en chinois : *foü sín* 複姓。 Nous n'en connaissons qu'une trentaine de ce genre.

Toutefois, malgré l'accroissement prodigieux de la colonie des *Cent familles*, ces désignations génériques appliquées à chaque famille sont demeurées très-restreintes. Depuis bien des siècles, on n'en ajoute plus de nouvelles aux anciennes. C'est ainsi que, dans tout l'Empire du milieu, dont la population dépasse aujourd'hui 400 millions d'habitants, l'ensemble de tous les *sín* 姓 de la nation ne dépasse guère le chiffre de 438. Sous la dynastie des *Sóng*, c'est-à-dire vers l'an 960 de J.-C., on a fait, pour la première fois, un Recueil de tous ces *sín* ou noms patronymiques chinois. Ce Recueil porte le titre de *Pō kiā sín* 百家姓, c'est-à-dire *Noms des Cent familles*. Ce Recueil est devenu un petit livre élémentaire que tout enfant chinois apprend par cœur au début de ses études (1).

Telle est l'origine et le sens des noms patronymiques chinois. Cette origine, le sens particulier de ces noms, joints à la nature même d'une langue dont l'écriture représente des idées et non pas de simples sons, comme dans nos langues à flexion, feront comprendre de suite à nos lecteurs pourquoi il est impossible de traduire en chinois un nom de famille étranger au Céleste Empire. La presque totalité de nos noms est simplement un son, une réunion de lettres alphabétiques purement phonétiques, sans aucune signification possible. On ne peut donc demander à un Chinois de traduire en sa langue un nom de famille européen. S'il veut le faire, il en sera réduit, comme les géographes chinois le font pour les noms de pays étrangers, à prendre, dans sa langue, deux ou trois sons à peu près équivalents et qui, réunis, rendront plus ou moins exactement celui du nom européen. Traduits et écrits en chinois de la sorte, ces noms européens ne seront pas compris d'un Chinois. Ils ne seront plus de vrais *sín chinois*, qui, par leur nature, ont un sens et ne sont composés que d'un monosyllabe, tiré du Vocabulaire même de la langue.

Bien que tous les *sín* 姓 chinois aient ainsi une signification spéciale, on ne songe plus aujourd'hui, comme cela fut aux origines de la colonie, au sens primordial du caractère par lequel on désigne une famille. Ainsi, par exemple, il y a des familles chinoises qui portent le nom de *Chā* 沙, *sable*, *arena*; d'autres, celui de *Chān* 山, *montagne*; d'autres, celui de *Chō*, *Pierre*, *lapis*, etc. Il ne vient pas plus à l'esprit d'un Chinois, en employant ces mots pour désigner une famille, de songer aux mots *sable*, *montagne*, *Pierre*, qu'il ne nous vient à nous, en pensée, de songer au sens de quelques

(1) Voir à l'Appendice de notre *Dictionnaire français-chinois*, n° XV, page 155, la traduction intégrale de cet opuscule chinois, qui paraît pour la première fois en français.

noms patronymiques européens, construits dans le même genre que les *sín* chinois. Ainsi, nous avons en français des noms tels que ceux-ci : *Beau, Bataillon, Blanc, Buffet, Chevalier, Flageolet, Meunier, Vaillant, Vigneron*, etc. Nous portons ces noms, nous les employons, sans songer aucunement à leur sens ordinaire. La première préoccupation d'un Européen, en arrivant en Chine, s'il est obligé, à cause de son séjour dans ce pays, de prendre un nom chinois, est de s'informer minutieusement du sens de son nouveau nom, comme s'il y cherchait une nouvelle à sensation.

Peut-on, en Chine, changer à volonté de nom de famille? Les Chinois sont, en général, très-attachés à leur *sín* de famille. Ils conservent avec le plus grand soin le livre de leur généalogie domestique. Ils peuvent ainsi voir presque tous les noms de leurs ancêtres jusqu'à une époque très-reculée. Nous avons connu un bon nombre de familles communes, plébéiennes, dont la généalogie connue, certaine, remontait à plus de quinze et même de dix-huit cents ans de date. Chaque famille chinoise tient ses actes et les tient fidèlement. Dès les temps les plus reculés, on voit que certaines familles, qui, pour de graves motifs, comme celui de se soustraire aux recherches d'un ennemi puissant, allaient se fixer dans une autre province, y vivaient sous un nom étranger. Elles changeaient leur *sín*, *Kay sín* 改姓。 Il y a un cas où la loi chinoise autorise et même exige expressément le changement du *sín* de famille: c'est le cas de l'adoption. Tout enfant adopté doit prendre le nom ou le *sín* de la famille qui l'adopte. Dès qu'une famille a la certitude qu'elle n'aura plus d'héritier mâle, elle adopte un enfant plutôt que de laisser périr une branche de la famille.

En chinois, les titres d'honneur, de respect, de dignité, se placent toujours, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite, après le *sín* de famille. Ainsi, un Chinois a pour *sín* le mot *Tōng* 童。 Veut-on lui donner le titre de monsieur? on dira : *Tōng yé* 童爺。 Celui de monseigneur? on dira : *Tōng laò yé* 童老爺。 Celui d'Excellence? on dira : *Tōng tá jèn* 童大人。 Les catholiques chinois donnent aux missionnaires le titre de *Père spirituel*, *chèn foú* 神父。 Cette règle est invariable. (Voir le chapitre de l'Urbanité chinoise.)

II. — DU NOM DIT EN CHINOIS *ohé* 氏。

Le *sín* chinois ou la désignation caractéristique d'une famille est considéré comme le *tronc*, la racine principale (*pèn* 本) de cette famille. Il y a une autre expression pour désigner les branches, les rameaux (*tohé* 枝) de ce même *tronc* ou *racine principale*; c'est le mot *ché* 氏。 On l'emploie particulièrement à l'égard des femmes. En Chine, celles-ci ne sont effectivement considérées que comme des *rameaux*, des branches secondaires, que l'on détache

du tronc ou de la souche principale. Au fond, cette expression chinoise, qui semble bizarre, est assez ingénieuse et même juste. Ainsi, une jeune fille chinoise, dont la famille a pour *sín* le caractère *ouâng* 王, se marie avec un jeune homme dont le *sín* est *Lieòu* 劉; après son mariage, la jeune femme est désignée sous les noms de *Lieòu ouâng ché* 劉王氏, comme qui dirait : *rameau* ou *branche de la famille Ouâng, adjoint à la famille Lieòu*. Cette coutume est aussi ancienne que générale dans la Chine. Tel est le sens principal du nom chinois dit *Ché* 氏.

Cette même expression *ché* 氏 a été employée, dès la plus haute antiquité, par une espèce d'*antonomase*, pour désigner les personnages très-célestres, ceux qui ont laissé un nom brillant dans la république des lettres. Cette expression, qui est alors tout honorifique, s'ajoute au *sín* 姓 de famille de celui qui a mérité de le recevoir. Par exemple, l'auteur du *Dictionnaire étymologique chinois*, connu sous le titre de *Chò ouèn* 說文, le célèbre *Hiù tchèn* 許眞, est communément désigné sous le titre de *Hiù ché* 許氏. Le grand historien de la Chine, *Sè mà tsièn*, qu'on a justement surnommé l'*Hérodote de l'Empire du Milieu*, est souvent désigné sous les simples titres de *Sè mà ché*. Ainsi en est-il de tous les autres personnages de grand renom, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre militaire.

III. — DU PETIT NOM DE LAIT DES CHINOIS, OU DU *Siaò mìn* 小名。

Dans l'intérieur des familles chinoises, il y a plusieurs manières de désigner les enfants en très-bas âge. A la naissance d'un enfant, un proche parent ou un ami intime de la famille choisit, pour le nouveau-né, un nom qu'on nomme indifféremment *petit nom* *siaò mìn* 小名 ou

Nom de lait { *Lày mìn* 奶名。
ou *jòu mìn* 乳名。

C'est, la plupart du temps, pour celui qui choisit ces noms, l'occasion de faire un compliment gracieux aux parents du nouveau-né, par le sens attaché au nom de lait. Ces noms se composent toujours de deux mots, et par conséquent de deux caractères. Même pour les plus modestes familles de la société, ce *petit nom* renferme toujours une idée gracieuse, honorable, souvent ambitieuse, si l'on pressait le sens rigoureux de ces mots. Ainsi, voici quelques-uns de ces noms :

Pour les garçons :

玉成 Yú-tchèn. La marguerite par-faite.

Pour les filles :

來寶 Lày pào. Future marguerite.
紅玉 Hông yú. Le jasper rouge.

Pour les garçons.

德明	Tě mìn.	La vertu éclatante.
良才	Leāng tsay.	Le talent ingénieux
靜心	Tsín sīn.	Le cœur tranquille.
太玄	Tay'hièn.	L'étincelle brillante.
春元	Tchoūn yuèn.	L'origine du printemps.
招財	Tchaō tsay.	Les richesses abondantes.
長齡	Tobāng lín.	Le génie éclatant.
文芳	Ouèn fāng.	La littérature odorante.
蓮仙	Lièn sièn.	Le divin nénuphar.

Pour les filles.

無嬌	Oū kiào.	Sans attraits.
新蓮	Sīn lièn.	Nouveau nénuphar.
喜蓮	Hý lièn.	Joyeux nénuphar.
雙貴	Chouāng koúy.	Les deux fortunes.
芙蓉	Foá fū.	Les fleurs du nénuphar.
長姑	Tohāng koū.	L'aînée des filles.

Bien que les jeunes filles aient aussi un nom de lait, on le choisit sans solennité et tout à fait dans l'intérieur de la famille. Une matrone chinoise, amie de la famille, se charge de ce soin. Ces noms, comme on le voit ici, sont, en général, une allusion à la beauté, aux grâces de la femme. Les qualités de la femme peuvent, à cause de la nature de la langue, être exprimées avec des formes très-variées.

Il y a une expression chinoise particulière pour interroger quelqu'un sur le sexe d'un enfant qui vient de naître. On la trouve déjà en vigueur à l'époque des écrivains du *Chē kīn* 詩經 ou Livre des vers.

Avez-vous obtenu, demandera-t-on, une brique de pierre précieuse ou une simple tuile? *Lóng tohāng hoǎy lóng ouà* 弄璋或弄瓦? On répond: *Lóng tchāng*, si un garçon est né; *lóng ouà*, s'il s'agit d'une fille.

Les parents, les membres de la famille, les amis très-intimes, peuvent seuls se servir du petit nom de lait pour appeler quelqu'un.

En le faisant, on se permettrait un excès de familiarité, une violation des règles si exquises de l'urbanité chinoise. Dans la bonne société européenne, les choses ne se passent pas autrement. Un étranger ne se permet pas d'appeler quelqu'un par son seul nom de baptême.

S'il s'agissait du petit nom de lait du prince héritier, devenu Empereur, personne n'oserait l'employer ni même l'écrire. En parlant de ce nom, on dit en chinois: *pý mìn* 避名, *éviter le nom*. Que si l'on avait à employer ce caractère dans un écrit, la règle est qu'on doit le modifier *légerement*; on supprime un trait du caractère, assez pour qu'en le défigurant on change ce caractère. Ainsi, l'empereur *Kāng hý* avait pour petit nom: *Hièn yé* 玄燁 (Étincelle bleue). Dans le Dictionnaire publié par les soins de cet Empereur, on a supprimé à dessein un trait inférieur du deuxième caractère, en l'écrivant

ainsi : 燁。 Cet usage constant, qui provient d'un sentiment louable de respect pour l'autorité, est en vigueur sous chaque règne.

Dans l'intérieur de la famille, les parents chinois se servent d'une expression plus intime encore, soit pour désigner, soit pour appeler leurs enfants.

Ainsi, ils disent :

老大 *Laò tá.* Toi, le premier né, ou bien : *Tá lāng* 大郎。

老二 *Laò éú.* Toi, le deuxième né, ou bien : *éú lāng* 二郎。

老六 *Laò loũ.* Toi, le sixième né, ou bien : *loũ lāng* 六郎。

Pour les filles, ils disent :

大姑 *Tá koũ.* Toi, la première née.

二姑 *Eú koũ.* Toi, la deuxième née.

六姑 *Loũ koũ.* Toi, la sixième née.

Les filles comptent l'ordre de leur naissance entre elles seulement et indépendamment de leurs frères. La femme, en Chine, fait une catégorie à part.

Les personnes étrangères à une famille, parlant d'un membre de cette famille, se servent également de la formule précédente légèrement modifiée de la manière suivante : si l'on parle de quelqu'un en son absence, on dira, par exemple : *Ouáng laò sé* 王老四. c'est-à-dire *Ouáng* le sixième, ou simplement *Ouáng sé kō.* Si on lui adresse la parole ou qu'on soit en sa présence, un Chinois n'omettra jamais d'y ajouter un terme honorifique. A l'endroit de l'urbanité, les Chinois ont l'épiderme fort délicat. On dira alors : *Ouáng loũ yé* 王六爺. monsieur *Ouáng* le sixième, ou si l'on veut encore plus honorer ce Chinois, à cause de son âge, par exemple, on dira : *Ouáng loũ kōng* 王六公. *Le respectable, le vénérable Ouáng* le sixième. — Cette règle est générale en Chine.

Entre eux, les frères et les sœurs s'appellent ou par leur petit nom de lait, ou, plus communément, par leur ordre de naissance. Ils disent :

大哥 *tá kō.* Toi, l'aîné,

二哥 *éú kō.* Toi, le deuxième frère.

八哥 *pǎ kō.* Toi, le huitième frère.

Les sœurs disent de même :

大姑 *tá koũ.* Toi, la première.

二姑 *éú koũ.* Toi, la deuxième.

六姑 *loũ koũ.* Toi, la sixième.

Les Chinois ont des termes familiers, enfantins, qui sont formés à peu près comme les nôtres, d'un mot redoublé.

Nous disons : papa; les Chinois disent : 爹爹 *tiē tiē* ou 爹爹 *tiē tiē.*

— maman; — 媽媽 *mā mā* ou 媽媽 *mā mā.*

Nous disons : mon frère aîné; les Chinois disent : 哥哥 kō kō.
 — ma sœur aînée; — 姊姊 tsiè tsiè.
 — ma sœur cadette; — 妹妹 meý meý.
 — ma belle-sœur; — 嫂嫂 saò saò.

IV. — DU NOM TIRÉ DU CYCLE DE FAMILLE, DIT EN CHINOIS
 Tsé peý 字輩。

Il existe, en Chine, une coutume très-ingénieuse et très-ancienne, au moyen de laquelle deux familles qui ont le même nom générique, le même *sín* 姓, peuvent, à l'instant même, découvrir si leur souche est commune. Les familles principales ont adopté, à une époque reculée, une sentence, une maxime, qui renferme pour signe distinctif ou devise domestique, quinze, vingt caractères, et s'exprime par le même nombre de mots. C'est comme une petite chaîne dont chaque caractère serait un anneau. Cette chaîne forme le cycle de famille, lequel porte le nom de Tsé peý 字輩. Le premier caractère qui le compose est affecté d'abord au père et à tous ses frères, c'est-à-dire qu'on l'ajoute au *sín* ou nom patronymique, comme premier caractère d'un nom secondaire. Le deuxième caractère du cycle est affecté aux fils et aux cousins germains de ceux-ci; ainsi de suite. Chacun des caractères de ce cycle domestique est susceptible de se marier avec un autre caractère et de former avec lui un sens entier, complet. Lorsqu'un jeune Chinois a atteint l'âge de raison, qu'il commence à fréquenter l'école, on choisit un caractère chinois qui se combine, d'après une règle déterminée, avec le caractère du cycle de famille qui lui est affecté dans l'ordre de naissance. Ces deux caractères forment ce qu'on appelle en chinois le *hiò mín* 學名, le *choū mín* 書名 ou *beau nom d'école*. Ordinairement c'est le maître d'école qui est chargé du soin de composer ce nom. Le cycle suivant d'une famille chinoise donnera une idée plus nette de cette coutume chinoise. Il n'est composé que de huit caractères; on le recommence après la huitième génération.

- | | |
|--------------------|----------------------|
| 1. 森 <i>sîn</i> . | 5. 祚 <i>tsou</i> . |
| 2. 永 <i>yùn</i> . | 6. 遐 <i>hiá</i> . |
| 3. 洪 <i>hông</i> . | 7. 昌 <i>tchāng</i> . |
| 4. 錫 <i>sý</i> . | 8. 道 <i>táo</i> . |

Supposons à présent une famille dont le nom patronymique soit *Ouáng* 王. Le chef de la famille sera désigné ainsi : *Ouáng sîn* 王森. Ce dernier caractère est le premier du cycle. Tous les collatéraux auront aussi ce caractère ajouté à leur nom de famille.

Le fils et tous ses cousins germains seront désignés ainsi :

王永 *Ouáng yùn*, deuxième caractère du cycle.

Le petit-fils et ses collatéraux le seront ainsi :

王洪 Ouáng hông, troisième caractère du cycle.

Et ainsi de suite.

Deux Chinois qui ont le même nom patronymique se rencontrent. Veulent-ils savoir si leur souche primitive est commune et à quel degré ils sont parents? L'un d'eux fait connaître le cycle de famille. S'il est commun, la souche de parenté est certaine. En récitant ce cycle, on voit de suite la distance ou degré de parenté qui sépare l'un et l'autre.

V. — DU NOM APPELÉ Tsé haó 字號。

Parmi les rares coutumes chinoises, tombées en désuétude, nous signalons la collation solennelle du *bonnet viril*. Cette collation se faisait avec une solennité plus ou moins imposante, selon le rang de la famille, lorsqu'un homme avait atteint l'âge de vingt ans. On lui choisissait alors un surnom composé de deux mots ou de deux signes chinois, formant un sens complet. L'usage du surnom s'est conservé. On s'en sert dans les écrits publics, dans les actes importants. Si l'on adresse à quelqu'un une invitation, une pièce de quelque importance, c'est toujours par son Tsé haó 字號 qu'on le désigne, et jamais par son nom d'école. Ce nom n'est pas choisi au hasard; il doit avoir une analogie avec le nom d'école. Dans la langue ordinaire, on désigne ainsi ce nom : Tsé tehāng 次璋 ou *deuxième titre*. La politesse, la déférence chinoises obligent à employer ce titre en écrivant à quelqu'un. Ces titres étant composés de la même manière et dans le même sens que le précédent, nous n'en rapportons pas d'exemples ici.

VI. — DU NOM POSTHUME OU DU Houý 諱, EN CHINOIS.

Le houý 諱 est un nom posthume que l'on décerne aux hommes célèbres. Il rappelle en général les qualités, le talent, quelques circonstances remarquables de la vie de celui auquel on le décerne. Cet usage est fort ancien, puisqu'il remonte à l'époque de la dynastie Yin 殷, c'est-à-dire à l'an 1400 av. J.-C. Toutefois ce ne fut que sous la dynastie Tcheou 周 (1122 av. J.-C.) qu'il fut confirmé par une loi. On se sert du houý pour nommer les ancêtres et les parents défunts. On l'inscrit sur la tablette, si célèbre en Chine, connue sous le nom de tablette de l'âme, Lim peý 靈碑, et qui est exposée d'abord sur l'autel domestique de chaque famille, ensuite dans le temple des ancêtres, dit en chinois le Tsé táng 祠堂. C'est au moment où, pour la première fois, après que le défunt a été exposé dans la salle principale de la maison,

revêtu de ses plus beaux habits, la famille se réunit en hémicycle autour de lui, qu'on décerne le nom posthume ou le hoúy, en pleurant sur ce défunt.

Quant aux gens de lettres, aux savants, aux magistrats de l'un ou de l'autre ordre civil ou militaire, le nom posthume ou le hoúy 諱 qu'on leur décerne est comme le reflet de la mémoire qu'ils laissent ici-bas. Cette coutume chinoise ressemble à celle par laquelle nous décernons, en Europe, un titre élogieux à quelque savant, en l'appelant, par exemple, un *nouveau Tacite*, un *nouvel Horace*, le *Racine*, le *Corneille français*. Voici quelques-uns de ces titres au génie toujours oriental : *fontaine d'éloquence*, *miroir de vérité*, *docteur de la doctrine lumineuse*, *docteur aussi pur que l'eau limpide*. Un des plus grands honneurs auxquels un Chinois puisse aspirer est celui d'un hoúy 諱 *décerné par la voix publique*, car il est comme un titre à l'immortalité humaine. Aucun sage, aucun savant de la Chine n'a reçu autant de titres honorifiques que le philosophe Confucius, qui, du reste, est sans contredit le seul sage qui ait eu véritablement une École, et une École sans exemple jusqu'ici. Depuis 2300 ans, les disciples de Confucius font une secte qui compte ses adeptes par dizaines de millions.

Les Empereurs de la Chine ont deux espèces de noms posthumes. L'un de ces noms est le Chě 諡. Par ce titre, on exprime, on énumère les qualités ou les actions remarquables du prince défunt. Ainsi, l'on dira, par exemple : *Le saint, le vertueux, le divin, l'héroïque, le savant et guerrier empereur* 聖德神公文武皇帝 Chén tǐ chén kōng ouēn òu hóuáng tí.

Le deuxième titre posthume des Empereurs est celui que l'on décerne dans le temple des ancêtres. Il porte le nom de Miaó háo 廟號, ou *titre du temple*. On inscrit ce titre honorifique sur la tablette des membres défunts de la famille impériale. Il se rapporte à la parenté. Ce titre devient proprement le *nom historique* de chaque Empereur. Le fondateur d'une dynastie porte, en général, le titre de Ché tsòu 世祖.

VII. — DES SOBRIQUETS CHINOIS OU Houén mìn 混名.

Les Chinois ont l'esprit très-observateur, mais aussi très-enclin à la censure, à la raillerie. Ils saisissent, à la première vue, les défauts corporels, les travers d'esprit de quelqu'un. Ils sont, pour ce motif, très-prompts à imposer un sobriquet, qui est toujours l'indice du défaut physique ou moral de la personne qui le reçoit. Ainsi, ils disent :

- 王麻子 Ouáng má tsò. Ouáng le grêlé.
- 文陀子 Ouēn tó tsò. Ouēn le bossu.
- 魯拜子 Loŭ páy tsò. Loŭ le boiteux.
- 風禿子 Fōng toŭ tsò. Fōng le chauve.

厭物	M. yén ǒ. Un tel l'ennuyeux.
蠢才	M. tchoûn tsay. Un tel l'imbécile.
老賊	M. laò tsě. Un tel le vieux fourbe.
多講的	M. tō kiàng tŷ. Un tel le bavard.
狗才	M. keou tsay. Un tel le maraud.
風子	M. fōng tsè. Un tel le braque.

Bien que cet usage soit principalement en vogue dans la classe populaire, la causticité chinoise ne se fait pas faute de décerner quelque nom de ce genre aux mandarins subalternes qui ont le malheur d'avoir un défaut saillant. Ils diront de lui : un tel le *cupide*, l'*avare*, le *gourmand*. Ils ont aussi un autre genre de sobriquet métaphorique, qui est très-sarcastique. En parlant d'un homme timide et inoffensif, ils diront : *c'est un tigre de papier*; à celui qui s'estime beaucoup trop, on donne le nom de *rat tombé dans une balance où il se pèse lui-même*. On compare malicieusement celui dont les manières sont trop affectées à un *bossu qui fait une courbette*. Les pièces de théâtre chinoises sont surtout remplies de ces sobriquets plaisants, ironiques et bien appliqués, desquels on peut dire le *castigat ridendo mores* du poète latin.

VIII. — DU TITRE DES NÉGOCIANTS ET DES HOTELIERIES CHINOISES.

Tchaō pay 招牌。

Chaque famille de négociant, chaque hôtellerie a son enseigne particulière. On attache, en Chine, une grande importance à ces titres ou enseignes de commerce. Le jour où un nouveau négociant affiche, pour la première fois, le titre de sa maison, de son hôtellerie, c'est une fête de famille chez lui. Ses amis, ses connaissances lui apportent des cartes de félicitations sur lesquelles sont des distiques chinois, exprimant des vœux pour le succès de la nouvelle maison. La nouvelle enseigne est également ornée de guirlandes et de festons. Chacun fait un salut à la tablette en adressant un compliment au propriétaire. Un repas somptueux réunit une foule d'invités. L'usage ne permet pas, en Chine, de prendre, dans la même localité, le titre dont est déjà en possession une autre famille. Un procès en résulterait si on se le permettait. On conserve même avec soin l'enseigne primitive. Son antiquité est regardée comme un excellent titre de recommandation auprès de la clientèle. On désigne presque toujours, en Chine, une maison de commerce, une hôtellerie, comme on le fait chez nous, par le nom de l'enseigne : *au lion d'or*, *au cheval blanc*, *à la croix rouge*, etc. Les titres des négociants chinois, des hôtelleries, sont choisis avec soin et renferment toujours une pensée, un vœu assez expressifs.

I. — Titres d'hôtels chinois.

日新店	Jǐ sīn tién. Hôtel de la Renaissance.	全德店	Tsuén tǐ tién. Hôtel de la Vertu parfaite.
中和店	Tohōng hō tién. Hôtel de l'Union générale.	慶榮店	Kín yān tién. Hôtel de la Félicité et de la gloire.
樂安店	Lǒ gān tién. Hôtel de la Joie et de la paix.	隆盛店	Lông chén tién. Hôtel de la Grande abondance.
三合店	Sān hō tién. Hôtel des Trois unions.	興隆店	Hin lōng tién. Hôtel qui procure la prospérité.
恒義店	Hên ngý tién. Hôtel de la Justice perpétuelle.		

II. — Titres de négociants chinois.

乾盛號	Kiēn chén haó. A la Grande abondance.	義盛號	Ný chén haó. A la Justice et à l'abondance.
廣濟號	Kouàng tsý haó. Au Grand succès.	萬全號	Ouán tsuēn haó. Aux Dix mille perfections.
榮隆號	Yūn lōng haó. A l'Éclatante prospérité.	恒德號	Hên tǐ haó. A la Vertu perpétuelle.
泰元號	Tá yuēn haó. A la Grande origine.	大興號	Tá hin haó. A la Grande paix.
廣興號	Kouàng hin haó. A la Vaste forêt.	正順號	Tchén chuén haó. A l'Intègre prospérité.
德泰號	Tǐ tsý haó. A la Vertu parfaite.		

IX. — DES NOMS GÉOGRAPHIQUES EN CHINOIS.

I. — Empire. Kouō 國。

1° Le mot *Chine* est inconnu des habitants de l'Empire que nous désignons sous ce nom. Il est d'origine européenne. Les Chinois ont quatre expressions pour désigner leur pays : 1° Tiēn hiá 天下 (ce qui est sous le Ciel); 2° Tohōng kouō 中國 (Empire du milieu), ce nom est le plus usité; 3° Tohōng hoá 中華 (la Fleur du milieu); 4° Hoá hiá 華夏 (la Fleur des Hiá).

2° L'expression Houāng tý 黃帝 est affectée aux *Empereurs*; celle de Onāng 王 aux *Rois*. Cette dernière implique chez les Chinois l'idée de la vassalité.

II. — *Dynasties.* Tchǎo 朝。

Vingt-deux dynasties ou familles ont régné sur la Chine (1). Lorsque l'on parle d'une dynastie, on ajoute au nom propre de la dynastie celui de Tchǎo. Ainsi, l'on dira :

宋朝	Sóng	tchǎo.	La dynastie des	Sóng.
元朝	Yuên	tchǎo.	—	Yuên.
明朝	Mín	tchǎo.	—	Mín.

Lorsque l'on parle de la dynastie régnante, on ajoute l'épithète : grande. Tá 大. On dira aujourd'hui : Tá tsǎn tchǎo 大清朝. La grande dynastie des Tsǎn.

III. — *Provinces.* Sèn 省。

La Chine a subi de fréquentes mutations dans la division de ses provinces. On compte aujourd'hui dix-huit provinces dans la Chine proprement dite. Cette division est de date récente. La dynastie actuelle, ayant annexé les trois vastes provinces de son patrimoine, on porte à présent le nombre des provinces au chiffre de vingt et un.

Chaque province est divisée en deux, trois ou quatre grandes circonscriptions territoriales dont chacune porte le nom de Taó 道. Un mandarin est à la tête du Taó.

La capitale ou métropole de chaque province est le siège d'un gouverneur que l'on désigne communément sous le nom de *vice-roi*, en chinois Tsòng toü 總督 ou Tché tay 制臺. Quatre provinces ont à leur tête un sous-gouverneur foü tay, et relèvent d'une autre province.

Le Kouý toheou	貴州	relève du	yân nân.
Le Kouàng sý	廣西	— de	Canton.
Le Hoú nân	湖南	— du	hoú pě.
Le Kǎn sieou	甘肅	— du	Chèn sý.

On désigne communément la capitale de chaque province par ces mots : Sèn tchén 省城, *ville par excellence de la province*. Pour exprimer qu'on se rend à la capitale, on se sert de l'une ou de l'autre de ces expressions, selon qu'il faut monter ou descendre pour s'y rendre : Cháng sèn 上省 ou Hià sèn 下省. On peut aussi désigner la ville capitale en ajoutant à son nom propre le mot sèn 省. Ainsi :

雲南省 Yân nân sèn, capitale du Yân nân.

(1) Voir le tableau de ces dynasties, au *Dictionnaire français-chinois*, tome 1^{er}, page 150. Au tome II, pages 26 et suivantes, le tableau des Empereurs.

成都省 Tchéh tòu sèn, capitale du Su tuhuen.

西安省 Sý gân sèn, capitale du Chèn sý.

Chaque **Taó 道** est divisé en départements ou préfectures **Fòu 府**; en sous-préfectures **Toheoũ 州**; en chefs-lieux de canton **Hién 縣**. Toutes les villes chinoises sont rangées sous ces trois catégories. Une préfecture a sous sa dépendance un certain nombre de villes du second et du troisième ordre. Le mandarin d'une ville se désigne souvent, en parlant de lui, par ce titre général de propre gouverneur du **Fòu**: **Pèn fòu 本府**; du **Toheoũ**: **Pèn toheoũ 本州**; du **Hién**: **Pèn hién 本縣**; ou **Pèn táng 本堂**.

Nous avons lu, avec quelque surprise, dans les ouvrages de quelques sinologues européens, que les villes chinoises n'avaient pas de noms propres. C'est une erreur. Les Chinois désignent ordinairement les villes par leurs noms propres, composés, la plupart, de deux mots ou de deux caractères. Si l'on veut faire connaître le degré hiérarchique de la ville, on ajoute après le nom l'un de ces mots :

府 fòu, pour les villes de premier ordre,
州 toheoũ, pour celles de deuxième ordre,
縣 Hién, pour celles de troisième ordre.

Ainsi, l'on dit :

重慶府 Tchóng k'ín fòu.
貴陽府 Kouý yáng fòu.
安平州 Gān p'ín toheoũ.
會理州 Hoúy lý toheoũ.
麻里縣 Má lý hién.
保山縣 Pào chān hién.

X. — DES NOMS DE ROYAUMES ET DE PEUPLES

ÉTRANGERS A LA CHINE.

Les royaumes qui ceignent la Chine ont tous un nom particulier, selon le génie chinois. Ainsi, le Japon est **Jě pèn kouě 日本國**, qui peut se traduire par : *regnum originis solis*.

La Corée est **Kaō lý kouě 高麗國**.

La Mandchourie est **Màn toheoũ 滿州**.

Le Lead tōng est **Leáo tōng 遼東**.

La Mongolie est **Mông koué 蒙古**.

Le Thibet est **Sý fān 西番** ou **Sý tsáng 西藏**.

L'Inde est **Tiēn tohoũ kouě 天竺國**.

Le royaume de Siam est Siēn lô kouě 鮮羅國。

Le royaume d'An-nam est Gān lân kouě 安南國。

- Mais, pour désigner les pays lointains comme ceux de l'Occident, les Chinois n'ont pu leur donner des noms caractéristiques. Ils expriment aussi approximativement que possible, par leurs signes, les sons des noms et des pays étrangers. C'est pour ce motif que le récit des voyageurs chinois dans des contrées étrangères offre des difficultés assez grandes à un lecteur européen. Ainsi :

L'Europe	se dit : Geōū-lò-pā	歐羅巴。
L'Asie	— Yà-sŷ-yà	亞西亞。
L'Afrique	— Yà feŷ lý kiā	亞非利加。
L'Amérique	— Yà-mě-ly kiā	亞默利加。
L'Océanie	— Ouō-sǎ nŷ	鄂撒尼。
La France	— Fǎ kouě	法國。
L'Angleterre	— Ŷn kŷ lý	英吉利。
L'Espagne	— Ŷ sŷ pā nŷ	依西巴尼。
Le Portugal	— Pó eul toŷ ouà	波爾土瓦。
L'Italie	— Ý tá lý yà	意大里亞。
La Hollande	— Hò lân kouě	活南國。
L'Allemagne	— Jě eul ma ny	熱爾瑪尼。
La Russie	— Ō lô sē kouě	鄂羅斯國。

Si l'on veut désigner un habitant de l'un de ces pays, il suffit d'ajouter le mot jên 人, homme, au nom du royaume dont est originaire celui que l'on veut désigner. La France se dit : Fǎ kouě 法國; un Français : Fǎ kouě jên 法國人。 Ainsi de tous les autres.

CHAPITRE VI.

DES PRONOMS

En chinois : *Tohè mìn* 指名 ou *Tỳ mìn* 替名。

1° Pronoms personnels. Leur usage en chinois. Leur variété. Manière de les remplacer dans le langage de la politesse. — 2° Pronoms relatifs ou conjonctifs. — 3° Pronoms démonstratifs. — 4° Pronoms possessifs. — 5° Pronoms indéfinis.

1. — DES PRONOMS PERSONNELS.

PREMIÈRE SÉRIE.

Singulier.

我 Ngò (1). Je ou moi.
你 Ngỳ. Tu ou toi.
他 Tā. Il, elle, lui.

Pluriel.

我們 Ngò-mèn. Nous.
你們 Ngỳ-mèn. Vous.
他們 Tā-mèn. Ils, elles, eux.

Les pronoms personnels sont très-usités, surtout dans la langue parlée. Quand ils sont sujets, ils se placent régulièrement avant le verbe. S'ils sont régimes, ils se placent toujours *après* le verbe.

EXEMPLE :

我愛你 Ngò gay ngỳ. Je vous aime, *ego amo te*.

Au lieu de la particule *mèn* 們, qui sert ici à faire le pluriel comme dans les substantifs, on emploie très-souvent, dans les livres, l'une ou l'autre des trois particules suivantes : *tèn* 等, *tchay* 儕, *ohō* 屬. Ainsi, l'on dira : *ngò tèn* 我等, *ngò tohay* 我儕, au lieu de dire : *ngò-mèn* 我們. Chacune de ces particules emporte avec elle l'idée de *classe*, de *catégorie*, avec exclusion de ceux qui n'en sont pas.

Les dignitaires chinois, parlant d'eux-mêmes, disent communément : *ngò tohay* 我儕, ou bien encore : *ohō tohay* 吾儕, nous, dans le même sens que le fait en Europe un supérieur qui parle de lui.

(1) Dans les provinces du nord de la Chine, au lieu du mot Ngò 我, on emploie souvent ces mots locaux : tsā 咱 ou yèn 俺。

DEUXIÈME SÉRIE.

Riche en expressions qui rendent les formes de la pensée avec ses nuances, la langue écrite a d'autres termes pour exprimer les pronoms personnels. Voici les *neuf* termes qui reviennent souvent dans les livres :

1° Moi ou nous (au singulier) : yâ 余, ôâ 吾, yâ 予。

EXEMPLES :

吾見於夫子 Ôâ kién yâ fôu tsò. J'ai fait une visite à notre maître.
噫。天喪予 天喪予 Ý tién sàng yâ, tién sàng yâ. Hélas! le Ciel m'accable de douleur; le Ciel m'accable de douleur.

2° Toi, tu, votre (au singulier) : èùl 爾, ou jòù 汝。

EXEMPLES :

爾國臨格 Èùl kouë lín kě. Que votre règne arrive. *Adveniat regnum tuum.*

3° Ils, eux, son, sa. K'ý 其, ou ý 伊, ou kuë 厥, ou tchê 之。

Ce dernier mot est souvent régime du verbe actif.

EXEMPLES :

其心不死 K'ý sîn pòu sè. Son projet n'est pas mort.

Le philosophe répondit : (Nos parents) étant vivants, il faut les servir selon les règles des rites; morts, il faut les ensevelir selon les mêmes règles, et offrir pour eux des sacrifices de la même manière. Tsè yuë: Sên sè tchê ý lý; sè sàng tchê ý lý; tsý tchê ý lý. 子曰生事之以禮。死喪之以禮。祭之以禮。— On voit ici le mot tchê 之 pris trois fois comme régime direct, *eux, ils*.

REMARQUES.

1° Dans le style élevé des ouvrages anciens, on trouve assez souvent cette expression-ci : tsou hiá 足下 (le dessous des pieds) pour désigner le pronom *vous*.

2° Voici un idiotisme chinois aussi fréquent dans la langue *orale* que dans la langue *écrite*. Ainsi, au lieu de dire : la prudence de Chuén est grande, un Chinois dit : Chuén, sa prudence est grande. Chuén k'ý tá hiên 舜其大賢。

On emploie surtout cette tournure lorsque la phrase est admirative ou interrogative.

3° Lorsqu'un pronom personnel est suivi de l'adjectif *même*, il se rend invariablement en chinois par ces deux mots : tsé k'ý 自己。

On dira :

我自己 Ngò tsé k'ý. Moi-même.

你自己 Ngý tsé k'ý. Toi-même.

他自己 Tā tsé kŷ. Lui-même.
 我們自己 Ngò-mèn tsé kŷ. Nous-mêmes.
 你們自己 Ngŷ mèn tsé kŷ. Vous-mêmes.
 他們自己 Tā mèn tsé kŷ. Eux-mêmes.

4° L'adjectif français *propre*, indiquant la propriété exclusive à toute autre, se rend, en chinois, par le mot Tsān 親, qui se place ainsi :

我親眼見了 Ngò tsān yèn kién leào. J'ai vu de mes propres yeux.
 親口 Tsān keouŷ. De ma propre bouche.
 親手 Tsān cheou. De ma propre main, ou 親筆 Tsān pŷ.

Dans les livres, il est plus élégant de se servir soit du mot chēn 身, *corpus*, soit du mot kōng 躬, qui a le même sens.

EXEMPLES :

修己身 Sieōu kŷ chēn. Perfectionner sa propre personne.
 身穿野服 Chēn tohouān yè foŷ. Il portait des habits grossiers.
 躬自厚而薄責於人則遠怨矣 Kōng tsé heou eŷl pŷ tsé yá jên tsé yuèn yuèn ŷ. Soyez sévère envers vous-même, indulgent envers les autres, alors vous éloignerez de vous le ressentiment.

5° La politesse chinoise exige que l'on n'emploie jamais seul le pronom personnel *je* ou *moi*, surtout en présence de personnes élevées en dignité. Elle défend également de *tutoyer*, même un égal. Nous indiquons au chapitre XIV, qui a pour titre : *De l'urbanité chinoise*, les expressions consacrées par l'usage.

II. — DES PRONOMS RELATIFS OU CONJONCTIFS.

Les pronoms relatifs ou conjonctifs sont les suivants : *qui, que, quoi, quel, lequel, laquelle, le, la, les, dont, en*. Qui, quæ, quod, quinam, quænam, is, ea, id, cujus, in.

Voici, par des exemples, leurs équivalents dans la langue chinoise.

1°

那个 Lá kó, au singulier, 那些 Lá sŷ, au pluriel. Qui, quis.
 我不曉得是那个 Ngò poŷ hiaò tŷ ché là kó. Je ne sais qui.
Nescio quis.

不論那个 Poŷ lén là kò. Qui que ce soit. *Quisquis ille sit.*
 那个做這一件事 Là kó tsoú tohé ŷ kién sé. Qui a fait cela? *Quis hoc fecit?*

那个人來 Là kó jên laŷ. Qui arrive? *Quis venit?*

2° Dans les livres, au lieu des mots lá kó, on emploie ceux-ci, qui sont plus relevés : choŷy 誰 ou choŷ 孰. Qui.

誰造了天地 *Choûy tsáo leào tién tỳ?* Qui a créé le monde? *Quis creavit cælum et terram?*

子謂子貢曰汝與回也孰愈 *Tsè ouý tsè kóng yuě: jòu yù hoûy ÿ choû yuě?* Le philosophe interpella Tsè Kóng : Lequel de vous ou de Hoûy surpasse l'autre en qualité?

子貢問師與商也孰賢 *Tsè Kóng ouén: sê yù chāng ÿ choû hiên.* Tsè Kóng demanda : Qui de Sê ou de Chāng est le plus sage?

3° Très-souvent, en chinois, on n'exprime pas le pronom *qui*, parce que la phrase chinoise se dispose autrement :

Dieu, qui est juste, punira les méchants.

Tournez ainsi : Dieu est juste, il punira les méchants.

天主公道。他要罰惡人 *Tiēn Tohoù Kōng taó; Tā yáo fá ngō jên.*

2°

Que, pronom relatif, signifiant *lequel* et servant de régime au verbe qui suit, s'exprime en chinois par ces deux mots : 所 *sò* et 的 *tỳ*, que l'on place de la sorte :

EXEMPLES :

我所愛的書 *Ngò sò gay tỳ choû.* Le livre que j'aime. *Ego quem amo librum.*

你所說的話 *Ngý sò chō tỳ hoá.* Les paroles que tu as dites. *Tu quæ dixisti verba.*

他所做的事 *Tā sò tsou tỳ sé.* Les choses qu'il a faites. *Ille quas fecit res.*

Que signifiant *quelle chose* s'exprime par *chén mô* 甚麼 ou *chě mô* 什麼, *quid, quod*; *que* signifiant *quoi* : *tsèn yáng* 怎樣.

要做甚麼 *Yáo tsou chén mô.* Que faire? *Quid agendum? Oportet facere quid?*

你怎樣想 *Ngý tsèn yáng siàng.* Que vous en semble? *Quid tibi videtur?*

3°

Quoi, quid, quæ, ne se dit qu'en parlant des choses. On le rend, en chinois, par *chě mô* 拾麼 ou *chén mô* 甚麼.

EXEMPLE :

我不知道他想甚麼 *Ngò pòu tohē taó tã siàng chén mô.* J'ignore ce à quoi il pense. *Ego non scio illum cogitare quid.*

4°

Quel, quinam, interrogatif, s'exprime, en chinois, par là ǎ kó 那一个 s'il s'agit des personnes, et par chén mô 甚麼 s'il s'agit des choses.

EXEMPLES :

那个人肯 Là kó jên kěn. Quel homme voudrait? *Quis vellet?*
 他有甚麼事 Tā yeòu chén mô sê. Quelle affaire a-t-il?

5°

Lequel, laquelle? Quisnam, quænam? se traduisent comme dans les exemples précédents.

那个人來了 Là kó jên lay lào. Lequel est venu? *Quisnam venit?*

6°

Les pronoms personnels *le, la, les, is, ea, id*, se placent toujours, en chinois, après le verbe.

EXEMPLES :

我愛他 Ngò gay tá. Je l'aime. *Ego amo illum.*
 我恨他 Ngò hén tá. Je le déteste. *Ego detestor illum.*
 我要他們 Ngò yaó tá mên. Je les veux. *Ego illa volo.*
 我信他 Ngò sîn tá. Je le crois. *Ego credo illum.*

7°

Dont, cujus, quorum, s'exprime absolument, comme le que relatif, par sò 所 et tǐ 的.

EXEMPLES :

我所用的書 Ngò sò yóng tǐ choū. Le livre dont je me sers. *Liber quo ut.r.*
 我所恨的事 Ngò sò hén tǐ sê. Ce dont j'ai horreur. *Ego quæ abhorreo.*

8°

En, pronom relatif, se rend, en chinois, par ces mots: ǎn óuy 因爲. Quia, propter id.

EXEMPLES :

因爲莫得那个事 ǎn óuy mô tǐ lá kó sê. Il n'en est rien. *Nihil tale est.*
 因爲有那个事。我更喜歡你 ǎn óuy yeòu lá kó sê, ngò kén hỳ houân ngỳ. Je vous en aime davantage. *Eò mihi carior es.*

III. — PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Ces pronoms se confondent la plupart du temps avec les adjectifs démonstratifs, et s'expriment de la même manière :

EXEMPLES :

Pour les personnes et les choses prochaines.

Singulier.		Pluriel.	
這個人	Tché kó jên. Cet homme. <i>Hic homo.</i>	這些人	Tché sý jên. Ces hommes. <i>Hi homines.</i>
這一件事	Tché ý kién sé. Cette chose. <i>Hæc res.</i>	這些事	Tché sý sé. Ces choses. <i>Hæ res.</i>
這一本書	Tché ý pèn choū. Ce livre. <i>Hic liber.</i>	這些書	Tché sý choū. Ces livres. <i>Hi libri.</i>

Pour les personnes et les choses éloignées.

Singulier.		Pluriel.	
那個人	Lá kó jên. Cet homme-là. <i>Ille homo.</i>	那些人	Lá sý jên. Ces hommes-là. <i>Illi homines.</i>
那一件事	Lá ý kién sé. Cette chose-là. <i>Ista res.</i>	那些事	Lá sý sé. Ces choses. <i>Illæ res.</i>
那一本書	Lá ý pèn choū. Ce livre. <i>Ille liber.</i>	那些書	Lá sý choū. Ces livres. <i>Hi libri.</i>

Le pronom *ce* devant le mot *que* se rend, en chinois, par **所** *sò*. On place *sò* après le sujet chinois et avant le verbe.

EXEMPLES :

我所說的話 Ngò sò chǒ tǔ hoá. Ce que je dis. *Quæ ego dico.*
我所想的事 Ngò sò siàng tǔ sé. Ce que je pense. *Quæ cogito*

REMARQUES.

1° Dans la langue écrite, au lieu des expressions ci-dessus désignées, on se sert de préférence des trois mots suivants pour exprimer les pronoms démonstratifs *ce, ces*, savoir : **此** *tché* et **斯** *sé* pour les personnes et les choses prochaines, et **彼** *pè* pour les personnes et les choses éloignées.

EXEMPLES :

從彼而來審判生死者 Tsóng pè eúl laf chèn pán sèn sè tché.
Il viendra de là juger les vivants et les morts.

2° Pour exprimer, dans la langue écrite, les pronoms démonstratifs *celui, celle, qui*, les Chinois ont une tournure particulière. On ajoute au verbe de la phrase la particule **者** *tché*. Cette tournure est très-commune.

EXEMPLES :

愛人者 Gay jên tché. Celui qui aime les hommes.
敬人者 Kín jên tché. Celui qui honore les hommes.

IV. — PRONOMS POSSESSIFS.

Les pronoms possessifs, en usage dans la langue orale, se forment en ajoutant la particule 的 au pronom personnel. Souvent on sous-entend cette particule 的, par euphonie, sans qu'il en résulte aucune équivoque.

Pronoms possessifs de la langue orale.

我的	Ngò tŷ. Mon, ma, mien. <i>Meus, a, um.</i>
你的	Ngŷ tŷ. Ton, ta, tien. <i>Tuus, a, um.</i>
他的	Tā tŷ. Son, sa, sien. <i>Suus, a, um.</i>
我們的	Ngò mên tŷ. Notre, nos. <i>Noster, ri.</i>
你們的	Ngŷ mên tŷ. Votre, vos. <i>Vester, ri.</i>
他們的	Tā mên tŷ. Leur, leurs. <i>Eorum.</i>

EXEMPLES :

我的父母	Ngò tŷ foú moù. Mon père et ma mère.
你的書	Ngŷ tŷ choū. Ton livre.
他的狗	Tā tŷ keòu. Son chien.
我們的田	Ngò mên tŷ tién. Notre champ.
你們的馬	Ngŷ mên tŷ mà. Votre cheval.
他們的房子	Tā mên tŷ fāng tsè. Leur maison.

Pronoms possessifs de la langue écrite.

Son, sien. 他 宅.

宅父 他 foú Son père.

Votre, vos. 爾 爾. 爾.

兩國臨格 爾 kouě lín kě. Que votre règne arrive.

Leur, de lui. 厥 厥 ou 其 其.

其人品之美 其 jên pŷn tōh mēy. Sa figure est charmante.

修厥德 其 iou kiuě tē. Retracedez en vous leurs vertus.

L'urbanité chinoise ne permet guère d'employer le pronom possessif de la première personne. Les expressions consacrées par l'usage, pour remplacer ces pronoms, se trouvent au chapitre XIII: *De l'urbanité chinoise.*

V. — PRONOMS INDÉFINIS.

Bien que plusieurs grammairiens modernes ne rangent plus les mots suivants sous cette catégorie de pronoms, on nous permettra, pour plus de sim-

plicité, de les réunir sous un même article. Les principaux pronoms indéfinis sont :

On, quiconque, quelqu'un, chacun, chaque personne, autre, autrui, nul, tel, tout, un tel, l'un et l'autre, l'un l'autre.

1° *On*, devant un verbe chinois se tourne presque toujours par : *il y en a qui, sont qui*. Yeò 有.

On dit. *Aiunt*. Yeò jên chǒ 有人說. *Sunt homines dicentes*.

On m'aime. Yeò jên gay ngò 有人愛我.

On dit généralement, c'est-à-dire, chacun ou tous disent. Kó kó jên toū chǒ 個個人都說 ou Tchóng jên chǒ 衆人說. *Ferè omnes aiunt*.

Dans les livres, le pronom indéfini *on*, quelqu'un, se traduit par jên houăy 人或 或 tout seul.

或問 houăy ouén. On demande.

2° *Quiconque*. *Quicumque*. Poŭ lén là kó 不論那個.

不論那人說 Poŭ lén là kó jên chǒ. *Quiconque* dira.

3° *Quelqu'un*. *Aliquis*. Yeò jên 有人.

有人來 Yeò jên lai. *Quelqu'un* arrive.

有人更我說個了 Yeò jên kên ngò chǒ kó leào. *Quelqu'un* m'a dit.

4° *Chacun*. *Quisque*. Kó kó 個個.

個個人愛我 Kó kó jên gay ngò. *Chacun* m'aime.

各人各樣的本性 Kó jên kó yáng tŷ pèn sín. *Chacun* a son caractère, c'est-à-dire, autant d'hommes autant de caractères.

5° *Personne*, avec une négation. *Nemo*. Oŭ yeò jên 無有人.

無有人不知道 Oŭ yeò jên poŭ tohē taó. *Personne* n'ignore. *Nemo nescit*. *Non est homo non sciens*.

無有人信他 Oŭ yeò jên sín tǎ. *Personne* ne le croit. *Nemo credit illi*. *Non est homo credens ei*.

ou encore :

莫得一个人信他 Mò tŷ kó jên sín tǎ. *Non est unus homo credens ei*.

6° *Autre*. *Alius*. Piě tŷ 別的.

Piě tŷ jên. *Autre* homme.

我們要說別的話 Ngò mên yaó chǒ piě tŷ hoá. *Disons* autre chose.

7° *Autrui*. *Alienus*. Jên kiā tŷ 人家的, ou Tǎ jên 他人.

人家的財物 Jên kiā tŷ tsay oŭ. *Les biens* d'autrui.

毋貪他人的財物 Oŭ tǎn tǎ jên tŷ tsay oŭ. *Biens* d'autrui ne désireras.

8° *Nul*. Nullus. Oũ yeoù 無有.

無有人想 Oũ yeoù jén siàng. Nul ne pense. *Non est homo putans.*

我無有事 Ngò oũ yeoù sé. Je n'ai nulle affaire.

9° *Tel*. Talis. Yeoù joũ 猶如, siàng 像, táng 當.

事情不是猶如你想 Sé tsfũ pũ ché yeoù joũ ngý siàng. La chose n'est pas telle que vous pensez. *Res non est sicut tu putas.*

他像父 Tǎ siàng fòu. Il est tel que son père. *Similis est patri. Ille similis (est) patri.*

他當一個豺狼 Tǎ táng yǐ kó tohǎy láng. Il est comme un loup. *Ille (est) sicut unus lupus.*

Un tel. Quidam. Mòng ou méy 某.

Dans les livres, on emploie souvent le mot houǎy 或.

或曰 Houǎy yuǒ. Un tel dit.

Dans les petits romans, que l'on nomme siào chǒ 小說, il n'est point rare de trouver des phrases où l'on emploie les premiers caractères du cycle de soixante ans pour rendre le sens de ces pronoms indéfinis : *tel, un tel, l'un l'autre.*

10° *Tout*. Totum, omne, peut se rendre, en chinois, de cinq ou six manières. L'usage apprend les cas où il faut, de préférence, employer l'une ou l'autre tournure.

樣樣 Yáng yáng. *Omne, omnia.*

一把連 Yǐ pà lién. *Unà simul omnia.*

不論甚麼 Pòũ lén chén mǒ. *Quodcumque.*

不句各樣 Póu kiú kǒ yáng. *Quolibet modo.*

無所不 Oũ sò pũ. *Nihil quod non.*

EXEMPLES :

樣樣他會做 Yáng yáng tā hoúy tsóu. Il sait tout faire.

一把連你都拿去 Yǐ pà lién, ngý toũ lá kiǎ. Emportez tout.

他無所不知 Tǎ oũ sò pũ tohē. Il sait tout.

11° *L'un et l'autre*. Uterque. Leàng kó 兩個.

兩個都不好 Leàng kó toũ pũ hàò. Ils ne valent rien l'un et l'autre.

12° *L'un l'autre*. Yǐ kó yǐ kó 一個一個.

一個愛一個 Yǐ kó gáy yǐ kó. S'aimer l'un l'autre.

一個相幫一個 Yǐ kó siàng pāng yǐ kó. S'aider l'un l'autre.

Dans les livres, l'un l'autre se rend mieux par le mot kǐ 其 répété.

其一人美 Kǐ yǐ jén meý. L'une était belle.

其一人醜 Kǐ yǐ jén toheũ. L'autre était vilaine.

CHAPITRE VII.

DES VERBES CHINOIS.

Yên pién fǎ 言變法, ou tsān yēn 參言.

1° Facilité des conjugaisons chinoises. — 2° Noms des verbes en chinois. — 3° Espèces de verbes chinois. — 4° Du verbe substantif être *ché* 是. — 5° Des mots qui font l'office du verbe substantif. — 6° Deux sortes de verbes auxiliaires. — 7° Des verbes simples et composés. — 8° Manière de former, en chinois, les modes et les temps des verbes, ou des conjugaisons en chinois. — 9° Des différentes voix dans les verbes, voix active, passive, neutre, etc. — 10° Des mots chinois qui sont toujours *verbes*. — 11° Des verbes chinois devenant, par position, *substantifs*, *adjectifs verbaux*, *adverbes*. — 11° Règles pour traduire en chinois certaines classes de verbes français.

I. — FACILITÉ DES CONJUGAISONS CHINOISES.

NOMS DES VERBES EN CHINOIS.

Un des chapitres de nos langues à flexion le plus bizarre pour un étranger est assurément celui des verbes. Sur quoi est fondée la théorie des différentes classes de verbes, et surtout les flexions si variées de chaque temps des verbes? Quelle règle a déterminé les rapports des verbes? L'usage seul a fixé tous ces points de grammaire. Pourquoi ces verbes régissent-ils tantôt l'accusatif, tantôt un autre cas? Pourquoi ceux-ci veulent-ils être suivis de telles ou telles prépositions? Un Asiatique qui étudie nos langues n'y voit qu'un véritable chaos.

En chinois, au contraire, rien de plus simple et de plus facile à retenir que le chapitre des *verbes*. En *une heure d'étude* on connaîtra tout le mécanisme régulier des verbes chinois; on sera à même de *conjuguer*, si je puis ainsi dire, tous les verbes chinois. Nos lecteurs savent déjà que *les mots de la langue orale* sont invariables dans leur forme; ils ne sont donc ni *déclinables* ni *conjugables*. Toutefois, malgré l'absence de flexion ou de désinences, on exprime, sans difficulté, en chinois, les divers temps, les divers modes, les nuances d'idées représentées par les désinences des verbes. En chinois, le pronom personnel, qui précède ordinairement le verbe, indique le *nombre*. Quelques particules, ou, si l'on veut, quelques affixes, constamment les mêmes pour tous les verbes, indiquent les temps, les modes, les voix des verbes chinois. Cette règle est si générale qu'il suffit d'en connaître l'application faite à un seul cas pour savoir s'en servir pour tous les autres.

11. — NOMS ÉQUIVALENTS EN CHINOIS DES DIFFÉRENTES ESPÈCES
DE VERBES.

A cause du rôle qu'il joue dans le discours, les Chinois donnent au verbe, en général, un nom assez expressif. Ils l'appellent *mot vivant*, *caractère vivant*, *sên tsé* 生字, ou bien, *hò tsé* 活字. Tout en distinguant dans la pratique le rôle des verbes, nous ne voyons nulle part que les Chinois aient établi entre eux des catégories, ni qu'ils désignent par des noms spéciaux les différentes espèces de *verbes*, comme nous le faisons dans nos langues modernes. Si, dans les pages suivantes, nous suivons l'ordre européen, c'est uniquement pour rendre plus accessibles au jeune sinologue nos observations. Les noms de nos différentes classes de verbes, tels que nous les classons dans les langues européennes, peuvent, quant à leur sens, être traduits en chinois de la manière suivante :

助言	Tsoú yên.	Verbes auxiliaires.
行言	Hîn yên.	— actifs.
被受言	Pý cheóu yên.	— passifs.
自行言	Tsé hîn yên.	— neutres.
似受言	Sé cheóu yên.	— déponents.
單三位之言	Tân sán ouý tohē yên.	— impersonnels.
出規之言	Tohoŭ kouŷ tohē yên.	— irréguliers.

Conjuguer un verbe. Yên pién fá 言變法, ou tsân yên 參言.

III. — ESPÈCES DE VERBES CHINOIS.

On trouve dans la langue chinoise les différentes espèces de verbes suivants : 1° le verbe *substantif être*, *ché* 是; 2° quatre ou cinq mots qui, dans un grand nombre de cas, sont employés en qualité de *verbes substantifs*; 3° une classe de mots qui jouent le rôle de *verbes auxiliaires*; 4° une autre classe de mots qui, par eux-mêmes, sont toujours *verbes*. C'est à cette classe notamment que s'applique l'expression de *mots vivants*, *hò tsé* 活字; 5° une nombreuse classe de noms communs qui, soit par position, soit par un simple changement de ton, ont le singulier privilège de devenir de véritables verbes. Ce mécanisme si simple de la langue chinoise n'est pas un de ses côtés les moins ingénieux.

La plupart des verbes chinois sont simples, c'est-à-dire qu'ils sont composés d'un seul mot. Cependant, de même qu'il y a des *substantifs*, des *adjectifs* composés de deux mots, il y a pareillement des verbes composés de deux mots. On en fait usage surtout dans la langue parlée, soit pour éviter l'équivoque, soit pour rendre la pensée avec plus de force, de grâce ou de variété.

IV. — DU VERBE SUBSTANTIF ÊTRE, ESSE, EN CHINOIS : **是**.

Le verbe substantif chinois *être*, *esse*, **是** exprime toujours une simple affirmation.

是那一个 Ché là y kó. Qui est-ce?
 是不是你 Ché pou ché ngý. Est-ce vous?
 是不是他 Ché pou ché tá. Est-ce lui?
 你是甚麼人 Ngý ché chén mò jèn. Qui êtes-vous?
 我是法國人 Ngò ché fǎ kouě jèn. Je suis Français.
 富與貴是人之所欲也 Fòu yù kouý ché jèn tchè sò yóu ý. Les richesses et les honneurs sont l'objet des désirs des hommes.
 貧與賤是人之所惡也 Pín yù tsién ché jèn tohē sò óu ý. La pauvreté et le mépris sont le sujet de la crainte des hommes.

On sous-entend le verbe substantif dans la plupart des cas où nous l'exprimons en français, particulièrement quand il s'agit seulement d'attribuer une qualité à un sujet. Cette suppression du verbe *être* ne cause aucune équivoque dans le langage.

EXEMPLES :

好不好 Haò pou haò. Est-ce bon?	天氣冷 Tién kǎ lèn. Le temps est froid.
Littér. : <i>Bon non bon.</i>	
好 Hào. C'est bon?	火性上 Hò sín cháng. La nature du feu est de monter.
熱不熱 Jě pou jě. Est-ce chaud?	
熱 Jě. C'est chaud.	

Dans la langue écrite, au lieu du verbe substantif ainsi sous-entendu, on met à la place une particule qui n'a pas de sens. Son rôle est d'attirer l'attention plus que ne le ferait le verbe *être* lui-même, par la suspension forcée que cette suppression impose à l'esprit.

EXEMPLES :

榮也愚 Tohay ý yú. Tchay est peu éclairé (1).
 參也魯 Tsān ý lòu. Tsān est lourd.
 師也辟 Sē ý pý. Sē est léger.
 由也嗒 Yeòu ý yén. Yeòu est grossier.

V. — DES MOTS QUI FONT L'OFFICE DU VERBE SUBSTANTIF.

Cinq mots chinois font l'office du *verbe substantif*, dans un bon nombre de cas. Ces mots sont : **爲**, *être*; **有**, *avoir*; **在**, *être dans*, *esse*

(1) Ce sont les noms de quatre disciples de Confucius.

in; hý 係, être, esse; Lay 乃, fieri, versari, esse. Le premier s'emploie sur-tout quand il s'agit d'attribuer plus positivement une qualité qui ait l'idée d'action; le deuxième renferme l'idée de l'existence rapportée à un sujet avec un attribut déterminé; le troisième renferme l'idée d'existence avec une désignation de localité; les deux derniers ne s'emploient que dans les livres; ils renferment une simple idée d'affirmation.

I. — *Emploi du mot Oûy 爲.*

傲爲百罪之王 Ngáo oûy pě tsouý tohē ouáng. L'orgueil est le premier de tous les péchés. Littér. : *Superbia est centum peccatorum rex.*

謙爲萬德之根 Kiên oûy ouán tễ tohē kên. L'humilité est la source de toutes les vertus. Littér. : *Humilitas est decem millium virtutum radix.*

天地之性人爲貴 Tiên tỳ tohē sún jên oûy koúy. L'homme est ce qu'il y a de plus noble sur la terre.

他爲兄我爲弟 Tā oûy hiông ngò oûy tỳ. Il est mon frère aîné, je suis le frère cadet.

II. — *Emploi du mot Yeòu 有.*

有幾個人 Yeòu kỳ kó jên. Combien sont-ils de personnes? Littér. : *Sunt quot homines?*

他有病麼 Tā yeòu pín mò. Est-il malade? *Ægrotat-ne?*

他有妻子不得 Tā yeòu tsý tsè pòũ tễ. Est-il marié? *Est-ne uxoratus?*

III. — *Emploi du mot Tsáy 在.*

他在那裡 Tā tsáy là lý. Où est-il? Littér. : *Ille est in quo loco?*

他在屋裡麼 Tā tsáy oũ lý mò? Est-il à la maison? Littér. : *Ille est domo nec ne?*

父母在不在 Fòu mòu tsáy pòũ tsáy. Vos parents existent-ils encore? Littér. : *Pater mater vivit non vivit?*

父母在 Fòu mòu tsáy. Mes parents vivent encore.

富貴在天 Fòu kouý tsáy tiên. Les richesses et les honneurs viennent du Ciel.

成事在天 Tchén sé tsáy tiên. Le succès dépend du Ciel.

這事在我身上 Tohế sé tsáy ngò ohên cháng. Cela est en mon pouvoir.

我不在其數 Ngò pòũ tsáy kỳ soú. Je ne serai pas des vôtres.

IV. — *Emploi du mot Hý 係.*

原係金陵人 Yuèn hý kin lín jèn. Je suis de la ville de Kin lín.

老先生既係親戚自然知道 Laò siên sên ký hý tsáih tsý tsé ján tohē taó. Puisque vous êtes son parent, vous devez savoir cela.

送書人係一老僕 Sóng choū jên hý ý laò pōŭ. Le porteur de cette lettre est un vieux serviteur.

二人俱係古舊 Eúl jên kiú hý koù kieóu. Ces deux hommes sont d'anciennes connaissances.

原係眉山蘇之後 Yuèn hý Mey chān Soū tohē heòu. Il est de la famille Soū de meŷ-chān.

V. — *De l'emploi du mot Lay 乃.*

Ce mot employé comme verbe substantif, dans la langue écrite, est très-gracieux et très-élégant. Le verbe déponent *versari* a quelque analogie avec le mot chinois lay 乃. Ce mot est employé de quatre manières :

Premier usage. — Lay employé seul.

婚姻乃人生第一件大事 Houèn yn lay jên sên tŷ ý kién tá sé. Le mariage est la plus importante des affaires.

此二公乃金陵之望 Tsé eúl kōng lay kin lín tohē ouáng. Ces deux seigneurs sont l'ornement de la ville de Kin-lín.

他乃第一人財主 Tā lay tŷ ý jên tsay tohòu. Il est le seigneur le plus riche.

令公子乃文章魁首 Lín kōng tsè lay ouèn tohāng kouï cheòu. Votre fils est un excellent littérateur.

此乃至美之事 Tsé lay tohē meŷ tohē sé. C'est une bonne affaire.

Deuxième usage. — Lay répété.

EXEMPLES :

乃生乃王世世 Lay sên lay ouáng ché ché. Qui vivez et régnés dans les siècles des siècles.

Dans le Choū kin 書經, on trouve des textes tel que le suivant, où le mot lay est répété trois ou quatre fois :

乃聖乃神乃武乃文 Lay chén lay chèn lay òu lay ouèn. Vous êtes saint, spirituel, pacifique et valeureux.

Troisième usage. — Le mot lay 乃 indique souvent la suite, la conséquence, l'effet d'une action accomplie. Ainsi, dans le symbole de la foi chrétienne, on dit, en chinois : Sè eúl lay may 死而乃埋. Il est mort et a été enseveli.

Le philosophe Tchouāng tsè dit : Si je vis d'une manière vertueuse, ma mort sera aussi précieuse; en d'autres termes : Une bonne vie procure une bonne mort.

壯子曰善吾生乃所以善吾死也 Tchouāng tsè yuē : chán oū sên lay sò y' chán oū sè y'.

Dans ces deux exemples, on voit le mot lay 乃 indiquant la *conséquence*, la *suite* d'une action accomplie.

Quatrième usage. — Dans certains auteurs chinois, le mot lay sert de pronom à la deuxième personne.

EXEMPLES :

乃父乃祖 Lay foú lay tsoù. Vos ancêtres. *Vestri majores.*
 度乃心 Toú lay sîn. Sonder votre cœur. *Scrutare cor tuum.*

VI. — DEUX SORTES DE VERBES AUXILIAIRES.

Deux sortes de mots chinois font l'office de *verbes auxiliaires*, non pas quant à la *conjugaison*, mais quant au sens du mot. La première sorte sert à former les temps simples et composés des autres verbes, tels que le *passé*; le *futur*, et aussi à exprimer les différents modes du verbe.

Première sorte de verbes auxiliaires.

有 Yeòu. Avoir. <i>Habere.</i>	能 Lèn. Pouvoir. <i>Posse.</i>
要 Yaó. Vouloir. <i>Velle.</i>	肯 Kèn. Permettre. <i>Permittere.</i>

1° Verbe yeòu 有. Avoir.

EXEMPLES :

我莫有喫 Ngò mò yeòu tohě. Je n'ai pas mangé. *Non manducavi.*
 (Le mot *avoir* marque ici, comme en français, le *prétérit*; mais, dans ce cas, il est toujours accompagné d'une négation.)

我莫有說 Ngò mò yeòu chě. Je ne l'ai point dit. *Non dixi.*
 我莫有睡 Ngò mò yeòu choúy. Je n'ai pas dormi. *Non dormivi.*
 飯有了 Fán yeòu leào. Le riz est prêt. *Oryza parata est.*
 我莫有笑 Ngò mò yeòu siáo. Je n'ai pas ri. *Non risi.*
 我莫有看見 Ngò mò yeòu kán kién. Je n'ai pas vu. *Non vidi.*

2° Verbe yáo 要. Vouloir.

On fait, dans la langue parlée, un très-fréquent usage du verbe auxiliaire yaó 要, vouloir. Ainsi, 1° il remplace presque habituellement notre *oui* affir-

matif. Au lieu de dire *oui*, en chinois, on dit : *je veux, j'y consens, yáo 要*, tout simplement, sans pronom personnel. Par contre, le *non* chinois, ou le refus, se dit : *poŭ yáo 不要, nolo, non consentio*.

EXEMPLES :

要不要來 Yáo poŭ yáo laŭ. Voulez-vous venir?
 要 Yáo. Oui. Littér. : Je veux.
 要不要喫 Yáo poŭ yáo tchě. Voulez-vous manger?
 不要 Poŭ yáo, ou poŭ tchě 不喫. Non.

2° Le verbe auxiliaire yáo 要 sert à former le futur des verbes.

EXEMPLES :

我要說 Ngò yáo chǎ. Je parlerai. *Loquar*.
 我要喫 Ngò yáo tchě. Je mangerai. *Manducabo*.
 我要起身 Ngò yáo kǐ chēn. Je partirai. *Proficiscar*.
 我要默想 Ngò yáo mǎ siàng. Je méditerai. *Meditabo*.
 他要來 Tā yáo laŭ. Il viendra. *Veniet*.
 他要死 Tā yáo sè. Il mourra. *Morietur*.

3° Ce même verbe a souvent aussi dans la langue orale le sens de *falloir, oportet, ere*.

EXEMPLES :

不要說話 Poŭ yáo chǎ hoá. Il ne faut pas parler. *Non oportet loqui*.
 不要喫 Poŭ yáo tchě. Il ne faut pas manger. *Non oportet manducare*.

4° Du verbe Lén 能. Pouvoir.

1° Ce verbe répond assez exactement au *possum* des Latins. Il ne se place pas après le verbe.

EXEMPLE :

我不能 Ngò poŭ lén. Je ne puis pas. *Non possum*.
 2° Le mot lén 能 marque aussi la *puissance, le pouvoir*.
 他是全能 Tā ché tsuén lén. Il est tout-puissant. *Est omnipotens*.

5° Le mot kěn 肯. Vouloir. *Velle*.

Ce mot implique l'idée d'une volonté très-ferme, très-accentuée.

EXEMPLES :

我不肯 Ngò poŭ kěn. Je ne veux pas. *Nolo*.
 他全全不肯 Tā tsuén tsuén poŭ kěn. Il ne veut pas absolument. *Absoluté recusat*.

Deuxième sorte de verbes auxiliaires.

Placés après le verbe attributif, les verbes auxiliaires de cette classe font l'office des particules latines *in, sub, super, etc*. On met le complément entre

le verbe principal et le verbe accessoire. Leur usage plus particulier est de former des idiotismes ou des expressions propres à la langue chinoise. Comme cette classe de *verbes auxiliaires* est d'un usage très-fréquent dans la langue parlée, nous allons, dans autant de paragraphes, montrer, par des exemples, la manière de les employer.

Voici d'abord ces verbes auxiliaires.

1° 可 Kǒ. Pouvoir. <i>Posse.</i>	7° 把 Pà. Prendre. <i>Capè e.</i>
2° 得 Tě. Pouvoir. <i>Posse.</i>	8° 將 Tsiāng. Prendre. <i>Arripere.</i>
3° 來 Laï. Venir. <i>Venire.</i>	9° 罷 Pá. Suffire. <i>Sufficere.</i>
4° 去 Kiú. Aller. <i>ire.</i>	10° 請 Tsh. Inviter. <i>Invitare.</i>
5° 出 Tohoŭ. Sortir. <i>Egredi.</i>	11° 着 Tchǒ. Se confier. <i>Inniti.</i>
6° 打 Tà. Frapper. <i>Percutere.</i>	

1° Du verbe Kǒ 可. Pouvoir. *Posse.*

L'usage de ce verbe est fréquent et très-varié. Ainsi : 1° Ce mot sert à former des adjectifs verbaux, lorsqu'il est placé devant un verbe. Nous avons cité un bon nombre d'exemples de ce genre à la page 82. Il en est de même des adjectifs qui ont un sens passif.

EXEMPLES :

可得 Kǒ tǎ. Cela est passable. *Id tolerabile est.*

可以 Kǒ y. Cela est faisable. *Id fieri potest.*

可聽的事 Kǒ tsh tǎ sé. Cela peut être entendu. *Id audiri potest.*

2° Ce verbe kǒ 可 sert à former des assertions ou des invitations mitigées, comme : *il se peut, vous pouvez.*

EXEMPLES :

你可知道麼 Ngý kǒ tohē taó mǒ. Se peut-il que vous le sachiez ?

可以爲師也 Kǒ y óu sē y. Vous pouvez devenir un instituteur des hommes.

詩可以興。可以觀。可以羣 Chē kǒ y hīn, kǒ y kouān, kǒ y kiūn. Le livre des vers est propre à élever les idées, à former le jugement par la comparaison des choses, à réunir les hommes.

3° Souvent le verbe auxiliaire kǒ 可 devant un autre verbe donne à celui-ci le sens de *verbe passif*.

EXEMPLES :

其知可及也 Kí tohē kǒ kǐ y. Sa science peut être égalée.

三年無改於父之道可謂孝矣 Sān niēn óu kay yǒ fǒu tohē taó kǒ óu híao y. Ne pas s'écarter durant trois ans

de la doctrine de son père, voilà ce qui peut être appelé de la piété filiale.

泰伯! 其可謂至德也 *Tay pë! k' k' ouy tohé tō y. Tay pë!* Voilà un homme qui peut être appelé vertueux.

可謂點鐵成金 *K' ouy tiën tiē tohēn kīn.* On peut dire que vous avez changé le fer en or.

不患莫已知。求爲可知也 *Pou houán mò k' tchē, kieou ouy k' tohé y.* Ne vous affligez pas de n'être point connu, mais cherchez à devenir digne de l'être.

十世可知也 *Chē chē k' tohé y.* Les événements de dix générations peuvent-ils être connus?

4° Le verbe auxiliaire *k' 可* n'a souvent d'autre signification que celle de : Il convient, il est convenable. *Decet, convenit.*

EXEMPLES :

父母之年不可不知也 *Fou mou tchē niën pou k' pou tohé y.* Il convient de ne pas ignorer l'âge de ses parents.

只可動口。不可動手 *Tchē k' tóng keou, pou k' tóng chæou.* Il est permis de remuer la langue, mais non pas d'en venir aux mains.

只可便他聞香。不可容他下筓 *Tchē k' piën t' ouén hiang, pou k' yong t' hiá tsoú.* Il est permis de respirer ces parfums, mais non de goûter de ces fruits.

5° On trouve parfois le verbe auxiliaire *k' 可* répété de suite. Il signifie alors *précisément, justement.* *Eo ipso momento.*

他可可來了 *T' k' k' la' leaò.* Il est arrivé précisément.

6° Le verbe *k' 可* sert également à faire l'interrogation.

EXEMPLES :

你可冷 *Ng' k' lèn?* Sentez-vous le froid?

你可曉得 *Ng' k' hiào tō?* Savez-vous cela?

2° Du verbe *Tō 得* *Obtenir, pouvoir, avoir, etc.*

L'usage de ce verbe auxiliaire est très-fréquent dans la langue chinoise, surtout dans la langue *orale*. Son acception est également fort variée; parfois, elle est presque imperceptible, mais alors le verbe *tō* remplit un rôle *euphonique* dont l'importance est telle qu'on ne saurait l'omettre. Voici, autant que possible, les dix principaux usages de ce verbe :

Premier usage. — Placé après le verbe attributif, le mot *tō 得* sert à for-

mer une classe d'adjectifs verbaux, particulièrement les adjectifs dont la terminaison est able, *abilis*, ou ible, *ibilis*. (Voir pag. 82-84.)

EXEMPLES :

- 做得 Tsou tǎ, ou 使得 Chè tǎ. Cela est possible. *Id possibile est.*
 看得見的 Kǎn tǎ kién tǎ. Cela est visible. *Id visibile est.*
 難得 Lán tǎ. Cela est difficile. *Hoc difficile est.*
 喫得的 Tshǎ tǎ tǎ. Cela est mangeable. *Hoc manducari potest.*

Deuxième usage. — Le verbe auxiliaire 得 tǎ indique souvent la possibilité de faire une chose, ou la possibilité qu'une chose se fasse.

EXEMPLES :

- 免得 Mièn tǎ. On peut dispenser, c'est-à-dire accorder la dispense.
 免不得 Mièn pǔ tǎ. On ne peut dispenser.
 來得 Lā tǎ. Pouvoir venir.
 來不得 Lā pǔ tǎ. Ne pouvoir venir.
 說得 Chǒ tǎ. On peut dire.
 我說不得 Ngò ohǒ pǔ tǎ. Je ne puis dire, *sive physic. sive moral., impeditus.*
 免不得死 Mièn pǔ tǎ sè. On ne peut se dispenser de mourir.
 躲得 Tò tǎ. On peut éviter.
 躲不得審判 Tò pǔ tǎ ohèn pǎn. On ne peut éviter le jugement.
 我走得 Ngò tseù tǎ. Je puis marcher.
 我走不得 Ngò tseù pǔ tǎ. Je ne puis marcher.
 他又死不得又活不得 Tǎ yeóu sè pǔ tǎ yeóu hò pǔ tǎ. Il ne peut ni vivre ni mourir.
 我通得 Ngò tǒng tǎ. Je comprends.
 見不得 Kién pǔ tǎ. Je ne puis voir.

Troisième usage. — Le verbe auxiliaire 得 tǎ, placé avant un nom commun ou substantif, forme un verbe qui a la signification active.

EXEMPLES :

- 得罪 Tǎ tsoúy. Pécher, commettre un péché, une faute, insulter quelqu'un. On se sert, en chinois, de ce mot pour demander excuse à quelqu'un. *Je vous demande pardon, excusez-moi : Tǎ tsoúy ngý.*
 得空 Tǎ kǒng. }
 得閒 Tǎ hién. } Être libre, avoir le temps. *Vacare.*
 我不得空 ou 不得閒 Ngò pǔ tǎ kǒng ou pǔ tǎ hién. Je n'ai pas le temps.
 得意 Tǎ ý. Atteindre son but. *Votum assequi.*
 得中 Tǎ tohóng. Même sens.

Quatrième usage. — Placé après certains verbes, le verbe auxiliaire 得 得 ajoute à leur signification ordinaire un sens si délicat, que la connaissance seule de la langue permet de le sentir et de l'apprécier; mais c'est surtout lorsque ces verbes sont employés avec une négation que l'influencé du mot 得 得 est plus sensible.

EXEMPLES :

Sans négation.

記得 Kí tē. Se souvenir.
認得 Jén tē. Connaitre.
曉得 Hiào tē. Savoir.
看得 Kán tē. Pouvoir voir.

Avec négation.

記不得 Kí pǒu tē. Oublier.
認不得 Jén pǒu tē. Méconnaître.
不曉得 Pǒu hiào tē. Ne pas savoir.
看不得 Kán pǒu tē. Ne pouvoir voir.

Cinquième usage. — Le verbe auxiliaire 得 得 indique souvent le temps passé.

EXEMPLE :

他來得合時 Tā lai tē hò chē. Il est venu bien à propos.

Sixième usage. — Souvent le verbe auxiliaire 得 得 se place entre les deux mots d'un verbe composé, et modifie le sens de ce verbe composé.

EXEMPLES :

Verbes composés.

看見 Kán kién. Voir, examiner, re-
garder.
聽見 Tīn kién. Entendre, ouïr.

Avec le verbe 得.

看得見 Kán tē kién. Regarder et
apercevoir.
聽得見 Tīn tē kién. Écouter et en-
tendre.

Septième usage. — Le verbe auxiliaire 得 得 a très-souvent le sens du verbe avoir, habere.

EXEMPLES :

我不得喫的東西 Ngò pǒu tē tchě tǐ tōng sǐ. Je n'ai rien à manger.
我莫得 Ngò mò tē. Je n'ai pas cela. *Non habeo hoc.*

Huitième usage. — Le verbe auxiliaire 得 得 sert à marquer le temps passé.

EXEMPLES :

我不得說 Ngò pǒu tē ohě. Je ne l'ai pas dit.
我不得喫 Ngò pǒu tē tchě. Je n'ai pas mangé.

Neuvième usage. — Le verbe 得 得 avec la négation, placé soit après la particule 巴 巴, soit après hén 恨, exprime le *désir ardent*, et répond à ces mots : *Plaise à Dieu que ! Utinam !*

EXEMPLES :

巴不得我發財 Pā pǒu tē ngò fā tsay. Que ne suis-je riche ! *Utinam
sim dives !*

巴不得他来 Pā pōū tǎ tǎ laŷ. Plaise à Dieu qu'il vienne!
 恨不得我死 Hén pōū tǎ ngò sè. Puissé-je mourir!
 巴幸不得有那个事 Pā hín pōū tǎ yèdù lá kó sé. Plaise à Dieu que
 cela soit!

Deuxième usage. — Enfin, le verbe auxiliaire 得 得 sert à former le superlatif des adjectifs. (Voir page 90 et suiv.)

3° et 4° *Des verbes auxiliaires* 来 来 venir, et 去 去 aller.

Chacun de ces deux verbes auxiliaires, placé après un autre verbe ou rejeté à la fin d'une phrase, fait l'office de certaines particules usitées dans les langues modernes, par exemple, dans la langue latine, des particules *ab, ad*; dans la langue anglaise, *out, in, up, down*; dans la langue allemande, de *an, auf*. Ces deux verbes reviennent sans cesse dans la conversation, soit isolément l'un de l'autre, soit simultanément. Voici les principaux usages que l'on en fait.

Premier usage. — Lorsque l'on commande.

EXEMPLES :

拿来 Lâ laŷ. Apportez. *Affer*. Littéralement : *Cape et veni*.
 拿茶来 Lâ tohǎ laŷ. Apportez du thé. *Affer theum*.
 拿酒来 Lâ tsieòu laŷ. Apportez du vin. *Affer vinum*.
 上来 Cháng laŷ. Montez ici. *Ascende huc*.
 下来 Hiá laŷ. Descendez. *Descende*.
 起来 Kǐ laŷ. Levez-vous. *Assurge*.
 回来 Hoŷy laŷ. Revenir.
 拿去 Lâ kiǎ. Emportez cela. *Aufer*. Littér. : *Cape et exeat*.
 出去 Tchoŷ kiǎ. Sortez. *Egredere*.
 去泡茶来 Kif pǎo tohǎ laŷ. Allez préparer le thé.
 回去 Hoŷy kiǎ. Repartir.

Deuxième usage. — Les deux verbes 来 来 et 去 去 ont souvent la signification de *pouvoir, posse*. Mais alors la phrase chinoise forme un idiotisme particulier, assez curieux, dans lequel le sens opposé de ces deux verbes ressort très-bien.

EXEMPLES :

我想不来 Ngò siàng pōū laŷ. Je ne puis penser. Littér. : *Mihi cogitatio non advenit*.
 我学不来 Ngò hiǎo pōū laŷ. Je ne puis étudier. Littér. : *Studio impar sum*.
 我通不来 Ngò tōng pōū laŷ. Je ne puis comprendre.

我說不來 Ngò chǒ pǒu la̍, ou Ngò chǒ pǒu tohō̍ la̍ 說不出來。
Je ne puis dire.

答應不來 Tǎ yn pǒu la̍. Je ne puis répondre.

我賣不去 Ngò may pǒu kiū. Je ne puis vendre.

我說不去 Ngò chǒ pǒu kiū. Je ne puis exprimer.

Troisième usage. — Les deux verbes auxiliaires la̍ 來 et kiū 去 sont souvent réunis dans une même phrase où ils font une antithèse qui ne manque pas d'élégance.

EXEMPLES :

想來想去 Siàng la̍ siàng kiū. Agiter son esprit en tout sens, c'est-à-dire penser beaucoup à une chose. Littér. : *Cogitatio venit, cogitatio redit.*

說來說去 Chǒ la̍ chǒ kiū. Discourir de choses et d'autres, sans ordre.

走來走去 Tseù la̍ tseù kiū. Aller et venir.

翻來覆去再睡不着 Fān la̍ fō̍ kiū tsay̍ ohóy pǒu tohō̍. Ne faire que s'agiter sur son lit sans pouvoir dormir.

去泡茶來 Kiū paó tohǎ la̍. Allez préparer du thé et apportez-le.

去趕場來 Kiū kàn tohǎng la̍. Il revient du marché.

Quatrième usage. — Les verbes la̍ 來 et kiū 去, joints à un nom commun, indiquent, l'un le temps futur, l'avenir, l'autre, le temps passé.

EXEMPLES :

來年 La̍ niēn. L'an prochain. *Anno venturo,*

來世 La̍ ché, Le siècle futur. *Sæculo futuro.*

將來 Tsiàng la̍. Désormais, à l'avenir. *Deinceps, in futurum.*

去年 Kiū niēn. L'an passé. *Anno elapso.*

去世 Kiū ché. Il est mort. Littér. : Il a quitté le siècle.

Cinquième usage. — Le verbe la̍ 來 est souvent joint au verbe tohō̍ 出. Sortir de. *Egredi.*

EXEMPLES :

說不出來 Chǒ pǒu tohō̍ la̍. Je ne puis exprimer ma pensée. Littéralement : *Verbum exire non potest.*

痘子出來了 Teòu tsè tohō̍ la̍ leào. Il a la petite vérole.

露出馬腳來 Loū tohō̍ mà kiō la̍. Il a montré le bout de l'oreille, c'est-à-dire ses finesses sont dévoilées. *Ros cadens equi pes apparet.*

發出來你的信德 Fǎ tohō̍ la̍ nḡ t̄ȳ s̄ín t̄ē. Manifestez votre foi. *Ostende fidem tuam.*

Sixième usage. — Le verbe la̍ 來 précédé du verbe k̄ȳ 起, *assurgere,*

correspond au mot français *commencer*, *incipere*, ou bien encore il marque la *réitération d'un acte, l'effort pour faire une chose.*

EXEMPLES :

- 想不起來 Siàng pòü kǐ laŋ. J'ai beau faire, je ne puis me souvenir.
 說起來 Chō kǐ laŋ. Commencer à parler.
 哭將起來 Koü tsiàng kǐ laŋ. Il se mit à pleurer.
 把起來 Pà kǐ laŋ. Se lever. *Assurgere.*
 不覺大笑起來 Pòü kiō tá siáo kǐ laŋ. Il ne put s'empêcher de rire
 aux éclats.
 衆人都大笑起來 Tchóng jên toü tá siáo kǐ laŋ. Tous se mirent à
 rire très-haut.
 忽然想起來 Hoü ján siàng kǐ laŋ. Une pensée soudaine lui vint.

Septième usage. — Le verbe *laŋ* 來 est souvent, dans les livres, précédé de *yuên* 原, ou *yuên* 元, *origine, principe.* Il signifie alors *originellement, dans le principe, à la vérité, certainement.* Equidem, certòquidem; *en somme, summam.*

EXEMPLES :

- 原來命中原諒如此 Yuên laŋ mìn tohōng yuên kaŋ joü tsò. Cela
 était certainement dans mes destinées.
 原來無此禮 Yuên laŋ oü tsé lý. Il n'y a jamais eu cette coutume.
 元來就是你 Yuên laŋ tsieóu ché ngý. C'était vraiment vous!
 兄弟原來也是一个才子 Hiōng tý yuên laŋ ý ché ý kó tsay tsò.
 Notre frère est vraiment un homme de talent.
 原來如此 Yuên laŋ joü tsé. Cela est-il bien possible?
 原來你是甚麼人 Yuên laŋ ngý ché chén mô jên. En somme, qui
 êtes-vous?

5° Du verbe *tchoü* 出. Sortir de. *Egredi.*

Ce verbe est souvent employé dans la langue *orale* avec les deux autres verbes *laŋ* 來, venir, et *kiü* 去, aller. Nous venons de le voir. Mais, en outre, il entre dans une foule d'expressions chinoises, qui sont des espèces d'*idiotismes* et qui font image.

EXEMPLES :

- 出頭 Tchoü teóu. Se mettre en avant pour une affaire. Littér. :
 Montrer, sortir la tête.
 若肯出一言 Jō kěn tchoü ý yèn. S'il vous plaisait de dire un seul mot.
 喜出望外 Hý tchoü ouáng ouáy. La joie dépasse mes espérances.
 如何做得出 Joü hò tsoú tsé tchoü. Comment pourrais-je faire cela?
 弗便做不出 Foü pién tsoú pòü tchoü. Est-ce que je puis faire cela?

怎敢說年兄做不出 Tsèn kàn chhò nièn hióng tsoú pòu tchoŋ. Qui oserait dire que vous ne pouvez faire cela?

6° Du verbe auxiliaire Tà 打. Frapper. Percutere.

Le verbe auxiliaire Tà 打 signifie *battre, frapper, percutere*. Mais, par antonomase, on lui attribue un grand nombre de significations différentes, comme au verbe *faire, facere*, de la langue française. Voici les acceptions les plus usuelles du verbe tà. L'usage fera connaître les autres.

Verbe tà au sens naturel.

EXEMPLES :

打人 Tà jên. Frapper quelqu'un *Percutere aliquem*.

打三百毛板 Tá sán pě maò pàn. Donner trois cents coups. *Trecentis ictibus cædere*.

拷打 Kào tà. Mettre à la question. *Tormentis querere*.

你打我我也打你 Ngý tà ngò, ngý tà ngý (1). Si vous me frappez, je vous frapperai à mon tour. *Si verberas me, etiam ictibus petam te*.

重打 Tchóng tà. Frapper gravement. *Graviter percutere*.

輕打 Kíh tà. Frapper légèrement. *Leviter percutere*.

打倒人 Tà taò jên. Renverser quelqu'un à terre. *Humi sternere aliquem*.

一拳打倒人 Ý kiueŋ tà taò jên. D'un coup de poing renverser quelqu'un à terre. *Pugno aliquem humi sternere*.

打破 Tà pò. Briser quelque chose. *Frangere aliquid*.

打碎 Tà soúy. Réduire en poudre. *In pulverem reducere*.

Verbe Tà, au sens figuré.

打發人 Tà fá jên. Envoyer quelqu'un. *Mittere aliquem*.

打發一奉信 Tà fá ý fōng sín. Envoyer une lettre. *Epistolam mittere*.

打火 Tà hò. Faire du feu. *Ignem elicere*.

打水 Tà choúy. Puiser de l'eau. *Aquam haurire*.

打酒 Tà tsieòu. Acheter ou puiser du vin. *Emere vinum*.

打印 Tà ýn. Mettre son sceau. *Sigillum imponere*.

打呼 Tà hoú. Ronfler en dormant. *Rhunchos edere*.

打噴 Tà péu. Éternuer. *Sternutare*.

打雷 Tà loúy. Tonner. *Tonare*.

打結 Tà kió. Faire un nœud. *Nodum connectere*.

打劍 Tà kién. Faire une épée. *Gladium conficere*.

(1) On ne traduit presque jamais en chinois la particule conditionnelle *si*.

- 打罷子 Tà pây tsò. Avoir la fièvre. *Febri laborare.*
 打勳人 Tà tòng jên. Émouvoir quelqu'un. *Movere aliquem.*
 打主意 Tà tohoù ý. Faire un projet. *Consilium inire.*
 打鞭 Tà piên. Donner les étrivières. *Loris cædere.*
 打家 Tà kiâ. Se quereller. *Jurgium habere.*
 打仗 Tà tohâng. Se battre. *Inter se rixare.*
 打牌 Tà pây. Jouer aux cartes. *Folüs ludere.*
 打扮 Tà pân. Faire sa toilette. *Ornare se.*
 打點 Tà tiên. Faire une note. *Aliquid notare.*
 打一恭 Tà ý kông ou 打禮 tà lý. Faire une révérence. *Salutem præbere.*
 打點 Tà tiên. Prendre un parti. *Consilium capere.*
 打睡 Tà choúy. Dormir. *Dormire.*
 打鞦韆 Tà tsieõn tsiên. Jouer à l'escarpolette.
 打鑼鑼 Tà lô lô. Battre la cymbale. *Cymbalum quater.*
 打算 Tà souán. Supputer. *Numerare.*
 打箒 Tà saò. Balayer. *Verrere.*
 打聽 Tà tsh. Explorer. *Explorare.*
 打蓬 Tà pông. Rendre les voiles. *Vela attollere.*
 打一課 Tà ý kò. Faire une prière aux idoles. *Idola invocare.*
 打劫 Tà kiô. Pirater. *Prædari.*
 打夥 Tà hò. S'unir en société. *Societatem inire.*
 打市 Tà ohé. Parler artificieusement. *Verbis artificiosis loqui.*
 打封 Tà kouá. Jeter les sorts. *Sortes ducere.*
 打篋手 Tà heón choù. Frauder sur les achats. *Asserere impensa pluriora quàm de facto fuerint.*
 打華拳 Tà hoá kiueñ. Jouer à la mourre. *Digitis micare.*
 打敗 Tà pây. Tailler en pièces. *Profligare.*
 打斷 Tà touàn. Décréter, définir. *Statuere.*
 打更 Tà kên. Battre les veilles. *Excubias agere (1).*
 打槳 Tà tsiàng. Manier la rame. *Remigare.*
 打平水 Tà pîn choúy. Prendre le niveau avec de l'eau. *Ex aqua libellam exigere.*

(1) Les Chinois divisent la nuit en cinq veilles de deux heures chacune. La première commence à huit heures du soir. Alors un homme parcourt les rues de la localité en frappant un coup sur le tam-tam. A la deuxième veille, il frappe deux coups, et ainsi de suite.

7° Du verbe auxiliaire **Pà 把**. Prendre. *Arripere, capere.*

Ce verbe a des usages assez variés. Les principaux sont les suivants :

Premier usage. — Il est employé comme *particule numérale*, devant tous les noms d'objets qui ont un manche. (Voir page 104.)

EXEMPLES :

- 把刀 **ǎ pà taō**. Un couteau. *Unum cultrum.*
- 把鎖 **ǎ pà sò**. Un cadenas. *Una sera.*
- 把傘 **ǎ pà sǎn**. Un parapluie. *Unum umbellum.*
- 把扇 **ǎ pà chán**. Un éventail. *Unum flabellum.*
- 把火 **ǎ pà hò**. Une torche allumée. *Una fax.*

Deuxième usage. — Il sert à faire un idiotisme chinois très-figuratif de l'action accomplie.

EXEMPLES :

- 把門關** **pà mên kouân**. Fermez la porte. Littér. : Prenez, saisissez la porte et fermez-la.
- 把那本書拍來** **pà lá ǎ pèn ohoū tsy laŷ**. Apportez-moi ce livre. Littér. : Prenez ce livre et apportez-le.
- 把素子蘇綁了** **pà sǒ tsè foŷ pàng leào**. Il le lia avec une corde. Littér. : Il prit une corde et le lia.
- 把這些燈都砍了** **pà tohé sŷ tèn toŷ tohoŷ leào**. Éteignez toutes ces lampes. Littér. : Prenez ces lampes à la main et éteignez-les.

Troisième usage. — Le verbe **Pà 把** a souvent la signification de *prendre pour, regarder comme, faire cas*.

EXEMPLES :

- 把人看得輕賤** **pà jên kân tǎ kîn tsién**. Faire peu de cas de quelqu'un.
- 不要把富貴看得重。才學轉看輕** **poŷ yáo pà foŷ kouŷ kân tǎ tohóng tsay hiǒ tohouàn kân kîn**. N'accordez pas une si grande estime aux honneurs et aux biens, et ne faites point si peu de cas des hommes de talent.
- 把銀子放在後** **pà ǎn tsè fáng tsay heón**. Regarder l'argent comme peu de chose.

Quatrième usage. — Le verbe **pà 把** entre dans un bon nombre de locutions vulgaires où son rôle est particulièrement euphonique ou pausatif. Ces locutions étant déterminées, l'application n'offre pas d'embarras.

EXEMPLES :

一百把銀子 ǃ pǝ pà ʃn tsè (au lieu de dire simplement ǃ pǝ ʃn tsè).
Cent taëls. *Centum taëlia*. La première locution est plus élégante.

一個巴掌打在臉上 ǃ kó pà tohàng tà tsay lièn cháng. Il lui donna un soufflet. *Impegit illi alapam*.

該打幾箇巴掌 Kay tà kǝ kó pà tcháng. Il faut lui donner quelques soufflets.

做把戲 Tsouí pà hí. Faire des tours de passe-passe.

8° Du verbe tsiàng 將. Prendre. *Copere*.

Ce verbe est employé de préférence dans les livres, au lieu du verbe pà 把, usité dans la langue orale. Il est plus élégant et plus expressif que ce dernier. Il sert, en outre, à marquer le temps futur.

EXEMPLES :

Premier usage.

將功拆罪 Tsiàng kōng tsǝ tsoúy. Effacer sa faute par un service. Littéralement : Prendre ses mérites pour effacer ses fautes.

將我全交付于主 Tsiàng ngò tsuǝn kiào fou yū tohoù. Se donner tout à Dieu. Littér. : Prendre sa personne et la livrer à Dieu.

將禮物呈上 Tsiàng lý ǝ tchén cháng. Ils offrirent les présents dont ils étaient chargés.

將人前程黜退 Tsiàng jĕn tsiĕn tohĕn tohoù toúy. Oter à quelqu'un son grade de lettré.

他將此話報與楊御史 Tǎ tsiàng tsé hoá paó yù yāng yù chò. Il alla rendre compte de ces paroles à l'inspecteur Yāng.

Deuxième usage. — Le verbe tsiàng 將 fait le futur des autres verbes, mais en marquant la chose comme très-prochaine.

EXEMPLES :

將來 Tsiàng laʃ. Il viendra. *Jām venturus est*.

將來主日 Tsiàng laʃ tohoù jĕ. Le dimanche de l'avent. *Dominica adventus*.

將死 Tsiàng sè. Il va mourir. *Jām jām moriturus est*.

將入門 Tsiàng joù mĕn. Il va entrer. *Ingressurus januam*.

9° Du verbe pá 罷.

Ce verbe, placé après un autre verbe, ou rejeté à la fin de la phrase, sert, en chinois, à marquer la cessation, l'interruption de l'action marquée par le verbe.

EXMPLES :

- 明做一做罷 *Mín tsou' y' tsou' pá.* Agir franchement et voilà.
- 說罷就叫人收拾行李 *Chō pá tsieou kiáo jên cheou chě hín lý.*
Cela dit, il appela quelqu'un pour ramasser les effets.
- 這都罷了只是還有一件 *Tché tou' pá leào tchè ché houán yeou y' kién.* Tout cela n'est plus rien, mais voici encore une autre chose.
- 既不肯便也罷了 *Kay pou' kěn pién y' pá leào.* Puisqu'il refuse, c'est bien, n'en parlons plus.
- 今日有客在此放一日學罷 *Kín jě yeou kě tsay tsé, fáng y' jě hiō pá.* Aujourd'hui il y a un hôte ici, il n'y aura pas de classe.
- 年兄之言不聽再有何人可往也罷 *Nièn hiōng tohē yèn pou' tsh tsay yeou hô jên kě ouàng y' pá.* Vos paroles, mon cher frère, n'ont pas été reçues; qui pourrais-je encore envoyer? Cela suffit.
- 看罷菊花 *Kán pá kiōu hoā.* Elle cessa de regarder les reines-marguerites.
- 說罷 *Chō pá.* Ayant fini de parler.
- 既情願喫酒這就罷了 *Kay tsin yuén tohě tsieou tchè tsieou pá leào.* Puisque vous aimez mieux boire, soit, n'en parlons plus.

10° Du verbe tain 請. Inviter, prier.

L'urbanité chinoise exige que l'on emploie ce verbe chaque fois que l'on adresse la parole à un supérieur, à un égal ou à un étranger que l'on respecte.

EXMPLES :

- 請進 *Tain tain.* Veuillez, daignez entrer.
- 請坐 *Tain tsó.* Veuillez vous asseoir.
- 請茶 *Tain tchā.* Veuillez prendre du thé.
- 請酒 *Tain tsieou.* Veuillez prendre du vin.
- 請飯 *Tain fán.* Veuillez prendre le riz.

11° Tohō 着. Se confier. *Inniti.*

Dans la langue écrite, ce mot placé après le verbe lui donne de la force et marque surtout que le but désigné par le verbe a été atteint. Ce mot suit toujours le nom ou le verbe auquel il est adjoit.

EXEMPLES :

- 睡不着 Choúy pōh tohō. Je ne puis dormir.
 尋不着 Sián pōh tohō. Je ne trouve pas ce que je cherche.
 遇着人 Yú tohō jên. Rencontrer quelqu'un en route.
 尋訪着了 Sián fàng tohō leào. Je l'ai enfin trouvé.
 叔留着我 Cheōu lieōu tohō ngò. Il m'a retenu chez lui.
 背着母親 Peý tohō mōu tsīn. En cachette de sa mère.
 慢些着 Mán sý tohō. Ne vous pressez pas autant.
 三人說着話 Sān jên chō tohō hoá. Tous trois en parlant ainsi.

VII. — DES VERBES SIMPLES ET COMPOSÉS.

1° *Des verbes simples.*

Chaque verbe de cette classe n'est composé que d'un seul mot chinois. Les verbes suivants, à sens opposé, sont donnés comme exercices parmi les plus usuels de la langue orale.

EXEMPLES :

- | | |
|--|---------------------------------------|
| 加 Kiā. Augmenter. <i>Augere.</i> | 缺 Kiuō. Diminuer. <i>Minuere.</i> |
| 買 Maý. Acheter. <i>Emere.</i> | 賣 Maý. Vendre. <i>Vendere.</i> |
| 愛 Gaý. Aimer. <i>Amare.</i> | 恨 Hén. Haïr. <i>Odisse.</i> |
| 長 Tohàng. Croître. <i>Crescere.</i> | 消 Siāo. Décroître. <i>Decrescere.</i> |
| 信 Sín. Croire. <i>Credere.</i> | 疑 Ngý. Douter. <i>Dubitare.</i> |
| 遮 Tohō. Couvrir. <i>Cooperire.</i> | 開 Kaý. Découvrir. |
| 醫 Guérir. <i>Sanare.</i> | 殺 Chá. Tuer. <i>Occidere.</i> |
| 問 Ouén. Interroger. <i>Interrogare.</i> | 答 Tǎ. Répondre. |
| 走 Tseōu. Marcher. <i>Ambulare.</i> | 坐 Tsó. S'asseoir. <i>Sedere.</i> |
| 上 Cháng. Monter. <i>Ascendere.</i> | 下 Hiá. Descendre. <i>Descendere.</i> |
| 生 Sēn. Naître. <i>Nasci.</i> | 死 Sè. Mourir. <i>Mori.</i> |
| 開 Kaý. Ouvrir. <i>Aperire.</i> | 關 Kouān. Fermer. <i>Claudere.</i> |
| 許 Hiù. Permettre. <i>Permittere.</i> | 誠 Kiày. Défendre. <i>Prohibere.</i> |
| 賞 Chàng. Récompenser. <i>Remunerare.</i> | 罰 Fǎ. Punir. <i>Punire.</i> |
| 受 Cheóu. Recevoir. <i>Accipere.</i> | 付 Foú. Livrer. <i>Tradere.</i> |
| 穿 Tchouān. Revêtir. <i>Induere.</i> | 脫 Tō. Oter. <i>Exuere.</i> |
| 笑 Siáo. Rire. <i>Ridere.</i> | 哭 Kouï. Pleurer. |
| 活 Hò. Vivre. <i>Vivere.</i> | 死 Sè. Mourir. |

2° Des verbes composés.

Cette classe de verbes forme, comme celle des substantifs composés, une double série. La première comprend les verbes formés de deux mots synonymes ou à peu près synonymes. Ces verbes *composés* rendent la pensée avec plus de force, plus de clarté, surtout dans la langue orale; avec eux l'équivoque n'est pas possible. La deuxième série comprend les verbes chinois qui forment une espèce d'idiotisme propre à la langue chinoise. Ainsi, le verbe *parler*, loqui, dicere, se dit en chinois : *dire des paroles*; lire se dit : *étudier un livre*; écrire..... se dit : *écrire des caractères*, etc.

Première série des verbes composés.

EXEMPLES :

喜歡	Hý houân. Se réjouir. <i>Gaudere.</i>	躲避	Tò pý. Fuir. <i>Fugere.</i>
幫助	Pāng tsoú. Aider. <i>Auxiliari.</i>	起身	Ký chên. Partir. <i>Proficisci.</i>
教訓	Kiáo hiún. Instruire. <i>Docere.</i>	起身	Ký chên. Se lever. <i>Surgere.</i>
恭慶	Kōng kfn. Adorer. <i>Adorare.</i>	看見	Kán kién. Voir. <i>Videre.</i>
聽見	Tfn kién. Écouter. <i>Audire.</i>	選擇	Siuên tsě. Choisir. <i>Eligere.</i>
聽見	Tfn kién. Entendre. <i>Audire.</i>	推辭	Toũy tsě. Refuser. <i>Recusare.</i>
聽見	Tfn kién. Ouir. <i>Audire.</i>	催逼	Tsoũy pý. Presser. <i>Urgere.</i>
答應	Tă yn. Répondre. <i>Respondere.</i>		

Deuxième série des verbes composés.

說話	Chō hoá. Parler. <i>Loqui.</i>	許願	Hià yuén. Faire un vœu. <i>Votum emittere.</i>
讀書	Toũ choũ. Lire. <i>Legere.</i>	說道	Chō taó. Dire. <i>Dicere.</i>
寫字	Sié tsé. Écrire. <i>Scribere.</i>	稟道	Pln taó. Répliquer.
喫飯	Tchě fán. Manger. <i>Manducare.</i>	出門	Tchoũ mén. Sortir.
出汗	Tchoũ hán. Suer. <i>Sudorem emittere.</i>		

VIII. — MANIÈRE DE FORMER EN CHINOIS LES MODES
ET LES TEMPS DES VERBES.

Dans la langue chinoise, soit *orale* soit *écrite*, certaines particules ou *affixes* servent à désigner d'une manière régulière les temps et les modes des verbes. Pour l'*euphonie* de la phrase on supprime souvent ces affixes, sans que cette suppression donne lieu aux amphibologies.

I. — De l'INDICATIF, en chinois : Tohě chǒ tohē tsě 異說之辭 (1).

1° Le PRÉSENT DE L'INDICATIF. Hién tsay tohē chē 現在之時.

En règle générale, le pronom personnel précède seul le présent de l'indicatif. Lorsque l'on veut, en chinois, exprimer d'une manière sensible que l'action est au temps *présent*, on fait précéder immédiatement le verbe de l'une des expressions suivantes, à volonté : jōū kīn 如今, à présent, *now*; tsay 纔, maintenant, *hoc ipso momento*, ou enfin, tsieóu 就, *hic et nunc*.

EXEMPLES :

我愛 Ngò gay, ou 如今我愛 jōū kīn ngò gay. J'aime. *Amo*.
 你愛 Ngý gay. Tu aimes. *Amas*.
 他愛 Tā gay. Il aime. *Amat*.
 我們愛 Ngó-mên gay. Nous aimons. *Amamus*.
 你們愛 Ngý-mên gay. Vous aimez. *Amatis*.
 他們愛 Tā-mên gay. Ils aiment. *Amant*.

II. — L'IMPARFAIT. Hiáng chē 向時.

On le forme, en chinois, en plaçant avant le verbe ces mots : lá chē 那時, qui veulent dire : *alors, en ce temps-là, tunc, illo tempore*.

EXEMPLES :

那時我愛 Lá chē ngò gay. J'aimais. *Amabam*.
 那時你愛 Lá chē ngý gay. Tu aimais. *Amabas*.
 那時他愛 Lá chē tā gay. Il aimait. *Amabat*.

Dans la langue écrite, très-souvent l'imparfait n'est indiqué par aucune particule. Il se déduit du sens même de la phrase, qui commence alors presque toujours par un de ces adverbes : *autrefois, anciennement, auparavant*, et autres de ce genre. Il est évident qu'il faut traduire, dans ces cas, au temps de l'imparfait.

EXEMPLES :

連日也要來 Lién jě y yáo laŷ. Ces jours derniers je voulais venir.

III. — Le PARFAIT OU PRÉTÉRIT. Kó kiú tohē chē 過去之時.

Première règle. — On forme le parfait ou prétérit en faisant suivre le verbe de l'une de ces particules : leào 了 ou kó 過, dont le rôle est uniquement de marquer l'action *passée, accomplie*. Pour marquer avec plus de force l'ac-

(1) Nous donnons la traduction équivalente des mots qui expriment les temps et les modes des verbes, en faveur de ceux qui enseignent nos langues aux Chinois. Un jeune sinologue n'a pas à se préoccuper de ces expressions, qui ne sont pas en usage dans le langage chinois.

tion passée, on emploie quelquefois les deux particules ensemble. Ces deux particules, ayant le même sens, c'est l'euphonie qui détermine les cas où il faut employer l'une de préférence à l'autre. Si le verbe a un régime, la particule se place, en général, avant ce régime.

EXEMPLES :

我愛了 Ngò gáy leào. J'ai aimé. *Amavi.*
 你愛了 Ngý gáy leào, etc. Tu as aimé. *Amavisti.*
 我喫了 Ngò tchě' leào. J'ai mangé. *Manducavi.*
 你喫了 Ngý tchě' leào. Tu as mangé. *Manducavisti.*
 我笑了 Ngò siáo leào. J'ai ri. *Risi.*
 你笑了 Ngý siáo leào. Tu as ri. *Risisti.*

Ainsi pour tous les verbes simples ou composés.

Avec la double particule :

我說過了 Ngò chǒ kó leào. J'ai parlé. *Dixi.*
 我父親亡過了 Ngò fòu tain onáng kó leào. Mon père est mort. *Pater meus mortuus est.*

Deuxième règle. — Lorsque le parfait ou prétérît est précédé du pronom relatif *que, qui*, au lieu des deux affixes kó 過 et leào 了, on emploie, dans la langue orale, pour une plus agréable euphonie, la particule tǐ 的.

EXEMPLES :

我所說的話 Ngò sò chǒ tǐ hoá. Ce que j'ai dit. *Quæ dixi.*
 我所穿的衣裳 Ngò sò tchouán tǐ y cháng. Les vêtements que j'ai mis. *Quæ ego indui vestimenta.*
 我所許的事 Ngò sò hiù tǐ sé. Ce que j'ai promis. *Quæ ego spondi.*
 我所想的事 Ngò sò siàng tǐ sé. Ce que j'ai pensé. *Quæ cogitavi.*
 是誰做的 Ché choúy tsou tǐ. Qui les a faits?

Troisième règle. — Si l'on veut exprimer la conclusion, la fin absolue d'une action, on place de suite après le verbe, avant la particule leào 了, le mot chinois ouán 完, qui marque ce sens-là.

EXEMPLES :

我做完了 Ngò tsou ouán leào. J'ai terminé, j'ai achevé cela. *Omnino fnivi.* Littér. : *Ego faciens fnivi.*
 我讀完了 Ngò tou ouán leào. J'ai tout étudié. *Integriter studui.* Littér. : *Ego studens fnivi.*
 我說完了 Ngò chǒ ouán leào. J'ai tout dit. *Omnia dixi.* Littér. : *Ego dicens fnivi.*

我寫完了 Ngò siè ouán leào. J'ai tout écrit. *Omnia scripsi. Littér. : Ego scribens perfecti.*

看完了 Kán ouán leào. Avoir fini de lire.

Quatrième règle. — Quand le verbe est accompagné d'une négation, au lieu des particules kó 過 et leào 了, on se sert, comme en français, du verbe auxiliaire avoir, yeòu 有, avec la négation.

EXEMPLES :

我莫有喫 Ngò mò yeòu tohě. Je n'ai pas mangé. *Non manducavi.*
 我莫有說 Ngò mò yeòu chě. Je n'ai pas dit. *Non dixi.*
 我莫有讀 Ngò mò yeòu toũ. Je n'ai pas étudié. *Non studui.*
 他莫有來 Tā mò yeòu laŷ. Il n'est pas venu. *Non venit.*
 他莫有起來 Tā mò yeòu kŷ laŷ. Il n'est pas levé. *Non surrexit.*
 他莫有死 Tā mò yeòu sè. Il n'est pas mort. *Non mortuus est.*

Cinquième règle. — Au lieu des particules ou affixes kó 過 et leào 了, usitées surtout dans la langue *orale*, on emploie plus élégamment dans la langue *écrite* les quatre ou cinq adverbes suivants, qui indiquent alors le temps passé et se placent toujours *avant* le verbe. Ces adverbes sont tsên 曾, y 已, kin 經, ký 既 et oháng 嘗. Chacun de ces mots veut dire *déjà, jàm.*

EXEMPLES :

未曾見他 Ouy tsên kién tā. Je ne l'ai pas vu encore.
 他曾說先生幾時到此 Tā tsên chě siên sên kŷ chě taó tsě. Vous a-t-il dit à quelle époque ce maître arrivera ?
 已定了人家 Y tén leào jên kiā. Elle était déjà fiancée.
 小的已說出門拜客 Siào tŷ y chě tohoũ mên paŷ kě. Moi, votre serviteur, j'ai bien dit que vous étiez en visite.
 不知兄弟爲何就經行了 Poũ tchē hiông tŷ ouy hō tsieòu kîn hîn leào. Je ne sais pourquoi mon frère est parti.
 予既烹魚而食之 Yú ký pên yú eũl chě tchē. J'ai fait cuire les poissons et je les ai mangés.

Sixième règle. — Dans la langue écrite, le texte suffit pour faire reconnaître, la plupart du temps, le parfait ou prétérit. C'est, par exemple, lorsque l'écrivain rapporte des événements passés, antérieurs à l'époque où il vivait. Il est évident que, dans ce cas, lors même que le verbe chinois n'est précédé ou suivi d'aucun des signes ordinaires du parfait, il faut entendre et traduire au temps passé.

己有成命 Y yeòu tohěn mín. Le décret est déjà rendu.
 己有言在先 Y yeòu yên tsay siên. On avait déjà réglé.
 曾許家人否 Tsên hiũ kiā jên feòu? Est-elle déjà fiancée?

IV. — Le PLUS-QUE-PARFAIT. Hiáng ché ȳ siēn 向時已先.

Premier mode. — On forme ce temps en plaçant tout simplement avant le verbe le mot : siēn 先, *auparavant*, antè, anteà. Dans la langue écrite, c'est le contexte qui indique presque toujours ce temps du verbe.

EXEMPLES :

我先愛了 Ngò siēn gaȳ leào. J'avais aimé. *Amaveram.*
 我先讀了 Ngò siēn toŭ leào. J'avais étudié. *Studueram.*
 我先說個了 Ngò siēn chǒ kó leào. J'avais dit. *Dixeram.*

Deuxième mode. — Dans les livres, on fait un fréquent usage de la tournure suivante pour former le plus-que-parfait; elle consiste à commencer la phrase par ces mots : ȳn ouŷ, ou simplement ȳn, parce que. *Quia, ideò, eò quod.*

EXEMPLES :

因一門人送了十二盆菊花 Ȳn ȳ mèn jên sòng leào chě eúl
 pěn kioū hoā. Un de ses clients lui avait envoyé douze vases
 de reines-marguerites.

因平日來往慣了 Ȳn pŭn jě laŷ ouàng kouán leào. Ils avaient l'habi-
 tude de passer ensemble la journée.

Troisième mode. — Certains adverbes de temps et de qualité qui accompagnent le verbe, dans la langue écrite, servent à marquer le plus-que-parfait.

EXEMPLES :

昨日正要來拜 Tsǒ jě tchén yáo laŷ paȳ. Hier j'avais justement formé
 le projet de venir vous voir.

前天我要起身 Tsiēn tiēn ngò yáo kŷ chēn. Avant-hier je voulais
 partir.

V. — Le FUTUR. Tsiāng láŷ 將來.

Le futur peut se former de plusieurs manières en chinois.

Première manière. — Dans la langue orale, le mot le plus usuel pour former le futur est yáo 要, vouloir, que l'on place *immédiatement* avant le verbe de la phrase (1).

EXEMPLES :

我要起身 Ngò yáo kŷ chēn. Je partirai. *Proficiscar.*
 我要愛 Ngò yáo gaȳ. J'aimerai. *Amabo.*

(1) Si l'on plaçait le mot yáo 要 avant le pronom ngò, le sens de chacun des exemples ci-dessous serait *tout autre*. On aurait ce sens-ci : Il veut que je parte, que j'aime, que je mange, que je lise, etc.

我要喫 Ngò yáo tohḥ. Je mangerai. *Manducabo.*
 我要讀 Ngò yáo toḥ. Je lirai. *Legam.*
 他要來 Tā yáo laḥ. Il viendra. *Veniet.*
 他要死 Tā yáo sè. Il mourra. *Morietur.*
 我要去 Ngò yáo kiḥ. J'irai. *Ibo.*

Deuxième manière. — Certains adverbes de temps, comme *demain*, mìn tiēn 明天, *après-demain*, hoéu tiēn 後天; ensuite, hoéu laḥ 後來, etc., marquent suffisamment le futur. Dans ce cas, on n'accompagne le verbe d'aucune expression particulière.

EXEMPLES :

我明天去 Ngò mìn tiēn kiḥ. Je partirai demain. *Cras ibo.*
 我後天趕場 Ngò hoéu tiēn kàn tohāng. Après-demain j'irai au marché. *Postridiè forum frequentabo.*
 我後來看 Ngò hoéu laḥ kán. Je verrai ensuite. *Posteà videbo.*
 我慢慢想 Ngò mán-mán siāng. J'y penserai peu à peu. *Paulatim cogitabo.*
 明天我做完了 Mìn tiēn ngò tsoḥ ouán leào. J'aurai fini demain. *Cras finiam.*

Troisième manière. — Le mot tsiāng 將 sert surtout, dans la langue écrite, à indiquer le futur.

EXEMPLES :

他將死 Tā tsiāng sè. Il mourra. *Morietur.*
 將來主日 Tsiāng laḥ tohoà jě. Dimanche prochain. *Dominicà proximà.*
Quatrième manière. — On rencontre, dans les livres, le mot hoḥy 會 servant à faire le futur.

EXEMPLE :

善人會升天 Chán jèn hoḥy chēn tiēn. Les justes iront au ciel. *Boni ascendunt in cælum.*

Cinquième manière. — Dans la langue écrite, le futur se déduit très-souvent de l'ensemble, du contexte de la phrase, sans que le verbe y soit accompagné d'aucune des particules précitées. Lorsque la phrase chinoise est interrogative, le temps futur apparaît davantage.

EXEMPLES :

天下紛紛何時定季 Tiēn hiá fēn fēn, hō ché tín hoà. L'Empire est tout troublé, quand sera-t-il pacifié?
 雖你來我不去 Siū ngḥ laḥ ngò poḥ kiḥ. Quoique vous veniez, je n'irai pas. *Etsi veneris, ego non ibo.*

VI. — L'IMPÉRATIF. Mín tchē tsé 命之辭.

L'urbanité chinoise ne permet pas d'employer le commandement à l'égard des supérieurs ou même des égaux que l'on honore. En chinois, c'est surtout le *ton de la voix* qui, dans la langue orale, fait sentir que le verbe est à l'impératif, puisqu'en réalité il n'y a aucune particule distinctive pour marquer l'impératif. On emploie à volonté le pronom personnel; mais, ni ce pronom à la deuxième personne, ni les particules négatives ou prohibitives qui accompagnent souvent le verbe à l'impératif, ne sont des *signes distinctifs* de ce temps du verbe, ainsi qu'un sinologue moderne annonce l'avoir découvert le premier.

EXEMPLES :

來 Laÿ ou 你來 ngý laÿ. Viens. *Veni.*
 去 Kiú ou 你去 ngý kiú. Va. *Exi.*
 喫 Tchě ou 你喫 ngý tchě. Mange. *Manduca.*
 出去 Tchoù kiú ou 你出去 ngý tchoù kiú. Sors d'ici. *Abeas.*
 說 Chō ou 你說 Ngý chō. Dis. *Dic.*

VII. — Le PROHIBITIF.

Le prohibitif s'exprime, en chinois, par les particules négatives 勿 *oũ*, 無 *oũ*, 莫 *mô*, 不 *poũ*, 不要 *poũ yáo*.

EXEMPLES :

不要說 Poũ yáo chō. Ne dites pas. *Ne dicas.*
 不哄我 Poũ hòng ngò. Ne me trompez pas. *Noli fallere me.*
 莫要說這等風流話 Mô yáo chō tchě tèn fōng lièdu hoá. Ne tenez pas le langage d'un homme de plaisir.
 勿偷盜 Oũ teóu táo. Tu ne voleras pas. *Non furaberis.*
 毋貪地人財物 Oũ tǎn tá jèn tsay oũ. Bien d'autrui ne prendras ni ne désireras injustement.

VIII. — Le CONDITIONNEL. Jǒ kǎn tohē chē 若干之時.

La tournure de la phrase, le contexte servent surtout à faire connaître que le temps du verbe est conditionnel.

EXEMPLES :

要開口又開不得 Yáo kaÿ keóu yeóu kaÿ poũ tǎ. Quand on voudrait parler, il faut se taire.
 要閉口又閉不得 Yaó pý keóu, yeóu pý poũ tǎ. Quand on voudrait se taire, il faut parler.
 你我既樂看花飲酒自當隱滅山中 Ngý ngò ký lǒ kǎn hoá ÿn tsieóu tsé táng ÿn tsǎng chǎn tohōng. Puisque nous n'avons de plaisir qu'à boire et à jouir des fleurs, nous n'aurions rien de mieux à faire qu'à nous retirer dans les montagnes.

IX. — L'OPTATIF. Hín chǒ tchē tsǎ 幸說之辭.

L'optatif s'exprime, en chinois, par cette tournure : *Plaise à Dieu, plût à Dieu que!* Utinam! Pā pǒ tǎ 巴不得, pā hín pǒ tǎ 巴幸不得. Hén pǒ tǎ 恨不得.

EXEMPLE :

巴不得我愛 Pā pǒ tǎ ngò gay. Puissé-je aimer! *Utinam amem!*

X. — L'INFINITIF PRÉSENT. Pǒ tǐn óu y tchē tsǎ 不定位之辭.

1° En chinois, l'infinitif n'est distingué par aucun signe distinctif. Comme dans les langues à flexion, l'infinitif chinois est souvent employé comme *sujet de la phrase*, surtout dans les adages, les proverbes, les maximes populaires.

EXEMPLES :

說是說, 做是做 Chǒ ohé chǒ, tsoú ché tsoú. Dire c'est dire, faire c'est faire.

有意栽花花不發 Yeòu ý tsay hoā, hoā pǒ fá. Avoir l'intention de planter une fleur, celle-ci ne poussera pas.

知己知彼 Tchē kǐ tchē pǐ. Se connaître soi-même c'est connaître les autres.

將心比心 Tsiāng sīn pǐ sīn. Prendre son cœur pour mesurer celui des autres.

2° Le parfait et le plus-que-parfait de l'infinitif se rendent, en chinois, comme le parfait ordinaire.

EXEMPLES :

愛了 Gay leào. Avoir aimé. *Amavisse.*

讚美了 Tsán meý leào. Avoir loué. *Laudavisse.*

3° L'infinitif futur peut se faire par ces mots : Kay tāng 該當. *Il convient, il faut. Oportet.*

XI. — LE PARTICIPE PRÉSENT. Hién tsay tchē mǐn 現在之名.

Première manière. — Il se forme, en général, dans le langage parlé, en ajoutant au verbe ces mots : ohé heóu 時候, *maintenant, à présent.*

EXEMPLES :

他喫飯時候說話 Tā tchě fán ché heóu chǒ hoá. Il parlait en mangeant. *Manducans loquebatur.*

念經時候他睡腫睡 Nién kǐn ché heóu tā choúy kǒ choúy. Il dormait en priant. *Orans dormiebat.*

他走路時候發汗 Tā tseòu lou ché heóu fá hán. Il suait en marchant. *Ambulans sudorem emittebat.*

Deuxième manière. — Le participe présent se forme aussi en ajoutant au verbe la particule 的 *tỷ*, comme pour les adjectifs, ou, dans la langue écrite, le mot 者 *chə*.

EXEMPLES :

愛的 *Gay tỷ*. Aimant. *Amans*.
 好學的 *Haó hió tỷ*. Aimant l'étude. *Studio deditus*.
 好色的 *Haó sě tỷ*. Aimant la volupté. *Voluptati deditus*.

Troisième manière. — En plaçant avant le verbe, soit le mot 可 *kě*, soit le mot 爲 *wey*, on obtient un participe présent.

EXEMPLES :

可愛 *Kě gay*. Aimant, ou pour aimer. *Ad amandum*.
 爲讚美 *Ouy tsán mey*. Louant, ou pour louer. *Ad laudandum*.

Quatrième manière. — En se servant du mot 賴 *lây*, s'appuyer, se confier, *inniti*, on fait, dans la langue écrite, un participe présent très-commun et élégant.

EXEMPLES :

賴天主的恩 *Lây Tién Tohoè tỷ gôn*. Confiant en la grâce de Dieu.
 賴人之力 *Lây jên tohě lý*. Espérant en la protection de quelqu'un.

XII. — Le PARTICIPE PASSÉ.

Le participe passé se forme, de même que les adjectifs, en ajoutant au verbe le mot 者 *chə*.

忘者 *Ouàng tohě*. Les choses oubliées.
 記者 *Ký tohě*. Les choses dont on se souvient.
 昔者 *Sỷ tohě*. Les choses passées.
 解者 *Kiay tohě*. Les choses dont on s'est accusé.

XIII. — Le PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Le participe passé passif se forme en ajoutant au parfait du verbe le mot 的 *tỷ*. Quelquefois même ce mot 的 *tỷ*, ajouté seul au verbe, suffit à cause du contexte.

EXEMPLES :

殺了的 *Chă leào tỷ*. Tué. *Occisus*.
 薦了的 *Tsién leào tỷ*. Protégé. *Alicujus cliens*.
 愛的 *Gay tỷ*. Aimé. *Amatus*.
 爲他喜的是銀子愛的是酒盃 *Oúy tá hỷ tỷ ché jn tsè, gay tỷ ché tsieou pey*. Pour lui, l'argent était sa joie, le vin l'objet de ses vœux. *Argento et vino tantum gaudet*.

XIV. — Le GÉRONDIF.

Le gérondif se forme de la même manière que le temps précédent.

EXEMPLES :

他把去的念頭去在一後 Tā pà kiú tŷ nién teóu kiú tsaf ŷ hoóu.
Il renvoya à un autre temps sa pensée de partir. *Profectum in aliud tempus distulit.*

IX. — DES DIFFÉRENTES VOIX DANS LES VERBES.

I. — VOIX ACTIVE, OU DES VERBES ACTIFS. Hín yén 行言.

Les mots chinois étant invariables, il n'y a pas, dans la langue chinoise, différentes classes de conjugaisons. Les mots chinois, pris dans le sens de verbes actifs, se reconnaissent aisément par le régime qui les suit. Dans la langue écrite, le verbe actif est souvent précédé d'une particule et de son régime.

EXEMPLES :

我打你 Ngò tà ngŷ. Je vous bats. *Ego percutio te.*
我學道理 Ngò hió taó lý. J'étudie la doctrine. *Studeo doctrinæ.*
我喫飯 Ngò tohě fán. Je mange le riz. *Manduco oryzam.*
我看書 Ngò kán choū. Je lis un livre. *Librum lego.*
告病 Kaó pín. Prétexter une maladie. *Valetudinem excusare.*
安慰病人 Ngān ouŷ pín jên. Consoler les malades.
崇德 Tsóng tē. Accumuler les vertus. *Cumulare virtutes.*
辨惑 Pién hoúŷ. Dissiper les erreurs. *Errores depellere.*
醫病人 ŷ pín jên. Guérir les malades. *Ægros sanare.*

II. — VOIX PASSIVE, OU VERBES PASSIFS. Pŷ cheóu yén 被受言.

La forme passive directe des verbes est peu employée dans la langue orale. Lorsque l'on veut donner à un verbe chinois la forme passive, on se sert de l'un des six modes suivants :

Premier mode. — On tourne la phrase de manière à lui donner la tournure active. Par exemple : *être injurié, être maudit*, se tourneront par : recevoir des injures, des malédictions. Cette forme est la plus usuelle dans la langue orale.

EXEMPLES :

受人的愛 Cheóu jên tŷ gay. Être aimé. *Amari.*
受人的勸 Cheóu jên tŷ kiúŷn. Être averti. *Moneri.*
受罰 Cheóu fá. Être puni. *Puniri.*
受造 Cheóu tsáo. Être créé. *Creari.*

- 受人的罵 *Cheóu jên tǐ má.* Être maudit. *Maledici.*
 受打 *Cheóu tà.* Être battu. *Cædi.*
 受人之托 *Cheóu jên tohē tǐ.* Être chargé d'une commission.
Alicui mandatum tradere.
 他父親打了他 *Tá fou tsih tà leào tá.* Il a été battu par son père. *A*
patre fuit percussus.
 好不受用 *Hào pǒu cheóu yóng.* N'être bon à rien.

Deuxième mode. — Lorsque la phrase n'est pas susceptible de prendre la tournure précédente, au lieu du mot *cheóu* 受, recevoir, on emploie le mot *tǐ* 得, contracter, prendre.

EXEMPLE :

得病 *Tǐ pín.* Être malade. *Ægotari.* Littér. : contracter une maladie.

Troisième mode. — La forme passive d'un verbe se rend très-souvent, dans les livres, par le mot *pý* 被, placé avant le verbe. Cette manière est plus concise et plus énergique dans les livres.

EXEMPLES :

- 被定十字架上 *Pý tín chě tsé kiá cháng.* Être crucifié. *Crucifigi.*
 被老爺罵了幾句 *Pý laò yě má leào kǐ kiú.* Être maudit par le
 mandarin. *A præfecto maledici.*
 途中被搶 *Toü tohōng pý tsiāng.* Être arrêté sur le grand
 chemin. *In viâ comprehendi.*
 恐怕被人見 *Kǒng pǎ pý jên kién.* Craignant d'être vu par
 quelqu'un.

Quatrième mode. — Le mot *kién* 見, voir, *videre*, placé devant un verbe lui donne la forme passive.

EXEMPLES :

- 爾名見聖 *Erl mîn kién shén.* Que votre nom soit sanc-
 tifié. *Sanctificetur nomen tuum.*
 避世不見知而不悔 *Tén ché pǒu kién tchē eül pǒu hòu.* Fuir le
 siècle, être méconnu des hommes et n'en
 avoir aucun chagrin.
 願不見知於人 *Yuén pǒu kién tchē yá jên.* Désirer n'être pas
 connu des hommes.
 可見有異才者。處處見賞 *Kǐ kién yeòu tohēn tsay tchē, tchoü*
tchoü kién chàng. Cela montre que celui
 qui a un vrai mérite en est toujours récom-
 pensé.

Cinquième mode. — Dans la langue écrite, les particules yâ 於, yâ 于, hoû 乎, y 以, placées entre un verbe actif et son complément direct donnent à ce verbe actif le sens passif.

EXEMPLES :

治於人者食人 Tché yâ jên tohè chě jên. Ceux qui sont gouvernés par les hommes nourrissent les autres hommes.

有三年之愛於父母 Yeòu sán niên tohē gay yâ fou mòu. A l'âge de trois ans nous sommes chéris par nos parents.

子華使於齊 Tsè hoâ ché yâ tsÿ. Tsè hoâ ayant été envoyé dans le royaume de Tsÿ.

Sixième mode. — Une espèce d'idiotisme chinois sert souvent, dans la langue écrite, à donner au verbe le sens passif. La construction de la phrase, dans ces cas-là, est telle qu'on ne pourrait traduire autrement que par le passif.

EXEMPLES :

他的怒息了 Tá tÿ loũ sÿ leào. Sa colère s'est apaisée.

道其不行 Taó kÿ pou htu. La voie n'est pas parcourue.

德之不修。學之不講 Tě tchē pou sieòu, hiě tohē pou kiàng.
La vertu n'est pas cultivée, l'étude n'est pas recherchée.

舜有臣五人而天下治 Chuén yeòu tohén òu jên eâl tién hiá tohē.
Chuén avait cinq ministres, et l'Empire était bien gouverné.

上焉者。雖善無徵。無徵不信。不信民弗從。 Cháng yēn tohē, siū chán òu tohēn, òu tohēn pou sín, pou sín mìn fou tsóng. Les règles des anciens, quoique bonnes, ne sont pas authentiques; ne l'étant pas, on n'y ajoute pas une pleine foi; la foi manquant, le peuple ne les suit plus.

汪貴妃冊封皇后 Ouāng kouy feÿ tsě fōng houāng hoéou. La reine Ouāng kouy va être élevée au rang d'impératrice.

III. — VOIX NEUTRE OU DES VERBES NEUTRES.

1° En chinois on connaît aisément à la position qu'il occupe dans la phrase qu'un verbe doit être pris dans le sens neutre.

EXEMPLES

魚活 Yâ hô. Le poisson est vivant.
 人死也 Jên sè y. L'homme est mort.

2° La plupart du temps les verbes neutres chinois sont formés par un adjectif ou même un substantif, qui deviennent tels par leur position. Les livres classiques de la Chine sont remplis d'exemples de verbes neutres ainsi formés.

EXEMPLES :

人性善 Jên sîn chán. La nature de l'homme est bonne.
 房子大 Fáng tsè tá. La maison est grande.
 人窮智短 Jên kiōng tché touàn. La prudence du pauvre est courte.
 馬瘦毛長 Mâ seóu maò tchāng. Les poils du cheval maigre sont longs.
 這个人大方 Tohé kó jên tá fāng. Cet homme est généreux.
 只怕言輕 Tchè pǎ yèn kih. Je crains seulement que mes paroles soient de peu de poids.

IV. — VERBES PRONOMINAUX.

Ces verbes se forment, en chinois, par le mot tsé 自, *se, soi-même, se, sui*, que l'on place avant le verbe actif.

EXEMPLES :

自辱 Tsé joǔ. Se déshonorer.	自用 Tsé yóng. Vivre à sa guise. <i>Suo arbitrato agere.</i>
自量 Tsé leáng. S'examiner. <i>Examinare se.</i>	自經 Tsé kīn. Se tuer. <i>Seipsum suspendere.</i>
自誇 Tsé kouā. Se vanter.	自在 Tsé tsaf. Se bien porter. <i>Benè valere.</i>
自娛 Tsé ou. Se réjouir. <i>Gaudere.</i>	自訟 Tsé sóng. S'accuser soi-même. <i>Se accusare.</i>
自大 Tsé tā. Se vanter. <i>Jactare se.</i>	
自居 Tsé kiū. Bien penser de soi. <i>Optimè de se cogitare.</i>	
自得 Tsé tǎ. Content de soi. <i>Esse contentus sui.</i>	

V. — VERBES CAUSATIFS.

Cette classe de verbes se forme, en chinois, de plusieurs manières : 1° par l'emploi du mot 令 命, qui implique l'idée du commandement; 2° par le mot 使 使, qui a le même sens; 3° la position d'un substantif ou d'un verbe neutre en font souvent un verbe causatif.

EXEMPLES :

他做了一首清新秀美。使我輩老詩人動手不得 Tā
tsou léou ĭ cheou tsih sīn sieou meÿ chē ngò peÿ làò chē
jên tóng cheou pou tē. Elle composa une pièce de vers
les plus beaux qu'on puisse imaginer, si bien qu'elle nous
obligea, nous autres vieux poètes, à ne pas en composer.

使民敬忠 Chè mīn kīn tobōng. Faire que le peuple soit respectueux et
fidèle.

悅於人 Yuē yū jēn. Réjouir les autres.

和於神 Hò yū chēn. S'accorder avec les esprits.

VI. — VERBES IMPERSONNELS.

Ces verbes sont fort peu nombreux dans la langue chinoise. Nous n'en con-
naissions que les cinq ou six exemples qui suivent.

EXEMPLES :

下雨 Hiá yù. Il pleut. *Pluit.*

落雪 Lō suē. Il neige. *Ningit.*

下雹 Hiá pao. Il grêle. *Grandinat.*

起風 Kǐ fōng. Il fait du vent. *Surgit ventus.*

起毬 Kǐ kieū. Lancer un ballon. *Folle ludere.*

X. — DES MOTS CHINOIS QUI SONT TOUJOURS VERBES.

La plupart des noms communs et des adjectifs peuvent, selon leur position
dans la phrase, devenir tantôt *adjectifs*, tantôt *verbes*, et quelquefois *adverbes*.
En règle générale, tous les noms communs qui deviennent verbes changent de
tons; ils passent, comme on dit en chinois, au quatrième ton, qui se nomme
kīf ohēn 去聲, lequel est l'accent du mouvement. Nous ne connaissons d'ex-
ception que pour un mot ou deux, savoir : cháng 上, sur, au-dessus, monter,
et hiá 下, au-dessous, infra, lesquels passent au troisième ton. Un très-grand
nombre de mots chinois ont le privilège de changer de prononciation, en chan-
geant de sens. Ainsi, yō 樂, musique, deviendra lō 樂, se réjouir, etc. —
La phrase chinoise est si régulière qu'on reconnaît aisément le nom commun
devenu verbe, de même qu'on reconnaît aisément la voix de ce verbe. Le mé-
canisme chinois est simple, dès qu'on l'a compris; mais il s'éloigne de toutes
nos idées grammaticales. La langue anglaise voit souvent ses noms communs
devenir verbes, comme dans le chinois.

Cependant, une classe de verbes chinois conserve toujours sa signification
verbale, de même que certains substantifs demeurent toujours noms communs.
Ces verbes ne sont sujets à aucune règle particulière.

Exemples de verbes demeurant toujours verbes.

來	Laý. Venir. <i>Venire.</i>	陷	Hán. Tomber. <i>Cadere in.</i>
去	Kiǎ. Aller. <i>Ire.</i>	克	Kě. Vaincre. <i>Vincere.</i>
作	Tsǒ. Faire. <i>Facere.</i>	砍	Kǎn. Couper. <i>Cædere.</i>
做	Tsoú. Faire. <i>Facere.</i>	弄	Lóng. Jouer. <i>Ludere.</i>
催	Tsoúy. Presser. <i>Urgere.</i>	擄	Liǔ. Enlever. <i>Rapere.</i>
俟	Sé. Attendre. <i>Expectare.</i>	犯	Fán. Violer. <i>Violare.</i>
有	Yeòu. Avoir. <i>Habere.</i>	耕	Kēn. Labourer. <i>Arare.</i>
在	Tsáy. Être. <i>Esse in.</i>	趕	Kàn. Poursuivre. <i>Insequi.</i>
加	Kiā. Augmenter. <i>Augere.</i>	辨	Pién. Discerner. <i>Distinguere.</i>

XI. — DES VERBES CHINOIS DEVENANT,
PAR POSITION, SUBSTANTIFS, ADJECTIFS, ADVERBES,
ET QUELQUEFOIS VERBES ACTIFS, DE NEUTRES QU'ILS ÉTAIENT.

La richesse et l'abondance de la langue chinoise consistent principalement dans le mécanisme à la fois simple et ingénieux par lequel le même mot change de rôle dans le discours. Les verbes chinois ont particulièrement ce privilège avec les noms communs.

I. — Verbes devenant; par position, substantifs.

EXEMPLES :

打	Tà. Frapper. <i>Percutere.</i>	受打	Cheóu tà Recevoir des coups.
生	Sēn. Naitre. <i>Nasci.</i>	草木有生	Tsǎo mou yeòu sēn. Les plantes ont la vie.
知	Tohē. Connaitre. <i>Noscere.</i>	禽獸有知	Kín cheóu yeòu tohē. Les animaux ont la connaissance.
拜	Paý. Saluer. <i>Salutare.</i>	拜四拜	Paý sé paý. Faire quatre saluts.
是	Ché. Être. <i>Esse.</i>	年兄之言最是	Nièn hióng tohē yèn tsoúy ché. Les paroles de mon frère sont très-vraies.
治	Tohé. Régir. <i>Regere.</i>	夫狄不可以中國之治治也	Fóu tỳ pou kǒy tohóng kouě tohē tohé tché y. On ne peut régir les Barbares comme on régite les Chinois.

<p>盡 Tsín. Épuiser. <i>Exhaustire</i>.</p> <p>差 Tohäy. Députer. <i>Legare</i>.</p> <p>喜 Hý. Se réjouir. <i>Gaudere</i>.</p> <p>慶 Kín. Honorer.</p> <p>疑 Ný. Soupçonner. <i>Suspiciari</i>.</p>	<p>謝不盡 Sié pòu tsín. Remercier sans fin.</p> <p>要討個外差 Yáo taó kó ouáy tohäy. Je veux demander une ambassade au dehors.</p> <p>我是來報喜的 Ngò ché laý páo hý tÿ. Je suis une messagère de joie.</p> <p>一人有慶兆民賴之 Yÿjên yeou kín, tcháó mìn laý tohê. Un seul cultive la vertu, des millions de cœurs volent vers elle.</p> <p>恐白老生疑 Kǒng Pě laò sên nÿ. Je crains que le vieux Pě n'ait des soupçons.</p>
--	---

II. — Verbes devenant, par position, adjectifs verbaux.

En ajoutant au verbe la particule tohè 者, on obtient une classe nombreuse d'*adjectifs verbaux*.

EXEMPLES :

<p>生 Sên. Naitre. <i>Nasci</i>.</p> <p>死 Sè. Mourir. <i>Mori</i>.</p> <p>事 Sé. Servir. <i>Servire</i>.</p> <p>知 Tchê. Savoir. <i>Scire</i>.</p>	<p>生者 Sên tohè. Vivant. <i>Vivens</i>.</p> <p>死者 Sè tohè. Mort. <i>Mortuus</i>.</p> <p>事者 Sé tohè. Servant. <i>Serviens</i>.</p> <p>知者 Tchê tohè. Ceux qui savent. <i>Scientes</i>.</p>
---	---

III. — Verbes devenant, par position, adverbés.

On ne peut lire une page de chinois sans rencontrer des verbes qui, accompagnant un autre verbe, jouent le rôle d'adverbés.

EXEMPLES :

<p>偷看 Teóu kán. Regarder furtivement. <i>Furtim aspicere</i>.</p> <p>銚聽 Tsó tîn. Entendre de travers. <i>Malè audire</i>.</p> <p>令人羞死 Lín jèn sieou sè. Faire mourir quelqu'un de honte. <i>Pudore aliquem afficere</i>.</p> <p>忍忍 Jèn cheou. Supporter patiemment. <i>Patenter sufferre</i>.</p> <p>死亡 Sè ouâng. Mourir éternellement. <i>Æterniter mori</i>.</p>
--

IV. — *Verbes neutres devenant, par position, verbes actifs.*

EXEMPLES :

陷 Hán. Tomber. *Cadere in*.
 彼陷溺其民 Pý hán ný ký mìn. Ils précipitèrent leurs peuples dans
 un abîme de maux.

凍 Tóng. Avoir froid. *Frigescere*.

餒 Loý. Avoir faim. *Esurire*.

凍餒其妻子則如之何 Tóng loý ký tsý tsě tsě joũ tohê hô? S'il
 a exposé au froid, à la faim, sa femme, ses propres
 enfants, que sera-ce des autres?

Dans ces trois exemples, le verbe est suivi d'un régime direct, et prend nécessairement la signification active.

 XII. — RÈGLES GÉNÉRALES POUR TRADUIRE EN CHINOIS
 CERTAINES CLASSES DE VERBES FRANÇAIS.

Première règle. — Tous les verbes français qui dérivent du latin et sont formés de la préposition *cum*, avec, *simul*, ensemble, se traduisent par le verbe chinois ordinaire, précédé du mot Tóng 同, avec.

EXEMPLES :

同樂 Tóng lě. *Congaudere*.

同苦 Tóng koũ. *Compati*.

Deuxième règle. — Tous les verbes français dérivés du latin, ayant l'affixe *re*, *rursùm*, se traduisent communément par le verbe ordinaire, précédé soit du mot foũ 復, qui indique la répétition, la réitération, soit du mot yeóu 又, qui a le même sens.

EXEMPLES :

復見 Foũ kién. Revoir. *Iterùm videre*.

復活 Foũ hô. Ressusciter. *Resurgere*.

復入 Foũ joũ. Rentrer. *Reingredi*.

復新 Foũ sîn. Renouveler. *Renovare*.

復生 Foũ sên. Renaitre. *Renasci*.

CHAPITRE VIII.

DES ADVERBES, Tohouāng tsě 壯辭 ou Kín yèn 近言.

1° Adverbes de temps. — 2° Adverbes de lieu et de distance. — 3° Adverbes de quantité. — 4° Adverbes de qualité. — 5° Adverbes de rang. — 6° Adverbes de comparaison. — 7° Adverbes d'affirmation, de négation et de doute. — 8° Adverbes d'interrogation. — 9° Manière de faire les interrogations en chinois. — 10° Locutions adverbiales. — 11° Des adverbes devenant, *par position*, adjectifs, verbes, etc.

La langue chinoise n'a pas, à proprement parler, de mots qui soient *adverbes*. Les mots chinois le deviennent, soit par leur position dans la phrase, soit par l'usage. En général, tous les mots chinois pris *adverbialement* se placent avant le verbe. Dans la langue écrite, le contraire a lieu quelquefois. Il n'y a aucune règle à donner ici à un jeune sinologue, sinon à retenir par cœur ces expressions.

I. — DES ADVERBES DE TEMPS.

- 今天 Kín tiēn, ou 今日 Kín jě. *Aujourd'hui. Hodiē.*
 昨天 Tsě tiēn. *Hier. Heri.*
 前天 Tsiēn tiēn. *Avant-hier. Nudius tertius.*
 上前天 Cháng tsiēn tiēn. *Le jour d'avant-hier. Nudius quartus.*
 明天 Mìn-tiēn, ou 明日 mìn jě. *Demain. Crās.*
 後天 Heóu tiēn. *Après-demain. Postridiē.*
 第二天 Tý eál tiēn. *Le lendemain. Postero die.*
 第三天 Tý sán tiēn. *Le surlendemain. Tertio die.*
 天天 Tiēn tiēn. *Journellement. Quotidiē.*
 過了六天 Kó leào loǎ tiēn. *Dans six jours. Post sex dies. Littér. : Transactis sex diebus.*
 今年 Kín niēn, ou 本年 Pèn niēn. *Cette année. Hoc anno.*
 今月 Kín yuě, ou 本月 Pèn yuě. *Ce mois. Hác lunà.*
 明年 Mìn niēn, ou 來年 lāy niēn. *L'an prochain. Anno futuro.*
 去年 Kiǎ niēn. *L'an passé. Elapso anno.*
 如今 Joǎ kìn. } *Maintenant. Présentement. A présent. Nunc.*
 此時 Tsě ohé. }
 到如今 Taó joǎ kìn. *Jusqu'à présent. Ad hanc diē.*

- 那時 Lá chē, ou 那個時候 Lá kó chē heóu. *Alors. Tùm, tunc.*
 到那時 Taó lá chē. *Jusqu' alors.*
 當時 Táng chē, ou 就 tsieóu. *Aussitôt. Extemplò.*
 先 Siēn, ou 昔 sÿ. *Autrefois. Olim.*
 有時 Yeòu chē. *Quelquefois. Aliquotiès.*
 一次 Ĩ tsé, ou 一回 ĩ hoúy. *Une fois. Semel.*
 二次 Eúl tsé, ou 二回 eúl hoúy. *Deux fois. Bis.*
 第一次 Tý ĩ tsé, ou 第一回 tý ĩ hoúy. *La première fois.*
 第五次 Tý où tsé, ou 第五回 tý où hoúy. *La cinquième fois.*
 一樣 Ĩ yáng, ou 一般 ĩ pān. *De même. Pariter.*
 一定 Ĩ tìn, ou 必定 pÿ tìn. *Certainement. Certò quidem.*
 一齊 Ĩ tsÿ, ou 一路 ĩ loú. *Ensemble. Unà, simul.*
 後來 Heóu laÿ, 一後 ĩ heóu, 然後 jân heóu, ou 後然 heóu
 jân. *Ensuite. Deinceps.*
 自今一後 Tsé kìn ĩ heóu. *Désormais. Posthac.*
 不久 Poũ kieòu, ou 不多時 poũ tō chē. *Bientôt. Brevi.*
 先 Siēn, ou 前頭 tsiēn teóu. *Jadis. Olim.*
 有時 Yeòu chē. *Jamais (sans négation). Unquam.*
 全不 Tsuēn poũ, 總不 tsòng poũ, ou 萬萬不 ouán ouán poũ.
 Jamais (avec négation). Nunquam.
 忽然 Hoú jân. *Subitement. Subitò.*
 單 Tān, ou 單單 tān tān. *Seulement. Solùm.*

Tantôt se rend par le mot ĩ répété avec le nom. V. g.

- 一上一下 Ĩ cháng ĩ hiá. *Tantôt en haut, tantôt en bas.*
 一來一往 Ĩ laÿ ĩ ouàng. *Tantôt en allant, tantôt en venant.*
 一下他要 一下他不要 Ĩ hiá tā yaó ĩ hiá tā poũ yaó. *Tantôt il
 veut, tantôt il ne veut pas. Modò ait, modò negat.*
 常常 Châng châng, ou 不斷 poũ touán. *Toujours. Semper.*
 遠多久 Yuèn tō kieòu. *Longtemps. Diù.*
 永遠久 Yùn yuèn kieòu. *Depuis longtemps. Jám pridem.*
 多久 Tō kieòu. *Depuis fort longtemps. Perdiù.*
 許久 Hiù kieòu. *Depuis longtemps.*
 多久 Tō kieòu. *Longuement. Perdiù.*

II. — ADVERBES DE LIEU ET DE DISTANCE.

- 在 Tsáy. *Où (sans mouvement interrogat.). Ubi.*
 在那裡 Tsáy là lý. *Où (avec interrogat.). Ubinàm.*
 他在那裡 Tā tsáy là lý. *Où est-il? Ubinàm est?*

到那裡去了	Taó là lý kiú leào. <i>Où sont-ils allés?</i>
不拘那裡	Poũ kiũ là lý. <i>Où. Quò (avec mouvem. et sans interrogat.).</i>
不論那裡	Poũ lén là lý.
到那裡	Taó là lý. <i>Où. Quò (avec interrogation).</i>
你到那裡去	Ngý taó là lý kiú, ou 往那裡去 ouàng là lý kiú? <i>Où allez-vous? Quò vadis?</i>
從那裡	Tsông là lý. <i>D'où. Undenàm.</i>
從那裡來	Tsông là lý laý. <i>D'où venez-vous? Undè venis?</i>
你是那裡人	Ngý ché là lý jên. <i>D'où êtes-vous? Undè gentium es?</i>
怎樣	Tsèn yáng. <i>Quomodò?</i>
那裡	Là lý <i>Par où? Quo loco?</i>
這裡	Tohé lý. <i>Ici. Hic (avec ou sans mouvement)</i>
他在這裡	Tã tsay tohé lý. <i>Il est ici.</i>
你這裡來	Ngý tohé lý laý. <i>Viens ici.</i>
他是本方人	Tã ché pèn fāng jên. <i>Il est d'ici. Hinc natus est. Ille est propriū loci homo.</i>
到如今	Taó joũ kin. <i>Jusqu'ici. Húc usquè.</i>
過了幾天	Kó leào ký tiên. <i>D'ici à quelques jours. Post aliquot dies.</i>
這裡	Tohé lý. <i>Là. Hic (sans mouvement)</i>
那裡	Lá lý Lá. <i>Hic (avec mouvement).</i>
那邊	Lá piên. <i>Là-bas.</i>
在上	Tsay cháng. <i>Là-dessus. Desuper.</i>
在下	Tsay hiá. <i>Là-dessous. Infra.</i>
到那時	Taó lá ché. <i>Jusque-là. Usquè ad</i>
那邊	Lá piên. <i>Par-là. Per hác.</i>
你走那邊	Ngý tseòu lá piên. <i>Allez par-là.</i>
底	Tý, ou 矮底 Gay tý. <i>Bas. Demissè.</i>
底下	Tý hiá.
在下	Tsay hiá.
矮點	Gay tiên. <i>Plus bas. Demissius.</i>
矮得狠	Gay tó hèn. <i>Très-bas.</i>
在世上	Tsay ché cháng. <i>Ici-bas. In terris.</i>
在內	Tsay loúy.
在裏頭	Tsay lý teóu.
裏頭	Lý teóu.
裡	Lý se place après le mot.
心裡	Sin lý. <i>Dedans le cœur.</i>
家裡	Kiá lý. <i>Dedans la maison.</i>
裏頭	Lý teóu.
內	Louy

- 在外 Tsay ouáy. . . }
 外面 Ouáy mién. . . } *Dehors. Foris.*
 外頭 Ouáy teóu. . . }
- 他在外頭 Tã tsay ouáy teóu. Il est dehors. *Est foris.*
 出去在外頭 Tchoŭŭ kiŭ tsay ouáy teóu. Sortir dehors. *Exire foris.*
 趕人出去 Kàn jên tohoŭŭ kiŭ. Mettre quelqu'un dehors. *Foras aliquem exturbare.*
- 外面 Ouáy mién. Par dehors. *Extrinsecus.*
 先 Siên, ou 前頭 Tsiên teóu. *Devant. Antè, antea.*
 先我們說過了 Siên ngò-mên chǒ kó leào. Nous en avons parlé ci-devant. *De his antè dicimus.*
- 你先去 Ngý siên kiŭ. Va, cours devant. *Abi, præcurre.*
 先王 Siên ouáng. Le ci-devant roi.
 去接人 Kiŭ tsiě jên. Au-devant. Aller au-devant de quelqu'un.
 後頭 Heóu teóu. *Derrière. Retrò.*
 高的 Kaō tŷ. *Haut. Altè.*
 高點 Kaō tièn. . . . } *Plus haut.*
 高些 Kaō sŷ. . . . }
- 高得狠 Kaō tǐ hèn. Très-haut.
 先 Siên. Plus haut, c'est-à-dire auparavant. *Antea.*
 先我說過了 Siên ngò chǒ kó leào. Je l'ai dit plus haut. *Antea jam dixi.*
- 遠 Yuèn. *Loin. Procul.*
 遠點 Yuèn tièn. . . } *Plus loin. Longiùs.*
 遠得狠 Yuèn tǐ hèn. . }
- 好多遠 Haò tǒ yuèn. Est-ce loin d'ici? *Quàm longè est hinc?*
 這裡到城有好多遠 Tohé lý taó tohěn yeòu haò tǒ yuèn. Ya-t-il loin d'ici à la ville? *Quàm longè est hinc in urbem? Hoc loco usque ad urbem est quanta distantia?*
- 遠處來 Yuèn tohoŭŭ laŷ. Venir de loin. *E longinquo venire.*
 不久他要死 Poŭ kiedo tǎ yaó sè. Il n'ira pas loin. *In propinquo mors est.*
- 不遠 Poŭ yuèn, ou 近 Kín. *Près. Propè.*
 他不遠 Tã poŭ yuèn. Il est près d'ici.
 不遠 Poŭ yuèn. C'est près d'ici.
 近點 Kín tièn. Plus près.
 近得狠 Kín tǐ hèn. Très-près.

III. — ADVERBES DE QUANTITÉ

- 多 Tǒ. *Beaucoup. Multùm.*
 更多 Kén tǒ, ou 多點 tǒ tièn. Beaucoup plus. *Multò magis*

- 少些 Chao sŷ. Beaucoup moins. *Multò minus.*
 多得很 Tō tǎ hèn. Beaucoup, au superlatif absolu.
 好多 Hao tō, ou 好几个 hao kŷ kó. *Combien? Quantùm.*
 至少 Tohé chao. *Au moins. Ad minùs.*
 都 Toū, ou 全的 tsuēn tŷ. *Tout. Omnino.*
 一樣的 Yŷ yáng tŷ. *Tout de même. Pariter.*
 不久 Poŷ kieou, ou 就是 tsieou ché. *Tout à l'heure. Modò.*
 忽然 Hoŷ ján. *Tout à coup. Subitò.*
 合時的 Hò ché tŷ. *Tout à propos. In tempore.*
 一齊 Yŷ tsŷ. *Tout à la fois. Simul.*
 不拘那時 Poŷ kiū là ché. *Toutes les fois que.*
 更多 Kén tō, ou 多得很 tō hèn. *Trop. Nimis.*

IV. — ADVERBES DE QUALITÉ.

Les adverbés français de cette classe ont ordinairement leur terminaison en *ment*, qui n'est autre chose que le mot latin *mente*, avec un esprit, une disposition, d'une manière. Cette classe d'adverbés est la plus nombreuse. Comme les adjectifs, elle est susceptible de divers degrés de qualification. En chinois, on les forme en ajoutant à l'adjectif tantôt le mot *yáng 樣*, qui répond exactement au *mente* des latins, tantôt le mot *ján 然*, qui exprime l'élan, la soudaineté et l'affirmation.

Le comparatif et le superlatif de ces adverbés-ci se forme, en général, comme ceux des adjectifs, en ajoutant avant l'adjectif au positif les mots *kén 更* ou *tohé 至*.

EXEMPLES

- 昏迷樣 Houēn mŷ yáng. *Aveuglément. Cæciter.*
 隸然 Lŷ ján. *Abjectement. Abjectè.*
 果然 Kò ján. }
 自然 Tsé ján. } *Certainement. Certè.*
 其然 Ky ján. }
 清然 Tsŷh ján. *Clairement. Clarè.*
 全然 Tsuēn ján. *Communément. Communiter.*
 合式然 Hò ché ján. *Conformément. Conformiter.*
 慨然 Káŷ ján. *Courageusement. Fortiter.*
 容易樣 Yōng yŷ yáng. *Facilement. Facilitè.*
 偶然 Ngeou ján. }
 適然 Ché ján. } *Fortuitement. Fortuitò.*
 驕傲然 Kiào gaó ján. *Hautement. Superbè.*
 謙讓樣 Jáng yáng. *Humblement. Humiliter*

公道樣	Kōng táo yáng. <i>Justement.</i> Justè.
貴樣	Kouý yáng. <i>Magnifiquement.</i> Magnificè.
了然	Leàò jân, ou 的然 tǐ jân. <i>Manifestement.</i> Manifestè.
天然	Tiēn jân. <i>Naturellement.</i> Naturaliter.
攝然	Chě jân. <i>Pacifiquement.</i> Pacificè, quietè.
速然	Sioũ jân. <i>Promptement.</i> Promptè.
聖樣	Chén yáng. <i>Saintement.</i> Sanctè.
忽然	Hoũ jân.
乍然	Tchá jân.
晏然	Yèn, ou gán jân. <i>Tranquillement.</i> Tranquillè.
儻然	Louý jân. <i>Tristement.</i> Tristè.
亂然	Louán jân. <i>Tumultueusement.</i> Tumultuosè.
惘然	Ouàng jân. <i>Vainement.</i> Inaniter.

V. — ADVERBES DE RANG.

頭一宗	Teòu ý tsōng, ou 第一宗 tǐ ý tsōng. <i>Premièrement.</i> Primò.
第二宗	Tý eúl tsōng. <i>Secondement.</i> Secundò.
第三宗	Tý sãn tsōng. <i>Troisièmement.</i> Tertiò, etc.
先	Siēn. <i>D'abord.</i> Primùm.
後	Heóu. <i>Après.</i> Post. Se place avant l'adjectif.
先	Siēn. <i>Auparavant.</i> Priùs.
後來	Heóu laý. <i>Ensuite.</i> Deinceps.
前	Tsiēn. <i>Avant.</i> (Avant l'adjectif.)

VI. — ADVERBES DE COMPARAISON.

這樣	Tohé yáng, ou 這般 Tohé pãn. <i>Ainsi.</i> Sic, ità.
事情是這樣	Sé tsǐn ché tohé yáng. Les choses sont ainsi.
是他的本性	Ché tá tǐ pèn sǐn. Il est ainsi fait. <i>Ità ingcniò est.</i>
巴不得	Pā pòũ tǐ. <i>Uti-</i>
	nam.
	} <i>Ainsi soit-il.</i>
亞蒙	Yàmōng. <i>Amen.</i>
又	Yeóu, 又如 yeóu joũ, ou 一樣 ý yáng. <i>Aussi.</i> Etiam.
你們兩個人都是一樣窮乏	Ngý mèn leàng kó jên toũ ché ý yáng kiōng fá. Il est aussi pauvre que vous. <i>Vos duo homines omninò estis eodem modo pauperes.</i>
一樣的	ý yáng tǐ. . .
一樣多	ý yáng tō. . .
一樣大	ý yáng tá. . .
如	Joũ.
	} <i>Autant.</i> Tantùm.

那兩本書價錢是一樣的 Lá leàng pèn chōū kiá tsién ché yǐ yáng tǐ. Le prix de ces deux livres est le même. *Istorum duorum librorum pretium est simile.*

各人各意 Kǒ jēn kǒ ý. Autant de têtes, autant d'avis. *Quot homines, tot sententiae.*

一回半 Yǐ hoŭy pán. Une fois autant. *Alterum tantum.*

兩回半 Leàng hoŭy pán. Deux fois autant. *Bis tantum.*

吾未見好德如好色者也 Oū ouý kién hoá tē jóū hoá sě tchē yǐ. Je n'ai encore vu personne aimer autant la vertu que la beauté du corps.

怎樣 Tsèn yáng. Comme (de quelle manière). *Quo modo.*

你曉得他怎樣做 Ngý hiào tē tá tsèn yáng tsoú. Vous savez comment il s'est conduit. *Tu scis illum quomodo egisse.*

論 Lén. Comme (En tant que). *Quoad.*

論天主耶穌受不得苦 Lén Tién Tchoù, Yē-Sou oheóu pōū tē koŭ. Comme Dieu, Jésus était impassible.

猶如 Yeóu jóū. Comme. *Sicut.*

翰林們猶如歐陽修 Hán lín mēn yeóu jóū Geóū Yáng Sieóu. Les académiciens comme Geóū Yáng Sieóu.

又 Yeóu. Quamvis. 雖然 Siū ján. Mēme. Etiam.

雖然他說過了 Siū ján tá chǒ kó leào. Quand même il l'aurait dit.

猶如 Yeóu jóū, ou 當 táng. De même que. *Sicut.*

當強盜一樣的 Táng kiáng táo yǐ yáng tǐ. De même qu'un voleur.

能 Lén ou 得 tē. A même de. *Posse.*

他能說話 Tá lén chǒ hoá, ou 他說得話 Tá chǒ tē hoá. Il est à même de parler.

更好 Kén hào, ou 好些 Hào sŷ. Mieux. *Melius.*

好得多 Hào tē tō. Beaucoup mieux. *Multò melius.*

好一些些的 Hào yǐ sŷ sŷ tǐ. }

好一點點的 Hào yǐ tièn tièn }

tǐ. } Un peu mieux. *Meliusculè.*

好得狠 Hào tē hèn. Tout au mieux. *Optimè.*

論沈 Lén lieóu. A qui mieux mieux. *Certatim.*

少的 Chǎo tǐ. Moins. *Minùs.*

少些 Chǎo sŷ. . . . }

少點 Chǎo tièn. . . . }

} Un peu moins. *Paulò minùs.*

少多點 Chǎo tō tièn. . }

少多些 Chǎo tō sŷ. . . }

} Beaucoup moins.

越少 Yuě chǎo répété, se dit moins répété.

他比你更才學 Tā pý ngý kén tsay' hió. Il est plus savant que vous. *Tu æquiparatus illi magis (est) doctus.*

多 Tō, 餘 yá. *Plus. Plus.*

兩百多人 Leang pě tō jèn. Plus de deux cents hommes.

一千多 Y' tsiên tō. Plus de mille. *Super mille.*

我說過十多回 Ngò ohó kó ohé tō hoáy. J'ai dit plus de dix fois. *Suprà decies dixi.*

一年多 Y' niên tō. Plus d'un an. *Diutius anno.*

他有六十多歲 Tā yeòu loú ohé tō sofy. Il a plus de soixante ans.

越多越好 Yuě tō yuě haò. Plus il y en a, plus cela vaut *Eò plus, eò melius.*

沒法子 Mò fá tsò. Il n'y a plus moyen. *Non est remedium.*

更不好 Kén pòh haò. Pis. Pejùs.

他更不好 Tā kén pòh haò. Aller de mal en pis. *In pejùs ruere.*

差不多 Tchá pòh tō. Presque. Fermè, propè. *Distare non multum.*

差不多他做完了 Tchá pòh tō tá tsoú ouán leào. Il a presque fini.

差不多要黑 Tchá pòh tō yaó hě. Il est presque nuit.

狠 Hèn.

得狠 Tě hèn.

多得狠 Tō tě hèn. . .

苦得狠 Koú tě hèn. Très-amer. *Amarissimus.*

好得狠 Haò tě hèn. Très-bon. *Optimus.*

高得狠 Kaò tě hèn. Très-élevé. *Altissimus.*

} Très. Admodum. Fait le superlatif des adjectifs et des adverbés.

VII. — ADVERBES D’AFFIRMATION, DE NÉGATION ET DE DOUTE.

Absolument. Omnino, prorsus, integriter. En chinois : 都 toū.

全全 Tsuén tsuén, 總不 tsòng pòh, ou 萬萬不 Ouán ouán pòh.

我都不 要 Ngò toū pòh yáo.

我全全不 要 Ngò tsuén tsuén pòh yáo. . .

我總不 要 Ngò tsòng pòh yáo.

萬萬我 不 要 Ouán ouán ngò pòh yáo. . .

} Je n'en veux pas absolument.

我的父母都不在 Ngò tŷ foú mòh toū pòh tsay'. Je n'ai absolument plus ni père ni mère.

果然 Kò ján. *Certainement.* Certissimè.

一定的 *Y tîn tỳ. . . .* }
 必定 *Pý tîn. . . .* } *Certes. Certè quidem.*
 果然是 *Kò jân ehé. Oui, certes. Ità, sané.*
 算 *Souán, 可以 kǒ y. D'accord. Annuo, esto.*
 算。我許 *Souán, ngò hiù. D'accord; je le veux bien.*

Oui. Ità, etiam. — Les Chinois emploient peu ce mot comme particule affirmative, en réponse à une interrogation. Ils répètent plus volontiers le verbe de la demande.

EXEMPLES :

Voulez-vous venir? — *Oui. Un Chinois répond : Je veux.*
 Avez-vous mangé? — *Oui. — — J'ai mangé.*
 Croyez-vous? — *Oui. — — Je crois.*

Si l'on ne répond pas à une demande, l'affirmation *oui* se rend, en chinois, par le verbe substantif *ché 是*, cela est, que l'on répète, si l'on veut mieux affirmer : *ché ché 是是. Ità, ità.*

Dans une phrase, *oui* se rend par le verbe vouloir. *Yaó 要.*

又他要又他不要 *Yeóu tá yáo yeóu tá pǒu yáo. Tantôt il dit oui, tantôt il dit non. Modò aít, modò negat. Modò ille vult, modò ille non vult.*

果然 *Kò jân, ou 一定 y tîn. Sans doute. Haud dubiè.*
 果然他做好 *Kò jân tá tsoú hào. Sans doute il a bien agi.*
 多半 *Tō pán. Sans doute. Probabiliter.*

多半他明天來 *Tō pán tá mìn tién lai. Il arrivera sans doute demain.*

恐防 *Kǒng fāng. . . .* }
 恐怕 *Kǒng pǎ. . . .* } *Sans doute (peut-être). Forsàn.*

恐防你真有想 *Kǒng fāng ngý mò yeòu siàng. Sans doute vous n'avez pas pensé que.*

En chinois aussi deux négations valent une affirmation très-énergique.

言不可不慎也 *Yên pǒu kǒ pǒu tchén y. Il faut bien veiller sur ses paroles.*

隨你 *Souý ngý. . . .* }
 隨便 *Souý pién. . . .* } *Soit. Esto, ità, ad libitum tuum.*
 隨意 *Souý ý. . . .* }
 算。隨意 *Souán, souý ý. . . .* }

隨你做 *Souý ngý tsoú. Soit, faites cela. Facias, licet.*
 算得。我說過了 *Souán tǎ, ngò chǒ kó leào. Eh bien! soit, je l'ai dit. Esto, dicarim.*

算。我許 *Souán, ngò hiù, ou 我肯 Ngò kǎn. Soit, j'y consens. Esto, annuo.*

- 甘心 Kān sīn. . . . }
 情願 Tsh yuén. . . } Volontiers. Libenter.
 喜歡 Hý houān. . . }
- 情願得狠 Tsh yuén tē hèn. Très-volontiers. *Lubentissimé.*
 莫奈何 Mò láy hô. Peu volontiers. *Invité, agré.*
 容易 Yōng ý. Volontiers (facilement). *Facile.*
 我容易信 Ngò yōng ý sīn. Je le crois volontiers.
 一定 Yǐ tīn. *Vraiment. Sanè, profectò.*
 一定是他做的 Yǐ tīn ché tǎ tsoú tǐ. Il a vraiment fait cela
 怎樣你信這些事 Tsèn yáng? ngý sīn tohē sý só. Ah! oui vraiment,
 vous croyez cela? (Ironiq.) *Quomodò? tu credis istas res?*
 不 Pō. Ne. Haud.
 後來一句話我都不說 Hèou lay ý kiú hóu ngò toū pō chǒ. Je ne
 dirai plus un seul mot. *Deinceps unum
 verbum ego, prorsus non dicam.*
 不怕 Pō pǎ. Ne craignez pas.
 不消 Pō siāo. Cela n'est pas nécessaire.
 Ne (interrogatif) ou non?
 我說過莫有 Ngò chǒ kó mǒ yèu? Ne l'ai-je pas dit?
 毋。勿 Oū. Ne (prohibitif).
 毋偷盜 Oū toūn táo. Vous ne volerez point. *Non furaberis.*
 毋殺人 Oū chǎ jēn. Vous ne commettrez pas d'homicide.
 不 Pō. Non. . . . }
 } Ne pas.
 } Ne point.
 我不怕你 Ngò pō pǎ ngý. Je ne vous crains point.
 你不要怕 Ngý pō yáo pá, ou 不怕得 pō pǎ tē. Ne craignez
 point.
 不可多言 Pō kǒ tō yēn. Il ne faut pas beaucoup parler.
 Ne pas, précédé ou suivi de ces mots : *personne, nul, aucun*, se tourne, en
 chinois, de la manière suivante :
 無有一個人不知道 Oū yèu ý kó jēn pō tohē taó. Personne ne
 l'ignore. *Nemo hoc nescit. Non est unus homo non
 sciens.*
 人人, ou 个个人都曉得 Jēn jēn, ou kó kó jēn toū hiào tē. *Omnes,
 quilibet homo, prorsus scit.*
 一邊我都不願 Yǐ piēn ngò toū pō kóu. Je ne suis d'aucun parti. *Nul-
 lius partis sum. Uni parti ego absolute non faveo.*
 寸男尺女皆無 Tsēn lán tohē niú kiāy oū. (Idiotisme chinois.) Il n'a
 ni fils ni fille.

不	Poŭ.	} <i>Non, minimé.</i>
不是	Poŭ ché. . . .	
莫	Mò.	
莫得	Mò tǎ.	
不得	Poŭ tǎ.	
莫有	Mò yeò.	

Les Chinois répondent *rarement* par le seul mot *non*. Ils répètent le verbe de la demande, avec sa négation.

EXEMPLES :

- 要不要 Yaó poŭ yaó. Voulez-vous? Non. Les Chinois disent :
 不要 Poŭ yaó. Je ne veux pas. *Nolo.*
- 你做個莫有 Ngý tsoú kó mò yeòu, Avez-vous fait cela? Non. 莫有
 Mò yeòu. Je ne l'ai pas fait.
- 是不是他 Ché poŭ ché tǎ. Est-ce lui ou non? *Is-ne est an non? Est, non est ille?*
- 不是他 Poŭ ché tǎ. Non. *Non est ille.*
- 你肯不肯 Ngý kǎn poŭ kǎn. 我不肯 Ngò poŭ kǎn. Non. Dites
 oui ou non. *Vel ait vel negat.*
- 要死。不怕得。你不得死 Yaó sè poŭ pá tǎ ngý poŭ tǎ sè. Je suis
 perdu! Non, non, ayez courage. *Perü! Noli timere, non morieris.*
- 萬萬我都不許 Ouán ouán ngò tōu poŭ hiù. Non, non, je ne consen-
 tirai jamais. *Deciès, deciès, non consentiam.*
- 萬萬我都不背異教 Ouán ouán ngò tōu poŭ peŷ tohèn kiáo. Non,
 non, je n'abjurerais jamais la vraie religion!

La particule négative *mò* 莫 implique souvent, en chinois, l'idée de la défense, de la prohibition :

- 莫笑 Mò siáo. Ne riez pas. *Ne rideas.*
 莫管 Mò kouàn. Ne vous mêlez pas. *Ne cures.*

Dans les livres on rencontre encore ces mots : *hieòu* 休, *pié* 別, *feŷ* 非, qui jouent le rôle de particules négatives.

- 未曾 Ouy tseñ. Non, pas encore. Nondum.
 他未曾說 Tǎ ouy tseñ chǒ. Il n'a pas encore dit.
- 不單單另外 Poŭ tân tân lín ouáy. *Non-seulement, mais encore.* Non
 solùm, sed etiam.
- 奉教人不單單要愛朋友另外要愛仇人 Fóng kiáo jèn poŭ
 tân tân yáo gay pǒng yeòu, lín ouáy yáo gay toheòu jèn.
 Un chrétien doit non-seulement aimer ses amis, mais
 encore ses ennemis.

雖然 Siū ján. *Non pas même. Quamvis, licet.*
 雖然我肯 Siū ján ngò kǎn. *Non pas même quand je le voudrais.*
 全全不 Tsuén tsuén pǒü. *Nullement. Nequaquam.*
 我全全都不知道 Ngò tsuén tsuén tōü pǒü tohē taó. *Je ne le sais nullement.*

Peut-être. Forsàn. Les jeunes sinologues font un usage abusif de ce mot dans la langue parlée. Les Chinois tournent la réponse sous une forme dubitative, qui, pour eux, équivaut au mot *peut-être*.

恐怕 Kǒng pǎi.
 恐防 Kǒng fāng.
 不得一定 Pǒü tǎ yǐ tǐn. *Non est certum.*
 昉昉 Fāng foü. (Cette expression marque un doute plus prononcé.)
 要落雨麼 Yáo lǒ yà mò? *Pleuvra-t-il? Pluet-ne?*
 不得一定 Pǒü tǎ yǐ tǐn. *Peut-être.*
 昉昉有人在那邊 Fāng foü yèü jèn tsay lá piēn. *Il y a peut-être quelqu'un là-bas.*

VIII. — ADVERBES D'INTERROGATION.

La manière la plus ordinaire de faire les interrogations, en chinois, est de répéter le verbe en plaçant la négation après le premier.

Au lieu de : Voulez-vous venir? on dit : Voulez-vous ou ne voulez-vous pas venir? Si le verbe était au parfait, l'interrogation se ferait par ces mots : 莫有 mò yèü, à la fin de la phrase.

喫了莫有 Tohě leào mò yèü. *Avez-vous mangé?* 喫了 Tohě leào. *Oui.* 莫有 Mò yèü. *Non. Sous-entendu : tohě.*

他來不來 Tā lai pǒü lai? *Viendra-t-il? Veniet-ne?*

好多 Hào tō. 幾多 Kǐ tō. *Combien? Quot?*

你有好多錢 Ngý yèü hào tō tsuēn? *Combien avez-vous de sapèques?*

他要好多錢 Tā yáo hào tō tsuēn? *Combien demande-t-il de sapèques?*

有幾天 Yèü kǐ tiēn? *Combien y a-t-il de jours?*

好多回數 Hào tō hoü soü. } *Combien de fois? Quoties?*
 幾多回數 Kǐ tō hoü soü. }

好久 Hào kièü. *Combien de temps? Quandü?*

En combien de se tourne souvent, en chinois, par employer 用 yóng ou 費 féy.

EXEMPLES :

你用 ou 費了幾天做那一件事 Ngý yóng ou féy leào kǐ tiēn tsuó lá yǐ kién sé. *En combien de jours avez-vous fait cela?*

天主造天地萬物用了幾天 *Tiēn tchoù tsaó tiēn tỳ ouán ǎ yóng leào ký tiēn.* En combien de jours Dieu a-t-il créé le monde? *Deus creans cælum, terram, mille res, adhibuit quot dies?*

你在路上幾天 *Ngý tsay loú oháng ký tiēn?* En combien de jours avez-vous fait ce trajet?

怎樣 *Tsèn yáng. . .* }
 怎麼樣 *Tsèn mô yáng. . .* } *Comment? Quomodò?*
 如何 *Joũ hò.* }

怎樣做得來 *Tsèn yáng tsoú tǎ la?* Comment peut-il se faire? *Qui fit ut?*

爲甚麼緣故 *Oúy chén mô yuēn kóu.* *Comment? signifiant pour quelle cause? Ob quam causam?*

我不曉得爲甚麼緣故他這樣說過了 *Ngò pòũ hiào tǎ oúy chén mô yuēn kóu tǎ tché yáng chǎ kó leào.* Je ne sais comment il a pu dire cela.

爲甚麼緣故 *Oúy chén mô yuēn kóu. . .* }
 甚麼意思 *Chén mô ý só. . .* } *Pourquoi? Cur?*
 爲何 *Oúy hò.* }

所以 *Sò ý.* }
 因爲 *Īn oúy.* } *C'est pourquoi. Quapropter.*

全全不 *Tsuēn tsuēn pòũ.* }
 萬萬不 *Ouán ouán pòũ.* }
 總不 *Tsòng pòũ. . .* } *Pour quoi que ce soit. Nulla de causá.*

不論甚麼緣故 *Pòũ lén chén mô yuēn kóu.* }
 那個時候 *Là kó chē heóu.* }
 甚麼時候 *Chén mô chē heóu. . . .* } *Quand? Quandò?*

那裡 *Là lý. Oú? Ubinàm?*
 你在那裡 *Ngý tsay là lý? Oú êtes-vous?*
 你走那裡 *Ngý tseò là lý? Oú allez-vous?*
 你到那裡去 *Ngý taó là lý kíf? Oú allez-vous?*
 甚麼 *Chén mô. Que (interrogatif). Quid, quæ.*
 是甚麼 *Ché chén mô? Qu'est-ce? Quid est hoc?*
 甚麼事 *Chén mô sé. Quelle affaire? Quæ res?*
 他做甚麼 *Tǎ tsoú chén mô. Que fait-il? Quid rerum agit?*

IX. — MANIÈRE DE FAIRE LES INTERROGATIONS EN CHINOIS.

Il y a différentes particules qui servent à faire, en chinois, les interrogations, de même qu'il y a des tournures de phrases destinées au même but. Voici les huit manières principales de faire les interrogations en chinois.

Première manière. — Cette manière d'interroger est la plus fréquente, surtout dans la langue parlée. Elle consiste à placer la particule négative *poŭ* 不, *non*, *non*, après le verbe, et à répéter celui-ci après la négation.

EXEMPLES :

要不要 *Yáo poŭ yáo?* Voulez-vous? *Velle, non velle?*

On ne refuse presque jamais par la négation seule. On joint celle-ci au verbe de la demande. 不要 *Poŭ yáo.* Je ne veux pas.

他來不來 *Tā lai poŭ lai?* Viendra-t-il? *Ille veniet, non veniet?*

你許不許 *Ngŭ hià poŭ hià?* Permettez-vous? *Tu permittis, non permittis?*

下不下雨 *Hià poŭ hià yà?* Pleut-il?

落不落雪 *Lǒ poŭ lǒ siuě?* Neige-t-il?

Deuxième manière. — On emploie la particule là 那, que l'on joint au numéral *kó* 個 s'il s'agit des personnes ou des choses, et au mot *lŷ* 裡 s'il s'agit de noms de lieux. Dans les livres, on se sert surtout du mot *choŭ* 誰. Qui? *Quis?*

EXEMPLES :

是那個人說 *Ché là kó jên chǒ?* Qui dit cela?

Ou bien :

有那個人說 *Yeòu là kó jên chǒ?*

是那個人寫的 *Ché là kó jên siè tŷ.* Qui a écrit cela?

誰造了天地萬物 *Choŭ tsáo leào tién tŷ ouán ǒ?* Qui a créé le monde?

你那裡去 *Ngŭ là lŷ kif?* Où allez-vous?

Troisième manière. — *Tsèn yáng* 怎樣, ou *Tsèn mô yáng* 怎麼樣 *Comment? Quomodo?*

你是怎樣說 *Ngŭ ché tsèn yáng chǒ?* Comment dites-vous?

怎樣做得來 *Tsèn yáng tsoú tŷ lai?* Comment cela peut-il se faire?

Quatrième manière. — Lorsque l'interrogation commence par le pronom *que*, *quid*, *quod*, on la traduit, en chinois, par ces mots : *chén mô* 甚麼, ou *chě mô* 什麼, qui se placent à la fin de la phrase.

你說甚麼 *Ngŭ chǒ chén mô?* Que dites-vous?

你要甚麼 *Ngŭ yáo chén mô?* Que voulez-vous?

有甚麼事 Yeòu chén mô sê? Qu'y a-t-il? *Est quænam res?*
 莫得甚麼事 Mô tē chén mô sê. Il n'y a rien.

Cinquième manière. — Dans quelques provinces, on se sert de l'une ou l'autre de ces tournures: 莫不 mô pōu ou 莫非 mô fey, placées au commencement de la phrase.

莫非是他見了鬼 Mô fey ché tá' kién leào koù. *Nunc fortè vigilans somniat.*

Sixième manière. — Le mot 何 hō est une particule toujours interrogative, mais on l'emploie surtout dans les livres.

天何言哉 Tiēn hō yēn tsay? Qu'est-il besoin que le Ciel parle?
Quid opus est ut loquatur Cælum?

Septième manière. — Tō chaō? *Combien? Quot?*

有多少人 Yeòu tō chaō jēn. Combien sont-ils de personnes? *Quot sunt ibi homines?*

Huitième manière. — Dans les livres, on trouve souvent le mot 豈 kǐ 豈 pour particule négative. Kǐ kàn 豈敢. *Nūm auderem?*

豈不羞死 Kǐ pōu sieōu sè? Ne devraient-ils pas mourir de confusion? *An non præ confusione emori deberent?*

X. — LOCUTIONS ADVERBIALES.

就是 Taieōu ché. *C'est-à-dire. Scilicet, nempè.*

一邊 ỹ piēn.

{	D'une part.
	D'un côté.

Ex una parte.

Que l'on répète pour exprimer *de l'autre part.*

這一邊 Tohé ỹ piēn. *De ce côté. Ex hac parte.*

兩邊 Leàng piēn. *De part et d'autre.*

合時 Hō chē. *A point.*

來得合時 Lay tē hō chē. *Il est venu à point.*

一句一句 ỹ kiú ỹ kiú. *De point en point.*

一句一句他都說道 ỹ kiú ỹ kiú tā tōu chō táó. *Il a raconté de point en point.*

Sur le point.

他要死得狠 Tā yáo sè tē hèn. *Il est sur le point de mourir.*

一面 ỹ mién, ou 一邊 ỹ piēn, que l'on répète. *En partie. Partim.*

偶然 Ngeōu jân. *Par hasard. Fortuitò.*

XI. — ADVERBES DEVENANT, PAR POSITION, ADJECTIFS.

今	Aujourd'hui. Hodiè devient <i>hodiernus</i> . 今者 Kín tohè.
今之孝	Kín tohè hiáo. La piété de ce jour.
昔	Sÿ. <i>Autrefois</i> . Oilm.
昔者	Sÿ tohè. Passé. <i>Præteritus</i> .
前	Tsién. <i>Auparavant</i> . Antè.
前朝	Tsién tohaó. La dynastie précédente.
前年	Tsién nién. L'année précédente.
前人	Tsién jên. Les hommes du temps passé.
後	Heóu. <i>Après</i> . Postèa.
後母	Heóu móu. Mère postérieure.
上	Cháng. <i>Au-dessus</i> . Suprà.
上者	Cháng tohè. Les supérieurs.
上下無怨	Cháng hiá ǒ yuèn. Les supérieurs et les inférieurs sont en paix.
上	Hiá. <i>Au-dessous</i> . Infrà.
下者	Hiá tohè. Les inférieurs.
外	Ouáy. <i>Au dehors, en dehors</i> . Extrà, foris.
要討外差	Yáo taó ouáy tohaÿ. Je veux solliciter une mission extérieure.
先	Sién. <i>Auparavant</i> . Antèa.
先王	Sién ouâng. Les anciens rois.
然	Jân. <i>Certes</i> . Certò.
雍之旨然	Yóng tohè yên jân. Les paroles de Yóng sont vraies.

XII. — ADVERBES DEVENANT, PAR POSITION, VERBES.

Un bon nombre d'adverbes, changeant de ton, deviennent de véritables verbes. Ainsi, sién 先, auparavant, devient sién, précéder, aller en avant, *progređi*, antè ire; cháng 上 devient cháng, monter, *ascendere*; hiá 下 devient descendre, tomber, *descendere*, *cadere*. — Cette série de mots, du reste peu nombreuse, n'offrant aucune difficulté, il suffit de la signaler au lecteur.

CHAPITRE IX.

DES PRÉPOSITIONS ET DES POSTPOSITIONS.

Siân ouên 先文 et Heóu ouên 後文.

1° Des prépositions simples. — 2° Des postpositions. — 3° Prépositions prises substantivement.
— 4° Prépositions devenant verbes.

Les Chinois donnent à cette classe de mots un nom assez bien choisi : ils la nomment classe des *mots vides*, hiū tsé 虛字, parce qu'en effet, tous ces mots ont besoin d'un complément.

Les mots de la langue chinoise n'ayant pas les désinences qui marquent, dans les langues à flexion, les rapports des mots entre eux, on y supplée, en chinois, par un certain nombre de particules qui font l'effet de nos prépositions. Il est important de saisir nettement le rôle de ces particules, c'est-à-dire le genre de rapports qu'elles déterminent dans le discours. Dans la langue écrite, ces particules perdent quelquefois leur signification ordinaire et deviennent de simples *phonétiques* de régime.

Les particules chinoises, dont nous allons parler, se placent, en général, avant le complément. Cependant, un certain nombre d'entre elles se placent après ce même complément. De là leur nom de *postpositions*. La langue turque offre une classe semblable de postpositions. Ce sont ces mots qui causent le plus d'embarras à un jeune sinologue qui étudie la langue parlée. Pour ce motif, nous prenons pour point de départ les prépositions françaises.

PREMIÈRE SECTION.

I. — DES PRÉPOSITIONS.

A, marquant un rapport de *mouvement*, de *tendance*, de *direction*, ne s'exprime presque jamais en chinois par une particule spéciale.

EXEMPLE

到北京 Taó pě kīn. Aller à Pékin.	走右邊 Tseóu yeóu piān. Tourner
做當兵 Tsou tāng pīn. Aller à l'armée.	à droite.
上船 Cháng tchouán. Aller à bord.	會他 Hoúy tá. Aller à lui.

A, marquant un rapport de *terme*, de *but*, de *fin*, ne s'exprime presque jamais en chinois.

EXEMPLES :

- 請喫飯 Tsūn tohě fán. Inviter à manger.
 要死得狠 Yáo sè tě hèn. Tirer à sa fin.
 凌辱人 Lín jōū jên. En venir à des injures.
 中意 Tshóng ý. Atteindre au but.
 趕人出去 Kàn jên tchoŭ kiú. Obliger quelqu'un à partir.

A, marquant un rapport de *destination*, d'*application*, de *production*, s'exprime fort rarement en chinois

EXEMPLES :

- 出米田 Tchoŭ mý tién. Terre à riz.
 甘蔗 Kān tchě. Canne à sucre.
 麥磨子 Mě mó tsè. Moulin à farine.
 磨石 Mó chě. Pierre à aiguiser.
 讀書 Toŭ choŭ. S'adonner à l'étude.
 拜人 Paý jên. Faire un salut à quelqu'un.
 教人格文 Kiáo jên kě ouên. Enseigner à q. q. la philosophie.
 慶賀人 Kín hó jên. Boire à la santé.

A, marquant un rapport d'*attribution*, de *possession*, s'exprime en chinois par le pronom possessif mon, ton, sien, *meus*, *tuus*, *suus*, etc.

EXEMPLES :

- 是我的書 Ché ngò tŷ choŭ. Ce livre est à moi. *Meus est liber iste.*
 是他的刀 Ché tǎ tŷ taō. Ce couteau est à lui. *Illius est culter.*
 是我的意思 Ché ngò tŷ ý sē. C'est mon opinion à moi. *Hęc est mea opinio.*
 是他的怪意 Ché tǎ tŷ kouáy ý. C'est sa manie à lui. *Hęc est ingenium ejus.*
 是我們衆人的本分 Ché ngò mên tshóng jên tŷ pèn fén. C'est notre devoir à tous. *Officium hoc nobis commune est.*

A, marquant un rapport de *situation*, de *position*, de manière d'être ou d'agir, de moyen, s'exprime par la particule tsay 在, dans, in, intrá

EXEMPLES :

- 在南京坐 Tsay lán kīn tsó. Demeurer à Nán kīn.
 在店房喫 Tsay tién fāng tchě. Manger à l'auberge.
 銀子在上 Yn tsè tsay cheou oháng. L'argent à la main.

A, marquant un rapport d'*état*, de *qualification*, ne s'exprime pas en chinois.

EXEMPLES :

可怕的人 Kǒ pǎ tǐ jēn. Homme à craindre.
 風鎗 Fōng tsiāng. Fusil à vent.
 水船 Hò tohounǎn. Bateau à vapeur.
 風船 Fōng tohounǎn. Navire à voile.
 火機子 Hò kǐ tsè. Machine à vapeur.
 喫得的 Tōhǒ tǎ tǐ. Bon à manger.
 會哄人 Hoúy hōng jēn. Habile à séduire.

AU, dans, à l'intérieur, *in, intrá*, tsáy 在 ou cháng 上.

EXEMPLES :

在天 Tsáy tiēn. Au ciel.
 在窖內 Tsáy yáo loúy. Au four.
 在庄上 Tsáy tchouāng cháng. Au lit.

DE, exprimant le rapport de *relation*, que les Latins rendent par leur génitif, se rend en chinois par la particule 的, qui est souvent sous-entendue par euphonie. Nous avons dit ailleurs qu'en chinois, le complément du sujet se plaçait toujours avant celui-ci :

EXEMPLES :

天主的仁慈 Tiēn Tchoù tǐ jēn tsé. La clémence de Dieu.
 一句話的意思 Yǐ kiú hoá tǐ ý sè. Le sens d'un mot.
 伯多緣的書 Pǒ tō loǎ tǐ choū. Le livre de Pierre.
 人的手 Jēn tǐ cheou. La main de l'homme.

DE, exprimant le sens ou le rapport de *relation* rendu, en latin, par l'ablatif, s'exprime en chinois par tsōng 從, si le rapport est de comparaison.

EXEMPLES :

從城內到這裡 Tsōng tchén loúy táo tché lý. De l'intérieur de la ville ici.
 從北京到廣東 Tsōng pǒ kīn taó kouàng tōng. De Pékin à Canton.

Lorsque le mot *de* exprime un rapport *absolu*, sans comparaison, on ne le rend pas en chinois.

EXEMPLES :

全靈愛天主 Tsuēn līm gay Tiēn Tchoù. Aimer Dieu de toute son âme.
 全心 Tsuēn sīn. De tout son cœur.
 全力 Tsuēn lý. De toutes ses forces.

EN, marquant le lieu, l'endroit, s'exprime par tsáy, *in, intrá*.

EXEMPLES :

他在城內 Tā tsay tohñ loúy. Il est en ville.

他在路上 Tā tsay loú cháng. Il est en route.

EN, marquant le *temps*, se rend comme le participe présent des verbes, par les mots 時候 時候.

EXEMPLES :

做夢時候 Tsouí móng chē heóu. En songe.

合時的時候 Hó chē tǐ chē heóu. En temps et lieu.

EN, marquant la *matière* dont une chose est faite, se rend en chinois par 的, comme pour les adjectifs.

EXEMPLES :

木的象 Mòu tǐ siáng. Statue en bois.

金的聖爵 Kín tǐ chén tsiō. Calice en or.

EN, marquant la *manière*, se rend en chinois par 的, lorsque le mot peut se tourner par un adverbe en 的 :

EXEMPLES :

悄悄的 Tsião tsião tǐ. En secret. — Tournez : secrètement.

外面的 Ouáy mién tǐ. En apparence. — Tournez : apparemment.

明明的 Mín mín tǐ. En public. — Tournez : publiquement.

Lorsque *en*, marquant la manière, ne peut se tourner par un adverbe en 的, il s'exprime soit par le mot 前, soit par le mot 當 ou le mot 上, qui se placent après le mot, et sont ici postposition.

EXEMPLES :

面前 Mién tsién. En présence de.

當面 Tāng mién. En face de.

父親在上 Fouí tsin tsay cháng. En présence de mon père.

外面 Ouáy mién. En apparence.

當皇帝 Tāng houáng tǐ. En roi.

EN, marquant la cause, s'exprime par 爲 ou par 得 爲. *Propter, quia, ad*, à cause de, pour, parce que. Littér. : à cause de vous.

EXEMPLES :

得爲你 Tě ouy ngý. En votre considération.

爲罰他的罪 Ouy fá tǐ tǐ tsoúy. En punition de son péché. Littér. : Pour punir son péché.

爲賞他 Ouy cháng tǐ. En récompense de. Littér. : Pour le récompenser.

En, précédant un participe présent, se rend par **chê heóu 時候**, qui indique le temps présent.

EXEMPLES :

喫飯的時候 Tohě fán tŷ chē heóu. En mangeant.
睡的時候 Choúy tŷ chē heóu. En dormant.
耍的時候 Choà tŷ chē heóu. En jouant.
笑的時候 Siáo tŷ chē heóu. En riant.

AVEC. *Simul.* **Tóng 同**.

EXEMPLES :

同我 Tóng ngò. Avec moi.
你許的時候 Ngŷ hià tŷ chē heóu, Avec votre permission. *Pace tua.*
天主相幫時候 Tiēn Tohoù siāng pāng chē heóu. Avec l'aide de Dieu.
Deo juvante.
到底 Taó tŷ, Avec tout cela. *Et tamen.*

AVEC..., devant un nom d'instrument ou de matière se tourne par employant, *adhibens*; en chinois **yóng 用**, ou par **ŷ 以**, qui a le même sens.

EXEMPLE :

他用一把刀子打人 Tā yóng ŷ pà taó tsè tà jên. Il frappe avec un couteau. Littér. : il emploie un couteau pour frapper. *Ille adhibens unum cultrum percussit alios.*

S'il y a commandement, on tourne la phrase de la manière suivante :

把竹子打他 Pà tohoù tsè tà tā. Frappe-le avec un bambou.
 Littér. : prends un bambou et frappe-le. *Arripe arundinem, caede illum.*

你把篙子打他 Ngŷ pà kiào tsè tà tā. Frappe-le avec un aviron.

AUTOUR. *Circá.* { **一週** ŷ toheóu.
 一對 ŷ toúy.

EXEMPLES :

江週城 Kiāng tcheóu tchén. La rivière passe autour de la ville. Tournez : la rivière tourne la ville.

賊子圍倒城 Tsé tsè oúy táo tchén. L'ennemi est autour de la ville.

CHEZ, *apud*, s'exprime par **tsaŷ 在**. A la question, *ubi*; à la question *quò* il ne s'exprime pas, non plus qu'à la question *undé*.

EXEMPLES :

他在屋裡 Tā tsaŷ oũ lý. Il est chez lui.

我們到你的屋裡去 Ngò mên taó ngý tŷ ǒ lý kíf. Allons chez VOUS.

他纔出門 Tā tsáy tchoŷ mên. Il sort de chez lui.

DANS, *in*, tsáy 在, s'exprime de la manière suivante :

EXEMPLES :

在他屋頭 Tsáy tǎ ǒ teŷ. Dans sa maison.

不久 Poŷ kieŷ. Dans peu de jours.

過了三天 Kó leào sán tiên. Dans trois jours.

他睡着時候 Tǎ choúy tohŷ ché heŷ. Dans le sommeil.

DÈS. A, *ab*. Tsóng 從.

EXEMPLES :

從小 Tsóng siào. Dès l'enfance.

從如今 Tsóng jóŷ kín. Dès à présent.

他見我當時他來會我 Tǎ kién ngò, táng ché tǎ lay hoúy ngò.
Dès qu'il me vit, il vint à moi.

DÈS LORS. Jám, *tum*. Tsóng lá ché 從那時.

ENVERS. Erga, *in*. Lén 倫 ou hiáng 向.

EXEMPLES :

倫天主我們本分 Lén Tiên Tchòu ngò mên pèn fén. Nos devoirs envers Dieu.

EXCEPTÉ. Præter, *extrâ*. Tohŷ 除.

EXEMPLES :

除了他 Tohŷ leào tǎ. Excepté lui.

除了主日 Tohŷ leào tohòu jě. Excepté le dimanche.

HORS. Foris, *forâs*. Ouáy teŷ 外頭.

EXEMPLES :

他不在屋裡 Tǎ pòu tsáy ǒ lý, ou 他在外頭 Tǎ tsáy ouáy teŷ. Il est hors de la maison.

MALGRÉ. Licet, *quamvis*. Siŷ ján 雖然.

EXEMPLES

雖然他的年紀不大 Siŷ ján tǎ tŷ niên ký pòu tá. Malgré sa jeunesse. *Licet ejus ætas non magna.*

MOYENNANT. Modò, *si*. Jö 若, jö ché 若是.

EXEMPLES :

若他有工錢 Jö tǎ yeòu kóng tsien. Moyennant qu'il reçoive un salaire.

天主相幫時候我要做 *Tiên Tohoà siāng pāng chē heóu, ngò yaó tsóu. Moyennant la grâce de Dieu, je ferai cela.*

NONOBTANT. *Nihilominus.* Siū jân 雖然.

EXEMPLES :

雖然有凶險他起身了 *Siū jân yeòu hiōng hiên tá kǐ chēn leào. Nonobstant le danger il est parti.*

PAR. *Per.* 以, *lay* 賴.

EXEMPLE :

賴天主仁慈 *Lay Tiēn Tohoà jēn tsǐ. Par la clémence de Dieu. Fretus Dei clementiā.*

POUR... *Causā.* Oúy 爲, *tǎ* 得 爲.

EXEMPLES :

得爲我 *Tǎ oúy ngò. Pour moi. Propter me.*

我怕爲你 *Ngò pǎ oúy ngý. Je crains pour vous.*

POUR, à cause de. *Quia, eā de causā.* 因 爲.

EXEMPLES :

貴重人因爲他發才 *Kouy tohóng jēn ỳn oúy tá fá tsǎy. Estimer quelqu'un pour ses richesses.*

他死了因爲他喫酒多狠 *Tǎ sè leào ỳn oúy tá tshǐ tsiedu tō hèn. Il est mort pour avoir trop bu.*

POUR, marquant la fin, se rend tantôt par oúy 爲, tantôt par 以.

EXEMPLES :

爲笑 *Oúy siáo. Pour rire.*

以愛還愛 *Ỳ gáy houán gáy. Rendre amour pour amour.*

以命還命 *Ỳ mìn houán mìn. Rendre vie pour vie.*

JUSQUE. *Usque.* Taó 到.

EXEMPLES :

到北京 *Taó Pě Kín. Jusqu'à Pékin.*

到法國京城 *Taó Fǎ kouě kím tohén. Jusqu'à Paris.*

到如今 *Taó joũ kím. Jusqu'ici.*

這樣 *Tohé yáng, ou 這般 tohé pān. Jusqu'à ce point.*

到死不變 *Taó sè pouǐ pién. Être inébranlable jusqu'à la mort.*

SAUF, sans blesser. Poũ tǎ tsóuy 不得罪.

EXEMPLE :

雖然我不要得罪他。到底我要說 *Siū jân ngò pouǐ yaó tǎ tsóuy tá, taó tỳ ngò yaó chǒ. Sauf le respect que je lui dois, je dirai.*

SANS. *Sine.* 無.

EXEMPLES :

無	疑	惑	Oũ nỹ hoáy.	} Sans doute.
一	定	的	Ȳ tìn tỹ. . .	
果	然		Kò jân. . .	} Sans peine. <i>Facile.</i>
不	費	力	Poũ féy lý.	
容	易	的	Yông ý tỹ. .	} Sans différer.
不	耽	閣	Poũ tãn kǎ.	
不	笑		Poũ siáo.	Sans rire.
莫	奈	何	Mò laỹ hò.	Sans le vouloir. <i>Invité.</i>
無	數	的	Oũ sóu tỹ.	Sans nombre.
無	比	的	Oũ pỳ tỹ.	Sans comparaison.
無	限	的	Oũ hién tỹ.	Sans bornes.

SANS, privatif. 莫有. *Mò yeòu*

EXEMPLES :

莫	有	錢	Mò yeòu tsaiñ.	Sans argent.	
莫	頭	莫	腦	Mò teòu mô làò.	Sans tête, sans cervelle.

Sous, indiquant l'époque, le temps sous lequel une chose s'est faite, se rend par 時候 *chê heòu*.

EXEMPLES :

同	治	在	位	的	時	候	Tông tohé tsay ouỹ tỹ chê heòu.	Sous le règne de
							Tông tohé.	<i>Dum regnaret</i> Tông tohé.
安	大	人	居	官	時	候	Gân tá jèn kiũ kouãn chê heòu.	Sous le mandari-
							nat de Gân tá jèn.	

SELON. *Secundum, juxta.* 依.

EXEMPLES :

依	我	的	規	矩	Ȳ ngò tỹ koũy kiũ.	Selon ma coutume. <i>Pro more meo.</i>
依	理	Ȳ lý.	Selon la raison.			

VIS-A-VIS. *Ex adverso.* 相對 *Siàng toúy.*

A VOLONTÉ. *Ad libitum.* 隨意. *soũy piên* 隨便.

VOICI. *En, ecce.*

EXEMPLES :

有	計	在	此	Yeòu ký tsáy tsě.	Voici mon affaire, voici le bon
					moyen.
要	落	雨	Yáo lǎ yũ.	Voici la pluie. <i>Impendet pluvia.</i>	
我	在	Ngò tsáy.	Me voici. <i>Adsum.</i>		

DEUXIÈME SECTION.

DES POSTPOSITIONS.

Les prépositions françaises qui suivent se rendent en chinois par une particule que l'on place après le substantif, comme dans les mots latins *mecum, tecum, ipse-met*. Elles sont peu nombreuses et faciles à retenir.

AVANT, devant. *Anté, anted*. Siên 先, Tsiên 前, ou tsiên teōu 前頭.

EXEMPLES :

先王 Siên ouáng. Le roi qui régnait avant celui-ci.
他前頭 Tā tsiên teōu. Avant lui.

APRÈS. *Post*.

EXEMPLES :

他後頭 Tā heōu teōu. Après lui.
死後 Sè heōu, ou 身後 chên heōu. Après la mort.

AU BAS. *Infrá*.

EXEMPLE :

擺在書房塔下也 Pày tsay choū fāng kiaŋ hiá y. Il les fit placer au bas de l'escalier de sa bibliothèque.

DANS. *In, intrá, intró*. Lỳ 裡, ou loúy 內, lỳ teōu 一頭.

EXEMPLES :

心裡 Sín lỳ, ou 心內 sín loúy, ou 心一頭 sínly teōu. Dans le cœur.

海內 Hay loúy. Dans la mer.

急急走到書房中 Kǵ kǵ tseòu táo choū fāng tohōng. Il courut bien vite dans la bibliothèque.

心下想一想 Sín hiá siàng y siàng. Au dedans de son cœur il pensa.

正統年間 Tchén tǒng niên kiên. Dans les années de la droiture universelle (de 1436-50).

這村中 Tché tsên tohōng. Dans ce village.

山中有此花 Chān tohōng yeòu tsé hoā. C'est dans les montagnes qu'on trouve cette fleur.

DANS, signifiant après.

EXEMPLE :

過了四天我起身 Kó leaò sé tién ngò kǵ chên, ou 第四天我起身 Tý sé tién ngò kǵ chên. Je partirai dans quatre jours.

DESSUS. *Super, suprâ.* Cháng 上 cháng teōu. Tsáy cháng 在上.

EXEMPLES :

桌子上 Tchō tsè cháng. Dessus la table.

放在上 Fáng tsáy cháng. Placer dessus.

超過別人 Tchaō kó piě jên. Être au-dessus des autres.

Tournez : surpasser les autres.

Placer les jouissances intellectuelles au-dessus des jouissances corporelles.

把神樂放在先。把快樂放在後 Pà chên lǒ fáng tsáy siên, pà
kouây lǒ fáng tsáy heóu. *Arripere intellectualia
gaudia, ponere (ea) in primo loco, accipere corpora-
ralia gaudia, ponere (ea) in ultimo loco.*

LA-DESSUS. *Interim.* Lá ohê 那時, ou lá kó ché heóu 那個時候.

DESSOUS. *Sub, infrâ.* Hiá 下, hiá teōu 下頭, tý hiá 底下.

EXEMPLE :

放在桌子下 Fáng tsáy tchō tsè hiá. Placer dessous la table.

DEVANT. Mián tsiên.

EXEMPLE :

門前 Mên tsiên. Devant la porte.

ENTRE. *Inter.* Tchōng 中.

EXEMPLE :

女中爾爲讚美 Niù tchōng eùl oûy tsán meý. Vous êtes bénie
entre toutes les femmes.

HORS. *Extrâ.* Ouáy. Ouáy teōu 外頭.

EXEMPLES :

他在外頭 Tā tsáy ouáy teōu. Il est hors de la maison.

凶險之外 Hiōng hiên tohê ouáy. Hors de danger. *Extrâ pe-
riculum.*

不合時 Poũ hò chē. Hors de saison ou de propos. *Intem-
pestivus.*

不興 Poũ hīn. Hors d'usage. *Obsoletum.*

已出望外. Ý tchoũ ouáng ouáy. Cela est hors de mes espé-
rances.

PENDANT. *Inter.* Tchōng 中, kiên 間.

EXEMPLE :

夜中 Yé tchōng, ou 夜間 yé kiên. Pendant la nuit.

SOUS. *Sub.* Hiá 下.

EXEMPLE :

地下 Tý hiá. Sous terre.

SUR. *Suprà.* Cháng 上.

EXEMPLE :

他在樹上 Tā' tsay chòu cháng. Il est sur l'arbre.
 放在桌子上 Fáng tsay tchǒ tsè cháng. Placez sur la table.

TROISIÈME SECTION.

PRÉPOSITIONS PRISES SUBSTANTIVEMENT.

Quelques prépositions ou postpositions chinoises deviennent des espèces de substantifs.

EXEMPLES :

居上 Kiū cháng. Occuper le rang suprême.
 居下 Kiū hiá. Occuper le rang inférieur.

QUATRIÈME SECTION

PRÉPOSITIONS DEVENANT VERBES.

EXEMPLES :

上路 Cháng loú. Faire route. *Iter aggredi.*
 上省 Cháng sèn. Aller à la capitale.
 下馬 Hiá mà. Descendre de cheval.
 惟天能下其目 Ouy Tièn nèn hiá k'ý moú. Le Ciel seul peut abaisser ses yeux.
 今早命下了 Kín tsào mín hiá lào. Le décret a été rendu ce matin même.
 却如何下手 Kiǒ jòu hò hiá chedù. Voyons comment s'y prendre.

CHAPITRE X.

DES CONJONCTIONS.

Tsiǒ tsǒ 接辭 ou Hièn kiú 連句.

Dans la pratique, l'usage de cette classe de mots présente quelques difficultés. Toutes nos conjonctions ont leur équivalent dans la langue chinoise. Toutefois, on ne les emploie pas de la même manière. C'est sur ce dernier point que nous appelons l'attention des jeunes sinologues.

PRINCIPALES CONJONCTIONS.

D'AILLEURS. *Præter quod.* Lín ouáy 另外 ou kě ouáy 格外.

EXEMPLE :

另外他是才學的人 Lín ouáy tá ché tsáý hió tŷ jên. D'ailleurs il était fort savant.

AINSI. *Sic, ita.* Tché yáng 這樣.

EXEMPLES :

你是這樣做 Ngŷ ché tohé yáng tsoú. Est-ce donc ainsi que vous agissez? *Siccine agis?* (Le ton de la voix parlée fait sentir l'interrogation.)

事情是這樣 Sě tsŷn ohé tché yáng. La chose est ainsi.

巴不得 Pā pŷ tŷ. Ainsi soit-il. *Utinam.* Ainsi, par conséquent, se rend par Sò ý 所以.

所以不要來 Sò ý pŷ yáo laŷ. Ainsi ne venez pas.

AFIN QUE. *Ut, causâ.* (Expression rarement employée en chinois.)

EXEMPLE :

爲免他推故 Oúy mièn tá toúy kou. Afin qu'il ne prétexte pas.

ATTENDU QUE. *Quoniam.* Ȳn ouý 因爲.

EXEMPLES :

因爲他認錯 Ȳn ouý tá jén tsó. Attendu qu'il reconnaît sa faute.

因爲他老得狠 Ȳn ouý tá laò tŷ hèn. Attendu son grand âge.

A CONDITION QUE. *Dummodo,* se tourne en chinois par sí.

EXEMPLE :

我許若你來 Ngò hiú jŷ ngŷ laŷ. Je vous l'accorde à condition que vous viendrez.

A MOINS QUE. *Quin.* Jŷ pŷ 若不.

EXEMPLE :

莫人強勉。我都不做 Mò jên kiáng mièn, ngò toū pŷ tsoú. Je ne le ferai pas à moins d'y être forcé. (*Si non sunt homines cogentes, ego omninò non faciam.*)

AU MOINS. }
DU MOINS. } *Saltem.* Tché chaò 至少.

EXEMPLE :

至少你許來會我 Tché chàò ngý hiù laŷ houý ngò. Au moins promettez que vous viendrez me voir.

AU LIEU DE. *Loco, pro*, se tourne en chinois par une particule négative.

EXEMPLES :

他莫有用刀子,用了一根棍 Tǎ mō yeòu yóng taō tsò, yóng leàò ỹ kēn kouén. Au lieu de couteau il employa un bâton. Tournez : il n'employa pas un couteau, mais un bâton.

他不讀書他要 Tǎ pōũ toũ choũ, tá choà. Au lieu d'étudier il joue.

BIEN ENTENDU QUE. *Eà conditione*. Jō 若.

EXEMPLE :

若我去一定你送我一百把銀子 Jō ngò kiũ, ỹ tín ngý sóng ngò ỹ pě pà ỹn tsò. Bien entendu que vous me donnerez cent taëls, si je vais.

CAR. *Nám, etenám*. Ȳn óúy 因爲.

EXEMPLE :

不要說白話因爲是罪 Pōũ yaó chǒ pě hoá, ỹn óúy ché tsoáy. Il ne faut pas mentir, car c'est un péché.

COMME. *Velut, sicut*. Yeòu joũ 猶如. Táng 當. (Comme, entre deux substantifs, signifiant *de même que*, ne se rend pas en chinois.) Ainsi, on dit :

EXEMPLES :

善人惡人 Chán jên, ngǒ jên. Les bons comme les méchants.

大小 Tá siào. Les grands comme les petits.

愛人當父親一樣的 Gay jên táng fou tsĩn ỹ yáng tỹ. Aimer quelqu'un comme son père.

DE MANIÈRE QUE. } *Adeò ut*. Tché yáng 這樣. (Tournure rarement em-
DE SORTE QUE. . } ployée en chinois.)

EXEMPLE :

你要這樣安排事情 Ngý yaó tché yáng gân pay sé tsĩn. Disposez les choses de manière que.

DE MÊME QUE. *Perinde ac si*. Yeòu joũ 猶如. Táng 當.

EXEMPLE :

他做事猶如強盜一樣的 Tǎ tsou sé yeòu joũ kiǎng taó ỹ yáng tỹ. Il agit de même que les voleurs.

DE PEUR QUE. *Ne.* 因為, *ouý mièn* 爲免

EXEMPLES :

因為他怕受罰 *Ŷn ouý tá pá cheou fá.* De peur du châtiment.
爲免他出去 *Oúy mièn tá tohoũ kíú.* De peur qu'il ne sorte.

DONC. C'est pourquoi. *Ergò, igitur.* 所以 *Sò y* 所以 En conversation, il est fort rare qu'on emploie ce mot. Nous en prévenons les jeunes sinologues. La tournure de la phrase chinoise y supplée.

DURANT QUE. }

PENDANT QUE. }

TANDIS QUE. }

Dim, interea. 那時, ou *chê heou* 時候.

EXEMPLE :

他喫飯時候官來了 *Tá tchě fán chô heou, kouân. laý leào.* Pendant qu'il mangeait le mandarin arriva.

ENCORE. *Quinimò, insuper.* 另外, *yeou* 又.

EXEMPLE :

另外他說過 *Lín ouáy tá chě kó.* Il m'a encore dit. *Insuper ipse addidit.*

ENCORE QUE. *Quamvis.* 雖然, *Siũ ján.* 雖然.

EXEMPLE :

雖然我害病 *Siũ ján ngò háy pín.* Encore que je sois malade.

ET. *Et.* On fait un usage très-rare de cette particule copulative, en chinois, surtout dans la langue parlée.

EXEMPLES :

天地 *Tiěh tŷ.* Le Ciel et la terre.

水火 *Chouý hò.* L'eau et le feu.

父母 *Fou moù.* Le père et la mère.

大小 *Tá siaò.* Les grands et les petits.

LOIN QUE. *Nedim.* 不單單, *Pou táh táh* 不單單.

EXEMPLE :

不單單我不依他另外我都責備他 *Pou táh táh ngò pou ý tá, lín ouáy ngò toũ tsě pŷ tá.* Loin que je l'approuve, je le blâme.

LORSQUE. }

QUAND. . }

Cum, dum. Le mot *chê heou* 時候 sert à faire ici une sorte de participe présent, et se place après le verbe.

EXEMPLES :

我在中國時候,我看見了四川火井 Ngò tsáy tchóng
kouě ché heóu, ngò kán kién leào sé
tchouán hò tain. Lorsque j'étais en Chine,
j'ai vu les puits de feu du Su-tchuen.

我小時候害怕 Ngò siaò ché heóu hay pá. Lorsque j'étais
jeune, j'avais peur.

MAIS. *Autem, verum.* Tán 但. Taó tỳ 到底. On en fait un usage fort mo-
déré en Chine.

EXEMPLE :

我寬恕你,不寬恕他們 Ngò kouán choú ngý, pòu kouán choú
tá mên. Je vous pardonne, mais non aux
autres.

Ou. *Vel, aut.* Dans le langage parlé, on fait un très-rare usage de cette par-
ticule conjonctive. Si l'on veut l'exprimer, on dit houáy 或.

EXEMPLES :

前後 Tsién heóu. Avant ou après.

先後 Sién heóu. Devant ou derrière.

AUTRE EXEMPLE :

或他要或他不要 Houáy tá yaó houáy tá pòu yaó. Ou il veut ou il
ne veut pas.

OUTRE QUE. Lín ouáy 另外. *Præterquam, quod.*

POURVU QUE. Dím, modò. Jǒ 若.

EXEMPLE :

我對你說若你許不出聲 Ngò toúy ngý chǒ jǒ ngý hiú pòu tchoú
chên. Je vous le dirai pourvu que vous n'en
disiez rien.

PUISQUE. *Siquidem.* Yn ouáy 因為.

EXEMPLE :

因為你命 Yn ouáy ngý mín. Puisque vous l'ordonnez.

NI. *Nec, neque.* Pòu 不.

EXEMPLES :

不多不少 Pòu tǒ pòu chaò. Ni plus ni moins.

猶如 Yeóu joú. 當 Tāng. Ni plus ni moins que si.
Perinde ac si.

猶如他是主人家 Yeòu jōū tā ché tchoù jên kiá. Ni plus ni moins
que s'il était le maltre.

兩個都不 Leàng kó toū pōū. Ni l'un ni l'autre.

QUAND. *Licet, quamvis.* Siū jân 雖然.

EXEMPLE :

雖然我要死我都不肯 Siū jân ngò yaó sè, ngò toū pōū kǎn.
Quand même je devrais mourir, je ne consen-
tirais pas.

QUOIQUE. *Quamquam.* Siū jân. 雖然.

EXEMPLE :

雖然他無罪 Siū jân tā ǒ tsoúy. Quoiqu'il soit innocent.

SAVOIR. *Scilicet.* Tsieóu ché 就是.

EXEMPLE :

耶穌有兩性就是天主性人性 Yê-Sou yeòu leàng sín, tsieóu
ché Tiēn Tohoù sín jên sín. Il y a deux natures
en J.-C., savoir : la nature divine et la nature
humaine.

SI. Jǒ 若, ou jǒ ché 若是. Les Chinois font un usage fort rare de ce
mot en conversation. Il est même plus élégant et surtout plus énergique de le
supprimer en bien des cas.

EXEMPLES :

你做我打你 Ngý tsoú, ngò tà ngý. Si vous faites cela, je vous
frappe.

你來我喜歡 Ngý laý, ngò hý houān. Si vous venez, vous me
ferez plaisir.

若有那一宗事 Jǒ yeòu lá ý tsōng sé. 倘然 Tǎng jân. Si la
chose est ainsi. *Si ita esset.*

隨便你 Souý pién ngý. Si vous le voulez.

SINON. *Sin minus.* Pōū jân 不然.

QUE SI. *Quod si.* Jǒ yeòu 若有.

SINON. *Sin aliter.* Jǒ pōū 若不.

EXEMPLE :

衆人除了你 Tchóng jên tohoù leàò ngý. *Hormis. Præter.* Tous,
sinon vous.

SI GRAND. *Tantus.* Tohé yáng tá 這樣大.

SI PETIT. *Tantulus*. Tohé yáng siào 這樣小.

TANT QUE. *Quandü*, *dim*, Chê heou 時候.

EXEMPLE :

我在的時候 Ngò tsay tŷ ché heou. Tant que je vivrai. *Quandü vivo*.

TANTÔT. *Modò*, Yeou 又 répété.

EXEMPLE :

又他要又他不要 Yeou tá yaó yeou tá pou yaó. Tantôt il veut, tantôt il ne veut pas.

CHAPITRE XI.

DES INTERJECTIONS.

歎詞 Tán tsé.

Nous allons grouper sous certains chefs principaux les interjections les plus usuelles et certains mots employés dans le même sens. L'accent, surtout en chinois, modifie singulièrement le sens de certaines interjections. Souvent il n'y a pas de caractères propres pour rendre chaque espèce d'interjections. On les exprime par des caractères dont le son est équivalent, en y ajoutant seulement la clef de la bouche.

1. — INTERJECTIONS DE DOULEUR, D'AFFLICTION.

呀 啞 Yà yà. Ah! ia!

天 那 Tiên lá. O Dieu!

嗚 呼 Oū hoû. Hélas!

可 憐 Kě hién. Quelle pitié!

呼 嗚 Hoû tsé. Hélas!

可 惜 Kě sŷ. Quel dommage!

噫 Í. Hélas!

饒 恕 Jaô chou. 饒 恕 Jaô chou. Pardon! grâce! s'il vous plait.

(Les enfants à leurs parents.)

施 恩 Chě gën. Grâce, pardon! (Au mandarin.)

II. — INTERJECTIONS DE DÉSIRS.

好好	Haò, haò.	} Ah! bon, bravo!
好得狠	Haò tě hèn.	
恰好	Kiǎ haò!	} Quel bonheur! Quelle bonne fortune!
妙得緊	Miáo tě kǐn. Admirable! admirable!	
恰好	Kiǎ haò. Fort bien!	
恰好	Kiǎ haò. Très-heureusement.	
可喜可喜	Kǒ hỷ kò hỷ. Quel bonheur!	

III. — INTERJECTIONS DE CRAINTE, D'AVERSION, DE DÉGOUT.

有哏有哏	Yeòu lỏ, yeòu lỏ.	} Assez, assez
殼了	Keóu leào.	
臭	Tcheóu 不好	Pou haò. Fi donc!
哞	Pỳ. Fi! Pouah!	

IV. — INTERJECTIONS D'ADMIRATION.

阿呀	ō yà.	
好得狠	Haò tě hèn.	Ah! bien — Ah!
恭喜你	Kōng hỷ ngỳ.	
妙得狠	Miáo tě hèn.	} Miaó tě hèn, miaó tě hèn. Que c'est beau!
妙得狠	Miáo tě hèn.	
好美才	Haò meỳ tsay.	Quel beau talent!
妙妙	Miáo miáo.	C'est bien!

V. — INTERJECTIONS DE SURPRISE, D'ÉTONNEMENT.

好	Haò. Bon!	
怎樣	Tsèn yáng.	Eh bien!
好大膽	Haò tá tán.	} Quel front! Quelle audace!
有了	Yeòu leào yeòu leào.	
大奇	Tá kỳ tá kỳ.	Quelle chose singulière!

VI. — INTERJECTIONS D'ENCOURAGEMENT.

你用心	Ngỳ yóng sīn.	} Allons! courage!
不怕得	Pou pǎ tě.	
怕甚麼	Pǎ chén mǒ.	
有趣	Yeòu tsű yeòu tsű.	C'est juste! c'est bien!

VII. — INTERJECTIONS DE SILENCE.

不說話 Poŭ chǒ hoá. Chut! silence!

VIII. — INTERJECTIONS POUR APPELER.

救人 Kieóu jên. Au secours!

救火 Kieóu hò. Au feu!

IX. — INTERJECTIONS POUR AVERTIR, MODÉRER, APAISER.

小心 Siao sîn. Gare à toi! *Caveas!*

讓 Jáng 讓 jáng. Gare, écartez-vous!

X. — INTERJECTIONS EN FORME DE MENACES, DE JURONS.

Dans presque toutes les langues de l'Europe, on trouve une foule d'expressions ou de jurons, employés lorsque les passions sont vivement surexcitées, en guise d'interjections. Les Chinois n'ont pas de semblables jurons. En revanche, ils ont des expressions qui s'y rapportent plus ou moins. Les exemples suivants en donneront une idée.

EXEMPLES :

我要掃他的臉 Ngò yáo sàò tá tǐ lièn. Je lui en ferai voir! Littéral. : Je veux lui broser la figure!

我要他認得我 Ngò yáo tá jén tǎ ngò. Je lui apprendrai à me connaître!

我要他喫點辣子湯的味道 Ngò yáo tá tohē tièn lǎ tàò táng tǐ óuy táo. Je lui ferai manger un peu de suc de piment.

我要你知道我的利害 Ngò yáo ngý tohē taó ngò tǐ lý háy. Je veux que vous sachiez l'étendue de ma vengeance.

我要叔拾你 Ngò yáo cheóu chě ngý. Je veux ramasser tes effets.

XI. — ESPÈCES D'INTERJECTIONS EUPHONIQUES.

L'élégance de la langue orale comme de la langue écrite consiste dans l'heureux mélange de la cadence prosodique et de certaines particules phonétiques. Le rôle de ces particules est de faire une pause dans la conversation comme dans le style écrit, et surtout de ménager agréablement la chute de la phrase. On

reconnait, en Chine, les différentes classes de la société à l'usage plus ou moins habile que l'on fait de ces particules. Nous traiterons plus amplement cette matière dans le chapitre IX de la deuxième partie de cette Grammaire, lequel a pour titre : *Du rôle important des particules chinoises.*

EXEMPLES :

- 這也使得 Tché y ché tǎ. A la bonne heure!
 學生到也不知 Hiō sēn taō y pōū tchē. Moi, élève, j'ignorais cela.
 一句也說不得 ǎ kiú y chō pōū tǎ. Il ne faut pas en souffler un mot.
 要開口又開不得 要閉口又閉不得 Yáo pý keōu yeóu pý pōū tǎ. Yáo kǎy keōu yeóu kǎy pōū tǎ. Quand on veut parler, il faut se taire; si l'on désire se taire, il faut parler.
 天下事再也對不定 Tiēn hiá sé tsay y toúy pōū tǐn. On ne peut répondre de rien en ce monde.
 我爲才貌兩件愛你不過 Ngò oný tsǎy máo leàng kién ngáy ngý pōū kó. Je vous aime surtout à cause de votre beauté et de votre génie.
 喫了三道茶 Tshǎ leào sǎn taó tshǎ. Après avoir pris trois tasses de café.

On voit dans chacun de ces exemples, soit une particule phonétique, soit une particule numérique, destinée à donner de la grâce, de l'harmonie et de la mesure à l'expression de la pensée.

CHAPITRE XII.

DES IDIOTISMES DE LA LANGUE CHINOISE.

1° *Idiotismes de la langue parlée.* — 2° *Idiotismes de la langue écrite.*

Les idiotismes d'une langue sont la partie la plus difficile de cette langue. La connaissance des mœurs, des coutumes, du génie et de l'histoire d'un peuple est nécessaire pour saisir avec justesse le sens métaphorique de la plupart des idiotismes. La langue chinoise, qu'une déplorable ignorance des savants d'Europe proclame très-pauvre, est, au contraire, d'une richesse désespérante en idiotismes, en métaphores et en figures de toute espèce.

Dans le langage oral chinois, les idiotismes sont fréquemment employés. Ils sont pleins de grâce et de sel attique. Nous ne connaissons aucun Dictionnaire, même chinois, qui donne la signification des idiotismes.

Dans le langage écrit, les idiotismes se forment souvent au moyen de simples particules, dont les unes ont un sens large, indéterminé; les autres sont purement phonétiques. Leur position dans la phrase forme l'idiotisme en même temps qu'il lui donne sa force.

Nous engageons les jeunes sinologues à recueillir sur un album tous les idiotismes qu'ils entendent ou qu'ils rencontrent dans les livres.

I. — IDIOTISMES DE LA LANGUE ORALE.

- 1° 說人 Chō jên. Littéralement : *Dire quelqu'un*. Cette locution s'entend toujours en mauvaise part, c'est-à-dire dans le sens de parler mal de quelqu'un. *Il parle mal de vous*. Tā chō ngý 他說你.
- 2° 說人的是非 Chō jên tǐ ché feý. Littér. : *Dire le oui et le non de quelqu'un*. C'est parler à tort et à travers de quelqu'un, dire ses bonnes et ses mauvaises qualités, sans aucun discernement.
- 3° 說別人的長短 Chō piě jên tǐ tohàng touàn. Littér. : *Dire le long et le court de quelqu'un*. Cela s'entend dans un sens peu favorable et s'applique à la médisance indiscreète.
- 4° 喫虧 Tchō koūy. Littér. : *Manger ses fautes*. Se dit de ceux qui tombent eux-mêmes dans leurs propres filets. Chercher à tromper et être victime de sa propre ruse.
- 5° 喫雷 Tchō loūy. Littér. : *Manger le tonnerre*. Se dit de ceux qui font clandestinement de petits bénéfices injustes. Ainsi, par exemple, un maître d'hôtel chargé des achats de son patron, qui porte plus haut qu'il ne l'est le chiffre de ses achats, *mange le tonnerre*.
- 6° 失臉 Chō lièn. Littér. : *Perdre la face*. Se dit de ceux qui ont commis un acte déshonorant. *Ils ont perdu la face*, chō lièn 失臉, ou bien, *ils n'ont plus de face*, oũ lièn mién 無臉面. Dire à un Chinois qu'il a *perdu la face*, qu'il *n'a plus de face*, c'est une grave injure, quelquefois même une accusation, une provocation, qui se termine par une bataille.
- 7° 擺弄門陳 Pay lóng mên tohén. *Tuer le temps en racontant des histoires*. Cet idiotisme est d'un usage incessant en Chine. Nous n'avons en français aucune expression qui en rende bien le sens.
- 8° 傷臉 Chāng lièn. Littér. : *Blessé la face*. Se dit d'une humiliation, d'une confusion grave que l'on inflige à quelqu'un, surtout en pu-

- blic. *Il m'a couvert de confusion.* Littér. : *Il a blessé ma face.*
 Tā chāng leào ngò tǐ liàn 他傷了我的臉.
- 9° 打把市 Tà pà ché. Littér. : *Battre le marché.* Cette expression veut dire : *tromper quelqu'un avec une rare adresse, par de belles paroles.*
- 10° 愛戴高帽子 Gāi tāi kāo máo tsè. Littér. : *Aimer à porter un bonnet élevé.* Se dit de tous ceux qui choquent par des prétentions excessives, par un orgueil déplacé.
- 11° 敲釘錘 Kāo tǐn tohōŭ. Littér. : *Battre le marteau.* Se dit, en Chine, de la classe de ceux qui font métier d'intenter des procès, de susciter des chicanes pour extorquer de l'argent. Cette expression se prend toujours en mauvaise part.
- 12° 撫心自問 Fòu sīn tsé ouén. Littér. : *Palpant son cœur s'interroger.* Mettre la main sur la conscience.
- 13° 將來畢竟要上這一條路 Tsiang lai pǐ kīn yào cháng tohě y tiāo lóu. *Bon gré mal gré, il faudra bien y venir un jour.* En chinois : Enfin il faudra bien un jour suivre cette route.
- 14° 文理不甚通透 Ouén lý pǔ chén tōng teōu. *Ce n'est pas un grand clerc.* En chinois : En fait de littérature, il n'en comprend guère.
- 15° 打頭子 Tà teōu tsè. *Réprimander quelqu'un.* Littér. en chinois : Battre la tête.
- 16° 挨頭子 Yāi teōu tsè. *Recevoir une réprimande.* En chinois : Se heurter la tête.
- 17° 寸男尺女皆無 Tsūn lân tohě niū hiāy oū. *Être sans postérité.* En chinois : Une ligne de garçon, un pied de fille, n'avoir rien de tout cela.
- 18° 這些話是那個教你說的 Tchě sǐ hoá ché là kó kiáo ngǐ chǒ tǐ. *Qui vous a si bien fait le bec?*
- 19° 搔不着心頭的癢 Sāo pǔ tohě sīn teōu tǐ yāng. *Je ne puis le gratter où le cœur lui démange.*
- 20° 你說叫他氣死不氣死 Ngǐ chǒ kiáo tā kǐ sè pǔ kǐ sè. *Qu'en pensez-vous, n'est-ce pas assez pour le faire enrager?*
- 21° 難道是我眼睛花了 Lán tāo ché ngò yèn tsīn hoā leào. *Est-ce, par hasard, que j'aurais la berlue?*
- 22° 這漢子好不睡得自在 Tohě hán tsè hào pǔ chōuy tǐ tsé tsáy. *Ah! voilà un drôle qui dort de bon appétit.*
- 23° 怎消得這口惡氣 Tsèn siāo tǐ tohě keōu ngǐ kǐ. *Le moyen, s'il vous plait, de digérer cela?*
- 24° 食言 Chě yēn. *Manger sa parole, c'est-à-dire : violer la parole donnée.*

- 25° 拿某人的短子 Lâ mông jên tŷ touàn tsè. *Prendre quelqu'un en parole.* En chinois : Prendre le court de quelqu'un.
- 26° 開膠 Kaŷ kiaō. *Se tirer d'un mauvais pas.* En chinois : *Se dépêtrer de la colle.*
- 27° 他手短 Tā' cheou touàn. *Il n'a pas le sou.* En chinois : Sa main est fort courte.
- 28° 逗耳躲 Teou èul tò. *Tromper quelqu'un habilement par ses paroles.* En chinois : Prendre par les oreilles.
- 29° 進了水 Tsán leào chòuŷ. *Se laisser gagner par des présents.* En chinois : L'eau l'a pénétré. Le verbe est ici au sens passif.
- 30° 喫棉花頭 Tchě mièn hoā toŷn. *Faire des profits illicites, tels que les pourvoyeurs d'une maison en font.* En chinois : Manger les têtes de coton.
- 31° 拿架子 Lâ kiá tsè. *Se vanter avec emphase.* En chinois : Monter sur une machine.
- 32° 隔山喫藥 Kě chān tohě yō. *Prendre une médecine d'après la simple consultation orale d'un tiers.* En chinois : Une montagne séparant, prendre remède.
- 33° 辦人的燈 Pán jên tŷ tēn. *Railler sur quelqu'un.*
- 34° 耍背膊子 Choà peŷ pō tsè. *Se vanter avec fracas de la faveur de quelqu'un.*
- 35° 耳躲上捋毛錢 Èul tò cháng kâ mào tsiēn. *Croire sans discernement aux paroles des autres.*
- 36° 背時倒灶 Peŷ ohé taō tsào. *Tomber dans l'infortune.* Littér. : Tourner le dos à la faveur et regarder le foyer domestique.
- 37° 野鬼山魃 Yè koŷy chān siáo. *Être réduit à la plus affreuse misère.* En chinois : Être avec les démons du désert et les esprits des montagnes.
- 38° 拷糠頭火 Kao káng teou hò. *Devenir très-pauvre.* En chinois : En être réduit à se chauffer avec de l'écorce de riz.
- 39° 教人把肚子也氣破了 Kiaó jên pà toú tsè ŷ ky pō leào. *Faire crever quelqu'un de dépit.*
- 40° 鼻子也不敢輕鼻一鼻 Pŷ tsè ŷ poŷ kàn kīn pŷ ŷ pŷ. *N'oser pas souffler.*
- 41° 脫尋氣 Tō meŷ ky. *Trouver la veine de la fortune.*
- 42° 分薄厚 Fān pō heou. *Avoir des préférences, être partial.* Littér. : Diviser l'épais et le menu.
- 43° 不思前不慮後 Poŷ sē tsiēn poŷ liŷ heou. *Ne pas voir les suites d'une affaire.* Littér. : Ne pas songer à ce qui est en avant ; n'avoir pas de souci de ce qui est après.

- 44° 說不出來 Chō pōū tchoŭ laŭ. *Je ne puis le dire.* Au propre et au figuré.
Littér. : La parole ne peut sortir.
- 45° 推三阻四 Toŭy sãn tsoh sè. *Faire des mines, des façons, c'est-à-dire un semblant de difficultés.*
- 46° 露情絲 Loŭ tsĩn sē. *S'ouvrir loyalement à quelqu'un.*
- 47° 失言 Chě yēn. *Perdre la parole, c'est-à-dire commettre une indiscretion.*
- 48° La langue chinoise est fort riche en expressions figurées pour stigmatiser les défauts, les vices. Ainsi on dit d'un avare sordide :
沃濁肥 Omò tchō feŭ, ou bien :
邋邋肥 Lă tǎ feŭ.
D'un homme sans caractère :
無氣之人 Oŭ kŷ tohē jēn.
D'un homme dont l'humeur est singulière :
冷冷落落 Lín lín lǒ lǒ.
D'un homme qui se mêle de tout et passe sa vie à tromper :
光棍 Kouāng kouèn.

II. — IDIOTISMES DE LA LANGUE ÉCRITE.

- 1° 看我打你耳刮子不打 Kǎn ngò tà ngŭ eŭl kouá tsè pōū tà. *Attends un peu, je te froterai les oreilles.*
- 2° 露出馬脚 Loŭ tohoŭ mà kiō. *Montrer le bout de l'oreille.* Littér. : Découvrir le pied du cheval.
- 3° 千方百計 Tsiēn fāng pě kŷ. *Faire mille plans, établir mille combinaisons, c'est-à-dire faire tous ses efforts.*
- 4° 弄一手脚 Lóng y oheòu kiō. *Faire des pieds et des mains.*
- 5° 四下訪問 Sé hiá fāng ouén. *Chercher de tous côtés.*
- 6° 拜在人門下 Paŷ tsay jēn mēn hiá. *Être le disciple de quelqu'un.*
- 7° 招他東堂 Tohaō tá tōng tāng. *Attirer quelqu'un dans la partie orientale de sa maison, c'est-à-dire lui donner sa fille en mariage.*
- 8° 請人來作一個西賓 Tǎn jēn laŭ tsouá y kó sŷ pìn. *Devenir l'hôte du pavillon occidental.*
- 9° 一路上好不興頭 Y loú cháng haò pōū hín teŭ. *Garder l'incognito en route.* Littér. : Ne pas lever la tête durant toute la route.
- 10° 把盃與人洗塵 Pà peŷ yù jēn sŷ tchēn. *Boire le coup du voyageur à son arrivée.* Littér. : Pour secouer la poussière.
- 11° 景入桑榆 Kǐn jōū sāng yŭ. *Je vais entrer parmi les saules et les ormes, c'est-à-dire : j'approche du tombeau.*

- 12° 起一課 Kǐ y kō. *Faire une prière divinatrice pour quelqu'un.* Littér. : Lever une fois le coffre dans lequel sont renfermées des monnaies de cuivre, en adressant une prière aux idoles.
- 13° 不分高底 Pōū fān kāō tỳ. *Ne pas discerner les inconvénients qui se rencontrent dans une affaire.* Littér. : Ne pas discerner le haut et le bas.
- 14° 想色中餓鬼 Siàng sě tohōng ouō kōuy. *Être affamé de plaisirs.*
- 15° 每欲再栽根于門墻之下 Meī yoū tsay ngò kōn yū mēn tsaiŋg tohō hiá. *Désirer se réconcilier avec quelqu'un.* Littér. : Désirer prendre racine au bas du mur de la maison de quelqu'un.
- 16° 已諧風 卜 Y hiáy fōng pōú. *Avoir contracté un engagement de mariage.* Littér. : Avoir consenti aux sorts du phénix.
- 17° 老夫自當然執斧柯 Laò fōū tsé tāng ján tchē kīn hō. *Revenir sur une affaire abandonnée.* Littér. : Saisir de nouveau le manche de la cognée.
- 18° 雖犬馬執結亦不能報高厚千萬矣 Siū kiouñ mà tohē ky y pōū tsēn paō kāō heōu tsaiñ ouán y. *Quand j'épuiserais mes forces à votre service, je ne saurais jamais reconnaître la dix-millième partie de vos bienfaits.*
- 19° 用是重執斤柯獻之東床 Yóng ché tohōng tohē kīn hō hién tohē tōng tohouāng. *Saisir une occasion favorable pour présenter quelqu'un que l'on veut faire épouser à sa nièce.* Littér. : Saisir le manche de la cognée en présentant quelqu'un pour le lit oriental.
- 20° 未知鹿死誰手 Ouy tchē lou sè choūy cheōu. *Il est impossible de démêler cette affaire, d'accorder la préférence à l'un ou à l'autre.* Littér. : On ne sait de quelle main le cerf a péri.
- 21° 做出糊塗 Tsoú tohoū hoū toū. *Faire une grande sottise.*
- 22° 出之肺腑 Tohoū tohē tohē foū. *Ouvrir son cœur à quelqu'un.* Littér. : Lui montrer ses entrailles.
- 23° 不是你尋我便是我訪你 Pōū ché ngý siūn ngò, pién ché ngò fāng ngý. *Se rechercher mutuellement.* Littér. : Ce n'est pas vous qui me cherchez, c'est bien moi qui vous recherche.
- 24° 我是想道閨女識字以洗粉之羞 Ngò ché siàng táo kōuy niū chē tsé y sý fēn tohē sieōu. *J'imaginai qu'une jeune beauté pouvait racheter par ses connaissances les frivolités de la toilette.* Littér. : Laver la honte de la pommade et du fard.
- 25° 只弟自是金馬玉堂之物 Tchē tỳ tsé ché kīn mà yū tāng tohē

- oũ. *Vous êtes fait pour devenir académicien.* Littér. : Pour monter le coursier d'or ou siéger dans la salle de jaspe.
- 26° 他注意車府之選者蘇生也 Tā ouāng f' tchēy fòu tohē siuèn tohē Sou Sēn y. Celui qu'il a choisi pour son gendre est M. So. Littér. : Pour le lit oriental.
- 27° 他說有一妹許結絲罷 Tā chō yeoù y mef hiù kiē sē pá. Il me dit qu'il avait une sœur cadette à laquelle il s'engageait de me marier. Littér. : avec laquelle il s'engageait de me faire serrer le nœud de soie.
- 28° 爲何分厚薄 Ouý hò fēn heón pō. Pourquoi mettre des différences entre nous? Littér. : partager l'épais et le menu?
- 29° 千肯萬肯 Tsién kēn ouán kēn. Être difficile, exigeant. Littér. : vouloir mille choses, vouloir dix mille choses
- 30° 令我愧死 Lin ngò kouý sè *Vous me faites mourir de confusion.*
- 31° 他立志必要登了甲榜方肯洞房花燭 Tā lý tché pý yaó tēn leào kiá páng fāng kēn tōng fāng hoā tchou. Il a formé le projet de s'élever dans les concours avant de songer à s'établir. Littér. : avant de penser aux cierges parfumés de la chambre nuptiale.
- 32° 意欲細羅附香 Ý yoũ sē lò foũ kiāo. Désirer qu'un mariage se fasse. Littér. : désirer voir le lierre s'entrelacer autour.
- 33° 斧柯托人 Fòu hò tō jēn. Confier une affaire à quelqu'un. Littér. : lui remettre entre les mains le manche de la cognée.
- 34° 骨肉之情千金之托俱在于此 Kouũ joũ tchē tsūn tsiēn kīn tchē tō kiú tsay yú tsé. Ce que j'aime comme moi-même, le bien le plus précieux que j'ai au monde, le voici.
- 35° 見粉壁上一首詩寫得龍蛇飛舞 Kién fén pý cháng ý cheoù ohē sié tō lōng chē feý oũ. Il vit sur un mur de plâtre une pièce de vers d'une beauté charmante. Littér. : il vit des vers écrits avec la légèreté du dragon.
- 36° 少東沒西那個就大不便了 Chào tōng mō sý lá kó tsieón tá poũ pián leào. S'il manque soit ceci soit cela, la chose n'est pas commode. Littér. : si l'Orient manque un peu et qu'il n'y ait pas d'Occident, alors la chose n'est pas facile.
- 37° 這任乃是一個清談衙門 Tchē jén lay ohé ý kō tsūn tūn yá mēn. Cette place est une charge sans fonctions, une vraie sinécure.
- 38° 你奉此千里驕 Ngý yeoù tsé tsiēn lý kiú. D'un homme qui peut fournir une belle carrière, on dira : Vous avez là un coursier capable de parcourir mille lieues.

- 39° 俗曰解鈴人, 還是係鈴人 Siōu yuě kia̍k lín jên, houân ché hí lín jên. On dit vulgairement : Celui qui a attaché le grelot doit le détacher.
- 40° 我意欲他招東坦 Ngò í yōū tā' tchaō tōng tǎn. Concevoir le désir de donner à quelqu'un sa fille en mariage. Littér. : avoir le désir de l'attirer dans la partie orientale de sa maison.
- 41° 椿植定然並丞 Tchōūn n̄ t́n ján pín tchén. S'informer si les auteurs de nos jours jouissent d'une bonne santé. Littér. : si le frêne paternel et l'hémérocalle sont dans un état florissant.
- 42° 不幸先嚴見背 Pōū hín siēn niēn kién pēy. Malheureusement mon père est mort.
- 43° 人心不足。得龍望罽 Jên sīn pōū tsiōū; tē Lōng ouáng choū. Le cœur de l'homme n'est jamais content. Littér. : une fois qu'on a la principauté de Lōng, on tourne les yeux du côté de celle de Choū.
- 44° 只怕你見了鬼子 Tchè pǎ nḡ kién leào koúy tsè. Je crois que vous rêvez. Littér. : Je crains que vous ne voyiez un démon.
- 45° 早知燈是火飯熟已多時 Tsào tohē tēn ché hò, fán choū ȳ tō ché. Si j'avais su plus tôt qu'il y avait du feu dans la lanterne, il y a longtemps que le riz serait cuit.
- 46° 正當笄年 Tchén tǎng ký niēn. Elle est arrivée à l'âge où les jeunes filles assujettissent leurs cheveux avec une agrafe, c'est-à-dire à la quinzième année, époque du mariage.
- 47° 以致他舍恨九泉 Ȳ tohē tā' ché hén kieou tsuēn. La peine et le ressentiment l'ont conduit aux neuf fontaines, c'est-à-dire sur les bords du Styx.
- 48° 你妹夫九泉之下 Nḡy mēy foū kieou tsiuēn tohē hiá. Votre beau-frère habite le séjour des neuf fontaines.
- 49° 苦不願結羅果然日失身非偶豈不是笑我 Jō pōū yuén kiē lò kò ján jě ché chēn fēy ngeòū k̄y pōū ché siáo ngò. Si je ne témoignais le désir de serrer avec vous le tissu de soie, et qu'à l'avenir je ne trouvasse pas de gendre, ne se moquerait-on pas de moi ?
- 50° 叔享洞房花燭之福也 Choū hiáng tōng fāng hoā choū tohē hó ȳ. Jouir du bonheur de placer les cierges parfumés dans la chambre nuptiale.
- 51° 許贈盤纏 Hiù tsén pán tchán. Il promet de me donner le viatique.
- 52° 第一是老朱出頭 Tý ȳ ché laò Tchōū tchoū teōū. Celui qui s'est le plus mis en avant est le vieux Tchoū.

53° 敢作敢爲 Kàn tsoú kàn óúy. Oser tout.

54° 不甚往來 Pòu chén ouàng laŷ. N'être pas bien avec quelqu'un.

55° 一夜千思百慮 Ĩ yè tsién sē pě liù. Toute la nuit se passa en réflexions et en pensées.

CHAPITRE XIII.

DE L'URBANITÉ CHINOISE.

Lý sín ou lý maò.

禮信 禮貌。

1° Motifs de ce chapitre dans une Grammaire. — 2° Idées des Chinois sur l'urbanité. — 3° Des termes honorifiques en chinois, savoir : 1. A l'égard des hommes; 2. à l'égard des dames. — 4° Des titres que l'on prend, par modestie, en parlant de soi-même. — 5° Des termes dont on se sert pour désigner ce qui nous appartient ou nous concerne. — 6° Des expressions de politesse qui remplacent le pronom possessif de la deuxième personne. — 7° Des cinq manières de saluer en chinois. — 8° Des formules de remerciements en chinois. — 9° Des visites, savoir : époques des visites, paroles de politesse en visite, cartes de visite, cérémonial des visites. — 10° Des présents. — 11° Des festins et repas. — 12° De la correspondance épistolaire.

I. — MOTIFS DE CE CHAPITRE.

Un chapitre sur l'urbanité pourra sembler déplacé dans une Grammaire. Peut-être le serait-il ailleurs que dans une Grammaire chinoise. L'urbanité chinoise a, pour ainsi dire, un langage à part. On ne peut se livrer à l'étude de la langue orale sans connaître en même temps le langage si exquis, si raffiné, de la politesse chinoise. Les expressions de ce langage sont d'une pratique journalière. Quant aux sinologues qui n'étudient la langue chinoise que comme une langue morte, la connaissance des termes de l'urbanité chinoise ne leur est guère moins indispensable. On ne peut ouvrir un livre chinois, surtout un de ces romans de mœurs, un livre de comédie, sans rencontrer, à chaque pas, ces expressions exceptionnelles. Les Dictionnaires n'en donnent qu'une traduction imparfaite. Enfin, comme simple étude de mœurs, ce chapitre mérite l'attention de nos lecteurs.

Les Chinois ont écrit de volumineux traités sur les *règles* ou la politesse de leur pays. Tout y est minutieusement décrit. Depuis des siècles, ces pratiques se conservent et s'observent avec une rare fidélité. En Europe, nos règles

de politesse se réduisent aujourd'hui à peu de chose. Les habitants de nos campagnes, le bas peuple de nos villes, ne connaissent rien de la politesse du pays. En Chine, au contraire, les classes les moins élevées de la société connaissent et pratiquent d'une manière parfaite toutes les règles de l'urbanité. Aussi l'observance de ces règles donne-t-elle aux habitants des campagnes de la Chine, aux ouvriers des villes, une aisance remarquable dans les manières, une sorte de désinvolture gracieuse mille fois préférable à la rusticité de nos paysans européens. Les Chinois, qui attachent, avec raison, une grande importance à ces pratiques, forment leurs enfants, dès le bas âge, à la connaissance et à l'observation de ces rites de la politesse.

Si les Européens qui résident en Chine ont des rapports avec les Chinois, le grand moyen d'être bien reçus, bien accueillis, est d'observer, autant que possible, les règles de l'urbanité chinoise. Si le gouvernement, si le peuple chinois traitent, non sans fondement, les Européens de *Barbares occidentaux*, 洋夷 *jên 夷人* ou de *diabes étrangers*, 番鬼 *fân kouy* 番鬼, n'est-ce pas à cause du mépris affecté que ces derniers manifestent pour toute espèce de règle et de politesse, comme si, après tout, ces règles n'étaient pas les éléments naturels du *savoir-vivre* de tout homme civilisé? Les anciens missionnaires catholiques, qui, aux vertus apostoliques, joignaient un tact exquis des hommes et des choses, se conformaient avec exactitude aux règles de la politesse chinoise. Les fonctionnaires publics, comme le peuple du pays, leur savaient gré de cette conduite, et les rapports sociaux n'avaient qu'à y gagner de part et d'autre.

II. — IDÉES DES CHINOIS SUR L'URBANITÉ.

Chacun sait qu'il existe en Chine des livres profanes d'une haute antiquité. Ces livres sont appelés *kîn* 經 ou livres par excellence. Aucun pays du monde ne peut rien mettre en parallèle de ces livres, tant pour l'ancienneté que pour l'excellence de la doctrine philosophique. Un de ces livres anciens porte le titre de *ly ky* 禮記, et traite de la politesse, des rites publics et privés. Ce code de l'urbanité chinoise a été commenté et répandu à profusion, sous toutes les formes, dans le Céleste Empire. L'empereur *K'ang hÿ* disait aux princes ses enfants : « Le *ly ky* ou le cérémonial de la nation est d'un grand prix. Il renferme la source des grandes actions, le principe de l'heureuse réforme des mœurs du peuple... L'observation des règles de ce livre fait distinguer parfaitement le souverain, le sujet, le supérieur et l'inférieur... Si l'on observe le cérémonial dans la conduite et dans les actions, la vertu que le Ciel exige de l'homme est parvenue à sa perfection. Si l'on observe ces règles et ces usages dans la conduite des affaires publiques, on peut ré-

« puter excellent et accompli le gouvernement du Souverain. Aussi Confucius « disait-il : Celui qui n'étudiera pas le *ly ky* ne pourra jamais parvenir à rien. »

Le peuple chinois est persuadé avec raison que l'accomplissement des devoirs de la politesse ôte à l'esprit sa rudesse naturelle, inspire la douceur, maintient la paix et le bon ordre autant dans la famille que dans l'État. Les jeunes Chinois, qui ne manquent nullement d'une grande sagacité d'observation, voyant l'importance que leurs parents attachent à la pratique des rites, s'y forment sans efforts et les observent avec une aisance exquise. Dire à un Chinois qu'il ne sait pas les rites, c'est un reproche qui va au plus vif du cœur.

La fonction principale du *ly pou* ou du tribunal des rites est de conserver les cérémoniaux de l'Empire dans toute leur pureté. Si quelque cas nouveau se présente (ce qui est rare), c'est le tribunal des rites qui donne la solution. Il est si sévère qu'il veut soumettre même les ambassadeurs étrangers aux rites du pays dans les audiences accordées par le souverain de la Chine.

III. — DES TERMES HONORIFIQUES EN CHINOIS, 稱呼 *tehén hoù*.

§ 1^{er}. A L'ÉGARD DES HOMMES.

Des termes honorifiques dont on se sert en adressant la parole à quelqu'un ou en parlant de lui.

Les Chinois sont très-attentifs à décerner à chacun le titre d'honneur qui lui est dû, mais seulement celui-là. Parmi ces titres d'honneur, il y en a qui ne peuvent être donnés qu'à certaines classes de gens. Tous ces titres font l'office de pronoms à la troisième personne. Ils se placent toujours après le nom de famille, quand on emploie celui-ci, soit dans la langue *orale*, soit dans la langue *écrite*.

1^o *Monsieur*. En chinois : *yê* 爺. Monsieur Ouâng, Ouâng *yê* 王爺. Monsieur Ouâng le III^o. Ouâng *sân* *yê* 王三爺. Monsieur Ouâng le IX^o. Ouâng *kiedu* *yê* 王九爺. Ces mots troisième, neuvième, indiquent l'ordre de naissance. Les garçons et les filles font chacun une catégorie à part, et comptent séparément leur ordre de naissance.

Si l'on veut attacher au titre chinois qui répond à *monsieur* un degré plus élevé de respect, on dira : Tá *yê* 大爺.

2^o *Monseigneur*. En chinois : *Laò* *yê* 老爺. Littér. : *Senex Pater. Dominatio vestra*. — On donne ce titre aux personnes que l'on considère beaucoup, mais surtout aux mandarins, actuellement en fonction, des villes de 2^o et de 3^o ordre, soit civils, soit militaires. Ainsi l'on dira : *Monseigneur Ouâng*, Ouâng *lào* *yê* 王老爺 : *Monseigneur Tóng*, Tóng *lào* *yê* 童老爺.

On peut donner à ce titre un degré d'élevation en le faisant précéder du mot Tá 大, grand. On dira : Tá lào yè 大老爺, *très-grand seigneur (magnus senex pater)*.

Pour mettre cette formule au pluriel, il suffit de la faire suivre de l'affixe mên 們. On aura : Lào yè mên 老爺們, ou bien, tá lào yè mên; *très-grands seigneurs*.

3° *Excellence*. En chinois : Tá jên 大人, ou Tá y yè 太爺 (*magnus vir*). On ne donne ce titre qu'aux personnes assez élevées en dignité, comme aux mandarins des villes de premier ordre, à ceux qui gouvernent une division de province nommée Taó 道. Quant aux trésoriers généraux, Pou tòhén sè, aux procureurs impériaux (gân tohǎ sè), on leur donne le titre de Tá lào yè 大老爺 ou celui de Lào tá jên 老大人. Si l'on adresse la parole à ces dignitaires, c'est toujours à la troisième personne : *Votre Excellence*, Tá jêu 大人; *Son Excellence Ouàng*, Ouàng tá jên 王大人. On se sert de ces titres sur la suscription des lettres.

4° Les dignitaires chinois, selon leur rang dans la hiérarchie mandarinale, ont tous un titre officiel d'honneur, que l'on emploie surtout en leur écrivant. Nous renvoyons nos lecteurs au deuxième volume de notre Dictionnaire, pages 126 et suivantes, pour l'énumération de ces titres.

5° Aux parents des mandarins en fonction, on donne les titres suivants :

- Au père du mandarin : 太爺 Tá y yè, ou 老太爺 lào tá y yè.
- A la mère. 老太太 Lào tá y tá y.
- A l'épouse. 太太 Tá y tá y.
- Aux belles-filles. 奶奶 Là y là y.
- A la femme du 1^{er} fils. 大奶奶 Tá là y là y.
- A la femme du 2^e fils. 二奶奶 Èl là y là y.
- Aux fils du mandarin. 公子 Kōng tsè, ou 相公 Siāng kōng.
- Au 1^{er}. 大公子 Tá kōng tsè, ou 少爺 Chao yè.
- Au 2^e. 二公子 Èl kōng tsè, ou 大相公 Tá siāng kōng.

6° *Maitre*. En chinois : Siēn sēn 先生 (*antèa natus*). On donne ce titre particulièrement aux professeurs, aux maitres d'école. Un élève, parlant à son maitre, lui dit : Siēn sēn 先生. *Le maitre veut-il me permettre...?* Siēn sēn hiù pōi hiù 先生許不許. On donne également ce titre d'honneur à toute personne que l'on respecte, mais à laquelle on ne peut donner celui de *monseigneur*.

Ce titre est susceptible de deux degrés d'élevation. On peut dire : Lào siēn sēn 老先生, *le vieux maitre*, et Tá lào siēn sēn 大老先生, *le très-vieux ou respectable maitre*.

7° *Maitre*. Docteur. *Præceptor*. En chinois : Foū tsè 夫子.

Ce titre est plus honorifique que le précédent. On le réserve presque exclusivement pour ceux qui ont la charge d'enseigner. On l'accompagne de l'adjectif *laò* 老, vieux. Ainsi : *Tōng laò fōu tsè* 童老夫子, le très-respectable maître *Tōng*. Confucius est appelé en Chine le maître par excellence, *Kōng fōu tsè* 孔夫子. De ces trois mots réunis, les Européens ont fait le mot latin *Confucius*, nom par lequel on désigne le grand philosophe et sage de la Chine. On dit dans le même sens : *Laò sè* 老師, vieux maître.

Souvent aussi on n'emploie que le caractère *子 tsè*, fils, pour désigner un philosophe, un savant. C'est un peu le *rabbi* des Juifs.

8° *Honorable, respectable*. *Kōng* 公. Ce titre est positivement attribué aux vieillards. *Quáng sán kōng* 王三公. *Tōng kōng* 童公.

Si l'on veut marquer d'avantage son respect, on doublera le mot *kōng* 公, qui fait ainsi une sorte de superlatif. On peut, en outre, ajouter encore à ce dernier mot double l'adjectif *laò* 老, vieux. Dans ces deux cas, on ne se sert pas du nom de famille. Les catholiques chinois donnent souvent ce titre aux Evêques, aux prêtres avancés en âge, aux vieillards qu'ils respectent : *Kōng kōng* 公公, ou *laò kōng kōng* 老公公.

9° *Siāng kōng* 相公 (lettre) est une qualification honorifique plus distinguée que la précédente. On en fait usage à l'égard de ceux que l'on veut honorer, surtout lorsqu'on ignore leur position sociale, leur dignité. Avec ce terme honorifique, on n'emploie pas le nom de famille, en adressant la parole.

10° Le nom de tendresse que les tout jeunes enfants chinois donnent à leur père est *tiè* 爹, qui répond chez nous au terme de *papa*. Ce caractère est composé du mot *fōu*, père, et de l'adjectif *tō*, beaucoup, bon. En le faisant précéder du mot *laò* 老, vieillard, on a un terme honorifique que l'on donne surtout aux personnes avancées en âge. Ainsi l'on dira : *laò tiè* 老爹, respectable père.

11° *Respectable vieillard*. *Ōng* 翁. Cette expression est réservée aux personnes avancées en âge. *Votre respectable père*. *Tsên ōng* 尊翁. Le préfet de la ville. *Tāng ōng* 堂翁.

12° *Respectable vieillard*. *Laò tsên niên* 老尊年.

Ce titre se donne aux vieillards des classes ordinaires de la société et au-dessous. Dans le même sens, on dit aussi : *Laò seou* 老叟, ou bien encore : *laò pè* 老伯, vénérable oncle.

13° *Votre Révérence*. *Dominatio tua*. *Tá kiá* 大駕, ou *tsên kiá* 尊駕, ou *lín tohên* 令正.

Deux dignitaires chinois, conversant ensemble, se donnent le titre de *Niên hiōng* 年兄.

14° Quant aux parents ou alliés, on emploie le terme générique qui ex-

prime le degré de parenté ou d'alliance, et l'on y ajoute un terme honorifique, par exemple : **laò 老**, vieux. En parlant de ses oncles, on dira : **Laò pě 老伯**, **laò choũ 老叔**, ou bien **pě yé 伯爺**, **choũ yé 叔爺**.

Les parents, en parlant de leurs enfants, disent : **siào èul 小兒**, mon petit enfant.

15° Un maître de maison, le chef de famille, est désigné par les termes de **laò jên kiā 老人家**, *dominus, senex*.

16° Si l'on veut témoigner, dans une juste mesure, du respect, de l'estime à un égal, on lui donne l'un des titres suivants : **tá kō 大哥**, frère aîné, ou celui de : **laò hiông 老兄**, vieux frère.

17° Lorsqu'on adresse la parole à un parent d'un degré égal, à un ami, à un condisciple, souvent on ne veut pas et l'on ne doit pas, à cause des liens d'intimité, leur donner un titre honorifique. La politesse chinoise défendant, d'une autre part, l'emploi du pronom à la deuxième personne, on se sert alors d'expressions affectueuses et polies. Ainsi l'on dira :

仁兄 Jên hiông. Mon frère pieux, clément.

賢契 Hiên ký. Mon ami sage, prudent.

18° Les maîtres d'hôtel ou de jonques reçoivent en Chine le titre de **laò pán 老板** ou celui de **tchoũ jên kiā 主人家**. *Domus dominus*.

19° Tous les patrons d'arts et métiers, les chefs de maisons de commerce reçoivent de leurs disciples et autres employés le titre honorifique de **sē foú 師傅**.

§ 2. TITRES DÉCERNÉS AUX DAMES CHINOISES.

1° On donne aux dames chinoises du premier rang, de la classe élevée, le titre honorifique de **taĩ taĩ 太太**. *Très-respectable mère*. **Laò taĩ taĩ 老太太**.

2° Les dames des mandarins en fonction ont un titre d'honneur particulier, comme chez nous les femmes des Maréchaux, des Amiraux, etc.

Les dames des mandarins du 1^{er} ordre : **大夫 Tá foũ**.

— — du 2^o ordre : **夫人 Foũ jên**.

— — du 3^o ordre : **叔夫 Choũ foũ**.

— — du 4^o ordre : **恭人 Kōng jên**.

— — du 5^o ordre : **宜人 Ný jên**.

— — du 6^o ordre : **安人 Gān jên**.

— — du 7^o ordre : **儒人 Joũ jên**.

3° Aux dames chinoises d'une bonne condition, on donne le titre de **Tá niàng 大娘**.

Madame Tōng. Tōng tá niàng 童大娘.

4° Quant aux dames d'un rang ordinaire ou égal, on peut se servir à volonté de l'une de ces qualifications :

大嫂	Tá saò.	}	Grande sœur.
大姐	Tá tsiè.		
大妹	Tá meŷ.		

5° Généralement, on donne aux vieilles dames le titre de Lay lay 奶奶. Littér. : *vieille nourrice*, ou bien encore celui de pō pō 婆婆, ou de laò pō pō 老婆婆.

6° Quant aux demoiselles chinoises, on leur donne le titre de koū niàng 姑娘.

IV. — DES TITRES QUE L'ON PREND, PAR MODESTIE, EN PARLANT DE SOI-MÊME.

L'usage du pronom personnel *je* ou *moi*, ngò 我, est très-fréquent dans la langue orale. Cela tient au génie de la langue autant qu'au caractère lui-même du peuple chinois.

Toutefois, dans les relations sociales, dans les visites, en adressant la parole à ceux qui sont en dignité ou que l'on respecte, la politesse chinoise exige que l'on évite, *avec soin*, l'emploi du pronom *je* ou *moi*. On se sert d'expressions qui marquent la *déférence*, le *respect*, l'*abaissement*, pour faire hommage à son interlocuteur ou relever sa personnalité.

Cette coutume est universelle en Chine. Depuis le Souverain jusqu'au dernier des sujets, chacun l'observe. Ces règles de politesse ne sont pas nouvelles à la Chine; on les trouve en vigueur depuis la plus haute antiquité. Le luxe de ces formules est sans doute parfois tout oriental; mais on n'oubliera pas que c'est là une exigence du génie de ces peuples d'Orient.

1° L'Empereur de la Chine, parlant de lui, se sert des expressions suivantes :

朕 Tohén. (Moi qui suis hors des rangs) (1).
 寡人 Kouà jân. (Homme de peu de vertu) (2).
 孤家 Koū kiā. (Homme de peu de valeur) (3).
 不穀 Poū keóú. (Moi, l'homme insuffisant à la charge.)

(1) C'est l'empereur Ts'in chò Hoàng tí 秦始皇帝 qui, en la 26^e année de son règne (212 ans av. J. C.), a commencé à employer cette formule. Auparavant les empereurs, en parlant d'eux-mêmes, disaient : yú jên 愚人.

(2) Les anciens rois, surtout en présence des étrangers, prenaient fort souvent ce titre.

(3) L'Empereur prend ce titre surtout aux époques des calamités publiques.

2° Les mandarins, dans leurs édits, se servent d'une dénomination empruntée au titre même de leur place, pour parler d'eux-mêmes. Ainsi :

Un vice-roi (Tsông toŭ 總督) dira : Pèn toŭ 本督.

Un trésorier général. Poŭ tohén sē 布政司.

Un procureur impér. Gān tohǎ sē 安察司. } Pèn yāen 本院.

Un préfet des villes de 1^{er} ordre. Pèn foŭ 本府.

— — de 2^e ordre. Pèn toheōu 本州.

— — de 3^e ordre. Pèn hién 本縣, ou Pèn tǎng 本堂.

En présence de leurs supérieurs hiérarchiques, les mandarins se nomment : Pŷ ohě 敝識.

En présence de l'Empereur, ils prennent le titre de Tchén 臣, *moi, votre sujet*, ou celui de siào tohén 小臣, ou bien encore celui de oŷy tohén 微臣, *moi votre petit ou pauvre vassal*. Les mandarins tartares disent : Loŭ tsay 奴才, *moi, votre esclave*.

En écrivant à l'Empereur, ce caractère Tohén 臣 doit être écrit *très-fin* et en dehors de la ligne courante. Plus on l'écrit fin, plus on témoigne de respect en s'abaissant davantage.

3° Un supérieur, un homme élevé en dignité, s'adressant à ses inférieurs, se sert, en général, du pronom personnel ngò 我, *moi*, ou de celui de yú 余, qui lui est synonyme.

4° Un vieillard, en parlant de lui, a coutume de dire Laò foŭ 老夫, ou Laò hàn 老漢.

5° Les gens de lettres, parlant entre eux, se désignent par l'une de ces qualifications :

學生 Hiō sēn, *Moi, élève*.

們生 Mēn sēn. } *Moi, disciple*.

們弟 Mēn tŷ. }

Dans leurs ouvrages, les auteurs chinois, pour éviter le pronom ngò 我, *je*, se servent de leur petit nom. Confucius se désignait souvent par Kieōu 丘, *moi Kieōu*. *Moi Kieōu, je ne sais pas cela*. 非丘所知 Feŷ Kieōu sò tohē.

6° Les vieilles dames chinoises, parlant d'elles-mêmes, disent laò chēn 老身.

7° Un jeune Chinois, en présence de personnes âgées, se désigne par le titre de ouàn sēn 晚生 (*serò natus*).

8° Un négociant parle de lui à la troisième personne : ohāng 商 ou kě 客, *moi, homme de négoce*.

9° Un disciple, un élève, un employé de commerce, parlant de lui, en présence de son maître, de son patron, dira : Mēn sēn 們生, *moi, votre disciple*.

10° Les bonzes de la secte de Bouddha se nomment Pīn sēn 貧僧, *moi, pauvre bonze*. Ceux de la secte de Laò tsò : siào taó 小道.

11° Un fils chinois, parlant ou écrivant à son père, n'omet pas de se nommer *son tout petit fils*, Siào eàl 小兒, bien qu'il soit peut-être l'aîné de la famille et père lui-même de plusieurs enfants. Sur l'adresse des lettres, un fils chinois ne manque pas d'écrire : Nièn foú 嚴父, à mon père sévère.

Tsé mou 慈母, à ma clémente mère. Ces formules inspirent aux enfants chinois un grand respect pour les auteurs de leurs jours.

12° Les parents, les alliés, se désignent par le mot qui exprime leur degré de parenté, surtout quand ce degré est inférieur à leur interlocuteur.

13° En dehors des expressions précédentes, affectées aux classes de personnes ci-dessus désignées, il y en a qui sont générales et que tout Chinois peut prendre par politesse, pour éviter le pronom de la première personne. Voici ces expressions :

- | | |
|--|--|
| 1. 小的 Siào tŷ. Moi, le tout petit. | 5. 不才 Poŷ tsay. Moi, l'incapable. |
| 2. 僕 Poŷ. Moi, votre esclave. | 6. 愚人 Yü jên. Moi, le stupide. |
| 3. 小弟 Siào tŷ. Moi, votre petit frère. | 7. 愚樓 Yü mông. <i>idem.</i> |
| 4. 在下 Tsay hiá. Moi, votre inférieur. | 8. 蠢子 Tchouñ tsè. Moi, l'hébéété. |
| | 9. 罪人 Tsoúy jên. Moi, l'homme pécheur. |

V. — DES TERMES DONT ON SE SERT POUR DÉSIGNER CE QUI NOUS APPARTIENT OU NOUS CONCERNE.

Si la politesse chinoise exige que l'on évite l'usage du pronom personnel soit à la première, soit à la deuxième personne, elle défend également que l'on fasse usage des pronoms possessifs à la première et à la deuxième personne, en parlant de ce qui nous appartient, de ce qui nous concerne, ou de ce qui appartient aux autres. Il y a, pour tous les cas, des expressions consacrées qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Voici ces expressions qui, par une humble marque de politesse, remplacent le pronom possessif de la première personne.

1° 敝 Pŷ. Vil, bas, pauvre..., s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses qui sont à nous ou qui ont rapport à nous. On dira :

- 敝國 Pŷ kouë. Mon pauvre royaume.
 敝地 Pŷ tŷ. Mon pauvre pays.
 敝姓 Pŷ sîn. Mon vil nom.
 敝處 Pŷ tohoŷ. Ma misérable demeure.
 敝房 Pŷ fâng. Mon abjecte épouse.
 敝友 Pŷ yeóú. Mon humble ami.

敝同學 Pý tǒng hiǒ. Mon *modeste* condisciple.

2° 賤 Tsién. *Vil, abject, méprisable, ignoble...*, ne s'applique guère qu'aux choses qui touchent de près notre personne ou bien encore aux personnes que l'on désigne métaphoriquement par des noms de choses. Ainsi :

賤手 Tsién chéu. Ma *vile* main (au propre et au figuré).

賤房 Tsién fāng. Mon *abjecte* épouse.

賤室 Tsién chě. *idem.*

賤姜 Tsién tsiě. Ma *pauvre* concubine, ou

小姜 Siào tsiě.

賤身 Tsién chēn. Mon *humble* personne, ou

賤體 Tsién tǐ.

3° Kiā 家, *maison*, sert à désigner les parents vivants de la ligne ascendante ou les alliés auxquels on doit des égards. Ainsi, l'on dira :

家祖 Kiā tsoú. Mon aïeul. *Avus.*

家祖母 Kiā tsoù mou. Mon aïeule. *Avia.*

家父 Kiā fou. Mon père. *Pater.*

家母 Kiā mou. Ma mère. *Mater.*

家伯 Kiā pǐ. Mon oncle. *Patruus major.*

家叔 Kiā choũ. Mon oncle. *Patruus minor.*

家眷 Kiā kiúén. Mon épouse. *Uxor.*

家兄 Kiā hióng. Mon frère aîné. *Frater major.*

家寒 Kiā hân. Ma maison. *Domus mea.*

4° Tohoũ 拙. *Stupide, vil.* 拙筆 Tohoũ pǐ. Ma *pauvre* écriture.

5° Le mot chě 舍, (*maison*) est spécialement affecté à désigner les parents vivants de la ligne collatérale moins âgés, tels que les *frères cadets*, les *sœurs cadettes*, les *cousins*, etc.

舍親 Chě tsīn. Mon parent. *Cognatus.*

舍弟 Chě tǐ. Mon frère cadet. *Frater minor.*

舍姪 Chě tohé. Mon neveu. *Nepos.*

舍姪女 Chě tchě niù. Ma nièce. *Neps.*

6° L'adjectif siào 小 (*petit*) sert à désigner surtout les descendants, les inférieurs, tels que le fils, les domestiques et autres de ce genre. Les amis se servent aussi de ce mot entre eux. Les domestiques, parlant d'eux-mêmes en présence de leur maître ou de ses amis, n'omettent pas d'employer ce même mot siào 小. Ainsi, l'on dira :

小兒 Siào éul. Mon fils.

四小兒 Sé siào éul. Mon 4° fils.

小女 Siào niù. Ma fille.

小孫 Siào sēn. Mon neveu.

小婿 Siào sy. Mon gendre.

小徒 Siào toũ. Mon disciple.

小僕 Siào pou. Mon esclave.

7° L'expression yâ 愚, *méprisable, peu éclairé*, s'emploie non-seulement

lorsqu'on parle de soi avec modestie, mais encore de ses opinions, de ses vues, de ses goûts, etc.

愚見 Yü kién. Ma méprisable opinion.

8° 寒 Hân. Froid, grand froid, sert à désigner ce qui est bien pauvre.

寒舍 Hân chě. Ma pauvre demeure.

9° Le mot kfn 荆, *épine, broussailles*, est souvent employé pour désigner, par modestie, ce qui est à nous.

荆婦 Kfn fou. Ma pauvre épouse.

荆府 Kfn fou. Ma pauvre ville.

10° Si l'on parle d'un parent *ascendant*, déjà mort, on fait précéder le terme qui désigne le degré de parenté du mot Siên 先. On ne l'emploierait pas pour les descendants.

先父 Siên fou. Feu mon père. *Defunctus pater*.

先母 Siên mou. Feu ma mère. *Defuncta mater*.

先叔 Siên choü. Feu mon oncle. *Defunctus patruus*.

先兄 Siên hiông. Feu mon frère. *Defunctus frater*.

VI. — DES EXPRESSIONS POLIES QUI REMPLACENT LE PRONOM POSSESSIF DE LA DEUXIÈME PERSONNE.

1° L'impératrice-mère, en chinois, Houàng tá heóu 皇太后, donne à l'Empereur régnant le titre de kouân kiâ 官家.

2° En adressant la parole à l'Empereur, un Chinois se sert des formules suivantes, qui correspondent un peu à ces mots : *Votre Majesté*, mais qui offrent des nuances variées d'un plus grand respect pour la dignité impériale.

萬歲 Ouán soúy.

聖上 Chén cháng.

聖駕 Chén kiá.

陛下 Pý hiá. Le dessous des degrés (1). .

朝廷 Toháo tîn. *Imperialis palatii aula*. . } Votre Majesté.

上 Cháng.

Un Tartare dit plus communément : Tohou tsé 主子, en parlant à l'Empereur.

3° Les fils de l'Empereur sont désignés par le titre d'Altesse, selon le rang qui leur est assigné par l'Empereur en récompense de leurs services et à titre d'honneur. (Voir notre Dictionnaire, au mot Altesse.)

4° Il y a quatre ou cinq adjectifs que l'on emploie par honneur, par res-

(1) Le sens est : *Vous qui nous voyez aux pieds de votre trône élevé*, expressions en usage depuis l'Empereur 秦始皇帝 (213 ans av. J.-C.).

pect pour ceux auxquels on parle, au lieu du pronom possessif à la deuxième personne. Ces adjectifs sont : **kouý 貴** noble, illustre, précieux, riche. On l'emploie en nommant les choses, les villes, les royaumes, etc. **kaō 高**, élevé, distingué...; on l'emploie quand on interroge quelqu'un sur son âge, qu'on parle de l'habileté, de l'intelligence de quelqu'un, etc. **tsēn 尊**, vénérable, et **lín 令**, qui s'emploie surtout quand on adresse la parole à un proche. Par l'inflexion de la voix, chacun de ces mots a souvent un sens interrogatif. Voici des exemples pratiques de l'application de ces adjectifs.

EXEMPLES :

- 貴姓** Kouý sín. Votre noble nom.
貴家 Kouý kiā. Votre noble famille.
貴國 Kouý kouě. Votre célèbre royaume.
貴府 Kouý fòu. Votre illustre ville.
貴手 Kouý cheòu. Votre habile main.
貴幹 Kouý kán. Votre précieux métier.
貴庚 Kouý kēn. Votre âge distingué.
- 高姓** Kaō sín. Votre nom élevé.
高明悟 Kaō mín oū. Votre haute intelligence.
高見 Kaō kién. Votre haute opinion.
高筆 Kaō pŷ. Votre brillant pinceau.
高庚 Kaō kēn. Votre âge élevé, ou
高手 Kaō cheòu.
高才 Kaō tsāy. Votre grande habileté.
- 尊親** Tsēn kiá. Votre Seigneurie.
尊號 Tsēn haó. Votre beau surnom.
尊諱 Tsēn houý. Votre noble petit nom.
尊族 Tsēn tsoŷ. Votre illustre parenté.
尊內 Tsēn louý. Votre respectable épouse.
尊筆 Tsēn pŷ. Votre brillant pinceau.
尊面 Tsēn mién. Votre respectable face.
尊府 Tsēn fòu. Votre noble hôtel.
尊寓 Tsēn yú. Votre honorable demeure.
- 令祖** Lín tsoù. Votre honorable aïeul. Avus.
令祖母 Lín tsoù moù. Votre honorable aïeule. Avia.
令尊 Lín tsēn. Votre digne père. Pater, ou
令翁 Lín ōng.

令堂	Lín táng.	Votre <i>vertueuse</i> mère. <i>Mater</i> , ou
令慈	Lín tsǐ.	
令兄	Lín hiōng.	Votre <i>précieux</i> frère.
令姐	Lín tsiě.	Votre <i>chère</i> sœur.
令郎	Lín láng.	Votre <i>cher</i> fils, ou
公郎	Kōng láng.	
令愛	Lín gáy.	Votre fille aînée.
令千金	Lín tsién kīn.	Votre fille cadette.
令伯父	Lín pǐ fǒu.	Votre oncle aîné.
令貞	Lín tchén.	Votre épouse.
令龍	Lín lōng.	Votre concubine.
令親	Lín tsīn.	Votre parent.

VII. — DES CINQ ESPÈCES DE SALUTATIONS OU DES CINQ MANIÈRES
DE SALUER DES CHINOIS.

La langue chinoise, la plus ancienne des langues connues, a quelques rapports, soit de génie, soit de syntaxe, avec un grand nombre de langues modernes. Ces rapports proviennent sans doute de l'unité primitive des langues et des races. Mais sur quoi est fondée la forme si variée, si curieuse, du salut chez les différents peuples du monde, ce salut étant plus bizarre et plus varié que les langues et les races elles-mêmes? En Chine, les différentes espèces de salutations sont en rapport avec le génie de la nation. On demeure toujours couvert; on se revêt selon les rites et selon les époques de l'année. Prendre ou baiser la main de quelqu'un, offrir son bras à une dame, embrasser quelqu'un, choquerait gravement l'œil d'un Chinois. Il serait de la dernière inconvenance de caresser, en société, un animal, un chien, par exemple. Voici les cinq modes de saluts chinois.

1^{re} *Mode de salut, dit* : Tohāō hoū 招呼.

Cette espèce de salutation est fort simple. On adresse quelques paroles polies, gracieuses, à celui que l'on salue; on fait, en même temps, un léger signe de tête. En route, au milieu des rues, ce salut est fort usité. On emploie surtout les paroles suivantes :

恭喜. 恭喜 Kōng hý, kōng hý. *Soyez félicité, soyez félicité*, ou bien encore :

發才. 發才 Fā tsáy, fā tsáy. *Devenez riche, devenez riche*.

Dans un bon nombre de provinces, on dit aussi : Tohě fán leào 喫飯了. Avez-vous mangé? ce qui veut dire : *Vous portez-vous bien?*

2° *Mode de salut* : Tà kòng 打拱.

Pour faire ce salut, on place les mains fermées l'une sur l'autre, on les agite légèrement, en même temps que l'on incline un peu la tête. Ce salut se fait ou se rend surtout aux personnes auxquelles on veut rendre un devoir, mais sans entamer de conversation.

3° *Mode de salut* : Tsó ỹ 作揖. Yú jèn tsó ỹ 與人作揖.

Le faire à quelqu'un.

Si l'on rencontre une personne que l'on estime un peu, on lui fait le tsó ỹ. Si l'on reçoit quelqu'un à la maison, c'est encore le salut ordinaire. Ce mode de salutation s'observe en joignant les mains fermées sur la poitrine, en les remuant d'une manière affectueuse et inclinant un peu la tête. Si l'on est en rue, on dit alors : Tsín tsín 請進, qui est un compliment un peu vague et d'un sens large, comme le *favorisca* des Italiens. Si l'on est à la maison, on dira, à volonté, soit : Tsín tsó 進坐, *veuillez entrer et vous asseoir*. P'ih gān mô 平安麼? *Êtes-vous bien portant?* Si l'on veut être plus gracieux encore, on dira : Hý kě laŷ leào 希客來了. *Voici un hôte bien rare!*

4° *Mode* : Tà tsiên 打選.

Si l'on reçoit, si l'on rencontre une personne que l'on veut saluer avec déférence, on fait ce salut, en joignant les mains, les élevant jusqu'au front, puis en les baissant assez profondément, en même temps que l'on incline tout le corps. On finit comme dans le tsó ỹ ordinaire. Tel est ce mode de salut.

5° *Mode* : Le Kǒ teoff 磕頭.

Ce grand salut chinois est le plus solennel. C'est proprement le vrai salut chinois. On le fait dans les circonstances importantes de la vie, avant ou au retour d'un voyage; on saluera ainsi ses parents, ses supérieurs; au jour de la naissance des parents ou d'un supérieur, au nouvel an chinois, en abordant un supérieur ou s'éloignant de lui, en sollicitant une grâce, en remerciant d'une faveur obtenue, etc., etc., on fait le Kǒ teoff 磕頭. Ce salut consiste à se mettre à genoux, à élever gravement les mains jointes jusqu'au front, à incliner la tête presque jusqu'à terre, et à la relever avec les mains toujours jointes et élevées. On fait trois fois cette même inclination avant de se relever. Dans les occasions importantes, celui qui rend le salut commence par faire une demi-génuflexion (Kioŷ sŷ 曲膝); on lui répond en faisant la même révérence, mais plus profonde, comme pour le surpasser en poli-

tesse. Ne voulant pas être vaincu, le premier fléchit alors entièrement le genou jusqu'à terre, *tà kouý* 打跪; le second rend le même salut en laissant voir qu'il tient toujours à n'être point vaincu. Le premier met alors les deux genoux en terre et fait le *Kō teōu*.

Un supérieur auquel on fait le *Kō teōu* ne le rend jamais. Il se borne à toucher légèrement l'épaule de celui qui le salue, en l'invitant à se lever, quand celui-ci est d'un certain rang ou d'un certain âge.

Il y a plusieurs circonstances solennelles, telles que la veille du nouvel an au soir, le nouvel an au matin, à une cérémonie de mariage, etc., où le grand salut chinois est accompagné de quelques rites qu'il importe de faire connaître. Un maître de cérémonie dirige les assistants et porte la parole sur un ton grave et élevé.

Voici l'ordre de ces rites :

1° *Que chacun prenne son rang et sa place.* *Paý pān* 排班. L'ordre s'exécute.

Le maître de cérémonie :

2° *Que chacun se tienne debout comme il convient.* *Tsieōu ouý* 就位.

3° *Que chacun s'ajuste avec décence.* *Tohēn sieōu* 整肅. A ces mots, toutes les personnes présentes examinent si le bonnet, les habits, les manches des vêtements sont en ordre, et placent leurs mains selon l'exigence de l'urbanité.

4° *Que chacun incline le dos.* *Kioŭ kōng* 鞠躬. Tout le monde obéit et se tient dans cette position durant quelques secondes.

5° *Que chacun se prosterne une première fois.* *Ÿ cheòu foŭ* 一 首伏. Les personnes qui composent la réunion tombent à genoux avec ensemble, les mains jointes sur la poitrine.

6° *Que chacun incline profondément la tête une première fois.* *Ÿ keòu cheòu* 一 叩首. Chacun incline la tête jusqu'à terre, en tenant les mains jointes.

7° *Que chacun s'incline profondément une deuxième fois.* *Eùl keòu cheòu* 二 叩首.

8° *Que chacun s'incline une troisième fois.* *Sān keòu cheòu* 三 叩首.

9° *Que chacun se relève.* *Hín ōng*. Le maître de cérémonie entonne alors quelques chants, que tout l'auditoire continue.

10° *Que chacun se remette à genoux.* *Tsé foŭ* 次伏. On recommence alors, comme plus haut, les trois salutations consécutives, puis on se relève. La cérémonie est terminée.

Si l'on charge verbalement quelqu'un de saluer un autre de sa part, on dit :

問厚 *Ouén heòu*.

拜上 *Paý cháng*.

平安 *Pth gān*.

VIII. — FORMULES DE REMERCIEMENTS.

Si quelqu'un se donne de la peine pour être agréable, pour faire plaisir, on lui dira, par manière de remerciements : *Vous prodiguez votre cœur* 費心. ou bien, *vous épusez vos forces* 費力. tsaō sîn 操心. Tchóng tohóng fāng 重重芳.

On exprime sa reconnaissance à quelqu'un qui a rendu service, en disant : *Je vous suis bien reconnaissant; mes remerciements ne sauraient avoir de fin.* Sié poŭ tsîn 謝不盡.

Si quelqu'un s'est détourné de ses occupations pour rendre service, on le remerciera ainsi : *Je vous suis bien importun.* Fân lāo 煩勞. Si l'on parle à un inférieur, on dit : Lān oŭy ngŭ 難為你. dans le même sens. — On dit encore très-communément : Tě tsoŭy 得罪. *C'est une grande faute que d'avoir osé prendre une telle liberté.* On répète deux ou trois fois de suite cette formule pour mieux exprimer sa reconnaissance.

Si quelqu'un prévient par des marques d'honneur, on doit avoir l'air de ne pas accepter, en disant deux ou trois fois : Poŭ kàn 不敢. *Est-ce que j'oserais? Je ne puis souffrir que vous preniez cette peine.*

Lorsqu'on nous adresse un compliment, une parole flatteuse, on remercie en disant : Kŭ kàn 豈敢. *Est-ce que j'oserais? Je ne puis croire de moi de telles choses.*

Si l'on a reçu un cadeau, une rémunération, on se sert des mots Tō sié 多謝. *Grand merci*, ou Kàn sié 感謝. *Mille et mille obligations à vous*, Tchóng tohóng sié ngŭ 重重謝你.

Un inférieur ne remercie jamais un supérieur sans lui faire le Kō teŭn 磕頭.

IX. — DES VISITES.

拜會 Paŭ hoŭy. Visites reçues.

回拜會 Hoŭy paŭ hoŭy. Visites rendues.

§ 1. Époque des visites.

Les Chinois entretiennent entre eux des relations sociales très-fréquentes. On y observe avec soin les règles de la politesse. Cette politesse exquise répand sur toute la population de l'Empire un vernis remarquable de belles et bonnes manières. Les visites font une partie essentielle de l'urbanité chinoise.

Parmi les visites, les unes sont obligatoires, les autres sont facultatives ou de pure bienséance. Les visites obligatoires regardent particulièrement les inférieurs à l'égard des supérieurs, dans toutes les classes de la société et dans

la famille. Les jours de visites obligatoires pour un subalterne sont, par exemple, le jour anniversaire de la naissance (Tān jě 誕日), le matin du nouvel an (yuên tān 元旦), certains jours de fêtes civiles, tels que le 15° jour de la 1^{re} lune, ou la fête des Lanternes (yuên siáo 旦宵); la fête des morts ou le Tsān mīn 清明, vers le 5 avril; le 5° jour de la 5° lune dit: Touān yāng 端陽, anniversaire de la mort du célèbre ministre Kiū yuēn 屈原; le jour de la naissance du fils de quelque supérieur ou d'un ami intime; l'époque du mariage ou de la mort de quelque supérieur, celle au retour d'un voyage lointain entrepris par un supérieur, etc.

Sept jours après la mort d'un parent, on doit faire une visite à ceux qui sont venus faire la cérémonie Tiáo 弔. Si un supérieur visite un inférieur, on se sert des mots Līn hiá 臨下.

§ 2. Paroles de politesse durant les visites.

En Chine, on n'adresse jamais la parole à un hôte sans employer le mot Tsān 請, qui peut se traduire par : *je vous prie, veuillez bien*. On accompagne naturellement ce mot du geste qui lui convient. Ainsi l'on dit : Tsān lāy 請來, *veuillez entrer*; tsān tsó 請坐, *veuillez vous asseoir*; tsān fán 請飯, *veuillez manger*. Souvent on emploie en même temps la qualification de l'hôte auquel on parle. Ainsi : Tsān chēn foú tchě fán 請神父喫飯. *On invite Votre Révérence (le miss.) à prendre le repas.*

請放心 Tsān fāng sīn. *Veuillez être tranquille.*

請寬尊袍 Tsān kouān tsēn páo. *Veuillez déposer votre habit.*

請上 Tsān oháng. *Veuillez monter plus haut.*

請斯 Tsān k'í. *Veuillez fixer le jour.*

請問 Tsān ouén. *Oserais-je vous demander?*

請罪 Tsān tsoúy. *Veuillez m'excuser.*

Un Chinois dira souvent, par un sentiment de modestie et de politesse : *Veuillez m'instruire, tsān kiáo 請教*. La manière polie de refuser, de faire difficulté d'accepter une chose est de dire : Poú kán 不敢. *Je n'oserais*. Il faut, toutefois, employer ce mot avec tact et discernement.

Si l'on reçoit un conseil d'une personne que l'on honore, on répondra ; Līn mīn 領命, *je reçois avec respect vos ordres*. Si l'on reçoit des instructions, on dira : Līn kiáo 領教, *je reçois avec respect vos instructions*. Si l'on reçoit un ordre ou quelque chose qui y ressemble, on dira : Foú mīn 服命, ou tsēn mīn 尊命, *je me sou mets à vos ordres*.

Si l'on se rencontre avec quelques personnes à la porte d'une maison, comme chez nous, il s'engage un combat de politesse pour céder le pas aux autres. A la fin, le plus honorable se rend et passe le premier, mais alors il s'excuse en disant : *je le fais par obéissance, foú mīn, ou tsēn mīn*. On se sert

de ces paroles toutes les fois que, dans un combat de politesse, on est obligé de céder.

Si l'on est pressé de faire un acte dont on se croit trop honoré, on ne manque pas de dire : K'ý kán 豈敢. *est-ce que j'oserais?*

Quand on veut s'excuser d'avoir beaucoup parlé, dans une visite, et occasionné peut-être de l'ennui, on dit : Kín tohāo 輕吵, ou mieux encore : tō yén koú èul 多言聒耳, *j'ai assommé vos oreilles de trop de paroles.*

A un hôte qui s'est fatigué pour rendre visite ou un service, on ne manquera pas de dire : Laò kiá 勞駕, ou yèdu laò 有勞, ou fān laò 煩勞. *Que de peines je donne à Votre Révérence!*

§ 3. Des cartes de visites. Pa'ý tiě tsè 拜帖子.

Il y a deux ou trois espèces de cartes de visites 二三名帖 Èul sām mìn tiě. La première et la plus ordinaire consiste en une feuille de papier rouge, sur lequel est imprimé en gros caractères le nom et les prénoms du visiteur. On donne à cette feuille un peu plus ou un peu moins de dimension, selon le rang social que l'on occupe. Le choix du papier, la manière de rendre les caractères brillants et comme couverts de vernis, tout cela est l'objet de l'attention chinoise.

L'autre espèce de cartes de visites (Tsuēn tiě 全帖) consiste en une sorte de cahier, composé d'une grande feuille de papier rouge, pliée en forme de paravent, d'un format plus ou moins grand, selon la dignité, le degré d'honneur que l'on veut rendre à la personne que l'on visite. Sur le premier pli, on écrit ses nom et prénoms; sur le second, on adresse quelques paroles gracieuses de civilité, en style élégant, mais concis. On dira, par exemple : *Un tel, le bon et sincère ami de Votre Seigneurie, le très-fidèle disciple de sa doctrine, se présente pour vous rendre ses devoirs et vous faire sa révérence.* En chinois, tout cela peut très-bien se rendre par ces quatre ou cinq caractères : 眷弟頓首百拜 Kiuén t'ý tēn ohèdu p'ě páy. *Ignari discipuli hebetum caput reverentiam exhibet.*

Pour les mandarins ordinaires ou pour les nobles du commun, on écrit Kuén t'ý 眷弟, ou Tōng kiá t'ý 同家弟, ou niēn kiá t'ý 年家弟

Plus on veut exprimer de déférence à la personne que l'on visite, plus elle est élevée en dignité, plus aussi menus doivent être écrits les caractères ci-dessus.

En visitant un dignitaire, on ne manquera pas de lui donner les titres fixés par le cérémonial de l'Empire. Les fonctionnaires publics sont fort chatouilleux à cet endroit.

Si un missionnaire envoie une carte de visite aux mandarins des villes de deuxième et de troisième ordre, il peut écrire en caractères de la dimension que ces dignitaires emploieraient. Quant aux Tohē fòu 知府, on écrira plus fin, et ainsi de suite en diminuant le format de l'écriture,

§ 4. Cérémonial des visites.

En général, dans une visite un peu solennelle, on fait demander audience par l'envoi de sa carte. Si la visite est acceptée, le maître de la maison donne une réponse verbale : *je recevrai M. un tel; sa visite me fera plaisir*. Si la visite n'est pas agréable, on fait répondre que l'on est absent. On rend la carte de visite en disant : **Taó tǎ pǒu kǎn tāng 倒達不敢當**.

Lorsque l'on rend visite, sans avoir prévenu d'avance, on envoie quelques instants auparavant un domestique pour informer de son arrivée prochaine. On demeure dans son palanquin jusqu'à la réponse verbale. Si l'on est reçu, le concierge s'empresse d'ouvrir les deux battants de la porte du milieu **中門 Tchōng mên**. Ce serait une impolitesse que de laisser entrer ou sortir par les portes latérales **耳門 Èr mên** (1).

L'hôte, convenablement vêtu, sort jusqu'à la porte pour recevoir le visiteur **忙出來相見 Máng tohōǎ laǎ siāng kién**. Les dignitaires reçoivent dans la salle même de réception. Les visiteurs d'un rang un peu élevé se font porter en palanquin jusqu'aux pieds de l'escalier qui conduit au salon de réception. Dès que le visiteur a franchi le seuil de la porte ou qu'il est arrivé près du salon, le maître de la maison dit : **Kieòu niàng 久仰**. *Il y a bien longtemps que je vous attends*. **久仰臺光無緣進謁 Kieòu niàng tǎy kouāng. ǒu yuēn tsǎn yě**. *Depuis longtemps, j'étais jaloux de faire votre connaissance, je n'avais pas trouvé l'occasion*. **接芝字果是不凡 Tsǎi tohē yǎ kò ché pǒu fàn**. *Ce n'est pas une petite faveur que celle de votre visite*.

Si le visiteur vient pour la première fois, on dira : **Kieòu ǒu 久違**. *Qu'il y a longtemps que je vous désire!* En dehors de ces cas, on dit : **Tǎn tsó 請坐**, en se plaçant à la droite, tant que l'hôte n'est pas en mouvement. Une fois en marche, c'est le côté gauche qu'il reprend, parce que c'est alors le plus honorable. **Tǎn ohēn 請升**, *veuillez aller devant*, dit-il, et il accompagne le visiteur en se tenant un peu en arrière, si celui-ci est d'un rang élevé. Chaque fois qu'il y a une porte à franchir, le maître doit dire à l'hôte : **Tǎn 請**, afin qu'il entre le premier. Si celui-ci résiste, on insiste : **Tǎn siēn 請先**.

La salle de réception porte à volonté l'un de ces noms : **Kǒ fāng 客房**, **kǒ tǐn 客廳**, ou **kǒ hóuy 客會**. Les sièges de la salle sont, en général, rangés sur deux lignes parallèles, et couverts de tapis plus ou moins élégants. S'il y a des lits de camp (*dorsualia* **墊子 靠背**) avec escabeau pour les pieds, c'est le grand genre. Lorsque le visiteur est très-élevé en dignité, par

(1) Si le visiteur était un haut dignitaire, on devrait de suite envoyer à sa rencontre un domestique lui dire : **Pǒu kǎn** : *Je ne suis pas digne d'un tel honneur*.

exemple, qu'il est vice-roi, les sièges de la salle ne doivent pas être égaux en nombre; on place, au milieu de la salle, un siège plus élevé et plus orné.

Dans les provinces du midi de la Chine, le côté sud de la salle est le plus honorable; c'est le contraire dans celles du nord. En Chine, voici le côté droit de la salle. Si la salle regarde le Midi, la droite est à la partie orientale; si elle regarde le Nord, l'Occident est le côté droit. Si elle regarde l'Occident, le Midi est le côté droit, le contraire pour l'Orient.

Dès qu'on est arrivé dans la salle, on se fait mutuellement les saluts d'usage. Selon la dignité, tantôt c'est le visiteur, tantôt c'est le maître de la maison qui le premier fait le salut appelé : Tsǎo 揖. Quelquefois, c'est le salut appelé Kǒ teōn. L'urbanité exige que celui auquel on va faire ce dernier salut, hôte ou visiteur, cherche à l'empêcher, en disant : Poũ kàn. *Est-ce que j'oserais le permettre?* Ce salut terminé, le maître reprend aussitôt : hoũ lý 回禮, *je rends votre cérémonie*, et il rend le salut. Le visiteur ne manque pas de dire, au début : Tě tǎ laỹ fóng paỹ 特特來奉拜. *C'est exprès que je viens vous visiter.* Le maître répond : Kieōn niàng 久仰, ou kieōn ouỹ 久違. *Qu'il y a longtemps qu'on vous désire! 爲何有此高興. Quelle heureuse inspiration nous procure le plaisir de votre visite?*

Si l'hôte est un grand dignitaire, le maître de la maison peut lui dire : Laō kiá 勞駕, ou yeōu laō 有勞. *C'est une grande fatigue pour Votre Excellence!* Si l'on a reçu une faveur de l'hôte, on profite de l'occasion pour le remercier : Tō sié 多謝, ou tō mông 多蒙. Celui qui a accordé le bienfait répond alors : siào ný 小儀, *c'est un petit don*, ou bien encore : Lý kǐn teĩn ý tohóng 禮輕情意重. *Le don est petit, mais l'affection et la volonté sont grandes.* Lorsque le visiteur a un peu retardé sa visite, il s'en excuse en disant : Fóng paỹ tǎ tohě 奉拜得遲. *C'est bien tard que je vous rends mes devoirs.* 多曠于禮 Tō kouáng yũ lý. *J'ai bien manqué à la politesse, ou 失敬 Chě kǐn, qui a le même sens.*

Lorsque le maître de la maison a été surpris par une visite ou qu'il s'est fait attendre, voici les paroles d'excuse qu'il prononce en arrivant : chě yn 失迎, *j'ai manqué par ma faute à votre réception*; ou bien : chě lý 失禮, *j'ai violé les rites*, ou enfin : kǐn mán 輕慢, *je vous ai méprisé*; il ajoute aussitôt : Tě tsouỹ 得罪. *C'est une grande faute de ma part.* L'hôte ne manque pas de répondre : Poũ kàn 不敢. *Est-ce que j'oserais?*

Lorsque les salutations d'arrivée sont finies, le maître de la maison invite, en faisant un geste, son hôte à prendre le côté le plus honorable du salon. Celui-ci, par un acte de modeste courtoisie, s'empresse souvent de dire : Oui, j'accepte, parce que nous faisons ici les rites du Nord : Pě lý 北禮, *je suis donc à ma place.* — Nullement, réplique aussitôt le maître de la maison, nous suivons ici les rites des provinces du Midi : Lán lý 南禮, *vous êtes donc à la place qui*

vous convient. — En visite ordinaire, la place d'honneur est la plus voisine de l'autel domestique.

Dans le salon de chaque famille chinoise, au fond de la salle, en face de la porte d'entrée, est un autel plus ou moins orné, selon la fortune de la famille. Sur cet autel sont les lares ou divinités domestiques et la tablette des ancêtres, *Lín páy* 靈牌. Chaque jour, matin et soir, le chef de la famille ou son fils aîné, vient, au nom de sa famille, saluer ces dieux domestiques, brûler des cierges et des parfums en leur honneur, réciter des prières d'invocation et se recommander aux ancêtres.

Au moment où l'hôte va s'asseoir à la place désignée, le maître de la maison, par un nouveau raffinement de politesse, feint d'épousseter le siège avec le pan de sa robe. L'hôte, ce voyant, en fait autant au siège du maître de la maison, qui répond : *K'ý kàn* 豈敢? *Est-ce que je le souffrirais?* On fait une petite révérence au siège et chacun prend sa place. Durant tous ces rites, la politesse ne permet pas de jamais tourner le dos à quelqu'un. On répète souvent cette parole : *P'ou kàn*.

A peine chacun est-il assis à sa place que l'on se fait un profond *Ts'ó y*. La politesse veut que l'on se tienne assis droit, sans s'appuyer contre le dos ou sur le bras d'un fauteuil. Chacun tient les mains sur ses genoux, les pieds un peu avancés. Il serait fort malséant de croiser les jambes. On ne doit pas non plus regarder de côté et d'autre.

La conversation s'engage d'une manière grave et, par conséquent, un peu lente. On souhaite la bonne venue au visiteur. *Laò yè, lǎ foũ hiáng gān* 老爺納福享安. On peut dire aussi : *Koúy kēn* 貴庚, ou *kaō cheóu* 高壽? *Quel est votre âge respectable?* etc. 爲何有此高興? *On'ý hò, yeoù tsé kaō hín.* *Qui nous procure la haute satisfaction de votre visite, ou le plaisir délicieux de vous voir?*

A peine est-on assis au salon que les domestiques apportent le thé. Les tasses en porcelaine sont rangées sur un cabaret plus ou moins élégant nommé en chinois : *Tohǎ pǎn* 茶盤. Les feuilles de thé sont placées au fond de chaque tasse; on y a versé simplement de l'eau bouillante. C'est le grand genre. Si le visiteur est un personnage élevé, on apporte d'abord sa tasse seule, puis celle des autres hôtes sur un cabaret. Le maître, prenant la tasse des deux mains, l'offre à son hôte, en lui disant : *Ts'ín tohǎ* 請茶. *Veuillez accepter du thé.*

L'hôte reçoit sa tasse, en la prenant avec les deux mains, et, se tenant debout : *K'ý kàn* 豈敢. *Comment oserais-je?* Le maître de la maison offre ensuite une tasse à chacun des autres hôtes, en suivant l'ordre de la dignité. Tous les hôtes, ayant reçu leur tasse, se font un grand salut, en prenant garde de rien renverser, ce qui serait malséant. On boit lentement, sans découvrir la

tasse, tous ensemble et en silence, afin d'être prêts à la remettre tous à la fois sur le cabaret. On dépose la tasse des deux mains, après que le principal hôte l'a fait lui-même.

Si la visite doit un peu se prolonger, on apporte du thé une deuxième et une troisième fois. On offre aussi quelques fruits confits ou des pâtisseries chinoises. On ne fait pas alors de nouveau le Tsò y 作揖; on prend sa tasse des deux mains, et l'on se berne à un petit salut de tête mutuel.

Si l'on était à l'époque des chaleurs, le maître de la maison, faisant une inclination à la compagnie, dirait : Tsîn ohán 請扇, *veuillez prendre vos éventails*. Chaque visiteur est muni de cet instrument. On ne doit pas ouvrir l'éventail d'un seul trait, mais peu à peu; il convient de s'en servir avec grâce et lenteur. Selon la circonstance, le maître juge s'il est à propos d'ajouter : ohên kouân 陞冠. *Veuillez déposer vos bonnets*. Il est également reçu d'inviter parfois les hôtes à déposer les habits de dessus : Tsîn pién 請便, lorsque les chaleurs sont très-grandes.

Si le visiteur avait quelque chose de particulier à dire ou à demander, il ne le ferait que sur la fin de la visite, s'y prenant comme s'il n'était pas venu dans ce but et disait cela par accident. Il emploie alors ces mots : Tchên pán 瞻盼. *Seriez-vous assez bon pour écouter ceci?* Le maître de la maison répondrait : Foũ mín 服命, *je suis à vos ordres*.

La conversation finie, le visiteur se lève et demande la permission de se retirer, en employant l'une de ces expressions : Kaó piě 告別, ou pín mín 稟命, ou kaó tsé 告辭. On salue le maître de la maison comme en arrivant. Celui-ci prend la gauche de l'hôte et le reconduit jusqu'au lieu où est déposé son palanquin, tout en s'excusant de ne pouvoir le reconduire plus loin : Poũ sòng 不送. Le visiteur essaie de retenir le maître de la maison : *Est-ce que j'oserais?* *Veuillez retourner*. Poũ kán 不敢; tsîn hoáy 請回, ou lieòu pou 留步. Le maître insiste : *C'est mon devoir de vous reconduire* : Sóng sòng 送送, ou kaý sòng 該送. L'hôte répète tsîn hoáy et lieòu pou. Arrivés à la porte, le maître et l'hôte se font encore le Tsó y. Le maître se recule alors un peu sur le seuil de la porte et attend que l'hôte soit assis dans sa chaise ou soit remonté à cheval, en disant : Heòu tohên 候乘. Le visiteur, remonté dans sa chaise, salue une dernière fois le maître de la maison par ces mots : Tsîn leào 請了. Le maître répète : Tsîn leào. Les adieux sont faits. Le cortège part là-dessus.

Si l'on a reçu la visite d'un dignitaire, on ne manque pas de lui envoyer sa carte dès le lendemain, Sié laò 謝勞, *pour remercier de la peine qu'on a prise de rendre visite*.

Dans les visites ordinaires, les cérémonies sont moins nombreuses. On présente au concierge sa carte de visite, Tiě tsè 帖子. En temps de deuil, on se

sert de papier blanc. Dans ces visites, le maître de la maison ne se met pas en habit de cérémonie. Il se présente à l'hôte qui arrive à la salle de réception. On se fait mutuellement le Tsǎo ǎ, en s'adressant l'un des souhaits ordinaires :

恭喜 恭喜 Kōng hǐ kōng hǐ.
 發財 Fā tsǎy.
 受福 Cheóu föü.
 享便 Hiàng pién.

Toutes les formules suivantes répondent à notre *bonjour français*, savoir : Tsǐn tsó 請坐; veuillez entrer, ǐshǐn cháng 請上; veuillez monter plus haut. Si le visiteur est un nouveau venu, on lui demande ses noms par une des formules d'usage. On offre le thé, le tabac, mais sans cérémonie.

事務順遂 Sé ou chuén souý. Vos affaires vont-elles bien?
 生易好 Sēn ý hào? Le commerce prospère-t-il?
 生易興隆 Sēn ý hīn lóng? Le commerce marche-t-il bien?
 貴庚 Koúy kēn. Quel est votre âge? ou
 春秋幾何 Tchoún tsieóu kǐ hò?

La visite terminée, on reconduit l'hôte jusque sur le seuil du salon, en lui disant : Poũ sóng 不送. *Je ne vous reconduis pas. — Je me retire.* Lieóu poú 留步. *Quand vous reverra-t-on?* Kǐ jě tsáy hóuy 幾日再會, ou heóu hóuy yeóu kǐ 後會有期? *Nous espérons vous voir sans trop de retard.*

X. — DES PRÉSENTS.

Lý ǒ 禮物.

« Les hommes, dit l'Empereur Kǎng hǐ, dans ses instructions aux Princes « ses fils, ne peuvent se dispenser de se faire mutuellement des présents. Il convient que ce présent consiste en une chose utile ou que l'on sache être désirée par celui auquel on fait le présent. On prouve par là que l'on connaît le goût de ses amis et qu'on veut les satisfaire. Envoyer à quelqu'un un présent quelconque et en renvoyer un du même genre, ce serait une sorte d'échange qui ne montre pas une véritable intention d'être agréable. »

On ne fait jamais, en Chine, une visite sans la faire précéder ou accompagner de quelques présents. La nature de ces présents varie, selon les personnages auxquels on les offre et selon les circonstances qui déterminent la visite. Il faut au moins cinq ou six sortes d'objets par présent. Il serait inconvenant d'offrir de petits présents à un grand dignitaire. Afin de faciliter le choix des présents que l'on peut offrir, les ouvrages chinois qui traitent de la civilité contiennent une longue énumération des objets que l'on peut offrir, groupés sous six chapitres. On peut en un instant fixer son choix, à volonté, selon son goût et sa fortune. Voici les titres de ces chapitres : 1° vases et ustensiles;

2° oiseaux et animaux; 3° comestibles et liqueurs; 4° vêtements et broderies; 5° fruits divers; 6° fleurs curieuses. Aujourd'hui il est du bon goût d'offrir des objets européens qui, à cause de leur nouveauté, sont reçus avec faveur.

Dans les visites solennelles, l'offrande est envoyée quelques heures auparavant. Un domestique, en habit de cérémonie, va présenter les présents. 家人將禮物呈上 Kiâ jên tsiāng lỳ ǒ tohên oháng.

Outre la carte de visite, il présente une liste des objets offerts, Lỳ tăn 禮單 sur papier rouge, laquelle est placée dans une grande enveloppe : Tsuēn tiē 全帖. En la présentant au nom de son maître, le domestique dit : Lỳ pō 禮簿 : c'est un bien petit présent.

Il est rare que l'on accepte tout ce qui est offert. On s'excuse avec politesse, Poŭ kàn 不敢. Comment accepter? Tō sié 多謝. Mille remerciements. On conserve le Lỳ tăn 禮單, et l'on en remet un autre, également sur papier rouge, sur lequel on inscrit les noms des objets que l'on accepte. Si, par exemple, on choisit quatre espèces de présents, cela se dira : 點四色 Tiēn sé sě. On renvoie le reste 餘者退出 Yâ tohē touy tohoŭ. L'on remercie par ces quatre mots : Yâ tohên pŷ sié 餘珍璧謝, c'est-à-dire : les autres dons sont des perles précieuses, je n'oserais y toucher; je vous remercie. La règle est de donner quelque chose au domestique qui apporte les présents. Le renvoi des autres présents se dit : Fàn pŷ 反璧.

La politesse chinoise permet de refuser une première et une deuxième fois les présents qui sont offerts. Un troisième refus serait la marque d'une rupture des liens sociaux avec le donateur.

Le grand genre, lorsque l'on veut être agréable à celui auquel on offre un cadeau, est d'envoyer une simple liste d'objets. Celui-ci fait alors lui-même le choix des objets qu'il accepte, en marquant d'un cercle ces objets. Le donateur les envoie ensuite. On accuse réception, en marquant ce qu'on a reçu, et l'on ajoute : Yâ pŷ 餘璧. Le reste est chose précieuse.

En offrant à quelqu'un un cadeau, on peut employer la formule suivante ou toute autre analogue :

« Ces bagatelles sans valeur sont de bien faibles marques de mon sincère attachement. Si vous les repoussez, ce serait exclure votre disciple du seuil de votre porte. J'ose espérer que vous voudrez bien les accepter comme un gage de souvenir. » 此須薄物聊展鄙忱若是帥臺駭拒便是棄門在于門牆之外了萬望叱存足徵收錄 Tsé soŭ pō ǒ, leão tohên pŷ tchên, jō ohé sē tŷy tsén kiú pièn ohé kŷ mên sên yâ mên tsiāng tohe ouáy leão ouán ouáng tohē tsên, tsioŭ tohên cheōu lôŭ.

A quoi l'on peut répondre :

« Je ne devrais pas recevoir de si grandes marques de courtoisie; mais, parce que vous me montrez des sentiments si affectueux, je ne puis qu'accepter un de ces

« objets, et cela en rougissant. » 厚禮本不當受既賢契過千用情
只得貴領也 Heóu lý pèn pòü tâng cheóu ký hiên ký kó tsiên yóng tsh
tohè tǝ kouý lín y.

Les mandarins suivent généralement la coutume de n'offrir que le catalogue des présents. Après que l'hôte a fixé son choix, les serviteurs du mandarin vont les chercher. Il ne convient pas de donner aux domestiques des mandarins des étrennes plus fortes que celles que les mandarins donneraient à nos propres domestiques. On aurait l'air de leur faire la leçon. Il faut, toutefois, en excepter le cas où les cadeaux seraient d'une valeur exceptionnelle.

Les amis intimes apportent quelquefois deux sortes de présents, l'une ordinaire, l'autre extraordinaire. Celle-ci consiste en objets précieux. On refuse avec instances ces derniers, par ces mots : 玆謝 Pý sié 玆謝. *Je n'oserais accepter.* Il y aurait de l'inconvenance à les accepter.

Lorsque l'on présente soi-même son cadeau, on fait d'abord les civilités ordinaires de la visite; puis on offre le Lý tǎn. Celui qui reçoit le cadeau le livre de suite, sans l'examiner, à un domestique, en remerciant poliment le donateur. La visite finie, on lit le billet et l'on reçoit ce qui convient. Si l'on accepte tout, on garde le Lý tǎn et l'on en envoie un autre pour accuser réception et remercier. Chaque fois que l'on accepte un présent, la politesse demande que l'on en rende soi-même un à une époque convenable.

Sur les présents, on voit toujours une carte en papier rouge, qui porte deux gros caractères chinois. Ces caractères sont expressifs et indiquent le motif qui détermine à offrir le présent. Ainsi, lorsque la personne à laquelle on offre un cadeau est sur le point de faire un long voyage, on écrit ces mots :

賸儀 Tsǎn ngý. *Présent de départ.*

Si le présent est offert à quelqu'un qui est de retour d'un voyage, on écrit :

洗塵 Sý tshên. Littér. : *Pour laver la poussière.*

Si c'est à l'occasion de l'anniversaire d'un jour de naissance, on écrit :

祝敬 Chóu kǐn. *Don respectueux de congratulation et de vœux.*

Si c'est à propos de la mort de quelqu'un :

奠儀 Tsǎn ngý. *Doléances respectueuses.*

Lorsqu'on offre un cadeau en retour d'un autre qui a été reçu, on écrit :

厚貺 Heóu hóuáng. *En retour d'un grand présent.*

Si le présent est offert par pure politesse, on dira :

賸敬 Tohé kǐn. }
ou 賸見 Tohé kién. } *Don de première visite.*

Lorsqu'un haut fonctionnaire chinois va prendre possession de sa charge, les rites veulent que ses subalternes ou ses clients lui offrent un repas ou des cadeaux de départ. On dit alors : 饒行 Taién hín. *Don offert à l'illustre voyageur.*

Si c'est un mandarin qui offre ce repas ou ce cadeau, on dit alors : 公饌 Kōng tsaién.

Si ce sont des amis ou des clients : 私饌 Sē tsaién.

Dans tous les cas énumérés ci-dessus, on ne doit jamais manquer de s'excuser d'offrir des présents d'une valeur aussi minime : 禮薄 Lǐ pō. *Présent de peu de valeur.*

XI. — DES FESTINS CHINOIS.

Les Chinois s'invitent souvent à des festins où ils se donnent des marques d'estime et d'amitié. Il y a les festins solennels et les repas ordinaires. En bonne règle, tout festin un peu solennel est précédé de trois invitations, qui se font par des cartes de visite. La première se fait l'avant-veille. La deuxième le matin même du jour du festin. La troisième à peu près à l'heure du festin. Dans cette dernière, on annonce que le repas est préparé et l'on manifeste l'impatience où l'on est de voir arriver ses hôtes. Si la carte d'invitation est du genre de celles qu'on nomme : 單帖 Tān tiě 單帖, ou du genre : 全帖 Tsuén tiě 全帖, on répond sur une carte du même genre.

Lorsque l'on accepte, on peut dire : « Vous êtes vraiment trop bon ! Je n'ose pas refuser votre invitation. » 老爺盛意不敢來領 Laò yē chên ý pōü kàn laý lín.

Si au contraire on refuse, on peut dire : « Je ne puis absolument pas accepter. Présentez mes respects et mes remerciements à votre maître et veuillez remporter ce billet. » 這個斷不敢領, 煩管家與我拜上多謝了原帖 煩管家拿去 Tché kó touán pōü kàn lín fān kouān kiā yù ngò páy cháng tō sié leào, yuèn tiě fān kouān kiā lá kíú.

Après la troisième invitation, on part, revêtu des habits de cérémonie, selon la saison. Un domestique précède quelque peu le convoi pour annoncer l'arrivée; les autres accompagnent la chaise du convive.

La salle du festin est parée de vases de fleurs, de peintures, de cartouches élégants et spirituels, de porcelaines, etc. Chaque table est revêtue de parements sur le devant. Les sièges sont couverts de tapis ou de fourrures.

En recevant chacun des convives, à l'entrée de la salle, le maître de la maison les salue les uns après les autres, en leur faisant le Tsó ý 作揖. Quand tous sont arrivés, il se fait servir du vin dans une tasse, qu'on apporte sur un cabaret. Il prend la tasse des deux mains, fait un salut à tous les convives; puis, se tournant vers la grande cour du logis, il s'avance sur le devant de la table. Là, il élève la tasse comme s'il l'offrait au Ciel, en tenant en même temps les yeux élevés en haut; puis il verse un peu de vin à terre, pour reconnaître que tous les biens et tous les dons nous viennent du Ciel.

Il se fait servir ensuite du vin dans une autre tasse, salue le plus honorable des convives et place cette tasse sur la crédence qui est à ses côtés. L'hôte répond à cette civilité en faisant des difficultés pour l'accepter : *Poü kàn 不敢*. *Comment oserais-je?* Lui-même se fait servir du vin et le porte à la place du maître de la maison qui, en Chine, est toujours la dernière.

Le maître de la maison conduit le premier hôte à son fauteuil, couvert de tapis ou de fourrures, et l'invite à s'asseoir : *Tsai cháng tsó 請上坐*. *Veillez prendre la place supérieure*. L'hôte s'excuse de prendre une place si honorable. *Ký kǎn 豈敢* *Est-ce que j'oserais?* Le maître du festin insiste : *Je vous en supplie, prenez cette place*. *Tsai ohên cháng 請升上*. La place d'honneur est généralement décernée à un étranger, s'il s'en trouve un parmi les invités. Le maître de la maison, après avoir ainsi conduit les hôtes à leur place respective, prend la sienne au dernier siège de la table.

Un visiteur ne manque pas d'apporter quatre ou cinq rouleaux de papier rouge dans chacun desquels il met un peu d'argent ou des sapèques. L'un est destiné au cuisinier; l'autre au servent de table; celui-ci aux comédiens; celui-là aux musiciens; enfin, le dernier, aux porteurs de l'invitation. Sur chacun de ces rouleaux on écrit la destination.

Lorsque tous les hôtes sont rangés, arrive la troupe de comédiens, qui salue gracieusement les convives. Le chef de la troupe présente au premier convive une liste élégante, en papier rouge, sur laquelle sont écrits les titres des comédies. Le premier convive s'excuse souvent sur son mauvais goût et renvoie la liste au deuxième convive. Alors, comme pour couper court au différend, le chef de l'orchestre choisit une comédie, en montre le titre, et les autres hôtes approuvent. Immédiatement après, on commence le premier acte.

Le festin s'ouvre par le vin pur. Après avoir servi tous les convives, le maître d'hôtel salue d'un genou, en disant : *Messieurs, on vous invite à prendre chacun votre tasse*. *Tsai laò yè mên kiù peý 請老爺們舉盃*.

A ces mots chacun prend sa tasse des deux mains, l'élève jusqu'au front, puis la baisse et la portant à la bouche boit lentement à deux ou trois reprises. *Tsai kǎn 請乾*. *Buvez tout*, dit le maître de la maison. C'est ce qu'il fait le premier, en montrant qu'il a vidé sa tasse. Les hôtes inclinent un peu leur tasse vers le maître, comme pour lui montrer qu'on a obéi à ses ordres, et la déposent sur la table. On sert du vin plusieurs fois. *Nous allons boire à la ronde*, *Tsai ý sūn 請一巡*. Ensuite, le maître dit : *Vous êtes priés, messieurs, de boire deux verres*, *Kín chouāng peý 敬雙盃*. Les hôtes s'excusent : *Nos forces ne le permettent pas*, *Loáng tohoún 量盡*. *Loáng tsién 量淺*. — *Ma tête est faible*. *Tshé poü tē 或不得* ou *量窄* *Loáng tsé*. — *Veillez nous excuser*. *請恕* *Tsai choü*. *Non, je n'admets pas votre excuse; vous êtes très-forts,*

Leáng hông 量宏. *Vos forces sont grandes, 酒量大 Tsieò leáng tá.* *Vous êtes très-forts.* Les convives s'exécutent.

Chaque plat est apporté successivement. Après l'avoir disposé sur la table, le maître du festin, ou le maître d'hôtel, invite les hôtes à se servir : **Tain tsay 請菜 :** *Veillez vous servir.* Chacun prend alors les bâtonnets (**Koufy tsò 快子**) des deux mains, les élève jusqu'à la poitrine et fait un salut de tête au maître, qui y répond, puis on se sert du mets qui vient d'être servi. Les mets chinois sont, en général, rangés en pyramides. Il ne convient pas de prendre au dessus, mais vers le milieu. On boit tous ensemble après chaque plat. Le nombre des plats varie selon la solennité du festin. Pour un festin ordinaire, on compte, au moins, 15 à 18 plats. On mange peu de chaque plat. Le maître du festin presse les convives à boire : *Vous cachez vos forces, messieurs, Tsäng sán 臧性.* Une fois, au moins, durant le repas, le maître sert lui-même du vin à chacun des hôtes : *Allons, messieurs, trois verres de vin font saisir une doctrine profonde, Sän peý tóng tá taó 三盃通天道.* Les hôtes se faisant presser la dernière fois, le maître du festin dit avec grâce : *Vous le voyez, messieurs, ma main se fatigue, en tenant ainsi le vase élevé, T'y hoú jân cheòu jouán 提壺人手軟.* Après que tous les plats ont été servis, on offre du bouillon de viande ou de poisson, et chacun en boit avec sa cuiller. Au moment de servir le riz, le maître du festin dit : *Messieurs, il est de règle de boire, avant le riz, trois verres de vin, Kién fán sän peý 見飯三盃.* Ensuite, on sert le riz.

Si les convives sont liés entre eux par l'amitié, le maître du repas propose de faire une partie du jeu de mourre : **Tain hoá kiúñ 請譁拳.** Si l'offre est acceptée : *M. un tel sera le régulateur du jeu, N. täng konän 當官.* Le maître, par politesse, commence avec l'un des hôtes. Peu après, il cède le tour à l'un des convives : **Kiào kiúñ 交拳.** — *Il faut fixer la règle du jeu : Hin tsieòu lln 興酒令.* Celui qui perd est condamné à boire, chaque fois, une tasse : **Fá tsieòu ý peý 罰酒一盃.**

Après avoir joué quelque temps, on se lève de table et chaque hôte se lave les mains et la figure pour se rafraîchir. On se promène ensuite dans la cour, en examinant les fleurs et en fumant.

Dans les familles nobles, il existe un théâtre sur une des plates-formes du jardin. Il est du bon ton de faire jouer alors une pièce de comédie pour divertir les invités.

A la fin de la pièce de comédie, on se remet à table pour le dessert. Les cérémonies sont les mêmes. A la fin du repas, le maître du festin s'excuse d'avoir aussi mal traité ses convives : **Mò yeòu tsáy 莫有菜.** Les hôtes lui répondent : *Comment! Il y a beaucoup de superflu! Pín oú 品物* ou bien : **Yeòu yá 有餘.** — C'est alors que les domestiques de chaque hôte apportent

les bourses à offrir, et on les place sur la table du maître, qui répond : **Tō sié 多謝**, *Bien merci!* Les hôtes : **Poŭ kàn 不敢**.

Le lendemain, les convives envoient leur carte pour remercier. Si le repas est ordinaire, on le fait avant de se retirer.

Si l'on avait été invité seulement à boire le thé, à ne prendre qu'une collation : **Tièn sîn 點心**, on dit : **Sié tohă 謝茶**. Le maître répond : *C'est de bien mauvais thé*, **Tsoŭ tohă 粗茶**.

Dans les repas ordinaires, les convives, levant les baguettes qu'ils tiennent par l'extrémité entre les deux mains, disent aux autres convives : **Kiă kouây sŷ 加懷些**, et, en déposant ses bâtonnets sur son écuelle, le maître dit : **Chăd peŷ 少陪**. *On vous a bien mal reçu.* — Les autres répondent : **Tain lŏ tohou 請落款**, *Permettez que nous déposions les bâtonnets.*

XII. — DE LA CORRESPONDANCE ÉPISTOLAIRE.

Le style de la correspondance épistolaire doit être plus ou moins élevé, selon la dignité de celui auquel on écrit. La variété du style épistolaire est donc fort grande. Nous traiterons ce sujet *ex professo* dans la deuxième partie de cette grammaire, au chapitre VII, qui a pour titre : *De la Littérature chinoise*.

Le choix du papier n'est pas indifférent en Chine pour les lettres. Plus on honore quelqu'un, plus on a soin de choisir un papier élégant. Il est du bon ton de prendre du petit papier et d'employer plusieurs demi-feuilles pour une lettre. L'entête de la lettre, les distances à garder entre les lignes, les caractères qui doivent ressortir du niveau de la ligne, ceux qui doivent être placés comme en interlignes et plus fins, tout cela est réglé par les rites de la Chine. Plus le caractère d'une lettre est petit, plus il est respectueux. Une chose fort importante est de donner à chacun les titres d'honneur qui lui sont dus.

Si l'on écrit à une personne élevée en dignité, on doit se servir d'un papier blanc qui ait dix ou douze replis à la manière des paravents. C'est sur le deuxième repli que commence la lettre. Il existe un papier spécial pour les suppliques à l'Empereur ou aux premiers dignitaires des grands tribunaux; c'est comme chez nous le papier dit *ministre*.

On a soin d'appliquer son sceau sur deux endroits d'une lettre, savoir : sur les premiers mots de la lettre et sur sa signature.

Les enveloppes des lettres chinoises sont comme de petits sacs recouverts d'une bande de papier rouge. La dimension de ces enveloppes varie selon la dignité de celui auquel on s'adresse.

REVERS DE LA SUSCRIPTION.

—

謹 護 封

八 pā

月 yuě

初 tsoū

三 sān

日 jě

緘 封 固

TRADUCTION DU REVERS DE LA SUSCRIPTION.

—

Cette lettre a été écrite le troisième jour de la huitième lune. Elle est bien fermée et scellée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE LA GRAMMAIRE CHINOISE.

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE CHINOISE
ORALE ET ÉCRITE

~~~~~  
**PARIS**  
**TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT**  
**10, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19**  
~~~~~

惟學學半念終始典于學厥德修罔覺

子日君子博學於文約之以禮亦可以弗畔矣夫

子日知者樂水仁者樂山知者動仁者靜知者樂

法文同漢

GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE CHINOISE

ORALE ET ÉCRITE

PAR

PAUL PERNY

Auteur du Dictionnaire français-chinois

CONFUCIUS disait : je commente les anciens livres, mais je n'en compose pas de nouveaux ; j'ai foi dans les anciens et je les aime.

子曰。述而不作。信而好古。
(L'EN YU, ch. 7, v. 1.)

TOME SECOND
LANGUE ÉCRITE

PARIS

MAISONNEUVE & C^{ie}
Libraire (à la tour de Babel)
25, QUAI VOLTAIRE, 25

ERNEST LEROUX
Libraire des Sociétés Asiatiques de Paris et Calcutta
28, RUE BONAPARTE, 28

1876

Tous droits réservés.

子謂子夏曰汝爲君子儒無爲小人儒

649

PRÉFACE

En publiant une nouvelle grammaire, l'auteur ne manque presque jamais de passer en revue tous les ouvrages de ce genre qui ont paru jusqu'à son époque. La conclusion de cette revue est toujours un *satisfecit* qu'il se délivre à lui-même avec plus ou moins de complaisance. *Son livre est plus complet, plus clair, mieux approprié aux besoins du temps, surtout aux progrès de la science, et comble ainsi un vide regrettable qui se faisait sentir.*

Le meilleur moyen, selon nous, de juger de l'opportunité et de l'utilité d'une nouvelle grammaire chinoise se reconnaît à l'accueil que lui fait le public. La pensée qui nous a guidé, durant notre travail, est résumée tout entière dans la parole de Confucius, qui sert d'épigraphe à ce livre. Nous avons réuni des matériaux dispersés de tous côtés ; nous les avons rangés dans leur ordre naturel. Nous n'avons pas eu, comme certain sinologue, l'heureuse chance de découvrir *une règle de position* nouvelle, qui donnât du relief à notre œuvre. On ne peut, à notre avis, rien dire de nouveau sur les règles si simples, si peu nombreuses de la syntaxe chinoise, mais il est possible d'en parler d'une manière plus explicite et plus attrayante pour le commun des lecteurs.

La multiplicité des ouvrages de ce genre n'est pas un malheur pour la science. Chaque lecteur choisit la *Grammaire* qui va le mieux à son goût particulier. On trouve de bonnes choses dans les ouvrages publiés soit en France, soit à l'étranger, sur la langue

chinoise, depuis l'informe *Museum sinicum* de Bayer jusqu'au livre le plus récent sur cette matière, la *Syntaxe chinoise* de M. Stan. Julien.

Les études sinologiques sont malheureusement très-peu florissantes en France. Cela tient à des causes particulières qui ne disparaîtront pas de sitôt. Nous ne pourrions les énumérer ici sans froisser plus d'un amour-propre. La langue chinoise serait, pourtant, digne de fixer l'attention des philologues, des savants qui, par la comparaison des langues anciennes, cherchent à reconstruire l'histoire des monarchies célèbres qui ont disparu du globe. Les savants, les linguistes de nos jours sont malheureusement aussi imbus que ceux du siècle dernier de ce préjugé très-faux que *la langue chinoise est inabordable, qu'elle est un vrai labyrinthe, que la vie entière d'un homme ne suffirait pas pour retenir ses quatre-vingt mille caractères hiéroglyphiques.*

La vérité est qu'après trois ou quatre mois d'étude, on parle convenablement en chinois ; qu'après quinze ou dix-huit mois, on est en état de lire les *livres courants* de la langue écrite. Telle est la difficulté de cette langue qui fait la frayeur d'une foule d'hommes éminents, vaincus d'avance par le plus faux des préjugés. Nous serions heureux que notre témoignage et notre livre servissent à les désabuser de ce préjugé et à les engager à aborder courageusement l'étude de la langue de la plus ancienne et plus populeuse monarchie du monde entier.

L'histoire de l'Asie centrale, berceau du genre humain, nous est fort peu connue. Les vastes et riches collections des historiens chinois renferment des trésors encore inexplorés et inconnus à l'Europe savante. La seule encyclopédie : *Yàn lǚ tá tiēn* (永樂大典), qui renferme plus de *vingt-quatre mille* volumes, serait une mine féconde où chaque sinologue aurait à puiser à pleines mains pour faire connaître cette partie si intéressante du monde primitif. La médecine, l'histoire naturelle, les arts auraient tout à gagner dans l'exploration de ces vastes encyclopédies chinoises. S'il est vrai, comme le fait observer M. Abel Rémusat (1), que *l'Encyclopédie d'une nation est, en réalité, le tableau le plus fidèle*

(1) Notice sur l'Encyclopédie japonaise.

et le plus complet de ses lumières et de son génie, nous devons faire ici une mention toute spéciale de la fameuse encyclopédie de l'Empereur **Kièn lóng**, à nulle autre pareille dans tout l'univers, et que poursuit activement l'Institut impérial de Pékin. Cette encyclopédie gigantesque, dont le plan général a été tracé par l'Empereur lui-même, ne compte pas moins *de cent soixante mille volumes* ; plus de cent mille ont déjà vu le jour. De semblables travaux scientifiques, que nos Académies de l'Europe ne soupçonnent même pas, ont plus d'un titre à notre attention et méritent d'être particulièrement connus.

Un bon nombre de voyageurs et même de missionnaires ont répandu de fausses idées sur la Chine. Ils jugeaient ce vaste empire d'après quelques faits ou quelques abus isolés dont ils étaient les témoins. Si l'on veut juger sainement la Chine, ce sont ses *monuments écrits* qu'il faut consulter dans les originaux, et non point ces touristes de tout nom qui ont visité seulement les côtes du Céleste-Empire, ou ces Européens qui, parqués dans un port de mer chinois, ont vécu côte à côte des habitants de cet empire, mais sans avoir vécu de la vie chinoise, sans avoir conversé directement avec ce peuple spirituel, et surtout sans avoir lu les prodigieuses collections littéraires et scientifiques de cette nation.

La stabilité de l'empire chinois, au milieu des ruines accumulées de l'ancien monde, est un grand problème philosophico-religieux à résoudre. Le gouvernement chinois a des principes généraux d'économie sociale, fruits d'une expérience de plusieurs milliers d'années, dont ne se doutent guère nos monarchies d'Europe, emportées qu'elles sont vers des abîmes insondables, par l'absence de sages maximes de ce genre. Il faut lire ces mémorables traités pour se faire une juste idée de l'esprit pratique de la nation la plus sagace de l'extrême Orient.

Le deuxième volume de cette grammaire chinoise est attendu depuis longtemps. Une publication où l'auteur doit être, pour la partie chinoise, l'ouvrier typographe de son œuvre, ne peut marcher qu'avec une extrême lenteur. Notre intention avait été d'ajouter encore à ce volume deux chapitres, l'un sur le *symbolisme des caractères chinois*, l'autre sur *les affinités du chinois avec les langues anciennes*, mais un seul volume n'eût pas suffi pour remplir ce vaste

cadre. Nous publierons deux traités à part sur ces matières. C'est le même motif qui nous a forcé à mettre dans un petit *Appendice* séparé les notes auxquelles les deux volumes de cette grammaire renvoient le lecteur. D'autres circonstances indépendantes de notre volonté sont encore venues retarder la publication de ce deuxième volume.

Plus de six cents exemplaires du premier volume ont été écoulés, sans qu'une seule annonce-réclame ait été faite. Les *Annales de philosophie chrétienne*, rédigées par l'honorable et savant M. Bonnetty, et la revue bibliographique, connue sous le nom de *Polybiblion*, sont les seules revues qui, *de leur propre mouvement*, aient bien voulu signaler le premier volume de cette grammaire. Nous avons la confiance que le même accueil sera fait à ce deuxième volume beaucoup plus important à tous les points de vue que le précédent. Puisse cet ouvrage, qui termine la *première série* de nos travaux sur la langue chinoise, rendre cette même langue un peu moins impopulaire et faciliter son étude, non pas seulement aux zélés missionnaires de la Chine, mais encore à tous les amis de la science et de la philologie.

Étudiez toujours comme si vous ne pouviez jamais atteindre au sommet de la science, comme si vous craigniez de perdre le fruit de vos études.

(Confucius, Lén Yù, chap. 8, n° 17.)

學如不及猶恐失之



TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE DE LA GRAMMAIRE CHINOISE.

LANGUE ÉCRITE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉCRITURE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

	Pages.
Préface.	V
I. — Origine et invention de l'écriture chinoise.	1
II. — Deux écoles chinoises sur l'origine de l'écriture.	2
1 ^{re} école.	2
2 ^e école.	4
III. — Genre et cachet particulier de l'écriture chinoise	10

CHAPITRE II.

PLAN DES CARACTÈRES CHINOIS OU LES SIX RÈGLES DE LEUR FORMATION.

EN CHINOIS : LES LOÛ CHOÛ 六書, OU LOÛ NGÝ 六義.

I. — Antiquité des règles de formation des caractères.	11
Six règles ou six espèces de caractères chinois.	13
II. — De la formation des caractères.	13
1 ^{re} règle : Caractères figuratifs.	13
2 ^e règle : Caractères indicatifs	17
3 ^e règle : Caractères combinés	20
4 ^e règle : Caractères métaphoriques.	21
5 ^e règle : Caractères syllabiques.	22
6 ^e règle : Caractères retournés ou inverses.	25
III. — Classification synoptique des caractères chinois à l'époque de la dynastie des SÓNG.	26
IV. — Exception à la règle générale.	28
V. — Les Chinois ont entrevu l'alphabet. Pourquoi ils ne l'ont pas adopté.	29

CHAPITRE III.

- I. — HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS OPÉRÉES DANS LA FORME DE L'ÉCRITURE CHINOISE.
 II. — TABLEAUX D'ANCIENNES FORMES D'ÉCRITURES, AVEC MONOGRAPHIES.

Première Section.

	Pages.
I. — Causes de la conservation substantielle de la langue chinoise.	31
II. — Première altération dans la forme de l'écriture.	32
III. — De la plus ancienne forme d'écriture.	32
V. — Tentative de l'empereur Siuên Ouâng pour ramener l'écriture à l'unité de forme.	33
V. — Tentative de Chè Houâng Tý dans le même but.	34
VI. — Invention des caractères dits : Lý choũ	36
VII. — Invention des caractères Kiây choũ	37
VIII. — Essais du savant Hîù ché . Son beau dictionnaire le Ché-ouên	37
IX. — Invention des caractères Tsão	38
X. — Invention des caractères Hlu choũ . Usage et beauté de ces caractères.	39
XI. — Des trois principales causes de la multiplication des caractères chinois.	43
XII. — Résumé des formes d'écriture chinoise	45

Deuxième Section.

Spécimens de 32 formes d'écritures antiques, avec une monographie de chacune de ces formes.	46
---	----

CHAPITRE IV.

DE L'ÉCRITURE CHINOISE AU POINT DE VUE DE L'EXÉCUTION.

Première Section.

I. — Procédés des Chinois anciens et modernes pour reproduire l'écriture, savoir : les planchettes, le burin et le pinceau.	83
II. — Importance de la calligraphie en Chine.	86
III. — Du papier	86
IV. — De l'imprimerie.	81
V. — De l'encre de Chine.	98

Deuxième Section.

I. — Nécessité de s'exercer à écrire de mémoire les caractères chinois pour devenir bon sinologue	93
II. — Manière de tracer les caractères et de compter les traits.	95
III. — Respect ou culte des Chinois pour les caractères.	99

CHAPITRE V.

	Pages.
DISPOSITION DES CARACTÈRES CHINOIS DANS LES DICTIONNAIRES. — SYSTÈME DES CLEFS; SON INVENTION. — TABLEAU DES 214 CLEFS. — MÉTHODES POUR CHERCHER LES CARACTÈRES DANS LES DICTIONNAIRES.	
I. — Méthode des premiers lexicographes.	100
II. — Le savant Hiù tohén invente la méthode des clefs. — Signification de ce dernier mot.	101
III. — Méthode des lexicographes postérieurs	103
IV. — Tableau des clefs par ordre de traits.	104
Grand tableau des clefs.	116
V. — Usage ou office des clefs. — Place ordinaire de la clef. — Manière de la découvrir dans les caractères.	116
Tableau de caractères dont la clef est difficile à découvrir.	117
VI. — Des différentes sortes de dictionnaires chinois. Manière de s'en servir. 120	
1. Dictionnaires chinois à l'usage des Européens.	
2. Dictionnaires exclusivement chinois.	
3. Dictionnaires chinois par tons.	
VII. — De la ponctuation chinoise	128

CHAPITRE VI.

RÈGLES GÉNÉRALES DE LA SYNTAXE CHINOISE.

Première Section.

La langue chinoise est-elle dépourvue de formes et de règles grammaticales?	131
---	-----

Deuxième Section.

I. — Syntaxe des substantifs ou des noms communs.	135
II. — Construction de la phrase chinoise.	135
III. — Du Génitif. Deux manières de le marquer. Sa place dans toute phrase chinoise. Deux séries de mots pour exceptions.	136
IV. — Du Datif. Trois manières de l'exprimer.	136
V. — De l'Accusatif. Quatre manières de l'exprimer.	140
VI. — Du Vocatif.	143
VII. — De l'Ablatif. Trois manières de le marquer.	144
VIII. — Du nom de l'instrument. Trois manières de le désigner.	145
IX. — Des noms de lieux, de distance, ou du Locatif. Cinq manières de le marquer en chinois	146
X. — Des noms qui expriment la matière.	148

Troisième Section.

Syntaxe des adjectifs.	149
I. — Formation et position ordinaire de l'adjectif.	149
II. — Rôle de l'adjectif interverti. — Règles diverses.	150
III. — Degrés de comparaison par la règle de position.	151

Quatrième Section.

	Page
Syntaxe des verbes.	152
I. — Des verbes actifs. — Règles de ces adverbess	152
II. — Des verbes passifs. Ablatif absolu ; quatre manières de le former.	154

Cinquième Section.

Syntaxe des adverbess. — Place ordinaire des adverbess. — Exception à la règle	154
--	-----

Sixième Section.

Résumé général de la syntaxe chinoise.	155
--	-----

CHAPITRE VII.

DU RÔLE DES PARTICULES CHINOISES.

Première Section.

Du rôle important des particules chinoises	158
--	-----

Deuxième Section.

Monographie abrégée des douze particules chinoises, savoir :

1. Particule <i>Tohō</i> 之. — Dix-huit manières de s'en servir.	162
2. Particule <i>Hot</i> 乎. — Trente principaux usages de ce mot.	169
3. Particule <i>Tohō</i> 者. — Des neuf usages de ce mot.	177
4. Particule <i>Y</i> 也. — Seize principaux usages.	182
5. Particule <i>Y</i> 矣. — Six usages.	188
6. Particule <i>Yên</i> 焉. — Ses treize principaux usages.	190
7. Particule <i>Tsây</i> 哉. — Trois usages.	193
8. Particule <i>Yá</i> 與. — Trente-et-un usages.	195
9. Particule <i>Y</i> 以. — Trente-trois usages.	203
10. Particule <i>Yü</i> 於. — Dix-sept usages.	216
11. Particule <i>Oây</i> 爲. — Treize usages.	223
12. Particule <i>Sò</i> 所. — Douze usages	232

CHAPITRE VIII.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN GÉNÉRAL ET DE SES PRINCIPAUX MONUMENTS
LITTÉRAIRES.*Première Section.*

De la littérature chinoise en général.

1. — Notions générales sur la littérature chinoise. Est-il vrai que la Chine néglige l'étude des langues étrangères? — Son école spéciale de langues vivantes à Pékin.	241
--	-----

II. — Des sept espèces de littérature ou de style chinois, savoir :	
1° Le style antique ou Kou ouên. Trois sortes de style antique. — Exemples de ces styles. — Livres écrits en style antique. — Les siècles littéraires célèbres de la Chine.	248
2° Du style littéraire nommé en chinois Ouên tohâng. — Carac- tères de ce style. — Un Européen peut-il composer en Ouên tohâng? Méthode pour y parvenir.	249
3° Du style fleuri appelé Ché Ouên.	252
4° Du style commun ou du Kouân hoá.	252
5° Du style moitié littéraire et moitié vulgaire : Pán ouên pán sioü.	254
6° Du style familier ou petit langage, en chinois Siaò chö.	255
7° Du style épistolaire. — Modèles de lettres chinoises.	255

Deuxième Section.

Des principaux monuments littéraires de la Chine.

1^{re} série. — Ouvrages du premier ordre de chaque école.

I. — Les trois écoles philosophico-littéraires du Céleste-Empire. — Carac- tères de ces écoles.		263
II. — Première école philosophico-littéraire. — Confucius. — Notions gé- nérales sur les livres sacrés de la Chine; base et fondement de la doctrine de cette école.		267
III. — Des six livres sacrés en particulier, savoir :		
1° Le Y kîn 易經 ou livre des changements.	272	
Extraits de ce livre.	274	
2° Le Choü kîn 書經 ou livre des annales historiques.	276	
Extraits de ce livre.	278	
3° Le Ché kîn 詩經 ou livre des vers	283	
Extraits de ce livre.	287	
4° Le Lý ký 禮記 ou livre des rites.	289	
Extraits de ce livre.	291	
5° Le Yö kîn 樂經 ou livre de la musique.	294	
6° Le Tchoün tsieöü 春秋, ou livre du printemps et de l'au- tomne.	295	
IV. — Des livres canoniques du deuxième ordre, savoir :		
1° Le Tá hiö 大學 ou la grande étude.	297	
2° Le Tchöng yöng 中庸 ou l'invariable milieu.	298	
3° Le Lén yä 論語 le livre des entretiens moraux.	299	
4° Le Móng tsé 孟子 ou livre du philosophe Mencius.	300	
5° Le Hiaö kîn 孝經 ou livre de la piété filiale.	301	
6° Le Siaö hiö 小學 ou livre de la petite étude.	302	
7° Le Ngý lý et des Tcheöü lý ou livres des rites du Tcheöü.	303	
8° Des trois plus célèbres commentaires du Tchoün tsieöü.	303	
9° Du vieux dictionnaire Eül yä.	304	

	Pages.
v. — De la deuxième école philosophico-littéraire ou Laò tsè . — Notions historiques sur le fondateur et sur son école.	305
vi. — Du livre sacré de cette école ou du Taó tǎ kin 道德經 livre de la Raison et de la Vertu. — Jugement sur ce livre comme œuvre littéraire et comme œuvre philosophique.	307
vii. — Analyse du livre de Laò tsè :	
1. <i>Philosophie dogmatique</i> . — Son enseignement sur l'Être suprême. — Les attributs divins.	309
2. Du nom de Jéhovah donné à Dieu par Laò tsé	311
3. Providence de l'Être suprême	313
4. Justice divine.	316
5. Sanction des peines dans l'autre vie.	316
6. Dogme catholique de la Trinité.	317
7. Création de l'univers par la Trinité.	318
<i>Philosophie morale, savoir :</i>	
1. Nécessité d'imiter le Taó ou Dieu.	320
2. Fuir les plaisirs du monde.	321
3. Réprimer ses passions.	321
4. Venger les injures par des bienfaits.	322
5. S'appliquer à la connaissance de soi-même.	322
6. Rôle sublime du sage ici-bas.	325
7. Faire de grandes choses et demeurer modeste.	325
8. Aimer sa position sociale.	327
9. Le renoncement à soi-même conduit à l'union à Dieu ou au Taó	327
10. Dieu ou le Taó emploie ici-bas des instruments faibles pour opérer de grandes choses.	328
11. Doctrine hardie de Laò tsé sur les Souverains et les conquérants.	329
Résumé des doctrines de Laò tsé	322
viii. — Livre du deuxième ordre de l'École de Laò tsé	322
ix. — Troisième école. Le Bouddhisme.	334
 2 ^e série. — Ouvrages littéraires du deuxième ordre, ou des écrivains anciens et modernes qui ont reçu le titre de Tsaï tsè .	
i. — Des vingt anciens Tsaï tsè	335
ii. — Des dix modernes Tsaï tsè	347
iii. — Du drame chinois.	351
Les cent pièces du théâtre des Yuén	354
iv. — Des romans chinois.	351
v. — Des fables, contes et nouvelles chinoises.	358
Exemples.	362
vi. — De l'estime des Chinois pour les belles-lettres et des honneurs rendus aux savants.	366

CHAPITRE IX.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN PARTICULIER.

Première Section.

	Pages.
I. — Supériorité de la littérature chinoise sur la littérature des langues alphabétiques. — Causes de cette supériorité. — L'alphabet latin et les traits radicaux de la langue chinoise. — Comparaison entre eux. — Supériorité de la méthode chinoise.	371
II. — Les langues à flexions et la langue chinoise monosyllabique et invariable. — Difficultés énormes des premières. — Simplicité, facilité, richesse, abondance et grâce de la langue chinoise.	377

Deuxième Section.

Des principales figures de rhétorique.

I. — De la Comparaison. — Dix genres.	383
II. — De la Répétition. — Cinq manières.	406
III. — De la Gradation.	414
IV. — De l'Antithèse ou parallélisme chinois.	417
V. — De la Métaphore en chinois.	421
VI. — De la Description. — Exemples.	428
VII. — De l'Harmonie imitative ou des Onomatopées.	440
Exemples tirés du Chō kin.	442

CHAPITRE X.

LOCUTIONS CHINOISES.

1. Locutions de 2 caractères.	446
2. Locutions de 3 caractères.	448
3. Locutions de 4 caractères.	450
4. Locutions de 5 caractères.	452
5. Locutions de 6 caractères.	454
6. Locutions de 7 caractères.	457
7. Locutions de 8 caractères.	459
8. Locutions de 9 caractères.	462
9. Locutions de 10 caractères.	464
10. Locutions de 11 caractères.	467
11. Locutions de 12 caractères.	469
12. Locutions de 13 caractères.	472
13. Locutions de 14 caractères.	475
14. Locutions de 15 caractères.	476
15. Locutions de 16 caractères.	480
16. Locutions de 17 caractères.	483
17. Locutions de 18 caractères.	485
18. Locutions de 19 caractères.	486
19. Locutions de 20 caractères.	490

CHAPITRE XI.

DE LA POÉSIE CHINOISE.

	Pages.
I. — Ancienneté de la poésie chez les Chinois.	493
II. — Caractère ou cachet spécial de la poésie chinoise.	495
III. — Richesse de la poésie chinoise. — Sources de cette richesse.	497
IV. — Histoire des formes de la poésie chinoise.	513
V. — Division de l'art poétique chez les Chinois. — Trois genres principaux.	514
VI. — De la forme et de la rime de la poésie chinoise. — Disposition des rimes.	522
VII. — Des tons ou de la prosodie dans les vers chinois.	528
VIII. — Exemples de vers chinois de différentes mesures et quantités.	530
IX. — Culture et universalité de la poésie chez les Chinois.	

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

GRAMMAIRE CHINOISE

DEUXIÈME PARTIE

LANGUE ÉCRITE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉCRITURE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

1^o Origine et invention de l'écriture chinoise. — 2^o Deux Écoles chinoises sur cette question. —
3^o Génie et cachet particulier de cette écriture.

I. — ORIGINE ET INVENTION DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

Le langage, étant la condition même de la pensée, n'a pu venir que d'une communication divine. L'écriture n'est pas rigoureusement dans les mêmes conditions que le langage. Doué de la pensée et de la parole, l'homme pourrait *absolument* en être l'inventeur.

Cependant, l'admirable procédé de *fixer*, de *conserver*, par des signes tracés sur une matière quelconque, la pensée et la parole humaine, a paru aux phi-

losophes de tous les pays un art si merveilleux, si fort au-dessus de la portée des intelligences, même d'élite, qu'ils en ont presque tous attribué l'invention à la divinité. Ainsi, nous voyons les Égyptiens en faire honneur à leur dieu *Thot*; les Grecs, à *Saturne*, à *Mercure*, à *Cadmus*, personnage équivoque, dont on place l'existence vers l'an 1580 avant Jésus-Christ; les Hébreux l'attribuent aux anciens Patriarches et même à Adam; enfin, les Indiens, ne supposant pas que l'écriture puisse être une invention humaine, lui donnent le nom de *deva ndgari*, qui veut dire : *écriture des dieux*.

Quant aux Chinois, comme ils ne sont tombés que fort tard dans le polythéisme, les plus anciens écrivains du Céleste Empire n'ont pu faire honneur de l'invention de l'écriture à quelque divinité de fabrique humaine. En sages véritables, les Chinois ne se sont pas bornés à une admiration théorique pour cette merveilleuse invention; ils ont voulu manifester cette admiration par une espèce de culte pour l'écriture; culte qui, renvoyé à l'Auteur même de la pensée et du langage, émane d'une idée grande et spirituelle. Ce culte pour l'écriture est universel, même de nos jours, dans toute la Chine.

Toutefois, les philologues chinois n'ont pas manqué de se poser à eux-mêmes cette double question : *Quel est l'inventeur de l'écriture? A quelle époque a-t-on découvert cet art merveilleux?* Sur cette double question, les Chinois se sont divisés en deux écoles.

II. — DEUX ÉCOLES CHINOISES SUR L'ORIGINE DE L'ÉCRITURE.

1^{re} ÉCOLE CHINOISE.

La première école comprend les critiques les plus sensés de la Chine. L'opinion de tous les savants de cette école se résume parfaitement dans ces paroles de l'écrivain *Nân sinên* : « Il n'est plus possible de savoir quelle est l'origine des caractères; car cette origine se perd dans la nuit des temps. Les résultats des plus savantes discussions ne laissent que doute et incertitude. »

L'auteur de l'ouvrage *Sîn lý tá tsuën* 性理大全 dit, à son tour, que « les caractères sont de toute antiquité ». C'est un fait incontestable que les plus anciens, les plus authentiques monuments de l'histoire, qui existent de nos jours, sont les *Livres sacrés* de la Chine; c'est-à-dire les *Kin* 經. Or, ces livres gardent tous un profond silence sur l'origine de l'écriture. Cependant, ils mettent un soin digne de remarque, à faire connaître le nom de presque tous les inventeurs des sciences, des arts et des métiers en usage dans la Chine. Leur silence sur le nom de l'inventeur de l'écriture est au moins étonnant.

Ces anciens livres de la Chine, le Choū kīn 書經 par exemple, ne laissent aucun doute sur l'état très-avancé de la civilisation chinoise, à l'époque des Empereurs Yáo 堯 et Chuén 舜, non plus que sur l'existence de l'écriture dans cette même période de temps.

Le règne de ces Souverains de la Chine concorde avec celui des premiers monarques des peuples les plus anciens que l'on connaisse, en dehors de la Chine; peuples qui, depuis longtemps, ont disparu de la scène du monde, à savoir : les Égyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Étruriens, les Scythes, etc. (1). L'écriture de ces peuples si célèbres était au niveau de leur propre civilisation et la même à peu près chez tous, quant à la forme générale, c'est-à-dire qu'elle était *figurative* ou *idéographique* dans son ensemble, dans sa base surtout (2). La langue de ces peuples avait évidemment une source, une origine commune. Les découvertes les plus modernes de la science ont mis en lumière un fait très-remarquable. Tous ces anciens peuples, que nous venons de citer, ont été unanimes à employer ces signes symboliques, figuratifs, idéographiques, surtout dans un sens *mystique* ou *religieux*, et cela pour consacrer le dépôt des espérances et des dogmes de la vie future. Malgré la divergence des détails de forme de ces langues, cet accord, dans une idée commune de ce genre, mérite d'être signalé à nos lecteurs.

Les philologues européens, divisés sur la question de l'unité des langues, admettent, pourtant, aujourd'hui l'unité primitive de l'écriture qui, dans le principe, a été idéographique ou hiéroglyphique. L'écriture a dû exister dès les premiers temps du monde, dans la proportion des besoins de la société. Une erreur générale des savants modernes de l'Europe est de supposer que le premier homme a été créé dans une véritable *enfance intellectuelle*, et que sa postérité n'est sortie qu'à force de labeurs, et après une période de siècles indéterminée, de cette enfance primitive. La tradition chrétienne, plus solide et plus rationnelle, enseigne, au contraire, de la manière la plus nette, que le premier homme n'a pas eu d'enfance, qu'il a eu de suite la science des choses naturelles, et dans leur principe et dans leur terme (saint Thomas). Le premier homme s'est trouvé, au moment même de sa création, parfait dans tout son être, et par rapport au corps, de manière à pouvoir *incontinent* devenir père, et, par rapport à l'esprit, de manière à pouvoir *de suite* instruire ses enfants.

(1) *Mesraim*, fils de *Cham*, a fondé l'Égypte; *Chus*, frère de *Mesraim*, l'Éthiopie; *Assur*, chassé par *Nemrod*, a fondé l'Assyrie où les arts ont fleuri aussitôt d'une manière étonnante. La Chaldée reconnaît dans *Nemrod* son fondateur, environ vers l'an 2680 avant Jésus-Christ. Or, la colonie chinoise est bien antérieure à tous les Fondateurs de ces anciennes et illustres monarchies. L'Empire chinois seul a traversé tous les âges et subsiste encore avec ses vieilles traditions.

(2) On vient de nos jours (1872) de découvrir en Russie, au Nord de l'Oural, sur la propriété de M. Lazareff, un lingot d'argent couvert d'antiques caractères chinois, entouré d'antiquités scythiques, ce qui est une preuve évidente de la haute antiquité de l'écriture en Chine.

A peine créé, Adam eut tout ce que nous obtenons successivement pendant la plus grande partie de notre vie. Dans la société naissante des premiers hommes, tout était en germe, il est vrai; mais tout existait et se développait rapidement, sans passer par mille tâtonnements ou par mille essais, comme le naturalisme moderne se l'est imaginé. Simple d'abord, c'est-à-dire *figurative, symbolique*, l'écriture a dû exister dès l'origine même de la société humaine.

2° ÉCOLE CHINOISE.

Tout porte à croire que la colonie primitive des Chinois, venant des plaines du Sennaar, apportait avec elle l'écriture symbolique dont l'usage avait cours au berceau du genre humain. Les raisons que nous allons en donner sont la réfutation de la seconde école chinoise, touchant l'invention de l'écriture.

Dans cette deuxième école, les uns font honneur de l'invention de l'écriture à Foü-Hÿ 伏羲, les autres au ministre de la droite de l'empereur Houâng ty 黃帝 qui aurait inventé l'écriture, d'après l'ordre que lui en aurait donné ce Souverain. En Europe, où les moyens de vérifier ces opinions font défaut, on s'en est tenu à l'opinion de cette école-ci. D'honorables linguistes, sur l'autorité les uns des autres, mais sans remonter aucunement aux sources, répètent les uns que Foü-Hÿ, les autres que Tsáng kié 倉頡, ministre de l'Empereur Houâng ty, sont, chez les Chinois, les inventeurs de l'écriture.

Il est admis, sans contestation, dans toute la Chine, que les premiers chefs de la tribu chinoise, tels que Foü-Hÿ, Chên-Lông, propageaient un enseignement noble et sublime et que leur doctrine a été consignée dans des monuments écrits. Les anciens écrivains ne tarissent pas en éloges sur cette pure et lumineuse doctrine qu'ils nomment Tá taó 大道. — Ces monuments écrits ont malheureusement péri; mais leur existence est attestée par l'enseignement oral de tout le monde savant de la Chine. L'écrivain Ouâng tohào affirme que l'on est unanime, dans l'Empire, pour attester ce fait. Les auteurs de l'époque de la dynastie Toheou 周 tiennent tous le même langage, et Tohouâng tsè 莊子, qui est postérieur au philosophe Móng tsè 孟子 dit avoir eu sous les yeux des exemplaires de ces anciens monuments écrits. Il y avait donc à cette époque une écriture générale. L'ouvrage Louý pién 內篇, sorti de la plume du savant Sè Mà Kouāng 司馬光, sans faire honneur de l'invention de l'écriture à Foü-Hÿ, dit clairement qu'il y avait des caractères à cette époque, mais qu'on les compléta et qu'on les perfectionna du temps de Houâng ty. Le livre de l'origine des caractères tient le même langage.

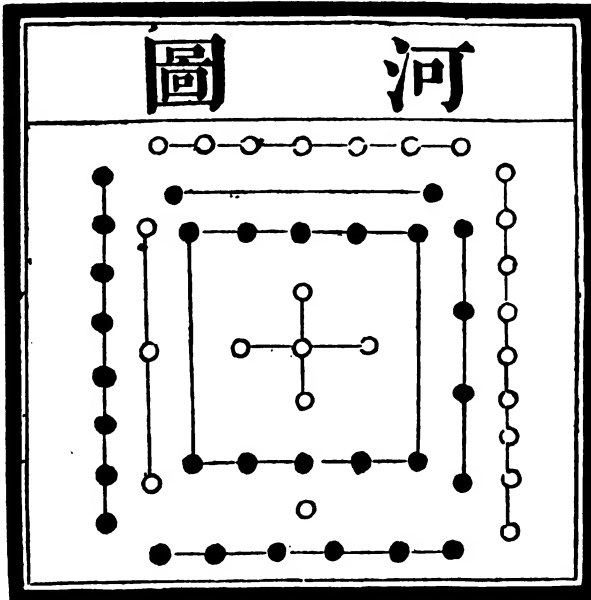
On parle beaucoup de cordelettes à nœuds coulants, qui, dans l'origine de

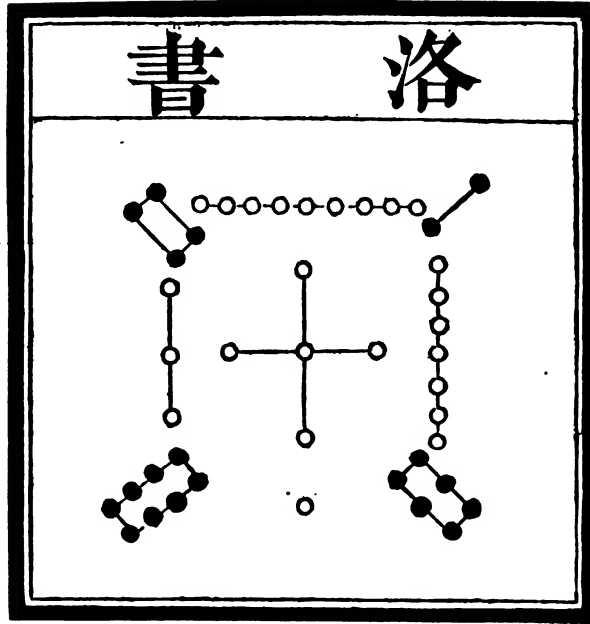
la monarchie chinoise, auraient tenu lieu d'écriture. L'usage de ces cordelettes a véritablement existé en Chine, mais ce n'était pas comme écriture courante et générale. C'était simplement un mode, un procédé abrégé, symbolique et de pure convention, pour publier les ordonnances administratives. Chacune de ces cordelettes avait son idée et sa signification particulière. Elles étaient disposées sur deux tables en forme d'abaque où l'on faisait mouvoir à volonté ces nœuds coulants. Outre la variété des couleurs respectives de chaque nœud, la facilité de mouvoir ces nœuds servait également à varier le sens conventionnel de chacune d'elles. Ces deux tables portaient les noms de hō-toû 河圖 et de lô-choû 洛書. Comme il est sans cesse question de ces deux tables et de ces deux expressions, dans les ouvrages chinois, nous croyons devoir en donner ici la figure. La première signifie : *Tableau des eaux du fleuve*; la seconde : *Figure de l'écriture sortie des eaux*.

Les notes blanches marquent l'impair, qui, chez les Chinois, est le symbole de ce qui est parfait, de même que la ligne brisée ou interrompue, comme nous la donnons ici : — —. Les Chinois attribuent ce qui est parfait au jour, à la chaleur, au soleil, au feu, etc. Ce qui est imparfait, ils l'attribuent à la nuit, au froid, à l'eau, à la terre, etc. Le hō-toû finit par dix; le lô-choû ne va que jusqu'à neuf.

Voici ces deux tables ou abaqués.

LE HÔ-TOÛ.





L'abaque à nœuds coulants était donc un mode simple et abrégé, un procédé primitif, si l'on veut, mais assez ingénieux, pour faire connaître au peuple les ordres du gouvernement. Cette machine était suspendue dans un lieu public, et chacun avait ainsi sous les yeux les décrets du gouvernement. De nos jours, lorsque deux navires se rencontrent en pleine mer, ils échangent, au moyen de signaux de pure convention, une véritable conversation; notre ancien télégraphe aérien était un procédé aussi primitif que celui des cordelettes chinoises. Tout ce que nous avançons ici est fondé sur les textes les plus clairs des anciens écrivains de la Chine.

Dans son commentaire sur le livre *hý tsé* 彙辭, composé par Ouên ouáng 文王 (1) et par son fils Tcheou kōng 周公, ouvrage rédigé onze siècles avant Jésus-Christ, Confucius dit, en propres termes : *Dans la haute antiquité, on se servait, pour l'administration des affaires publiques, de cordelettes à nœuds coulants.* Cháng koà kiě ouên ehl tohè 上古結繩而治. Les écrivains postérieurs les plus estimés de la Chine répètent mot pour mot les paroles de Confucius, dont ils embrassent l'opinion. Nous citerons seulement ici le célèbre historien Sè mà taién 司馬遷, qui, dans son supplément à l'ouvrage Ché

(1) Fondateur des anciens Toheou, dynastie qui commença en 1122 av. J.-C. et dura jusqu'à l'an 221 av. J.-C.

ky 史紀 dit que Foü-Hÿ inventa un genre d'écriture, pour remplacer les cordelettes à nœuds coulants, dans l'administration des affaires publiques. Foü hÿ tsão choü ky ÿ tay kië chuën tohë tohén 伏羲造書契以代結繩之政. Ces textes ne laissent rien à désirer pour la clarté; il ne s'agit ici que d'un mode de publication des ordonnances administratives autre que le mode imparfait des cordelettes.

Assurément, le procédé des cordelettes laissait beaucoup à désirer. Foü-Hÿ, fondateur de la monarchie chinoise, qui vivait vers l'an 2852 avant Jésus-Christ, songea à remplacer le procédé des cordelettes par un autre plus large et plus expressif. Il imagina, toujours dans le but de publier les ordonnances et surtout de transmettre au peuple certains enseignements moraux, un système de lignes, qui devaient se combiner de différentes manières. Les tables Hô-toü et Lö-choü étaient encore ici la base du nouveau système de Foü-Hÿ. Chaque ligne avait un sens conventionnel et chaque mode de combinaisons introduisait un nouveau sens. On a donné à ces huit lignes le nom de huit trigrammes de Foü-Hÿ; en chinois : Pá kouá 八卦, c'est-à-dire, les huit signes ou les huit symboles suspendus. Ces kouá étaient simplement deux lignes, l'une entière, l'autre brisée. Rangées parallèlement l'une sur l'autre au nombre de trois, on obtient huit combinaisons; rangées de six en six, on en obtient soixante-quatre. La première ligne représente, dans l'ordre physique, métaphysique, politique, civil, moral, etc., tout ce qui est parfait, le principe, la cause, etc. La deuxième ligne représente ce qui est moins parfait, les défauts, etc. La position de ces lignes, tracées avec un pinceau, offrait, par l'ensemble des figures, par leur couleur même, des sens divers, selon la matière du sujet que l'on traitait (1).

Ces kouá avaient un double but : 1° celui d'intimer un ordre, une défense du gouvernement. Dans ce cas, il est évident qu'ils devaient indiquer un texte, une loi, une coutume déjà connus. 2° Ils servaient de thèmes aux fonctionnaires publics pour les discours qu'ils adressaient au peuple dans le but de l'instruire de ses devoirs (2). Les textes chinois suivants prouvent jusqu'à l'évidence que tel fut le but que se proposa Foü-Hÿ en établissant ses kouá qu'il ne tarda pas à remplacer lui-même. Voici celui de Confucius, tiré de l'ouvrage cité plus haut : Dans la haute antiquité, on se servait de cordelettes pour gouverner; dans la suite, les saints hommes les remplacèrent par l'écriture dont les mandarins se servirent pour gouverner les populations, et le peuple, pour les prières des

(1) Voir à l'Appendice, sous la note C, le Tableau des noms collectifs, doubles ou composés, au mot huit, n° 3, les figures des Kouá de Foü-hÿ et leur explication.

(2) En Chine, les magistrats doivent adresser de temps à autre des instructions morales au peuple qui leur est confié. Souvent, à l'occasion de certains crimes, on voit les mandarins de tout un canton dégradés, pour n'avoir pas suffisamment instruit le peuple de ses devoirs et être ainsi la cause indirecte des crimes qui se commettent.

sacrifices. Cháng kouè kié ouên eül tohè, heou ohé ohén jên ý tohè ý choü ky, Pě kouân ý tohè ouán mìn ý tay 上古結繩而治。後世聖人易之以書契。百官以治。萬民以祭。 Le texte suivant est de Sě mà tsieh : Foü-Hý *inventa un genre d'écriture pour remplacer les cordelettes à nœuds coulants dans l'administration des affaires publiques. Foü-Hý tsăo choü ky ý tay kié ouên tohè tohén.* 伏羲造書契以代結繩之政。 Un autre auteur, Tohäng tsè, dit en termes formels : *Les kouá étaient des instruments de police et de gouvernement, qui correspondaient à des images dont ils étaient les signes abrégés.* Au reste, la simplicité même du procédé de Foü-Hý ne comportait pas l'idée d'un système d'écriture complet, s'étendant à tout et pouvant exprimer toute espèce de pensée.

L'histoire chinoise raconte de la manière suivante comment Foü-Hý a été amené à sa découverte :

« Dans la haute antiquité, Paó ný ohè (Foü-Hý) gouvernait la Chine. Ayant « levé les yeux en haut, il vit des figures dans le Ciel; les ayant ensuite baissés, « il vit des modèles à imiter sur la terre; il contempla les formes variées des « oiseaux et des quadrupèdes, ainsi que les propriétés diverses de la terre. « Des corps à proximité de lui et qu'il pouvait saisir, comme des objets éloi- « gnés qu'il pouvait déterminer, il commença à tracer les huit symboles, dans « le dessein de pénétrer la vertu de l'intelligence divine, et dans celui de classer « par espèces les propriétés de tous les êtres, comme les figures des lacs, des « montagnes, du vent et du tonnerre. »

Kouè tohè Paó hý ohé tohè ouáng Tiën hiá ý, fou tsö kouân siäng yü tiën, niäng tsö kouân fá yü tý, kouân niäd toheou tohè ouên yü tý tohè ný, kín tsieh tohou ehén, yuén tsieh tohou öü, yü ché tohè tsouá pá kouá ý tóng ohén mìn tohè të ý louý ouán öü tohè tsäh. 古者伏羲氏之王天下也。俯則觀象于天。仰則觀法于地。觀鳥獸之文與地之宜。近取諸身。遠取諸物。于是始作八卦以通神明之德。以類萬物之情。

L'ouvrage Tóng kién 通鑑 (au 1^{er} livre) raconte à peu près dans les mêmes termes l'invention des huit trigrammes. Puis il ajoute : Foü-Hý *inventa un genre d'écriture pour remplacer les cordelettes nouées, dans l'administration du gouvernement.*

Nous ferons une remarque qui doit avoir sa place en ce lieu : les auteurs chinois attribuent généralement à Foü-Hý, outre l'invention des huit trigrammes, celle d'une forme, d'un genre de caractères, auquel on a donné le nom de *caractères en forme de dragon*, 龍篆 Lóng tohouán. C'est là, croyons-nous, ce qui a donné naissance à l'erreur que nous réfutons ici, à savoir que Foü-Hý était l'inventeur de l'écriture chez les Chinois. Ce Souverain est simplement l'inventeur d'une *forme spéciale* d'écriture, mais non pas de l'écriture en général.

De tous ces textes anciens, le but de Foŭ-Hŷ ressort avec la plus grande évidence : *intimer au peuple, au moyen d'une forme simple et frappante, les ordres du gouvernement*. Un auteur chinois, Siŭ kŷ, fait, à ce sujet, une remarque pleine de justesse : « Dans ces premiers temps, les mœurs des hommes « étaient pures, leurs cœurs dociles et sincères; le plus petit signal de la vo-
« lonté du Prince suffisait pour obtenir leur obéissance. La simplicité et l'in-
« nocence s'altérant peu à peu, il fallut intimer les ordres par écrit pour ôter
« toute ambiguïté, prévenir les prétextes d'oubli et empêcher les surprises de
« la malversation. »

Certains écrivains répètent (1), sans fondement, que l'écriture chinoise a pour inventeur un ministre de l'Empereur Houang tŷ, auquel ce souverain aurait donné l'ordre d'inventer l'écriture. Ce ministre est le célèbre Tsāng kiō 蒼頡. — Les premiers auteurs de cette assertion n'ont jamais dit à quelle source ils l'avaient puisée. Ils n'ont jamais invoqué ni pu invoquer les kin 經 en faveur de leur thèse, ni aucun monument écrit, qui aurait péri depuis eux. Ces auteurs n'ont pas même invoqué la tradition admise de leur temps. Quel est le critique sensé qui admettrait jamais que, si l'écriture n'existait pas, un prince puisse soudainement en avoir l'idée et ordonner à un de ses ministres de la créer?

Au reste, nous avons vu qu'à l'époque de Foŭ-Hŷ et de Chên-Lông, il y avait une écriture générale, puisqu'il existait des livres. On n'a pas fait assez attention aux nombreuses révolutions des formes de l'écriture en Chine; de là, une foule d'erreurs courantes. Tsāng kiō, le ministre de Houang tŷ, est lui-même le simple inventeur de l'une de ces formes d'écriture. L'écriture imagée et symbolique des premiers Chinois était lente à former et peu abondante. Sur les ordres de Houang tŷ, son ministre travailla à simplifier la forme de l'écriture courante et en produisit une autre à laquelle on a donné le nom de niào tsŷ tohouán 鳥跡篆, c'est-à-dire : *écriture en forme de vestiges de pieds d'oiseaux*.

L'exemple donné par Tsāng kiō ne demeura pas sans imitateurs. A partir des Empereurs subséquents, on voit surgir une foule de nouvelles formes d'écriture. Nous consacrons un chapitre tout entier à raconter les révolutions opérées successivement dans la forme des caractères chinois. Ce qu'il importe, toutefois, de remarquer dès à présent, c'est que, si la forme variait, le système fondamental, sur lequel reposait le principe de la formation de l'écriture chi-

(1) Houang nân tsò, prince de la maison des Hân, feudataire de l'Empire, et que, pour ce motif, on désigne souvent sous le titre de Houang nân ouang est le premier qui ait mis en avant cette opinion. C'est sur sa seule autorité que tous les autres écrivains la répètent. Ce prince lettré vivait vers l'an 189 av. J.-C. Ses ouvrages ont été perdus; il n'en reste que six livres, où l'on trouve d'excellentes choses.

noise, demeurait le même. Il ne se modifia que très-tard, sans se perdre tout à fait, et par suite de l'accroissement considérable des signes primitifs. Dans nos formes d'écriture que l'on nomme la *ronde*, la *gothique*, l'*anglaise*, l'*italique*, l'*égyptienne*, etc., la forme seule varie; l'alphabet demeure la base constitutive de ces formes différentes. Ainsi en est-il de l'écriture chinoise.

Il résulte de ce qui précède que, si la tradition chinoise nous a bien conservé les noms des auteurs des nouvelles formes de l'écriture, nulle part elle ne fait honneur de son invention à un personnage en particulier. Nous sommes donc plus que jamais autorisés à faire remonter l'origine de l'écriture au berceau du genre humain.

En tout cas, on peut affirmer que la langue chinoise est la plus ancienne des langues connues et parlées de nos jours. Elle est de beaucoup antérieure à l'époque de la diversité des langues. Elle est la seule des premiers âges qui soit encore vivante. Les monuments écrits de la Chine, qui remontent à plus de 5,000 ans, nous la montrent simple, concise, mais sublime et énergique dès cette époque.

III. — GÉNIE ET CACHET PARTICULIER DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

Les philologues modernes admettent assez généralement trois souches d'écriture dans le monde : l'écriture chinoise, l'écriture indienne et l'écriture sémitique. On distingue de même trois âges dans l'écriture.

Au premier se rapporte l'écriture figurative, symbolique, idéologique, hiéroglyphique. Tous les genres d'écriture ont commencé de la sorte. L'ancienneté d'un peuple peut ainsi, à l'aide de son écriture, être en quelque sorte déterminée. La Chine a seule conservé ses symboles primitifs. Six cents millions d'hommes lisent, entendent, à cette heure, sur la surface du globe, les caractères antiques de la Chine.

Le deuxième âge laisse apercevoir une transition sensible dans l'écriture. L'écriture primitive s'y dégage de ses formes trop figuratives, de ses symboles trop subtils. Elle adopte des formes différentes selon le génie des tribus qui peuplent le globe et selon les climats de ces mêmes nations. La forme phonétique caractérise surtout le deuxième âge.

Au troisième se rapporte l'écriture alphabétique. On s'accorde généralement à la faire descendre de l'écriture idéographique elle-même. Les philologues modernes réservent leur admiration exclusive pour cette dernière forme, qui leur semble sans doute le dernier effort du génie humain en cette matière.

L'écriture chinoise, dans les temps les plus anciens, était toute figurative. Chaque objet visible était représenté par un signe plus ou moins expressif, qui le faisait reconnaître aussitôt. On peignait les pensées par les images des êtres matériels et sensibles et par les symboles des êtres spirituels et invisibles.

Deux ou trois cents images et symboles, mélangés et variés de bien des manières, suffisaient aux besoins de la société. Cette écriture, ou mieux cette peinture, parlait à l'esprit par la vue, rapprochait les choses les plus disparates, donnait un corps aux pensées et spiritualisait, en quelque sorte, les êtres les plus matériels. Chacune de ces images était un signe immédiat des idées et non pas des signes de sons, de mots. Aussi, par ce fait très-remarquable que ces signes ne sont liés à aucun son, on peut les lire dans toutes les langues. Chaque objet des connaissances humaines a son caractère propre, qui en est comme le portrait. Quelques caractères bien choisis suffisent pour peindre un fait, un raisonnement, une pensée, avec une force, une grâce, une énergie dont aucune langue n'est peut-être capable.

Un ancien missionnaire de la Chine définissait avec raison les caractères de la langue chinoise *l'alphabet des pensées humaines, l'algèbre pittoresque des sciences et des arts.*

CHAPITRE II.

PLAN DES CARACTÈRES CHINOIS,

ou

LES SIX RÈGLES DE LEUR FORMATION.

En chinois : Loŭ choŭ 六書, ou Loŭ ngŷ 六義.

1° Antiquité des règles de formation des caractères. — 2° De chacune d'elles en particulier, ou des six espèces de caractères chinois, savoir : *caractères figuratifs, caractères indicatifs, caractères combinés, caractères métaphoriques, caractères syllabiques, caractères inverses.* — 3° Classification synoptique des caractères chinois à l'époque de la dynastie des Sŏng. — 4° Exception à la règle des Loŭ choŭ. 5° Les Chinois ont entrevu assez distinctement l'alphabet. Pourquoi ils ne l'ont pas adopté.

I. — ANTIQUITÉ DES RÈGLES DE FORMATION.

Les plus anciens caractères chinois étaient des images et des symboles. Selon toute apparence, ils étaient en fort petit nombre. En se développant, les besoins de la société augmentèrent et firent créer de nouveaux signes.

Ici se dressait une difficulté immense. Comment varier convenablement ces images, ces symboles écrits, de manière à suffire à tous les besoins et sans tomber dans la confusion? Multiplier sans règle et sans mesure tous ces signes pour exprimer chaque espèce d'idée avec ses nuances, n'était-ce pas un malheur pour l'intelligence, un obstacle insurmontable à toute espèce de progrès? Comment les anciens Chinois ont-ils su éviter ce redoutable écueil?

Ils ont, avec une sagacité qui les honore, imaginé différentes combinaisons ou différentes classes au moyen desquelles un nombre restreint d'images, de symboles, pourrait suffire à représenter d'abord les objets sensibles et ensuite à exprimer, par figure, par métaphore, toutes les pensées, tous les souvenirs, toutes les idées que l'homme a besoin de retrouver et de communiquer. Au moyen de l'ingénieux système que nous allons exposer dans ce chapitre, la langue chinoise ne s'est pas seulement trouvée fixée à jamais, mais il est arrivé qu'elle est devenue la langue la plus riche, la plus imagée, la plus féconde qui existe peut-être sur la surface du globe. Sans doute, l'écriture chinoise a subi bien des révolutions, mais la forme extérieure, la figure, le contour des signes, en était seule atteinte. Le plan de formation des caractères a été constamment respecté dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. A-t-on besoin, en Chine, d'un signe nouveau pour exprimer un objet sensible, auparavant inconnu, une modification même d'idée, ce nouveau signe sera promptement formé et le sera sur le plan des anciens caractères. L'homogénéité la plus parfaite règne ainsi dans la langue écrite, au moyen de ce système uniformément employé. Peu de langues jouissent d'un semblable bénéfice. La langue française, comme beaucoup d'autres, est un mélange hétérogène de langues et de dialectes perdus. Si elle s'enrichit de mots nouveaux, ces mots sont dus, la plupart du temps, au caprice des écrivains et introduits d'une langue étrangère. Tout en acquérant ces mots nouveaux, elle perd d'autant ce beau cachet de simplicité, de naïveté, de candeur, et surtout de noblesse, qu'on lui trouve dans ses premiers écrivains.

Quelques auteurs chinois donnent une haute antiquité au système des règles de formation des caractères. Ils l'attribuent au monarque **Foü-Hy 伏羲**. Quoi qu'il en soit du véritable auteur de ces règles (1), ce qui paraît évident, c'est que le célèbre auteur du *Dictionnaire chō ouên 說文* est le premier qui ait fait usage d'une manière très-claire de ces règles pour la formation des caractères. Il est surtout le premier qui ait marqué avec soin la nature de chacune de ces règles.

(1) Le **Tcheōu lÿ** ou *Livre des rites* de la dynastie **Tcheōu**, que l'on croit composé vers l'an 1109 avant notre ère, parle clairement de ces six règles de formation des caractères et dit qu'on les enseignait aux enfants du Royaume.

Ces règles, au nombre de six, portent en chinois le nom de **Loũ choũ 六書**, c'est-à-dire : *six règles*. Tous les caractères de la langue chinoise se groupent donc sous six chefs ou six catégories. Il est très-important de se faire une juste idée de ces six règles pour ne pas se livrer, comme l'ont fait un bon nombre de savants, à des appréciations de fantaisie sur la langue chinoise. Les caractères qui composent chacune de ces six classes n'ont pas été formés en même temps, mais *successivement*. C'est ce qui explique la bizarrerie de la classification de certains signes, introduits plus tard dans certaines catégories.

Voici les noms que l'on donne, en français, aux six règles, ou aux six espèces de classes des caractères chinois :

- 1^{re} classe. — *Les caractères figuratifs*, ou Siàng hín 象形.
- 2^e id. — *Les caractères indicatifs*, ou Tchè sé 指事.
- 3^e id. — *Les caractères combinés*, ou Houý ý 會意.
- 4^e id. — *Les caractères métaphoriques*, ou Kià tsiö 假借.
- 5^e id. — *Les caractères syllabiques*, ou Hín chên 形聲.
- 6^e id. — *Les caractères retournés ou inverses*, ou Tohouàn tohou 轉主.

II. — DE LA FORMATION DES CARACTÈRES.

§ 1^{er}. — PREMIÈRE RÈGLE.

Des caractères figuratifs.

La première règle de la formation de l'écriture chinoise consiste à *figurer la forme de la chose exprimée*. Cette manière de figurer la forme se désigne, en chinois, sous le nom de Siàng hín 象形. Nous donnons en français aux caractères de cette classe le nom de *caractères figuratifs*. Ils sont, en effet, comme une véritable peinture, comme de véritables images des objets sensibles, des symboles simples des idées. Ce mode est le premier qui a dû se présenter à l'esprit de l'homme pour exprimer ses idées par l'écriture : aussi le trouve-t-on en usage chez tous les peuples les plus anciens. Toutefois, si ce mode est le plus simple, le plus naturel, le plus direct, on ne peut disconvenir qu'il ne soit imparfait et d'une pratique difficile. Cette classe de caractères mérite d'être étudiée avec soin, parce qu'elle renferme en germe et en principe toutes les autres. Ses figures, ses images, sont comme la matière première qui a servi à faire les autres caractères, notamment ceux de la deuxième classe, qui se les approprie d'une manière ingénieuse. Cette première classe de caractères n'est pas aussi nombreuse qu'on serait porté à le croire, puisqu'elle ne compte guère qu'environ 608 caractères.

Quant aux choses spirituelles, comme l'âme; aux choses abstraites, comme la beauté; aux choses intellectuelles, comme les nombres; aux choses morales, comme le bien et le mal, on les représentait métaphoriquement, allégoriquement, indirectement, en tant que signes de l'idée qu'on y attachait par convention, par analogie, par l'usage. Il est curieux de voir que tous ces symboles, tracés d'après les objets sensibles, ont du rapport avec ce qu'ils signifient. Ainsi la figure de cœur, qui est le symbole de l'affection, de l'amour, a une certaine analogie avec l'idée spirituelle attachée à ce signe.

Les caractères suivants, mis en parallèle avec les caractères modernes, donneront une idée de cette première catégorie de caractères, les plus anciens de la Chine.

	FORMES ANTIQUES		FORMES MODERNES	
	ou		ou	
	Koù ouên 古文.		Kiây choū 諧書.	
SOLEIL.			日	jě.
LUNE.			月	yuě.
PLUIE.			雨	yù.
AURORE.			旦	tàn.
FEU.			火	hò.
EAU.			水	choùy.
MONT.			山	ohān.
BRANCHE.			枝	tchē
RIZ.			米	mý.
LION.			獅	sē.
TIGRE.			虎	hoù.
ÉLÉPHANT			象	siàng.

龠

Yö.

鬯

Toháng.

女

Nià.

几

Ký.

鬲

Lý.

子

Teò.

口

Kán.

鬼

Koüy.

宀

Mièn.

刀

Taò.

魚

Yü.

寸

Tsén.

力

Lý.

鳥

Niào.

小

Siaò.

勺

Paò.

鹵

Loù.

尢

Quáng.

匕

Pý.

鹿

Loù.

尸

Ché.

匚


Fáng.

FORMES ANTIQUES

FORMES MODERNES




ou





ou

 K'ou ouèn 古文.

Kiây ch'ou 諧書.

CHEVAL.		馬	mà.
BÉLIER.		羊	yáng.
CHIEN.		犬	kiuèn.
OISEAU.		鳥	niào.
VOLER.		飛	feÿ.
HIRONDELLE.		燕	yên.
POULE.		鷄	kÿ.
POISSON.		魚	yû.
DRAGON.		龍	lông.
TORTUE.		龜	kouÿ.
SERPENT.		蛇	ohě.
TÉTARD.		黽	mông.
SCORPION.		節	tchâÿ.
COQUILLE.		貝	peÿ.
MAIN.		手	cheou.
GRIFFE.		爪	tchào.
ŒIL.		目	moÿ.
NEZ.		鼻	pÿ

	FORMES ANTIQUES		FORMES MODERNES
	<i>ou</i>		<i>ou</i>
	Kou ouên 古文.		Kiây choy 諸書.
BOUCHE.		口	keou.
MAMELLE.		乳	joü.
CŒUR.		心	sin.
TOIT.		山	miên.
FENÊTRE.		聽	tsäng.
JARDIN.		園	yeou.
TREILLAGE.		冊	tsé.
CHARIOT.		車	tchëy.
VASE.		燭	tsiö.
TRÉPIED.		鬲	ly.
VASE POUR LE SACRIFICE.		鼎	tin.
VASE POUR LE VIN.		壺	hou.
HACHE.		斧	foü.
HACHE.		戚	tsÿ.
CLOU.		釘	tin.
CROCHET.		鈞	keou.
CAGE.		籠	long.
PLAT.		盤	pän.

	FORMES ANTIQUES		FORMES MODERNES	
	ou		ou	
	Koù ouên 古文.		Kiây choē (書諧)	
ARC.			弓	kōng.
FLÈCHE.			矢	tohè.
ANNEAU.			環	houân.
BOULE.			丸	ouân.

Les inventeurs d'une semblable écriture n'ont pas tardé à sentir la pénurie, le vide de ce mode de représenter les pensées humaines. L'imperfection du système se faisait surtout sentir, dès qu'on voulait désigner autre chose que des objets naturels, visibles et palpables. Aussi a-t-on promptement fait un pas en avant, en groupant, par exemple, deux ou plusieurs objets naturels pour indiquer une idée qu'il eût été impossible de peindre autrement. Tel est le but de la deuxième règle qui suit.

§ 2. — DEUXIÈME RÈGLE OU DEUXIÈME ESPÈCE DE CARACTÈRES,

savoir :

Caractères indicatifs.

La deuxième règle consiste à faire *indiquer par les signes la chose que l'on a vue*. Ces caractères portent le nom de Tchè sé 指事 (indiquant la chose). Ce genre de caractères se forme par une addition de quelques traits, faite à la figure, au symbole primitif, qui met la chose sous les yeux. Par exemple, le caractère Siào 小, *petit*, placé sur le caractère Tá 大, *grand*, signifiera *pyramidal, terminé en pointe*, ou Tsiên 尖. La ligne simple — marque l'*unité*; la ligne rompue — —, ce qui est divisé.

Ces caractères font connaître : 1° les objets qui n'ont pas de forme, comme les noms de nombre *un, deux, trois, etc.*; 2° ils indiquent la qualité, la propriété d'une chose ou la chose elle-même; 3° ils expriment les rapports de position ou de forme, comme *en haut, en bas, le milieu*; 4° tous les caractères arbitraires, destinés à représenter ce qui n'a pas de figure, font spécialement partie de cette catégorie. Les lettrés chinois regardent cette classe de caractères

comme ingénieusement inventée. Ces caractères ont, en effet, un sens étendu ; ils représentent ce qu'ils signifient, indépendamment de toute idée antérieure, de quelque manière qu'ils soient placés. Pourtant les caractères de cette classe sont peu nombreux.

En voici des exemples :

Un point placé sur une ligne horizontale veut dire *en haut, au-dessus, supra*.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 上 oháng.


Un point placé au-dessous d'une même ligne exprime l'idée de *en bas, au-dessous, infra*.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 下 hiá.

Le milieu est représenté par une ligne verticale qui traverse un cercle.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 中 tohông.

Un triangle superposé désigne un *tas, un monceau*.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 疊 tié.

Pour exprimer l'idée d'*enfiler*, on dessinait deux anneaux, traversés par une ligne droite, qui représente le fil.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 穿 tohouân.

L'action de tirer les flèches se dessinait ainsi.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 射 ohé.


Deux carrés placés à côté l'un de l'autre indiquaient le voisinage.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 隣 lín.


Pour exprimer le tonnerre, les Chinois dessinaient quatre roues, jointes par des lignes en zigzag.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 雷 louf

Le blanc était désigné par un *œil qui louche*; de sorte que l'on n'en voyait presque que le blanc.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 白 pō.

Pour exprimer l'idée de regarder, d'examiner avec soin, on réunissait deux yeux.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 睞 .

Le soleil et la lune indiquaient une brillante clarté.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 明 mīn.

Les perdrix et les faisans étaient représentés par le signe *oiseau* et celui de *flèche*; car on tue ces oiseaux à coups de flèche.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 雉 tohè.


Un casque militaire indiquait les vassaux de l'empereur.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 臣 tohén.

Le matin fut indiqué par le soleil faisant descendre la rosée.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 早 tsào.

Pour exprimer l'idée de mourir, mort, tuer, les Chinois dessinaient une urne sépulcrale.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 殮 f.

Le *principe, la vertu du Ciel*, était figuré par le caractère 吉 kǐ, bonheur, que l'on plaçait dans un vase.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 飢 jī.

Le *principe, la vertu de la terre*, était, au contraire, exprimé par le caractère 凶 hiōng, malheur, infortune, également renfermé dans un vase pareil.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 飢 yūn.

L'idée de *descendant, descendance*, fut représentée par un enfant suspendu à une chaîne.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 孫 sên.

Le sentiment de la compassion fut peint par un cœur surmonté de deux traits horizontaux, qui signifient deux, pour marquer l'idée de sentir les peines d'un autre cœur.

SIGNE ANCIEN :  SIGNE MODERNE : 仁 jên.







3. — TROISIÈME RÈGLE OU TROISIÈME ESPÈCE DE CARACTÈRES,

savoir :

Caractères combinés.

La troisième règle consiste à réunir deux caractères pour exprimer une chose qu'ils ne signifient ni l'un ni l'autre, pris séparément. Leur nom chinois Hò tohè 合指意 ou Hoúy 會意 signifie : *jonction d'idée* ou *idée combinée*. Le rapprochement de ces deux caractères constitue un sens nouveau et souvent très-ingénieux. Ainsi, le caractère *bouche*, Keou 口, mis à côté de celui de *chien*, Kinên 犬, signifiera *aboyer*, Fef 吠; le signe de *maladie*, Tsý 疒, avec celui de *parole*, Yên 言, indiquera quelqu'un qui ne peut parler. L'image de *feu*, Hò 火, avec le caractère de *beaucoup*, Tô 多, dénotera un grand incendie. Le caractère *homme*, Jên 人 placé sur un *champ*, Tiên 田, voudra désigner un *village*. Un *homme*, Jên 人, sur une *montagne* donnera le sens d'*ermite*, Siên 仙. La *bouche*, Keou 口, avec un *oiseau*, Niaò 鳥, voudra dire le *chant*, Min 鳴. Le signe *oreille*, Eâl 耳, joint à celui de *porte*, Mên 門, signifiera *entendre*, Ouén 聞. Le signe de *l'eau*, Chouy 水, joint à celui d'*œil*, Moü 目, dénotera les *larmes*, Louy 淚. Deux arbres réunis indiqueront une *forêt*, Lin 林. Le *soleil*, Jé 日, joint au caractère de la *lune*, Yuë 月, voudra dire *lumière, clarté*, Min 明, tant au physique qu'au figuré. Sín 信, *foi, fides*, est composé de Jên 人, *homme*, et de 言 Yên, *parole*. Oü 武, *guerrier*, est composé de Kô 戈, *arme*, et de Tohé 止, *celui qui va à pied*.

Voici un autre exemple avec les anciens caractères en regard.

	Lumière.	Ermite.	Forêt.	Chant.	Larme.	Femme.
FORMES ANCIENNES. —						
FORMES MODERNES. —	明	仙	林	鳴	淚	婦
	Min.	Siên.	Lin.	Min.	Louy.	Foú.

Cette classe de caractères est une des plus abondantes et des plus pittoresques. Tout préjugé mis à part, on ne peut s'empêcher d'admirer une manière aussi simple et aussi sublime de peindre les pensées. Aussi M. Abel Rémusat fait-il remarquer qu'un bon nombre de caractères de cette classe fournirait matière à des considérations philosophiques fort intéressantes.

Ajoutons qu'on emploie généralement les caractères de cette troisième classe pour exprimer les idées générales, les idées abstraites. Ses caractères composés supposent la connaissance d'un rapport des images, des symboles dont ils sont formés. Ils représentent moins les choses qu'ils ne les indiquent, en réveillant l'idée de ce rapport, soit naturel, soit conventionnel.

§ 4. — QUATRIÈME RÈGLE OU QUATRIÈME ESPÈCE DE CARACTÈRES,

dits :

Caractères métaphoriques.

Cette quatrième règle consiste à détourner les caractères de leur sens propre pour les employer dans un sens figuré. De là le nom bien choisi de cette classe de signes : **Kià tsïé 假借**, qui veulent dire *emprunter*. On emprunte, en effet, ces figures des objets matériels pour les appliquer par analogie à des choses immatérielles ou à des idées abstraites.

Cette classe a ouvert un champ presque sans bornes à la multiplication des caractères chinois. On peut dire qu'elle renferme, à elle seule, toutes les autres classes de caractères; car presque toutes les images, les figures des choses sensibles, entrent dans cette classe et y deviennent de vraies métaphores. Le célèbre ouvrage **Chō ouên 說文** dit avec raison que, sans la connaissance de la règle du **Kià tsïé 假借**, on ne peut entendre les livres sacrés ou les **Kin 經**, qui sont, en effet, d'un style brillant, mais tout rempli de figures et surtout de métaphores.

On rencontre donc dans cette catégorie : 1° toutes les images qui passent du sens propre au sens figuré. Ainsi le *soleil*, **Jé 日**, à côté de la *lune*, **Yué 月**, veut dire au figuré : *lumière, éclairer*, **Min 明**. Le caractère **Sin 心**, *cœur*, devient *pensée, sentiment*; 2° tous les caractères qui, de leur sens primitif, passent à un deuxième ou troisième sens. Par exemple : les caractères qui signifient *âme, force, repos*, etc., quand ils passent du sens physique au sens moral; 3° tous les caractères qui, par analogie, reçoivent une nouvelle extension de sens. Ainsi, pour désigner une femme bien élevée, on dira *une femme de mandarin*.

Cette classe de caractères donne à la langue chinoise une force, une vivacité, un coloris, un air de vie qu'aucune langue du monde ne possède peut-être au même degré. Un seul caractère y fait souvent toute une image, y exprime toute

une pensée, avec de nombreux détails de nuances. C'est comme un tableau en petit. En vertu de cette quatrième règle du Kià tsî, un caractère est pris quelquefois pour un autre; il est choisi pour exprimer un nom propre, un nom détourné à un sens allégorique, métaphorique, ironique, poussé même parfois jusqu'à l'antiphrase, en lui donnant un sens tout opposé à celui où il est employé ailleurs. M. Pauthier fait remarquer avec raison que cette classe de caractères est très-importante à bien connaître pour l'intelligence des sciences abstraites.

En Chine, on ne dit pas que l'Empereur est mort, mais qu'il s'est *écroulé*, Pōng 崩. Ce caractère figure, comme on le voit, une montagne très-élevée qui tombe dans un abîme. Ce caractère présente une image frappante et fait tableau. Le caractère *flatter*, Tièn 諂, est composé du caractère *langue* et du caractère *lécher*, comme qui dirait *lécher avec des paroles*. Au moyen de cette classe de caractères, les Chinois ont, au dernier degré, le talent d'envelopper leurs pensées d'un voile plus ou moins épais, de ne dire que ce qu'ils veulent, et même de ne laisser entrevoir de leur pensée que ce qu'il leur convient. Un ancien missionnaire de la Chine ajoute ici, avec beaucoup de sagacité, que ceci n'a pas dû médiocrement contribuer à donner aux Chinois ce génie flexible, tortueux, qui les distingue essentiellement et qui en fait les premiers diplomates du monde.

« Dans les quatre classes précédentes les caractères représentent les objets « d'une manière plus ou moins pittoresque, expriment les idées d'une manière « plus ou moins ingénieuse; mais ils n'ont aucun rapport avec les sons; tout « y parle aux yeux et rien n'en détermine la prononciation. Ce sont des signes « d'idées et non de mots; ils sont indifférents à toute articulation; on peut les « nommer dans toutes les langues du monde, c'est-à-dire, y appliquer les mots « radicaux du premier idiome que l'on voudra, aussi bien que ceux de la langue « chinoise. Si l'on voulait faire une langue universelle, on adopterait cette « classe de caractères (1). »

§ 5. — CINQUIÈME RÈGLE OU CINQUIÈME ESPÈCE DE CARACTÈRES,

dits :

Caractères syllabiques ou idéo-phonétiques.

Cette règle consiste à réunir la forme au son. On donne aux caractères de cette classe le nom de Kiây yn 諧音, ou celui de Kiây chên 諧聲, c'est-à-dire, *figuratif du son, de la voix*.

(1) Rémusat : *Remarques sur quelques écritures syllabiques.*

Avec l'écriture chinoise, on pouvait bien exprimer les images sensibles, les objets génériques; mais il eût été fort difficile, pour ne pas dire impossible, de bien établir la distinction des espèces, des variétés, des nuances d'objets ou d'idées. Tenter une semblable entreprise avec le système déjà adopté et auquel on ne pouvait plus renoncer, eût été se jeter dans un vrai labyrinthe; car il aurait fallu multiplier sans fin le nombre des images et des symboles. Les Chinois, avec cette habileté qui les distingue, eux qui, d'une langue en apparence pauvre, ont fait une langue très-riche, imaginèrent une combinaison très-simple qui les mettait à deux doigts de la découverte d'un alphabet. Cette combinaison, dit M. Rémusat, fait honneur à leur bon esprit. Ils ont senti le péril et ont su l'éviter.

Cette combinaison a consisté à placer à côté du signe figuratif et générique un autre caractère dont la prononciation est supposée généralement connue. Ce caractère, ajouté de la sorte au signe figuratif, a sa signification propre; mais ici on en fait abstraction, on l'en dépouille pour ne conserver que le son ou la valeur phonétique. Par exemple, le signe Lÿ 里 veut dire lieu, *leuca*, *stadium*; si on l'ajoute au signe générique de poisson, on aura le signe suivant : 鯉, qui se prononce Lÿ et qui désignera une espèce spéciale de poisson, *la carpe*. On le voit, le caractère 里 n'a plus ici que sa valeur phonétique. Le caractère Moù 木, *arbre*, si on lui adjoint, par exemple, celui de Pë 白, *blanc*, on aura Pë 柏, *arbre-cyprès*, etc. Si à côté du caractère générique d'oiseau, Niào 鳥, on place le signe Ngò 我, on aura le signe composé Ngò 鶉, qui désigne l'*oie*. Le signe Ngò 我 perd ici sa signification propre. Toutes les espèces de poissons connues des Chinois sont désignées par le même procédé. Cet ingénieux artifice de combinaisons a permis aux Chinois d'exprimer les noms d'oiseaux, d'animaux, de végétaux, de minéraux et une foule d'autres qu'il eût été impossible de peindre figurativement. Il y a même plus. Les Chinois, par le même artifice, ont réussi, non-seulement à exprimer les genres, les espèces, etc., mais encore les qualités ou les défauts de ces objets. Ainsi Pá 駟 est composé du caractère *cheval*, Mǎ 馬, et du chiffre huit, Pā 八. Il veut dire un cheval âgé de huit ans. Le caractère Sīn 駢 est composé du caractère *cheval*, Mǎ 馬, et de l'adverbe Sīn 先, *anted*. Il veut dire un cheval qui devance les autres à la course. Le caractère Jē 駢 est composé de celui de *cheval*, Mǎ 馬, et du signe Jē 日, *soleil*. Il veut dire un cheval très-habile à la marche. — Ainsi pour une foule d'autres caractères, appartenant à cette classe. Toutefois, ce qui semblera plus étonnant encore, c'est que les Chinois soient parvenus également à exprimer, par ce procédé, les idées métaphoriques. Aussi un sinologue a-t-il cru pouvoir donner à cette classe de caractères le nom de caractères idéo-phonétiques, nom qui leur convient

véritablement. L'auteur du *Chō ouên* dit : « L'art d'écrire a ses limites; les objets de nos connaissances n'en ont pas; comment les caractères pourraient-ils embrasser tous les détails? Il a fallu imaginer le *Kiaŷ yn* 諧音 « pour étendre la sphère des caractères, en peignant non plus les images, mais les choses. Cependant la figure ou l'image du genre domine toujours, celle du son change la signification, et la signification ne change pas le son. »

Tous les vrais sinologues admirent ici la sagacité des Chinois. Les philologues européens rendent pareillement hommage au génie chinois qui a su inventer, avec peu de signes radicaux, un aussi grand nombre de caractères idéographiques. Et pourtant, par une inconséquence étrange, ils finissent par dire que les Chinois n'ont pas eu assez d'esprit ni assez de pénétration pour arriver jusqu'à l'alphabet dont les lettres n'indiquent que les sons.

Les anciens Chinois employaient certains caractères comme purs signes d'un son syllabique : 1° pour les noms de personnes et de lieux; 2° pour les liaisons et conjonctions par des particules; 3° pour distinguer par des finales les verbes des adjectifs. Ces particules, ces conjonctions, ces finales, ne sont ni plus ni moins qu'une espèce d'écriture syllabique commune. Dans leurs dictionnaires, les Chinois, pour indiquer le son et le ton d'un caractère, se servent aujourd'hui de caractères qui n'ont, dans le cas donné, que le *son phonétique*. Dans le feu de la composition, un lettré qui a oublié un caractère propre en substitue un quelconque, purement tonique, jusqu'à ce qu'il se souvienne du véritable.

L'écriture chinoise et la langue, étant demeurées monosyllabiques, sont demeurées attachées aux antiques symboles; tandis que les langues qui sont devenues polysyllabiques sont passées naturellement à l'écriture alphabétique.

Toutefois, il faut l'avouer, ce système, malgré ce qu'il a d'ingénieux, a été entaché d'un défaut regrettable. On aurait dû déterminer, fixer un nombre limité de caractères *phonétiques* et employer toujours la même phonétique pour exprimer le même son. De la sorte, on aurait peut-être concilié les avantages de l'écriture figurative et de l'écriture alphabétique. Malheureusement le choix des signes phonétiques a été laissé au caprice, à l'arbitraire des lettrés. Il en est résulté un désordre inévitable, celui d'une confusion dans cette même série de caractères. Néanmoins les Chinois possèdent, dans cette cinquième classe, la première ébauche d'un véritable alphabet.

Cette cinquième classe de caractères est incomparablement la plus nombreuse, puisqu'elle comptait, au temps de la dynastie *Sóng* (de 960 à 1200 de J.-C.), environ 22,810 caractères, ainsi analysés, sur le chiffre total de 24,235 caractères environ, que l'on comptait alors.

§ 6. — SIXIÈME RÈGLE OU SIXIÈME ESPÈCE DE CARACTÈRES,

dits :

Caractères retournés ou inverses.

La sixième règle consiste à *tourner les caractères dans un sens opposé*; en chinois : Tohouàn tohou 轉主, c'est-à-dire : *inversion et développement*.

Dans les caractères de cette classe, on étend le sens primitif du signe ou bien l'on en fait des applications détaillées. Ainsi cette classe se compose de deux espèces de caractères : 1° de ceux qui sont composés des mêmes symboles, mais différemment combinés, l'un étant ici à gauche, ailleurs à droite; en haut dans celui-ci, en bas dans celui-là, afin de varier son acception; 2° des caractères dont le sens propre est étendu à tous ceux qui en découlent : ainsi Chén 聖 veut dire *sainteté, saintement, sanctifier*, etc; celui de Mìn 命, *Providence, loi, destinée, ordonner*, etc.

FORMES ANCIENNES. — 𠄎 𠄏 𠄐 𠄑 𠄒 尸
gauche, droite, debout, couché, homme, cadavre.

FORMES MODERNES. — 左 右 正 乏 人 尸

Ces six classes ou six règles de caractères chinois (Loù choū 六書) reçoivent encore le nom de Tsaō tsé tohè pèn 造字之本. C'est-à-dire : *Éléments ou source des caractères*.

Si les caractères chinois, qui sont en usage aujourd'hui, avaient tous été disposés et construits, quant à la pensée-mère, selon les six règles ci-dessus, il est certain que l'on pourrait en déduire bien des faits précieux pour l'histoire, pour la connaissance des anciennes coutumes de la Chine. Malheureusement les sectes philosophiques de la Chine, surtout celle de Fouï, c'est-à-dire des Bouddhistes, ont introduit de nombreux éléments de confusion dans l'écriture chinoise, en multipliant, d'une manière regrettable, et souvent d'une façon arbitraire, les signes de la langue.

Cependant les amateurs de l'antiquité chinoise, entre autres l'écrivain Tohén tsiao 鄭樵, qui vivait sous la dynastie Sóng, donne, dans son ouvrage Tóng tohè 通志, la classification synoptique suivante des caractères chinois, traduite en français par M. G. Pauthier, auquel nous l'empruntons :

III. — CLASSIFICATION DES CARACTÈRES CHINOIS A L'ÉPOQUE
DE LA DYNASTIE DES SÓNG

1^{re} Classe. — Caractères figuratifs.

1° *Exactement formés.*

1. —	Figures des choses célestes.	8
2. --	— des montagnes et des rivières.	30
3. —	— des hameaux et des bourgades.	14
4. —	— des plantes et des arbres.	45
5. —	— des choses relatives à l'homme.	123
6. —	— des oiseaux et des quadrupèdes.	75
7. —	— des reptiles et des poissons.	23
8. —	— des choses concernant les esprits.	2
9. —	— des ustensiles de ménage.	87
10. —	— des vêtements.	15

2° *De formation détournée.*

1. —	Caractères figurant l'apparence, l'attitude.	44
2. —	— les nombres.	14
3. —	— la position.	11
4. —	— le souffle, l'évaporation.	15
5. —	— le son.	13
6. —	— la dépendance.	2

3° *De formation complexe.*

1. —	Caractères dont la forme comprend le son.	50
2. —	— — — — le sens.	37

Total : 588

2^e Classe. — Caractères indicatifs.

1. —	Caractères de formation régulière.	78
2. —	— comprenant le son, la forme, le sens.	29

Total : 107

3^e Classe. — Caractères combinés.

1. —	Caractères de formation régulière.	698
2. —	— — successive.	42
		Total : 740

4^e Classe. — Caractères métaphoriques.

1. —	Caractères dont le sens détourné est identique avec le son. . .	35
2. —	— dont la prononciation synonyme est empruntée, le sens ne l'étant pas.	45
3. —	— dont le sens est emprunté, la prononciation restant la même.	208
4. —	— dont la prononciation analogue est empruntée, le sens ne l'étant pas.	133
5. —	— dont la prononciation est empruntée à cause du sens.	25
6. —	— dont la métaphore est prise d'une autre métaphore.	45
7. —	— — est empruntée à des expressions diverses.	40
8. —	— métaphoriques de cinq prononciations.	5
9. —	— dont la métaphore est empruntée de trois vers.	3
10. —	— — est prise des dix jours.	10
11. —	— — des douze constellations.	12
12. —	— — des expressions provinciales.	9
13. —	— dont le sens général est donné par une prononciation analogue sans être métaphorique.	30
		Total : 600

5^e Classe. — Caractères syllabiques ou idéo-phonétiques.

1. —	Caractères régulièrement formés et dont on peut retrouver l'origine.	21,341
2. —	— formés par diverses modifications.	467
		Total : 21,808

6^e Classe. — Caractères inverses.

1. —	Caractères où le sens domine.	50
2. —	— où le son domine.	20
3. —	— ayant leurs éléments constitutifs entrelacés et le groupe phonétique séparé.	214
4. —	— ayant leurs éléments constitutifs entrelacés et le sens séparé.	48
	Total :	332

RÉSUMÉ :

Première classe :	588
Deuxième classe :	107
Troisième classe :	740
Quatrième classe :	600
Cinquième classe :	21,808
Sixième classe :	332

TOTAL GÉNÉRAL DES SIX CLASSES : 24,175

IV. — EXCEPTION A LA RÈGLE DES LOÛ CHOÛ.

Certains caractères chinois, mais en petit nombre, font exception à la règle des LoÛ choÛ. Ils ont été composés à cause de certains usages locaux, de certaines traditions que l'on a voulu, sous cette forme, conserver à la postérité.

Ainsi, le caractère Juèn 閏, ou *lune intercalaire*, qui revient sept fois en dix-neuf ans pour accorder les années solaires avec les années lunaires, se forme, comme on le voit, par le caractère Mén 門, *porte*, au milieu duquel est le caractère Ouáng 王, ou *roi, rex*. C'est qu'autrefois à la lune intercalaire l'Empereur se tenait à la porte du temple pour faire le sacrifice, au lieu d'entrer dans le temple comme pour les autres sacrifices.

Le caractère Tchâ 𦉳, qui signifie *écrire, broder*, est composé de trois caractères, qui sont : Taō 刀, *couteau*, Hô 合, *union*, et TohoÛ 竹, *bambou*. La raison est qu'autrefois on gravait les caractères avec un burin sur des planchettes de bambou qu'on liait les unes aux autres.

Le caractère Tin 鼎, *vase*, signifie également *renouveler*. A chaque changement de dynastie, on fondait de nouveaux vases ou de nouveaux 鼎 Tin pour la cérémonie des ancêtres.

Le caractère Tohouân 船, *barque, vaisseau*, est composé des signes *vaisseau, bûche*, et du nom de nombre *huit*. Selon certains auteurs, cela ferait allusion au nombre des personnes dans l'arche.

Le caractère Yèn 沿, *eau, bouche, huit*, veut dire une navigation heureuse.

Le caractère LAn 婪, *convoiter*, est composé du caractère Moù 木, *arbre*, répété, et d'une femme au-dessous.

Le caractère Ouâng 妄, *perdre, mensonge, faux témoignage*, est composé de Ouáng 亡, *se cacher, mourir*, et de Niù 女, *femme*.

Le Dictionnaire Chō ouên 說文 et le Loũ choũ tsâh ouên 六書精渥 sont remplis de l'explication de ces caractères, qui font allusion à des usages anciens. Toutefois, il ne conviendrait pas, comme l'ont fait certains savants, peu versés dans la science chinoise, de donner ici carrière à sa propre imagination pour trouver dans les caractères chinois ce qui n'y est pas, ce que les anciens philologues de la Chine n'y ont pas vu eux-mêmes.

V. — LES CHINOIS ONT ENTREVU L'ALPHABET.
POURQUOI ILS N'Y SONT PAS ARRIVÉS.

Des six classes de caractères chinois, une seule fait *pressentir* la découverte de l'alphabet. C'est la cinquième classe, dite : classe des caractères *syllabiques*, ou *phonétiques*, Hîn chên 形聲. Plus on considère la formation des caractères de cette cinquième classe, plus on est convaincu que les Chinois, en la créant, ont dû entrevoir la possibilité d'un alphabet. Ils n'en étaient plus qu'à deux doigts. L'histoire *approfondie* de la formation et des révolutions de la langue écrite des Chinois nous est encore inconnue. La formation de cette cinquième règle est tellement en dehors des idées chinoises, qui ont présidé à la création des autres règles, que l'on peut l'attribuer, sans témérité, au besoin vivement senti d'une méthode plus simple, d'un alphabet, en un mot. L'auteur de cette invention n'aura peut-être pas pu faire prévaloir son idée.

Dans cette cinquième classe, en effet, les caractères ont un son purement *syllabique*, ou *phonétique*, un son *de pure convention*, au rebours des autres classes. Les noms de plantes, d'oiseaux, d'insectes, d'animaux, de minéraux, etc.; les noms des meubles, des habits, etc., etc., appartiennent tous à cette classe. Chacun d'eux est composé, au moins, de deux signes; le premier est celui de la famille, du genre; le deuxième ne sert qu'à donner l'espèce et le son. Ceci est de pure convention. Ainsi, une carpe, en chinois, s'écrit Lỳ 鯉. On voit là deux signes conjoints. Celui de gauche est le signe générique de poisson; l'autre perd ici sa signification propre, qui est *lieue, stadium*, pour ne donner que le son ou la phonétique Lỳ. Chaque caractère exprimant un poisson est formé de la même manière. Le caractère de droite joue un rôle purement phonétique. Tous les caractères de cette cinquième classe sont mieux goûtés par les Européens qui, non-seulement y sentent l'alphabet en germe, mais y trouvent la classification ingénieuse des objets spéciaux en différentes familles, comme chez nous dans l'histoire naturelle.

En se développant, selon les besoins de la société, la langue s'est enrichie

d'une foule de particules *conjonctives* et *inales*, qui, en réalité, sont de *vraies*, de *pures phonétiques*. La création de ces particules conduisait encore à la découverte d'un alphabet. Mais un autre besoin devait y pousser encore plus énergiquement. Les Chinois, depuis leur départ de la Boukarie vers les régions de l'Est, ont absorbé et vaincu une foule de peuplades. Une fois vainqueurs et paisibles possesseurs de ces contrées, ils ont porté ensuite leurs armes jusqu'à la mer Caspienne. Au premier siècle de l'ère chrétienne, les Chinois avaient encore la domination de tous ces pays conquis. Or, pour exprimer les noms de lieux, ceux des peuples qu'ils avaient soumis ou visités, les choses et les objets de ces mêmes pays, les Chinois ont été obligés d'employer des caractères, *comme purs signes d'un son syllabique* ou *phonétique*, ne pouvant exprimer d'une autre manière les nouveaux objets qu'ils découvraient et dont ils ignoraient la signification intime, les usages propres, les qualités ou vertus particulières, etc. Ils ont, pour ce motif, employé deux, et souvent trois caractères pour désigner un seul objet ou un seul nom de lieu. Les récits des pèlerins, des voyageurs chinois, dans les pays étrangers, sont remplis de noms de pays, et d'objets traduits de cette façon. Enfin, un autre besoin semblait conduire les Chinois jusqu'aux limites de la découverte de l'alphabet. La langue écrite s'étant enrichie d'une foule de signes, les Chinois, pour faciliter la prononciation, ou souvent aussi pour varier tantôt le son, tantôt le ton d'un caractère, écrivent en marge un caractère simple, connu, qui sert à indiquer le son et à marquer le ton du caractère que l'on a en vue, que l'on veut faire remarquer. Cette méthode est encore en usage aujourd'hui dans les livres élémentaires, destinés aux étudiants chinois.

Cet élément phonétique (1), introduit même assez largement dans la langue chinoise, sert aussi dans cet Empire à un usage assez singulier et que cette langue seule supporte probablement. Dans toute autre langue, un livre licencieux, immoral, à moins d'être écrit avec les mots d'un argot particulier, est compris de tous les lecteurs. Avec les caractères de la cinquième classe, les lettrés chinois ont trouvé le moyen d'écrire une espèce de langue cachée au vulgaire. Ainsi, à moins d'en avoir la clef, un livre chinois même très-licencieux sera, sans inconvénient, exposé en public. Le vulgaire ne comprendra nullement le sens que l'auteur peut avoir en vue.

Étant arrivés sur les limites de la découverte de l'alphabet, comment les Chinois n'ont-ils point franchi le pas qui les en séparait?

On en est réduit ici à des conjectures. La Chine a été de bonne heure l'Empire d'un grand peuple. Une révolution si fondamentale dans la langue devait

(1) Voir à l'Appendice le tableau des principales phonétiques de la langue chinoise.

rencontrer des difficultés presque insurmontables. Nous avons dit ailleurs que certains génies remarquables de la Chine, tels que Hiü-tohén, l'auteur du *Chō ouên*, avaient échoué complètement dans des entreprises de ce genre, malgré l'éclat de leur nom et malgré leur position officielle dans l'Empire.

Le monosyllabisme de la langue chinoise est étroitement lié aux signes primitifs de la langue; ces signes étaient presque tous, dans le principe, figuratifs, idéologiques. Les populations devaient être attachées à ces symboles, à ces images, qui leur semblaient naturelles, et devaient ainsi repousser les innovations.

Tous les philologues conviennent, du reste, que l'alphabet est moderne et qu'il dérive des langues hiéroglyphiques. Cadmus, personnage très-mythologique, comme chacun sait, que l'on suppose l'auteur de la découverte du premier alphabet, n'aurait vécu que vers l'an 1580 av. J.-C. L'alphabet, qui nous semble à nous une invention très-simple, très-naturelle et admirable, n'a donc été découvert que bien tard; ce qui prouve la difficulté que l'on a eue d'arriver à cette belle découverte.

CHAPITRE III.

I. HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS OPÉRÉES DANS LA FORME DE L'ÉCRITURE CHINOISE. — II. TABLEAUX D'ANCIENNES FORMES D'ÉCRITURE AVEC MONOGRAPHIE.

PREMIÈRE SECTION.

1° Causes de la conservation substantielle de la langue chinoise. — 2° Premières altérations dans la forme de l'écriture. — 3° De la plus ancienne écriture. — 4° Tentative de l'empereur Siüên-Ouâng pour ramener l'écriture à l'unité de forme. — 5° Tentative de Chè Houâng ty dans le même but. — 6° Invention des caractères dits : Lý choü. — 7° Invention des caractères Kiây choü. — 8° Essais du savant Hiü ché. Son beau *Dictionnaire Chō ouên*. — 9° Invention des caractères Tsaö. — 10° Invention des caractères Hin choü. Usage et beauté de ces caractères. — 11° Des trois principales causes de la multiplication des caractères chinois. — 12° Résumé des formes d'écriture ordinaire.

DEUXIÈME SECTION.

Spécimens de trente-deux formes antiques et curieuses de l'écriture chinoise, avec une monographie de chacune de ces formes.

PREMIÈRE SECTION.

I. — CAUSES DE LA CONSERVATION SUBSTANTIELLE DE LA LANGUE CHINOISE.

La Chine, avec sa vieille civilisation, semble comme coulée dans un moule de fer. L'immobilité paraît le caractère propre de ce vieil Empire, qui subsiste

au milieu des ruines, prêtes à disparaître de toutes les anciennes monarchies. Cependant, ce serait une erreur de croire que son langage, son écriture surtout, n'ont subi absolument aucune altération dans le cours des siècles. La langue chinoise est sans contredit, de toutes les langues de l'univers, celle qui a peut-être le plus échappé aux altérations, aux changements qui ont défiguré et souvent transformé la plupart des autres langues. La conservation *substantielle* de la langue chinoise est due à plusieurs causes : 1° au génie essentiellement traditionaliste et conservateur du peuple chinois ; 2° au respect, ou mieux encore au culte des Chinois pour l'écriture, qu'ils considèrent avec raison comme l'expression de l'intelligence sous une forme visible ; 3° à la nature même de l'écriture qui, étant idéo-phonétique, enchaîne comme à sa suite la langue orale ; 4° au petit nombre et à la brièveté des mots *primitifs*, *primordiaux* de la langue. Le nombre de ces mots ne dépasse pas le chiffre de quatre cents. La langue orale a peu varié. L'écriture a subi dans ses formes de nombreuses altérations, tout en demeurant *substantiellement* la même.

On a généralement, même dans le monde savant, les idées les plus inexactes sur la langue et sur l'écriture chinoises. Il est important qu'un jeune sinologue ne partage point ces préjugés et connaisse les différentes phases des *révolutions* successives opérées dans la forme de l'écriture chinoise.

II. — PREMIÈRES ALTÉRATIONS DANS LA FORME DE L'ÉCRITURE.

L'écriture chinoise était, dans le principe, toute figurative, toute symbolique. En reproduisant ces figures, ces symboles, chacun s'attachait naturellement à les tracer avec la plus parfaite ressemblance, à les rendre avec la plus entière fidélité ; aussi tantôt ce calligraphe ajoutait, selon son goût, un trait à un caractère, tantôt celui-ci modifiait un peu la forme d'un autre. C'est ainsi que les antiques formes s'altérèrent peu à peu. Toutefois, ces altérations ne portaient que sur la configuration extérieure des signes. Ceux-ci devenaient une image plus expressive, plus régulière, un symbole plus net, si l'on veut, selon l'habileté de la main qui l'avait tracé ; mais ils perdaient déjà plus ou moins leur cachet et leurs formes primitives. Malgré ces modifications, ces variantes, la composition intime du caractère demeurait la même. Aujourd'hui encore, l'œil exercé d'un lettré reconnaît sans peine, dans la plupart des caractères modernes, la forme antique, modifiée tant de fois dans le cours des siècles.

III. — LA PLUS ANCIENNE FORME D'ÉCRITURE.

La plus ancienne forme d'écriture chinoise connue porte le nom de Kouò ouên 古文 (1). Les six livres sacrés de la Chine, Loû kîn 六經, les œuvres

(1) Voir cette forme plus haut, page 14 et suivantes.

de Confucius, Kōng tsé choū 孔子書, le grand commentaire de Tsò kiedou mīn sur le Tohoūn tsieōu de Confucius 左丘明述春秋傳, ont été écrits dans cette antique forme d'écriture. Ces antiques caractères ont été recueillis dans le *Dictionnaire Chō ouēn* 說文, qui en donne l'explication.

Mais, outre l'écriture courante, on voyait déjà à cette époque primitive surgir des variantes de formes, comme on dirait chez nous *la gothique, la bâtarde, la ronde, la coulée*, etc. Ces formes particulières n'étaient employées que dans des cas exceptionnels; elles servaient d'ornement sur les vases, sur les cloches, sur les monnaies et autres monuments de ce genre. Ces diverses formes de l'écriture ne doivent pas en imposer. Qu'importe, en effet, que les lignes d'une image, d'un symbole, soient *ondées, pointues, crochues, terminées en pointe, aiguës en lame de couteau, allongées en goutte d'eau, tissues de plumes d'insectes, de serpents*, etc., dès que la *forme essentielle* demeure invariable et qu'un œil exercé la reconnaît aisément à travers tous ces ornements accessoires?

Les lettrés chinois, qui sont, en général, fort amateurs de l'antiquité, ont pris un soin particulier pour conserver ces vestiges des anciennes formes de l'écriture. Le célèbre Empereur Kiēn-Lōng a fait écrire son éloge de Moukden en 32 formes de caractères antiques. Nous donnons plus bas un spécimen curieux de ces formes anciennes, instructives au point de vue de la paléographie chinoise.

IV. — TENTATIVE DE L'EMPEREUR Siuēn-Ouāng POUR RAMENER L'ÉCRITURE A L'UNITÉ DE FORME.

L'histoire chinoise nous apprend que Siuēn-Ouāng 宣王, le onzième Empereur de la dynastie Toheōu 周, qui monta sur le trône vers l'an 827 av. J.-C., était un prince très-distingué par sa science et ses autres bonnes qualités. Ce monarque ne voyait pas sans une véritable douleur le désordre et la confusion qu'avait déjà engendrée la variété croissante des *formes de l'écriture*. L'unité d'écriture s'était plus ou moins bien conservée durant l'unité de l'Empire. Une fois l'Empire morcelé en duchés-pairies, la variété des formes de l'écriture avait pris de rapides accroissements. Chacun des princes feudataires avait voulu se distinguer de ses voisins, soit par la forme de ses monnaies, soit par celle de l'écriture. Les relations sociales en souffraient naturellement un grand préjudice. Malgré la difficulté d'arrêter ce désordre croissant et de rétablir l'unité de forme dans l'écriture, Siuēn-Ouāng, en prince éclairé, se décida à tenter l'entreprise. Le grand historiographe de la Cour avait alors une juste réputation de savoir et d'habileté. L'Empereur le chargea de *fixer la forme des caractères, de réduire leur nombre, et de déterminer ceux qui, à l'avenir, pourraient seuls avoir cours dans tout l'Empire.*

Cet historiographe, du nom de Tcheou 籀, secondé par les membres de son Institut, mit sans retard la main à cette grande entreprise. Il réduisit à quinze espèces les formes de caractères qu'il jugeait devoir être reçues plus facilement par les diverses provinces de l'Empire. Son ouvrage portait le titre de : Ché Tcheou ché ou piên 史籀十五篇. *Les quinze livres sur l'histoire des caractères, par l'historien Tcheou.* — Six chapitres de cet ouvrage précieux se sont perdus sous le règne de l'empereur Oû-Tý 武帝 (140-87 av. J.-C.).

L'Empereur Sinên-Ouâng soumit le travail de son ministre aux lettrés les plus habiles de la Cour. Après les avoir examinés lui-même avec un soin minutieux, il leur donna sa haute approbation. Voulant montrer publiquement tout le cas qu'il faisait du travail de son ministre Tcheou, non moins que son vif désir d'arrêter à tout jamais le désordre introduit dans la forme de l'antique écriture, il fit graver, avec ces caractères nouvellement choisis, des vers de sa composition, sur dix grands tambours de marbre. Neuf de ces tambours sont encore conservés au collège impérial de Pékin (Kouë tsé tién 國字殿) et sont un des plus beaux monuments de l'antiquité chinoise. Ces caractères portaient le nom de Siaò tohouàn 小篆, c'est-à-dire *petits tohouàn*. Ils simplifiaient les grands tohouàn du ministre Tsāng-Kië. Ces Siaò tohouàn n'ont pas eu un sort heureux; ils sont tombés avec la dynastie Tcheou.

Ce genre d'écriture n'est plus employé de nos jours que pour les sceaux publics et pour les cachets privés.

Les craintes de Sinên-Ouâng, au sujet de l'adoption de ses caractères, ne se réalisèrent que trop. Les princes feudataires firent de la résistance pour les adopter. Leur opposition vaniteuse fit échouer une belle, utile et laborieuse entreprise. La même variété dans les formes de l'écriture, ou, si l'on veut, la même confusion continua de régner dans les diverses parties de l'Empire. Cette variété était grande déjà à cette époque et continua jusqu'à Confucius, et depuis ce philosophe jusqu'à la décadence de la dynastie Tcheou (1).

V. — TENTATIVE DE Ché-Houâng-Tý DANS LE MÊME BUT.

Ce déplorable état de choses durait encore à l'avènement du fameux Empereur Tsîn ché Houâng tý (200 ans av. J.-C.), que l'on a surnommé *l'Incendiaire des livres*. Ce Prince qui, à de grands défauts, joignait un ensemble des plus brillantes qualités, acheva l'œuvre commencée par ses deux ancêtres immédiats. Il soumit tous les princes vassaux, supprima leurs fiefs et réunit sous

(1) Voir plus bas, page 70, la forme de ces caractères.

son sceptre les huit États qui lui disputaient la monarchie universelle de l'Empire (1). Après ces brillantes conquêtes, Chè-Houâng-Tý 柏黃帝 sentit le besoin d'harmoniser au plutôt les parties variées de son nouvel et vaste Empire. Dans ce but, son attention dut se porter, et se porta effectivement, sur la grande variété des formes de l'écriture qui avaient cours et qu'à cette époque on n'estimait pas à moins de *soixante-dix espèces*. Avec ce génie actif et entreprenant qui le caractérisait, Chè-Houâng-Tý voulut, lui aussi, tenter une réforme générale et ramener l'écriture à l'unité de formé. Aucun Prince peut-être n'était plus propre que lui à mener à bonne fin une semblable entreprise, d'autant que, comme tous les monarques qui ont laissé un grand nom, Chè-Houâng-Tý avait su réunir autour de lui des ministres d'un mérite hors ligne, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre militaire. Chè-Houâng-Tý avait auprès de sa personne un ministre, qui, ayant les mêmes qualités et les mêmes défauts que lui, entraînait parfaitement dans toutes ses vues. Lý-Sê 李斯 fut chargé de la réforme de l'écriture. On lui avait recommandé de prendre pour base de son entreprise, autant que possible, les Siao tchouân de l'Empereur Siuên-Ouâng. Lý-Sê réclama le concours des savants les plus habiles de l'époque, notamment des deux lettrés Tchaó-Kão 趙高 et Hoâ-Mou-Kin 胡毋敬. Le premier soin de cette commission fut de déterminer, à l'exemple de Tsáng-Kiê, 540 caractères, qui devaient servir de fondement pour former désormais tous les autres dont on aurait besoin, par la combinaison de ces caractères, de deux en deux, de trois en trois, et plus, s'il le fallait. On crut avoir choisi les mêmes caractères primordiaux que Tsáng-Kiê. On le voit, le génie chinois procédait comme celui des anciens; au lieu de chercher à innover, on cherche toujours, en Chine, à revenir au contraire à la pure antiquité. La nouvelle commission ne procédait pas autrement que Foü-Hý, qui, au moyen de ses huit trigrammes, avait trouvé cent vingt-huit combinaisons différentes.

Après avoir déterminé cinq cent quarante caractères que l'on devait regarder comme *primitifs, fondamentaux*, parce qu'on voulait en faire des espèces de racines, les trois docteurs chinois se chargèrent chacun de faire deux ou

(1) A cette époque, la Chine se trouvait ainsi divisée : 1^o le royaume feudataire de Tsîn 秦, qui occupait le Chên-sý 陝西, une partie des provinces actuelles du Chân-sý 山西, du Hoû-pé 湖北 et du Su-tchuen 四川. Les deux ancêtres de Chè-Houâng-Tý 柏黃帝 avaient commencé la conquête des autres États vassaux et même de celui qui formait le siège de l'Empire. 2^o le royaume de Tchou 邾, qui comprenait le Hoû-kouàng 湖廣. 3^o les royaumes de Yên 燕; 4^o de Ouy 魏; 5^o de Tchaó 趙; 6^o de Hán 漢; 7^o de Tsý 齊, occupaient ensemble le Tchê-lý 直隸, le Chân-tông 山東 et le Chân-sý 山西. La dynastie impériale des Tcheou formait alors deux royaumes, celui de l'Orient et celui de l'Occident, dans les autres provinces.

trois mille caractères, sous divers chapitres et d'après le plan adopté. Lỳ-Sê en fit sept mille pour sa part; Tcháo-Káo en fit six mille et Hoú-Mouh-Kín sept mille. Tous ces nouveaux caractères, y compris les racines, ne s'élevaient pas au-delà de 9,353. En courtisan habile, Lỳ-Sê opinait pour qu'on donnât aux nouveaux signes le nom de caractères des Tsín, Tsín Tchouàn (du nom de la dynastie régnante); mais celui de *petits Tchouàn* a prévalu dans l'usage ordinaire (1). Le ministre Lỳ-Sê présenta une requête à l'Empereur à l'effet d'obtenir l'approbation de son travail. Cette sanction ne pouvait lui manquer. Un édit impérial annonça que les nouveaux caractères, seuls, auraient cours dans tout l'Empire. Cet édit souleva le monde des lettrés, qui s'était déjà, pour divers motifs, aliéné l'esprit et les faveurs de la nouvelle monarchie. Il y eut de la résistance. Le ministre Lỳ-Sê fut inexorable et même cruel dans la manière dont il fit exécuter l'édit. Blessé au vif de la résistance que trouvait son œuvre, Lỳ-Sê conseilla à son maître la destruction de tous les monuments littéraires de la Chine. Le ministre fut en cette circonstance le vrai coupable, car il fut le conseiller et l'instigateur de l'incendie des livres en Chine.

Dans son histoire des premiers Hán, 前漢書, le grand historiographe de l'empire Pán-Kou, qui vivait au milieu du premier siècle de notre ère, a donné le catalogue des ouvrages échappés à l'incendie des livres. Le nombre des ouvrages sauvés est considérable. Le but de l'Empereur Tsín-Chè-Houàng-Tý a été heureusement manqué (2).

VI. — INVENTION DES CARACTÈRES DITS : Lỳ choü.

Le nouveau genre d'écriture fut imposé d'abord à tous les tribunaux de l'Empire. Ici, nulle résistance n'était possible. Mais le public faisait un froid accueil aux Siào tchouàn de Lỳ-Sê, à cause de la difficulté de les former. Sur ces entrefaites, un lettré du nom de Tchén-Miao 郢邈, qui avait fait partie de la commission précédente, proposa au ministre Lỳ-Sê une autre forme de caractères beaucoup plus faciles à écrire. Au lieu d'être courbés et tortus, comme dans les Siào tchouàn, les traits des nouveaux caractères proposés étaient plus droits, plus réguliers, et surtout plus nourris, tout en conservant la forme et la disposition des premiers. C'est à ce nouveau genre d'écriture qu'on donna

(1) Les écrivains de l'époque donnent encore deux autres noms à cette écriture. Les uns l'appellent Yü tchoü tchouàn 玉珣篆 (*Fragments de Jade*); les autres Pá fén siào tchouàn 八分小篆, c'est-à-dire conservant huit parties sur dix des anciens Tchouàn (*Extrait de Mâ touàn lín*).

(2) Voir l'ouvrage chinois indiqué, ou un extrait de cet ouvrage dans le *Journal asiatique*, septembre et octobre 1867, par M. Pauthier.

le nom de **Lÿ choū 隸書**, ou *écriture des bureaux* (1). La facilité d'écrire ces caractères les mit promptement en vogue dans tout l'Empire, et les **Siaò tohouàn**, ainsi que le **Kouò ouèn**, disparurent peu à peu de l'usage ordinaire. La mode, même de nos jours, est encore d'employer cette écriture dans les préfaces des livres. On lui donne aussi le nom de **Pă fén choū 八分書**; c'est-à-dire, écriture conservant huit parties sur dix de l'ancienne.

VII. — INVENTION DES CARACTÈRES DITS : **Kiaÿ choū 隸書**.

Des ordres sévères avaient été donnés aux tribunaux pour mettre un frein à l'esprit inventif de ceux qui oseraient modifier désormais la forme des caractères dits : **Lÿ choū**. Toutefois, les tribunaux eux-mêmes étaient les premiers à la recherche d'une écriture encore plus facile, si la chose se pouvait. Le mouvement était donné. On y arriva insensiblement en modifiant un peu les **Lÿ choū** et en rendant leur forme plus coulante. Cette nouvelle forme reçut promptement l'approbation du public, à cause de sa plus grande commodité. On lui donna le nom de **Kiaÿ choū 隸書** (*écriture des livres*). Cette écriture est encore en vigueur de nos jours.

L'écriture **Kiaÿ choū** a les traits généralement droits. Elle a rendu carré tout ce qui affectait la forme ronde dans les anciennes écritures. Parce que sa forme n'est devenue définitive que sous la dynastie des **Sóng**, quelques sino-logues fixent, par erreur, son invention à cette époque.

Le monde lettré de la Chine se trouvait bon gré mal gré entraîné par l'élan général de la classe ordinaire, en faveur des nouveaux caractères **Kiaÿ choū**. Quant aux **Siaò tohouàn**, ils furent généralement abandonnés et eurent le sort des **Tá tohouàn** et des autres formes d'écriture tombées en désuétude.

VIII. — TENTATIVES DU SAVANT **Hiù tohén**. SON BEAU DICTIONNAIRE **Chō ouèn**.

A cette époque, vivait un lettré d'un grand mérite, qui avait consacré toute sa vie aux études les plus sérieuses de la langue. Ce lettré avait embrassé avec ardeur la cause des **Siaò tohouàn**, moins par amour de leur forme particulière que par le regret de voir ces révolutions incessantes dans la forme de l'écriture. **Hiù tohén 許眞** (*c'est son nom*) voulut essayer de retenir ses compatriotes dans la voie des changements, et de faire conserver les caractères **Siaò tohouàn**. Il mit tout en œuvre dans ce but. Ses efforts les plus actifs ne firent aucune impression sur l'esprit public, tourné, à ce moment, à tout autre chose

(1) Quelques-uns lui donnent encore le nom de **Tsò choū**, ou *écriture ministérielle*.

qu'aux belles-lettres. A la chute de la dynastie Ts'ih, l'Empire s'était aussitôt démembré et était retombé dans la guerre civile. L'attention générale était donc aux événements politiques du jour, et non plus à l'étude des lettres. Malgré son insuccès, Hiù-Tchén ne désespérait pas encore de gagner sa cause. Il conçut et exécuta le plan d'un ouvrage destiné, dans son esprit, à faire prévaloir les **Siaò tchouán**; mais cet ouvrage célèbre, contre les prévisions de l'auteur, a rendu un double service plus important que celui qu'il avait en vue.

La quinzième année du règne de l'Empereur **Gān-Tý 安帝** (121 de J.-C.), **Hiù-Tchén** publia le célèbre dictionnaire qui porte le nom de **Chō ouên 說文** (*Explication des caractères anciens*). L'auteur a recueilli tous les **Siaò tchouán**, au nombre de 9,353, et les a donnés pour servir de base, de règle, dans la formation des caractères **Lý choū** et **Kiaŕ choū**. Fruit de recherches immenses, d'une saine érudition, d'une judicieuse critique, le **Chō ouên** est encore de nos jours l'ouvrage que l'on consulte pour l'analyse, pour le sens propre des caractères et pour leur véritable orthographe. En ces matières, invoquer l'autorité du **Chō ouên**, c'est invoquer une autorité décisive. **Hiù tchén** nous a conservé, dans l'explication des caractères, un bon nombre de traditions chinoises, dont on ne se rendrait plus bien compte sans son ouvrage. On a eu raison de dire que ces caractères sont comme les médailles de la Chine.

Mais le classement des caractères, *par ordre de clefs*, que l'on doit au même savant, est un service inappréciable rendu aux lettres chinoises.

IX. — INVENTION DES CARACTÈRES **Tsaō**.

A la même époque, pendant le règne de **Hiao-Tchāng-Tý 孝章帝**, c'est-à-dire sous la dynastie des **Hán** orientaux (76 à 88 de notre ère), trois Docteurs chinois conçurent ensemble le projet de mettre en vigueur une écriture encore plus coulante que celle de **Lý-Sē**. Les traits en étaient légers, hardis, et ne manquaient point de grâce. Ils étaient à l'écriture courante comme un spirituel *rébus*. Les gens de lettres en saisissaient sans aucune peine l'ordonnance et le caractère distinctif. Mais le vulgaire, peu versé dans la connaissance des formes primitives de l'écriture, n'y retrouvait plus les images, les symboles, que l'on reconnaît encore dans les caractères modernes. La tentative des trois docteurs **Tchāng-Tchō 張芝**, **Toŭ-Sōū 土蘇**, **Tchouŕ-Yuên 鍾元**, faite sous le règne de l'Empereur **Tchāng-Houāng-Tý**, ne paraissait pas avoir de succès. En vain ces docteurs échangeaient-ils entre eux une fréquente correspondance qu'ils avaient soin de publier; en vain composaient-ils des poèmes, des pièces piquantes, en ce nouveau genre d'écriture; le public se montrait justement rebelle à leur innovation. Cette nouvelle écriture portait le nom de **Tsaō choŭ 草書**, comme qui dirait *à tire pinceau*, ou bien, *écriture d'herbe*.

Selon une autre version, on donne à l'écriture Tsaō l'origine suivante. Un poëte, du nom de Lieou-Pë 留伯, eut ordre de la Cour de faire une chanson. Ce poëte était fort adonné au vin. Le jour où il voulut exécuter les ordres de la Cour, il avait fait de longues libations. Sa main tremblante aurait tracé une écriture légère, mais informe, que lui seul pouvait lire. Il voulut ensuite transcrire sa pièce, mais on ne lui en laissa pas le temps. Elle fut présentée telle quelle à l'Empereur qui s'amusa à la déchiffrer et en fit un amusement dans le palais. La mode aurait donné cours à ce genre d'écriture.

Toutefois, ce ne fut que sous la dynastie Ts'in, qui succéda à celle des Hân, que l'écriture Tsaō, par un caprice inexplicable du vulgaire, obtint une faveur générale. Ce genre d'écriture s'est conservé jusqu'à nos jours. On ne s'en sert pas à la vérité dans les livres, mais dans les préfaces des livres, dans la correspondance épistolaire, dans les transactions commerciales. Chacun sait que les plus beaux ornements d'un élégant salon chinois consistent en cartouches d'une belle écriture Tsaō. Nous avons vu en Chine des lettrés, en admiration devant ces belles écritures, passer des heures à les contempler. Les familles qui possèdent quelques-unes de ces inscriptions, dues au pinceau d'hommes célèbres, se les transmettent, comme chez nous on se transmet des objets antiques et des monuments d'art (1).

X. — INVENTION DES CARACTÈRES Hîn choū. USAGE ET BEAUTÉ DE CES CARACTÈRES.

Le goût des lettres faisait dans l'Empire de véritables progrès. De toutes parts, on sentait la nécessité de recueillir avec soin les inscriptions anciennes que l'on découvrait, de conserver les monuments antiques, de multiplier les bons livres, afin de conserver plus intègres les traditions de l'antiquité. La dynastie des Hân postérieurs eut la gloire de voir l'invention de l'imprimerie. Une nouvelle forme de caractères fut aussi propagée sous cette dynastie, c'est l'écriture Hîn choū 行書, c'est-à-dire, faite pour les livres. Ces caractères, tout en conservant le symbolisme des anciens signes, les débarrassaient de la forme pittoresque, des images, des symboles, qui occasionnaient des lenteurs dans l'écriture. C'est au savant Lieou-Të-Chên 留德盛 qu'on doit cette belle forme d'écriture. Ce lettré passait pour un des plus beaux génies de son époque.








Voici en quoi consiste son système. Il a adopté quelques traits élémentaires, qui, placés différemment les uns à côté des autres, ont fourni, par leur mélange, la matière d'une foule de signes. L'auteur du Hîn choū avait en vue ce

(1) Voir à l'Appendice, la forme de cette écriture.

double but : 1° de conserver la substance et l'expression idéale du génie des anciens caractères; 2° de rendre l'écriture plus courante et parlant plus usuelle. Avec ses traits analytiques, Lieou-Të-Chên a parfaitement réussi. Il a fixé les images, les symboles à certaines figures qui les représentent, comme les lettres de l'alphabet représentent nos mots entiers.


Voici les dix traits élémentaires qui entrent dans la composition de tous les caractères de l'écriture moderne, avec leurs légères variantes. — En s'exerçant à écrire avec grâce et avec élégance ces dix traits, on sera capable de tracer, avec une parfaite exactitude et une entière régularité, tous les caractères de la langue chinoise. Les caractères *simples* se combinent entre eux et forment les caractères *composés* (1).

Dix traits radicaux de l'écriture Hîn choü.

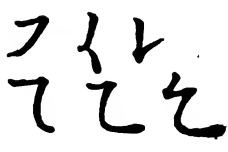
1° TRAIT HORIZONTAL.		En chinois : 橫 Hông.
2° TRAIT VERTICAL.		— 直 Tchě.
3° TRAIT OBLIQUE DE DROITE A GAUCHE.		— 撇 Pý.
4° TRAIT OBLIQUE DE GAUCHE A DROITE.		— 捺 Lă.
5° TRAIT EN FORME DE LARME INCLINÉE OU DE POINT, PUNCTUM.		— 點 Tièn.
6° TRAIT COURBÉ.		— 彎 Ouân.
7° TRAIT AIGU.		— 提 Tí (2).

(1) Quelques auteurs réduisent à huit ou à neuf les traits de Lieou-Të, mais c'est en les confondant les uns avec les autres. Nous avons préféré la division en dix traits.

(2) Quelques auteurs donnent encore à ce trait le nom de Tiao 挑, ou celui de Yô 腰.

8° TRAIT EN SPIRALE.  En chinois : 完 Yuèn.

9° TRAIT-CROCHET.  — 鈞 Keōu (1).

10° TRAIT RETOURNÉ.  — 轉 Tohouàn.

Il convient de montrer ici par des exemples comment les traits radicaux entrent dans la composition des caractères chinois de nos jours. Tous les dictionnaires de la langue donnent des exemples dans ce genre, parce que ce point est important. Un caractère ne sera jamais élégant s'il n'est pas tracé selon l'ordre des traits qui le composent; c'est-à-dire qu'il n'est nullement indifférent de commencer par tel ou par tel autre trait. Quelques jours d'exercices suffisent pour cela.

Ainsi :

大 Tá, grand, *magnus*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 1, 3, 4.

口 Keōŭ, bouche, *os*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 2, 8, 1.

土 Toŭ, terre, *terra*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 1 répété, 2.

月 Yuě, lune, *luna*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 3, 8, 1 répété, 9.

木 Moŭ, bois, *lignum*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 1, 2, 3, 4.

方 Fāng, carré, *quadratum*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 5, 1, 3, 8, 9.

之 Tchā (signe du génitif), est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 5, 7, 3, 4.

舌 Chě, langue, *lingua*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n° 3, 1, 2, 1, 8, 1.

(1) Ce trait-crochet est presque toujours à l'extrémité inférieure d'un autre trait, auquel il donne de la plénitude et de la force.

- 母 **Moü**, mère, *mater*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 8, 8, 1, 9, 9.
- 民 **Mîn**, peuple, *populus*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 8, 1, 8, 1, 4.
- 臣 **Tohên**, ministre, *minister*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 1, 2, 8, 1, 2, 8.
- 𦰩 **Kin**, rameau, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 1, 10, 10, 10, 1, 2, 1.
- 來 **Laÿ**, venir, *venire*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 1, 3, 4, 3, 4, 1, 3, 4.
- 日 **Jě**, soleil, *sol*, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 1, 8, 1.
- 絲 **Sě**, est composé, pour l'ordre des traits à tracer, des n^{os} 8, 8, 9, 3, 9, 9.

Tous les caractères modernes sont composés au moyen de ces dix traits élémentaires si simples. On exerce les jeunes Chinois à tracer avec grâce et avec exactitude ces traits élémentaires, et ils deviennent bientôt habiles à reproduire de même les caractères. Aussi, en voyant un caractère à moitié écrit, ou une simple partie de caractères, un lettré peut-il le refaire de suite avec une grande facilité, absolument comme chez nous un naturaliste habile peut, à la vue d'un fragment de squelette, refaire aussitôt tout le corps lui-même. Cuvier a fait cela maintes fois sur des parties de fossiles trouvées dans des grottes. Les caractères Hîn-choü sont réellement marqués au coin du génie. L'Empereur Kāng-Hÿ, en choisissant cette forme d'écriture pour son beau dictionnaire, en a fixé l'orthographe, et lui a rendu toute son exactitude et son élégance primitives.

L'histoire chinoise rapporte que, pour conserver à la postérité les formes d'écriture les plus estimées, l'Empereur Hiáo-Lim-Tÿ 孝靈帝 fit préparer, en la huitième année de son règne (175 de J.-C.), quarante-six belles tables de marbre. Sur son ordre, on y grava des deux côtés les livres sacrés de la Chine en cinq espèces d'écriture, savoir : en Tá tchouàn 大篆, en Siào tchouàn 小篆, en Lý choü 隸書, en Kiây choü 隸書 et en Kō teou ouèn 科斗文. Ces quarante-six tables de marbre, placées chacune sur un piédestal, furent élevées devant la porte méridionale du collège impérial à Lò-yáng, dans la province du Hô-nân. Cette ville était alors la résidence de la Cour. Le temps a malheureusement fait disparaître ce beau monument littéraire. On pense, non sans de graves indices, que des fouilles faites avec intelligence autour de cette ville, et de quelques autres villes qui ont été des résidences impériales en Chine, amèneraient des découvertes précieuses de monuments antiques.

Malgré toutes ces révolutions dans la forme de l'écriture, le nombre des caractères ne dépassait guère le chiffre de 9,353; il allait au maximum à celui de 10,516. Tous les anciens livres de la Chine n'en contiennent pas davantage. Les caractères du Chō ouên, et ceux qui ont été faits sur leur modèle, tels que les Lǚ choū, les Kiây choū, sont en réalité tous ceux dont on peut avoir réellement besoin.

XI. — DES TROIS PRINCIPALES CAUSES DE LA MULTIPLICATION DES CARACTÈRES CHINOIS.

Cependant le nombre des caractères chinois s'est accru d'une manière effrayante. Les plus modérés parlent de quarante-deux mille caractères, les autres vont jusqu'à quatre-vingt mille. Ces chiffres ne doivent nullement effrayer un jeune sinologue, puisque les deux tiers de ces caractères ne sont pas en usage aujourd'hui et que, parmi l'autre tiers, on compte encore un bon nombre de synonymes.

A quelles causes faut-il attribuer cette rapide et récente progression des caractères chinois?

On assigne trois causes principales. La première cause de la multiplicité des caractères a été la vanité de quelques lettrés qui ont voulu se faire un nom. Un certain Yáng-Hông, qui vivait sous le règne de Hiáo-Tchén, de la dynastie des Hán (30 ans av. J.-C.), s'est acquis l'un des premiers la réputation de *néologues chinois*. On lui attribue l'introduction de cinq à six cents nouveaux caractères (1). Un ministre de l'Empereur Ouâng-Máng se donna la même liberté. Ayant attenté à la vie et à la couronne de son maître, cet ambitieux reçut un juste châtement de ses crimes. Quelques lettrés, sans nom célèbre, ont usé de la même licence.

Une deuxième cause de la multiplicité des caractères provient des étonnantes conquêtes des Chinois dans les contrées qui bornent leur Empire à l'Ouest. Il nous suffira de dire ici que, sur la fin du premier siècle et au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne, presque tous les royaumes qui vont jusqu'à la mer Caspienne étaient devenus tributaires de la Chine, par droit de conquête. Tous les trois ans, les rois de ces pays offraient un hommage-lige au monarque suprême du Céleste-Empire. Le langage si varié de tous ces peuples, les productions de leur pays, différentes de celles de la Chine, déterminèrent l'historien Pân-Koú 班固, frère du célèbre général chinois Pân-Toháo 班超.

(1) Il composa un ouvrage qui a pour titre : *Hoûng tsouán piên* (*Recueil d'explications sur différents sujets*).

qui avait porté les armes dans ces contrées lointaines, à créer un certain nombre de caractères pour exprimer les diverses coutumes de ces peuples, ainsi que les noms des productions les plus curieuses de leur pays. Le général Pân-Toháó lui-même suivit l'exemple de son frère. Les caractères inventés à cette occasion fournirent à l'écrivain Tohén-Tsiáo 鄭焦 la matière du livre qu'il publia sous le titre de Lén kǐ chōu. Il y recueillit avec soin tous les caractères faits à l'occasion des peuples du Sǐ yōu 西域, et en détermina le son ainsi que la *signification*.

La troisième source de la multiplicité des caractères chinois a été l'introduction, si regrettable, du Bouddhisme dans la Chine. Cette secte, sans avoir pris racine sur le sol chinois, le couvre cependant aujourd'hui comme le ferait un lierre. Les doctrines de Foŭ ou de Bouddha ne pouvaient, dans le principe, être traduites en chinois. Les docteurs de cette secte, secondés par quelques lettrés chinois qu'ils avaient convertis à leur doctrine, se mirent résolument à fabriquer de nouveaux signes sur le modèle des Kiáy chōu et publièrent l'ouvrage Pō lō mên chōu 婆羅門書, *Livre des brahmanes*. La tolérance qu'on laissa aux Bonzes de faire ainsi de nouveaux signes dégénéra en abus déplorable, puisque, sous la dynastie des Léang *postérieurs* (910 de J.-C.), le fameux Bonze Hín-Hián, dans son livre Lōng kán cheòu kīn, montra que, depuis son apparition en Chine, le Bouddhisme seul avait produit l'énorme chiffre de 26,430 caractères nouveaux; nombre que le Bonze Kién-Yŭ augmenta encore dans son livre Chě kién yŭ yŭn tsōng, non pas, il est vrai, quant aux traits, ni quant à la figure, mais quant au son nouveau et quant à l'accent varié qu'on devait donner à certains caractères existants.

C'est ainsi, qu'aujourd'hui, une foule de caractères ont deux, trois, et même cinq manières différentes d'être prononcées, ou le seront sur des tons différents. Naturellement la signification change chaque fois. C'est une difficulté ajoutée à la langue chinoise, parce que ces variations ne reposent sur aucune règle fixe. Ceci explique les jeux de mots des lettrés dans leurs réunions et dont il est fréquemment question dans les romans chinois.

L'autre secte doctrinale, qu'on nomme Taó kiā (secte de Laò tsè), usa de la même liberté que la précédente. Dans son ouvrage Yō pién kiay ý, le Bonze Tcháo-Lý-Tohén ne se servit presque que de signes nouveaux. Son confrère Tchāng-Yeòu-Kién en fit autant dans son livre Foŭ koù pién. Toutes ces innovations étaient désastreuses et causèrent une confusion inévitable. Cette considération porta l'Empereur Jén-Tsōng 仁宗, de la dynastie des Sóng 宋, à donner l'ordre à son ministre Tŭn-Toŭ, grand historiographe de l'Empire, de réduire les caractères à certaines formes et de prendre le Chě ouén pour base de son travail. L'entreprise fut commencée la quinzième année du règne de ce prince, c'est-à-dire vers l'an 1054 de J.-C. mais elle était longue et

difficile. Ce ministre ne put la mener à bonne fin. La gloire en était réservée au célèbre *Sê-Mà-Kouāng* 司馬光, qui, environ 40 ans après l'ordre donné par *Jên-Tsōng*, put offrir à l'Empereur *Chên-Tsōng* 神宗 un dictionnaire renfermant 53,165 caractères, tous faits sur le plan des caractères du *Chō ouên*, mais en écriture *Kiaŋ choū*.

Sur le nombre précité, 21,846 caractères étaient doubles quant à la signification. L'Empereur reçut avec faveur le beau travail de *Sê-Mà-Kouāng* et le fit publier dans tout l'Empire. On s'en servit d'abord avec une sorte d'empressement; puis, par un des caprices inexplicables de l'opinion publique, l'autorité d'un si grand homme ne fit pas règle.

Depuis cette époque, le nombre des caractères n'a pas sensiblement augmenté. On s'en est heureusement tenu aux dictionnaires publiés sous la dynastie *Mîn* et sous la dynastie actuelle. Il serait assurément bien utile et curieux de connaître les formes successives par lesquelles un même caractère a passé, dès le principe, pour devenir ce qu'il est à présent. Faute de cette connaissance, un sinologue européen est souvent embarrassé pour entendre les allusions fréquentes des auteurs chinois aux coutumes, aux idées des anciens, et dont les lettrés font souvent mention, par une simple allusion, dans leurs différents ouvrages. Mais ce travail ne pourrait guère être entrepris que par l'Académie chinoise de *Pé-Kin*.

XII. — RÉSUMÉ DES FORMES D'ÉCRITURE.

En résumé, toutes les variétés de l'écriture chinoise peuvent se réduire aux huit espèces suivantes; les quatre dernières sont les seules qui soient en usage de nos jours :

I. — ÉCRITURES ANCIENNES.

1. L'écriture *Kou ouên* 古文. Elle est la forme la plus ancienne que l'on connaisse de l'écriture chinoise.
2. L'écriture *Tá tchouàn* 大篆 (grande écriture traditionnelle), inventée par *Tchéou*, sous l'empereur *Sinên-Ouāng* 宣王, l'an 820 av. J.-C. a succédé au *Kou ouên*; elle a duré jusqu'à la fin des *Tchéou*.
3. L'écriture *Siaò tchouàn* 小篆, inventée sous l'empereur *Chè-Houāng-Tý*, vers l'an 227 av. J.-C. (1).

(1) D'après l'ouvrage chinois *Ouên hiên tōng kaò*, l'écriture *Kou ouên* est celle de la haute antiquité; l'écriture *Tá tchouàn*, celle de la moyenne antiquité; l'écriture *Siaò tchouàn*, celle de la basse antiquité.

4. L'écriture *Lý choû*, inventée sous le même Empereur (200 av. J.-C.). On donne quelquefois à cette écriture le nom de *Pá fén choû* 八分書.

II. — ÉCRITURES MODERNES.

5. L'écriture *Hín choû* 行書 (écriture courante), formée par *Lieûn-Tê-Chên*, sous les *Hán* orientaux, de 56 à 22 de J.-C. On s'en sert encore dans les livres, surtout dans les préfaces des livres. Elle est chez les Chinois comme chez nous l'écriture *ronde* et *l'italique*.
6. L'écriture cursive, dite *Tsaõ choû* 草書. Elle demande une main légère, ne dessinant les caractères que dans les traits essentiels. Elle est en usage dans la correspondance épistolaire, dans les préfaces, surtout dans les cartouches, qui font le principal ornement des salons chinois.
7. L'écriture *Kiaý choû* 諸書 (écriture carrée d'impression) a reçu sa forme définitive sous les *Sóng* (de 960 à 1123 de J.-C.). C'est l'écriture ordinaire des livres de nos jours.
8. Une variété de cette dernière porte le nom de *Kiây hín choû* 諸行書 (écriture *Kiaý* courante); elle est de la même époque que la précédente. On lui donne souvent aussi le nom de *Sóng choû*.

DEUXIÈME SECTION.

SPÉCIMENS DE TRENTE-DEUX FORMES D'ÉCRITURES ANTIQUES ET CURIEUSES DE L'ÉCRITURE CHINOISE, AVEC UNE MONOGRAPHIE DE CHACUNE DE CES FORMES.

Nous croyons devoir donner ici un spécimen de *trente-deux* formes anciennes de l'écriture chinoise. La connaissance de ces formes n'est point nécessaire à un jeune sinologue; il peut donc passer cette section, sauf à l'étudier plus tard. Ceux qui sont versés dans les lettres chinoises trouveront un intérêt scientifique à la lecture des monographies qui accompagnent chacun de ces *spécimens* d'écriture. Cette deuxième section est un abrégé de paléographie chinoise. Nous donnons le texte chinois de chaque monographie. Ces documents sont tirés de l'exemplaire de l'*Éloge de Moukden*, envoyé de Pékin à la Bibliothèque royale de Paris, par le célèbre missionnaire Amiot. — Seulement nous les donnons ici dans un autre ordre, plus rationnel, celui de la chronologie, autant que possible.

PREMIÈRE FORME.

Caractères dits : Lông tohouàn 龍籒.

c'est-à-dire :

En forme de Dragon (1).



MONOGRAPHIE :

Le livre intitulé Choū tsouán raconte que, du temps de Fou-Hÿ 伏羲, on prit un dragon extraordinaire; événement qui fut regardé comme un bon augure. Fou-Hÿ voulut voir ce dragon et le fit examiner par les officiers de sa Cour. L'un d'eux, Feÿ-Lông-Ché, examina avec soin l'animal et conçut alors l'idée des six espèces de règles des caractères que l'on fait remonter au temps de Fou-Hÿ. L'une de ces espèces de caractères est celle que l'on nomme Lông tohouàn, dont les traits sont tantôt serrés, tantôt lâches, tantôt longs, courts, touffus et clair-semés. Ils ressemblent quelquefois à un ciel net et quelquefois à un ciel couvert de nuages (2).

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

龍籒

書籒庖犧氏獲景龍之瑞命臣。飛龍氏造六書。
其文乍疎乍密，長形短亦，有天矯空際之狀。

(1) Les caractères anciens de ces trente-deux formes d'écriture primitives, ainsi que les divers tableaux de cette Grammaire, remarquables par leur beauté, ont été reproduits par un procédé hénographique dû à MM. Dujardin frères, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris.

(2) L'auteur LÖ-Pÿ, dans son 路史 (Histoire des voyages), attribue aussi cette écriture à Fou-Hÿ.

DEUXIÈME FORME.

Caractères dits : Sôúy choū tchouàn 穗書篆.

c'est-à-dire :

Caractères en forme d'épis.



MONOGRAPHIE :

Dans le livre *Mě sou*, dont l'auteur est *Ouy-Sou*, on lit que l'Empereur *Chên-Lông*, étant dans un lieu appelé *Cháng táng*, vit, dans un champ, une tige de blé ou de millet qui dominait les autres et portait huit épis. Charmé de cette merveille, dont il voulait transmettre le souvenir à la postérité, il en examina la figure avec soin et fit quelques caractères qui la représentaient à peu près. Dans les caractères qu'il composa ensuite pour désigner les quatre saisons et les différents temps de l'année, on voyait des épis comme pendants; ce qui leur fit donner le nom de *caractères en forme d'épis*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

穗書篆

章續墨數神農氏因上黨生嘉禾八穗乃仿其形
作書以頌時今體如穗之累累欲隊故名。

TROISIÈME FORME.

Caractères dits : Kouy choū 龜書.

c'est-à-dire :

En forme de Tortues.



MONOGRAPHIE : . .

On lit dans l'ouvrage *Mě soú* que l'Empereur Yaô (2357 av. J.-C.) ayant vu la peinture de la Tortue extraordinaire qui parut au temps de Houâng-Tý, fit tracer des caractères sur ce modèle, et telle est l'origine de ces lettres.

On pourrait s'étonner de voir qu'on ait attendu jusque sous l'Empereur Yaô pour faire des caractères en mémoire d'un événement arrivé sous Houâng-Tý. Mais il est probable qu'il en a été de ces caractères comme de ceux qui ont été faits sous les règnes de Ouên-Ouâng et de Oú-Ouâng. On fit d'abord des peintures pour conserver le souvenir des événements, et Ché-Y imagina ensuite de composer les caractères Niaô choū. La chose arriva de même pour les caractères Kouy choū. — Tout cela est naturel.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

龜書

墨數云陶唐氏因軒轅璽龜負圖乃作是書按龜圖在軒轅時何以至堯始制字其亦如周初有二鳥祥迨史佚而仿爲鳥書耶

QUATRIÈME FORME.

Caractères dits : Louân fóng choū 鸞鳳書.

c'est-à-dire :

A l'imitation du Fóng Houâng.



MONOGRAPHIE :

On lit dans le *Chou tsouán* que ces caractères ont été inventés du temps de *Chao-Haó*, fils et successeur de *Houâng-Tý* (2598 av. J.-C.). Le *Fóng houâng* parut alors; on fit des figures pour représenter cet oiseau, selon la coutume de ce temps, de conserver ainsi la mémoire des événements remarquables. L'apparition du *Fóng houâng* a toujours été, en Chine, un événement extraordinaire. On composa donc à ce sujet ces caractères-ci.

Les anciens Chinois avaient aussi la coutume de tracer des figures pour faire souvenir d'une affaire qui avait été interrompue. Ils en traçaient également une pour désigner le commencement d'une affaire, d'un discours; et une autre pour la fin : si l'une des deux figures manquait, c'était un signe que l'affaire était abandonnée.

L'apparition du *Fóng houâng*, sous *Chao-Haó*, donna lieu à la coutume, encore subsistante de nos jours, de faire la distinction des dignités par la peinture de différents oiseaux. Ainsi, en voyant sur le costume d'un dignitaire tel ou tel oiseau, on sait quel rang il occupe dans la hiérarchie mandarinale.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

鸞鳳篆

書篆少昊時作鳳鳥適至受衆其體以成書。古
人作事往往有所兆輒志之故官亦以鳥紀

CINQUIÈME FORME

Caractères dits : Tchoufy yün tohouàn 垂雲篆.

c'est-à-dire :

En forme de nuages suspendus.



MONOGRAPHIE :

On lit dans le Choû tsoouán qu'au temps de Houâng-Ty il y avait dans le ciel des nuages brillants qui enchantaient par leur beauté, et que c'est à leur imitation qu'on forma ces caractères-ci. Ouy-Hên, habile lettré, qui vivait sous la petite dynastie Tseñ, excellait dans la manière d'écrire les caractères faits à pinceau volant, à l'imitation des nuages qui se séparent.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

垂雲篆

書篆黃帝時鄉雲常見乃作是書。晉衛恒善之論者謂篆動若飛字張如雲

SIXIÈME FORME.

Caractères dits : Kō teou chou 科斗書.

c'est-à-dire :

Imitant la figure des petites grenouilles :



MONOGRAPHIE :

Dans son livre de *l'Origine des caractères*, Oū-Yèn dit que ces caractères-ci sont dus au génie de Tsāng-Kiō; mais, selon Onŷ-Soŷ, on ne connaîtrait ni en quel temps ni par qui ils auraient été inventés.

Le Bonze Chè-Ché, dans son livre *Kin hoŷ kŷ*, assure que l'invention en est due à Kaō-Yāng-Ché (Tchouān-Hiú), petit-fils de Houāng-Tŷ. S'amusant un jour auprès d'un étang, il observa une quantité de petits têtards qui, nageant en différents sens, formaient une foule de figures; il fit des caractères pour imiter quelques-unes de ces figures. On les trouva agréables à voir et dignes d'être imités. On en eut bientôt assez pour écrire des livres entiers.

Onŷ-Hên raconte qu'au temps de Oū-Tŷ, sixième Empereur des Hân (140 av. J.-C.), on trouva dans la muraille d'une maison qui avait appartenu à Confucius un amas de caractères anciens que personne n'était en état d'entendre, et, vu leur ressemblance avec les têtards, on leur donna ce nom de Kō teou ouên. Feŷ-Ché dit qu'il y avait chez les anciens vingt manières différentes d'écrire les caractères et que celle-ci est du nombre. Il ajoute que, selon lui, on ne sait d'une manière certaine ni l'époque de leur invention, ni le nom de l'inventeur.

Dans une sépulture de Kŷ-hiën, on trouva ce même genre de caractères. Cette sépulture remontait à l'époque des Tsín, qui gouvernèrent après les Hân, et les caractères étaient gravés sur de petites planches en bambou. On

en trouva pareillement dans une autre sépulture qui remonte aux cinq petites dynasties. Ce qui laisse supposer qu'ils n'étaient point rares du tout.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

科斗書

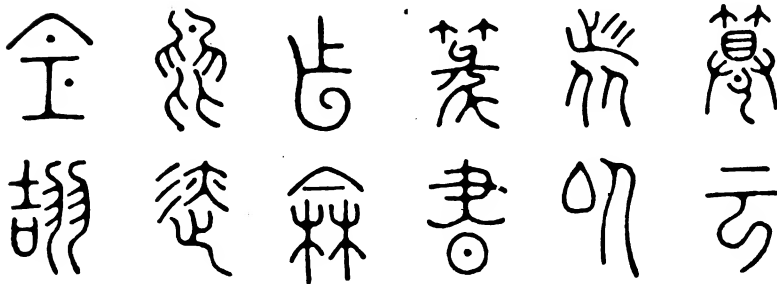
吾衍字原謂蒼頡意度爲之章續則言不知何代。釋適之金壺記言高陽氏狀科斗形作然按。衛恒篆論漢武時得孔壁書人已無能知者從以形似科斗遂名之則并蝌蚪名亦後人所加矣故費氏亦但言書有二十法蝌蚪是其一耳不著撰人名氏晉汲冢竹書南齊冢工記皆是此體

SEPTIÈME FORME.

Caractères dits : Niào tsǎ tohouàn 鳥跡篆.

c'est-à-dire :

En forme de vestiges de pieds d'oiseaux.



MONOGRAPHIE :

Selon le Chou tsouán, l'auteur de ces caractères serait Tsǎng-Kiě. Les anciens, ayant remarqué les traces des oiseaux, firent des caractères à leur imitation et leur donnèrent le nom ci-dessus. Dans son livre intitulé Tchouàn ohé, Tsáy-Yóng dit que ces caractères-ci ne ressemblent aux vestiges des oiseaux que par le commencement de leurs traits; mais Oú-Tý, des Leáng

(502 de J.-C.), assure qu'il faut faire honneur, sans hésiter, de ces caractères-ci au génie de Tsāng-Kiě.

Le Choū tsonán reconnaît que ce genre de caractères est un des plus anciens, ainsi que celui qui fut trouvé dans la muraille d'une maison de Confucius. Car, ajoute l'auteur, on faisait jadis usage de plusieurs espèces de caractères. Kō-Tchóng-Choū dit que ces deux espèces de caractères sont fort anciens, et qu'ils étaient tellement communs qu'on ne les aurait pas employés pour mander à quelqu'un des choses qu'on voulait cacher.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

鳥跡篆

書篆云蒼頡作論者以其體如鳥足步塵縷悉畢見故名但據蔡邕篆勢云字書之始因於鳥跡。梁武帝云蒼公觀鳥跡之意則當日或雖有所見面仿者書斷卽以此爲古文按孔壁中科斗書亦古古文是古文不獨此一種郭忠恕所謂鳥跡科斗皆是也若六國傳信鳥跡書則又有非此

HUITIÈME FORME.

Caractères dits : Taò hiáy tohouàn 倒莖篆.

ou :

Imitant les feuilles pendantes de la plante Hiáy.



MONOGRAPHIE :

Dans l'ouvrage où l'on donne l'explication des traits et de toute la forme qui constituent les dix principaux genres de caractères, on lit que ces caractères-

tères-ci remontent jusqu'à l'époque de Tohén-Tāng, fondateur de la dynastie Chāng (1766 av. J.-C.). On raconte ainsi l'origine de ces caractères :

Le Sage Oū-Kouāng, voulant se soustraire aux honneurs et aux emplois de l'Empereur, prit le parti de se cacher. Il se retira à la campagne, où il vécut inconnu, cultivant la terre de ses mains. Il sema dans son champ tout ce qui pouvait servir à sa nourriture et en particulier une grande quantité de graines de Hiáy. Un jour qu'un vent frais soufflait, Oū-Kouāng, en examinant ses Hiáy, aperçut dans quelques feuilles, qui s'étaient repliées et entrelacées, un objet digne de son attention; il en traça la figure et trouva qu'il pouvait composer des caractères à son imitation. L'essai réussit; il écrivit de sa propre main trois articles du livre Tāy chāng tsè kin. Cependant, craignant toujours qu'on ne découvrit le lieu de sa solitude, il le quitta pour se retirer dans un autre plus éloigné. Ceux qui firent l'acquisition des trois articles du Tāy chāng tsè kin, ayant appris à quelle occasion avaient été écrits ces caractères singuliers, leur donnèrent le nom de Hiáy yě tohouàn.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

倒 蕙 篆

論書十體云務光作光辭湯隱清泠陂植蕙爲食
時清風歌至葉交偃成文乃象爲此書寫太上紫
經三卷逖遠去時人偶得其書亦謂之蕙葉篆

NEUVIÈME FORME.

Caractères dits : Niào chōu 鳥書.

c'est-à-dire :

En forme d'oiseaux.



MONOGRAPHIE :

Dans le livre qui explique les dix espèces de caractères primitifs, on dit que Ouên-Ouâng, fondateur de la dynastie des Toheou, trouva un moineau dont le plumage était d'un fort beau rouge, et qu'au temps de Ou-Ouâng on prit un corbeau dont le plumage avait la même couleur. On fit peindre l'un et l'autre de ces oiseaux. Les lettrés firent des caractères qui les représentaient, et on les adopta pour écriture particulière. Ou-Ouâng publia un édit pour annoncer qu'il en ferait usage dans les affaires de grande importance.

Ou-Sou se contente de dire que l'on ne sait pas le nom de celui qui, le premier, fit ces sortes de caractères.

De son côté, Tâng-Yuên-Toú prétend que Ché-Y est l'inventeur des caractères Niaò choû, qui diffèrent des Niaò tsy tohouàn. Ceux-ci sont semblables aux traces qu'impriment sur la poussière et sur la terre humide les pieds des oiseaux, et ceux-là ressemblent aux oiseaux eux-mêmes. Il est fort possible que, suivant les traces de Tsâng-Kiô, auteur des Niaò tsy tohouàn Ché-Y a composé les Niaò choû pour représenter les oiseaux entiers.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

鳥書

論書十體周文王有赤雀武王有丹鳥用作此體
以書幡信章績但言寫二鳥祥不載撰人名氏唐
度元則云史佚仿也體與鳥迹不同彼仿其迹此
象其形

DIXIÈME FORME.

Caractères dits : Fén choû tohouàn 墳書篆.

ou :

Caractères pour les sépultures et les contrats.

唐	墳	氏	視	合	峯
煤	齋	酉	雀	男	云

MONOGRAPHIE :

L'origine de ces sortes de caractères est due au hasard. Tchoŭ-Sou-Siën dit que, du temps des Tcheou, un entremetteur voulant organiser un mariage mit par écrit les conventions; mais le garçon et la fille ne sachant pas écrire, et voulant toutefois qu'ils s'engageassent par écrit à l'union projetée, il leur dit de former quelques traits à leur volonté. Les jeunes fiancés firent ce qu'on leur demandait; l'entremetteur, comme témoin, fit une marque semblable. De ces marques, jointes ensemble, il résulta une espèce de caractères; cela donna occasion de composer un certain nombre de caractères pareils pour être employés dans les contrats. Dans la suite, chacun voulut y ajouter quelque chose, diminuant ou augmentant le nombre des traits : c'est le motif pour lequel ces caractères diffèrent entre eux beaucoup plus que certains autres. On les employa d'abord comme signes du *pacte matrimonial*; on s'en servit ensuite pour les inscriptions lapidaires qu'on met sur les sépultures. Voilà tout ce que l'on sait sur ce genre de caractères.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

填書篆

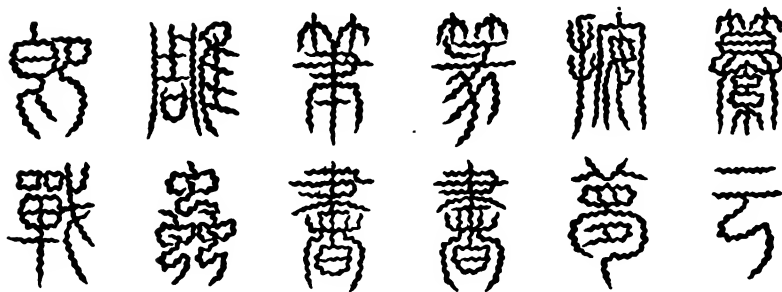
祝素先云周媒氏配合男女今各書以爲證按媒氏又有填篆亦用之婚姻字頗不同蓋填以表信此則其作證者

ONZIÈME FORME.

Caractères dits : Tiào tohông tohouàn 雕蟲篆.

c'est-à-dire :

En forme d'insectes rampants.



MONOGRAPHIE :

Selon le **Chou tsoán**, on pourrait donner aussi à ces caractères le nom de *caractères à pinceau tremblant*.

Le Bonze **Mông-Yñ** fait remonter leur origine au temps des **Toheou** et la raconte de cette façon :

Tsieou-Hoü, du royaume de **Loü**, s'était rendu au lieu de sa magistrature. Sa femme s'occupait, dans l'enceinte de la maison, à cultiver des vers à soie. **Tsieou-Hoü** aimait à se procurer le plaisir de suivre le travail de ces insectes. Un jour, il les examinait au moment où l'on venait de les laver et de les mettre sur une claie pour les faire sécher. Contemplant ces vers à soie, il admirait les différentes figures que leur donnaient les divers mouvements, toujours variés, produits par leur agitation. Il lui vint en pensée de faire des caractères qui représentassent quelque chose de ce qu'il avait vu. Il forma ce genre-ci de caractères et leur donna le nom qu'ils portent.

Quelques auteurs sont d'avis qu'il serait mieux de les appeler *en forme d'insectes volants*. D'autres disent qu'on leur donne indifféremment les deux noms; mais **Tchāng-Piaō-Tohén** n'est pas de cet avis; il assure que les caractères dits *en forme d'insectes volants* et ceux qu'on nomme *en forme d'insectes rampants* sont deux espèces différentes, qui ont une origine à part, et qu'il ne faut nullement les confondre les uns avec les autres. **Kō-Kiū-Chān**, très-habile lettré du temps des **Tsin** (1265 de J.-C.), excellait dans la manière d'écrire les caractères *en forme d'insectes rampants*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

雕蟲篆

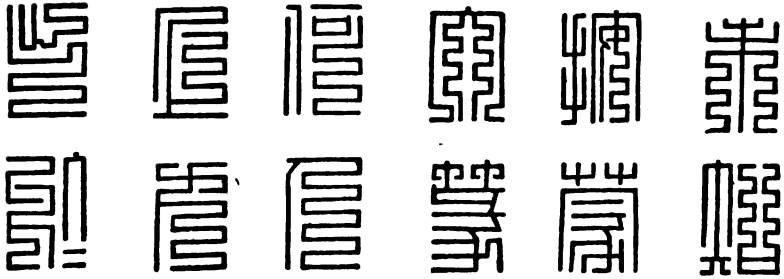
書纂云卽戰筆書按蒙英載魯秋胡宦遊其妻桑
時浣蠶作體遺律屈曲如蟲故亦名蟲書或又云
蟲鳥書張表臣非之謂蟲鳥名自爲書不相混也
晉郭巨山最善之

DOUZIÈME FORME.

Caractères dits : *Cháng fāng tá tchouàn* 上方大篆.

ou :

Caractères anciens très-élevés.



MONOGRAPHIE :

On ignore le nom de l'inventeur de ces caractères; il est à présumer qu'ils ont été formés sur le modèle des plus anciennes lettres. On sait que *Lý-Sè* prit les lettres que *Mông-Tiên* avait écrites dans son livre *Pý kîn*, qu'il les diminua, les adoucit, et en forma les caractères dits : *Siaò tchouàn*; mais, comme il n'est fait aucune mention des caractères *Cháng fāng*, on pense qu'ils remontent à la plus haute antiquité et qu'ils ont été faits sur le modèle des plus anciens caractères. *Tchén-Miào* changea quelque chose aux formes primitives, et, au moyen de ces changements, il en résulta une nouvelle espèce de caractères. *Ouy-Souï*, de son côté, fit des changements aux caractères de *Tchén-Miào*; ceux qui vinrent après *Ouy-Souï* en firent autant à l'égard des lettres qui avaient cours, et, après plusieurs changements successifs, les caractères qu'on voit ici furent trouvés.

Si l'on s'en rapporte à *Tchouï-Souï-Sièn*, *Tchén-Miào* n'aurait fait que raccommo-der un peu les lettres de *Lý-Sè*, et *Lý-Sè* lui-même n'aurait fait que des petits changements aux anciens caractères. Quoi qu'il en soit, à examiner de près les caractères *Cháng fāng*, on voit qu'ils ont une grande ressemblance avec ceux qu'on nomme *Tchén*, ou *Caractères appareillés*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

上方大篆

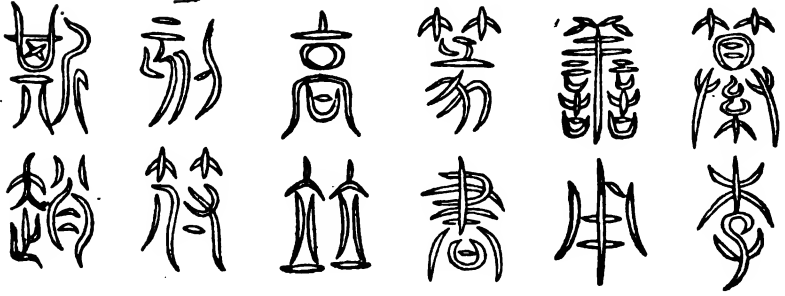
未知出於何人按蒙恬筆經李斯刪取其文爲小篆則秦以前早有之韋續又言程邈所述後人飾之以爲法祝素先并謂邈飾斯之法當是斯改定古文邈又闕色之也體與填書略同

TREIZIÈME FORME.

Caractères dits : Kě fou tchouán 刻符篆.

c'est-à-dire :

A traits doubles.



MONOGRAPHIE :

On lit dans le Choū tsonán que Ly-Sê et Tcháo-Kaō excellaient dans la manière d'écrire ces sortes de caractères. Il est probable qu'au temps des Tsin, on abrogea les anciens caractères pour leur en substituer de nouveaux; on en fit de huit espèces; celle-ci est du nombre. On prit les Siaò tchouán et les Lieou yê; on mit les traits des deux espèces à côté les uns des autres, et, de cet assemblage, il résulta les caractères que voici. Les lettrés modernes confondent mal à propos les caractères Feý pě choū avec ceux-ci.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

刻符篆

書篆李斯趙高并善用之按秦廢古文置八體此其一也文用籀秦小篆雙鉤成字俗呼爲飛白誤矣

QUATORZIÈME FORME.

Caractères dits : Lin choū 麟書.

c'est-à-dire :

En forme de Ky lin, ou Licorne.



MONOGRAPHIE :

L'origine de ces caractères remonte au temps de Confucius. Le Choū tsouán raconte que le roi de Loŭ, étant allé à la chasse du côté de l'ouest, fit rencontre d'une licorne que l'on prit vivante. Confucius, l'ayant vue, se recueillit en lui-même et comprit que sa fin était proche. Son disciple Chên-Oūy, pour conserver la mémoire de cet événement, composa ce genre de caractères auquel il donna le nom de Lin choū.

Dans son Mě soŭ, Oūy-Siū dit que ces caractères sont de bon augure.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

麟書

書纂魯西狩獲麟仲尼感焉弟子申爲作是書墨
數又云紀瑞也

QUINZIÈME FORME.

Caractères dits : Hién tohén tohouàn 現鍼篆.

c'est-à-dire :

En forme d'aiguilles suspendues.



MONOGRAPHIE :

Le Choū tsonán rapporte que ces caractères ont été inventés sous la dynastie Hân, par Tsaō-Hÿ, et qu'on s'en servait pour les titres et pour les tables des *Livres sacrés*, ou des Kīn.

Dans l'ouvrage Hô lô ỹ káo, destiné à expliquer les figures Hô toū et du Lô choū du livre Ỹ kīn, on lit que l'inventeur de ces caractères-ci les composa sur le modèle des Siaò tohouàn; qu'il écrivit les trois histoires avec les caractères de sa composition, pour les distinguer des cinq Kīn, écrits avec les caractères appelés : Tohotŷ loū, c'est-à-dire : *en forme de gouttes de rosée*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

現鍼篆

書纂漢曹喜作後世多以題五經篇曰河洛遺話
云小篆爲質垂露爲紀題署五經印其三史者卽
此也

SEIZIÈME FORME.

Caractères dits : Lieûn yě tchouân 柳葉篆.

ou :

Caractères en forme de feuilles de saule.



MONOGRAPHIE :

Le Bonze Móng-Yn dit que, sous la dynastie Tsîn, Ouy-Kouán s'avisa le premier de faire des caractères à l'imitation des feuilles de saule. C'est la première espèce de caractères qui satisfasse entièrement la vue; elle est très-agréable à voir; tous les traits en sont nets, forts et bien nourris; mais ce n'est pas une petite difficulté que de les tracer avec élégance. Les descendants de Ouy-Kouán s'appliquèrent de toutes leurs forces à pouvoir perfectionner un art qu'ils regardaient comme leur étant propre; ils y réussirent, en tâchant, toutefois, de ne pas trop s'écarter de la forme primitive des anciens caractères. Il n'est pas surprenant que les caractères de Ouy-Kouán soient plus élégants, aient un coup d'œil plus gracieux que les caractères précédents. Autrefois, on ne savait pas faire l'encre; on ignorait l'usage du pinceau; mais l'un et l'autre étaient connus lorsque l'on inventa ces caractères-ci. Ouy-Kouán pouvait faire, à son gré, des traits moelleux, bien nourris, fins à la tête ou à la queue de ses caractères; cela eût été impossible aux anciens. Ceux-ci gravaient plutôt qu'ils n'écrivaient; ils taillaient en pointe un morceau de bois et s'en servaient pour tracer, sur de petites planches enduites de vernis, les caractères dont ils avaient besoin. Il arrivait de là que la tête des lettres était toujours plus grosse que la queue, et que les proportions n'étaient pas gardées. Il n'est pas surprenant que nous n'ayons eu des caractères bien faits et d'un coup d'œil gracieux que depuis l'invention de l'encre et du pinceau.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

柳 棊 篆

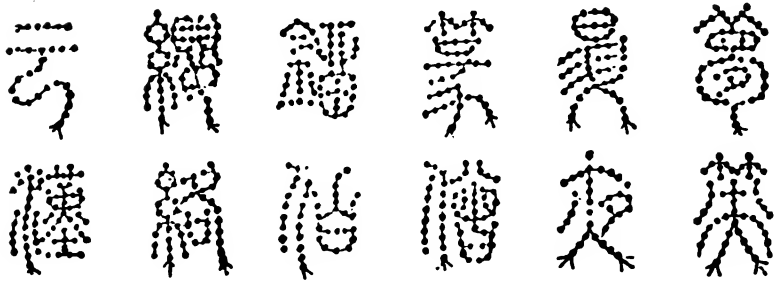
僧 蕪 英 云 晉 衛 瓘 作 筆 勢 明 功 莫 得 而 學 技 衛 氏
 三 世 攻 書 善 師 模 古 字 上 古 以 對 竹 點 漆 書 書 不
 能 行 故 頭 處 尾 漸 細 瓘 以 筆 墨 穎 之 復 頭 尾 俱 細
 貞 妙 于 脫 胎 者

DIX-SEPTIÈME FORME.

Caractères dits : 𠄎 lǒ tchouàn 櫻 絡 篆.

c'est-à-dire :

En forme de houppes ou de flocons.



MONOGRAPHIE :

Le Bonze Mông-Ÿn dit que, du temps des Hân, Lieou-Pê-Chên, s'amusant pendant la nuit à regarder les étoiles, fut charmé de leur merveilleux arrangement et de l'ensemble de leur spectacle. Il lui vint en pensée de faire une sorte de caractères pour représenter ce qu'il voyait. Il composa donc ce genre-ci. Il prit les anciens caractères pour corps des siens, et les embellit à sa façon : il en changea si fort les traits et la manière qu'ils devinrent méconnaissables. Quand on examine de près les caractères 𠄎 lǒ choū, on trouve qu'ils ont quelque ressemblance avec les Kō tōu ouên, bien qu'au premier coup d'œil

cette ressemblance ne paraisse pas. On leur trouve aussi un peu de rapport avec les Louán fōng. Toutefois, ni ces derniers caractères, ni les Kō tōu n'ont l'élégance et le gracieux des caractères Yn lō. Sous les Hán postérieurs (250-264 de J.-C.), les lettrés s'appliquèrent à cette sorte d'écriture, et il y en eut un grand nombre qui excellèrent à la tracer.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

纓絡篆

僧兼英云漢劉伯昇夜觀星象作存古之梗概變
隸之規矩體類科斗而不貞勢同回彎而較逸後
漢儒汪多學之

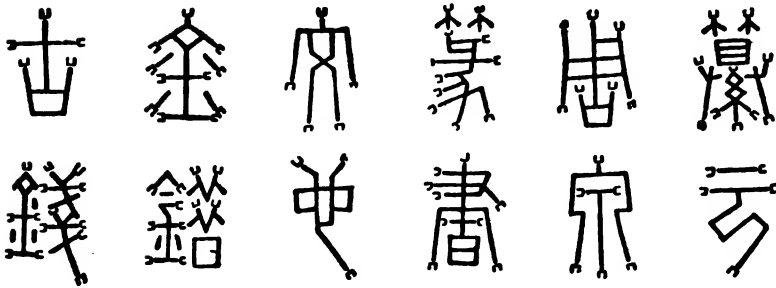


DIX-HUITIÈME FORME.

Caractères dits : Kin tsō' tohouàn 金錯篆.

c'est-à-dire :

En forme de limes d'or.



MONOGRAPHIE :

Le Choū tsonán rapporte que les caractères gravés sur les anciennes monnaies étaient de ce genre. Les Tsuēn foū des Tcheōu, les Tohoū leāng, des Hán, et les Taō pou étaient marqués à l'empreinte de ces caractères. Hoū-Tohén-Yên prit

tous les caractères qu'il put découvrir dans les différents sceaux des dynasties Tsch et Hân, et, en les écrivant, il ajouta une espèce de fourche au commencement de chaque trait. Ceux qui vinrent après lui voulurent l'imiter et firent une espèce d'écriture à laquelle ils donnèrent le nom de *Kin tsô tohouân*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

金銷篆

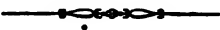
書篆云古錢文也周泉府漢銖兩刀布所製皆是
胡正高摹秦漢印章每於用筆注頭處作兩以形
蓋本此

DIX-NEUVIÈME FORME.

Les caractères dits : *Tohouy loû tohouân* 垂露篆.

c'est-à-dire :

En forme de gouttes de rosée.



云	平	曹	篆	作	尊
漢	露	嵩	僧	刃	榮

MONOGRAPHIE :

Le Bonze *Mông-Yn* assure que ces caractères sont dus à *Tsaô-Hy*, qui vivait sous les Hân. Cet habile calligraphe s'en servait surtout pour les suppliques à l'Empereur et pour les ordonnances impériales. Ils ont une grande ressemblance

avec les caractères Huên hân. Cependant, comme ils ressemblent assez à des gouttes de rosée prêtes à tomber, on a préféré leur donner ce dernier nom.

Tohâng-Ty, dixième Empereur des Hân (32 av. J.-C.), faisait un grand cas de ces caractères; il leur donnait la préférence sur tous les autres, quels qu'ils fussent. Il ne pouvait se lasser de les admirer et de les louer. Il disait souvent qu'ils étaient comme des perles qui roulaient sur une planche d'or bien poli. Il les comparait aussi à ces gouttes d'eau qui, après la pluie, se trouvent comme suspendues aux feuilles du bambou et tombent au moindre souffle de vent qui les agite.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

垂露篆

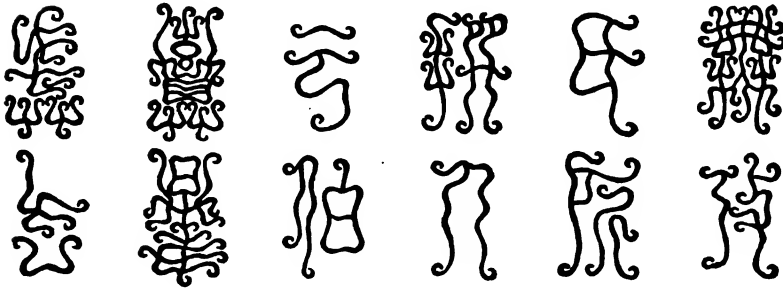
僧叢英云漢曹喜作以書章秦字如懸鍼而不續若濃露之垂故名章帝書重此書比之金盤瀉珠風盤雜雨秦邕所謂建初稱善者也

VINGTIÈME FORME.

Caractères dits : Tohoü tohouân 支篆.

c'est-à-dire :

En forme de verges courbées.



MONOGRAPHIE :

On ignore le nom de l'inventeur de ces caractères. L'auteur du Choü tsouán en fait honneur à Pě-Ché, qui les aurait composés pour distinguer, dans les registres, les pages où il est question des affaires des mandarins militaires. Quant aux mandarins civils, il les marquait en mettant en marge la figure du

caractère Hoŭ, ou tablette que l'on portait à la main, en se présentant à l'audience de l'Empereur, afin d'y inscrire ses réponses.

Il semble probable que ces caractères-ci ont été employés pour désigner les ordres du Souverain. Ce genre d'écriture ayant plu aux lettrés, ils en ont insensiblement augmenté le nombre et constitué la forme que nous voyons aujourd'hui.

Si on leur donne ce nom, ce n'est pas parce que ces caractères imitent une verge courbée, mais bien parce qu'on s'en servit pour la première fois pour désigner les gens de guerre.

On a trouvé sur un des sceaux de la dynastie Hân des caractères de cette forme. Lÿ-Tohouáng et quelques autres ont gravé avec beaucoup d'élégance cette sorte de caractères. Hô-Siuě-Yŭ et Ouên-Sân-Kiáo les ont pris pour modèle, et ont tâché de les imiter.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

戈 篆

撰人無攷書篆云伯氏所職文記綏武記戈蓋君
有命則書其上後人因法其書爲戈篆非形象戈
也漢印中下欽私印及李狀等刻皆可玩何雪漁

文三橋當仿之

VINGT ET UNIÈME FORME.

Caractères dits : Tá tohouán 大篆.

ou :

Caractères grossiers, épais.

云 大 頤 呂 攬 苛
倉 篆 作 氏 漑 穢

MONOGRAPHIE :

Lià-Ché, dans son livre intitulé : *Le printemps et l'automne*, dit que Tsāng-Kiō est l'inventeur de ces caractères. Dans un autre livre, qui traite des arts et de l'éloquence, Nÿ-Onèn-Tohé, l'auteur, qui vivait sous les Hân, pense que Ché-Tohéou est l'inventeur des Tá tchouàn. On lit dans le livre Choū tsonán qu'en examinant ce que Ché-Tohéou a ôté ou ajouté aux caractères inventés par Tsāng-Kiō, on peut dire hardiment qu'il est le véritable inventeur des caractères Tá-Tohouàn; d'ailleurs la figure de ces caractères-ci est précisément la même que celle des caractères qui sont gravés sur l'ancien tambour de pierre.

Oū-Ché-Lán, auteur du livre Choū tohé choū, dit : « Quoique les auteurs ne soient pas d'accord sur l'origine des Tá tchouàn, et que les uns les attribuent à Ché-Tohéou et que les autres le nient, je pense que longtemps avant Ché-Tohéou, il y avait des caractères sur lesquels l'auteur a ensuite formé les siens, et auxquels il en ajouta d'autres de son invention, et qu'ainsi Ché-Tohéou est en même temps auteur et imitateur. Ceux qui pensent que Ché-Tohéou forma tous ses caractères sur le modèle de ceux qu'on voit sur le tombeau de pierre se trompent évidemment. »

Si le livre Nÿ onèn choū subsistait en entier, on pourrait avoir quelque éclaircissement là-dessus; mais, de quinze chapitres, il n'en restait plus que neuf du temps de Kién-Où (25-58 de J.-C.). Il est probable que, dans les six chapitres qui manquent, on parlait de l'inventeur de ces lettres.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

天篆

呂氏春秋云蒼頡作按漢藝文志史籀著天篆書
 斯亦言籀損益頡文爲天篆則係籀作無隸至其
 字體周越趙宦光等謂卽石鼓文而書斯又謂石
 鼓乃籀篆虞世南書旨述并有天篆卽籀篆語諸
 說各祖抵牾憲籀所作原有此數種以石鼓籀篆
 爲卽天篆者均誤也漢書藝文志凡十五篇建武
 時已亡六篇

VINGT-DEUXIÈME FORME.

Caractères dits : Siaò tohouàn 小篆.

ou :

Caractères primitifs amoindris.



斯	水	省	書	文	云
改	篆	籀	籀	作	李

MONOGRAPHIE :

Le Choū touàn, composé sous les Hán, dit que Lỳ-Sé, ministre de Chè-Houáng-Tý, prit les Tá tohouàn de Ché-Toheòu, les diminua, en adoucit les traits; d'où résulta l'écriture Siaò tohouàn. C'est pour ce motif, sans doute, qu'on leur donne le nom de *Caractères diminués des Tá tohouàn*.

Où-Ouy-Hén, parlant des quatre sortes de caractères connus de son temps, dit : « Ceux qui prétendent que Tohéñ-Miào, étant dans les prisons de Yán-yáng, a inventé ces Siaò tohouàn se trompent, puisque longtemps avant Lỳ-Sé ces caractères existaient. »

Ouy-Soŭ, dans son livre Choū tsonán, dit : « L'Empereur Oú-Tý, sixième des Hán, ayant recouvré le Fèn yn tìn, ou vase de métal sur lequel les Toheòu avaient fait graver tout ce qui concernait le pays de Fèn-yn, s'empressa d'en faire copier exactement tous les caractères. Après les avoir examinés, avec un grand soin, on reconnut qu'ils étaient de la classe des Siaò tohouàn. »

Il est dit dans le Siuèn hô pou (livre historique de 1119 à 1126 de J.-C., sous les Sóng) que du temps de Moŭ-Kōng les lettres imprécatoires contre le royaume de Loŭ étaient en caractères Siaò tohouàn.

Hông-Pōng-Lay, expliquant les caractères des pièces de monnaies, dites Taò pou et frappées sous Houáng-Tý, assure que les caractères étaient des Siaò tohouàn.

Il suit de là que la figure et la composition des Siaò tohouàn est fort ancienne. La tradition fit parvenir ces caractères tels qu'ils étaient, *ab ovo*, jusqu'à Lỳ-Sé, qui y fit quelques changements et leur donna le nom de Pk fén siaò

tohouàn. En effet, en les comparant, on reconnaît aisément les anciens Siào tohouàn; on voit que ceux de Lỳ-Sě sont à peu près les mêmes.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

小篆

書斯云李斯改省籀文作衛恒論四體書勢有謂程邈作抄雲陽獄中非也但按斯以前已有小篆。韋續書纂謂漢武得周時汾陰鼎卽其文又宣和譜論秦穆時詛篆文。熊朋來論黃帝刀布已皆是小篆字體或傳自古人斯更爲改定遂獨擅其名耶亦曰八分小篆者比籀文十在其八也

VINGT-TROISIÈME FORME.

Caractères dits : Yü tohou tohouàn 玉筋篆.

ou :

Lettres primitives dites : Pierres précieuses.



MONOGRAPHIE :

Le livre Choũ yuên yâ dit : « Lỳ-Sě (ministre de Chè-Houàng-Tý, 247 av. J.-C.) fit ses caractères, qui sont ceux qu'on voit ici, à l'imitation de ceux que l'historien Toheou 籀 avait formés sur le modèle des lettres inventées par Tsāng-Kiě, ministre de Houàng-Tý. »

Plusieurs auteurs prétendent que ces caractères-ci dérivent de ceux qu'on appelle Siào tohouàn. Ce sentiment est exposé en particulier dans le Lén

choû chě tŷ. L'auteur, nommé Yuên-Toú, qui vivait sous les Táng (618-905 de J.-C.), prétend que, de plusieurs ouvrages écrits en Siào tohouàn, on en tira les principaux traits qui constituent les Yŷ tohouàn; mais il paraît plus vraisemblable que ces deux espèces de caractères ont été formées séparément, sur un même modèle, et qu'elles sont très-anciennes. Quoi qu'il en soit, celui qui a donné le plus de cours aux caractères Yŷ tohouàn est Lŷ-Yáng-Pin, qui excellait dans la manière de les écrire (1).

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

玉筋篆

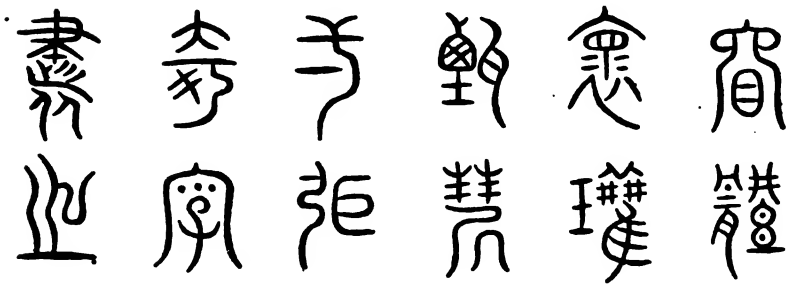
舒元興云李斯變蒼頡史籀文爲之體尙太古蓋小篆外別翔一家也。或卽以小篆爲玉箸其說見於唐。元度論書十體然豐坊言小篆變而爲玉箸則固各自爲書後李陽冰最善其體

VINGT-QUATRIÈME FORME.

Caractères dits : Kŷ tsé tohouàn 奇字篆.

ou :

Caractères dits : Merveilleux.



MONOGRAPHIE :

Ces caractères tiennent le premier rang parmi les six espèces que l'on doit à Tohén-Fōng.

Tohāng-Houāy-Kouān, auteur du livre Choū touàn, dit que les caractères

(1) On les nomme encore, ces caractères : Pă fén siào tohouàn.

composés par Ché-Toheüu étaient de même figure que ceux-ci, et que, de son temps, le livre sur lequel on avait écrit tout ce qui était gravé sur l'ancien tambour de pierre l'était avec ces caractères-ci.

Siaō-Tsè-Léang dit que les caractères Tá tchouàn ont servi de modèle à Tohén-Fông pour la formation des caractères Ky' tsé.

Peut-être les six caractères inventés par Tohén-Fông ne sont-ils qu'une espèce de supplément et comme une perfection des anciens caractères. Il peut se faire aussi qu'il ait pris pour modèles de ses caractères et les Tá tchouàn et ceux de Ché toheüu, en changeant quelque chose aux uns et aux autres et en combinant différemment quelques traits. C'est pour ce motif qu'ils diffèrent entre eux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Yang-Niông a appris de Lieü-Fón cette manière d'écrire et qu'il en a laissé le modèle à la postérité, qui doit lui en avoir obligation.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

奇字篆

甄豐六體之一。張懷瓘書斷云卽籀篆也其跡有石鼓文在焉。蕭子真又謂豐定天篆爲奇字蓋豐六體原改定古書而成當時或體大篆籀篆而稍變其體故與籀篆旣異於天篆亦不甚同也。

楊雄最好之劉芬從學焉其傳遂廣

VINGT-CINQUIÈME FORME.

Caractères dits : Tohè yn tchouàn 芝英篆,

c'est-à-dire :

Caractères représentant la plante de la félicité.



MONOGRAPHIE :

Le Choû tsoûán raconte que du temps de Oû-Ty, sixième Empereur des Hán (140 av. J.-C.), il poussa sur le devant du trône qui était dans la grande salle où l'Empereur donne ses audiences, trois plantes dites : Tohê yn. Tout le monde fut charmé de l'augure et en félicita sa majesté. On fit des vers sur cet événement. Tchén-Tsên, célèbre dans tout l'empire par son talent de calligraphe, eut ordre de travailler à la composition d'un nouveau genre de caractères qui perpétuât le souvenir de ce prodige. Tchén-Tsên chercha, parmi tous les caractères, s'il pouvait en trouver qui eussent quelque rapport avec le dessein qu'on se proposait. Il découvrit que sur la fin des Toheôu, lorsque l'Empire était divisé en six royaumes, on avait imaginé diverses sortes d'écritures pour faire savoir ce que l'on voulait à des personnes qui seules étaient au fait de l'artifice. Parmi ces *caractères secrets*, il s'en trouva un genre qui plurent à Tohén-Tsên; il les prit pour modèle et composa les siens, auxquels il donna le nom de *caractères de la plante de la félicité*.

Tchāng-Siûn-Kín dit qu'au temps des six royaumes les caractères employés pour écrire les secrets étaient à peu près de la même forme que ceux-ci. Ce même auteur ajoute qu'ils avaient été formés sur les Siad tchouân, et qu'on ne fit qu'ajouter les pointes qu'on voit sur les caractères dits *de la plante de la félicité*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

芝英篆

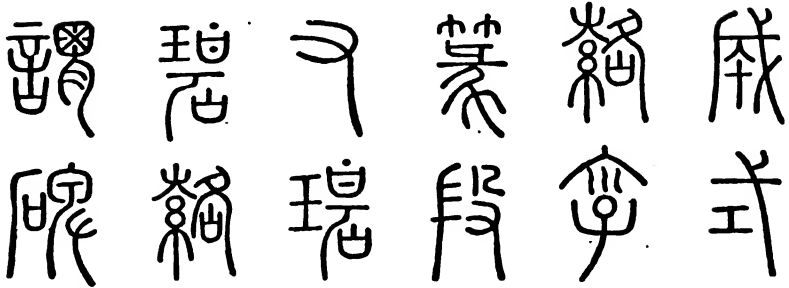
書篆漢武帝有靈芝三根植殿前乃歌芝房曲又命陳遵作是書亦曰靈之按六國時已有芝英書用之符信則遵蓋有所仿。章俊鄉所謂析六國芝英之派也。體用小篆而岐其首尾若芝初生狀

VINGT-SIXIÈME FORME.

Caractères dits : Pý lö tohouàn 碧落篆.

c'est-à-dire :

Caractères transparents ou percés à jour.



MONOGRAPHIE :

Touân-Tohôn-Ché dit que cette espèce de caractères était anciennement employée sur les inscriptions des monuments. Leur nom viendrait surtout de la propreté avec laquelle on avait soin de les graver.

Lý-Tchaó et Tòng-Yeóu disent que la plus ancienne pierre sur laquelle on lit ces caractères est celle qu'on trouva dans le palais Lông-hín, district de Kiáng-toheoũ, au Chân-sý. Ceux qui trouvèrent les premiers la pierre sur laquelle se trouvaient des caractères qu'ils n'avaient jamais vus, les désignèrent sous le nom du lieu de l'endroit. Ce nom de Pý lö finit par être généralement donné à ces caractères.

Dans son ouvrage, qui a pour titre Tsý kou loũ, Geũ-Yáng-Sieõu dit que ces caractères ont été trouvés dans le palais de Lông hín. Il y avait là une statue du nom de Pý lö foú. Sur ses épaules étaient gravés des caractères singuliers auxquels on a donné le nom de la statue elle-même. Sóng-Liên dit, dans son ouvrage Tsân ký tohé, que cette statue ne remonte qu'au règne de la dynastie des Táng et que ce fut Hán-Ouâng qui la fit élever pour plaire à sa mère. Pour conserver la mémoire de l'érection de cette statue, ce prince fit dresser une pierre sur laquelle on avait gravé ces caractères. Mais, ajoute-t-il, l'auteur de ces caractères est demeuré inconnu. Lý-Suên-Tohê semble dire, dans son ouvrage Yũ kîn kông ký, que l'auteur de ces caractères se nommait Tohén-Ouy-Yũ.

Lý-Hán ose assurer que Lý-Tsuên, frère cadet de Lý-Hiân, est l'auteur de ces caractères. Enfin, un ouvrage intitulé Lô tohông ký assure que deux es-

prits, en forme de colombe, vinrent eux-mêmes graver ces caractères. Il est évident que l'auteur véritable demeure inconnu. Toutefois on pense que l'invention ne remonte pas plus haut que les Tshn et qu'elle fut perfectionnée sous les Hân. Ces caractères ont quelque chose qui charme tous ceux qui les voient. Chacun sait que Lÿ-Yâng-Pîn, les examinant pour la première fois, en fut si satisfait qu'il oublia tout pour les contempler à loisir. Il s'assit au lieu de l'inscription et demeura plusieurs jours à les admirer.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

碧落篆

段成式謂碑有碧落字故名。李肇畫友則謂碑在絳州龍興宮體舊碧落觀故名按。歐陽修集右錄龍興宮有碧落尊像篆文郎刻其背宋連潛溪志唐韓王元嘉子訓爲其母造此尊像受有是碑但不知何人書李璿之玉京宮記曰陳惟玉季漢黃公記曰李訓弟譔洛中紀異乃謂有二鶴仙來刻者皆不可強爲之說要其字法到秦漢人深處李陽冰見之擬處其下數曰不繼去

VINGT-SEPTIÈME FORME.

Caractères dits : Kô teou tohouân 鵠頭篆.

c'est-à-dire :

En forme de tête de cigogne.

頭 鵠 乃 篆 皮 召
 擐 頭 森 夾 率 崖

MONOGRAPHIE :

On ignore le nom de l'inventeur de ces caractères; tout ce qu'on en dit est fondé sur des conjectures si faibles que l'on nous dispensera de les rapporter ici. Selon Ouy-Souï, on'employait jadis ces caractères pour écrire les ordres de l'Empereur décernant des faveurs ou des dignités. Au temps des Hân, on trouvait, en effet, des diplômes écrits avec ces sortes de caractères.

Le commencement des traits ressemble au bec de l'oiseau; mais, quand le trait est achevé, il ressemble à la tête entière. Il y en a qui comparent ces caractères à un vaisseau qu'on verrait d'un peu loin, lorsque les eaux ne sont pas agitées par le vent. D'autres les comparent aux montagnes, lorsqu'elles semblent se revêtir d'une nouvelle couleur, au commencement de l'automne.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

鵠頭篆

亦名鵠頭撰人無攷韋續云詔版所用漢家尺一之簡是也。起筆輕如鳥喙纖筆重如鵠頭論者比之遠帆無波秋山一抹

VINGT-HUITIÈME FORME.

Caractères dits : Tsièn taō tchouân 剪刀篆.

c'est-à-dire :

En forme de branches de ciseaux.

其 炭 心 篆 故 諤
形 刃 炭 韋 召 阡

MONOGRAPHIE :

Comme ces caractères ont quelque ressemblance avec les branches, non encore jointes, des ciseaux, on leur a donné le nom de Tsièn taō.

Le Bonze Mông-Yn dit qu'on leur donne aussi le nom de Kîn tsō choū, ou

caractères en limes d'or. Cependant ces deux espèces de caractères sont bien différentes l'une de l'autre. Il peut se faire que Ou-y-T'ang, l'inventeur des Tsien taō choū, ne les ait imaginés qu'après avoir vu les Kin taō choū. Il est possible également qu'il soit l'inventeur de tous les deux. On n'a que des conjectures là-dessus.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

剪刀篆

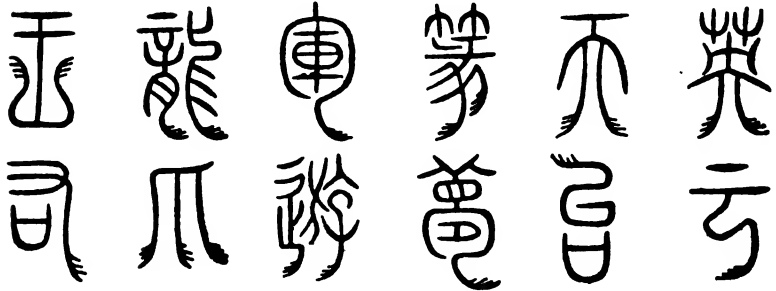
韋隲作其形似剪故名。僧兼英云剪刀亦名金銷書按二書不同體此當是隲又從金銷中悟出也

VINGT-NEUVIÈME FORME.

Caractères dits : Lông tohaò tohouàn 龍爪篆.

c'est-à-dire ?

En forme de griffes de dragon.



MONOGRAPHIE :

Le Bonze Mông-Yn attribue l'origine de ces caractères au hasard. Ou-ang-Yeou-Kiün, dit-il, alla se délasser de ses travaux d'étude auprès de la montagne Tiên-tây. Après s'y être reposé, il revint dans son pays. Il était déjà tard quand il arriva à Hou-y-ký, petite ville très-bien située. Il soufflait un vent frais et la lune était brillante; ce qui l'engagea à monter sur le Tóng tün (tour), pour jouir du beau spectacle d'un ciel pur et serein. Charmé de ce qu'il voyait, ce savant traça sur une colonne quelques traits qui pussent un peu représenter la figure de ce qu'il voyait. Il se trouva qu'il avait composé un signe analogue

à celui de Feý 飛, voler, volare, et que ces traits avaient une entière ressemblance avec la griffe du dragon. Il fit les autres caractères dans le goût de celui-ci, et leur donna ce nom. Sur ce modèle, un autre lettré, Ouáng-Tsên-Tiën, fit une espèce de lettres en forme de griffes de tigres.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

龍爪篆

蒙英云王右軍遊天台還至會稽適風月青節夕
上桐亭偶題柱作一飛字形若龍爪遂以爲名。
後王僧處仿其意加稜角爲處爪書亦著名

TRENTIÈME FORME.

Caractères dits : Feý pě choū 飛白書,

c'est-à-dire :

Caractères en vol blanc.

The image displays six columns of calligraphic characters in the 'Feý pě choū' style. Each column contains two characters, one above the other. From left to right, the columns are: 1) 曼 (Màn) and 作 (zuò); 2) 飛 (fēi) and 白 (bái); 3) 時 (shí) and 力 (lì); 4) 壽 (shòu) and 壽 (shòu); 5) 錦 (jǐn) and 理 (lǐ); 6) 薄 (bó) and 蔡 (cài). The characters are written in a white, brush-like script with irregular, expressive strokes.

MONOGRAPHIE :

Selon le Choū tsouán, l'inventeur de ces caractères est Tsáy-Yōng. Voici ce qui lui en donna l'idée.

On réparait, dans le palais de l'Empereur, la porte de la salle où se réunissent les savants quand ils sont reçus en audience. Tsáy-Yōng, ayant achevé son livre Chén houáng piñ, se présentait au palais pour l'offrir à l'Empereur. En attendant, il examinait les ouvriers et remarquait que leurs coups de pinceaux faisaient des espèces de caractères assez curieux. Cela lui donna l'idée de ce genre d'écriture-ci. Les lettrés la goûtèrent et Ouáng-tsè-yeou, père et fils, ont excellé dans ce genre de calligraphie.

Où-Tý, premier Empereur des Léang (502 de J.-C.), causant un jour avec Sião-Tsè-Yân, lui dit : « Les caractères de Ouâng-Hièn-Tchê sont volants, mais ils n'ont pas de blanc; ceux que vous écrivez sont en sens opposé : ils ont du blanc, mais ils ne sont pas volants. Ne pourriez-vous pas en faire qui aient ces deux qualités? Essayez et rendez-moi compte de ce que vous aurez fait. » Sur cet ordre de l'Empereur, le lettré Sião-Tsè-Yân imagina la forme qu'on voit ici. Geou-Yâng-Sieôn, qui raconte cette histoire, a pareillement transmis la manière d'écrire de Sião-Tsè-Yân.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

飛白書

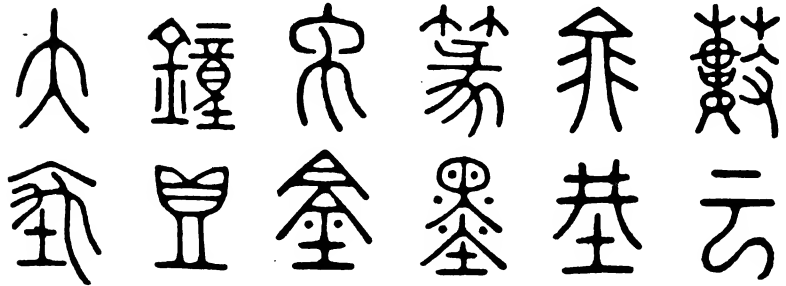
書纂蔡邕作時方飾理鴻都門邕適撰聖皇篇待
詔門下見役人以堊簞成字歸而作是書後王子
猷父子並造其極又梁武帝謂蕭子雲曰獻之書
飛而不白卿書白而不飛可爲斟酌之子雲乃以
篆文爲之極精妙歐陽詢得其傳

TRENTE ET UNIÈME FORME.

Caractères dits : Tohōng tîn tchouân 鐘鼎篆.

c'est-à-dire :

En forme de cloches et de Tin.



MONOGRAPHIE :

On lit dans le Mě soú que le Grand Yü (2206 av. J.-C.) imagina lui-même les caractères qui représentent et la cloche et le Tin. Selon Hiông-Pông-Laŷ,

tous les anciens vases des grandes cérémonies avaient une forme telle que renversés ils ressemblaient à des cloches, et, lorsqu'ils étaient debout, l'ouverture du haut était semblable aux Tin. C'est la forme de ces vases qui donna occasion à l'invention des Tohông tin.

Jên-Tsông, quatrième Empereur de la dynastie des Sóng, ordonna au Táy châng de faire copier exactement tous les caractères gravés sur des instruments, vases et monuments antiques, d'en faire une suite, et de l'arranger selon l'ordre chronologique. Ce travail fut fait vers l'an 1049 de J.-C. Parmi ces caractères ainsi recueillis, il y en eut plusieurs du genre de ceux qu'on voit ici. On n'eut pas alors la pensée de s'en servir pour écrire des livres. Ils n'eurent cours que sous le règne de Hoúy-Tsông, huitième Empereur des Sóng (1125 de J.-C.). Les lettrés d'alors les firent valoir de leur mieux et leur donnèrent de la vogue.

Sinó-Châng-Kông fit graver aussitôt tous les caractères qui avaient été en usage sous les trois dynasties Hiá, Châng et Toheou. Parmi cette foule de caractères on en trouva plusieurs de ceux-ci; leur antiquité ne peut donc faire l'objet d'un doute.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

鐘鼎篆

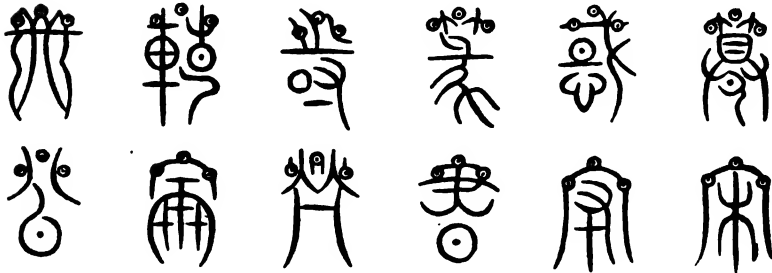
墨敎云大禹象鐘鼎形作按熊朋來謂古禮器類
爲鐘仰爲鼎白皇祐間命太常摹唐代鐘鼎敎爲
圖宜和以後此書遂廣薛尚功所集鐘鼎敎職多
三代時篆刻也

TRENTE-DEUXIEME FORME.

Caractères dits : Tohouàn sioü tohouàn 轉宿篆.

c'est-à-dire

Caractères à l'imitation des étoiles.



MONOGRAPHIE :

On lit dans le Choû tseouán, qu'à l'époque de Kín-Kóng, du royaume de Sóng, la planète du feu (Mars) se trouva mêlée dans la constellation du Cœur, quoique, suivant le calendrier, elle dût être dans un tout autre endroit du Ciel. Les astronomes ne voulant pas avouer l'erreur de leurs tables, ou ne pouvant les corriger, eurent recours à l'artifice pour pallier leur erreur. Ils eurent recours au prodige et publièrent que le Prince qui gouvernait alors, possédant les trois principales vertus d'un souverain, la planète du feu en avait voulu instruire tout l'univers, en changeant de trois degrés la position qu'elle devait naturellement avoir. Tsé-Oûy, un des astronomes du tribunal, marqua exactement le phénomène et la figure que formait la constellation du Cœur, lorsque la planète du feu se retira. Il traça cette figure à la tête des caractères qu'il employa pour cela, et, les ayant montrés aux écrivains, on vit sortir de tous côtés des caractères couronnés de trois étoiles, à l'instar de la planète du feu couronnée par les trois étoiles de la constellation du Cœur.

Le livre Mé soú dit que, ces caractères ayant la figure des boutons du nénuphar, lorsque la fleur va éclore, on devrait leur donner le nom de *caractères en forme de boutons de nénuphar*.

TEXTE DE LA MONOGRAPHIE :

宿轉篆

書纂宋景公時楚滅守心公有德音三遂從三舍
司星子韋仿其退縮象作是書每字首用三星墨
數所謂連花末郎此



CHAPITRE IV.

DE L'ÉCRITURE CHINOISE AU POINT DE VUE DE L'EXÉCUTION.

PREMIÈRE SECTION.

1° Procédés des Chinois anciens et modernes pour reproduire l'écriture, savoir : les planchettes, le burin et le pinceau. — 2° Importance de la calligraphie en Chine. — 3° Du papier. — 4° De l'imprimerie. — 5° De l'encre de Chine.

DEUXIÈME SECTION.

1° Nécessité de s'exercer à écrire *de mémoire* les caractères si l'on veut devenir sinologue. — 2° Manière de le faire. — 3° Respect des Chinois pour les caractères.

PREMIÈRE SECTION.

I. — PROCÉDÉS DES CHINOIS ANCIENS ET MODERNES POUR REPRODUIRE L'ÉCRITURE.

1° DES PLANCHETTES.

Les anciens Chinois gravaient leurs caractères soit sur des planchettes de bambou, soit sur les feuilles d'un arbre nommé *Pey* 楮 en chinois. Ces planchettes, auxquelles on donnait le nom générique de *Pièn* 篇, se liaient ensemble. D'ordinaire, on les enveloppait dans des pièces d'étoffe pour mieux les conserver. Au moyen de points tracés sur chacune d'elles, on trouvait facilement la pagination. On apportait un soin particulier à la préparation de ces planchettes, puisque la beauté des signes et la facilité de les graver dépendaient de la netteté de ces tables. Ces planchettes avaient chacune la même dimension. En général, on aimait qu'elles fussent larges et on les enfilait par un bout dans un cordon. Leur largeur variait selon celle de l'entre-deux des nœuds du bambou, qui avait servi à leur confection. La plupart des anciennes planchettes qu'on a retrouvées dans la suite des temps, sont, les unes en écriture *Kō teou* 蝌斗 (1); les autres en écriture *Tohouàn* 篆, ou en écriture *Liedu* 柳.

Les planchettes ou tablettes, qui tenaient alors lieu de papier courant, ont

(1) A forme de têtards, c'est-à-dire en traits sinués.

porté différents noms, suivant leurs différentes formes et suivant leur destination.

On appelait **Tsé 策** celles sur lesquelles on écrivait les ouvrages les plus importants. L'usage était d'écrire sur la première tablette les premiers mots de l'ouvrage, ou bien le sujet, ou même simplement son titre. La longueur de chaque tablette était d'environ deux pieds quatre pouces. Les livres sacrés de la Chine étaient gravés sur des planchettes de ce nom. Les Empereurs de la dynastie **Hán** faisaient écrire leurs édits sur des planchettes qui n'avaient que deux pieds de longueur, *ne voulant pas*, disaient-ils, *qu'elles fussent au niveau des planchettes sur lesquelles on écrivait les monuments sacrés que tout l'Empire vénérât.*

Quant aux ouvrages peu volumineux, aux maximes, aux sentences, aux petites pièces fugitives, aux œuvres qui n'exigeaient pas beaucoup de paroles, on les gravait sur des planchettes du nom de **Toü 牘**, qui n'avaient qu'un pied deux pouces de long.

Il y avait une espèce de planchette, très-étroite, sur la surface de laquelle on ne pouvait graver que deux rangs de caractères. On leur donnait le nom de **Kiàn 簡**. Leur dimension n'avait rien de fixe; elles étaient indifféremment longues ou courtes, selon le nombre de caractères qu'on voulait y graver.

On se servait parfois d'une sorte de planchettes minces de bambou, qui portaient le nom de **Hán ts'ih 汗青** (*vert moelleux*) à cause de la manière plus douce, plus molle, avec laquelle on les avait préparées. Ces planchettes étaient présentées au feu pour en faire sortir l'humidité; on employait la partie restée verte pour en faire des feuilles de livre.

Il n'était pas rare non plus qu'on employât des pièces de soie ou de toile, en guise de planchettes de bambou. Coupées en morceaux plus ou moins grands, ces pièces d'étoffe ne ressemblaient pas mal à des petites bannières; c'est ce qui leur fit donner le nom de **Fân tohè 旛紙** (*papier en forme de bannière*).

L'usage des tablettes ou des feuilles d'arbre, en guise de papier, subsiste encore de nos jours dans quelques royaumes de l'Inde et de l'extrême Asie, tels que ceux de Siam, de la Birmanie, etc. Les livres en langue *pâli* sont gravés avec un poinçon sur des feuilles d'arbres. La Chine s'en est servie jusqu'à l'époque de la dynastie des **Hán**.

2° DU BURIN ET DU PINCEAU.

D'après l'ouvrage chinois **Oü yuên 物元** (*de l'origine des choses*), on aurait d'abord employé du bois taillé en pointe, en guise de pinceau, pour écrire les caractères. Ce premier instrument n'a pas tardé à faire place à un autre, qui avait la forme d'un couteau. L'ancien caractère **Toh' 剡**, par lequel on dési-

gnait les livres, comprenait, comme on le voit, un couteau, le bambou et le symbole d'union. Le couteau fait sans doute allusion à la manière d'écrire du temps, qui consistait à creuser ou à graver les caractères sur le bois. L'Empereur Chouen avait inventé une sorte de pinceau au moyen duquel on peignait les caractères avec une espèce de vernis.

Dans un autre ouvrage chinois, qui a pour titre Pö oü tohé 博物志 (1), on lit que Confucius se servait d'une sorte de pinceau dont le poil provenait de l'antilope. La haute antiquité du pinceau à poil est un fait incontestable. L'inventeur du pinceau en poil de lapin est le fameux général Mông-Tiên 蒙恬, du royaume de Tsfn, celui-là même qui dirigea, avec une rare activité, la construction de la grande muraille de Chine. Depuis cette époque, la forme du pinceau a peu varié; on a seulement fait usage du poil de différents animaux, au lieu de celui de lapin.

Tohouâng-Tsè 莊子, disciple de Laò-Tsè, qui vivait dans le quatrième siècle avant J.-C., disait : « Le pinceau et l'encre sont des choses qui viennent d'une haute antiquité. Seulement les pinceaux anciens étaient faits de bambou », comme ceux des charpentiers européens.

Les instruments employés successivement par les Chinois pour graver les caractères ont puissamment contribué à modifier la forme des traits de ces mêmes caractères. L'invention du papier, celle de l'encre a eu pareillement une influence immense sur ces révolutions successives de l'écriture, au moins autant que le caprice des lettrés.

Le pinceau chinois a porté différents noms. Au temps de la dynastie Tsoü 楚, on lui donnait le nom de Yü 聿. A l'époque de la dynastie Oü 吳, celui de Poü liü 不律. Sous les Yèn 燕, celui de Foü 弗; enfin, depuis la dynastie Tsfn 秦 (246 av. J.-C.), le pinceau a porté constamment le nom de Pÿ 筆, qu'il porte encore de nos jours.

En Chine, on dit, comme chez nous, par métaphore, en parlant d'un écrivain célèbre : *Sa plume est élégante, légère, gracieuse*, selon le style de l'écrivain.

On distingue une très-grande variété de pinceaux pour la qualité. Les plus célèbres sont ceux qui portent les noms suivants :

le Chouÿ pÿ 水筆,

le Hân pÿ 旱筆,

le Kouân tohén tsè 管成子,

le Tohông choü kiün 中書君.

En écrivant les caractères chinois, le pinceau ne se tient pas obliquement,

(1) Petite encyclopédie composée par Tohàng-Hoä, sous les Tsfn (260 à 419 de J.-C.).

comme font nos peintres, mais *perpendiculairement*. La pointe du pinceau doit former un angle droit avec le papier. Les Chinois écrivent de haut en bas et de droite à gauche. Les Japonais, les Coréens, les Annamites, les Mexicains, font de même. S'il s'agit d'une inscription, qui fait un en-tête, les Chinois l'écrivent *horizontalement* comme nous, mais en allant de droite à gauche.

II. — DE L'IMPORTANCE DE LA CALLIGRAPHIE EN CHINE.

Les Chinois attachent la plus grande importance à la beauté *graphique* de leurs caractères. En Europe, où l'écriture est purement *syllabique*, on ne comprend pas cela. Une page imprimée ou écrite avec beaucoup d'élégance ne réveille presque rien dans notre esprit, sinon une vague satisfaction, une certaine admiration pour le talent de l'artiste. En Chine, au contraire, une belle page, un beau caractère, est une véritable peinture, qui cause une réelle satisfaction, une douce jouissance morale. On ne voit pas dans ce caractère un corps sec et régulier; un beau caractère chinois est un signe plein de vie; il parle à l'esprit comme la peinture la plus vivante et la plus animée parle aux yeux. Aussi préfère-t-on, en guise d'ornement de salon, un beau caractère à la plus riche tapisserie. Les familles nobles de la Chine attachent un grand prix à un ornement de ce genre.

La calligraphie tient, dans l'éducation chinoise, une place beaucoup plus relevée que chez nous. Les Chinois ont imaginé d'écrire des caractères en blanc sur un fond noir. Les jeunes enfants, au début de leurs études, copient sans peine, en mettant dessus un papier mince, au travers duquel ils peuvent distinguer les traits les plus menus et les plus délicats du caractère. Ce travail exerce, sans dégoût, l'application des jeunes enfants, leur donne l'habitude et la facilité des mouvements de la main. On leur donne ensuite du papier plus épais, qui les met à même d'exercer leur mémoire et leur petite habileté. On leur ôte ensuite ce secours et on les exerce à copier en grand, et du grand en petit, selon des modèles. Enfin, on les oblige d'écrire de mémoire, et d'ordinaire c'est la leçon qu'ils doivent réciter.

III. — DU PAPIER. *Tohè* 紙.

La première mention d'une espèce de papier dont il soit question, en Chine, remonte à l'époque de la dynastie *Tsin* (246 av. J.-C.). Le général *Mông-Tièn*, frappé des inconvénients des planchettes, s'adonna, avec une sorte de passion, à la recherche d'un système plus commode. Aux vertus guerrières, ce général joignait un goût prononcé pour la littérature. Il y consacrait tous les loisirs que sa charge de généralissime des troupes pouvait lui laisser. *Mông-Tièn* par-

vint, en effet, à confectionner une sorte de papier, grossier à la vérité, mais bien préférable aux planchettes. C'était un premier pas très-important. Mông-Tiên lui-même trouva le moyen de perfectionner son invention.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à la dynastie des Hân.

Alas, un des principaux officiers de la cour de l'Empereur Hiáo-Hô-Ty 孝和帝, des Hân orientaux (105 de J.-C.), trouva un moyen de confectionner un véritable papier, en employant, pour son invention, des écorces d'arbres, des chiffons de soie, de coton, des déchets de filets de pêche et autres matières de ce genre. Cet officier portait le nom de Tsaf-Lén 蔡倫. On a donné à ce papier le nom de son inventeur : *Papier du prince Tsaf* (Tsaf heou tohè 蔡侯紙). Ce même Tsaf-Lén fabriqua aussi une espèce de papier avec de vieux bonnets chinois, tels que ceux dont se servaient les fonctionnaires publics; on lui donna le nom de Mâ tohè 麻紙 (*papier de flasse*).

De là le vieil adage rimé :

筆乃蒙恬所造。紙乃蔡倫所爲

Le pinceau est de la création du général Mông-Tiên,

Le papier est dû au génie du prince Tsaf-Lén.

A cause de sa mémorable invention, Tsaf-Lén reçut des lettres de noblesse. Son Souverain avait compris toute l'importance de la nouvelle invention. Le nom de Tsaf-Lén est célèbre dans toute la Chine; on a élevé des temples à sa mémoire, et il fut un temps où le peuple lui offrait des sacrifices.

Une fois sur la voie, le génie chinois sut bien vite trouver une foule d'autres matières aptes à fabriquer le papier. Ainsi l'ouvrage Choü kiên tohè pou 簡紙譜 montre que les habitants du Su-tohuen (1) fabriquaient une sorte de papier avec du chanvre (Mâ); ceux du Fou-kiên avec des jeunes tiges de bambous (Lén tohouï); d'autres, avec l'écorce du mûrier; ceux du Tchè-kiang, avec la paille de blé ou de riz (Mô tohouàn, taï kân); quelques-uns, enfin, avec des cocons après le dévidage de la soie, d'où le nom de Lõ ouên tohè. Dans le Hou-kouang, c'est l'arbre Kô tohouï qui fournissait la matière du papier.

Les Chinois ont une immense variété d'espèces de papier. Leurs noms se tirent tantôt de la matière principale qui sert à les fabriquer, tantôt de la propriété ou de la qualité du papier; souvent aussi on lui donne le nom du pays où il se fabrique.

Nous donnons ici le nom de quelques espèces de papier :

1° — Le papier jaune, qui sert aux usages communs, se fabriquant ave

(1) Le Su-tohuen a formé un État particulier au dixième siècle de notre ère. L'ancien Palais-Royal est encore conservé dans la capitale de la Province.

de l'écorce simple de jeunes pousses de bambou, porte le nom de Tsāi tchè
草紙 (*papier herbe*) (1).

2° — Celui qui se fait partie avec de l'écorce du *broussonetia papyrifera*,
partie avec l'écorce du bambou, porte le nom de Kōsh pŷ tchè 枸皮紙 (2).

Il y a le :

3° — Papier glacé. Lā tchè 蠟紙 (3).

4° — — monnaie. Tsién tchè 錢紙 (4).

5° — — rayé pour les lettres, ou : $\left\{ \begin{array}{l} Pī háng tchè 八行紙. \\ Leáng kōuáng tchè 良光紙 (5). \end{array} \right.$

6° — — marbré. Hoā tchè 花紙 (6).

7° — — dit : Kóng tchouán tchè 貢川紙 (7).

8° — — fabriqué avec des algues marines, Hay táy tchè 海藻紙.

9° — — fabriqué avec l'écorce d'arbres odorants, Hiáng mò tchè 香
木紙.

10° — — employé pour les édits impériaux, les lettres de grâce, etc., Pō
mā tchè 白麻紙.

S'il est vrai qu'on peut juger de la civilisation d'un peuple par la quantité
de papier qu'il fabrique annuellement, la Chine occupe incontestablement,
même de nos jours, un des premiers rangs, sinon le premier, parmi les nations
civilisées.

IV. — DE L'IMPRIMERIE.

Les Chinois ont devancé de beaucoup les Européens dans presque tous les
arts et toutes les inventions utiles. En dehors de l'application de la vapeur et
de l'électricité, on ne voit aucune invention qui n'ait été connue des Chinois
bien des siècles avant que ces inventions aient été ou découvertes ou importées
d'ailleurs en Europe. L'imprimerie est de ce nombre. Dans son ouvrage inti-
tulé : *Philosophie de l'esprit humain*, Dugald Stewart ne considère pas l'inven-

(1) Ce papier, comme tous les autres espèces, se fabrique à la main. Il est d'un prix si minime
qu'on ne conçoit pas comment les fabricants peuvent couvrir leurs frais.

(2) Il y en a de deux sortes; l'un est fort mince et porte le nom de Tān pŷ tchè 單皮
紙; l'autre celui de Kiā pŷ tchè 夾皮紙 qui veut dire papier double.

(3) Ce papier est élégant. On l'emploie pour écrire des distiques chinois ou à faire divers ornements.

(4) Ce papier, ainsi que d'autres qui portent le nom de papier d'or, d'argent, n'est pas un vrai papier-
monnaie ou assignats. Il n'en a que le nom. Les Chinois l'emploient dans les sacrifices, dans les
obsèques, par substitution au vrai papier-monnaie.

(5) Ce papier est rayé par un procédé particulier au moment de sa fabrication.

(6) Ce papier marbré est employé dans les rapports épistolaires par la fashion chinoise.

(7) Ce papier signifie papier de tribut.

tion de l'imprimerie comme un fait isolé, comme une découverte due au hasard, mais bien *comme le résultat, comme l'expression d'un ensemble de civilisation très-avancée.*

La véritable date de l'imprimerie en Chine n'est pas uniformément admise par tous les auteurs. Car l'imprimerie a fait chez les Chinois divers progrès. Selon plusieurs auteurs, ils ont connu l'art d'imprimer deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne; mais il était naturellement imparfait. Selon d'autres, il remonterait au sixième siècle de J.-C. (en 593). Nous voulons parler de l'imprimerie tabellaire ʼn pán 印板, qui, vu le genre de l'écriture chinoise, devait paraître, dès le début, la seule pratiquement possible.

On lit, en effet, dans une encyclopédie qui a pour titre : Kě toh kin yuên 格致鏡原, liv. 39, que l'Empereur Ouên-Ty, fondateur de la dynastie des Soûy, ordonna de recueillir tous les dessins usés et les textes inédits, et de les graver sur bois pour les recueillir. Ceci se passait la treizième année du règne de ce Prince. Le texte chinois est conçu en termes qui n'annoncent nullement une invention nouvelle. Pour nous, il est évident que cette manière d'imprimer était bien antérieure aux Soûy.

Au deuxième siècle de notre ère, on commença en Chine à graver sur pierre les textes anciens pour en maintenir la pureté. Les Annales de la dynastie des Hân postérieurs nous apprennent que, sous l'Empereur Lim-Ty 靈帝 (175 de J.-C.), un lettré du nom de Tsây-Yông obtint de ce Prince l'autorisation d'écrire en rouge sur des tables de pierre les six livres canoniques et de les faire graver en creux par d'habiles ouvriers. On plaça ces tables en dehors des portes du grand collège, et les lettrés de tout âge venaient chaque jour consulter ces planches pour corriger leurs exemplaires manuscrits des six livres canoniques.

En 240 de J.-C., sous la dynastie des Ouy, on grava les livres sacrés sur quarante-huit tables de marbre, chacune de huit pieds de long et quatre de large.

Sous la dynastie des T'ang, l'imprimerie tabellaire se développa et se perfectionna d'une manière sensible. Ce fut également sur la fin de cette dynastie que l'on commença à graver, en *sens inverse*, des textes sur la pierre afin de pouvoir les imprimer en blanc sur un fond noir.

Toutefois, l'art de l'imprimerie devint d'un usage général sous la célèbre dynastie des Sóng. On signale surtout le règne de l'Empereur Min-Tsông (926) sous lequel cette admirable invention aurait été perfectionnée et propagée d'une manière uniforme dans tout l'Empire. Deux ministres, l'un du nom de Fông-Táo 馮道 (mort à l'âge de 73 ans, après avoir servi dix princes, sous quatre dynasties différentes), l'autre, du nom de Ly-Yü (李玉), furent les principaux auteurs de ce mouvement en faveur de l'imprimerie. Ils firent aussitôt

imprimer avec le plus grand soin *Les neuf Kin* 九經, c'est-à-dire : *Les neuf livres canoniques*.

Sous la même dynastie, vers l'an 1040, un Chinois du nom de Pÿ-Chên inventa des types mobiles (Hô tsé 活字, *caractères vivants*). Ces types n'étaient autre chose que des cachets de terre cuite, et très-dure, sur lesquels on gravait les caractères les plus usités. On les assemblait ensuite dans un cadre de fer, divisé par compartiments, formant des lignes perpendiculaires. On appliquait ensuite sur une planche enduite d'une espèce de mastic les caractères ainsi gravés; au moyen d'une pression, on obtenait une impression assez régulière. On dissolvait ensuite la planche en faisant fondre au feu le mastic qui maintenait les types.

Un autre auteur chinois (Oû-Sâng-Yÿ-Yaô) raconte qu'un individu originaire de Pÿ-lin commença à se servir de plomb pour fondre des caractères mobiles plus beaux et plus commodes que les planches en bois gravé. C'est de là que toutes les espèces de types mobiles tirent leur origine. Les types en terre cuite manquent de netteté; ceux qui sont préparés avec le plomb sont trop mous.

Sous la dynastie actuelle, un membre du ministère des finances, nommé Kin-Kièn, décida l'Empereur Kièn-Lông (1776) à faire une frappe de caractères mobiles pour imprimer une partie de la vaste collection ou Encyclopédie ordonnée par ce Prince. 10,412 ouvrages furent ainsi imprimés. Le catalogue seul de ces ouvrages forme 120 volumes in-8°. Par une bizarrerie déplorable, ces beaux types mobiles ont fini par disparaître du Palais de Pékin.

La découverte de l'imprimerie a produit en Chine le même effet que dans tous les pays; elle a donné une impulsion immense au goût naturel des Chinois pour l'étude des belles-lettres.

L'imprimerie chinoise, de nos jours encore, consiste en une sorte de xylographie ou de gravage sur bois. Vu le nombre prodigieux de caractères chinois, vu surtout la variété des formes de l'écriture, le procédé chinois convient mieux à la Chine que tout autre. Il est plus simple, plus commode, beaucoup moins dispendieux. L'usage, de plus en plus fréquent chez nous, de *clécher* les ouvrages en est une preuve évidente. Nous revenons, à notre manière, au procédé chinois, qui semble à beaucoup de gens encore tout primitif.

L'imprimerie ou xylographie chinoise se fait encore à présent, comme il y a deux mille ans, par les procédés suivants :

1° Le *gravage* ou gravure sur bois. Les Chinois choisissent de préférence le bois de poirier (Lÿ moü 李木) ou celui de jujubier (Tsáo moü 棗木); ces arbres d'un beau grain sont durs, onctueux, luisants, d'un goût aigrelet qui les préserve plus aisément de l'attaque des insectes. On donne à ce premier genre de gravure le nom de *gravure masculine* ou Yang ouên 陽文.

2° Le second procédé, qui porte le nom de *gravure féminine* Yin ouên 陰文.

consiste à graver les caractères en creux. L'épreuve offre les caractères en blanc et le fond tout en noir. Telle on voit, par exemple, la célèbre inscription *syro-chinoise* de Sŷ-gān-fou, gravée au septième siècle de notre ère et découverte dans des ruines au dix-septième siècle.

3° Le troisième procédé est employé dans les cas urgents. On lui donne le nom de Lă pàn 蠟板 ou *planches en cire*. On étend une couche de cire blanche végétale sur une forme de bois; on y grave avec le burin les caractères; puis, on fait le tirage à la manière ordinaire. Ce procédé est très-expéditif.

Le premier procédé est d'un usage général. Les Chinois n'en changeront probablement jamais. Ils ont trop d'avantages à conserver leur méthode.

Lorsque les planches de bois sont polies avec soin, on frotte, au moment de s'en servir, la surface avec un peu d'huile, extraite de la noix de l'arbre *Eleococca vernicifera*, en chinois Tōng yeōu 桐油, ce qui la rend douce au burin du graveur. Puis, on y passe une colle légère de riz et l'on y applique au rebours la feuille manuscrite que l'on veut graver. L'ouvrier enlève avec dextérité tout le papier blanc; l'écriture seule demeure. Avec son burin, il grave ensuite les caractères. L'habileté de ces ouvriers est telle qu'ils corrigent continuellement les imperfections et les erreurs de la feuille originale. Ce travail est exécuté avec une célérité étonnante. Plus ce mode est simple, moins il est dispendieux. Il n'y a jamais, comme chez nous, de nombreuses coquilles à corriger, et il n'y a pas besoin d'une *table d'errata* à la fin de l'ouvrage.

Avec ces planches, on peut tirer un nombre considérable d'exemplaires. En ceci, comme en tout le reste, les Chinois se sont montrés habiles praticiens. Bien que le tirage se fasse à la main, avec une simple brosse, un ouvrier chinois tire pourtant de deux à trois mille feuilles par jour. Le papier chinois étant fort mince et non collé, on n'imprime que d'un côté de la feuille. Chaque feuillet est replié en arrière de manière que les côtés blancs se trouvent intérieurement en contact. Le pli existe le long de la tranche extérieure du livre, laquelle porte d'ordinaire trois indications : la première, le titre de l'ouvrage; la deuxième, celle du volume; la troisième, celle de la pagination. L'autre tranche, ou rebord de la feuille, est cousue. En Europe, où l'on ne connaît pas ce procédé, on prend un livre chinois pour un ouvrage nouveau non ébarbé. En Chine, les encyclopédies populaires, les ouvrages vulgaires, sont plus répandus et bien meilleur marché qu'en aucun pays de l'Europe.

V. — DE L'ENCRE DE CHINE.

L'invention du papier eût été peu utile aux Chinois, si, en même temps, ils n'eussent inventé une espèce d'encre propre à tracer leurs caractères.

Tout ce qui concerne l'écriture est si fort estimé, en si grand honneur en Chine, que les ouvriers occupés à la fabrication de l'encre ne sont pas regardés comme exerçant un art servile et purement mécanique, mais bien un art libéral.

L'invention de l'encre est fort ancienne à la Chine. Seulement, il a fallu du temps pour la porter au degré de perfection où elle est arrivée de nos jours. On se servait d'abord d'une espèce de noir de terre; c'est encore là ce qu'exprime aujourd'hui le caractère qui désigne l'encre. Le caractère 墨 *mò*, encre, est composé du caractère 土 *tǔ*, terre, et de celui de 黑 *hēi*, noir. Dans une de ses sentences morales, l'Empereur Oû-Ouáng 武王, qui vivait vers l'an 1120 av. J.-C., fait allusion à la manière dont on fabriquait l'encre de son temps.

Toutefois, il paraît que les Coréens avaient su devancer les Chinois dans le perfectionnement de l'encre. Cette encre coréenne avait acquis une telle célébrité que les Rois du pays osaient en offrir aux Empereurs de la Chine, dès le temps de la dynastie des T'ang, c'est-à-dire vers l'an 620 de J.-C. Piqués d'émulation, les Chinois essayèrent d'imiter le procédé des Coréens. Non-seulement ils réussirent, mais ils surpassèrent bientôt les Coréens. Dès l'an 900 de J.-C., on ne mit plus en doute la supériorité de l'encre de Chine sur celle de la Corée.

L'encre de Chine est une pâte, qui prend la forme des moules. Ces moules sont bien faits et impriment sur la pâte toutes sortes de figures. Ce sont, d'un côté, des dragons, des oiseaux, des arbrisseaux, des fleurs, et autres choses semblables; de l'autre, ce sont des sentences et des maximes morales, des louanges à l'inventeur de l'encre (1).

On a souvent essayé en France de fabriquer de l'encre de Chine, mais les résultats n'ont jamais été satisfaisants. L'encre de Chine, bien supérieure comme qualité aux produits français, a toujours été préférée par les dessinateurs.

Les Chinois connaissent depuis des siècles le procédé des encres sympathiques, au moyen desquelles on fait disparaître complètement l'écriture d'un écrit et l'on peut la faire revivre, sans qu'on soupçonne la fraude.

Chaque variété d'encre se désigne, selon sa qualité, par un nom particulier. Ainsi, il y a :

L'encre de la capitale, *Kin mǒ* 京墨.

(1) Un savant chinois a eu l'idée de faire un travail sur la forme des bâtons d'encre à toutes les époques et sur les ornements qui les couvrent, etc. Son ouvrage, en huit volumes, curieux à consulter, porte le titre de *Fāng ché mǒ pǒu* 方氏墨譜, c'est-à-dire : *Recueil des antiques figures sur les bâtons et les tablettes d'encre par Fāng*.

L'encre des douze génies, *Chě èài chên mễ* 十二神墨.

— odorante, *Hiăng mễ* 香墨.

— collée, *Kiáo mễ* 膠墨.

— de la ville de *Houý-toheóu*, *Houý toheóu mễ* 徽州墨.

L'encre, qui sert à imprimer les livres, est simplement du noir de fumée délayé avec un peu de colle, *Kō yèn mễ* 鍋烟墨.

L'encre la plus réputée de la Chine est celle que l'on fabrique dans la ville de *Houý-toheóu-fòu* 徽州府, près de *Nân-kin*. C'est là que, chaque année, on fabrique pour l'Empereur et pour la Cour l'encre qui porte le nom de *Kōng mễ* 貢墨, ou *encre de tribu*. Sa qualité est vraiment supérieure aux autres.

Pour un lettré, il y a quatre choses précieuses, dit un vieux proverbe chinois. Ces quatre choses précieuses (*Sé paó* 四寶) sont :

1° Le papier, *Tohè* 紙.

2° Le pinceau, *Pý* 筆.

3° L'encre, *Mễ* 墨.

4° L'encrier, *Mễ-tóng* 墨桐.

DEUXIÈME SECTION.

1. — NÉCESSITÉ DE S'EXERCER A ÉCRIRE DE MÉMOIRE LES CARACTÈRES CHINOIS POUR DEVENIR UN BON SINOLOGUE.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la langue chinoise, insistent, avec raison, de la manière la plus pressante, sur la nécessité de s'exercer à écrire les caractères chinois, si l'on veut sérieusement s'adonner à l'étude de cette langue. Ce conseil, qui, au premier abord, pourrait effrayer quelques lecteurs, est cependant bien simple. On en reviendra au vieux préjugé tant de fois réfuté : *Comment retenir, comment écrire quarante, soixante mille caractères aussi compliqués, aussi bizarres ?*

Les caractères chinois ne forment pas une série d'unités isolées, disparates, et de pure fantaisie. Ils ont été composés d'après des règles uniformes, même ceux qui semblent faire exception. Le nombre total des traits, qui entrent dans la composition de tous les signes, est fort restreint, plus restreint même que les lettres de notre alphabet. Les caractères censés radicaux, les caractères-mères, dépassent à peine le chiffre de 500. Les autres ne sont qu'un mélange, qu'une combinaison très-ingénieuse des signes simples. Tout cela, comme on le voit, réduit singulièrement la difficulté supposée.

Nous disons hardiment à nos lecteurs, avec l'autorité d'une vieille expé-

rience : *Vous voulez apprendre le chinois. Que votre but soit d'apprendre soit la langue parlée, soit la langue écrite, comme langue morte, ainsi que le font les sinologues d'Europe, exercez-vous, dès le début de vos études, à écrire les caractères chinois. Faites un choix des caractères les moins composés. Les clefs, par exemple, sont, dans leur ensemble, les caractères simples qui se combinent le plus souvent entre eux, et servent à former le plus grand nombre des signes. Écrivez sans cesse ces caractères, ces clefs, jusqu'à ce que tous soient bien gravés dans votre mémoire. Ne vous pressez pas de passer outre. Vos études subséquentes marcheront ensuite très-rapidement. Si, au contraire, vous suivez une méthode opposée, vous éprouverez des difficultés, des lenteurs sans cesse renaissantes, qui causeront le plus grand préjudice à vos études. L'unique moyen de retenir vite et bien les caractères chinois, de les reconnaître promptement, de discerner surtout les synonymes, de saisir le génie des caractères, d'en comprendre la beauté et l'harmonie, l'ensemble général, c'est de s'exercer à les écrire. Pour chercher habilement les caractères chinois dans un dictionnaire, il est fort utile, sinon nécessaire, de savoir les décomposer pour connaître le nombre de leurs traits. Si l'on ne sait pas faire cette opération, on perdra un temps précieux.*

En suivant ce conseil, un Européen fera cent fois plus de progrès qu'un Chinois dans le même temps. Il est bien vrai que les débuts seront plus lents pour un Européen. Mais il se rendra compte de tout; il fera mille remarques qu'un Chinois ne fait pas en étudiant machinalement, comme il le fait, sa langue maternelle. Aussi, avons-nous vu souvent en Chine des Européens faire la leçon à des lettrés, après quelques années seulement de séjour dans ce pays.

Le P. de Prémare, après trois ans de séjour en Chine, expliqua un jour devant le Prince héritier de Chine, qui fut plus tard l'Empereur Kiên-Lông, les livres classiques d'une manière si aisée et si correcte, que le Prince en fut dans l'admiration. Ce missionnaire distingué avait suivi, dès le début de sa carrière apostolique, la méthode qu'il a conseillée dans tous ses ouvrages.

Ici se présente une question : Les Chinois écrivent avec le pinceau. Cet instrument est très-difficile à manier. Un Européen doit-il s'en servir? Les Chinois ont un double motif pour employer le pinceau : le premier est que le papier chinois ne supporterait guère un autre instrument. En Chine, on vise surtout à l'utile, aux procédés simples et peu dispendieux. Il est peu probable qu'avant longtemps les Chinois usent d'un autre procédé pour la fabrication du papier. Le deuxième motif est que l'écriture chinoise, malgré la série assez nombreuse de révolutions qu'elle a subie, est encore une peinture vivante, expressive, des idées et des choses qu'elle représente. Le pinceau peut seul

donner à ce genre d'écriture la vivacité de coloris que les Chinois se plaisent à y trouver et qui les charme d'une façon toute singulière.

Ce double motif n'existe pas au même degré pour un Européen. Il est bon, néanmoins, d'essayer d'écrire avec le pinceau. La difficulté est moindre qu'on ne se l'imagine. Si, cependant, on y trouvait une trop grande difficulté, on s'en tiendrait à la plume européenne.

La manière de tenir le pinceau, l'ordre des traits, influent beaucoup sur la beauté et la régularité de l'écriture chinoise. On doit tenir le pinceau *très-droit* et placé entre le pouce, l'index et le gros doigt de la main. Le poignet doit reposer sur la table. Le pinceau ne doit pas dépasser le gros doigt de la main de plus d'un pouce et deux lignes. Si l'on écrit de gros caractères, il est nécessaire de remuer la partie supérieure du poignet (運上腕); pour les petits caractères, on remue seulement la partie inférieure, de telle sorte que la main ne touche pas au papier. On conseille aux jeunes sinologues de s'exercer de préférence, au commencement, à écrire de gros caractères, afin de mieux remarquer les pleins et les déliés de chaque signe. Car la beauté du signe consiste dans une juste proportion des traits qui le composent. Des traits trop pleins, d'autres trop menus, inégalement mélangés, font un vilain effet (1).

Si l'on s'exerce avec la plume, on suivra autant que possible la règle précédente, bien qu'alors on ne puisse plus retracer le plein des caractères.

Il est important de connaître la manière dont s'écrit chaque caractère, d'abord pour le former lui-même avec régularité, ensuite pour savoir compter avec exactitude le nombre de traits dont se compose chaque caractère. La plupart des Dictionnaires chinois ont, après leur introduction, une série de caractères où l'on indique au néo-sinologue la manière de les tracer. Ce point nous paraît si utile que nous donnons ici un de ces tableaux. La méthode chinoise étant régulière, on sera promptement fixé sur la rubrique qui règle l'ordre des traits d'un caractère.

II. — MANIÈRE DE TRACER LES CARACTÈRES ET DE COMPTER LES TRAITS.

Un caractère ne sera élégant ou correct qu'autant qu'il aura été tracé selon l'ordre voulu. Cet ordre peut être justement appelé l'orthographe des Chinois. Les jeunes Chinois apprennent de leur maître à tracer régulièrement les caractères. On leur met entre les mains un petit livre qui a pour titre 永子

(1) Il existe un petit ouvrage chinois qui a pour titre 筆陳圖, par 王右軍, qui contient 12 tableaux pour indiquer les différentes manières de tenir le pinceau.

八法 Yán tsé pǎ fǎ, qui renferme les modèles des caractères les plus difficiles à écrire régulièrement.

Nous donnons ici un certain nombre de caractères comme exercices d'écriture, selon l'ordre des traits. Tous ceux que l'on peut avoir à écrire rentrent dans la règle des exemples donnés ci-dessous.

TABLEAU

INDIQUANT LA MANIÈRE D'ÉCRIRE LES CARACTÈRES

ET DE COMPTER LES TRAITS.

Nombre d'ordre des clefs.	CLEFS ou radicaux.	Caractères modèles à écrire.	Nombre de traits.	COMPOSITION DES CARACTÈRES ou ORDRE DANS LEQUEL ON DOIT LES ÉCRIRE.
47	川	川 Tchouán.	3 traits.	丨 丿 丨
29	又	及 Kǐ.	4 traits.	丿 ㇇ 丿 ㇇
77	止	止 Tchè.	4 traits.	丨 - 丨 -
30	口	口 Keouǐ.	3 traits.	丨 𠃉 -
80	毋	毋 Moù.	5 traits.	㇇ ㇇ 丶 -
23	匸	匹 Pǐ.	4 traits.	㇇ - 丿 ㇇
115	禾	禾 Hó.	5 traits.	丨 - - 丿 ㇇
91	片	片 Pién.	5 traits.	丿 丨 - - 丨
48	工	左 Tsò.	5 traits.	- 丿 - 丨 -
30	口	奮 Yeouǐ.	5 traits.	丿 - 丨 ㇇ -
30	口	司 Sè.	5 traits.	丶 - 丨 ㇇ - ㇇
17	凵	凸 Tó.	5 traits.	丨 ㇇ ㇇ 丨 -
61	心	必 Pǐ.	5 traits.	丶 丿 ㇇ 丶 丶
83	氏	民 Mǐn.	5 traits.	㇇ - - 丨 ㇇
47	州	州 Tchouǐ.	6 traits.	丿 丨 丨 丶 丶 丶

Nombres d'ordre des clefs.	CLEFS ou radicaux.	Caractères modèles à écrire.	Nombre de traits.	COMPOSITION DES CARACTÈRES ou ORDRE DANS LEQUEL ON DOIT LES ÉCRIRE.
57	弓	弗 Fou.	5 traits.	丨 丨 丨 一 丨
131	臣	臣 Tchén.	6 traits.	一 丨 丨 丨 丨 丨
125	老	老 Laò.	6 traits.	丨 一 一 丨 丨 丨
10	几	兆 Tchaò.	6 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨
62	戈	成 Tchén.	6 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨
124	羽	羽 Yü.	6 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨
120	糸	糸 Mÿ.	6 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨
32	士	坐 Tsò.	7 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
168	長	長 Tcháng.	7 traits.	丨 一 一 一 一 丨 丨
54	彡	廷 Tin.	7 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
44	彡	巡 Sián.	7 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
9	人	來 Laÿ.	8 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
175	非	非 Feÿ.	8 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
169	門	門 Mên.	8 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
46	山	岳 Yö.	8 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
182	風	風 Fóng.	9 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
114	冫	禹 Yü.	9 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
72	日	昂 Maò.	9 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
42	幺	幽 Yeou.	9 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
187	馬	馬 Mâ.	10 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
142	虫	蚤 Saò.	10 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
73	日	書 Chou.	10 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
32	士	垂 Tchouÿ.	10 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨

Numéros d'ordre des clefs.	CLEFS ou radicaux	Caractères modèles à écrire.	Nombre de traits.	COMPOSITION DES CARACTÈRES ou ORDRE DANS LEQUEL ON DOIT LES ÉCRIRE.
41	寸	將 Tsiàng.	11 traits.	丨 丨 一 丿 丿 丨 一 丨 丨 丨 丨 丨
102	田	畢 Pÿ.	11 traits.	丨 丨 一 一 一 一 丨 丨 丨 丨 丨
10	儿	兜 Teou.	11 traits.	一 丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
129	聿	肅 Siaō.	12 traits.	丨 一 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
86	火	無 Oâ.	12 traits.	丿 一 一 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
152	豕	豪 Haô.	13 traits.	丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
108	皿	盞 Tsân.	14 traits.	丨 一 一 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
134	臼	興 Hín.	14 traits.	丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
140	艸	華 Hoâ.	13 traits.	丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
141	虍	虞 Hoû.	13 traits.	丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
205	黽	黽 Mông.	13 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
39	子	學 Hiô.	14 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
130	肉	膝 Sÿ.	14 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
210	齊	齊 Tsÿ.	14 traits.	丨 一 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
89	爻	爾 Êâl.	14 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
212	龍	龍 Lông.	16 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
58	彡	彡 Louý.	16 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
213	龜	龜 Kouÿ.	16 traits.	丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨 丨
149	官	變 Pién.	24 traits.	丨 丨

III. — DU RESPECT OU DU CULTÉ DES CHINOIS POUR L'ÉCRITURE.

Les études les plus approfondies sur le berceau de la Chine montrent qu'à cette époque une philosophie vraiment spiritualiste, chrétienne dans le sens attaché à ce dernier mot, marchait de pair avec la culture de la musique. La littérature des anciens chants et des odes de la Chine est élevée, pleine des métaphores les plus variées et des couleurs les plus riches.

Pénétrés de la pensée que l'intelligence, la raison, la parole sont un don du Ciel, les Chinois ont toujours manifesté une espèce de culte pour l'écriture, qui est l'expression de la pensée de l'âme humaine. Fondé sur une idée aussi juste et aussi religieuse, ce respect pour l'écriture, maintenu dans les bornes convenables, est réellement digne d'éloges.

Le culte de l'écriture a traversé tous les âges et se maintient aussi vif de nos jours. Aussi ne verra-t-on jamais un Chinois faire un usage profane, vulgaire ou vil d'un papier écrit ou imprimé. Il croirait profaner l'intelligence elle-même. Il évite, avec soin, de fouler aux pieds, pour le même motif, tous les imprimés et tous les écrits manuscrits. Il détruira ces écrits plutôt que de leur laisser subir ce qui passerait aux yeux chinois pour une profanation.

Voici comment le célèbre Empereur K'ang-Hy, dans le livre des instructions composées par lui pour les Princes ses fils, s'exprime à ce sujet. Ce monarque est l'écho fidèle de l'antique tradition chinoise :

« Les caractères sont un admirable trésor du Ciel. Si l'on considère la principale fin pour laquelle ils nous ont été donnés, on verra que c'est afin que les anciens Sages pussent transmettre à la postérité l'image de leur cœur pour nous donner le moyen d'y conformer le nôtre. La fin secondaire est pour fixer dans notre mémoire les choses difficiles et compliquées. Les caractères font converser ensemble les anciens et les modernes, quoiqu'il y ait entre eux des milliers d'années. Par eux, les Sages de l'univers, quoiqu'à mille et dix mille lieues de distance les uns des autres, se trouvent rapprochés en quelque sorte et peuvent se révéler les secrets de leurs cœurs. Par le moyen des caractères, on apprend à acquérir le mérite et la réputation. Ils éclairent l'entendement humain, facilitent la conduite des affaires et servent de garant à la fidélité. Comment peut-on ne pas les priser comme un trésor précieux du Ciel et de la terre? Mais en abuser, employer les papiers couverts de caractères aux usages les plus vils, ceux qui agissent ainsi ne méritent-ils pas d'être plaints amèrement? Lorsque les lettrés trouvent par terre des papiers écrits, quels qu'ils soient, ils les recueillent avec empressement, les jettent au feu ou à la rivière, pour empêcher qu'ils ne soient profanés. Ayez grand soin d'en user de même. »

On nous permettra d'ajouter à ce magnifique passage d'un Empereur païen celui-ci que nous lisons dans la vie d'un personnage qui n'est pas seulement un grand saint, mais qui est aussi un homme du plus beau génie.

« Saint François d'Assise (mort en 1226) portait si loin le respect pour l'écriture, que s'il rencontrait dans son chemin quelques lambeaux d'écriture, il les relevait avec un soin remarquable, de peur de fouler aux pieds le nom de Dieu ou quelque passage qui traitât des choses divines. Un de ses disciples lui demandant un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : *Mon fils*, reprit-il, *c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le nom du Seigneur*. Ce qu'il y a de bien, au reste, dans les écrits des infidèles, n'appartient ni au paganisme ni à l'humanité, mais à l'auteur de tout bien, c'est-à-dire à Dieu seul. »

(Vie de saint François d'Assise, par Chavin de Malan, page 6.)

CHAPITRE V.

DISPOSITION DES CARACTÈRES CHINOIS DANS LES DICTIONNAIRES.

— SYSTÈME DES CLEFS; SON INVENTEUR. —

TABLEAU DES DEUX CENT QUATORZE CLEFS. — MÉTHODE POUR CHERCHER LES CARACTÈRES DANS LES DICTIONNAIRES.

1^o Méthode des premiers lexicographes chinois. — 2^o Le savant Hiù-Tchéon invente la méthode des clefs. Son système. Signification du mot clef. — 3^o Méthode des lexicographes postérieurs jusqu'à l'an 1616 où le lettré Moy-Tân-Sên adopte deux cent quatorze clefs. — 4^o Tableau des clefs par ordre de traits, avec leur explication, des exemples et le nombre de dérivés dans les deux dictionnaires les plus usuels. — 5^o Usage ou office des clefs. Leur place ordinaire. Manière de la découvrir. — 6^o Des différentes sortes de dictionnaires chinois. Manière de s'en servir. — 7^o de la ponctuation chinoise. — 8^o De l'orthographe des caractères et de ce qui s'y rattache, etc.

I. — MÉTHODE DES PREMIERS LEXICOGRAPHES CHINOIS.

Le développement régulier et rapide de la civilisation chinoise avait naturellement multiplié le nombre des caractères. Néanmoins, les nouveaux signes que l'on introduisait dans la langue étaient tous, à peu d'exceptions près, formés sur le plan et d'après les six règles des anciens ou les Lou-choü 六書

L'idée-mère était respectée et suivie même dans les nouvelles formes d'écriture, qui apparaissaient à chaque époque. Le plus ancien vocabulaire chinois que l'on connaisse a pour titre : Eùl yâ 爾雅. On l'attribue communément au Prince Toheoü-Kông 周公 qui vivait au onzième siècle avant l'ère chrétienne. Ce vocabulaire, dont on connaît seulement trois éditions, dispose les

caractères par *ordre de matières*. Il est probable que telle était alors la méthode suivie dans les ouvrages de ce genre. Cette méthode, qui offrait déjà un bon nombre de difficultés à une époque où l'on ne comptait pas encore *dix mille* caractères, devenait impossible dans la suite avec la multiplication croissante de ces mêmes caractères.

II. — LE SAVANT Hiù-Tchén INVENTE LA MÉTHODE DES CLEFS.
SIGNIFICATION DE CE DERNIER MOT.

Le célèbre Hiù-Tchén 許慎 fut, avec raison, frappé des inconvénients de la méthode des dictionnaires de son époque. En homme de génie, et plein d'espoir que ses contemporains ne blâmeraient point sa hardiesse, Hiù-Tchén brisa avec l'ancien système et prépara un nouveau mode fort ingénieux de classification des caractères de la langue. Hiù-Tchén ne se trompa point, son système fut accueilli avec une faveur marquée, parce qu'il est le seul peut-être qui soit possible dans la langue chinoise. En dehors des légères modifications, dont nous allons parler, le système de Hiù-Tchén a été suivi depuis lors jusqu'à nos jours. Il ne sera probablement jamais abandonné. Quand, par la publication de son beau dictionnaire qui a pour titre : Chō ouên 說文, *Explication des caractères* (1), commencé vers l'an 89 de J.-C., et terminé l'an 121 de notre ère, sous le règne de l'Empereur Hiáo-Gân-Tý 孝安帝; quand, dis-je, cet auteur n'aurait rendu d'autres services que celui de sa classification si ingénieuse, le monde savant de la Chine lui devrait une reconnaissance sans bornes. Par la méthode des clefs, Hiù-Tchén a eu, de plus, la gloire de fournir les éléments d'un véritable système de philosophie.

Voici en quoi consiste la méthode de Hiù-Tchén. De son temps, on croyait généralement que le nombre des caractères *primitifs* ou *primordiaux* était d'environ 540. Hiù-Tchén choisit ces caractères-là pour en faire la base de son système. L'esprit logique de ce savant ne permet pas de douter que la cinquatrième règle des Loŭ choŭ n'ait été pour lui comme un trait de lumière et ne lui ait donné l'idée de sa méthode. Hiù-Tchén mit en tableau ces 540 caractères *primordiaux*, en commençant par les plus simples, les moins compliqués. Parmi ces 540 caractères, les uns sont *idéologiques*, les autres *idéo-phonétiques*, un certain nombre sont purement *phonétiques*; enfin, quelques-uns sont très-

(1) Le nombre des caractères du Chō ouên est de 9,353, avec 1,163 variantes des caractères précédents. Ce dictionnaire est divisé en 14 livres; chaque livre a deux parties. Les caractères sont dans trois formes d'écriture, savoir : l'écriture Koŭ ouên 古文, l'écriture Toheou 籀, l'écriture Tchouân 篆. — Le P. de Prémare dit du Chō ouên : « *Diŭ multumque terendus ille liber omnibus qui veram litterarum analysim scire cupiunt, sed à paucis intelligitur.* »

arbitraires, c'est-à-dire qu'ils sont formés en dérogation des anciennes règles, mais toutefois ces derniers sont peu nombreux.

Les caractères simples sont ceux qui exigent un petit nombre de coups de pinceau pour les écrire. Autant de fois, en écrivant un caractère, on lève le pinceau, autant le caractère renferme de traits. Un trait, en latin *unus penicilli ductus vel tractus*, en chinois, 一 畫, ne signifie rien autre chose qu'un coup de pinceau. Dans chaque famille ou chaque section des clefs, l'on compte et l'on classe les caractères, par ordre, selon le nombre de traits ou de coups de pinceau qu'il a fallu donner en les formant. Soient pour exemple les caractères suivants :

一 un, unité, *unus*. — Ce caractère n'a exigé qu'un seul coup de pinceau horizontal; il n'a qu'un trait.

二, deux, *duo*, en a exigé deux dans le même ordre que le premier. On dit que ce signe a deux traits.

口, os, bouche, a demandé trois coups de pinceau. Ce signe a donc trois traits.

木, arbor, arbre, bois, en compte quatre.

目, oculus, œil, en compte cinq.

米, oryza cocta, riz cuit, en compte six.

車, currus, char, en compte sept.

Ainsi de suite jusqu'à dix-sept.

Hià-Tchén disposa donc son tableau de 540 caractères par ordre de traits, c'est-à-dire de complication, allant des plus simples aux plus composés. Tous les caractères chinois étant composés soit de traits *simples, primordiaux*, mélangés entre eux, soit de la réunion de deux ou de plusieurs caractères simples, combinés ensemble, pouvaient se rapporter à l'un des 540 caractères choisis comme *types primitifs*, et être groupés, sous l'un de ces types, en tant que dérivés ou découlant de lui. C'est ainsi que Hià-Tchén classa tous les caractères chinois connus de son temps.

Quant à ces 540 caractères *typiques* ou *primordiaux*, on leur donna avec raison l'un des noms suivants, qui indiquent parfaitement le rôle qu'en allait leur faire remplir. On les appela indifféremment en chinois, *famille, section, porte*, ou mieux encore, *clefs*. Ce dernier terme, qui est le plus convenable, ayant prévalu dans notre langue, nous l'emploierons désormais exclusivement. En chinois, les clefs sont désignées à volonté par l'un de ces trois caractères : Poú 部, *section, famille*; Mên 門, *porte*; Päng 傍, *côté, latus*. — Les clefs, dans un dictionnaire chinois, jouent un rôle identique à celui de nos lettres alphabétiques.

Nous avons rencontré une foule de jeunes sinologues qui pensaient que les

Chinois avaient commencé par confectionner leur tableau actuel des clefs, et qu'ils avaient ensuite procédé à la formation des caractères qui sont aujourd'hui en usage. Fourmont partageait cette erreur. Marshman lui-même en était imbu. Leurs ouvrages ont propagé l'erreur presque jusqu'à nos jours.

III. — MÉTHODE DES LEXICOGRAPHERS POSTÉRIEURS

AU CÉLÈBRE HIÛ-TCHÉN.

Le nombre des clefs adopté par Hiù-Tchén dans son *Chō ouèn* 說文 n'a pas été maintenu par les lexicographes qui vinrent dans la suite.

Ainsi, l'auteur du dictionnaire *Yü piên* 玉篇, c'est-à-dire *Collection précieuse*, publié vers l'an 543 de J.-C. sous la dynastie des *Leáng* 梁, avait ajouté trois autres clefs.

Le dictionnaire *Kouàng yún* 廣韻, qui parut sous la dynastie des *Sóng*, vers l'an 1011, ne compte que 206 clefs.

Le célèbre *Sē-Mà-Kouàng* 司馬光 groupa les caractères contenus dans son dictionnaire *Louý piên* 內篇, sous 543 clefs.

Le grand dictionnaire : *Pièn hay louý piên* 篇海類編 en compte 444.

Le dictionnaire *Hông où tohén yún* 洪武正韻, qui parut sous les premiers Empereurs de la dynastie *Mín* 明, en a adopté 500.

Le dictionnaire *Loũ choũ pèn ny* 六書本義, *Sens primitif des six classes de caractères*, en compte 360.

Le dictionnaire *Hay piên toháó tóng* 海篇召通 en compte 454.

Le dictionnaire *Kín ché hay piên* 經史海篇 en a 439.

Le dictionnaire *Hay piên tóng hoúy* 海篇通會 en compte 707.

Le dictionnaire *Loũ choũ foú yn ny* 六書賦音義, *Collection des six classes de caractères*, range les caractères sous 85 clefs, par ordre de prononciation; il a été publié en 20 livres l'année 1602.

Le dictionnaire *Tsé tóng* 字通 de *Lý-Tsông-Chéou* en compte 93.

Le dictionnaire *Loũ choũ tohén ouy* 六書正譌, *Redressement des caractères altérés*, a 60 clefs et 33,000 caractères.

Le nombre des clefs admis par les lexicographes chinois a varié, comme on le voit, jusqu'à la publication de l'ouvrage du savant lettré *Meý-Yn-Tsó* 梅廡詐, surnommé *Tán-Sén* 譚生. Ce savant, né dans la ville de *Siuèn-tohén* 宣城, de la province du *Kiáng-nán*, a adopté 214 clefs dans son dictionnaire *Tsé ouy* 字彙, ou *Tsé louy*. Ce dictionnaire renferme environ 33,000 caractères, il fut publié vers l'an 1616 de notre ère. Depuis cette époque, l'on s'en est tenu à ce nombre de clefs. L'auteur du dictionnaire *Tchén tsé tóng* 正字通 a adopté pareillement 214 clefs. Le dictionnaire *Ný ouèn tóng* 藝文通覽 a fait de même. Son auteur, dont le nom est *Chā-Moũ* a

passé 30 ans de sa vie à le rédiger; il fut terminé en 1798. On a donné en 1806 une nouvelle édition de ce beau travail sous le nom de *Ny ouên py lán* 藝文備覽, en 40 volumes in-8°.

Ce qui donne lieu de penser que désormais le nombre de 214 clefs ne changera pas de longtemps, c'est l'adoption de ce même nombre de clefs faite par le célèbre Empereur *K'ang-Hy*, dans son dictionnaire monumental, qui est entre les mains de tous les lettrés chinois. On ne connaît plus les motifs qui ont déterminé les lexicographes chinois à classer ainsi les caractères sous 214 clefs, ni plus ni moins.

En réduisant le nombre adopté par les anciens, ils ont parfois éprouvé de l'embarras pour classer certains caractères. De là un arrangement un peu arbitraire, qui a naturellement donné lieu à des irrégularités, à des anomalies dans l'ensemble si ingénieux de la classification des caractères, sous un nombre limité de clefs.

IV. — TABLEAU DES CLEFS PAR ORDRE DE TRAITS, ETC.

Nous donnons ci-après deux tableaux des clefs. L'un, en gros caractères, d'une élégance remarquable, ne renferme que les clefs avec leur simple prononciation. Ce tableau qui peut, au besoin, se détacher du volume, sera très-propre à servir d'exercices d'écriture aux jeunes sinologues. La vue de ces beaux caractères les fera graver plus profondément dans leur mémoire.

Le deuxième tableau donne la signification de chaque clef, les variantes de quelques-unes d'elles, des exemples chinois dans la composition desquels la clef entre, et qui serviront à la faire mieux reconnaître; enfin, le nombre des dérivés de chaque clef dans les deux dictionnaires chinois qui sont le plus en vogue, savoir : le *Tsé ouy* 字彙 et celui de l'Empereur *K'ang-Hy*, sous le titre de : *K'ang hy tsé tièn* 康熙字典. Un jeune sinologue consacrera plusieurs leçons à examiner, à retenir de mémoire les 214 clefs et même à les écrire par cœur. *Cet exercice est indispensable.* Il n'exige que deux ou trois jours au plus de travail. Il faut être rompu à cet exercice, c'est-à-dire à pouvoir reconnaître de suite une clef dans un caractère. Les naturalistes retiennent par cœur les noms des *familles* de plantes, qui sont bien autrement nombreux et difficiles à cause de leur *dérivation*, soit des langues étrangères, soit de noms propres d'hommes ou de lieux. Les clefs sont aux caractères chinois ce que les noms de *familles* sont aux plantes.

Dans chacun de ces tableaux, les clefs sont rangées par ordre de traits ou de complication, depuis un *trait* jusqu'au nombre de *dix-sept*.

TABLEAU DES DEUX CENT QUATORZE CLEFS CHINOISES,

AVEC LEURS VARIANTES, PAR ORDRE DE TRAITS.

N ^o d'ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE. 字典 康熙字典
CLEFS D'UN TRAIT.					
1	一 ǀ		Un — Unité — Le même — Premier principe — Raison primordiale.	丁。式。上。世。	32
2	丨 Kinèn.		Accroissement — Trait droit — Signe de répétition ou <i>idem</i> .	个。中。串。了。	22
3	丿 Tohoñ.		Le point, <i>punctum</i> — Principal — Chef.	主。丹。丸。并。	7
4	丿 Pÿ.		Courbé à gauche.	又。乃。久。之。	22
5	乙 ǃ		Courbé à droite — Caractère du cycle horaire.	九。也。亂。乾。	21
6	丿 Kinč.		Crochet — Accroché (<i>figurat.</i>).	了。事。	8
CLEFS DE DEUX TRAITS.					
7	二 Èñl.		Deux — Second — Tous deux — Répétition — Partage.	于。云。五。豎。	22
8	乚 Teōu.		(Caractère qui n'a pas de sens isolément.)	亡。交。赤。京。	20
9	人 Jèn.	亻	L'homme — Un homme — Mâle — Humanité.	仁。仙。佃。余。	741
10	儿 Jèn.		Homme — Appui — Soutien (parce qu'il se place au-dessous).	兔。元。充。克。	34
11	入 Joñ.		Entrer dans — Pénétrer dans l'intérieur.	內。全。全。兩。	12
12	八 Pă.	丷	Huit — Diviser — Séparer.	公。共。其。兵。	18
13	冂 Kiōng.		Désert — Limite extrême.	再。冉。昌。冕。	29
14	冂 Mÿ.		Couverture — Couvrir.	冂。冥。冠。	25
15	冂 Pîn.		Glace — Glaçons.	治。冷。減。冬。	31
					80
					31
					39
					800
					52
					20
					45
					51
					31
					112

Nos d'ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE.	
					字彙	康熙字典
16	儿 Kÿ.		Banc — Appui pour se reposer — Solide — Tranquille.	儿。甑。凭。凳。	16	45
17	凵 Kǎn.		Caverne — Réceptacle — Grande ouverture.	凵。凹。出。函。	15	24
18	刀 Taō.		Couteau — Glaive — Fer tranchant — Anne.	刀。到。刑。即。	326	378
19	力 Lÿ.		Force — Employer la force — Nerfs — Tendons.	功。勇。滕。券。	132	163
20	勺 Paō.		Un paquet — Envelopper.	勺。包。旬。旬。	51	66
21	匕 Pÿ.		Cuiller — Spatule.	化。北。匙。	13	26
22	匚 Fāng.		Coffre — Petit coffret pour contenir les objets.	匪。匱。匣。匱。	57	65
23	匚 Hÿ.		Cacher — Cacheette couverte.	匠。匣。匹。匱。	13	18
24	十 Ché.		Dix — Parfait — Complet — Superlatif.	千。午。半。卒。	31	56
25	卜 Poŭ.		Sort — Deviner par les sorts ou les lignes de la tortue.	占。卦。卓。南。	19	46
26	卩 Tsié.		Sceau — Ancien sceau fait de pierres précieuses.	印。卷。碑。鄂。	35	39
27	厂 Hàn.		Antre — Rocher surplomb au sommet duquel on peut habiter.	厚。原。厥。厥。	96	128
28	勹 Mò, Sè.		Pervers — Vicieux — Séduire.	去。麥。	17	41
29	又 Yeōu.		Encore — De plus — Autre — Main droite.	反。友。取。受。	60	92
CLEFS DE TROIS TRAITS.						
30	口 Keōu.		Bouche — Ouverture — Embouchure.	古。史。莫。嘉。	989	1047
31	凵 Oŭ.		Enceinte continue — Carré — Entourer — Ceindre.	囚。回。因。國。	92	18
32	土 Toŭ.		Terre — Le sol qui produit de son sein tous les êtres.	在。坐。地。垂。	480	579
33	士 Sè.		Lettré — Savant — Celui qui gère un emploi public.	壬。壯。壹。臺。	18	25
34	夂 Tohè.		Marche lente — Suivre et atteindre.	奉。	7	12
35	夂 Soŷ.		Marche lente et embarrassée.	夏。	19	24

夕	夕	Obscurité — Le soir.	外。多。夜。夢。	29	36
大	Tá.	Grand — Élevé — Large — Étendu.	天。失。著。獎。	110	133
女	Nià.	Femme en général — Jeune fille — Vierge.	如。委。威。嬰。	834	690
子	Teò.	Fils — Enfant — Progéniture — Philosophe — Sage.	存。季。學。學。	67	87
宀	Mián.	Toit — Couvert — Asile — Abri — Refuge.	守。官。宿。密。	199	249
寸	Teśn.	Pouce (dixième du pied chinois) — Mesure.	封。專。財。對。	32	41
小	Siaò.	Petit — Vil — Mépriser.	少。尙。尖。	31	32
尢	Onāng.	Boiteux — Tortu — Bancal.	九。尺。尼。居。尿。	56	67
尸	Chē.	Cadavre — Effigie.	屯。	119	149
男	Tohè.	Rejetons — Bourgeois.	17	39	
山	Chān.	Montagne — Sauvage — Non apprivoisé.	574	637	
川	«。ㄨ。ㄨ。	Fleuve — Eau qui coule en serpentant.	岳。崇。島。	22	27
工	Kōng.	Art — Artisan — Travail — Homme adroit.	州。巡。巢。崩。	41	18
己	Kj.	Soi — Soi-même — Privé — Caractère horaire.	左。巧。巫。差。	19	21
巾	Kīn.	Linge — Bonnet — Pièce d'étoffe — Voile.	巴。厄。巽。巷。	248	295
干	Kān.	Bouclicier — Opposer — Se défendre.	布。帆。希。帖。	15	18
女	Yaō.	Petit — Délicat — Fin — Dernier-né.	平。年。幸。幹。	15	21
广	Yèn.	Toit — Fatte — Dessus — Abri — Protection.	女。幼。幽。羨。	226	287
及	Yn.	Marche longue — Conduire — Grand voyage.	庀。廷。府。庶。	40	10
井	Kōng.	Joindre les mains — Mains jointes et suppliantes.	延。廷。勉。建。	33	51
弋	Y.	Tirer de l'arc — Recevoir — Saisir.	奔。拿。弄。弊。	14	16
弓	Kōng.	Arc.	式。弑。弟。弗。	142	166
王	Ký.	Porc — Tête de porc.	引。弗。弟。張。	17	26
彡	Sān.	Poils disposés pour peindre — Plume — Orner.	彘。彘。彘。	40	53
彳	Tohē.	Petit pas — Pas fait avec le pied gauche.	形。影。影。彳。	40	53
心	Sin.	Cœur — Intelligence — Affection — Motif — Origine.	行。往。待。從。	177	227
			忘。怕。情。愛。	972	1077

CLEFS DE QUATRE TRAITS.

ㄩ。ㄨ。

ㄥ。ㄨ。ㄨ。

N ^o d'ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE.	
					字彙	康熙字典
62	戈 Kô.		Lance — Arme offensive à pointe unie.	戍。成。或。	87	1111
63	戶 Hoû.		Porte — Battant de porte — Famille.	房。所。屬。屬。	38	45
64	手 Cheou.	扌	Main — Saisir.	打。承。拿。擎。	1030	1092
65	支 Tchê.	攴	Rameau — Branche d'arbre.	散。	21	27
66	攴 Poû.		Léger coup donné avec la main — Frapper.	攻。收。放。故。	242	296
67	攴 Ouên.		Composition — Ligne — Raie — Caractère fait au pinceau.	文。璣。淵。	49	28
68	斗 Teou.		Boisseau — Mesure — La grande Ourse.	料。斜。	27	33
69	斤 Kin.		Livre (poids) — Hache.	斧。敕。斲。斲。	45	56
70	方 Fāng.		Carré — Côté — Règle.	於。旁。族。	68	83
71	无 Oû.	无	Négation — Non — Rien — Défaut — Nord-ouest.	旣。	9	13
72	日 Jé.		Soleil — Le Jour.	旦。昇。昌。春。	388	455
73	日 Yué.		Dire — Parler — Parole.	曳。曲。更。書。	23	38
74	月 Yaé.		Lune — Mois.	有。朝。望。朔。	59	70
75	木 Moû.		Arbre — Bois — Un des cinq éléments.	朶。栗。故。根。	1242	1358
76	欠 Kiên.		Défaut — Insuffisance — Expiration.	欲。歎。歎。歎。	193	236
77	止 Tchê.		S'arrêter — Discontinuer.	正。此。武。歷。	49	91
78	歹 Yâ.		Squelette — Pervers — Mauvais — Vicieux.	死。殘。欲。歎。	190	232
79	爻 Tohouf.	爻	Bâton — Frapper — Tuer avec un bâton.	段。殺。鼓。殿。	58	84
80	毋 Oû.		Négation — Non — Ne pas — Empêcher.	毋。每。毒。	10	17
81	比 Pî.		Comparer — Mettre en ordre.		14	22
82	毛 Maô.		Poil et crin des animaux. •	毡。毫。毫。	156	212
83	氏 Ché.		Famille — Race — Descendance — Surnom des femmes.	氏。民。	7	15
84	气 Kî.		Air — Souffle — Vapeur montant en forme de nuages.	氣。氛。氳。	9	18

85	水 Chouy.	水	Eau — Courant d'eau — Égal — Égaliser — Un des cinq éléments.	江。泉。海。滿。	1354	1588
86	火 È.	火	Feu — Flamme qui monte — Un des cinq éléments.	焰。炭。鳥。焚。	548	663
87	爪 Tohaô.	爪	Onge — Griffes — Mettre en pièces.	爬。爭。爲。罅。	23	37
88	父 Fô.	父	Père — Modèle — Chef — Le plus âgé de la maison.	爸。爺。爹。	10	11
89	爻 Hiào.	爻	Imiter — Accéder aux vœux des autres.	爽。爾。	12	17
90	片 { Pán. Tchouáng.	片	Lit — Appui.	牀。藉。	38	50
91	片 Piên.	片	Éclat de bois — Fragment — Pétale des fleurs.	牌。隱。版。膝。	75	78
92	牙 Yá.	牙	Dent — Défense.	牙。奇。牙。長。	9	9
93	牛 Niéou.	牛	Bœuf — Grand bétail — Grande victime.	犖。牲。羴。	214	233
94	犬 Kinén.	犬	Chien — Animal féroce.	猩。猾。獮。獺。	421	445
CLEFS DE CINQ TRAITS.						
95	玄 Hinén.	玄	Couleur du ciel — Sombre.	玆。率。	6	7
96	玉 Yü.	玉	Jaspe — Pierre précieuse.	琉。瑟。琶。璃。	420	473
97	瓜 Kouá.	瓜	Courge.	瓠。瓢。臥。話。	50	56
98	瓦 Ouà.	瓦	Tuile — Terre cuite — Brique.	甌。甌。甌。甌。	161	173
99	甘 Kán.	甘	Doux — Agréable — Saveur sucrée.	甚。甘。	19	23
100	生 Sên.	生	Naitre — Vie — Produire — Engendrer.	甦。甥。產。	17	23
101	用 Yóng.	用	Usage — Emploi — Se servir — Employer — Dépenses nécessaires.	甬。甸。甫。	10	11
102	田 Tién.	田	Champ — Terre labourable — Cultiver.	畢。界。留。申。	151	193
103	疋 { Pý. Oü.	疋	Toile — Morceau de toile.	疏。	12	16
104	疋 Tay.	疋	Maladie — Faiblesse — Débilité — Appuyé sur.	疹。瘳。瘍。癘。	472	527
105	疋 Poü.	疋	Monter — Marcher — Pieds écartés et opposés l'un à l'autre.	登。登。	12	16
106	白 Pë.	白	Bianc — Pur — Clair — Apparent — Couleur des régions occidentales.	百。的。的。首。	88	109

Nos d'ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE.	
					字彙	康熙字典
107	皮 Pí.		Peau — Cuir — Écorce — Enveloppe.	鞞。鞞。	76	95
108	鳳 Min.		Vase — Écuille — Ustensile de faïence.	壘。壘。壘。	104	129
109	目 Mòu.	目	Œil — Voir — Regarder — Index des livres.	相。省。睡。眞。	519	646
110	矛 (Mào. Meòu.)		Lance — Hallebarde fixée sur les chars de guerre.	矜。	48	66
111	矢 Chè.		Flèche — Dard — Manifester.	矣。知。短。矮。	55	65
112	石 Chè.		Pierre — Roche.	疏。碧。磁。磧。	450	489
113	示 (Ký. Ché.)	示	Génie — Esprit — Signe céleste pour annoncer les événements — Édité.	祖。禁。禮。福。	180	214
114	尙 Jeòu.		Vestige du pied des quadrupèdes imprimé sur la terre.	禹。禽。	12	13
115	禾 Hó.		Grains — Céréales du printemps.	秀。私。稟。秦。	355	433
116	穴 Hiué.		Caverne — Antre — Grotte — Cave.	空。穿。窓。穿。	144	300
117	立 Lý.	立	Être debout — Dresser — Établir — Disposer.	站。竟。童。竭。	73	102
CLEFS DE SIX TRAITS.						
118	竹 Tohò.	竹	Bambou — Roseau qui croît en hiver.	等。笨。籤。簡。	675	954
119	米 Mý.		Riz écosé et non cuit — Grain de riz.	粉。糜。精。粟。	207	321
120	糸 Mý.	糸。	Fil de soie — Fil défilé — Subtil.	絮。線。緊。紹。	628	821
121	缶 Feòu.	缶	Vase de terre — Faïence.			
122	网 Ouàng.	网。	Filet pour la pêche — En imposer — Accuser faussement.	罰。罪。羅。馬。	61	78
123	羊 Yang.	羊。	Mouton — Bélier — Race ovine.	羔。義。羶。羶。	121	164
124	羽 Yà.	羽。	Ailes d'oiseau — Plume.	禽。鷩。翰。翻。	108	157

23	14	考。着。香。董。
23	17	耗。把。糊。糊。
85	77	耐。端。要。
172	138	聖。聽。聲。雙。
20	15	肄。羣。肅。
675	578	背。背。膜。臂。
17	12	臥。陸。臧。
35	21	奧。
25	17	致。臻。董。
72	40	曳。鼻。鼻。鼻。
35	34	舒。舒。舉。舉。
11	8	舜。舜。
198	166	舵。航。船。
6	5	頁。殿。
22	20	飽。
1902	1431	草。茲。莖。范。
415	73	虛。虞。虎。虞。
1067	810	重。織。蠶。董。
54	35	街。術。術。術。
614	473	楊。補。獲。裏。
30	20	要。覃。覆。
162	135	觀。覺。覽。覲。
159	137	缺。缺。觸。
861	750	謝。奢。譽。賡。

Vieux — Vieillard — Vénéralbe — Terme de respect.
 Et (conjonction) — Aussi — Mais — Cependant — Poils de la mâchoire.
 Bêche — Manche de charrue.
 Oreille — Anse de vase — Entendre — particule euphonique.
 Pinceau pour écrire — Particule initiale.
 Chair — Viande.
 Sujet — Vassal — Ministre du Prince — Se soumettre.
 Particule de — Ex — Soi-même.
 Parvenir à — Atteindre — Limite — Point extrême.
 Mortier pour piler les grains.
 Langue — Battant d'une cloche.
 Sauter — Danser — Opposition — Incertain — Erreur.
 Barque — Jonque — Transporter — Transborder.
 Limite — Borne — Force — Désobéissant — Réfractaire.
 Couleur — Figure — Air — Contenance — Manière.
 Herbe — Plante — Roseau.
 Tigre — Varié — Bariolé.
 Ver — Insecte — Reptile ayant des pattes.
 Sang.
 Marche — Pas d'un homme en marche — Un rang — Une série.
 Habit — Vêtement supérieur — Écorce des fruits.
 Couvrir — Couvrir.

CLEFS DE SEPT TRAITS.

Voir — Regarder — Apparaître.
 Corne des bêtes — Angle — Touffe de cheveux.
 Parole — Parler — Sentence — Discours.

月

水

西

125	老	Laò.
126	面	Fàn.
127	來	Louy.
128	耳	Fùl.
129	聿	Yü.
130	肉	Jou.
131	臣	Tohén.
132	自	Tsé.
133	至	Tohé.
134	白	Kieò.
135	舌	Ché.
136	舛	Tohonán.
137	舟	Toheò.
138	艮	Kén.
139	色	Sé.
140	脚	Tsáò.
141	虬	Hou.
142	虫	Tohóng.
143	血	Hiaó.
144	行	Hn.
145	夾	Y.
146	西	Hia.
147	見	Kián.
148	角	Kó.
149	高	Yén.

N ^o ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE.
150	谷 Kōū.		Vallée — Ravin entre des montagnes — Aqeduc entre les mon- tagnes.	壑。登。豎。壘。	48
151	豆 Teou.		Haricot — Plante légumineuse — Vase en bois pour les sacrifices.	象。	55
152	豕 Tchè.		Porc — Pourceau.	豺。豹。貌。貂。貂。	49
153	豸 Tchè.		Vers — Insectes à pieds — Reptiles.	貞。賁。賁。賁。	121
154	貝 Péy.		Richesse — Coquilles ou nacres de perles.	款。藉。	114
155	赤 Tchê.		Couleur rouge — Carnation — Pauvre — Privé de tout.	起。趕。趁。趙。	218
156	走 Teou.		Marcher vite — Se hâter.	路。蹕。踈。踈。	29
157	足 Tsioū.		Pied — Vestige — Suffisant — Complet.	躬。祭。就。輻。	243
158	身 Chên.		Le corps — Là personne — Moi-même — Lui-même.	軍。軛。鞏。鞏。	507
159	車 Tchêy.		Nom générique des chars.	述。辟。辯。辯。	67
160	辛 Sîn.		Saveur acre, mordante — Acide — Lettre horaire.	辱。農。	342
161	辰 Chên.		Heure — Nom d'une étoile — Lettre horaire.	道。迢。迢。迢。	32
162	辵 Tchou.		Marche — Marcher — Alternative de marche et de repos.	郭。邢。郭。遊。	14
163	邑 Y.		Cité — Ville — État de ce qui est enclos.	酒。醕。醕。	327
164	酉 Yeou.		Liqueur — Caractère du cycle — Temps de l'automne — Mûr — Fini.	采。采。	345
165	采 Piéa.		Séparer — Diviser — Distinguer.	野。重。量。釐。	251
166	里 Lî.		Lieu chinoise — Demeure — Village.	針。銀。錫。錄。	10
167	金 Kîn.		Or — Métal — Éléant — Précieux.		7
			CLEFS DE HUIT TRAITS.		723
					803

168	長 <i>Touhng.</i>	Long — Eloigné — Vieux — Agé.	56
169	門 <i>Mén.</i>	Porte — Porte à deux ballants — Une classe de gens — Une profession.	249
170	阜 <i>Feoù.</i>	Tertre — Amas de terre — Grand — Nombreux.	347
171	束 <i>Téy.</i>	Parvenir — Atteindre — Extrême.	13
172	佳 <i>Tohouÿ.</i>	Aile d'oiseaux — Oiseaux à queue courte — Unir.	234
173	兩 <i>Yà.</i>	Pluie — Pleuvoir.	298
174	青 <i>Tsin.</i>	Azur — Couleur azurée — Sérénité — Tranquillité.	18
175	非 <i>Feÿ.</i>	Négation — Non — vicieux — Mauvais — Improuver.	26
CLEFS DE NEUF TRAITS.			
176	面 <i>Mién.</i>	Visage — Face de l'homme — Surface — Superficie — Façade.	67
177	草 <i>Ké.</i>	Cuir préparé — Dégrader — Déposer d'un office.	307
178	草 <i>Onÿ.</i>	Opposé — Peau.	101
179	韭 <i>Kleoù.</i>	Oignon — Porreau.	21
180	音 <i>ÿn.</i>	Son — Articulation — Ton musical.	43
181	頁 <i>Hié.</i>	Tête humaine — Numéral — Une paye.	373
182	風 <i>Fông.</i>	Vent — Air — Manières — Coutumes — Usages.	183
183	飛 <i>Feÿ.</i>	Voler — Vol d'oiseau.	13
184	食 <i>Ché.</i>	Manger — Nourrir — Nourriture — Boire — Éclipse.	395
185	首 <i>Cheoù.</i>	Tête — Principe — Origine — Commencer.	20
186	香 <i>Hiang.</i>	Odeur agréable — Plante odorante.	38
CLEFS DE DIX TRAITS.			
187	馬 <i>Mà.</i>	Cheval — Courageux — Martial.	473
188	骨 <i>Kou.</i>	Os — Fibre des plantes.	186

Nos d'ordre.	FIGURES.	VARIANTES.	SIGNIFICATION DES CLEFS.	EXEMPLES du mode de PLACEMENT DES CLEFS.	NOMBRE des dérivés DU DICTIONNAIRE.	
					字彙	康熙字典
189	高 Kao.		Haut — Éminent — Noble.		27	35
190	影 Piao.		Cheveux longs et trainants.	髣。髴。髯。鬣。	226	245
191	鬥 Teou.		Combat — Combattre sans armes — Se quereller.	鬪。鬪。	20	24
192	鬯 Tchâng.		Herbe odorante — Vin odorant pour les sacrifices.		7	9
193	鬲 Ly.		Trépied — Vase qui sert dans les temples.		55	74
194	鬼 Kouï.		Génie — Esprit — Mânes — Démon — Homme mort.	魁。魂。魏。魔。	121	142
CLEFS DE ONZE TRAITS.						
195	魚 Yü.		Poisson — Nom générique des poissons.	鯢。鱈。鯨。鯨。	498	572
196	鳥 Miao.		Oiseau — Nom générique des oiseaux à longues queues.	鶻。鶻。鶻。鶻。	622	761
197	鹵 Loü.		Sel — Eau salée — Terre stérile.	鹵。鹵。鹵。鹵。	39	45
198	鹿 Loü.		Cerf — Bête sauvage.	麋。麋。麋。麋。	85	106
199	麥 Më.		Blé.	麩。麩。麩。麩。	117	132
200	麻 Ma.		Chanvre — Lin — Instrument de musique.	麻。麻。	30	35
CLEFS DE DOUZE TRAITS.						
201	黃 Houang.		Jaune — Couleur jaune — Couleur de chair.	黏。黎。	35	43
202	黍 Chou.		Millet — Céréale — Sorgho.	黏。黎。	44	47
203	黑 Hë.		Noir — Obscur — Ténébreux — Affreux.	點。點。點。點。	148	173
204	黻 Tchè.		Ouvrage brodé à l'aiguille — Broder — Bigarré.	黻。黻。	9	9

205	羅 Mông.	CLEFS DE TREIZE TRAITS.	龜。	35	41
206	鼎 Tin.	Petite grenouille.	鼯。鼠。	13	15
207	鼓 Kò.	Trépiéd — Vase antique — Nouveau — Renouveler.	鼯。鼠。	82	103
208	鼠 Chò.	Tambour — Frapper un corps sonore.	鼯。鼠。	82	103
209	鼻 Pý.	CLEFS DE QUATORZE TRAITS.	齋。齋。	47	50
210	齊 Tsý.	Nez. Arrangement — Surface égalisée — Ajuster.	齋。齋。	16	19
211	齒 Toh.	CLEF DE QUINZE TRAITS.	習。船。款。齒。	148	163
212	龍 Lông.	Dents supérieures — Age — Arranger — Classer.	習。船。款。齒。	148	163
213	龜 Kouý.	CLEFS DE SEIZE TRAITS.	龜。龔。	19	25
214	龔 Yô.	Dragon. Tortue.	龜。龔。	21	25
214	龔 Yô.	CLEF DE DIX-SEPT TRAITS.	龔。	17	20
Flûte — Mesure.			龔。	17	20
TOTAL			TOTAL	31,380	40,589

V. — USAGE OU OFFICE DES CLEFS. — PLACE ORDINAIRE DE LA CLEF,
MANIÈRE DE LA DÉCOUVRIR DANS LES CARACTÈRES.

Les clefs des caractères chinois sont pour les caractères comme nos lettres pour les mots européens. Elles servent, en premier lieu, à donner le moyen de chercher et de trouver promptement, dans un dictionnaire chinois, un caractère dont on ignore soit la prononciation tonique, soit la signification. Les clefs, qui se mettent toujours à la même place, contiennent au moins les quatre cinquièmes du nombre total des dérivés. Les classes les plus nombreuses des caractères y sont comprises. Le nombre des dérivés des autres classes est si restreint qu'il est bien facile de les retenir. La plupart des clefs ont une signification particulière; ce qui aide beaucoup la mémoire. Quelques clefs ne sont que des éléments linéaires des formes de l'écriture, sans aucune signification propre; mais elles sont peu nombreuses.

Voici la disposition générale des clefs dans les dérivés.

Vingt et une clefs (21) sont toujours placées à la droite des dérivés. Par exemple, Kō 戈, clef des armes se place ainsi : Ngò 我, je ou moi, *ego*; Tohēn 成, faire, *facere*. — Chān 彡, la clef des plumes se place ainsi : Hln 形, forme, *forma*; Yn 影, ombre, *umbra*, etc.

Soixante-quatorze clefs (74) se placent toujours à la gauche dans les dérivés. Par exemple : Tcheoū 舟, clef des navires. Voici Tō 舵, gouvernail, *gubernaculum*; Tohouān 船, navire, *navis*. La clef de la glace Pīn 冫. Lèn 冷, *frigus*, froid; Leáng 涼, fraîcheur, *frigus amœnum*.

Vingt-huit sont placées sur les signes dérivés. Par exemple, Miēn 廴, clef des faltes, des toits : Gān 安, établir, *disponere*; Kouān 官, mandarin, *præfectus*. La clef des bambous est Tohoū 竹. Elle se place comme dans Yā 竿, flûte, *astula*, Pý 筆, pinceau à écrire, *penicillum*.

Treize se placent au-dessous du dérivé. Par exemple : Kòng 井, *clavis colligendi*; Lóng 弄, jouer, *ludere*; Pý 弊, vil, abject, *vilis*. Mln 皿, clef des vases. Pān 盤, soucoupe, *patella*, Hò 盒, *pyxide*, *pyxis*.

Seize se placent tantôt sur le dérivé, tantôt au-dessous. Par exemple : Tá 大, clef de la grandeur. Láy 奈, comment, *quomodo?* Ký 契, pacte, *pactum*. Yuě 曰, clef des paroles : Y 曳, traîner, *trahere*; Choū 書, livre, *liber*.

Douze se placent tantôt à la gauche, tantôt à la droite. Par exemple : Ouāng 尢, clef des choses courbes. Yeōu 尤, étonnant; Tsieou 就, à savoir, *scilicet*.

Vingt et une se placent tantôt à la gauche, tantôt au-dessous du dérivé. Par exemple : Lỳ 里, clef des lieux. Yè 野, désert, *desertum*; Leáng 量, mesurer, *mensurare*.

Huit se placent tantôt à droite, tantôt au-dessous.

Sept se mettent tantôt à gauche, tantôt au-dessus du dérivé.

Cinq entourent en partie le signe dérivé.

Telle est la disposition générale des clefs.

Dans tous les dictionnaires, les clefs sont rangées par ordre de *traits*. En premier lieu, toutes les clefs qui n'ont qu'un seul trait; puis celles qui en ont deux, et ainsi de suite jusqu'à dix-sept.

Toutefois, il n'est pas toujours facile de découvrir immédiatement la clef dans un certain nombre de caractères chinois, soit parce que la clef se trouve alors partie intégrante de ces mêmes caractères, soit parce que la classification de certains signes a été un peu arbitraire. Nous donnons ici, comme exemple, un tableau abrégé de quelques caractères, dont la clef n'est pas facile à reconnaître au premier coup d'œil. Le chiffre romain placé à côté du caractère indique à quelle clef appartient le caractère désigné. Nous engageons nos lecteurs à recueillir sur leur *album* tous les caractères de ce genre, qu'ils rencontreront dans leur lecture. Ils épargneront ainsi un temps précieux qu'ils emploieraient, sans cela, à des recherches fastidieuses et souvent infructueuses.

Nous écrivons ce livre pour les jeunes sinologues. Les anciens nous pardonneront ces détails dans un ouvrage élémentaire.

Tableau de caractères dont la clef n'est pas facile à découvrir.

Le chiffre romain indique la clef sous laquelle il faut chercher le caractère indiqué.

乃 Lày. — IV.	互 Hoù. — VII.
又 Tchã. — IV.	五 Où. — VII.
九 Kieoù. — V.	井 Tsn. — VII.
了 Leào. — VI.	允 Yùn. — X.
丫 Yã. — II.	元 Yuên. — X.
凡 Fân. — XVI.	丙 Louý. — XI.
丸 Ouân. — III.	六 Loŭ. — XII.
也 Y. — V.	凸 Tŏ. — XVII.
子 Yü. — VII.	升 Chên. — XXIV.
𠂔 Ouáng. — XI.	廿 Kòng. — XXV.
卅 Nién. — XXIV.	反 Fàn. — XXIX.
及 Kÿ. — XXIX.	友 Yeoù. — XXIX.
子 Kiö. — XXXIX.	壬 Jên. — XXXIII.
才 Tsáý. — LXIV.	天 Tiên. — XXXVII.
丹 Tán. — III.	夫 Foü. — XXXVII.
之 Tchö. — IV.	夫 Kouáy. — XXXVII.

尹	Yn.	— XLIV.	申	Chên.	— CII.
屯	Cheôu.	— XLV.	丟	Tieôu.	— I.
巨	Kiù.	— XLVIII.	冨	Siuén.	— VII.
巴	Pā.	— XLIX.	兆	Tcháo.	— X.
廿	Nién.	— LV.	仝	Tsiuén.	— XI.
弔	Tiaó.	— LVII.	危	Ouŷ.	— XXVI.
木	Ngô.	— LXXV.	改	Kaŷ.	— LXVI.
毋	Mou.	— LXXX.	曳	Yá.	— LXXIII.
主	Tchou.	— III.	區	Sou.	— XXXVI.
季	Hoú.	— IV.	夷	ŷ.	— XXXVII.
互	Hén.	— VII.	甫	Fou.	— CI.
以	ŷ.	— IX.	卑	Peŷ.	— XXIV.
冬	Tông.	— XV.	罕	Hàn.	— CXXII.
凹	Yá.	— XVII.	串	Tchouán.	— II.
半	Pán.	— XXIV.	事	Sé.	— VI.
占	Tchán.	— XXV.	州	Tcheôu.	— XLVII.
去	Kiú.	— XXVIII.	兗	Houàng.	— XLVII.
同	Houŷ.	— XXXI.	年	Nièn.	— LI.
夾	Yāng.	— XXXVII.	曲	Kioü.	— LXXIII.
失	Ché.	— XXXVII.	曳	ŷ.	— LXXIII.
木	Taô.	— XXXVII.	朱	Tchoü.	— LXXV.
呂	ŷ.	— XLIX.	此	Tsé.	— LXXVII.
平	Pín.	— LI.	亞	Yá.	— VII.
弗	Fou.	— LVII.	亟	Kŷ.	— VII.
必	Pŷ.	— LXI.	來	Laŷ.	— IX.
未	Mô.	— LXXV.	兩	Leàng.	— XI.
未	Ouŷ.	— LXXV.	其	Kŷ.	— XII.
死	Sè.	— LXXVIII.	冕	Tohá.	— XIII.
民	Mín.	— LXXXIII.	胃	Maó.	— XIII.
永	Yùn.	— LXXXV.	馮	Kouà.	— XIII.
考	Kaó.	— CXXV.	卷	Kiuén.	— XXVI.
臣	ŷ.	— CXXXI.	夜	Yè.	— XXXVI.
况	Houáng.	— VII.	尙	Cháng.	— XLII.
具	Kiú.	— XII.	并	Pín.	— LI.
璽	Kōng.	— XLVII.	承	Tchên.	— LXIV.
正	Tchén.	— LXXVII.	易	ŷ.	— LXXII.
永	Pín.	— LXXXV.	直	Tchô.	— CIX.

乘 Pín. — CXV.
 罔 Ouàng. — CXXII.
 南 Lán. — XXIV.
 段 Kià. — XXIX.
 叛 Pàn. — XXIX.
 奉 Fóng. — XXXVII.
 奏 Tseóú. — XXXVII.
 某 Meý. — LXXV.
 甚 Chén. — XCIX.
 禹 Yú. — CXIV.
 眞 Tohên. — CIX.
 能 Lén. — CXXX.
 乖 Kouáy. — II.
 者 Tohè. — CXXV.
 執 Tohě. — XXXII.
 壺 Kouén. — XXXIII.
 要 Yaó. — CXLVI.
 重 Tchóng. — CLXVI.
 乘 Tchén. — IV.
 孰 Chouſ. — XXXIX.
 兼 Kiên. — XII.
 替 Houý. — LVIII.
 畫 Toheóú. — LXXII.
 曹 Tsáo. — LXXIII.

爽 Chouáng. — LXXXIX.
 率 Sou. — XCVI.
 垂 Tohoffy. — XXXII.
 威 Miě. — LXXXVI.
 茲 Tsé. — XCVI.
 眞 Tohên. — CIX.
 先 Siên. — X.
 殺 Keoú. — LVII.
 疏 Sou. — CIII.
 報 Paó. — XXXII.
 與 Yú. — CXXXIV.
 管 Cháng. — XXX.
 竭 Kiě. — LXXIII.
 爾 Èl. — LXXXIX.
 衆 Tohóng. — CXLIII.
 黎 Lý. — CII.
 歸 Kouý. — LXXVII.
 肅 Siáo. — CXXIX.
 舉 Kiù. — CXXXIV.
 兢 Kin. — X.
 眞 Tiên. — XII.
 叢 Tsóng. — XXIX.
 魯 Tsán. — LXXXI.
 登 Hín. — CXXXIV.

Nous prévenons également nos lecteurs qu'il y a dans la langue chinoise des caractères presque identiques pour la forme. Il sera bon de s'en faire à soi-même un tableau, à mesure qu'on les rencontre. Les dictionnaires chinois renferment tous ce tableau plus ou moins développé.

Quant à la manière de compter les traits d'un caractère, elle n'offre aucune difficulté dès qu'on est exercé à écrire. La méthode de décomposition des signes chinois est fort simple, une fois que l'on connaît à fond les éléments qui ont servi à leur formation.

VI. — DES DIFFÉRENTES SORTES DE DICTIONNAIRES CHINOIS.
MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

1° — DICTIONNAIRES A L'USAGE DES EUROPÉENS.

2° — DICTIONNAIRES EXCLUSIVEMENT CHINOIS.

1° — Dictionnaires chinois à l'usage des Européens.

Ces dictionnaires sont malheureusement peu nombreux et tous imparfaits. Nous renvoyons le lecteur à l'article que nous avons consacré à cette matière dans l'Appendice de notre Dictionnaire *français-chinois*, page 12, ainsi qu'à l'article : Bibliothèque d'un jeune sinologue, à la fin de cette grammaire.

Un dictionnaire chinois-latin, par tons et par clefs, est en préparation. Il comprendra non-seulement les mots de la langue, mais il sera en même temps *historique, biographique, géographique, scientifique, etc.* Aucun travail de ce genre n'a encore paru en Europe pour la langue chinoise, à l'usage des sinologues européens.

L'usage des dictionnaires chinois européens n'offre aucune difficulté pratique. Au reste, les explications que nous donnons plus bas suffiront amplement pour lever ces difficultés.

2° — Des dictionnaires exclusivement chinois.

§ 1^{er}. Dictionnaires par clefs.

Ces dictionnaires forment deux catégories. Dans la première, sont compris tous ceux qui donnent les caractères selon le système des clefs. Ces dictionnaires sont les plus nombreux et les plus usuels en Chine. Il en existe d'excellents où tous les signes de l'écriture chinoise et tous les mots de la langue sont expliqués avec le plus grand soin, et dans un ordre très-régulier. Il est évident que, pour faire usage de ces dictionnaires, il faut connaître *la forme* du caractère dont on désire chercher soit la signification, soit la prononciation. Si l'on cherchait, au contraire, à connaître la forme d'un caractère dont on ne sait que le son, il faudrait avoir recours aux dictionnaires de la deuxième catégorie. Les caractères y sont rangés par ordre de sons ou de phonétiques.

Voici la manière de chercher un caractère dans un dictionnaire par clefs :

On examine avec soin quelle est la clef du caractère que l'on cherche. Prenons pour exemple le signe 略. La clef est la partie qui est à gauche ou Tién 田. Cette clef a cinq traits. On ira chercher le signe à la table des clefs ou au volume qui renferme les clefs de cinq traits. Cette table renvoie le lecteur à la

page, et au lieu du dictionnaire qui contient tous les caractères rangés sous la clef **Tiēn 田**. En tête de l'article figuré toujours la clef elle-même dont le dictionnaire indique le son et les différentes acceptions. Après la clef, les caractères sont disposés par ordre de traits *indistinctement*. En dehors de la clef qui ne compte jamais, on place les caractères qui ont un trait, puis ceux de deux traits; ainsi de suite. Le caractère **略** se trouvera donc sous la clef **田** dans la série des signes qui ont six traits; car il faut six coups de pinceau pour écrire **各** qui est le corps principal du caractère **略**. Un dictionnaire fait par les Européens donne la *prononciation accentuée en lettres latines*. Alors il n'y a aucune difficulté. Mais si le dictionnaire est exclusivement chinois, voici le mode employé pour indiquer le son du caractère. Ce mode est assez ingénieux.

Au-dessous de chaque caractère classé dans le dictionnaire chinois, on trouve invariablement deux petits caractères dont le premier représente l'articulation initiale du mot, et le deuxième, la *terminaison*. A la suite de ces deux petits caractères, on lit toujours celui-ci : **Tsiě 切**, qui veut dire : *divisez, partagez les deux signes précédents*. C'est ce que les Chinois nomment : *la règle pour épeler les caractères*. **Tsiě tsé fā 切字法**. Cette méthode est moderne; elle a été introduite en Chine vers l'an 505 de J.-C. sous le règne de l'Empereur **Où-Ty 武帝**, fondateur de la dynastie des **Leáng**. C'est à l'instigation des Bouddhistes que cette méthode fut proposée et adoptée. On venait alors de discerner les sons initiaux des mots au nombre de 36 et les sons finaux au nombre de 12.

Donnons à présent quelques exemples. Soit d'abord le caractère **略** qui nous occupait tout à l'heure. Au-dessous, le lecteur trouvera dans le dictionnaire ces deux signes **Lý 力** et **Yö 約**, puis le mot impératif : **Tsiě 切** : *partagez*. L'élision consistera à prendre la lettre initiale **L** du mot **Lý** et à l'ajouter au son du caractère suivant : **Yö**. On aura ainsi **Liö** pour la prononciation du caractère **略**. Cette méthode est plus facile à un Européen qu'à un Chinois. La raison en est évidente. Avec un peu d'habitude, cette élision se fait très-promptement. S'il y a quelque doute, le dictionnaire ajoute de suite : *prononcez comme dans tel mot*, qu'il indique. Quant au ton vocal, il est marqué ou par un synonyme ou par l'indication elle-même du ton.

Soit encore pour exemple le caractère **魚**. La clef de ce signe est **Yü 魚**, poisson, piscis. Le lecteur cherchera donc ce caractère parmi ceux qui sont rangés sous la clef des poissons. Le corps lui-même du caractère est **東**, qui se compose de huit traits. On trouvera ce signe parmi ceux qui ont huit traits. Là, au-dessous du signe majuscule, on lira ces deux mots **Tě 德** et **Hông 紅**; puis, le mot **Tsiě 切** qui prie le lecteur de faire l'élision. En prenant le **T** du mot **Tě** et l'ajoutant à la deuxième partie du mot **Hông**, le lecteur aura le mot **Tông** pour la prononciation du signe **魚**. Puis le dictionnaire ajoute de suite :

comme le mot **Tōng 東**. Ensuite, l'ouvrage donne les différentes acceptions du mot que l'on cherche. — Les dictionnaires chinois sont peu commodes pour un jeune sinologue.

Dans les Préfaces des dictionnaires chinois, on trouve différentes méthodes *mnémoniques* pour chercher les caractères. Nous ne ferons connaître que la suivante, comme curiosité, car les autres sont très-complicquées et peu commodes pour un Européen. Les Chinois inscrivent au dos des volumes d'un dictionnaire une ou deux des douze lettres du cycle horaire (1); ils groupent sous chacune d'elles un certain nombre de clefs. Les vers suivants, qu'ils savent par cœur, leur indiquent de suite le volume à prendre pour chercher le signe dont ils ont besoin.

Voici ces vers :

一 二 子 中 尋 ǃ èul tsè tohōng siùn.
 三 筆 問 丑 寅 Sān pǃ ouén toheoũ ǃn.
 四 畫 卯 辰 巳 Sè hoá máo chèn sé.
 五 在 午 中 尋 Oũ tsay oũ tehōng siùn.
 六 筆 未 申 集 Loũ pǃ oúy chèn tsǃ.
 七 在 酉 中 尋 Tsǃ tsáy yeoù tohōng siùn.
 八 九 問 戌 部 Pǃ kieoù ouén sioù poú.
 其 餘 亥 中 尋 Kǃ yũ hàỳ tohōng siùn.

TRADUCTION :

Cherchez les caractères de un et de deux traits sous la rubrique Tsè. Ceux qui ont trois traits, vous les trouverez sous les mots Toheoù ǃn. Les caractères à quatre traits sont rangés sous les trois lettres Máo chèn sé. Vous trouverez les caractères de cinq traits sous le mot Nieoù. Les signes de six traits sont sous les lettres Oúy et chèn. Ceux de sept traits sont rangés sous le mot Yeoù. Ceux de huit, neuf traits sont rangés sous le mot Sè. Tous les autres sont groupés sous le mot Hàỳ.

(1) Voici ces douze caractères horaires, savoir :

子 Tsè,	de 11 h. du m. à 1 h. du m.	午 Oũ,	de 11 — à 1 h. du s.
丑 Toheoù,	de 1 — à 3 —	未 Oúy,	de 1 — à 3 —
寅 ǃn,	de 3 — à 5 —	申 Chèn,	de 3 — à 5 —
卯 Maó,	de 5 — à 7 —	酉 Yeoù,	de 5 — à 7 —
辰 Chèn,	de 7 — à 9 —	戌 Sioũ,	de 7 — à 9 —
巳 Sè,	de 9 — à 11 —	亥 Hàỳ,	de 9 — à 11 —

Il est utile de donner ici quelques explications sur le sens de divers caractères que l'on trouve dans tous les dictionnaires chinois, et qu'il est important de comprendre.

Lorsqu'un caractère chinois est écrit selon la *forme actuelle et régulière*, c'est-à-dire selon l'orthographe reçue actuellement, le dictionnaire indique tout cela par le mot 隸 *Lǐ*.

L'écriture chinoise a subi, dans le laps des temps, bien des modifications. Il en est résulté qu'une foule de caractères ont des *variantes* de forme, c'est-à-dire différentes manières de les représenter. Il y a en chinois des incorrections qui ne sont pas admises par la classe des lettrés, parce qu'elles seraient aussi choquantes qu'une faute d'orthographe l'est, chez nous, aux yeux des personnes instruites. Mais il y en a d'autres qui sont, en quelque sorte, du bon ton, qu'il est ordinaire d'employer au lieu du caractère *exact*. Ce genre d'incorrections n'est nullement réputé faute, mais il est simplement regardé comme une licence calligraphique. Les lettrés de l'Académie, l'Empereur lui-même, font un usage de ces licences. Toutefois, si l'on ne connaît pas ces abréviations, ces caractères vulgaires, ces *variantes*, en un mot, on ne pourra lire un seul manuscrit, un seul acte public, un décret, une proclamation, un passe-port, une lettre, un contrat, un billet de visite. Les Préfaces des livres modernes, les romans, les poèmes, sont remplis de ces sortes de *variantes*, qui présentent des difficultés insurmontables à ceux qui n'ont pas en mains les ouvrages pour les lever.

Les Chinois ont un grand soin de distinguer les diverses classes de caractères que l'on ne doit pas employer indifféremment l'un pour l'autre, mais qui trouvent place dans les différentes compositions, selon le sujet ou la forme adoptée par l'auteur. Il y en a onze principales dont nous donnons ici l'explication, selon les ouvrages chinois.

1° Au premier rang sont les caractères *exacts, réguliers*, tracés avec tous les traits qui doivent les composer. Le dictionnaire chinois les désigne par ce signe 正 *Tchén*, *correct, exact*.

2° On peut, à volonté, substituer à ces caractères *exacts, réguliers*, ceux qui sont *synonymes* et quant à la prononciation et quant à l'acception. Ces synonymes sont désignés par le mot 同 *Tóng*. Les dictionnaires désignent encore les synonymes par les mots suivants : 又 卽 *Yeou tsiö*, *etiam*; 亦 *Y* *etiam, vel*; 或 *Houây*, *aut, vel*.

3° Il y a certains caractères qui sont des demi-synonymes d'autres caractères. Ils ont, avec d'autres, certaines significations communes; bien qu'ils diffèrent et pour le son et pour le sens générique. L'usage permet d'employer ces demi-synonymes, que l'on désigne par le mot 通 *Tóng*. Ainsi le carac-

- tère Tsân 參, qui est le nom d'une constellation, se prend, en vertu de l'usage, pour le caractère Sān 三, qui est le nombre *trois*; le caractère Mÿ 蜜, *miel*, se prend pour Mÿ 密, *silence*.
- 4° Il y a les *anciennes* formes d'écriture. Lorsque le dictionnaire offre une de ces antiques formes, il la désigne par le mot Koù 古.
- 5° En outre, il y a des formes primitives d'écriture que l'on emploie encore à présent. On les désigne par le mot Pèn 本 qui veut dire *racine*. Ainsi le caractère 人 est souvent employé pour le signe moderne Tsōng 從. Les signes modernes se désignent par le mot Kin 今, *hodiernus*.
- 6° Les dictionnaires donnent parfois la forme d'une écriture dont le ministre Toheou 籀 est l'inventeur. Cette écriture, qui porte le nom de Tá tohouàn, n'est plus en usage que pour les sceaux publics ou les cachets particuliers. On désigne les caractères de ce genre par le mot Toheou 籀. Le dictionnaire de Kāng hÿ leur donne le nom de Koù ouèn 古文.
- 7° Les variantes les plus simples, les plus communes et les plus faciles à écrire, sont désignées par ces deux mots : Sioŭ tsé 俗字; *caractères vulgaires ou communs*.
- 8° L'usage a permis de faire à certains caractères des retranchements de plusieurs traits. Ce sont des signes abrégés, quelquefois assez notablement. Cette abréviation se désigne par ces deux mots : Sèn tsé 省字. Nous conseillons très-instamment aux jeunes sinologues de recueillir avec un soin tout particulier ces sortes de caractères abrégés et de s'en faire des tableaux dans le genre de celui que nous leur donnons pour modèle à la page suivante.
- 9° Lorsque l'altération d'un caractère est simplement tolérée dans l'usage ordinaire, et que les savants la réprovent, on lui donne le nom de : Ngō 譌, qui veut dire : *fautive, corrompu*.
- 10° En Chine, comme ailleurs, il y a la classe des savants néologues, qui introduisent de nouvelles formes ou qui altèrent, en quelque chose, certains caractères. On réprovoque ces signes-là par la dénomination de Feÿ 非, qui veut dire : *mauvais*.
- 11° Enfin, lorsqu'on emploie un caractère pour un autre, cette faute se désigne par le mot Oū 誤, qui veut dire : *erreur, erroné*. Dans le langage ordinaire, ces fautes se désignent par les mots : Pè tsé 白字, *caractères blancs ou vides*.

Tableau de caractères abrégés avec le caractère correct en regard.

Caract. abrégés.	Caract. corrects.	Caract. abrégés.	Caract. corrects.	Caract. abrégés.	Caract. corrects.
尔	爾 Eâl.	罗	羅 Lô.	客	譽 Yú.
双	歸 Kouy.	执	執 Tchô.	贊	讚 Tsán.
归	歸 Kouy.	怀	懷 Houây.	商	離 Lý.
妇	婦 Fou.	扣	揚 Yang.	处	處 Tchouf.
外	娘 Niàng.	扈	龍 Long.	竟	覺 Kiô.
庐	盧 Liú.	怜	憐 Liên.	丰	豐 Fông.
禾	錢 Tsién.	異	異 Hín.	对	對 Tong.
手	身 Chên.	卩	節 Tsiô.	虽	雖 Siú.
举	舉 Kià.	拳	拳 Yàng.	画	畫 Hoá.
犹	猶 Yeou.	因	圓 Yuèn.	仪	儀 Ngý.
耶	驢 Liú.	旧	舊 Kieou.	义	義 Ngý.
耶	鄒 Tsoú.	等	等 Tèn.	齐	齊 Tsy.
趋	○ Tsoú.	笔	筆 Pý.	斋	齋 Toháy.
数	數 Sou.	异	異 Y.	欢	歡 Tán.
浊	濁 Tchô.	众	僊 Siên.	功	勸 Kiuén.
独	獨 Toü.	荣	榮 Yân.	欢	歡 Houân.
哉	哉 Tsây.	阳	陽 Yang.	阴	陰 Yn.
台	臺 Táy.	灯	燈 Tén.	穷	窮 Kióng.
权	權 Kiuén.	灯	燭 Tchou.	者	者 Tchê.
难	難 Lán.	寿	壽 Cheou.	几	幾 Ký.
变	變 Pièn.	良	銀 Yn.	刘	劉 Lieou.
恋	戀 Louán.	贤	賢 Hiên.	灵	靈 Lím.
办	辦 Pién.	贤	賢 Hiên.	双	雙 Chouāng
穹	窮 Kióng.			联	聯 Tchê.
				亲	親 Tsín.

宝	寶	Paó.	李	學	Hió.	乱	亂	Louàn.
远	遠	Yuèn.	点	點	Tièn.	辞	辭	Tsǐ.
寔	實	Chǎ.	万	萬	Ouán.	尽	盡	Tsín.
环	環	Houán.	圣	聖	Chèn.	号	號	Haò.
亏	虧	Kouy.	声	聲	Chên.	体	體	Tǐ.
无	無	Oâ.	听	聽	Tīn.	礼	禮	Lǐ.
过	過	Kò.	映	映	Lâ.	边	邊	Piēn.
国	國	Kouě.	现	觀	Kouán.	还	還	Houán.
与	與	Yù.				会	會	Houy.

§ 2. Des dictionnaires chinois par tons.

La deuxième catégorie des dictionnaires chinois est celle dont les caractères sont rangés par tons phonétiques. Ces dictionnaires sont d'une grande utilité. Il arrive souvent à un Chinois d'avoir oublié la forme d'un caractère. Il ne peut le chercher que dans les dictionnaires toniques. Les Européens qui veulent composer en chinois, ont un besoin continuel de ces dictionnaires toniques. Il en existe quelques-uns qui ont été composés par des Européens. Les mots sont disposés dans l'ordre des lettres de l'alphabet. Ainsi, on place d'abord tous les sons : Chā, puis les sons : Chāng, Chaō, etc. Il n'y a donc aucune difficulté pour un jeune sinologue.

Quant aux dictionnaires *toniques* chinois, les plus connus sont :

- 1° Le dictionnaire : Oū tohěy yún soūy 五車韻瑞, publié en 1397. Il est en 20 volumes.
- 2° Le dictionnaire : Hiaŷ ohēn pīn tsé tsién 諧聲品字彙, en 18 volumes, dû à la plume de Yü-Hièn-Hy et à celle de son fils. Cet ouvrage a paru en 1677.
- 3° Le dictionnaire : Peŷ ouēn yún foù 佩文韻府, en 130 volumes, est un vrai trésor de la langue chinoise. Il fut rédigé par ordre de l'Empereur Kāng-Hy et enrichi d'une Préface de la main de ce Prince.
- 4° Le dictionnaire : Oū fāng yún yīn 五方韻音, en 2 volumes in-8°. Ce dernier ouvrage, à cause de sa commodité, jouit d'une très-grande vogue dans toute la Chine.

Voici la manière dont on se sert de ce dernier dictionnaire :

A la suite de la Préface chinoise, le lecteur a sous les yeux un double index en forme de tableau.

Le premier de ces index à droite porte le nom de Yún moũ 韻目 qui veut dire : index des tons. Il sert à distinguer les syllabes finales des mots chinois ou les terminaisons. Cet index ne renferme que les 12 caractères suivants :

1° Tiên	天.	qui désigne toutes les finales en	an, ien, inan, iuen, ouan.
2° Jèn	人.	— —	en, in, iun, ouen.
3° Lóng	龍.	— —	ong, iong.
4° Yáng	羊.	— —	ang, iang uang, ouang.
5° Niéou	牛.	— —	eou, ieou.
6° Ngáo	奧.	— —	ao, iao.
7° Hoù	虎.	— —	ou.
8° Tō	駝.	— —	o, yo.
9° Chě	蛇.	— —	ě, ie, ine.
10° Mǎ	馬.	— —	a, ia, oua.
11° Tchǎy	豺.	— —	ai, iai, ouai..
12° Tý	地.	— —	i, ouy, iu.

La deuxième table de la page à gauche, porte le titre chinois de : 20 caractères-mères, Èl ohě tsé moũ 二十字母. Cette table sert, comme nous le verrons plus bas, à désigner les consonnes initiales des mots chinois. Voici ces 20 caractères-mères :

1° Pāng	梆	désigne P.	11° Chě	石	désigne Ch.
2° Paō	旁	— P aspiré.	12° Jě	日	— J.
3° Moũ	木	— M.	13° Tsién	剪	— Ts.
4° Fōng	風	— F.	14° Tsiō	鵠	— Ts aspiré.
5° Teòu	斗	— T.	15° Hý	係	— H.
6° Toũ	土	— T aspiré.	16° Yún	雲	— Y.
7° Niaò	鳥	— N.	17° Kīn	金	— K.
8° Loũy	雷	— L.	18° Kiǎo	橋	— K aspiré.
9° Tohoũ	竹	— Toh.	19° Hò	火	— H.
10° Tohōng	虫	— Toh aspiré.	20° Ouā	蛙	— O.

Voici l'usage de ce double tableau :

Supposons que l'on ait à chercher le mot Chā 沙. On ira tout droit à cette deuxième table chercher les consonnes initiales du mot Chā, dans un de ceux de cette table. On sera conduit au mot Chě 石, dont les sons initiaux sont iden-

tiques. Puis on cherchera dans l'autre table le mot dont la terminaison est la même. L'inspection de ce tableau conduira au mot **Ma** 馬. En prenant **Ch** du mot **Chě** et la lettre **a** du mot **Ma**, on aura le mot **Cha**. Après cette opération, on cherche, au moyen de la pagination, le mot **Ma** dans le dictionnaire. Lorsqu'on l'a trouvé, on cherche le caractère **Che** 石, qui est placé, comme les caractères-mères du reste, en tête de la page, comme on dirait en marge. Au-dessous de ce caractère **Chě** sont, en effet, rangés par ordre de tons tous les mots **Chā**, contenus dans le dictionnaire, avec une courte explication de chacun d'eux. C'est ainsi qu'avec le secours de ce dictionnaire tonique, on découvre les caractères que l'on ne sait plus écrire et dont on veut également avoir le ton.

Le premier dictionnaire tonique a paru en Chine sous la dynastie des **Tāng**, vers l'an 679 de notre ère. Il portait le titre de **Tāng yún** 唐韻.

VII. — DE LA PONCTUATION CHINOISE.

Les Chinois ont un mode tout particulier pour marquer la ponctuation. Ils n'attachent pas, il est vrai, une grande importance à ce que les livres soient ou non ponctués. Aussi, il est presque rare de trouver en Chine des ouvrages où l'on ait pris ce soin. Cela tient sans doute à une habitude générale; car par suite de l'absence de ponctuation, nous avons vu souvent les Chinois se trouver obligés de reprendre la lecture d'une phrase. Pour un sinologue européen, l'inconvénient est plus grave.

Les livres chinois, destinés aux élèves, sont en général ponctués. Les éditions des **Kin** ou livres sacrés, celles des classiques à l'usage des Princes de l'Empire, sont ponctués avec un grand soin (1).

Le signe ordinaire de la ponctuation est un petit **o** que l'on place à droite, un peu au-dessous du caractère et en dehors de la ligne. Ce petit **o** marque soit la fin d'un membre de phrase, d'une période (**Y kiu** — 句), soit la fin de la période ou de la phrase (**Y tou** — 讀). Au lieu du petit **o** on trouve souvent une espèce de larme **☹** qui imite assez bien le coup de pinceau que le magister chinois trace sur le livre des élèves, en leur donnant l'explication des signes.

Le commencement d'un alinéa, d'un nouvel article, est souvent marqué par un large cercle **○**, la fin par un petit **o** ou par un tiret à gauche et un au-dessus du caractère final.

Si l'on veut appeler l'attention sur un passage, signaler une pensée sublime, on met à la droite de chaque caractère du passage ou de la phrase que l'on a en vue, un petit **o**. Lorsqu'il s'agit d'un nom de ville, de localité, d'un nom

(1) Nous citerons, entre autres, l'ouvrage qui a pour titre : 四書離句集註.

étranger, d'un nom propre écrit avec deux ou trois caractères, les Chinois placent à la droite une ligne simple verticale | ou une ligne double ||. Ces signes répondent soit à nos guillemets, soit à notre méthode de souligner ce qui doit frapper l'attention du lecteur. Ces mêmes signes tiennent également lieu des lettres italiques, que nous employons dans le même but.

Nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage qu'un très-grand nombre de caractères chinois changeaient leur prononciation, leur ton et, partant, leur acception. La plupart du temps, c'est au lecteur intelligent de deviner cela. Dans les livres, dont l'impression est soignée ou que l'on destine à la jeunesse, on n'omet pas de placer un demi-cercle () à l'angle du caractère pour avertir le lecteur du changement de ton ou d'acception.

La langue chinoise moderne fait un fréquent usage de *mots doubles*, d'onomatopées très-expressifs. Au lieu de répéter le second mot double, on emploie le signe suivant < et quelquefois l'on se borne à donner un simple coup de pinceau. Ces signes correspondent à l'*idem* des Latins.

Si l'on veut exprimer l'*et cætera* des Latins ou notre expression française : *et le reste*, on emploie, en chinois, le mot Yân que l'on répète : Yân yân 云云, *et cætera*. Ces deux signes doivent être d'un format plus fin que celui du texte, et doivent ressortir un peu à droite, en marge.

Dans les dictionnaires, dans les livres dont l'impression est soignée, les citations, les noms d'auteur, les titres des livres sont enveloppés dans un parallélogramme; ils sont quelquefois aussi imprimés en blanc sur un fond noir.

Veut-on, en chinois, constater des lacunes d'un texte, des omissions? On laisse autant de cases vides qu'il y a de caractères omis.

Dans nos langues latines, on se borne, pour tout signe de respect, de politesse, à employer une majuscule en écrivant le nom de Dieu, du Prince régnant, de la personne élevée en dignité ou de celle que l'on respecte. En Chine, on interrompt la ligne verticale commencée, et l'on reporte au haut de la ligne suivante le nom de la personne en dignité et quelquefois même les termes de respect qu'on lui décerne, bien que le nom propre ne soit pas écrit. En outre, ces caractères dépassent en hauteur de 1 à 3 cases la ligne ordinaire, selon le degré de respect que l'on porte à celui auquel on écrit, ou dont on parle. — Dans le style épistolaire, on laisse souvent en blanc deux ou trois cases, et l'on écrit ensuite le titre honorifique dont on se sert ou le nom propre de la personne que l'on a en vue.

Les notes ou explications d'un livre chinois sont, en général, imprimées avec un caractère beaucoup plus fin que celui du texte. Souvent on place ces notes à deux colonnes dans l'endroit du livre auquel elles se rapportent. Cet usage est général dans les dictionnaires chinois.

Les ouvrages chinois ont presque tous plusieurs Préfaces. Les premières

sont celles des éditeurs et des rédacteurs; la dernière est celle de l'auteur de l'ouvrage. Chaque Préface est datée à la fin et revêtue du sceau de l'auteur, qui met, en outre, son cachet.

Les ouvrages chinois ont des tables, en général, bien soignées. On peut d'un coup d'œil embrasser le plan de l'auteur. Les éditions impériales portent toutes en tête du titre, ces mots : Yà tché 製御 (fait par ordre de l'Empereur ou Édition impériale). Souvent les auteurs se plaisent à joindre aux Préfaces le texte même du décret impérial.

Le titre du livre chinois est reproduit sur chaque feuille repliée. Les grandes divisions d'un ouvrage sont désignées par ce mot Kiuén 卷 qui correspond à nos mots *livre*, *partie*. Si l'ouvrage a deux, trois livres ou parties, on emploie ces mots Cháng 上, Tchōng 中, Hiá 下 pour les désigner. Ainsi l'on dit : Cháng kién 上卷, pour le premier livre ou la première partie; Tchōng kién 中卷, pour le deuxième livre ou celui du milieu; Hiá kién 下卷, pour le troisième ou dernier livre. Si l'ouvrage a plus de trois parties, on se sert des noms de nombre. Cette division générale se répète sur chaque feuille d'un livre au-dessous de son titre.

L'usage chinois pour la division des volumes n'est pas uniforme. Cela dépend de la volonté de l'auteur et de l'étendue de son travail. Un volume se désigne par le mot Pèn 本, qui est le caractère numéral usité en cette occasion. Les chapitres portent le nom de Tchāng 章; les articles ou paragraphes celui de Tsié 節; les romans, les comédies, au lieu du mot Tchāng 章 sont divisés en actes qui portent le nom de Houy 回.

CHAPITRE VI.

RÈGLES GÉNÉRALES DE LA SYNTAXE CHINOISE.

PREMIÈRE SECTION.

La langue chinoise est-elle dépourvue de formes et de règles grammaticales ?

DEUXIÈME SECTION.

SYNTAXE DU SUBSTANTIF. — 1° Construction de la phrase chinoise. — 2° Du sujet ou du *Nominatif*. Position exceptionnelle du sujet. — 3° Du *Génitif*. Deux manières de le marquer. Place du *Génitif* dans toute phrase chinoise. Deux séries de mots font exception. — 4° Du *Datif*. Trois manières de l'exprimer. — 5° De l'*Accusatif*. Quatre manières de l'exprimer. Des cas où le régime direct précède, en chinois, le verbe au lieu d'en être suivi. — 6° Du *Vocatif*. — 7° De l'*Ablatif*. Trois manières de le marquer. — 8° Du nom de l'instrument ou de l'*Instrumental*. Trois manières de le désigner. — 9° Des noms de lieux, de distance ou du *Locatif*. Cinq manières de le marquer en chinois. — 10° Des noms de matière.

TROISIÈME SECTION.

SYNTAXE DES ADJECTIFS. — 1° Formation et position ordinaire de l'adjectif dans la phrase. — Du rôle de l'adjectif dont la position est intervertie. Règles diverses. — Degrés de comparaison par la *règle de position*.

QUATRIÈME SECTION.

SYNTAXE DES VERBES. — 1° Des verbes actifs. Règles de ces verbes. — 2° Des verbes passifs. Participe passé passif ou ablatif absolu. Quatre manières de le former.

CINQUIÈME SECTION.

SYNTAXE DES ADVERBES. — Place ordinaire des adverbes. Exception remarquable à la règle.

SIXIÈME SECTION.

Résumé général de toute la Syntaxe chinoise.

PREMIÈRE SECTION.

LA LANGUE CHINOISE EST-ELLE DÉPOURVUE DE FORMES ET DE RÈGLES GRAMMATICALES ?

Quelques savants, complètement étrangers aux études chinoises, ont avancé que la langue de Confucius était dépourvue de formes et de règles grammaticales. De cette assertion, émise sans la moindre preuve, d'autres écrivains ont conclu que nulle langue au monde ne devait être aussi *pauvre, monotone* et *primitive* que la langue chinoise. Aucun préjugé n'envahit les masses avec autant de rapidité et surtout n'est tenace comme celui qui tire son origine du monde savant. De nos jours encore, malgré les éloquents réfutations de sino-

logues habiles, ces fausses appréciations de la langue chinoise sont répétées de toutes parts et écrites dans tous les ouvrages modernes, qui, de près ou de loin, touchent aux questions de la philologie.

Aucun peuple de l'univers n'a produit, jusqu'à présent, des encyclopédies aussi vastes, aussi riches et aussi variées sur toutes les branches des connaissances humaines, que le peuple chinois. Est-ce là le signe d'une langue pauvre? Est-ce là l'indice d'une langue qui n'est pas propre à devenir l'instrument de l'esprit, comme se plaît à le dire G. de Humboldt (1), qui a égaré l'opinion publique sur cette matière? Les œuvres de ce célèbre voyageur renferment souvent des aperçus élevés, nouveaux, mais presque toujours mêlés à des paradoxes. Tout en avouant que *la langue chinoise possède une structure très-rigoureuse, très-conséquente*, G. de Humboldt déclare qu'elle est *une rude gymnastique appliquée à l'esprit*, et que cette absence grammaticale de la langue augmente la sagacité de la nation. Ce sont autant de paradoxes qui ne supportent pas la critique.

La langue chinoise a servi à exposer d'une manière plus lucide que le grec lui-même les doctrines platoniciennes, les subtilités de la métaphysique des Brahmanes et des Taó-sé (ou sectateurs de la raison). Quel est le sinologue qui ne se soit extasié mille fois sur la richesse, sur l'abondance, sur la douceur et sur la grâce de la langue chinoise? richesse et abondance d'autant plus merveilleuses que le mécanisme de la syntaxe est plus simple, plus naturel.

La langue chinoise possède des formes, des règles grammaticales. A la vérité, elles sont peu nombreuses, mais suffisantes; elles sont claires, nettes, bien déterminées. Le plus ancien style de la littérature chinoise, qui atteint au sublime et porte avec lui son parfum exquis de la plus haute antiquité, est moins chargé de ces règles, de ces formes superflues qui font la principale difficulté des autres langues. Le style moderne, la langue *orale* surtout, est plus riche en formes et en règles grammaticales. Ainsi, sur vingt mots qui composent une période, une partie est destinée à lier, à arrondir les membres de la phrase ou à marquer les circonstances de l'action. Si la langue chinoise *écrite* offre quelques difficultés, ces difficultés ne lui viennent donc pas de la multiplicité des formes et des règles grammaticales; elles lui viennent, surtout pour les Européens, de la richesse de ses idiotismes.

A chaque pas, on trouve dans les livres chinois des mots composés qu'il faut prendre dans un sens métaphorique, figuratif, et non point dans leur sens naturel. Ces mots font allusion à un fait, à un personnage historique, à quelque chose de particulier, qui souvent n'est pas connu du commun des lecteurs.

La langue française est elle-même remplie de semblables expressions. Pour

(1) Sur la langue Kawi, 339.

les comprendre, un étranger a besoin d'avoir à sa disposition des secours particuliers. Donnons pour exemple les expressions suivantes :

C'est un vrai coup de Jarnac.

Se noyer dans la mare à Grapin.

Être comme l'âne de Buridan.

Il fait comme le valet de Marot.

Faire un tour de Villon.

Avoir le mal Saint-Jean.

Tomber de Charybde en Scylla.

La langue anglaise a des mots doubles dans le genre de certains mots chinois, v. g. :

A *see-saw* (mot à mot) un voir-scie, pour dire : une balançoire.

A *nipper-kîn* (le mot *nipper*, satirique, *kîn*, parent), pour dire : une petite coupe.

Set-foil, tormentille. (*Set*, placer, *foil*, chute, faux pas.)

Toute la syntaxe de la langue chinoise se résume dans les deux grandes règles générales suivantes :

1° L'emploi de *particules* ou *affixes* qui remplacent les désinences des mots des langues à flexion. Ces particules chinoises marquent les rapports des mots entre eux, indiquent pour les noms communs les cas, les genres; pour les verbes, les modes, les temps, les voix et les personnes. Leur application est régulière. Peu nombreuses, elles sont plus faciles à retenir que les désinences si variées des mots dans les langues à flexion (1).

2° La disposition des mots de la phrase. Par une habile et ingénieuse combinaison des mots, les Chinois ont obtenu des résultats prodigieux. On a donné à cette combinaison des mots chinois le nom de *règle de position*.

Saisir promptement le rôle des *particules* ou *affixes* dans la langue chinoise, mais surtout celui de la *règle de position*, c'est le moyen de devenir en peu de temps un habile sinologue.

Le rôle des particules ou affixes, dans la langue chinoise, se fait remarquer promptement. La nature, l'étendue, la délicatesse du rôle de cette classe de mots, voilà ce qu'il n'est pas aussi facile de saisir. Car ce procédé, propre peut-être exclusivement à la langue chinoise, s'éloigne infiniment de nos habitudes, de notre manière d'envisager et d'étudier une langue. Aussi avons-nous cru devoir consacrer un chapitre de cet ouvrage à l'étude spéciale de quelques-unes des particules ou affixes chinois.

(1) L'unique intérêt de la vérité nous oblige à faire, au sujet de ces affixes, les mêmes réserves que nous avons faites au sujet de la *règle de position*. M. Egger, membre de l'Institut, attribue à un sinologue moderne la *découverte* et la *première application* de ces affixes; il commet une erreur regrettable. Le seul mérite du sinologue qu'il a en vue, consiste, peut-être, à insister davantage sur l'importance du rôle de ces affixes; mais c'est là tout son mérite.

Quant à la *règle de position*, il est impossible d'étudier durant huit jours la langue écrite, sans être aussitôt frappé de ce rôle si varié des mots d'une phrase, selon leur position respective. Les mêmes termes servent à exprimer les noms communs, les adjectifs, les verbes, les adverbes, etc., selon leur place dans la phrase. Il y a plus; les mêmes caractères (1) peuvent être ou prononcés sur un ton vocal différent ou l'être de plusieurs manières différentes. Malgré cela, on distingue toujours facilement les diverses parties du discours.

Cette règle de position, qui est la *clef de toute la grammaire chinoise*, est, au fond, d'une simplicité étonnante; elle en est d'autant plus ingénieuse. Nos lecteurs savent tous, par exemple, qu'en arithmétique, on exprime avec neuf chiffres seulement et le zéro, des milliers et même des millions d'idées, et cela tout simplement par la *règle de position de ces chiffres*. Ainsi, le nombre 4, considéré seul, est indifférent à signifier des unités, des dizaines, des centaines, etc.; sa valeur se tirera de sa position dans un nombre déterminé. Il en est de même de la *règle de position des mots* dans la langue chinoise.

Ces combinaisons, excessivement variées, modifient nécessairement le rôle grammatical des mots. La phrase acquiert par là un sens tout différent de celui qu'elle aurait, si les caractères étaient pris dans leur acception ordinaire.

Les langues à flexions ou à désinences sont assurément ingénieuses. Elles ont plus de liberté que les autres pour la construction et pour la tournure des phrases. Au moyen d'un agencement habile des mots, on peut, dans ces langues, viser beaucoup à l'effet; on peut surtout obtenir une certaine harmonie qui flatte agréablement l'oreille. La ressource des inflexions ou des désinences est surtout de déterminer le rapport des mots entre eux, et cela par suite d'une convention tacite.

D'une autre part, les mots de la langue chinoise étant tous et toujours invariables, on a, dans cette langue, l'avantage incontestable d'une plus grande clarté. Car tous les vrais philologues avouent que les langues de ce genre se prêtent mieux aux démonstrations scientifiques, par là même qu'elles sont forcées de suivre l'ordre naturel et logique des idées.

Nous écrivons en faveur des jeunes sinologues européens qui ne peuvent se dépouiller aussitôt du génie et des habitudes de leur langue maternelle. Nous allons faire ici l'application des *particules* ou *affixes chinois*, dans tous les cas ordinaires, en employant nos termes grammaticaux qui sont inconnus aux Chinois, ainsi que celle de la *règle de position des mots*.

(1) Nos lecteurs sont priés de bien remarquer la différence qui existe entre ces deux expressions : *mots chinois* et *caractères chinois*. Les écrivains qui parlent de la langue chinoise, sans la connaître, ont fait cette confusion fâcheuse et commis de la sorte une foule d'erreurs.

DEUXIÈME SECTION.

SYNTAXE DES SUBSTANTIFS OU DES NOMS COMMUNS.

I. — CONSTRUCTION DE LA PHRASE CHINOISE.

Toute phrase chinoise, où il n'y a rien de sous-entendu, se construit régulièrement de la manière suivante : 1° le sujet, qui précède constamment le verbe. Nous ne connaissons que l'exception consignée dans la note ci-dessous (1). 2° Le complément du sujet se place toujours avant le sujet. 3° L'adjectif chinois se place *régulièrement* avant le nom qu'il qualifie, de même que l'adverbe chinois se place toujours *avant* le verbe. 4° Vient ensuite le verbe que l'on sous-entend très-souvent en chinois, sans nuire à la clarté du langage. 5° Le régime direct et enfin le régime indirect. Les propositions *déterminantes* se placent toujours avant les propositions *déterminées*. Tel est l'ordre constant d'une phrase chinoise.

L'absence de déclinaison est une difficulté de moins dans l'étude de la langue chinoise. Les particules ou affixes tiennent lieu de ces cas ou de ces désinences. Tout ce que nous allons dire s'applique à la langue *orale* comme à la langue *écrite*.

II. — DU NOMINATIF (2).

Le sujet d'une phrase ou, si l'on veut, le nominatif, ne prend en chinois

(1) Cette exception comprend le verbe auxiliaire Yeòu 有, signifiant *avoir, il y a, habere*, et quelques mots qui répondent exactement au sens des verbes impersonnels français. Ainsi l'on dit :

Il tombe de la pluie. *Cadit pluvia.* Lǒ yù 落雨 ou Hià yù 下雨.

Il tombe de la neige. *Cadit nix.* Lǒ suǒ 落雪.

Il fait du vent. *Exurgit ventus.* Kǐ fōng 起風.

Le vent est changé. *Convertit ventus.* Fān fōng 番風.

Jouer à la pille. *Folle ludere.* Kǐ kieōu 起毬.

Dans ces phrases, les mots : Yù, suǒ, fōng, kieōu, sont placés après le verbe, bien qu'ils soient les sujets ou les nominatifs.

Est-ce qu'il y a un autre motif? Kǐ yeòu tā tsay 豈有他哉?

Parmi les hommes de l'antiquité, il y en a qui ont fait cela. 古之人有行之者.
(Móng-Tsè.)

(2) On peut, par des *termes équivalents*, exprimer en chinois les noms des cas de nos déclinaisons.

aucune marque distinctive. Il demeure dans son état naturel; on ne le *particule* jamais.

EXEMPLES :

Les parents aiment leurs enfants. En chinois littéralement on dit : *Pater-mater amat filios-filias*. Fou mou gay eul niù 父母愛兒女.

Le ciel récompense les bons. Littéralement : *Cælum remunerat bonos homines*. Tiên chàng chán jên 天賞善人.

Dieu a créé le ciel, la terre et toutes les choses. Littéralement : *Deus creavit cælum, terram, omnes res*. Tiên-Tohoù tsáo leào tiên tỳ ouán ous 天主造了天地萬物.

L'homme a de bons désirs. Jên yeoù chán yuén 人有善願.

Une parole ruine une affaire; un homme assure le sort d'un empire. Ǵ yèn fén sé; ǵ jên tín kouě 一人債事。一人定國.

Les murs ont des fentes; les cloisons, des oreilles. Tsiaŋ yeoù fóng; pǵ yeoù eul 牆有縫。壁有耳.

III. — DU GÉNITIF.

Le rapport de *dépendance*, d'*attribution*, d'*appartenance*, de *possession* des mots s'exprime en français, au singulier, par les prépositions *de*, *du*, *de la*; au pluriel par le mot *des*; en latin par le *génitif*.

Ce rapport se marque, en chinois, par la particule ou l'affixe Tỳ 的 dans la langue *orale* et par la particule Tohē 之, dans la langue *écrite*. Ces affixes se placent invariablement après le nom, que ce nom soit simple ou qu'il soit composé. Il n'y a qu'une seule exception à cette règle.

EXEMPLES :

Le cœur de l'homme. *Homínis cor*. Jên tỳ sîn 人的心.

La grâce de Dieu. *Dei gratia*. Tiên-Tohoù tỳ gēn 天主的恩.

Nous les donnons ici en faveur de ceux qui enseignent les langues européennes aux Chinois.

Le mot déclinaison se dit : Mìn pién fǎ 名變法 ou bien Mìn tsǎn pién 名參辦.

Un cas, *casus*, en général, se dit en chinois : Tsò 座 ou bien Yún 韻.

Nominatif (de *nominare*), se dit en chinois : Choũ 誰 ou bien Tchōn yún 稱韻.

Génitif (de *gignere*), se dit en chinois : Choũ tỳ 誰的 ou bien Tỳ yún 的韻.

Datif (de *dare*), se dit en chinois : Yù choũ 與誰 ou bien Yù yún 與韻.

Accusatif (de *accusare*), se dit en chinois : Taó choũ 到誰 ou bien Kaó yún 告韻.

Vocatif (de *vocare*), se dit en chinois : Kiaó choũ 叫誰 ou bien Kaó yún 叫韻.

Ablatif (d'*ablatus*), se dit en chinois : { Tsōng choũ 從誰 ou bien Tchōũ yún 除韻.
Pǵ choũ 被誰.

Les habitants de la France. *Gallie homines*. Fă kouě tŷ jên 法國的人.

La langue de la Chine. *Medii Imperii lingua*. Tchōng kouě tŷ hoá 中國的話.

Le livre de Paul. *Pauli liber*. Paò-Loù tŷ choū 保羅的書.

La voie du ciel. *Cœli via*. Tiēn tohē taó 天之道.

La règle de la grande étude. *Magni studii lex*. Tá hió tohē taó 大學之道.

REMARQUE. — Toutefois, on sous-entend très-souvent, par euphonie, ces particules ou affixes, indiquant le génitif, même lorsque plusieurs génitifs régis l'un par l'autre, soit comme complément du sujet, soit comme complément du régime direct, se succèdent dans une phrase; ce dernier cas est très-commun dans la langue écrite (1). Si la suppression des affixes était de nature à causer de l'amphibologie, il est bien évident qu'on sacrifierait l'euphonie à la clarté de la phrase. Lorsque plusieurs génitifs se suivent, c'est après le dernier que l'on place l'affixe Tŷ 的 ou Tohē 之.

EXEMPLES :

Les murs de la ville. *Urbis mœnia*. Tohēn tsiāng 城牆 au lieu de Tohēn tŷ tsiāng.

Le cœur de l'homme. *Homínis cor*. Jên sîn 人心 au lieu de Jên tŷ sîn.

La force du vin. *Vini virtus*. Tsieou lý 酒力 au lieu de Tsieou tŷ lý.

Les ordres du ciel. *Cœli mandata*. Tiēn mín 天命 au lieu de Tiēn tohē mín.

EXCEPTION :

Cette exception comprend deux séries de mots, c'est-à-dire que dans les deux cas suivants, le génitif ou le complément du sujet se place après ce sujet au lieu de le précéder.

1^{re} série. — Les mots qui servent à exprimer la quantité, le poids, la mesure, la longueur, l'agrégation, sont suivis, comme en français, de leur complément, au lieu de les précéder.

EXEMPLES :

Une livre de vin. *Una libra vini*. Y kīn tsieou 一斤酒.

(1) Ainsi :

Diriger le cœur des hommes de l'Empire. Kouàn niě tiēn hiá jên sîn 管攝天下人心.

La forêt des perles du Jardin de la loi. Fă yuēn tohōu lín 法苑珠林.

Introduction du *Commentaire* de Laò-Tsè, du Docteur de la plaine de l'Ouest de la famille Sy. Pŷ sŷ yuēn siēn sēn Laò-Tsè tsŷ kiay yn 薛西原先生老子集缺引.

Le sens est clair, malgré l'absence de l'affixe Tohē 之, signe du génitif.

- Un verre de vin. *Unum poculum vini*. ǃ peŷ tsiəu 一盃酒。
 Une bouteille de vinaigre. *Una lagena aceti*. ǃ pŷ tsoù 一瓶醉。
 Une once d'argent. *Una uncia argenti*. ǃ leàng ʃn tsè 一兩銀子。
 Un pied de toile. *Unus pes telæ*. ǃ tohè pou 一尺希。
 Une voiture de plume. *Unus plumarum vehes*. ǃ yâ tchè 一輿羽。
 Une boulette de marne. *Unus margæ globulus*. ǃ ouân ngŷ 一九泥。
 Un pouce de terre. *Unus terræ pes*. ǃ tohè tý 一尺地。
 Un troupeau de moutons. *Unus ovium grex*. ǃ kiân yâng 一羣羊。
 Le grand ǃ ménageait jusqu'à un pouce de temps 大禹惜尅陰。

2^e série. — La plupart des particules *numérales* ou *numériques* chinoises, impliquant l'idée de *collection*, d'*agrégation*, d'*articles*, sont dans le même cas (1).

EXEMPLES :

- Une pièce de vers. *Unum carmen*. ǃ oheou chē 一首詩。
 Un coup de vent. *Ventorum verbera*. ǃ kou fōng 一股風。
 Un fragment de toile. *Telæ fragmentum*. ǃ foŷ pou 一幅布。
 Une main de papier. *Papyri scapus*. ǃ taō tchè 一刀紙。
 Un article de foi. *Fidei articulus*. ǃ touân táo lý 一端道理。
 Trois paires de chandeliers. *Candelabrorum tria paria*. Sān toufŷ lă tŷ 三對蠟臺。
 Une troupe de jeunes gens. *Juvenum caterva*. ǃ pān chàu niēn 一班少年。

IV. — DU DATIF. — TROIS MANIÈRES DE L'EXPRIMER.

Première manière.

Le rapport exprimé en français par les prépositions *à*, *au*, *à la*, *dans*, c'est-à-dire par le régime indirect ou en latin par le *datif*, se marque ordinairement en chinois par l'une des particules ou affixes suivants : ǃ 於, ǃ 于, *par*, *dans*, *à*, ǃ 與, *avec*, *au*, Kón 更, *à* (2). Tous ces mots sont synonymes. L'usage apprend peu à peu à connaître leur nuance respective et règle les cas où il faut employer l'un de préférence à l'autre.

EXEMPLES :

Avancer dans la vertu. *Ad virtutem progressionem facere*. Tsin yŷ tŷ 進於德。

(1) Voir le recueil de ces particules dans notre Dictionnaire français-chinois, page 67.

(2) On trouve quelquefois dans les livres la préposition HOŷ 乎, au lieu de celles que nous indiquons ci-dessus.

Que me dites-vous là? *Quid mihi dicis?* Ngý yū ngò chǒ chén mô 你於我說甚麼?

Dites-moi. *Tu mihi dicito.* Ngý kén ngò chǒ 你更我說.

Móng-Tsè me demanda ce qu'était la piété filiale. *Mencius inquisivit de pietate filiali.* Móng-Tsè ouén hiáo yū ngò 孟子問孝於我.

Le sage aime à être lent dans ses paroles, mais rapide dans ses actions. *Kián tsè yoǎ lǎ yū yén eǎl mǐn yū hǐn* 君子欲訥於言而敏於行.

Deuxième manière.

Au lieu des particules ou affixes du paragraphe précédent, on emploie souvent, en chinois, ceux-ci, qui forment comme une espèce d'idiotisme. Ces affixes sont : *Hiáng 向, se tourner vers; Touý 對, regarder vers; Tỳ 替, pour, au lieu de, pro loco; Hó 和, avec, en union de.*

EXEMPLES :

Dites-lui. *Dic illi.* Littéralement en chinois : *Vertens te ad illum dic.* Ngý touý tǎ chǒ 你對他說.

Il me dit. *Ille mihi dicit.* Littéralement : *Ille vertens se ad me dicit.* Tǎ touý ngò chǒ 他對我說.

Jésus dit à ses disciples. *Jesus vertens se ad discipulos ait.* Yé-Sou hiáng tsóng toǎ mèn chǒ 耶穌向宗徒們說.

Je lui répondis. *Ego versus ad eum respondi.* Ngò touý tǎ chǒ 我對他說.

Troisième manière.

Le régime indirect d'un certain nombre de verbes français n'est marqué, en chinois, par aucune particule ou affixe particulier. Ce sont surtout les verbes qui ont le sens de *donner, offrir, promettre, parler à, réferer à, livrer à, etc.* En chinois, c'est la *position* qui indique le régime indirect. L'usage apprend peu à peu quels sont les verbes dont le régime indirect français n'est désigné en chinois par aucune particule.

EXEMPLES :

Offrir à quelqu'un. *Offerre alicui.* Sóng jèn 送人.

Donner à quelqu'un du vin. *Dare vinum alicui.* Tsé jèn tsàou 賜人酒.

Sacrifier aux ancêtres. *Sacrificare proceribus.* Tsý tsoū jèn 祭祖人.

Livrer quelqu'un au mandarin. *Profecto aliq. tradere.* Kiaō kouān ý kó jèn 交官一个人.

Faire l'aumône au pauvre. *Eleemosynam alicui dare.* Gay kin kiōng jèn 裏矜窮人.

En référer à un mandarin. *Referre prefecto*. Pîn kouân 稟官.
 Se jeter au feu. *Se igni tradere*. Teōu hò 投火.
 Exciter à la révolte. *Rebellion. provocare*. Jě jèn fàn 惹人反.
 Offrir un placet à l'Empereur. *Tseōu houáng cháng* 奏皇上.
 Parler à son avantage. *Laudibus se attollere*. Kouā tsiàng tsé k'ý 誇獎自己.

V. — DE L'ACCUSATIF. — QUATRE MANIÈRES DE L'EXPRIMER EN CHINOIS.

Première manière.

Le rapport exprimé par le régime direct ou par l'*accusatif* des Latins ne se marque, dans la langue *orale*, par aucune particule distinctive. Ce régime direct, étant seul, se place immédiatement après le verbe.

EXEMPLES :

Manger le riz. *Oryzam manducare*. Tohě fán 喫飯.
 Boire le thé. *Bibere theum*. Tohě tohă 喫茶.
 Infuser le thé. *Macerare theum*. Paò tohă 泡茶.
 Fumer le tabac. *Fumare tabacum*. Tohě yēn 喫煙.
 Faire des vers. *Versus facere*. Tsou' ohō 做詩.
 Détester quelqu'un. *Odisse aliquem*. Hén jèn 恨人.
 Réprimander quelqu'un. *Vituperare aliquem*. Tsě p'ý jèn 值備人.
 Finir une affaire. *Rem finire*. Ouân sé 完事.
 Apprendre un art. *Artem addiscere*. Hiō cheou' n'ý 學手藝.
 Calomnier quelqu'un. *Calumniari aliquem*. Ouáng-tohén jèn 妄誣人.
 Aimer quelqu'un. *Amare aliquem*. Ga'ý jèn 愛人.

Deuxième manière.

Mais si le régime direct implique l'idée d'un mouvement soit *commandé*, soit *libre*, il est plus élégant, plus expressif, en chinois, d'employer soit la particule **Pà 把**, qui veut dire : *prendre, saisir avec la main*, soit la particule **Tsiàng 將** qui a le même sens, et de faire avec ces particules un idiotisme chinois.

EXEMPLES :

Fermez la porte. On dira en chinois : Prenez, saisissez la porte et fermez-la.
 Pà mên kouân 把門闔.

Apportez-moi un livre. On dira : Prenez un livre et donnez-le-moi. Pà ý pèn
 chou' lá lây 把一本書拿來.

Se donner tout à Dieu. Littéralement : Prendre sa personne et la livrer entièrement à Dieu. Tsiàng tsé k'ý tsuén kiāo yū tchoù 將自己全交于主.

Troisième manière.

On trouve, à chaque instant, dans les livres canoniques de la Chine surtout, le régime direct ou l'accusatif, marqué par les particules 以 以, Yü 於, Yü 于 et Hoü 乎. Mais nos lecteurs n'oublieront pas que le régime marqué par la particule 以 以 précède presque toujours le verbe actif. L'oubli de cette règle embarrasse continuellement les jeunes sinologues. Dans la langue écrite, cette tournure répond à celle de la règle précédente qui est en usage dans la langue orale.

EXEMPLES :

Donner l'Empire à quelqu'un. *Imperium alicui tradere.* 以 以 tién hiá yü jên 以 天下與人.

Léguer une chose à quelqu'un. *Rem alicui legare.* 以 以 öü f jên 以物遺人.

Redresser ce qui est courbé. *Curvum erigere.* 以 以 kiöü ouy tchéñ 以曲爲眞.

Confucius lui donna la fille de son frère en mariage. *Confucius ei filiam in uxorem tradidit.* 孔子以其兄之子妻之.

Réjouir ses parents. *Gaudio parentes afficere.* 悅 悅 yü tsîñ 悅於親.

Épuiser le cœur de l'homme. *Hominis cor exhaustire.* 盡 盡 yü jên sîn 盡 於人心.

Protéger le peuple. *Populum tueri.* 保 保 hoü mín 保乎民.

N'oser haïr personne. *Aliq. odisse non audere.* 不 不 kân ou yü jên 不 敢 惡於人.

Oserais-je interroger le maître? *Nûm magistrum interrogare auderem?* 敢 敢 ouén yü foü tsè 敢問於夫子.

Quatrième manière.

Dans les ouvrages chinois, on rencontre assez souvent une sorte d'idiotisme qui ne peut se traduire que par un régime direct. Cet idiotisme, comme on le verra dans les exemples suivants, se forme par le verbe auxiliaire 是 是, être, verum, rectum, ita est, voilà ce.

EXEMPLES :

Il écoute les paroles de sa femme. Littéralement : Les paroles de sa femme, voilà ce qu'il écoute. *Uxoris verba en, ecce quæ ipse credit.* 婦 婦 yên ché yóng 婦言是用.

Il continue l'amitié du Prince défunt. Littéralement : *Defuncti Principis amicitia est quod ille continuat.* Siën kiün tsè hoü ché ký 先君子好是繼.

Il reçoit cent félicités. Littéralement : Cent félicités, voilà ce qu'il reçoit. *Centum felicitates ecce quod ipse obtinet.* 百 百 foü ché hô 百福是荷.

Il aime la promenade; il pratique la tyrannie. Littéralement : La promenade, voilà ce qu'il aime; etc. Yeòu ché haó; nió ché tsó 遊是好。唐是作。

REMARQUE I. — 1° On trouve, dans la langue écrite, surtout dans la phrase rythmée et dans la poésie, des exemples du régime direct placé, par *euphonie*, avant le verbe. Ces cas ne sont pas fréquents, mais il est bon de les signaler. Ce sont :

1° Les pronoms de la première personne : Ngò 我, Oú 吾, ego, Yá 余 et Yá 予, ego, et ceux de la seconde personne : Èù 爾, jóú 汝, jóú 女, vous; que l'on rencontre placés comme on le voit dans les exemples suivants.

EXEMPLES :

Ne nous induisez pas en tentation. *Et ne nos inducas in tentationem.* Yeòu pòù ngò hiù hán yū yeòu kàn 又不我許陷于誘惑。— Le mot Ngò, nous, précède le verbe Hiù 許, dont il est le régime direct.

Bien qu'on ne m'emploie pas. (Lén yù.) Siá pòù oú y 雖不吾以。— Le pronom Oú 吾 précède le verbe 以. Si Oú 吾 était placé après, cela voudrait dire : *par moi*.

Dans un poème chinois, qui a pour titre Lỳ sáo 離騷, par Kiú-Yuèn, on lit ces mots : Personne ne me connaît. Mò ngò tohē hý 莫我知兮。

Le temps ne m'attend pas. Soúy pòù ngò yá 歲不我與。

Si mon père et ma mère ne m'aiment pas, y a-t-il de ma faute? Fou móu tchē pòù ngò gá, yū ngò hò tsay 父母之不我愛於我何哉。

Il ne m'a pas trompé. Pòù yá ký yuèn 不余欺元。

Dans ces deux exemples les pronoms 我 et 余, régimes directs, précèdent le verbe.

Comme j'étais sorti de la ville et que le roi ne me rappelait pas. (Móng-Tsò.) Fou tohóũ toheòu eùl Ouáng pòù yá tohóũ 夫出臺而王不予追。— Le pronom Yá 予 précède le verbe.

Le Prince ne vous supportera pas. (Tsó kieòu mín.) Ouáng tsaiàng pòù jóù yóng yēn 王將不汝容焉。

2° Le mot Hiá 下 dans le sens d'inférieur, de subordonné.

EXEMPLE :

Ne pas rougir d'interroger ses inférieurs. (Lén yù.) Pòù tchē hiá ouén 恥下問。

3° Le mot Chóy 誰, qui? *quis, quisnam?*

EXEMPLES :

Qui tromperai-je? (Lén yù.) Oú choy ký 吾誰欺。

Avec qui le roi pourra-t-il faire le bien? (Móng-Tsè.) Ouáng chouÿ yâ ouÿ chán 王誰與爲善.

4° La particule *Tohē* 之, faisant la fonction de pronom relatif, est également placée avant le verbe qui la régit.

EXEMPLES :

Moi, votre sujet, je n'ai pas encore entendu parler de cela. (Móng-Tsè.)
Tchên tchē ouÿ tchē ouén y 臣之末之聞也.

Un Prince qui ait fait cela et n'ait pas régné comme un Empereur, cela ne s'est jamais vu. Jân eul pou ouàng tchē ouÿ tchē yeou y 然而不王者末之有也.

REMARQUE II. — Les Chinois se plaisent à faire, aussi bien dans la langue orale que dans la langue écrite, une ellipse avec le régime direct. La phrase en reçoit une expression plus accentuée, surtout si l'on veut marquer l'étonnement, l'admiration.

EXEMPLES :

Vous avez déjà vu cet homme. *Jam hunc vidisti hominem.* — Ils diront : Cet homme, vous l'avez déjà vu. *Tohé kó jên ngý tsên kién kó* 這個人你曾見過.

Il sera facile de vous obtenir ce viatique de voyage. Dites : Ce viatique de voyage, il sera facile de vous le procurer. *Tohé pân tchân pién y tohou lead* 這盤纏便易處了.

Tout le monde vante les attraits de mademoiselle Pě. Dites : Les attraits de mademoiselle Pě, chacun les vante. *Pě siaò tsiẽ tchē meÿ jên jên tohên yáng* 白小姐之美人人稱揚.

VI. — DU VOCATIF.

En règle générale, on ne marque pas le vocatif en chinois. Dans la langue écrite, on le marque quelquefois par l'interjection Oh! 呸, ou bien par la répétition du nom de la personne. Mais ces cas sont rares.

EXEMPLES :

O Roi, parlons de l'humanité, de la justice, et rien de plus. (Móng-Tsè.)
Ouáng y yüé jên ngý eul y y 王亦曰仁義而已矣.

O Tán-Siën, vous et moi sommes bien malheureux! Tán-Siën, Tán-Siën
ngò hô ngý haò oà loũ y 淡仙。淡仙我和你好無緣也。

O Roi, ne vous étonnez pas. Ouáng oà y 王無異.

O Sè, c'est là une chose bien au-dessus de vos forces. Sè y feÿ eul sò kÿ
賜也非爾所及。

La particule 也, placée dans ce dernier exemple, après le nom de Sé, disciple de Confucius, attire l'attention. Confucius en fait souvent usage dans ses colloques avec ses disciples.

VII. — DE L'ABLATIF. — TROIS MANIÈRES DE LE MARQUER.

Première manière.

Les rapports marqués en français par ces mots : *de, de la, des...* exprimant la *séparation*, la *privation*, l'*ablation*, et, en latin, par le cas *ablatif*, s'expriment en chinois, tantôt par ces mots : Tsé 自, *ex, ab*, Tsóng 從, *à, ex, ab*; tantôt par ceux-ci : Yü 於 et Hoü 乎, qui ont le même sens.

EXEMPLES :

Venir du ciel. Tsóng tién hiá lay 從天下來.

Né de la vierge Marie. Sên yü mà lý yá 生于瑪利亞.

Recevoir la puissance du roi précédent. Cheoù mìn yü siên ouáng 受命于先王.

Délivrez-nous du mal. Kieóú ngò yü hióng ngò 求我于兇惡.

Personne ne différerait de sentiment avec le témoignage de ses parents et de ses frères. Jên pòü hiên yü ký foú mòu kouèn tý tchê yên 人不聞於其父母昆弟之言.

Deuxième manière.

Mais si, par le cas ablatif, on exprime l'*origine*, la *source*, la *cause*, le *principe d'une chose*, on emploie soit le mot Yeóú 由, soit le mot Tchouï 出, qui expriment l'un et l'autre ces idées. L'ablatif s'indique encore par le mot Pý 被.

EXEMPLES :

La porcelaine vient du Kiāng-sý. Littéralement : Le Kiāng-sý fournit la porcelaine. Kiāng-sý tchoü tsé ký 江西出磁器.

Le vernis vient du Kouý-tcheou. Kouý-tcheou tchoü tsý 貴州出漆.

Le sel vient du Su-tchuen. Sé tchouán tchoü yên 四峭出煙.

Être vu par quelqu'un. Pý jên kién 被人見.

Être crucifié. Pý tín chě tsé kiá cháng 被定十字架上.

Troisième manière.

L'ablatif est exprimé ou désigné par la *position*, mais cela n'a lieu que dans la langue écrite.

EXEMPLES :

Le prince Hiên-Kōng étant venu de la chasse. Hiên-Kōng tién lây 獻公田來.

De dix mille prendre mille, c'est beaucoup. Ouán tsiũ tsién yèn pòũ ouý pòũ
tō ỹ 萬取千焉不爲不多矣.

De neuf parties, le royaume de Tsỹ, en réunissant toutes ses possessions, n'a
qu'une seule de ces parties de l'Empire. Kieoù Tsỹ tsỹ yeoù kỹ ỹ 九齊集
有其一

VIII. — DU NOM DE L'INSTRUMENT.

Il y a trois manières d'exprimer en chinois l'action que l'on fait au moyen
d'un instrument.

Première manière.

L'*instrumental* s'exprime au moyen de la *position*. Ce mode n'a lieu que dans
la langue écrite.

EXEMPLES

Quoi! vous voulez qu'avec la main je sauve l'Empire sur sa ruine? Tsé yoũ
cheoù yuèn tién hiá hoũ 子欲手援天下乎. — Le mot cheoù, *main, ma-*
mus, est placé devant le verbe actif yuèn, *sauver, secourir, opitulari*.

Les malheurs qui viennent du Ciel peuvent être évités; ceux qui viennent
de soi ne permettent plus de vivre après. Tién tsoú niě yeoù kò ouý; tsè tsò
niě pòũ kò hò 天作孽猶可逞。自作孽不可活。 — Les mots Tién
天, *cælum*, et Tsè 自 *seipse*, sont à l'ablatif et précèdent un verbe passif.

Deuxième manière.

La deuxième manière consiste à faire une espèce d'idiotisme propre à la
langue. Le nom de l'instrument est précédé tantôt du mot Pà 把, *prendre,*
saisir, tantôt du mot Yóng 用, *employer, uti*, et souvent aussi dans les livres
de la préposition 以, qui a le même sens.

EXEMPLES :

Il le frappa avec un bâton. En chinois, on dira : Il saisit, il employa un
bâton et le frappa. Tã pà ỹ kén kouén tà leào tã 他把一根棍打了他.
ou bien : Tã yóng ỹ kén kouén tà leào tã 他用一根棍打了他. ou
bien encore : ỹ kouén tà leào tã 以棍打了他.

Si vous gouvernez le peuple par les lois, si vous le contenez par les châti-
ments, le peuple échappera et n'aura pas à rougir. Taó tohē ỹ tohén, tsỹ ỹ hín
mín mièn eũl oũ tohé 道之以攻齊以形民免而無恥.

Troisième manière.

Dans les anciens auteurs chinois, on trouve de temps en temps la particule

ㄚ 以. marque de l'instrumental, placée après le nom de l'instrument ou le mode dont la chose se fait.

EXEMPLES :

En imposer par les châtimens aux quatre peuples barbares. Hin ㄚ oúy sé
形以威四夷.

Soumettre la Chine par la force de la vertu. Tě ㄚ jeou tehōng kouě 德以
柔中國.

Avec le vin accomplir les rites. Tsieou ㄚ tchén lý 酒以成禮.

IX. — DES NOMS DE LIEUX, DE DISTANCE, OU DU LOCATIF. —
CINQ MANIÈRES DE MARQUER LE LOCATIF EN CHINOIS.

Première manière.

Le lieu où l'on se trouve, où l'on fait une chose, où l'on place une chose, la distance, se marque souvent, dans la langue orale, par une sorte d'*ablatif absolu*.

EXEMPLES :

A vingt lieues de distance de la ville. On dira : *Remotā (vel) distante civitate sunt viginti stadia.* Lý tchén eul chě lý 離城二十里 ou : Kě tchén eul chě lý 隔城二十里.

Deuxième manière.

Le nom de lieu d'origine de quelqu'un s'exprime par la tournure suivante.

EXEMPLES :

Cet homme est de la ville de Kiên-tchang dans la province du Koāng-sý. Dites : *Ille est Kiāng-sý Kiên-tohang foù homo.* Tǎ ché Kiāng-sý Kiên-tohāng foù jên 他是江西建昌府人.

Il est originaire du Kouý-toheou. Tǎ ché Kouý-tcheou jên. 他是貴州人.

Il est de la ville de Pékin. Tǎ ché Pě-kin tchén jên 他星北京城人.

Troisième manière.

Souvent, en chinois, le locatif se marque par la *position*, sans que cette absence d'aucun signe spécial pour le désigner nuise à la clarté. Alors le mot que l'on met au locatif précède les verbes.

EXEMPLES :

Il est partout. Tohouf tohouf tǎ tsáy 處處他在.

Dans tout l'Empire le peuple est agité. Tiên hiá pǒ sín mǒng fàn 天下百姓謀反.

Dans les quatre parties du monde tous les hommes sont frères. Sè fāng jèn jèn hiōng tǐ 四方人人兄弟.

A l'orient, j'ai été battu par le roi de Loǔ. Tōng pay yū Loǔ 東敗於魯.
Dans la vallée, il y a la plante Kián. 谷有蒼.

Cette fleur est dans les montagnes. Chān tohōng yeoù tsé hoā 山中有此花.

Dans les champs d'une famille qui cultive cinq arpents de terre, faites planter des mûriers. Oū meōu tohē yú, choú tohē y sāng 五畝之宅。樹之以桑.

Sur les routes, le peuple meurt de faim et vous ne savez pas y remédier. Toǔ yeoù ouǒ sè eǎl poǔ tohē fá 塗有餓死而不知發.

A l'intérieur, ils serviront leurs parents; à l'extérieur, au dehors, ils serviront les vieillards, les supérieurs. Joǔ y sè kǐ fou hiōng, tohǔ y sè kǐ tchāng cháng 入以事其父兄。出以事其長上.

Dans les années de calamité, il n'est pas préservé de la mort. Hiōng niēn poǔ miēn yū sè ouāng 兇年不免於死亡.

Quatrième manière.

On indique en chinois le localif par l'un ou l'autre des trois mots suivants, qui se placent après un génitif. Ce sont les mots : Louý 內, Lỳ 裡, intérieurement, intūs, intrò, Kiēn 間, dans, entre, dans l'intervalle de, in, inter, intrá, tempus, in medio, et Tohōng 中, au milieu de, in medio.

EXEMPLES :

Dans mon cœur. Sín louý 心內 ou Sín lỳ 心裡.

Dans l'intérieur de la famille les frères s'aimaient. Kiā louý hiōng tǐ siāng gáy 家內兄弟相愛.

Dans le royaume, les hommes et les femmes portent le deuil. Kouǒ tohōng lán niú foǔ 國中男女服.

J'ai bien mal au cœur. Sín lỳ ngò tǒng tǒ hèn 心裡我痛得狠.

Dans la ville, il y a des rebelles. Tchéh louý yeoù tsé tsè 城內有賊子.

Cinquième manière.

Cette manière-ci est de beaucoup la plus fréquente. On fait précéder le nom de lieu de l'une de ces deux prépositions synonymes : Yū 於 ou 于, et

quelquefois de *Hoù 乎*. Alors la préposition suit le verbe. Ceci n'a lieu que dans la langue écrite (1).

EXEMPLES :

Il se tient debout dans la salle orientale. *Lǚ yū tōng tǎng 立於東堂*.

La plante *Kō* s'étend dans la vallée. *Kō ché yū kǒu 葛施於谷*.

Chùn est né dans le pays de *Tohoū-fōng*. (*Móng-Tsè*.) *Chùn sēn yū tchoū fōng 舜生於諸馮*.

Il passa la nuit dans la ville de *Toheoū*. *Sioŭ yū Toheoū 宿於晝*.

Autrefois *Móng-Tsè* s'entretint avec moi dans l'État de *Sóng*. *Sŷ tchě Móng-Tsè cháng yù ngò yēn yū Sóng 昔者孟子嘗與我言於宗*.

Je n'ai jamais oublié ce qu'il me dit. *Yū sīn tohóng pǒu ouáng 於心終不亡*.

X. -- DES NOMS QUI EXPRIMENT LA MATIÈRE.

Les noms qui expriment la matière dont une chose est faite reçoivent, comme les noms attributifs, la particule *Tŷ 的* du génitif.

EXEMPLES :

De bois. *Ligneus*. *Mǒu tŷ 木的*.

De fer. *Ferreus*. *Tiě tŷ 鐵的*.

D'or. *Aureus*. *Kīn tŷ 金的*.

D'argent. *Argenteus*. *Ŷn tŷ 銀的*.

De pierre. *Lapideus*. *Chě teoŭ tŷ 石頭的*.

De même que l'on supprime très-souvent, par *euphonie*, dans les noms communs au cas du génitif, la particule *Tŷ*, on le fait également ici lorsque l'objet est *actuellement* déterminé.

EXEMPLES :

Marmite de fer. *Tiě kō 鐵鍋* au lieu de *Tiě tŷ kō*.

Cymbale de cuivre. *Tōng ló 銅鑼* au lieu de *Tōng tŷ ló*.

Statue de pierre. *Chě siáng 石像* au lieu de *Chě tŷ siáng*.

Calice d'argent. *Ŷn tsiō 銀爵* au lieu de *Ŷn tŷ tsiō*.

Cheval de papier. *Tohè mà 紙馬* au lieu de *Tohè tŷ mà*.

Tout ce que nous venons de dire s'applique également aux noms d'arts et

(1) On trouve quelquefois, mais rarement, dans *Mencius* et plus souvent dans les livres de *Laò-Tsè*, le nom de lieu marqué dans le corps d'une phrase sans aucune préposition. Les *Commentaires* ont soin de la rétablir dans leur glose; v. g. : Nourrir dans l'étang. *畜之池* au lieu de *畜於池*.

de métiers. — Lorsqu'à la suite d'un nom d'artisan on n'emploie pas le mot **Tsiáng 匠** (*opifex in genere*), on se sert du mot **Tÿ 的**, qui s'ajoute à la suite du nom. Ce dernier mot fait alors l'office des verbes au participe présent.

Ainsi :

Lettré. **Toũ choũ tÿ 讀書的**. Littéralement : *Legens libros*.
 Forgeron. **Tà tiě tÿ 打鐵的**. — *Cudens ferrum*.
 Barbier. **Tÿ toũ tÿ 剃頭的**. — *Radens caput*.

TROISIÈME SECTION.

SYNTAXE DES ADJECTIFS.

I. — FORMATION ET POSITION ORDINAIRE DE L'ADJECTIF CHINOIS.

I. Tout nom commun qui marque un attribut, une qualité, un défaut... devient en chinois *adjectif*, si on lui adjoint l'un ou l'autre de ces affixes **Tÿ 的** ou **Tchě 者**.

Ainsi l'on dira :

Le blanc, **Pě 白**, la couleur blanche. Blanc, **che, Pě tÿ 白的** Le noir, **Hě 黑**. L'adjectif, noir, **e, Hě tÿ 黑的**. L'humanité, **Jên 仁**. Humain, **e, Jên tchě 仁者** (1).

Par *euphonie*, on supprime presque toujours la particule **Tÿ**.

Ainsi l'on dit :

Pě hoā 白花, fleur blanche, au lieu de **Pě tÿ hoā**.
Jên kiün 仁君, Prince clément, au lieu de **Jên tÿ kiün**.
Chě jên 石人, homme de pierre, au lieu de **Chě tÿ jên**.
Tōng kòu 銅鼓, cymbale de cuivre, au lieu de **Tōng tÿ kòu**.

II. Les adjectifs chinois et tous les mots pris adjectivement se placent *constamment* avant le nom qu'ils qualifient. L'adjectif chinois ne conserve son rôle qu'à cette condition.

II. — ROLE DE L'ADJECTIF INTERVERTI.

L'adjectif chinois, placé après un nom qu'il qualifiait auparavant, cesse d'être adjectif par ce simple déplacement (2).

(1) Conf., première partie, page 7a.

(2) Conf., premier volume, pages 75 et suivantes.

Ainsi :

1° Il devient substantif lorsqu'il est suivi d'un génitif comme complément ou du sujet ou du régime du verbe.

EXEMPLES :

L'épaisseur de la terre. Tŷ tchē hoón 地之厚.

Il ne connaît pas la fertilité de son champ. Tā pōū tchē kŷ tiēn tchē fōng
他不知其田之豐.

2° L'adjectif, précédé d'un nom de personne et suivi du pronom relatif Tchē 之, devient verbe actif.

EXEMPLE :

O roi, si vous approuvez cette parole. Ouāng joŷ chán tchē 王如善之

3° L'adjectif devient verbe neutre s'il est placé après un substantif, qui est sujet de la phrase.

EXEMPLES

Un homme droit. Chán jēu 善人.

L'homme est adroit. Jēn chán ŷ 人善也.

4° L'adjectif devient verbe pronominal s'il est précédé du mot Tsé 自.

EXEMPLE :

Se vanter. Tsé kaō 自高.

5° L'adjectif devient adverbe lorsqu'il est placé devant un mot qui a le sens de verbe actif ou celui de verbe neutre.

EXEMPLE :

Chán lŷn 善頷. *Sancté suscipere.*

III. La langue chinoise renferme un bon nombre de substantifs composés, dont on ne peut intervertir l'ordre sans en changer tout à fait l'acception. Il y a pareillement des épithètes adjectifs en deux mots dont la position est invariable. C'est l'usage qui a établi cette règle à laquelle on ne connaît que l'exception qui va être signalée ci-après.

EXEMPLES :

Beaucoup. Tō chàu 多少. Littéralement : Nombreux, peu nombreux.

Le haut et le bas. Kaō hiá 高下. Littéralement : Le haut et le bas.

Bon et mauvais. Hào táy 好歹.

Le long et le court. Tōhāng touàn 長短.

Le pur et l'impur. Tsŷn tchō 清濁.

L'Yn et le Yang. Yn yáng. 陰陽.

Le soleil et la lune. Jě yuě 日月.

Lorsque ces adjectifs ou ces épithètes doubles se rapportent à deux substantifs, dont on ne peut également intervertir l'ordre, la syntaxe chinoise déroge à la règle II, ci-dessus.

Alors, le premier adjectif, devenu verbe neutre, se rapporte au deuxième substantif, et le deuxième adjectif au premier substantif. Il est donc fort important de retenir ces expressions doubles que l'usage a consacrées.

Ainsi l'on dira

Yn yáng tsūn ohō 陰陽清濁. Le principe femelle est impur, le principe Yang ou mâle est pur.

Le deuxième adjectif Tohō 濁 se rapporte à Yn; et Tsūn à Yang.

Fōng toũ hân liě 風土寒烈. Le vent est violent et le climat froid.

Le deuxième adjectif Liě se rapporte à Fōng; et le premier à Toũ.

IV. Dans les livres chinois, on rencontre souvent deux adjectifs après deux substantifs auxquels ils se rapportent. Les ouvrages élémentaires chinois, écrits en style cadencé, sont remplis d'exemples de ce genre. Dans ce cas, le premier adjectif se rapporte au premier substantif, et le deuxième adjectif au deuxième substantif. Quand les deux mots réunis forment un sens complet, chacun des deux adjectifs devient un verbe neutre.

Ainsi, dans l'exemple suivant : qui est tiré du livre des quatre caractères Tiēn t'ý huiēn houāng 天地玄黃, l'adjectif Huiēn se rapporte à Tiēn 天, et l'adjectif Houāng à T'ý 地.

Le ciel est bleuâtre; la terre est jaunâtre.

III. — DEGRÉS DE COMPARAISON PAR LA RÈGLE DE POSITION.

I. Nous avons dit ailleurs la manière dont on forme en chinois les degrés de comparaison. Nous ajouterons seulement ici que, dans les livres, le comparatif se trouve souvent indiqué par la seule position des mots, surtout lorsque l'on place Mō 莫, non, pas, aucun, rien, après l'adjectif auquel on veut donner la valeur d'un comparatif.

EXEMPLES :

Il n'y a pas de joie plus grande. Lō mō tá yēn 樂莫天焉.

Il n'y a pas d'Empire plus puissant que celui de Tsh. Tsh kouě tiēn hiá mō kiāng yēn 晉國天下莫強焉.

Il n'y a rien de mieux que de pratiquer l'humanité. Mō joũ oý jēn 莫如爲仁.

Il vaut mieux honorer la vertu et respecter les lettrés. *Mô jôũ kouÿ tǎ eũl tsēn sé* 莫如貴德而尊士.

A la cour, les personnes de haut rang occupent la première place; mais, au village, ce sont les vieillards qui l'obtiennent. *Tchǎo tǎn mô jôũ tsǎo; hiāng tāng mô jôũ tchě* 朝廷莫如爵。卿黨莫如齒。

II. Aux différents modes de faire le superlatif en chinois, indiqués page 90 du premier volume, nous ajouterons celui-ci qui est particulier à la langue écrite. La contexture de la phrase est telle que, malgré l'absence de toute expression spéciale, le lecteur est forcé de traduire la phrase au superlatif. C'est la *régle de position*, qui a ici sa valeur.

EXEMPLES :

Ce sont les plus belles des montagnes et des rivières; dès l'antiquité tout le monde en parle. *Chān tohouān tohě meÿ; kouë laÿ hōng tǎn* 山川之美。古來共談。

La vertu et la justice sont les plus belles des actions. *Tě ngý tohě hín tohě meÿ tohě ÿ* 德義者行之美者也。

L'homme est de toutes les créatures la plus intelligente. *Ouÿ jēn ouán oũ līm ÿ* 惟人萬物靈也. (Chou-Kin.)

III. Dans la langue écrite, on rencontre quelquefois des adjectifs positifs qui reçoivent la valeur du superlatif, tout à la fois et par la construction de la phrase et par le sens lui-même.

EXEMPLE :

Parmi les royaumes de l'Occident, la France est le plus intelligent. *Sÿ yāng tohě kouë, fá kouë oũ līm* 西洋之國。法國爲靈。

QUATRIÈME SECTION.

SYNTAXE DES VERBES.

I. — VERBES ACTIFS.

I. Les verbes chinois se forment d'une manière régulière. Il y a une classe de mots chinois qui, par sa signification ordinaire, naturelle, se fait aisément reconnaître comme *verbes*. Mais souvent aussi les caractères chinois étant isolés, *n'étant pas en construction*, ne laissent pas deviner s'ils sont verbes ou non. Il devait en être ainsi dans une langue dont les mots sont *invariables* d'une part, et dans laquelle la *régle de position* joue un rôle si grand qu'elle est à elle seule presque toute la syntaxe.

II. Le verbe actif se reconnaît aisément en chinois au moyen des mots avec lesquels il est construit. La règle ordinaire, en chinois, est que le régime direct du verbe actif le suive immédiatement. Par exception, la langue écrite offre des exemples où ce régime, désigné par la préposition 以, précède le verbe.

Lorsque le verbe actif a deux régimes, l'un direct, l'autre indirect, celui-ci occupe le premier rang dans la phrase.

EXEMPLES :

Il m'a donné un livre. Littéralement : *Ille dedit mihi librum*. Tā sǒng ngò ǎ pèn ohōu 他送我一本書.

Il rêva à un personnage divin qui lui donna un morceau de jade superbe. Tā mǒng ǎ ché jèn tsé tā meý yǔ ǎ kōuǎy 他夢一神人賜他美玉一塊.

II. — VERBES PASSIFS.

Le verbe passif, dans plusieurs de ses formes chinoises, ne s'emploie que rarement dans la langue orale. La sixième manière de former un verbe passif, par la règle de position (voir page 169, premier volume), est fréquente dans les livres. Nous appelons sur cette forme passive l'attention des jeunes sinologues, en ajoutant simplement ici quelques exemples à ceux qui ont été donnés.

EXEMPLES :

On ne demande pas de sapèques; c'est gratis. Fén ouên pòu tsǐ 分文不取. *Saperae non accipiuntur*.

La Chine n'est pas troublée. Tchōng kōuě pòu jaò 中國不擾.

Quoique les chauves-souris fussent torturées par le feu. Pién fōu siú hò kōuèn 蝙蝠雖火困.

DE L'ABLATIF ABSOLU.

Les Chinois font un fréquent usage de cette forme du verbe dans les livres. Leur ablatif absolu se forme : 1° par position; 2° par l'emploi de la particule Lead 了, signe du passé, ou par celui du mot 因, *quia, ideò*.

1° Par position.

EXEMPLES :

Ayant formé le dessein. *Consilio capto*. Tchòu ý tǐn lead 主意定了.

Chaque jour les affaires publiques étant expédiées. *Negotiis absolutis*. Meý jě kōng sé tǐn lead 每日公事定了.

Yáo étant devenu vieux, Chún prit alors en main les rênes de l'État. Yáo
laò èul Chún niě y 堯老而舜攝也.

Après vingt-huit ans de règne, le Prince (Yáo) aux immenses vertus mourut.
Èul chě yeòu pǎ tsáy fáng hiuèn lay tsoù lö 二十有八載放勳乃徂落.

Les affaires publiques étant bien administrées, le peuple fut tranquille.
Sé tohè pě sìn gān tohē 事治百姓安之.

Le deuil de trois ans étant achevé, Chùn se sépara du fils de Yáo. Sān
nièn tohē sàng pǎ Chún pý Yáo tohē tsè 三年之喪畢。舜避堯之子.

2° Par l'emploi de *Leaò* 了.

EXEMPLES :

Au bout de quelques jours. *Transactis aliquot diebus.* Kó leaò soá jě 過了
數日.

Après s'être mutuellement salués. *Absoluta salutatione.* Siāng kién kó leaò
相見過了.

Après avoir pris possession de sa charge. Taó leaò jên 到了任.

Étant arrivé à Pékin. Taó leaò kīn sē 到了京師.

Monsieur Lý ayant été nommé examinateur des écoles. Yn Lý siēn-sēn tiēn
leaò hiō ouān 因李先生點了學院.

3° Par la préposition *Yn* 因, *quia, ideò.*

EXEMPLES :

Étant avancé en âge. Yn ouān niēn 因晚年.

Le pouvoir ayant été usurpé par Ouāng-Tohén. Yn Ouāng-Tohén lóng kiúen
因王振弄權.

4° Par la particule *Tohě* 者.

EXEMPLE :

Les royaumes détruits, ils étaient au nombre de 50. Miě kouě tohě òu chě
滅國者五十.

CINQUIÈME SECTION

SYNTAXE DES ADVERBES.

1°. Les adverbés chinois et tous les mots pris dans le sens d'adverbés se
placent, en général, avant le verbe.

2° Dans la langue écrite, avons-nous dit (page 175, premier volume), le con-
traire a lieu quelquefois. C'est lorsque l'auteur veut attirer davantage l'at-
tention sur l'idée exprimée par l'adverbe. Le philosophe *Laò-Tsè* et son école

avait une prédilection pour cette dérogation à la règle commune des adverbess. Il est placé ici après un verbe sans régime, et après le régime direct d'un verbe actif.

EXEMPLES :

La musique émeut les hommes profondément. Yǒ kàn jèn chēn 樂感人深.

Garder le repos fermement. Cheoù tsin tǒu 守靜篤.

Le peuple méprise la mort parce qu'il cherche avec ardeur le moyen de vivre. Mìn tohē kīn sè y k'ieōu sēn tohē heóu 民之輕死以其求生之厚.

Le peuple musulman s'abstient de chair de porc très-sévèrement. Hoúy mìn kīn k'ý tchoū jóu tsoúy niēn 回民禁忌猪肉最嚴.

Je pense à mon village profondément. Oú sē hiang chēn 吾思鄉深.

Liez-le très-étroitement. Pàng cháng kīn kīn 綁上緊緊.

Piquer les hommes légèrement. Ché jèn kīn 墮人輕.

Recevoir de grands biens. Cheóu ngēn chēn 受思深.

Ŷ-Tsè ensevelit ses parents pompeusement. Ŷ-Tsè sáng t'ý tsín heóu 夷子葬其親厚. (Móng-Tsè, cap. 5.)

3° Les substantifs, qui expriment le mode dont on fait une chose, peuvent souvent se rendre en chinois d'une manière adverbiale.

EXEMPLES :

Le ver à soie mange l'Empire. (Idiot. chin.) Tsán ché tiēn hiá 繭食天下. *Bombycis more comedere imperium.*

Avaler à la manière d'une baleine. Kīn tēn 鯨吞.

4° Il en est de même des substantifs qui marquent un temps, une époque, et qui sont placés avant un verbe.

EXEMPLE :

En été, il les rafraîchit; en hiver, il les réchauffe. *Æstivè eos refrigerat; hiemè eos calefacit.* Hiá léáng tōng ouēn 夏凉冬温.

SIXIÈME SECTION.

RÉSUMÉ DE TOUTE LA SYNTAXE CHINOISE.

I. Les mots chinois sont tous *invariables*.

II. Dans la plupart des langues modernes, surtout dans les langues à flexions ou désinences, les rapports des mots entre eux se déterminent par des prépositions dans les unes, et par des désinences dans les autres. *Le pain de la vie. Panis vitæ. Le froment des élus. Frumentum electorum. Je viens de la ville. Ex*

urbe redeo, etc. En chinois, un certain nombre de particules ou d'affixes tient lieu des prépositions et des flexions ou désinences. Ces particules déterminent nettement les rapports des mots entre eux pour les noms substantifs ou adjectifs, de même qu'elles servent à marquer dans les verbes, les temps, les modes et les différentes voix.

III. Ces particules ou affixes sont en petit nombre et s'emploient toujours d'une manière régulière. L'étude des conjugaisons et des déclinaisons est toujours laborieuse dans la plupart des langues. *En une heure*, un jeune sinologue aura retenu les particules chinoises qui servent à remplacer soit les prépositions et articles des noms, soit les flexions ou désinences des noms et des verbes. *En une heure*, il saura *décliner* et *conjuguer* tous les noms et tous les verbes chinois.

IV. La langue chinoise ne connaît pas l'usage des articles : *le, la, les*, français; *the*, anglais, etc. Dans nos langues modernes, c'est surtout l'emploi de ces petits mots qui en augmente la difficulté. La langue latine, qui n'a pas d'article, n'en est pas obscure pour autant.

V. Les mots de la langue chinoise ne sont d'aucun genre. Nos lecteurs savent l'embarras que cause à un jeune étudiant la nécessité d'observer la règle d'accord des mots *en genre*, *en nombre* et *en cas*. Cette triple difficulté n'existe pas en chinois, les mots étant invariables et n'ayant pas de genre.

VI. Quant à la manière de marquer le nombre, il est également d'une simplicité toute primitive et, partant, d'une extrême facilité. Dans la langue *orale*, une particule ou affixe s'ajoute au mot que l'on veut mettre au pluriel. Ainsi, l'homme, Jên 人; au pluriel, Jên mên 人們, les hommes. Lui, ille, Tā 他; eux, illi, Tā mên 他們. Ou bien encore, *comme en hébreu*, on répète le mot au singulier. Ainsi : Jên jên 人人, les hommes, tous les hommes. Dans la langue *écrite*, il y a huit ou dix mots qui, étant *collectifs*, marquent nécessairement le pluriel. En chinois, le contexte de la phrase sert souvent aussi à indiquer le nombre.

VII. Dans la langue *orale*, la construction de la phrase est régulière; elle suit l'ordre de la pensée. Il n'y a qu'une seule *inversion*, celle du complément du sujet ou du régime. *Le livre de Pierre*. On dira toujours : *Petri liber*, et non pas : *Liber Petri*. *J'aime le riz de la Chine*. *Ego amo Sinarum oryzam*. Et non pas : *oryzam Sinarum*. Nous avons fait connaître l'*unique exception* connue à cette règle générale.

Toute phrase chinoise se construit de la manière suivante : le sujet, le verbe, le complément direct, le complément indirect.

1° Le sujet, sauf dans un seul cas, précède *toujours* le verbe. On ne *particule*

jamais le sujet. Souvent on le sous-entend sans qu'il y ait équivoque, par la raison qu'il a été exprimé dans les phrases *antérieures*. Les pronoms, du reste, remplacent fréquemment le sujet, surtout dans la langue orale. Les titres honorifiques font, en chinois, l'office des pronoms à la troisième personne, et tiennent lieu de sujet. *V. g.* : *Magister dicit. Siën sên chō* 先生說. Les titres honorifiques sont nombreux et variés en Chine.

2° Le complément du sujet, simple ou double, se place régulièrement, *sauf dans un seul cas*, avant le sujet. *V. g.* : *Les hommes du royaume de France*. On dira : *Galliarum regni homines. Les arbres de la forêt de la ville de Paris*. On dira : *Lutetiæ civitatis sylvæ arbores*. Les compléments des régimes des verbes se placent de la même manière.

3° L'adjectif se met *constamment* avant le mot qualifié. La règle est tellement absolue, que l'adjectif déplacé perd sa qualité d'adjectif et devient verbe ou adverbe.

4° Le verbe chinois, surtout dans la langue orale, est souvent sous-entendu. *V. g.* : *Il est bon. Tā haò. Ille bonus*. Au lieu de : *Ille est bonus*. C'est surtout le verbe substantif ou tout autre facile à suppléer que l'on sous-entend très-souvent par euphonie et pour cause de laconisme. La suppression du verbe en certaines phrases a lieu également parce que le verbe a été déjà exprimé dans la phrase précédente.

5° Lorsque deux verbes se suivent, sans être ni synonymes ni auxiliaires, le premier est pris comme adverbe ou comme nom verbal, complément des mots qui précèdent.

6° Si le verbe n'a qu'un régime direct, celui-ci se place régulièrement après le verbe, sauf dans un cas. Le régime indirect précède communément le régime direct.

VIII. Les adverbes chinois se placent régulièrement avant le verbe. On ne connaît guère qu'une exception familière aux écrivains Taó-Sé.

IX. Les Chinois ont une sorte de mots qui porte le nom de *postposition*. Cette classe de mots fait image dans la langue et donne à la pensée plus d'expression.

X. Les conjonctions copulatives *et, ou, ou bien*, existent en chinois. Mais on ne les exprime presque jamais dans la langue *orale*; on ne le fait dans la langue *écrite* qu'autant que la distinction est importante à exprimer.

XI. Un certain nombre de particules servent à modifier, imager à l'infini le style chinois, selon l'usage qu'une plume habile sait en faire. Le placement

des mots de la phrase constitue presque toute la syntaxe chinoise. C'est ce qu'on nomme la *régle de position*. La combinaison des mots simples et invariables de la langue peut, avec cette règle, varier également à l'infini. En dehors de ses caractères, qui sont comme une vraie peinture à l'œil et l'une de ses richesses, la langue chinoise tire des ressources inouïes de sa *régle de position*. Saisir le double rôle de ces particules ou affixes dans le discours chinois, et surtout celui de la règle de position, c'est saisir aussitôt le génie de cette langue exceptionnelle. Les progrès dès lors sont rapides.

CHAPITRE VII.

DU RÔLE DES PARTICULES CHINOISES.

PREMIÈRE SECTION.

Du rôle important des particules ou affixes dans la langue chinoise.

DEUXIÈME SECTION.

Monographies abrégées de douze particules, savoir : 1° de Tchē 之; 2° de Hoû 乎; 3° de Tohō 者; 4° de Y 也; 5° de Y 矣; 6° de Yēn 焉; 7° de Tsáy 哉; 8° de Yâ 與; 9° de Y 以; 10° de Yû 於; 11° de Oûy 爲; 12° de Sò 所.

PREMIÈRE SECTION.

DU RÔLE IMPORTANT DES PARTICULES CHINOISES.

L'abondance, la richesse, la grâce et la douceur de la langue chinoise, lui viennent surtout de l'emploi de certains mots auxquels on a donné le nom de *particules* ou d'*affixes*. Cette classe de mots porte en chinois le nom expressif de *caractères vides*, de *lettres vides* (Hiū tsé 虛字), c'est-à-dire de *caractères qui n'ont pas de sens propre*.

Ces particules chinoises jouent un rôle excessivement important dans la langue *orale*; mais surtout dans la langue *écrite*. L'art de bien dire, celui de bien écrire repose principalement dans l'habileté avec laquelle on sait faire usage des particules chinoises.

En effet, ces particules, employées avec art, contribuent à la clarté, à la grâce, à la force, à l'harmonie de la parole et de l'écriture. Elles augmentent ou diminuent à volonté le sens, la valeur, la force d'un mot et souvent de toute une expression. Elles enveloppent, si l'on veut, la pensée d'un nuage

plus ou moins épais; souvent, elles font que la pensée n'est saisissable que par un endroit. L'auditeur ou le lecteur demeure ainsi dans une sorte de perplexité, plus ou moins vague, à la volonté de l'orateur ou de l'écrivain. Les particules sont au style chinois ce que sont les contours à la peinture. Ceux-ci donnent la vie, le coloris au tableau. Le rôle des particules est également d'adoucir le choc des périodes, de faire tomber la phrase avec douceur et cadence. Cette chute harmonieuse des périodes flatte agréablement l'oreille chinoise. C'était là, du reste, le talent suprême des orateurs grecs et latins qui ont jeté de l'éclat et laissé un nom d'orateur.

Selon les écrivains chinois, les particules, qui forment aujourd'hui la catégorie des *mots vides*, avaient, dans le principe, comme tous les mots de la langue, leur signification particulière. Elles étaient des *mots pleins*, Chě tsé 實字. L'usage les a insensiblement détournées de leur sens primitif et les a amenées au rôle qu'elles remplissent à présent.

Le style ancien de la Chine ne fait presque pas usage des particules. De là, ce laconisme, ces phrases courtes, sentencieuses et allégoriques des livres sacrés de la Chine.

Le style littéraire, que l'on nomme Ouên tchāng 文昌, emploie largement les particules. Le talent des écrivains chinois se reconnaît à l'habileté avec laquelle ils savent imaginer et rendre vivant leur style au moyen de ces particules. Sous le pinceau d'un lettré habile, la plus indifférente même des particules acquiert une grâce et une force dont nous ne pouvons donner aucune idée à nos lecteurs. Il faut lire les originaux et être initié aux beautés exceptionnelles de cette langue pour les sentir.

Le langage de la noblesse chinoise, de la classe des lettrés, est remarquable par sa pureté, par son élégance et par sa douceur. Outre le choix des expressions propres à la classe élevée, en Chine, comme ailleurs, c'est l'usage bien approprié des particules qui lui donne ses qualités. Le langage chinois serait dur, saccadé, presque barbare, sans l'emploi euphonique des particules. Les Européens, qui veulent parler chinois avec élégance, ne perdront pas de vue cette importante observation. Leurs progrès, dans la langue orale ou écrite, pourront facilement le constater. Plus ils sentiront, en lisant les ouvrages chinois, l'étendue du rôle des particules, plus leurs progrès seront sensibles.

Les particules ou affixes chinois se divisent en deux catégories (1). Ceux de

(1) Le Dr anglais James Legge, dans ses *Chinese classics*, vol. 11, a fait connaître, le premier, aux sinologues français, un grand ouvrage chinois sur les particules. Cet ouvrage est dû au célèbre académicien chinois Ouāng-Yn-Tchō 王引之, surnommé Pō-Chên 伯神, qui, dans le concours de l'année 1779, avait obtenu le troisième rang parmi les candidats à ce Corps savant. Ouāng-Yn-Tchō, natif de la Province du Kiāng-nân, étant devenu Président de l'un des six

la première servent à remplacer les désinences des noms communs, à marquer les temps, les modes et les voix dans les verbes. Cette classe de particules ou d'affixes est peu nombreuse, comme nous l'avons vu dans le premier volume, puisqu'en moins d'une heure un jeune sinologue peut apprendre à *décliner*, à *conjuguer* tous les noms et tous les verbes chinois sans exception.

La deuxième catégorie comprend les particules ou les mots qui entrent dans la composition de la phrase, qui en font partie, qui influent sur le sens général, tout en donnant de la grâce, du poids et de la mesure à l'expression de la pensée. Ce sont ces particules qui font l'objet de ce chapitre. Nous ne pouvons donner ici que la monographie abrégée de quelques-unes de ces particules. Il faudrait un volume entier pour traiter *in extenso* la matière de toutes ces particules. Nous espérons donner un jour ce travail dans le grand ouvrage que nous préparons sur la langue chinoise.

Il n'est pas superflu de faire remarquer aux jeunes sinologues que la langue *orale* emploie un très-petit nombre de particules. Ce que nous dirons ici sur cette classe de mots chinois s'applique principalement à la langue *écrite*.

Ce chapitre semblera peut-être, à la première lecture, un peu abstrait et même difficile. Ces difficultés ne sont qu'apparentes. L'usage apprend insensiblement la signification des particules selon leur position. La chose importante, en ce chapitre, est de remarquer les particules qui se *déplacent*, se *postposent*, et les mots doubles entre lesquels on en intercale d'autres. Cette difficulté levée, on saisira facilement le rôle des particules.

Voici la manière dont les auteurs chinois classent les particules de la deuxième catégorie.

1° Les unes sont *initiales*. Elles ouvrent la période avec grâce. On les désigne sous le nom de Fä chên 發聲 ou Fä touän tchê tsé 發端之辭. — Ces particules sont peu nombreuses; ce sont, par exemple, Foü 夫, Tsüé 且, Kiö 却, etc.

2° Les particules *finales* destinées à indiquer la fin d'une phrase, à ménager la chute avec harmonie. Celles-ci sont plus nombreuses que les premières. On les désigne en chinois sous le nom de :

卒事之辭 Tsouý sé tchê tsé.
ou 語終辭 Oü tchông tsé.

Ces expressions signifient : *particules qui terminent le discours*.

ministères, a publié, la troisième année du règne de Kiá-Kín 嘉慶 (1798), son ouvrage sur les particules, en dix livres (十卷). En voici le titre : 經傳釋詞; c'est-à-dire : *Explication des particules employées dans les livres canoniques et les ouvrages historiques, etc.* — Cet ouvrage donne les divers sens, selon leur position, de cent dix mots choisis de la langue chinoise.

Ce sont entre autres : 乚 也, Hoù 乎, Yè 耶, Eál 耳, Yōn 焉, Tsay 哉.

3° Les particules *transitives*, dont le rôle est de marquer la transition d'une idée, d'un membre de phrase à l'autre. On les nomme :

過事語辭 Kó sé où tsé.

4° Les particules *dubitatives*, qui marquent l'indécision, le doute, etc. On les nomme :

未定之辯 Ony tìn tohē tsé.
ou 疑辯 Ny tsé.

5° Les particules *distinctives*, dont le rôle est d'établir la différence, la distinction. Les Chinois leur donnent le nom de :

別異之辭 Pié y tohē tsé.

6° Les particules *indicatives*, qui désignent la personne ou la chose en question. Leur nom est :

指物之辭 Tohè où tohē tsé.

7° Les particules *conjonctives* sont de deux sortes. Les unes sont comme liées en partie au membre de la phrase qui précède, et en partie à celui qui suit. Ce sont, par exemple : Lay 乃, Kÿ 及. Celles-ci portent le nom de

承上起下之辭 Tohén cháng kÿ hiá tohē tsé.

Les autres sont purement conjonctives, comme *et, ou*, Eál, Houáy 而 或. On les désigne par le nom de :

傍及之辭 Páng kÿ tohē tsé.

8° Les particules *auxiliaires* sont les plus nombreuses. Elles servent non-seulement à marquer les *cas* des noms, des adjectifs et les temps des verbes, mais encore à modifier le sens de la phrase selon la place qu'elles occupent. Les particules *auxiliaires* donnent de la grâce et de la douceur à l'expression, en coupant le sens à volonté pour reposer l'esprit et la voix, et surtout pour attirer l'attention sur une pensée que l'on a en vue. Elles se placent aussi bien dans le corps de la phrase qu'à la fin. On leur donne le nom de :

語助辭 Oú tsoú tsé.

9° Les particules *relatives* tiennent souvent lieu du pronom relatif. On les désigne par ces mots :

連屬之辭 Liên ohoú tohē tsé. V. g. : Tohē 之.

10° Les particules *continuatives*, qui marquent la continuation de l'idée, de la phrase :

繼事之辭 Kÿ sé tohē tsé.

Les Chinois ont cet adage fort répandu et qu'ils citent souvent : « Celui-là
« peut être bachelier qui sait discerner habilement et employer convenablement
« les sept principales particules.

之乎者也矣焉哉 Tohē Hoá Tohē Ȳ Ȳ Yēn Tsāy.
七字能分是秀才 Tsy tsé nēn fēn ché sioó tsay.

DEUXIÈME SECTION.

MONOGRAPHIES ABRÉGÉES DE DOUZE PARTICULES CHINOISES.

§ 1^{er}. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Tohē 之.

La particule Tohē 之 est une des plus fréquemment employées. Son rôle est plus facile à déterminer, parce que les auteurs chinois, sans exception, s'en sont servis dans les différentes acceptions que nous allons donner, et qui sont au nombre de dix-huit.

Premier usage.

La particule Tohē 之 sert à marquer, dans la langue écrite, le génitif, comme la particule Tŷ 的 le fait dans la langue orale. C'est son emploi le plus ordinaire.

EXEMPLES :

La raison de la grande étude. *Magni studii ratio.* Tá hió tohē táó 天學之道.

La sanction du bien et du mal. *Boni et mali sanctio.* Chán ngó tohē paó 善惡之報.

Les affaires de l'Empire. *Imperii res publicæ.* Tiēn hiá tohē sé 天下之事.

La vertu du saint homme. *Sancti viri virtus.* Chén jēn tohē tē 聖人之德.

Ce n'est pas que je n'aime point à étudier votre doctrine. Feŷ pou yuó tsò tohē táó 非不悅子之道.

REMARQUE. — La particule Tohē 之, marquant le génitif, peut fort bien se sous-entendre, par *euphonie*, lorsque son omission ne cause aucune équivoque. Cette suppression peut se faire même après plusieurs génitifs qui se suivent dans une même phrase.

EXEMPLES :

La volonté du ciel. *Cæli voluntas.* On dira : Tiēn y 天憲 au lieu de : 天之憲.

La voie du ciel. *Cæli via.* On dira : Tiēn táó 天道 au lieu de : 天之道.

Les lois du Royaume. *Regni leges*. Kouë fá 國法 au lieu de : 國之法.

Les habitants de la Chine. *Sinarum incolæ*. Téhong kouë jên 中國人 au lieu de : 中國之人.

Le fils du ciel. *Cæli filius*. *Imperator Sinarum*. Tiën tsè 天子 au lieu de : 天之子.

Deuxième usage.

Lorsque le nominatif ou le sujet de la phrase est accompagné d'un adjectif, ou bien que le complément du sujet est lui-même *qualifié*, la suppression de la particule Tohē 之 serait de nature à causer de l'équivoque. Dans ce double cas, on n'omet point de l'exprimer.

EXEMPLES :

Le brillant mandat du ciel. *Cæli mandatum clarum*. Tiën tohē mín mín 天之明命.

Le Roi de tous les rois. *Rex regum*. Ouán ouáng tohē ouáng 萬王之王.

Le Seigneur de toutes choses. *Omnium rerum Dominus*. Ouán ǒ tohē tohoù 萬物之主.

La vertu du saint homme. *Sancti viri virtus*. Chén jên tohē tǎ 聖人之德.

Le peuple des royaumes voisins. *Vicinorum regnorum populus*. Lín kouë tohē mín 鄰國之民.

Les vers de l'ode Siaò pán sont d'un homme médiocre. *Carmen dictum Siaò pán est auctoris mediocris*. Siaò pán siaò jên tohē chē 小弁小人之詩.

Troisième usage.

Dans la langue écrite, la particule Tohē 之 tient souvent lieu soit du pronom démonstratif Tsé 此, *ille, a, ud*, soit du pronom à la troisième personne. Ce pronom devient tantôt un complément, tantôt le régime direct ou indirect d'un verbe. Le mot Tohē veut dire alors : *ejus, illius, illi, illum* ou *illud*.

Exemple de Tohē au génitif, *ejus, de lui*.

J'envahis ses frontières. *Ejus límites invado*. Tsín yū tohē kiáng 侵予之疆.

Exemples de Tohē au datif, *illi*.

(Les Princes feudataires) ne peuvent faire que l'Empereur lui donne la dignité royale. Poü lén chē tiën tsè yù tohē tohoù héou 不能使天子與之諸侯.

Confucius descendit de son char désirant lui parler; mais celui-ci s'éloigna rapidement, et le philosophe ne put lui parler. Kóng tsè hiá, yoü yù tohē yén

foú ehl pý poü tē yà tohé yèn 孔子下欲與之言赴而辟不得
與之言。

Exemples de Tohé à l'accusatif, *illum*, *ud*.

Savez-vous cela? *Scis-ne hoc?* Joü tohé tohé hoü 汝知之乎 (p. i.)?

Chacun le respecte. *Omnnes eum venerantur.* Jên hiây kîn tohé 人皆敬之。
J'ai appris sa mort. *Audivi illum mortuum.* Ouén tohé sè 聞之死。

Qui pourra unifier cela? *Quis unum hoc efficere valebit?* Choü nèn ý tohé 孰
能一之?

Il faut faire cela promptement. *Hoc citò citius agendum est.* Yaó siou siou
ouý tohé 要速速爲之。

Un seul (le Prince) cultive la vertu, et des milliers d'hommes courent vers
elle. *Unus virtutem colit et ad eam omnes sese convertunt.* Ý jên yeou tē. tchao
mîn laý tohé 一人有德。兆民賴之。

REMARQUE IMPORTANTE. — Nous avons vu, dans le chapitre VI de la Syntaxe,
page 100, que, *par exception à la règle ordinaire*, le régime direct se plaçait quel-
quefois avant le verbe, au lieu de le suivre. La particule Tohé 之, employée
comme pronom ou régime du verbe, se trouve placée quelquefois aussi avant
le verbe.

EXEMPLES :

Les premiers Princes du royaume de Loü ne faisaient pas cela. Loü siên
kiün mô tohé hîn 魯先君莫之行。

Les hommes du Nord qui ont étudié n'ont peut-être pas encore pu le sur-
passer. Pě fāng tohé hiö tohé ouý nèn houaý tohé siên 北方之學者未能
或之先。

Quatrième usage.

La particule Tohé 之 se place souvent après un nominatif, non point dans
un sens purement *explétif*, comme l'ont cru certains sinologues de l'Europe,
mais pour mieux attirer l'attention sur quelqu'un ou sur quelque chose, sans
toutefois rien ajouter au sens. Le mot Tohé répond alors au latin *hic, ille, iste*,
que l'on place, par exemple, avant un nom propre, comme dans ce texte de
l'Écriture : *Hic Jesus qui à vobis assumptus est...*

EXEMPLES :

Hoü était vraiment un homme. *Hic Hoü verè erat vir.* Hoü tohé ouý jên
回之爲人也。

Laö-Tsè rabaisse la charité et la justice. *Iste Laö-Tsè verè parvi facit charitatem
et justitiam.* Laö-Tsè tohé siáo jên ngý 老子之小仁義。

Quand l'oiseau est près de mourir, son chant devient triste; quand l'homme

est près de mourir, ses paroles sont empreintes de vertu. *Avicula jamjam morituræ cantus tristis est; hominis morituri verba virtutem redolent.* Niaò tohè tsiàng sè k'ý mín ỳ gāy; jên tohè tsiàng sè k'ý yèn ỳ chán 鳥之將死其鳴也。人之將死其言也善昔。

Autrefois les illustres rois gouvernaient l'Empire d'après les règles de la piété filiale. *Optim illustres reges ex pietate filiali Imperium regebant.* S'ý tohè mín ouáng tohè ỳ kiáo tohè tiên hiá ỳ 昔者明王之以教治天下也。

Cinquième usage.

Dans le style élevé des anciens livres, la particule Tohè 之, placée soit après un sujet, soit même à la fin d'une phrase qui se termine par un verbe neutre, ne remplit qu'un rôle purement euphonique, explétif.

EXEMPLES :

Sa doctrine n'est pas mise en pratique. *Illius doctrinam non sequuntur.* K'ý taó tohè pòũ yóng 其道之不用。

Le pauvre peuple subsiste; il vaudrait mieux qu'il fût mort depuis longtemps. (Chê-Kin). *Populus miserabiliter existit; nonné melius foret ut à diu jam deletus fuisset?* Siên mín tohè sên; pòũ jòũ sè tohè kioò ỳ 鮮民之生。不如死之久矣。

Lorsque le ciel fit naître ce peuple. *Cum cœlum hunc populum suscitaverit.* Tiên tohè sên sé mín ỳ 天之生斯民也。

Si un homme du peuple laboure. *Si unus agricola colit.* P'ý fòũ kén tohè 匹夫耕之。

Le millet croît seul chez eux. *Solum milium producit eorum terra.* Oũy ohoũ sên tohè 惟黍生之。

Sixième usage.

La particule Tohè 之 se rencontre souvent, chez les anciens écrivains, à la fin d'une phrase et précédée soit d'un substantif, soit d'un adjectif. Il est important de remarquer que, dans ce cas-là, le substantif ou l'adjectif devient verbe actif, et la particule Tohè se trouve être le régime direct de ce verbe.

EXEMPLES :

Il étudia sous sa direction et ensuite il le fit ministre. *Bo docente studuit et dein minister factus est.* Hiò eũl heóũ tohén tohè 學而後臣之。

S'il emploie un homme, il l'emploie selon sa capacité. *Cum aliquem munere donat, illum pro capacitate adhibet.* K'ý k'ý ohé jên ỳ k'ý tohè 及其使人也器之。

Il le saisit et lui mit les menottes. *Illum arripuit maniciasque eum adstrinxit.* Tohè eũl koũ tohè 執而梏之。

Confucius disait : Lors même que je serais réduit à manger un riz grossier, à boire de l'eau, à courber mon bras et à le prendre pour oreiller, je trouverais ma joie même au milieu de ces privations. *Confucius aiebat : Licet eò devenerim ut grossiori oryzá vesci, aquá purá refici ac brachium curvatum pro cervicali adhibere coactus essem, gaudio et his etiam frui valerem.* Tsè yüè : Fán soũ ohě yn chouy kioũ kên eũl fàng tohē lõ ý tsay ký tchōng ý 子曰飯疏食飲水曲肱而枋之禮亦在其中矣。

O Roi, veuillez agrandir ce courage. *Animum, ó Rex, erigere velis.* Ouàng tsín tá tohē 王請天之。

Les ouvriers taillent les arbres et les rapetissent. *Opifices arbores secant eas-que imminuunt.* Tsiáng jên tohoũ eũl síao tchē 匠人斲而小之。

Pourrions-nous ne pas en faire une Princesse? Ngò kò ý poũ foũ jên tchē hoũ 我可以不夫人之乎?

Qui peut l'unifier (le royaume)? Choũ lèn ý tohē 孰能一之?

Septième usage.

La particule **Tohē 之** est prise parfois : 1° dans le sens de la question *ubi*, **Tsay 在**, *in*, le lieu où on est, le lieu où une chose se fait; 2° dans le sens de la question *quò*, *aller*, *passer d'un lieu dans un autre*, le lieu d'où l'on arrive, **Ouàng pý 往被**; 3° dans le sens de la question *quá*, le lieu où l'on parvient, **Tohé 至**.

1° Dans le sens de la question *ubi*.

EXEMPLE :

Là où le sage habite, le lieu ne peut être vil. *Ubi sapiens commoratur locus esse vilis nequit.* Kiũn tsè kiũ tohē; hò pý tohē yeoù 君子居之。何陋之有。

2° Dans le sens de la question *quò*.

EXEMPLES :

Où conduisez-vous ce bœuf? *Quò bovem hunc ducitis?* Nieoũ hò tohē 牛何之? (Móng-Tsè, Cap. I.)

Maître, où allez-vous? *Magister, quò vadis?* Siẽn sãn tsiáng hò tohē 先生將何之?

Il passa du royaume de Tsoũ dans celui de Tën. *E regno Tsoũ ipse transivit in regnum Tën.* Tsé Tsoũ tchē Tën 自楚之騰。

Il ne peut pas aller là. *Húc pergere nequit.* Poũ nèn tohē tohē 不能之之。

Les magistrats ne savent pas encore le lieu où le roi se rend. *Præfecti etiam nunc ignorant locum quò rex pergít.* Yeoù sē ouy tchē sò tohē 有司未知所之。

Jân-Yeoù se rendit dans le royaume de Tsoũ. *Jân-Yeoù tohē Tsoũ* 然有之鄒。

3° Dans le sens de la question *quâ, parvenir à, jusqu'à* 至. soit au sens naturel, soit au sens figuré.

EXEMPLE :

Jusqu'à la mort, je le jure, je n'aurai pas d'autre époux. (Chē-Kin.) Tohē sè chē pōū fey tǎ 之死矢不廢他.

Huitième usage.

Les anciens livres de la Chine renferment un bon nombre de phrases où la particule Tohē 之 est répétée, non-seulement par *euphonie*, mais encore pour une plus grande clarté du discours.

EXEMPLES :

Tel était le mode ingénieux d'enseigner des anciens Rois. *Talis erat percelebris modus antiquorum Regum docendi.* Tsé siēn ouāng tohē kiáo tohē ohēn 此先王之教之神也.

Le pauvre peuple subsiste encore; combien il vaudrait mieux qu'il fût mort depuis longtemps! Siēn mīn tchē sēn; pōū joū sè tohē kieou ǎ 鮮民之生。不如死之久矣。

Neuvième usage.

La particule Tohē 之 est souvent employée dans le sens du mot Yū 於, à l'égard de, en ce qui concerne, dans, in, ergâ, quoad.

EXEMPLES :

Les hommes ont de la partialité à l'égard de ceux qu'ils aiment. (Tá-Hiō.) Jēn tchē ky' sò tsǎn gáy eūl pǎ 人之其所親愛而辟。

Si au dehors on nourrit ses parents et qu'on ne le fasse pas dans la famille, alors c'est les éloigner comme des étrangers. Yāng tohē ouáy pōū yāng yū loūy, tsǎ ché soū tchē 養之外不養於內則是疏之。

Dixième usage.

Dans les livres sacrés de la Chine, la particule Tohē 之 a quelquefois le sens du mot *si* conditionnel, Jō 若.

EXEMPLE :

Si le royaume est vertueux, cela vient uniquement de vous tous; si le royaume n'est pas vertueux, cela vient de ce que moi, Empereur, je n'ai pas puni les coupables. (Chou-Kin.) Páng tohē tsǎng, ouy joū tohóng; páng tohē pōū tsǎng, ouy yá ǎ jēn yeou chē tsony 邦之臧。惟汝衆。邦之不臧。惟予一人有佚罪。

Onzième usage.

La particule *Tohē* 之 suit assez souvent le mot *Tohē* 者 par élégance et par harmonie. Toutefois, pour sentir ce genre d'élégance, il faut être avancé dans la littérature chinoise.

EXEMPLES :

Voilà l'excès de ceux qui se livrent à l'étude du livre *Y kîn*. *Ché hiō ȳ tchē tohē kó ȳ* 是學易者之過也.

Ceux qui étudient les livres sacrés. *Hiō tohē tchē yū kîn ȳ* 學者之於經也.

Douzième usage.

La particule *Tohē* 之 équivaut quelquefois au mot *Yù* 與, avec, uná, simul.

EXEMPLES :

Il n'y a que les officiers avec les Pasteurs. *Onȳ yeòu sé tchē moū foū*. (Chou-kîn.) 惟有司之牧夫.

Houáng-Foū avec ses deux fils est mort. *Houáng-Foū tchē eùl tsè sè yēn* (Tchoūn-Tsieōu.) 皇夫之二子死焉.

Treizième usage.

La particule *Tohē* 之 est employée dans le sens de *Tsō* 則, alors, hinc.

EXEMPLE :

Envahir à l'est, alors on ne sait pas. (Tchoūn-Tsieōu.) *Tōng liō tchē poū tohē* 東略之不知.

Quatorzième usage.

La particule *Tohē* 之 précède ou suit le verbe *Ouy* 謂. Dans le premier cas, elle se traduit par ces mots : *illud dicitur, vocatur* : gallicé : on appelle cela. Dans le deuxième cas : *vocant, dicunt illud*; gallicé : on le nomme, on l'appelle.

EXEMPLES :

Se suffire à soi-même, ne rien attendre du dehors, cela se nomme vertu. *Tsioū hoá k̄ȳ oá táy yū ouáy tohē ouȳ tē* 足乎已無待於外之謂德.

La tige des grains se nomme *Tsoū*. *Kán ouȳ tchē tsoū* 稗謂之芻.

Quinzième usage.

La même tournure que dans le paragraphe précédent se rencontre avec le verbe auxiliaire *Yeòu* 有, *habere, avoir, être*.

EXEMPLES :

Cela ne se voit pas, ni ne se rencontre pas. Oúy tohē yeōn 未之有也.
Ce fait se trouve dans l'histoire. Yū tchouān yeōh tohē 於傳有之.

Seizième usage.

On rencontre la particule Tohē 之 répétée deux et même trois fois de suite. Elle peut représenter alors : 1° un pronom démonstratif ou un pronom de la troisième personne, ou une particule relative; 2° soit le pronom *lui*, *illum*, à l'accusatif; 3° soit une particule explétive, Hiū tsé, un mot vide.

EXEMPLES :

La manière de gouverner le royaume. Tohē tohē tchē fā 治之之法;
lisez : Fā tchē tohē tohē 法治之之. Le dernier mot est ici particule relative.

Quand un homme est saint et que l'on ne peut le comprendre, on le nomme divin. Chèn eāi poū tohē tchē, tchē ouy chēn 聖而不知之之.
謂神. Littéralement : *Vocant eum divinum* : Oúy tchē chēn.

A quoi bon vous rendre vers Kōng-Chān (n. d'homme)? Hō pŷ Kōng-Chān
ché tohē tchē 何必公山氏之之. Le deuxième 之 a ici le sens de
Ouang 往, *ire*, *aller*. L'autre est un mode vide.

Si un homme est grand et qu'il s'efface, on l'appelle un saint. Tá eāi hoā
tohē, tchē ouy chēn 大而化之之. 謂聖.

Dix-septième usage.

En poésie, la particule Tohē 之 s'emploie à l'égal du mot Hŷ 兮, qui
termine d'ordinaire les vers chinois par l'euphonie. Mais alors la particule
Tohē 之 se prononce Toheōū.

EXEMPLE :

Si c'est l'oiseau Kin, le Prince sort et se trouve confus. 鷦之鷦之。公
出辱之。 — Les trois 之 remplacent ici le mot Hŷ 兮.

Dix-huitième usage.

La particule Tohē est un nom patronymique chinois, c'est-à-dire un Sín 姓.

§ 2. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Hoū 乎.

La particule Hoū 乎, selon la place qu'elle occupe dans le discours, joue
un rôle si fin, si délicat et si varié, que la connaissance de la langue et des
exemples peuvent seuls le faire saisir et apprécier convenablement. Voici les
trente principaux usages du mot Hoū 乎.

Premier usage.

La particule **Hoù 乎** marque très-souvent l'interrogation. Placée à la fin de la phrase, elle diffère des particules interrogatives ordinaires en ce qu'elle jette, pour ainsi dire, sur la pensée une sorte de voile, de transparent, un doute, une incertitude qui laisse le lecteur en suspens. Celui-ci ne sait que penser ou que répondre à l'interrogation qui est adressée.

EXEMPLES :

Comment établir ce royaume? **Hò y lǚ kǐ kōuě hoù 何以立其國乎?**

Un fils qui obéit à son père remplit-il tous les devoirs de la piété filiale? **Tsè tsōng fou tchē lín kò oúy hiao hoù 子從父之令可謂孝乎?**

Le philosophe Hiù est-il véritablement obligé de tisser lui-même de la toile pour se vêtir? **Hiù tsè pǐ tchē pou eúl heóu y hoù 許子必織布而後衣乎?**

Plutôt que je meure entre les mains des ministres, ne vaut-il pas mieux mourir entre vos mains, ô vous mes disciples? (Confucius.) **Lén-Yù. Tsè yù kǐ sè yù tchēn tchē cheòu oú lín sè yù eúl sán tsè tchē cheòu hoù 子與其死於臣之手。無寧死於二三子之手乎?**

Deuxième usage.

Si l'on veut donner à la particule **Hoù 乎** un sens interrogatif, répondant en même temps à une négation très-accentuée, on la fait précéder du mot **Houàng 况**, à combien plus, quant à magis?

EXEMPLES :

Les anciens Rois n'eussent pas osé mépriser un vieillard ou une veuve, à combien plus forte raison un des chefs du peuple? **Siēn ouāng pou kàn oú yū kōnān kōuě eúl houàng yū sé mín hoù 先王不敢侮於鰥寡而况於士民乎?**

Un chef du peuple n'eût pas osé s'oublier envers l'esclave d'un autre, à combien plus forte raison envers une épouse légitime? **Chè kiā tchē pou kàn chē yū tchēn tsiē eúl houàng yū tsy tsè hoù 治家者不敢失於臣妾而况於妻子乎?**

Les anciens Rois n'eussent pas osé faire un petit accueil à l'ambassadeur d'un petit royaume, à combien plus forte raison aux ducs, marquis, comtes et barons de l'Empire? **Siēn ouāng pou kàn y siào kōuě tchē tchēn houàng yū kōng heóu pě tsé lán hoù 先王不敢遺小國之臣况於公侯伯子男乎?**

Troisième usage.

Pour frapper davantage l'esprit du lecteur, la particule **Hoù 乎** interro-

gative est placée tantôt au commencement, tantôt dans le cours de la phrase avec le mot **Ký 幾** ou **Hô 何**, au lieu de l'être à la fin.

EXEMPLES :

N'a-t-il pas risqué sa vie plutôt que de céder? **Ký hoû liên sîn mîn pòü pào**
幾乎連性命不保?

Tu me trompes; combien peu s'en est fallu que ta perfidie n'influe sur le reste de ma vie? **Ngý kiõ chõ houàng hòng ngò, ký hoû oû ngò tchõng chên**
你却說謊哄我。幾乎誤我終身?

En toute cette affaire, combien peu s'en est fallu que je n'aie été sa dupe? **Tsé sé ngò ký hoû pý tá yû leào** 此事我幾乎被他愚了?

Pourquoi le sage s'affligerait-il de n'avoir pas de frères? **Kiün tsè hô tchõng hoû oû hiõng tý ý** 君子何患乎無兄弟也?

Quatrième usage.

Lorsque dans une même phrase le doute interrogatif est répété ou qu'il s'agit de choses différentes, on répète également la particule **Hoû 乎** pour mieux faire ressortir le doute de celui qui parle ou ce dont il est question.

EXEMPLE :

Confucius disait : Prendrai-je la profession de conducteur ou bien celle de soldat? **Tchě yû hoû tchě chě hoû** 執御乎。執射乎?

Cinquième usage.

La particule interrogative **Hoû 乎** est quelquefois précédée d'une autre particule phonétique. L'interrogation n'en reçoit pas plus de force, mais seulement plus de grâce et plus de douceur.

EXEMPLES :

Cela est-il vraiment de la charité? **Jên ý hoû** 仁矣乎?

Notre maître est-il un saint? **Foû tsè chên ý hoû** 夫子聖矣乎?

C'en est fait, je n'ai plus d'espoir. **Ký ý hoû** 已矣乎.

Comment l'Empire sera-t-il rendu stable? **Tiën hiá oû hoû tín** 天下惡乎定?

Il est difficile d'échapper à la haine des hommes de notre époque. **Lân hoû mièn yû kîn tchě chě ý** 難乎免於今之世矣.

Sixième usage.

Lorsqu'un orateur ou un écrivain chinois veut faire connaître sa pensée sous la forme d'un doute interrogatif, il emploie au commencement de la phrase ces mots : **Pòü ý** 不亦, *n'est-ce pas? n'est-il pas? an-non?*

EXEMPLES :

- Cela n'est-il pas juste? Poŭ ŷ nŷ hoŭ 不亦宜乎?
 Croyez-vous que cela soit permis? Poŭ ŷ kò hoŭ 不亦可乎?
 N'y a-t-il pas lieu de s'en réjouir? Poŭ ŷ lǒ hoŭ 不亦樂乎?
 Cela n'est-il pas déplorable? Poŭ ŷ peŷ hoŭ 不亦悲乎?
 Être méconnu des hommes et n'en éprouver aucun chagrin, n'est-ce pas là la marque d'un sage? Jên poŭ tohē eŭl poŭ yuén, poŭ ŷ kiün tsè hoŭ 人不知而不怨亦君子乎?
 Les questions que vous faites ne sont-elles pas importantes? Ouén poŭ ŷ ohán hoŭ 問不亦善乎?

Septième usage.

La particule Hoŭ 乎 sert très-souvent à marquer le cas des noms communs, ainsi que le *locatif* et l'*instrumental*. Nous réunissons sous un seul article ces différents rôles du mot Hoŭ, pour cause de brièveté.

1° Hoŭ 乎 marque le datif.

EXEMPLES :

- Tout entier à la vertu. Sién tohén hoŭ tǎ 先慎乎德.
 Se suffire à soi-même, ne pas compter sur le dehors, tel est l'indice de la vertu. Tsiou hoŭ kŷ, oŭ táy yŭ ouà, tohē ouŷ tǎ 足乎己。無待於外。之謂德。
 Je ne vous ai rien caché de ma doctrine. Oŭ oŭ ŷn hoŭ eŭl 吾無隱乎爾。(Confucius.)

2° Hoŭ 乎 marque l'accusatif.

EXEMPLES :

- Protéger le peuple. Paò hoŭ mín 保乎民。
 Pourquoi avez-vous regardé Chō-Oŭ comme un sage? Hò hién hoŭ Chō-Oŭ ŷ 何賢乎叔武也?
 Il remplit l'intervalle du ciel et de la terre. Sǎ hoŭ tién tŷ tohē kién 塞乎天地之間。
 Comment a-t-il accompli les desseins du Prince? Hò tohén hoŭ kōng tohē ŷ 何成乎公之憲。(Mencius.)

3° Hoŭ 乎 marque l'ablatif.

EXEMPLES :

- Ce qui sort de vous retourne à vous. Tohoŭ hoŭ eŭl tohē, fán hoŭ eŭl tohē ŷ 出乎爾者。反乎爾者也。

Celui qui aime l'étude, approche du savoir. Hoó hió kín hoó tohé 好學
近乎知。

4° Hoó 乎 marque le locatif.

EXEMPLE :

Celui qui connaît les décrets du ciel ne se place pas sous un mur qui me-
nace ruine. Tehé mìn tohé poó lý hoó nién tsiáng tohé hiá 知命者不立
乎巖墻之下。

5° Hoó 乎 marque l'instrumental.

EXEMPLE :

On lit dans Mencius :

Après nous avoir rassasiés par sa vertu, il nous a rassasiés par l'humanité et
la justice. Kay pad ý tǎ pad hoó jén ný 既飽以德飽乎仁義。

Huitième usage.

La particule Hoó 乎, signifie sur, super.

EXEMPLE :

Le Prince doit, avant tout, veiller sur son principe moral. Kiün tsé sién
tohén hoó tǎ 君子先慎乎德。

Neuvième usage.

La particule Hoó 乎 placée après un adjectif sert à faire des comparatifs,
des superlatifs.

EXEMPLES :

Rien n'est plus élevé que le ciel. Mó kaó hoó tién 莫高乎天。

Je suis plus âgé que vous d'un jour. Oú ý jǎ tohàng hoó eál 吾一日長
乎爾。

En fait de manque de respect, il n'y en a pas de plus grand que cela. Poú
kín mó tá hoó ché 不敬莫大乎是。

Le Roi changea beaucoup de couleur. Ouáng pién hoó sǎ 王變乎色。

Si cela est ainsi, (ce parc) était excessivement grand. Jǎ ché ký tá hoó 若
是其大乎。

Il aime le Prince de Tsý plus que les Barbares des montagnes. Gay Tsý heón
hoó chān jǒng 愛齊侯乎山戎。

Dixième usage.

La particule Hoó 乎 est souvent employée pour marquer l'admiration, la
compassion, la pitié, la douleur, l'indignation, le doute, Tǎn tsé 歎辭。

EXEMPLES :

Quelle profondeur! Chén hoó! chén hoó 深乎。深乎!

Qu'elles sont sublimes! K'ý chên ý hoá 其盛矣乎!

C'est immense! Yáng yáng hoá 洋洋乎!

Oh! qu'elle était grande, sublime, la vertu des Rois Yáo et Chún! Óá hoá Yáo Chún tohē tō tohé ý 嗚呼堯舜之德至矣.

Hélas! hélas! je n'ai encore vu personne qui sache bien reconnaître ses fautes. K'ý ý hoá où oný kién nèn tohé k'ý kó 已矣乎吾未見能知其過.

Ah! il enrage d'être sans emploi public. Yuén hoá pou ý 怨乎不以.

Confucius disait : Heureux les parents qui jouissent de la piété filiale de leurs enfants. (Tá-Hiō.) Tsè yuě foú moá k'ý chuén ý hoá 子曰父母其順矣乎.

S'il en est ainsi, les sages sont inutiles à un royaume. Jō ché hoá hién tohé tohé oú ý yū kouě ý 若是乎賢者之無益於國也.

Si l'on n'a pas l'adresse insinuante de Tō (intendant du temple des ancêtres), et la beauté de Sóng-Toháō, il est difficile, hélas! d'avancer dans notre siècle. Pou yeou choú tō tohé lín eúl yeou Sóng-Tcháo tohé mèy lán hoá mièn yū k'ín tohé ché ý 不有祝鮀之佞而有宋朝之美難乎免於今之世矣.

Parlant de Yuén-Onàn, le philosophe dit : Hélas! je le vis toujours avancer et jamais reculer. Tsè oný yén yuén yuě s'ý hoá où kién k'ý tsín ý, oný kién k'ý tohé ý 子謂顏淵曰惜乎吾見其進也末見其止也.

Onzième usage.

La particule Hoá 乎 a souvent le sens des mots suivants : *envers, ergà, contrà, adversus; parce que, de ce que, eo quòd, quia; comme, tanquàm, prout.*

EXEMPLES :

Pieux envers les esprits. Hiaó hoá eúl chên 孝乎兒神.

Ne pas murmurer contre les autres. Pou yuén hoá jèn 不怨乎人.

Si l'on a le cœur pur, à quoi bon s'affliger de n'avoir pas de demeure? Sín oá hiá, hó hině hoá oá kiá 心無瑕何恤乎無家.

Ne vous étonnez pas de ce que le Roi n'a pas de prudence. Óá hoáy hoá ouáng tohé pou tohé 無或乎王之不智.

Agir comme un homme riche. Hín hoá foú kouý 行乎富貴.

Douzième usage.

La particule Hoá 乎 est souvent explétive, sans aucune signification; elle n'est placée dans le discours que pour l'euphonie. 兮語之餘.

EXEMPLES

Se promener sur le fleuve Jaune. Hó cháng hoá yáo siáo 河上乎遙趙.

Pour qu'il devienne préfet, quelle difficulté y a-t-il? Yū tsōng tohén hoù hò yeoù 於從政乎何有.

Le roi ému de ces paroles changea de couleur. Ouáng pǒ jân pién hoù sě 王勃然變乎色.

Treizième usage.

La particule Hoù 乎 se rencontre parfois avec la signification de Où, *wh*.

EXEMPLE :

On lit dans Mencius : Si l'on entre en charge, ce n'est pas à cause de la pauvreté; il y a cependant des cas où c'est à cause de la pauvreté. Jén feý oúy pñ y eúl yeoù ché hoù oúy pñ 任非爲貧也而有時乎爲貧.

Quatorzième usage.

On rencontre, dans de bons auteurs, la particule Hoù 乎 interrogative suivie de l'interjection Tsay 哉. C'est afin de faire durer le doute du lecteur, tout en y ajoutant un profond sentiment de regret, d'étonnement, d'admiration.

EXEMPLES :

La clémence est-elle donc si éloignée? Jén yuèn hoù tsay 仁遠乎哉.

Si notre Prince arrive, nous reviendrons à la vie! Heoù lây ngò ký fòu sên hoù 後來我其復生乎.

Le philosophe dit : Sé, vous êtes sans doute un sage éclairé; moi, je n'ai pas le loisir de m'occuper de cela. Sé y hiên hoù tsay; fòu ngò tsě pou hiá 賜也賢乎哉。夫我則不暇.

Quinzième usage.

La particule Hoù 乎 sert à adresser la parole à quelqu'un. Elle marque le vocatif. Hoù chên 吁聲.

Seizième usage.

La particule Hoù 乎 sert à former douze ou quinze expressions qu'il est utile de faire connaître. Ces expressions n'embarrassent qu'au début. Nos lecteurs ne perdront pas de vue que souvent on intercale un ou plusieurs mots entre les expressions formées par Hoù 乎 sans que le sens en soit modifié. Pour la traduction, il faut les réunir.

1° Hò hoù 何乎, *pourquoi? cur, quaré?*

EXEMPLES :

Pourquoi dit-on qu'il se réjouissait d'avoir soumis le royaume de Tsy? Hò yên hoù hý fòu tsoù 何言乎喜服楚.

2° Chouá hoú 庶乎, *presque, peu s'en faut que*, ou Ký hoú 幾乎, *fermé, parum abest quin.*

EXEMPLES :

Peu s'en faut que Houý ne parvienne à la sainte voie. Houý ý ký choú hoú chén táo 回也其庶乎聖道.

Si le roi aime beaucoup la musique, le royaume de Tsý est presque à la veillé d'être bien gouverné. Ouáng hoú lö chén, tsé Tsý koué ký choú ký hoú 王好樂甚。則齊國其庶幾乎.

3° Ký ý hoú 已矣乎, *cri de douleur, de regret.*

EXEMPLE :

Ah! quant à moi, je n'ai jamais vu un homme reconnaître ses fautes. Ký ý hoú, où ouý kién tchē ký kó 已矣乎吾未見知其過.

4° Yeou hoú 由乎, *passer par un lieu.*

EXEMPLE :

Il voulut passer par le royaume de Tsý, mais on ne le reçut pas. Tsiaàng yeou hoú Tsý; Tsý jên pou lá 將由乎齊齊人不納.

5° Yün hoú 云乎 est une formule qu'affectent certains auteurs chinois. Bien qu'elle ait semblé dépourvue de signification à certains sinologues français, nous ne la jugeons pas ainsi. Ce mot double Yün hoú 云乎 implique l'idée du commandement, d'un ordre donné; elle confirme aussi, *avec autorité*, le sens qui a été émis.

EXEMPLES :

Est-ce qu'ils ont dit que vous en fassiez votre ami? Ký yuě yeou tohē yün hoú 豈曰友之云乎.

Un ancien a dit : Respectez-le avec soin. Koué tohē jên yén yeou yén, sé tohē yün hoú 古之人言有言事之云乎.

6° Yeou hoú 猶乎, *de même que, sicut, perinde ac.*

EXEMPLE :

Si vous aussi traitez Houý de même que vous traitez Lý, cela est permis. Tsé tohē tchoú Houý ý yeou hoú où tohē tchoú Lý kó ý 子之處回亦猶乎吾之處鯉可也.

7° Lán hoú 難乎, *il est difficile de.*

EXEMPLE :

Il est difficile d'échapper à la haine des hommes de ce siècle. Lán hoú mièn fū kìn tohē ché ý 難乎免於今之世矣.

8° Ný hoú 宜乎, *il est juste, il conviend.*

9° Oũ hoũ 惡乎 a le sens du mot Yũ 於, en quel endroit, quel lieu.

Quònam loco?

EXEMPLE :

Où a-t-il commis un adultère? Oũ hoũ 惡乎淫?

10° Oũ hoũ 惡乎 veut dire encore : *comment? en quoi? sur qui?*

EXEMPLES :

Comment l'Empire sera-t-il pacifié? Tièn hiá oũ hoũ tén 天下惡乎定?

Comment pourra-t-il acquérir de la réputation? Oũ hoũ tchén mìn 惡乎成各.

En quoi sont-ils supérieurs? Oũ hoũ tohàng 惡乎長?

Sur qui a-t-il rejeté le crime? Oũ hoũ kouỹ yoũ 惡乎歸獄

11° Dans la locution Yũ ché hoũ 于是乎, le mot Hoũ est vide,

explétif; il n'ajoute rien au sens.

EXEMPLE :

Le sage pense qu'en cela le Prince Tchouāng-Kōng a observé les rites. Kiũ tsè ouỹ Tchouāng-Kōng yũ ché hoũ yeoù lý 君子謂莊公于是乎有禮.

12° Le mot Hoũ 乎 entre dans plusieurs expressions dissyllabiques.

Hoũ cháng 乎上.

EXEMPLE :

Pourquoi les a-t-on rangés au-dessus des Princes feudataires? Hò ouỹ siũ hoũ tohōũ heóũ tohē cháng 何爲序乎諸侯之上?

§ 3. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Tohē 者.

La particule Tohē 者 n'est pas du nombre de celles qui ajoutent directement à la grâce et à l'harmonie du discours. Mais elle a une grande influence sur la signification des mots auxquels on la joint. Il sera important de remarquer surtout le rôle de cette particule lorsqu'elle se trouve séparée du mot auquel il faut la joindre pour avoir le sens complet de la phrase. La langue chinoise écrite n'offre pas d'autre cas d'*inversion* que celui de quelques-unes des particules qui font l'objet de ce chapitre.

Premier usage.

La particule Tohē 者 jointe à un verbe actif ou à un verbe neutre en fait une sorte de *substantifs verbaux*.

EXEMPLES :

生 Sēn,	naitre, vivre, <i>nasci.</i>	— 生者	Sēn tohē,	les vivants, <i>viventes.</i>
死 Sè,	mourir, <i>mori.</i>	— 死者	Sè tohē,	les morts, <i>mortui.</i>

知 Tohē, savoir, <i>scire</i> .	— 知者 Tchē tohē, ceux qui savent, <i>scientes</i> .
愛 Gay, aimer, <i>amare</i> .	— 愛人者 Gay jên tohē, ceux qui aiment, <i>amantes</i> .
敬 Kín, respecter, <i>honorare</i> .	— 敬人者 Kín jên tohē, ceux qui respectent les autres, <i>alios venerantes</i> .
殺 Chă, tuer, <i>occidere</i> .	— 殺者 Chă tohē, les tués, <i>occisi</i> .
耕 Kén, cultiver, <i>colere</i> .	— 耕者 Kén tohē, les cultivateurs, <i>agricolæ</i> .

On lit dans le philosophe Mencius : Ceux qui aiment sont toujours aimés; ceux qui respectent sont toujours respectés. Gay jên tohē jên hên gay tohē; kín jên tohē jên hên kín tohē 愛人者恆愛之。敬人者人恆敬之。

Ce que l'homme ne peut certainement éviter, c'est la mort. Sè tohē jên tohē sò pŷ pou mièn tohē y 死者人之所必不免者也。

L'agriculture est la base de la vie. Kén tohē sên mìn tohē pèn y 耕者生命之本也。

Les hommes cléments aiment les montagnes; les hommes savants aiment les eaux. Jên tohē lǒ chān; tohē tohē lǒ chou y 仁者樂山。知者樂水。

Les châtiments, la mort, sont les moyens que le ciel emploie pour punir les coupables. Hîn chă tohē tiên tohē sò y tohou yeou tsou y 形殺者天之所以誅有罪。

Le philosophe dit : Celui qui a des connaissances n'hésite point; celui qui a de l'humanité n'éprouve point de regrets; celui qui a du courage n'a pas de crainte. Tsé yuē tohē tohē pou houây; jên tohē pou yeou; yong tohē pou kiú 子曰知者不惑。仁者不憂。勇者不懼。

Il y a trois sortes d'amis utiles et trois sortes d'amis nuisibles. Y tohē sên yeou; sên tohē sên yeou 益者三友損者三友。

Deuxième usage.

On rencontre, surtout dans les anciens livres, la particule Tohē 者 jointe à un adjectif. Elle lui donne alors un sens plus précis, plus défini.

EXEMPLES :

聖 Chén, saint, <i>sanctus</i> .	— 聖者 Chén tohē, les saints, <i>sancti</i> .
愚 Yü, stupide, <i>stupidus</i> .	— 愚者 Yü tohē, les imbéciles, <i>stipidi</i> .
仁 Jên, humain, <i>humanus</i> .	— 仁者 Jên tohē, les hommes humains.
賢 Hiên, sage, <i>sapiens</i> .	— 賢者 Hiên tohē, les sages, <i>sapientes</i> .
誠 Tohên, véritable, <i>verus</i> .	— 誠者 Tohên tohē, la vérité, <i>veritas</i> .
古 Kou, ancien, <i>antiquus</i> .	— 古者 Kou tohē, les anciens, <i>antiqui</i> .

Troisième usage.

La particule **Tohě** 者 fait souvent l'office du pronom démonstratif : *celui-ci, celui-là, ceci, cela*, ou bien *l'un l'autre, le, la, les*. 彼者。此者。

EXEMPLES :

Ce qui dépend du ciel ne peut être prévu; on calcule ce qui dépend des hommes. Tsay tiên tohě lân tín; tsay jên tohě ý tohě 在天者難定。在人者易知。

Ceux qui ont cinquante ans. Oà chě tohě 正十者。

Le Prince, c'est le bateau. Kiün tohě toheoü ý 君者舟也。

L'humanité, c'est l'homme. Jên tohě jên ý 仁者人也。

Ceux qui gouvernent les hommes sont nourris par leurs administrés. Chè jên tohě chě yū jên 治人者食於人。

Quatrième usage.

La particule **Tohě** 者 sert à marquer, à établir la distinction qui existe entre les choses dont on parle.

EXEMPLES :

Ces deux choses. Tsé leàng tohě 此兩者。

Ces trois choses conserveront la table de vos ancêtres. Săn tohě ý jân heoú nèn cheoú ky' tsōng miaó 三者矣然後能守其宗廟。

Ces huit choses. Tsé pǎ tohě 此八者。

Cinquième usage.

La particule **Tohě** 者 est souvent accompagnée du mot final **Ý** 也. On remarquera cette adjonction dans les trois cas suivants :

1° Si l'on veut définir quelque chose, la finale **Ý** 也, corrobore, confirme le sens de la définition donnée.

EXEMPLES :

La vertu est la base, le fondement de. Tě tohě pèn ý 德者本也。

Les montagnes sont l'origine des fontaines. Chăn tohě tsuěh tohě yuèn ý 山者泉之原也。

2° Lorsqu'on résume une idée, une énumération faite précédemment. Ce mode a beaucoup d'énergie dans la langue chinoise. Il revient à ces mots français par lesquels on se résume : *ainsi, il est bien entendu que...*

EXEMPLES :

On lit dans le **Tohōng yōng** : Ainsi, cette droite lumière, dont nous parlons, ne doit pas être abandonnée une seule minute; s'il était permis de le faire im-

punément, elle ne serait plus la vraie, la droite lumière. Taó ȳ tohě poũ kò síú ȳ t̄; kò t̄ fey taó ȳ 道也者不可須臾離。可離非道也。

Le même ouvrage, parlant du juste milieu, dit : Ainsi, le milieu est comme a base fondamentale de tout l'univers. Tohông ȳ tohě tién hiá tohě tá pèn ȳ 中也者天下之大本也。

Ce brillant gouvernement, dont nous parlons, est semblable à ces grands joncs qui croissent le long des eaux. Fou tohén ȳ tohě poũ loũ ȳ 夫攻也者薄瀆也。

3° Les deux particules Tohě ȳ 者也 ou 者矣 placées à la fin de la phrase ont une très-grande énergie. L'auteur vient d'énoncer une maxime, une sentence, un adage, etc., les deux particules semblent en résumer tout le sens et répondre au mot latin : *amen*, qui est le *confirmatur* de tout ce qui précède.

EXEMPLES :

La piété filiale consiste à continuer les œuvres de son père et à le rendre illustre aux yeux de la postérité. Fou kiaó tohě chán k̄ ȳ jèn tohě tohě, chán choũ jèn tohě sé tohě ȳ 夫教者善繼人之志。善述人之事者也。

On n'a jamais vu une jeune fille qui étudiait la manière d'élever des enfants pour se marier ensuite. Onf yeoù hió yàng tsè eũ heoù kiá tohě ȳ 未有學養子而后嫁者也。

Ils ont dû obtenir du ciel un temps qui était convenable. P̄ yeoù t̄ tién chē tohě ȳ 必有得天時者矣。

Sixième usage.

Dans les livres classiques principalement, on rencontre la particule Tohě 者 placée après un substantif qui devient de la sorte un verbe neutre.

EXEMPLES :

Le mot Tohě 雉 signifie l'oiseau qui porte le nom de *phasianus*, faisán. Si l'on ajoute le mot Tohě : Tohě tohě 雉者, cela voudra dire : *ceux qui chassent les faisans. Phasianorum venatores.*

Le mot Toũ 兔 signifie : *lièvre*. Si l'on ajoute Tohě : Toũ tohě 兔者, on dira : *celui ou ceux qui chassent les lièvres.*

Les deux caractères : Tsoũ yáo 芻蕘 veulent dire : *la paille et le menu bois*. En ajoutant le mot Tohě 者 on aura : *ceux qui ont besoin d'herbe et de bois.*

Septième usage.

La particule Tohě 者 sert à former plusieurs locutions, que nous réunissons ici sous un même article. Par exemple : Sò tohě 所者, *ce qui, ce que,*

dont, c'est-à-dire le pronom relatif, régime direct d'un verbe actif. 2° L'expression Sò y tchě 所以者, qui veut dire : *ce par quoi, la raison pour laquelle*. 3° L'expression K' tchě 其者, *ce qui, la chose qui, ceux qui*. — Il est bien important de ne pas oublier que presque toujours on intercale plusieurs mots entre ces expressions doubles. Le but est de frapper davantage l'attention du lecteur et de donner plus de vigueur à la pensée. Mais, en traduisant ces expressions, il faut toujours les réunir, comme toutes les expressions analogues de la langue chinoise, bien que le mot Tchě soit séparé du premier, quelquefois par huit, dix, quinze autres mots.

1° De l'expression Sò tchě 所者, *ce qui, ce que, dont, que, quod, cujus*.

EXEMPLES :

Ce qu'on appelle l'humanité. *Quod vocant humanitatem.* ou'f jèn tchě 所謂仁者.

Ceux dont parle le livre des vers étaient aussi nombreux que les arbres d'une forêt. *Illi quorum mentio fit in libro carminum numerosi tanquam sylva arbores.* Chě sò ou'f k' hóy joũ lín tchě 詩所謂其會如林者.

Ceux qui partagent avec le Prince les affaires de l'administration *Qui cum Principe res gerunt publicas.* Sò yù kōng tchén sé tchě 所與其政事者.

Le motif pour lequel les anciens Rois n'ont pas donné à moi, votre serviteur, le royaume, et vous l'ont donné à vous, le voici. Siēn kiūn tchě sò ou'f pōũ yù tchě kōũ eũ lă kōũ hoũ kiūn tchě 先君之所爲不與臣國而納國乎君者.

2° L'expression Sò y tchě 所以者, *ce pourquoi, la raison pour laquelle*.

EXEMPLES :

Ce en quoi le sage diffère des autres hommes. Kiūn tsè tchě sò y f' yũ jèn tchě 君子之所以異於人者

Par là je causerais de l'inquiétude à mon père. Sò y chě oũ kiūn pōũ gān tchě 所以使吾君不安者.

Le motif pour lequel je dis que tous les hommes ont un cœur plein d'humanité. Sò y ou'f jèn hiáy yeoà pōũ jèn tchě sīn tchě 所以謂人皆有不忍之心者.

3° L'expression K' tchě 其者, *celui qui, celle que, ce que, la chose qui*.

EXEMPLES :

Voilà ce qu'on lit dans le Chou kīn. K' kién yũ kīn tchě joũ tsé 其見於經者如此.

Ceux qui succéderont aux Toheoũ. K' k' Toheoũ tchě 其繼周者.

Celle qui a entendu votre complot, je l'ai tuée. K' ouén tchě oũ chă tchě 其聞者吾殺之.

Huitième usage.

Dans les dictionnaires chinois, la particule **Tohě 者** signifie : *le mot, l'expression*, quand on va donner une définition ou quand on veut dire : *pour ce qu'il en est de ces mots*.

EXEMPLES :

L'expression **Kiaó** veut dire instruire. **Kiaó tohě kiaó y 校者教也**.
Le mot **Siú** veut dire tirer de l'arc. **Siú tohě ché y 序者射也**.

Neuvième usage.

En poésie, la particule **Tohě 者** se prononce tantôt **Tohě**, tantôt **Toě** pour faire la rime avec le mot précédent.

§ 4. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE **Y 也**.

L'emploi de la particule **Y 也** est très-fréquent dans la langue *orale*, mais il l'est plus encore dans la langue *écrite*. Son rôle est plein de grâce et de délicatesse; toutefois il faut être versé dans la littérature chinoise pour sentir toute la grâce que cette particule ajoute au discours. Sa position détermine le degré de douceur qu'elle donne à la phrase, ainsi que les diverses acceptions qu'en reçoivent tour à tour les mots qui la composent.

Voici les seize principaux usages de la particule **Y 也** :

Premier usage.

Les noms propres, surtout au commencement de la phrase, sont presque toujours suivis de la particule **Y 也**. Confucius n'omet presque jamais de l'employer en parlant de ses disciples. La particule **Y 也** veut dire alors : *celui-ci, elle, iste; lui-même, ipsemet; aussi, etiammet*; quelquefois elle est comme une exclamation *affirmative*; enfin, elle a le sens des mots : *quant à; pour, pro*.

EXEMPLES :

Mon disciple **Sě** dépasse le but; **Chāng**, au contraire, ne l'atteint pas. **Sě y kó; Chāng y poŭ kŷ 師也遇。商也不及**.

Tohăy est sans intelligence. **Tohăy y yŭ 柴也愚**.

Pour **Sě**, il est léger, inconstant. **Sě y pŷ 師也辟**.

Quant à **Houŷ**, il n'est pas sans capacité. **Houŷ y poŭ yŭ 回也不愚**.

Deuxième usage.

La particule **Y 也** est particulièrement employée comme *finale*, comme

point euphonique pour terminer une phrase avec mesure, cadence et harmonie. C'est là un des principaux rôles de cette particule.

EXEMPLES :

Le commencement de la piété filiale. Hiaó tohē chē y 孝之始也.

La fin, le but de la piété filiale. Hiaó tohē tohōng y 孝之終也.

De tous les hommes, il n'en est aucun qui ne boive et ne mange. Jên mô poŭ yn chē y 人莫不飲食也.

Vous êtes un homme bien passionné. Tsŭh jên y 情人也.

Je pourrais bien, moi aussi, juger les procès comme les autres. Tŭh kōng oŭ yeŭ jên y 聽訟吾猶人也.

Dans le deuil des parents, on n'examine plus si les enfants sont nobles ou plébéiens. Foŭ mô tohē sāng oŭ kouŭ tsien y y 父母之喪。無貴賤一也.

Troisième usage.

Il n'est pas rare de trouver, dans de bons auteurs, la particule finale Y 也, suivie de cette autre particule Yŭ 與. Ces deux particules réunies sont comme la confirmation de ce qui vient d'être énoncé. *N'est-ce pas ainsi? N'est-il pas vrai que la chose est ainsi?*

EXEMPLES :

Il y en a qui ne sont pas négligents à mettre mes préceptes en pratique; parmi eux, ne faut-il pas compter surtout Houŭ? (Lón-Yŭ.) Oŭ tohē eŭl poŭ lán tohē; kŭ Houŭ y yŭ 語之而不惰者。其回也與.

L'écrivain Geŭ-Yāng-Sieŭ dit : Il est évident par là que l'art de convertir le peuple procède d'une seule et même règle. Kò kién hoá mŭn tohē tao tōng tohōu y kouŭ y yŭ 可見化民之道同出一轍也與.

Quatrième usage.

Lorsque la particule Y 也 est suivie de la négation Poŭ 不, non, ne pas, elle se traduit alors par ces mots : ni, non plus, neque, nec, nec plus.

EXEMPLES :

Il n'écrivait ni ne pensait. Tŭ y poŭ siè y poŭ siàng 他也不寫也不想.

Il ne voulut ni consentir ni refuser formellement. Tŭ y poŭ toŭy tsé y poŭ yŭn yn 他也不推辭也不允應.

Je ne sais point si cela est ou n'est point. Poŭ tohē ché y poŭ ché 不知是也不是.

J'ignore s'il est chez lui ou non. Poŭ tohē tsáy y poŭ tsáy 不知在也不在.

Il n'a même pas dit une seule parole. Chō y poŭ chō y chēn 說也不說一聲.

Cinquième usage.

La particule 也, placée après le premier membre de la phrase, forme souvent une espèce d'idiotisme chinois. C'est comme une exclamation faite au milieu de la phrase pour en confirmer le sens, le corroborer avec énergie.

EXEMPLES:

Son cœur était enflammé par ces discours. Sín hiá y yeoù kǐ fén tóng tá
心下也有幾分動大。

Il ne répondit pas une seule parole. Ǐ kiá y chǒ pǒi tǎ 一句也說不得。
Je ne vous ferai pas grâce d'une seule tasse. Ǐ pey y pǒi jaó 一盃也
不饒。

Je ne le croyais pas tout d'abord. Ngò tsoū chē y pǒi sín 我初時也
不信。

Son pinceau ne s'arrêtait pas. Pǐ y pǒi tǐn 筆也不停。

La nuit dernière j'étais un peu pris de vin. Tǎo yè ngò y tsouy leào 昨夜
我也醉了。

Les paroles de l'homme sur le point de mourir sont empreintes de la vertu.
Jên tohē tsaiàng sè kǐ yén y ohán 人之將死其言也善。

Sixième usage.

La particule 也 produit un effet merveilleux dans les phrases où l'on fait une énumération, où l'on établit des distinctions, des catégories d'objets, une gradation. Elle suspend alors l'esprit du lecteur et l'invite à une plus grande attention. En soulageant sa mémoire, cette particule sert efficacement à retenir les détails de l'énumération ou de la distinction qui a été faite par un auteur.

EXEMPLES :

Le philosophe Yang-Tsè dit : La charité est notre demeure; la justice, notre route; l'urbanité, notre vêtement; la prudence, notre flambeau; la foi, notre cachet. Jên tsǎ y; ngý loú y; lý foü y; tohé tohoü y; sín foü y 仁宅也。義路也。禮服也。智燭也。信符也。

Dans le livre Tchōng yōng on lit ces mots : L'Empire peut être purifié; les dignités, refusées; les épées nues, foulées aux pieds; mais on ne peut se maintenir dans un juste milieu; il n'y a rien de plus difficile à garder que ce juste milieu. Tién hiá kò kián y; tsǎo loü kò tsǎ y; pǎ taó kò yáo y; Tchōng yōng pǒi kò lén y 天下可均也。婚祿可辭也。白刀可陷也。中庸不可能也。

La salle d'étude était dans un lieu fort calme; il y avait là des fleurs et des

herbes; des arbres et de l'ombrage; des poissons dorés peints qui semblaient vivre dans leurs étangs; des roches et des montagnes artificielles; tout, en un mot, s'y trouvait réuni. *Chou fang tao tsih tsih; hoā tsāo y yeò; chou lin y yeò; kīn yū kǎng; kià chān chě; kién kién tōu yeò* 書方到清清。花草也有。樹林也有。金魚缸。假山石。件件都有。

Le livre *Tchōng yōng* donne les neuf règles suivantes d'un bon gouvernement : Se régler soi-même; honorer les sages; chérir ses parents; respecter les dignitaires; traiter avec indulgence les hommes ordinaires en place; aimer le peuple comme un fils; appeler auprès de soi les artisans; accueillir les étrangers; bien traiter les grands vassaux. *Sieou chēn y; tsēn hién y; tsín tsih y; kīn tá tchēn y; tŷ kián tchēn y; tsè choū mīn y; laŷ pē kōng y; jōu yuèn jèn y; houāŷ tchōu heou y* 修身也。尊賢也。親親也。敬大臣也。體辟臣也。子庶民也。來百工也。柔遠人也。懷諸侯也。

Septième usage.

La particule *Y* 也, placée à la fin de la phrase, est souvent interrogative, de la même manière que les particules *Hoū* 乎, *Yū* 與.

EXEMPLES :

On lit dans le *Lén-Yū* : *Tsè-Tchāng* fit cette question : Les faits de dix siècles à venir peuvent-ils être connus d'avance? *Tsè-Tchāng ouén : Chě ché kò tohē y* 子張問。十世可知也?

On lit dans *Mencius* : Le boire et le manger dépendent donc aussi des causes extérieures? *Jān tsě chě yn y tsáy ouáy y* 然則食飲亦在外也?

Comment pouvait-il jouer des instruments? *Hō y nēn kou yó y* 何以能鼓樂也?

Huitième usage.

La particule *y* 也 s'emploie au milieu d'une phrase comme particule auxiliaire.

EXEMPLE :

Voici quel est cet homme; il est doué de piété filiale et respecte ses aînés. *Kŷ ouŷ jēn y; hiao tŷ y* 其爲人也。孝弟也。

Neuvième usage.

La particule *Y* 也 a quelquefois le sens de *seulement, tantum; ad hoc unum, pour cela seul.*

EXEMPLE :

On lit dans *Mencius* : Vous avez donc suivi *Tsè-Ngāo* dans l'unique but de

boire et de manger? Tsè tohè tsōng Tsè-Ngáo laŷ toï pou tohoï y 子之從
子教來徒饋也.

Dixième usage.

Dans les anciens livres chinois, la particule Y 也 est fréquemment employée au lieu et dans le sens du mot Tohè 者, qui; en latin : qui, æ, od.

EXEMPLES :

On lit dans Mencius : Quand ils sont devenus grands, il n'y en a pas un qui ne sache respecter ses frères aînés. Ký ký tohàng y oâ pou tohè kín ký híong y
及其長也無不知敬其兄也.

Les anciens construisaient des tombeaux et ne faisaient point de tumulus. Kouè y mô eûl pou fén 古也墓而不墳.

Onzième usage.

La particule Y 也, suivie du verbe substantif être Ché 是, placée soit au commencement, soit à la fin d'une phrase, veut dire : c'est cela même, c'est ainsi.

EXEMPLES :

Cela doit être ainsi, la raison le veut. Y ché lý cháng yn kay tŷ 也是理
上應該的.

Quand même il viendrait, cela serait inutile. Yaó tá laŷ y mô yóng 要他
來也沒用.

Il n'est pas même un homme. Y pou ché kó jên 也不是個人.

Il était du même âge que Pě-Kōng. Yù Pě-Kōng y tōng nién y 與白公
也同年一.

Eh oui! vous y êtes. Y tchā pou tō 也差不多.

Douzième usage.

La particule Y 也, ajoutée à la fin d'une phrase, qui est une réponse, en corrobore le sens.

EXEMPLES :

Cela est-il permis? Kò hoû 可乎?

Cela n'est pas permis. Pou kò y 不可也.

Cela est-il bon? Chán hoû 善乎?

Cela est bon, sans être parfait. Chán y eûl ouŷ tsîn y 善矣而未盡也.

Ce n'est pas moi. Feŷ ngò y 非我也.

C'est la faute de la terre. Souŷ y 歲也.

Treizième usage.

La particule 也 s'emploie avec beaucoup d'élégance comme *signe pausatif*, entre les membres corrélatifs d'une phrase. Outre qu'elle repose la voix, elle attire davantage l'attention de l'auditeur. On en fait un grand usage dans la langue *orale*; la conversation des sinologues européens qui habitent la Chine pêche, en général, par l'omission de cette particule *pausatve* et *euphonique*. Nous appelons l'attention spéciale de nos lecteurs qui s'exercent à la langue *orale*.

EXEMPLES :

Sa chevelure, il n'en prend pas soin; sa figure, il ne la lave point. Těou y pōu soũ; lièn y pōu sý 頭也不梳。臉也不洗。

Sa main, il n'ose la remuer; sa bouche, il n'ose l'ouvrir. Cheou y pōu tóng; keou y pōu kaý 手也不動。口也不開。

Il se fâche à droite, il se fâche à gauche. Tsò y laò, yeou y laò 左也惱。右也惱。

Il ne sort pas de chez lui et ne veut recevoir personne. Ý pou mèn y pou tohou; ý kó kě y pou hoúy 一步門也不出。一個客也不會。

Quatorzième usage.

La particule 也 a parfois le même sens que le mot 而. *et, aussi, et etiam*, surtout lorsque l'on énumère quelque chose.

EXEMPLES :

On y trouvait aussi des amarantes violettes. Ý yeou ký kouān tsò 也有鵝冠紫。

Et des orchis. Ý yeou ýn kiou 也有銀菊。

Et il deviendra même un demi-fils. Ý kò tsou pán tsò 也可做半子。

Quinzième usage.

En poésie, la particule 也 s'emploie au lieu et à la place de 兮, caractère final ordinaire des pièces de vers; alors on la prononce ý, au 4^e ton.

EXEMPLE :

On lit dans le Chē kīn : Un homme de cette sorte. Lay jou tohē jēn ý 乃如之人也。

Seizième usage.

Cette particule fait partie du livre *des cent familles*, c'est-à-dire qu'elle sert de nom patronymique.

§ 5. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE 矣.

Cette particule joue un rôle très-modeste entre toutes les autres. Nous n'avons pu nous expliquer pourquoi les Chinois l'ont placée dans l'adage vulgaire que nous avons cité plus haut.

Premier usage.

La particule 矣 est surtout employée comme finale pour conclure le discours avec harmonie, pour ménager la chute de la phrase.

EXEMPLES :

O Roi, parlons de l'humanité, de la justice, et rien de plus. Ouáng yǔ yuē jēn ngý eūl yǐ yǐ 王亦曰仁義而已矣。

Ceux qui connaissent la vertu sont rares. Tohō tē tohō siēn yǐ 知德者鮮矣。

A ce moment, il se fait tard. Tsé chē jě yǐ mò yǐ 此時日已暮矣。

Le ciel et la terre étant servis avec intelligence, le grand esprit se manifestait. Tiēn tý mīn tsý, ohēn mīn tohāng yǐ 天地明祭。神明彰矣。

J'ai l'humanité, la justice avec moi; cela suffit. Yeòu jēn ngý eūl yǐ yǐ 有仁義而已矣。

Si on ne l'élevait pas à un rang supérieur, il abdiquait son emploi. Poŭ yóng, tsě yǐ yǐ yǐ 不用。則亦已矣。

Si une jeune fille a de beaux yeux, des cils agréablement courbés, on dit qu'elle est belle. Niù tsè meŭ moŭ sieóu meŭ kóu yān meŭ yǐ 女子眉目秀媚固云美矣。

Je ne comprends pas de tels hommes. Oū poŭ tchē tohē yǐ 吾不知之矣。

Deuxième usage.

Dans le corps de la phrase, et quelquefois à la fin, la particule 矣 est une confirmation de la pensée, une espèce d'exclamation : *en vérité! cela est!*

EXEMPLES :

Qu'il est difficile de sonder le cœur de l'homme! Chén yǐ jēn tsín tohē lán tsě yǐ 甚矣人情之難則也!

Plus sage que Yaò et Chuén, de beaucoup, en vérité! Hiēn yū Yaò Chán yuèn yǐ 賢於堯舜遠矣!

Troisième usage.

La particule 矣 est employée comme signe euphonique et pausatif dans les énumérations de choses.

EXEMPLES :

C'est là tout le maximum; on ne peut rien y ajouter. Tchē y tsin y foū kò y kiā y 至矣盡矣弗可以加矣.

C'est là une belle, grande, profonde parole! Yēn tsā tá y meŷ y chēn y 言則大矣美矣盛矣.

Votre maître est un homme mort, il n'est pas vivant, il passera à peine quelques jours. Tsè tchē siēn sēn sè y foū chē y pōū kò siān soú y 子之先生死矣。弗治矣不以旬數矣.

Quatrième usage.

La particule 矣 est quelquefois suivie de cette autre particule Fou 夫 pour attirer davantage, par une pause plus grande, l'attention du lecteur.

EXEMPLES :

Le philosophe dit : L'herbe pousse, mais ne donne pas de fleurs; si elle donne des fleurs, elle ne produit point de graines mûres. Voilà où en est le sage. Tsè yuē maō pōū sieou tchē yeou y, foū sieou ehl pōū chē tohē yeou y foū 子曰苗不秀者有矣夫秀而不實者有矣夫.

Le philosophe dit : Celui qui est sobre de paroles, celui-là est doué de l'humanité. Tsè yuē kŷ yēn y tsā kŷ ouŷ tohē jēn y hoū 子曰其言也訥斯謂之仁矣乎.

Cinquième usage.

La particule 矣 sert à former quelques interjections de douleur : hélas! c'en est fait. Elle est alors suivie de l'un de ces mots : Hoū 乎, Fou 夫.

EXEMPLES :

~ Quel malheur! Y y hoū 已矣乎!

Hélas! hélas! je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui sût bien reconnaître ses fautes. Y y hoū où ouŷ kién nēn kién kŷ kó 已矣乎吾未見能見其過.

Hélas! c'en est fait, tout mon espoir est évanoui. Y y hoū 已矣乎!

Hélas! je suis perdu. Y y foū 已矣夫!

Sixième usage.

En poésie, la particule 矣 se prononce sur le premier ton chinois

§ 6. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Yĕn 焉.

Cette particule ne présente pas de difficultés sérieuses comme certaines autres, dont le sens et le rôle sont si variés que les jeunes sinologues sont souvent arrêtés dans leur lecture. Voici les treize principaux usages du mot Yĕn 焉.

Premier usage.

La particule Yĕn 焉 sert de finale harmonieuse. La phrase tombe avec d'autant plus de cadence que le mot qui la termine est sur le même ton que Yĕn.

EXEMPLES :

Il ne peut éviter cela. Tsě pou tē mièn yĕn 則不得免焉。

Le sage se réjouit de trois choses; mais il ne compte pas, au rang de ces trois choses, la possession de l'univers. Kiün tsè yeò sän lö eül ouáng tiĕn hiá pou yü tsĕn yĕn 君子有三樂而王天下不與存焉。

Si je voyage (dit Confucius) avec deux hommes, j'en trouve toujours un qui puisse m'instruire. Sän jĕn hĭn pŷ yeò ngò sē yĕn 三人行必有我師焉。

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Eül tohé tohĕn hĭn yá ty jóü yü tiĕn yĕn 爾旨丞行於地如于天焉。

Deuxième usage.

La particule Yĕn 焉, comme finale, est quelquefois suivie elle-même d'un autre mot et quelquefois de plusieurs. L'effet que se propose l'auteur est de doubler, de tripler l'attention, en insistant avec plus de persévérance sur les mots qu'il a en vue.

EXEMPLES :

Moi qui suis si peu capable de gouverner, j'épuise cependant à cela toute mon intelligence. Kouà jĕn tohé yá kouě y, tsĭn sĭn yĕn eül y 寡人之於國也盡心焉耳矣。

C'est pour cela qu'on a dit qu'elle s'en était retournée. Kou yĕn kou yĕn eül 故言歸焉爾。

Est-ce que vous avez trouvé des hommes vertueux? Joü tē jĕn yĕn eül hoü 汝得人焉耳乎。

Tsè-Yeoü étant gouverneur de la ville de Oü, le philosophe lui dit : Avez-vous des hommes de mérite? Tsè-Yeoü ou y Oü tohĕn tsay, tsè yuě jóü tē jĕn yĕn eül hoü 子游爲武城宰子曰汝得人焉耳乎。

Troisième usage.

La particule Yĕn 焉 est interrogative. *Comment? pourquoi? d'où vient que?*

Plus ordinairement, elle se place alors au commencement de la phrase. Cependant, on la rencontre quelquefois aussi à la fin.

EXEMPLES :

Comment connaître les hommes de talent? Yēn tohē hién tsāy 焉知賢才?

Comment saurait-il cela? Yēn tē tohē 焉得知?

Comment serait-il inflexible? Yēn tē kāng 焉得剛?

Quand on ne peut servir les hommes, comment pourrait-on servir les esprits? Ouy nēn sé jēn, yēn lēn sé kouy 未能事人。焉能事鬼?

J'ignore ce qu'est la vie, comment saurais-je ce qu'est la mort? Ouy tohē sēn, yēn tohē sè 未知生。焉知死.

Votre talent est admirable; pourquoi cet excès de modestie? Tsāy kaō, hō kiēn yēn 才高。何謙焉?

Comment n'aurais-je pas peur? Oū pōū tchouy yēn 吾不懼焉?

Comment pourrait-on m'empêcher de voir le Prince? Yēn nēn kiūn tsé pōū yū tsāy 焉能君子不遇哉?

Prince, pourquoi vous affligez-vous? Kiūn, hō houán yēn 君何患焉.

Quatrième usage.

La particule Yēn 焉 signifie où, à la question ubi.

EXEMPLE :

Si, dans le royaume de Loŭ, il n'y avait pas de sages, où et homme aurait-il trouvé des modèles pour le devenir? (Lén-yù.) Loŭ où kiūn tsé tohē sē yēn tsiū sé 魯無君子者斯焉取斯?

Cinquième usage.

La particule Yēn 焉 signifie où, en quel lieu, et répond à la question quò.

EXEMPLES :

Ses fils, où iront-ils? Ky tsè yēn ouàng 其子焉往.

Ceux qui avaient besoin d'herbe et de bois allaient là. Tsoū yáo tohē ouàng yēn 芻蕘者往焉.

Ceux qui voulaient prendre des faisans et des lièvres allaient là. Tohē toū tohē ouàng yēn 雉兔者往焉.

Sixième usage.

La particule Yēn 焉 est employée pour couper avec harmonie les membres d'une phrase. Dans ce cas-là, chaque période renferme le même nombre de mots.

EXEMPLES :

L'année suit son cours et tout passe en son temps. Sé chē hín yēn, ouán oū sēn yēn 四時行焉。萬物生焉.

Les étoiles sont suspendues au firmament et le ciel couvre toutes choses. Sín chên hŷ yēn, ouán oũ fou yēn 星辰繫焉。萬物覆焉。

L'âme n'étant point maîtresse d'elle-même, on regarde et on ne voit pas. Sín pou tsay yēn, ché eũ pou kién 心不在焉視而不見。

Que n'ai-je un ministre d'une droiture parfaite! quand même il n'aurait d'autre habileté qu'un cœur simple et sans passions, il serait comme s'il avait les plus grands talents. Jō yeoù ỹ kó tchên touàn touàn hŷ, oũ tã kŷ kŷ sìn hieoũ hieoũ yēn, kŷ joũ yeoù yōng yēn 若有一个臣斷斷兮無他技其心休休焉其如有容焉。

Septième usage.

Dans les anciens livres, la particule Yēn 焉 a souvent le sens du mot Yū 於, à, dans, in, ad.

EXEMPLE :

Un homme courageux entra par la grande porte; mais il n'y avait personne à la porte. Yōng sé joũ kŷ tá mên; tsě oũ jên yēn mên tohě 勇士入其大門。則無人焉門者。

Huitième usage.

La particule Yēn 焉, placée après un adjectif, a le sens de *plus*, de *davantage*. Il en résulte une sorte de comparatif.

EXEMPLES :

Pour un homme, il n'y a pas de plus grand crime que de ne pas avoir de postérité. Jên tohě tsouŷ mô tá yēn oũ tsīn tsŷ 人之罪莫大焉無親戚。

Un fils a reçu la vie de ses parents; le lien qui l'unit à eux est au-dessus de tous les liens. Fou mou sên tchē soũ mô tá yēn 父母生之續莫大焉。

Neuvième usage.

La particule Yēn 焉 a souvent le sens de l'un des trois mots suivants : Yū ché 於是, là-dessus; Lay 乃, alors; Tsě 則, alors.

EXEMPLES :

Là-dessus l'Empereur commence à monter sur un bateau et va sacrifier le poisson Ouy dans la chapelle du palais. Tiēn tsò yēn chò lay tcheoũ tsién yeoù yū oũ miáo 天子焉始來舟薦饋于寢廟。

Celui qui remporte la victoire sans rien faire de contraire à la justice, peut alors regarder cela comme une grande victoire. Chên oũ feŷ ngŷ tohě, yēn kò ỹ oũ tá chên 勝無非義者焉可以爲大勝。

Sur la montagne des nuages et de la pluie, il y a un arbre qu'on appelle Tohâng; les Empereurs recueillent des simples sur cette montagne. Yân yù tchê chân, yeoù môû mîn tohâng, kiün tý yên tsiũ yô 雲雨之山。有木名樺。君帝焉取藥。

Dixième usage.

Lorsque la particule Yên 焉 suit un adverbe, elle en fait un substantif.

EXEMPLES :

Les choses des anciens. Cháng yên tchê 上焉者。

Les choses des modernes. Hiá yên tchê 下焉者。

Onzième usage.

La particule Yên 焉 a le sens du verbe Ché, être.

EXEMPLES :

Qui m'a aliéné mon ami? mon cœur est bien affligé. Chouy houy tsè où? sîn yên taò taò 誰侮子美心焉切切。

Quand nos Toheou se transportèrent dans l'est, Tsh et Tohén furent (les royaumes sur lesquels) ils s'appuyèrent. Ngò Toheou tchê tóng tsiên, Tsh Tohén yên y 我周之東遷晉鄭焉依。

Douzième usage.

La particule Yên 焉 est le nom d'un royaume, d'une montagne célèbre, de la première année d'un règne, d'un oiseau de couleur jaune, etc.

Treizième usage.

La particule Yên 焉 sert à faire une sorte d'adverbe.

EXEMPLES :

Subitement. *Subitò, de repenté.* Hoü yên 忽焉。

Avec joie. *Gaudenter.* Hîn hîn yên 欣欣焉。

Peu après. *Paulò post.* Chàò yên 少焉。

§ 7. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Tsây 哉。

Cette particule Tsây 哉 joue un rôle assez modeste et ne présente aucune difficulté.

Premier usage.

La particule Tsây 哉 s'emploie plus généralement à marquer l'interrogation. Elle se place à la fin de la phrase. Il n'est pas rare de la trouver accom-

pagnée d'une autre particule qui lui donne plus de force. Les particules avec lesquelles on trouve Tsây 哉, sont : Hô 何, Kÿ 豈, Hÿ 奚, Oû 無, Ngân 安, Hoû 乎, Y 也.

1° Tsây 哉, avec Hô 何.

EXEMPLES :

Pour quel motif? Kÿ kou hô tsây 其故何哉?

Que m'importe, à moi? Hô yeoù yû ngò tsây 何有於我哉?

Quelle difficulté y a-t-il? Hô lân tohè yeoù tsây 何難之有哉?

Comment donc! Hô tsây 何哉!

2° Tsây 哉 avec Kÿ 豈.

EXEMPLES :

Y a-t-il quelque chose de plus déplorable? Kÿ pòû chên kò sÿ tsây 豈不深可惜哉?

Tout ne sera-t-il pas au mieux? Kÿ pòû meÿ tsây 豈不美哉?

Comment ces deux disciples arriveraient-ils à ce degré de perfection? Kÿ oùl tsè tohè só y lén kÿ tsây 豈二子之所以能及哉?

3° Tsây 哉 avec Hÿ 奚.

EXEMPLE :

Convient-il de faire cela? Hÿ kò tsây 奚可哉?

4° Tsây 哉 avec Oû 烏.

EXEMPLE :

Est-il digne qu'on s'occupe de lui? Oû tsiou taó tsây 烏足道哉?

5° Tsây 哉 avec Ngân 安.

EXEMPLES :

Où en est à présent sa beauté? Kÿ meÿ ngân tsây hô 其美安在哉?

Comment, à la fin, ne serais-je pas touché de compassion? Ngò tohè sîn ngân tō eûl pòû peÿ tsây 我之心安得而不悲哉?

Alors ce qu'on nomme vertu naturelle, qu'est-elle devenue? Tsè só ouÿ tō sîn tohè kò ngân tsây tsây 則所謂德性者果安在哉?

6° Tsây 哉 avec Hoû 乎.

EXEMPLES :

L'humanité est-elle donc si éloignée? Jên yuèn hoû tsây 仁遠乎哉?

Le sage désire-t-il tant de choses? Kiün tsè tō hoû tsây 君子多乎哉?

7° Tsây 哉 avec Y 也.

EXEMPLE :

A quoi sert de se fatiguer tant pour acquérir de la réputation? Hô pÿ tsín kieou jên tohè y tsây 何必盡求人知也哉?

Deuxième usage.

La particule Tsāy 哉 marque souvent l'admiration, l'étonnement, la surprise. On la rencontre souvent placée, par élégance et par euphonie, avant le mot qui marque l'un de ces sentiments.

EXEMPLES :

Oh! quelle grande question! Tá tsāy ouén 大哉問!

Ah! quelle doctrine du saint homme! Tá tsāy chén jén tchē taó 天哉聖人之道!

Quelle affluence de monde! Chóu hoú tsāy 庶乎哉!

Quel beau et riche discours! Fòu tsāy yén hoú 富哉言乎!

Qu'il était sage, ce Houý! Hién tsāy Houý y 賢哉回也!

Qu'il était sauvage, ce Yeóu! Yè tsāy Yeóu y 野哉由也!

Ah! que son aveuglement est profond! Chèn tsāy ký houáy y 甚哉其惑也!

Quel Prince c'était que Chún! Kiün tsāy Chún y 君哉舜也!

Troisième usage.

La particule Tsāy 哉, à la fin d'une phrase, marque souvent aussi le doute.

EXEMPLES :

Suis-je capable d'aimer le peuple? Kò y paò mìn hoú tsāy 可以保民乎哉?

Comment pourra-t-il se réjouir seul? Ký nèn toú lö tsāy 豈能獨樂哉?

Est-il possible de servir le Prince avec un homme aussi ordinaire? Pý fòu kò yà sé kiün yù tsāy 鄙夫可與事君與哉?

Confucius disait : En ce temps-là l'Empire était bien près de sa ruine; hélas! il était dans un danger imminent. Je ne sais si ces paroles attribuées à Confucius sont vraies. Kōng tsè yuě yū sé chē y, tién hiá ché tsāy hoú; pòu tchē tsè yá tohén ján hoú tsāy 孔子曰於斯時也。天下殆哉乎。不識此語誠然乎哉。

§ 8. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Yá 與.

La particule Yá 與 est l'une des plus importantes. Sa signification est aussi variée que sa place dans la phrase, puisqu'elle ne compte pas moins d'une trentaine d'acceptions différentes. Il sera important de remarquer que cette particule est employée à trois tons différents, savoir : au 2° ton Yá 與, au 3° ton Yà 與, au 4° ton Yú 與.

Particule Yü 與 au 2° ton.

Premier usage.

La particule Yü 與 (2° ton) est une finale harmonieuse.

EXEMPLE :

C'est cela même que je disais. K'ý tsé tchê ouý yü 其此之爾與.

Deuxième usage.

La particule Yü 與 (2° ton) est interrogative ou dubitative à la fin d'une phrase.

EXEMPLES :

Est-ce là un sage? Kiün tsè jên yü 君子人與?

Tisse-t-il lui même cette toile? Tsè tohè tohè yü 自織之與?

S'il en est ainsi, pourquoi Chún ne s'est-il pas opposé? Ján tsé Chún pòü k'ín yü 然則舜不禁與?

Pourrais-je savoir cela? Kò tsé ouén yü 可得聞與?

Je ne sais si cela est vrai ou faux. Pòü tohè tchén yü pòü tohén, ché yü pòü ohé 不知真與不真。是與不是。

Il dit : Cela étant ainsi, Sè est-il supérieur à Chāng? Yué ján tsé Sè yü ohāng yü 曰然則師愈尙與?

Voici un beau passage du philosophe Mencius adressé a un Roi et dans lequel la particule Yü 與 est interrogative à chaque membre de la période.

Serait-ce que les mets de vos festins ne sont pas assez copieux, assez splendides pour satisfaire votre bouche? et vos vêtements assez légers, assez chauds pour couvrir vos membres? Serait-ce que les couleurs les plus variées des fleurs ne suffisent plus pour charmer vos regards, que les sons et les chants les plus harmonieux ne suffisent pas pour ravir vos oreille ou enfin, les officiers du palais ne suffisent-ils plus à exécuter vos ordres en votre présence? (Móng-Tsè, cap. 1.) Yué ouý feý kán pòü tsióü yü keóü yü 曰爲肥甘不足於口與?

K'ín jouán pòü tsióü yü t'ý yü 輕暖不足於體與?

Niāng ouý tsāy mién pòü tsióü ché yü móü yü 仰爲采芻不足視於目與?

Chén j'n pòü tsióü t'ín yü e'í yü 聲音不足聽於耳與?

Piēn p'ý pòü tsióü ché lín yü tsién yü 便嬖不足使令於前與?

Troisième usage.

La particule Yü 與 (2° ton) placée à la fin d'une phrase sert également à marquer la louange, l'admiration et l'étonnement.

EXEMPLES :

La science de Chún, oh! qu'elle était grande! Chún k'ý tá tohè y' yá 舜
其大知也與.

Mon disciple Houý était semblable à lui. K'ý où Houý y' yá 其吾回也與

Quatrième usage.

La particule Yá 與 est quelquefois synonyme du verbe auxiliaire Ouý 爲,
esse, être.

EXEMPLES :

On lit dans l'ouvrage Kouě yà : Fou-Toháý, roi du royaume de Oá, fut fait
prisonnier par Kiù-Tsién et mourut dans le pays de Kán-souý. Oá ouáng Fou-
Toháý yá Kiù-Tsién k'ín sè yá Kán-souý 吳王夫差與句臘禽死於
干隧.

Dans le même ouvrage : Le Prince de Tsín fut exténué par les hommes de
l'Empire. Tsín yá tién hiá pá 秦與天下罷.

Cinquième usage.

La particule Yá 與 a souvent le sens des conjonctions *et, ou, ou bien, et,*
vel, etiam; et avec, *cum*, préposition.

EXEMPLES :

Les richesses et les honneurs. Poü yá kouý 富與貴.

La charité et la justice. Jên yá ngý 仁與義.

Cela dépend du prince et de vous. Tsě tsay kiün tsè yá tsè y' 則在君子
與子矣.

Se réjouir avec le peuple. Yá mín tóng lö 與民同樂.

Il ne parle pas avec moi; il ne mange pas avec moi. Poü yá ngò yên, poü
yá ngò ohé 不與我言。不與我食.

Je m'entretiens tout le jour avec Houý. Oú yá Houý yên tohông jě 吾與
回言終日.

Tuer un homme avec un bâton ou avec une épée. Chă jên y' t'ín yá tao 殺
人以槌與刀.

REMARQUE. — La particule Yá 與 signifiant *avec, cum, una, simul*, est quel-
quefois placée après son complément; il arrive même qu'elle en est séparée par
plusieurs mots. C'est une tournure exceptionnelle qui revient surtout avec le
mot Kò 可.

EXEMPLES :

On lit dans le Lón yà : Peut-on servir le Prince avec un homme vulgaire?
P'ý foü kò yá sé kiün yá tsây 鄙夫可與事君與哉?

Le philosophe Mencius dit : Sachant qu'on pouvait administrer avec Moÿ-Kông, il lui donna du secours. Tchê Moÿ-Kông tchê kò yá yeoù hín y' eùl siàng tohê 知穆公之可與有行也而相之.

Particule Yù 與 au 3° ton.

Sixième usage.

La particule Yù 與 (au 3° ton) veut dire souvent : à lui, au, à elle; dans ces cas, elle marque un régime indirect ou un datif latin.

EXEMPLES :

Il lui offrit le repas d'adieu. Yù tá tsién hín 與他餞行.
Après lui avoir rendu sa politesse. Yù tá kién leàù lý 與他見了禮.
Il lui offrit un festin, lui donna des vêtements et lui fit préparer sa barque. Pà tsieoù fán yà tá kǐ. y' foù yà tá tchouán, tá tchouán yà tá tsò 把酒飯與他喫。衣服與他穿。大船與他坐。
Un domestique rapporta à sa fille. Yeoù kiá jèn paó yù siào taié 有家人報與小姐。

Septième usage.

La particule Yù 與 signifie pour, pro, à cause de, propter, loco alterius.

EXEMPLES :

Je terminerai cette affaire pour vous. Yù ngý tohén tsieoù tsé sé 與你成就此事。
Je vais vous dire. Ngò yà ngý chǒ 我與你說。
On dirait que cet habit a été fait pour moi. Kió y' sé yà ngò chèn cháng tsouú tǐ 却一似與我身上做的。
Serviteurs, frappez pour moi, de toutes vos forces, ce gaillard-là. Tsò yeoù yà ngò kiá lý tà tsé pǒu 左右與我加力打此僕。
Allez vite et invitez-le, en mon nom, à dîner. Kouáy kiú yà ngò tsín tǒ tá laŷ 快去與我請得他來。

Huitième usage.

La particule Yù 與 signifie se soumettre, se subicere; suivre quelqu'un, sequi aliquem; 從.

EXEMPLES :

Qui pourra se soumettre à lui? Choú lén yà tohê 孰能與之?
Tout l'Empire se soumettra à lui. Tién hiá mò pǒu yà y' 天下莫不與也。
Le peuple ne se soumit pas. Mín foù yà 民弗與。

Neuvième usage.

La particule Yù 與 signifie *employer, se servir, uti, adhibere*, dans le sens du mot Yóng 用.

EXEMPLES :

Il n'est bon à rien. Oû yù 無與.

Je n'ai pas encore employé ses talents. Ngò ouý yù ký pèn sé y 我未與其本也。

Les bruits répandus par les hommes sont sans utilité. Jên tehè ouý yèn y oû yù 人之爲言亦無與。

Dixième usage.

La particule Yù 與 signifie *permettre, autoriser, accorder, concéder*.

EXEMPLES :

Il lui permit d'entrer. Yù ký tsán 與其進。

Il ne l'autorisa pas à communiquer avec la Chine. Poû yù tóng Tohông-kouë 不與同中國。

Confucius dit à l'un de ses disciples : Vous affirmez n'être pas tel; moi, j'accorde que vous n'êtes pas ce que vous pensez. Foû joû y oû yù joû foû joû y 弗如也。吾與汝弗如也。

J'admets que vous n'êtes pas l'égal de Houý. Oû yù joû foû y 吾與汝弗如也。

Onzième usage.

La particule Yù 與 signifie *confier, livrer en dépôt, confidère, tradere*.

EXEMPLES :

Chún possédait l'Empire; qui le lui a confié? Chún yeoù tiën hiá; choû yù tchê 舜有天下。孰與之?

Le ciel le lui a confié. Tiën yù tchê 天與之。

Douzième usage.

La particule Yù 與 veut dire : *aider, secourir, adjuvare, opitulari*.

EXEMPLES :

Prendre exemple sur les autres pour faire le bien. Tsü tohō jên y ouý chá 取諸人以爲善。

C'est aider les autres hommes à faire le bien. Ché yù jên ouý chán tohō 是與人爲善者也。

Treizième usage.

La particule Yü 與 veut dire : recevoir, admettre, reconnaître, accepter.

EXEMPLES :

Si un homme s'est purifié pour devenir mon disciple, je le reçois comme un homme purifié; je ne réponds pas de son passé. Jên kiě k'ý y' tsán, yü k'ý kiě y. p'ou páo k'ý ouàng y 人潔己以進。與其潔也。不保其往也。

Le philosophe dit : Le savant dont la pensée est dirigée vers le bien, mais qui rougit de porter de mauvais vêtements, de se nourrir de mauvais aliments, n'est pas encore apte à recevoir la parole de justice. Tsè yüě : Sé tohé yü tsáo eúl tohé ngó y ngó chě tohé, ou'ý tsioü yü ng'ý y 子曰士志於道而恥惡衣惡食者。未足與議也。

Quatorzième usage.

La particule Yü 與 signifie donner son approbation, son consentement, annuere, approbare.

EXEMPLES :

J'approuve Tièn. Oü yü Tièn y 吾與點也。

Le ciel et la terre approuveront ses desseins. Tién t'ý yü tohé 天地與之。

Quinzième usage.

Après le verbe auxiliaire Kò 可, la particule Yü 與 a le sens du mot pouvoir, posse, incipere.

EXEMPLES :

Il peut pratiquer la vertu. Kò yü joü t'ě 可與入德。

La femme secondaire et le maître peuvent-ils s'asseoir près l'un de l'autre? Tsüè tohoü k'ý kò yü t'óng tsáo 妾主豈可與同坐?

Sé commence à pouvoir citer le livre des vers. Sé y chě kò yü yén chě h'ý y 賜也始可與言詩已矣。

Seizième usage.

La particule Yü 與 signifie manifester, montrer à, faire connaître.

EXEMPLE :

Je n'ai fait aucun acte que je n'aie communiqué à deux ou trois d'entre vous. (Confucius.) Oü oü hín eúl p'ou yü eúl sán tsè tohé 吾而行無不與二三子者。

Dix-septième usage

La particule Yù 與 signifie *prévoir, pressentir, aller au-devant dans l'avenir.*

EXEMPLE :

Je ne cherche pas à savoir ce qu'il fera quand il m'aura quitté. Poŭ yù kŷ toŭ y 不與其退也.

Dix-huitième usage.

La particule Yù 與 signifie *attendre, expectare.*

EXEMPLE :

On lit dans le Lén yù : Les années ne nous attendent pas. Souŭ poŭ ngò yù 歲不我與.

Dix-neuvième usage.

La particule Yù 與 se traduit quelquefois par *traiter, regarder comme.*

EXEMPLE :

C'est pourquoi on ne le regarde pas, on ne le traite pas comme un ambassadeur. Koŭ poŭ yù ché 故不與使.

Vingtième usage.

La particule Yù 與 signifie *s'associer, s'unir à quelqu'un, fœderari.*

EXEMPLES :

On lit dans le Lén yù : Si je m'unis avec les compagnons de ces hommes, alors avec qui ferai-je alliance? Oŭ feŷ kŷ jên toŭ yù etŭ chouŭ yù 吾非其人之徒與而離與.

Les membres d'une conjuration portent le nom de Táng yù 黨與.

Vingt et unième usage.

La particule Yù 與 veut dire *être bien avec quelqu'un, être en bons termes avec lui.*

EXEMPLES :

Il est bien avec moi. Siāng yù ngò 相與我.

Ils se parlaient l'un à l'autre. Siāng yù yèn yuŏ 相與言曰.

Vingt-deuxième usage.

La particule Yù 與 signifie *distribuer, donner, accorder un bienfait.*

EXEMPLES :

Faire du bien à quelqu'un. Chě yù jên 施與人.

Le philosophe dit : Donnez-lui une mesure de riz. Tsè yuě yà tchō fòu 子
曰與之釜 (1).

Yuên-Sè ayant été fait gouverneur, on lui donna 900 mesures de riz; il les refusa. Yuên-Sè ouý tchō tsaf yà tchō lý kieou pě tsé 原思爲之宰與
之粟九百辭.

3° Particule Yú au 4° ton.

Vingt-troisième usage.

La particule Yú 與 (au 4° ton) signifie assister à, être présent à, prendre part à.

EXEMPLES :

Assister à la messe. Yú mý sǎ 與彌撒.

Confucius dit : Pour moi, si je n'assiste pas au sacrifice, c'est comme si je n'offrais pas le sacrifice. Oū pou yú tsý joú pou tsý 吾不與祭如不祭.

Il ne put prendre part à l'administration. Tsé pou tē yú yū kouě tchén 則
不得與于國政.

Vingt-quatrième usage.

La particule Yú 與 veut dire concerner quelqu'un, regarder une chose comme nous concernant, nous appartenant.

EXEMPLES :

Les Empereurs Chún et Yú obtinrent l'Empire; cependant ils ne s'en regardaient pas comme les maîtres. (Lén-Yù.) Chún yú tchō yeou tién hiá ý eúl pou yú yēn 舜禹之有天下也而不與焉.

Le sage se réjouit de trois choses; obtint-il le gouvernement de l'État, il ne se regarde pas comme le maître de l'Empire. Kiün tsé yeou sǎn lō eúl ouáng tién hiá pou yú tsēn yēn 君子有三樂而王天下不與存焉.

Vingt-cinquième usage.

La particule Yú 與 sert quelquefois à marquer la comparaison entre deux choses dont l'une est préférée à l'autre. La chose préférée est indiquée dans le deuxième membre de la phrase par ce mot Lin 寧, valoir mieux, être préférable à.

EXEMPLES :

En fait de rites, la parcimonie vaut mieux que la prodigalité. Lý yú ký chō ý lín kiēn 禮與其奢也寧儉.

(1) Mesure contenant cinq boisseaux et quatre picotins.

Le sage, au lieu de faire en sorte que le traitement l'emporte sur les dignitaires, préfère que les hommes soient supérieurs à leur traitement. *Kiün tsè yú k'f ché ché feoü yü jên lín ché jên feoü yü ché* 君子與其使食浮於人寧使人浮於食.

Vingt-sixième usage.

Dans quelques auteurs très-anciens, tels que le philosophe *Mö-Taë*, la particule *Yú* 與 est synonyme parfois de *Joü* 如, si conditionnel.

EXEMPLES :

Si celui qui est le chef des hommes n'est pas bienfaisant. *Yú ouý jên kiün tohë tohë poü houý* 與爲人君者之不惠.

Si quelqu'un tue un innocent, il vaut mieux qu'il fasse la faute de ne pas suivre les règles ordinaires. *Yú k'f ché poü ouý lín ché poü kün* 與其殺不辜寧失不經.

Vingt-septième usage.

La particule *Yú* 與 est souvent synonyme du verbe *Ouý* 謂, appeler, vocare; et *Yuë* 曰, dire, dicere.

EXEMPLES :

On l'appelle un quadrupède. Pourquoi cela? *Yú tohë toheoü. Hô ý* 與之獸。何也?

Les hommes du siècle ne diront pas que je puis mourir. *Ché jên poü yú lén sè* 世人不與能死.

Vingt-huitième usage.

Nous indiquons seulement pour mémoire que la particule *Yú* 與 a encore quelques significations particulières : 1° C'est un nom de famille, un *Sín* 姓. 2° C'est le nom d'un royaume, d'un personnage, d'une montagne. 3° C'est le nom d'une ville de troisième ordre. 4° C'est le nom d'une dignité chinoise.

§ 9. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE *Ý* 以.

La particule *Ý* 以 joue un des plus grands rôles entre tous les mots de cette classe. Ses différentes acceptions sont très-nombreuses, et le jeune sinologue est souvent arrêté dans ses lectures faute de connaître la signification si variée de ce mot et son influence dans le discours chinois. Nous allons donner les trente-trois principaux usages du mot *Ý* 以. Généralement *Ý* 以 se place avant le mot qu'il qualifie. Après avoir énuméré les cas où l'on place cette particule avant, nous ferons connaître ceux où elle se *postpose*. (Voir page 215.)

Premier usage.

La particule 以 以 sert à marquer le régime direct d'un verbe, c'est-à-dire l'accusatif latin. Le mot 以 以 précède presque toujours le régime. Nous avons vu ailleurs que, dans la langue *orale*, on employait souvent les mots Pà 把 et Tsiaàng 將 pour marquer le régime direct. Dans la langue *écrite*, la particule 以 以 joue le même rôle.

EXEMPLES :

Donner l'Empire à quelqu'un. Littéralement : Prendre l'Empire et le donner à quelqu'un. Ainsi dans les exemples suivants : 以 天下 與人.

Le sage conserve l'humanité dans son cœur; il y conserve aussi l'urbanité. Kiün tsò y jèn tsên sîn, y lý tsên sîn 君子以仁存心。以禮存心。

Si vous parlez de bénéfice. 以 利 說.

L'action d'enseigner aux hommes la vertu se nomme droiture de cœur. Kiaó jèn y chán ouý tohè tohóng 教人以善謂之忠。

L'action de distribuer aux hommes ses richesses se nomme bienfaisance. Fèn jèn y tsáý ouý tohè houý 分人以財謂之惠。

De tous les hommes de Tsý, il n'en est aucun qui parle d'humanité et de justice au Roi. Tsý jèn oú y jèn ngý yú ouàng yèn tohè 齊人無以人義與王者。

Faites-y planter des mûriers. Chóu tohè y sâng 樹之以桑。

Remplacer une grande victime par une petite. 以 小 易 大。

Trois fois il refusa l'Empire, et le peuple ne voyait rien de louable dans son action. Sān y tién hiá jáng, mīn oú tē eúl tohén yèn 三以天下讓。民無得而稱焉。

REMARQUE. — La particule 以 以, marque d'accusatif, se postpose quelquefois. Il sera important de ne pas perdre de vue cette observation.

EXEMPLE :

Il ne m'estime pas purifié. Poŭ ngò siaó y 不我屑以 au lieu de 以 ngò poŭ siaó.

Deuxième usage.

La particule 以 以, marquant l'ablatif, le mode ou l'instrumental, se place ordinairement *avant* son régime. Si elle est placée après, cette particule marque le résultat, l'intention.

EXEMPLES :

Permettez-moi d'emprunter une comparaison à l'art militaire. Tsán y tohán yú 請以戰喻。

Si ceux qui ont fui de cinquante pas se moquent de ceux qui ont fui de cent pas, que pensez-vous de cette conduite? Ý òù chě pou̯ siaó pě pou̯ tsě hò jòù
以五十步笑百步則何如.

Avec la nature de l'homme on fait l'humanité et la justice; avec le saule flexible, on fait une corbeille. Ý jèn sín ouý jèn ngý, ý ký lieòú ouý peý kiên
以人性爲仁義。以杞柳爲栲栳。

Tuer quelqu'un avec un bâton ou avec une épée, y a-t-il de la différence? Aucune. Chă jèn ý yèn yù tào yeòú ý hòú, ou̯ ý ý ý 殺人以廷與刀有異乎。無以異也?

Autrefois nos illustres Rois gouvernaient l'Empire *par* ou *d'après* la piété filiale. (Hiaó-Kin.) Sý tchě mfn ouáng tohě ý kiaó ché tién hiá ý 昔者明王之以孝治天下也。

Le cœur est asservi par le corps. Sín ý hín yǔ 心以形役。

Ils perdirent l'Empire par leur inhumanité. Chě tién hiá ý ý pou̯ jèn 失天下也以不仁。

Éclairez-moi par vos instructions. Mín ý kiaó ngò 明以教我。

L'homme humain s'acquiert de la considération par le bon usage de sa fortune; l'homme inhumain augmente sa fortune aux dépens de sa considération. Jèn tohě ý tsăy fá chèn; pou̯ jèn tohě ý chèn fá tsăy 仁者以財發身。不仁者以身發身。

REMARQUE. — Par euphonie, certains auteurs placent la particule Ý 以 après le mot qu'elle doit précéder.

EXEMPLES :

Par la tradition. Tohouán ý 傳以 au lieu de Ý tohouán.

Pour cela. Hò ý 何以 au lieu de Ý hò 以何.

Il joignait la nuit au jour Yè ý ký jě 夜以繼日 au lieu de Ý yè etc.

Par l'habitude la loi est passée en usage. Sý ý tohén siou̯ 習以成俗。

Troisième usage.

La particule Ý 以 signifie *pour, pro, à, ad, ut*.

EXEMPLES :

Ne soyez pas avare du jade et des perles *pour* consoler ma vieille imagination. Láy pou̯ lín tchoū yǔ ý ouý laò houáy 奈不吝珠玉以慰老懷。

Entendre une chose suffit *pour* en savoir dix. Ouén ý ý tohě chě 聞一以知十。

Mes forces suffisent *pour* soulever un poids de 3,000 livres. Oú lǐ tsiou̯ ý kià pě kiün 五力足以舉百鈞。

Rendre le bien *pour* le mal. Ý tě paó yuén 以德報怨。

Cette compassion suffit pour régner. Ché sîn tsioū ȳ ouáng ȳ 是必足以王矣.

Rendre son nom célèbre dans l'avenir pour illustrer ses parents. Yáng mîn yù hooū ché ȳ hièn foú moù 揚名於後世以顯父母.

Confucius dit : S'il m'était permis d'ajouter des années à mon âge, j'en demanderais cinquante pour étudier le Ȳ kîn. Tsē yuǎ̄ kiā̄ ngò soū nièn oū chě ȳ hiǎ̄ ȳ 子曰加我數年五十以學易.

Se retirer dans la solitude pour chercher les principes de la raison, cultiver la justice pour mettre en pratique ces mêmes principes, c'est un langage que j'ai entendu tenir; mais je n'ai pas vu d'homme agir ainsi. Yn̄ kiū̄ ȳ kieoū k̄ȳ tché; hîn ngý ȳ tá k̄ȳ taó oū ouén k̄ȳ yù ȳ; ouȳ kién k̄ȳ jèn ȳ 穆居以求其志。行義以達其道語聞其語矣。未見其人也。

Quatrième usage.

La particule Ȳ 以 veut dire *selon, juxta, secundum*.

EXEMPLES :

Ceux qu'on appelle des grands ministres servent le Prince selon la raison. Sò ouȳ tá tohén tché ȳ taó sé kiūn 所謂大臣者以道事君.

Occuper le peuple selon la saison. Ché mîn ȳ ché 使民以時.

Prendre ses repas selon le temps convenable, dépenser selon les rites. Chě tché ȳ ché, yóng tché ȳ lý 食之以時。用之以禮.

Confucius ne recherchait les fonctions que selon les rites; il ne les quittait que selon les convenances. Kòng tsè tsín ȳ lý, toúȳ ȳ ngý 孔子進以禮。退以義.

Le roi a questionné un de ses sujets; celui-ci n'a pas osé répondre selon la droiture. Ouáng ouén tohén, tohén poú kàn poú ȳ tohén toúȳ 王問臣。臣不敢不以正對.

Servir ses parents selon les rites durant leur vie; les ensevelir selon les rites après leur mort; sacrifier pour eux selon les rites : voilà la piété filiale. Sèn sé tché ȳ lý; sè sāng tché ȳ lý; tsý tohē ȳ lý kò ouȳ hiaó ȳ 生事之以禮。死葬之以禮。祭之以禮可謂孝矣.

Cinquième usage.

La particule Ȳ 以 a souvent la signification directe du verbe Yóng 用, employer, uti, adhibere. Quelquefois, par position, elle a le sens passif : être employé.

EXEMPLES :

Il ne m'emploie pas; il ne me donne pas de fonction. Oū oū ȳ ȳ 毋吾以也.

Agir avec droiture, c'est-à-dire en employant la... Hn̄i ȳ tohóng 行以忠.
Le sage emploie ses talents à rassembler des amis; et les amis, à l'aider dans la pratique de l'humanité. Kiün tsè ȳ ouèn houȳ yeoù, ȳ yeoù fòu jèn 君子以文會友。以友輔仁.

Honorer ses parents en employant les rites propres aux Empereurs. Sé k̄y sièn ȳ tièn tsè tohē l̄y 祀其先以天子之禮.

Ouèn-Ouàng se servit des bras du peuple pour construire sa tour et pour creuser son étang. Ouèn-Ouàng ȳ m̄n l̄y ouȳ t̄y ouȳ tohō 文王以民力為臺為沼.

Il n'emploie pas de char de guerre. Poŭ ȳ p̄n tohēy 不以兵車.

Si vous n'employez pas le compas et la règle, vous ne pouvez faire des objets ronds et carrés. Poŭ ȳ kouȳ kiù, poŭ lèn tchén fāng yuèn 不以規矩。不能成方員.

Faites en sorte que les Grands Officiers ne se plaignent pas de n'être pas employés. Poŭ chē tá tohén yuèn hoŭ poŭ ȳ 不使大臣怨乎不以.

Comment celui qui n'a qu'une vertu s'en servirait-il pour mépriser celui qui en a deux? Oū tē yeoù k̄y ȳ, ȳ m̄n k̄y ehl̄ tsaȳ 惡得有一。以慢其二哉?

Sixième usage.

La particule Ȳ 以 est fréquemment employée pour le mot Ouȳ 謂, juger, penser, dire, être de l'avis de, existimare, reputare, habere pro.

EXEMPLES :

Dans mon cœur, je trouvais encore que c'était trop vite. Yū tsè s̄in yeoù ȳ ouȳ sioū 於子心猶以為速.

Moi fugitif, je n'estime rien de précieux si ce n'est la bonté et la piété filiale. Ouàng jèn oū ȳ ouȳ paó jèn ts̄in ȳ ouȳ paó 亡人無以為寶仁親以為寶.

Le peuple le trouvait trop petit. M̄n yeoù ȳ ouȳ siaò ȳ 民猶以為小也.

Le sage, par une parole, est considéré comme éclairé; par un mot, il est réputé comme ne sachant rien. Kiün tsè ȳ yèn ȳ ouȳ tohē, ȳ yèn ȳ ouȳ poŭ tohē 君子一言以為知。一言以為不知.

Ne regarde-t-on pas cela comme excessif? Poŭ ȳ t̄y hoŭ 不以泰乎?

Oŭ ne regarde pas cela comme excessif. Poŭ ȳ ouȳ t̄y 不以為泰.

Il n'estime pas cela honteux. Poŭ ȳ ouȳ tohē 不以為恥.

De tous les lettrés du royaume de Tsŷ, je regarde certainement Tohóng-Tsè comme le plus grand. Yū Tsŷ kouŭ tohē sé, oū p̄ȳ ȳ Tohóng-Tsè ouȳ tohén p̄ȳ yèn 於齊國之士。吾必以仲子為臣辯焉 (1).

(1) Littéralement : comme le plus grand doigt de la main.

Tsǎng-Sên dit que la chose est difficile. Tsǎng-Sên y lán 臧孫以難.

O Roi, qui pensez-vous devoir être vainqueur? Tsǎ ouáng y ouý choú chên

則王以爲孰勝?

Septième usage.

La particule Y 以 a la signification d'*avoir, posséder, habere.*

EXEMPLES :

Celui qui, possédant un grand État, protège les petits, se conduit selon la raison céleste. Y tá sé siào tchě lǒ tién tchě y 以大事小者樂天者也.

Il n'y a qu'un Prince humain qui, en possédant un grand État, puisse être utile aux petits. Ouý jèn tchě ouý nèn y tá sé siào 惟仁者爲能以大事小.

Ceux-là ont leurs richesses; j'ai ma justice; ceux-là ont leur noblesse; moi, j'ai ma justice. Pý y ký foú, ngò y oú jèn; pý y ký tsǎ, ngò y oú ngý 被以其富。我以吾仁。被以其爵我以吾義.

Ouèn-Ouáng eut Ouáng-Ký pour père et Oú-Ouáng fut son fils. Ouèn-Ouáng y ký ouý foá, y Oú-Ouáng ouý tsè 文王以季爲父。以武王爲子.

Huitième usage.

La particule Y 以 précédant un mot qui marque une époque, une date, veut dire *dans, in, intrá.*

EXEMPLES :

Dans une année de disette, il a bâti une ville. Y hióng nién tsáo y y 以兇年造邑也.

Ceux qui sont jeunes et forts, dans leurs jours de loisirs, cultiveront en eux la piété filiale. Tchouáng tchě y hiá jě sieou ký hiao 壯者以暇日修其孝.

Neuvième usage.

La particule Y 以 veut dire *avec, cum, ensemble, uná, simul.*

EXEMPLES :

Ils ne sont plus amis ensemble. (Chě-Kín.) Poú sý y keou 不婚以穀.

Le Prince dit : Goûtez le repos avec moi. Kiün yuě y oú ngán 君曰以吾安.

Est-ce que Yǒ (nom d'homme) s'élève et s'abaisse avec le royaume de Sóng? Yǒ chě ký y Sóng chên kiáng hoú 樂氏其以宗升降乎.

Il pensait qu'en habitant avec des paysans, c'était comme s'il se fût assis

dans la boue ou sur du charbon avec sa robe de cour et son bonnet de cérémonie. Sē yù hiāng jèn tohōf jōū ȳ tohāō ȳ tohāō kouān tsò yū toū tǎn ȳ 思
與鄉人處如以朝衣朝冠坐於塗炭也。

Yáo et Chún ont gouverné l'Empire avec humanité. Yáo Chún sē tiēn hiá ȳ jèn 堯舜帥天下以仁。

Dixième usage.

La particule Ȳ 以 signifie *parce que, quia, eo quod*.

EXEMPLES :

Parce qu'il n'a pas instruit son peuple à combattre, il a été vaincu. Ȳ k'ý poū kiaó k'ý mǎn tohán 以其不教其民戰。

Parce que Yeoù-Jō ressemblait au saint homme. Ȳ Yeoù jō tohē sé chén jèn 以有若似聖人。

Pě-Kōng gémit parce qu'il y avait un ordre impérial. Pě-Kōng tǎn s'ý ȳ ouy yeoù mǎn 白公歎息以為有命。

Parce que ces beaux arbres étaient sur les confins du grand Royaume, la hache et la serpe les ont atteints. Ȳ k'ý lín yū tá kouē ȳ kou k'ín kō tohē 以其郊於大國也斧斤代之。

Onzième usage.

La particule Ȳ 以 devant un substantif ou un adjectif en fait souvent comme un participes présent.

EXEMPLES :

Étant Prince, fuir devant un sujet, cela est honteux. Ȳ kiūn p'ý tohēn jōū ȳ 以君辟臣辱也。

Celui qui, étant sage, ne servait pas les hommes vicieux, celui-là était Pě-Ȳ. Poū ȳ hiēn sé, poū siaó tohē Pě-Ȳ ȳ 不以賢事不肖者伯夷也。

Douzième usage.

La particule Ȳ 以 veut dire *pouvoir, posse*.

EXEMPLES :

Si vous faites tous vos efforts, vous pouvez aussi renouveler votre Royaume. Tsè l'ý hín tohē, ȳ ȳ s'ín tsè tohē kouē 子力行之。亦以新子之國。

Il ne peut être attelé à mon char. Poū ȳ foū siāng 不以服箱。

Si l'on ne connaît pas la valeur des paroles, on ne peut non plus connaître les hommes. Poū tohē yēn oū ȳ tohē jèn ȳ 不知言無以知人也。

Houȳ entend une partie d'une chose, il peut en savoir de suite les dix autres

parties; moi, Sè, j'entends une partie, je ne puis en comprendre que deux.
 Houy y ouén y y tohè chě; Sè y ouén y y tohè ehl 回也聞一以知十。
 賜也聞一以知二。

Treizième usage.

La particule Y 以 a le sens du mot Kǐ 及, *regarder, concerner, attinere, spectare*, ou celui de Kān 干.

EXEMPLES :

Si je commets un crime, cela ne regarde pas mon peuple. Yá y jèn yeoù
 tsouy, oá y ouán foū 余一人有罪。無以萬夫。

S'il fait marcher ses troupes, à la fin il sera battu: cela atteindra le Prince
 du royaume. Hín sē tohóng yeoù tá paý y kǐ kouě kiān 行師終有大敗
 以其國君。

L'Empereur regarde cela comme ne le concernant pas. Oá y ouán fāng 無
 以萬方。

Quatorzième usage.

La particule Y 以 veut dire *jusque, usque ad*.

EXEMPLES :

Depuis qu'il existe des hommes jusqu'à nos jours. Tsè yeoù sēn mīn y laý
 ouý yeoù kōng tsè y 自有生民以來末有孔子以。

Depuis la dynastie des Hán jusqu'à... Tsè Hán y laý 自漢以來。

Depuis qu'il y a un ciel, une terre, des hommes, jusqu'à... Tsè yeoù tiēn tǐ
 jèn mīn y laý 自有天地人民以來。

Depuis le Prince jusqu'au plus obscur sujet. Tsè tiēn tsè y tohé yū chōū jèn
 自天子以至於庶人。

Quinzième usage.

La particule Y 以 veut dire *offrir, donner*.

EXEMPLES :

Au voyageur on offre nécessairement des présents. Hín tohě pǐ y tsin 行
 者必以贖。

Ne le lui donnez pas. Oá y yà tchē 無以與之。

Seizième usage.

La particule Y 以 veut dire *la cause, le motif, la raison pour laquelle*.

EXEMPLE :

Pourquoi tarde-t-il à venir? Certainement il y a un motif. Hó kǐ kiéou y.
 pǐ yeoù y 何其久也。必有以。

Dix-septième usage.

La particule 以 以 signifie *quand, lorsque, quandò, cism, et.*

EXEMPLE :

Quand je considère Confucius, je le trouve plus sage que Yao et Chün. 以 以 yá kouān yū foū tsè hién yū Yao Chün yuèn 以 以 予 觀 於 夫 子 。 賢 於 堯 舜 遠 矣 。

Dix-huitième usage.

La particule 以 以 veut dire *quoique, quavis, licet.*

EXEMPLE :

Quoique je sois plus âgé que vous d'un jour. 以 以 oū 以 以 lě tohàng hoū èūl 以 以 吾 一 日 長 乎 爾 。

Dix-neuvième usage.

La particule 以 以 veut dire *sous le rapport de, quoad, en tant que.*

EXEMPLE :

Sous le rapport de la vertu, vous me servez. 以 以 tē tsé yū sé ngò tohō 以 以 德 則 予 事 我 者 也 。

Vingtième usage.

La particule 以 以 a quelquefois le sens de la conjonction *et, Etīl 而.*

EXEMPLES :

Le ciel envoie avec force le tonnerre, les éclairs et le vent. (Chou-Kin.) 以 以 tién tá louy chên 以 以 fōng 天 天 雷 電 以 以 風 。

Les barbares de l'Occident sont nombreux et injustes. 以 以 Jōng tohóng 以 以 oū ngý 戎 衆 以 以 無 義 。

Tous les hommes de ce jour recherchent avec ardeur la réputation et les places. 以 以 Fān kīn tohō jēn kǐ mīn 以 以 kouān 凡 今 之 人 急 名 以 以 官 。

Vingt et unième usage.

La particule 以 以 se trouve avoir le sens de *ou, ou bien, vel, vel etiam.*

EXEMPLE :

Cette année, les troupes qui sont en marche doivent vaincre ou mourir. 以 以 Tsé nién hīn sé tāng kě 以 以 pōū 此 年 行 師 當 克 以 以 不 。

Vingt-deuxième usage.

La particule 以 以 veut dire à cause de, parce que, quia, propter quod.

EXEMPLE :

Le sage ne nuit pas aux autres à cause des terres propres à la culture des grains. (Mencius.) Kiün tsè pòü y k' sò y yàng jèn tohě hay jèn 君子不以其所以養人者害人.

Vingt-troisième usage.

La particule 以 以 indique quelquefois la manière, le mode de faire une chose.

EXEMPLE :

S'il pensait avoir été insulté par quelqu'un de l'épaisseur d'un cheveu. Sě y y hão tsó yū jèn 思以一毫挫於人.

Vingt-quatrième usage.

La particule 以 以 a le sens de afin que, pour, ut, ad, pro.

EXEMPLES :

Le lendemain il se rendit à Tsoū pour en référer à Móng-Tsè. Mìn jě tchě Tsoū y k' Móng-Tsè 明日之鄒以告孟子.

Ils ne peuvent labourer leurs terres pour nourrir leurs parents. Pòü tě kěn joŭ y yàng k' fou mòu 不得耕以耨養其父母.

Le sage est dans la voie propre à attendre l'ordre céleste. Kiün tsè kiū y y sé mìn 君子居易以俟命.

Vingt-cinquième usage.

La particule 以 以 veut dire faire, agere.

EXEMPLE :

Examinez les actions d'un homme. Ché k' sò y 視其所以.

Vingt-sixième usage.

Le mot 以 以 veut dire placer, mettre, ponere, collocare.

EXEMPLE :

Placer une lune intercalaire. Y juén yuě 以閏月.

Vingt-septième usage.

Le mot 以 以 veut dire faire en sorte que, facere ut.

EXEMPLE :

Précédemment je voulais faire en sorte que le roi de Tsŷ servit l'Empereur.
Hiáng yoŷ ÿ Tsŷ sé ouáng 向欲以齊事王。

Vingt-huitième usage.

La particule 以 以 veut dire *ressembler à...*, *similis esse*.

EXEMPLE :

Kŷ-Tsè lui ressemble. Kŷ-Tsè ÿ tohē 箕子以之。

Vingt-neuvième usage.

La particule 以 以 veut dire quelquefois *devenir, être, fieri*.

EXEMPLE :

S'il ne savait pas que le roi ne pouvait devenir un autre Tchên-Tāng ou un autre Quên-Ouáng, il n'avait pas de sagacité. Poŷ chē Ouáng tohē poŷ kò ÿ ouŷ Tāng où tsě ché poŷ mŷ ÿ 不識王之不可以爲湯武則是不明也。

Trentième usage.

La particule 以 以 sert à faire une classe d'adverbes.

EXEMPLES :

Au-dessus. 以 cháng 以上。

Au-dessous. 以 hiá 以下。

Au-dessus des hommes médiocres. Tohōng jên ÿ cháng 中人以上。

Au-dessus de la poitrine. Hiōng ÿ cháng 胸以上。

Après cela. Tsé ÿ heoú 此以後。

Il dit plus bas. Yuě ÿ hiá 曰以下。

Toute pluie qui dure trois jours et plus se nomme lŷn. Fán yà tsé sán jě ÿ ouáng ouŷ lŷn 凡雨自三日以往爲霖。

Trente et unième usage.

La particule 以 以 veut dire *servir à, servir de, inservire ad.*

EXEMPLE :

C'est pourquoi les Princes ont en eux une grande règle de conduite; la sincérité et la fidélité servent à l'acquérir; l'orgueil et la violence la font perdre. Ché koú kiün tsè yeoú tá taó, pŷ tohōng sŷn ÿ tē tohē; kiāo tsŷ ÿ chē tohē 是故君子有大道。必忠信以得之。驕泰以失之。

Trente-deuxième usage.

La particule 以 se joint à quelques autres mots pour faire des locutions particulières. Elle se joint surtout au mot 所, *qui, que* (voir plus bas, page 233), et aux mots suivants :

1° 以 joint à 何 ou 可 et signifie *comment? quel? pourquoi? en quoi?*

EXEMPLES :

Quelle différence y a-t-il? Hô y piě hoâ 何以別乎?

Pourquoi le ciel nous blâmerait-il? Tiên hô y tsě 天何以刺?

Comment saurais-je que les choses sont ainsi? Hô y tohē ky jân y 何以知其然耶?

Pourquoi parle-t-il ainsi? Hô y yēn tohē 何以言之?

D'où pourrais-je savoir cela? Hô tsioü y tohē tohē 何足以知之?

Celui qui veut connaître l'homme parviendra par cette connaissance à celle du ciel. Sē tohē jēn pōü kò y pōü tohē tiēn 思知人不可以不知天.

En quoi diffère-t-il du royaume de Tsoü qui veut attaquer celui de Tsoü? Hô y yâ Tsoü ty Tsoü tsay 何以異於芻敵楚哉.

Peut-on encore les appeler beaux? Kò y ouy mey hoâ 可以爲美乎?

2° 以 avec 無 et 已. — Cette expression est très-énergique et ne peut se traduire que par une périphrase.

EXEMPLES :

Si vous me pressez encore plus, quand parlerons-nous de l'art de régner? Oâ y tsě ouâng hoâ 無以則王乎?

Si vous voulez absolument savoir ce que je pense, eh bien! je le dirai : il ne vous reste qu'à... Oâ y tsě yeou y yēn 無以則有一焉.

Si l'on ne connaît pas la valeur des paroles, on ne connaît pas les hommes. Pōü tohē yēn oâ y tohē jēn y 不知言無以知人也.

3° Ché y 是以, *c'est pourquoi, de là vient que.*

EXEMPLES :

C'est pourquoi je ne suis pas allé le voir. Ché y pōü ouâng kién y 是以不往見也.

C'est pour ce motif que, dans la suite des siècles, leurs actes n'ont pas été transmis. Ché y heou ché pōü tohounán 是以後世不傳.

4° Leäng y 真以 est employé dans le même sens que le mot précédent.

Trente-troisième usage.

De la particule 以 *postposée.*

La langue chinoise, tantôt par euphonie, tantôt par élégance, fait un usage fréquent des postpositions. Le génie de nos langues européennes ne nous habitue pas à ces tournures de phrases. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les expressions suivantes, dans lesquelles le mot 以, non-seulement se postpose, mais est souvent séparé du mot qu'il accompagne par plusieurs autres mots.

1° La particule 以 *simplement postposée.*

EXEMPLES :

Pourquoi? Hó y' 何以? au lieu de 以 hó 以何?

C'est pourquoi. Ché y' 是以 au lieu de 以 ché 以是.

Le peuple devient de jour en jour plus malheureux. Mìn jě y' pín 民日以病.

Je désire que vous m'instruisiez clairement. Yuén mìn y' kiaó ngò 願明以教我.

Sa vertu grandit de jour en jour. Tě jě y' chèn 德日以盛.

2° Le mot 以, *après deux caractères* qu'il devrait, en règle ordinaire, précéder.

EXEMPLES :

Par orgueil et par vanité, il perd la sagesse. (Tá-Hiǒ.) Kiaó tǎy y' ohě tchē 驕泰以失之.

Le sage atteint (sa voie) par la droiture et par la fidélité. (Tá-Hiǒ.) Tchōng sìn y' tě tchē 忠信以得之.

Instruire les hommes avec douceur et bonté. Kouān jeoū y' kiaó jèn 實柔以教人.

3° Le mot 以 *après trois caractères.*

EXEMPLES :

En risquant sa vie, on compromet celle de ses parents. K'y k'y ohēn y' k'y k'y tǎn 忘其身以及其親.

Parce qu'on a une qualité, comment peut-on pour cela mépriser ceux qui en ont deux? Oū tě yeoū k'y y' y' mán k'y eūl tsay 惡得有一以慢其二哉?

4° Le mot 以 après quatre caractères.

EXEMPLES :

Maintenant j'ai neuf pieds quatre pouces de haut. Kin ngò kioè tchě sé tsên y tohàng 今我九尺四寸以長.

Ayant conquis ce royaume, ils s'en allèrent. Tě ky kouě kiā y ouàng y 得其國家以往也.

5° Le mot 以 après six caractères.

EXEMPLES :

Parce que nous n'avons pas suivi vos avis, nous avons été réduits à cela. Oū pōū tsōng tsè tohē yēn y tohé tsé hoū 吾不從子之言以至此乎.

Confucius a obtenu cela par la bonté, la douceur, le respect, la modération et l'humilité. Fou tsè ouēn léang kōng kián jáng y tō tohē 夫子溫良恭儉讓以得之.

§ 10. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Yū 於.

La particule Yū 於 a des usages moins étendus que la particule précédente. Dans plusieurs acceptions, elle se confond avec la particule Yū 于, c'est-à-dire qu'on les emploie indifféremment l'une pour l'autre. La particule Yū 於 mérite également une étude spéciale de la part de nos lecteurs.

Premier usage.

La particule Yū 於 est quelquefois particule *initiale*. Elle est alors purement *euphonique*.

EXEMPLE :

Les troupes de Yuě entrèrent dans le royaume de Oū. Yū Yuě jōū Oū 於越入吳.

Deuxième usage.

La particule Yū 於 sert à marquer le régime direct du verbe ou l'accusatif latin. C'est un des principaux rôles de ce mot.

EXEMPLES :

Réjouir ses parents. Yuě yū tsān 悅於親.

Épuiser le cœur de l'homme. Tsín yū jēn sīn 盡於人心.

Suivre le Roi. Tsōng yū ouàng 從於王.

N'oser mépriser personne. Pōū kàn oú yū jēn 不敢惡於人.

Si j'obtenais de voir le Roi de Tsoū. Tě kián yū Tsoū kiān 得見於鄒君.

Quand les grands vassaux visitent l'Empereur. Tohoū heoù tohāo yū tiēn
tsè 諸侯朝於天子。

Depuis qu'il existe des hommes, il n'y en a pas qui ait surpassé Confucius.
Tsé sēn mīn y laŷ ouŷ yeoù ohēn yū kōng tsè y 自生民以來未有盛
於孔子也。

Dès qu'une chose est mauvaise, un fils ne peut se dispenser d'en reprendre
son père. Tāng poŷ ngŷ tsě tsè poŷ kò y poŷ tsēn yū foú 當不義則子
不可以不爭於父。

REMARQUE. — Il arrive que le régime direct du verbe en est séparé par plu-
sieurs mots au cas du génitif. Mais ce cas n'est point commun.

EXEMPLE :

Dans le livre des vers, on apprend en grand nombre les noms des oiseaux,
des quadrupèdes, des plantes et des arbres. Chē tō tohē yū niào toheoù tsaō
moŷ tohē mīn 詩多識於鳥獸草木之名。

Troisième usage.

La particule Yū 於 sert également à marquer le régime indirect de diffé-
rentes espèces de verbes.

EXEMPLES :

Ne pas se conformer à la vertu. Poŷ chuén yū tē 不順於德。

Ce que vous ne désirez pas qu'on vous fasse, ne le faites pas aux autres.
Kŷ sò poŷ yoŷ oŷ chē yū jēn 已所不欲勿施於人。

Ce en quoi il diffèrait des hommes rustiques des montagnes profondes, était
bien peu de chose. Kŷ sò y y yū ohēn chān tohē yè jēn tohē kŷ hŷ 其所
以異於深山之野人者幾希。

Si vous savez cela, ô Roi, n'espérez pas voir la population de votre Royaume
s'accroître de celles des Royaumes voisins. Ouāng joŷ tohē tsé, tsě oŷ ouāng
mīn tohē tō yū līn kouē y 王如知此。則無望民之多於鄰國也。

Cela diffère-t-il de celui qui, ayant percé et tué quelqu'un de son glaive,
dirait : *Ce n'est pas moi, c'est mon épée?* Ché hò y yū tsě jēn eŷl chā tohē yuō
foŷ ngò y pīn y 是何異於刺人而殺之曰非我也兵也。

Ne pas s'écarter durant trois ans de la route tracée par ses parents, voilà la
piété filiale. Sān niēn oŷ kay yū foú tohē taó kò ouŷ hiaó y 三年無改於
父之道可謂孝矣。

De ces trois choses, laquelle faut-il écarter de préférence? Yū sé sān tohē
hò siēn tieou 於斯三者何先丟?

Quatrième usage.

La particule Yū 於 indique la forme passive des verbes dans un grand nombre de cas. La construction de la phrase chinoise indique qu'il faut traduire au passif les verbes chinois.

EXEMPLES :

Ceci n'est pas lu dans les livres. *Hoc in libris non reperitur.* Poŭ kién yū kīn
不見於經.

Le sage possède les choses, mais il n'est pas sous leur joug. *Sapiens res possidet, non rebus possidetur.* Kiūn tsè yeò ō feŷ yeò yū ō 君子有物非
有於物.

Ceux qui gouvernent sont nourris par leurs subordonnés. Chè jên tohě chě
yū jên 治人者食於人.

A l'âge de trois ans, nous sommes chéris par nos parents. Yeò sán niēn
tohě gaf yū foá moù 有三年之愛於父母. (Lén-Yù.)

Cinquième usage.

La particule Yū 於, dans une foule de cas, sert à marquer le lieu où une chose se fait.

EXEMPLES :

Le Roi était assis dans la salle d'audience. Onāng tsó yū tǎng cháng 王
坐於堂上.

Un jour qu'il était dans la ville de Pin-ló. Tohoŷ yū Pin-ló 處於平陸.
Je suppose un homme en ce lieu. Yeò jên yū tsé 有人於此.

Dans tout l'Empire. Yū tiēn hiá 於天下.

Il se tenait dans la salle orientale. Lý yū tōng tǎng 立於東堂.

Móng-Tsè alla au-devant de lui dans le pays de Chě-kieō. Móng-Tsè yú yū
Chě-kieō 孟子遇於石丘.

Il publia un décret dans tout le Royaume. Tá kiáy yū kouě 大戒於國.

L'oiseau jaune fixe sa demeure dans le creux des montagnes. En fixant là
sa demeure. Houāng niào tohě yū kieō yū. Yū tohě 黃鳥止于丘隅。
於止.

Sixième usage.

La particule Yū 於 marque ou désigne l'instrument avec lequel on fait quelque chose.

EXEMPLE :

Ceux qui gouvernent les hommes sont nourris par eux. Chè jên tohě chě
yū jên 治人者食於人.

Septième usage.

La particule Yū 於 signifie *dans, à, au, in, intrā.*

EXEMPLES :

Demeurer ferme dans le bien. Tché yū tché chán 止於至善.

Demeurer ferme dans la charité. Tehé yū jên 止於仁.

Mourir dans la droite voie. Sè yū tao loú 死於道路.

Rendre son nom illustre dans les siècles futurs. Yàng mìn yū heou' ché 揚名於後世.

Avancer dans la vertu. Tsín yū tǐ 進於德.

Avancer dans les rites. Tsín yū lǐ 進於禮.

L'histoire rapporte cela. Tournez : dans l'histoire on lit. Yū tohouán yeou' tohē 於傳有之.

Depuis l'Empereur jusqu'au dernier des sujets. Tsé tién tsè tché yū choú jên 自天子至於庶人.

Ce que vous détestez dans ceux qui sont à votre droite, ne le faites pas à ceux qui sont à votre gauche. Sò ou' yū yeou' ou' y' kiaō yū tsó 所惡於右毋以交於左.

Dans mes paroles, il n'y a rien dont il ne se réjouisse. Yū ou' yên ou' sò pou' yuē 於吾言無所不悅.

REMARQUE. — La particule Yū 於 signifiant *dans, à*, se postpose assez souvent par élégance.

EXEMPLES :

Se mettre en colère à la maison et le laisser voir au marché. Oú yū loú, ché yū sǐ 室於怒。市於色.

Si l'on regarde dans l'eau comme dans un miroir, on voit son propre corps; si l'on regarde dans le peuple comme dans un miroir, on reconnaît s'il est bien ou mal gouverné. Jên ou' chou' yū kién, káng yū mìn kién 人無水於監。當於民監.

Si, dans le début, vous traitez le peuple avec bonté, quelle difficulté aurez-vous pour conquérir le pays? Joú eál lèn mìn, toú yū hô yeou' 入而能民土於何有. — Au lieu de Hô yeou' yū.

Huitième usage.

La particule Yū 於 signifie *pour, pro, en faveur de, relativement à, en ce qui concerne, quant à, relatif ad, quod attinet, quoad.*

EXEMPLES :

C'est à moi à faire ses funérailles. Yū ngò pǐn 於我殯.

La piété filiale nous impose des devoirs, d'abord envers nos proches, ensuite envers le Prince et envers nous-mêmes. Foū kiaó ché yū sé tsūn, tohōng yū sé kiūn, tohōng yū lý chēn 夫孝始於事親。中於事君。終於立身。

Pour toi, serais-tu content? Yū joū gān hoū 於汝安乎?

Pour moi, je n'en fais pas plus de cas que de la nuée chassée par le vent. Yū ngò joū feoū yān 於我如浮雲。

Le médecin quand il s'agit de maladie. Foū y tohō tohō yū pín y 夫醫者之於病也。

Pour moi, en ce qui concerne mon Royaume. Kouà jēn tohō yū kouě y 寡人之於國也。

Quant aux animaux, si le sage les a vus vivants, il ne peut supporter de les voir mourir; s'il a entendu leurs cris d'agonie, il ne peut manger leur chair après qu'on les a tués. Kiūn tsè yū kīn cheoú y kién k'ý sēn pōū jén kién k'ý sè, onén k'ý chēn pōū jén chē k'ý joū 君子於禽獸也其見生不忍見其死。聞其聲不忽食其肉。

Il n'y a pas d'utilité pour un Royaume. Oū y yū kouě y 無益於國也。

Pour répondre, quelle difficulté y a-t-il? Yū tǎ ché y hô yeoà 於答是也何有?

Quant à Yū, à quoi bon le reprendre? Yū yū y hô tohoū 於予與何誅?

Neuvième usage.

La particule Yū 於, après un adjectif, en fait un comparatif; elle signifie alors *plus que, davantage, sur, plus quàm, eò magis.*

EXEMPLES :

Plus riche que moi. Foū yū ngò 富於我。

L'or est plus pesant que la plume. Kīn tohōng yū yà y 金重於羽者。

Plus sage que les Empereurs Yaó et Chún. Hién yū Yaó Chún 賢於堯舜。

Pour enseigner au peuple l'affection envers les parents, nul moyen aussi aimable que la piété filiale. Kiaó mīn tsūn gay mò chán yū hiao 教民親愛莫善於孝。

Est-ce que la vertu du saint homme n'enchérit pas sur la piété filiale? Chén jén tohō tǎ oū y kiā yū kiaó hoū 聖人之德無以加於孝乎?

Que peut ajouter la vertu du saint à cette piété filiale? Hō y kiā yū hiao hoū 何以加於孝乎?

Dixième usage.

La particule Yū 於 veut dire *à cause de, en vue de, propter, spectato quod.*

EXEMPLE :

Se réjouir en vue du gain. Yuě yū lý 悅於利.

Onzième usage.

La particule Yū 於 a le sens du mot Joŭ 如, *comme, sicut.*

EXEMPLES :

Le Prince est en danger comme des œufs entassés; il n'aura pas la longévité comme de l'insecte éphémère. Kiün ouý yū louý louán eül poŭ cheóu yū toháo sēn 君危於累卵而不壽於朝生.

Maintenant on peut voir que les hommes de l'antiquité. Yū kīn kò kién koué jēn 於今可見古人.

Douzième usage.

La particule Yū 於 signifie *envers, en face de, ergà, coràm, in facie.*

EXEMPLE :

N'avoir à rougir ni en face du ciel ni en face des hommes. Niàng poŭ kouý yū tiēn, foà poŭ ouý yū jēn 仰不愧於天。俯不惟於人.

Treizième usage.

La particule Yū 於 a le sens du mot Tsay 在, *être dans, se trouver dans un lieu.*

EXEMPLES :

S'il se trouve au dehors, on le nomme Kōng; s'il est dans le Royaume, on le nomme Duc. Yū ouay yuě kōng, yū kouě yuě kiün 於外曰公。於國曰君.

En fixant là sa demeure, (l'oiseau) prouve qu'il connaît sa destination. Yū tohè tohē ky' sò tohé 於止知其所止.

Quatorzième usage.

La particule Yū 於 a le sens du mot Ouy 爲, *être, faire, devenir.*

EXEMPLES :

Quand les brigands se furent retirés, il revint. Peut-être cela n'était pas convenable. Tsě touý tsě fàn, tay yū poŭ kò 賊退則反。殆於不可.

L'enseignement d'un Prince est la piété filiale. Kiün tsè tohē kiaó y' hiaó y' 君子之教以孝也.

C'est ainsi qu'il devint le grand Chún hoà. Ky' sé y' ouý Chún hoà 其斯以爲舜乎.

Quinzième usage.

La particule Yū 於 signifie avec, ensemble, cum, unà, simul.

EXEMPLES :

Si le philosophe se trouvait à table avec une personne en deuil, il ne pouvait manger. Tsè chě yū yeoù sāng tchè tohè ouý ohāng paò y 子食於有喪者之未嘗飽也.

Dans le principe de mes relations avec les hommes, j'écoutais leurs paroles et je croyais que leurs actes étaient conformes à ces paroles; maintenant, dans mes rapports avec les hommes, j'écoute leurs paroles, mais j'examine, avant tout, leurs actions. Tsè yuě chě où yū jèn y tñ kŷ yèn eùl sín kŷ hín, hín où yū jèn y tñ kŷ yèn eùl kouán kŷ hín 子曰始吾於人也聽其言而信其行。今吾於人也聽其言而觀其行.

Kŷ-Ché est sur le point d'avoir un démêlé avec Tohouān-Yâ. Kŷ-Chè tsiàng yeoù sé yū Tohouān-Yâ 季氏將有事於顔與.

Seizième usage.

La particule Yū 於 n'est souvent qu'un mot auxiliaire qui donne de la grâce au discours.

EXEMPLE :

Le peuple aux cheveux noirs, ayant changé, a vécu aussitôt en bonne harmonie. Lý mǎn yū pién chě yōng 黍民於變時雍.

Dix-septième usage.

La particule Yū 於, jointe à d'autres mots, fait les locutions suivantes :

1° Yū 於 avec Ché 是, alors, dès ce moment.

EXEMPLES :

Dès lors il commença à réformer sa vie. Yū ché chě hín 於是始興.

Quelle difficulté trouvez-vous à régner? Yū ouáng hō yeoù 於王何有?

Le philosophe se livrait alors à la douleur et il ne pouvait chanter. Tsè yū chě yuě kou pou kō 子於是日哭不歌.

2° Yū 於 avec le mot Hoú 乎, placés au commencement d'une phrase, marque l'admiration, le désir. C'est une exclamation.

EXEMPLE :

Hélas! les anciens Rois. Yū hoú tsíh ouáng 於乎前王.

3° La particule Yū 於, dans le corps d'une phrase, se prononce Oū et marque l'admiration.

EXEMPLES :

Ouèn-Ouâng est en haut, oh! qu'il brille au ciel! Ouèn-Ouâng tsay cháng
oū tcháo yū tiên 文王在上於昭于天.

Oh! que la mémoire des anciens Rois est restée vivante! dit le livre des vers. Chē yân oū hoū tsiên ouâng pōū k'ý 詩云於虞前王不忘.

4° Kiên yū 間於 veut dire être situé entre.

EXEMPLE :

Mon Royaume est situé entre les Royaumes de Tsý et de Tsoū. Kiên yū Tsý
Tsoū 間於齊楚.

5° Oū kiên yū 無間於, ne pas différer de.

6° Tay yū 殆於.

EXEMPLE :

Peut-être que cela ne convient pas. Tay yū pōū kò 殆於不可.

7° Yū tchē heou 於之後 avec quelques mots insérés entre Yū
et Tchē heou

EXEMPLES :

Après les dynasties des Tsin, Tsý, Leàng, Souý et Tāng. Yū Tsin Tsý Leàng
Souý Tāng tchē heou 於晉齊梁隋唐之後.

Après avoir agi. Yū hín tchē heou 於行之後.

§ 11. MONOGRAPHIE DE LA PARTICULE Ouy 爲.

Le mot chinois Ouy 爲 a des acceptions variées qui reviennent fréquemment. Comme construction, ce mot n'offre pas les difficultés que présentent certaines particules. Après avoir lu attentivement cette monographie du mot Ouy 爲, nos lecteurs n'éprouveront aucun embarras à le comprendre et à le traduire.

1° Du mot Ouy 爲 (au deuxième ton).

Premier usage.

Le mot Ouy 爲 signifie être, dans le sens du verbe substantif Ché 是 qu'il remplace souvent (voir tome 1^{er}, page 141).

EXEMPLES :

Comment peut-il être regardé comme père-mère du peuple? Oū tsay k'ý
ouy mín fou moū y 惡在其爲民父母也?

C'est une véritable fosse de mort au sein même de l'Empire. Ouŷ tsañ yò kouë tohông 爲阱於國中.

Vous devez gouverner comme étant le père et la mère du peuple. Ouŷ mín fou mòu hín tohén 爲民父母行政.

Lorsque l'on parle d'une personne, on emploie, en chinois, les mots :

Ouŷ jên 爲人.

EXEMPLES :

C'était un homme orné de brillantes qualités. Kŷ ouŷ jên yò tò tsáŷ tò nèn 其爲人也多才多能.

C'était un homme qui avait des désirs fort modérés. Kŷ ouŷ jên yò kouà yoü 其爲人也寡欲.

Voici quel était cet homme : il avait un talent fort médiocre. Kŷ ouŷ jên yò siào yeoù tsáŷ 其爲人也。小有才.

Dans la pratique usuelle de la politesse, la déférence envers les autres est ce qui tient le premier rang. Lŷ tohē yóng hō ouŷ kouŷ 禮之用爲貴.

Connaitre ses défauts et savoir se les reprocher intérieurement, voilà qui est chose bien rare. Tchē kó eül nèn louŷ tsé sǒng tohē ouŷ taf sién 知過而能內自訟者爲太鮮.

Deuxième usage.

Le mot Ouŷ 爲 veut dire *penser, être d'avis que, estimer que, putare, judicare, sentir.*

EXEMPLE :

Pensez-vous que j'aspire à devenir tel? Tse ouŷ ngò yuén tohē hoü 子爲我願之乎?

Troisième usage.

Le mot Ouŷ 爲 veut dire *faire, agir, au moral comme au physique, fabriquer, confectionner, pratiquer, facere, conficere.*

EXEMPLES :

Mais, en agissant comme vous faites, pourrez-vous obtenir ce que vous désirez de tous vos vœux? Yò jō sò ouŷ kieoff jō sò yoü 以若所爲求若所欲?

Il n'est rien qu'il ne soit capable de faire. Oü pouŷ ouŷ ky 無不爲已.

Je ne ferai pas un pas pour lui préparer un sarcophage. Oü pouŷ toú hín yò ouŷ tohē kō 吾不徒行以爲之椁.

Administrer le royaume. Ouŷ kouë 爲國.

Avoir honte de faire des arcs, des flèches. Tohē ouŷ kōng, tohē ouŷ ohè 恥爲弓。恥爲矢.

Il fit cuire du millet et le mangea. *Ouŷ choŷ eŷl chŷ tohŷ* 爲黍而食之
Il vaut mieux pratiquer la vertu d'humanité. *Mô joŷ ouŷ jên* 莫如爲仁.

Voir une chose juste et ne pas la pratiquer, c'est commettre une lâcheté.
Kiën ngŷ poŷ ouŷ oŷ yòng ŷ 見義不爲無勇也.

Si le sage n'observe pas les rites sur le deuil pendant trois années, ces rites tomberont assurément en désuétude; si on ne cultive pas la musique durant trois années, elle périra certainement. *Kiün tŷ sän niën poŷ ouŷ lý, lý pŷ houây: sän niën poŷ yŷ, yŷ pŷ pŷng* 君子三年不爲禮。禮必壞三年不樂。樂必崩。

Le sage pratique le non-agir. (*Laò-Tŷ.*) *Ouŷ oŷ ouŷ* 爲無爲.

Quatrième usage.

Le mot *Ouŷ* 爲 signifie *dire, exprimer, dicere.*

EXEMPLES :

Si vous savez cela, dites que vous le savez; si vous ne le savez pas, dites :
Je ne le sais pas. *Tohŷ tohŷ ouŷ tohŷ tohŷ; poŷ tohŷ ouŷ poŷ tohŷ chŷ ŷ* 知之爲知之不知爲不知是也.

Il disait cela parce qu'ils avaient fait des images humaines et s'en servaient dans les sacrifices. *Ouŷ kŷ siàng jên eŷl yòng tohŷ ŷ* 爲其象人而用之也.

Cinquième usage.

Le mot *Ouŷ* 爲 signifie *estimer, pluris facere.*

EXEMPLE :

Si on place en deuxième lieu la justice et en premier le culte. *Keoŷ ouŷ heoŷ ngŷ eŷl siën lý* 苟爲後義而先利.

Sixième usage.

Le mot *Ouŷ* 爲 veut dire *imiter, imitari, et, par position, être imité.*

EXEMPLE :

Kouân-Tohông et *Yên-Tŷ* ne sont-ils pas dignes d'être imités? *Kouân-Tohông, Yân-Tŷ yeoŷ poŷ tsioŷ ouŷ yà* 管仲晏子猶不足爲與?

Septième usage.

Le mot *Ouŷ* 爲 veut dire *aider, secourir, adjuvare, opitulari.*

EXEMPLE :

En sortant, il dit : Notre maître n'assistera pas (le Prince de *Ouŷ*). *Tohoŷ yuŷ: foŷ tsè poŷ ouŷ ŷ* 出曰。夫子不爲也.

Huitième usage.

Le mot *Ouý* 爲 veut dire *s'adonner à, se livrer à, navare, incumbere.*

EXEMPLES :

Celui qui se livre à l'étude augmente chaque jour ses connaissances. *Ouý*
hió jě ý 爲學日益. (Lào-Tsò.)

Celui qui se livre au Tao diminue chaque jour ses passions. *Ouý* taó jě sèn
爲道日損.

Neuvième usage.

Le mot *Ouý* 爲 signifie *pouvoir, vouloir, posse, velle.*

EXEMPLE :

Quelle différence y a-t-il entre les apparences du mauvais vouloir et ceux
de l'impuissance? *Pou* ouý tohé yù pou lèn tohé tohé hín hò ý f 不爲者與
不能者之形何以異?

Dixième usage.

Le mot *Ouý* 爲 veut dire *gouverner, régir, gubernare, regere.*

EXEMPLE :

Gouverner le Royaume par les rites. *Ouý* koué ý lí 爲國以禮.

Onzième usage.

Le mot *Ouý* 爲 signifie *considérer, regarder comme.*

EXEMPLES :

Est-ce que je regarde cela comme honorable et grand? *Ký* tsé ouý tsèn tá
hoú 豈自爲尊大乎?

De là vient que, jusqu'à la fin de sa vie, le saint ne s'estime pas grand.
Ché ý chén jèn tohóng pou ouý tá 是以聖人終不爲大.

Douzième usage.

Le mot *Ouý* 爲 veut dire *étudier, studere.*

EXEMPLE :

Est-ce que vous avez étudié les passages du livre des vers qui portent le
nom de *Toheou nán* et *Tohá nán*? *Joú* ouý *Toheou nán Tohá nán hoú* 如爲
周南召南矣乎?

Troisième usage.

Le mot Ouy 爲, au deuxième ton, sert à former un certain nombre de mots composés. Nous donnons ici les plus usuels :

1° Ouy nèn 爲能, être puissant, être capable de.

EXEMPLES :

Celui-là seul peut convertir les cœurs, qui est parfait. Ouy tièn hiá tohé tchèn ouy nèn hoá 惟天下至誠爲能化。

Le seul roi puissant sait aimer ce qu'il aime. Ouy mìn ouáng ouy nèn gay sò gay 惟明王爲能愛所愛。

Il n'y a que les sages qui puissent cela. Ouy sé ouy nèn 惟王爲能。

2° Yeò ouy 有爲, agir avec ardeur, avec empressement.

EXEMPLE :

Celui qui fera de grands efforts pourra devenir un autre Chún. Yeò ouy tchě y jò ché 有爲者亦苦是。

3° Oú ouy 無爲, ne pas agir. Cette expression est fréquente dans les livres bouddhistes où elle exprime la doctrine de Laò-Tsé : le non-agir, la passivité.

EXEMPLE :

Celui qui ne se mêlait de rien, et cependant gouvernait l'Empire, c'était Chún. Oú ouy eúl ché tohé k'ý Chún y yù 無爲而治者其舜也與。

4° Ouy yèn 爲言 est une expression dont se servent les dictionnaires chinois pour dire : définir, définition, donner l'étymologie d'un mot.

EXEMPLES :

Le mot Tohén, si on le définit, c'est Tohén. Tohén tohé ouy yèn tohén y 征之爲言正也。

Le mot Hió ici veut dire imiter. Hió tohé ouy yèn hiaó y 學之爲言效也。

Tel est le sens ordinaire de Ouy yèn. Cependant le philosophe Mencius lui en donne parfois un autre, comme dans ce passage de son Chap. III :

Il y eut un nommé Hiá-Hín qui vantait les paroles de Chên-Lóng; il passa du Royaume de Tsoú dans celui de Tén. Yeò ouy Chên-Lóng tohé yèn tohé hiá hín tsé Tsoú tohé Tén 有爲神農之言者許行自楚之滕。

5° Ouy kiên 爲間 veut dire *au bout d'un moment, après quelques instants.*

EXEMPLE :

Y-Tsè éprouva une vive émotion; au bout de quelques instants, il dit : Cet homme m'a instruit. Y-Tsè hoè jân ouy kiên yuě mîn tohē y 夷子愴然爲間日命之矣.

6° Hý ouy 奚爲, *à cause de, pourquoi?*

EXEMPLE :

Hià-Tsè, pourquoi ne tresse-t-il pas lui-même ses vêtements? Hià-Tsè hý ouy poï poï tsé tohē 許子奚爲不自織.

7° Keoù ouy 苟爲, *si, que si.*

EXEMPLE :

Que si l'on place en deuxième lieu la justice et en premier lieu le gain. Keoù ouy heouŋ ngý ehl sién lý 苟爲後義而先利.

8° Ouy ohé 爲是, *c'est juste, vrai, exact.*

EXEMPLE :

Suivant les anciennes explications, louer l'Empereur Yaò cela est convenable. Y kioh chō tsán Yaò ouy ohé 依舊說贊堯爲是.

9° Y ouy 以爲 est une expression double très-fréquente dont la signification est multiple. Voici sa signification bien que les deux mots soient réunis :

1. — Cette expression veut dire *faire*.

EXEMPLES :

Pouvez-vous en faire une corbeille? Y ouy peý kiôn hoè 以爲柶櫛乎?
Il détruisit les palais et les maisons pour faire des étangs et des lacs. Houaŋ kōng chō y ouy oū tohē y 壞宮室以爲汗池也.

2. — Y ouy 以爲, *penser, juger, trouver, être trouvé, estimer, priser.*

EXEMPLES :

Lequel des deux pensez-vous, ô Roi, qui sera vainqueur? Tsě ouáng y ouy choŋ chèn 則王以爲孰勝?

Le Roi pense que ces arbres pourront remplir leur destination. Ouáng ouy nèn chèn ký jên 王以爲能勝其任.

Les hommes de Tsouï ne regardent pas l'or et les pierreries comme des choses précieuses; mais les bons sont ce qu'ils estiment seuls des choses précieuses. Tsouï koué où y ouy paó, ouy chán y ouy paó 楚國無以爲寶。

惟善以爲寶。

Le sage met au-dessus de tout l'équité. Kiün tsè ngý y ouy chàng 君子義以爲上。

3. — Y ouy 以爲 signifie *le faire, rendre, faire apparaître.*

EXEMPLES :

On rend coloré le fond uni d'un tableau. (Lén-Yù.) Souï y ouy hién 素以爲絢 (1).

J'ose en faire la demande. Kàn y ouy tsáñ 敢以爲請。

4. — Y ouy 以爲, *faire avec.*

EXEMPLE :

On lit dans le Lén-Yù : Il ne fait pas un vêtement ordinaire avec de l'étoffe rouge ou violette. Hông tsè pouï y ouy y fouï 紅紫不以爲衣服。

5. — Y ouy 以爲, *devenir.*

EXEMPLE :

On lit dans Mencius : Il n'était guère clairvoyant s'il ne savait pas que le Roi ne pouvait devenir un autre Ou-Onáng. Pou ché ouáng tohè pou kò y ouy táng où tsé pou mín y 不識王之不可以爲湯武則不明也。

6. — Y ouy yù 以爲與, *comparer à.*

EXEMPLE :

Si le Roi se compare lui-même à Toheou-Kóng, lequel des deux sera le plus humain et le plus sage? Ouáng tsé y ouy yù Toheou-Kóng ohoü jèn tsáñ tohé 王自以爲與周公孰仁且智?

7. — Y ouy 以爲, *être considéré, être regardé comme.*

EXEMPLE :

Si un lettré aime trop le repos de sa demeure, il n'est pas digne d'être considéré comme un lettré. 子曰士而懷居。不足以爲士矣。

8. — Ou y ouy 無以爲, *cela ne sert de rien ou à rien.*

EXEMPLES :

Chouï-Sên et Ou-Chouï ayant nui à la réputation de Confucius, Tsè-Kóng dit :

(1) Y 以 est postposé.

Ces calomnies n'auront nul effet. Chouï-Sên Oû-Chouï houï tohông ngý, Tsè-Kông yuě oû ý ouý ý 叔孫武叔毀仲民子貢曰無以爲也.

Mais dans l'école de Laò-Tsè, ces mots ont un sens spécial qu'il ne faut pas perdre de vue chaque fois qu'on lit les ouvrages des sectateurs de cette doctrine. Ainsi Laò-Tsè lui-même, Chap. 38, dit : Cháng tǒ oû ouý sùl oû ý ouý 上德無爲而無以爲; c'est-à-dire : Les hommes avancés en vertu n'agissent point et ne songent pas à la vertu.

9. — Tsiàng ouý 將爲, *il y a nécessairement.*

EXEMPLE :

Il y a nécessairement des sages. Tsàng yeou kün tsè yēn 將有君子焉.

10. — Ouý sò 爲所, est une expression qui fait une forme passive.

EXEMPLE :

Finally, au bout de quelques dizaines d'années, ce Royaume fut détruit par Tsh. Sòu ohě niēn kün ouý Tsh sò miě 數十年竟爲秦所滅.

10° Ý ouý 以爲, *servir de, servir à.*

EXEMPLE :

Confucius dit : Qu'un homme ait lu les trois cents odes du livre des vers, si on lui donne une place, mais qu'il ne sache pas gouverner, si on l'envoie aux quatre régions de l'Empire et qu'il ne puisse suffire à tout, à quoi lui servira-t-il d'avoir lu les odes en question? Tsè yuě sòng ohě sán pě, oheou ý tohén poü tá, ché yū sé fāng poü lēn tohounán tofy, siú tō ý hý ý ouý 子曰 誦詩三百。授以政不達。使於四方不能尊對。雖多亦奚以爲?

11° Ý ouý 以爲 séparés par plusieurs mots.

1. — Ý ouý 以爲, *regarder comme.*

EXEMPLE :

Parmi les lettrés de Tsý, je regarde Tchông-Tsè comme le ponce de la main. Oû ý Tohông-Tsè ouý kiú pý yēn 吾以仲子爲巨擘焉.

2. — Ý ouý 以爲, *employer, se servir de.*

EXEMPLE :

Comment emploierai-je les pièces de soie de l'Empereur Tāng? Ngò hò ý Tāng tohē pý ouý tsāy 我何以湯之幣爲哉?

3. — Ý ouý 以爲, *faire avec.*

EXEMPLE :

L'Empereur Ouēn-Ouāng, avec les forces du peuple, fit une tour et un étang. Ouēn-Ouāng ý mín lý ouý tūy ouý tohò 文王以民力爲臺爲沼.

Le mot double 以爲 peut être séparé par un plus grand nombre encore de mots.

II. — Du mot Ouy 爲 au quatrième ton.

Premier usage.

Le mot Ouy 爲 (au quatrième ton), à cause de, en faveur de, se place tantôt avant, tantôt après son complément.

EXEMPLES :

Pourquoi? *Quid de causâ?* Hô ouy 何爲?

Si ce n'est pas à cause de lui, pour quel autre serais-je affligé? Feÿ fou jên ouy tóng êtl chouÿ ouy 非夫人爲憫而誰爲? (Lén-Yà.)

Que faire pour soumettre le peuple? Hô ouy tsé mîn foÿ 何爲則民服.

Tsè-Hoâ, ayant été envoyé dans le Royaume de Tsÿ, demanda du riz pour la mère de cet envoyé. Tsè-Hoâ ché yÿ Tsÿ, yèn tsè ouy kÿ môù tsîn choÿ 子 華使於齋冉子爲其母請粟.

Deuxième usage.

Le mot Ouy 爲 signifie *parce que, quia, eo quod.*

EXEMPLES :

Ce n'est pas parce qu'il ne le peut pas. Poÿ ouy ÿ feÿ poÿ nèn ÿ 不爲也 非不能也.

Si l'homme ne soulève pas une plume, c'est parce qu'il ne fait pas usage de sa force. Tsé ÿ yâ tchè poÿ kiâ ouy poÿ yóng lý yèn 則一羽之不舉爲 不用力焉.

Troisième usage.

Le mot Ouy 爲 marque quelquefois le régime indirect ou le datif.

EXEMPLES :

Il dit cela au Roi. Ouy ouâng sóng tchè 爲王誦之.

Moi, votre sujet, je demande à Votre Majesté la permission de lui parler la musique. Tchên tsîn ouy ouâng yèn lö 臣請爲王言樂.

Quatrième usage.

Le mot Ouy 爲 veut dire *approuver.*

EXEMPLE :

Le maître ne l'approuve pas. (Lén-Yà.) Poÿ tsè poÿ ouy 夫子不爲.

Cinquième usage.

ÿ ouý 以爲, à cause de.

EXEMPLE :

On offre les sacrifices Tsý et Sè à cause des hommes. Tsý Sè ÿ ouý jèn ÿ
祭祀以爲人也.

Sixième usage.

On rencontre quelquefois la locution 爲爲, à cause, qui, formant une sorte d'idiotisme, n'est pas facile à saisir.

EXEMPLES :

Pourquoi l'a-t-on blâmé? Parce qu'il avait pris Kōng. Hò ouý ouý tohè Kōng pién 曷爲爲執公貶. (Tohoñ tsieoũ.)

Pourquoi Confucius a-t-il grandi cela? Parce qu'on avait pris un Ký lln. Hò ouý ouý hoũ lln tá tohè 曷爲爲獲麟大之.

Pourquoi Confucius a-t-il composé son livre Tohoñ tsieoũ? Kiñ tsè hò ouý ouý Tohoñ tsieoũ 君子曷爲爲春秋?

Ceux qui ne savaient pas la cause de son départ, crurent que c'était à cause de la viande qu'on ne lui avait pas envoyée. Poũ tohè tohè ÿ ouý ouý joũ 不知者以爲爲肉.

Pourquoi considérer seulement ceux qui occupent des emplois publics comme occupant une charge? Hý ký ouý ouý tohén 奚其爲爲政?

§ 12. MONOGRAPHIE DU MOT 所 所.

La particule 所 所 est très-fréquemment employée dans la langue écrite. Employée seule, elle n'offre aucune difficulté dans ses diverses significations; mais elle sert à former de nombreux idiotismes qui ajoutent une grâce et une force sans pareilles au discours chinois. Voici le sommaire de ces différentes acceptions.

Du mot 所 所 employé seul.

Premier usage.

Le mot 所 所, pronom relatif, veut dire *que, qui, ce que, ce qui, lequel, laquelle*. Il se place toujours après le sujet et avant le verbe qui le régit. Le pronom est tantôt à l'accusatif, tantôt à l'ablatif, selon la construction de la phrase.

EXEMPLES :

Ce que l'on appelle faire jouir le monde de la paix, consiste à bien gouver-

ner son Royaume. Sò ouý pñ tién hiá tsay ché kŷ koué tohè 所爲平天下在治其國者.

Ce que les hommes aiment. Jên sò gay 人所愛.

Ce qu'il estimait le plus important était l'entretien du peuple, les funérailles et les sacrifices. Sò tohóng mìn chě säng tsŷ 所重民食喪祭.

Ce que j'aime. Ngò sò gay tŷ sé 我所愛的事.

Ce que le Roi désire, pourrais-je le connaître? Ouáng tohè sò tá yoũ kò tŷ ouén yà 王之所大欲可得聞與.

Celui que mon aïeul vénérât. Oũ sién tsè tohè sò ouý y 吾先子之所畏也.

Ils aiment à avoir pour ministres ceux auxquels ils peuvent donner des instructions. Haò tohén kŷ sò kiaó 好臣其所教.

Mais ils n'aiment pas à prendre pour ministres ceux de qui ils recevraient des instructions. Eũl poũ haò tohén kŷ sò cheou kiaó 而不好臣其所受教.

Le succès ou l'insuccès n'est pas au pouvoir de l'homme. Hín tohè feý jên sò nèn y 行止非人能也.

Deuxième usage.

Le mot Sò 所 veut dire lieu, endroit, locus. Ce mot est employé comme particule numérale des édifices, des temples, etc.

EXEMPLES :

Dieu est partout, en tout lieu. Tournez : Nullus locus in quo non sit Deus Tién-Tchoũ où sò poũ tsay 天主無所不在.

Le noble fils du Prince de Tohén se trouvait dans le palais de l'Empereur. Tohén kōng tsè tsay ouáng sò 鄭公子在王所.

Il y a des lieux (où le Bouddha) a marché et a laissé des traces de ses pas. Yeò kīn hīn y tsŷ tohè sò 有經行遺迹之所.

Les hommes venus en bateau n'avaient pas de lieu pour se loger. Toheou hīn tohè jên oũ sò 舟行之人無所.

Célébrer une messe de requiem. Littéralement : Dicere missam loci requies, lu lieu de repos. Tsou gān-sò mŷ-sá 做安所彌撒.

Troisième usage.

Le mot Sò 所 est quelquefois le synonyme de Jō 苦, si.

EXEMPLE :

S'il y a un envoyé qui offre du jade ou des pièces de soie, alors je le dis au Prince; autrement je ne dis rien. Sò yeò ouáng pŷ tohè ohè tsé kaó poũ ján tsé feò 所有王島之使則告不然則否.

Quatrième usage.

Le mot Sò 所 est quelquefois l'égal du mot Houây 或, *par hasard.*

EXEMPLE :

Si, par hasard, le Royaume est conservé, c'est un effet de sa bonne fortune.
Kouë tohê houây tsên siáng y 國之或存祥也.

Cinquième usage.

On trouve le mot Sò 所 ayant le sens de Taó 道, *la droite voie.*

EXEMPLE :

En cherchant à obtenir ce qui est selon leurs désirs, ils ne suivent pas la droite voie. Kieou tē tāng yǒu pǒu y kǐ sò taó 求得當欲不以其所道.

Sixième usage.

Le mot Sò 所, veut dire avoir 有, *habere.*

EXEMPLES

Il est content de son sort. Lǒ kǐ sò 樂其所.
Il ne change pas de dessein. Pǒu pián kǐ sò 不更其所.

Septième usage.

Le mot Sò 所 est souvent un mot purement auxiliaire, insignifiant. 語助也.

EXEMPLES :

On lit dans le Tohoûn-tsieou : Que les troupes entrent ou ne se retirent pas, Prince, ne vous déshonorez pas en me donnant vos ordres. (Tohoûn tsieou.)
Lên tsán pǒu lēu toný, kiün ô sò joǔ mǎn 能進不能退。君無所辱命。

Le même livre, Tohoûn tsieou, fournit aussi l'exemple suivant : Prince, je ne mérite pas une brillante réception. Kiün ô sò joǔ tá lý 君無所辱大禮.

Le livre Chou kîn dit : Oh! le sage, c'est-à-dire un Prince qui ne se livre pas à un repos voluptueux. Ôu hoû kiün tsè sò kǐ ô mién 烏乎君子所其無逸.

Huitième usage.

Le mot Sò 所 se trouve signifier, dans les anciens livres, pouvoir, Kò 可.

EXEMPLE :

Avec le saint homme, on ne peut se réjouir. Chén jên feý sò yù hý y 聖人非所與嬉也.

Neuvième usage.

Sò 所 veut dire où, à la question ubi.

Dixième usage.

Le mot Sò 所 sert à former une foule de locutions ou d'idiotismes chinois. Voici les principaux :

1. Sò y 所以 est une locution très-fréquente qui veut dire :

1° *Donc, c'est pourquoi. Ideò, hác de causá. Ergò.* Chaque fois que l'on tire une conclusion, une conséquence, on dit : Sò y, il suit de là, donc. Quelquefois on fait précéder Sò y du mot Koú 故, *causa*. La conclusion est encore plus énergique.

2° Sò y ján 所以然 veut dire *la cause en général par opposition à l'effet*. Cette expression ne s'emploie que dans les livres.

3° Sò y 所以, *ce que, ce pourquoi, à l'accusatif*.

EXEMPLE :

Les produits des forêts, des montagnes, des lacs, des étangs sont ce que (le Prince) partage avec le peuple. Chān lín soú tsě tohě lý sò y yù mǎn kǐ y 山林藪澤之利所以與民其也。

4° Sò y 所以, *ce en quoi, ce par quoi*.

EXEMPLES :

Oserais-je vous demander en quoi ils diffèrent? Kàn ouén kǐ sò y y 敢問其所以異?

Ce en quoi les hommes de l'ancien temps surpassent ceux de nos jours n'est pas autre chose. Kòu tohě jén sò y tá kó jén tohě oú tá yān 古之人所以大過人者無他焉。

Ce en quoi le sage diffère des autres hommes, c'est qu'il conserve la vertu dans son cœur. Kiün tsě sò y y yá jén tohě y kǐ tsěh sīn y 君子所以異於人者以其存心也。

Ces mouvements du cœur, en quoi ressemblent-ils avec l'art de régner? Tsě sīn tohě sò y hò yá ouáng tohě hò y 此心之所以合於王者何也? Je n'ai pas vu encore en quoi vous respectez le Roi. Ouf kien sò y kín ouáng y 未見所以敬王也。

5° Sò y 所以 équivalent à 可以, pouvoir.

EXEMPLE :

Si un homme sert le ciel et se rend coupable envers lui, il ne pourra lui échapper. Sé tiên tẽ tsouy yũ tiên tsiàng oũ sò y pỹ tẽo tohẽ tohẽ y 事天得罪於天將無所以避逃之者矣.

6° Sò y 所以, la cause pour laquelle, causa per quam.

EXEMPLES :

C'est là ce qui fait que le ciel et la terre sont quelque chose de grand. Tsé tiên ty tohẽ sò y ouy tá 此天地之所以爲大.

Savoir comment gouverner les hommes. Tchè sò y chè jên 知所以治人.

7° Sò y 所以, quant à, pour ce qui regarde.

EXEMPLE :

Quant à ce qu'il a fait par lui-même, alors je ne le comprends pas. Sò y tsé ouy tsé oũ poũ tohẽ y 所以自爲則吾不知也.

8° Sò y 所以, le moyen par lequel, pour.

EXEMPLE :

Ce n'est pas pour demander des éloges de ses amis. Feỹ sò y yaó yũ yã pông yeoũ 非所以要譽於朋友.

9° Sò y 所以, par la raison que, parce que.

EXEMPLE :

S'il a assiégé la ville de Sîn-mỹ, c'est parce que le Prince de Tohén n'avait pas muré la ville en temps convenable. Ouy Sîn-mỹ Tohén sò y poũ chè tohên 圍新密鄭所以不時城.

II. Sò tsé 所自, ce d'où provient.

EXEMPLE :

La dépravation est ce que produit l'orgueil, le luxe et les excès. Kiaó chè yn sò tsé sié y 驕奢淫所自邪也.

III. Sò tohẽ 所之, le lieu où l'on va.

EXEMPLE :

J'épierai le lieu où va votre époux. Oũ tsiàng hiên léang jên sò tohẽ 吾將瞞其人 所之.

IV. Sò ouy 所謂, ce qu'on entend par.

EXEMPLES :

Qu'entendez-vous, Prince, par ce mot surpasser? Hò tsay kiũ sò ouy yaó tohẽ 何哉君所謂踰者?

Ce n'est pas là ce qu'il faut entendre par le mot surpasser. Feý sò ouý yuě & 非所謂踰以.

V. Sò ouý 所爲, *celui à cause de qui, au sujet de qui.*

EXEMPLE :

Elle était belle et n'avait pas de fils. C'est à cause d'elle que les poètes du Royaume de Ouý ont composé l'ode Ché jèn. Mey' eúl oà tsò, ouý jèn sò ouý fou' ché jèn 美而無子。衛人所爲賦碩人。

VI. Sò tsay' 所在, *ce en quoi réside, un lieu, un endroit.*

EXEMPLES :

Un homme sage ne doit et ne fait que ce en quoi réside la justice. Ouý ngý sò tsay' 惟義所在.

C'est un lieu de délices. Ký meý tỳ sò tsay' 函美的所在.

VII. Tsay' sò 在所 veut dire également être au nombre de, parmi ceux que, dans la classe de.

EXEMPLES :

C'est un homme qu'il faut chasser. Tsay' sò tâng kiú' 在所當去.

Il semble qu'il soit dans la classe de ceux que l'on doit honorer. Jò tsay' sò tỳ 苦在所禮.

VIII. Ký sò 幾所 veut dire quelques-uns, en général.

IX. Oà sò 無所 veut dire : 1° il n'a rien, il n'a pas une seule chose, Oà ý kién 無一件; 2° n'avoir personne que, qui, non habere, quem, quid; 3° ne pouvoir pas, Poú lèn.

EXEMPLES :

Il a étudié largement, et cependant il n'a rien pour se faire un nom. Pò hió eúl oà sò tohén mín 博學而無所成名.

Il n'avait personne vers qui il pût aller. Oà sò kouý 無所歸. (Lén-Yù.)

Confucius dit : Yeóà l'emporte sur moi en courage, mais il ne sait prendre une décision. Oà sò tsaiú' tsay' 無所取載.

S'il écoute la parole des magistrats, il ne pourra saisir ceux qui ont pris la fuite. Oà sò tohě taó tohén ý 無所執北臣也.

Celui qui passe ses journées à table, sans employer son intelligence à des choses dignes d'elle, fait pitié. Tsò yuě páó chě tohóng jě oà sò yòng sîn lán ý 子曰飽食終日無所用心難矣.

Onzième usage.

Le mot Sò 所, joint à la particule Tohě 者, veut dire *ce que, celui que, ceux que*. Il est très-important toutefois de remarquer que, tout en se construi-

sant et devant aussi se traduire ensemble, ces deux mots ne sont jamais réunis. Ils peuvent être, et sont, en réalité, souvent séparés par un bon nombre de mots. On cite des exemples de phrases qui ne comptent pas moins de dix-huit à vingt mots *intercalés* entre Sò et Tchě. Néanmoins la tournure chinoise de la phrase est telle que l'on reconnaît aisément que le mot Tchě 者, si éloigné qu'il soit de la particule Sò 所, doit lui être réuni pour l'intellect du sens de la phrase et sa traduction correcte.

EXEMPLES :

Ce qu'on appelle humanité. Sò ouý jèn tohě 所謂仁者.

Ceux qu'on appelle dépourvus de piété filiale. Sò ouý poü hiaó tohě 所謂不孝者.

Ce que dit le livre des vers : Ils étaient aussi nombreux que les arbres d'une forêt. Chě sò ouý ký hoúy jóü lín tohě 詩所謂其曾如林者.

Douzième usage.

Le mot Sò 所 se trouve joint à deux autres pour faire une locution : *ce en quoi, ce par quoi, ce que, la raison pour laquelle*. Ces deux mots sont Ý tohě 以者. Mais, comme dans le paragraphe précédent, le dernier mot est souvent séparé des deux autres toujours réunis par un plus ou moins grand nombre d'autres mots.

EXEMPLES :

Ce en quoi le sage diffère des autres hommes. Kiün tsè tohě sò ý ý yá jèn tohě 君子之所以異於人者.

Ce par quoi l'homme diffère des animaux est peu de chose. Jèn tohě sò ý ý yá kín toheoü tohě ký hý ý 人之所以異於禽獸者幾希也.

La raison pour laquelle je dis que tous les hommes ont un cœur qui ne supporte pas le mal fait aux autres. Sò ý ouý jèn hiáy yeoü poü jèn tohě sîn tohě 所以謂人皆有不忍之心者.

CHAPITRE VIII.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN GÉNÉRAL ET DE SES PRINCIPAUX MONUMENTS LITTÉRAIRES.

PREMIÈRE SECTION.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

- I. Notions générales sur la littérature chinoise. — Est-il vrai que la Chine néglige l'étude des langues étrangères? — Son École spéciale de langues vivantes à Pékin.
- II. Des sept espèces de littérature ou de styles chinois, savoir : 1° Le style antique, nommé **Kou ouên** 古文. — Trois sortes de style antique. — Exemples de ces styles. — Livres écrits en style antique. — Les siècles littéraires célèbres de la Chine. — 2° Du style littéraire, nommé, en chinois, **Ouên tohāng** 文昌. — Caractère de ce style. — Un Européen peut-il composer convenablement en style littéraire? — Méthode pour y parvenir. — 3° Du style fleuri ou mondain, appelé en chinois **Ché ouên** 世文. — 4° Du style moderne ou commun, appelé en chinois le **Kouān hoá** 官話. — 5° Du style moitié littéraire et moitié vulgaire, connu, en chinois, sous le nom de **Pán ouên pán siou** 半文半俗. — 6° Du style familier ou du petit langage, en chinois : **Siaò chō** 小說. — 7° Du style épistolaire. Caractère de ce style difficile. Modèles de lettres chinoises.

DEUXIÈME SECTION.

DES PRINCIPAUX MONUMENTS LITTÉRAIRES DE LA CHINE.

première série. — Ouvrages de premier ordre de chaque École.

Les trois Écoles philosophiques, littéraires du Céleste Empire. — Caractères de ces Écoles.

- I. Première École littéraire. — *Confucius*. — Notions générales sur les livres sacrés de la Chine ou sur les **Kin** 經; base et fondement de la doctrine de cette École.
- III. Des six livres sacrés en particulier, savoir : 1° Le **Y kin** 易經 ou *Livre des Changements*. — Extraits de ce livre. — 2° Le **Chou kin** 書經 ou *Livre des Annales historiques*. — Extraits de ce livre. — 3° Le **Ché kin** 詩經 ou *Livre des Vers*. — Extraits de ce livre. — 4° Le **Lý ký** 禮記 ou *Livre des Rites*. — Extraits de ce livre. — 5° Le **Yö kin** 樂經 ou *Livre de la Musique*. — 6° Le **Tohouïn taieou** 春秋 ou *Le Livre du Printemps et de l'Automne*.
- IV. Des neuf livres canoniques du deuxième ordre, savoir : 1° le **Tá hiö** 大學 ou la *Gran Étude*. — 2° Le **Tohōng yōng** 中庸 ou *l'Invariable Milieu*. — 3° Le **Lén yü** 論語 ou *Livre des Entretiens*. — 4° Le **Móng tsò** 孟子 ou *Livre du philosophe Mencius*. —

5° Le Hiaó kîn 孝經 ou le Livre de la Piété filiale. — 6° Le Siào hió 小學 ou le Livre de la Petite Étude. — 7° Le Ngý lý et le Tcheoũ lý 儀禮。周禮 ou Livres des Rites des Tcheoũ. — 8° Les Trois plus célèbres Commentaires du Tohoũ tsiéou. — 9° Le vieux Dictionnaire Eũl yà 爾雅.

V. Deuxième École philosophique littéraire. — Laò-Tsè 老子. — Notions historiques sur le fondateur et sur son école.

VI. Du Livre sacré de cette école ou du Taó tẽ kîn 道德經. Le Livre de la Raison et de la Vertu. — Jugement de ce livre au point de vue philosophique et littéraire.

VII. Analyse du livre de Laò-Tsè. 1° Philosophie dogmatique, comprenant son enseignement sur l'Être souverain et sur ses attributs; — sur le nom de Jéhova, donné à Dieu par Laò-Tsè; — sur la Providence divine; — sur la Justice éternelle; — sur la sanction des peines dans l'autre vie; — sur le dogme catholique de la Trinité; — sur la création de l'univers par la Trinité; — 2° Philosophie morale, comprenant, entre autres points, la nécessité pour l'homme d'imiter le Taó ou l'Être suprême, de s'identifier à Lui, afin de Lui devenir semblable. — Le sage doit fuir les plaisirs passagers de ce monde. — Le sage doit réprimer et étouffer ses passions, surtout dans le principe. — Le sage se venge des injures par des bienfaits. — On doit s'appliquer à la connaissance de soi-même, afin d'obtenir la longévit éternelle. — Du rôle sublime du sage ici-bas envers les autres (passage très-remarquable). — Le sage, après s'être couvert de gloire, doit se cacher et demeurer humble. — L'homme doit aimer et conserver sa position sociale. — Le dépouillement et le renoncement de soi mène à l'union avec le Taó. — Le Taó se sert des choses les plus faibles pour en opérer de grandes. — Doctrine hardie de Laò-Tsè sur les Princes et sur les peuples. — Résumé de sa doctrine.

VIII. Livres du deuxième ordre de l'École de Laò-Tsè.

IX. Troisième École philosophique et littéraire. — Le Bouddhisme dit Chẽ kiã 釋家.

Deuxième série. — Écrivains célèbres qui ont reçu le titre de Tsãy tsè 才子, et ouvrages littéraires modernes qui ont reçu le même titre.

§ 1^{er}. Des anciens Tsãy tsè 才子.

1. Sens du mot Tsãy tsè chez les anciens et chez les modernes. Des 13 anciens Tsãy tsè et de quelques autres écrivains célèbres, selon l'ordre chronologique, savoir :

- 1° Kouãn-Yũn-Tsè 關尹子.
- 2° Tsò-Kieoũ-Min 左邱明.
- 3° Lý-Tsè 列子.
- 4° Hãn-Feý 韓非.
- 5° Kouãn-Tsè 管子.
- 6° Tchouáng-Tsè 莊子.
- 7° Siãn-Tsè 旬子.
- 8° Sê-Mà-Tsiéon 司馬遷.
- 9° Houay-Nãn-Tsè 淮南子.
- 10° Yáng-Tsè 揚子.

- | | | |
|--------------------------|---|-------------------------|
| 11° Les poètes | } | Toũ-Foũ 杜甫. |
| | | Lý-Tay-Pẽ 李太白. |
| | | Lieoũ - Tsóng-Yuãn 劉崇遠. |
| 12° Hãn-Yũ 韓愈. | | |
| 13° Sê-Mà-Kouáng 司馬光. | | |
| 14° Ngoũ-Yáng-Sieoũ 歐陽修. | | |
| 15° Sou-Ché 蘇民. | | |
| 16° Hiũ-Hón 許猥. | | |
| 17° Oũ-Tchón 吳興. | | |

II. Les 10 ouvrages modernes et littéraires décorés du titre de Tsfy tsò, savoir :

- 1° L'Histoire des trois Royaumes ou le Sān kouò tchè 三國志.
- 2° La Femme accomplie ou le Haó kioù tchouán 好求傳.
- 3° Les deux Cousines ou le Yü kiaó lí 玉嬌梨.
- 4° Les deux jeunes Filles lettrées ou le Pin chān lín yén 平山冷燕.
- 5° L'Histoire des Rives du fleuve ou le Chouy hòh tchouán 水滸傳.
- 6° L'Histoire du Pavillon d'Occident ou le Sý siāng ký 西廡記.
- 7° L'Histoire du Luth ou le Pý pá ký 琵琶記.
- 8° L'Art d'aimer ou le Hoá tsién ký 花叟記.
- 9° La Victoire sur les Démones ou le Pin kouy tchouán 進鬼傳.
- 10° L'Histoire du Sceptre de Jade ou le Pě kouy tohé 珀珪志.

III. Du drame chinois. 戲傳. — De quelques-uns de ces drames.

IV. Des romans chinois. 詭話. — Romans chinois traduits en langues européennes.

V. Des fables, contes et nouvelles chinoises. 詭譎. — Exemples de ces fables chinoises.

VI. De l'estime des Chinois pour les belles-lettres et des hommages rendus aux lettres dans la personne des savants.

PREMIÈRE SECTION.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN GÉNÉRAL.

I. NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA LITTÉRATURE CHINOISE. — EST-IL VRAI QUE LA CHINE NÉGLIGE L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES? — SON ÉCOLE SPÉCIALE DE LANGUES VIVANTES A PÉKIN.

« La nation chinoise, plus nombreuse que toutes les nations de l'Europe réunies, livrée, depuis quatre mille ans à l'étude des belles-lettres, de l'histoire et de la philosophie, gouvernée par un peuple de lettrés qui sont voués par goût et par devoir à l'art d'écrire, où le plus petit magistrat doit avoir, plusieurs fois en sa vie, produit quelques ouvrages dignes, aux yeux d'un tribunal sévère, des honneurs de l'impression, et où l'Empereur lui-même pense s'honorer en laissant courir son pinceau sur des sujets graves et en prenant sous son nom les travaux de ses Académies; une telle nation, dis-je, doit posséder et possède, en effet, une littérature immense. Qu'on songe à la masse des livres qui ont paru en Europe depuis l'invention de l'imprimerie; qu'on multiplie l'étendue et la population de la partie du monde que nous habitons jusqu'au point d'égaliser celle de la Chine; qu'on remplace nos communautés religieuses, nos Académies, nos Universités, par ce régime

« habituel et constant auquel la Chine est assujettie depuis des siècles, de voir toutes les charges, toutes les dignités, depuis l'huissier d'un tribunal subalterne jusqu'au premier ministre, depuis le petit officier de milice jusqu'au général d'armée, données par voie de concours au plus savant, au meilleur écrivain, à celui qui entend le mieux les classiques, qui est le plus en état de les commenter; qu'on fasse attention à ce singulier système d'administration, et l'on aura peut-être une idée de cette littérature chinoise dont rien ne saurait approcher en Occident.

« L'histoire a toujours été l'objet de l'attention des Chinois, et leurs annales font le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue. La critique historique et littéraire est plus développée chez eux que partout ailleurs. La géographie a été cultivée par les Chinois avec un grand soin et a donné naissance à d'excellents ouvrages. Les frontières chinoises ont été portées jusque sur la mer Caspienne; des provinces de la Perse ont été réunies à l'Empire; les Chinois ont connu jusqu'aux *Luxones* (1) de la carte de Peutinger (2). On ne trouve que chez les Chinois des renseignements précis sur l'histoire et sur la géographie de la *Boukharie* et du *Mawar-ennahar*. On ne connaît l'ancien Camboge que par leurs ouvrages; leurs relations ont servi à éclaircir un grand nombre de points obscurs de la géographie de l'Asie dans le moyen âge. Deux archipels, inconnus à nos navires, ont passé des cartes chinoises sur les nôtres : or cette double découverte est un résultat plus avantageux à la science que les voyages de longs cours.

« L'usage des examens a donné, chez les Chinois, un grand essor à l'éloquene politique et philosophique. La Chine a un nombre prodigieux d'ouvrages spéciaux, de vastes biographies, de prodigieuses encyclopédies, etc. On étudiera un jour le chinois, comme on étudie aujourd'hui le sanscrit ou l'arabe, si l'on veut acquérir des idées nouvelles, des notions justes, des connaissances positives sur l'homme et sur la nature, sur le présent et sur le passé, dans un espace qui embrasse la moitié de l'Asie et qui comprend plus de la moitié de la race humaine; on l'étudiera pour compléter l'histoire des émigrations des peuples, des révolutions de l'ancien monde et du moyen âge, de la marche et des aberrations de l'esprit humain, et pour tracer, sur un plan plus vaste, le tableau des croyances et des doctrines et le catalogue des erreurs, bien plus riche et presque aussi intéressant que celui des vérités (3). »

Telle est, sur la littérature chinoise en général, l'opinion d'un sinologue dont l'autorité est admise, sans contestation, par tous les savants. Un long sé-

(1) Peuple du nord du Caucase, inconnu à tous les autres peuples, si ce n'est aux Arméniens.

(2) Conrad Peutinger, savant géographe, a donné son nom à une carte de l'Empire romain; mort en 1547. Augsbourg.

(3) A. Rémusat, *Mémoire sur les Livres chinois de la Bibliothèque du Roi*.

jour dans la Chine nous fait pleinement confirmer chacune des paroles de cet éminent écrivain.

Ce même sinologue, comme s'il eût pressenti qu'un jour certains savants, membres de l'Institut de France, oubliant la *définition si juste du savoir*, donnée par Confucius (1), porteraient, avec un aplomb imperturbable, sur la littérature chinoise qu'ils n'ont jamais lue dans les originaux et qu'ils ne connaissent point, le jugement de *littérature légère, de littérature de petit aloi, bonne, tout au plus, pour une nomenclature technique*, etc., a pris la peine répondre ce qui suit :

« Lorsque l'art d'écrire est généralement répandu chez une nation, la variété devient une condition indispensable du succès, et l'horizon littéraire ne manque guère de s'étendre à mesure que le nombre des écrivains se multiplie. Ceux qui font, à mon avis, injure aux lettrés chinois, en prêtant à leurs productions la *monotonie, l'insignifiance* qu'elles sont loin d'avoir, établissent, sans s'en apercevoir, un fait d'un autre genre dont il serait curieux de chercher les effets : celui d'une nation d'écrivains qu'on a su contenir pendant des siècles dans des bornes étroites, sans divagations funestes, sans écarts dangereux, au grand avantage de l'ordre public dont le maintien vaut bien, aux yeux du philosophe, la gloire frivole et l'éclat passager d'une littérature perfectionnée (2). »

Un sinologue plus moderne, qui n'est pas sans valeur, mais dont on a fort exagéré le savoir sinologique, disciple lui-même de M. Abel Rémusat, dit dans son dernier ouvrage :

« Comment une langue, en apparence imparfaite, répond-elle si bien à tous les besoins de la pensée, qu'elle a permis aux auteurs chinois de traiter depuis plus de vingt siècles, dans d'innombrables ouvrages, tous les sujets scientifiques ou littéraires qui sont du ressort de l'esprit humain ? Cela tient à ce que, dans la langue chinoise, la position relative des mots détermine nettement leur rôle et donne aux écrits ou aux discours toute la clarté désirable (3). »

(1) « Savoir que l'on sait ce que l'on sait et savoir que l'on ne sait pas ce que l'on ne sait pas : voilà la véritable science. » LÉN-YÙ, cap. XII, v. 17. 知之爲知之。不知爲不知。是矣也。

Le philosophe LAÛ-TSÈ disait de son côté : Savoir et croire qu'on ne sait pas, c'est le comble du mérite. — Ne pas savoir et croire que l'on sait, c'est la maladie des hommes ! 知不知上。不知知病。 (Cap. LXXI, Taó t'è kin.)

(2) A. Rémusat, *loc. cit.*

(3) *Syntaxe nouvelle*, par Stan. Julien.

EST-IL VRAI QUE LA CHINE NÉGLIGE L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES?
— SON ÉCOLE DE LANGUES VIVANTES A PÉKIN.

La Chine n'a pas profité des chefs-d'œuvre des nations européennes. C'est un reproche qu'on lui adresse en Europe, sans remarquer que les Chinois pourraient à bon droit nous reprocher, à nous Européens, notre indifférence à étudier les pays qui furent le berceau de l'humanité et dont, seuls aujourd'hui, ils ont le dépôt des traditions les mieux conservées. Si, à quelques points de vue, on a lieu de regretter que la Chine ait négligé nos langues occidentales, on ne peut disconvenir non plus que le génie de la littérature chinoise n'en ait mieux conservé son cachet original et exclusif.

Quant à l'étude des langues étrangères à leur pays, la vérité est qu'en ceci, comme en toute autre chose, les Chinois nous ont simplement devancés de six ou sept siècles dans la *création d'Écoles spéciales de langues vivantes et étrangères*. En effet, l'Empereur Yün-Lö 永樂, le troisième de la dynastie Min, a fondé, en 1407, dans sa capitale, une École qui portait le nom de Sè y kounán 四釋館. c'est-à-dire *École des quatre Bureaux de traduction*. On étudiait là une quinzaine de langues vivantes, toutes étrangères à la Chine. Sur chacune de ces langues, les Chinois ont composé, à l'usage des jeunes interprètes, des ouvrages et des dictionnaires spéciaux. Plusieurs même de ces dictionnaires établissent une comparaison simultanée entre plusieurs langues étrangères et la langue chinoise. L'étude comparative des langues est, au contraire, toute moderne chez nous. L'École spéciale des langues vivantes étrangères n'a point cessé d'exister à Pékin. Voici les noms des langues qu'on y étudie

- 1° Le mandchou.
- 2° Le tatar ou mongol.
- 3° Le Joü tohë ou tartare oriental
- 4° La langue des Eleuths ou Calmuques.
- 5° Les dialectes des tribus Kalkhas.
- 6° Les dialectes des peuples du Koko-noor.
- 7° Le thibétain.
- 8° Le sanscrit.
- 9° Le Houÿ-houÿ ou le persan de la Boukharie.
- 10° L'ouïgour.
- 11° Le Miën tiên ou la langue d'Ava.
- 12° Le Siën-lö ou le siamois.

13° Le Pā pǝ tsŷ fòu (1).

14° Le Pǝ ʃ (2).

15° La langue russe.

Depuis la dernière guerre anglo-française contre la Chine (1860), l'étude des langues *anglaise* et *française* est devenue obligatoire à la même École. Les Chinois ne sont donc pas aussi arriérés qu'on se plait à le dire.

II. — DES SEPT ESPÈCES DE LITTÉRATURE OU DE STYLES CHINOIS, SAVOIR :

- 1° LE STYLE ANTIQUE. — 2° LE STYLE LITTÉRAIRE. — 3° LE STYLE FLEURI OU MONDAIN. — 4° LE STYLE COMMUN. — 5° LE STYLE MOITIÉ LITTÉRAIRE MOITIÉ VULGAIRE. — 6° LE STYLE FAMILIER. — 7° LE STYLE ÉPISTOLAIRE.

1° DU STYLE ANTIQUE (3).

Le style antique porte le nom de Koù ouèn 古文.

Le savant P. de Prémare dit, dans sa *Notitia*, p. 188, en parlant de ce style : « *Stylus antiquus reliquos omnes granditate et majestate longè supereminet, litteris perpauca miros sensus includit. Si verba spectes, nihil brevius ac præstantius; si ad sententiam attendas, nihil disertius ac uberius. Ad supremum hunc magnifici styli verticem propè accedunt plurimæ sententiæ concisæ et graves quæ in variis libris antiquis sparsæ adhuc leguntur debentque propterea sic tanquam gemmæ studiosè et avidè colligi.* » Les livres sacrés de la Chine, c'est-à-dire les Kîn 經, ont été écrits dans ce style ancien. On ne peut mettre en doute, en examinant les harangues du Choû kîn 書經, les chants et les odes du Chè kîn 詩經, que le style antique n'ait été parlé à cette époque, malgré son laconisme étonnant.

Les lettrés de la Chine divisent, avec raison, le style ancien en trois sortes. 1° Il y a le *haut* Koù ouèn 上古文, qui est celui de l'antiquité la plus reculée. Il n'en reste plus guère que les premiers Kîn et quelques inscriptions lapidaires. 2° Le *moyen* Koù ouèn 中古文, qui comprend les ouvrages de Confucius, ceux des philosophes de son École et tous les livres édités avant l'incendie ordonné par l'Empereur Chè-Houâng-Tý 始黃帝 l'an 243 avant notre ère. 3° Le *bas* Koù ouèn 下古文 contient tout ce qui a paru depuis la dynastie des Hân jusqu'à celle des Sóng inclusivement, c'est-à-dire vers l'an

(1-2) Ces deux dernières langues sont celles des peuples qui sont au sud-ouest de la Chine, c'est-à-dire entre le Yün-nân et la Birmanie.

(3) Nous prévenons nos lecteurs que, dès ce chapitre, nous ne donnerons plus la transcription latine accentuée des longs textes chinois, comme nous l'avons fait jusqu'ici.

1259. A cette époque-ci, la littérature revêt une nouvelle forme, c'est-à-dire la forme moderne que l'on désigne sous le nom de style littéraire *Ouên tchâng* 文昌. On est dans l'usage de rapporter au bas *Koù ouên* les actes politiques et administratifs publiés depuis la dynastie *Sóng* jusqu'à nos jours. La raison en est que le style de ces actes imite très-bien le style de l'antiquité.

Ces trois sortes de style ancien, ou de *Koù ouên*, sont empreints du même génie. A ses variantes près, on y reconnaît une seule et même École. Le plus ou moins de concision est la principale différence qui les distingue. Le premier *Koù ouên* est très-laconique, plein d'images, d'idées et de figures. Son extrême concision ne permettrait pas aujourd'hui de le comprendre, en l'entendant réciter. La difficulté de bien entendre cet ancien style chinois vient moins encore du langage laconique que des choses qu'il renferme. Ainsi, il est rempli de faits, d'allusions, de noms propres qui exigent une profonde connaissance de l'antiquité. À l'époque qui produisit les matériaux des *Kin*, on se plaisait à sous-entendre tantôt le verbe, tantôt le sujet des propositions. On laissait aux mots toute leur latitude d'acception; on ne marquait presque jamais leurs rapports. On s'exprimait le plus brièvement possible. De là ce style sentencieux, concis, qui caractérise les livres de la haute antiquité chinoise. Le lecteur en jugera par les exemples suivants, que nous tirons des *Kin* d'abord, et ensuite des écrivains d'une époque postérieure de plusieurs siècles.

Premier exemple.

On lit dans le chap. VIII, v. troisième partie du *Choü kin*, cette belle maxime :

« *Le Ciel seul est souverainement intelligent et souverainement éclairé* (1). »

Quatre caractères ont suffi pour exprimer cette pensée : 惟天聰明.

Un auteur chinois, *Yáng-Tsè*, qui écrivait un peu avant l'ère chrétienne, exprime la même pensée, mais en employant, lui, seize caractères :

惟天爲聰。惟天爲明。能高其目而下其耳。

« *Le Ciel seul entend clairement; le Ciel seul voit clairement; il peut élever ses yeux et abaisser ses oreilles.* »

(1) On trouve mille passages de ce genre dans les *Kin* chinois. Il est bien évident qu'on ne peut les entendre que dans un sens élevé, c'est-à-dire en les appliquant à la Divinité, source de toutes choses. Que les anciens Chinois aient eu de la Divinité une connaissance aussi explicite qu'on la possède dans les sociétés chrétiennes, c'est ce qu'on ne peut admettre. Mais on trouve dans les *Kin* et dans *Laô-Tsè* des passages sublimes sur la Divinité. (Voir 1° la lettre du P. Prémare sur le *Monothéisme des anciens Chinois*, publiée dans les *Annales de philosophie*, X, tome III, cinquième série; 2° *Le Selecta Vestigia* du P. Prémare, publié par MM. Bonnetty et P. Perny, chez les libraires orientalistes de Paris, année 1874.)

Le célèbre Sô-Mà-Kouāng, qui vivait sous la dynastie des Tāng, n'a pas employé moins de trente-six caractères pour exprimer la même idée :

天則聽於無聲。視於無形。
發於心者。天必知之。
故無若天之聽明也。
目高所以見遠。耳下所以聽幣。

En voici la traduction latine, plus expressive qu'en français :

Cælum non ita, sed audit ea ipsa quæ nullum sensibilem sensum reddunt et videt ea quæ nullam figuram corpoream habent; si levis cogitatio in corde forte pulset, cælum statim certò cognoscit et ideò nihil est cælo intelligentius; oculi ejus altissimi et ideò cernit longè, ejus aures infra descendunt et ideò humilia quæque audit.

Les commentateurs des livres sacrés de la Chine qui ont publié le fameux ouvrage connu sous le nom de Jǐ kiāng 日講 (*Lectures quotidiennes*) expriment, il est vrai, avec une remarquable élégance de diction chinoise, la même pensée; mais ils emploient soixante-seize caractères.

Solum cælum altissimo velut in solio sursim est. 惟天高高在上。

Summè purum, summè justum, summè spirituale, summè intelligens. 至虛至公至神至靈。

Non opus habet oculis erectis ut omnia minutatim audiat, non intendit oculorum aciem ut cuncta cernat acutissimè. 不用聽而聽無不聞。不需視而明無不見。

Non modo illa quæ bonum vel malum regimen adducunt populosque vel beatos vel miseros reddunt, oculis cæli sunt apertissima. 不惟政令之得失。民生之休戚舉不能逃天之靈。

Sed quæ in abditis cæcisque locis facimus putamusque nec videri nec audiri. 卽暗至屋漏之中不睹不聞之地。

Cælum hæc omnia clarissimè scrutatur nec quicquam ipsi excidit atque cæli perspiciæ intelligentia talis est. 亦皆昭然察無遺焉。天之聰明如此。

Deuxième exemple.

Le Chou-kin exprime d'une manière très-élégante, mais en même temps très-concise, cette comparaison :

Vous, ô Roi, vous êtes le vent, 爾惟風。
Et vos peuples sont les arbustes. 民惟草。

Lé livre des entretiens de Confucius avec ses disciples, le *Lén yà*, emploie seize caractères pour rendre la même pensée :

Regis virtus est ventus. 君子之德風,

Populi sunt herbas et junci. 小人之德草.

Quandò ventus transit super calamos statim inflectuntur. 草上之風必偃.

Le philosophe Lieoü hiáng 劉向, qui écrivait vers l'an 40 av. J.-C., a employé trente-deux caractères pour rendre la même idée :

Superior convertit suos inferiores sicut ventus teneras plantas inflectit. 夫上之化下猶風靡草.

Si ventus flat ab oriente, plantæ vergunt ad occidentem; si ventus venit ab occidente, plantæ versus orientem inclinantur. 東風則草靡而西。西風則草靡而東.

Pendet igitur a vento ut ad hanc vel illam partem arbusta sese convertant. 在風所由而草爲之靡.

Enfin le philosophe Móng-Tsè a rendu la même idée, mais avec sa verbosité habituelle.

Plus on se rapproche des temps modernes, plus l'expression des idées devient diffuse.

Les livres sacrés ou les *Kin* 經, ainsi que les livres canoniques du deuxième ordre, appartiennent tous au style antique. On rapporte également au même style les ouvrages suivants qui sont aussi des monuments de la première autorité : 1° Le *Tao tē kin* 道德經, du philosophe Laò-Tsè. 2° Les poèmes connus sous le titre générique de *Tsoū tsā pñ lln* 楚辭評林. Le P. de Prémare, parlant des ces poèmes, dit : *In eis suavè olentis primi veris fosciculos olfacere et amnes amerioris poëseos veneres degustare licet.* 3° Le *Chān hay kin* 山海經, qui est le mont Parnasse des poètes chinois. C'est là, en effet, qu'ils vont puiser toutes leurs inspirations.

Plus un lettré approche, dans ses compositions littéraires, du style et de la composition des anciens livres, plus ses travaux jouissent de l'estime et de la faveur du monde savant. Le dictionnaire *Chō ouèn* 說文 est le seul dictionnaire classique pour le style ancien ou *Koù ouèn*.

L'Europe a ses siècles célèbres pour la littérature. Nous disons *le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Charlemagne, de Louis XIV.* Les Chinois font de même. Ils parlent, avec orgueil, de l'époque des *Toheoū*, des *Hán*, des *Tāng*, des *Sóng* et des *Mín*. L'époque des *Toheoū* a donné à la Chine ses plus célèbres écrivains, mais surtout la brillante et immortelle École de Confucius, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Sous les *Hán*, on a recueilli, commenté

tout ce qui a pu être sauvé de l'incendie des livres. La dynastie des T'ang a ouvert la carrière des beaux-arts et porté la poésie chinoise au plus haut degré auquel elle soit parvenue. Celle des S'ong a répandu le goût des lettres, des sciences et des arts, par l'invention perfectionnée de l'imprimerie tabellaire. Enfin, la dynastie des Min a donné une nouvelle et sage direction aux études, en reportant les esprits aux livres anciens et en les faisant prendre pour modèles. L'érudition, la critique, le bon goût et la pureté du style caractérisent la plupart des ouvrages publiés sous cette même dynastie. Quant à la dynastie actuelle des T'ah, on peut lui rendre cette justice, qu'elle a publié des éditions magnifiques des ouvrages les plus estimés de la Chine, et qu'elle a ordonné la collection la plus gigantesque qui existe chez aucun peuple et qui se poursuit de nos jours (1).

2° DU STYLE LITTÉRAIRE NOMMÉ EN CHINOIS Ouên tohāng 文昌.

Il est incontestable que la dynastie S'ong a rendu d'immenses services littéraires à la Chine. La diffusion en grand des livres sacrés n'a eu lieu proprement que sous cette dynastie, à cause de l'admission générale de l'imprimerie dans toutes les parties de l'Empire.

Cette dernière invention a produit en Chine une immense révolution, comme cela a eu lieu en Occident par la même cause. La pensée chinoise avait, pour ainsi dire, été renfermée jusqu'alors dans les bornes et les limites du Kou ouên ou du style antique.

A partir de cette époque, elle s'en dégage et déborde de toutes parts avec une expansion que l'on ne trouve nulle part. Il en sort comme un monde nouveau et avec lui une littérature nouvelle.

Cette nouvelle littérature ou ce nouveau style porte le nom de Ouên tohāng 文昌, c'est-à-dire *style littéraire, style élégant*. Ce style est noble, majestueux,

(1) Ainsi l'Empereur Kiên-Lông institua, en 1775, une commission, prise au sein des membres les plus distingués de l'Académie, pour rééditer les principaux livres sur les connaissances humaines. Cette vaste anthologie, publiée sous le titre de Sé kouï tsuën ohou 四庫全書, comprendra plus de 160,000 volumes, lorsqu'elle sera terminée. Le travail a marché sans interruption. En 1818, la commission avait déjà publié plus de 78,627 ouvrages. De ce nombre, 7,253 volumes ont rapport à la théologie; 2,122 traitent des 4 ouvrages classiques et de la musique; 21,626 sont historiques et les 47,626 autres traitent de la philosophie et des sciences. — Que publient nos Instituts européens? Un ou deux volumes de *Mémoires* par an. Ces mémoires sont un recueil de notes, de fragments scientifiques communiqués par les membres isolés de ces Corps savants. L'Académie française travaille encore, depuis sa fondation, au Dictionnaire de la langue, sans qu'on puisse prévoir la fin de ce travail. Les dépenses d'un mot de la langue auront été énormes.

cadencé, riche en expressions, énergique, d'un coloris brillant et propre à embellir toute espèce de sujet.

Le *Ouên tohāng* tient le milieu entre l'ancien style et le style tout moderne que l'on nomme *Kouān hoá* 官話. C'est le style imagé, coloré, brillant du *Télémaque* français, comparé au style simple, naïf et même touchant des plus anciens auteurs français.

Le ressort du *Ouên tohāng* peut prendre de larges proportions. Ainsi, ce style peut viser à la majesté, au laconisme, à la cadence du *Kou ouên* 古文. Dans les pièces de poésies, il prend son essor plus haut que dans l'histoire ou la philosophie; dans ces dernières, il s'élève plus haut que dans la morale, la jurisprudence, la médecine, etc.

Le style ancien ou le *Kou ouên* n'admet pas de synonymes, de particules de temps, de nombres, de liaison. Il est presque entièrement dénué de signes grammaticaux, il fait peu usage du groupement des mots; il tire toute sa force du choix des images. Le *Ouên tohāng* admet des synonymes, des particules, des mots composés; les phrases y sont plus compliquées et mieux liées que dans le style ancien.

Une pièce de musique, en *Kou ouên*, que l'on se bornerait à lire à haute voix, perdrait tout son mérite. Le *Ouên tohāng*, au contraire, gagne à la lecture. Sa cadence est plus sonore, plus allongée, précisément à cause des mots *euphoniques* et *accessoires* qu'il admet et dont il sait tirer un merveilleux parti.

On n'écrit plus guère que dans le style du *Ouên tohāng*. Il est aujourd'hui le style de la langue politique et de la morale en Chine.

Bien que le caractère propre du style moderne ou du *Ouên tohāng* se conserve depuis la dynastie *Sóng*, qui l'a vu naître, cependant l'étude des monuments littéraires de la Chine montre qu'il s'est produit, depuis lors, une nuance assez sensible pour être remarquée, par un œil observateur, dans le *Ouên tohāng*. C'est comme notre style du dix-neuvième siècle avec celui de Louis XIV, par exemple. Un habile lettré, en lisant un ouvrage, écrit en *Ouên tohāng* 文昌, peut discerner de suite à quelle époque cet écrit appartient.

Un Européen peut-il parvenir à composer, à écrire convenablement le *Ouên tohāng*?

Nous répondons sans hésiter qu'il le peut, après avoir étudié, par principe, les règles du style littéraire des Chinois. L'exemple des anciens missionnaires en est une preuve sans réplique.

Les règles de ce style ne sont pas nombreuses. Autant le style antique offre de difficultés à un Chinois, autant il est à la portée du génie européen. Ce style est simple, majestueux, mais surtout concis. En se rendant bien familiers c'est-à-dire en apprenant par cœur les quatre livres classiques ou les *Sé choū* 四書, un Européen écrira promptement en chinois et dans un style très-sem-

blable à celui de ces livres moraux. L'étude des *Sé choü* exige peu de temps, surtout avec les traductions qui existent. Avec cette connaissance, on peut presque tout exprimer et se former un style qui aura le son, le parfum de l'antiquité et sera goûté des Chinois eux-mêmes.

On peut choisir aussi, parmi les auteurs de la *renaissance chinoise*, celui dont le génie plaît davantage, et, après se l'être rendu familier par une lecture assidue, on sera à même de composer des pages entières à son imitation. L'étude que l'on fera soi-même de l'un de ces auteurs sera plus profitable que la lecture des préceptes littéraires chinois qui, pour un Européen, habitué à une dialectique serrée, laisse toujours quelque chose de vague dans l'esprit.

Un auteur chinois, *Yáng-Tsè* 楊子 (1), parle ainsi de la variété des styles chinois. Il y a, dit-il, trois variétés dans le style. 1° Si la pensée est pleine de nerf, de force, et que l'expression qui la porte soit faible, le style sera nécessairement rude et dur à l'oreille, *Sé chên tsé tsé käng* 事勝辭則伧. 2° Si l'on s'applique plus à donner de la grâce, du vernis à son style, qu'à exprimer une pensée forte, on produira un style tout parfumé de poésie et tiré au cordeau, *Tsé chên sè tsé fou* 辭勝事則賦. 3° Mais si, au contraire, l'élégance du style est au niveau même de la beauté de la pensée et que l'une ne surpasse pas l'autre, on aura le vrai style des anciens livres chinois, *Sé tsé tohén tsé kîn* 事辭稱則經.

En lisant souvent à haute voix, comme le font les Chinois, ou en faisant lire, en sa présence, par une voix bien nette, des passages dont on suivra soi-même avec soin la lecture, on saisira merveilleusement l'harmonie de la phrase chinoise. Cette harmonie consiste : 1° dans le mélange de certaines particules qui coupent la phrase, soit pour la rendre plus expressive, plus forte, soit pour appeler l'attention sur un mot en particulier; 2° dans l'usage habile des particules finales, qui empêchent une chute brusque de la voix, désagréable à l'oreille; 3° dans un choix de mots dont les tons sont mélangés avec art et flattent mélodieusement l'oreille. On ne peut écrire en chinois qu'autant qu'on est pénétré de cette triple règle qui, pour nous, résume tout l'art littéraire des Chinois.

Un futur écrivain s'attachera donc bien dans ses lectures à remarquer : 1° les coupures intérieures de la phrase chinoise; 2° le rôle étonnant des particules, même de celles qui semblent purement phonétiques; 3° la valeur des accents ou des tons chinois. L'oreille chinoise est excessivement délicate sur ce point. Dans presque toutes les autres langues, la poésie seule est modulée. La bonne prose chinoise ne l'est guère moins. La lecture d'une page de chinois devient intolérable, si les accents n'ont pas été mélangés avec art. L'œil, non moins

(1) Disciple de l'École de Confucius. Il écrivait 30 ans avant J.-C.

que l'oreille, est choqué, blessé à la vue d'un style où l'art des accents surtout aurait été méconnu. Car l'écriture chinoise est une peinture qui parle comme un tableau.

Cet art d'employer les mots accentués n'est pas aussi difficile, en chinois, qu'on serait tenté de le croire. Les cinq tons vocaux de la langue se réduisent à deux, le Pîn 平 et le Tsě 仄. Le premier comprend les deux tons que l'on marque ainsi 一 et 入. Le Tsě embrasse les trois autres. Quelle si grande difficulté y a-t-il à faire que le membre d'une phrase finisse par un mot au ton Tsě 仄 et la suivante sur le 平, ainsi de suite? Dans le corps de la phrase, on mélange ces tons avec douceur de manière que le même ton ne vienne pas sans cesse frapper l'oreille.

A l'exception des proverbes, des axiomes, des formules de compliments, on ne fait plus usage du style littéraire ou du Ouên tohāng dans la conversation.

3° DU STYLE FLEURI OU MONDAIN APPELÉ Ché ouên 世文.

La langue chinoise, par son abondance et sa richesse, donne carrière à l'imagination orientale. Il s'est trouvé une classe de lettrés, qui a formé un genre de littérature légère, brillante, sonore, mais vide de pensées. Un ministre de la dynastie Sóng, du nom de 王安石, mettait au concours des thèmes écrits en ce genre de littérature que l'on ne peut définir qu'en l'appelant : *l'art de dire des riens avec fracas*. A ceux qui écrivent élégamment ces bagatelles oratoires, les Chinois donnent le nom de 金口, *bouche d'or*, ou celui de 木舌 莫ū chě, *langue de bois*.

Nous ne faisons mention ici de ce genre de littérature que pour mémoire, afin que nos lecteurs sachent ce qu'on entend par le genre Ché ouên 世文.

Le savant P. Prémare a étudié plus que nous les ouvrages de ce genre; il en fait la peinture suivante qui est au vif et, par là même, peu propre à flatter l'amour-propre des jeunes lettrés chinois qui se laissent entraîner dans ce genre de style :

Nihil illis fingi potest pulchrius ac inanius. Ventus est qui molli sono jucundè pulsat aures sine ullo alio fructu; flosculi sunt qui pascunt oculos interim dum mens jejuna remanet. Calamistris trita est oratio; pigmentis abundant et sensu vacua; fac illa pulchella membra subeat aliquis succus; Sine ut sunt ingeniosi illius saporē statim sentient, sed non sunt vera philosophia reconditisque litteris satis instructi ut emortuis suis floribus mentem et vitam addere valeant.

4° DU STYLE COMMUN OU DU Kouān hoá 官話.

Les phases du style chinois sont peu nombreuses et faciles à déterminer. L'esprit chinois s'est trouvé enchaîné dans les antiques formes de ses caractères.

tères. Le célèbre Hiù-Tohén, l'auteur du beau dictionnaire Chō ouên, tenta de suprêmes efforts pour reteffir ses concitoyens dans l'antique voie et les anciennes formes d'écriture. Mais le torrent de l'esprit public déborda. La pensée chinoise voulait des allures plus libres. Différentes formes d'écriture prévalurent, mais sans amener un changement notable dans le style chinois. L'invention du papier, du pinceau et de l'encre, favorisa l'étude des belles-lettres. L'usage des particules prit du développement. C'est le trait le plus saillant des modifications apportées au style chinois durant toute cette période. L'antiquité ne cessait de servir de modèle; on ne pensait pas pouvoir mieux faire qu'en marchant sur les traces des antiques écrivains. L'imprimerie eut ses tâtonnements comme chez nous; elle produisit assez rapidement son effet. La divulgation des livres fut le signal d'une explosion de la pensée chinoise. Cette explosion, toutefois, procédait comme par voie d'essai. L'imprimerie étant devenue d'un usage général, la littérature chinoise en subit nécessairement l'influence. Les antiques formes d'écriture étaient simplifiées et ramenées à une sorte d'unité primitive. La dynastie Sóng vit naître cette immense révolution littéraire de la Chine. La pensée chinoise prenait le large et voyait fleurir le style littéraire moderne que l'on nomme le Ouên tehāng. Cette époque est une grande étape dans l'histoire du développement de la langue chinoise. Durant trois ou quatre siècles, on s'en tint au Ouên tehāng.

Mais cette littérature s'étendit peu à peu et élargit encore ses bornes. On vit naître insensiblement un style, une littérature moins fleurie, à laquelle on donna le nom de littérature ou style commun, Kouān hoá. Ce style devint le langage parlé de tout l'Empire. C'est là l'origine du nom qu'il porte : Kouān hoá. L'usage est de désigner ce style sous le nom de *langue mandarine*. Chacun sait que cette dénomination provient d'une erreur des sinologues européens. Mais on se comprend aujourd'hui en employant cette dénomination inexacte.

Dans la bouche des lettrés, de la noblesse chinoise, de la classe intelligente, le Kouān hoá, ou style commun et moderne, a de la grâce, de la force et de la dignité.

Il admet de nombreux synonymes, des mots doubles, des prépositions, des adverbess et surtout l'usage abondant des particules. Procurer l'harmonie, couper la phrase à volonté, donner à la pensée tous les degrés de couleur voulue, la rendre vive, saillante, énergique, ou bien l'envelopper à volonté de nuages plus ou moins obscurs, ménager agréablement la chute de la phrase, enfin suppléer aux flexions ou désinences de nos mots ou de nos verbes, tel est le rôle varié de ces particules.

La langue commune ou Kouān hoá est très-propre à la familiarité, à l'aisance des discours publics. Ce genre de style se prête merveilleusement aux discours de morale. Les littérateurs chinois disent, d'un commun accord, que

le suprême mérite de ce style est de pouvoir prendre des formes assez variées qui plaisent à tout un auditoire, malgré les divergences de l'esprit de ceux qui le composent. On le compare à l'eau dont un des mérites est de prendre toutes les formes et toutes les couleurs que l'on désire. Le **Kouān hoá** se plie, en effet, à tous les caractères, s'étend à tous les sujets, se prête à toutes les situations et ne se refuse à aucun sentiment.

Un ancien missionnaire de la Chine a résumé toutes les qualités du **Kouān hoá**, en tant que style ou littérature, sous cette forme à laquelle nous souscrivons :

Il a la majesté et la noblesse de l'espagnol,
l'énergie et la force de l'anglais,
la douceur et la délicatesse de l'italien,
la clarté et la pudeur du français.

Depuis la dynastie **Sóng** jusqu'à nos jours, les lettrés ont composé un grand nombre d'ouvrages en style **Kouān hoá**. Ce sont des pièces de théâtre, des romans de mœurs. Plusieurs ont les grâces et la beauté du style littéraire **Ouēn tchāng**. Ils portent le titre de **Tsāy tsè** modernes. Nous en parlerons plus loin.

Entre ce style écrit et le langage parlé qui porte le même nom, il y a une différence bien marquée. Dans presque toutes les langues, on ne peut écrire exactement comme on parle. Le style serait lâche, diffus, sans ornements et sans couleur. Cette difficulté est plus grande encore s'il s'agit de la langue parlée de toute la Chine. En essayant de le faire, on est forcé de changer beaucoup d'expressions, de donner à la phrase une tournure spéciale, et surtout de resserrer le style. Sans ces précautions, la lecture en serait à peine soutenable.

Les caractères chinois ont quelque chose de si relevé qu'ils ont de la peine à se plier à l'air négligé, à l'aisance, à l'abondance du langage parlé. On remarque visiblement qu'ils n'ont pas été créés pour le style vulgaire de la conversation. Si l'on veut tenter d'écrire exactement comme on parle, on éprouve une immense difficulté et il est rare que l'on réussisse.

5° DU STYLE MOITIÉ LITTÉRAIRE ET MOITIÉ VULGAIRE DIT : Pán ouēn pán siōũ
半文半俗.

Le style presque ordinaire de tous les livres chinois modernes est le **Ouēn tchāng** 文昌.

Entre ce style et celui de la conversation ou du **Kouān hoá**, il y a un genre qui tient comme le milieu. Aussi lui a-t-on donné le nom de *style mitoyen*, c'est-à-dire qui tient le milieu entre deux : **Pán ouēn pán siōũ** 半文半俗.

Ce style emprunte au *Ouên tōhāng* certains mots savants, quelque chose de son laconisme, de ses tournures de phrases les plus étudiées et une certaine cadence finale agréable à l'oreille.

Le style *Pán ouên pán sioŭ* admet tous les mots auxiliaires du *Kouān hoá* et les autres parties du discours. Son ton est celui de la conversation, mais bien soutenue. Son naturel, son air négligé, sans être jamais trivial, cause une certaine satisfaction quand on le lit.

On trouve un bon nombre de traités de morale, des histoires écrites en ce style, qui est celui de nos chansons et de nos fables.

Tout simple et facile qu'il paraisse, ce genre de style a pourtant ses difficultés. Le naturel doit couler comme de source, et le milieu dans lequel il doit se tenir exige une aptitude spéciale de la part de l'écrivain.

6° DU STYLE FAMILIER, NOMMÉ EN CHINOIS PETIT LANGAGE, *Siaò chǒ* 小說.

Les Chinois ont un genre de style à part pour la correspondance épistolaire, pour les comédies, pour les fables et autres ouvrages de littérature courante. Ce *petit langage*, comme on le nomme, est bien loin d'être dépourvu d'agréments. Comme art oratoire, il n'a rien des styles dont il a été question jusqu'ici. Les sinologues chinois eux-mêmes recommandent, avec beaucoup de raison, la lecture suivie des livres qui forment la catégorie des *Siaò chǒ*, comme le moyen le plus sûr de faire, en peu de temps, de rapides progrès dans la langue.

En effet, l'habitude de lire des textes chinois donne des vues, des lumières, des conjectures, des facilités qui aident, en un mot, à surmonter tous les obstacles qui ne sont que du ressort de la langue.

L'étude des anciens livres de la Chine apprend à connaître, dans sa source, le génie chinois, la haute antiquité des coutumes de ce pays. Cette étude, toutefois, a ses difficultés. La lecture des *Siaò chǒ* peut, au contraire, être abordée après quelques mois seulement d'études chinoises. Sous le titre général de *Yuên jân pě tohóng* 元人百種, les Chinois ont réuni une centaine de petites comédies, en quatre ou cinq actes chacune, et écrites presque en style de conversation. Outre que l'on apprend à connaître les mœurs et les coutumes du pays, on y remarque mieux les tournures chinoises, les mots composés, les expressions propres à telle ou telle circonstance de la vie, etc. Ces petites comédies se vendent à un prix excessivement minime. — Un certain nombre des actes de cette collection ont été traduits les uns en anglais, les autres en français.

7° DU STYLE ÉPISTOLAIRE, 信法.

Les six espèces de styles précédents ont leur cachet spécial. Ils ne se ressemblent nullement. Un sinologue exercé, après avoir lu une page ou deux d'un

écrivain chinois, peut aussitôt reconnaître le genre de style de cet auteur. Dans les trois premiers genres de style chinois, il y a des nuances marquées. Ces nuances servent à faire connaître les époques à peu près précises de chaque écrivain.

Le style antique surpasse tous les autres. C'est la grandeur dans la simplicité, c'est la majesté dans une phrase concise et sentencieuse, c'est un parfum exquis d'antiquité dans ce mode unique d'exprimer et de peindre la pensée. C'est le style des penseurs profonds.

Le style littéraire ou fleuri peut, avec une certaine justesse, être comparé aux nuances de l'architecture gothique chez nous. Coulant et limpide d'abord, il devient fleuri, très-fleuri, et se change ensuite en style commun. Il devient le *Kouân hoá*.

Quant au style *romantique* ou *Ché ouên*, il n'est celui d'aucune époque précise. Les véritables écrivains ont eu assez de bon goût pour ne pas glisser dans ce genre. Le *Ché ouên* est demeuré le style exclusif des jeunes lettrés, doués d'une vive et brillante imagination, qui cherchent avant tout la pompe et le bruit des phrases creuses, mais sonores.

Le style épistolaire chinois est difficile à définir. Il est comme l'eau qui prend toutes formes du vase qui la renferme. Le style épistolaire est simple, fleuri, gracieux, élevé, diffus, laconique, sentencieux, selon la personne à laquelle on écrit. C'est le vrai Protée chinois, puisqu'il peut prendre autant de formes distinctes qu'il y a d'écrivains. Nulle part la souplesse de la langue et du caractère chinois ne se montre aussi vivement que dans le style épistolaire. Les situations sociales de celui qui écrit, les motifs qui le font écrire, son instruction littéraire, peuvent varier à l'infini. Le style épistolaire chinois comportera toutes ces variétés. Aucune langue, peut-être, n'offre rien d'analogue.

Les Chinois ont de nombreux ouvrages qui donnent aux étudiants les formules des lettres les plus ordinaires. Les formules de politesse, de compliments, de requêtes, de remerciements, y sont des plus variées. C'est ici que l'on peut juger l'ampleur de la richesse du génie oriental. Mille fois un Chinois vous remerciera sans jamais employer les mêmes expressions de langage. Nous avons parcouru plusieurs ouvrages sur le style épistolaire; la variété est si grande qu'on n'y trouve pas, sur le même sujet, deux lettres qui se ressemblent. On les dirait écrites à des époques différentes. On a fait un recueil de lettres choisies des membres de l'Académie de Pékin, sous ce titre : *Tsê hán fâ tchên* 詞翰法程, en 8 volumes. Aucune lettre ne ressemble à celle qui précède ni à celle qui suit.

Les ouvrages chinois, qui s'occupent du style épistolaire, apportent un grand soin aux prescriptions des formes extérieures d'une lettre. Aucun Chinois n'o-

serait s'affranchir de la plus minime de ces prescriptions. La couleur, la forme du papier à lettre varie selon la dignité de celui auquel on écrit. Il n'est pas jusqu'au format du caractère qui ne soit soumis à une règle. Si l'on écrit à l'Empereur, par exemple, l'écriture doit être très-fine. Il y a le papier *impérial*, comme chez nous le papier *ministre*. Sauf un peu d'excès en toutes ces formes de politesse, les usages chinois sont dignes d'éloges. Rien ne contribue autant à conserver le respect de l'autorité, dans toutes les classes de la société, que toutes ces prescriptions cérémoniales.

Nous allons donner à nos lecteurs, comme spécimen, quelques lettres chinoises.

MODÈLES DE LETTRES CHINOISES.

PREMIÈRE LETTRE.

Un ami à ses amis chinois.

文 玉 諸 公 近 好 深 蒙 翰 教 命 弟 致 書
 文 獻 恭 候
 開 命 之 下 豈 敢 違 所 而 自 疏 乎
 運 修 片 楮 敬 達 諸 兄 幸 祈 全 賢 因 弟
 向 受 衆 之 心 惟 一 無 二 卽 此 一 書 雖
 云 簡 褻 而 壬 衆 共 目 亦 可 謂 良 矣
 緩 筆 心 忙 圖 快 草 此 幸 勿 見 怪
 寓 四 川 重 慶 府 同 治 八 月 初 三 日
 文 獻 叩 拜

Ouên-Hiën envoie ses amitiés et ses vœux de prospérité à son cher ami Ouên yŭ et à ses compagnons.

Vous m'avez manifesté votre vif désir de recevoir de moi chacun une lettre. Pourrais-je me refuser à satisfaire un désir qui m'honore et qui témoigne de votre affection? J'accède à votre désir; mais, au lieu d'écrire autant de lettres individuelles, je ne puis en faire qu'une seule. Mes sentiments d'amitié étant les mêmes pour chacun de vous, ne convient-il pas de n'envoyer qu'une seule lettre à ceux que l'affection confond ensemble? Cette lettre sera pour vous comme si j'en adressais une à chacun en particulier. Je vous écris *currente calamo*, au milieu d'une foule de distractions: je vous prie de me pardonner.

Donné au Sū-téhüen, le dixième jour du quatrième mois de la dixième année de la période dite Tōng-Tchè.

Votre petit frère, qui vous fait ses salutations.

Tōng-Ouên-Hiën.

DEUXIÈME LETTRE.

A Monsieur Yang Robert,

Ne vous étonnez point, Monsieur, si, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, je me permets, néanmoins, de vous adresser cette lettre. Mon nom et ma figure vous sont inconnus; mais j'ai une indigne joie à écrire à un personnage aussi distingué que vous l'êtes. Il ne m'a jamais été donné de contempler vos traits respectables, mais le bruit de vos vertus et de vos actions honorables est venu si souvent à mes oreilles qu'il me semble que je ne connaisse personne aussi bien que vous dans tout l'univers.

Si je suis privé de la consolation de vous connaître personnellement, la connaissance de vous-même, par vos éminentes qualités, l'emporte bien davantage sur la simple connaissance des traits du visage. Je tiens, en disant ces paroles, à vous montrer combien vous m'êtes intimement connu. Je fais mille vœux pour votre bonheur.

Si vous daignez m'honorer d'une réponse, vous adresserez votre lettre comme il suit :

A. M. Paul Tông-Ouên-Hiên, provicaire apostolique, présentement à Rome.

素未識荆而致書台次幸勿見鄙總緣天
德惠名如雷貫耳且以君敬時揚聲名挹
芝顏而後汝銘也且兄無貳况感德化之
籍弟自爾仰慕者乎兄之濫交諒近之大德
及人者定然高干容親之濫交諒近之大德
亦必不負弟之識人之明也順候佳不盡

煩交

童保緣文獻先生大人囑主教
兄或嫌弟卑面辱還答信面上寫如

左可也到羅馬府

TROISIÈME LETTRE.

門 有 人 傑 年
 下 前 塵 不 臺
 以 知 德 猴 聚 第
 爲 之 明 而 首 自
 不 着 妙 原 消 京 讓
 獨 匪 弟 係 遠 帥 部 年
 在 之 頗 儒 人 者 歸 弟
 塵 一 重 者 聞 春 來 王
 生 助 之 既 之 忽 不 國
 也 幸 今 精 曷 冬 獲 謨
 草 賜 挾 風 勝 矣 與 頓
 草 聆 術 艦 吹 年 首
 奉 映 遊 復 仰 臺 拜
 續 而 長 善 茲 霜 威
 不 吹 安 星 者 同 嚴
 宜 噓 敢 弟 同 鄉 肅
 焉 獻 往 鄉 肅
 感 之 往 友 百

Votre frère Ouâng-Kouë-Mouï a l'honneur de vous présenter ses respects.

A mon retour de Siâng-poü, je n'ai plus trouvé Votre Excellence qui déjà s'était rendue au poste éminent qu'Elle occupe dans la capitale; le printemps s'est changé, pour moi, en hiver.

La gravité, la noblesse de Votre Excellence, la considération dont Elle jouit, la distingue au milieu de tous ses collègues. Je l'ai appris dans mon éloignement et j'en ai été au comble de la joie.

Cette lettre vous sera remise par Leaó-Té-Min, mon compatriote et mon ami. C'est un homme de lettres et un véritable miroir de belles connaissances. C'est, de plus, un très-bon astrologue qui a fait, en différentes circonstances, d'excellentes prédictions. J'ai pour lui une estime toute particulière. Il va maintenant faire un voyage à la capitale, et je prends la liberté de le recommander près de vous; il peut vous être utile en tout ce qui concerne l'art de tirer les sorts. Si vous daignez jeter un coup d'œil sur lui et lui accorder quelques faveurs, M. Leaó ne sera pas seul à vous exprimer sa reconnaissance, et je m'efforcerai de vous prouver la mienne, selon mes petits moyens.

QUATRIÈME LETTRE.

即 來 而 成 肉 劣
 告 一 下 又 揆 叔
 以 就 無 是 離 淵
 先 庶 子 悲 想 頌
 兄 見 息 中 之 首
 先 同 汝 一 必 書
 嫂 父 雖 喜 惻 付
 於 猶 能 但 前 賢
 地 子 繼 叔 闕 姪
 下 之 書 今 奪 賢
 亦 情 香 年 嫂 叔
 必 兩 然 六 亦 因
 立 相 父 十 辭 王
 候 慰 母 有 世 事
 發 姪 籍 皆 二 不 驅
 舟 慎 耳 亡 景 勝 馳
 餘 疑 此 終 入 悲 東
 不 勿 事 成 桑 悼 西
 寫 差 叔 孤 榆 開 奔
 盡 人 慮 立 朝 你 走
 到 之 何 不 年 以
 時 最 不 保 學 致
 可 詳 移 夕 俱 骨

Un pauvre oncle fait mille salutations à son cher neveu et lui adresse la présente lettre :

Les affaires de l'État m'entraînent dans des causes perpétuelles et me font passer sans cesse de l'Orient à l'Occident. Elles nous ont tenus éloignés l'un de l'autre, nous qui sommes la chair et les os. Cette pensée est pour moi un sujet d'affliction.

En apprenant, il y a quelques années, que ma belle-sœur avait quitté ce monde, j'ai été saisi de la plus vive douleur, mais ce fut une grande consolation de savoir que vous faisiez, dans vos études, des progrès proportionnés à votre âge. J'ai maintenant soixante-trois ans. Je sens que je vais entrer parmi les miriers et les ormes (c'est-à-dire que je vais mourir). C'est un soir qui ne doit pas être suivi d'un matin; car je n'ai pas d'enfants. Vous qui pouvez un jour vous faire un nom dans les lettres, vous avez perdu votre père et votre mère; votre état d'orphelin vous condamne à une vie solitaire. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous réunir à moi? Comme vous verriez en moi un père, je trouverais en vous les sentiments d'un fils, et nous aurions, l'un dans l'autre, notre appui et notre consolation mutuelle. Voilà l'affaire que votre oncle a le plus à cœur; ne doutez pas que feu mon frère et ma belle-sœur n'y donnent un entier assentiment du fond de leur sépulture; ne balancez donc pas, mon cher neveu. Les gens que je vous envoie prendront soin de vos bagages et viendront avec vous. Je vous attendrai à bord de ma barque où je vous en dirai davantage.

即發行裝同來立候發舟餘不寫盡

CINQUIÈME LETTRE.

Un père chinois écrit à son fils qui est à l'école.

文獻知汝在家讀書惟虛應故事全不以
 祖叮囑之語爲念寄來會課文字並可取
 大不如也然文字日漸進步方爲有用似
 無進何若不讀之爲妙免至徒負虛名也見
 當痛改勿蹈前轍爲此與文獻看父其昌
 內平安信煩駕帶至沙平巴
 交小兒文獻叔啟其昌付寄

父字示

Votre père vous écrit pour vous informer de ce qui suit. Je sais maintenant que vos études à la maison n'étaient pas selon la bonne méthode. Il convient donc de vous remettre sous les yeux les enseignements de vos ancêtres. Les thèmes et les versions que vous m'avez envoyés sont si loin de valoir les précédents que je ne puis les recevoir. Assurément il convient d'avancer chaque jour dans les progrès, ne fût-ce que lentement; mais, au lieu de cela, vous semblez rétrograder, et ne pas avancer. Alors ne vaudrait-il pas autant ne pas se livrer à l'étude, si l'on ne peut qu'acquérir une réputation sans éclat? A la vue de cette lettre, mes ordres sont que vous changiez entièrement votre méthode et que vous ne suiviez plus la voie que vous suiviez auparavant. Telles sont les instructions que je donne à mon fils Ouên-Hièn.

Votre père, Ouên-Yü.

Suscription de la lettre.

Sous ce pli est une lettre de famille qu'on vous prie de porter jusqu'au village de Châ-ph-pâ et de vouloir bien la remettre à mon petit fils Ouên-Hièn qui la recevra et en fera l'ouverture.

De la part de Ouên-Yü.

SIXIÈME LETTRE.

Un fils chinois, absent de la maison paternelle, écrit à son père et à sa mère.

樂 願 被 貸 獲 二
 也 二 賤 物 康 位
 男 親 頭 雖 享 大
 在 茹 牽 云 昔 人
 外 養 阻 易 蒼 知 字
 平 天 非 售 天 之 稟
 安 和 兒 賤 福 昨
 無 益 故 目 祐 伏
 庸 琦 戀 總 也 讀
 遠 遐 樓 屬 男 手
 慮 算 異 難 自 諭
 謹 兒 地 歸 別 知
 此 遙 以 是 親 玉
 叩 居 取 以 客 體
 請 異 不 久 外 安
 金 地 孝 欲 沾 泰
 安 心 之 思 利 家
 亦 罪 回 無 中
 歡 惟 奈 幾 俱

男
文
玉
敬
稟

Cette lettre est adressée à mon père et à ma mère, deux personnes très-distinguées, afin de les informer de ce qui suit. Hier j'ai reçu la lettre, tracée par votre main, dans laquelle vous m'informez que vos honorées personnes se portent bien et que la famille jouit d'une prospérité toute singulière qui lui vient du ciel. Depuis que je vous ai quittés, j'ai pu réaliser quelques bénéfices; je n'ai plus de marchandises à placer. Quoiqu'on dise que les bénéfices peuvent être facilement réalisés, il n'en est pas moins vrai que les crédits se recouvrent avec difficultés. J'ai, depuis longtemps, le désir de m'en retourner. Mais que faire? J'en suis empêché par ces crédits qui ne rentrent pas. Ne pensez pas que mon séjour loin de vous doive être attribué à un manque de piété filiale. Je n'ai qu'un seul désir, celui de revoir mes deux parents pour les consoler et les soutenir. Que le ciel ajoute, avec la paix, de nombreux jours à ceux de leur vie. Bien que je vive en pays étranger, mon cœur jouit de la satisfaction. Bien que je ne sois pas malheureux ici, il suffit que je sois en pays étranger pour que votre sollicitude me suive. En vous envoyant ces nouvelles, je me prosterne devant vous et je vous envoie tous mes vœux.

Votre fils qui est plein de respect.

DEUXIÈME SECTION.

DES PRINCIPAUX MONUMENTS LITTÉRAIRES DE LA CHINE.

Première série. — Ouvrages du premier ordre de chaque École.

I. DES TROIS ÉCOLES PHILOSOPHIQUES-LITTÉRAIRES DU CÉLESTE EMPIRE.

— CARACTÈRE DE CES ÉCOLES.

La Chine a été le théâtre de nombreuses révolutions politiques. Son histoire ancienne nous la montre également livrée à une foule d'Écoles philosophiques et littéraires, qui se combattaient et s'excluaient mutuellement. De toutes ces Écoles, qui se disputaient l'enseignement, avant l'ère chrétienne, deux seulement ont traversé les âges et ont conservé jusqu'à nos jours une prédominance marquée. Les autres Écoles ont disparu successivement, ne jetant qu'un faible éclat, dont l'histoire seule nous a conservé le souvenir.

Ces deux Écoles chinoises, qui ont traversé les âges, se personnifient l'une dans la personne de *Confucius*, l'autre dans celle de son contemporain *Laò-Tsé*. Bien que *Confucius* soit la haute personnification de son École, il est important de ne pas oublier que les enseignements qu'il a propagés, avec un zèle et un succès inouïs, ne sont pas proprement de lui. *Sa doctrine n'est point sa doctrine.* « *Je n'ai pas composé d'ouvrages nouveaux*, répétait-il souvent à ses disciples, *j'ai aimé les anciens, je les ai commentés et propagés. Voilà tout.* » Avant les livres sacrés de la Chine, qui sont, comme nous le montrerons plus bas, les monuments profanes les plus anciens du monde, il existait, au sein même de la colonie qui a fondé et peuplé la Chine, des ouvrages moraux, historiques et religieux qui ont malheureusement péri (1). Il existait, en outre, une *tradition*

(1) Les *Kin* actuels font souvent allusion à ces livres antérieurs, véritables chartes primitives de l'humanité, qui ont disparu. Ils confirment ce que nous avons dit ailleurs sur l'antiquité de l'écriture chinoise. Toutefois, il y a une question historique de la plus haute importance qui n'est encore traitée par aucun historien et dont la solution sera le plus vrai commentaire des *Kin* chinois. *D'où est partie la colonie chinoise? A quelle époque précise est-elle arrivée sur le sol actuel de la Chine? Comment et par qui était habité alors le pays que nous nommons à présent la Chine?* — La philologie comparée, l'étude des *Kin* chinois, celle de la chronologie, jeteront les premières lumières sur ces importantes questions. Si l'obscurité règne sur les trois premières dynasties chinoises, c'est qu'il est très-probable que ces personnages n'ont jamais régné dans la Chine elle-même. Ils ne sont pas moins les souverains des Chinois, mais avant leur prise de possession des territoires actuels nommés la Chine.

orale sur les enseignements des anciens sages et sur les monuments écrits. Confucius avait ses entrées dans la bibliothèque des souverains où l'on conservait ces précieux manuscrits dont nous ne savons plus rien, sinon qu'ils ont existé. Il se pénétra de la doctrine des anciens. Il étudia à fond cette philosophie primitive, qui ne marchait pas sans la connaissance de la poésie et de la musique. Remettre en lumière ces enseignements sublimes, ainsi que les rites ou cérémonies civiles et religieuses, telle fut la mission que se proposa Confucius : mission digne d'un sage de l'antiquité. En peu d'années, la réputation de Confucius fut prodigieuse. Le nombre de ses disciples se comptait par milliers. Mais dans ce nombre, il eut douze disciples d'un talent et d'une vertu supérieurs, auxquels il s'attacha davantage (1). L'histoire rapporte et loue également soixante-dix autres disciples de Confucius qui se sont acquis de la gloire par leur fidélité à mettre en pratique les conseils moraux de ce sage. L'École de Confucius, en conservant et propageant la tradition primitive, a jeté un éclat incomparable. Comme *philosophe, diplomate, moraliste humain*, nous doutons qu'il y ait dans le monde une figure qui puisse seulement être mise en parallèle avec celle de Confucius. Ce sage ancien mourut à l'âge de 73 ans, l'an 479 av. J.-C. et la neuvième avant la naissance de Socrate. Ses œuvres sont entre les mains de tous les Chinois qui les apprennent par cœur dès leur enfance. L'École célèbre de Confucius porte le nom de Joŭ-Kiáo 儒教, qui veut dire : *doctrine savante, littéraire, doctrine éclairée*.

Le nom d'un sage comme Confucius ne put tarder à être en vénération. Les lettrés supérieurs avec lesquels nous avons conversé en Chine rendent à Confucius le culte, les honneurs que l'on rend aux *grands hommes* par vénération et par reconnaissance. Le vulgaire chinois a peut-être dépassé la mesure de ces honneurs; les abus de ce genre, dans le culte des saints, existent même quelquefois dans les pays catholiques. Après la mort de Confucius, le Roi de Loŭ fit ériger auprès de son tombeau un *Tsŭ t'ang*, comme on en élève en l'honneur des ancêtres. Les Empereurs de la Chine rendent, eux aussi, de temps immémorial, une sorte de culte à Confucius. Ils lui ont, à l'envi, décerné des titres honorifiques qu'il ne faut pas juger avec notre esprit européen, mais en se plaçant au point de vue d'Empereurs païens qui rendent hommage aux mérites supérieurs d'un sage éminent. Sous la dynastie Sŏng, l'Empereur Tchŕn-Tsŏng (998) ordonna que nul ne serait promu à un grade littéraire, que nul

(1) Ces douze disciples sont : 1° Jân-Hoŭy 冉回; 2° Jân-Jŏng 冉茂; 3° Tsŕ Louŭ 子路, surnommé Yeou 由; 4° Jân-Kieŭu 冉求; 5° Tchŕ-Kŏng-Sŭ 赤公西; 6° Tsŕn-Chŕn 曾升; 7° Tohouân-Sŕn-Sŕ 顏孫師; 8° Poŭ-Chŕng 卜商, ou Tsŕ-Hiá 字夏; 9° Tŕng-Tay-Mŭn 唐太命; 10° Yŕn-Yuân 顏淵; 11° Nŕn-Kŏng-Taŕ 南公道; 12° Kao-Tsŕy 高才.

mandarin ne serait préposé à une charge, s'ils n'avaient, au préalable, rendu à Confucius, dans son temple, les cérémonies prescrites par l'usage.

Laò-Tsè achevait sa carrière, lorsque, sur un autre point de la Chine, le nom de Confucius commençait à jeter de l'éclat. Bien que Laò-Tsè ait commencé à enseigner plus d'un demi-siècle avant Confucius, nous plaçons son École au deuxième rang, soit parce que cette École est restée moins célèbre, soit parce que la doctrine du Taó n'est pas entièrement indigène à la Chine; du moins, les preuves écrites et orales en ont disparu. Le caractère, le génie de ces deux sages chinois étaient tout différents. Profond et subtil penseur, Laò-Tsè se lançait dans tout ce que la métaphysique avait de plus élevé et de plus abstrait. Il vivait tout entier dans le monde invisible des intelligences. La solitude faisait naturellement les délices d'un esprit tout porté à la contemplation des vérités abstraites. Il y passa la majeure partie de sa vie. Cependant il est avéré que Laò-Tsè, dans le but de s'instruire, a fait de grands voyages vers les contrées occidentales. Il est probable qu'il est allé jusqu'en Assyrie, pays compris dans ceux que les Chinois nommaient, d'une manière générale, Tá-tsin 大秦. C'était précisément l'époque où fleurissait le prophète Daniel. Sa nature peu communicative a laissé sur cette partie de sa vie une lacune que l'on ne pourra probablement jamais combler. On trouve, dans ses œuvres, des passages d'une grande beauté, d'une justesse admirable, sur la création du monde, sur la Divinité et sur divers points de morale. On dirait ces passages extraits des livres de la théologie catholique. On n'a pas assez remarqué que Laò-Tsè, en dehors des connaissances qu'il a dû acquérir dans ses voyages lointains, a fort bien pu avoir des rapports avec l'émigration juive en Chine. Cette émigration a eu lieu précisément sur la fin du sixième siècle avant l'ère chrétienne, époque qui concorde avec l'existence de Laò-Tsè. Une circonstance qui ajoute un grand degré de probabilité à cette opinion, c'est que la colonie juive se fixa précisément dans une ville du Hô-nân, toute proche de celle qui vit naître Laò-Tsè. Cette colonie juive subsiste encore de nos jours (1874) dans la ville de Kaï-fông-fou (1).

Laò-Tsè n'avait point l'esprit de prosélytisme, qui était, au contraire, le trait saillant du caractère de Confucius. Il blâmait même publiquement Confucius du zèle que celui-ci déployait pour propager son enseignement. L'École de Laò-Tsè, bien que célèbre dès cette époque, fut loin de jeter le même éclat que celle de son rival. Confucius était un esprit plus pratique; il voyait, avant tout, le côté positif des choses. Sa manière d'enseigner devait être plus goûtée

(1) Voir dans les *Annales de la Philosophie chrétienne* (année 1864), l'intéressante notice intitulée : *Recherches sur l'existence des Juifs en Chine*, par M. Wylie; mémoire annoté par M. G. Pauthier, et l'*Essai sur l'époque de l'entrée des Juifs en Chine*, par l'abbé Stonnet, année 1837.

que celle de Laò-Tsè. La métaphysique des doctrines de Laò-Tsè, d'une part, son esprit peu communicatif, de l'autre, ont été les principales causes pour lesquelles, peu après sa mort, sa doctrine a été odieusement défigurée par ses propres disciples. Entraînés par les écarts de leur imagination et de leur admiration excessive pour Laò-Tsè, ils ont répandu, sur leur maître, des légendes où le ridicule le dispute au merveilleux. Du vivant même de Laò-Tsè et de Confucius, un antagonisme doctrinal marqué s'établit entre les disciples de ces deux philosophes. Cet antagonisme est aussi vivace de nos jours. Les lettrés se plaisent à décocher leurs traits d'esprit contre les partisans de Laò-Tsè. Aussi, en étudiant les questions philosophiques de la Chine, est-il important de savoir à laquelle des deux Écoles appartiennent les auteurs sur lesquels on veut s'appuyer. Les vrais savants de la Chine n'ignorent pas la fausseté des légendes vulgaires et merveilleuses répandues sur Laò-Tsè. Mais ils sont heureux d'avoir ce prétexte pour attaquer les Taó sé. Néanmoins, l'École de Laò-Tsè s'est perpétuée jusqu'à nos jours; mais elle est incomparablement inférieure, sous tous rapports, à celle des Jouï-Tsè. L'École de Laò-Tsè a compté, dans la suite des âges, quelques beaux génies; mais elle n'a produit ni autant, ni d'aussi riches monuments littéraires que celle de Confucius. On donne aux disciples de Laò-Tsè le nom de Taó sé 道士, *Docteur de la raison*, et à l'École elle-même celui de Taó kiaó 道教, *Doctrines de la raison*.

Une troisième École, étrangère à la Chine, a fini par s'implanter, dans ce pays, après des alternatives diverses de revers et de succès. La doctrine de Bouddha s'est introduite, par fraude, ou si l'on veut, par accident, dans la Chine, sur la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Patronnée par quelques Empereurs crédules et ambitieux, auxquels les bonzes promettaient le *breuvage de l'immortalité*, la doctrine de Bouddha a fini par obtenir ses lettres de naturalisation. A ne juger les choses qu'au double point de vue de la philosophie et de la littérature, l'influence de cette École a été funeste à la Chine. Depuis son introduction, l'erreur doctrinale y est devenue plus profonde; les antiques traditions plus obscurcies; le culte idolâtrique plus général et plus absurde. Quant aux belles-lettres, à la littérature, l'École de Bouddha a rendu un service déplorable à la Chine, celui de la multiplication exagérée et de l'altération des caractères de la langue. L'École des bouddhistes est appelée Chō kiaó 釋教 ou Foü kiaó 佛教, des noms de Bouddha.

Une particularité curieuse, c'est que ces trois Écoles littéraires aient pris, dans le laps du temps, un caractère de doctrines religieuses au point de devenir toutes les trois chacune comme une secte religieuse. La haute classe de la Chine, les savants, les lettrés, les fonctionnaires publics, suivent exclusivement les enseignements de Confucius. Les Chinois de la classe moyenne embrassent assez volontiers la doctrine de Laò-Tsè. Le peuple, la classe ouvrière

ne serait pas satisfaite d'un enseignement qui ne se manifesterait pas au dehors par des cérémonies ou des rites extérieurs. Aussi le bouddhisme ne recrute guère ses partisans que dans la classe pauvre et ouvrière de la Chine.

La théologie catholique comprend le dogme, la morale et le culte. S'il était permis d'établir une comparaison, nous dirions : la doctrine de Lao-Tsé représente le dogme, comme on le verra page 309, où nous donnons de longs extraits de l'ouvrage de ce philosophe. Celle de Confucius représente la morale. Ce sage semblait redouter toutes les questions ardues de la théologie dogmatique. Sa haute-intelligence lui faisait, sans doute, sentir qu'il y avait là des questions presque insolubles pour la *seule et individuelle raison humaine*. Sans la révélation divine, l'homme ne peut connaître la fin surnaturelle, telle que l'enseigne le catholicisme. Ses disciples les plus célèbres ont imité sa réserve. Cependant, ils en disent assez pour qu'on ne puisse taxer d'athéisme ni le chef de leur École, ni eux-mêmes. Comment ces sages anciens auraient-ils pu être athées ou idolâtres lorsque les Kin chinois sont remplis de passages admirables sur la Divinité (1)? Ils savaient par cœur ces livres. Celle de Foü représente le culte. Il n'y a, en effet, d'autres temples publics en Chine que ceux des bouddhistes. Ces temples portent le nom de Pagodes ou de Bonzeries; en chinois, Miaó 廟.

Telles sont les trois Écoles littéraires qui, de nos jours, se partagent à peu près exclusivement *toutes les intelligences pensantes et les intelligences croyantes de la Chine*. La doctrine de Mahomet a fait invasion, elle aussi, dans l'Empire du milieu. Elle y jouit de la tolérance politique; mais n'ayant produit aucun écrivain de renom, ni aucun monument littéraire de quelque valeur, nous n'aurons pas à nous en occuper dans cet ouvrage.

II. PREMIÈRE ÉCOLE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE. — CONFUCIUS 孔夫子. — NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES LIVRES SACRÉS DE LA CHINE OU SUR LES Kin 經. BASE ET FONDEMENT DE LA DOCTRINE DE CETTE ÉCOLE.

L'histoire nous a conservé le souvenir des peuples anciens dont la civilisation a été très-avancée. Les monuments historiques des Égyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens, des Assyriens, etc., etc., ont disparu avec eux sous les ruines de leurs monarchies célèbres. Les découvertes modernes aident à reconstruire, en partie, l'histoire de ces antiques nations, mais elles seront probablement insuffisantes pour refaire, d'une manière complète, l'histoire de

(1) Voir notre ouvrage qui a pour titre : *Recueil de passages sur Dieu et ses divins attributs extraits des Livres sacrés de la Chine.*

ces peuples qui, après avoir jeté un vif éclat dans le monde, n'ont presque laissé que le souvenir de leur existence passée et les marques évidentes d'une civilisation très-avancée. La Chine, dont l'origine remonte au berceau du genre humain, a seule survécu au milieu du cataclysme général qui a enseveli, sous ses ruines successives, tous ces peuples célèbres de l'antiquité.

Seule aussi, entre toutes les nations du monde, la Chine possède des monuments historiques dont l'authenticité et l'ancienneté sont sans égaux dans l'univers, comme livres profanes. La plupart des anciens peuples de l'Orient semblent avoir montré une grande insouciance pour leur histoire; ils la confiaient, paraît-il, à la tradition orale. La Chine, au contraire, nous apparaît, dès les temps les plus reculés, comme préoccupée de conserver le souvenir de son histoire. La charge d'historiographe de l'Empire se trouve indiquée dans les pages les plus anciennes de l'histoire chinoise. La Chine a toujours conservé son autonomie avec la transmission fidèle de ses antiques traditions. L'invasion étrangère ne l'a jamais complètement atteinte. En thèse générale, l'invasion d'un peuple par un autre est l'absorption du peuple envahi par son conquérant qui lui impose ses lois, ses coutumes, sa langue et ses mœurs avec sa domination. Chose curieuse! En Chine, le contraire a toujours eu lieu, tant est prodigieuse la force unitaire de ce peuple singulier au monde! Une fois ou deux, la Chine, vaincue par les Tartares mongols, a vu ses conquérants se soumettre, eux-mêmes, en tout, aux lois et aux institutions du pays conquis, à part quelques coutumes extérieures de peu d'importance.

Les monuments littéraires de la Chine sont les livres auxquels on donne le nom de **Kin** 經, mot chinois qui veut dire : *Livres par excellence, doctrine solide, immuable*. Les **Kin** actuels sont des extraits, des résumés, sinon quant à l'expression, mais quant à l'esprit *des antiques archives nationales* qui ont disparu. Sept siècles avant l'ère chrétienne, la tradition orale et écrite faisait une mention expresse de ces anciennes archives historiques.

Les questions de critique de chacun des livres sacrés sous leur forme actuelle, comme la Chine les possède aujourd'hui, ne sont pas du domaine de cet ouvrage. Nous ne les toucherons donc que très-sommairement. Tout ce que nous dirons concerne les **Kin**, comme le corps de la nation lui-même les reçoit et les accepte de nos jours.

La majestueuse simplicité de ces Livres sacrés, leur antiquité incomparable, leur style concis et énergique, l'excellence de la doctrine dogmatique et morale qu'ils renferment, tels sont les titres des **Kin** actuels à la vénération séculaire des Chinois. On y parle sans cesse *du souverain Seigneur, de la Providence qui régit toutes choses, de la récompense des bons, du châtement des méchants, du mandat céleste confié aux Princes pour être les Pasteurs du peuple, mandat qui est toujours subordonné à leur fidélité à le remplir, d'une vie après la mort, du*

culte religieux, des vœux et des prières, des sacrifices, des jeûnes, des expiations, etc. Les citations que nous ferons tout à l'heure, en parlant de chacun de ces Livres sacrés de la Chine en particulier, montreront ce qu'il faut penser de l'athéisme prétendu des anciens Chinois (1) et de l'opinion nouvelle que certains écrivains français cherchent à accréditer, à savoir, que *nul peuple infidèle n'a eu l'idée, la notion du vrai Dieu, si elle ne lui a été donnée par un de ces trois peuples : les juifs, les chrétiens ou les musulmans.*

Aussi, tous les auteurs chinois, parlant de ces livres antiques, disent-ils, d'une voix unanime :

« IL N'Y A QU'UN SAINT QUI PUISSE ÊTRE L'AUTEUR DES KĪN. — LE YĪ-KĪN EST LE LIVRE VENU DU CIEL. LE CHOŪ-KĪN EST LE LIVRE DU CHANG-TY. LE CHĒ-KĪN NE PARLE QUE DU SEIGNEUR ET DU CIEL. LES SIX KĪN ONT SURTOUT LA DOCTRINE POUR OBJET. L'HOMME N'A PAS DEUX CŒURS NI LES SIX KĪN DEUX DOCTRINES. »

Les KĪn chinois comprennent un plan général. Le YĪ-kĪn est un livre en quelque sorte *doctrinal*. La nature, la création, les harmonies de la création, l'état primitif de l'homme, sa décadence malheureuse; *un saint par excellence* travaillant à relever l'homme, etc. Le Choū-kĪn et le Tohoŭn-tsieou donnent aux Princes et aux peuples des leçons en mettant sous leurs yeux les actions éclatantes des Princes qui ont régné avec gloire, qui ont été *Père-mère du peuple*, et les défauts des Princes qui ont marché dans la voie du vice. Le nom de l'*Être Suprême* revient sans cesse dans ces deux livres historiques. Le ChĒ kĪn est une espèce de morale en action. On y trouve des odes qui semblent écrites par un des prophètes de la Bible. Le Lÿ Kÿ trace les devoirs dans toutes les positions sociales. Tel est le plan général des Livres sacrés de la Chine, plan qu'il ne faut pas perdre de vue.

Au point de vue littéraire, le style des KĪn est si majestueux dans sa simplicité, si riche et si plein d'idées dans sa désespérante concision, si rempli de métaphores naturelles, qu'il cause aux lettrés de la Chine un enthousiasme que notre plume se refuse de décrire. Il faut, comme nous, avoir entendu, de ses oreilles, les savants de la Chine parler des beautés de leurs livres anciens. Cependant, ils avouent sans peine qu'il y a bien des textes, dans ces livres, qui sont comme un mystère pour leur intelligence. Les explications vagues et banales des commentateurs ne les satisfont nullement. Les KĪn chinois sont remplis des *vestiges de la tradition primitive*. Nulle part au monde, chez aucun peuple tombé dans le polythéisme, ces *vestiges de la tradition primitive*

(1) Voir la célèbre lettre du P. de Prémare sur le Monothéisme des anciens Chinois, ainsi que le *Selecta vestigia...* du même auteur que nous avons publié, avec le concours de l'honorable M. Bonnetty, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, en 1870.

n'ont été conservés aussi nombreux et aussi intacts que dans ces livres chinois. Groupés et mis en ordre avec art, on obtiendrait, avec ces lambeaux dispersés dans tous les *Kin*, dans les écrits de Confucius et ceux de Laò-Tsè, *une synthèse presque complète de l'enseignement catholique*. Conservés sous l'enveloppe d'un style suave et magique, ces débris, ces épaves, si l'on veut, de la tradition primitive (1), sont peut-être un obstacle invincible à la conversion de la Chine au catholicisme, *comme corps de nation*.

Les Livres sacrés de la Chine (2), malgré le mélange *inévitabile* d'erreurs doctrinales qu'on y rencontre, ne renferment presque aucune pensée fautive. Ils peuvent être lus par toute espèce de lecteurs sans aucun inconvénient moral. Quelques odes du Livre des vers, au dire des Catons chinois, n'ont pas toute la gravité antique; mais aucune expression n'y blesse la pudeur la plus virginale; aucun récit lubrique n'y provoque les passions; aucun chant d'amour mystique qu'il faille interdire à une classe de lecteurs. Les Princes pervers y reçoivent toujours la flétrissure due à leurs désordres, et l'auteur ne manque jamais de montrer *l'action du Ciel* dans la punition des Princes vicieux ou des hommes criminels.

Les Livres sacrés de la Chine ne sont pas, non plus, des livres fermés au vulgaire, comme ceux de presque tous les peuples. Combien de chrétiens ont lu la Bible en entier? Combien de savants, en Europe, ont lu, en entier, Socrate, Platon, Aristote et les autres sages de Rome et d'Athènes? On pourrait les compter. En Chine, trois cents millions d'hommes, au moins, n'ont pas seulement lu, mais peuvent réciter, de mémoire, les Livres sacrés de la Chine. Il n'est aucun pays où l'enseignement soit aussi populaire, il n'est aucune école où l'on n'enseigne ces Livres antiques, bien que la liberté d'enseignement

(1) La mythologie de tous les peuples infidèles renferme, au milieu d'un *dédale* d'erreurs qui humilie aussi profondément la raison humaine que la science, un certain nombre de vérités plus ou moins bien conservées. Ce fait, à l'abri de toute contestation scientifique, est confirmé tous les jours par les découvertes modernes. Ces lambeaux de vérités sont la preuve irréfutable d'une origine ou d'une source commune. Les anciens missionnaires de la Chine ont trouvé, comme nous, dans les livres chinois, des vestiges nombreux et frappants des vérités chrétiennes ou primitives. Aussi, faisant allusion à l'ensemble des vérités conservées dans ces livres profanes, un auteur distingué dit-il : « C'est un *christianisme primitif*. Mais les Chinois n'ont jamais dit *nulle part*, comme le prétend gratuitement (page 4, Introduction au *Taó t'è kin*) un sinologue moderne, qui n'a jamais rien compris à la philosophie symbolique de la langue chinoise, que ces vestiges étaient « des emprunts faits par les Chinois aux Livres saints des chrétiens, et, encore bien moins, que les Chinois auraient été favorisés d'une révélation anticipée ». Les anciens missionnaires ont constaté un fait indiscutable, celui de vestiges existants, de ressemblances étonnantes avec les enseignements catholiques, et voilà tout.

(2) L'usage a prévalu, parmi les sinologues, de donner aux *Kin* chinois le titre de *Livres sacrés*. L'expression serait impropre si on lui attribuait toute l'étendue du sens que les catholiques donnent à l'*Écriture sainte* par les mêmes termes. Cette réserve, qui a son importance, étant faite, nous nous conformerons à l'usage établi dans le monde savant.

existe à tous les degrés. Liberté que l'on n'a même pas en France, où pourtant ce nom est inscrit sur tous les monuments publics. Vienne un nouveau Chè houâng t'f, il ne faudrait pas même un jour pour restaurer les monuments détruits. Il y aurait un travail philosophique du plus haut intérêt à faire : « *Quelle a été et quelle est encore l'influence des K'in et des livres de Confucius sur le Corps de la nation chinoise?* »

Dans ses compositions littéraires, un lettré chinois n'approche du beau qu'autant qu'il imite, plus ou moins heureusement, le style des Livres sacrés. Les écrivains distingués poussent le scrupule littéraire jusqu'à n'employer aucune expression qui ne soit dans les K'in. Les Empereurs eux-mêmes s'efforcent, dans leurs édits, d'imiter le ton et le style sublime des K'in qui respire une si haute et si douce majesté. Il leur semble, avec raison, que ces édits reçoivent, par là même, comme un reflet de l'autorité vénérée des anciens Monarques de la Chine.

Au moyen d'une traduction et d'un commentaire chinois, on peut lire, dans les originaux, les Livres sacrés de la Chine. Cette étude est ce qui donne le mieux une idée générale du génie de ce peuple singulier et de ses coutumes antiques. Quant aux traductions latines, françaises, anglaises... de ces monuments anciens, elles ne donnent qu'un écho bien faible, bien incolore, nous ne dirons pas de l'élégance littéraire, mais du sens même des doctrines et des récits de ces livres. Nos langues modernes sont trop vagues, trop diffuses et trop peu imagées pour exprimer des idées que l'intelligence voit tout entières dans un seul signe, comme l'œil physique voit toute une série d'idées dans un seul tableau. Nous indiquerons, plus bas, les traductions européennes des livres chinois.

Quant aux commentaires chinois, que l'on peut aisément se procurer et consulter avec fruit, nous en citons deux dont le style est familier et qui ont été composés à l'usage des jeunes Princes de la dynastie actuelle. L'un de ces Princes est devenu le célèbre Empereur K'ang-H'ÿ. Le premier de ces ouvrages porte le titre de Tohén kiay 正解 (*Véritable Explication*). Le deuxième est le J'ë kiang 日講 (*Lectures journalières*). Si l'on voulait faire une étude plus approfondie des K'in chinois, entre une foule de commentaires, on consulterait, avec beaucoup de fruit, les deux suivants : 1° le 十三經注疏, en 134 volumes; cet ouvrage renferme tous les interprètes des deux dynasties H'an et T'ang; 2° le 新判經解, où l'on trouve tous les interprètes [qui ont brillé sous les dynasties S'ong et Yuên.

Nous allons parler de chacun des Livres sacrés du premier ordre et des Livres canoniques du deuxième ordre. Nous dirons seulement ce qui est nécessaire pour en donner à nos lecteurs une idée exacte et suffisante. L'histoire de chacun de ces livres serait intéressante à tous les points de vue. C'est un travail à faire et qui n'est pas du domaine de cet ouvrage.

III. DES SIX LIVRES SACRÉS EN PARTICULIER.

§ 1^{er}. DU PREMIER LIVRE SACRÉ

ou

LE ʹ kin 易經, LE LIVRE DES CHANGEMENTS.

Ce livre est le premier, le plus ancien et le plus célèbre de tous les Livres sacrés de la Chine. Il tient le premier rang, parce qu'on le regarde comme le principe de tous les autres, qui en sont sortis, *comme un arbre avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits sort de son tronc et le tronc de sa racine, ou bien encore comme l'eau d'un ruisseau sort de sa source.* Ce sont les comparaisons des Chinois eux-mêmes.

Le ʹ kin est un tableau de la nature. Il fait allusion aux *changements* ou aux *mutations* survenues dans l'ordre moral. De là le titre du livre, qui lui-même est symbolique (1), comme nous le montrerons ailleurs. Il y avait un *ciel antérieur*, c'est-à-dire un *état primitif de la nature*. L'auteur donne en traits vifs, mais substantiels, la situation de l'univers, de l'homme en ce premier état. Survint un grand changement, un bouleversement, une révolution dans l'univers. De là, le *ciel postérieur* ou deuxième état de la nature, où la situation des êtres est dépeinte avec plus de détails et plus d'énergie encore que dans le premier. Enfin, il est question d'une troisième révolution ou mutation dans la nature. Le caractère chinois du titre du livre indique à lui seul ces *trois révolutions* morales et se prononce, en conséquence, sur trois tons différents, tout en gardant son unique *forme héraldique*.

L'auteur de ce livre est Foü-Hÿ 伏羲, que les Chinois regardent comme le fondateur de leur monarchie. Cet antique Monarque est l'inventeur d'un système d'écriture bien plus merveilleux que la sténographie ou toute autre méthode de communiquer les pensées en abrégé. Au moyen de *huit lignes*, Foü-Hÿ a pu composer un traité de la plus haute métaphysique. Il a donné à ces lignes le nom de Kouá 卦, qui veut dire : *ligne suspendue*. Les huit lignes sont donc désignées sous le nom de Pă kouá 八卦 (*octo lineæ*). Foü-Hÿ avait gravé sur les monuments publics ces lignes combinées, afin que le peuple eût sans cesse sous les yeux les enseignements contenus dans son livre. Les huit lignes combinées formaient soixante-quatre figures. Le texte de ce livre occupait, comme on le voit, un espace bien restreint. Les auteurs chinois, que

(1) Voir plus bas le chapitre XII qui a pour titre : *du Symbolisme des caractères chinois.*

nous avons cités dans le premier chapitre de ce volume, nous disent clairement que les lignes inventées par Foü-Hÿ n'étaient pas une *écriture courante*, mais un moyen abrégé de communiquer au peuple les enseignements qu'on voulait lui donner, les lois promulguées que l'on conservait devant ses yeux sous cette forme laconique et *conventionnelle* (1).

L'Empereur Foü-Hÿ est encore l'inventeur d'une forme spéciale d'écriture que l'on nomme *Kò teou*.

Un livre de la plus haute métaphysique, plein de figures et d'allégories, écrit au moyen de huit lignes, plus de trois mille ans avant l'ère chrétienne, devait naturellement, par suite des changements continuels qui surviennent dans la société, devenir un livre plein d'obscurités. Sa vraie doctrine ne pouvait manquer d'être plus ou moins altérée dans le cours des âges. Le *Y kîn* est incontestablement le plus antique monument littéraire que l'on connaisse.

Le *Y kîn* excite l'admiration des lettrés chinois qui, voyant une doctrine si abondante et si merveilleuse, sous une forme aussi simple, disent d'une voix commune : *Un homme n'a pu inventer ce livre; il vient du Ciel*. L'étude approfondie de l'écriture abrégée de Foü-Hÿ a été comprise par plusieurs savants sinologues européens. Le P. Prémare, dont les connaissances sinologiques ne sont contestées par personne, parle ainsi des Kouá :

« On peut dire que cette table seule des Kouá est un mémorial raccourci des sciences. Un de mes collègues, grand mathématicien, me disait qu'avec cette table seule il pouvait nous faire tous mathématiciens en moins de six mois. »

L'Empereur Ouên-Ouáng 文王 (2) et son troisième fils, le Prince Toheou-Kōng 周公 (3), ont donné l'un et l'autre une explication sommaire de ce livre symbolique, en caractères de leur époque, nommés Kouá ouên 古文. Ces deux Princes vivaient vers l'an 1134 av. J.-C. Les explications de Ouên-Ouáng sont indiquées, après chaque trigramme, par le mot Touán 彖. Celles de Toheou-Kōng, par le mot Siang 象. Ainsi, pour désigner le commentaire de Ouên-Ouáng, on dit : Touán tohouán 彖傳. Pour désigner celui de son

(1) Nous donnons plus loin, dans l'Appendice de la grammaire, sous la note C, au tableau des noms collectifs doubles, la figure et la combinaison des lignes ou des Kouá de Foü-Hÿ, avec une explication.

(2) Ouên-Ouáng naquit la 81^e année du règne de Tsoü-Kia, 1228 av. J.-C., et Oü-Ouáng en 1208.

(3) L'histoire a conservé les noms de trois fils de l'Empereur Ouên-Ouáng. Le premier se nomme Pö-Y-Kaô; il fut exclu du trône. Le deuxième est Oü-Ouáng, qui succéda à son père. Le troisième est le Prince Toheou-Kōng qui, par ses qualités et sa science, a laissé une brillante réputation chez les Chinois.

filz, on dit : Siàng tohouán 象傳. Leur travail collectif porte le nom de Hý tsé 繫辭 ou *Mémorial explicatif*.

Confucius, comme tous les anciens sages de la Chine, était épris des vérités cachées sous les formes symboliques si simples du Y kîn. Après en avoir fait une étude approfondie, il donne lui-même un commentaire sur le texte pur et sur le travail de Ouên-Ouáng et de son filz. Son commentaire porte le titre de Hý tsé tohouán 繫辭傳 (*Explication du Hý tsé*). Tel que nous l'avons aujourd'hui, le livre Y kîn se compose de ces trois ouvrages-là.

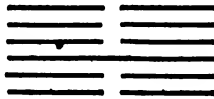
Le respect des Chinois pour les Kîn est si grand qu'ils en ont compté tous les caractères. Celui-ci renferme 24,107 caractères.

Le nombre des commentateurs du Y kîn est prodigieux. Nous ne citerons ici que celui de Tohou-hý 朱熹 qui jouit d'une grande vogue et d'un grand crédit.

Les PP. Lacharme, Regis, et quelques autres missionnaires jésuites de la Chine, ont donné une traduction latine du Y kîn. Le P. Regis a eu la principale part du travail. Son manuscrit est demeuré caché dans une bibliothèque de Paris jusqu'à ce qu'un savant étranger vint l'en tirer et le publier sur les conseils de M. Abel Rémusat. Le manuscrit a paru sous ce titre : *Y-King antiquissimus Sinarum liber quem ex latina interpretatione P. Regis aliorumque ex Soc. Jesu P. P. edidit Julius Mohl, 1834. Stuttgart.* — Nous dirons que si cette publication était un service rendu à la sinologie, il était néanmoins regrettable qu'elle fût faite par un savant étranger à la sinologie, car le travail du P. Regis avait besoin d'être revu en bien des endroits, et, de plus, pour les lecteurs européens, il avait besoin de nombreuses notes explicatives qu'un sinologue seul peut donner. Aussi, tel qu'il a été publié, le Y kîn latin ne peut trouver que des lecteurs d'une volonté tenace pour en faire une lecture complète.

EXTRAITS DU LIVRE Y-kîn 易經.

Quatorzième figure ou Kouá de Fou-Hý.



Cette figure est formée de deux trigrammes; l'un externe et supérieur se prononce Kouên; l'autre interne et inférieur se prononce Kên.

TEXTE.

« L'humilité surmonte tout; le sage arrive au but. 謙亨。有匡君終。 »

INTERPRÉTATION.

« Ouên-Ouáng veut dire que l'humilité est une vertu que rien n'arrête, qui
 « ne connaît point d'obstacles et qui conduit tout à une bonne fin. C'est pour-
 « quoi le sage qui ne reconnaît point en soi la vertu dont il est doué, qui parait
 « ignorer ses belles actions, parvient, par son humilité, au but de la sagesse
 « et à l'accomplissement de ses desseins. »

COMMENTAIRE PLUS DÉVELOPPÉ.

« La sentence définitive de Confucius sur ce Kouá dit : La raison du Ciel
 « est éclatante et s'abaisse jusqu'à la terre. La raison de la terre est humble
 « et s'élève en haut. La raison du Ciel humilie ceux qui sont pleins d'eux-
 « mêmes et élève, exalte ceux qui sont petits à leurs yeux. La raison de la
 « terre change ce qui est plein et élevé, et fait couler ce qui est bas et soumis.
 « Les Esprits nuisent à ce qui est plein, élevé, et font du bien à ce qui est petit
 « et bas. La raison de l'homme hait celui qui est plein de soi, et elle aime
 « celui qui est humble. L'humilité est honorée et éclatante; elle est abaissée
 « et ne peut être surmontée; elle est la fin du sage. »

象曰謙亨天道下濟而光明。地道卑而上行。天道虧盈而益謙。地道變盈而流謙。鬼神害盈而福謙。人道惡盈而好謙。謙尊而光卑而不可踰。君子之終也。

TEXTE.

« Le sage humble, humble se sert de l'humilité pour traverser le grand
 « fleuve. — Le texte des lignes dit : Le sage humble, humble se baisse pour
 « paître. »

謙謙君子用涉大川吉。象曰謙謙君子卑以自牧也。

COMMENTAIRE.

« Cette première ligne est la plus basse du trigramme inférieur; c'est pour-
 « quoi elle représente un honnête homme deux fois ou parfaitement humble,
 « qui, se trouvant aidé et favorisé de tous, peut entreprendre et exécuter heu-
 « reusement les choses les plus difficiles et les plus épineuses; c'est ce que
 « dit Tcheou-Ouên-Kông. Mais Confucius en établit la cause en ce que cet
 « homme, vraiment et sincèrement humble, se nourrit de la vertu comme d'un
 « aliment. »

TEXTE.

« La troisième des neuf lignes : Humilité qui a rendu de grands services.
 « L'honnête homme a une fin fortunée. La figure des Kouá dit : Un honnête
 « homme qui a rendu humblement de grands services est approuvé de tous les
 « peuples. »

九三。勞謙君子有終吉。象曰勞謙君子。萬民服也。

COMMENTAIRE.

« Cette ligne désigne un honnête homme élevé aux plus grands emplois.
 « Les ministres de l'Empire s'étudient à rendre de bons services à l'État par
 « la manière dont ils gèrent les affaires; mais combien s'en trouve-t-il qui,
 « après les avoir bien gérées, se réfugient dans l'humilité?... L'homme honnête,
 « qui a rendu de grands services à l'État, se retranche dans l'humilité contre
 « les louanges et fuit avec soin toute ostentation; de là vient que tout lui réus-
 « sit jusqu'à la fin. Confucius dit : Certainement l'humilité est difficile à pra-
 « tiquer à tous les hommes; mais elle l'est encore plus à ceux qui, par leur
 « bonne administration, ont bien mérité de l'État... »

§ 2. DU DEUXIÈME LIVRE SACRÉ

ou

LE Choū-kin 書經.

Ce Livre sacré porte encore deux autres noms. Le premier est celui de : Chāng choū 尚書, qui veut dire : *livre ancien, auguste, supérieur*. Il était déposé dans le cabinet de l'Empereur dont il faisait le plus bel ornement. Le deuxième est celui de : Pý kin 壁經 (*Livre muraille*), par allusion à la manière dont il fut découvert, sous le règne de l'Empereur Oū-Tý 武帝, dans une muraille de la maison de Confucius par Kōng-Ouáng 恭王, Prince du Royaume de Loŭ. C'est aussi pour le distinguer de l'exemplaire écrit, d'après le récit du vieillard Foŭ-Sŕn 伏生, à la suite de l'incendie des livres.

Dès les premiers Empereurs de la Chine, on trouve en vigueur la charge d'historiographe. Au temps de la dynastie des Teheou, cette charge était confiée à sept lettrés qui devaient, chacun en particulier, conserver les différentes branches de l'histoire. Ces sortes d'annales avaient déjà pris un grand développement à l'époque de Confucius. Ce philosophe, ayant ses entrées à la bibliothèque du Palais, fit un extrait de ces annales chinoises, dans le louable

but de rendre populaire l'antique doctrine qu'on y trouvait. Que sont devenus les originaux mêmes de ces Archives? A quelle époque ont-ils péri? L'histoire chinoise est muette sur ce point.

La compilation de ces annales, faite par Confucius, forme le livre qui porte le titre de *Choū-kīn*. Il est divisé en quatre parties. La première renferme cinq chapitres qui donnent le sommaire des événements mémorables accomplis sous les règnes des Empereurs Yaō 堯, Chún 舜 et Yú 禹 le Grand. La deuxième renferme quatre chapitres qui contiennent des détails curieux et des maximes très-précieuses sur le règne de Yú le Grand. La troisième renferme onze chapitres destinés à conserver les événements de la deuxième dynastie dite des Chāng 商. On y trouve les sages ordonnances des Empereurs de cette époque. La quatrième est la plus étendue; elle renferme trente chapitres. Elle est toute consacrée à l'une des plus florissantes dynasties chinoises, celle des Toheōū, qui compte 35 Empereurs et une durée de 873 ans. Cette dynastie a fini vers l'an 624 av. J.-C. Le *Choū-kīn* va jusqu'à la vingt-huitième année du règne de Siāng-Ouāng 相王, c'est-à-dire jusqu'en l'an 624 av. J.-C. Il renferme 25,700 caractères.

Le *Choū-kīn* jouit d'un crédit immense en Chine. On s'est épuisé en éloges de tout genre envers ce monument historique très-curieux, en effet, à étudier. L'un des buts que l'auteur du *Choū-kīn* avait certainement en vue a été de montrer *les desseins du Ciel sur les Rois bons ou mauvais*. Cette observation est importante pour suivre le fil de la pensée de l'écrivain chinois. Moïse, en écrivant la Genèse, n'a eu qu'un seul but, dont il ne s'est jamais écarté. Ce but était de rappeler les *promesses de Dieu, les prophéties messianiques, et d'en suivre scrupuleusement l'accomplissement*. Tout le reste de son récit est accessoire dans sa pensée. Tout lecteur qui étudiera avec soin le *Choū-kīn* souscrira pleinement à l'éloge qu'en faisait l'Empereur Yōng-Tohén, de la dynastie régnante : « *Le Choū-kīn est le plus précieux monument de l'antiquité, l'écho de la volonté du Ciel et le flambeau de la sagesse.* » Le style du *Choū-kīn* surpasse en simplicité, en noblesse, en élévation tout autre style. Il laisse bien loin derrière lui tous les livres grecs et romains vantés pour l'élégance littéraire et la pureté doctrinale.

Un disciple de Toheōū-Hÿ, du nom de Tsáy-Tohèn 蔡沈, a fait, sur le *Choū-kīn*, un commentaire estimé par les lettrés chinois.

Les PP. Gaubil et Benott (1), l'un et l'autre missionnaires apostoliques de la Société de Jésus, en Chine, ont traduit le *Choū-kīn*, le premier en français,

(1) Le P. Gaubil partit de France en 1721; il arriva à Pékin en 1725 et y mourut le 26 juillet 1750. Il était né à Gaillac (Tarn), le 4 juillet 1689.

Le P. Benott, né à Autun le 8 octobre 1715, mourut le 23 octobre 1774 à Pékin.

le second en latin. Le P. de Prémare a donné aussi une traduction de ce livre, ainsi que le P. de Wisdelou. Le P. Gaubil avait envoyé sa traduction à M. Rouget de l'Isle, membre de l'Institut de Paris. Il en a paru une édition, accompagnée de notes par M. Guignes. Paris, 1770.

Une édition anglaise sous le titre suivant :

The shoo King or the historical classic; being the most ancient authentic record of the annals of the chinese empire; illustrated by later commentators, translated by W. H. Medhurst, sen. Shanghæ, 1846.

M. G. Pauthier a donné une nouvelle traduction française du Choû-kin, avec des notes, dans les Livres sacrés d'Orient.

EXTRAITS DU Choû-kin.

L'Empereur Chûn offrit le sacrifice Louf au souverain Seigneur. Cap. 2, d. (1).

舜肆類于上帝.

Le Ciel seul a des voies secrètes pour rendre les peuples heureux. Il s'unit à lui pour l'aider à garder son repos et son état fixe. Cap. 4, liv. IV.

惟天陰隱相協厥居.

Le Ciel assiste les peuples, il leur donne un Roi, il leur donne un Docteur. Cap. 4, liv. IV.

天佑下民。作之君。作之師。

Le Ciel n'a point d'amour particulier pour personne; il n'aime que ceux qui veillent sans cesse sur eux-mêmes. (Liv. III, c. v.)

惟天無親。克敬惟親。

L'Empereur Tohén-T'ang tient à ses vassaux ce langage en 1766 av. J.-C., lors de sa prise de possession du trône : Si vous faites bien, je ne le cacherai pas, et si je fais mal, je ne me le pardonnerai pas, parce que tout ce que nous faisons est écrit dans le cœur du Seigneur Suprême. Cap. 3, liv. III.

爾有善朕弗敢弊罪當朕躬弗敢自姪惟簡在上帝之心。

(1) On trouve encore, de nos jours, des gens qui disent et écrivent que Confucius n'avait aucune notion du vrai Dieu. Ces écrivains-là trouvent plus commode de mettre leur ignorance sur le compte de ce sage que de lire ses œuvres dans les originaux. Le dogme même de la Trinité est plus clairement exprimé dans les anciens livres de la Chine que dans l'Ancien Testament, où il n'est qu'allégoriquement figuré, comme nous le montrerons un peu plus loin.

TEXTE.

« Ce que *le Ciel* voit et entend n'est que ce que le peuple voit et entend. C^o que le peuple juge digne de récompense et de punition est ce que le Ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le Ciel et le peuple; que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et ré-servés! » Part. I, chap. iv, v. 5.

天聰明自我民聰明。明天畏自我民明威遠于上下。敬哉有王。

« Hélas! pour bien finir, il faut bien commencer. On doit examiner ceux qui gardent les devoirs de leur état, détruire les brouillons et les gens cruels. Si vous respectez et observez la loi du Ciel, vous conserverez toujours le mandat du Ciel. » Part. III, chap. II, v. 7.

嗚呼慎厥終惟其始殖有禮覆昏暴欽崇天道永保天命。

« Il n'y a que *le Ciel* qui soit souverainement intelligent et éclairé; il n'est rien qu'il n'entende, qu'il ne voie; il a un sentiment de justice qui s'étend à tous les êtres, et voilà tout. Il n'y a que l'homme parfait qui imite le Ciel; les bons ministres lui obéissent avec respect, et le peuple suit les lois du gouvernement. » Part. III, chap. VIII, v. 2.

惟天聰明。無所不聞。無所不見。無他公而已矣。惟時憲。惟臣欽若。惟民從又。

« Oh! Prince successeur, soyez bien attentif sur toutes vos démarches; ré-flechissez-y; les vues d'un grand sage vont loin; les discours salutaires ont un grand éclat. Le *souverain Seigneur* n'est pas constamment le même à notre égard; ceux qui font le bien, il les comble de toutes sortes de bonheur; ceux qui font le mal, au contraire, il les afflige de toutes sortes de maux. Ne mé-prenez pas la vertu; c'est elle qui fait le bonheur de tous les royaumes; le défaut de vertu détruit leur gloire. » Part. III, chap. iv, v. 8.

嗚呼嗣王祇厥身。念哉。聖謨洋洋。嘉言孔彰。惟上帝不常。作善降之百祥。作不善降之百殃。爾惟德罔小萬邦惟慶爾惟不德罔大隊厥宗。

« Il dit : Hélas! on ne doit pas compter sur une faveur constante du *Ciel*; il peut révoquer son mandat. Si votre vertu subsiste constamment, vous conserverez le trône; mais l'Empire est perdu pour vous, si vous n'êtes pas constamment vertueux. » Part. III, chap. vi, v. 2.

曰嗚呼天難謀。命靡官常。厥德保厥位厥德霖常九有以亡。

« Tsoü-Ky parla ainsi au Roi pour l'instruire : *Le Ciel* observe les hommes « d'ici-bas et veut qu'ils ne fassent que ce qui est conforme à la raison et à « la justice. Aux uns, il accorde une longue vie; aux autres, une vie de peu de « durée; ce n'est pas le Ciel qui perd les hommes; les hommes se perdent « eux-mêmes en transgressant ses lois éternelles. — Si les hommes ne se ren- « dent pas vertueux, s'ils ne font pas l'aveu de leurs fautes, le Ciel leur mani- « feste sa volonté afin qu'ils se corrigent; car, sans cela, ils diraient : Quel « est le jugement que le Ciel porte de nous? Hélas! les fonctionnaires publics, « commis par le Roi pour commander aux peuples, doivent avoir pour lui des « soins respectueux, parce que les peuples sont les enfants du Ciel. A l'égard « des cérémonies aux ancêtres, il ne faut pas trop fréquemment les répéter. »
Cap. IX, liv. III.

祖已乃訓于王曰。惟天監不民典厥義降年有永有不永非天天民民中絕命。民有不若德不聽罪。天既受命正厥德乃目其加台。嗚呼王司敬民罔非天嗣。典祀無豐于昵。

« Les anciens ont dit : La plupart des gens cherchent à se satisfaire; il n'est « pas difficile de reprendre dans les autres ce qu'ils ont de mauvais, mais re- « cevoir les avis et les réprimandes des autres, sans les laisser couler comme « l'eau, c'est là la difficulté. Les jours et les mois se passent; mon cœur en « est affligé, car ils ne reviendront pas. »

古人有言曰民訖自若是多盤責人斯無難惟受責俾如流是惟難哉。我心之憂日月逾邁若弗云來。

Mais nous ne pouvons résister au plaisir de citer un passage du *Chou-k'in* qui renferme un trait de mœurs sublime dans sa simplicité, et qui peint mieux les usages de ces temps reculés que tous les plus beaux discours.

« L'Empereur *Tay-K'ang*, dit le livre chinois, négligeait ses devoirs; il était « sur le trône comme un mannequin; l'amour du plaisir lui avait fait aban- « donner le chemin de la vertu. Ses peuples avaient conçu de l'aversion pour « lui; malgré cela, il ne songeait qu'à ses plaisirs. Étant allé à la chasse au- « delà du fleuve *Lö*, plus de trois mois s'écoulèrent sans qu'il fût de retour. « Profitant de l'indignation générale, un Grand du pays, nommé *Y*, fit placer « des gardes à tous les passages du fleuve pour empêcher son retour.

« Les cinq frères du Roi, accompagnés de leur mère, tous plongés dans la « douleur, vont s'asseoir à l'embouchure du fleuve *Lö*. Là, ils composent une

« pièce modulée, une sorte d'épigramme, remplie des maximes et des préceptes du grand Yü, leur ancêtre (1). »

Assis sur les bords du fleuve Ló, les cinq frères modulent alternativement la strophe qu'ils ont composée. Quel spectacle touchant! La foule du peuple devait les environner émue!

Cette pièce porte le titre de :

COMPLAINTÉ DES CINQ FRÈRES 五子之歌 (2).

1. Le premier d'entre eux dit : 其一曰

« Voici ce qui est dit dans les documents de notre auguste aïeul Yü : 皇祖有訓

« Ayez de la tendresse pour le peuple; 民可近

« Ne le méprisez pas. 不可下.

« Il est le fondement de l'État. 民惟邦本

« Si ce fondement est ferme, l'Empire est paisible. 本固邦寧

« Si je considère bien l'État de l'Empire, 予視天下

« Un mari ignorant et grossier, une femme ignorante et grossière, 愚夫愚婦

« Peuvent être au-dessus de moi. 一能勝予

« Si un homme tombe trois fois dans des fautes, 一人三失

« Attendra-t-il que les plaintes soient publiques pour penser à se corriger? 怨豈在明不見是圖

« Avant que cela soit, il faut être sur ses gardes. 予臨兆民懼

« Quand je me vois chargé de tant de population, 予若朽索之

« Je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour atteler six chevaux; 馭六馬爲人上者奈何不敬

« Celui qui commande aux autres, ne doit-il pas toujours craindre? »

2. Le deuxième d'entre eux dit : 其二曰

« Selon les enseignements de notre auguste aïeul, 訓有之。內作色
荒。外作

« Au-dedans, l'amour excessif des femmes, 禽荒

« Au-dehors, l'amour excessif des grandes chasses, 甘酒嗜

(1) Ces documents formaient probablement un ouvrage qui est perdu.

(2) Le titre signifie : *Complainte des cinq Fils*. Ces fils étaient les enfants du Roi K'ý, dont le fils aîné désobéissait alors la couronne.

- « La forte passion pour le vin, pour la musique déshonnête, 音缺字彫有
一千此
« Pour les palais élevés et pour les murailles ornées de peintures, 未減
不亡
« Sont six défauts dont un seul peut perdre un royaume. »

3. Le troisième dit : 其三曰。

- « Depuis le règne de T'ao-T'ang (Yao), 惟被陶唐
« La demeure des Rois était à K'ÿ, 有此冀方
« Et parce qu'on n'a gardé ni sa doctrine ni ses lois, 今失厥道亂
« Le trouble s'est mis dans son gouvernement, 其紀綱
« On a perdu cette ville. 乃底滅亡。 »

4. Le quatrième dit : 其四曰。

- « Notre aïeul, par son application continuelle à la vertu, 明明我祖萬
邦之君
« Devint célèbre et fut le maître de tous les États. 有典有則
« Il a laissé des règles invariables 貽厥子孫
« Et un vrai modèle de conduite à ses descendants. 關石和鈞
« Cependant le Tehê (1) qui doit être partout en usage, et le Kiün qui doit
servir pour l'égalité, 王府則有荒隊
« Sont renfermés dans le trésor. 厥緒覆
« On a abandonné sa doctrine et ses lois. 宗絕祀。
« C'est pour cela qu'il n'y a plus de salle pour honorer les ancêtres, ni pour
faire les cérémonies et les sacrifices. »

5. Le cinquième d'entre eux dit : 其五曰。

- « Hélas! comment puis-je rentrer dans notre demeure? 嗚呼曷歸
« La tristesse m'accable. 子懷之悲
« Les populations me haïssent! 萬姓仇予
« A qui donc puis-je avoir recours? 予將
« La douleur est dans mon cœur, 疇依鬱
« La honte sur mon visage, 陶乎子心
« Je me suis écarté de la vertu; 顏厚有忸
« Mais mon repentir peut-il réparer le passé? 忸弗慎厥德雖悔
可追。

(1) Le Tehê et le Kiün étaient l'original des poids et des mesures que l'on gardait à la cour.

DU TROISIÈME LIVRE SACRÉ

OU

LE Chê-kin 詩經. LE LIVRE DES VERS.

Les Livres sacrés de la Chine parlent assez souvent de peuples anciens qu'ils désignent sous le nom de *Miaô*. Ce nom répond à l'épithète de *Barbares*, que les anciens Romains se plaisaient orgueilleusement à donner à tous les peuples étrangers à leur domination. Les populations, connues sous le nom de *Miaô* ou *Miaô-tsè*, ont longtemps résisté aux invasions successives de la colonie chinoise. Bien que vaincus par le nombre, les peuples *Miaô* n'ont jamais été soumis par la Chine, encore moins anéantis, comme on le lit dans les *Mémoires sur les Chinois* et autres ouvrages. Les *Miaô-tsè*, divisés en 82 tribus, subsistent encore dans trois ou quatre Provinces de la Chine. Ils vivent là indépendants, autonomes, en dehors du gouvernement chinois qu'ils ne reconnaissent pas (1).

L'auteur de cette Grammaire a vécu au milieu de quelques-unes de ces tribus de *Miaô-tsè*. Leurs mœurs, comme leur langage, n'ont rien de commun avec les mœurs et la langue des habitants du Céleste-Empire. Une fois ou deux par an, les *Miaô-tsè* des tribus que nous connaissons se donnent rendez-vous dans une belle plaine désignée. Hommes et femmes arrivent en ce lieu avec leur curieux costume des fêtes et leurs instruments de musique, non moins curieux. Là, ils se divisent en deux camps. Après un silence assez long, ils commencent à chanter alternativement des odes, dans le genre de celles du *Livre des Vers* ou du *Chê-kin*. Ce sont des plaintes langoureuses, ce sont des prières adressées aux Génies; le tout est modulé sur un ton varié et fort sentimental. Il n'est pas jusqu'à la pose des membres de ces réunions qui n'offre un spectacle intéressant. Après un certain nombre de couplets ainsi modulés, les deux camps se rapprochent successivement. Les chants deviennent plus accentués, plus pathétiques. Tout le monde semble plongé dans l'attente d'un événement imprévu. Enfin les deux camps se joignent. Les couplets alternatifs sont plus courts, plus véhéments, plus entremêlés de pauses silencieuses; ils semblent

(1) Un de nos amis, homme de beaucoup d'esprit, aujourd'hui évêque de Sébastopolis et vicaire apostolique du Thibet, monseigneur Chauveau, avait travaillé, pendant dix-huit ans, à la composition d'un ouvrage, qui pouvait former 10 ou 12 volumes, sur les *Miaô-tsè*. Ce précieux manuscrit, que le prélat avait pensé mettre en sûreté en le déposant, à cause des troubles civils, dans une autre Province, a malheureusement péri dans l'incendie et le sac de la ville de *Souy-fou* (au *Sû-tchouân*) par les mêmes rebelles qu'il redoutait au *Yün-nân*. C'est une grande perte pour l'histoire, encore inconnue en Europe, des peuples *Miaô-tsè*.

des interpellations. Ensuite, la foule se lève. La troupe des musiciens se réunit. Une danse excessivement originale commence alors et se continue durant plusieurs heures.

Telles devaient être les réunions populaires des anciens Chinois. Des meetings en plein air, dans une magnifique plaine, sur le bord d'une rivière. Là, ils chantaient des odes en l'honneur du Cháng-tý ou souverain Seigneur et en mémoire des ancêtres. Ils invoquaient les Génies ou les esprits inférieurs. Le peuple faisait monter aux oreilles du chef de la tribu ses vœux et ses plaintes. Sous des formes allégoriques, très-ingénieuses et très-habiles, il censurait vigoureusement la conduite des Princes qui n'étaient point vertueux. On répétait, en faveur de la jeune génération, des maximes de morale, ou bien on citait les paroles et les actions édifiantes des hommes célèbres de l'antiquité. Ces usages primitifs, ces meetings populaires avaient fini par dégénérer en abus, à cause de la licence des mœurs qui s'était accrue. On avait dû les supprimer, dès avant le règne de l'Empereur Pih-Ouāng qui monta sur le trône l'an 771 av. J.-C. Le peuple n'eut plus occasion de formuler ses vœux et ses plaintes de la même manière. L'habitude de composer et de chanter les odes se perdit également.

L'Empereur Ouēn-Ouāng, Prince accompli, selon les auteurs chinois, avait rendu une ordonnance pour faire recueillir les odes, les chants populaires des différentes parties de l'Empire. L'Empereur voulait connaître, par cet ingénieux moyen, les vœux du peuple et le degré de conservation des mœurs primitives. Tous ces chants étaient déposés dans les archives nationales de l'Empire et formaient une collection aussi précieuse que considérable.

Sous la dynastie Toheoū, un grand dignitaire de l'Empire fit, le premier, un choix des odes qui concernaient les anciens Empereurs. C'est dans ce recueil que Confucius fit ensuite un nouveau choix des odes touchant la dynastie des Toheoū. Il en ajouta quelques-unes de la dynastie Yin et de la principauté de Loū, son pays natal. Le but de Confucius était d'en faire une espèce de *Morale en action* à l'usage des populations de l'Empire. « *Le Livre des Vers*, disait-il, est destiné à purifier le cœur et à le diriger au bien. Ce livre nous montre nos devoirs, nous fait connaître le droit chemin de la vertu, de la lumière naturelle, et nous indique le but auquel nous devons tendre. » Le nombre des odes recueillies par Confucius s'élevait seulement à trois cent onze; six ont péri depuis lors; il n'en reste que le titre. Tel est le livre actuel des vers ou le Chē-kín 詩經 qui, dans sa forme présente, date de l'an 484 av. J.-C. (1).

Quels sont les auteurs des odes du Chē-kín? L'histoire attribuée à l'Empereur Ouēn-Ouāng les vingt-cinq odes des deux premiers chapitres. Elles sont

(1) Nous passons ici à regret sous silence tous les détails historiques concernant la reintégration du *Livre des Vers* après l'incendie générale des livres.

dignes d'un livre qui porte le nom de *Kin*. Les odes qui suivent, et forment la première partie du livre, sont dues au pinceau d'auteurs qui nous sont inconnus. Confucius pouvait savoir la provenance de chacune de ces pièces; mais il ne l'a point fait connaître. Pour mieux inspirer l'horreur du vice, il a conservé, dans ce recueil, quelques odes dont il est le premier à blâmer les auteurs. Ces odes elles-mêmes, dit le P. Lacharme, ont encore leur intérêt, celui de faire connaître des traits de mœurs et d'histoire qui resteraient ignorés sans ces odes. La lecture des odes du *Livre des Vers* fait aisément comprendre au lecteur qu'elles sont dues à un grand nombre d'auteurs. Écrites en des principautés différentes, à des époques différentes, rangées sans ordre chronologique, le genre de ces odes offre la même variété dans les idées. Les odes des trois autres livres ont été composées dans les premiers temps de la dynastie *Toheoü*. Les plus récentes remontent au septième et même au huitième siècle avant l'ère dixième.

Le *Chê-kin* était primitivement sans paroles; il n'y avait que la musique de notée. Six livres de cette musique ont été perdus. Ces odes étaient chantées dans les cérémonies publiques, dans les sacrifices solennels offerts au *Cháng-tý* ou en l'honneur des ancêtres. La beauté, la majesté, l'élévation de ces odes est telle que dans la suite des temps aucun génie littéraire n'a pu en approcher même de loin. Le ton des odes du *Chê-kin*, prises dans leur ensemble, est solennel, et ce ton domine continuellement. On y trouve de jolis morceaux sur la Divinité et sur sa Providence. Le souverain Seigneur ou le *Cháng tý* surveille les actions des Princes, les punit ou les récompense. Il est bien supérieur aux *Chên* 神 ou Génies subalternes, habitant dans les airs, qui surveillent les actions des hommes. L'Empereur seul avait le pouvoir de sacrifier au *Cháng tý*. Le *Chê-kin* renferme sur la vertu des passages d'une beauté si élevée qu'ils ne le cèdent peut-être qu'aux seuls écrivains inspirés de la religion chrétienne.

« Si l'histoire du *Chê-kin*, dans sa forme actuelle, dit un auteur distingué, « ravi trop tôt aux études sérieuses (1), ne démontrait que ce livre existe au « moins depuis le second siècle avant notre ère, on serait tenté de voir dans « quelques odes une altération du récit des Évangiles, un produit de la prédication de l'Évangile... L'auteur chinois, en ce qui concerne les prédictions « sur le Messie futur, est, en certains points, plus explicite que les prophètes « mêmes. Mais rappelons-nous que les juifs emportèrent dans leur dispersion, « non-seulement le texte de la Bible, mais encore les traditions orales qui « avaient été recueillies de la bouche même des prophètes. Ils ont communiqué aux nations ces prophéties, éclaircies autant qu'elles pouvaient l'être, et,

(1) M. Fabbé Sionnet. Voir *Annales de Philosophie*, X^e année, 1857.

« de là, ces vérités exprimées dans les écrits des idolâtres plus clairement que dans la Bible elle-même. »

Le *Livre des Vers*, ou le *Chō-kin*, est divisé en quatre parties. La première porte le titre général de Kouë fōng 國風 (*Coutumes des Royaumes*). Elle renferme 15 chapitres, dont les odes réunies sont au nombre de 169. Chacun de ces chapitres contient les odes d'un pays à part. Outre l'éloge des hommes illustres, on y trouve des peintures curieuses des mœurs de ces temps anciens, la censure des défauts des Princes, et d'autres détails précieux pour l'histoire.

La deuxième partie porte le titre de Siaò yà 小雅 (*Petite Excellence*). Elle renferme 8 chapitres et 74 odes. La troisième est désignée sous le nom de Tá yà 大雅 (*Grande Excellence*). Elle n'a que 3 chapitres qui contiennent ensemble 31 odes. Ces deux parties sont un recueil de chants, d'élégies, de satires, d'épithalames qui ne laissent pas que d'être très-curieux à cause du genre simple, touchant et majestueux de ces poésies, les plus anciennes que l'on connaisse.

La quatrième partie porte le titre de Sóng 頌 (*Louanges*); c'est un recueil intéressant de 41 hymnes ou cantiques destinés à être chantés dans les cérémonies publiques, surtout dans les sacrifices solennels au Ciel et dans ceux qu'on offrait à la mémoire des ancêtres.

Le chapitre XI de cet ouvrage, consacré à la poésie chinoise, donnera au lecteur des détails sur les différents genres de poésie suivis dans le *Livre des Vers*, ou le *Chō-kin*. Les extraits que nous donnerons dans le même chapitre mettront suffisamment nos lecteurs à même de juger la grâce, la beauté, la noble simplicité, la majesté de ces odes chinoises qui laissent bien loin derrière elles tous les poètes si admirés des Grecs et des Romains. Nous citerons seulement ici quelques textes sur le *souverain Seigneur du Ciel*.

Le *Chō-kin* renferme 39,234 caractères. Le savant P. Prémare a traduit en français sept ou huit odes du *Chō-kin*. On les trouve dans le deuxième volume de Duhalde. Les mémoires sur les Chinois renferment vingt-cinq ou trente odes, également en français, traduites par différents missionnaires. Dans son *Essai sur le Chō-kin*, Brosset jeune a donné la traduction de sept ou huit odes. M. G. Pauthier en a publié également quelques-unes dans le premier volume de *la Chine ancienne*. Morrison a donné, en anglais, dans son dictionnaire, la traduction de vingt à trente odes environ. Mais le principal traducteur du *Chō-kin* est le savant P. Lacharme, jésuite de la mission de Pékin, très-versé dans les langues chinoise et tartare. Son manuscrit latin, envoyé à Paris, a subi différentes vicissitudes. D'abord entre les mains de M. de l'Isle, membre de l'Institut, il est passé au ministère de la marine, puis au bureau des longitudes de Paris. Il a fallu qu'un savant étranger, M. Jules Mohl, vint le déterminer à pour le sauver de l'oubli et rendre service à la littérature, en le don-

nant au public. « *Suorum incuria P. Lacharme, ex soc. Jesu, neglectus latuit,* » dit M. Mohl. La version latine du Chē-kīn, par le P. Lacharme, a été publiée sous ce titre : *Confucii Chē-kīn sive liber carminum, ex latinā P. Lacharme interpretatione, edidit Julius Mohl.* Stuttgart, 1830. Nous aurions la même remarque à faire sur cette publication que sur l'édition du Y-kīn par le même éditeur allemand. M. Callery porte ce jugement sur l'œuvre du P. Lacharme : « M. Rémusat doit surtout sa réputation à la manière dont il savait rendre attrayant ce qu'il disait sur la Chine. Le D. Bowring a traduit des poésies chinoises en vers anglais pleins de charme. Lamartine souhaitait mettre le Chē-kīn en vers français; ils eussent été ravissants pour tout le monde. Le P. Lacharme a fait la production la plus indigeste et la plus ennuyeuse dont la sinologie ait à rougir. »

EXTRAITS DU Chē-kīn.

PREMIER TEXTE.

« Le très-élevé souverain Seigneur abaisse ses regards sur la terre. Il contemple avec majesté les événements qui s'y passent. Il observe attentivement tous les coins de la terre; il cherche le moyen de rendre le peuple heureux. » Liv. III, ode 7.

• 皇矣上帝臨下有赫。監觀四方求民之莫。

DEUXIÈME TEXTE.

« Le Ciel puissant et majestueux ne nous montre plus sa douceur accoutumée; il nous envoie la famine et toutes sortes de calamités; partout règne la mortalité. Le Ciel auguste est plein de colère et ne respire que la terreur. « Nous ne sommes plus l'objet de sa sollicitude.

« D'où vient que le Ciel n'exauce point les sacrifices que nous lui offrons avec les rites voulus? Chacun continue à marcher dans sa voie, à ne pas s'arrêter dans le crime. O vous, sages de l'Empire, il est digne de vous de penser à vos propres intérêts. Pourquoi ne rien redouter? La crainte du Ciel n'entrera-t-elle jamais en vous? » Part. II, cap. 2, ode 10.

浩浩昊天不駿其德降夷饋饘駟代四國晏。天疾威弗慮弗圖如何昊天諱不信如彼行邁則靡所臻凡百君子各敬爾胡不相畏不畏于天。

TROISIÈME TEXTE.

« Le maître des Cieux est auguste et impénétrable; notre intelligence ne peut le comprendre. Il est plein de terreurs et de colères; il les répand et les

« sème sur la terre qui lui est soumise. Les conseils de ceux qui gouvernent
« sont mauvais, l'iniquité est dans leur pensée. Quand verrons-nous la fin de
« ces maux? Ils négligent le bien et exécutent le mal... aussi ne peuvent-ils
« obtenir la paix qu'ils demandent. » Part. II, cap. 5, ode 1.

昊天疾威敷于下土謀猶回還何日斯沮謀臧不從不臧
覆用。

QUATRIÈME TEXTE.

« Mon âme est triste et chagrine. Du soir au matin je repasse dans mon es-
« prit les vertus de nos ancêtres, et le sommeil fuit loin de ma paupière. Je
« sens deux hommes en moi. — Si le sage boit du vin, il le fait avec modéra-
« tion, sans jamais oublier les lois de la modestie. Oh! que les insensés agissent
« différemment! Ils se gorgent de vin, et demain ils s'enfoncent encore plus dans
« la crapule et l'ivrognerie. Vous portez en vous l'image et la ressemblance du
« Ciel; songez à la respecter; car il est difficile de recouvrer la grâce du Ciel
« une fois qu'on l'a perdue. » Part. II, cap. 5, ode 2.

我心憂傷念昔先人明發不寐有。懷二人人之齊聖飲
酒温克被昏不知吉醉日當各敬爾天命不又。

CINQUIÈME TEXTE.

« Craignez la colère du maître des Cieux et ne vous laissez pas aller, sans
« crainte pour l'avenir, au cours rapide de vos plaisirs. Il n'est rien que le
« maître du Ciel n'aperçoive; quelque part que tu ailles, il y est; le maître du
« Ciel est souverainement intelligent; en quelque lieu que tu te transportes, il
« s'y trouve. » Part. V, cap. 2, ode 2.

敬天之怒無敢戲豫敬天之淪。無敢馳驅昊天日明及
爾出王昊天日旦及爾游衍。

« Lorsque tu es en présence d'un sage ami, tu veilles sur ton extérieur pour
« ne rien faire qui soit un mal; lorsque tu es dans ta maison, loin du regard
« des hommes, crains ta propre chambre, crains les ténèbres mêmes. Ne te
« laisse point aller au mal, disant: La chose sera secrète, personne ne la verra.
« Ignorest-tu que l'Esprit est là présent et qu'il ne peut être trompé? » Part. II,
chap. vi, ode 3.

視爾友君子輯柔爾顏不遐有愆相在爾室尙不愧于屋
潤無曰不顯莫予云購神之格思不可度思矧可射思。

« Veille sur toi, veille sur toi; car le regard du Seigneur est pénétrant. Il
« est difficile de persévérer dans sa grâce. Ne dis pas qu'il est loin de nous; il

« est plus élevé que les lieux les plus hauts; il ne saura donc ce que je fais; car
 « le maître du Ciel est à la fois au-dessus et au-dessous; il est présent à tout
 « ce que nous faisons; il est ici dans le lieu même dont tu le crois éloigné. »
 Part. IV, chap. 1, ode 3.

敬之敬之。天維顯思。命不易哉。無曰高高在上。陟降厥
 日。臨在茲。

SIXIÈME TEXTE.

« La beauté et la sagesse s'accordent à merveille avec toutes les vertus et en
 « sont comme le lien. Il est un proverbe que nous connaissons tous, que les
 « hommes ont souvent à la bouche, et qui nous dit : Le sage lui-même a des
 « moments de folie. Tous les hommes manquent de sagesse et de prudence
 « sur quelques points. Nous subissons chacun les châtimens dus à notre con-
 « dition. Telle est la maladie de notre nature.

« La sagesse et la folie sont deux choses opposées qui se combattent mu-
 « tuellement dans l'homme.

« Rien de plus grand que l'homme sur la terre; car il a été proposé pour
 « modèle parmi toutes les choses créées. La vertu, qui est belle et sublime,
 « est chère à toutes les nations. » Liv. X, ode 2, texte p. 16. Tá yà.

抑抑威儀。維德之隅。人亦有言。靡哲不愚。庶人之愚。亦職
 維疾。哲人之愚。亦維斯戾。

DU QUATRIÈME LIVRE SACRÉ

OU

LE Lÿ-k'ý 禮記. LE LIVRE DES RITES.

L'ancien *Livre des Rites*, attribué au Prince Toheoü-Kông, portait le titre de
 Lÿ-k'in 禮經. Ce livre est malheureusement perdu. C'était non-seulement
 un cérémonial, mais encore un code de tous les devoirs de la vie civile, de-
 voirs des parents à l'égard de leurs enfants et réciproquement, devoirs des
 époux, des amis, des citoyens entre eux. A l'époque de Confucius, il ne restait
 déjà plus que des fragments de l'ancien *Livre des Rites*. Ce philosophe déplo-
 rait la perte de ce livre. Souvent il demandait à son fils : « Étudiez-vous le
Livre des Rites? Si vous ne le faites pas, vous ne saurez jamais la manière de vous
 conduire constamment avec honnêteté dans le monde. »

Après le désastre de l'incendie des livres, tous les lettrés mettaient un grand
 zèle à reconstruire les monuments perdus. Le *Livre des Rites* fut celui que l'on

a eu le plus de peine à recomposer, dans l'état où il se trouvait un peu après Confucius. Un des frères de l'Empereur Hiaó-Où-Tý, de la dynastie Hán, était seigneur-vassal dans le département de Hò-kièn, qui fait partie de la Province actuelle du Pě tohě lý. Ce seigneur Lieòu-Tě était un amateur passionné de l'antiquité et un bibliophile très-distingué. Il mettait tout son luxe dans sa splendide bibliothèque qui surpassait en valeur celle du Palais impérial. Sa munificence égalait son zèle et son bon goût. C'est à lui que la Chine savante est redevable en grande partie du recouvrement des textes de ses anciens livres. Un manuscrit sur les Rites, en 131 chapitres, fut offert au Prince Lieòu, qui s'empressa de l'offrir à l'Empereur, afin qu'il le fît examiner par les savants de la cour. L'Empereur fut charmé du présent, d'autant plus qu'on attribuait ce recueil aux disciples mêmes de Confucius. Il confia ce livre au chef du ministère des Rites, nommé Lieòu, qui, en compulsant les mémoires déjà découverts sur le même sujet, lui donna une grande extension en portant le nombre des chapitres à 240 ou 250.

Le célèbre bibliothécaire du Palais 后蒼 n'osa toucher à cette œuvre. Il en abandonna la révision à ses deux principaux disciples, l'oncle et le neveu, du nom de Tay 戴. Le premier jetait alors, par son enseignement, un éclat incomparable sur le règne de Suèn-Tý. En choisissant tout ce qui lui semblait porter le caractère de la plus grande authenticité, il forma un rituel sous le titre de Koù tay ký 古戴記, *Mémorial du vieux Tay*. Mais le monde savant lui donnait celui de Tá tay lý, *Rituel du vieux Tay*. Le neveu se nommait Tay-Chén 戴聖, ou vulgairement, le petit Tay (Siaò-Tay). D'après les conseils de lettrés éminents, il revisa le travail de son oncle et réduisit le livre de 85 chapitres à 46 chapitres. Sur la fin de la même dynastie des Hán, le docteur Mâ-Jông, disciple des deux Tay, eut assez de crédit pour faire rétablir, dans le *Livre des Rites*, trois chapitres qui portent les titres de : 月令, 明堂樂記; comme des vestiges anciens dignes de figurer en ce livre. Le docteur Mâ-Jông avait acquis une grande célébrité par ses connaissances approfondies dans tout ce qui concernait les Rites.

Recomposé de la sorte, le nouveau *Livre des Rites*, en 49 chapitres, reçut le titre de Lý-ký (*Mémorial des Rites*). Ce fut sur la fin de la dynastie des Hán que le nouveau Lý-ký fut mis au rang des Kín, bien qu'on n'ait plus osé lui donner le titre de l'ancien livre perdu. Comme style littéraire, le Lý-ký n'offre pas une parfaite unité. On sent à la lecture qu'il a été composé avec des mémoires, des extraits de différents auteurs et de différentes époques. Quoi qu'il en soit, ce livre renferme des morceaux magnifiques, des pages qui portent avec elles-mêmes le cachet de la plus haute antiquité. Le style en est souvent sublime. On y trouve des maximes de morale dignes en tout de la religion chrétienne. Voici un passage du Lý-ký : « La beauté du Ciel nous annonce les grandeurs

« du Créateur. La fertilité inépuisable de la terre nous montre les soins de sa bienfaisance. Apprenez aux peuples à le louer et à le remercier de ses bienfaits. » (Cap. 10.)

Le *Lÿ-kf* renferme 99,010 caractères. Il est de beaucoup le plus volumineux des Livres sacrés de la Chine.

Les PP. Lacharme et Gaubil ont fait une traduction latine du *Livre des Rites*.

Il a paru, en 1853, à Turin, une traduction sous ce titre :

Le *Lÿ-kf* ou *Mémorial des Rites*, traduit pour la première fois du chinois et accompagné de notes, commentaires et du texte original, par J. M. Callery. — Seulement, il est fort regrettable que ce traducteur n'ait pas pris le *Lÿ-kf* tel qu'on le trouve dans la collection des *Kin* chinois. Il a préféré le texte abrégé d'un lettré du nom de Fán 范, qui vivait sous les Yuên. Cet abrégé ne renferme que 36 chapitres, qui eux-mêmes sont souvent encore abrégés. Une traduction complète du *Lÿ-kf*, avec l'aide des meilleurs commentateurs, est donc encore à faire.

EXTRAITS DU *Lÿ-kf*.

« L'homme fidèle aux rites observe les convenances dans son pays, et, s'il est envoyé à l'étranger, il se conforme aux coutumes locales. » (Cap. 1, v. 4.)

禮從宜使從俗。

« Qui dit Prince, dit homme vertueux; quand un Prince est vertueux, il peut donner des enseignements qui sont écoutés; quand ses enseignements sont écoutés, les magistrats ont de la rectitude; quand les magistrats ont de la rectitude, l'ordre règne dans l'Empire. Voilà ce qui s'appelle être Prince. » Cap. 8.

君子曰德成而而教尊教尊而官。正官正而國治君之謂也。

« Les Rites sont comme un grand levier entre les mains du Prince. En effet, c'est par les Rites qu'on résout les doutes, qu'on rend visibles les plus petites choses, qu'on entre en relations avec la Divinité et les Génies tutélaires, qu'on discerne les bonnes lois, qu'on distingue l'humanité et la justice. Les Rites sont donc la règle du gouvernement et la tranquillité du souverain. » Cap. 9.

是故禮者君之大柄也。所以別嫌明微實鬼神考制別度。仁義所以治政安君也。

« Confucius dit : Le Ciel couvre tout indistinctement sans faire des préférences; la terre porte tout, sans faire des préférences; le soleil et la lune éclairent tout, sans faire des préférences; les anciens Empereurs se sont conformés à ces trois exemples pour contenter l'Empire. Voilà ce qu'on nomme les trois abstinences de préférence. Il est dit, à ce sujet, dans le *Livre des Vers*. « Les décrets du Ciel ne restèrent pas sans effet; ils s'accomplirent à l'époque de l'Empereur Tāng. Cet Empereur est né juste à l'époque voulue, sa dévotion transcendante alla chaque jour croissant et pénétra jusqu'au Ciel, sans interruption aucune, sa vénération exclusive pour l'Être Suprême fit que l'Être suprême décréta qu'il serait le modèle de l'Empire. Telle était la vertu de Tāng. » Cap. 29.

孔子曰天無私。覆地無私戴。日月無私照奉。斯三者以勞天下此之謂三無私。其在詩曰帝命不違至於湯齋。湯降不遲聖敬日躋昭格遲遲上帝是祇帝命式于九圍是湯之德也。

« Oserais-je vous demander, dit Kōng en parlant à Confucius, pourquoi le sage fait si grand cas de la *Vertu céleste*? Confucius répondit : Il en fait grand cas parce qu'elle est sans fin, semblable au soleil et à la lune qui se suivent à l'orient et à l'occident, sans jamais s'arrêter; telle est la *Vertu céleste*. Elle semble ne pas agir et les êtres se forment; telle est la *Vertu céleste*. Les êtres, une fois formés, apparaissent clairement. Telle est la *Vertu céleste*. » Cap. 27.

公曰敢問君子何貴乎天道也。孔子對曰貴其不已如日月東西規從而不已也是天道也不閉其久是天道也子曰惟天無爲而物成是天道也已成而明是天道也。

« Confucius dit : L'Empereur reçoit les ordres du Ciel; les magistrats, ceux de l'Empereur. Si les ordres souverains sont conformes à la Raison suprême, les magistrats obéissent à ces ordres; mais si les ordres souverains sont en opposition avec Elle, les magistrats refusent d'obéir. » Cap. 32.

子受命於土受命於君故君命順則臣有順命君命逆則臣有逆命。

« Les sacrifices ne veulent pas d'excès en trop, car le trop engendre l'ennui et l'ennui n'est pas du respect. Les sacrifices ne veulent pas d'excès en trop peu, car le trop peu est une preuve de négligence et la négligence est de l'oubli.

« Il n'y a que l'homme de vertus éminentes qui puisse convenablement sacrifier à l'Être suprême; il n'y a que le fils pieux qui puisse convenablement

« sacrifier aux parents. Sacrifier, c'est diriger son intention vers le but du sacrifice; quand on a dirigé son intention, alors on peut sacrifier; car sans cela le sacrifice ne serait qu'un acte matériel dénué de valeur. » Cap. 24.

祭不欲數數則煩煩則不敬。祭不欲疏疏則怠怠則忌。惟聖人爲能饗帝。孝子爲能饗親饗者鄉也鄉之然後能饗焉。

« Tse-Kōng questionna Confucius en lui disant : Oserais-je vous demander pourquoi le sage estime le jade et ne fait aucun cas de la pierre Houên? Serait-ce parce que le jade est rare et que la pierre Houên est très-commune? Confucius répondit : Ce n'est point parce qu'il y a de la pierre Houên en abondance qu'elle n'a aucun prix ni parce qu'il y a fort peu de jade qu'il est très-estimé; mais c'est par ce que, dès les temps anciens, le sage a comparé la vertu au jade. A ses yeux, le poli et le brillant du jade figurent la vertu d'humanité; sa parfaite compacité et sa dureté extrême figurent la sûreté d'intelligence; ses angles qui ne coupent pas, quoiqu'ils paraissent tranchants, figurent la justice; les perles en jade qui pendent au chapeau et à la ceinture, comme si elles tombaient, figurent le cérémonial; le son pur, soutenu, prolongé qu'il rend, quand on le frappe, et qui, à la fin, s'arrête brusquement, figure la musique; l'impossibilité qu'il y a dans le jade à ce que ses mauvaises nuances cachent les jolies ou que les jolies cachent les mauvaises, figure la loyauté; les accidents existants à l'intérieur du jade, mais paraissant au dehors, figurent la sincérité; son éclat irisé, semblable à celui de l'iris, figure le Ciel; son admirable substance, extraite des montagnes ou des eaux, figure la terre. Taillé en Kouy ou en Tohang (1) pour servir seul, sans aucun ornement, il figure la vertu. Le prix que tout le monde, sans exception, y attache, figure la vérité. Le *Livre des Vers* dit, à l'appui de ces comparaisons : Quand je pense au sage, sa bonté m'apparaît semblable au jade. Voilà pourquoi le sage estime le jade. » Cap. 48.

子貢問於孔子曰敢問君子貴玉而賤珉者何也。爲玉之寡而珉之多與。孔子曰非爲珉之多故賤之也玉之寡故貴之也。夫昔者君子比德於玉焉溫潤而澤仁也縝密以栗知也。廉而不賊義也。垂之如隊禮也。叩之其聲清越以長其終訕然樂也。瑕不掩瑜瑜不掩瑕忠也。孚尹旁達信也。氣如白虹天也。精神見於山川地也。圭璋特達德也。天下莫不貴者道也。詩云言念君子溫其如玉故君子貴之也。

(1) Ces deux objets étaient des symboles de l'autorité que l'on portait devant les personnes en fonctions publiques.

DU CINQUIÈME LIVRE SACRÉ

OU

LE YÖ-kín 樂經, LIVRE DE LA MUSIQUE.

Le Livre sacré de la Musique est totalement perdu. On a lieu de regretter la perte de cet ouvrage. A la manière dont les anciens écrivains, Confucius surtout, parlent de ce Livre sacré, on juge qu'il devait être fort intéressant au triple point de vue de l'art, du culte et de la politique. Chez les anciens Chinois la musique et la philosophie étaient les deux sœurs inséparables. La musique élevait l'âme, ennoblissait les sentiments, purifiait le cœur et lui donnait son élan vers le bien. Les prophètes de la Bible n'entraient en *inspiration* qu'après avoir joué d'un instrument de musique. L'ancienne musique avait surtout un caractère religieux. Les sacrifices en l'honneur du Cháng tŷ étaient rehaussés par tout ce que la musique avait de plus grave et de plus solennel. L'antique Livre sacré de la Musique comprenait, en vers, l'art de bien gouverner, les maximes d'un gouvernement parfait. Ces pièces étaient chantées en musique devant les Princes et leur rappelaient ainsi continuellement leurs devoirs de *Pasteurs des peuples*.

A l'époque de Confucius, on avait encore des fragments de l'antique musique. Ce philosophe eut un jour occasion d'entendre, à la cour du Roi de Tsŷ, quelques-uns des morceaux de cette ravissante musique, qui remontait à Chún, et dont l'antiquité avait plus de 1730 ans. C'était, entre autres, la pièce Tohaô yô ou la musique qui dissipe les ténèbres de l'entendement et qui affermit le cœur dans l'amour du devoir. Il en fut tellement pénétré d'émotion, qu'il tomba dans une sorte de ravissement et ne voulut prendre aucune nourriture durant les trois jours qui suivirent. Il ne cessait de répéter à ses disciples : « *Jamais je n'aurais cru qu'il fût possible d'atteindre à cette hauteur, d'entendre des sons aussi ravissants.* »

On accuse, non sans quelque fondement, les sectateurs du bouddhisme d'avoir, pour une large part, contribué à la perte de ce monument antique où se trouvaient des doctrines qui étaient la condamnation de leur secte.

La Chine possède aujourd'hui un très-grand nombre d'ouvrages, tous plus ou moins anciens, sur la musique. Aucun de ces ouvrages n'a été traduit dans une langue d'Europe (1).

(1) Voir la liste de quelques-uns de ces ouvrages dans l'*Appendice* de notre dictionnaire français-chinois, page 153.

DU SIXIÈME LIVRE SACRÉ

OU

LE *Tohoûn-tsieoû* 春秋, LE LIVRE DU PRINTEMPS ET DE L'AUTOMNE.

Ce livre est dû au pinceau de Confucius, qui le composa dans sa vieillesse. Les Chinois l'ont placé dans le canon de leurs livres sacrés. Bien avant ce philosophe, chacune des Cours de la Chine actuelle avait ses historiographes. Ici les annales portaient un titre; là elles en portaient un autre. Les annales de la patrie de Confucius portaient le nom de *Tohoûn-tsieoû* 春秋, *Livre du Printemps et de l'Automne*. Ce titre avait été choisi à dessein pour montrer que les Empires sont florissants ou tombent en décadence, selon la manière dont ils sont gouvernés. Ce titre répondant exactement à l'idée qui avait engagé Confucius à publier la chronique historique de son pays, ce philosophe se garda bien de le changer.

Le fond de ce livre est tiré des archives du Royaume. Confucius mit en œuvre ces documents historiques. Il commence ses *Annales du Printemps et de l'Automne* par le Prince *Yn-Kōng*, du Royaume de *Loû*, c'est-à-dire la quarante-neuvième année de l'Empereur *Pin-Onāng* 平王, le treizième de la dynastie des *Toheoû*, qui monta sur le trône vers l'an 770 av. J.-C. Ces annales se continuent jusqu'à *Yaô-Kōng*, le douzième Roi du pays de *Loû*, c'est-à-dire dans un espace de 242 ans. Commencées l'an 722 av. J.-C., elles finissent à l'an 480 av. l'ère chrétienne.

Le grand philosophe de la Chine montre, avec une rare précision, les défauts des mauvais gouvernements, la main de la Providence divine dans le cours des événements de ce monde, la punition ou la récompense faite tour à tour aux sujets par leurs Princes, et aux Princes par leurs sujets. « Je n'ai écrit dans ce livre que ce que je sais et j'y ai marqué ce que je désapprouve dans l'Empire. » Confucius, en rédigeant le *Tohoûn-tsieoû*, s'est montré habile homme d'État, grand citoyen, philosophe sage, moraliste savant et éclairé. Le style de son livre est serré, pittoresque, énergique et souvent sublime. On y trouve des passages qui étonnent singulièrement les lettrés devenus chrétiens, notamment celui qui parle de l'animal *K'f lin*.

Un contemporain de Confucius, grand admirateur des vertus et du talent de ce philosophe, a fait un commentaire estimé sur le *Tohoûn-tsieoû*. Son nom est *Tsò-Kieou-Min* 左邱明, dont nous parlerons un peu plus loin.

Nous ne connaissons qu'une traduction du *Tohoûn-tsieoû*; encore ce n'est que celle du premier livre de l'ouvrage, publiée par Bayer dans les *Commentaria academica Petropolitana*, septième volume, page 398 et suivantes.

IV. DES LIVRES CANONIQUES DU DEUXIÈME ORDRE.

Les Livres canoniques du deuxième ordre ont été composés sur le modèle des anciens Livres sacrés. Ils sont presque tous comme des copies, des interprétations, des commentaires des premiers. Ces livres sont au nombre de neuf. Les quatre premiers ont un privilège exceptionnel, celui d'être appris par cœur chaque année par des millions d'enfants. On peut dire, en toute vérité, qu'il n'est aucun Chinois qui ne sache par cœur les quatre livres classiques.

Les quatre premiers livres portent le nom de *Livres classiques par excellence*, en chinois : Sé ohou 四書. Primitivement, ils portaient le nom de Peŷ yé 棧葉, du nom de l'arbre dont les feuilles servaient alors de papier. Dans quelques éditions chinoises, ces livres portent le nom de *Livres des quatre Docteurs*, Sé tsè tohè choū 四子之書. C'est qu'ils sont l'ouvrage des quatre principaux disciples de Confucius, qui exposent l'ensemble de sa doctrine morale en s'appuyant presque continuellement des propres paroles de leur maître.

Il existe en Chine un Panthéon littéraire pour les savants de l'École de Confucius. Ce temple porte le nom de Ouèn miaó 文廟 (*Temple de la littérature*). Au fond de la salle, apparaît l'image vénérée de Confucius, avec tous les titres honorifiques que la postérité lui a successivement décernés. A ses côtés, sont les quatre sages de la Chine qui seuls, dans ce temple, ont, avec leur maître, le titre de *saint* ou Chén 聖. Ces quatre disciples sont d'un côté : Yèn-Tsè 燕子 et Tsè-Sè 子思; de l'autre côté : Tsèn-Tsè 曾子 et Móng-Tsè 孟子 (1). De chaque côté latéral de la salle sont rangés, par ordre de mérite, les lettrés célèbres auxquels on a décerné, dans la suite des âges, soit le titre de Sièn 仙, *immortel*, soit celui de Tsè 子, *philosophe*.

Nous indiquerons plus bas les traductions principales faites sur chacun des livres classiques pris isolément.

Parmi les traductions modernes, nous signalons ici : 1° La traduction anglaise du R. David Collie, imprimée à Malacca en 1828, sous ce titre :

The chinese classical work commonly called the four books, translated and illustrated with notes, Malacca, 1828, prix 28 fr. — 2° La traduction française de M. G. Pauthier, en un volume in-12, édition Charpentier, Paris. — 3° L'ouvrage important et remarquable du docteur James Legge : D. D. of the London missionary society, *The chinese classics with a translation, critical and exegetical notes, prolegomena and copious indices*. 7 volumes, Hong-Kong, 1861-65. Nous faisons nos réserves sur les opinions de ce savant sinologue au sujet de la chronologie et d'autres points moins importants.

(1) L'Empereur Jèn-Tsōng (1320) décerna de nouveaux titres honorifiques à Móng-Tsè ou Mencius.

DU PREMIER LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE Tá-Hiö 大學, LA GRANDE ÉTUDE.

Le premier des quatre Livres canoniques du deuxième ordre porte le titre de Tá-Hiö 大學, ou *Livre de la grande Étude*. Ce titre annonce que le livre a été composé surtout pour les Princes et les Grands qui doivent apprendre avec soin l'art de bien gouverner les peuples. Il renferme de belles maximes de morale. Les études chinoises commencent par ce livre dont l'intelligence n'offre pas de grandes difficultés. Il est, aux yeux des Chinois, comme la première entrée du temple de la sagesse et de la vertu.

Le Tá-Hiö renferme onze chapitres ou *Tohāng* 章, tous subdivisés en paragraphes ou articles *Tsiö* 節. Le premier chapitre seul, qui contient en tout 205 caractères, est l'œuvre de Confucius lui-même. Les autres n'en sont que l'explication ou le commentaire. Ils sont dus au pinceau de *Tsên-Tsè* 曾子, l'un des principaux et des plus fidèles disciples de Confucius. La gloire de ce sage est d'avoir conservé et transmis à la postérité les maximes de son maître, et d'avoir eu lui-même pour disciple *Tsè-Sè* 子思. *Tsên-Tsè* vit le jour à *Kiā-hiāng-hién*, dans la Province du *Chān-tōng*. Il vécut pauvre, refusant constamment toute charge publique. On ignore la date de sa mort. La postérité a payé un juste hommage à ce sage, en lui décernant le titre de *Tsōng ohén* 宗聖, celui qui est honoré pour sa sainteté.

Un écrivain chinois dit du Tá-hiö :

« La doctrine de cet ouvrage est infinie et inépuisable. Les personnes les plus saintes et les plus divines des temps anciens et des temps modernes seraient ici incapables d'ajouter la valeur d'un cheveu à sa perfection. »

Pour nous Européens, la répétition des mêmes idées, qu'on trouve dans une partie de ce livre, est un peu fastidieuse. Les citations du *Chē-kín* rendent la fin plus intéressante. Ce livre est d'une intelligence facile. Il faisait autrefois parti du *Lý-ký* dont il formait le quarante-deuxième chapitre. Depuis la dynastie des *Sóng*, on a commencé à l'imprimer à part, ainsi que le *Tohōng-yōng*, à l'usage des étudiants.

Le P. Ignace de Costa, jésuite portugais, missionnaire en Chine, est le premier qui ait donné une version latine du Tá-hiö. Elle fut publiée en 1662, avec le texte chinois, à *Kiōn-tchāng-fou*, au *Kiāng-sý*, par les soins de son confrère le P. Prosper Intorcetta. (Voir l'ouvrage : *Confucius Sinarum philosophus*, et les *Analecta vīndobonensia*.)

Le P. Noël, jésuite, a donné aussi une traduction du Tâ-hiô dans ses *Libri classici sex*. Bayer en a reproduit une partie dans son *Museum sinicum*.

Le D. Marshman a publié une version anglaise avec texte chinois du Tâ-hiô, à la suite de son ouvrage : *Clavis sinica*, imprimé à Serampore en 1814. Enfin, Morisson a traduit aussi en anglais le même livre chinois dans ses *Horæ sinicæ*, publiées à Londres en 1812. Une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée de notes, a paru à Londres en 1817, par les soins de Montucci.

On trouve dans la troisième partie « *of the transactions of the China Branch of the Royal Asiatic society* » de Hong-Kong, 1851-52, une traduction anglaise du Tâ-hiô, par C. B. Hillier.

M. G. Pauthier a donné, en 1836, une traduction littérale du Tâ-hiô, c'est-à-dire un mot à mot latin avec le texte en regard, en faveur des jeunes sinologues. Ce même sinologue a donné une édition française in-12, très-commode, des quatre livres classiques.

DU DEUXIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE Tohông-yông 中庸, INVARIABLE MILIEU.

Le deuxième livre classique du second ordre est le Tohông-yông, ou l'*Invariable Milieu*. Le but de cet ouvrage est de prouver qu'il faut suivre en tout la voie du milieu, comme étant le point capital d'une solide vertu. Tohoû-Hÿ, parlant du Tohông-yông, dit : « *Cet ouvrage contient la règle du cœur telle que l'enseigne l'École de Confucius. Tsè-Sè craignant que par l'effet du temps elle ne vint à se corrompre, l'écrivit et la transmit à Mông-Tsè. Ce livre commence par un seul principe; au milieu, il se répand sur mille objets différents; à la fin, il se resserre pour revenir au même principe. Dans son extension, il remplit l'univers; dans son resserrement, il revient sur ce qu'il y a dans la nature de plus subtil et de plus caché. Sa saveur est inépuisable; tout y est vérité et science. Ceux qui le liront pourront, à force d'étude et de travail, parvenir à l'entendre; mais quand ils passeraient leur vie à l'étudier, ils ne pourront jamais en épuiser le sens.* » Au fond, ce livre est assez abstrait et même obscur en quelques endroits. On y reconnaît la pure doctrine de Confucius. Lorsque Tsè-Sè le mit au jour, le Tohông-yông renfermait 49 chapitres. Aujourd'hui il ne contient plus que 33 articles. Tsè-Sè est le petit-fils de Confucius, qui jeta lui-même dans son cœur les premières maximes de la sagesse. Les uns le font naître au Chân-tông; d'autres, au Hô-nân. Son aptitude pour l'étude, depuis

le plus bas âge, était fort remarquable. Il avait trente-sept ans lorsque son aïeul Confucius mourut. Se jugeant alors trop peu instruit, il s'attacha à la suite de Tsên-Tsè. Ensuite, il se fit ermite. Tsè-Sè a formé lui-même une École qui fut très-fréquentée. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, vingt-six ans après Confucius, vers l'an 453 av. J.-C. Il fut enseveli tout auprès de Confucius. C'est par Tsè-Sè que s'est conservée jusqu'à nos jours la famille de Confucius, la plus ancienne sans contredit et la plus illustre de l'univers. Elle en est à la soixante-dix-septième génération.

Anciennement, le Tá-hiö et le Tohöng-yöng étaient joints ensemble et publiés avec le Lý-ký. Ce fut seulement sous la dynastie Söng qu'on imprima et tira à part ces deux livres en faveur des étudiants.

Le P. Prosper Intorcetta, missionnaire jésuite, a publié, le premier, une traduction latine du Tohöng-yöng imprimée, partie à Canton, partie à Goa et publiée vers l'an 1676. Cette édition, en un très-petit in-folio qui a paru en 1669, sous le titre de : *Sinarum scientia politico-moralis*, est rare. La version sans texte a reparu dans les *Analecta vindobonensia* et dans le *Confucius Sinarum philosophus*. Sous le titre de : *Sinarum scientia politico-moralis*, Thévenot a reproduit, en 1672, cette traduction dans sa collection : *Relation de divers voyages curieux*. Le P. Noël a donné une traduction latine de ce livre. Le P. Cibot en a fait une paraphrase. Le P. Cibot, dans le premier volume des *Mémoires sur les Chinois*, a donné une traduction française paraphrasée du Tá-hiö et du Tohöng-yöng. M. Abel Rémusat a publié, avec texte en regard et notes scientifiques, une édition de ce livre en 1817. Ce travail est justement estimé.

M. de Schilling a donné à Saint-Petersbourg une édition russe du Tohöng-yöng, avec texte chinois. Elle est remarquable par sa beauté typographique.

DU TROISIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE Lén-yü 論語, C'EST-A-DIRE LE LIVRE DES ENTRETIENS OU DES DISCOURS MORaux.

Le troisième Livre canonique est celui que l'on nomme le Lén-yü 論語. Ce recueil de sentences morales est divisé en deux parties. Chacune contient 10 chapitres que l'on désigne ordinairement par les deux premiers caractères de la première phrase. Ces sentences sont prononcées, tantôt par Confucius, tantôt par ses disciples, sur la vertu, sur les bonnes œuvres, sur l'art de bien gouverner. Le dixième article a été exclusivement réservé par les disciples de Confucius à des détails sur la conduite extérieure de leur maître.

Les maximes de ce livre sont assurément supérieures à celles des sept sages

si vantés de la Grèce. Leur brièveté et leur clarté font que souvent, dans les Écoles chinoises, on commence par ce livre l'étude des quatre livres classiques. Nous pensons que cette pratique est bonne, et nous la conseillons aux jeunes sinologues. Le célèbre Tchaō-Poú, le plus grand et le plus intègre ministre de la dynastie Sóng, n'avait, disait-il, jamais lu que le Lén-yù et il le lisait tous les jours. « Il avouait à l'Empereur Taï-Tsōng 太宗, son auguste maître, qu'il ne pouvait le croire, qu'il avait appris dans le Lén-yù tout ce qu'il savait en politique. »

Plusieurs anciens missionnaires de la Chine, entre autres le P. Intorcetta (1), ont donné une traduction latine du Lén-yù. Imprimée à Goa, cette ancienne édition est à présent fort rare. Le D. Marshman a publié, en 1809, à Sérapore, une traduction littérale, avec commentaire, de la première partie du Lén-yù : *The Works of Confucius, containing the original text, with a translation, by J. Marshman*. Nous connaissons encore une traduction allemande-latine due au professeur M. Schott, de Berlin, avec un commentaire. *Werke des Tschinesischen Weisen Kung-fudsu und seiner Schuler, ... von Wilhelm Schott, Halle, 1826, 2 volumes.*

DU QUATRIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE LIVRE DU PHILOSOPHE MENCIOUS.

Le philosophe Móng-Tsè 孟子, auteur de ce livre, descendait des Princes du Royaume de Louï, Province actuelle du Chān-tōng, au commencement du quatrième siècle av. J.-C. Il florissait en Chine à la même époque que Socrate, Xénophon et Aristote en Grèce. Mencius avait une mère fort intelligente qui prit un soin particulier de son éducation. Le jeune Mencius fut placé sous la direction de Tsè-Sō, petit-fils de Confucius, dont il n'est séparé que par un siècle au plus. Il avança rapidement dans la connaissance des doctrines de son maître, et, de plus, il voulut propager ses doctrines.

A l'exemple de Confucius, il recueillit à sa suite des disciples et voyagea dans les principautés de l'Empire pour faire connaître l'antique doctrine de la Chine. Sa politique était plus décidée, plus hardie que celle de Confucius. « D'un côté, il enseignait au peuple le droit divin que les Rois avaient de régner; de l'autre, il enseignait aux Rois que leur devoir était de se rendre le père et la mère de leur nation. » Mencius avait une profonde connaissance du

(1) Ce missionnaire termina sa carrière le 8 octobre 1696.

cœur humain. Sa manière de philosopher est celle de Socrate et de Platon, mais avec plus de vigueur et de saillies spirituelles. Sa logique est très-serrée. Il manie l'ironie avec habileté. Son caractère était mordant et porté à la satire (1).

L'ouvrage de Mencius est plus long que les trois *Kin* précédents réunis. Il est divisé en deux parties. La première contient six chapitres; la deuxième en renferme huit. Mencius traite partout la question du bon gouvernement d'un État. Au jugement du célèbre historien *Sè-Mà-Tsiên* 司馬遷, aucun disciple de Confucius n'aurait aussi bien rendu le sens et la force de la doctrine de ce philosophe. Celui qui veut avoir une idée exacte, précise de la doctrine du Prince des philosophes chinois, devrait commencer ses études par Mencius. Son style est vif, orné, parfois même poétique; mais il est moins profond, moins laconique que les autres.

Mencius ne voulut jamais exercer de charges publiques; il mourut à l'âge de 84 ans, 479 av. J.-C. Mencius, outre les honneurs qu'on lui rend dans le *Ouên-miaó*, a reçu les hommages de plusieurs Empereurs. Ainsi, l'Empereur *Chên-Tsông*, de la dynastie des *Sông*, lui a décerné un titre posthume équivalent à celui de *Duc*.

La sixième année de son règne, l'Empereur *Jên-Tsông* voulut honorer Mencius du titre de Comte; il donna également un titre d'honneur à la mère de ce philosophe. Le manuscrit du *Lén-yù* et de *Móng-Tsè* a été retrouvé, avec le *Chou-kîn*, dans les murs de la maison de Confucius.

Le P. Noël, jésuite de la Chine, a donné, sous le titre de *Sinensis Imperii libri classici sex*, une traduction latine des quatre livres classiques, Prague, 1711. Cette traduction latine a été mise en français dans les *Livres classiques de l'Empire de la Chine*, Paris, 1784.

M. Stan. Julien a publié, en 1824-29, une édition latine de Mencius. Elle est d'une assez grande fidélité; les rares inexactitudes qu'on y surprend sont de peu d'importance. Mais l'auteur a adopté, dans cet ouvrage et dans toutes les traductions interlinéaires qu'il a publiées, une méthode qui exige, de la part du lecteur, une attention très-soutenue et très-fatigante.

DU CINQUIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE *Hiaó-kîn* 孝經, LIVRE DE LA PIÉTÉ FILIALE.

Ce petit livre contient les réponses de Confucius à son disciple *Tsên-Tsè* sur les devoirs des enfants envers leurs parents. *Tsên-Tsè*, qui nous a conservé ces

(1) *L'Univers pittoresque*, tome I, p. 188.

maximes, veut prouver que le respect filial est le fondement du sage gouvernement d'un État. L'auteur entre dans le détail de ce que doit à ses parents un fils, quelle que soit sa condition. Cet ouvrage a été composé l'an 480 av. J.-C. Le sage Tsên-Tsè vit le jour dans la ville de Oû, du Royaume de Loÿ, qui forme à présent la circonscription de la Province du Chân-Tông. Il n'avait que 46 ans de moins que Confucius et naquit vers l'an 505 av. l'ère chrétienne. Confucius disait de lui qu'il possédait à fond sa doctrine et qu'il excellait dans la piété filiale. Par respect pour son illustre maître, Tsên-Tsè parle plus souvent au nom de Confucius qu'au sien. Les Chinois regardent, non sans raison, la piété filiale comme la reine des autres vertus et la base de la société.

Si, malgré son exiguité, on a donné rang à ce livre parmi les Kîn du deuxième ordre, il le doit plus à la haute estime en laquelle on tient en Chine la piété filiale, qu'à la manière dont le sujet y est traité. Cependant le style en est beaucoup plus varié que celui du Tá-hiö. Le Hiaó-kîn avait disparu lors de l'incendie général des livres. A l'époque de la restauration des livres, on trouva deux copies différentes du Hiaó-kîn; l'une, en 18 chapitres, fut publiée par les soins de Hô-Kian-Onáng, et porte le nom de *Texte nouveau*; l'autre, qui a 22 chapitres, fut retrouvée dans les ruines de la maison de Confucius, par Loÿ-Kông-Onáng. Celle-ci était écrite en caractères Kò teou et reçut le nom de *Texte ancien*. Le nouveau texte fut adopté de préférence à la Chine, et, chose curieuse, les Japonais ont seuls conservé l'ancien texte qu'ils préfèrent de beaucoup.

Le P. Noël a donné, d'après le texte ancien ou Kou ouên 古文, une traduction latine complète du Hiaó-kîn, réunie à celle du livre suivant.

Le quatrième volume des *Mémoires sur les Chinois* donne une analyse française de ce livre. On en trouve des extraits dans le P. Duhalde et dans le Dictionnaire de Morrison.

L'examen comparatif des deux textes ne laisse pas apercevoir de variantes notables. Celles qu'on ne peut manquer d'y trouver sont une preuve du soin que les Chinois ont toujours apporté à conserver intacts les textes de leurs Livres sacrés.

DU SIXIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

Le Siao-hiö 小學, LE LIVRE DE LA PETITE ÉTUDE.

Ce livre est dû au pinceau du célèbre docteur Tohoû-Hÿ 朱熹, qui le composa vers l'an 1150. Cet ouvrage est une compilation de maximes et d'exemples tirés des auteurs anciens et modernes.

Le docteur Bridgman a traduit le Siao-hiö.

DU SEPTIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

OU

LE Ngý-lý 儀禮 ET LE Toheoü-lý 周禮, LIVRES DES CÉRÉMONIES DES Toheoü.

Ces deux ouvrages traitent également des Rites et des Cérémonies. On y trouve une foule de détails, souvent un peu minutieux, sur les anciennes formes du gouvernement, sur les dignités et les titres de chacune d'elles à cette époque, sur les cérémonies civiles et religieuses, etc.

Selon un ouvrage chinois qui a pour titre : 竹書記年, le Toheoü-lý aurait été composé la sixième année du Tchén-Ouáng (1109 av. J.-C.). Il est certain que ce livre renferme le récit d'une foule de coutumes, de pratiques si conformes à celles des juifs, qu'on les dirait empruntées au peuple hébreu. Les juifs ont fait leur entrée en Chine sous la dynastie Toheoü. On ne peut pas supposer qu'ils n'avaient pas avec eux les livres de Salomon. C'est le seul moyen d'expliquer une si frappante analogie.

Bien que ces deux ouvrages n'aient pas été mis au rang des Kín, ils ne laissent pas d'avoir une grande autorité en Chine. Des savants du premier ordre ont fait des commentaires sur ces deux ouvrages et on les a rangés dans la collection des Kín du deuxième ordre. Le Ngý-lý est regardé comme incomplet. L'autre n'est qu'une fastidieuse nomenclature des charges et emplois publics.

Nous ne connaissons que deux traductions européennes du Toheoü-lý.

La première est celle de M. Ed. Biot, sous ce titre : le Toheoü-lý ou Rites des Toheoü, traduit pour la première fois du chinois, par Ed. Biot. Paris, 1851, 2 volumes.

La deuxième porte le titre suivant :

The Ceremonial Usages of the Chinese (ante Christ. 1121) as prescribed in the « Institutes of the Chow dynasty Strung as pearls », a Chow le kwan choo 周禮貫珠. Being an abridgment of the Chow le classic by 胡必相 hoo peih seang (designated 夢古 mung Chow). Translated from the original Chinese with notes, by William Raymond Gungell, London, 1852.

DU HUITIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

OU

LES COMMENTAIRES DU Tohoüñ-tsieoü.

Les trois plus anciens commentaires du Tohoüñ-tsieoü ont été mis au rang des petits Kín; mais fort tard. L'ouvrage de Confucius était clair pour ses con-

temporaires. Trois doctes écrivains de la Chine, savoir : Tèd-Ché 左氏, Kōng-Yáng 公羊 et Kouï-Léang 穀梁 craignirent, non sans raison, que, dans la suite, ce livre ne présentât des obscurités, par suite du changement des mœurs publiques ou de l'altération des caractères de la langue. Pour obvier à l'inconvénient qu'ils prévoyaient, chacun de ces trois savants fit un commentaire sur le Tohoûn-taieou.

Le premier avait remarqué des lacunes dans l'œuvre de Confucius; son principal but fut de les combler. Il tenait également à raconter les détails de certains faits que Confucius avait indiqués trop brièvement. Le style de Tèd-Ché est élégant, clair, harmonieux. Cet ouvrage est son chef-d'œuvre. Il porte le titre de Tèd tchouán 左傳, *Commentaire traditionnel*, par Tèd-Ché (1).

Le deuxième écrivain, Kōng-Yáng, semble s'être proposé de pénétrer les pensées de Confucius, de signaler davantage encore les abus contre lesquels Confucius s'élevait déjà de son temps.

Le troisième, Kouï-Léang, étudiant les paroles mêmes du texte, cherchait à en développer le véritable sens.

De ces trois écrivains, le premier est celui qui jouit en Chine de la plus grande autorité. Quoique très-estimé, son autre ouvrage Kouï yù 國語 ou *Maximes gouvernementales* lui est inférieur. Il existe un excerpta chinois qui a pour titre Kouï ouên pín tchoú 古文評註. Il se compose de trente-quatre morceaux choisis, extraits du Tèd tohouán, et de neuf autres morceaux du Kouï yù de ce même savant. Cet excerpta est entre les mains des jeunes élèves chinois pour se former le style.

DU NEUVIÈME LIVRE CANONIQUE DU DEUXIÈME ORDRE

ou

LE DICTIONNAIRE Eâl-yà 爾雅.

Le dictionnaire Eâl-yà est communément attribué à Tcheou-Kōng, qui vivait au onzième siècle av. J.-C. Un siècle plus tard, il a été revu par les lettrés de la dynastie Hân. Un savant chinois, du nom de Kouï-Pé, qui vivait au quatrième

(1) Il y a dans son ouvrage un passage fort remarquable. Sous la douzième année de Tohaò kōng, Prince de LOÛ, on lit que l'historien du Royaume de Tohoû connaissait d'anciens livres en caractères que les savants ne pouvaient déchiffrer, mais que l'historien de Tohoû entendait. Ces livres se divisaient ainsi : Sān fên 三分。五典。八瓊。九九。 Saint Jérôme, dans son *Prologus galæatus*, montre que les anciens juifs divisaient la Bible en trois grandes sections qui comprenaient : la première, cinq livres; la deuxième, huit prophètes; la troisième neuf hagiographes. Ce passage chinois de Tèd ché ferait évidemment allusion aux Livres sacrés des juifs.

siècle, l'a publié dans la forme actuelle avec des additions et commentaires.

Si les Chinois rangent ce dictionnaire parmi les Livres canoniques du deuxième ordre, c'est par un motif d'estime pour l'ancienneté de ce livre et pour les services qu'il a rendus en fixant le sens des caractères anciens et déterminant leur signification par des définitions convenables. Toutefois, tout en discernant à cet antique dictionnaire les éloges qui lui sont dus, on est obligé d'avouer que, quand il s'agit des **Kin** du premier ordre, on ne peut toujours suivre et adopter la glose du livre **Eól-yà**.

V. LA DEUXIÈME ÉCOLE PHILOSOPHIQUE-LITTÉRAIRE. — **Laò-Tsè 老子**.
— NOTIONS HISTORIQUES SUR LE FONDATEUR ET SUR SON ÉCOLE.

La deuxième École philosophique-littéraire de la Chine reconnaît **Laò-Tsè** pour son fondateur. Le nom de famille de ce philosophe est **Lý 李**; son petit nom est **Eól 耳**; son titre honorifique, **Pě-Yâng 柏楊**, et son nom posthume, **Tân 聃**.

Laò-Tsè vint au monde dans un modeste hameau du bourg de **Lý**, canton de **Koù-hién** (aujourd'hui **Loŭ-ŷ**), ville du troisième ordre, qui relève du département de **Kouŷ-tě-foú**, dans la province du **Hò-nân**, la troisième année de l'Empereur **Tín-Ouâng** des **Teheoŭ**, le quatorzième jour du neuvième mois (année 604 av. J.-C.). Il mourut à l'âge de 81 ans, la vingt et unième année du règne de **Kin-Ouâng** (523 av. J.-C.).

Laò-Tsè est désigné par l'un ou l'autre des noms suivants : 1° **Laò-Tsè 老子**, *Vieillard-enfant*. Une tradition fait naître ce philosophe avec des cheveux blancs; de là ce surnom de *Vieillard-enfant*. Dans le sens des lettrés, ces mots peuvent également signifier *le vieux Philosophe*. 2° **Laò-Kiün 老君**, *le vieux Sage*. 3° **Lý-Laò-Kiün 李老君** est le même titre que le précédent, auquel on ajoute le nom de famille du philosophe. 4° Depuis la dynastie **Hán**, certains auteurs chinois ont commencé à écrire que **Laò-Tsè** avait propagé, en grande partie, les enseignements antiques de l'Empereur **Houâng-Tŷ** (2698 av. J.-C.). Pour ce motif, ils désignent souvent notre philosophe sous le nom de **Houâng-Laò 黃老**. 5° Souvent aussi on se borne à dire **Laò-Chè 老氏**, comme on dit **孔氏** pour Confucius, **Tsò-Ché 左氏** pour **Tsò-Kieoŭ-Min**. Le mot **Ché 氏** est un titre d'honneur décerné aux hommes illustres. 6° Les partisans de l'École de **Laò-Tsè** ne le désignent jamais que sous les titres honorifiques suivants : *Le très-haut sage Laò-Tsè, 太上老君*.

De même que les lettrés rendent une espèce de culte à Confucius, ainsi les partisans de **Laò-Tsè** vénèrent sa mémoire. La maison dans laquelle il est né a été pendant longtemps conservée avec grand respect. On y offrait même des

sacrifices en son honneur. Les Empereurs de la dynastie T'āng, qui se regardaient comme les parents de Laò-Tsè, n'ont rien négligé pour augmenter le nombre des sectateurs de cette École, et rendre plus populaire encore la mémoire du philosophe. L'Empereur Kaō-Tsōng, des T'āng (686 de J.-C.), se distingua entre ceux de sa dynastie par son culte pour Laò-Tsè. Il visita un temple érigé en son honneur et lui décerna, dans cette circonstance, les titres de *Sublime et profond Empereur*. Quelques années après (674) le même Empereur publia un édit pour rendre obligatoire l'étude du livre de Laò-Tsè aux examens littéraires. Mais ce décret tomba en désuétude après la chute de la dynastie des T'āng. — L'Empereur Hinên-Tsōng (713 de J.-C.) a publié un commentaire sur le livre de Laò-Tsè. Deux Empereurs de la dynastie des Leāng avaient précédemment publié chacun une glose sur le Taó t'ě k'īn. Ce sont les Empereurs Oū-T'ý 武帝 (502 de J.-C.) et Kién-Ouên-T'ý (550 de l'ère dixième).

Les intelligences d'élite ont en Chine une juste idée de Laò-Tsè. Mais les bonzes de cette École ont de plus en plus défiguré la doctrine de ce philosophe, en tirant des conséquences absurdes et ridicules de ses enseignements. Laò-Tsè n'adopterait jamais les déductions qu'on a tirées de sa doctrine et n'approuverait pas l'abus que l'on en a fait.

Les anciens missionnaires, dès leur arrivée en Chine, se sont trouvés en rapports plus directs avec la classe des lettrés qui suivent la doctrine de Confucius. Ils ont fait connaître de meilleure heure à l'Europe la doctrine des K'īn ou Livres sacrés de la Chine, en donnant, soit des analyses de ces livres, soit des traductions plus ou moins complètes. Ils ont également traduit de bonne heure les Livres classiques ou Livres canoniques du deuxième ordre. L'École de Confucius a été mieux et plus tôt connue en Europe que les autres Écoles de ce même Empire (1).

Les notions les plus explicites que l'on ait eues en Europe, sur Laò-Tsè et sur son École, viennent peut-être de M. Abel Rémusat. Ce savant sinologue, d'une perspicacité remarquable, réunissant tout ce que les anciens missionnaires avaient dit *per transennam* sur Laò-Tsè, et y joignant le fruit de ses études, de ses observations personnelles toujours sagaces, a publié un *Mémoire sur la vie et les œuvres de Laò-Tsè*, qui fit alors une juste sensation. Les jugements de M. Rémusat sur Laò-Tsè sont d'une justesse étonnante, et, malgré les progrès des études sinologiques, on ne trouve rien à modifier dans les opinions émises, il y a plus d'un demi-siècle, sur cette École.

La vie de Laò-Tsè offre, en bien des points, une ressemblance très-frappante

(1) L'impartialité nous fait un devoir d'ajouter que certains sinologues, qui ont largement bénéficié de ces travaux sur la Chine, se sont montrés peu équitables et peu reconnaissants envers ces hommes apostoliques, sans lesquels l'Extrême-Orient nous serait peut-être encore à peu près inconnu.

avec celle du philosophe de Samos. Mais la doctrine de ces deux sages de l'antiquité païenne offre encore une plus grande et une plus étonnante ressemblance. L'œuvre de Laò-Tsè ne peut être envisagée que sous le rapport de la littérature et de la morale. On peut même dire qu'elle est presque exclusivement une œuvre de morale philosophique, car Laò-Tsè ne cite jamais les anciens Rois, les anciens sages pour modèles, ni aucun personnage de l'histoire. Son œuvre a donc un cachet particulier, exceptionnel. Pour que son École se soit perpétuée jusqu'à nos jours, il faut admettre que Laò-Tsè n'est pas un philosophe vulgaire et que son nom est réellement marqué parmi les grands instituteurs de l'humanité. Pour faire connaître son ouvrage, nous en mettrons de longs fragments sous les yeux de nos lecteurs.

VI. DU LIVRE SACRÉ DE CETTE ÉCOLE OU DU Taó tǝ kīn 道德經. LE LIVRE DE LA RAISON ET DE LA VERTU (1). — JUGEMENT SUR CE LIVRE COMME ŒUVRE LITTÉRAIRE ET COMME ŒUVRE PHILOSOPHIQUE.

Autant les lettrés de la Chine vénèrent les Kīn, autant les disciples de Laò-Tsè sont pleins de respect pour le livre de Laò-Tsè. Ce livre est pour eux un véritable Kīn, un livre par excellence. Le Taó tǝ kīn a deux parties; pour ce motif, l'ouvrage a été longtemps intitulé : Taó kīn 道經, Livre de la Raison, Tǝ kīn 德經, Livre de la Vertu. Les Chinois ont l'habitude ancienne de désigner les parties d'un livre par les mots qui se trouvent au commencement, sans avoir égard au contenu du chapitre. Les Hébreux, les musulmans, font de même. Ainsi le premier livre de la Genèse, le Pentateuque, tire son nom du mot initial *bereschth* בְּרֵאשִׁית. Depuis, on a fondu en un seul les titres des deux divisions, et l'on ne dit plus que Taó tǝ kīn 道德經, le Livre de la Raison et de la Vertu. La vénération des sectateurs de cette École les a portés à compter le nombre de mots de ce livre, lequel est de 5,748. Ce livre renferme 81 chapitres. Cependant, ainsi que cela est arrivé pour une foule de livres

(1) Le titre seul de l'ouvrage de Laò-Tsè est profond. Dans sa pensée intime, par ces deux mots Taó 道 et Tǝ 德, il veut désigner des êtres vivants et divins. Avant de créer, le Créateur n'avait pas de nom; après la création, on lui a donné celui de Taó 道, Raison divine, essence de Dieu lui-même; ce mot exprime l'éternité, l'immensité, la toute-puissance, l'immatérialité, le principe de la vie et du mouvement, en un mot, la plupart des attributs propres à l'Être Suprême, sauf ceux qui ne nous sont connus que par la révélation. Le logos du Taó, son verbe, celui par lequel il a créé toutes choses, se nomme Vertu 德. Confucius et Laò-Tsè ont désigné l'Être Suprême de la même manière. Traduire le mot Taó 道 par Voie, comme l'a fait M. Stan. Julien, c'est ne rien dire : *Le livre de la Voie...* (Voir notre ouvrage qui a pour titre : *du Symbolisme des caractères chinois.*)

avant l'imprimerie, les anciennes éditions du **Tao t'è k'in** offrent quelques variantes dans le texte.

Comme œuvre littéraire, le **Tao t'è k'in** de **Laò-Tsè** appartient au genre antique que l'on nomme **Kou ouên**. Il est grave, laconique, sentencieux; c'est le résumé, la quintessence des idées d'un penseur profond et subtil. Comme dans tous les écrits profonds de la haute antiquité, souvent on n'aperçoit pas aisément la liaison, la suite des idées, des périodes; cette liaison existe cependant: souvent **Laò-Tsè** n'achève pas sa pensée, il laisse ce soin au lecteur, ainsi que celui de tirer les conséquences de sa doctrine. Sa pensée est si élevée et embrasse tant de choses que la langue ne lui fournit pas d'expression pour la rendre avec justesse.

Il donne un sens particulier aux caractères qui peuvent en recevoir un. Aussi son œuvre revêt-elle un cachet d'obscurité que les commentateurs se sont efforcés de lever. Le **Tao t'è k'in** est par là même un des plus difficiles de la littérature chinoise, tant à cause du laconisme littéraire qu'à cause de la profondeur, de la métaphysique de la doctrine et surtout de la *signification spéciale* que **Laò-Tsè** a attribuée à quelques mots de la langue. Un auteur, **Tsiaò-K'ông**, remarque que **Sè-Mà-Tsiên**, sans le vouloir, est cause que le **Tao t'è k'in** est devenu obscur. Ayant dit, d'une manière générale, que le livre de **Laò-Tsè** renfermait un peu plus de 5,000 mots, certains éditeurs peu éclairés ont été assez téméraires pour retrancher un certain nombre de particules auxiliaires, explétives, finales, qui, en chinois, donnent tant de grâce au discours et contribuent surtout à la clarté, et cela dans le but de ramener à 5,000 le nombre des mots. Quant à l'authenticité de ce livre, elle est hors de toute discussion. Le **Tao t'è k'in** a eu le privilège d'échapper, par deux fois, à une proscription des ouvrages moraux: la première, sous l'Empereur **Ché-Houâng-T'ý**; la deuxième, sous l'Empereur **Hou-Py-Ly** (1280), qui proscrivit les livres des **Tao Sé**, à l'exception de celui de **Laò-Tsè**.

« **Laò-Tsè**, dit M. Rémusat, s'est montré dans ce livre philosophe véritable, moraliste judicieux, théologien disert et métaphysicien subtil. Son style a la majesté de celui de Platon et quelque chose de son obscurité. Il expose des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Les opinions de **Laò-Tsè** sur l'origine et sur la constitution de l'univers n'offrent ni fables ridicules, ni choquantes absurdités; elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et, jusque dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent, un peu plus tard, les Écoles de Pythagore et de Platon. Comme les Pythagoriciens et les Stoïciens, **Laò-Tsè** admet pour cause première la Raison ou le **Tao**, *Être ineffable, incréé*, qui est le type de l'univers

« et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes hu-
 « maines comme des émanations de la substance éthérée qui vont s'y réunir à
 « la mort, et, de même que Platon, il refuse aux méchants la faculté de rentrer
 « dans l'âme universelle. Avec Pythagore, il donne aux premiers principes des
 « choses les noms de nombre, et sa cosmogonie est en quelque sorte toute al-
 « gébrique (1). »

VII. ANALYSE DU LIVRE DE *Laò-Tsè*.

1° PHILOSOPHIE DOGMATIQUE — SON ENSEIGNEMENT SUR L'ÊTRE SUPRÊME.
 — SES ATTRIBUTS.

PREMIER TEXTE.

玄 者 其 萬 常 道
 之 同 妙 物 各 可
 又 出 有 之 無 道
 玄 而 欲 毋 名 非
 衆 異 以 故 天 常
 妙 名 觀 常 地 道
 之 同 其 無 之 名
 門 謂 微 欲 始 可
 之 此 以 有 名
 玄 兩 觀 名 非

« La Raison, qui peut être exprimée par
 « la parole, n'est pas la Raison éternelle;
 « le nom qui peut être nommé n'est pas
 « le nom éternel. L'Être sans nom est l'o-
 « rigine du ciel et de la terre; avec un
 « nom, il est la mère de toutes choses.

« C'est pourquoi, lorsqu'on est constam-
 « ment exempt de passions, on peut con-
 « templer son essence spirituelle; lorsque
 « l'on a constamment des passions, on ne
 « le voit que sous une forme bornée.

« Ces deux choses ont une même ori-
 « gine et reçoivent des noms différents. On
 « les appellera toutes deux profondes. Elles
 « sont profondes, doublement profondes.
 « C'est la porte de toutes les choses spi-
 « rituelles. » Cap. 1.

(1) *Mémoire sur la vie et les œuvres de Laò-Tsè.*

DEUXIÈME TEXTE.

自天曰吾殆而生有
 然天道不可不淨物
 天人知以改兮混
 法法其爲周彖成
 道地名天行兮先
 道地字下而獨天
 法法之母不立地

« Avant le chaos qui a précédé la nais-
 « sance du Ciel et de la terre, un Être
 « existait, immense et silencieux, Être uni-
 « que, immuable, immortel et toujours
 « agissant. On peut le regarder comme la
 « mère de l'univers. Moi, j'ignore son nom.
 « Pour lui donner un titre, je l'appelle la
 « *Raison*, le Taó (1)... L'homme a son mo-
 « dèle dans la terre, la terre dans le ciel, le
 « ciel dans le Taó et le Taó en lui-même. »
 Cap. 25.

GLOSE.

Un auteur de l'École de Laò-Tsè, Kō-Tchāng (1200 de J.-C.), a fait, sur ce passage, l'admirable glose suivante que l'on dirait plutôt extraite des œuvres de l'Ange de l'École que sortie du pinceau d'un philosophe païen chinois :

« Si, par hasard, on m'interroge sur le Taó, je répondrai : Il n'a ni com-
 « mencement ni fin; il ne se modifie point; il ne change point; il n'a pas de
 « corps; il n'a pas une place déterminée; il ne connaît ni le superflu ni la pé-
 « nurie, la diminution ni l'accroissement; il ne s'éteint pas; il ne naît pas;
 « il n'est ni jaune, ni rouge, ni blanc, ni bleu; il n'a ni intérieur, ni extérieur,
 « ni son, ni odeur, ni bas, ni haut, ni image, ni éclat. Il se répand au milieu
 « du Ciel et de la terre et dans le sein de tous les êtres; il est la source de
 « toutes les naissances, la racine de toutes les transformations. Le Ciel, la terre,
 « l'homme et toutes les autres créatures ont besoin de lui pour vivre. Il nourrit
 « tous les êtres comme une mère nourrit ses enfants. C'est pourquoi Laò-Tsè
 « dit : On peut le regarder comme la mère de tous les êtres.

« Lō-Tchén-Kōng dit : Le Taó est tellement élevé que rien n'est au-dessus
 « de lui; il enveloppe le monde et ne voit rien en dehors de lui.

« Tous les êtres sont venus de lui, dit Hò-Cháng-Kōng; voilà pourquoi on
 « le nomme Taó. Dès qu'il s'est manifesté au dehors, toutes les créatures sont
 « nées de lui; c'est ainsi qu'il est la mère de tous les êtres.

(1) Dans la haute antiquité, le caractère Taó avait une forme très-mystérieuse 道. Non-seulement il signifiait la *Raison* ou l'Être incréé par excellence, mais encore la voie, la règle, la loi, la méthode, le moyen, la doctrine, etc.; c'est le *code éternel*. Laò-Tsè emploie ce mot dans presque toutes ces significations.

« Le Taó n'a point de compagnon dans le monde, dit à son tour Siè-Houÿ.
« Il se tient seul au-delà des limites des êtres, et n'a jamais changé. En haut,
« il s'élève jusqu'au Ciel; en bas, il pénètre jusqu'aux abîmes de la terre. »

TROISIÈME TEXTE.

« Le Taó est éternel et il n'a pas de nom. Dès qu'il se fut divisé, il eut un
« nom. Le Taó est répandu dans tout l'univers. Tous les êtres retournent à
« lui comme les rivières et les ruisseaux des montagnes retournent aux fleuves
« et aux mers. » Cap. 32.

道常無名。繪制有名。比道在天下。猶川谷之與江海。

Voici la glose de Siè-Houÿ, disciple de Laò-Tsè et son compatriote :

« Si on l'appelle Taó, c'est uniquement parce qu'on s'est efforcé de donner
« un nom à ce qui n'a pas de nom. A l'époque où les êtres n'avaient pas en-
« core commencé à exister, on ne pouvait lui donner un nom. Mais, lorsque son
« influence divine eut opéré des transformations et que les êtres furent sortis
« du non-être, alors il a reçu son nom des êtres. En effet, dès que le Ciel et la
« terre eurent reçu l'existence, alors tous les êtres naquirent du Taó; voilà
« pourquoi on le regarde comme la mère de tous les êtres. »

2° DU NOM DE JÉHOVAH יהוה DONNÉ A DIEU PAR Laò-Tsè.

« Pour comble de singularité, dit encore M. Rémusat, Laò-Tsè donne à l'Ê-
« tre Suprême un nom hébreu, à peine altéré, le nom même qui, dans nos
« Livres saints, signifie CELUI QUI A ÉTÉ, QUI EST ET QUI SERA, IEHOVAH,
« יהוה. »

Voici ce chapitre curieux de Laò-Tsè :

« Vous regardez le Taó et vous ne le voyez pas; il se nomme *Y* (*incolor*).
« Vous l'écoutez et vous ne l'entendez pas; il se nomme *Hÿ* (*aphone*). Votre
« main le cherche et elle ne peut le saisir; il se nomme *Ouÿ* (*incorporel*).

« Ces trois noms ne peuvent être scrutés à l'aide de la parole. C'est pour-
« quoi on les confond en un seul nom.

« Sa partie supérieure n'est pas éclairée; sa partie inférieure n'est pas obs-
« cure. Il est éternel et ne peut être nommé. On l'appelle une forme sans
« forme, une image sans image.

« On l'appelle vague, indéterminé.

« Si vous allez au-devant de lui, vous ne voyez point sa face; si vous le sui-
« vez, vous ne voyez point son dos.

« C'est en observant le Taó des temps anciens qu'on peut gouverner les existences d'aujourd'hui.

« Si l'homme peut connaître l'origine des choses anciennes, on dit qu'il « tient le fil du Taó. » Cap. 14.

視之不見。名曰夷。聽之不聞。名曰希。搏之不得。名曰微。此三者不可致詰。故混而爲一。其上不斲。其下不昧。繩繩不可名。復歸於無物。是謂無狀之狀。無豫之豫。是謂惚悅。迎之不見其首。隨之不見其後。執古之道以御今之有。能知古始是謂道紀。

OBSERVATIONS CRITIQUES ET GRAMMATICALES SUR CE TEXTE CHINOIS.

1° Que Laò-Tsè ait voulu exprimer le nom auguste de Dieu, en employant un nom hébreu à peine altéré, cela nous semble incontestable. Laò-Tsè a voyagé dans les contrées occidentales de la Chine, probablement même dans l'Assyrie. La colonie juive, qui se fixa en Chine au sixième siècle avant l'ère chrétienne, s'établit dans la Province et tout près même de la ville natale de Laò-Tsè. Que ce philosophe, né d'une famille riche et princière, ait pu avoir des relations avec cette colonie étrangère qui venait demander l'hospitalité aux Chinois, c'est une conjecture qui a pour elle tous les degrés de probabilité. Toujours est-il que Laò-Tsè a connu le nom hébraïque de Dieu et que ce nom adorable est mieux conservé et plus exactement transcrit par le philosophe chinois qu'il ne l'est dans les ouvrages mêmes des Grecs.

En effet, Laò-Tsè, vu le génie de la langue chinoise, ne pouvait exprimer le nom de Jéhovah qu'en prenant dans sa langue deux ou trois caractères dont le son réuni offrirait la plus grande analogie possible avec le mot hébreu qu'il voulait rendre. Il a choisi les trois caractères 夷希微 (I. H. V.), non pas au hasard, mais en marquant mieux son intention par ce choix. La langue chinoise renferme une foule de termes homophones. Laò-Tsè aurait pu en prendre d'autres; mais son but n'eût pas été atteint. En exprimant le nom de Jéhovah, Laò-Tsè voulait en même temps exprimer, *pro modulo genii et linguæ suæ*, les attributs divins, les qualités de l'Être ineffable dont il parlait. Les commentateurs de Laò-Tsè eux-mêmes ont compris que le philosophe avait voulu désigner, par les trois caractères 夷希微, une seule et même personne. Mais, écrivant bien des siècles après lui, plongés eux-mêmes dans le polythéisme, il est évident que ces commentateurs ne pouvaient plus, à une aussi grande distance, connaître le nom de Jéhovah comme le fondateur de leur École, et qu'ils n'ont pu déclarer que deux choses, mais qui sont capitales, à savoir : 1° que ces trois caractères ne devaient s'appliquer qu'à une même personne; 2° que ces trois caractères exprimaient les attributs, les qualités de la

personne que Laò-Tsè avait en vue. Les commentateurs ont fait cette double et importante déclaration.

Durant notre long séjour en Chine, nous avons soumis à des lettrés habiles, de l'École de Confucius, le texte de Laò-Tsè qui nous occupe. Tous, sans la moindre hésitation, ont compris qu'il s'agissait ici d'un nom propre, qui devait s'exprimer par les sons des trois caractères 夷希微.

Les lettrés modernes de la Chine ne peuvent pas plus découvrir le nom de Jéhovah dans les trois caractères de Laò-Tsè qu'ils ne peuvent découvrir le sens catholique des expressions que les missionnaires emploient pour exprimer les dogmes, les mystères de la croyance catholique. Dès son origine, l'Église employa des mots latins qui, tout en exprimant le sens de ses dogmes, les couvraient cependant d'un voile assez épais pour que le vulgaire païen n'en comprît pas le vrai sens. Virgile et Cicéron, lisant un traité chrétien, auraient eu besoin d'un interprète. En Chine, nos lettrés, ouvrant un livre chrétien, sont aussitôt arrêtés par des expressions telles que les suivantes : M̄y-să 彌撒, P̄y-ts̄y 秘跡, Lién-yōŭ 鍊獄, Kaó-kiaŷ 告解 et une foule d'autres de ce genre. Malgré toute leur science, comment comprendraient-ils qu'il s'agit ici du *sacrifice de la messe*, d'un *sacrement*, du *purgatoire*, de la *confession*? Les caractères choisis par Laò-Tsè sont dans le même genre.

Pour n'avoir pas compris ou su cela, un sinologue moderne a trouvé plus commode de rejeter comme imaginaire l'interprétation, si sagace et si vraie, donnée par M. Abel Rémusat, bien qu'il avoue que la *sagacité merveilleuse et la rare érudition de ce savant feront longtemps le désespoir des sinologues européens* (1). Au reste, nous ferons remarquer que c'était, de la part de Stan. Julien, un *parti pris* de contredire Rémusat, son ancien maître, chaque fois que celui-ci prenait la défense des opinions religieuses des anciens et doctes missionnaires de la Chine. Les preuves philologiques tirées de la formation des caractères chinois ou de leur symbolisme eussent dépassé le niveau de l'intelligence de Stan. Julien. Il n'a jamais vu ni su voir autre chose dans la langue chinoise que son mécanisme extérieur. Une étude comparative de la langue chinoise avec d'autres langues anciennes lui eût semblé une espèce d'utopie intolérable.

2° Une observation grammaticale confirme d'une manière évidente la traduction que nous adoptons avec M. Abel Rémusat et les anciens missionnaires de la Chine. Laò-Tsè, après avoir dit : *Celui que vous regardez et ne voyez pas...* ajoute, par trois fois, ces mots : *son nom est, son nom veut dire, on le nomme ou je le désigne sous le nom de* 名曰. Si Laò-Tsè n'eût pas voulu désigner un être particulier, mais *seulement* les qualités de cet être ou de cette chose, il n'eût

(1) Préface du Taó t̄s̄ k̄in par M. Stan. Julien.

pas employé ces mots 名曰 *na yuě*. On ne dit pas cela d'un simple attribut. L'expression chinoise eût été différente.

Ensuite, le texte chinois ajoute : *Ces trois noms se confondent en un seul.* N'est-ce pas avertir le lecteur, d'une manière aussi directe que précise, qu'il faut réunir ces trois caractères 𠄎-𠄎-𠄎 (I. H. V.) pour en former un seul et même mot désignant une seule et même chose? Cependant, pris en eux-mêmes, chacun de ces caractères a un sens particulier, désigne un attribut différent. *Comment les confondre en un seul nom, s'il ne faut pas l'entendre d'un être particulier?*

3° *Observation philologique.* — Les plus anciens et les plus savants Hébraïstes, tels que Diodore de Sicile, Origène, saint Jérôme, etc., nous affirment que la vraie prononciation du tétragramme hébraïque יהוה (Jéhovah) serait Yaô, identique au mot 'Iaô des Grecs. Les Grecs n'ont pu conserver l'aspiration, tandis que Laô-Tsè a su le faire dans le mot chinois. Il a donc mieux conservé et mieux exprimé le nom adorable de Jéhovah que les Grecs eux-mêmes. Dans Laô-Tsè, le tétragramme se trouve réduit à trois lettres. Mais il est bon que le lecteur sache que le dernier signe hébreu du mot ne s'articulait pas. Dans une belle et savante dissertation sur l'origine et la valeur du nom de Dieu dans une foule de langues (1), M. d'Anselme, ancien officier supérieur, confirme ce que nous disons ici. Le mot 'Iaô des Grecs n'est qu'une simple variante du nom que Dieu se donne à lui-même en hébreu, soit *A-hé-houé* אהיה, *Moi (qui) suis*, à la première personne, c'est-à-dire lorsque la Divinité se rend témoignage à elle-même; soit *I-hé-houé* יהיה à la troisième personne du verbe substantif, *Celui (qui) est*; soit enfin à la deuxième personne dans le langage de l'invocation *Ty-hé-houé* יהיה, *Toi (qui) es*. Ces formes, surtout la deuxième, n'ont-elles pas une ressemblance frappante avec le 𠄎-𠄎-𠄎 de Laô-Tsè? — Pour ne pas étendre outre mesure cet article, nous renvoyons nos lecteurs au *Selecta vestigia* du P. Prémare, où le texte des commentateurs confirme de tout point la thèse que nous soutenons. Et puis, qui sait si les philosophes qui ont exprimé le nom de Dieu avec un mot de trois lettres n'ont pas eu le dessein de le faire symboliquement, pour désigner soit les trois périodes d'existence de celui qui a été, qui est et qui sera, ou bien ses trois principaux attributs, *l'Être, l'Intelligence et la Vie*? Ainsi parle M. Rémusat.

Un écrivain, qui a passé toute sa vie à faire des études comparatives sur les anciennes langues et qui s'est particulièrement attaché à découvrir le symbolisme des plus anciennes formes d'écriture, a publié une dissertation dans les *Annales de Philosophie chrétienne* (tome VIII, quatrième série, année 1853) pour défendre la thèse que nous exposons ici. Nous n'avons connu la dissertation

1) Voir *Annales de Philosophie chrétienne*, numéro de juillet 1874.

du chevalier de Paravey qu'après avoir écrit la nôtre. Selon son habitude, cet écrivain décompose les caractères, et, par leur analyse, il en tire ses inductions qui sont souvent d'une justesse étonnante. Nous résumons son analyse.

Laò-Tsè a exprimé le nom ineffable de Jéhovah par ces trois caractères : 𠄎-Hÿ-Ouy 夷希微.

Le premier caractère 夷 est formé de Kōng 己, *arc*, et du caractère Tá 大, *grand, commencer, surpasser*. Ce caractère signifie encore à présent *grand, content, large, beau, facile, éloigné*. Il est évident que le grand arc figurait primitivement la courbure du Ciel 厶, c'est-à-dire, le grand comble 入 qui est aussi un des noms de Dieu ou du Ciel en chinois moderne. Le nom du Ciel 天 se classe comme le caractère 夷. Ce caractère 天 est composé de Tá 大, *grand*, combiné avec 一, *un, unité, parfait*. Dans ce caractère 天, on voit le *grand un*, la *grande unité* placée, par les peuples à écriture figurative, vers le pôle nord de l'Équateur, point alors supposé *fixe et immuable*, dans le Ciel constellé.

Le caractère 𠄎 夷 est pour nous l'expression de Dieu le Père, de ce Dieu que rien ne précède, qui figure, chez certains peuples, dans un anneau, dans un arc fermé sur lui-même. Ce même caractère 𠄎 夷, qui veut dire aussi hommes à grands arcs, sert à désigner les peuples du Nord et de l'Est.

Le deuxième caractère Hÿ 希 vient de Kīn 巾, qui signifie *espérer, attendre, rare et vivement désiré*. Nous voyons ici le *Désiré des nations*, le *Saint attendu* que mentionne Confucius dans le 中庸.

Le hasard ne peut pas amener des rapports de sons et d'idées et les reproduire dans le même ordre en hébreu, en chinois et dans d'autres langues où l'on met Dieu le Fils, le Dieu attendu et désiré, après Dieu le Père ou Dieu Suprême du Ciel.

Quant au troisième caractère, il s'écrivait anciennement avec la clef de l'eau Ouy 微 et signifie *petite pluie, pluie fine, rosée douce*. Tous les catholiques savent que, dans les Livres saints, les grâces que verse le Saint-Esprit sont comparées à la *rosée*; ce sont elles qui fécondent l'esprit des sages, comme les pluies modiques, les terres desséchées par le soleil brûlant de l'Assyrie.

3° PROVIDENCE DE L'ÊTRE SUPRÊME.

TEXTE.

« Le Tao est l'asile de tous les êtres; c'est le trésor de l'homme vertueux
« et l'appui du méchant... Si un homme n'est pas vertueux, pourrait-on le
« pousser avec mépris? C'est pour cela qu'on avait établi un Empereur et ins-
« titué trois ministres. » Cap. 62.

道者萬物之奧善人之寶不善人之所保人之不善何棄
之有故立天子置三公。

GLOSE.

« Le Taó est naturellement très-subtil, dit Lǎ-Tchén-Kōng, il est impossible « d'exprimer son nom, de figurer sa forme. Il s'élève à l'infini; il s'étend sans « bornes; il enveloppe le Ciel et la terre dans son immensité. Quand l'homme « vertueux a obtenu le Taó, c'est comme s'il possédait un trésor au-devant de « lui, et, partout où il va, il peut en tirer un immense profit.

« L'homme dénué de vertu, dit Siè-Houÿ, a commencé à perdre le Taó. « Lorsqu'une fois il craint le malheur et cherche son appui dans le Taó, il « pourra changer le malheur qui le menaçait en un bonheur durable. Laò-Tsè « veut dire que le Taó est répandu dans l'univers et que les bons comme les « méchants peuvent en profiter. Si un homme a des défauts, il lui suffit de se cor- « riger pour devenir vertueux. C'est pourquoi il ne faut pas le repousser à cause « de ses défauts. Sí, dans l'antiquité, on avait établi un Empereur et trois mi- « nistres, c'était précisément pour instruire et réformer les hommes vicieux. »

4° SUR LA JUSTICE DIVINE DU Taó.

TEXTE.

« Le filet du Ciel est immense; ses mailles sont écartées et cependant per- « sonne n'échappe. » Cap. 73.

天網恢恢疏而不失。

GLOSE.

« Le Ciel ne lutte point avec les hommes, dit Kǒ-Tchén-Tōng, et il n'y a « personne dont il ne triomphe; il ne parle pas et ils lui répondent aussi rapi- « dement que l'écho répond à la voix; il ne les appelle pas et ils viennent « d'eux-mêmes pour rectifier leur cœur. Le Ciel paraît lent; mais il excelle à « former les desseins. Quelle que soit la sévérité des lois pénales du Royaume, « il y a une foule de coupables qui réussissent à échapper au châtement. Le « filet du Ciel est grand et vaste; il semble avoir des mailles écartées; mais il « n'y a pas un méchant qui puisse l'éviter. »

5° LA SANCTION DES PEINES DANS L'AUTRE VIE.

TEXTE.

« Lorsque le peuple ne craint pas la mort, comment l'effrayer par la me- « nace de la mort?

« Si le peuple craint constamment la mort et que quelqu'un fasse le mal, je
« puis le saisir et le tuer, et qui alors osera l'imiter ?

« Il y a constamment un magistrat suprême qui inflige la mort. — Si l'on
« veut remplacer ce magistrat suprême et infliger soi-même la mort, on res-
« semble à un homme inhabile qui voudrait tailler le bois à la place du char-
« pentier. — Lorsqu'on veut tailler le bois à la place du charpentier, il est
« rare qu'on ne se blesse pas les mains. » Cap. 74.

民不畏死奈何以死懼之若是民常死畏而爲奇者吾得
執而殺之敢孰常有司殺者殺夫代司殺者殺是謂代天
匠鳩夫代大匠鳩希有不傷手矣。

GLOSE.

« Si le gouvernement est tyrannique, s'il inflige des châtimens cruels, le
« peuple ne sait plus que devenir et il ne craint plus la mort, dit Sou-Tse-
« Yeou. Quand on voudrait l'effrayer par la menace de la mort, il aime à vivre
« et craint constamment la mort. Si quelqu'un excite alors la multitude au
« désordre, le Ciel l'abandonne et je puis lui donner la mort. On dira que c'est
« le Ciel qui l'a tué et non pas moi. Mais c'est une chose grave que de décider
« de la vie des hommes ! Comment pourrait-on les tuer à la légère ?

« Le but de ce chapitre, dit Ly-Sy-Tchay, est de montrer que les lois péna-
« les du siècle sont inefficaces pour bien gouverner. Si le peuple craint réelle-
« ment la mort et que quelqu'un fasse mal, il me suffira de tuer ce seul homme
« pour effrayer ceux qui seraient tentés de l'imiter. — Laissez faire le Ciel ; il
« envoie le bonheur aux hommes vertueux et le malheur aux méchants. Quoi-
« qu'il agisse en secret, aucun coupable ne peut lui échapper ; mais si vous
« voulez remplacer le Ciel qui préside à la mort, la peine capitale que vous
« aurez infligée retombera sur vous et votre cœur sera déchiré de remords. »

6° LE DOGME DE LA TRINITÉ.

TEXTE.

« Le Taó a produit Un ; Un a produit Deux ; Deux a produit Trois ; Trois a
« produit tous les êtres. Tous les êtres fuient le calme et cherchent le mouve-
« ment. Un souffle immatériel forme l'harmonie. » Cap. 42.

道生一。一生二。二生三。三生萬物。萬物負陰而抱陽
沖氣以爲和。

GLOSE.

« Le divin Platon, dit ici M. Rémusat, qui avait, lui aussi, adopté le dogme « mystérieux de la Trinité, semblait craindre de le révéler aux profanes. Il « l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis et dans une « lettre à Denys de Syracuse il annonce qu'il s'expliquera, mais par énigmes, « de peur que ses tablettes venant, sur terre ou sur mer, à tomber entre « les mains de quelque inconnu, il ne puisse les lire et les entendre. Peut- « être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer « cette réserve. Laò-Tsè n'use pas de tous ces détours, et ce qu'il y a de plus « clair dans son livre, c'est qu'un être trine a formé l'univers. Pourtant, sou- « vent à la Chine même, ainsi que nous l'apprend un Empereur de Chine qui « a composé la préface du 性理大全, on enfermait, dans un coffre en- « touré de bandes d'or, les écrits qui traitaient de sujets élevés dont on cachait « le contenu au peuple. 故先王秘臧于金縢之匱不以示人.

« On retrouve dans les écrits du philosophe chinois les dogmes et les opi- « nions qui faisaient, suivant toute apparence, la base de la foi orphique et de « cette antique sagesse orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à « l'École des Égyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

« L'y-Sy-Tohây dit à son tour sur ce passage de Laò-Tsè ces remarquables « paroles : Tant que le Taó était concentré en lui-même, Un n'était pas encore « né. Un n'étant pas encore né, comment aurait-il pu y avoir Deux? Deux « n'existait pas parce que Un ne s'était pas encore divisé, ni répandu dans l'u- « nivers pour former les êtres. Dès qu'il y eut Un, c'est-à-dire dès que le Taó « se fut produit au dehors, aussitôt il y a eu Deux. Deux ont produit un troi- « sième principe et ont formé l'harmonie. Le souffle d'harmonie (ou troisième « principe) s'est condensé et a produit tous les êtres. »

7° DE L'ÊTRE TRINE DANS SES ŒUVRES.

PREMIER TEXTE.

« Le Taó a produit les êtres; la Vertu les nourrit. Ils leur donnent un corps « et les perfectionnent par une secrète impulsion.

« C'est pourquoi tous les êtres révèrent le Taó et honorent la Vertu.

« Personne n'a conféré au Taó sa dignité ni à la Vertu sa noblesse; ils les « possèdent éternellement en eux-mêmes.

« C'est pourquoi le Taó produit les êtres, les nourrit, les fait croître, les « perfectionne, les mûrit, les alimente, les protège.

« Il les produit et ne se les approprie point; il les fait ce qu'ils sont et ne s'en glorifie point; il règne sur eux et les laisse libres.

« C'est là ce qu'on appelle une vertu profonde. » Cap. 51.

道生之德畜之物形之勢成之是以萬物莫不尊道而貴
 德道之尊德之貴夫莫之命常自然故運生之畜之長之
 育之成之熟之養之覆之生而不有爲而不恃長而不幸
 是謂玄德。

La glose taosséenne, sur ce splendide chapitre, n'est pas moins élevée ni moins profonde. On croirait presque entendre la voix de l'illustre exilé de l'île de Patmos, parlant du Verbe éternel :

« La Vertu est la manifestation du Taó dans les créatures. Le Taó s'est ré-
 « pandu comme un fleuve, il s'est manifesté au dehors dans les êtres et il est
 « devenu la Vertu 德. L'Être immatériel se nomme le Taó 道 ou la Raison,
 « Suprême; ce qui transforme et nourrit toutes les créatures s'appelle Tè 德,
 « c'est-à-dire, la Vertu. Cette Vertu donne un corps et une figure aux créatures;
 « mais ni le Taó ni la Vertu n'ont pas de corps 道德無形; ils se mani-
 « festent par les êtres 乃因物以形. Si l'homme ne connaît pas la gran-
 « deur du Taó et de la Vertu, il lui suffit, pour en juger, de contempler les êtres.
 « Par une force d'impulsion, le Taó et la Vertu conduisent les êtres à leur en-
 « tier développement. Il n'y a pas eu un seul être qui, depuis sa naissance
 « jusqu'à son entier développement, n'ait eu besoin du Taó et de la Vertu.
 « C'est pourquoi tous êtres les honorent et les révèrent pareillement. Il n'y a
 « pas un seul être qui apporte sa noblesse en naissant. Pour que l'Empereur
 « soit révééré et entouré d'honneurs, il faut qu'il ait été constitué par le Ciel.
 « Pour que les Princes soient révéérés et entourés d'honneur, il faut qu'ils aient
 « été constitués par l'Empereur. Mais le Taó et la Vertu n'ont pas besoin qu'on
 « leur confère leur dignité et leur noblesse; ils sont honorables par eux-mé-
 « mes. »

DEUXIÈME TEXTE.

« Les formes visibles de la grande Vertu émanent uniquement du Taó. »
 Cap. 21.

孔德之容惟道是從。

Voici une glose remarquable de Sou-Tsè-Yeot :

« Le Taó n'a pas de corps. Quand il s'est mis en circulation dans l'univers, il
 « est devenu la Vertu, et alors il a pris une figure. C'est pourquoi la Vertu est
 « la manifestation du Taó. On peut conclure de là que les formes sensibles de
 « tous les êtres sont la manifestation du Taó dans les créatures. »

II. PHILOSOPHIE MORALE DE Laò-Tsè.

La morale de Laò-Tsè est digne des pages précédentes. En maints endroits de son ouvrage, Laò-Tsè parle du Taó (1) et de ses attributs divins. Le dogme de la vie future, base de toute morale sérieuse, s'y trouve réellement marqué, quoique d'une manière moins explicite que dans les enseignements catholiques. Selon Laò-Tsè, voici les principaux points de la morale. A côté de chacun d'eux, nous pourrions citer un texte biblique; nos lecteurs le feront aisément.

« 1° L'homme doit s'efforcer d'imiter le Taó, de s'identifier à lui, afin de « devenir semblable à lui; 2° le sage ne doit pas s'attacher aux plaisirs de cette « vie qui passe; 3° un des points principaux de la perfection est de réprimer « surtout dans le principe ses passions, afin de mieux contempler le Taó; 4° le « sage ne se venge des injures que par des bienfaits; 5° il faut s'appliquer à « la connaissance de soi-même, afin de se vaincre et d'obtenir la longévité éter- « nelle; 6° le sage a un rôle sublime à remplir ici-bas envers les autres hom- « mes non vertueux (rôle généralement peu compris et peu pratiqué même « dans l'École catholique). » Un sinologue dit, avec raison, que Laò-Tsè, dans ce chapitre, a exprimé les paroles les plus saintes et les plus profondes que la sagesse humaine ait jamais proférées. « 7° Le sage, l'homme célèbre fuit la gloire, « se cache après les brillantes actions et demeure humble et modeste; 8° il faut « aimer et conserver sa position sociale; 9° le dépouillement et le renoncement « de soi-même est la voie qui mène droit à l'union au Taó; 10° le Taó a une voie « mystérieuse pour opérer de grandes choses, il emploie la faiblesse contre la « force; 11° il y a dans les *Kin* de l'École de Confucius des passages d'une har- « diesse inouïe sur les Princes et sur les peuples. Laò-Tsè n'est pas moins au- « dacieux parfois quand il parle des Souverains et surtout des conquérants. »

Nous allons donner, comme exercices de *littérature* et de *philosophie*, un texte ou deux sur chacun des points de morale que nous venons d'énumérer.

1° IMITATION DU Taó.

TEXTE.

« Si l'homme se livre au Taó, il s'identifie à lui; s'il se livre à la Vertu, il « s'identifie à la Vertu; s'il se livre au crime, il s'identifie au crime. Celui qui

(1) Si ce mot Taó devait être entendu dans le sens de *Vote*, *Via*, comme l'a traduit incorrectement Stan. Julien, que faudrait-il entendre par les attributs, les qualités donnés à une *Voie*? Le plus vulgaire bon sens aurait dû l'avertir de sa méprise. Mais il tenait à faire pièce aux doctrines religieuses qu'il a constamment combattues par ses paroles, comme ses actes privés en étaient la négation.

« s'identifie au Taó, gagne le Taó; celui qui s'identifie à la Vertu, gagne la « Vertu; celui qui s'identifie au crime, gagne la honte du crime. » Cap. 23 (1).

從事於道者。同於道。德者同於德失者司於失。同於道者道亦得之同於德者德亦得之同於失者失亦得之。

2° NE PAS S'ATTACHER AUX PLAISIRS DE CE MONDE.

TEXTE.

« La musique et les mets exquis retiennent l'étranger qui passe. » Cap. 35.

樂與餌遇客止。

La glose s'exprime ainsi :

« Si l'on fait entendre de la musique, si l'on sert des mets exquis, cela suffit « pour arrêter le voyageur qui passe. Mais si la musique cesse, si les mets ex- « quis sont consommés, le voyageur se retire à la hâte. Cette comparaison « montre que les jouissances du siècle sont illusoire et n'ont qu'une faible « durée. »

3° RÉPRIMER SES PASSIONS, SURTOUT DANS LE PRINCIPE.

TEXTE.

« Il n'y a pas de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus grand « malheur que les tourments qui en sont la suite. Il n'y a pas de plus grande « calamité que le désir d'acquérir. Celui qui sait se suffire est toujours content « de son sort. » Cap. 46.

« Arrêtez le mal avant qu'il existe; calmez le désordre avant qu'il éclate. « Un grand arbre est né d'une racine aussi déliée qu'un cheveu; une tour « de neuf étages est sortie d'une poignée de terre; un voyage de mille lys a « commencé par un pas. » Cap. 64.

罪莫大於可欲。禍莫大於不知足。咎莫大於欲得故知
足之常足。防之於未有治之於未亂合抱之木生於毫
末九仞之臺起於累土千里之行始於足下。

(1) Les mots Taó et Tó ont ici un sens particulier : le premier signifie l'Être divin en tant que source de toutes choses; le second, l'Être divin en tant que l'instrument par qui tout a été fait, c'est-à-dire, le Logos du Créateur.

La glose dit ces paroles :

« Dans la haute antiquité, les Princes possédaient le Taó; ils étaient purs, « exempts de désirs et convertissaient les hommes. Depuis que le siècle s'est « corrompu, les saints ne surgissent plus dans le monde. On s'abandonne à la « violence de ses désirs et au désordre. Chacun s'applique à s'enrichir, à do- « miner par la force. L'ambition est devenue insatiable. »

4° LE SAGE VENGE LES INJURES PAR DES BIENFAITS.

TEXTE.

« Les choses grandes ou petites, nombreuses ou rares, sont égales aux yeux « du sage. Il venge les injures par des bienfaits. Il commence par des choses « aisées lorsqu'il en médite de difficiles; par de petites choses, lorsqu'il en « projette de grandes. » Cap. 63.

天小多少報怨以德。圖難於其易。大於其細。

La glose dit ces paroles :

« Le saint ne connaît ni bienfaits ni injures; il n'a ni vengeance ni recon- « naissance à exercer; il ne songe qu'à la vertu. Il fait du bien à tous, même « à ceux qui lui ont fait du mal. C'est ainsi qu'il venge ses injures par des « bienfaits. »

5° S'APPLIQUER A LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

TEXTE.

« Celui qui connaît les hommes est instruit.
« Celui qui se connaît lui-même est éclairé.
« Celui qui se dompte lui-même est fort.
« Celui qui meurt et ne périt pas jouit d'une éternelle longévité. » Cap. 33.

知人者智。自知者明。自勝者強。死而不亡者壽。

Voilà le célèbre axiome du philosophe Thalès : Γνωθι σεαυτόν, *connais-toi toi-même*, mais développé d'une manière plus frappante.

La glose dit ces belles paroles :

« Celui qui se connaît lui-même est éclairé; il est doué d'une vue intérieure.
« Celui-là seul est capable de se connaître lui-même qui concentre en lui- « même son ouïe pour entendre ce qui n'a pas de son (le Taó) et sa vue pour

« voir ce qui n'a pas de corps (le Tao). Le cœur meurt, mais l'âme vit toujours. L'âme sensitive s'éteint, mais l'âme spirituelle conserve sa lumière.
 « — Le corps humain est comme l'enveloppe d'une cigale ou la dépouille d'un serpent. Nous n'y faisons qu'un séjour passager. Or, lorsque la peau de la cigale est desséchée, la cigale n'est pas encore morte; lorsque l'enveloppe du serpent est décomposée, le serpent n'est pas encore mort.

« Malgré les grands changements qu'on appelle la vie et la mort, la nature du sage conserve sa pureté et ne périt pas. C'est ainsi que les hommes parfaits de l'antiquité ont pu échapper aux changements de la vie et de la mort.

« Le sage regarde la vie et la mort comme le matin et le soir. Il existe et ne tient pas à la vie; il meurt et ne périt pas. C'est là ce qu'on appelle la longévité. »

6° DU RÔLE SUBLIME DU SAGE ENVERS LES AUTRES.

(Rôle malheureusement fort peu compris, encore moins pratiqué.)

PREMIER TEXTE.

« Le sage excelle constamment à sauver les hommes; c'est pourquoi il n'abandonne pas les hommes. Il excelle constamment à sauver les êtres; c'est pourquoi il n'abandonne pas les êtres. Cela s'appelle être doublement éclairé. C'est pourquoi l'homme vertueux est le précepteur, le maître de celui qui n'est pas vertueux. L'homme qui n'est pas vertueux est le secours de celui qui est vertueux. Si l'un n'estime pas son précepteur, son maître, si l'autre n'affectionne pas celui qui est son secours, quand on leur accorderait de la prudence, ils sont plongés dans l'aveuglement. Voilà ce qu'il y a de plus important et de plus subtil. » Cap. 27.

聖人常善救人故無棄人常善救物故無棄物是謂襲明
 故善人不善人之師不善人善人之資不貴其師不愛其資
 雖智天迷是謂要妙。

La glose de ce beau passage n'est pas moins remarquable :

« Ceux que le monde appelle sages n'ont que des voies étroites. Ils donnent avec partialité et ne connaissent point la justice qui est large et libérale pour tous. Si un homme est vertueux, ils se réjouissent de le voir semblable à eux et ils le sauvent. Si un homme n'est pas vertueux, ils savent le haïr et ne savent pas l'aimer. De là vient qu'il y a beaucoup d'hommes et de créatures qu'ils abandonnent. Mais le sage a le cœur exempt de partialité et il instruit les hommes sans faire acception de personne. Il excelle constamment à sauver

« tous les hommes et toutes les créatures du monde; il ne s'est pas encore
« trouvé un seul homme qu'il ait rejeté et refusé de sauver.

« L'homme vertueux ne l'est pas par lui seul; il est destiné à être le mo-
« dèle des hommes. Si les hommes non vertueux peuvent imiter sa conduite,
« alors ils peuvent corriger leurs mauvaises qualités et arriver à la vertu. C'est
« en cela que l'homme vertueux est le *précepteur*, le *maître* de ceux qui ne le
« sont pas.

« L'homme dénué de vertu n'est pas nécessairement condamné à persévérer
« jusqu'à la fin dans le mal. Son amélioration dépend uniquement d'une bonne
« éducation. Si l'homme vertueux peut l'accueillir avec bienveillance et l'ins-
« truire, alors chacun d'eux acquerra du mérite et l'homme vertueux en reti-
« rera à son tour un avantage marqué. C'est ainsi que l'homme qui n'est
« pas vertueux devient le *secours de l'homme vertueux*. — Voilà ce qu'on appelle
« la voie la plus importante; elle est déliée et subtile; aussi il y a bien peu de
« personnes qui la connaissent.

« Le philosophe *Lý-Tsè* dit : Le rôle du sage est d'instruire et de convertir
« les autres. Si donc la mission des saints et des sages est uniquement d'ins-
« truire et de convertir, l'occupation principale des hommes vulgaires doit être
« d'écouter et de suivre leurs instructions. Il n'y a rien au monde de plus im-
« portant. »

DEUXIÈME TEXTE.

« Celui qui est vertueux, le saint le traite comme un homme vertueux; celui
« qui n'est pas vertueux, il le traite aussi comme un homme vertueux. C'est
« là le comble de la vertu. » Cap. 49.

善者吾善之不善者吾亦善之。

GLOSE.

« Le sage sait que la vertu ou le vice, la sincérité ou l'hypocrisie résident
« en eux; c'est pourquoi ses sentiments ne changent point. S'il traitait les hom-
« mes vertueux comme tels et rejetait les hommes dénués de vertu; s'il traitait
« les hommes sincères comme tels et repoussait les hypocrites, pourrait-on
« dire qu'il sait constamment sauver les hommes? C'est pourquoi il ne repousse
« personne. Le sage ne se réjouit point à la vue des bons et ne témoigne point
« de déplaisir à la vue des méchants. De cette manière, les bons ne s'enor-
« gueillissent point, les méchants ne s'irritent point. Alors, tous se convertis-
« sent et le monde commence à goûter la paix. »

7° LE SAGE FAIT DE GRANDES CHOSES, FUIT LA GLOIRE, NE SE VANTE POINT,
DEMEURE MODESTE.

PREMIER TEXTE.

« Si l'on est comblé d'honneurs et qu'on s'enorgueillisse, on s'attirera des
« malheurs. Lorsque l'on a fait de grandes choses et obtenu de la réputation,
« il faut se retirer à l'écart. Telle est la voie du Ciel. » Cap. 9.

富貴而驕自遣其咎功成名遂身退天之道。

La glose dit ces paroles :

« Lorsqu'un héros a fait de grands exploits et obtenu de la réputation, il
« faut qu'il sache que la vie est comme l'illusion d'un songe, que les richesses
« et les honneurs sont comme les nuages qui flottent dans l'air. Il doit, quand
« le temps est venu, trancher les liens d'affection qui l'attachent, s'échapper
« de sa prison terrestre et s'élancer au-delà des créatures pour s'identifier avec
« le Taó.

« Toutes les choses décroissent et dépérissent lorsqu'elles sont arrivées à
« leur apogée. La joie extrême dégénère en douleur, et l'on tombe souvent du
« comble de l'illustration dans la disgrâce et le déshonneur. »

DEUXIÈME TEXTE.

« Le sage redoute la gloire comme l'ignominie, son corps lui pèse comme
« une grande calamité.

« La gloire est quelque chose de bas; lorsqu'on l'a obtenue, on est rempli
« de crainte; lorsqu'on l'a perdue, on est comme rempli de crainte.

« Si nous éprouvons de grandes calamités, c'est parce que nous avons un
« corps. » Cap. 13.

寵辱若驚貴大患若身寵爲下得之若驚失之若驚吾所
以有大患者爲吾有身。

La glose parle ainsi :

« Dans l'antiquité, les hommes éminents redoutaient la gloire autant que
« l'ignominie, parce qu'ils savaient que la gloire n'est que le précurseur de
« l'ignominie. Ils supportent difficilement notre corps, parce qu'il est la source
« des calamités. C'est pourquoi ils renonçaient à la gloire, et l'ignominie ne les
« atteignait pas; ils oubliaient leur corps, et les calamités n'arrivaient point
« jusqu'à eux. Les hommes du siècle croient que les honneurs sont un sujet de
« joie; ils ignorent que les honneurs sont une grande calamité comme le corps.

« La gloire et l'ignominie ne sont pas deux choses distinctes. L'ignominie naît
 « de la perte de la gloire; mais les hommes du siècle ne comprennent pas
 « cette vérité, et ils regardent la gloire comme quelque chose d'élevé, l'igno-
 « minie comme quelque chose de bas. S'ils savaient que l'ignominie naît de la
 « gloire, ils reconnaîtraient que la gloire est certainement quelque chose de
 « bas et de méprisable. Chún, d'enfant du peuple, devint l'ami, le ministre de
 « l'Empereur Yaô; il était aussi indifférent à cette gloire que s'il l'eût possédée
 « dès sa naissance. Il devint Empereur; on pouvait dire qu'il était comblé
 « d'honneurs, et cependant il y faisait aussi peu d'attention que s'ils lui eussent
 « été étrangers. »

TROISIÈME TEXTE.

« Celui qui tient à ses vues n'est pas éclairé.
 « Celui qui s'approuve lui-même ne brille pas.
 « Celui qui se vante n'a point de mérite.
 « Celui qui se glorifie ne subsiste pas longtemps. » Cap. 24.

自見者不明自是者不彰自伐者無功自矜者不長。

La glose ajoute :

« L'homme qui tient à ses vues s'imagine que les autres hommes de l'Em-
 « pire ne le valent pas. Alors, il ne peut profiter de leurs qualités ou de leurs
 « talents. C'est pourquoi il n'est pas éclairé.

« Celui qui s'approuve lui-même est partial envers lui; il pense que les au-
 « tres n'ont pas autant de capacité que lui. Alors il ne peut profiter de leurs
 « talents. C'est pourquoi il ne brille pas.

« Celui qui se vante de son mérite craint encore de n'être pas connu et es-
 « timé des hommes, et les hommes, au contraire, le méprisent. Voilà pourquoi
 « il perd tout son mérite. »

QUATRIÈME TEXTE.

« Le Ciel est comme l'ouvrier en arcs qui abaisse ce qui est élevé et élève
 « ce qui est bas; qui ôte le superflu et supplée à ce qui manque.

« Le Ciel ôte à ceux qui ont du superflu pour aider ceux qui n'en ont pas
 « assez.

« Il n'en est pas ainsi de l'homme; il ôte à ceux qui n'ont pas assez pour
 « donner à ceux qui ont du superflu.

« Quel est celui qui est capable de donner son superflu aux hommes de
 « l'Empire? Celui-là seul qui possède le Taô.

« C'est pourquoi le saint fait le bien^{et} et ne s'en prévaut point.

« Il accomplit de grandes choses et ne s'y attache point.

« Il ne veut pas laisser voir sa sagesse. » Cap. 77.

天之道其猶張弓乎高者抑之下者舉之有餘者損之不足者補之天之道損有餘而補不足人之道則不然損不足以奉有餘孰能有餘以奉天下惟有道者是以聖人爲而不恃功成而不處其不欲見賢。

AIMER SA POSITION SOCIALE.

TEXTE.

« Gardez-vous de vous trouver à l'étroit dans votre demeure; gardez-vous
« de vous dégoûter de votre sort. — Je ne me dégoûte point du mien, c'est
« pourquoi il ne m'inspire point de dégoût.

« De là vient que le sage se connaît lui-même et ne se met point en lumière;
« il se ménage et ne se prise point. » Cap. 72.

無狹其所居無厭其所生夫惟不厭是以不厭是以聖人自知不自見自愛不自貴。

La glose dit sur ces paroles :

« Votre demeure est tantôt basse, tantôt élevée; on peut se plaire aussi bien
« dans l'une que dans l'autre. Gardez-vous de trouver votre maison trop étroite
« et trop petite, comme si elle ne pouvait vous contenir. Vos moyens d'exis-
« tence seront tantôt abondants, tantôt exigus. Dans l'un et l'autre cas, ils
« peuvent suffire à vos besoins. Gardez-vous de vous dégoûter comme s'ils
« étaient indignes de vous. Les hommes vulgaires sont mécontents de leur sort
« et veulent s'enrichir sans interruption. Alors ils cherchent le profit et reçoivent
« du dommage; ils cherchent la paix et trouvent le danger. Celui qui ne
« se dégoûte point de son sort, qui sait se suffire et ne désire rien, reste, jus-
« qu'à la fin de sa vie, à l'abri du danger et du malheur. C'est pourquoi son
« sort n'a rien qui puisse lui inspirer du dégoût. Dès l'origine, la nature de
« notre condition est fixée par le Ciel. Les hommes vulgaires ne comprennent
« pas leur destinée; c'est pourquoi ils se dégoûtent de leur sort. »

9° LE DÉPOUILLEMENT DE SOI EST LA VOIE QUI MÈNE AU Taó.

TEXTE.

« Celui qui est parvenu au dépouillement complet de lui-même garde fer-
« mement le repos... Savoir être constant s'appelle être éclairé. Celui qui ne

« sait pas être constant s'abandonne au désordre et s'attire des malheurs. Celui qui sait être constant a une âme large. Celui qui a une âme large est juste; celui qui est juste devient Roi. Celui qui est Roi s'associe au Ciel. Celui qui s'associe au Ciel imite le Taó. Celui qui imite le Taó subsiste longtemps; jusqu'à la fin de sa vie il n'est exposé à aucun danger. » Cap. 16.

致虛極守靜篤。知常曰明不知常妄作兇知常容。容乃公公乃王。王乃天。天乃道。道乃久。沒身不殆。

La glose donne ce commentaire :

« Après avoir reçu la vie, nous nous laissons entraîner par les choses sensibles et nous oublions notre origine. Celui qui pratique le Taó se dégage des êtres pour parvenir au dépouillement de lui-même. Il continue à s'en dégager de plus en plus, et, par là, il arrive au comble de la perfection. Le Taó n'est pas éloigné de nous, et cependant il est difficile d'en atteindre le faite. Il habite avec les hommes, et cependant il est difficile à obtenir. Si nous nous dépouillons de nos désirs, l'esprit entrera dans sa demeure. Si nous expulsions toute souillure de notre cœur, l'Esprit y fixera son séjour. Car l'Esprit est l'être le plus honorable. Si un hôtel n'est pas parfaitement nettoyé, un homme honorable refusera d'y habiter. C'est pourquoi l'on dit : Si le cœur n'est point parfaitement pur, l'esprit n'y résidera pas. »

10° LE Taó EMPLOIE LES CHOSES FAIBLES POUR SUBJUGUER
LES PLUS FORTES.

TEXTE.

« Les choses les plus nobles du monde subjuguent les choses les plus dures du monde.

« Le non-être traverse les choses impénétrables. C'est par là que le non-agir est utile.

« Dans l'univers, il y a bien peu d'hommes qui sachent instruire sans parler et tirer profit du non-agir. » Cap. 43.

Parmi toutes les choses du monde, il n'en est point de plus molles et de plus faibles que l'eau, et cependant, pour briser ce qui est dur et fort, rien ne peut l'emporter sur elle.

« Pour cela rien ne peut remplacer l'eau.

« Ce qui est faible triomphe de ce qui est fort; ce qui est mou triomphe de ce qui est dur. » Cap. 78.

天下之至柔馳騁天下之堅。無有入於無間吾是以知無爲之有益不言之教。無爲之益天下希及之。天下柔

弱莫過於水而攻塞強者莫之能勝其無以易之弱之勝強柔之勝剛。

La glose taosséenne fait ce commentaire :

« L'eau est extrêmement molle, et cependant elle peut renverser les montagnes et les collines. Le Taó n'a pas de corps; c'est pourquoi il peut pénétrer les esprits et la multitude des êtres. Il n'y a pas de corps plus fin et plus délié que la poussière, et cependant elle ne peut entrer dans un corps sans interstices. Mais l'être d'une subtilité ineffable traverse le duvet qui pousse aux animaux en automne et trouve de la place de reste; il pénètre sans difficulté les pierres et les métaux les plus durs. La voix qui s'exprime par des sons s'entend à peine jusqu'à cent lys; la voix qui est dénuée de sons pénètre au-delà du Ciel et ébranle tout l'Empire. Dans le monde, chacun connaît les avantages que procurent la souplesse et la faiblesse; mais, à la fin, il n'est personne qui sache être mou et faible. Ils regardent la fermeté et la force comme un titre de gloire, la souplesse et la faiblesse comme un sujet de honte. »

11° ENSEIGNEMENTS TRÈS-HARDIS DE LAO-TSEÛ SUR LES SOUVERAINS
ET SUR LES CONQUÉRANTS.

PREMIER TEXTE.

« Si les palais sont très-brillants, les champs sont très-incultes et les greniers très-vides.

« Les Princes s'habillent de riches étoffes; ils portent un glaive tranchant; ils se rassasient de mets exquis; ils regorgent de richesses. C'est ce qu'on appelle se glorifier du vol; ce n'est point pratiquer le Taó. » Cap. 53.

朝甚除。田甚無。倉甚。虛服文采帶利劍厭飲食財貨有餘是謂盜誇非運哉。

La glose taosséenne n'est pas moins énergique :

« Pour que le Prince puisse porter des vêtements de soie de différentes couleurs et se nourrir de mets exquis, il faut qu'il accable le peuple d'impôts, qu'il le dépouille de ses richesses. C'est là ce que font les corsaires, les pirates des grandes mers. L'instrument de musique Ya 芋 est un des plus grands. Dans un concert, lorsqu'il commence à se faire entendre, tous les autres instruments se mettent à l'unisson. De même, quand les grands voleurs donnent l'exemple, les petits voleurs les imitent. »

DEUXIÈME TEXTE.

« Dans l'antiquité, ceux qui excellaient à pratiquer le Taó ne l'employaient point à éclairer le peuple; ils l'employaient à le rendre simple et ignorant.

« Le peuple est difficile à gouverner lorsqu'il a trop de prudence.

« Celui qui se sert de la prudence pour gouverner le Royaume est le fléau du Royaume.

« Celui qui ne se sert pas de la prudence pour gouverner le Royaume fait le bonheur de ce Royaume.

« Lorsqu'on connaît ces deux choses, on est le modèle de l'Empire.

« Savoir être le modèle de l'Empire, c'est être doué d'une vertu céleste.

« Cette vertu céleste est profonde, immense, opposée aux créatures.

« Par elle, on parvient à procurer une paix générale. » Cap. 65.

古之爲道者非以明民將以愚之民之難治以其之多故以知治國國之賊不以智治國國之福知此兩者亦稽式常知稽式是謂玄德玄德深矣與物反矣然後乃天順。

La glose donne les explications suivantes :

« La prudence et la perspicacité sont la source de l'hyprocrisie et de la froideur des sentiments. Dans l'antiquité, ceux qui excellaient à pratiquer le Taó ne l'employaient pas à développer la prudence et la perspicacité du peuple, afin de l'éviter à se porter à la ruse, à la fraude. Lorsque le peuple a conservé son naturel simple et candide, il est aisé de l'instruire et de le convertir; lorsque la sincérité de ses sentiments n'est pas encore altérée, il est aisé de le faire obéir aux défenses et aux lois. Mais, dès qu'il a acquis beaucoup de prudence, sa pureté et sa simplicité s'évanouissent, tandis que la ruse et l'hyprocrisie croissent en lui de jour en jour. Si on veut lui enseigner le Taó et lui faire adopter une conduite droite et régulière, on éprouvera d'immenses difficultés. »

TROISIÈME TEXTE SUR LES CONQUÉRANTS.

« Le ministre qui aide le Prince par le Taó ne doit pas subjuguier l'Empire par les armes. Partout où séjournent les troupes, on voit naître les épines et les ronces. A la suite de grandes guerres, il y a nécessairement des années de disette. Le Prince vertueux frappe un coup décisif et il s'arrête. » Cap. 30.

以道佐人主者。不以兵強天下。師之所處荆棘生焉。大軍之後。必有兇。年善者。果而已。

« Les armes les plus excellentes sont des instruments de malheur. Tous les hommes les détestent. C'est pourquoi celui qui possède le Taó ne s'y attache pas. En temps de paix, le sage estime la gauche; celui qui fait la guerre estime la droite. Les armes sont des instruments de malheur; elles ne sont pas les instruments du sage. Il ne s'en sert que lorsqu'il ne peut s'en dispenser, et met au premier rang le calme et la paix. S'il triomphe, il ne se réjouit pas. Se réjouir, ce serait aimer à tuer les hommes. Celui qui aime à tuer les hommes ne peut réussir à régner sur l'Empire. Celui qui a tué une multitude d'hommes doit pleurer sur eux avec des larmes et des sanglots. Celui qui a vaincu dans un combat, on le place suivant les rites funèbres. »
Cap. 31.

夫佳兵者不祥之器。物或惡之。故有道者不處也。君子居則貴左。用兵則貴右。兵者不祥之器。非君子之器。不得已而用之。恬澹爲上。勝而不美。美而美之者是樂殺人也。夫樂殺人之者不可得志於天下矣。殺人衆多以悲哀泣之。戰勝以喪禮處之。

La glose de cet extrait n'est pas moins curieuse :

« Les armes sont des instruments de malheur. On ne doit en faire usage que pour effrayer ceux qui oppriment ou immolent le peuple. Celui qui est vainqueur sera vaincu à son tour. La guerre est le plus grand malheur qui puisse arriver à l'Empire. Celui qui détruit la vie des hommes, qui ruine les Royaumes, s'attire la colère des peuples et la haine des démons. Il ne manque jamais d'éprouver les châtimens que sa conduite mérite. Si quelqu'un envahit les frontières et trouble le peuple, le Prince fort ne peut s'empêcher de prendre les armes pour l'arrêter; mais il se contente de montrer une seule fois sa force invincible et termine aussitôt la lutte. Celui qui croit que le meilleur plan est de ne pas livrer bataille montre qu'il fait le plus grand cas de la vie des hommes. Les armes qui ont remporté la victoire ont tué nécessairement beaucoup d'hommes; aussi, le sage, au fond de son cœur, ne se réjouit-il pas de sa victoire. S'il s'en réjouissait, il serait dépouillé de tout sentiment de pitié et il aimerait à tuer les hommes. Un tel Prince, le Ciel l'abandonne à jamais, les peuples se révoltent contre lui. Jamais un tel homme n'est parvenu à régner longtemps sur un peuple.

« Dans l'antiquité, quand un général avait remporté la victoire, il prenait le deuil. Il se mettait dans le temple à la place de celui qui préside aux rites funèbres, et, vêtu de vêtements unis, il pleurait et poussait des sanglots (1). »

(1) Les extraits de la glose et du texte français de *Laó-Taó*, donnés dans ce chapitre, sont tirés du *Taó t'è k'ín*, traduit par M. Stan. Julien. — Paris, 1842.

RÉSUMÉ DES DOCTRINES DE LAO-TSÈ.

« LAO-TSÈ, philosophe chinois qui vivait au septième siècle avant notre ère, admet pour premier principe de toutes choses, comme les Platoniciens et les Stoïciens, la Raison, Être sublime, indéfinissable, qui n'a de type que lui-même. Comme Platon, il donne à cet Être un nom qui signifie la Raison et la Parole. Comme Pythagore, il rattache la chaîne des êtres à la monade, à l'Être existant seul et par lui-même. Comme Platon, il voit dans le monde et dans l'homme une copie de l'archétype divin. Comme Pythagore et la plupart des philosophes grecs, il croit les âmes des *emanations de l'Être divin*, qui vont se réunir à l'âme universelle. Comme Salluste, il imagine entre les deux principes, l'intelligence et la matière, un lien d'harmonie qui est la vapeur unissante, le souffle de vie, l'âme universelle. Comme les Platoniciens, il oppose l'état primitif de l'intelligence divine avant la naissance du monde à son état actuel depuis le débrouillement du chaos et depuis qu'elle a pensé et créé l'univers. Comme eux encore, il compose une triade mystique et suprême, soit des trois temps de Dieu, soit de ses principaux attributs; et cette triade ineffable, il la désigne par un nom pris des Livres saints et qui n'a sa racine que dans la langue hébraïque. Et toutes ces idées sont éloignées de celles qui constituent la philosophie morale de Confucius. Ces traits de ressemblance ne nous semblent pas pouvoir être attribués au hasard. Ce ne saurait être là de ces rencontres qui ont lieu quelquefois quand l'esprit humain s'égare dans des profondeurs où la raison cesse de lui servir de guide. Ces analogies sont trop frappantes, trop multipliées, pour qu'on puisse y voir autre chose que les effets d'une communication (1) ».

Nous n'avons qu'une remarque à faire sur ce jugement, qui est aussi le nôtre. LAO-TSÈ a vécu avant les philosophes auxquels M. Rémusat le compare. Au lieu de dire : *comme Platon, comme Pythagore, etc., LAO-TSÈ admet...*; M. Rémusat aurait dû dire, en parlant des sages de la Grèce : *comme LAO-TSÈ, Platon... admet...*, etc. Cette manière de s'exprimer eût été plus correcte, notre philosophe ayant précédé ceux de la Grèce.

VIII. LIVRES DU DEUXIÈME ORDRE DE L'ÉCOLE DE LAO-TSÈ.

L'École de Confucius est en possession de presque toutes les Écoles de la Chine. Ses livres et les *Kin* sont les livres classiques de l'Empire. Les enfants des sectateurs de la doctrine de LAO-TSÈ fréquentent ces Écoles et apprennent

(1) *Mémoire sur LAO-TSÈ*, par M. Abel Rémusat.

les classiques comme leurs condisciples. Les partisans de **Laò-Tsè**, comme du reste ceux des autres Écoles, ne font pas grand prosélytisme. Son École philosophique-religieuse se conserve dans les familles de génération en génération.

A l'exception du livre de **Laò-Tsè** et de ceux de quelques-uns de ses disciples, les livres de cette École ne font point partie de la littérature chinoise. Les ouvrages de cette École et ses doctrines sont comme exclus du programme des examens littéraires.

L'École de **Laò-Tsè** a produit de nombreux écrivains qui tous ont apporté successivement leur somme de rêveries aux contes merveilleux et aux fables extravagantes précédemment débitées sur le fondateur de l'École. Le récit de ces extravagances n'est pas du domaine de cet ouvrage.

L'École de Bouddha a cherché des points de ralliement dans la doctrine de **Laò-Tsè**. Les commentateurs bouddhistes de **Laò-Tsè** passent pour des hommes savants et très-éloquents. Leurs commentaires n'ont pas peu contribué, pour ce motif, à dénaturer les doctrines taosséennes. Plusieurs lettrés de l'École de Confucius ont voulu, eux aussi, interpréter à leur manière les doctrines de **Laò-Tsè**.

Dans nos voyages à travers la Chine, nous avons eu souvent occasion de remarquer la grande diffusion d'un livre de l'École de **Laò-Tsè**. On le distribue même gratis dans un bon nombre de lieux. Les taosséens zélés en font l'objet d'une bonne œuvre, comme les protestants pour la Bible. Ils ouvrent une souscription; ils érigent des **Pai** 牌 le long des chemins à la louange des bienfaiteurs et ils inscrivent leurs noms sur les nouvelles éditions du livre.

Cet ouvrage porte le titre de : **太上感應篇**, c'est-à-dire, *le Livre des Récompenses et des Peines*, du très-haut seigneur **Laò-Tsè**. Le texte de ce livre est peu considérable. Il contient 209 maximes de très-belle morale. L'auteur, qui s'est caché comme celui de l'Imitation de Notre-Seigneur, a pris soin de mettre ces maximes en style littéraire à l'instar de celui des anciens livres de la Chine. Ce qui fait la vogue de ce livre, ce n'est pas seulement la glose dont on a enrichi le texte, mais ce sont les histoires, les applications pratiques que l'on en fait. La glose et les histoires sont écrites dans un style simple et facile à comprendre. Le **Kān yn piēn** est un recueil de pensées morales d'une grande justesse et d'un grand bon sens. Un philosophe chrétien, non-seulement admettrait la plupart de ces maximes, mais serait frappé de leur beauté.

Voici les principales traductions de cet ouvrage :

1. M. Abel Rémusat a donné, en 1816, *le Livre des Récompenses et des Peines*, traduit du chinois.
2. Le même ouvrage a été publié en anglais dans la *Chrestomathie mandchou*, par Klaproth, en 1828.
3. Le *Canton register*, année 1830, en a donné également une traduction.

4. La traduction la plus complète est celle de M. Stan. Julien : *le Livre des Récompenses et des Peines*, en chinois et en français, accompagné de 400 légendes, anecdotes et histoires qui font connaître les croyances et les mœurs de la secte des Taó-Sé. 1 vol. in-8°, London, 1835.

IX. TROISIÈME ÉCOLE, CELLE DES BOUDDHISTES.

L'invasion du bouddhisme de l'Inde en Chine a été, pour cet Empire, la plus grande calamité philosophique et littéraire qu'un pays puisse éprouver.

Au point de vue des doctrines, le bouddhisme a répandu en profusion les ténèbres et l'obscurité sur ce grand Empire. Autant la doctrine morale de Confucius se rapproche de la doctrine chrétienne, autant celle de Bouddha s'en éloigne par des enseignements absurdes et des pratiques ridicules. Cette secte, ayant un culte public et des temples, a frappé davantage l'esprit de la classe pauvre et ouvrière de la Chine, dans laquelle le bouddhisme se recrute à peu près exclusivement. Les bonzes sont méprisés dans la haute classe de la société chinoise; un mandarin oserait à peine recevoir la visite de l'un de ces bonzes.

Au point de vue littéraire, cette École a causé un préjudice incalculable à la Chine. Introduite en Chine sous le patronage d'une dynastie, celle des Hân orientaux, possédant d'immenses ressources particulières, cette secte s'est mise avec une ardeur, qui tient du prodige, à traduire du sanscrit en chinois tous les livres célèbres du bouddhisme. La langue ne se prêtant pas aisément à la traduction de ces livres, on a eu recours à un double expédient, celui de faire de nouveaux signes, et celui de multiplier le sens et de varier les tons des mots déjà existants. A l'époque du célèbre Hiù-Tchéu, l'auteur du dictionnaire Chō-ouên, la langue comptait, au plus, 12,000 caractères. Un lettré n'en connaît pas davantage aujourd'hui, et celui qui connaît 6,000 caractères peut lire tous les livres courants de la langue chinoise. Cette altération profonde, introduite dans la langue par le bouddhisme, a eu des effets désastreux qu'il est facile de prévoir.

Les livres chinois bouddhistes sont regardés comme une littérature étrangère, comme un produit exotique. Plusieurs dynasties chinoises, celle des Yuên surtout, ont protégé, d'une manière toute particulière, le bouddhisme. La dynastie actuelle, d'origine tartare, est dévouée, en son privé, au culte du Bouddha vivant du Thibet. Exclue des Écoles publiques, les livres du bouddhisme ne feront pas l'objet d'un examen de notre part.

Deuxième série. — Ouvrages littéraires du deuxième ordre.

Tsăy tsè ANCIENS ET MODERNES.

§ 1^{er}. DES Tsăy tsè ANCIENS. 古才子.

La littérature chinoise n'est pas seulement immense, mais elle offre un champ des plus variés. Cela tient au génie exceptionnel de la langue et à son écriture idéographique. Nous ne pouvons donner ici que des notions très-sommaires sur cette littérature orientale, si riche en productions.

Les Chinois ont une expression honorifique toute spéciale pour désigner les écrivains célèbres qui ont mérité un nom dans la république des belles-lettres à cause de l'élégance, de la grâce et de la pureté de leur diction. C'est le mot **Tsăy tsè 才子**. Le premier caractère signifie *talents naturels*. Le second est un titre honorifique décerné surtout aux philosophes, aux écrivains célèbres. Le nombre des écrivains qui ont mérité cette qualification honorifique de *beau génie* a varié selon les époques. Aujourd'hui *treize* écrivains sont en possession de ce titre honorifique. On les nomme anciens **Tsăy tsè**, par opposition aux écrivains modernes qui ont reçu le même titre. Les anciens **Tsăy tsè** sont presque tous des hommes d'une célébrité hors ligne qui ont rendu des services importants par leurs ouvrages, soit philosophiques, soit historiques. En les passant en revue, nous ferons connaître également quelques écrivains d'une grande renommée, bien qu'ils n'aient pas reçu le titre de **Tsăy tsè**.

Dans la suite des temps, l'idée qu'on avait d'abord attachée à ces deux caractères **Tsăy tsè 才子**, s'est singulièrement modifiée. On a fini par la généraliser, et, au lieu de l'attacher à la personne de l'écrivain, on a désigné par ce mot l'ouvrage lui-même. C'est ainsi que l'on a désigné dix ouvrages modernes écrits d'une manière gracieuse, élégante, et qui sont purement littéraires. Cette observation est importante à retenir.

Les anciens **Tsăy tsè** sont des écrivains sérieux, des annalistes, des historiens, des philosophes, des poètes du premier ordre.

Les modernes **Tsăy tsè** sont, au contraire, des *ouvrages* de fiction, des romans bien écrits, dans le genre du *Télémaque* français.

I. ÉCRIVAINS CÉLÈBRES ET Tseÿ tsè ANCIENS SELON L'ORDRE
CHRONOLOGIQUE.

1° Kouân-Yân-Tsè.

Kouân-Yân-Tsè 關尹子 était ministre du Roi de Tseÿ et contemporain de Laò-Tsè. Son admiration pour la doctrine de ce philosophe lui a fait composer un élégant ouvrage, en neuf livres, intitulé : 文始真經. Ce philosophe taosséen est subtil, abondant, aimant peut-être avec excès les jeux de l'antithèse de style. Comme philosophie, son ouvrage passe pour très-remarquable (1).

2° Tsè-Kieou-Min.

Tsè-Kieou-Min 左邱明, vulgò Tsè-Ché 左民. On fait grand cas des deux ouvrages qu'il a laissés, à cause du parfum de haute et saine antiquité qu'on y trouve. Le P. Prémare dit de lui : « *Cujus geminum opus tantoperè laudatur ob stylym antiquitatis sapore conspersum.* » Tsè-Ché est un contemporain de Confucius, qui l'avait en grande estime. En sa qualité d'historiographe à la cour des Toheou, Tsè-Ché jouissait d'une grande considération. Pour combler les lacunes du Tohouñ-tsieou de Confucius, il a fait sur ce livre un commentaire qui porte le titre de : 左傳註解, en six volumes. Ce commentaire est élégant, harmonieux; il est de l'École antique que l'on nomme Kou

(1) Voir l'encyclopédie : 諸子累圖, en 6 volumes, qui classe de la manière suivante les philosophes ou sages de la Chine que l'on désigne sous le titre de Tsè 子 :

1° sous la dynastie Toheou.	(1134 à 720 av. J.-C.)	5 philosophes.
2° de 720 à 480 av. J.-C.	(période du Tohouñ-tsieou)	9 —
3° de 480 à 255 av. J.-C.	(période des guerres)	25 —
4° de 254 à 202 av. J.-C.	(sous les Tsin)	6 —
5° de 201 à 25 de J.-C.	(Hán occidentaux)	11 —
6° de 26 à 220 de J.-C.	(Hán orientaux)	9 —
7° de 221 à 204 de J.-C.	(les trois Royaumes)	4 —
8° de 204 à 419 de J.-C.	(sous les Tsin)	6 —
9° de 419 à 617 de J.-C.	(sous les Souÿ)	3 —
10° de 619 à 905 de J.-C.	(sous les Táng)	6 —
11° de 906 à 1119 de J.-C.	(sous les Sóng)	5 —
12° de 1200 à 1341 de J.-C.	(sous les Yuèn)	2 —
13° de 1368 à 1573 de J.-C.	(sous les Min)	1 —

Total : 92 philosophes.

ouên. En le lisant, on sent que l'on est bien éloigné de l'époque des Sóng. Aussi est-il dans le canon des livres du deuxième ordre. Son deuxième ouvrage est le *Kouë yù* 國語, discours politiques sur les États, dont le style est encore admiré par les Chinois, quoique bien inférieur à celui du premier.

On a publié un *Selecta* des œuvres de Tsò-Ché sous le titre suivant : 古文評註, qui renferme 34 morceaux choisis du premier ouvrage de l'auteur et 9 du 國語. Cet excerpta, qui est entre les mains de tous les jeunes Chinois, contient 15 morceaux choisis de 司馬遷; 34 morceaux de 韓愈; 13 morceaux du poète 劉崇遠, 16 morceaux de 歐陽修; 14 morceaux de 蘇氏; 2 morceaux en prose du poète Lỳ-Taf-Pë; une lettre et une préface modèle de ce même poète; le tout comprend 10 volumes.

Le P. Hervieu a fait la traduction de plusieurs fragments de ce *Selecta*. On la trouve dans le P. du Halde.

3° Lỳ-Tsè.

Lỳ-Tsè 列子 florissait vers l'an 398 av. J.-C. Il avait eu pour maître Kouân-Yûn-Tsè, de *quo supra*. Naturellement les doctrines de Laò-Tsè lui semblèrent les plus vraies, et il les embrassa avec ardeur. Son ouvrage sur *le vide et l'incorporel* a pour but d'illustrer, selon l'expression chinoise, la doctrine du maître. On y trouve le sixième chapitre de Laò-Tsè que certains écrivains attribuent même à l'Empereur Houâng-Tý (2900 av. J.-C.). Le génie de Lỳ-Tsè le portait à faire un fréquent usage des figures et des métaphores. Tchou-Hý, qui n'aimait guère l'École de Laò-Tsè, n'a pas été juste dans ses critiques à l'égard de cet écrivain. Pour honorer la mémoire de ce philosophe, un Empereur de la dynastie T'áng (742) mit son livre au nombre des K'ín de cette École. L'ouvrage fut ainsi désigné par ordre impérial : 冲虚真经. Sous les Sóng, en l'an 1007, les Taó-Sé eurent encore assez de crédit pour faire ajouter au titre de cet ouvrage quelque chose de plus élogieux. Le livre porte maintenant le titre suivant : 冲虚至德真经 (1).

4° Hân-Feý.

Hân-Feý 韓非 est un philosophe taosséen. Il vivait sous l'Empereur Ngân-Ouâng des Tchou qui l'envoya en ambassade dans le Royaume de Tsch'ín la cinquième année de son règne (397 av. J.-C.). Son ouvrage, en 4 volumes, traite principalement des peines et des lois. Quelques auteurs disent que la réputation de ce philosophe lui vient surtout de son commentaire sur les lois

(1) On le trouve à la Bibliothèque nationale, page 92 du catalogue.

pénales. Hân-Feÿ fut fait prisonnier de guerre. Mais son talent le fit honorer par le Prince de Tsch qui en fit son ministre. Victime de la jalousie d'un de ses collègues, il fut contraint de se donner lui-même la mort par le poison. Son ouvrage porte le titre de : 韓非子評註.

5° Kouân-Tsè.

Kouân-Tsè 管子 est le plus célèbre philosophe de l'École des légistes, appelée en chinois : 法家. Il florissait dans le Royaume de Tsÿ, vers l'an 480 av. J.-C. On a de lui 399 essais sur l'économie politique, la guerre et les lois. Lieoû-Hiáng a réuni tous ces morceaux et en a formé un ouvrage en 4 volumes ou 24 livres.

6° Tohouâng-Tsè.

Tohouâng-Tsè 莊子 est le plus brillant écrivain de l'École de Laò-Tsè. Il florissait sous l'Empereur Hién-Tÿ qui commença à régner l'an 398 av. J.-C. Tous les écrivains chinois s'accordent à louer le talent de Tohouâng-Tsè. Sè-Mà-Tsién dit que *la doctrine de ce philosophe, qui est le deuxième Tsÿ-tse 才子 ancien, embrasse tout ce qu'il est possible au génie humain d'explorer.* Tohoû-Hÿ l'appelle *un génie supérieur, un auteur d'une diction très-fleurie.* Tohouâng-Tsè a composé 3 ouvrages. Tout en voulant illustrer la doctrine de Laò-Tsè, son but, dans les deux premiers, est de combattre l'École de Confucius. Ces deux ouvrages sont le Yû fou 魚父 (*le Père pêcheur*) et le Taó ché 盜氏 (*le Voleur Ché*). Son troisième ouvrage est celui qui a fait sa grande réputation. Il porte le titre de Lân hoâ 南華 (*la Fleur méridionale*). C'est un brillant et poétique commentaire du livre de Laò-Tsè. Au point de vue philosophique, on y trouve des choses très-remarquables qui étonneraient fort les Européens. Il est écrit sous forme de dialogues entre des Princes et des philosophes. Confucius et Laò-Tsè y sont mis en scène. On devine sans peine que l'avantage est en faveur de Laò-Tsè.

Le célèbre Soû-Ché, originaire de Moÿ-toheoû, dans la province du Su-tohuen, disait : « J'apprenais beaucoup de choses en lisant, mais c'était en vain; je ne pouvais parler sur rien comme je désirais; il n'en fut pas de même après que j'eus lu les immortels écrits de Tohouâng-Tsè. Les pièces d'éloquence et de poésie sur toutes sortes de sujets coulèrent alors de mon pinceau comme les eaux d'une source vive coulent dans les différents lits des ruisseaux qu'elles forment; je pouvais parler pertinemment sur tout. »

Tohouâng-Tsè est l'inventeur de l'apologue à la Chine. C'est lui qui disait : *Le désir immodéré de la science a troublé le monde.* Sous la dynastie des T'ang

(742) son livre fut honoré, par édit impérial, du titre qu'il porte à présent : *Le vrai Livre de la Fleur méridionale* 南華真經.

Un auteur chinois moderne 徐廷槐, a donné, en 1741, un commentaire sur l'ouvrage de Tchouâng-Tsè. Voici son titre : 南華簡鈔. M. Stan. Julien annonçait dans un de ses ouvrages une traduction française du Lân hoã kîn; mais elle n'a pas paru.

Voici un passage de l'ouvrage de Tchouâng-Tsè, cité par le P. Prémare :

自 不 對 而 美 某
 惡 知 曰 美 其 有
 吾 其 其 者 一 妾
 不 美 美 賤 人 二
 知 也 者 或 惡 人
 其 其 自 問 惡 其
 惡 惡 美 其 者 一
 者 者 吾 故 責 人

« Un homme avait deux femmes; l'une
 « était remarquable par sa beauté, l'autre
 « par sa laideur. Cet homme avait une pré-
 « dilection pour celle-ci et semblait négli-
 « ger la première. On lui demanda le motif
 « d'une telle conduite. Il répondit : La pre-
 « mière se mire elle-même dans sa beauté
 « qui, pour moi, est chose inconnue. L'au-
 « tre n'ignore pas sa laideur et se conduit
 « avec modestie, et je ne la trouve pas aussi
 « vilaine; la première est belle à ses yeux
 « et vilaine aux miens; l'autre est vilaine
 « à ses yeux et superbe aux miens. »

7° Siân-Tsè.

Siân-Tsè 荀子 ou 荀况 est regardé comme un des plus célèbres écrivains de l'École de Confucius. Ses qualités personnelles n'étaient pas moins brillantes que son savoir. Il florissait dans la période appelée Tchén kouë, entre 380 et 250 av. J.-C. Son ouvrage, en 5 volumes, porte le titre de : 荀子箋釋. Il est tellement estimé qu'on le place immédiatement après les 4 livres classiques ou Sé choú 四書. Il y traite de la politesse et de la morale. On l'estime autant pour la justesse de ses connaissances que pour la clarté de son style. Siân-Tsè ne partageait pas les opinions de 孟子 sur la nature humaine. Celui-ci faisait la nature humaine très-bonne par elle-même; celui-là opinait pour le sentiment contraire.

PASSAGE TIRÉ DE CET ÉCRIVAIN.

« Après avoir fait le portrait d'un excellent Roi, Siân-Tsè ajoute : Le peu-
 « ple, pour ce motif, vénère le souverain comme le Seigneur lui-même; il l'é-
 « lève jusqu'aux nues; il l'aime comme on aime son père et sa mère; il le
 « vénère à l'égal de l'Esprit souverainement intelligent. »

如是百姓貴之如帝。萬之如天。親之如父母畏之如神明。

« Les éléments tels que l'eau et le feu sont une matière, mais ils n'ont pas la vie; les plantes ont la vie, mais elles ne connaissent pas; les animaux ont la connaissance, mais ils ignorent ce qu'est la justice; l'homme seul réunit toutes ces qualités, il est matière, il a la vie, la connaissance et le discernement du juste et de l'injuste. C'est pourquoi, dans ce monde inférieur, il n'y a rien de plus noble que lui. »

水火有氣而無生。草木有生而無知。禽獸有知而無義。人有氣有生有知亦且有義。故最爲天下貴也。

Siân-Tsè dit aussi cette belle maxime :

« Celui-là est un sage qui sait appeler le bien bien et le mal mal; celui-là, au contraire, est un insensé qui prend le mal pour le bien et *vice versa*. »

是是非非謂之知非是是非謂之愚

8° Sē-Mà-Tsién.

Sē-Mà-Tsién 司馬遷 est le troisième écrivain chinois qui a mérité, à cause de l'élégance, de la noblesse et de la pureté de sa diction, le titre de Ts'ky tsè 才子. Les anciens missionnaires de la Chine lui ont donné le titre d'*Hérodote de la Chine*; mais ce titre n'est pas à la hauteur des services que ce savant a rendus aux lettres chinoises. Il est le premier par le rang et par la date des 24 grands historiens des différentes dynasties, dont les ouvrages réunis forment un corps de 720 volumes. Sē-Mà-Tsién est né à Lông-mên, dans la province du Chên-sy, vers l'an 145 av. J.-C. Son père est l'illustre 司馬談, grand historiographe de l'Empire. Voyant son fils doué des plus rares dispositions pour l'étude, il le cultiva avec un grand soin, et, afin d'augmenter ses connaissances, il le fit voyager dans une grande partie de l'Empire, il lui fit visiter surtout les lieux célèbres, dans les annales chinoises, par les événements qui s'y sont accomplis. Sē-Mà-Tsién avait amassé, durant de longues années, une collection considérable et précieuse de documents historiques. La mort vint le surprendre avant qu'il eût le temps de les mettre en œuvre. Mais son fils, qui prenait, depuis bien des années, une grande part à ses travaux et qui, jeune encore, avait déjà acquis une brillante réputation, lui succéda dans sa charge d'historiographe de l'Empire. Sē-Mà-Tsién accomplit le dessein de son père et publia, vers l'an 104 av. J.-C., le commencement de ce bel ouvrage qui porte le titre de Ché ky 史記 et dont le plan a servi de modèle à presque tous les historiens suivants. Le récit commence au règne de Houàng-Ty

黃帝, et se poursuit jusqu'au règne de 武帝 de la dynastie des Hân, c'est-à-dire pendant une période de plus de trois mille ans.

Le *Ché ky* 史記 est divisé en 130 livres qui forment cinq parties générales. La première est intitulée 帝紀 (*Chronique impériale*); elle forme 12 livres, dont les deux premiers sont malheureusement perdus. L'histoire des souverains de la Chine, depuis Houâng-Tý (2697 av. J.-C.), les événements accomplis dans l'Empire, selon l'ordre chronologique, jusqu'à l'Empereur Hiaó-Où-Tý des Hân (140-87 av. J.-C.) font le sujet de la première partie.

La deuxième porte le titre de 年表, *Tables chronologiques des souverains des trois dynasties qui ont précédé celle des Tsch, des chefs des Royaumes féodaux, des Princes qui avaient un pouvoir plus ou moins indépendant*. Elle forme 10 livres dont le premier est perdu.

La troisième porte le titre de : 八書 (*Les huit livres*); ce sont autant de grands traités historiques sur les rites, la musique, les accords, le calendrier, l'astronomie, les sacrifices, les fleuves et les canaux, les poids et les mesures.

La quatrième a le titre de : 世家 (*Mémoires généalogiques*); elle renferme l'histoire des familles qui se sont fait un nom, depuis la dynastie des Tcheou jusqu'à celle des Hân.

La cinquième, qui porte le titre de : 列傳 (*Notices biographiques et historiques*), renferme des notices sur les hommes célèbres et sur les pays étrangers (la Bactriane, etc.) avec lesquels la Chine avait eu des communications.

9° Houây-Nân-Tsè.

Houây-Nân-Tsè 淮南子 est un des petits-fils de l'Empereur Kaó-Tý, fondateur de la dynastie des Hân. Il fut nommé Prince feudataire de Houây-Nân dans la province de Gân-hoây. C'est pour ce motif qu'on le désigne souvent sous le titre de Houây-Nân-Ouâng. Il est le plus ancien des écrivains de l'École Tsá-Kiá, c'est-à-dire des polygraphes chinois. Il florissait sous l'Empereur Hiaó-Ouên-Tý (179 à 156 av. J.-C.). Ce Prince, s'étant épris des doctrines de Laó-Tsè, mit ses soins à les propager, tout en combattant celles de Confucius. Son traité, qui a pour titre : Kouÿ chên hiún 鬼神訓, a surtout ce but-là. Une partie de ses ouvrages est perdue; ce qui en reste forme 6 volumes dont voici le titre : 淮南子鴻列解.

10° Yáng-Tsè.

Yáng-Tsè 揚子 ou Yáng-Hông 揚雄 est un philosophe célèbre de l'École de Confucius. Il vivait sous l'Empereur Tohén-Tý qui régnait depuis l'an 32 jusqu'à l'an 7 av. J.-C. Son ouvrage, en 2 volumes, est intitulé : 法

言. Mencius fait la nature humaine naturellement bonne. Ssân-Tsè la faisait, au contraire, naturellement mauvaise. Yâng-Tsè, lui, tient le milieu entre les deux.

EXEMPLE DU STYLE DE CET ÉCRIVAIN.

入 門 禮 自 由 天
 自 由 義 禽 欲 下
 聖 於 入 門 於 有
 門 獨 自 由 情 三
 知 人 於 入 門

« Il y a trois portes dans le monde. Ceux
 « qui veulent se livrer à leurs passions en-
 « trent par la porte des animaux sans in-
 « telligence. Ceux qui veulent suivre la jus-
 « tice entrent par la porte que suit l'homme
 « intelligent et raisonnable. Ceux qui ne se
 « soucient pas d'être connus et loués par
 « les autres entrent par la porte des saints
 « hommes. »

11°, 12°, 13° Trois poètes.

Trois poètes, qui vivaient sous la dynastie des T'ang, ont reçu le titre de Ts'ây tsè 才子. Ces poètes sont : Toú-Foú 杜甫, Lỳ-Tay-Pé 李太白 et Lieoû-Tsông-Yuèn 劉崇遠. Nous parlerons de chacun d'eux au chapitre XI, qui a pour titre : *de la Poésie chinoise*.

14° Hân-Yü.

Le sixième écrivain chinois, qui porte le glorieux titre de Ts'ây tsè 才子, est Hân-Yü 韓愈. Ce savant chinois vit le jour dans la ville de T'ên-tcheou (province du Hô-nân), sur la fin du septième siècle de notre ère. Sa mémoire tenait du prodige; il fit ses études d'une manière rapide et brillante. Nommé censeur général en 802, il essaya de réformer certains abus; ces réformes lui occasionnèrent une disgrâce de la cour; il fut relégué comme gouverneur d'une ville de troisième ordre. Cependant il finit par recouvrer les bonnes grâces du Souverain et devint Intendant du Collège impérial. Il déploya un grand zèle pour faire fleurir les belles-lettres. Il a publié l'histoire des dynasties Ouy et Ts'ih. Dans un ouvrage qui a pour titre : Yuèn taó t'ên piên, il combat les sectes et surtout le bouddhisme. Hân-Yü a donné une nouvelle édition des œuvres de Sè-Mà-Ts'ien et de Yâng-Hiông. Il a laissé des mémoires sur divers sujets qui le font ranger parmi les bons moralistes de la Chine. HÂN-YÜ mourut à l'âge de 57 ans, l'an 824 de J.-C.

15° Sē-Mà-Kouāng.

Sē-Mà-Kouāng 司馬光 est une des plus grandes et des plus belles figures de la Chine. La beauté de son style l'a fait placer au sixième rang des anciens Tsāy tsè 才子. Mais c'est là son moindre titre de gloire. Génie noble et élevé, Sē-Mà-Kouāng détesta toujours la flatterie qui égare les Princes et fait leur malheur. Il sut constamment dire la vérité aux Empereurs, fut écouté de l'un d'eux et rendit ainsi à l'Empire d'immenses services. L'Empereur Jên-Tsōng, de la dynastie des Sōng, l'avait en grande estime. Après de brillantes études, après avoir rempli diverses fonctions publiques, Sē-Mà-Kouāng était devenu l'un des historiographes de l'Empire.

Rendu à la vie privée, parce que ses avis n'étaient pas écoutés, Sē-Mà-Kouāng se livra tout entier aux études historiques et prépara le beau monument littéraire qui fait à jamais sa gloire. Le titre de son ouvrage est 資治通鑑, que l'on peut traduire de l'une ou de l'autre de ces manières : *Magasin de la Science du Gouvernement*, ou bien : *Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent*. Son ouvrage, en 294 livres, commence à la fin de la dynastie Toheoū, suit l'ordre des dates, rectifie les erreurs des historiens précédents, discute les opinions contradictoires et conduit son travail jusqu'à la dynastie des Sōng, sous laquelle il vivait. Il embrasse ainsi une période de 1362 ans. Ce grand ouvrage fut terminé en 1084, sous le règne de l'Empereur Chên-Tsōng.

Placé à la tête des censeurs publics sous ce même Empereur, Sē-Mà-Kouāng a composé encore d'autres ouvrages importants, tels que :

1° Le 資治通鑑考異, dans lequel il éclaircit une foule de questions douteuses.

2° Le 通鑑釋例, qui est un traité où il expose les principes de son grand ouvrage.

3° Le 資治通鑑目錄, qui est une table des matières, en 30 livres, de son grand ouvrage.

4° Le 稽古錄, en 20 livres, est comme un supplément à son grand ouvrage. Il y traite des temps anciens depuis Foū-Hŷ jusqu'à l'an 1067 av. J.-C.

Enfin, Sē-Mà-Kouāng a laissé un grand nombre de remontrances, célèbres par leur hardiesse et leur élégance; quelques-unes ont été recueillies dans l'ouvrage : *Koù ouên yuên kién*, et traduites en français. (Voir du Halde, tome II, p. 539, etc.)

L'Empereur Jên-Tsōng, pour honorer les lettres et rendre hommage aux hommes illustres, a fait placer l'image de Sē-Mà-Kouāng dans le temple de Confucius, le Ouên miaó 文廟.

16° Ngoû-Yâng-Sieoû.

Un des savants les plus universels de son siècle fut Ngoû-Yâng-Sieoû 歐陽修, ministre d'État, Président de l'Académie des Hân-lin de Pékin. Ce docteur chinois florissait sous les règnes de Jên-Tsông et de son successeur Yn-Tsông. Le premier gouverna l'Empire 41 ans. La Chine possédait alors des sages et des savants renommés. L'histoire chinoise dit que *les montagnes et les vallées* s'unirent au peuple pour pleurer la mort de Jên-Tsông qui ne laissa pas d'héritier. Son successeur est le petit-fils de Tay-Tsông, le fondateur de la dynastie des Sóng. Ngoû-Yâng-Sieoû est renommé pour la pureté et l'élégance de sa diction. On lui reproche même d'avoir sacrifié l'intégrité du récit à la recherche d'un style élégant. On lui a décerné le titre de dixième Tsý tsò. Il cultivait la poésie avec un égal succès. Ngoû-Yâng-Sieoû a publié, de concert avec Sóng-Kě 宗簡, le grand ouvrage : *Sin táng chou* 新唐書 (*Nouvelle Histoire de la dynastie des Táng*), en 255 livres. Seul, Ngoû-yâng-Sieoû a publié la *Nouvelle Histoire des cinq Dynasties* 新五代史, en 75 volumes. Ngoû-Yâng-Sieoû se délassait de ses grands travaux d'historien en publiant quelques volumes sur des sujets divers. Nous citerons, par exemple, son volume sur *la Fleur Pivoine de Lô-Yâng* 洛陽牡丹記, et un recueil d'inscriptions antiques : Tsý koù loù 集古錄.

17° Ouâng-Ngân-Chě.

Sous l'Empereur Chên-Tsông 神宗 (1068 après J.-C.), le mouvement des esprits vers les belles-lettres était considérable; car ce Prince les cultivait avec succès. C'est lui qui décerna au philosophe Móng-Tsò le titre de Duc. On vit alors des hommes d'un talent supérieur essayer des innovations radicales dans les coutumes, dans l'administration et jusque dans la direction des études. Un de ces hardis novateurs était d'autant plus puissant qu'il occupait une des plus hautes charges dans le gouvernement et qu'il avait mieux su capter l'entière confiance du souverain. Ce philosophe-ministre est Ouâng-Ngân-Chě 王安石, dont les luttes avec Sê-Mà-Kouāng demeurent à jamais célèbres. A cause de ses écrits, Ouâng-Ngân-Chě a reçu le titre de neuvième Tsý tsò 才子. Son principal ouvrage est un commentaire sur les Kín. Ses réformes dans l'administration, combattues par tous les amateurs de l'antiquité, n'ont échoué que par la mort inopinée de l'Empereur Chên-Tsông, qui goûtait fort les plans de son ministre et se rendait volontiers à ses conseils.

PASSAGES TIRÉS DE Ngoû-Yáng-Sieou.

待 約 而 勸 悅
 誥 而 貴 畏 不
 而 信 綱 不 以
 從 事 政 以 愛
 不 不 威 故
 申 民 故 不
 令 故 不 待
 故 不 待 賞
 不 待 罰 而

« Si les peuples aiment le Roi, ce n'est
 « pas que celui-ci manifeste son amour, et
 « ainsi ils n'attendent pas des présents pour
 « s'exciter au bien. S'ils le craignent, ce
 « n'est pas que celui-ci affecte les dehors
 « vénérables de la Majesté, et ils n'atten-
 « dent pas les supplices pour fuir le mal.
 « Ses lois ne sont pas des pièges tendus au
 « peuple, et ainsi tout le monde a confiance
 « dans le Roi, et ils n'ont pas besoin de
 « marques extérieures pour attester cette
 « foi. Le Roi n'a pas besoin de renouveler
 « ses ordres; chacun s'empresse de lui
 « obéir, et il n'est pas besoin de réitérer les
 « édits. »

Après avoir traduit ce passage en latin, le P. Prémare ajoute : « Mon style
 « est bien éloigné de la grâce du chinois. J'ai voulu seulement en donner une
 « faible idée. La traduction française est mille fois plus terne encore. »

Le même auteur dit dans un autre endroit :

事 非 而 纖 動 身 睹 水
 訕 非 不 明 則 者 其 之
 無 近 中 是 其 不 於 璧
 諂 乎 夫 是 心 爲 靜 物
 訕 是 非 靜 外 也 動
 不 是 非 心 物 毫 則
 幸 近 無 靜 眩 髮 不
 而 乎 所 則 晃 可 能
 過 諂 施 智 而 辨 有

« L'eau est comme un miroir qui peint
 « toutes choses. Mais si elle est agitée, on
 « ne voit plus rien. Si elle est calme et im-
 « mobile, on y distinguerait même un che-
 « veu. De même, si l'homme n'est pas im-
 « pressionné par les objets extérieurs, son
 « esprit est tranquille, et, avec cet esprit
 « tranquille, il distingue tout. Il atteint son
 « but, soit que les événements lui soient
 « favorables ou non. Celui qui loue semble
 « un pâle adulateur; celui qui blâme, un
 « censeur. S'il faut approcher de l'un de
 « ces rôles, il vaut mieux être censeur qu'a-
 « dulateur. »

18° Soū-Ché.

Soū-Ché 蘇氏 est le onzième Ts'fy tsè. Ce savant est originaire de la ville de Mey-toheou, dans la province du Su-tohuen. A cause de son style élégant, on lui avait décerné de son vivant le titre de Laò tsuôn 老泉 (*vieille source*). Soū-Ché était porté à la critique, ayant l'esprit naturellement railleur. Il ne craignit pas de censurer ouvertement les abus qu'il découvrait dans l'administration. Sa franche loyauté lui fit de chauds amis, mais aussi d'ardents ennemis. Sa vie fut agitée et il mourut en exil. Son principal ouvrage est une grande collection qui porte le titre de : 東坡全集, en 115 volumes, sur toutes sortes de sujets : mémoires, placets, poèmes, etc.

19° Hiù-Hén.

Hiù-Hén 許翬 est un des savants les plus remarquables de la Chine par l'étendue de ses connaissances et sa facilité naturelle. Son application au travail faisait l'admiration de tous. Rien ne lui était étranger, l'histoire, la géographie, les rites, la musique, les sciences exactes, l'astronomie, la législation, etc. Ses qualités personnelles étaient à la hauteur de son talent, qui tenait du prodige. La Chine lui doit une reconnaissance sans bornes, car il sut si bien gagner les bonnes grâces et la confiance de Hoü-P'ÿ-L'ÿ, le conquérant mongol et le fondateur de la dynastie des Yuên, qu'il civilisa ce peuple vainqueur et lui imposa les coutumes de la Chine vaincue. L'Empereur ne faisait rien sans le consulter. Hiù-Hén est le douzième des anciens Ts'fy tsè 才子. Chacun s'inclinait devant lui, tant sa réputation, du reste, bien méritée, avait jeté un vif éclat dans tout l'Empire et ses services étaient appréciés par ses contemporains.

Hiù-Hén était né à Hô-Nouy, ville du département de Houy-k'ín-fou dans la province du Hô-nân. Il mourut à l'âge de 73 ans, l'an 1281 de notre ère. Il reçut de grands honneurs après sa mort. L'Empereur Oü-Tsông lui donna le titre de Prince de Ouy et l'Empereur Jên-Tsông fit placer son image dans le temple de Confucius. Les mémoires de Hiù-Hén sur la littérature jouissent encore d'une grande estime; ils portent le titre de : Louï toh'ÿ ouên k'ÿ.

20° Oü-Tchén.

Oü-Tchén 吳慎 est le treizième et dernier des Ts'fy tsè anciens. Ses brillantes études; jointes à une rare facilité naturelle, lui créèrent promptement le chemin des honneurs. Nommé inspecteur des Écoles sous Khoubilai-Khan, il publia, avec un commentaire, une édition du 孝經, et, peu après, un commentaire sur les Livres sacrés. Son manuel des rites et des cérémonies, c'est-

à-dire le texte restitué du Ngý lý, lui ont acquis beaucoup de gloire. Oú-Tohén fut chargé de différentes missions scientifiques dans l'Empire et s'en acquitta avec beaucoup de succès. Il devint Président de l'Académie impériale des Hán Mn, où il continua à rendre aux lettres des services importants. Il mourut à l'âge de 82 ans. Après sa mort, il fut honoré du titre de Prince de Pth-Tohoân. On inscrivit son nom sur la liste des hommes célèbres et sa tablette fut placée dans le temple de Confucius. Elle en fut retirée un peu plus tard parce qu'il s'était déclaré du parti des Mongols après la restauration des Mn.

§ 2. DES Tsáý tsè MODERNES.

On donne le titre de Tsáý tsè modernes à dix ouvrages, écrits avec élégance, en *langue mandarine* ou Kouân hoá. Les progrès rapides de l'imprimerie, sous la dynastie des Sóng, répandirent le goût des belles-lettres et de l'étude. Mais alors l'ancienne littérature chinoise changea de forme. On eut, d'une part, le style oratoire ou le Ouên tohâng. Un peu plus tard, d'une manière insensible, on en vint à écrire des ouvrages sur le ton de la langue parlée, ce qui ne s'était jamais fait en Chine. Aussi les auteurs de quelques-uns de ces ouvrages n'ont-ils pas osé signer leur œuvre. Ils ont su se cacher si bien sous le voile de l'anonyme que la postérité n'a jamais pu faire tomber ce voile.

Ces dix ouvrages sont presque tous des romans de mœurs. Écrits avec une élégante pureté, on les conseille aux jeunes sinologues, pour apprendre la langue écrite et le génie de la nation chinoise. Les détails sont quelquefois un peu minutieux, mais ils ont leur utilité.

Nous allons dire un mot de chacun de ces ouvrages, dont huit ont été traduits en une langue européenne.

PREMIER Tsáý tsè.

Le premier est le Sãn kouë tohé kouàng ngý 三國志演義, ou l'*Histoire des trois Royaumes*. Ce roman historique est un chef-d'œuvre de littérature chinoise. Le sujet est pris dans l'histoire d'une guerre civile qui a duré près d'un siècle, de l'an 168 à l'an 265 après J.-C. L'auteur, qui porte le nom de 羅貫中, vivait sous la dynastie des Yuên. Il a su rendre son récit très-attachant et souvent émouvant. Ce livre est excessivement populaire en Chine. Entreprend-on un long voyage, on porte avec soi le Sãn kouë tohé pour se distraire sur la barque ou en palanquin.

M. Théod. Pavie avait commencé la traduction du Sãn kouë tohé. Il n'en a publié que 44 chapitres en 2 volumes, sur 120 qui forment l'ouvrage. Son travail porte ce titre :

Histoire des trois Royaumes, roman historique traduit sur les textes chinois

et mandchou de la Bibliothèque royale, par Théodore Pavie. Paris, 1845, 2 volumes.

DEUXIÈME Ts'ïy tsè.

Le deuxième ouvrage est le Haò kieòu tohouán 好辭傳. Un sinologue anglais avait traduit ce titre par ces mots : *l'Union fortunée*, mais il est mieux rendu par ceux-ci : *la Femme accomplie*. Ce livre est un récit dramatique plein d'intérêt composé par un auteur dont le nom est inconnu. Le style en est simple, clair, naturel et, par là même, très-coulant. L'ouvrage renferme des endroits très-bien écrits et très-animés. Les détails de mœurs y sont dépeints avec une rare exactitude, surtout ceux du mariage.

Ce roman a été traduit en premier lieu par un auteur inconnu. Les trois premiers livres étaient en anglais et le quatrième en portugais. On trouva ce manuscrit dans les papiers d'un gentilhomme nommé Wilkinson, qui avait visité la Chine et mourut en 1736. Le manuscrit portait la date de 1719. Le docteur anglais Hugues Percy, évêque de Dromore, traduisit en anglais le quatrième livre et publia l'ouvrage à Londres, en 1761, sous ce titre :

I. *Hau-kiou-choaan or the pleasing history. A translation from the chinese language. To which are added : 1° The argument or Story of a chinese play. 2° A collection of chinese proverbs and 3 fragments of chinese poetry. In four volumes with notes.*

II. *Hao-kiou-choaan*, histoire chinoise, traduit de l'anglais par M...., Lyon, 1776, en 4 volumes.

Cet éditeur anonyme se nomme Eydous.

III. Une traduction allemande, par de Murr, a été publiée à Leipzig en 1766.

IV. Une autre traduction hollandaise a paru à Amsterdam en 1767.

V. Un gouverneur de Hong-Kong, que nous avons connu en Chine et qui vient de mourir (1872), sir John Francis Davis, en a publié une édition sous ce titre :

The fortunate Union, a romance, translated from the chinese original, with notes and illustrations, to which is added a chinese tragedy. London, 1829, 2 volumes.

VI. Haò kieòu tohouán, ou *la Femme accomplie*, par Guillard d'Arcy, Paris, 1842.

TROISIÈME Ts'ïy tsè.

Le troisième Ts'ïy tsè est celui que l'on désigne sous le nom suivant : *les deux Cousines*, en chinois, Yü kiaō lÿ 玉嬌梨. Les anciens missionnaires avaient signalé ce roman de mœurs comme un livre très-utile pour apprendre le

chinois. Le P. de Prémare et l'évêque de Rosalie, monseigneur Artus de Lionne, vicaire apostolique du Su-tohuen, en recommandaient fort la lecture. Ils en avaient fait, l'un et l'autre, une traduction qui est perdue.

Comme composition littéraire, le style de ce roman est pur, gracieux et plein de politesse. Dans le roman précédent, on trouve le cérémonial des mariages; dans celui-ci, on trouve celui des visites. Nous y avons puisé une bonne partie des exemples choisis pour les règles de la *Grammaire chinoise* que nous publions.

Il existe trois traductions de ce roman :

1° *Les deux Cousines*, roman chinois traduit par M. Abel Rémusat, précédé d'une Préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe. Paris, 1826, 4 volumes.

Cette traduction est bien faite. L'auteur ne s'est pas astreint à un mot à mot qu'il eût été difficile de faire passer en notre langue.

2° *The Two fair Cousins. A chinese novel.* London, 1827, 2 volumes.

3° *Les deux Cousines*, roman chinois, traduction nouvelle accompagnée d'un commentaire historique et philologique, par Stan. Julien. Paris, 1860, 2 volumes. L'auteur s'est appliqué à rendre sa traduction aussi littérale que possible, en vue des jeunes sinologues.

QUATRIÈME Ts'fy tsè.

Le quatrième Ts'fy tsè est le roman qui a pour titre : *les Deux jeunes Filles lettrées*, en chinois : 平山冷燕. Chacun de ces caractères est le nom abrégé de quatre personnages du roman.

Ce roman de mœurs n'est pas, comme la plupart, une intrigue qui se développe dans le cours de l'ouvrage. Ce sont des récits, des descriptions, des tableaux de mœurs. L'auteur a caché son nom. Il devait avoir une prédilection pour le style littéraire, le Ouên tch'ang, qu'il a très-bien imité dans son ouvrage. On sent, à la lecture de ce livre, que l'auteur prenait un soin particulier de bien écrire; les plus belles figures de rhétorique, les syllabes à double entente, les descriptions pompeuses se rencontrent souvent dans ce roman. Il jouit en Chine d'une très-grande vogue.

Nous ne connaissons que la traduction française suivante, dont les notes philologiques relèvent surtout le mérite du livre :

P'ih ch'ân l'in yèn, *les Deux jeunes Filles lettrées*, roman chinois traduit par Stan. Julien. Paris, 1860, 2 volumes.

CINQUIÈME Ts'fy tsè.

Le cinquième Ts'fy tsè porte le titre de Chouy hoü tchouán 水滸傳, ou *l'Histoire des Insurgés*.

Ce roman est fort recommandé par plusieurs sinologues distingués. Le P. Prémare engageait vivement ses collègues à le lire; mais il signalait surtout l'édition donnée par un auteur célèbre du nom de Kĭn ohén tĭn 金聖嘆, en 1650. *Sed ut secretus hujus libri sapor melius sentiatur, emendus erit qualis ab ingenioso Kĭn ohén tĭn fuit editus, cum notis, quibus mirum authoris artificium primum detexit.* (Prémare.)

L'*Histoire des Insurgés* est le premier roman comique des Chinois. Les épisodes, les tableaux, les portraits, le grand nombre d'aventures, les dialogues animés, font de ce livre un roman très-recherché des jeunes Chinois. Aussi dit-on en Chine : Les jeunes jens ne lisent pas le Sĕn kouĕ et les vieillards ne lisent pas le Chouÿ hoŭ. Cet ouvrage, en 70 chapitres, parut sous le règne des Empereurs mongols; il est dû au pinceau de 施耐菴. C'est un précieux monument du Kouĕn hoá ou de la langue commune. Il est difficile d'en faire l'analyse, tant le récit est divisé, coupé par les épisodes de tous genres qui surviennent. L'édition de Kĭn ohén tĭn porte le titre de : 四大奇書, les *Quatre Histoires merveilleuses*.

Nous ne connaissons encore aucune traduction de ce roman. M. Bazin en a traduit 4 livres.

SIXIÈME Tsĕy tsè.

Le Sÿ siĕng kÿ 西廂記, *Histoire du Pavillon d'Occident*, est le chef-d'œuvre de la poésie lyrique des Chinois. Son élégance littéraire, la vivacité des dialogues, la variété des situations, le charme et l'harmonie des vers, ont fait de cet ouvrage un livre remarquable. Il est dû au pinceau de Ouĕng ché fou. Mais le fameux Kĭn ohén tĭn en a donné une édition avec un commentaire. Ce roman contient 16 actes, dont 7 ont été traduits dans l'*Europe littéraire* par M. Stan. Julien.

SEPTIÈME Tsĕy tsè.

Le septième Tsĕy tsè 才子 porte le titre de Pÿ pĕ kÿ 琵琶紀, *Histoire du Luth*. On doit ce roman à Kaō-Tōng-Kiĕ, qui le publia sur la fin du quatorzième siècle. Cette comédie remarquable, en prose et en vers, a eu des éditions à l'infini.

L'*Histoire du Luth* a été traduite par M. Bazin. Paris, 1841, 1 volume.

HUITIÈME Tsĕy tsè.

Le huitième Tsĕy tsè est le Hoĕ tsiĕn kÿ 花箋記, ou l'*Art d'aimer*. C'est un des premiers romans chinois traduit en une langue européenne. Ce

roman, ou mieux ce poëme, est rempli des figures du style oriental. Il est écrit avec une véritable élégance qui approche du Ouên tohâng. Les livres de littérature chinoise, tels que celui-ci, offrent, non pas à cause de la construction grammaticale, mais à cause des figures, des allégories, des jeux de mots, des idiotismes, dont ils sont remplis, des difficultés sérieuses à un traducteur européen. Dans le chapitre suivant, nous donnerons un recueil de ces expressions figurées que l'on trouve à chaque page en lisant un roman chinois ou tout autre livre de ce genre.

Le Hoâ tsiên a été traduit d'abord sous ce titre ;

花箋. *Chinese courtship, in verse. To which is added an appendix treating of the Revenue of China, etc., by P. P. Thoms (1). London, 1824.*

Il existe encore une traduction hollandaise par Gustave Schlegel, de Batavia.

NEUVIÈME Tsăy tsè.

Le neuvième Tsăy tsè est le *Récit de la Victoire remportée sur les Démon*, 平鬼傳. Ce roman est celui, de tous les Tsăy tsè, qui offre le moins d'intérêt dans son ensemble. Au point de vue des idées mythologiques dont il est rempli, il mérite d'être lu. Nous ne connaissons aucune traduction de ce roman.

DIXIÈME Tsăy tsè.

Le dixième Tsăy tsè attend également un traducteur européen. Son titre est le Pě kouy tché 白圭志, ou l'*Histoire du Sceptre de jade*. Le merveilleux y entre comme dans une foule de productions chinoises ; c'est ce merveilleux qui rend ces ouvrages-là populaires.

Tels sont les dix ouvrages qui, à cause de leur style élégant, ont mérité, bien que de pure imagination, d'être placés au rang des ouvrages littéraires modernes.

Le P. Prémare recommande également les deux ouvrages suivants que nous signalons à nos lecteurs :

Le premier est le Sîn fông lieoû 醒風流, qui, sans avoir tout le mérite des *Deux Cousines*, est pourtant écrit d'une manière intéressante.

Le deuxième est le 生花筆, qui est très-brillant au point de vue du style.

III. DU DRAME CHINOIS.

Le caractère sérieux et austère des anciens sages de la Chine ne pouvait accepter le délassement du théâtre. Aussi ont-ils constamment réprouvé ces

(1) Imprimeur de la compagnie des Indes à Macao.

sortes de divertissements. La première fois qu'il est question du théâtre dans l'histoire chinoise, c'est pour louer un Empereur de la dynastie des Cháng d'avoir proscrit ce vain plaisir. Les moralistes adressèrent à l'Empereur Siná-Tý 宣帝 des Toheoũ des remontrances au sujet des théâtres qu'il avait fait ériger dans son palais. La classe érudite et moraliste de la Chine pense que *le théâtre fatigue et avilit les yeux du sage, occupe dangereusement les oisifs, expose les femmes et les enfants qui les voient de trop près, ne laisse qu'un dangereux éblouissement et cause souvent de déplorables incendies.*

Avec une telle manière d'envisager le théâtre, on sent que le désir de composer des comédies et des tragédies a dû être singulièrement tardif en Chine. Bien que les pièces du théâtre chinois semblent, pour la plupart, faites dans le louable but de montrer les charmes du bien, la honte du vice, elles ont pourtant acquis bien peu de gloire à leurs auteurs. Il en est de ces pièces comme d'un grand nombre de romans moraux, les auteurs ont gardé une profonde anonymie.

Aussi la plupart des anciennes pièces que l'on joue actuellement en Chine remontent-elles à la dynastie des Táng. Un auteur célèbre meurt en Chine sans la plus petite gloire. Bien plus, tous ceux qui vivent du théâtre, qui exercent la profession d'acteurs, ne peuvent aspirer aux palmes de la littérature, aux grades littéraires. Une loi leur en ferme la porte.

L'ancienne austérité des Chinois à l'égard du théâtre a peu à peu disparu. Ce divertissement est devenu à la mode. Le peuple l'aime aujourd'hui avec passion. On peut dire que nulle part au monde le divertissement du théâtre n'est aussi répandu qu'il l'est de nos jours en Chine. Le théâtre se dresse sur une place publique et on ne joue qu'en plein jour. Dans les villes, ce divertissement dure toute la belle saison sans interruption. Les acteurs sont défrayés par des familles riches ou par le revenu des fondations faites dans ce but. Les spectateurs n'ont rien à dépenser pour assister aux représentations. Les troupes d'acteurs se transportent dans les campagnes, et il n'y a pas de village qui, durant quelques semaines, n'ait le divertissement du théâtre public. Les femmes ne sont pas employées sur le théâtre, mais leur rôle est confié à de jeunes enfants.

On joue sur le théâtre chinois des pièces qui ont de mille à douze cents ans de date. Elles sont comprises comme si elles dataient d'hier. Chez nous, on ne comprendrait plus une pièce composée au temps de saint Louis, roi de France.

La première pièce dramatique chinoise qui ait été traduite en français est due au P. Prémare. Ce savant missionnaire n'en a donné que la partie en prose, laissant de côté la partie lyrique qui se chante, parce que, dit-il, ces vers sont remplis d'allusion à des choses inconnues à un étranger ou remplies de figures de langage. Cette pièce est : *l'Orphelin de la Chine*. On sait que Vol-

taire s'est emparé de l'idée principale de cette pièce chinoise pour en faire une de ses meilleures tragédies. Le texte chinois est : 趙氏孤兒. M. Stanislas Julien en a publié une édition en français sous ce titre :

Tohao ohe kin eul, ou l'Orphelin de la Chine, drame en prose et en vers, suivi de nouvelles et de poésies chinoises, in-8.

En 1817, S. J. F. Davis publiait en anglais la traduction du drame : *an Héritier dans la Vieillesse*, comédie prise dans la collection des Yuên. La lecture de cette pièce peut intéresser les Européens à cause des détails de mœurs qu'elle renferme. Voici son titre, avec la défectueuse prononciation anglaise :

Laou seng urh 老生兒, or an heir in his old age. A chinese drama. London, 1817.

Le même auteur a donné un peu plus tard la traduction de la pièce : *les Chagrins de Hân*, sous ce titre :

Han koong tsew or the sorrows of Han : a chinese tragedy. Translated from the original with notes. London, 1829.

Il a suivi l'exemple de Prémare, en ne donnant que la traduction du dialogue parlé.

L'*Histoire du Cercle de craie*, 灰關記, est une pièce qui a une ressemblance frappante avec le jugement de Salomon. Ce drame, en prose et en vers, a été traduit par M. Julien, en 1832. Ces pièces traduites en langue européenne et d'autres encore sont tirées du recueil dont nous allons parler.

Il existe un recueil de comédies assez célèbre composé sous la dynastie des Yuên. Chaque pièce ne compte pas plus de quatre ou cinq actes. On peut trouver là de quoi satisfaire largement son goût. Le titre de la collection est : 元人百種曲. Cette collection, composée sous la dynastie des Yuên ou Princes mongoux, de la famille de Tchengiskhan (1259 à 1368), forme un recueil de cent pièces très-utiles, non pas au point de vue des connaissances qu'un Européen pourrait y acquérir, mais au point de vue de la sinologie, de la connaissance du génie et des mœurs de la Chine. Chaque pièce se compose de deux parties bien distinctes, savoir : d'un dialogue en prose et de vers irréguliers. Ces vers sont assez semblables aux ariettes des opéras français. Ces drames ne doivent pas non plus être jugés au point de vue des nôtres, comme l'a fait M. Bazin dans le *Journal asiatique*. Les drames chinois, du reste, traduits en langue européenne, perdent tout leur cachet oriental, toute leur saveur, et souvent même il est difficile de bien rendre la pensée chinoise. Ainsi : les jeux de mots, les calembours chinois ne peuvent se traduire sans de longues périphrases et en demeurant encore à peu près inintelligibles pour un lecteur européen, fondés qu'ils sont sur la composition idéo-phonétique des caractères de la langue chinoise.

Le compte-rendu de M. Bazin est très-sommaire et aussi très-inexact. Nous

donnons ici le titre seul de chacune des pièces du 元人百種曲, en indiquant les plus remarquables. Un certain nombre sont dues à des auteurs anonymes ou dont on a caché les noms. Les titres chinois n'indiquent pas toujours le sujet de la pièce. Nous donnons le titre vrai du sujet de chaque pièce. Les Orientaux ont l'habitude de donner à leurs livres des titres pompeux, fleuris, qui n'ont aucun rapport avec le sujet traité dans l'ouvrage. En Chine, chacune des pièces du 元人百種曲 se vend séparément et à très-bas prix. Les pièces de ce recueil donnent chacune des détails de mœurs qui varient selon les époques qui font le sujet de la scène. Les allusions historiques, les images, les métaphores, sont fréquentes dans ces romans. On rendrait un service signalé à la sinologie européenne en extrayant, sous forme de recueil, toutes ces figures de rhétorique chinoise, comme nous l'avons fait en petit dans le chapitre suivant au paragraphe des métaphores.

LES CENT PIÈCES DU THÉÂTRE DE LA DYNASTIE Yuên.

1. Hán kōng tsieōū 漢宮秋, *les Chagrins dans le palais de Hán*, par Mâ-Tohé-Yuên, traduit par J. F. Davis, en anglais.
2. Kīn tsieā ký 金錢記, *le Gage d'amour*, par Kiaō-Móng-Fou.
3. Tchēn-Toheōū tiāo mý 陳州糶米, *le Grenier de Tchén-Toheōū*. Pièce intéressante pour les détails de mœurs.
4. Yuēn yāng pý 鶯鶯被, *la Couverture du Lit nuptial*. Littéralement : *la Couverture des Oiseaux Yuēn et Yāng, symboles de l'amour conjugal*.
5. Tchán Kouay-Tōng 賺關通, *le Trompeur trompé*. Littéralement : *Pour Kouay-Tōng pris à un piège*.
6. Yǔ kīn tǎy 玉鏡臺, *le Miroir de jade*, par Kouàn-Hán-Kīn.
7. Chǎ kēou kiūn fou 殺狗勸夫, *le Chien de Yāng-Chě*.
8. Hó hán chān 合汗衫, *la Tunique confrontée*, par Tchāng-Kouě-Pīn, traduite par M. Stan. Julien, 1832, et plus tard par M. Bazin.
9. Siè tiēn hiāng 謝天香, *la Courtisane savante*, par Kouàn-Hán-Kīn. Comédie très-curieuse.
10. Tsēn paó gēn sán hoū hiá ohān 爭報恩三虎下山, *la Délivrance de Tsiēn-Kiaō*.
11. Tchāng tiēn sē 張天師, *Tchāng l'Ermite*, par Oà-Tohāng-Līn.
12. Kieōf fōng loū 救風鹿, *la Courtisane sauvée*, par Kouàn-Hán-Kīn.
13. Tōng tǎng lào 東堂老, *l'Enfant prodigue*, par Tsin-Kiēn-Eoū. Pièce intéressante à lire.
14. Yēn-Tsih pō yū 燕青博魚, *Yēn-Tsih vendant le poisson*, par Lỳ-Ouēn-Oúy.
15. Siaō siāng yù 瀟相雨, *le Naufrage de Tohāng-Tēn-Kiō*. Littéralement : *La Pluie sur les bords du Siaō-siāng*, par Yāng-Hiēn-Tohé.

16. Kioù kiāng tohē 曲江池, *le Fleuve au cours sinueux*, par Chè-Kiün-Paò.
17. Tsoū Tchaō-Kōng 楚昭公, Tchaō-Kōng, *Prince de Tsoū*, par Tchén-Tín-Yō. Pièce curieuse à lire.
18. Lay sēn tohay 來生債, *la Dette payable dans la vie avenir*.
19. Sý jēn kouý 蘇仁貴, *drame historique, composé par la courtisane Tchāng-Kouě-Pín*.
20. Tsiāng teōu mà chāng 墻頭馬上, *le Mariage secret*, par Pě-Jēn-Foú.
21. Oū tōng yù 梧桐雨, *la Chute des feuilles du Oū tōng*, par Pě-Jēn-Foú. Pièce remarquable du recueil, *drame historique*.
22. Laò sēn eūl 老生兒, *le Vieillard qui obtient un Fils*, par Oū-Hán-Tohén. Traduit par J.-F. Davis.
23. Tohoū chá tán 硃砂擔, *les Caisses de cinabre*. Pièce bien écrite.
24. Hoū teōu pay 虎頭牌, *l'Enseigne à la tête de tigre*, par Lý-Tohě-Foú.
25. Hò tōng ouēn tsé 合同文字, *les Originiaux confrontés*.
26. Tōng Soū-Tsūn 凍蘇秦, *Soū-Tsūn transi de froid*.
27. Éal niū touān yuēn 兒女團圓, *la Réunion du Fils et de la Fille*, par Yāng-Ouēn-Kouý.
28. Yū hoū tohoūn 玉壺春, *les Amours de Yū*, par Oū-Hán-tohén.
29. Tiě kouay lý 鐵拐李, *la Transfiguration de Yō-Toheōū*, par Yō-Pě-Tchoán.
30. Siaò ouý tchē 小尉遲, *le Petit Commandant*.
31. Fōng kouāng haó 風光好, *l'Académicien amoureux*, par Táy-Chēn-Foū.
32. Tsiēōu hoū hí tsý 秋胡戲姜, *le Mari qui fait la cour à sa Femme*, par Chě-Kiün-Páo. Bonne satire.
33. Chēn-Loū-Éal 神奴兒, *l'Ombre de Chēn-Loū-Éal*.
34. Tsiēn-foū peý 鶯福碑, *l'Inscription de la Pagode Tsiēn-foū*, par Mā-Tchě-Yuēn.
35. Sié kīn oū 謝金吾, *le Pavillon démoli*.
36. Yō-Yāng leoū 岳陽樓, *le Pavillon de Yō-Yāng*, par Mā-Tohě-Yuēn.
37. Hoū tiě móng 蝴蝶夢, *le Songe de Paò-Kōng*, par Kouān-Hán-Kīn.
38. Oū-Yuēn tchoūy siaō 伍員吹簫, *Oū-Yuēn jouant de la flûte*, par Lý-Cheoú-Kīn. Pièce intéressante à cause des détails.
39. Chēn teōu kīn 甚頭巾, *le Bonnet de Lieoū-Pín-Yuēn*, par Sūn-Tchong-Tohāng.
40. Hě siuēn fōng 黑旋風, *le Tourbillon noir*, par Kaō-Ouēn-Sieōū.
41. Tsūn niū lý houēn 青女離魂, *le Mal d'amour*, par Tohén-tě-Houý.
42. Tohēn-Pō kaō ngō 陳博高臥, *le Sommeil de Tohén-Pō*, par Mā-Tchě-Yuēn.
43. Mā-Lín taó 馬陵道, *la Route de Mā-Lín*.
44. Kieoú hiaó tsè 救孝子, *l'Innocence reconnue*, par Ouāng-Tohóng-Ouēn.

45. Houáng leáng móng 黃梁夢, *le Songe de Liú-Tóng-Pin*, par Mâ-Tohě-Yuên. C'est une excellente pièce, dans les idées de Taó-Sě.
46. Yáng toheoū móng 揚州夢, *le Songe de Toū-Mâ-Tohé.*
47. Ouáng-Tsán tēn leoū 王粲登樓, *l'Élévation de Ouáng-Tsán*, par Tohén-Tě-Houý.
48. Haō tiēn tá 昊天塔, *la Pagode du Ciel serein.*
49. Loū tohay láng 魯齋郎, *le Ravisseur*, par Konān-Hán-Kin.
50. Yū tsiaoú ký 漁樵記, *l'Histoire d'un Pêcheur et d'un Bûcheron.*
51. Tsāh chān louý 青衫泪, *les Amours de Pě-Lô-Tiēn*, drame par Mâ-Tohě-Yuên.
52. Lý tohoūn táng 麗春堂, *le Festin du ministre d'État*, par Ouáng-Ché-Foū.
53. Kiù gán tsý mey 舉案齊眉, *Histoire de Móng-Kouāng.* Bonne pièce.
54. Heoū tīn hoā 後庭花, *Fleur de l'arrière-pavillon*, par Tohén-Tin-Yū.
55. Fán tohāng ký ohoū 范張雞黍, *le Sacrifice de Fán et de Tohāng*, par Kōng-Tá-Yōng.
56. Leāng ché yīn yuēn 爾世姻緣, *les Secondes Noces de Ouý-Kaō*, par Kiaō-Móng-Foū.
57. Toháó-Lý jáng feý 趙禮讓肥, *le Dévouement de Toháó-Lý*, par Tsīn-Kiēn-Foū.
58. Kō hān tīn 酷寒亭, *le Pavillon*, par Yāng-Hiēn-Ché. Bonne pièce.
59. Taó hoā niū 桃花女, *la Fleur du Pécher.*
60. Tohoū yě toheoū 竹葉舟, *la Nacelle métamorphosée*, par Fán-Tsè-Gān.
61. Jén tsé ký 忍字記, *Histoire du caractère Jén*, par Tohén-Tin-Yū.
62. Hōng lý hoā 紅梨花, *la Fleur du Poirier rouge*, par Tohāng-Cheoú-Kin.
63. Kīn gān cheoú 金安壽, *la Déesse qui pense au monde*, par Kiā-Tohōng-Mīn. Poésie remarquable.
64. Houý lán ký 灰闌記, *Histoire du Cercle de craie*, par Lý-Hīn-Taó. Traduit par Stan. Julien.
65. Yuēn kiā tohay tohoū 冤家債主, *le Créancier ennemi.*
66. Toháó mey hiāng 儷梅香, *la Soubrette accomplie*, par Tohén-Tě-Kouý. Traduite par M. Bazin.
67. Tān piēn tō sō 單鞭奪槊, *le Combat de Tū-Tohé-Kin-Tě*, par Chāng-Tohōng-Hiēn. Bonne pièce.
68. Tohēn lán lieoū 城南柳, *les Métamorphoses*, par Koū-Tsè-Kin. Pleine de merveilleux.
69. Keuàng fán ohoū 莊范叔, *Fán-Choū trompé.*
70. Oū-tōng yē 梧桐葉, *la Feuille de Oū-tōng.* Bonne pièce.

71. Tōng pǒ mǒng 桐坡夢, *le Songe du Poète Sou-Tōng-Pǒ*, par Oū-Tohāng-Lín.
72. Kín sién tohē 金線池, *le Mariage forcé*, par Kouān-Hán-Kín.
73. Lieoū hia̍ kú 留鞋記, *Histoire de la Pantoufle laissée en gage*, par Tsín-Touàn-Kín.
74. Kú Yin-Pou 氣英布, *les Fureurs de Yin-Pou*.
75. Kē kiāng teou tohé 隔江關智, *le Mariage de Lieoū-Hiuen-Tē*. Pièce intéressante.
76. Lieoū hāng cheou 錯行首, *la Courtisane Lieoū*, par Yang-Kín-Kiên.
77. Toú Lieoū-Tsouy 度柳翠, *la Conversion de Lieoū-Tsouy*. Bonne pièce.
78. Oū joū taō yuēn 偶入桃源, *la Grotte des Pêcheurs*, par Ouāng-Tsō-Ÿ.
79. Mò hò ló 魔合羅, *le Magot*, par Móng-Hán-Kín.
80. Pān eūl kouy 盤兒鬼, *le Plat qui parle*.
81. Yü soū kú 玉槓記, *Histoire du Peigne de jade*, par Kiā-Tohōng-Mín.
82. Pě hoā tīn 百花亭, *le Portique des cent Fleurs*.
83. Tohoū oū tīn kīn 竹塢聽琴, *le Mariage d'une religieuse*, par Chē-Tsè-Téhāng.
84. Paò tohoāng hò 抱粧盒, *la Botte mystérieuse*.
85. Toháó ché koū eūl 趙氏孤兒, *l'Orphelin de la famille Toháó*. par Kú-Kián-Tsiāng. Traduit d'abord par le P. Prémare, puis par Stan. Julien en 1834.
86. Teoū-Ngò yuēn 實娥冤, *le Ressentiment de Teoū-Ngò*, par Kouān-Hán-Kín. Traduit en français par M. Bazin et par Stan. Julien, 1832.
87. Lý kouy foū kīn 李髮負荆, *le Jugement de Sóng-Kiāng*, par Kiā-Tsai-Chè.
88. Siaō choū lán 蕭淑蘭, *les Amours de Siaō-Chou-Lán*, par Kiā-Tehōng-Nán.
89. Liēn hoān kú 連環計, *la Mort de Tōng-Tohō*. Pièce historique, une des plus remarquables du recueil.
90. Lô-Lý-Lāng 羅李郎, *les Aventures de Lô-Lý-Lán*, par Tohāng-Koué-Pín.
91. Kán tsién loū 看錢奴, *l'Avare*, traduite par Stan. Julien, 1832.
92. Houán laò mò 還牢末, *le Dévouement de Lý-Kouy*, par Lý-Tché-Yuēn.
93. Lieoū Ÿ tohouán choū 柳殺傳書, *le Roi des Dragons*, par Chāng-Tohōng-Yèn.
94. Hò láng tān 貨郎旦, *la Chanteuse*.
95. Ouāng kiāng tīn 望江亭, *le Pavillon de plaisance*, par Kouān-Hán-Kín.
96. Jēn fōng tsè 任風子, *Jēn le Fanatique*, par Mā-Tohè-Yuēn.
97. Pý taō hoā 碧桃花, *la Fée*.
98. Tohāng sēn tohoū hay 張生羨海, *la Nymphé amoureuse*, par Lý-Háó-Hoā.

99. Sên kin kǒ 生金閣, *le Petit Pavillon d'or*, par Oû-Hán-Tohén.

100. Fông-Yü-Lán 馮玉蘭, *les Malheurs de Fông-Yü-Lán*. Traduit par Stan. Julien, 1832.

IV. DES ROMANS CHINOIS. 詭話.

Les Chinois ont une collection immense de romans, dans l'acception large de ce mot. Un certain nombre sont bien écrits; leur style appartient surtout au genre Pán ouèu pán sióũ. On les met entre les mains de la jeunesse pour lui donner le goût de la lecture, et lui apprendre à connaître le cœur humain. Ces livres sont remplis d'allusion aux anciens Rois, aux sages de l'antiquité, aux hommes illustres dans l'histoire. On y trouve de temps en temps de belles maximes de morale, des proverbes frappants, des scènes de mœurs qui attachent et qui émeuvent tout à la fois le lecteur. Le nombre de ces ouvrages est prodigieux, et chaque époque en voit surgir de nouveaux.

« Ce n'est pas pour les Chinois, dit M. Rémusat, une gloire médiocre que
 « d'avoir su, dans l'extrémité du monde où ils sont relégués, s'élever depuis
 « plusieurs siècles au roman de mœurs et au roman historique, tels qu'on les
 « conçoit aujourd'hui parmi nous. Les nations dans l'enfance ont besoin des
 « apologues, des récits merveilleux, des épopées; les vrais romans ne naissent
 « que dans la vieillesse des sociétés, quand l'établissement des croyances tourne
 « leur attention vers les choses de ce monde; et s'il en faut, comme on l'a dit,
 « aux peuples corrompus, c'est qu'eux seuls ont cette disposition qui porte à
 « réfléchir sur les scènes de la vie intérieure, sur le jeu des passions, sur l'a-
 « nalyse des sentiments, sur les débats produits par le choc des intérêts et le
 « mélange des professions. Les fictions suivent naturellement le cours des ha-
 « bitudes réelles, et le théâtre qu'elles occupent doit changer avec la manière
 « de vivre des hommes qui s'en nourrissent. La muse qui les inspire, origi-
 « naire des forêts et des lieux sauvages, s'est plu longtemps au milieu des
 « montagnes et sur les rives de l'Océan. Elle n'a pénétré qu'assez tard dans
 « l'enceinte des cités, et les Chinois sont, avec quelques nations de l'Europe
 « moderne, les seuls qui l'aient admise dans les salons pour y prendre part aux
 « entretiens familiers, aux réunions amicales, aux discussions domestiques et
 « à la diplomatie du ménage, à tous ces petits événements enfin dont se com-
 « pose la vie des hommes civilisés.

« Les romans chinois sont d'excellents mémoires à consulter; les auteurs
 « n'y semblent pas trop prévenus en faveur de leurs compatriotes, et l'arme
 « du ridicule y est employée avec beaucoup d'adresse... C'est dans la peinture
 « des détails qu'excellent les romanciers chinois. Ces détails, qui seraient peut-
 « être fatigants dans un roman français, quel prix n'ont-ils pas pour nous qui

« voulons connaître les Chinois? Il n'y a pas jusqu'à leurs soliloques qui ne
« puissent conduire à ce but.

« A la Chine, les lieux communs des romanciers, c'est la verdure des sau-
« les, la transparence des eaux, la teinte diversifiée des nuages, la neige des
« arbres fruitiers. L'incarnat des pivoines et l'or des chrysanthèmes est destiné
« à produire une agréable variété et amène parfois, il faut l'avouer, une élé-
« gante monotonie.

« Le héros d'un roman chinois est d'ordinaire un jeune lettré doué du meil-
« leur naturel, livré à l'étude et ne connaissant de distractions que celles que
« procurent les fleurs, le vin et la poésie. La promotion aux grades littéraires
« et le mariage sont les deux idées dominantes dans la vie civile des Chinois
« comme dans le domaine de l'imagination. Il n'y a pas chez eux de démarche
« réelle ou supposée qui ne tende à l'un de ces grands objets et plus souvent à
« tous les deux. Un Chinois au-dessus du commun est perpétuellement occupé
« ou de s'élever dans les concours ou de se marier pour avoir des enfants, ou
« d'établir ses fils aussitôt qu'ils ont vu le jour.

« Le mariage est en tous lieux la plus grave des affaires sérieuses; mais il
« n'y a pas de peuple chez qui l'on y songe d'aussi bonne heure et avec autant
« de suite que chez les Chinois. Chez eux aussi, l'union conjugale est bien con-
« sidérée comme l'origine et la base de tous les rapports sociaux, mais les
« Chinois s'en sont fait de tout particuliers pour désirer ne pas mourir sans
« postérité. Il est bien étrange que des hommes qui semblent s'embarrasser
« assez peu de la vie future et n'ont aucune idée précise de la rémunération
« future, s'inquiètent tant de ce qui adviendra quand ils ne seront plus. C'est
« bien là qu'on peut admirer l'influence des habitudes et l'empire des anciens
« usages, même après que l'idée morale, qui devait les animer, est obscurcie
« ou perdue de vue. Il n'y a peut-être pas un Chinois sur mille qui sache ou
« qui soit curieux d'apprendre si quelque chose lui survivra à la dissolution
« de son corps; et cependant, il n'en est pas un qui supportât sans horreur la
« pensée d'être privé des honneurs funèbres, de ceux surtout qui doivent, à
« certaines époques, être adressés à la tablette des Ancêtres où son nom est
« inscrit par son fils ou son petit-fils. La perspective d'un tel avantage tient
« lieu de tout à des Chinois, et ce préjugé, que nous avons peine à concevoir,
« est l'un des plus puissants mobiles de leur conduite. De là, leur aversion
« profonde pour le célibat et la commisération qu'ils portent à ceux qui meu-
« rent sans descendants mâles. — On n'entendrait ni les romans ni les drames
« chinois, si l'on n'était prévenu de cet usage. On ne comprendrait rien aux
« lamentations des personnages qui se voient condamnés à mourir sans posté-
« rité mâle, ni aux moyens, quelquefois un peu singuliers, auxquels on a re-
« cours pour éviter une calamité aussi affreuse. Un des plus naturels est de se

« marier de bonne heure; un autre est d'épouser plusieurs femmes, et cette « double ressource est rarement négligée par l'auteur quand il approche de son « dénoûment. »

L'autre objet qui fait le fond des romans est particulier à la classe des lettrés. On aspire aux grades littéraires dès l'enfance; c'est là le rêve d'un jeune Chinois intelligent et le sujet de l'ambition des parents. Il est bien vrai qu'à la Chine les grades littéraires ouvrent la carrière aux emplois publics, même les plus élevés. Le résultat des concours est proclamé avec pompe et devient le sujet de toutes les conversations. Il en est en Chine de la littérature et des ouvrages d'esprit comme chez nous des opinions politiques en un temps d'élection. L'idée des examens, des grades littéraires est tellement enracinée dans la tête des jeunes Chinois qu'un bon nombre de leurs romans nous montrent un père de famille, un magistrat promettant sa fille, sa nièce à marier, non pas au plus brave, au plus riche des compétiteurs, mais au plus lettré.

Le mariage et les examens, tels sont les deux thèmes favoris des romans de la Chine.

Quant aux romans d'une morale relâchée ou offensant les bonnes mœurs, ils sont sérieusement défendus en Chine. Un libraire n'oserait les mettre publiquement en vente. Il existe pourtant des satires, des pièces licencieuses, mais le génie de la langue est tel que tout cela peut s'écrire, sans que celui qui n'a pas la clef du livre y comprenne quelque chose. Tantôt il faut prendre seulement le son du caractère, tantôt il faut en retrancher certains traits ou bien les lire au rebours pour avoir le sens de l'auteur.

Un ouvrage de ce genre composé sous les *Ming*, par un auteur du nom de *Onâng-Ché-Tohén*, porte le titre de *Kin pin mey* 金瓶梅, en 100 livres. Malgré la censure dont il a été frappé, un Prince de la dynastie actuelle a traduit ce roman licencieux dans la langue des Mandchoux. Il faut un lexique pour le comprendre.

En Chine, on flétrit un roman mauvais par des qualifications curieuses et très-énergiques. Ainsi, le roman dont la lecture pourrait affaiblir l'horreur du meurtre recevra la note de *Taō* 刀, *couteau*. Un roman plein d'un merveilleux qui passe les bornes reçoit celle de *Siè* 斜, *faux, mensonger*. Le roman trop galant dans ses peintures, celle de *Yn* 淫, *luxurieux*. Ces épithètes et d'autres du même genre sont comme un *pilori* auquel on attache un ouvrage et dont il ne se relève plus. Ces ouvrages se trouvent par le fait même exclus des bibliothèques publiques.

Les romans chinois sont historiques, mythologiques, ou bien ce sont des romans de mœurs. Ces trois genres se rencontrent dans les *Ts'fy tsè* modernes, comme nous l'avons vu.

Le *Sy yeoù ky* 西遊記 est un roman mythologique qui est très-répandu

dans la Chine. Ce *Voyage dans les contrées de l'Inde* raconte les aventures d'un bonze qui se rend dans l'Inde pour rechercher les Livres sacrés. On l'attribue à 邱長春, qui vivait sous la dynastie des Yuên. Ce roman est rempli de faits merveilleux qui séduisent l'imagination des jeunes Chinois.

Un auteur inconnu a publié à l'instar de ce roman un petit traité en 40 chapitres dans le même genre avec le titre de : Heou sÿ yeou kÿ 後西遊記.

Blanche et Bleue, ou les deux Couleuvres-Fées, 白蛇精記, est un petit roman mêlé de merveilleux et de féeries. M. Julien en a donné une traduction française en 1834.

V. DES FABLES, CONTES ET NOUVELLES CHINOISES. 龍鱗 或 喻言.

La littérature chinoise abonde en petits livres de fables, de contes et de nouvelles charmantes. Le style en est excessivement varié. Il est simple, naïf, coulant et plein d'intérêt. Quelquefois c'est le Kouân hoá mitigé; souvent c'est le Siâo chò dans ce qu'il a de plus gracieux; les récits sont dus très-souvent à des pinceaux distingués; on ne doit pas s'étonner d'y trouver parfois un style qui sent le Ouên tohâng et même le Kou ouên. Les fables chinoises sont écrites dans un goût différent des nôtres. Elles ne sont pas autant *dialoguées*. Les Chinois aiment avec passion ces petits récits, surtout ceux qui sont pleins de merveilleux, d'apparitions d'esprits. Souvent, dans nos voyages à travers la Chine, nous les entendions, dans les hôtelleries, raconter ces histoires et se priver dans ce but d'une partie notable de leur sommeil. La lecture des petits livres, dont nous parlons ici, sera très-utile à un jeune sinologue. Ils sont faciles à lire. On n'y apprendra rien sous le rapport des connaissances humaines, mais on aura occasion d'y faire mille remarques utiles sur la langue chinoise et sur le style littéraire. La lecture de ces petits livres courants inspire du goût et des vues pour la langue chinoise.

On trouve un recueil de ces petits récits, de ces fables, contes et nouvelles dans une encyclopédie chinoise qui a pour titre : Yü lin 玉林. C'est là que M. Julien a puisé la matière de son ouvrage intitulé : *les Avadanas...*, publié en 1859, en 3 volumes, sans en indiquer la source.

Nous allons extraire quelques-unes des fables de ce même ouvrage encyclopédique, pour en donner une idée à ceux de nos lecteurs européens qui ne pourraient facilement se procurer l'ouvrage chinois. Ils remarqueront que ces récits sont ponctués, les uns après quatre caractères, les autres après cinq caractères. La lecture en devient plus facile. Nous ne donnons pas de mot à mot. Avec la traduction en regard et un lexique ordinaire, pour les signes moins communs, tous nos lecteurs les liront avec une grande facilité.

LA FEMME ET LE RENARD.

Il y avait autrefois une femme noble et riche qui avait des relations avec un homme. Ayant pris tout son or, son argent, ses vêtements et autres objets, elle suivit cet homme.

Ils partirent ensemble et arrivèrent au bord d'un fleuve dont l'eau était rapide. L'homme dit à la femme : Prenez toutes vos choses précieuses et venez; je les porterai de l'autre côté de la rive; cela fait, je viendrai vous chercher.

L'homme passa à l'autre rive, s'enfuit en toute hâte et ne revint pas. La femme resta seule de ce côté de la rivière, sanglotant amèrement de ce qu'il n'y avait personne pour la secourir.

Elle ne vit qu'un renard sauvage qui avait pris un épervier. Ce renard ayant vu un poisson dans l'eau lâcha son épervier pour saisir le poisson; mais il le manqua. Il perdit en outre l'épervier qui s'était hâté de fuir.

S'adressant au renard : Comment, dit la femme, êtes-vous aussi stupide pour vouloir vous emparer de ces deux animaux? A la fin, vous n'en avez pas même un.

Que j'aie été stupide, repartit le renard, je le veux bien; vous, par votre stupidité, ne l'emportez-vous pas encore sur moi?

昔有婦人。富有金銀。與男子交通。盡取金銀衣物相逐。俱去到一急水河邊。男子語言。汝持財物來。我度之。當還迎汝。男子度己。便走不還。婦人猶住水邊。憂苦無可人救。嗚見一野狐捕得一鷹。復見河魚捨鴈拾魚魚既不得復失本鴈婦語狐曰汝何大癡貪捕其兩不得其一狐言我癡尙可汝癡憐我。

LE SANGLIER ET LE LION.

Il y avait autrefois un sanglier qui portait le nom de *Gros-Ventre*. Un jour ce sanglier, conduisant une troupe de sangliers, entra dans les plaines d'une montagne profonde.

Dans le milieu de cette plaine de la montagne, il rencontre tout à coup un lion. Celui-ci voyant le sanglier l'interpella en lui parlant ainsi : Je suis le roi des quadrupèdes. Éloignez-vous de mon chemin.

Le sanglier répondit : Vous m'ordonnez de m'éloigner de votre chemin. C'est là un ordre intolérable. Si vous voulez que je combatte avec vous, je ne m'y refuse certainement pas. Attendez un moment que j'aie revêtu ma cuirasse.

Le lion répliqua : De quelle haute lignée êtes-vous? Quel est votre nom?

Quoi! vous osez me tenir ce langage! Vous voulez combattre avec moi! Quant à votre cuirasse, soit, allez la revêtir selon vos désirs.

Alors le sanglier alla au milieu d'un fossé rempli d'ordures, en enduisit tout son corps, et, revenant en face du lion, il lui dit : Je viens combattre avec vous.

Alors le lion, répondant au sanglier, dit : Je suis roi au milieu des quadrupèdes; d'ordinaire, je fais ma nourriture des daims, des cerfs et autres semblables animaux; s'il y en a qui soient chétifs, faibles, je les rejette sans les manger. A plus forte raison, je rejetterais votre corps si malpropre. Si je combattais avec vous, assurément je me salirais.

Dans ce moment, le lion récita au sanglier une stance et dit : Votre corps est naturellement peu propre, aujourd'hui vous l'avez encore entouré d'ordures infectes. Dans cet état, vous me demandez à vous battre avec moi. Si j'acceptais le défi, je deviendrais aussi sale et aussi repoussant que vous.

往昔有猪名曰大腹時被大腹引以羣猪入深山野於山
 野中忽逢獅子獅子見猪告而言曰我是獸王汝連避且止
 大腹報言令我避路事不可當要我獸鬪必不相達能如是
 須臾待我被甲時獅子言汝何上整是何名字敢能如篇塗獸
 索我相鬪所要被申今隋汝意時獅子報大腹言我是衆獸
 其身還獅子前與汝鬪是時獅子報弱者尙葉不食况汝
 中王常以麋鹿等獸而爲食噉或乍弱而時獅子爲大腹宜
 淨穢汗之身苦與汝鬪實梁汚我而時獅子爲大腹宜
 說偈言汝本不淨身今加臭穢如此而求鬪相我即墮
 於汝。

LE LION, LE TIGRE ET LE CHACAL.

Autrefois il y avait deux féroces quadrupèdes qui étaient très-amis. Le premier est le lion aux belles dents; le second, le tigre vorace. Faisant le guet jour et nuit, ils prenaient de nombreux cerfs.

Alors il y avait un chacal qui suivait ces deux féroces quadrupèdes et mangeait les restes de leur proie pour vivre. Il lui vint une pensée, et il dit : A présent je ne puis les suivre longtemps. Par quel expédient pourrais-je les brouiller ensemble et faire qu'ils n'aillent plus ensemble?

Aussitôt il alla dans la demeure du lion aux belles dents et lui dit : Le tigre vorace m'a tenu ce langage : Par ma naissance, je l'emporte sur vous; par ma race, je l'emporte sur vous; par la beauté de mes formes, je vous suis encore supérieur. Comment cela? chaque jour je trouve des aliments excellents. Le lion aux belles dents vient après moi, et se repaît des débris de ma proie.

Le lion aux belles dents l'interrogea : Comment avez-vous pu savoir cela?

Il dit : Vous deux quadrupèdes, vous vous réunissez dans un même lieu, je vous ai vus et voilà comment je le sais.

Aussitôt il alla trouver le tigre vorace et lui dit : Le lion aux belles dents m'a tenu ce langage : Moi maintenant, par ma race, par mon nom, par tout cela, je l'emporte aussi sur vous. Comment cela se fait-il? Je mange habituellement d'excellentes chairs; le tigre me suit, mange mes restes et entretient ainsi sa vie.

Le tigre vorace répondit : Comment pouvez-vous savoir ces choses? Il répondit : Vous vous réunissez dans un même endroit; je vous ai vus et voilà comment je le sais.

Quelque temps après, les deux quadrupèdes étaient réunis dans le même lieu; ils se regardaient l'un et l'autre avec des yeux irrités. Le lion se dit à lui-même : Je ne puis me dispenser de l'interroger avant de le frapper en abaissant ma patte sur lui.

Il se tourna vers le tigre et dit : Par la beauté de mon corps, le lieu de ma naissance et ma force, je l'emporte sur vous. Le lion ne m'est pas comparable. Le tigre a-t-il, oui ou non, tenu ce langage?

Il songea en lui-même et dit : Certainement c'est le chacal qui a voulu nous brouiller nous deux. Le tigre prononça son avis dans le même sens. Ce voyant, le lion saisit le chacal et le tua.

古昔兩惡獸爲佚一 名善牙獅子二名善搏虎畫夜伺搗
 衆鹿時有獸野干逐被二獸後食其殘肉自復
 生念我今不野干相逐所當以善何方便爾全令窩
 相隨勝汝力能牙勢久相所當以善何方便爾全令窩
 形色我後食獸其殘肉以自相見銜力命善搏何事
 逐汝等二種姓我其殘肉以自相見銜力命善搏何事
 我善搏虎食獸其子及是野干
 汝等善牙曰自野干
 視善耶自野干
 說偶耶自野干
 是耶自野干
 即打野干殺

L'ENFANT ET LA TORTUE.

Autrefois il y avait un petit garçon qui, en se promenant et s'amusant à terre, rencontra une grande tortue. Sa pensée fut de la tuer aussitôt; mais, ne sachant comment s'y prendre, il interrogea quelqu'un : Comment pourrais-je

la tuer? Quelqu'un lui dit : Prenez-la seulement et jetez-la dans l'eau, et alors vous pourrez la tuer. Dans ce moment, le petit garçon crut à ces paroles. Il s'empressa de la jeter dans l'eau; mais la tortue, se trouvant dans l'eau, prit bien vite la fuite.

昔有一小兒陵地汝戲得一大龜意欲殺之不知方便而問人言云何得殺有人語言爾但擲置水中即時可殺而時小兒信其語故即擲水中龜得水已即便走去

Il existe un autre recueil intitulé : *Kin koué k'youân* 今古奇觀, *Recueil d'Histoires merveilleuses et de Nouvelles anciennes et modernes*, qui renferme 40 nouvelles. La plupart ont été traduites dans une langue européenne, soit par les anciens missionnaires, soit par les savants étrangers. Les contes chinois publiés par M. Abel Rémusat sont presque tous tirés de ce recueil, ainsi que la nouvelle traduite par M. Rob. Thoms et publiée à Canton sous le titre de : *Wang Kiao, or the lasting resentment of miss. Kiao louan wang*, in-4°. Sir J. F. Davis a publié un volume sous le titre de : *Chinese novels translated from the originals to which are added proverbs and moral maxims, etc.* London, 1822.

On y trouve :

1° La pièce intitulée : *les trois Étages consacrés. The three dedicated Rooms, 三與樓.*

2° *L'Ombre dans l'eau. The shadow in the water.*

3° *Les deux Jumelles, The twin Sisters.*

4° *La Peinture mystérieuse. Hin lö toü.* Par St. Julien, à la suite de l'*Orphelin de la Chine.*

5° *Les deux Frères de sexe différent.* (Dans le même ouvrage.)

6° *L'Histoire de Fân-Hÿ-Toheoü,* traduite en anglais par Sir Stephen Weston. London, 1814.

7° *L'Héroïsme de la piété filiale,* par Rémusat (1).

8° *La Matrone du pays de Sóng,* par le P. d'Entrecolles.

9° *Les tendres Époux,* par le même.

10° *Le poète Ly-Taÿ-Pë,* par Théod. Pavie (2).

11° *Le Luth brisé,* par Théod. Pavie.

12° *Le Bonze sauvé des eaux,* par Théod. Pavie.

13° *Les Pivoines,* par Théod. Pavie.

14° *Le Lion de pierre,* par Théod. Pavie.

15° *Le Roi des dragons,* par Théod. Pavie.

16° *Le Renard-Fée,* par Théod. Pavie.

(1) *Contes chinois.*

(2) *Choix de Contes et Nouvelles.* Th. Pavie, Paris, 1839.

Les fables de la Fontaine traduites en chinois seraient plus intéressantes que celles de l'encyclopédie Yü lln. que nous avons citées plus haut.

Les fables d'Ésope ont été mises en chinois par un lettré indigène et imprimées à Canton, en 1840, sous ce titre : 伊索善喻言. Ce recueil, devenu rare, est bon à lire (1). Il en existe, à notre connaissance, deux éditions : l'une donne le texte simple; l'autre donne, en outre, la traduction faite par Rob. Thoms.

VI. DE L'ESTIME DES CHINOIS POUR LES BELLES-LETTRES
ET DES HONNEURS RENDUS AUX SAVANTS.

L'une des particularités les plus remarquables du caractère des Chinois est leur amour pour les belles-lettres. Un père de famille ne rêvera que la gloire d'un diplôme pour l'un de ses fils; le fils n'aspirera qu'à l'honneur de porter un jour sur sa coiffure le bouton d'or des lettrés. Chaque famille tient à grand honneur d'avoir l'un de ses membres dans la corporation des lettrés. C'est qu'en effet, en Chine, on honore le talent, la capacité intellectuelle de ceux qui ont obtenu un grade littéraire. Dans les assemblées publiques, le lettré aura le pas sur les vieillards, qui, pourtant, sont si honorés à la Chine. Au prétoire, dans une affaire contentieuse, le mandarin a des égards particuliers pour l'homme au globe. Les honneurs rendus à un lettré rejaillissent même sur toute la parenté, qui en est fière. En parlant d'un lettré, la population ne le désigne jamais que par son grade littéraire : Ouâng le bachelier, Siû le licencié, T'ông le docteur. Chez nous, l'ascendant moral d'un savant sur le peuple est presque nul. Nos mœurs sont telles qu'un membre de l'Académie, de l'Institut de France, n'attire pas la moindre attention de la part de la classe populaire des campagnes ou même des villes. C'est tout le contraire en Chine, tant est grande la considération que l'on a pour les savants.

La corporation des lettrés est en possession d'une influence morale des plus considérables sur l'esprit des populations chinoises. Cette influence est comme le thermomètre de l'esprit public dans ce vaste pays. Chez nous, l'État ne compte guère qu'avec les hommes politiques qui ont acquis une célébrité ou qui dirigent, par la presse, l'opinion publique. En Chine, le Gouvernement,

(1) Un de nos diplomates, M. le comte Kleczkowski, chargé d'affaires à la Légation française à Pékin, s'était adonné à l'étude de la langue chinoise. Ayant appris par cœur les fables d'Ésope traduites en chinois, il eut maintes fois occasion d'en citer des passages aux dignitaires de l'Empire chinois et même au Prince régent. Tous s'en montraient charmés. M. le comte Kleczkowski est aujourd'hui interprète au ministère des Affaires étrangères pour la langue chinoise et professeur de la même langue à l'École spéciale des langues orientales de Paris. Les services importants qu'il a rendus au catholicisme en Chine nous font un devoir de consigner ici l'hommage de notre reconnaissance.

les fonctionnaires publics, comptent avec la classe des lettrés, dont l'influence peut remuer ou calmer les masses populaires. Ces honneurs rendus aux lettres, dans la personne des savants, sont peut-être le plus puissant mobile d'émulation en faveur de l'instruction.

L'histoire chinoise nous montre le gouvernement du pays constamment occupé, dès les temps les plus anciens, des établissements publics d'enseignement et favorable à la diffusion de la lumière par la science. Après chaque révolution du gouvernement politique, l'élan pour l'étude diminue; les établissements sont en souffrance. Les Empereurs mettent leur gloire, dès que la paix est rétablie, à restaurer les maisons d'enseignement, à fonder une institution favorable aux lettres, à revoir les règlements qui régissent l'enseignement public et à les modifier selon les circonstances. L'histoire de l'enseignement public en Chine est un travail qui manque encore.

Un savant estimable, M. Ed. Biot, a donné, en 1 volume, une *Esquisse sur l'Enseignement* (1).

Il existe en Chine, de temps immémorial, une belle institution que nous devons faire connaître. Dans chaque province de l'Empire, il y a les champs des Écoles (Hiō tiēn 學田) dont le revenu est affecté à un double emploi : à l'entretien des Écoles pauvres de la province et à celui des lettrés *sans patrimoine*. Un homme du peuple, doué de grands talents naturels, est parvenu aux grades littéraires. Mais il est sans fortune. La gloire des lettres subirait, aux yeux des Chinois, un échec, si on laissait ce lettré, ce savant, cet homme décoré du bouton d'or dans un état voisin de l'indigence. Il reçoit donc chaque mois tant de mesures de riz et une somme d'argent.

Depuis des siècles, les Chinois ont un Panthéon littéraire; chez nous, cette idée est à peine éclosée, puisqu'aucune œuvre de ce genre n'a pu être encore créée. Les grands philosophes, les guerriers célèbres, les écrivains illustres, les bienfaiteurs de l'humanité, que la voix publique acclame, sont inscrits dans le temple des lettres sur la tablette des grands hommes. Un décret impérial y fait placer leur image, et ces savants y reçoivent, à certaines époques, des honneurs civils de la part de la corporation des lettrés. Le plus grand honneur auquel un lettré puisse aspirer, et qui est le *nec plus ultra* de son ambition, est celui d'être admis un jour dans ce Panthéon littéraire.

(1) *Histoire de l'Instruction publique en Chine*, Ed. Biot, Paris, 1857. M. Biot n'a pas connu le bel ouvrage chinois qui porte le titre de 欽定學政全書, recueil complet de tout ce qui concerne les règlements et l'administration des Études et de l'Enseignement à tous les degrés, en 24 volumes, édition impériale de la dix-septième année de Kiá-K'ín (1812). On ne peut se faire une idée, même approximative, de l'instruction publique en Chine sans avoir lu cet important ouvrage.

Il y a plus. L'homme célèbre qui a reçu les honneurs du Panthéon fait rejaillir sa gloire sur ses ancêtres jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Le décret impérial donne des titres de noblesse à tous ces ancêtres, qui ne sont plus de ce monde, comme s'ils étaient vivants. Ces honneurs posthumes, rendus aux ancêtres d'un lettré, flattent singulièrement et à juste titre l'amour-propre chinois.

La carrière des lettres en Chine mène infailliblement aux dignités et aux charges publiques. Il est rare de voir un Chinois illettré parvenir, bien que doué d'une grande capacité naturelle, aux fonctions publiques. La carrière militaire seule en offre de temps à autre quelques exemples. Les charges publiques sont accessibles à tous les Chinois qui sont en possession des grades littéraires, sans aucune distinction de fortune ou de noblesse.

Avec une civilisation que nous proclamons très-avancée, nous avons peur, en Europe, de la liberté d'enseignement. L'État n'ose l'accorder; il se la laisse arracher par lambeaux. Le goût des lettres et de l'instruction est si peu avancé chez nous qu'il faut des lois pour la rendre obligatoire, et la gratuité des Écoles comme encouragement. Rien de cela n'existe en Chine. C'est la liberté la plus complète. L'État ne s'est réservé que la *collation des grades littéraires*.

Cette ancienne et profonde considération des Chinois pour les belles-lettres ne pouvait manquer de se porter également sur ceux qui sont destinés aux fonctions de l'enseignement public. En effet, tous les professeurs chinois, les maîtres d'École, reçoivent comme une portion de l'autorité paternelle sur tous les jeunes Chinois, leurs élèves. Ceux-ci leur rendent des devoirs particuliers de respect, non-seulement durant les années de l'écolage, mais tout le reste de la vie. C'est ainsi qu'en Chine, mais en Chine seulement, on a le spectacle d'un premier ministre d'État, d'un vice-roi de province, d'un généralissime des troupes, se tenant debout en présence d'un simple magistrat de village qui a été leur maître, leur précepteur, à l'époque de leur enfance. Chose également remarquable! Ce précepteur, ce *magister ludi*, en présence de ces hauts personnages qui ont été sous sa férule est, pour ainsi dire, tout-puissant. Il osera seul blâmer l'administration de ces fonctionnaires, si elle prête le flanc à la censure, les avertir des défauts que la voix publique leur reproche et solliciter la réforme des abus. Sa voix est respectueusement écoutée. La langue chinoise a une expression spéciale pour désigner le traitement que l'on accorde aux professeurs. Les expressions, en vigueur chez nous, de *traitement*, *salaire*, *honorer* même, seraient réputées *vénales*, *injurieuses* pour les lettres et pour la personne de celui qui les enseigne.

Les Empereurs de la Chine sont attentifs à saisir les occasions de témoigner aux lettres l'intérêt qu'elles leur inspirent. Ils ne dédaignent pas de composer et d'écrire au pinceau de vermillon des préfaces pour les grandes collections

scientifiques que l'Académie des Hân In publie d'après leurs ordres. L'élégance de ces préfaces est une preuve de la culture littéraire de ces monarques de la Chine.

Nulle part on ne trouve, comme en Chine, sur toutes les branches des sciences, des arts et sur les belles-lettres, des travaux aussi vastes et aussi riches en documents de tous genres. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la gigantesque encyclopédie qui porte le titre de 永樂大典, et ne compte pas moins de 22,877 volumes. L'Empereur Kiôn-Lông a voulu surpasser tout ce qui existait de son temps. Il a tracé le plan de la plus étonnante encyclopédie dont les annales des sciences ou des lettres aient jamais fait mention. Sa collection comptera, au moins, 160,000 volumes. Près de 100,000 ont déjà vu le jour, et le travail se poursuit sans interruption. De tels monuments littéraires ne sont-ils pas une gloire incomparable pour un pays et pour les souverains qui les commandent, qui en font les frais? Ne sont-ils pas une preuve sans réplique du progrès des lettres dans un Empire? Aussi M. Rémusat avait-il raison de dire, en parlant de la Chine : Il n'y a pas de nation, même en Europe, chez laquelle on trouve autant de livres, ni aussi bien faits, aussi commodes à consulter et surtout à si bas prix qu'en Chine.

Les Chinois ont, entre autres, une foule de petites encyclopédies populaires, très-bien faites, qui propagent les connaissances et la diffusion des lumières de l'instruction publique. Telle est, par exemple, celle qui porte le titre de : 萬寶全書 (Littéralement : *le Livre complet des 10,000 choses précieuses*), et une autre également très-répondue dont le titre est Yeou hiô (*Études pour les jeunes gens*). Il serait grandement à désirer qu'on fit en Europe des travaux semblables.

Cet amour des lettres, la diffusion de l'instruction publique en Chine, contribue pour une large part à donner à l'ensemble de cette grande Monarchie un air de politesse, qui se répand sur tout ce qu'on fait et sur tout ce qu'on dit. Plus une nation est adonnée aux lettres, moins ses instincts militaires se développent. C'est ainsi que ce peuple de 400,000 millions d'hommes n'a point d'armée permanente. N'est-ce pas là le vrai progrès dont l'Europe éclairée s'éloigne de plus en plus?

La supériorité des Écoles chinoises sur les nôtres, de même que leur méthode d'enseignement, est incontestable relativement à tout ce que nous avons. Chez nous, les établissements publics où les enfants passent les douze ou quinze plus belles années de leur vie étouffent les sentiments de la famille et les nobles instincts du cœur, qui ne se développent qu'au foyer paternel. Hommes d'expérience et de pratique avant tout, les Chinois n'ont heureusement pas les *internats* de l'enseignement public. La jeunesse chez nous subit, en général, le joug de ces établissements comme celui d'une espèce d'*esclavage*, qu'il faut

nécessairement supporter, mais dont elle aspire à être bientôt délivrée. Le professorat, si noble et si honoré en Chine, n'est à ses yeux qu'un métier vulgaire. La division des élèves en catégories ou en classes est également inconnue en Chine. Chaque école ou collège ne compte jamais qu'un nombre très-restreint d'élèves. Le professeur suit chaque élève en particulier, selon la mesure de ses facultés. Cet élève marche donc sans relâche. Chez nous, l'élève capable est forcé d'attendre le retardataire; celui-ci est abandonné à lui-même et se traîne péniblement pendant huit ou dix ans sur les bancs de l'école. Le professeur ne suit en particulier aucun élève. Cette méthode est radicalement défectueuse. En Chine, l'honoraire accordé au professeur, par chaque élève, n'est pas uniforme comme chez nous; il est fixé d'après la capacité de chaque élève, surtout quand il s'agit des plus avancés. La raison en est évidente.

CHAPITRE IX.

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN PARTICULIER.

PREMIÈRE SECTION.

- I. Supériorité de la littérature chinoise sur la littérature des langues alphabétiques. — Causes de cette supériorité. — L'alphabet latin et les traits radicaux de la langue chinoise. — Comparaison entre eux. — Supériorité de la méthode chinoise.
- II. Les langues à flexions et la langue chinoise monosyllabique et invariable. Difficultés énormes des premières. Simplicité, facilité, richesse, abondance et grâces de la langue chinoise.

DEUXIÈME SECTION.

DES PRINCIPALES FIGURES DE RHÉTORIQUE.

- I. De la comparaison. Dix genres de comparaison : 1° comparaisons tirées des personnages de l'antiquité; 2° comparaisons tirées des titres de la dignité; 3° comparaisons tirées des surnoms honorifiques donnés aux grands hommes; 4° comparaisons tirées des insignes de la dignité; 5° comparaisons tirées des fleurs; 6° comparaisons tirées des objets; 7° comparaisons marquées par quatre particules chinoises; 8° comparaisons faites par la règle de position; 9° comparaisons par allégories ou paraboles; 10° comparaisons dites en chinois *Yü yên*.
- II. De la répétition. — Des cinq manières chinoises de faire cette figure.
- III. De la gradation.
- IV. De l'antithèse ou du parallélisme chinois.
- V. De la métaphore chinoise : 1° des noms particuliers donnés à divers objets par métaphores; 2° métaphores descriptives; 3° métaphores où le contenant est pris pour le contenu; recueil d'expressions métaphoriques.
- VI. De la description. — Exemples de descriptions de sites, de lieux, de personnages divers.
- VII. De l'harmonie imitative ou des onomatopées. — Exemples tirés du *Ché kîn* ou du *Livre des Vers*.

PREMIÈRE SECTION.

I. SUPÉRIORITÉ DE LA LITTÉRATURE CHINOISE SUR LES LITTÉRATURES DES LANGUES ALPHABÉTIQUES. — CAUSES DE CETTE SUPÉRIORITÉ. — L'ALPHABET LATIN ET LES TRAITS RADICAUX DE L'ÉCRITURE CHINOISE. — COMPARAISON ENTRE EUX. — SUPÉRIORITÉ DE LA MÉTHODE CHINOISE.

Dans le chapitre précédent, nous avons indiqué, à grands traits, les *sources générales* de la littérature chinoise. Pour un lettré chinois, cet index sommaire des sources de la littérature serait bien restreint; mais pour un jeune sinologue européen, il sera suffisamment étendu. La littérature chinoise est une *mine inépuisable*. Pour traiter un peu convenablement les matières qui font le sujet de notre présent chapitre, nous estimons qu'il ne faudrait pas moins de douze volumes très-compactes. Nous n'avons ici qu'un espace bien resserré de quelques pages pour traiter la question de la littérature chinoise en particulier. Un lecteur attentif entreverra, à travers ce que nous dirons, de vastes horizons que nous ne pouvons aborder, dans cet ouvrage élémentaire, dont l'étendue paraît déjà considérable.

Il fut un temps où celui qui avait des connaissances sinologiques à peu près comme celles du P. Kircher, du P. Bayer et, plus récemment, comme celles de Fourmont, passait pour un *petit prodige*. On était en admiration devant le courage du savant qui avait osé se lancer dans l'étude d'une langue aussi *bizarre* et aussi *ardue* que celle des habitants du Céleste-Empire. La langue chinoise, par suite d'un préjugé que tout le monde subissait, sans essayer même de s'en rendre compte, passait pour *inabordable*. Si quelques sinologues éminents de notre époque, tels que M. Abel Rémusat, ont vivement combattu ce préjugé et cherché à démontrer que la langue chinoise n'était pas plus difficile que toute autre langue, nous devons avouer que d'autres sinologues, tels que M. Stanislas Julien, dans le but d'élever davantage leur mérite personnel, ont laissé, sans le combattre, ce préjugé s'étendre et se développer aussi bien dans la classe savante de la société que dans la classe vulgaire. Aussi les préjugés contre la langue chinoise sont aussi vivaces et aussi enracinés de nos jours qu'ils l'étaient il y a un siècle. Des hommes de lettres, versés dans la connaissance du sanscrit, de l'hébreu, de l'arabe, du persan, de l'égyptien et d'autres langues anciennes, nous ont fait, à nous-même, l'aveu qu'ils n'osaient aborder l'étude de la langue chinoise. Cet aveu montre toute la force d'un préjugé profondément enraciné.

On oppose sans cesse aux Chinois la *simplicité* de l'alphabet, qui ne compte

que 24 lettres. Au moyen de ces 24 lettres, on a formé toutes les langues modernes et l'on a su exprimer toutes les idées que l'homme peut avoir besoin de formuler. On n'a pas assez d'éloges pour le mécanisme admirable des langues à flexions. Si le génie et la civilisation européenne l'emportent sur le génie et la civilisation des autres peuples, on en fait hommage à la *simplicité*, à la *facilité*, à la *clarté des langues alphabétiques*, formées au moyen de 24 lettres.

Voici un fait qui causera de l'étonnement à bien des lecteurs et qui est, pourtant, de la plus rigoureuse exactitude. Sans rien diminuer de la beauté d'un alphabet, qui ne comprend que 24 signes, de la combinaison desquels on obtient tous les mots nécessaires à rendre la pensée, nous croyons n'être nullement téméraire, encore moins paradoxal, en affirmant que la *simplicité* de cette méthode est dépassée de plus de moitié par la méthode des Chinois. A eux revient l'honneur de la *simplicité* du procédé de rendre la pensée non plus par un genre quelconque d'écriture, mais par un admirable procédé idéographique.

En effet, avec 10 ou 12 traits linéaires, au plus, les Chinois ont eu l'art merveilleux de former des caractères simples d'abord, qui sont l'*image*, la *figure*, la *représentation de l'idée, de la pensée, de la chose*.

En combinant entre eux ces caractères simples, non pas d'une façon arbitraire, mais d'après six règles générales, ils ont formé l'un des plus admirables systèmes d'écriture qui existent au monde, et cela avec des éléments moins nombreux que ceux de notre alphabet. Sous le rapport de la *simplicité du procédé*, il est incontestable que l'avantage demeure acquis aux Chinois. Nous avons 24 lettres ou 24 signes; les Chinois en ont à peine 12.

Quant aux résultats obtenus par les Chinois avec leur *dix* ou *douze signes radicaux*, ils sont infiniment supérieurs à ceux que nous avons obtenus par les lettres de notre alphabet. En effet, nous en appelons à l'impartialité de tout lecteur réfléchi. Les lettres de l'alphabet sont en elles-mêmes, quant à leur forme, bien plus compliquées que les 10 ou 12 traits linéaires de l'écriture chinoise.

LES VOICI EN REGARD.

TRAITS RADICAUX DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

1° Trait horizontal : 橫 Hông.



2° Trait vertical : 直 Tchë.



LETRES DE L'ALPHABET

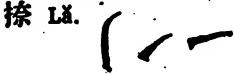
a		a	A
b		b	B
c		c	C
d		d	D
e		e	E

TRAITS RADICAUX DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

3° Trait oblique de droite à gauche :



4° Trait oblique de gauche à droite :



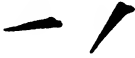
° Trait en forme de larmes : 點 Tièn.



6° Trait courbé : 彎 Ouân.



7° Trait aigu : 提 Tý.



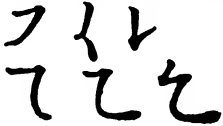
8° Trait en spirale : 克 Yuèn.



9° Trait-crochet : 鈞 Koön.



10° Trait retourné : 轉 Tchouân.



LETTRES DE L'ALPHABET.

f	F	f	F
g	G	g	G
h	H	h	H
i	I	i	I
j	J	j	J
k	K	k	K
l	L	l	L
n	N	n	N
m	M	m	M
o	O	o	O
p	P	p	P
q	Q	q	Q
r	R	r	R
s	S	s	S
t	T	t	T
u	U	u	U
v	V	v	V
x	X	x	X
y	Y	y	Y
z	Z	z	Z

N'est-il pas évident que la simplicité des traits linéaires chinois est de beaucoup supérieure à celle des lettres de notre alphabet, qui ont bien leur complication? N'est-il pas évident encore que si on laissait à quelqu'un le choix entre ces deux alphabets, l'un de l'écriture chinoise, l'autre de nos langues européennes, il n'y aurait pas même une seconde d'hésitation pour se prononcer en faveur du système chinois?

Ces traits linéaires et radicaux de l'écriture chinoise ont chacun un nom propre qui indique l'usage, le but, la fin du trait linéaire. Il serait impossible d'en faire autant pour chacune des lettres de notre alphabet. Ces traits linéaires de l'écriture chinoise ne sont pas le résultat d'une invention capricieuse et de pure imagination. Ils sont le fruit d'une merveilleuse imitation des objets

visibles de la nature. Nous allons en avoir la preuve. Nos lettres de l'alphabet sont le fruit d'un génie supérieur assurément, mais qui n'a pas pris, lui, pour modèle la nature. La forme de chacune de ses lettres est le fruit de son propre génie. Chaque lettre alphabétique a un *son vocal*; ce son vocal varie même chez tous les peuples qui font usage de l'alphabet. La forme linéaire elle-même des lettres de l'alphabet ne varie pas moins parmi les nations qui en font usage. Ce son vocal ou phonétique des lettres de l'alphabet dit-il quelque chose à l'esprit? Réveille-t-il une pensée, une idée? Aucunement. C'est un son de pure convention qui ne repose point sur la nature des choses, puisqu'il varie d'une façon aussi sensible chez tous les peuples qui ont l'alphabet.

En réunissant deux lettres, trois lettres de notre alphabet, on obtient des syllabes, comme : *ba, be, bi, bo, bu*. Ces syllabes ne sont qu'un pur son qui ne réveille encore aucune idée, aucun souvenir et qui n'exprime rien de ce qui se passe dans la pensée. Ce son syllabique est un acheminement, un pas de fait vers un mot qui recevra, avec le son propre, son *acception* particulière, l'un et l'autre conventionnels. Le son et l'acception de ces syllabes sont tellement conventionnels qu'ils varient chez une foule de peuples.

Les Chinois, au contraire, n'ont qu'à réunir deux traits linéaires de leur écriture; ils obtiennent, non pas une syllabe qui n'a qu'un pur son vocal, mais ils obtiennent un signe qui a un sens, et ce sens, indépendant du son vocal, sera lu et compris par un Français comme par un Russe, par un Océanien comme par un savant de Paris, dès que l'un et l'autre connaissent le signe chinois. La syllabe européenne, formée des lettres de notre alphabet, si elle a un sens, aurait besoin d'être étudiée individuellement chez chacun des peuples qui font usage de l'alphabet.

Donnons quelques exemples chinois.

Voici un signe radical, élémentaire de l'écriture chinoise :

一. Ce trait, qui a la forme d'une ligne droite, se prononce *Ÿ* et signifie *un, unus*. C'est le signe de l'*unité*. On le combine avec lui-même et l'on obtient le signe suivant :

二. qui veut dire *deux, duo*, et se prononce *Eül*. En ajoutant un trait linéaire aux deux autres, on obtient le signe :

三. qui veut dire *trois, tres*, et se prononce *Sän*. Si aux trois traits précédents, j'ajoute un autre trait radical perpendiculaire, on aura le signe :

王. *Ouâng, roi, rex*. En ajoutant à ce signe, un autre trait radical, le trait *、*, on obtiendra :

主. *Tohoù, maître, Seigneur, Dominus*. Si, au lieu de placer ce trait radical au-dessus du signe, je le place au bas, le caractère se trouvera être celui-ci :

玉. qui veut dire *pierré précieuse, marguerite*, et se prononce *Yü*. En ajoutant un trait à ce même signe, on obtiendra celui-ci :

五. Oû, *cinq, quinqus*. Puis, en le fermant, on obtient :
 田. Tiên, *un champ, ager*. En élevant le trait du milieu :
 函. Yeou, *l'origine, la source*. En le prolongeant en bas :
 甲. Chên, *profond, profundus, etc.*

Autre exemple :

Le caractère Jên 人 veut dire *l'homme, homo*. Ajoutez le trait horizontal 一, que nous avons vu plus haut, à ce signe, vous aurez celui-ci : Tá 大, *grand, élevé, magnus, altus*. Ajoutez au signe *homme* deux fois ce même trait horizontal, vous aurez les deux signes suivants : 夫, *époux, maritus*, et Tiên 天, *ciel, cœlum*. Que le trait supérieur de ce dernier caractère soit un peu incliné, au lieu d'être droit, on aura Yaô 夭, *mourir jeune*. Un point placé au-dessous de Tá 大, donne 太, *excessif, très-élevé, un superlatif*.

Cette écriture est la forme moderne qui n'a déjà plus les formes symboliques de la primitive écriture chinoise. Chaque syllabe chinoise, s'il est permis de parler ainsi, par comparaison avec nos langues d'Europe, outre le son vocal, a une *acception, un sens défini*. Si un système d'écriture pouvait devenir universel, l'écriture chinoise aurait une foule de raisons très-fortes qui militeraient en sa faveur.

Chez nous, les mots expriment par convention les idées, mais ne les *figurent pas*, ne les *peignent pas* à l'œil; leur son et leur acception ont été déterminés par une tacite convention. Prenons pour exemples ces quatre ou cinq mots si vagues de la langue française, avec leur traduction latine et anglaise :

Bœuf, *bos, beef*.
 Taureau, *taurus, bull*.
 Veau, *vitulus, calf*.
 Génisse, *juvencæ, heifer*.
 Vache, *vacca, cow*.

Chacun de ces mots, quant à sa composition, ne se ressemble pas. On ne soupçonnerait même pas, en les lisant, qu'il s'agit de différents animaux de la même espèce; on dirait autant d'êtres aussi différents entre eux que la manière de les écrire.

En chinois, le caractère indiquera non-seulement les mêmes animaux, quant à l'espèce, mais il désignera, en outre, les nuances de l'âge, de la couleur, de la figure, de la destination, des défauts, des qualités, de la fécondité, etc., de chacun d'eux. Tel caractère me dit que cette vache est mère pour la première fois; cet autre, qu'elle l'est pour la deuxième, la troisième fois; celui-ci me dit qu'elle est stérile; celui-là, qu'elle va mettre bas. La nuance entre chacun de ces signes est légère, mais suffisante et facile à retenir.

Nous mettons sous les yeux du lecteur les caractères suivants dans l'ordre d'idées dont nous parlons.

Ainsi le bœuf se représente, en écriture moderne, par ce signe : **Nieou 牛**. C'est un abrégé de l'antique forme idéographique qui donnait la figure de l'animal.

牯	Tou,	désigne un taureau.
牡	Mod,	— une vache.
牯	Sin,	— un bœuf dont le pas est lent.
牯	Sy,	— un bœuf de 4 ans.
牯	Kiaf,	— un bœuf de 3 ans.
牯	Kiaf,	— un bœuf châtré.
牯	Yö,	— un bœuf blanc.
牯	Yü,	— un bœuf noir.
牯	Tchong,	— une vache pleine.
牧	Moü,	— pasteur, berger.

Il en sera de même pour le chacal et tout ce qui peut se dire de cet animal. Dans l'exemple ci-dessus, on voit le caractère générique **牛**, *bœuf*, répété dans chacune des significations énumérées. C'est comme la racine, comme le point de départ. La deuxième partie du caractère indique le son du caractère et les nuances ou les qualités spécifiées. Cette phonétique vient souvent, dans des cas analogues, avec des sons identiques ou à peu près, ce qui simplifie singulièrement le système de l'écriture chinoise.

Ainsi encore :

Mà 馬 veut dire *cheval*, caractère abrégé de l'antique forme.

Pà 駟 veut dire *cheval de 8 ans*. La deuxième partie de ce signe est le caractère **八**, *octo, huit*.

Chân 馴, *cheval doux*.

Sé 駟, *quadrigé*.

Yü 魚, est le signe générique de *poisson*.

Jén 人 veut dire *une sirène* ou *un poisson ressemblant à l'homme*. La deuxième partie de ce signe est le caractère **人**, *homo*.

Kiaf 鮓, *solea, une sole*.

Cette peinture de la chose, de l'idée se fait au moyen de l'ingénieuse combinaison de 10 ou 12 traits, pas davantage.

Le palais de l'Empereur de la Chine est immense. Chaque porte, chaque cour, chaque pièce a son signe particulier qui en fait ressortir la destination, l'usage, la grandeur, etc., sans aucune confusion, au moyen de quelques signes variés, uniquement destinés à désigner ces objets-là. Notre ouvrage consacré au *Symbolisme des caractères chinois* fera mieux ressortir l'idée que nous exposons ici sommairement.

La combinaison des 10 ou 12 traits linéaires de l'écriture chinoise n'est pas plus compliquée que celle des 24 lettres de l'alphabet. Cette dernière combi-

naison nous paraît fort simple, à nous; celle des traits linéaires de l'écriture chinoise ne semble pas plus compliquée aux Chinois.

II. LES LANGUES A FLEXIONS ET LA LANGUE CHINOISE MONOSYLLABIQUE ET INVARIABLE, DIFFICULTÉS ÉNORMES DES PREMIÈRES. SIMPLICITÉ, FACILITÉ, RICHESSE, ABONDANCE ET GRACES DE LA LANGUE CHINOISE.

Les flexions de nos langues savantes sont un juste sujet d'admiration pour les philologues modernes. Ce système assurément est des plus ingénieux, puisqu'avec ces légères désinences des mots, on a su trouver le moyen d'exprimer le genre et le nombre de chaque objet, les temps, les modes, les voix et les personnes dans les verbes; bien plus, on a su déterminer encore les rapports des mots entre eux. Tout cela est admirable sans contredit. Pourtant nul philologue ne saurait nous dire les règles qui ont présidé à la classification des mots sous telle catégorie de désinences plutôt que sous telle autre, non plus que les règles qui ont fait choisir ces désinences plutôt que d'autres.

Mais pense-t-on que ce système soit, au fond, d'une grande simplicité? Pour parler le langage du philosophe Mencius, nous dirons : *Soit ici un homme d'Orient qui veut apprendre la langue latine.* L'étude de l'alphabet et de l'épellation de nos mots lui semblera d'abord bien aride. Ces lettres isolées ne diront encore rien à ses yeux ni à sa pensée. Leur agrégation en syllabes ne produira pas un autre effet. Tous les mots de cette langue ont un *genre*. Il sera indispensable de retenir de mémoire le genre de chacun des mots. Quel travail de mémoire! Nous ne savons pas quel est au juste le nombre des mots de la langue latine, mais nous savons que la langue française ne compte pas moins de 120 à 130,000 mots! Encore s'il y avait des règles générales pour fixer, pour diriger la mémoire! Mais non. Le genre de chaque mot a été déterminé par le *caprice*, par le *hasard*, par l'*usage*. *Sic volvere patres*. Tous les mots substantifs ont été ramenés à certaines catégories pour les flexions ou les désinences. Il en est de même pour la classe des *verbes*. Sur quelles bases a-t-on fixé la catégorie à laquelle appartiendrait chaque nom substantif ou chaque verbe? Aucun philologue n'a su encore nous l'apprendre. Pourquoi cette distinction des verbes en *actifs*, en *neutres*, en *déponents*, etc.? Sur quoi est fondée la règle qui fait régir aux verbes, les uns l'accusatif, les autres l'ablatif; à ceux-ci, tel cas simple; à ceux-là, tel autre cas avec telle ou telle préposition? Nous trouvons encore ici la même obscurité. L'usage, le *sic volvere patres*, sont toute la réponse. La difficulté n'en est pas moins fort grande pour celui qui étudie ces langues. Les terminaisons des verbes français sont remarquables par leur *bizarrierie*, leur *anomalie* et, partant, par leurs difficultés immenses pour un étranger.

Les mots, au contraire, de la langue chinoise sont simples, monosyllabiques

et, par là même, faciles à prononcer. Constamment *invariables*, le sinologue n'a pas à s'occuper du *genre* des mots. La langue chinoise n'en admet pas. Il n'a pas à s'occuper, non plus, des déclinaisons, ni des conjugaisons des verbes *réguliers* et surtout *irréguliers*. Il n'a pas à se préoccuper davantage des règles de l'accord en *genre*, en *nombre* et en *cas*, comme il est nécessaire de le faire dans la langue latine. Cette absence de difficultés n'est-elle pas infiniment précieuse? L'orthographe est invariable également. On n'est compris, en chinois, qu'à cette condition. Savoir lire en chinois, c'est tout; celui qui lit, comprend. Chez nous, le peuple lit le latin, le français, sans le comprendre. En chinois, des affixes peu nombreux, toujours les mêmes, tiennent lieu des terminaisons ou des désinences, et remplissent parfaitement l'office de nos conjugaisons et de nos déclinaisons. Tout philologue réfléchi n'admettra-t-il pas encore ici que la supériorité du mécanisme est à l'avantage des Chinois, en ce qu'il est plus simple et plus facile à retenir? Nous l'avons dit ailleurs : en une heure, on peut apprendre tout ce qui, dans la langue chinoise, remplace et tient lieu de nos déclinaisons et de nos conjugaisons.

Par la combinaison des lettres de l'alphabet, nous formons tous les mots dont nous avons besoin. Toutefois, il ne faut pas le perdre de vue, ces mots n'ont jamais, par eux-mêmes, par leurs éléments radicaux, qu'un son vocal. On donne à ce nouveau mot une acception qui n'a jamais, ou presque jamais, aucun rapport avec les éléments qui ont servi à sa composition. Cela est évident et doit être ainsi, puisque les lettres de notre alphabet ne sont fondées que sur l'arbitraire. La langue chinoise l'emporte encore ici sur nos langues savantes. Ses caractères simples sont eux-mêmes presque tous des *symboles*, des *images* de la chose. (Voir l'ouvrage : *du Symbolisme des caractères chinois.*) Avec ces images simples combinées, les Chinois obtiennent des signes étonnants. Ainsi, voilà le caractère Tō 德, *vertu, virtus*. Comment a-t-on formé ce signe multiple? Voici ses éléments : 亻 est l'expression abrégée de deux personnes; 十 est la croix; 目 marque l'œil; 凵 est une équerre, une règle; 心 Sin, est le cœur. En réunissant ces idées dans leur ordre, il en résulte naturellement ce discours : *La croix devant l'œil, ou dans l'œil, est la règle du cœur de deux personnes*. Ce signe tout seul est donc un véritable *logos*, ou mieux une peinture très-expressive. La langue chinoise est remplie de mots de ce genre. Il suffisait de graver sur un monument public un ou deux de ces signes pour donner au peuple tout un enseignement moral, lui rappeler ses devoirs. Quelques lignes d'une écriture symbolique de ce genre renfermaient d'une manière claire, expressive, un véritable enseignement complet. Les Kouá de Fou-Hy étaient bien dans ce genre; seulement, ils étaient, comme nos mots, des signes de pure convention.

Un livre composé avec des caractères symboliques, figuratifs, comme ceux

de la langue chinoise, n'est qu'une *série de tableaux parlant aux yeux; c'est une galerie, un long musée de peinture où tout parle aux sens*. Chacun de ces tableaux figuratifs de la pensée est abrégé, raccourci. En les combinant entre eux, ne doit-on pas obtenir une langue vraiment vivante, parlante, d'un coloris dont il est difficile de donner une juste idée?

Si, avec des traits linéaires peu nombreux, bien choisis, les Chinois ont eu le talent de former des caractères idéologiques qui, combinés entre eux, deviennent des miniatures animées de la pensée humaine, que n'obtiendront-ils pas en combinant ces caractères eux-mêmes dans le discours? Cette combinaison des caractères est ce qu'on appelle la *régle de position*. Cette règle est d'une étonnante simplicité. Nous avons dans nos langues un exemple de la *régle de position*. L'habitude fait que personne ne l'admire ou n'en fasse la remarque. Avec dix chiffres combinés nous exprimons des quantités fabuleuses ou mieux des millions d'idées. Mais, en dehors de cet exemple unique, les langues à flexions n'ont pas cet incalculable avantage. La méthode y est plus compliquée. Les expressions doivent suivre l'ordre de la pensée et ne peuvent, en général, changer de rôle en changeant de place dans la phrase. Quelques-unes de ces langues, comme la langue latine, admettent des inversions dans le discours pour obtenir une période plus arrondie, plus sonore ou plus harmonieuse, mais sans que le rôle des mots en soit modifié. Cette *régle de position*, dans la langue chinoise, lui donne encore, au point de vue de l'art littéraire et de la simplicité du procédé, la *suprématie* sur les langues à flexions. Elle est, de plus, une source de richesses inépuisables pour la langue chinoise, surtout depuis qu'on lui a adjoint l'usage de quelques particules qui font varier à l'infini les acceptions des mêmes mots de la langue, coupent la phrase avec élégance et produisent une chute gracieuse de la période.

Chacune des langues à flexions a son génie particulier et ses grâces propres de langage.

Toutefois, les grâces du langage dans les langues alphabétiques dérivent de l'agencement des mots entre eux, du choix des expressions et de l'imitation de la nature, s'il s'agit de descriptions, de peintures et de récits. Mais aucune de ces langues n'est tenue de faire autant d'attention au *diapason* de chaque mot comme la langue chinoise. Chacun de ses caractères, outre qu'il est une miniature animée de la pensée humaine, se prononce comme une note musicale sur un ton déterminé. Les mots chinois, pour produire à l'oreille tout leur effet, dans le discours, doivent être agencés avec un art plus particulier. Du chinois écrit sans cette connaissance de l'art et des tons de la prosodie, offusque la vue et produit à l'oreille l'effet d'une véritable cacophonie, lors même que le style serait grammaticalement correct. Ce serait un pêle-mêle de tableaux. Les Européens apprennent facilement à composer en chinois correct. Mais,

peu habitués aux grâces harmonieuses et calculées du langage chinois, leur style est aussitôt reconnaissable à l'absence des *régles de la prosodie* chinoise. C'est ainsi, par exemple, que les Français parlent un latin dur et désagréable à l'oreille comparé à celui des Italiens qui est doux et sonore. Un prélat romain, conversant avec l'un de nos amis, humaniste distingué, lui disait : *Verbum tuum est durum.*

Les langues européennes se modifient plus ou moins par le néologisme croissant. On dit que le vocabulaire s'enrichit de mots nouveaux. En effet, en dépit de l'Académie française qui, depuis sa fondation, travaille à un dictionnaire de la langue, chaque époque voit la langue envahie par de nouveaux mots ; les uns sont d'origine indigène, mais la plupart sont d'origine étrangère. Au lieu de composer des mots à notre usage, nous trouvons plus simple d'emprunter un peu aux Anglais, un peu aux Italiens et surtout aux Grecs. Tous nos termes de sciences, d'arts, de découvertes modernes, dérivent du grec. Aussi faut-il un vocabulaire spécial pour comprendre ces mots nouveaux qui viennent grossir nos lexiques. Avec ce courant, il n'y a nulle raison de s'arrêter. Pense-t-on qu'il soit possible de rendre, avec des éléments aussi disparates, une langue vraiment harmonieuse ? La langue chinoise n'emprunte rien aux autres. Elle a des règles antiques au moyen desquelles on peut former tous les caractères propres à figurer les idées, les inventions et les découvertes nouvelles. Ces nouveaux caractères ont la forme, la figure, le cachet des anciens signes, à ce point que leur *néologisme* ne se remarque pas. Avec un seul caractère, par exemple avec *Gay* 愛, *amour*, on peut former plus de cent mots sur l'affection. Les anciens missionnaires de Pékin étaient émerveillés de la facilité avec laquelle on pouvait créer, en chinois, pour les sciences et les arts, de même que pour la religion, tous les mots dont on avait besoin. Avec ce système, l'unité de la langue chinoise ne s'est jamais altérée. Elle n'a point perdu son cachet, son génie particulier. Et tandis que chez nous on ne peut lire, sans un lexique à la main, les œuvres de saint François de Sales, les œuvres du sire de Joinville, de Rabelais, les Chinois, au contraire, jouent et chantent des comédies qui datent, les unes de mille ans, les autres de douze cents ans. En tant que possédant et conservant cette unité de forme, en tant qu'elle a des règles pour former tous les mots nouveaux, la langue chinoise n'est pas *inférieure* ici non plus à nos langues à flexions, qui se modifient perpétuellement.

Seule entre toutes les langues *vivantes*, la langue chinoise a des signes qui n'expriment pas seulement des mots, mais des idées avec leurs nuances. Seule également, croyons-nous, la langue chinoise a conservé ses mots courts, monosyllabiques, qui sont le parchemin le plus authentique de son ancienneté. Les langues-mères sont composées de mots fort courts. Les mots radicaux de la langue française sont tous monosyllabiques. Il y a plus de grâce, plus d'har-

monie à préférer ces mots courts que nos longs mots, hérissés de consonnes. Un Chinois dit certainement plus de choses en moins de temps qu'un Européen dans sa langue. Il le dit avec plus de grâce et plus de douceur. Ce laco- nisme ajoute singulièrement de vivacité, de force, d'énergie aux figures du langage chinois. La syntaxe des autres langues est plus ou moins abondante, compliquée; la langue chinoise ne comprend, à vrai dire, que deux ou trois règles, la *règle de position* et l'*emploi des particules*. Dans toutes les langues, les figures de rhétorique sentent presque toujours, plus ou moins, la préparation, l'art artificiel; dans la langue chinoise, au contraire, à cause de son génie ex- ceptionnel, de ses caractères symboliques, les figures paraissent toutes natu- relles.

Les caractères chinois portent avec eux-mêmes, la plupart du temps, leur définition intrinsèque. Souvent il nous est arrivé en Chine de ne pas compren- dre le sens d'un mot technique français ou latin. La vue du caractère chinois nous la donnait et nous exemptait de recourir au dictionnaire. Un grand nom- bre de mots chinois, sur l'histoire naturelle, définissent l'objet en même temps qu'ils donnent le nom de cet objet. Ainsi : la *figue*, *figus*, se nomme en chinois : *le fruit produit sans aucune fleur préalable*. Ce qui est parfaitement exact : Oū hoā kô 無花菓. L'*arachide*, *arachis hypogæa*, se définit : *le fruit produit par la fleur tombée*, 落花生. En effet, la fleur tombe à terre; ses pétales s'im- plantent, poussent des filaments et la noisette de terre se développe.

Nous avons coutume de dire que *le latin, dans ses mots, brave l'honnêteté*. Ce mot de Boileau serait bien plus vrai de la langue chinoise. Cette langue a des expressions choisies, recherchées, élégantes même pour désigner les choses, les actes qui pourraient blesser la pudeur si on les désignait par des termes spé- ciaux comme on le fait dans presque toutes les langues. Un lecteur étranger lira ou entendra ces expressions figurées sans saisir leur sens naturel, s'il n'en a pas été instruit. Un poème immoral au dernier degré peut être écrit, avec les caractères chinois, sans qu'il y paraisse rien au dehors. Celui qui n'aura pas la clef du livre n'y comprendra rien et ne découvrira nullement l'immoralité du livre. Nous doutons qu'aucune autre langue puisse offrir des faits analogues.

La littérature chinoise est si riche en expressions variées, en figures, en métaphores, en allusions, qu'elle fait, par cela même, le désespoir des sinolo- gues européens. Ce n'est pas la langue en elle-même qui est difficile; ce n'est pas son mécanisme qui est compliqué. Mais avec ce mécanisme si simple et si naturel, avec ces caractères idéologiques, les Chinois ont su créer une langue qui effraie par son abondance et par sa richesse. Le seul dictionnaire chinois Lay tsé piên a 150 volumes pour donner seulement les expressions les plus élégantes, les tournures les plus riches, les plus savantes de cette langue que de *savants ignorants* d'Europe veulent absolument faire passer pour une langue

pauvre, monotone, clouée au pilori des idées et incapable de plus rien produire.

La langue française (1), comme, du reste, nos langues modernes, n'est pas propre au style des inscriptions. L'inscription, en effet, sur une médaille, sur un monument, sur un tombeau, a besoin de brièveté pour frapper vivement l'esprit. Les langues latine et grecque offrent beaucoup plus de ressources et sont ordinairement choisies chez nous pour les inscriptions. Autant la langue latine, la langue grecque surtout l'emportent sur le français pour le style des inscriptions, autant la langue chinoise l'emporte sur les deux premières. Un seul caractère fait une inscription riche, vivante et animée. Trois caractères, tout au plus, peuvent faire une inscription chinoise très-riche qui fournirait la matière de huit ou dix lignes d'écriture latine ou grecque. Il suffit d'avoir une teinture de la langue chinoise pour le comprendre.

Les caractères chinois se prêtent à une multitude d'arrangements de caprices et de fantaisie, Ainsi on peut composer en cette langue des vers, des énigmes dont la clef est dans la seule disposition du caractère. On en range en cercles, en pyramides, en urnes, en échiquiers, où l'on ne supposerait pas qu'il fût possible de mettre un sens et qui en ont, au contraire, un très-joli et très-riche. (Voir le chapitre : *de la Poésie.*)

Bien plus, les lettrés chinois se sont amusés à composer des pièces de vers qui, lues de gauche à droite, ont un sens, et qui, lues à volonté de droite à gauche, ont un autre sens. Bien que ceci soit un pur amusement, nous le rapportons ici pour montrer la souplesse exceptionnelle, unique de la langue chinoise.

La richesse de la langue chinoise, richesse à elle propre, se trouve dans ses caractères idéologiques. C'est aujourd'hui l'unique langue de ce genre qui soit encore une langue vivante. Une langue qui peint les choses est, en effet, une langue très-riche. Son abondance est telle que les sinologues européens en sont, je ne dis pas seulement émerveillés, mais en sont accablés. Avec cette règle si simple de position, les combinaisons se font à l'infini. Il en résulte une abondance d'expressions qui est en rapport avec les combinaisons que l'on peut faire. Aucune langue ne possède ce système, et nous sommes autorisés, par là même, à proclamer la langue chinoise comme l'une des plus abondantes qui existe. Sa force, son énergie, découlent naturellement du genre de son écriture. Quant à la grâce et à la douceur de la langue chinoise, ses mots courts et tous accentués lui donnent un avantage également incontestable sur presque toutes les langues connues.

Dans la section suivante, nous allons donner comme un abrégé de rhétorique chinoise, en parcourant les figures les plus fréquentes dans la langue écrite.

(1) Voir *Notions élémentaires de Grammaire comparée*, p. 123, par M. Egger, de l'Institut.

DEUXIÈME SECTION.

DES PRINCIPALES FIGURES DE RHÉTORIQUE.

I. DE LA COMPARAISON. 比喻.

Les Chinois, comme tous les peuples orientaux, font un fréquent usage des comparaisons et des paraboles. Ils ont une foule de modes pour établir ces comparaisons. Voici les principaux : 1° Comparaisons tirées des noms des personnages de l'antiquité, célèbres dans l'histoire. 2° Comparaisons tirées des titres de la dignité. 3° Comparaisons tirées des surnoms honorifiques donnés aux hommes célèbres. 4° Comparaisons tirées des insignes de la dignité. 5° Comparaisons tirées des fleurs. 6° Comparaisons tirées des objets. 7° Comparaisons marquées par un de ces quatre mots : 猶, 似, 若, 如. 8° Comparaisons directes et indirectes faites par la seule règle de position. 9° Comparaisons par allégories ou paraboles. 10° Genre de comparaisons dit, en chinois, *Yâ yên*.

1° — DES COMPARAISONS TIRÉES DES NOMS DE PERSONNAGES DE L'ANTIQUITÉ,
CÉLÈBRES SOUS DIVERS RAPPORTS.

Les Chinois ont conservé le souvenir de tous les hommes célèbres en chaque genre. Dans les ouvrages de littérature, dans les romans de mœurs, les écrivains chinois font souvent allusion à ces hommes qui ont laissé un nom. Nous disons : Beau comme un Adonis, prudent comme Ulysse, éloquent comme Bossuet, doux comme Fénelon. Les Chinois s'expriment de la même manière, soit pour faire briller leur érudition, soit pour mettre à l'épreuve celle du lecteur. Découvrir le sens de ces allusions à l'histoire, à la fable, à la mythologie, est une difficulté contre laquelle se heurtent tous les sinologues européens. La connaissance des règles de la grammaire est facile; avec un peu de mémoire, on retient aisément quatre ou cinq mille caractères communs. Mais les noms propres, les allusions à l'histoire, aux personnages célèbres, les sens poétiques de certains mots, voilà ce qui arrête souvent un lecteur européen.

Les comparaisons suivantes, que nous classons par ordre alphabétique, sont pour exemples. Ainsi on dira :

D'un *Adonis* :

C'est un 潘安 Pān-Gān (1).

(1) Pān-Yō, surnommé Pān-Jên ou Pān-Gān, Pān-Gān-Jên vivait sous la dynastie des Ts'în. Il était doué d'une beauté si remarquable que, lorsqu'il se promenait dans le voisinage du

- C'est un 子都 Tsè-Toū.
 — 朱玉 Tchoū-Yü.
 — 衛玠 Ouy-Kiaf. (Voir *Taille*.)

D'un *Adulateur* vil :

C'est un 祝鮀 Tchoŭ-Tō.

D'un *Apollon* :

C'est un 羲和 Ngý-Hò, qui conduit le char du soleil, selon la mythologie chinoise.

D'un *Arquebusier* fameux :

C'est un autre 翼 Y, qui vivait au temps de la dynastie Hiá. Il était Roi de 月窟.

D'un *Automédon* célèbre :

C'est un 造父 Tsaô-Foú.

Être un *Brillat-Savarin* :

C'est un 易雅 Y-Yà (1).

D'un *Buveur* fameux :

C'est un 劉伶 Lieoŭ-Lin, qui vivait sous la dynastie des Tsch.

— 淳于棼 Chün-Yü-Kouên. D'après l'ouvrage *Yeoŭ hiö*, ce buveur était très-prompt à disputer.

De *Calomniateurs* impudents :

C'est un 伯明 Pö-Min.

— 無辜 Oü-Ký.

— 江充 Kiäng-Tchông.

D'un *Cartouche* fameux, célèbre voleur :

C'est un 盜跖 Taó-Ché.

D'un *Chasseur* célèbre :

C'est un 馮婦 Fông-Foú.

D'un *Conducteur* de chars très-habile :

C'est un 奚仲 Hý-Tchóng.

D'un *Cuisinier* exquis :

C'est un 易牙 Y-Siá.

D'un *Devin* renommé :

C'est un 靈氛 Lim-Fên.

D'un *Écrivain* élégant :

C'est un 才子 Tsá-y-Tsè. C'est le terme d'éloges donné aux écrivains

marché, les femmes et les jeunes filles de Lǒ-yáng, follement éprises de lui, l'entouraient en se tenant par la main et remplissaient son char des plus beaux fruits qu'elles pouvaient se procurer.

(1) Magistrat qui vivait sous Ouén-Kōng, du royaume de Tsý, et qui était célèbre par la finesse de son goût pour la bonne chère.

et aux ouvrages de belle littérature tant ancienne que moderne.

Un autre *Élie* ou *Hénoch* :

C'est un 劉院 Lioû-Yuén. Selon la fable chinoise, ce personnage aurait été transporté dans le séjour des dieux.

Des *Hommes* célèbres par les qualités de l'esprit :

C'est un 子建 Tsè-Kièn (1).

— 希衛 Hÿ-Ouÿ.

— 相如 Siāng-Joÿ.

— 大白 Taÿ-Pë.

D'un excellent jeune *Homme* mort à la fleur de l'âge

C'est un 顏回 Yèn-Houÿ.

De *Femmes* horriblement laides :

C'est une 嫫母 Mò-Moü.

— 妣雍 Pÿ-Yông.

D'un *Homme* ignorant :

C'est un homme de Pā, 巴人. Le pays de Pā, aujourd'hui une partie du Su-Tchuen oriental, était alors habité par des Miaô-tsè, qui passaient pour des barbares. Si l'on voulait dire de quelqu'un qu'il était rustique, mal élevé, ignorant, on employait cette expression : *C'est un homme de Pā.*

D'un *Improvisateur* habile :

C'est un autre 子建 Tsè-Kièn. On dit, par allusion au talent de ce poète, en parlant de celui qui ne sait pas improviser : *Il n'a pas un talent de sept pas. Tsäÿ feÿ tsÿ pou 才非七步.*

D'un *Joueur* d'échecs renommé :

C'est un 弈秋 ÿ-Tseou.

Types de *Longévité* :

C'est un 老彭 Laò-Pën (2).

— 彭祖 Pën-Tsoü.

D'un *Luxurieux* lascif :

C'est un 李子 Lÿ-Tsè.

(1) Tsaô-Tsè-Kièn vivait sous l'Empereur Ouén-Tÿ de la dynastie Ouÿ (222 à 27 de J.-C.). A l'âge de dix ans il savait composer en prose. On l'avait surnommé le tigre du style élégant. Il écrivit un jour que tous les lettrés de l'Empire avaient ensemble un boisseau de talent, que lui seul en possédait les huit dixièmes. L'Empereur, jaloux de son talent, voulut le faire périr. Il lui ordonna de composer une pièce de vers après avoir fait sept pas. Tsè-Kièn fit sept pas devant l'Empereur et improvisa un poème sur la conquête du royaume de Chouï, c'est-à-dire le Su-tchuen. (Ché tao tsien, liv. x, fol. 4.)

(2) Que l'on dit avoir vécu 700 ans.

D'un *Mathématicien* distingué :

C'est un 隸首 Lỳ-Cheou.

D'un *Médecin* célèbre ou Esculape :

C'est un 花佗 Hoā-Tô.

— 扁鵲 Pién-Taiö (1).

D'un *Menuisier* célèbre :

C'est un autre 班 Pân, du royaume de Loü. *Comment oserais-je manier la hache à la porte de Pân?* disent les lettrés, c'est-à-dire : *Comment oserais-je faire des vers sous les yeux d'un lettré habile?* 怎敢在班門弄斧?

D'un *Ministre* habile à discerner le mérite et à le récompenser :

C'est un 賈胡 Kiá-Hou.

D'un *Musicien* très-habile :

C'est un autre 伶倫 Lin-Lén (2).

— 琴高 Kín-Kaô.

Avoir les *Oreilles musicales* de 鍾期 Tohông-Ký (3).

D'un homme dont l'*Oute* est très-fine :

C'est un 帥曠 Sô-Kouāng (4).

D'un *Ouvrier* fort industrieux :

C'est un 公輸子 Kōng-Chou-Tsè (5).

Des *Poètes* lyriques :

C'est un 王豹 Ouāng-Paô.

— 絲駒 Miên-Kiù.

Tous deux, au dire de Móng-Tsè, inspirèrent à tous les poètes de leur époque la manière de chanter l'amour.

D'un *Priape* :

C'est un 嫪毐 Mioù-Toü.

D'un *Palefrenier* habile :

C'est un 孫陽 Sên-Yāng.

Des *Rois* accomplis :

C'est un 堯 Yaô.

— 舜 Chún.

(1) On dit que, comme Esculape, il a ressuscité un mort.

(2) Lin-Lén vivait sous l'Empereur Houāng-Tý; c'est lui qui est l'inventeur de la gamme musicale chinoise et qui posa les bases du système des poids et mesures, selon le système décimal encore en usage de nos jours.

(3) Très-habile à juger les sons de la guitare; il était du royaume de Tsoü.

(4) Il était préfet de la musique du royaume de 晉 sous la dynastie 周.

(5) Il était fils d'un Prince, au temps des Tcheou.

D'un *Samson* :

- C'est un 孟賁 Móng-Pén (1).
 — 贛湯舟 Gaò-Tāng-Toheou (2).
 — 烏獲 Oū-Hoú (3).
 — 夏竦 Hiá-Hioü.

Avoir la *Taille* svelte, élégante, de 衛玠 Ouy-Kiaf, surnommé Chaò-Paò, qui vivait sous la dynastie des Tsin. Tous ceux qui le voyaient l'appelaient 玉人, *homme de jade* (Voir Yân foú kián yü, liv. xiv, fol. 8-24). Suivant le poète Tsün-Kin, quand il passait dans les rues de Lǎ-yáng, les personnes qui étaient dans la rue s'arrêtaient pour le voir et l'admirer. Dans sa jeunesse, comme il était monté sur un char traîné par des moutons, il entra un jour dans un marché; ceux qui le virent, l'appelèrent 玉人. Le père de sa femme, nommé Lǎ-Kouāng-Tchéu, jouissait, dans tout l'Empire, d'une grande réputation. On disait communément : le père de la femme de Ouy-Kiaf est pur comme la glace, le gendre Ouy-Kiaf est un homme de jade 玉人. (*Annales des Tsin*.)

De celui qui a le *Talent* de juger les hommes à la première vue :

- C'est un 白樂 Pě-Lǎo, qui, au premier coup d'œil, jugeait si un cheval était bon ou mauvais. On dit : *Avoir le coup d'œil de Pě-Lǎo*.
 Pě-Lǎo tohē koú 白樂之願.

D'un homme *Type* de l'honnêteté, de la droiture :

- C'est un 伯夷 Pě-Y.

Des *Tyrans* cruels :

- C'est un 桀 Kiě.
 — 紂 Tcheou.

D'une *Vénus*, ou femme remarquablement belle :

- C'est une 西施 Sÿ-Ché (4).
 — 毛施 Maò-Chè ou 毛嬙 Maò-Tsiāng (5).

(1) Sa force était telle qu'il pouvait, de ses propres mains, arracher à un taureau en vie ses cornes.

(2) Il pouvait faire circuler une jonque placée à sec.

(3) Il pouvait lever des fardeaux de 3,000 livres. Il était ministre du 后 sous les Hiá. Il eut des démêlés avec le célèbre archebusier 翼.

(4) Dans le district de Tohou-ky; département de Yuě-tcheou, il y avait deux femmes appelées l'une Ché de l'est 東施 et l'autre Ché de l'ouest 西施. La première fort laide; la seconde fort belle. Le Roi de Yuě, vaincu par celui de Oū, lui offrit Sÿ-Ché à condition qu'il retirerait ses troupes. Le Roi de Oū promit. Dès qu'il eut Sÿ-Ché, il fit construire la tour de Kou-son-taf; après la chute du royaume de Oū, Sÿ-Ché suivit Fan-Ly et se promena avec lui sur les cinq lacs.

(5) Est citée pour sa beauté par Tohouāng-Tsè.

- C'est une 楊文 Yáng-Ouén.
 — 王嬙 Ouáng-Tsiáng.
 — 關子 Kouán-Tsè (1).

D'une *Veuve célèbre* :

C'est une 花周.

Avoir la *Vue* d'un 離婁 Lî-Leou, qui vivait à l'époque de l'Empereur Houáng-Tý. Être un *Argus*.

2° — COMPARAISONS TIRÉES DES TITRES DE LA DIGNITÉ.

L'usage de faire des comparaisons, tirées des titres d'une dignité, est fort ancien à la Chine. Le Chou kîn en fournit les premiers exemples.

1° Quatre grands dignitaires, sous l'Empereur Yaô, remplissaient les premières charges de l'Empire, et avaient pour mission spéciale de veiller à tout ce qui concernait les sacrifices que l'on faisait sur les quatre montagnes célèbres de la Chine. Ces montagnes portaient le nom de Yô 岳. On désigna alors ces quatre dignitaires par le titre de : *Quatre Yô, Sé yô* 四岳. En leur faisant des discours, l'Empereur disait : *O vous, Sé yô de l'Empire*. Plus tard, on élargit le sens de ce mot et on l'appliqua à tous les hauts fonctionnaires publics.

2° Cet antique usage de désigner les fonctionnaires par les titres de leur charge est devenu général dans la Chine et s'est conservé jusqu'à nos jours. Ainsi, on dit journellement : le Foù, le Toheoü, le Hién, pour désigner les mandarins des villes désignées par ces mots. Les mandarins, parlant d'eux-mêmes, se servent de ces mêmes expressions.

3° Par analogie, on a étendu la même comparaison à la carrière des belles-lettres. Ainsi, un académicien, en chinois, se désignera tantôt par un lettré de la salle de jade. *Il entrera un jour dans la salle de jade, c'est-à-dire : Il deviendra académicien*. On dit aussi, dans le même sens : *Il montera le cheval de bronze*.

Voici l'origine de ces expressions. Sous le règne de l'Empereur Tay-Tsông, de la dynastie des Sóng, un auteur du nom de Sou-Y-Kiën présenta à l'Empereur une histoire continuée des Hân In ou académiciens. Le Prince, pour le remercier, fit une pièce de vers où se trouvent les mots de : *Salle de jade, Yü täng* 玉堂. Il voulut que sa pièce fût placée sur une tablette dans la principale salle de l'Académie, que l'on désigna depuis sous le nom de *Salle de jade*.

L'Empereur Ouén-Tý 文帝, de la dynastie des Hân (140 av. J.-C.), ayant obtenu de magnifiques chevaux d'un pays nommé Fergana (Tá ouán), fit fondre leur image en bronze et les fit placer dans le palais de l'Académie.

(1) Ou Princesse Tay-Sé, dont le Ché kîn fait l'éloge au chap. .

3° — COMPARAISONS TIRÉES DES SURNOMS DONNÉS AUX HOMMES CÉLÈBRES.

Les Chinois décernent, eux aussi, des épithètes honorifiques aux hommes illustres. Le plus grand titre de gloire et de noblesse pour un lettré chinois est de recevoir de la main de l'Empereur, au pinceau de vermillon, l'un de ces titres honorifiques. Nous disons : l'*Aigle de Meaux*, le *Cygne de Cambrai*. Les Chinois font de même. Ainsi, l'on dit, en chinois :

1° *Le Némophar bleu* (Tsin liên 青蓮), pour désigner le poète Lỳ-Tay-Pě 李太白, l'un des plus célèbres de la Chine.

2° *La vieille Source* (Là tsuên 老泉) désigne le poète Sou-Ché. Ce titre lui fut décerné de son vivant même, à cause du parfum de son style qui respire l'antiquité.

3° *Le Tigre de l'éloquence* (Sioù hoù 秀虎) est le surnom qui désigne le poète Tsaō-Tsè-Kiên, célèbre improvisateur. Cet auteur vivait sous l'Empereur Ouên-Tý des Ouf (220 av. J.-C.).

4° *Le Docteur aussi pur que l'eau la plus limpide* (Lièn sý siên sên) était le titre décerné au savant Tcheoū-Ché, qui florissait sous la dynastie Sóng. Son ouvrage Tóng choū, dans lequel il parle de toutes les sciences chinoises, est fort estimé et consulté encore de nos jours.

5° *Le Docteur de la doctrine brillante* (Min taó siên sên 明道先生) est le titre décerné au savant Tohén-Pě-Tohoūn, qui vivait sous les Yuên. L'Empereur l'avait en si grande estime qu'après sa mort il lui décerna, selon un vieil usage chinois, le titre de : *Comte de la province du Hô nán* (Hô nán pě.). Cet auteur avait un frère également savant qui reçut le titre de : *Prince de Y-yang*, du lieu de leur naissance. Leurs ouvrages sur l'histoire et sur les Livres sacrés sont entre les mains de tous les lettrés chinois.

6° *Le Docteur dont l'éloquence est vaste comme la mer* (Tsaý chên yū hay 才深於海) désignait l'aîné des trois savants frères Lieoú 劉, de la dynastie des Sóng.

7° Le titre de : *Docteur qui dit beaucoup en peu de mots* (Ouên kiên 文滅先生), est appliqué au savant Lỳ-Toheoū, originaire du Su-tohuen. Sa science et sa probité lui avaient fait une immense réputation parmi ses contemporains. Il travailla pendant quarante ans à une espèce de synthèse des faits historiques de la Chine.

8° Le titre de : *Docteur quatre fois brillant* (Sé mín siên sên 四明先生), fut décerné, après sa mort, au docte Tohén-Ché, originaire du Tchè-kiang. Il florissait sous la dynastie des Yuên.

9° Le titre de : *Docteur de la belle éloquence* (Ouên hió 文學), a été décerné, après sa mort, à Ouáng-Ché, originaire du Tchě-lý. Cet écrivain a publié

un choix des plus belles pièces d'éloquence des auteurs renommés et d'autres ouvrages sur l'histoire. Il vivait sous la dynastie des Min.

10° Par ce titre : *Le brillant soleil de littérature* (Yáng mǐn xiān sēn 揚明先生), on désigne l'écrivain du nom de Ouàng-Ché, originaire du Tchè-kiang, célèbre par ses dissertations sur l'histoire.

11° *Le Dragon des lettrés* (Sé lóng 士龍) est une brillante épithète décernée au poète Lǒ-Yún 羅雲, célèbre par son talent. En parlant d'un poète éminent, on dit : *C'est un autre Lǒ, le Dragon des lettrés qui vole dans les nuages.*

12° *La Cigogne qui chante au-dessous du soleil* (Jě hiá siān mǐn kǒ 日下句鳴雉) était le titre d'honneur décerné à Siān-Ouēn, qui vivait, comme le précédent, sous les Tsūn et qui devint son ami. Un jour, ces deux auteurs allèrent ensemble rendre visite à Tchàng-Hoǎ. Celui-ci, flatté de la visite de ces deux écrivains distingués, les pria de ne pas dire des paroles vulgaires. Lǒ-Yún leva les mains et dit : *Je suis Lǒ, le Dragon des lettrés qui vole parmi les nuages.* 雲間陸士龍. Siān-Ouēn dit à son tour : *Je suis Siān, la Cigogne qui chante au-dessous du soleil.* 記下句鳴雉. (Extr. des Annales des Tsūn.)

13° *Le Docteur de la joie tranquille* (安樂先生) est le titre que l'on donnait à Chaō-Yōng, philosophe et poète de la dynastie des Sóng. Mais après sa mort le septième Empereur de la dynastie lui décerna le titre de : *Docteur sans taches*, Kān kiě siān sēn. Voici son épitaphe composée par lui-même :

生	於	天	平	世
死	於	天	平	年
客	問	幾	個	歲
六	十	有	七	件
富	祿	天	地	貴
好	然	都	五	

14° Le célèbre Tchàng-Tsai fut honoré, lui, du titre de : *Maître éclairé et plein de droiture.* 明異士. Il mourut sous les Sóng en 1077 de J.-C.

15° *Docteur d'une doctrine sans obscurité* (明道先生), tel fut le titre que l'on décerna, après sa mort, à Tchén-Hoó. Toutefois l'Empereur K'ia-Tín voulut, en 1207, qu'il portât le titre de : *Comte sans défaut*, Chún kōng.

4° — COMPARAISONS TIRÉES DES INSIGNES DE LA DIGNITÉ.

Les insignes des fonctionnaires publics sont souvent pris pour désigner la dignité elle-même. De même que nous disons : *renoncer à la robe de magistrature, déposer la simarre*, pour dire que l'on renonce aux fonctions de magistrats, les Chinois ont des expressions analogues.

Ainsi :

1° Un Président du bureau des Cérémonies, 大常正卿, a pour insigne principal un bonnet carré de crêpe noir. Veut-il parler de se démettre de ses fonctions? Il dira : *Quoi donc! Est-ce que je ne suis pas libre de renoncer à ce bonnet de crêpe noir?* 斷非捨不得這一頂紗烏帽耳?

2° Un bachelier chinois parlera dans le même sens de son *collier vert*. *Quel avancement m'offre ce collier vert?* 這一領青衿莫得麼甚前程?

Un bachelier déposé dira qu'il n'a plus son *collier vert*. 青衿已無.

5° — DES COMPARAISONS TIRÉES DES FLEURS.

Les écrivains chinois, surtout les poètes, tirent un grand parti des fleurs de la nature pour embellir leur style d'expressions élégantes, fleuries et faire des comparaisons pleines de délicatesse.

1° A l'exemple de nos botanistes, les Chinois donnent à certaines fleurs remarquables, soit par leur couleur, soit par leur parfum, des noms pittoresques. Ainsi, une fleur porte le nom de : *la favorite Yang enivrée*, 醉楊妃. Cette favorite Yang avait été la maîtresse de l'Empereur Hiuen-Tsong, de la dynastie des T'ang (713 à 755).

Le poète Ouang-Kouy a donné le même nom à une fleur Lân, qui est une sorte d'épidendron (1).

L'amarante est appelée en Chine comme chez nous : *La crête de coq*, 雞冠花.

La plume de cigogne argentée, 銀鷺翎.

2° Les auteurs chinois se plaisent à personnifier les fleurs. Ce genre de comparaison est fort gracieux. Ainsi, la fleur du prunier est appelée le *lettré caché*, 隱士; *l'ami pur*, Ts'in yeou 青友; *l'homme noble*, Kouy jên 貴人.

Une belle fleur chinoise, qui est une espèce de narcisse, le Chouy siên 水仙, est appelée *l'hôte distingué*, Yà kō 雅客; *la femme historien*, Niù ché 女史; *la fille des rivages du fleuve Hân*, Hân pién niù 漢濱女.

La reine marguerite ou Kioü hoā 菊花 est *l'homme solitaire*, Yeou jên 幽人; *l'hôte doué de longévité*, Cheou kō 壽客; le Bouddha à quatre faces, 四面佛; le *grand lettré*, Kaō sé 高士.

Les pruniers en fleurs, dit Tohâng-Tsò-Kiā, ont une figure de jade et un cœur de fer. Le poète Sou-Ché leur donne *des joues de jade et un cœur de santal*.

Le froid pénètre vos habits de jade, Vous avez une peau de jade et des os de jade, disent-ils en parlant du prunier en fleur.

(1) Voir l'ouvrage Fén louy tsè kîn, liv. LIII. C'est un recueil d'expressions élégantes.

3° Ces mêmes écrivains élégants vont jusqu'à prêter des sentiments aux fleurs et aux arbres. Ainsi ils disent : *Sur les bords du fleuve Jaune, dix mille branches de saule craignent le froid (Pě hân) et s'affligent de la pluie (Tsieou yù) (1).*

4° Tantôt les poètes chinois comparent une belle fleur à une belle femme, tantôt ils la comparent à un autre objet de la nature. Ainsi, en parlant du lotus rouge, un poète du nom de Lỳ-K'ang dit :

« L'eau azurée est comme un miroir où se reflète l'image de son vêtement « rouge; on dirait la charmante Sÿ-Ché qui s'approche d'un ruisseau limpide « pour laver de la soie. » (*Loco citato.*)

« Qui n'aimerait la pivoine (Moï t'án)? dit le poète Sín-Y. Elle efface, par « son éclat, tout ce qu'il y a de beau au monde; en la voyant, on dirait une « jeune déesse qui sort de la rivière Lǒ. » (*Ibid.*)

« Le saule (Fông lieou ch'ou) est l'arbre de l'amour; ses branches (Fông lieou sê), sont les soies de l'amour qui peuvent lier les habitants de l'Orient et de l'Occident. »

Le poète Toï-Gân-Ché donne aux fleurs blanches du prunier le nom de : *neige odorante.*

5° Comme chez nous, les fleurs chinoises sont aussi l'emblème, le symbole des vertus morales. Ainsi, pour désigner quelqu'un dont la fidélité et la constance sont remarquables, on dit qu'ils sont semblables au pin et au cyprès, 松柏.

A cause de leur force et de leur solidité, ces deux arbres chinois sont employés pour désigner le père et la mère. C'est ainsi qu'un Chinois, demandant à un ami des nouvelles de la santé de ses parents, dira : *Le frêne et l'hémérocalle sont, sans doute, dans un état florissant, 椿萱定然並成.*

6° — COMPARAISONS TIRÉES DES OBJETS.

Les comparaisons tirées des objets ont presque toujours, en chinois, un côté brillant et poétique. On ne peut lire un ouvrage de littérature, un roman de mœurs, sans rencontrer ces expressions à chaque page du livre. Elles causent de l'embarras à un sinologue européen qui n'est point habitué à ces comparaisons au génie oriental, et souvent elles lui sont commettre en traduisant les plus étranges contre-sens.

Ces comparaisons, de même que les expressions métaphoriques, sont, la plupart du temps, des allusions à des faits historiques ou à des personnages célèbres. On ne peut en bien saisir le sens qu'en connaissant exactement ces faits ou ces personnages.

(1) L'ouvrage cité plus haut, liv. LI, fol. 71.

EXEMPLES :

Les Chinois ont une estime singulière pour la pierre de jade (Yü ché 玉石). S'ils veulent parler de quelque chose de rare, de précieux, d'agréable à la vue, d'exquis au goût, etc., ils le comparent à la pierre de jade.

L'exemple suivant, tiré du chap. XXXV, du *Livre des Rites* ou *Lý-ký*, est remarquable. Après l'avoir lu, le lecteur comprendra l'usage et même l'abus qu'on a dû faire du mot jade.

Tsè-Kông interrogea Confucius, son maître, en lui disant : « Oserais-je vous demander pourquoi le sage estime le jade et ne fait aucun cas de la pierre dite *Hinên* (1)? Serait-ce parce que le jade est rare et que la pierre *Hinên* est commune? »

Confucius répondit : « Ce n'est point parce que la pierre *Hinên* est abondante qu'elle n'a aucun prix, ni parce que le jade est rare qu'il est très-estimé; mais parce que, dès les temps les plus anciens, le sage a comparé la vertu au jade. A ses yeux, le poli et le brillant du jade figurent la vertu d'humanité; sa parfaite compacité et sa dureté extrême figurent la sûreté d'intelligence; ses angles qui ne coupent pas, quoiqu'ils paraissent tranchants, figurent la justice; les perles en jade qui pendent au chapeau et à la ceinture, comme si elles tombaient, figurent le cérémonial; le son pur, soutenu et prolongé qu'il rend quand on le frappe et qui, à la fin, s'arrête brusquement, figure la musique; l'impossibilité qu'il y a dans le jade à ce que ses mauvaises nuances cachent les jolies ou que les jolies nuances cachent les mauvaises figure la loyauté; les accidents existant à l'intérieur du jade, mais paraissant au dehors, figurent la sincérité; son éclat irisé, semblable à celui de l'iris, figure le ciel; son admirable substance, extraite des montagnes ou des eaux, figure la terre. Taillé en *Kouy* et en *Chang* (2) pour servir seul, sans aucune autre enjolivure, il figure la vertu. Le prix que tout le monde y attache, sans exception, figure la vérité. Le *Livre des Vers* dit, à l'appui de ces comparaisons : Quand je pense au sage, sa bonté m'apparaît semblable au jade. Voilà pourquoi le sage estime le jade. »

Voici d'autres comparaisons chinoises faites avec le jade (3) :

Un frère de jade,	<i>c'est-à-dire</i> :	Un ami d'or.
Une personne de jade,	—	Une belle femme.
Le noble jade,	—	Votre fille.
L'éclat de jade,	—	Le mari de la fille.

(1) Pagodite de Brongniart, qui a l'aspect du jade, mais n'en a ni la dureté ni l'éclat.

(2) Objets qui étaient les marques du pouvoir, en forme de tablettes.

(3) Extraites des livres chinois par Stan. Julien : préface de l'*Histoire du Cercle de craie*.

Le son de jade,	<i>c'est-à-dire</i> :	La voix de l'Empereur.
Le tronc de jade,	—	L'Empereur comme chef de famille.
La montagne de jade,	—	La tête.
Donner le son de jade,	—	Donner de ses nouvelles.
Le livre de jade,	—	Livre généalogique de la famille impériale.
La rosée de jade,	—	La rosée d'automne.
L'étage de jade,	—	Les épaules.
Le lapin de jade,	—	La lune.
Le suc de jade,	—	Un vin délicieux.
Semer le jade dans Lân-tiân,	—	Donner des présents de noces.

Expressions où domine un nom de couleur :

Un bonnet jaune,	<i>c'est-à-dire</i> :	Un Taó sé.
La salle jaune,	—	Le préfet d'un département.
Un papier jaune,	—	Un décret impérial.
Les portes jaunes à deux battants,	—	Les fonctionnaires chargés de remettre à l'Empereur et de recevoir de lui les messages officiels.
La porte jaune,	—	La porte de l'appartement de l'Empereur.
Des cheveux jaunes,	—	Un vieillard très-âgé.
Avoir du jaune dans la bouche,	—	Corriger, rectifier ce qu'on a dit.
La soie noire,	—	Le papier rayé.
Le nuage noir,	—	Le pinceau à écrire.
Une ceinture noire,	—	Un Prince feudataire.
L'envoyé noir,	—	Le démon qui préside au vent et à la pluie.
Faire des yeux noirs,	—	Faire bon accueil à quelqu'un.
L'étage rouge,	—	L'habitation d'une fille riche.
Le parfum rouge,	—	Les plaisirs des sens.
Un point rouge,	—	Une fille de joie.
Solliciter le lien de soie rouge,	—	Demander la main d'une jeune fille.
Une feuille rouge,	—	Une demande de mariage par écrit.
La colline rouge,	—	Le séjour des dieux.
Avaler le rouge,	—	La mort d'un Taó sé.

L'or et le vermillon,		<i>c'est-à-dire</i> : Breuvage d'immortalité des Taó sé.
Le cheval rouge,	—	Le préfet d'un département.
Monter de nouveau sur le livre rouge.	—	Être ramené à la vie.
Avoir des sourcils blancs,	—	L'emporter sur les autres par ses talents.
Faire des yeux blancs,	—	Mal recevoir quelqu'un.
Le président des nuages blancs.	—	Le président du tribunal des peines.
La maison blanche,	—	La maison du pauvre.
L'Empereur blanc,	—	L'Empereur Chaó-Haó.
La fille bleue,	—	L'esprit qui préside à la gelée et à la neige.
L'étage bleu,	—	Une maison de joie.
Le palais bleu,	—	La partie du palais habité par l'Empereur.
Le désir des nuages bleus,	—	Le désir de devenir célèbre par les belles-lettres.
Fouler le vert,	—	Visiter les tombeaux le 6 avril.
L'Empereur vert,	—	L'Empereur Taý-Haó
Le dragon s'envole,	—	L'Empereur monte sur le trône.
La race du dragon,	—	Prince feudataire.
S'attacher au dragon et au phénix,	—	Fréquenter les hommes vertueux.
Incliner la tête à la porte du dragon,	—	Avoir échoué au concours du doctorat.
Les barques fleuries 花船.	—	Les maisons de joie sur les fleuves.
Les neuf fontaines 九泉.	—	L'autre vie. Entrer dans les neuf fontaines, <i>c'est-à-dire</i> passer à une autre vie.
Les colonnes de l'État 柱國.		On désigne par là les ministres de l'Empire.
L'aiguille de tête, Kin tohá 金釵.		se prend souvent pour la personne elle-même. Kin tohá veut dire une belle femme dont la chevelure est ornée d'aiguilles d'or. Ces fleurs le cédaient-elles à douze aiguilles de tête, <i>c'est-à-dire</i> à douze jolies femmes? 何減屏列金釵十二.
Montrer les pieds du cheval,		<i>c'est-à-dire</i> le bout de l'oreille.

7° — COMPARAISONS MARQUÉES PAR UN DE CES QUATRE MOTS : Yeou 猶, Sé 似, Jō 若, Joū 如, QUI SONT SYNONYMES TANTOT PAR LA POSITION SEULE DES MOTS.

1° Par le mot Yeou 猶.

EXEMPLES :

Móng-Tsè dit : C'est comme si l'on montait sur un arbre pour y chercher du poisson. *Peridè est ac si quis ascendat arborem ut in ea quarat pisces.*

猶緣木而求魚。

C'est comme si l'on voulait labourer sans charrue. *Idem est ac velle arare sine aratro.*

猶舍耒而言耕也。

C'est l'image d'un homme. *Sicut homo pictus.*

猶象人。

Le Lén yù dit : C'est comme l'étoile polaire qui demeure immobile; les autres étoiles tournent autour d'elle. *V. gr. : Polus borealis stat immotus in suo loco et omnes stellæ circa eum volvuntur.*

比如辰居其所而衆星共之。

Tohouàng-Tsè dit : Le meilleur moyen d'entretenir les peuples, c'est d'imiter le berger; s'il voit une brebis en retard, il la pousse afin de la faire avancer. *Ars optima alendi populi est imitari pastores ovium; cum vident aliquam ovem incedentem tardius, pede illam impellunt ut properet.*

善養生者若牧羊然視其後者而鞭之。

Tel on voit le dragon voltiger en sautant ou le vent qui pousse la pluie avec impétuosité, tel, en peu de temps, on le vit couvrir son papier de perles et de pierres précieuses semées comme au hasard.

如龍蛇飛舞風雨驟至不一時滿紙上珠璣亂落。

Vouloir gouverner l'Empire sans rites, c'est comme si l'on voulait labourer sans coutre.

治國不以禮猶無耨而耕。

Pratiquer les rites sans prendre la justice pour base, c'est labourer et ne pas semer.

爲禮不本於義猶耕而弗種。

Pratiquer la justice, mais ne pas enseigner aux hommes ce qu'ils doivent apprendre, c'est semencer et ne pas sarcler.

爲義而不講之以學猶種而弗耨也。

Enseigner aux autres ce qu'ils doivent faire, mais ne pas faire accorder cela avec l'humanité, c'est sarcler et ne pas faucher.

講之以學而不合之似仁猶耨而弗獲也。

Se mettre d'accord avec les sentiments d'humanité, mais ne pas donner de repos au moyen de la musique, c'est faucher et ne pas manger.

合之以仁而不安之以樂猶獲而弗食也。

Donner du repos par la musique et ne pas atteindre la concorde, c'est manger et ne pas engraisser.

安之以樂而不達於順猶食而不弗肥也。

2° Avec le mot 似.

Ses vers ne ressemblaient pas à ceux des autres où tout était contraint et embarrassé.

他的詩不似自家的七扭八拐。

O ma mère, en comparaison de toutes ces injures, ne vaut-il pas mieux que j'épouse le seigneur de Mâ? (*Cercle de craie.*)

母親似這等唱叫幾時是了不如將女孩兒嫁與馬員列去罷。

En particulier, tu ne cessais de me dire que j'étais aussi belle que Kouàn-ŷn. (*Ibid.*)

你背後常說我似觀音一般

Oui, la jeune épouse nommée Sang était moins cruelle que vous qui vous glorifiez d'appartenir à une ancienne famille.

便是那狠毒的桑新婦也。不似你這個七世的娘。

Tout humble personnage que je suis, je ne ressemble en rien à un homme vertueux; je désirerais cependant savoir le moyen de pratiquer ces trois points.

寡人雖無似也願聞所以行三言之道。

3° Avec le mot 若.

Le Roi donna ces ordres : Depuis le matin jusqu'au soir, instruisez-moi dans la pratique du bien. Aidez-moi à me rendre vertueux. Soyez pour moi ce qu'est une pierre à aiguiser le fer, ce que sont une barque et des rames pour passer une rivière considérable, et ce qu'est une pluie abondante dans une année de sécheresse. (*Hān kīn yuě mīn*, cap. 10.)

命之曰朝夕納誨以輔台德。若金用汝作礪若濟巨川用汝作舟楫若歲天旱用汝作霖雨。

Le Roi dit : Approchez, vous, Yuě. Faites-moi connaître la vérité. Soyez pour moi ce que le riz et le froment sont pour le vin, ce que le sel et le Mey sont pour le bouillon; corrigez-moi et ne m'abandonnez-pas; je crois être en état de profiter de vos instructions. (*Ibid.*)

王曰來汝說。爾惟訓于朕志若作酒醴爾惟翹蓐。若作和羹爾惟鹽梅。爾交修矛罔予棄予惟克邁乃訓。

Autrefois Paò-Hān, ministre de mon prédécesseur, disait : Si je ne puis faire de mon Prince un autre Yaò ou un autre Chún, je serai aussi honteux que si on m'avait battu sur une place publique. (*Ibid.*)

昔先正保衡作我先王乃曰予弗卑爾后惟堯舜其心愧恥若撻于市。

Maintenant, notre dynastie Yn est sur le point de faire un triste naufrage. Elle est comme celui qui passe une grande rivière et qui ne peut gagner le bord. (*Choŭ kīn*, liv. III, cap. 11.)

今殷其淪喪。若涉大水其無津涯殷遂喪越至于今。

Il veut que ce Prince continue ce que Yü a fait anciennement; en suivant ses lois vénérées, c'est comme si l'on suivait les ordres du ciel. (*Choŭ kīn*, liv. III, cap. 2.)

禹奮服茲率厥典奉若天命

4° Par le mot 如, que l'on répète souvent par euphonie dans une même phrase.

EXEMPLES :

La voie est droite comme une flèche. *Via recta sicut sagitta.*

道直如矢。

Le cœur du méchant est *comme* les démons et comme le Yû; impossible de s'en faire une idée d'après les règles ordinaires.

奸人之心如鬼如蜮豈可以平常意度。

Vous êtes deux hommes de talent; l'un de vous est *comme* le dragon qui fait route parmi les nuages; l'autre, comme la cigogne dont la voix mélodieuse fait retentir la prairie.

二兄才美。一如雲間陸士龍。一如日下句鳴鶴。

Sa figure est charmante et pleine de délicatesse. Son teint est éclatant comme l'arbre de jaspe sous l'haleine du zéphyr.

其人品之美醴醴皎皎異如玉樹臨風。

Il a, pour s'y connaître, des yeux aussi perçants que ceux du rhinocéros.

一雙識才俊眼猶如犀火。

Aujourd'hui, dans l'état où sont tombées les mœurs, à peine le soleil éclaire-t-il un homme de vrai mérite, qu'il nait aussitôt une ombre qui s'attache à lui *comme* les lutins des montagnes ou les démons des rivières.

近來世風日給有一貞有遠者一影附者如魍魅啣暉公。

Cette femme est montée sur le même char. L'éclat de son teint le dispute à la fleur de l'arbre Chún (1).

有如同車。顏如舜華。

L'homme en qui se trouve l'urbanité est comparable au bambou qui a son écorce et au pin qui a le cœur du tronc.

禮在人也如竹箭之有筠也。如松栢之有心也。

Les caractères Kiaÿ peuvent être comparés à l'aiguille de tête et aux fleurs qui parent une belle femme; les caractères Tsö ressemblent à des dragons volants et à d'agiles serpents; les caractères Ly (de bureau) sont aussi nobles que ceux de Tsây yông; les caractères Tchouân sont aussi gracieux que ceux de Ly sô.

楷書如美如曇花。草書如翠蛇飛舞。隸書擅蔡邕之長。篆書李斯之妙。

(1) Arbre qui produit des fleurs semblables à celles du prunier. Les fleurs s'ouvrent le matin et tombent le soir.

Le *Chou kîn* offre de fréquentes comparaisons avec le mot *Joü 如*, qui font en même temps image. En voici quelques-unes :

Comme des tigres et des loups, comme des ours et des lions.

虎如獠如熊如羆。

Épithalame de Tchouāng-Kiāng, Reine de Ouÿ,
extraite du *Chê kîn*, liv. v, ode 3.

Cette grande Reine, d'une taille élevée, recouvre ses riches vêtements d'autres vêtements d'une couleur sombre. Fille du Roi de *Tsÿ*, elle se marie au Roi de *Ouÿ*, elle est sœur du Prince héritier, qui est son aîné. Le Roi de *Hín* a épousé sa sœur plus âgée qu'elle. Le Prince de *Tāng-kōng* a épousé sa plus jeune sœur.

Ses mains ressemblent à une jeune et tendre plante; la peau de son visage, à la blancheur de la graisse nouvellement fondue. Son cou est semblable aux vers *Tsioü* et *Tsÿ* (d'une blancheur remarquable); ses tempes sont comme la cigale; ses sourcils, comme les ailes déployées d'un ver à soie. Rien n'est plus doux que son sourire; la pupille de ses yeux est noire; éclatants sont le noir et le blanc de ses yeux.

視人其頤衣錦裝衣齊侯之子。衛侯之妻東宮之妹邢侯之姨譚公維私。手如柔夷膚如凝脂領如蝨螭齒如瓠犀螭首蛾眉巧笑倩兮美目盼。

8° — COMPARAISONS FAITES SANS AUCUN SIGNE DISTINCTIF, MAIS PAR LA SEULE POSITION DES MOTS. LES UNES SONT DIRECTES, LES AUTRES, INDIRECTES.

1° Comparaisons directes.

EXEMPLES :

Voyez la grâce et l'élégance de cette composition. C'est un son harmonieux qui s'échappe d'une boîte de parfums.

你看句逸字芬貞番匿佳詠。

N'est-ce pas ressembler à *Yé-Kōng*, qui aimait les dragons en peinture et qui s'enfuyait quand il en voyait de véritables?

豈非葉公之好畫龍而頁貞龍反却走也。

Quand je serais un arbre ou une plante, je saurais sentir la douce influence du printemps; je suis un homme, ne vous étonnez pas de ma joie.

雖草木亦知向春爲朱况人也云胡不喜。

Sên-Tsè dit : La charité est comme notre propre vêtement.

仁宅也。

En vérité, il demeura comme un homme frappé de la foudre par un temps serein. Son âme semblait avoir abandonné son corps, et sa crainte fut telle que durant quelque temps il ne put ouvrir la bouche.

真是青天上一個霹靂嚇得魂都不在身上半日句開口不得。

Le Choū kīn dit : S'il s'agit de mon cœur si dur, je vous emploierai en guise d'une pierre fine à polir. S'il s'agit de la traversée maritime qui me reste à faire, vous me tiendrez lieu de navire et de rames. Quand je serai avide, sec comme la terre desséchée, vous me serez comme une douce pluie. Ouvrez-moi donc votre cœur et versez dans le mien une petite partie des richesses dont le vôtre abonde.

若金用汝作礪。若濟巨川用汝作舟楫。若歲天旱用汝作霖。雨啓乃心沃朕心。

Tohouāng-Tsè dit : Les poissons s'oublient dans la profondeur des eaux, et les hommes dans l'océan de la vraie doctrine.

魚相忘乎江湖。人相忘乎道術。玉不琢不成器人不學不知道。

De même que le jade qui n'est pas travaillé ne forme pas un objet à usage, de même l'homme qui n'a pas étudié ne possède aucun savoir.

2° Comparaisons indirectes.

Ce genre de comparaisons excite davantage l'attention du lecteur et présente à l'esprit quelque chose de plus gracieux dans la langue chinoise.

EXEMPLES :

Tohouāng-Tsè dit : Si les bêtes féroces de la plus grande espèce quittent leurs montagnes, elles tombent dans des pièges; si les poissons de la plus grande dimension quittent le fond de la mer, les fourmis les dévorent; on n'examine pas la hauteur des arbres ni la profondeur de l'eau pour prendre des oiseaux et des poissons.

夫幽車之獸介而離山則不免於罔罟之患吞舟之魚竭而失水。則蟻能苦之。故鳥不厭高。魚鼈不厭深。

Si les petits sentiers qui sont sur les montagnes sont très-fréquentés, ils de-

viennent bientôt des routes; si on les déserte, les herbes croissent bien vite et il ne reste plus nulle trace du sentier.

山徑之蹊間介然用之成路爲闕不用則羊塞之矣。

Un bon chanteur fait que les autres imitent son chant; un bon précepteur fait que les élèves se pénètrent de ses sentiments vertueux.

善樂者使人繼其聲善教者使人繼其志。

Les pieds et les mains servent à composer l'homme, de même un bon ministre rend son Roi parfait. (Chou k'in, cap. Yuě m'n.)

股肱惟人。其臣惟聖。

Quand les coups pleuvaient sur mes épaules, cuisants comme la flamme, retentissants comme le vent, un trouble mortel agitait mes esprits, mon âme tremblante était près de s'échapper. Les cruels! ils serraient violemment les tresses de mes cheveux.

我則見瀟瀟的棚棒拷。烘烘的脊背上看。拂撲的精神亂。悠悠的魂魄消。他每緊措住我頭稍。

Le sage dit : De même qu'une chose insipide est susceptible d'assaisonnement, et qu'une chose blanche est susceptible de recevoir des couleurs; de même l'homme droit et sincère peut apprendre les rites, tandis que l'homme dépourvu de droiture et de sincérité ne saurait arriver à la pratique de ces mêmes rites; ce qui prouve qu'en pareille matière, les qualités personnelles sont ce qui fait tout le prix. (L'ÿ k'f.)

君子曰甘受和白受采忠信之人可以學禮苟無忠信之人則禮不虛道是以得其人之爲貴也。

La jarre la plus précieuse pour conserver le vin parfumé en usage dans les sacrifices, c'est la jarre appelée Houâng moü (yeux jaunes). En effet, le jaune est la couleur du centre de la terre; les yeux sont ce qu'il y a de plus limpide et de plus brillant; on peut donc dire qu'au dedans ladite jarre renferme du vin et qu'au dehors elle reflète la netteté et l'éclat.

黃目鬱氣之上尊也黃者中也目者氣之清明者也。酌言於中而清明於外也。

Dans la carrière militaire, le sage a un aspect de grande bravoure; ses arêts sont irrévocables, mais justes; son air est sévère et son regard très-clairvoyant. Debout, il est immobile comme une montagne; mais, en temps voulu, il se met en mouvement; sa respiration naturelle est toujours au même degré

de plénitude comme l'air où toutes choses se développent, et la couleur de son visage est invariable comme celle du jade. (Lý k'f. cap. 12.)

戎容暨暨言容詔詔色容厘肅視容清明山立時行盈氣
頰實揚休玉色。

9° — DES COMPARAISONS PAR ALLÉGORIES OU PARABOLES 比喻。

Le philosophe Móng-Tsè excellait dans ce genre de comparaison. Au lieu de répondre *directement* à ceux qui l'interrogeaient, il employait une comparaison qui se gravait mieux dans l'esprit de ses auditeurs et qui le déchargeait de tout l'odieux que pouvait avoir parfois une critique, une censure à donner à l'interlocuteur, surtout quand ce dernier était un Prince.

EXEMPLES :

On lit dans Mencius :

Un Roi mettait tous ses soins à bien gouverner ses États ; malgré ces soins, la population demeurait stationnaire. Quelle pouvait être la cause de ce fait? Mencius répond au Roi : Sire, Votre Majesté aime la guerre. Prenons, s'il vous plaît, des exemples dans l'art de la guerre. 孟子對曰。王好戰請以戰喻。 Dans un combat, tous les soldats déposent les armes et prennent la fuite. Les uns vont à cent pas, les autres à cinquante pas. 棄甲曳兵而走或百步而後止或五十步。 Ceux qui ont fui à cinquante pas se moquent des autres. 而後止以五十步笑百步。 Comment trouvez-vous cela? 則何如。 Le Roi répond : Cela n'est pas bien, car, quoiqu'ils n'aient fui qu'à cinquante pas, ils ont tout de même pris la fuite. 曰不可真不百步而是亦走也。 Le philosophe reprend alors : Votre Majesté a très-bien parlé ; elle doit comprendre alors pourquoi son peuple n'augmente pas. 曰王如此知則無望民之多於鄰。 Ce Roi était dans le cas de ceux qui ont fui à cinquante pas. Il gouvernait un peu moins mal ses États que les autres, mais, enfin, il les gouvernait mal.

On lit dans le même philosophe :

Mencius veut prouver à un Roi que s'il ne se rend pas maître du monde, c'est par sa faute. Il emploie cette comparaison : Si quelqu'un venait dire à Votre Majesté : Je puis soulever un poids de 3,000 livres, mais je ne puis soulever de terre une plume. Ou bien encore : J'ai des yeux de lynx et je puis voir ce qu'il y a de plus fin ; mais je ne puis voir une voiture chargée de paille. 有復於王者曰吾力足以舉百鈞而不足以舉一羽明足以察秋毫之末而不見輿轡。 Votre Majesté admettrait-elle ce raisonnement? Le Roi reprit : Cela serait absurde. 則王許之乎曰否。

Mencius ajoute : Votre Majesté répand ses bienfaits sur les animaux, mais elle n'a pas soin du peuple. N'est-ce pas la même chose? Si elle ne règne pas, ce n'est pas parce qu'elle ne le peut pas, mais bien parce qu'elle ne le veut pas. 今恩足以及禽獸而不至於百姓者獨何與王之不爲也非不能也。

Tout l'ouvrage de Móng-Tsè est rempli de semblables comparaisons.

10° — DU GENRE DE COMPARAISON DIT, EN CHINOIS, Yû yèn 寓言.

Les anciens Livres sacrés de la Chine sont remplis d'un genre particulier de comparaison. Ce sont des enseignements, des peintures, des descriptions sous une forme allégorique, symbolique et métaphorique tout à la fois. Le Y kîn, qui est la source des autres Kîn, est surtout rempli de ce genre de figures. Par ses symboles, il figure le saint. Tout ce qu'il dit du ciel, de la terre, de l'Empereur et de ses ministres, de l'époux et de l'épouse, doit être pris dans le sens de cette figure que l'on nomme Yû yèn. Le P. Prémare ajoute avec raison que celui qui n'est pas en état de saisir le sens de ces allégories ne peut avec fruit aborder l'étude des Kîn. Ce même sinologue donne encore ici un conseil excellent à tous ceux qui veulent composer en chinois : c'est d'apprendre par cœur un certain nombre de ces beaux morceaux de prose cadencée de la langue chinoise et d'y rapporter tout ce qu'on écrit. C'est la *méthode maternelle*, suivie par les missionnaires de la Chine pour apprendre le latin aux jeunes Chinois, qui, au bout de trois ou quatre ans d'exercices, composent et écrivent mieux en cette langue étrangère que nos licenciés français.

EXEMPLE DE LA FIGURE Yû yèn.

(Extrait de l'écrivain Lj-Tsè.)

Il existe un Royaume du nom de Hoû-Sÿ. On ne peut y arriver ni par terre ni par mer, mais seulement par la pensée. Dans ce Royaume, il n'y a ni Princes, ni chefs du peuple; le peuple n'y éprouve nullement l'aiguillon de la concupiscence. La nature pure et simple y règne; on n'y est pas attaché à la vie; en revanche, on n'y redoute pas la mort. C'est pour ce motif qu'il n'y a là-bas aucune mort prématurée. Là l'égoïsme ne règne pas et, pourtant, on ne se dégage pas du souci des affaires. C'est pourquoi ni l'affection, ni la haine, ne sont un obstacle au bien commun. On n'y calomnie pas en secret et on n'y loue pas les autres en face. C'est pourquoi les pertes et les gains y sont inconnus. Les habitants de ce Royaume peuvent pénétrer dans le sein des eaux sans y être noyés, entrer dans le feu sans recevoir aucune atteinte. Les coups, les plaies, les douleurs y sont des choses inconnues. On y marche aussi aisément

dans le vide que les autres le font sur un terrain solide, on dort avec délices dans le vide comme sur un doux matelas. La lumière n'y est jamais obscurcie par les nuages ou la neige. Le tonnerre n'y fait jamais entendre son fracas. Le beau n'y séduit pas plus le cœur que le vilain ne l'affecte. Les montagnes, les collines ne retardent pas la marche des voyageurs. Tous les actes s'y font par l'esprit, par l'âme seule.

花胥非舟足力之所及。神遊而已其圖無師長。自然而已。其民無嗜欲。自然而已不知樂生。不知惡死。故無天殤。不知親已。不知疎物。故無愛憎。不知皆迎。不知向順。故無利害。入水而不溺。入火而不熟。斫撻無傷。痛指摘無癘瘡。乘空如履實寢虛若處牀。雲霧不礙其視雷聲不亂其聽。美惡不滑其心。山谷不蹶其步。神行而已。

EXEMPLE TIRÉ DE *Tohouāng-Tsè*.

Tohouāng-Tsè se promenait sur une montagne plantée de gros arbres. Il aperçut là un arbre ancien et pourtant encore couvert d'un feuillage épais. Il y avait là tout auprès des bûcherons avec leur hache, mais ils n'osaient l'abattre. — Pourquoi n'abattez-vous pas cet arbre? — C'est, répondirent-ils, un bois tout à fait inutile. — Cet arbre, reprit *Tohouāng-Tsè*, remplira le nombre de ses années parce qu'il est inutile. Le philosophe descendit ensuite de la montagne et vint chez un ami. Celui-ci, plein de joie, ordonna à son cuisinier de tuer aussitôt l'oiseau *Yên* et de le préparer. — Il y a deux oiseaux, reprit le cuisinier; l'un chante, l'autre ne chante pas; lequel faut-il tuer? — Celui qui ne chante pas, reprit le maître. — Un autre jour, les disciples du philosophe lui dirent : Là on a conservé l'arbre parce qu'il était inutile; ici on a tué l'oiseau parce qu'il n'avait pas de qualité. Quel est votre avis? — *Tohouāng-Tsè*, souriant, répondit : Si je semble n'avoir pas d'opinion dans un tel cas, je passerai pour ce que je ne suis pas et cela m'attirera de l'ennui. Il vaut cent fois mieux que, m'appuyant sur la vertu et sur la raison comme sur un char magnifique, je marche en présence du Créateur de toutes choses, de sorte que les choses dépendent de moi et non pas que je dépende d'elles. Je serai ainsi délivré de tout ennui; c'était la bonne méthode de *Chén-Lông* et de *Houāng-Ty*.

莊子行於山中見天木枝葉盛茂代者木止其翦而不取之也。問其故曰無所可用。莊子曰此木以不林得終其天年夫子出於山舍於故人之家故人喜命豎子殺鴈而烹之豎子謂曰其一能鳴其一不能鳴請采殺主人曰殺不能鳴者明目弟子問於莊子曰昨日山中之木以不林

得終其天年今注人之馬以不林死先生將何處莊子笑曰周將處材與不材之間似之而非也。故未免乎累若夫乘道德而浮游乎萬物之祖物而不物於物則胡可得而累邪此神農黃帝法則也。

II. DE LA RÉPÉTITION 復語 或 重言.

La répétition est une figure dont la forme est très-variée dans la langue chinoise. Les livres les plus anciens en fournissent de nombreux exemples. La langue orale en fait également un usage fréquent. Le langage, comme le style chinois, reçoit de cette figure non-seulement de la grâce et de la douceur, mais surtout de la force et de l'énergie. La répétition se fait, en chinois, principalement des cinq manières suivantes.

Première manière.

On répète deux fois et même trois fois le même mot, c'est-à-dire le même caractère. La lenteur avec laquelle on prononce ces mots doit être mesurée au plus ou moins d'insistance que l'on veut mettre à exprimer sa pensée et à attirer l'attention de l'auditeur ou du lecteur.

EXEMPLES :

Il n'a pas dit un seul mot. *Ne quidem unum verbum protulit.* ǎ kiú ǎ kiú tōū mō yeou chō 一句一句都沒有說。

Parler tout bas. *Demissá voce loquí.* Kín kìn tǎ chō 輕輕的說。

Rire tout haut. *Altá voce ridere.* Hā hā tá siaó 哈哈大笑。

Il pleure à chaudes larmes. *Amaré flet.* Ngāy ngāy tōng kōū 哀哀痛哭。

Il garde le silence. *Altum silentium servat.* Mō mō pōū yù 默默不語。

Il ne veut pas absolument. *Ille absoluté recusat.* Tǎ ouán ouán pōū hiè 他萬萬不許。

Le jour où le seigneur Mā m'invita à dîner, je vis, par hasard, les lèvres et les joues de sa femme; en vérité, en vérité, le ciel n'en a pu faire une paire de semblable, ni la terre n'en a produit deux couples analogues. Toutes celles qui ont ainsi le teint fleuri ont beaucoup de charmes. Elle me blessa au cœur de telle sorte qu'en dormant, en rêvant, je ne pense plus qu'à elle.

那一日馬員外請我吃酒偶然看見他大娘子這嘴臉。可可是天生一對地產一雙都這等花花兒的甚是有趣。害得我眠裡夢裡只是想慕着他。

Je pense sans cesse au mystère dont nous avons besoin pour couvrir nos furtives amours.

想俺兩個偷偷摸摸的。

D'où vient que la pâleur a remplacé à vue d'œil la teinte jaune de son visage? D'où vient qu'en un instant sa prunelle a perdu tout son éclat?

爲甚的黃甘甘改了面上白鄧鄧丢了眼光。

Je suis la propre (*en sanglotant*)..... propre..... mère de cet enfant. Cet enfant est mon..... mon..... propre..... propre enfant.

我是孩兒的的親親的親娘。這孩兒是我的的親親的親兒。

Il ne daigne pas me reconnaître! Mais, quand je devrais perdre la vie, je vais courir après lui et l'arrêter par ses vêtements.

他他他不認咱。我我我捨性命向前趕上他。恰恰待扯住他衣服。

慢慢的。Tout bellement, tout doucement.

我不道的輕輕饒了你哩。

Je ne parle pas légèrement : Allez, au plus vite, me préparer une écuelle de bouillon.

你快些去熬熬的熬碗湯來與我喫。

Hélas! je le vois s'affaiblir peu à peu sous le poids de la douleur, et sa bouche convulsive semble accuser l'amertume du breuvage.

則見他悶沉沉等半晌苦慍慍口內嘗。

Plus prompt que moi, il a saisi ma chevelure. Je vous en supplie (*ter*), homme cruel, laissez-moi un instant de répit. Et toi, mon frère, viens (*ter*) écouter l'origine véritable de mes malheurs.

早早早又被揪擗了頭髮告告告狠爹爹寧耐吵。來來來聽姊子細說根芽。

Sa parole était lente et mesurée comme s'il avait eu un empêchement de langue.

其言呐呐然如不出諸口。

Deuxième manière.

La deuxième manière consiste à répéter deux mots, c'est-à-dire deux caractères synonymes. Ces tournures chinoises, pour produire toute leur grâce et leur force, doivent être prononcées avec une légère *pause* vocale après les deux premiers mots.

EXEMPLES :

Comprendre très-bien. *Clarissimè percipere.* Mìn mìn, pě pě 明明。白白。

Penser sérieusement. *Serìò cogitare.* Sē sē, siàng siàng 思思。想想。

Il ne pense, il ne rêve qu'à lui. *De illo solo semper cogitat.* Sìn sìn nién nién, tohè siàng tá 心心念念。只想他。

Il ne se possède pas de joie. *Lætitia gemit.* Houân houân, hỳ hỳ 懼懼。喜喜。

Se porter à merveille. *Optimè valere.* P'ín p'ín, ngân ngân 平平。安安。

Il ne peut chasser cela de son cœur. *Id è corde suo non potest expellere.* Sìn sìn nién nién tỳ fáng tá pòu hiá. 心心念念的放他不下。

Il ne se possède pas de douleur. *Præ dolore non est apud se.* Houân houân meý meý 昏昏昧昧。

Tout est brûlé, détruit. *Omnia conflagrata, perditâ sunt.* Chaō tễ kân kân tsín tsín 燒得乾乾浸浸。

Il était ivre, on ne peut plus. *Omninò inebriatus erat.* Yú tễ chhén tohén hân hân 飲得沉沉酣酣。

C'est admirablement bien écrit. *Accuratè, egregiè scriptum est.* Siè tễ touân touân tohén tohén 寫得端端正正。

On lit dans le Chê kîn :

Il est étincelant ici-bas, terrible là-haut. 明明在下。赫赫在上。

Il faut craindre pour soi; il faut s'entourer de précautions; il faut toujours être sur ses gardes. 戰戰兢兢。

L'orgueilleux se réjouit; le malheureux est tourmenté par les soucis. 驕人好好。勞人草草。

REMARQUE. — 1° Ce deuxième mode de répétition exprime souvent la chose, l'objet avec une imitation tellement harmonique et frappante, que l'on croit voir ce dont il s'agit. Ainsi, l'on dit :

D'un homme ivre, qui veut ne pas le paraître et qui marche avec des efforts visibles, fastueux même, pour cacher son état : Làng làng tsiàng tsiàng 踉踉跄跄。

De celui qui marche avec de grands airs qui annoncent une profonde vanité, on dit : Yaô yaô pay pay 搖搖擺擺。

De celui qui mène une vie voisine de la misère, sans être encore la misère elle-même : Lèn lèn lỏ lỏ 冷冷落落。

On ne peut représenter d'une manière aussi frappante que dans la phrase suivante celui qui dit des choses avec un air de mystère; il en retient une moitié, il en dit une autre, il mêle le vrai au faux et sait habilement faire naître des doutes. La phrase chinoise fait une image parfaite. Tễn tễn, toũ toũ, kià

kià, tohèn tohèn, ché jèn ný ný houy houy 吞吞。吐吐。假假。異異。
使人疑疑惑惑。

L'expression suivante nous représente au plus parfait naturel ces foules compactes, serrées de certaines réunions populaires : Yaŷ yaŷ tsý tsý 挨挨擠擠。

Tout son corps était couvert de sang; on ne voyait que du sang. *Toto corpore sanguis apparebat et sanguine fœdatum erat totum corpus.* Chên cháng lín lín lǐ lǐ tōu ché huě tsý 身上淋淋漓漓都是血跡。

2° Ce deuxième mode de répétition fait une sorte d'adverbe superlatif très-expressif en chinois.

EXEMPLES :

Avec une vénération, un respect sans égal. *Summā cum veneratione.* Kfñ kñ kōng kōng 敬敬恭恭。

Avec une joie bruyante et des éclats de rire. *Hilariter.* Hý hý hà hà 嘻嘻哈哈。

Avec détours, ambages et reticences. Ouy ouy kiou kiou 委委曲曲。

Troisième manière.

La troisième manière est gracieuse par suite d'une sorte de jeu de mots. Elle consiste à répéter le même mot avec deux autres qui sont synonymes ou à sens opposés, et quelquefois faisant antithèse.

1° Avec deux caractères synonymes.

EXEMPLES :

Cela n'est pas clair du tout. *Non claré.* Poŷ mñ poŷ pě 不明不白。

Causer avec soi-même. *Secum solus loqui.* Tsé yèn tsé yù 自言自語。

Parler modestement. *Modesté loqui.* Kñ yèn kñ yù 輕言輕語。

Avec gravité. *Sine præcipatione.* Poŷ kàn poŷ mǎng 不慌不忙。

Cela semble merveilleux, habile. *Diceres hoc mirabile.* Sé ký sé kiaō 似奇似巧。

Abandonner sa demeure. *Domum suam deserere.* Lý mèn lý hoŷ 離門離戶。

Penser en soi-même. *In corde secum reputare.* Tsé sē tsé siàng 自思自想。

Dire des paroles ineptes. *Inepta dicere.* Hoŷ yèn hoŷ yù 胡言胡語。

S'avilir, se rendre méprisable. *Seipsum reddere contemptibilem.* Tsé kñ tsé tsién 自輕自賤。

Avec de grands airs, de grandes manières. *Altis et grandibus modis.* Kiào moŷ kiào yǎng 喬模喬揚。

La chose est solidement fondée. *Illud solidé fundatur.* Yeòu pñ yeòu kiú 有憑有據。

2° Avec deux caractères presque synonymes.

EXEMPLES :

C'est une pluie mêlée de neige. *Imber nive mixtus*. Pán yù pán suě 半雨半雪.

Manger avec excès. *Largiter manducare*. Tá p'yn tá ouán 天饗天碗. Littéralement : *Magnis catinis, magnis poculis*.

Être tout entier et avec persévérance à une affaire. *Ad unum intentus constans*. Poũ sãn poũ sé 不三不四.

La nécessité a crû de jour en jour. *Necessitudo in dies crevit*. Jě kín jě tsh 日近日親.

Accorder très-volontiers. *Toto corde annuere*. Sìn kěn y kěn 心肯憲肯.

Apporter toute l'attention possible. *Omnem animi conatum adhibere*. Yóng sìn yóng y 用心用意.

Souffrir des douleurs cuisantes. *Amara multa pati*. Tohě sìn tohě koũ 吃辛吃苦.

Il n'a ni tête ni cervelle, ou bien encore, c'est sans ordre. *Sine cerebro, sine ordine et serie*. Mò teoff mò laò 沒頭沒腦.

3° Avec deux caractères à sens opposés.

EXEMPLES :

Rendre de grandes actions de grâces. *Magnas gratias agere*. Siè tiěn siè t'ý 謝天謝地. Littéralement : Remercier le ciel et la terre.

Cela n'est ni grand ni petit. *Nec magnum nec parvum*. Poũ tá poũ siaó 不大不小.

Il ne sait ce qu'il veut. *Incertum evadit*. Yaó sè yaó hō 要死要活. Littéralement : Il veut vivre, il veut mourir.

Dire des injures à tort et à travers. *Injurias temerè effutire*. Mà tá má siaó 罵天罵小.

Tout est dans les ténèbres profondes. *Maximæ tenebræ vigent*. Hě tiěn hě t'ý 黑天黑地.

Recevoir de tous côtés. *Accipere ab omni parte*. Tsũ tōng tsũ s'ý 取東取西. Littéralement : Prendre l'orient, prendre l'occident.

Il est encore incertain. *Adhuc incertus*. Tsàng sìn tsàng ng'ý 將信將疑. Regarder de tous côtés. *Unde quaque aspicerè*. Yèn cháng yèn hiá 眼上眼下.

Ouvrir à moitié, à demi. *Partim aperire, partim tegere*. Pán k'ay pán yén 半開半掩.

Je ne sais qui c'est, je ne l'ai pas vu. *Nescio qualis sit, non illum vidi.* 不
認得他面長面短。

Être en convalescence. *Convalescere.* Pán pín pán hào 半病半好。

On entend bien dire que les disciples viennent apprendre auprès du maître;
mais on n'entend pas dire que le maître aille imposer son enseignement. 聞
來學不聞往教。

4° Avec deux caractères opposés faisant antithèse.

EXEMPLES :

Aller et venir. *Ire et redire.* Tseòu laŷ tseòu kiú 走來走去。

Tout en causant. *Inter loquendum.* Chò laŷ chò kiú 說來說去。

Mettre le trouble partout, exciter des scènes. *Omnia perturbare, tragedias
excitare.* Lóng chèn lóng kouy 弄神弄鬼。

Il est à demi-mort. *Semimortuus est.* Pán jèn pán kouy 半人半鬼。

Quatrième manière.

Au moyen de deux caractères synonymes ou à peu près synonymes ou à sens
opposé, croisés avec deux autres du même genre, on obtient un mode de répé-
tition plein de grâces et de sel attique. Ce mode est fort commun dans la lan-
gue chinoise.

1° Avec des caractères synonymes.

EXEMPLES :

Être trop causeur. *Nimis loquax.* Littéralement : *Nimium os, nimia lingua.*
Tò tsouy tò ohě 多嘴多舌。

Comprimer sa colère et ne rien dire. *Iram comprimere et tacere.* jén ky tén
ohěn 忍氣吞聲。

A l'instar des loups et des tigres. *Sicut lupi et tigrides.* Joŷ láng sé hòu 如
狼似虎。

Être égal à quelqu'un en dignité et en fortune. *Alicui esse æqualis dignitate
et fortunis.* Mèn tâng hòu touy 門當戶對。

Fuir les périls et les dangers. *Periculis et infortunis se subtrahere.* Tò làn
taó tsay 躲難逃災, ou encore : Taó tsay pý làn 逃災避難。

Accorder tout à quelqu'un. *Omnia alicui annuere.* Pě y pě ouy 百依百隨。

Affecter de grands airs. *Magnos spiritus affectare.* Tchouāng môu tsou yāng
粧模做樣。

Suivre le torrent. *Torrentem sequi.* Souy pō souy láng 隨波逐浪。

Déblatérer contre quelqu'un. *Obloqui*. Fān chuēn lóng chě 翻唇弄舌.
Tenir conseil avec quelqu'un. *Simul consultare*. Ngý chāng ngò léang 你商
我量.

Se rechercher mutuellement, ou bien, c'était à qui recherchera l'autre. Poï
ohé ngý siún ngò tsieòu ohé ngò fāng ngý 不是你尋我就是我
訪你.

2° Avec deux caractères à peu près synonymes.

EXEMPLES :

Dormir ensemble. *Simul cubare*. Littéralement : *In eodem lectulo, in eodem cervicali*. Tóng tehouāng kòng tchèn 同牀共枕.

Quel est son nom? *Quomodo vocatur?* Sín chén mín chouý 姓甚名誰?

Quel est votre illustre nom? Cháng sín kaō mín 上姓高名?

Quel est votre illustre nom? Kaō mín yà haó 高名雅號?

Boire ensemble. *Simul potare*. Tchouán peý lóng tsán 傳歪弄盞.

Tromper les esprits. *Imponere spiritibus*. Mán chèn houāng kouý 瞞神
謊鬼.

C'est un homme à face mauvaise. *Improbá facie homo*. Miún ngò yèn hióng
面惡眼兇.

Mettre divers obstacles. *Varia ponere obstacula*. Touý sán tsoū sé 推三
阻四.

Voilà bien des paroles. *Multa verba sunt*. Littéralement : 7 ora, 7 linguæ.
Tsý tsouý pá chě 七嘴八舌.

Il est presque mort. *Feré mortuus*. Tsý sè pá hò 七死八活.

De toutes ses forces. *Omni nisu, opera*. Littéralement : Avec sept mains et
huit pieds. Tsý cheòu pá kió 七手八脚.

Il est presque à toute extrémité. *Ad extrema redactus*. Lóng tē tsý tièn pá
taò 弄得七顛八倒.

Avoir les mains vides. *Vacuis manibus*. Kōng kinèn pē cheòu 空拳白手.

Être ingénieux et savant. *Ingeniosus et doctus*. Houáy tsáý paó hió 懷才
抱學.

Bien traiter ses hôtes. *Hospites optime tractare*. Tsēn pīn kīn kē 尊賓敬客.

3° Avec des caractères opposés qui, souvent, forment un idiotisme
très-curieux.

EXEMPLES :

S'aimer mutuellement. *Mutuo se amare*. Littéralement, en chinois : *Tu cupis, ego amo*. Ngý tǎn ngò gay 你貪我愛.

Ne pas s'accorder. *Inter se non convenire*. Littéralement : *Tu ad orientem vadis, ego ad occidentem*. Ngỳ tōng ngò sý 你東我西.

Parler mal du prochain. *Male loqui de proximo*. Littéralement : *Dicere album, dicere nigrum*. Chǒ pě taó hě 說白逃黑.

Maudire quelqu'un habilement. *Alicui detrudere*. Littéralement : *Digito orientem monstrare et loqui de occidente*. Tchè tōng chǒ sý 指東說西.

Nuire au prochain en paroles. *Nocere proximo verbis*. Littéralement : *Dicere longum, loqui breve*. Chǒ tchàng taó touàn 說長道短.

Regarder souvent quelqu'un. *Crebris oculis aliquem conjicere*. Mý laý yèn kif 眉來眼去.

Promettre avec de grands serments. *Magnis juramentis aliquid promittere*. Chè tièn mìn tý 誓天盟地.

Il a la figure de l'homme et le cœur de la bête. *Homini vultum et cor bestie habet*. Jèn mién tcheou sìn 人面獸心.

Je veux me battre avec vous jusqu'à ce que l'un de nous succombe. *Tecum pugitare volo usque ad mortem*. Hò ngý pìn kó ngý sè ngò hò 和你併箇你死我活.

Du matin au soir, il m'injurie et me frappe. *Verberibus et injuriis me quotidie excipit*. Tchaó tà mou má 朝打暮罵.

Refuser en face, accorder en secret. *Palam recusare, clam concedere*. Mìn touý gán tsieou 明推暗就.

Être dans une situation très-critique. *In vado esse positus*. Tōng taó sý ouay 東倒西歪. Littéralement : L'orient est renversé, l'occident incline.

Passer les jours dans la joie. *Ducere dies in lætitiâ*. Tchaó houân mou lǒ 朝歡暮樂.

Se lever matin et se coucher tard. *Benè mane surgere et valdè serò decumbere*. Ký tsao chouý tché 起早睡遲.

Les oiseaux chantent sur la montagne, l'écho résonne dans les vallées. *Aves canunt in montibus, resonat echo in vallibus*. Chān mìn kou hiàng 山鳴谷響.

Cinquième manière.

On répète la même phrase soit pour l'euphonie, soit pour mieux insister sur la pensée.

EXEMPLES :

Cela est déplorable! *Hoc lamentabile est!* Kò chāng, kò chāng 可傷。可傷。

Quel dommage! *Quod damnum!* Kò sý, kò sý 可惜。可惜。

Ne vous étonnez pas. *Nolī mirari*. Hieou kouay, hieou kouay 休怪。休怪。

Cela est lamentable. *Hoc deplorandum.* Koï sè, koï sè 苦事。苦事。
 Cela est parfait. *Hoc sanè perfectum.* Miào tsuë, miào tsuë 妙絕。妙絕。
 Quelle bonne fortune! *Maxima felicitas!* Hín chén, hín chén 幸甚。幸甚。
 Vous me comblez de vos bienfaits. *Beneficiis me cumulas.* 多荷。多荷。
 Pensez bien à cela. *Hoc tecum bene cogita.* 思之。思之。

III. DE LA GRADATION.

La gradation, que les Chinois nomment 連文, est une figure très-gracieuse dans le style littéraire. Elle rentre sous quelque rapport dans le genre de la répétition.

EXEMPLES :

Laò-Tsè, dans son Taó tǝ kīn, dit :

Le Taó engendre un; un engendre deux; deux engendre trois; trois engendre tous les êtres. (Cap. 42.)

道生一。一生二。二生三。三生萬物。

Le même philosophe dit encore :

L'homme imite la terre; la terre imite le Ciel; le Ciel imite le Taó; le Taó imite sa nature. (Cap. 25.)

人法地。地法天。天法道。道法自然。

Celui qui est constant a une âme large; celui qui a une âme large est juste; celui qui est juste devient Roi; celui qui est Roi s'associe au Ciel; celui qui s'associe au Ciel imite le Taó; celui qui imite le Taó subsiste longtemps. (Laò-Tsè, cap. 16.)

知常容。容乃公。公乃王。王乃天。天乃道。道乃久。

Le Livre des Changements ou le Y kīn, parlant de la création, dit :

Le Ciel et la terre furent d'abord créés; ensuite toutes les choses; celles-ci ayant été créées, l'homme et la femme furent créés; après cela, le mariage fut institué; après le mariage, l'homme devint père de famille; la famille existant, il y eut un Prince et des sujets; l'Empire existant, il y eut des hommes supérieurs en dignité et en mérite, et des hommes vulgaires; ensuite, les règles de l'urbanité et de la justice furent établies.

有天地然後有萬物萬物然後有男女有男女然後有夫婦有夫婦然後有父子有父子然後有君臣有君臣然後有上下有上下然後禮義所錯。

Toutes les fois qu'il s'agit de nommer un homme capable à des fonctions publiques, il faut d'abord bien l'examiner; après un mûr examen, on lui donne un emploi; s'il le remplit bien, on lui confie une dignité. Ayant obtenu cette dignité, on lui alloue un traitement. (Lý k'ý, cap. 5.)

凡官民材必先論之論職然後使之任事然後爵之位定然後祿之。

Le chant n'est autre chose que la parole, mais la parole prolongée. Quand on est plein de joie, on sent le besoin d'exprimer sa joie par la parole; la parole ordinaire ne suffisant pas, on vocalise sur un ton langoureux; la vocalisation ne suffisant pas, on se met, sans savoir ce que l'on fait, à agiter les bras et à faire des gambades. (Lý k'ý, cap. 16.)

歌之爲言也長言之也說之故言之言之不足故長言之長言之不足故嗟歎嗟歎之不足故不知手之舞之足之蹈之也。

Le sage étend son respect à tout; mais ce qu'il respecte le plus, c'est sa propre personne. En effet, sa personne est une branche issue de ses père et mère; comment oserait-il ne pas les respecter? Si on ne se respecte pas soi-même, on blesse ses père et mère; en blessant ses père et mère, on blesse la racine; en blessant la racine, les branches suivent son sort et se meurent.

君子無不敬也敬身爲天。身也者親之枝也。敢不敬與能敬其身是傷其親傷其親是傷其本傷其本枝從而亾。

On lit dans Laò-Tsè, chap. xvi :

Celui qui est parvenu au comble du vide garde fermement le repos.

Les dix mille êtres naissent ensemble; ensuite je les vois s'en retourner.

Après avoir été dans un état florissant, chacun d'eux revient à son origine.

Revenir à son origine s'appelle être en repos.

Être en repos s'appelle revenir à la vie.

Revenir à la vie s'appelle être constant.

Savoir être constant s'appelle être éclairé.

至虛極守篤靜萬物並作吾以觀其復夫物芸芸各歸其根歸根曰靜靜曰復命復命曰常知常曰明。

Le Tshōng-yōng de Confucius commence ainsi :

L'ordre établi par le Ciel s'appelle *nature*; ce qui est conforme à la nature s'appelle loi; l'établissement de la loi s'appelle instruction. (Cap. 1.)

天命之謂性。率性之謂道。修道之謂教。

En effet, l'administration dépend des hommes qu'on emploie. On doit choisir ses ministres d'après soi-même, se régler soi-même d'après la raison, fonder la raison sur l'amour de l'humanité. L'amour de l'humanité, c'est l'homme tout entier. (Chap. xx du même livre.)

故爲政在人。取人以身。修身以道。修辭以仁。人者人也。

Le Tá hiö commence par une gradation :

Il faut placer sa destination définitive dans le souverain bien. Pour cela, il faut connaître sa destination et prendre ensuite une détermination; celle-ci une fois prise, on peut avoir l'esprit en repos; l'esprit étant en repos, on jouit d'un calme inaltérable; en jouissant de ce calme inaltérable, on peut ensuite méditer sur l'essence des choses; ayant médité sur cette essence, on peut arriver à l'état de perfection désirée.

在止於至善。知止而后有定。定而后能靜。靜而后能安。安而后能慮。慮而后能得。

Houáng-Tsò, parlant du *Livre des Changements*, le Y' Kín, dit :

Ce livre commence par la science des nombres, les nombres le conduisent aux figures Kouá; les figures Kouá aux images et les images à l'expression de la pensée.

易起於數。因數設卦。因卦立象。因象起意。因意生辭。

Voici un passage de 歐陽修 dans le même genre :

Nous n'avons maintenant aucun maître pour nous instruire; que ceux qui aiment l'étude prennent pour maîtres les Kín. 夫世無師矣。學者當師經。 Ceux qui prennent les Kín pour maîtres, doivent, avant tout, saisir leur véritable sens; 師經必先求其意。 ayant acquis ce vrai sens, ils seront fixés et leur cœur ne sera plus dans le vague; 意得則心定。 leur cœur étant ainsi fixé, la raison, la doctrine, seront pures; 心定則道純。 avec cette raison et cette doctrine pures, tout ce que l'on roulera dans son esprit sera vrai et solide. 道純則允於中者實。 Quand cette solidité d'esprit se manifeste au dehors, elle frappe par son éclat les yeux de tous ceux qui la voient et enlève leur assentiment. 中者實則發爲文者頌光。

L'exemple suivant de *gradation* est tiré du Lỳ k'ý, cap. 13.

L'affection qu'on porte à son propre père doit s'étendre par degrés aux générations supérieures jusqu'aux aïeux. Les devoirs de convenance qu'on remplit à l'égard des aïeux doivent s'appliquer graduellement aux générations inférieures jusqu'au père. Voilà pourquoi l'ordre naturel entre parents veut

qu'on aime son père; en aimant son père, on respecte son aïeul; en respectant son aïeul, on estime les collatéraux; quand on estime les collatéraux, on a soin de réunir toute la parenté au moins une fois par an pour une fête de famille. Dans cette réunion des parents, le temple des ancêtres ne respire que la gravité; la gravité du temple des ancêtres consolide la paix de l'Empire; en consolidant la paix de l'Empire, on porte de l'affection aux magistrats de tous noms qui concourent au gouvernement du pays; en portant de l'affection aux magistrats de tous noms, les châtiments sont appliqués avec justice; quand les châtiments sont appliqués avec justice, le peuple vit tranquille; quand le peuple est tranquille, rien ne manque à ses besoins; quand tous les besoins sont satisfaits, tous les bons désirs peuvent se réaliser; quand les bons désirs se réalisent, les pratiques de l'urbanité s'accomplissent, et, quand ces pratiques sont accomplies, tout le monde est content.

自仁率親等而上之至於祖。自義率祖順而下之至於
 禰。是故人道親親也。親親故尊祖。尊祖故敬宗敬宗。
 故收旂收故宗廟嚴。宗廟嚴故重社稷重社稷故愛百
 姓愛百姓故刑罰中。故庶民安庶民安故財用足財用足
 故百物成百志成故禮俗刑禮俗刑然後樂。

IV. DE L'ANTITHÈSE OU DU PARALLÉLISME CHINOIS 絕言對語.

Cette figure est très-forte dans le goût des Chinois. Non-seulement on la rencontre souvent dans les livres, mais on en fait un usage fréquent dans la langue parlée. L'antithèse chinoise la plus goûtée est celle qui a lieu non pas seulement dans la pensée, mais dans une sorte de jeu de mots qui frappe davantage l'esprit, fait mieux apercevoir et surtout mieux retenir le parallélisme ou l'antithèse chinoise. La plupart des maximes, des adages, des proverbes, sont construits dans ce goût. Chaque membre de la pensée est exprimé par le même nombre de mots ou de caractères; les tons vocaux des mots sont combinés entre eux de manière à faire également antithèse. Les Chinois aiment à orner leurs demeures de cartouches sur lesquels une main légère et habile a tracé un de ces distiques chinois. Ce distique est presque toujours, et quant à la pensée et quant à la composition, une antithèse ou parallélisme.

EXEMPLES :

N'avoir aucun lieu où se réfugier. *Non est quò fugiat.* Littéralement : *In cælo non est via, in terra non est janua.* Cháng tiën où lou, jǒu tǐ où mên 上天無路。入地無門。

Il accorde en partie, il refuse en partie. *Partim recusat, partim annuit.* ǎ pán eǎl tsǎ, ǎ pán eǎl kèn 一半兒辭。一半兒肯。Le mot Eǎl est pour l'euphonie.

Il parle mal de moi. *De me perperam ipse garrat.* Littéralement : *Ille de me dicit longum et breve.* Chō ngò tohāng, chō ngò touàn 說我長。說我短。

N'avoir aucun refuge. *Nullum habere refugium.* Oū kiā kò teoff, oū lou kò pēn 無家可投。無路可奔。

N'avoir ni vêtement ni nourriture. *Nec quid induat nec quid edat habere.* Y pōū tchē ohēn, chē pōū tohōng keoū 衣不遮身。食不充口。

Les hommes ne savent pas cela; les génies eux-mêmes l'ignorent. *Hoc homines nesciunt et spiritus ipsos latet.* Jēn pōū tohē, kouy pōū kiō 人不知。鬼不覺。

Si vous êtes présent je vis, si vous êtes absent je meurs. *Tecum vivam, sine te moriar.* Yeou ngý tsē sēn, oū ngý tsē sè 有你則生。無你則死。

Est-ce une vente, est-ce un don? je ne sais. *An vult vendere, an dono dare, nescio.* Pōū tohē ché may, pōū tohē ché sōng 不知是賣。不知是送。

Il dort tout le jour. *Die et nocte semper dormit.* Mīn chouy taò yè, yè chouy taò mīn 明睡到夜。夜睡到明。

Il ne peut pas avancer et ne veut reculer. *Progredi non potest et regredi non sustinet.* Yoū taín pōū lēn, yoū touy pōū chē 欲進不能。欲退不捨。

Durant les froids, il voyage en palanquin; durant les chaleurs, il monte à cheval. *Tiēn hān tsó kiaó, tiēn louán tohén mà* 天寒坐轎。天暖乘馬。

Il ne boit ni ne mange, il ne dort ni ne veille. *Tchā pōū sē, fán pōū siàng, chouy sé sìn, sìn sé chouy* 茶不思。飯不想。睡似醒。醒似睡。

Ses faveurs surpassent tout ce que je puis dire, et l'amour lui-même est impuissant à exprimer sa bienveillance. *Ejus beneficia superant quidquid dicerem et amor ipse non posset eloqui ejus amorem.* Yoū yēn gēn, gēn chōn lān yēn, yoū yēn tsīn yeou oū tsīn kò yēn 欲言恩。恩深難言。欲言清又無清可言。

On ne peut les séparer l'un de l'autre. *Non possunt à se invicem avelli.* Pōū ché ngý siūn ngò, piēn ché ngò fāng ngý 不是你尋我。便是我訪你。

Il était plus beau que Pān-Ngān; il égalait en talent Tsò-Kiēn. *Pulchrior Pān-Gān, æqualis ingenio Tsò-Kiēn.* Maò pý Pān-Gān, tsāy tōng Tsò-Kiēn 貌比潘安。才同子建。

Sa beauté égale son talent, son talent n'est pas moindre que sa beauté. *Corporis et animi dotes in eo pariter elucent.* Maò tohēn ký tsāy, tsāy foū ký maò 貌稱其才。不副其貌。

Sans les rites, la droiture, la vertu, la bonté et la justice ne sont point parfaites; sans les rites, l'instruction et la réforme des mœurs ne sont point complètes. 道德仁義非禮不成。教訓正俗非禮不備。

Dans les temps primitifs, on estimait la vertu en elle-même; dans les âges suivants, on s'est appliqué à répandre des bienfaits et à les payer de retour.

En effet, les rites exigent qu'il y ait réciprocité dans les rapports des hommes entre eux; et ces convenances sont également blessées, soit qu'on donne toujours sans jamais rien recevoir, soit qu'on reçoive sans jamais rien donner.

天上貴德其次務施報禮尙往來往而不來非禮也來而不往亦非禮也。

(Le fils) a toujours l'oreille attentive, lors même que son père ne parle pas; il le regarde sans cesse, lors même qu'il ne lui fait aucun signe.

聽於無聲。視於無形。

Les historiographes enregistrent les faits; les lettrés, les discours.

史載筆士載言。

Pour les affaires du dehors (du palais impérial), choisissez un jour impair; pour celles du dedans, un jour pair.

外事以剛日。內事以柔日。

Toute dignité est conférée en pleine cour en présence de tous les magistrats. Tout châtement est infligé sur la place publique, afin que tout le monde prenne le coupable en horreur.

婚人於朝與王共之。形人於市與衆棄之。

Le sage, arrivé à la vieillesse, ne va pas à pied (car le souverain lui fournit une voiture). L'homme du peuple, arrivé à la vieillesse, ne mange pas des aliments grossiers (car, par respect pour son âge, tout le monde lui fournit des aliments recherchés).

君子耆徒不徒行。庶人耆不樂徒食。

La musique provient du principe Yâng; l'urbanité agit sous l'influence du principe Yin.

樂由陽來者也。禮由陰作者也。

La vertu est le grand principe de la nature humaine; la musique est l'épanouissement de la vertu.

德者性之端也。樂者德之華也。

La musique est le produit des émotions du cœur; les sens et les airs sont le corps de la musique.

樂者心之動也。聲者樂之衆也。

La musique tire son origine des émotions intérieures; les rites s'accomplissent par des mouvements extérieurs.

樂也者動於內者也。禮也者動於外者也。

Les rites, c'est la raison; la musique, c'est la règle.

禮也者理也。樂也者節也。

Celui qui ne comprend pas le sens caché du *Livre des Vers* se trompe nécessairement dans les rites; celui qui ne comprend pas le sens que renferme la musique, accomplit les rites d'une façon très-commune.

不能詩於禮經。不能樂於禮素。

Ce qui est faible triomphe de ce qui est fort.

Ce qui est mou triomphe de ce qui est dur. (Làò-Tsè.)

弱之勝強。柔之勝剛。

Le chapitre III du *Lý ký*, qui porte le titre de *Tán kōng 檀弓*, fournit un exemple frappant de parallélisme parfait des périodes et de tous leurs membres. Nous en citerons ici quelques passages. Mais le parallélisme n'existe que dans le texte chinois et non pas dans la traduction.

EXEMPLE :

Tout fils soumis à ses père et mère doit cacher leurs défauts et s'abstenir de les offenser par des observations inopportunes. En toutes choses, il doit fournir à leurs besoins sans se renfermer dans aucune limite. Il doit leur obéir avec empressement jusqu'à la mort, et porter ensuite leur deuil pendant trois ans.

Tout sujet soumis à son Prince ne doit pas craindre de l'offenser par des remontrances que suggère le bien public, ni cacher les fautes qu'il lui voit commettre. En toutes choses, il doit fournir à ses besoins dans une certaine limite. Il doit être attentif à lui obéir jusqu'à sa mort et porter son deuil pendant trois ans.

Tout disciple soumis à son maître doit s'abstenir de l'offenser par des observations qui, de sa part, seraient toujours déplacées; mais il n'est pas tenu de cacher ses fautes. En toutes choses, il doit pourvoir à ses besoins, sans se restreindre à une certaine limite. Il doit lui obéir avec empressement et porter son deuil dans le cœur pendant trois ans.

事親有隱而無犯。左右就養無方服動至死。致喪三年。
事君有犯而無隱。左右就養有方服動至死。方喪三年。事
師無犯無隱。左右就養無方服動至死。必喪三年。

AUTRE EXEMPLE TIRÉ DU *Lý ký* :

En vue de tout cela, l'Empereur vertueux repasse dans sa mémoire ce que les anciens ont fait pour honorer la vieillesse, afin de les imiter; il envisage

cette pratique comme la plus importante. Il aime les vieillards et leur porte un grand respect; dans ses actions à leur égard, il use de la plus grande politesse; il leur témoigne une piété toute filiale et leur accorde toutes sortes de douceur; il établit parmi eux les distinctions de rang convenables; en un mot, il n'est animé, jusqu'à la fin, que de sentiments profonds d'humanité.

是故聖人之記事也。慮之以天。愛之敬。行之以禮。終之以孝。養紀之以義。終之以仁。

V. DE LA MÉTAPHORE, EN CHINOIS 借憲 OU 託言.

La métaphore est une figure très-étendue dans la langue chinoise. Les métaphores naturelles abondent dans la langue écrite; mais le lecteur comprendra aisément qu'une écriture idéologique, figurative, doit se prêter plus qu'aucune autre au langage métaphorique. Les caractères simples ou non composés de la langue chinoise qui passent à la classe des caractères empruntés, que l'on nomme *Kià tsai* 假借, deviennent, par là même, des caractères métaphoriques: La connaissance du génie de la langue chinoise peut seule faire comprendre tout ce que l'ingénieuse méthode dont nous parlons apporte de richesses et de grâces à cette langue.

Les anciens livres de la Chine, surtout les *Kin* 經, ne sont qu'un tissu de métaphores naturelles qui font l'effet d'une peinture, d'un tableau. Les anciens souverains de la Chine en faisaient surtout usage dans les enseignements qu'ils donnaient aux peuples. Présentés sous cette forme, ces enseignements se gravaient mieux dans la mémoire et se perpétuaient plus sûrement.

§ 1. — NOMS PARTICULIERS DONNÉS A DIVERS OBJETS PAR MÉTAPHORES.

La connaissance des noms donnés par métaphores est indispensable. Autrement, un lecteur est embarrassé, à chaque pas, à la lecture des auteurs chinois. Chacune de ces dénominations métaphoriques est fondée sur un fait particulier, sur un trait historique ou sur les propriétés de l'objet dont il est question. Les Chinois ont des recueils qui contiennent ces expressions métaphoriques. Aucun n'a été traduit en une langue européenne. Il conviendrait de placer ici les titres métaphoriques que les Chinois donnent presque toujours à leurs ouvrages. Un sinologue français nous a exprimé récemment le désir de voir, dans notre *Grammaire*, un article consacré aux titres des livres chinois. Ce louable *desideratum* nous est parvenu trop tard pour être rempli dans cet article.

EXEMPLES :

L'argent, la monnaie. Pě chonÿ tchën jën 白水真人.

Un vin excellent. Ts'ih toheou ts'ong sé 青州從事.

Un bon poëte. Chê tohông hoâ 詩中虎.

Une odeur délicieuse. Kín houên fân 近魂番 ou Ký chên lân 氣腓蘭.

Un cavalier habile. Tsiên-Lý-Lông 千里龍.

La fleur pivoine. Chouy tsín kieoff 冰習毬.

L'encre renommée. Hiuên fân tay cheou 玄番太守.

L'encrier chinois. Lý chě hiăng heou 離石卿侯.

L'hirondelle. Tiên niù 天女.

Le perroquet. Yên niào 言鳥.

La tortue. Hiuên fôu 玄夫.

La fourmi. Hiuên kiú 玄駒.

Les brebis. Maò jeou 毛柔.

Le tigre. Chān kiün 山君.

Le bouc. Fân láng 讒郎.

Le porc. Tchāng tsouy tsiang kiün 長隊將軍.

Le sanglier. Tchāng fán tohou pō 長鬚主簿.

Un domestique. Tsín y jên 青衣人.

Les anciens Chinois avaient peint sur quatre drapeaux quatre animaux qui, selon eux, étaient l'emblème des quatre points cardinaux. La couleur de ces animaux était celle de l'élément auquel correspond le point cardinal de la sphère qui lui est affecté. Ainsi, le rouge appartient au feu et correspond au sud; le noir appartient à l'eau et correspond au nord; le vert, au bois et correspond à l'est; le blanc, au métal et correspond à l'ouest. Ces principes de philosophie chinoise sont fondés sur leur cosmogonie générale. C'est pour ce motif, qu'en parlant des armées, le *Lý ký* ou *Mémorial des Rites* dit au chapitre premier :

Quand l'armée se met en marche, que l'*Oiseau rouge* soit devant; le *Bœuf noir*, derrière; le *Dragon vert*, à gauche; le *Tigre blanc*, à droite; le *Boisseau septentrional*, au milieu dominant l'armée; et bientôt les soldats seront enflammés d'enthousiasme.

行前朱鳥而德玄武。左青龍而右白虎招搖在上急繕其怒。

§ 2. — MÉTAPHORES DESCRIPTIVES FORT ÉLÉGANTES.

1. Cette jeune demoiselle est d'une beauté capable de charmer les poissons et de faire descendre les grues du Ciel; sa figure effacerait le disque de la lune et ferait rougir les fleurs.

這位小姐生得沉有魚落鴈之容閉月羞花之貌。

2. Elle était belle comme une fleur, légère et gracieuse comme une hirondelle.

生得嬌情如花。轉盈似燕。

3. Cette jeune Hông-Yü était née avec une beauté peu commune; ses sourcils étaient comme les feuilles des peupliers du printemps (c'est-à-dire minces et effilés comme ces feuilles), et ses yeux aussi purs que les eaux d'automne.

這紅玉生得姿色非常是眞眉如春柳眼湛秋波。

4. Cette jeune fille était un charmant composé des plus pures vapeurs des montagnes et des rivières; en la formant, le ciel et la terre, les deux principes Yin et Yang n'avaient pas manqué leur but.

果然是山川秀氣所鍾。天地陰陽不爽。

§ 3. — MÉTAPHORES OÙ LE CONTENANT EST PRIS POUR LE CONTENU.

Ce genre de métaphores est fort commun dans la langue chinoise.

EXEMPLES :

1. Tchaō tün 朝廷. Littéralement : *le palais, la cour*, se prend pour l'Empereur de Chine, comme chez les Turcs on dit : *la Sublime Porte*, pour désigner l'Empereur des Turcs, et, chez les catholiques, *le Saint-Siège*, pour désigner le Chef de l'Église. On dira en Chine : 見朝廷, voir le Palais-Cour, pour signifier que l'on a une audience de l'Empereur.

2. Foù, toheou, hién, 廣州縣, sont les noms par lesquels on désigne les villes de premier, deuxième et troisième ordre. Par métaphore, ces mots veulent dire : *le Gouverneur lui-même de la ville*. Ainsi, parlant de lui à la troisième personne, le mandarin d'une ville de premier ordre dit : Pèn foù 本府, moi, le propre Gouverneur de cette ville.

3. Tohén houâng 城隍. Littéralement : *les Murs et les Fossés*. En Chine, ces deux mots signifient : *les Génies tutélaires de la ville, les Anges gardiens de la ville*.

4. Chân tohouân 山川. Littéralement : *les montagnes et les fleuves*. Au figuré : *les Génies, les Esprits des montagnes et des eaux*.

5. Tâng 堂. Littéralement : *une demeure, un édifice, un temple, aula, templum*. Les Chinois l'emploient élégamment pour désigner *la mère, mater*. Ainsi, ils diront : *Votre mère est-elle encore en vie?* Lin tâng tsaf pou tsaf 令堂在不在?

6. Tohén tâng 正堂, dans le même sens, veut dire : *les Présidents des Conseils de l'Empire*.

7. Min tâng 明堂. Littéralement : *le sublime Temple, c'est-à-dire la Cour, le Palais impérial*.

8. Le caractère Chě 室 signifie : *maison*. On s'en sert pour désigner l'épouse. Ainsi on dira : Tohén ohě 正室, l'épouse légitime. Tsě ohě 側室, l'épouse secondaire

9. Kfh sě 琴瑟. Littéralement : deux instruments de musique qui ressemblent à nos guitares. En parlant de deux époux, on dira, en chinois : le Kfh et le Sě. Si ces deux époux sont bien unis, bien d'accord, on dit : Le Kfh et le Sě rendent des sons bien harmonieux, bien concordants. Kfh sě tiaō hō 琴瑟調合.

10. Hông tohē 紅墀, littéralement : le Vestibule rouge; ou Tān tohē 丹墀, le Vestibule jaune. Il y a des salles au Palais impérial ou dans les prétoires qui sont peintes en l'une ou l'autre de ces couleurs. Au figuré, on désigne ainsi : un tribunal, une cour de justice.

§ 4. — RECUEIL D'EXPRESSIONS MÉTAPHORIQUES TIRÉES DES AUTEURS CHINOIS.

1. Mā sēn kō 馬生角. Littéralement : Il pousse des cornes au cheval. Sens véritable : Revenir dans son pays natal après en avoir été absent durant longtemps. Voici probablement l'origine fabuleuse de cette locution. Tān, fils aîné du roi de Yēn, était retenu en otage dans le pays de Tshh. Il demanda la faveur de s'en aller. Le Roi de Tshh lui dit : Quand la tête du corbeau sera blanche et qu'il poussera des cornes au cheval, je vous laisserai partir. Le prisonnier leva les yeux au ciel en pleurant. Tout à coup on vit paraître un corbeau à tête blanche et un cheval qui avait des cornes. Le Roi de Tshh fut rempli de stupeur et le renvoya aussitôt. (Pě meŷ koué sé, liv. IV.)

2. Souŷ loū 逐鹿. Littéralement : poursuivre un cerf. Le sens figuré est : briguer le trône. Dans le même ordre d'idées, Chō loū 失鹿, perdre le cerf, veut dire : perdre le trône. Dans les Annales des Hān, on lit ces mots : Tshh ayant perdu son cerf 秦失其鹿, tout l'Empire le poursuivait 天下共逐之. Le plus habile fut le premier qui en devint maître 高材之先得之.

3. Hoā lieōū tohē kay 花柳之巷. Littéralement : Les ruelles des fleurs et des saules. Au figuré : La rue où demeurent les courtisanes. On dit : Fréquenter les rues des fleurs et des saules, pour indiquer que l'on a des rapports avec les filles de joie. Dans les villes maritimes de la Chine, comme à Canton, le fleuve est couvert de barques fleuries, Hoā tohouān 花船, c'est-à-dire de barques de courtisanes. Chercher les fleurs et s'informer des saules 尋紅問柳, c'est-à-dire : Fréquenter ces maisons de joie. Ils allaient ensemble aux saules et aux fleurs 或花或柳遞相往. De tout temps, j'ai été ami du plaisir et je suis passionné pour les fleurs et les saules 我平昔間酷愛風流耽情花柳. (Cercle de craie.) Une belle fleur, Hoā niāng 花良, une fille publique, une courtisane. Je vivais parmi les saules et les fleurs. Je reconduisais l'un pour aller au-devant d'un autre et mon occupation habituelle était le chant et la danse 妾身是柳陷花街。送獲迎新舞姬歌妓.

4. Fōng yà ouēn jēn 風雅文人. Littéralement : Celui qui peut expliquer

les odes Fōng et Yà du Livre des Vers. Au figuré : *C'est un homme d'un talent merveilleux.*

5. Tchoū ohé 朱提 est le nom d'une ville où l'argent abonde. Souvent, par métaphore, on donne à ce métal le nom de cette ville.

6. Sỳ joũ 洗辱. Littéralement : *Laver sa honte, c'est-à-dire : se venger.* On dit dans le même sens : Suě tohé 雪恥, *laver une injure, se venger.*

7. Kiũ tohōng yuēn 驅中原. Littéralement : *Lancer des gens dans les plaines de la Chine.* Au figuré : *Mettre deux lettrés aux prises pour les faire courir.*

8. Poũ tō kán 不得乾. Littéralement : *Nous ne sommes pas secs.* Au figuré : *Nous sommes dans de mauvais draps.*

9. Yeou siēn 遊仙. Littéralement : *Voyager parmi les immortels, c'est-à-dire : mourir.*

10. Kouān kiũn 冠軍. Littéralement : *Être le premier de l'armée.* Au figuré : *Être un homme supérieur, sans égal.*

11. Yǎ láng 厭卵. Littéralement : *Écraser l'œuf, c'est-à-dire : Être dans une situation très-critique.*

12. Toũ loũ 吐露. Littéralement : *Vomir la rosée.* Au propre : *Révéler un secret.*

13. 結草銜環, *Nouer l'herbe, apporter un anneau de jade.* Hiēn kiě 銜結. Littéralement : *Apporter en son bec un anneau de jade et lier l'herbe, c'est-à-dire : Témoigner sa reconnaissance.* — Il y a deux allusions dans cette parole : 1° à un oiseau blessé auquel un enfant sauva la vie et qui, plus tard, lui apporta dans son bec un anneau de jade; 2° à cause d'une femme qui s'échappa sous une forme humaine, lia l'herbe d'un champ pour qu'un guerrier, qui avait été son bienfaiteur, pût s'échapper à la poursuite de ses ennemis.

14. Lóng toheou laŷ 弄齷來. *Faire découvrir la laidure, c'est-à-dire : l'ignorance de quelqu'un.*

15. Y hoā tsiě moũ 移花接木. *Changer la fleur et prendre du bois, c'est-à-dire : Quitter sa volonté pour faire celle des autres.*

16. Fáng teou tán 放斗胆. Littéralement : *Lâcher un boisseau de fiel, c'est-à-dire : Avoir de l'audace, une extrême hardiesse.*

17. Kàn teou tán 敢斗胆. *Oser avec un boisseau de fiel, c'est-à-dire : Avec une grande hardiesse.* Les Chinois regardent la vésicule du fiel comme le siège du courage.

18. Mán tohé foũ kín 滿紙斧鑿. *Remplir le papier à coups de hache et de ciseau, c'est-à-dire : Une composition qui n'a rien de naturel, qui sent le travail.*

19. Tsó poũ yn tōng tohouāng 坐不穩東庄. *Il ne put s'asseoir solidement sur le lit oriental, c'est-à-dire : Il ne put se faire agréer pour gendre. Pro-*

mettre sa fille en mariage, promettre le lit oriental à quelqu'un 許東床. La chambre nuptiale, le lit oriental 板床. Désirer attirer quelqu'un dans la partie orientale de sa maison, veut dire : Désirer en faire son gendre. 憲欲招人東垣. Le vent d'orient, le soleil à l'orient, un hôte d'orient, en sont des expressions qui reviennent sans cesse.

20. Tsên kò 擲果. Jeter des fruits à quelqu'un. — Allusion au beau Pān-Gān que les femmes poursuivaient en lui jetant des fruits. — On dira de même : Naturellement beaucoup de personnes vous jettent des fruits, c'est-à-dire : Beaucoup de femmes désirent vous épouser.

21. Hiù chouāng sǐ 許雙栖. Il nous promet à toutes deux un nid, c'est-à-dire : De nous épouser toutes deux. On dit, dans le même sens : Elle veut que je niche avec elle, c'est-à-dire : M'avoir pour époux. 欲小生雙栖.

22. La chute des fleurs du prunier, c'est-à-dire : L'époque du mariage. 標梅.

23. Mên teoù 門楣. Linteau de la porte, c'est-à-dire : Un gendre.

24. Lóng kouaf lý 弄決裂. Laisser voir la rupture et la déchirure, c'est-à-dire : Son côté faible.

25. Yü kín ouý kouý 玉鏡未歸. Littéralement : Le miroir de jade n'est pas encore revenu, c'est-à-dire : Ma fille n'est pas encore mariée.

26. Tohoü yü 珠玉. Des perles et du jade, c'est-à-dire : des expressions élégantes, surtout en poésie. Ces expressions donnent lieu à une foule de locutions semblables. V. g. : C'est un jeune homme comparable à une perle et au jade 青年珠玉, c'est-à-dire : D'une beauté rare. Entendre le bruit de la perle et du jade, c'est-à-dire : de beaux vers 聆珠玉. Amener des perles et du jade, c'est-à-dire : Provoquer des compositions élégantes. 引珠玉. Homme qui n'a pas de prunelle dans les yeux, c'est-à-dire : Qui est dépourvu de lumière, de sagacité. 眼中無珠玉之人. Veuillez, je vous prie, verser avec profusion des perles et des pierres précieuses. 請傾珠玉.

27. Tsuén pý 全璧. Une tablette de jade entière, c'est-à-dire : Un homme parfait, un homme accompli.

28. Sián mín 尋盟. Venir chercher le serment, c'est-à-dire : Venir pour épouser une fiancée.

29. Tohoü loü pō tín 出露破綻. Laisser voir le défaut de la cuirasse, littéralement : La brisure et la déchirure, c'est-à-dire : son ignorance.

30. Tà tsieoü fōng 打秋風. Faire du vent d'automne, c'est-à-dire : Tirer de l'argent à quelqu'un.

31. Tāng lý niēn 當笄年. Être dans l'année où l'on prend l'aiguille de tête (16 ans), c'est-à-dire : Se trouver en âge d'être marié.

32. Tsuē chē kouý jēn 絕事佳人. Belle femme qui efface tout son siècle par sa beauté.

33. Sē sūn pō 絲蘿附喬. La plante grimpante sē lō s'attache au grand arbre, c'est-

à-dire : *La jeune fille se marie à un homme éminent. Il pense à la plante grim-pante Sě lǒ, c'est-à-dire : Il pense à épouser votre fille. Biàng sě lǒ 想絲蘿.*

34. Sién soũ chén lhm 線索甚靈. *Ses fils et ses cordes sont bien efficaces, c'est-à-dire : Il est puissant à la cour.*

35. Hién toheoù 獻醜. *Montrer sa laideur, c'est-à-dire : son mauvais style, ses mauvais vers.*

36. Yèn tsǐn tsoù y kaō 眼睛最高. *Littéralement : Vos prunelles sont très-élevées, c'est-à-dire : Vous êtes difficile à contenter en fait de beauté.*

37. Kouán lý kién tién 管裏窺天. *Apercevoir le ciel à travers un tube de bambou, c'est-à-dire : Avoir des vues superficielles.*

38. Tōng fāng hoā tohōũ tohē foũ 洞所花燭之福. *Le bonheur con-jugal, littéralement : Le bonheur de la chambre profonde éclairée par des bougies fleuries.*

39. Kaỹ ngò tsè sě 開我茅基. *Vous avez soulagé mon cœur accablé de chagrin, littéralement : Vous avez écarté les joncs qui m'obstruaient.*

40. Lo lě eũl yèn tsǐn tsǐn 落得耳根清淨. *Littéralement : Le bout de mes oreilles est bien propre et bien net, c'est-à-dire : Me voilà bien débar-rassé.*

41. Hiũ hiñn 納懸. *L'affaire est suspendue en l'air, c'est-à-dire : elle est incertaine, douteuse.*

42. Keoù ouỹ toũ tohaō 狗尾續貂. *Littéralement : Suppléer au moyen d'une queue de chien à ce qui manque à une fourrure de martre, c'est-à-dire : Traiter médiocrement un sujet déjà traité avec éloquence par un autre.*

43. Tēn lōng mēn 登龍門. *Franchir la porte du dragon, c'est-à-dire : Être admis dans la maison d'un lettré renommé.*

44. Foũ kfh tsln tsoũy 負荆請罪. *Littéralement : Porter sur son dos des épines et demander le châtement de son crime, c'est-à-dire : Présenter des ex-cuses à quelqu'un.*

45. Ouỹ tohē loũ sě choũy cheoù 末知鹿死誰手. *Le cerf tué, on ne sait qui lui a donné la mort, c'est-à-dire : Une chose faite, on ne songe plus à celui qui l'a faite.*

46. *Le disque du soleil est déjà parmi les mûriers et les ormes, c'est-à-dire : Le soleil se couche. Au figuré : Ma vie est à son déclin. Selon les poètes chinois, le soleil se couche au milieu des mûriers et des ormes. Kin jōũ sāng yũ 景入桑榆.*

47. *Avoir une face qu'anime le vent du printemps. Ché tohoũn fōng mién 是春風面. Suivant les poètes chinois, le souffle du printemps inspire l'amour. C'est ainsi que cette expression : 載春風. Porter le vent du printemps, si-gnifie : Être amoureux d'une femme. Lieoù tohoũn 留春. Retenir le printemps, c'est retenir celui qu'on aime. 春意. Des désirs du printemps (sexual desires).*

48. Conter à quelqu'un le manche de la cognée, 丫 何 以 斧 柯 托 人, c'est-à-dire : Charger quelqu'un de l'ouverture d'un mariage. Cette comparaison est empruntée au Livre des Vers, le Chō kīn, liv. I, chap. xv, ode 5, où on lit ces mots : Comment coupe-t-on le bois pour faire un manche de hache? Cela ne peut se faire sans une hache. Comment épouse-t-on une femme? Cela ne peut se faire régulièrement sans un entremetteur de mariage. 代 柯 如 何 匪 斧 不 克 耶。妻 如 何 匪 媒 不 得。

49. Prendre le repas du chant du cerf, c'est-à-dire : Le repas qu'on offre après avoir obtenu le diplôme de la licence. 麋 鹿 鳴 宴。

50. Jōū mēn paf hoū 辱 門 敗 戶. Littéralement : Injurier la porte, détruire la famille, c'est-à-dire : Déshonorer une famille.

51. Tsay pōū yaō tāng hín oheoū taē y 再 不 要 當 行 首 子 也. Il ne faut plus reprendre ton ancienne profession, c'est-à-dire : celle de fille de joie.

52. Maf siaó 賣 俏. Faire trafic de sa beauté, vendre sa beauté.

53. Kiaò ngò tsay jēn tsien tsèn sēn tohoū jōū y 教 我 在 人 前 怎 生 出 入 也. Littéralement : Dites-moi, comment pourrais-je entrer et sortir devant les hommes? c'est-à-dire : Quelle figure pourrais-je faire dans le monde? Comment pourrais-je soutenir les regards du public?

54. 磨 半 貳 舌 頭. User un demi-morceau de langue, c'est-à-dire : Échanger quelques mots.

55. 好 耳 根 清 淨. Littéralement : Le bout de votre oreille est pur et bien net, c'est-à-dire : Rien n'a manqué à votre bonheur.

56. 求 食 賣 笑. Littéralement : Chercher à manger en vendant des rires, c'est-à-dire : Vivre du produit de sa beauté.

57. 豈 知 他 有 二 面 三 刀. Littéralement : Qui aurait pensé que cette femme avait deux visages et trois couteaux, c'est-à-dire : Qui aurait pensé qu'elle avait deux langues et deux visages?

58. 我 要 見 風 去 也. Littéralement : Je veux aller voir le vent, c'est-à-dire : Exire volo ut naturæ necessitatibus satisfaciam.

VI. DE LA DESCRIPTION, EN CHINOIS : 論 或 畫 論.

La description est, dans la langue chinoise, une figure de rhétorique dont la forme est des plus variées. Les grands auteurs chinois excellent dans le genre du récit, de la description. Leur sagacité n'oublie pas les moindres détails, les contrastes surtout qui sont de nature à frapper l'esprit du lecteur. Tantôt la description, sous leur pinceau, s'élève à la douce majesté; tantôt elle est ravissante par sa simplicité. Souvent le style est presque une poésie; ainsi, l'éloge de Mouk-den, par l'Empereur Kiēn-Lông, est écrit avec tant de grâce et de majesté, qu'on pourrait plutôt regarder cette pièce de littérature impériale

comme une sublime pièce de poésie que comme un simple morceau de littérature.

Les exemples qui suivent donneront au lecteur une idée de la grâce et surtout de la variété de la description, selon les auteurs et les sujets qu'ils traitent.

DESCRIPTION D'UN PAYSAGE.

Ce village était, de tous côtés, entouré de coteaux verdoyants; un ruisseau le traversait en serpentant du levant au couchant; ses rives étaient plantées de saules et de pêcheurs. On trouvait réunis en ce lieu tous les agréments qui naissent du mélange des eaux et de la vue des montagnes.

Un jour les magistrats firent la partie d'aller dîner ensemble au temple de la *Vallée des Immortels* pour jouir de la vue des pruniers en fleurs. C'était un des amusements favoris des habitants du lieu, et cette vue des pruniers en fleurs était le plus charmant spectacle du village. Près du couvent, sur une étendue de plusieurs lys, la route était plantée de pruniers, les uns à fleurs blanches, les autres à fleurs rouges. Tout le long de la route, l'odorat était enivré de leurs doux parfums. Dans l'intérieur du couvent, il y avait quelques pruniers à fleurs vertes d'une beauté plus remarquable encore.

La villa du seigneur n'était qu'à vingt lys de la ville; elle en était séparée par des montagnes et des rivières; c'était un monde à part. On y voyait des eaux limpides et des tertres verdoyants, des bosquets touffus, des sentiers solitaires coupés par de clairs ruisseaux, des fleurs et des oiseaux d'espèces aussi rares que remarquables; ce séjour délicieux ne le cédait point au riant jardin de *Ouâng-Ouŷ* (1), et il pouvait rivaliser avec la vallée d'or de *Chě-Lô* (2).

這村裏青山環四面。一帶清溪道從西過東。曲曲回抱。兩堤上桃柳芳菲。頗有山求之趣。忽一日合城卿官有公酒靈谷寺看榕。原來通靈谷寺看梅是本方人第一盛景近寺數里皆有梅花或紅或白一路冷番撲鼻寺中幾株綠琴便是茂盛。本方皇庄難城雖只一二十里却山水隔絕。另是一天內中山水秀美樹木抹踈谿徑幽拆花鳥奇異風景不減王維之軸川何殊羅石之金谷。

(1) Sous la dynastie des *Tāng*, un Chinois du nom de *Ouâng-Ouŷ* avait une campagne splendide dans le pays de *Ouâng-tohouân*. Les poètes aimaient à s'y promener et mettaient leur plaisir à y composer des vers.

(2) *Chě-Lô* ou *Chě-Tsōng*, dans le district de *Hô-nân-hiën*, sous la dynastie *Tsin*, avait un parc si merveilleux qu'il était le rendez-vous de tous les lettrés.

PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE CHARMANTE ET INTELLIGENTE.

La nature avait doté cette enfant d'une beauté extraordinaire. Ses sourcils étaient comme la feuille du saule printanier (1) et ses yeux comme le cristal des fontaines en automne. Mais elle était encore mieux partagée sous le rapport des qualités morales et des dons de l'esprit. Dès l'âge de huit à neuf ans, elle savait à merveille les ouvrages à l'aiguille et tous les travaux de son sexe; en toutes choses, elle surpassait les autres enfants du même âge. Elle n'avait que onze ans quand la mort lui enleva sa mère; dès ce moment elle prit l'habitude d'aller chaque jour chez son père pour étudier les livres et apprendre à écrire les caractères. On eût dit, en vérité, qu'elle était formée de l'air le plus pur des montagnes et des rivières; en la formant, le Ciel et la terre, les deux principes *Yn yang*, n'avaient pas manqué leur but. Comme elle n'avait pas moins d'intelligence que de beauté, à peine avait-elle atteint l'âge de quatorze ou seize ans, qu'elle connaissait les livres à fond et pouvait composer en style littéraire. Finalement, c'était déjà une espèce de docteur parmi son sexe.

這紅玉生得姿色非常異是有如春柳眼湛秋波更兼性情聰慧到八九歲便學得女工針招件件過人不幸十一歲上母親吳氏先亡過了就每日隨着白公讀書寫字果然是山川秀氣所鍾。天地陰陽不爽有百分姿色自有百分聰明到得十四五時便知書能文。竟已成一個女學士。

PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE COMMUNE.

Sa coiffure était ornée de perles et de plumes d'alajou; elle était vêtue d'une robe de satin. Son air était grave et sérieux. Sa taille était régulière et élégante; mais quoiqu'elle eût les grâces et les attraits d'une vierge, sa figure n'avait rien de distingué, et ses traits ne brillaient point d'un éclat extraordinaire. Nulle expression dans ses yeux ni dans ses sourcils; une réserve empruntée sur son visage, ses lèvres, son teint chargé de fard, tout dans sa physionomie était l'effet de l'art. En somme, c'était bien une autre *Ché*, mais celles de l'Est et de l'Ouest étaient bien différentes de figure.

滿頭珠翠遍體綾羅意態端莊雖則是閩中之秀面龐手正絕然無迥出之姿眼眉眉梢不見嬌羞作態脂粉粉粉大都來膏沐爲容總是一施東西異面誰知二女鳩鴿同巢。

(1) C'est-à-dire minces et effilés comme ces feuilles.

PORTRAIT D'UN BEAU JEUNE HOMME.

Un seul parmi eux se faisait remarquer. Il portait un petit bonnet et un vêtement de couleur uni. Voici son portrait :

Il était beau comme le jade d'une couronne. Ses yeux avaient l'éclat d'une escarboucle. Les vapeurs les plus pures des montagnes et des rivières s'étaient concentrées dans toute sa personne, avaient formé son corps. Son esprit, comparable à une broderie éclatante, répondait à la beauté de sa figure. Il avait la taille svelte de Ouý-Kiaý et l'extérieur noble de Pân-Gân; rien de cette démarche hautaine d'un riche insolent : c'était, en vérité, un charmant jeune homme.

內中惟一生活片巾索服生得。美如冠玉潤比明珠。山川秀氣直修其躬歸綉文心有如其面宛衛玠之清羸儼潘安之妙麗並無執褻行臧自是風流人物。

PORTRAIT D'UN JEUNE HOMME RICHE ET PRÉTENTIEUX.

Son habit et sa coiffure étaient neufs et élégants. Sa démarche était pleine de hauteur et de fierté. Il avait de l'embonpoint et une belle prestance, une physionomie avantageuse; mais l'air d'un homme riche plutôt que d'un homme à talent. Le teint blanc et le nez rouge, toute sa figure semblait respirer le vin et la bonne chère. On l'eût pris pour un seigneur opulent et non pour un poète. Tout couvert d'or et chargé de jade, (il semblait dire) : *Regardez mon brillant costume*. Quoiqu'il fût précédé et suivi de nombreux serviteurs, il n'avait de remarquable que les dehors.

衣冠鮮楚舉止高昂骨豐皮厚一身乏秀韻之姿。似財主而非才人面白鼻紅滿臉橫酒肉之氣類富翁而難賦容。金裝玉裹請看衣裳前權後隨只堪皮相。

PORTRAIT D'UN AUTRE JEUNE HOMME TRÈS-VULGAIRE.

Un extérieur commun, une tournure et une physionomie vulgaires. Il était comme renfermé en lui-même. Il avait l'air de la ruse et de l'effronterie; malgré toute sa parure, il n'avait pas l'apparence d'un poète. Ses épaules arrondies, son ventre à plusieurs étages, tout son corps annonçait le contraire de la franchise et de la simplicité. Son œil hagard, son sourcil contracté, lui donnaient tout à fait l'air d'un fripon plagiaire.

形神鄙陋骨相凡庸蓋臧再四掩不盡奸蹄行踪做作萬千裝不出詩書菜?味一身中蕪肩疊肚全無坦坦之容滿臉上弄眼濟眉天有花花之意。

PORTRAIT D'UN DEVIN CHINOIS OU *Souán mìn* (1).

Il portait sur sa tête un bonnet carré; il avait un habit de campagne. Avec ce bonnet, il affectait les manières d'un homme de lettres; avec son habit de campagne, il voulait figurer l'homme qui vit dans la retraite. Sa barbe et ses moustaches courtes et peu fournies ressemblaient à des herbes en désordre. Ses prunelles, grosses et ternes, étaient rondes comme des balles à tirer de l'arc. Dès qu'il apercevait quelqu'un, il accourait en face de lui, puis il le saluait à reculons et affectait dans toute sa personne l'humilité et le respect. En parlant, il regardait à droite et à gauche. L'avidité était peinte sur toute sa physionomie, et on voyait qu'il ne cherchait qu'à flatter les riches. Quoiqu'il s'annonçât avec le titre d'astrologue, on voyait bien que son véritable métier était celui de complaisant.

頭戴方巾身穿野服頭戴方巾強賴作斯文一豚身穿野
服假裝出隱逸三分髭鬚短面不長有類蓬鬆亂草眼睛
大而欠秀渾如落落彈丸見了人前解後拱渾身都是謙
恭說話時左顧右盼滿臉盡皆勢利雖然以星容爲名到
全靠逢迎作主。

UNE COURTISANE CHINOISE CHANTE SA CONVERSION.

De ma fenêtre, où pendent des rideaux de soie, ornés de riches broderies, je puis contempler l'éclat de la lune et les formes variées des nuages. Aurais-je espéré d'abandonner un jour cette avilissante profession pour prendre un parti honorable et dire adieu à cette rue qui est le séjour du vice? C'en est fait; plus d'orgies, plus de chansons licencieuses. J'ai rompu pour toujours avec ces compagnies d'amants et de maîtresses, et je leur abandonne sans regret le théâtre du plaisir. Qu'ils me poursuivent, s'ils veulent, de leurs railleries et de leurs injures; ce n'est pas moi qui irai faire des avances aux riches ni présenter aux nobles une main séduisante. Je n'irai plus faire trafic de ma beauté ni rechercher de folles jouissances. On ne me verra plus dans le séjour de la joie aller au-devant d'un nouvel amant et reconduire celui qui l'a précédé. Je ne crains plus que le magistrat ne me fasse arracher violemment du palais de l'amour. Je ne veux plus être esclave des caprices d'une entremet-

(1) La Chine abonde en devins qui font métier de diseurs de bonne fortune. Durant notre séjour en Chine, nous admirions leur faconde et leur habileté à parler selon l'auditoire qui les écoutait. Nous n'étions pas surpris qu'ils fissent continuellement des dupes.

teuse. Je ne souffrirai plus ces hôtes et ces amis qui se succèdent sans interruption. Je ne m'affligerai plus de l'exiguïté de mes ressources ni des ennuis de ma profession. Je ne m'inquiéterai plus des affaires du monde ni des vains propos qui s'y tiennent. J'ai trouvé un époux dont le cœur s'accorde heureusement avec le mien; et chaque jour ses soins empressés me récompensent de ma tendresse. Et quand les derniers rayons du soleil viennent dorer les rideaux de ma fenêtre, tenant par la main un mari passionné, je reconduis dans son appartement cette dame jalouse de mon bonheur pour aller prendre le repos du sommeil. (*Cercle de craie.*)

月戶雲窓。繡幃羅帳。誰承望。我如今棄賤從良拜辭
 了這鳴王可巷。畢罷了淺斟低唱撒下了莫行鶯燕估
 排場不是我攀高接遣由他每說短論長。再不去賣笑
 追歡風月館。再不去迎新迭舊翠紅鸞。我可也。再不
 怕官司勾喚。再不要門戶承當。再不放賓朋出入。再
 不見鄰里推搶。再不愁家私管運。再不管世一事商
 量。每日價喜孜孜一雙。情意兩相投直睡到暖溶三竿
 日影在紗窓上伴着個有疼熱的夫主更送着個會板障
 的親娘。

UNE FEMME INJUSTEMENT ACCUSÉE SE PLAINT DES SUPPLICES D'UN JUGE PARTIAL.

Comment pouvais-je résister à un magistrat qui torture les accusés, sans demander de quel côté est le crime ou l'innocence? Ce n'est pas tout; je trouvais, sur le tribunal même, un ennemi acharné que secondaient ces cruels sergents, et je restai devant eux sans défense et sans appui.

Hélas! j'entendis subitement, au bas des degrés, un cri semblable au bruit du tonnerre. Une grêle de coups pleut sur mes reins et les dépouille entièrement. De ce côté-ci, on m'accable de blessures qui me causent d'intolérables douleurs; de ce côté-là, les témoins, achetés à prix d'argent, ne reçoivent aucun châtement. Mes articulations craquent, mes os se brisent sous les coups des bourreaux, et leurs bras nerveux ne s'arrêtent qu'en me voyant tomber sans connaissance et sans mouvement. (*Cercle de craie.*)

怎當他官不威牙爪威也。不問誰有罪誰無罪。早則是
 公堂上有對頭曾夾睡這祇候人。無巴壁。呀廳階下一
 聲叫似一聲雷我春槩下一杖子起一層皮。這壁廂喫
 打難捱痛擗壁廂使錢的可也。不受虧打的我昏迷一
 下下骨節都敲碎。行杖的心齋一個個腕頭有氣力。

DESCRIPTION DU PORTIQUE DU VIEILLARD ENIVRÉ,
par Ngoü-Yâng-Sieü.

Nous donnons ce beau morceau en latin afin de lui conserver plus de saveur et d'énergie. Le voici tel que le P. Prémare l'a traduit du chinois en latin dans sa *Notitia linguæ Sinicæ*.

« Civitas Tohoü-Toheoü montibus undiquè coronata est; sed cacumina quæ
« sunt inter occidentem et meridiem cæteris propter lucos et convalles amœ-
« niorem scænam præbent. Oculis nihil formosius, venustius nihil; hinc loci
« nomen est Láng siō 琅邪 quasi totidem essent inclinata marmora præ-
« tiosa. Montes ad sex septemve stadia patent, carpento viam paulatim auditur
« dulce murmur fontis, cujus aqua inter duos montes trepidante rivo fugit et
« fons vocatur Jáng tsuēn 醴泉 quasi ex illo prodiret dulce nectar. Ubi mo-
« dico montis anfractu via sinuatur, occurrit porticus quadrata et aperta, fonti
« sic tanquàm umbraculum imposita; vocatur Tsouy ong tía 醉翁亭. Quis
« hanc porticum extruxit? Si monticolis bonziis fides est vitam immortalium
« noverat quisquis illam in hoc loco posuit. Quis illi tale nomen dedit? Ita se
« ipsum vocat gubernator urbis. Ibi enim assiduè cum amicis venit et simul ibi
« pitissant. Post aliquot scyphos diceres illum esse ebrium, et cum provec-
« tam sit ætatis, propterea ipse se senem ebrium appellat. Id autem nullo modo
« facit quod de vino cogitet, sed alludît ad tam amœni loci delicias quibus ju-
« cundè se inebriat, scilicet istud est vinum quo ebrium se esse dicit. Sole
« oriente sylva rore madet et suavem hëbulam exhalat. Sole cadente antra et
« cavernæ tenebris horrescere incipiunt et naturæ conversiones sive rerum
« ortus et interitus his rebus adumbrantur. Omnia latè loca gratum ac secre-
« tum odorem spirant. Arbores floridæ sunt et opacæ; venti et primæ sese at-
« tollunt, purissimus imber cadit : saxa viridi musco spoliata quasi foris pro-
« deunt; atque is est quatuor anni tempestatibus montium prospectus. Si
« summo manè illuc pergas nec redeas nisi sub noctem; qualibet tempestate
« cernes nova spectacula et voluptatis non erit modus. Alii falcibus onusti
« cantando viam fallunt; alii sub arborum tegumine recubant. Qui præcedunt
« voce vocant et respondent qui sequuntur. Senes incurvi manibus pinetis am-
« bulant simul. Eunt et redeunt viatores sine fine atque hæc est urbis incola-
« rum deambulatio. Quandò ventum est ad locum piscatu sese oblectant. Aqua
« satis alta est et pisces pinguiculi. Aqua fontis vinum est. Fons balsamo dul-
« cius fragrat; vinum crystallo nitet purius. Inemptæ ruris dapes et oluscula
« temerè mixta pauperem mensam ornant atque lautum gubernatori convi-
« vium sic instruitur. Talis scænæ gaudia fidibus ac tibiis non egent. Alii sa-
« gitta vincunt, alii latrunculis. Majoribus indè poculis certare et vina mis-

« cere et voces simul emittere. Id nempe sunt convivarum lætantium lusus.
 « Ille autem sinili fronte et capite cano qui titubante pede inter illas ruit exul-
 « tim est ipsemet gubernator more suo ebrius. Sub occasum solis, cum per
 « montem errantium umbræ jam evanescent, gubernator redit ad urbem et
 « illum convivæ sequuntur. Silva patulis arborum ramis omnia latè loca con-
 « tegit et volucrum cantibus resonat : abeunt homines, et aves lætantur. Sed
 « aviculæ illæ noverant quidem quam ex montibus et silvis capiunt voluptatem;
 « at nesciunt quænam sit hominum voluptas, homines norunt cum suo guber-
 « natore deambulare et lætari, at ignorant quod gubernator ideò lætatur quia
 « videt illos lætos esse atque hilares. Qui scit unà cum illis lætari quique de-
 « inde hæc victuris chartis mandat est idem ille gubernator. Sed qui vocatur
 « gubernator ille? Vocatur Ngoëü-Yâng-Sieü ex Loü-Lin oriundus. »

醉翁亭記

環滁皆山也。其西南諸峰林壑尤美望之蔚然而深秀者琅琊也。山行六七里漸聞水聲潺潺而瀉出兩峰之間者醴泉也。峰回路轉有亭翼然臨於泉上者醉翁亭也。作亭者誰山之僧曰知僊也。名之者誰太守自謂也。太守與客來飲於此飲少輒醉而年又最高故自號曰醉翁也。醉翁之意不在酒在平山水之間也。山水之樂得之心而寓之酒也。若夫日出而林霏開雲歸之巖穴暝晦明變化者山間之朝暮也。野芳發而幽香佳木秀而繁陰風霜高潔水落而石出者山間之四時也。朝而往暮而歸四時之景不同而樂亦無窮也。至於負者歌於塗行者呼後者應僮僕提攜而往來不絕者塗人遊也。臨谿而漁谿深而魚肥醴泉爲酒泉香而酒冽山肴雜然前陳者太守料也。宴酣之樂非絲非竹射者中奕者勝鴉髯交錯起坐而誼諱者衆賓禮也。蒼顏白髮尊然平其間者太守醉也。已而夕陽在山人影散亂太守歸而賓客從之樹林陽鐘鳴聲上下衆人去而禽鳥樂也。然而禽鳥知山林之樂而不知人之樂人知從太守樂而樂不知太守之樂其樂醉能同其樂醉能樂以文太守也。太守謂誰羣陵歐陽修也。

BEAU MORCEAU DE PHILOSOPHIE CHINOISE.

Mà-Touàn-lin admirait ce passage du *Lý ký*. Il en fait un grand éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Tous les êtres répandus entre le Ciel qui est au-dessus, et la terre qui est au-dessous, ont une différente manière d'exister; de là, l'institution des rites,

qui établissent des distinctions entre les hommes. Dans leur révolution, le Ciel et la terre ne s'arrêtent point, et leur action combinée donne naissance à toutes choses : de là, la création de la musique. Au printemps, tout pousse; en été, tout grandit; sans distinction des bonnes ou des mauvaises plantes; c'est l'image de l'humanité qui fait qu'on aime indistinctement tous ses semblables. En automne, on récolte; en hiver, on met en réserve tous les produits de la terre, bons et mauvais; c'est l'image de la justice qui punit ou récompense avec une égale impartialité. L'humanité a du rapport avec la justice; la justice a du rapport avec les rites. La musique est intimement liée avec l'harmonie des sentiments; elle suit le principe supérieur Yáng, et se dirige vers le Ciel; les rites distinguent les choses qui conviennent; ils dépendent du principe inférieur Yn, et se dirigent vers la terre. Aussi, les sages éminents de l'antiquité créèrent la musique pour répondre au Ciel, et instituèrent les rites pour faire pendant à la terre. Lorsque les rites et la musique sont exécutés avec perfection, le Ciel et la terre s'acquittent également de leurs devoirs. — Le Ciel est élevé; la terre est basse; c'est à leur instar que furent établis le souverain et les sujets. Les hauteurs et les vallées sont répandues sur la terre; c'est à leur instar qu'il y a des hommes nobles et des hommes vulgaires. De même que le principe du mouvement et celui du repos se succèdent continuellement sans se confondre, de même les rites petits et grands se distinguent tous. (Lý ký, cap. 16.)

天高地下萬物散殊而禮制行矣流而不息。合同而化而樂與焉。春作。夏長。仁也。秋歛。冬藏。義也。仁近於樂。義近於禮。樂者駢和率神而從。天禮者別宜居鬼而從地。故聖人作樂以應天制禮以配地。禮樂明備天地官矣。一天尊地鬼君臣定矣高卑以陳貴賤位矣。動靜有常小大殊矣。

DESCRIPTION DE L'AGE D'OR SELON LE Lý ký DES CHINOIS.

Lorsque la grande harmonie règne, le bien-être des vivants, le repos des morts, le culte des esprits et des dieux sont choses ordinaires et faciles. Dans cet état de prospérité générale, les affaires s'accumulent en grand nombre et ne s'obstruent pas; elles marchent de front plusieurs à la fois, et il n'y a pas d'erreur; les plus petites s'accomplissent, et il n'y a aucun écart; les plus profondes sont pénétrées, les plus abondantes ont leur arrangement; elles se suivent sans interruption et n'empiètent pas les unes sur les autres; elles se meuvent et ne s'entre-nuisent pas. Voilà le plus haut degré de la grande harmonie.

Lorsqu'un sage Empereur parvient à faire régner la grande harmonie, le Ciel n'a plus de préférences pour ses propres voies; la terre n'a plus d'atta-

chement pour ses richesses; l'homme n'a plus d'amour pour ses passions. Alors le Ciel répand une rosée féconde, la terre fait jaillir des sources de vin doux, les montagnes produisent spontanément des ustensiles et des chars, le grand fleuve produit le cheval à figure, l'oiseau Fōng-kouān et le cerf K̄y lln habitent la campagne et les forêts, la tortue et le dragon se tiennent dans l'Étang du Palais impérial, toutes les autres espèces d'oiseaux et d'animaux déposent leurs œufs et leurs petits avec tant de confiance dans l'homme, qu'on n'a qu'à se baisser pour les voir!

Mais tout cela s'opère-t-il sans cause? Non, assurément.

Les anciens Rois, qu'on doit prendre pour modèles, perfectionnaient les rites et divulguaient la justice; ils se pénétraient de sincérité et obtenaient la concorde. Voilà la cause qui réalise l'harmonie. (Cap. 8.)

天順者所以義生送死事鬼神之常也。故事大積焉而不苑非行而不謬細行而不失深而通茂而有間連而不相及也動而不相害也。此順之至也。故天不愛其道地不愛其責人愛其情故天降膏露地出醴泉山出器車河出馬國鳳凰麒麟皆在郊敦龜龍在宮沼其餘鳥獸之卵胎皆可俯而觀也則無是故先王能修禮以達義體信以達順故此順之實也。

PORTRAIT DU VRAI PHILOSOPHE SELON CONFUCIUS, DANS LE L̄y k̄y 禮記. (CAP. 29).

Le philosophe a un objet précieux placé sur un support en attendant ses invités (et cet objet n'est autre que sa vertu); du matin au soir, il s'efforce à l'étude, en attendant qu'on vienne le consulter; il porte dans son cœur la sincérité, en attendant qu'on l'élève à une dignité; il met de l'énergie dans ses actions, en attendant qu'on lui donne un emploi. Dans tout ce qu'il fait, il est très-attentif. Il refuse les grands cadeaux comme s'il les méprisait; il refuse les petits comme pour la forme. Dans les grandes occasions, son aspect est comme majestueux; dans les petites, son aspect est modeste comme s'il avait honte. Il a de la difficulté à entrer dans la carrière des honneurs; mais il en sort facilement. Il est calme dans ses mouvements comme s'il n'avait pas la force d'agir. Voilà quel est son extérieur.

Partout où il réside, le philosophe a un air grave et sérieux. Assis ou levé, il a l'air plein de respect; ses paroles sont toujours précédées de la vérité, ses actions sont toujours d'une parfaite droiture... Il se précautionne contre la mort, afin d'attendre l'accomplissement de sa destinée et les occasions où il pourra encore rendre des services à la société. Il a soin de sa personne afin de pouvoir se livrer à des actions grandes et méritoires. Voilà quels sont ses préparatifs.

Le philosophe ne regarde pas l'or et le jade comme des choses précieuses; ce qu'il tient pour précieux, c'est la sincérité du cœur; il ne cherche pas des propriétés territoriales; c'est la possession de la justice qui, pour lui, équivaut à des terres; il ne cherche pas à amasser beaucoup; sa richesse, c'est l'acquisition de beaucoup de connaissances. On obtient difficilement qu'il accepte des fonctions publiques; mais, lorsqu'il les accepte, rien de plus facile que d'assigner un traitement qui le contente; toutefois, s'il est facile de lui assigner un traitement, rien de plus difficile que de le mener comme on veut. Effectivement, dans les temps de trouble, on ne le voit pas; n'est-ce pas qu'il est difficile de l'obtenir? Lorsqu'il n'y a pas de justice, on ne peut tomber d'accord avec lui; n'est-ce pas qu'il est difficile de le mener comme on veut? Il s'occupe avant tout d'acquérir des mérites et ne pense au traitement qu'après. N'est-ce pas qu'il est facile de lui assigner un traitement? Voilà comment il se rapproche des hommes.

S'il arrive au philosophe qu'on lui laisse des objets de prix, ou qu'on veuille le combler d'agréments ou de bonnes choses, la vue de ces avantages ne lui fait rien retrancher de son devoir. Soit que beaucoup de gens se réunissent pour lui faire violence, soit qu'on emploie des armes pour l'intimider, la vue de la mort ne lui fait rien changer à ce qu'il doit observer. Semblable à l'oiseau carnassier et à l'insecte qui saisissent leur proie, sans s'inquiéter de la résistance qu'ils trouveront, il ne calcule pas son courage devant ceux auxquels il est de son devoir de résister; et, si l'occasion se présente de porter un lourd fardeau, il ne calcule pas ses forces. Pour le passé, il n'a pas de motif de respects; pour l'avenir, il n'a pas à se préparer à l'avance, car il fait très-bien toutes choses au fur et à mesure qu'elles se présentent. Les paroles fautives qui peuvent lui avoir échappé, il ne les répète pas, et les calomnies qu'on fait circuler sur son compte ne vont pas fort loin, car l'éclat de sa vertu les a bientôt démenties. Personne ne peut interrompre sa gravité. Il n'a pas besoin de s'exercer pour mettre à exécution les projets qu'il forme. Voilà des choses que le philosophe a seul à accomplir.

Le philosophe a la sincérité pour casque et pour cuirasse, l'urbanité et la justice pour lance et pour bouclier; s'il exerce des fonctions publiques, il y porte l'amour de son semblable; s'il reste chez lui, il se conforme en tout à la raison, et, lors même qu'un gouvernement tyrannique pèse sur lui, il ne change en rien à ce qu'il doit faire. Voilà comment il se comporte en ce qui regarde sa personne. Si le souverain l'emploie, le philosophe ne se livre à aucune hésitation; si le souverain ne l'emploie pas, il ne se livre à aucune flatterie pour obtenir quoi que ce soit.

Le philosophe entretient avec ses contemporains des relations sociales où il puise des enseignements de vertu, et il cherche chez les anciens ce qu'il y a à

imiter. Il agit durant sa vie de telle façon que les générations suivantes puissent prendre ses actions pour modèle. S'il arrive que son époque ne soit pas favorable à la vertu, le souverain ne l'élève pas aux dignités et les sujets ne favorisent pas son élévation. Si les calomniateurs et les flatteurs forment une digue pour lui nuire, ils pourront faire du mal à son corps, mais ils ne pourront pas maîtriser ses sentiments, et lors même qu'on endommage ce qu'il fait, en dernière analyse, ses sentiments suivent droit leur cours et il ne laisse pas de penser toujours aux infirmités morales du peuple.

Le philosophe étudie beaucoup sans connaître de limites; il agit beaucoup sans connaître la fatigue. Il pousse les hommes de sagesse dans la carrière publique; mais, une fois qu'il les y a fait avancer, il n'en attend aucune récompense; car, n'ayant en vue que de réaliser les pensées du souverain, dès qu'il a sauvegardé les intérêts de l'Empire, il ne demande aucune richesse pour lui-même.

Le philosophe approprie sa personne et purifie sa vertu; il développe son avis au souverain, mais il cache que cet avis vient de lui. Il use de tels ménagements en redressant le souverain, que celui-ci même ne s'en aperçoit pas. Quand le souverain a commis une faute grossière, il la fait ressortir à ses yeux, mais sans se laisser aller au moindre emportement.

Quand il ne croit pas pouvoir faire le bien, le philosophe refuse en haut lieu d'accepter une charge, et, dans le rang inférieur, il refuse de servir les Princes feudataires. Il se tient alors chez lui dans le recueillement et le calme, ne laissant pas que d'avoir une grande largeur d'idées, de sentiments et de manières à l'égard de tous ceux qui vont le visiter. Il marche vers le même but avec ceux dont les sentiments s'accordent avec les siens, et il se trouve de la même profession avec ceux qui cherchent la vertu. S'il se trouve de pair avec eux, il s'en réjouit; si quelqu'un a de l'infériorité, il ne le dédaigne pas; s'il entend calomnier quelqu'un de ses collègues qu'il n'a pas vu depuis longtemps, il n'y ajoute pas foi; ses actes sont essentiellement basés sur la justice; il marche avec ceux qui lui ressemblent et se retire de ceux qui ne lui ressemblent pas. Lorsqu'il est parvenu à réunir en lui toutes ces qualités, le philosophe n'ose pas encore dire qu'il possède la vertu d'humanité dans toute sa perfection. Voilà quelles sont tout à la fois la noblesse et la modestie du philosophe.

儒有床上之珍以待聘夙夜強學以待問。懷忠信以待
舉力行以待取其自立有如此者。聽作慎其大讓如慢
小讓如僞天則如威小則如愧其難進而易退也。粥粥
若無能也其容貌有如此者。
儒有居處齊難。其坐起恭敬。言必先信行。必中正其。

- 沆 Hāng, le bruit de l'eau coulante.
 嘻 Hỳ hỳ, le bruit de celui qui rit.
 譁 Hỳ, le son des paroles.
 休 Hiaō, le son d'un grand feu.
 檣 Hièn hièn, le son du char marchant.
 耨 Hoă, le son du fouet.
 濺 Hổ, le son des filets entrant dans l'eau.
 呵 Hô hō, le son des éclats de rire.
 哄 Hông hông, le murmure des marchés ou des foires.
 鑼 Hông, le bruit d'une grosse cloche.
 鶯 Hông, le bruit de plusieurs oiseaux ou insectes qui volent ensemble.
 轟 Hông, le bruit du tonnerre.
 砢 Hông, le son de pierres qui se heurtent.
 凜 Hông, le son du vent.
 飈 Hoă, le son d'un vent rapide.
 吼 Hoà, les soupirs d'un homme en colère.
 鐘 Houàng, le son des cloches.
 鐘 Houàng, le bruit de celui qui pleure.
 礮 Yn, le bruit du tonnerre.
 斷 Yn, le bruit des voix de ceux qui disputent.
 譁 Yà, le cri des voituriers excitant leur cheval.
 淵 Yn yn, le son des gongs chinois en harmonie.
 碰 Kay ou Kô, le son de deux pierres qui se heurtent.
 瑣 Kén, le son des métaux.
 活 Kô, le son de l'eau coulante.
 齧 Lỳ, le frémissement des dents.
 歷 Lỳ, le son des pierres.
 令 Lin, le son des petites cloches.
 玲 Lin lin, le son des petites cloches.
 列 Liě, le son des tuiles foulées aux pieds.
 嗎 Maỳ, le son de la brebis bêlant.
 唄 Paỳ, le son des bonzes priants.
 磅 Pāng, pōng, pēn, le son d'une pierre qui tombe d'en haut.
 剛 Ptn, le bruit des portes doubles quand on ouvre.
 磧 Pin, le son des pierres que l'on brise.
 逢 Pōng, le son de la cymbale ou gong chinois.
 逢 Pōng, le son de la cymbale ou gong chinois.
 託 Tohă, le son de celui qui mord ou qui mange.
 齒 Tohê, le son du papier qu'on déchire.
 蚩 Tohê, le son du vin qu'on mesure.

- 滴 Tohě, le son du vin qu'on mesure.
 雲 Să, le son de la pluie.
 慄 Siě, le bruit des herbes agitées par le vent.
 浙洩 Sŷ lŷ, le bruit des herbes agitées par le vent.
 唳 Sŷ sŷ, le bruit du vent.
 飒 Soū, le son de la pluie tombant.
 炖渣 Soū soū, le son du riz qu'on lave.
 璫 Soū, le son d'une flèche rapide.
 杵 Tă, le son d'une petite cloche.
 鐺 Tāng, le son de la cymbale.
 炆 Tohá, le son du feu ardent.
 𪗇 Tohā, le chant des oiseaux.
 桎 Tàng, le bruit d'un objet qui se brise.
 澶 Tòng, le bruit d'un objet qui tombe.
 礧 Tiēn, le son des pierres qui tombent.
 玎璫 Tin tāng, le bruit des pierres précieuses.
 擦 Tsă, le son des herbes remuées par le pied.
 察 Tsă, le son de ce qui rampe.
 縷 Tsay, le son des vêtements ou des pièces de soie.
 漉 Tsăn, le bruit de l'eau qui tombe ou coule.
 灑 Tsăn, le bruit de l'eau qui tombe ou coule.
 錚 Tsèn, le son des métaux.
 策策 Tsě tsě, le bruit des feuilles qui tombent.
 啜者 Tsie chă, le murmure des oiseaux qui mangent ensemble.
 啾員 Tsieoŷ ŷ, le murmure des vers qui rongent.
 啾啾 Tsieoŷ tsŷ, le murmure des vers.
 啾啾 Tsŷ tsŷ, le son des voix d'enfants.
 𪗇𪗇 Tsōng tsōng, le son des pas de ceux qui portent le Prince.

2° Exemples tirés du Chē-kin, ou *Livre des Vers*.

Les insectes, en volant, font entendre leur Hông hông (bourdonnement).
(Liv. VIII, ode 1.)

蟲飛萋萋。

Les bûcherons, qui abattent les arbres, poussent des sons prolongés de Hoŭ,
hoŭ.

代木許許。

L'espèce de sauterelle verte, nommée Tsaŷ tohông, fait entendre son cri
Yăo, yăo. (Siaŷ yă, ode 8.)

𪗇𪗇草蟲。

Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant nommé *Yeoù yeoù*. (*Siào yá*, ode 1.)

呦呦鹿鳴。

Le bûcheron frappe d'une main vigoureuse les arbres de la forêt, et l'air retentit du *Kân-kân*. (Liv. IX, ode 6.)

坎坎伐輻兮。

Les sons *Kân kân* du tambour retentirent dans ma maison. (*Ibid.*)

坎坎鼓我。

L'oiseau jaune, nommé *Tsäng kôn*, module son chant *Kiaï kiaï*. (*Ibid.*)

食康階階。

Il souffle un vent léger et une pluie fine tombe sur la terre. Le coq fait entendre son *Ký ký* accoutumé. (Liv. VII, ode 16.)

風雨淅淅鷄鳴階階。

Le son de la cloche fait *Kiân kiân*. (Lý ký.)

鐘聲鏗。

Le char superbe s'avance avec un bruit retentissant, et les roues en glissant font entendre leur *Kiân kiên*. (Liv. VI, ode 9.)

大車權權。

Le son de la pierre de jade suspendue fait *Kin kin*. (*Ibid.*)

石聲磬。

Le son du bambou rappelle le débordement des eaux.

竹聲漑。

Le son du tambour et celui du tambourin sont bruyants.

鼓鼙之聲譟。

Les chiens de chasse ont des chaînes aux nombreux anneaux et font résonner l'air de leur *Lîn lîn*. (Liv. VIII, ode 8.)

盧令令。

J'aime à entendre le roulement des chars qui font résonner l'air de leur *Lîn lîn*. (Liv. XI, ode 1.)

有車隣隣。

L'oiseau doré *Hoàng niào* fait résonner les airs de son *Miên mân* et se pose dans les lieux cachés des collines. (Liv. VIII, ode 6.)

綿蠻黃鳥止于丘阿。

Les chars s'avancent avec rapidité et font retentir l'air de leur Pō pō.
(Liv. VIII, ode 10.)

載驅滂薄。

Le vent souffle et la pluie tombe toujours, et le vent et la pluie remplissent l'air de leur Siao siao. Le coq chante toujours son Kiaō kiaō. (*Ibid.*)

風雨瀟瀟。鷄鳴膠膠。

L'oiseau Paō agit en tous sens ses ailes et fait entendre le Soū soū de ses battements. (Liv. 10, ode 8.)

蕭蕭鶉羽。

Le tambour résonne et fait entendre son Tāng tāng redoublé. (Liv. II, ode 6.)

鞀鼓鏜鏜。

L'arbre que l'on a coupé tombe en faisant entendre le son Tehén tohén.

L'oiseau y répond par son chant plaintif Yin yn. (Siao yá, ode 5.)

代木丁丁鳥鳴嚶嚶。

Les pierres précieuses qui sont répandues à ses côtés font entendre leur Tsiaōng tsiaōng. Oh! vive, vive notre Prince chéri! (Liv. XI, ode 5.)

衣箱裝佩玉將將。壽考不忘。

Ils sont beaux et solides les filets préparés pour la chasse aux lièvres. Les pieux en bois sec que l'on fiche en terre produisent les sons Tin tin. (Liv. I, ode 7.)

蕭蕭兔置。椽之丁丁。

Il prit une tasse, et, murmurant des syllabes entre ses dents comme s'il eût composé. (Yü kiaō lý.)

拿着... 盃酒唵啍啍啍的吟哦。

3° Exemples tirés du Lý ký.

Quand le sage marche, il va droit devant lui et avec hâte. (Cap. 12.)

凡容行惕惕。

Dans le temple des ancêtres, il observe le recueillement comme lorsqu'il se livre à l'abstinence. (*Ibid.*)

Miaō tohōng tsy tsy 廟中青青。

A la cour, il se tient avec beaucoup de gravité et en alerte continuelle. (*Ibid.*)

Tchaō tin tsy tsy tsiaōng tsiaōng 朝廷濟濟翔翔。

Pendant ses loisirs même, le sage donne l'exemple de la douceur. (*Ibid.*)

Kiū kaò ouēn ouēn 居告溫溫.

Dans la carrière militaire, le sage a une grande bravoure. (*Ibid.*)

Jông yông ký ký 戎容暨暨.

Son air est sévère.

Yén yông lǒ lǒ 言容詬詬.

4° Exemples tirés d'autres ouvrages.

Subitement le bruit d'un Pâng se fit entendre à la porte.

忽一聲梆响門上。

Il tenait une tasse de thé en marmottant entre ses dents.

拿着一盃酒口裡嚙嚙嚙嚙吟哦。

Un poète chinois dit : Les hommes d'un caractère méprisable ont un front d'airain qui ne rougit jamais; un seul éclat de rire abat leur courage.

小人顏厚不知羞。一個哈哈便罷休。

Dès qu'il a abaissé son pinceau sur le papier, semblable au ver à soie qui mange le mûrier, il fait Chă chă chă; il écrit sans faire attention si les autres sont morts ou vivants.

拿着一枝筆在紙上就似蠶食桑葉的一般沙沙沙只是寫全不別顧人死活。

Sa parole était lente et mesurée comme s'il avait eu un empêchement de langue.

其言訥訥然如不出諸。

5° Locutions usuelles d'harmonie imitative.

Un homme infatué de son mérite vrai ou supposé, s'agite et se balance en marchant, comme pour attirer les regards du public. On dit de lui :

Yaó yaó pay pay 搖搖擺擺.

Ces mots font bien image.

Les Chinois disent d'une foule d'hommes qui marchent à la file les uns des autres d'une manière très-serrée et sans discontinuité :

Liên liên kién kién 捷捷僂僂.

En Chine, comme partout ailleurs, il y a une classe d'hommes qui aime à

louer énergiquement en face et qui dénigre en secret les mêmes personnes. On dit de ces gens-là :

Tsèn tsèn tǎ tǎ 噤 噤 齋 齋.

Les gens qui font tout avec calme et tranquillité sont désignés par ces mots :

Tsông tsông yòng yòng 從 從 容 容.

Lorsque deux époux vivent en bonne harmonie, on dit d'eux : Le luth est en parfait accord :

琴 瑟 調 和 。

S'ils ne vivent pas en bon accord :

琴 瑟 不 和 。

CHAPITRE X.

LOCUTIONS CHINOISES.

Les sinologues les plus distingués ont pensé, avec raison, qu'il ne suffisait pas de donner les préceptes, les règles d'une langue. Ils ont voulu, par des citations tirées des meilleurs auteurs, confirmer les préceptes et fournir aux jeunes sinologues une occasion de s'exercer. Le P. de Prémare visait plus encore à la pratique qu'à la transmission des règles du langage chinois. A son exemple, nous avons cru pouvoir utilement consacrer un chapitre tout entier à donner, comme exercice, aux jeunes sinologues, un recueil de locutions extraites des *Kin* ou Livres sacrés des Chinois, soit de l'École de Confucius, soit de celle de *Laò-Tsè*.

Ces locutions sont disposées par gradation depuis celles qui comptent seulement deux caractères jusqu'à celles qui en renferment jusqu'à vingt.

Dans ces exemples, on remarquera surtout le rôle de la règle de position des mots.

LOCUTIONS DE 2 CARACTÈRES.

絕學。無憂。 Renoncez à l'étude et vous serez exempt de chagrin. — L'Écriture sainte dit : *Qui addit scientiam, addit et laborem.*

- 春禘。 Au printemps, on offre le sacrifice Yô,
 秋嘗。 En automne, on offre le sacrifice Chàng.
 貴老。 Honorer les vieillards.
 貴賢。 Honorer les magistrats.
 敬長。 Respecter ceux qui sont plus âgés que soi.
 慈幼。 Affectionner les jeunes gens.
 講信。 Dire la vérité.
 修睦。 Cultiver l'harmonie.
 尊仁。 Faire cas de l'humanité.
 畏義。 Respecter la justice.
 恥費。 Rougir de la prodigalité.
 輕寶。 Faire peu cas de la richesse.
 犯義。 Violer la justice.
 太宰。 Ministre qui préside à la nomination des fonctionnaires publics.
 大宗。 Ministre chargé de tout ce qui se rattache au culte des Esprits et des Dieux.
 大史。 Ministre qui veille aux études et aux observations astronomiques.
 大詩云。 Le *Livre des Vers* dit.
 鈞名。 Pécher la renommée.
 食言。 Violer sa promesse.
 無慮。 N'être pas attaché à son sens.
 無我。 Ne pas rechercher son intérêt.
 傾過。 Le manque par excès.
 傾惡。 Réprimer le mal.
 問政。 Interroger sur la manière de gouverner.
 三代。 Les trois dynasties.
 稱人。 Louer les autres.
 稱已。 Se louer soi-même.
 受命。 Recevoir un ordre.
 降德。 Répandre l'enseignement.
 誦詩。 Réciter des vers.
 啓明。 Avoir une grande intelligence.
 詢事。 S'informer des actions.
 考言。 Examiner les paroles.
 庸庸。 Il employait ceux qu'il faut employer.
 威威。 Il respectait ceux qui étaient respectables.
 大祝。 Ministre qui s'occupe exclusivement du culte rendu aux ancêtres de la famille impériale.
 大士。 Ministre auquel est dévolu le soin d'observer les pronostics.
 大卜。 Ministre chargé de consulter les sorts.

- 五官。Les cinq ministères impériaux (de la terre, printemps, été, automne, hiver).
- 司徒。Ministre qui préside à l'instruction publique et aux rites.
- 司馬。Ministre au département de la guerre.
- 司空。Ministre qui a sous lui la direction territoriale.
- 司士。Ministre chargé de tout ce qui concerne le traitement des fonctionnaires publics.
- 司寇。Ministre chargé de la justice.
- 六府。Les six sortes de dépôts impériaux.
- 司土。Le produit de l'impôt fermier.
- 司木。Le produit de l'impôt des forêts.
- 司水。Le revenu de l'impôt des eaux, les lacs et les fleuves.
- 司草。Produit des droits de pâturage dans les terres incultes.
- 司器。Pour l'impôt prélevé sur les ouvrages de l'industrie.
- 司貨。Pour les droits sur les marchandises.
- 別嫌。De résoudre les doutes.
- 明微。Rendre visibles les plus petites choses.

LOCUTIONS DE 3 CARACTÈRES.

- 道可道。非常道。La raison qui peut être exprimée par la parole n'est pas la raison éternelle.
- 名可名。非常名。Le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel.
- 致虛極。Celui qui est parvenu au comble du vide.
- 守靜篤。Garde fermement le repos.
- 大道廣。有仁義。Quand la grande Raison eut dépéri, on vit paraître l'humanité et la justice.
- 智慧出。有大偽。Quand la prudence et la perspicacité se furent montrées, on vit naître une grande hypocrisie.
- 人法地。L'homme imite la terre.
- 天法地。Le ciel imite le Taó.
- 道生之。Le Taó a produit les êtres.
- 德畜之。La vertu les nourrit.
- 山有樞。Sur les montagnes croît l'arbre Kià.
- 谷有楡。L'ormeau croît dans les vallées.
- 樂章德。La musique embellit la vertu.
- 禮報情。Les rites sont un retour de gratitude.
- 樂統同。La musique unit tous les hommes.
- 禮振異。Les rites distinguent les dissemblables.

- 草木茂。 Les plantes et les arbres croissent en abondance.
 羽翼曼。 Les oiseaux remplissent l'espace.
 角牖生。 Les quadrupèdes naissent en quantité.
 鏡聲豔。 Le son de la cloche fait Kiên kiên.
 石聲孺。 Le son de la pierre de jade suspendue fait Kin kin.
 絲聲哀。 Le son des cordes de soie est comme un son de douleur.
 水聲漑。 Le son du bambou rappelle le débordement des eaux.
 貴有德。 Honorer les gens vertueux.
 約斯盜。 La pusillanimité rend voleur.
 驕斯亂。 L'orgueil le rend insubordonné.
 史職筆。 Les historiographes enregistrent les faits.
 士職言。 Les lettrés enregistrent les discours.
 立四教。 Établir les quatre espèces d'enseignement.
 順先王。 Suivre les anciens Rois.
 宮爲君。 La note musicale Kōng se rapporte au souverain.
 商爲臣。 La note Châng se rapporte aux magistrats.
 角爲民。 La note Kō se rapporte au peuple.
 徵爲事。 La note Ché se rapporte aux affaires.
 羽爲物。 La note Yü se rapporte aux choses.
 龜爲卜。 La tortue sert aux divinations.
 菘爲筮。 La plante Kià sert à jeter les sorts.
 天道遠。 Les voies du ciel sont éloignées.
 人道近。 Les voies de l'homme sont proches.
 父作之。 Le père a fait cela.
 子述之。 Le fils a publié cela.
 重仁義。 J'estime la clémence et la justice.
 輕死亡。 Je méprise la mort.
 知者動。 Ceux qui veulent savoir s'agitent.
 仁者靜。 Ceux qui cultivent la clémence sont en paix.
 不怨天。 Ne pas incriminer le ciel.
 不尤人。 Ne pas accuser les hommes.
 一曰富。 L'une se nomme richesse.
 二曰壽。 L'autre se nomme longue vie.
 何謂也。 Qu'est-ce que cela?
 昔者疾。 Hier il était malade.
 今日愈。 Aujourd'hui il va mieux.
 辨眞假。 Discerner le vrai du faux.
 辨清濁。 Distinguer le clair du trouble.

LOCUTIONS DE 4 CARACTÈRES.

- 谷神不死。是謂玄牝。L'esprit de la vallée ne meurt pas; on l'appelle la femelle mystérieuse.
- 寵辱皆驚。 (Le sage) redoute la gloire comme l'ignominie.
- 視之不見。 Vous regardez le Taó et vous ne le voyez pas.
- 跂者不立。 Celui qui se dresse sur ses pieds ne peut se tenir droit.
- 跨者不行。 Celui qui étend les jambes ne peut marcher.
- 道常無名。 Le Taó est éternel et il n'a pas de nom.
- 知人者智。 Celui qui connaît les hommes est prudent.
- 自知者明。 Celui qui se connaît lui-même est éclairé.
- 知足者富。 Celui qui sait se suffire est assez riche.
- 大道泛兮。 Le Taó s'étend partout.
- 其可左右。 Il peut aller à gauche comme à droite.
- 上德不德。 Les hommes vertueux ignorent leur vertu.
- 知足不辱。 Celui qui sait se suffire est à l'abri du déshonneur.
- 知止不殆。 Celui qui sait s'arrêter ne périclite jamais.
- 爲學日盈。 Celui qui étudie augmente chaque jour ses connaissances.
- 爲學日損。 Celui qui se livre au Taó diminue chaque jour ses passions.
- 出生入死。 L'homme sort de la vie pour entrer dans la mort.
- 知不知上。 Savoir et croire qu'on ne sait pas, est le comble du mérite.
- 不知知病。 Ne pas savoir et croire qu'on sait, c'est la maladie des hommes.
- 信言不美。 Les paroles sincères ne sont pas élégantes.
- 美言不信。 Les paroles élégantes ne sont pas sincères.
- 善者不辯。 L'homme vertueux n'est pas disert.
- 辯者不善。 Celui qui est disert n'est pas vertueux.
- 以正治國。以奇用兵。 Avec la droiture, on gouverne un Royaume; avec la ruse, on fait la guerre.
- 君子中庸。 Le sage tient invariablement le milieu.
- 道不遠人。 La loi n'est pas éloignée des hommes.
- 君子不器。 Le sage n'est pas un vain ustensile employé aux usages vulgaires.
- 善不可失。 Il ne faut pas omettre le bien.
- 惡不可長。 Il ne faut pas persévérer dans le mal.
- 日出而作。 Dès qu'il fait jour, travaillez.
- 日入而息。 Dès qu'il fait nuit, reposez-vous.
- 見一人善。忘其百非。 Pour une bonne action, on oublie cent méfaits de quelqu'un.

- 日食修德。L'éclipse de soleil nous avertit de songer à la vertu.
 月食修形。Celle de la lune nous invite à penser aux supplices.
 貧不學儉。Le pauvre n'étudie pas l'économie.
 卑不學恭。L'homme vil ne songe pas à l'urbanité.
 酒益如毛。L'utilité du vin est minime.
 其損如刀。Ses inconvénients sont immenses.
 桃之夭夭。Que le pêcher est agréable à voir!
 灼灼其華。Qu'elles sont belles, ces fleurs épanouies!
 羔羊之皮。素絲五紵。C'est avec les peaux des jeunes agneaux que
 l'on fait des vêtements ornés de cinq fils de soie blanche.
 東方明矣。Déjà l'aurore paraît à l'orient.
 朝既昌矣。Les courtisans se rendent en foule au Palais royal.
 月出之光。C'est la lumière de la lune naissante.
 呦呦鹿鳴。Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant nommé Yeou
 yeou.
 食野之萍。Il broute dans les lieux déserts l'herbe odoriférante Pin.
 我有嘉賓。J'ai reçu à ma cour un hôte des plus distingués.
 鼓瑟吹笙。On joue en son honneur de l'instrument de musique à dix-
 neuf cordes.
 吹笙鼓簧。On fait résonner en son honneur l'orgue à dix-neuf tuyaux.
 悠悠昊天。曰父母且。無罪無辜。亂如此小無。O ciel
 auguste, dont les décrets sont impénétrables à notre faible esprit, toi
 qui es la Providence des hommes, pourquoi permets-tu qu'un mortel
 soit accablé de si douloureuses infortunes, sans avoir commis une faute,
 sans s'être rendu coupable?
 敬天之怨。Soyez saisi d'une frayeur respectueuse pour la colère du
 ciel.
 一曰治親。La première est d'avoir de la sollicitude pour ses proches.
 二曰報功。La deuxième est de récompenser le mérite.
 三曰舉賢。La troisième est d'élever les sages.
 四曰使能。La quatrième est d'employer les hommes capables.
 五曰存愛。La cinquième est de se pénétrer des sentiments affectueux.
 比年入學。On avait égard à l'âge pour faire commencer les études.
 中年考校。Les examens n'avaient lieu que tous les deux ans.
 大樂必易。La musique est facile de sa nature.
 大禮必簡。Les rites n'offrent pas de difficulté.
 仁近於樂。L'humanité a du rapport avec la musique.
 義近於禮。La justice a du rapport avec les rites.
 地氣上齊。Le fluide terrestre monte en haut.
 天氣下降。Le fluide céleste descend en bas.

- 天地之道。 La loi du ciel et de la terre.
 蟄蟲昭蘇。 Les insectes subissent leurs transformations.
 羽者嫗伏。 Les oiseaux déposent et couvent leurs œufs.
 毛者孕孳。 Les animaux à poil font des portées et nourrissent leurs
 petits.
 鏗以立號。 Le son Kiên (qui, pour les musiciens, est le signal de l'exécution) rappelle le commandement du général en chef.
 號以立橫。 Le commandement inspire le courage.
 橫以立武。 Le courage fait faire des prodiges de valeur.
 聲以立辨。 (Par la nature inflexible et entière de la matière qui le produit), le son Kîn kîn rappelle la netteté de conduite.
 辨以致死。 La netteté de conduite fait affronter la mort (plutôt que de manquer au devoir).
 哀以立廉。 La douleur fait qu'on est absorbé par une seule idée.
 廉以立志。 Quand on est absorbé par une pensée (douloureuse), l'esprit est rappelé à des pensées de vertu.
 濫以立會。 Le débordement des eaux rappelle une agglomération de gens.
 會以立衆。 L'agglomération de gens rappelle la réunion d'hommes unis par les mêmes intérêts.
 政者正也。 La loi, c'est la droiture.
 選賢與能。 On choisissait les hommes éminents par leur sagesse et leur capacité.

LOCUTIONS DE 5 CARACTÈRES.

- 自見者不明。 Celui qui tient à ses vues n'est pas éclairé.
 自是者不彰。 Celui qui s'approuve lui-même ne brille pas.
 自代者無功。 Celui qui se vante n'a pas de mérite.
 自矜者不長。 Celui qui se glorifie ne subsiste pas longtemps.
 善行無輟跡。 Celui qui sait marcher dans le Taó ne laisse pas de traces.
 善言無瑕謫。 Celui qui sait parler ne commet pas de fautes.
 勝人有者力。 Celui qui dompte les hommes est puissant.
 強行者有志。 Celui qui agit avec énergie est doué d'une ferme volonté.
 視之不足見。 On regarde le Taó et on ne peut le voir.
 聽之不足聞。 On l'écoute et on ne peut l'entendre.
 用之不可既。 On l'emploie et l'on ne peut l'épuiser.
 潛之得一者。 Voici les choses qui jadis ont obtenu l'unité.

- 天得一以清。 Le ciel est pur parce qu'il a obtenu l'unité.
- 地得一以寧。 La terre est en repos parce qu'elle a obtenu l'unité.
- 天命之謂性。 L'ordre établi par le ciel s'appelle nature.
- 父在觀其其。 Pendant le vivant de votre père, observez avec soin sa volonté.
- 父禮志觀其。 Après sa mort, ayez toujours les yeux fixés sur ses actions.
- 十世可知也。 Les événements de dix générations peuvent-ils être connus?
- 士見危致命。 L'homme supérieur prodigue sa vie à la vue du danger.
- 沒不王不禘。 En fait de cérémonies, si on n'est pas Empereur, on ne saurait offrir aux ancêtres le sacrifice d'Aé nommé T'y.
- 審聲以知音。 On étudie les sons pour savoir les airs.
- 審音以知樂。 On étudie les airs pour savoir la musique.
- 審樂以知政。 On étudie la musique pour savoir gouverner.
- 樂至則無怨。 Si la musique survient, tous les reproches cessent.
- 禮至則不爭。 Si les rites interviennent, il n'y a pas d'altercation.
- 明則有禮樂。 Dans le monde visible, il y a les rites et la musique.
- 幽則有鬼神。 Dans le monde invisible, il y a les âmes et les esprits.
- 胎生者不殞。 Parmi les vivipares il n'y a pas d'avortement.
- 卵生者不殞。 Parmi les ovipares il n'y a pas d'œufs féconds qui ne puissent éclore.
- 所好者音也。 Ce que vous aimez, ce sont les airs.
- 此之謂大當。 Voilà ce qui s'appelle la grande prospérité.
- 鼓笳之聲謹。 Le son du tambour et celui du tambourin sont bruyants.
- 謹以立勳。 Les sons bruyants émeuvent les troupes.
- 勳以進衆。 L'émotion fait qu'elles avancent toutes ensemble.
- 文王以文治。 Ouên-Ouâng gouverna l'Empire par les vertus civiles.
- 武王以武功。 Ouâ-Ouâng se rendit célèbre par ses exploits militaires.
- 人道雖爲大。 Quel est le plus grand moyen de gouverner les hommes?
- 人道政爲大。 Le plus grand moyen de gouverner les hommes, c'est la loi.
- 禮也者理也。 Les rites, c'est la raison.
- 樂也者節也。 La musique, c'est la règle.
- 公事不私議。 Les affaires publiques ne doivent pas se discuter secrètement, mais en plein conseil.
- 天子祭天地。 L'Empereur a le droit de sacrifier au ciel et à la terre.
- 諸侯祭社稷。 Les seigneurs sacrifient aux génies tutélaires de l'Empire.
- 大夫祭五祀。 Les hauts fonctionnaires sacrifient aux dieux domestiques.

- 司徒修六禮。Le magistrat appelé Sè touï porte sa sollicitude sur les six genres de rites.
- 凡入學以齒。Quiconque entre au collège impérial, on n'a plus égard qu'à son âge.
- 天備盛德也。Une grande perfection est une vertu surabondante.
- 天時有生也。Chaque saison a ses productions.
- 地理有宜也。Chaque localité a des choses qui lui sont propres.
- 人官有能也。Chaque magistrat a ses attributions.
- 物曲有利也。Chaque objet a son utilité.
- 禮不王不禘。En fait de cérémonies, si on n'est pas Empereur, on ne saurait offrir aux ancêtres le sacrifice d'été nommé Tÿ.
- 人道親親也。L'ordre naturel entre parents veut qu'on aime son père.
- 親親故尊祖。En aimant son père, on respecte son aïeul.
- 尊祖故敬宗。En respectant l'aïeul, on estime les collatéraux.
- 敬宗故收族。Quand on estime les collatéraux, on a soin de réunir toute la parenté, au moins une fois l'an, pour une fête de famille.
- 詩言其志也。Les vers (qui font partie de la musique) traduisent les pensées.
- 歌咏其聲也。Le chant module la voix.
- 舞動其容也。La musique met en mouvement le corps.
- 人不耐無樂。L'homme ne peut pas être exempt de joie.
- 樂不耐無形。La joie ne peut pas rester sans manifestation.
- 共王恥其亂。Les anciens Empereurs avaient honte de ce désordre.
- 志輕則亦輕。Si les sentiments sont légers, les choses que l'on fait sont légères.
- 志重則亦重。Si les sentiments sont profonds, les choses que l'on fait sont graves.
- 餽者祭之末也。Les viandes sont la dernière chose du sacrifice.
- 不可不知也。Il n'est pas permis d'ignorer cela.
- 可以觀政矣。On peut voir par là quel est le gouvernement.
- 禘禘陽義也。Les sacrifices Chō et Tÿ (qu'on offre aux ancêtres, l'un au printemps, l'autre en été), relèvent du principe Yang.
- 嘗烝陰義也。Les sacrifices Chāng et Tohên qu'on offre, l'un en automne, l'autre en hiver, relèvent du principe Yin.

PHRASES DE 6 CARACTÈRES.

- 五色令人目盲。五音令人耳聾。Les cinq couleurs émoussent la vue de l'homme; les cinq notes musicales émoussent l'ouïe de l'homme.
- 五味令人口爽。Les cinq saveurs émoussent le goût de l'homme.

- 善計不用錫策。Celui qui sait compter ne se sert pas d'instruments de calculs.
- 不失其所者久。Celui qui ne s'écarte point de sa nature subsiste longtemps.
- 死而不亡者壽。Celui qui meurt et ne périt pas jouit d'une éternelle longévité.
- 罪莫大於可欲。Il n'y a pas de plus grand crime que de se livrer à ses désirs.
- 咎莫大於欲得。Il n'y a pas de plus grande calamité que le désir d'acquiescer.
- 不出戶知天下。Sans sortir de ma maison, je connais l'univers.
- 不窺牕見天道。Sans regarder par ma fenêtre, je découvre les voies du ciel.
- 道者萬物之奧。Le Taó est l'asile de tous les êtres.
- 道其不行矣夫。Quel malheur que la voie de la vertu ne soit pas plus fréquentée!
- 君子遵道而行。Le sage prend le chemin de la vertu et le parcourt.
- 誠者物之終始。La perfection est la fin et le commencement de toutes choses.
- 君子食無求飽。Le sage qui est à table ne cherche pas à assouvir son appétit.
- 克己復禮爲仁。Avoir un empire absolu sur soi-même, retourner aux rites anciens, c'est pratiquer la vertu d'humanité.
- 子曰賢者辟世。Confucius dit : Les sages fuient le siècle.
- 不學詩無以言。Si vous n'étudiez pas le *Livre des Vers*, vous n'aurez rien à dire dans la conversation.
- 不學禮無以立。Si vous n'étudiez pas le *Livre des Rites*, vous n'aurez rien pour vous fixer dans la vie.
- 富潤屋德潤身。Les richesses ornent et embellissent une maison; la vertu orne et embellit la personne.
- 舜讓于德弗嗣。Chún, par modestie, ne se croyait pas assez vertueux pour monter sur le trône.
- 無自廣以狹人。Plein de vous-même, ne méprisez pas les autres sous prétexte qu'ils sont incapables.
- 惟人萬物之靈。L'homme est, de toutes les créatures, la plus intelligente.
- 禮從宜使從俗。L'homme fidèle aux rites observe les convenances de son pays; s'il est envoyé à l'étranger, il se conforme aux coutumes locales.
- 毋爭非禮不決。S'agit-il de terminer un différend, on ne saurait y réussir sans de bonnes manières.

君天下曰天子。Celui qui gouverne l'Empire a le titre de Fils du Ciel.

寒暑不時則疾。Si le froid et la chaleur ne viennent pas en leur temps, il en résulte des maladies.

風雨不節則飢。Si le vent et la pluie n'ont pas de limites, il en résulte la famine.

君子樂得其道。La joie du sage consiste à acquérir la vertu.

小人樂得其欲。La joie de l'homme vulgaire consiste à assouvir ses convoitises.

德者性之端也。La vertu est le grand principe de la nature humaine.

樂者德之華也。La musique est l'épanouissement de la vertu.

樂者心之動也。La musique est le produit des émotions du cœur.

聲者六之象也。Les sons et les airs sont le corps de la musique.

禮反其所自生。La musique fait qu'on se plaît dans son origine qui a été la vertu.

禮反其所自始。Les rites font qu'on remonte à leur principe (qui a été de reconnaître les bienfaits reçus).

詩云誘民孔易。Le *Livre des Vers* dit : Rien de plus facile que d'induire le peuple au bien ou au mal par les exemples qu'on lui donne

君子合諸天道。Le sage se met en accord avec les phénomènes du ciel.

不能詩於禮經。Celui qui ne comprend pas le sens caché du *Livre des Vers* se trompe nécessairement dans les rites.

不能樂於禮索。Celui qui ne comprend pas le sens que renferme la musique accomplit les rites d'une façon très-commune.

薄於德於禮虛。Celui qui a une très-mince vertu n'accomplit que des rites creux.

春秋教以禮樂。Au printemps et en automne, on enseigne les rites et la musique.

冬夏教以詩書。En hiver et en été, on enseigne la poésie et le livre des Annales.

禮器是故大備。Se servir de l'urbanité comme d'un instrument (pour réformer sa personne), c'est une grande perfection.

喪禮忠之至也。Les rites du deuil sont la plus haute expression de la sincérité.

樂由陽來者也。La musique provient du principe Yang.

禮由者作者也。L'urbanité agit sous l'influence du Yin.

收族故宗廟嚴。En réunissant toute sa parenté, le temple des ancêtres ne respire que la gravité.

- 先王著其教焉。Les anciens Rois divulguaient (la musique) comme un véritable enseignement.
- 遺有德何謂也。On doit honorer les gens vertueux; pourquoi cela?
- 爲其近於道也。Parce qu'ils sont proches de la vérité.
- 此聖人之道也。Telle est la doctrine des sages éminents.
- 夫祭有十倫。Le sacrifice renferme six ordres d'idées.
- 見事鬼神之道。Il y a la manière de servir les âmes et les esprits.
- 見君臣之義焉。Il y a les devoirs entre souverain et sujets.
- 見父子之倫焉。Il y a les rapports entre père et fils.
- 見貴賤之等焉。Il y a le classement de gens distingués et de gens vulgaires.
- 見親疎之殺焉。Il y a la progression décroissante entre parents proches et parents éloignés.
- 見爵賞之施焉。Il y a la distribution des dignités et des récompenses.
- 見夫婦之別焉。Il y a la distinction entre homme et femme

PHRASES DE 7 CARACTÈRES.

- 天無以清將恐裂。Si le ciel perdait sa pureté, il se dissoudrait.
- 地無以寧將恐發。Si la terre perdait son repos, elle s'écroulerait.
- 神無以靈將恐歇。Si les esprits perdaient leur intelligence divine, ils s'anéantiraient.
- 谷無以盈將恐竭。Si les vallées ne se remplissaient plus, elles se dessécheraient.
- 禍莫大於不知足。Il n'y a pas de plus grand malheur que de ne pouvoir se suffire.
- 治人事天莫如嗇。Pour gouverner les hommes et servir le ciel, rien n'est comparable à la modération.
- 善用人者爲之下。Celui qui excelle à employer les hommes se met au-dessous d'eux.
- 天下國家可均也。On peut gouverner les Empires.
- 巧言令色鮮矣仁。Des expressions ornées et fleuries, un extérieur recherché plein d'affectation, s'allient rarement avec une vertu sincère.
- 願無代善無施勞。Je désire ne pas m'enorgueillir de ma vertu et de mes talents, et de ne pas répandre le bruit de mes bonnes actions.
- 君子憂道不憂貧。Le sage ne s'inquiète que de ne pas atteindre la voie droite; il ne s'inquiète pas de la pauvreté.
- 不知禮無以立也。Si l'on ne connaît pas les rites, on n'a rien pour se fixer dans sa conduite.

- 仲尼不爲己甚者。Tchông-Ny ne portait jamais les choses à l'excès.
- 無禮義則上下亂。Si on n'observe pas les règles de l'urbanité et de l'équité, alors les supérieurs et les inférieurs sont dans le trouble et la confusion.
- 怕天地萬物父母。Le ciel et la terre sont le père et la mère de tous les êtres.
- 一年視離經輯志。La première année, on examinait si l'élève savait distinguer les phrases d'un livre et quelle était son intelligence.
- 三年視敬業樂羣。La troisième année, on examinait à quelles occupations il donnait la préférence, et en compagnie de qui il se plaisait.
- 五年視博習親師。La cinquième année, on examinait s'il travaillait beaucoup et s'il était docile aux leçons de son maître.
- 七年視論學取友。La septième année, on examinait s'il savait discuter sur les choses qu'il avait apprises et de quels amis il faisait choix.
- 唯君子爲能知樂。Au sage seul il est réservé de comprendre la musique.
- 大樂與天地同和。La musique a une harmonie semblable à celle qui existe entre le ciel et la terre.
- 大禮與天地同節。Les rites ont une gradation semblable à celle qui existe entre les différents êtres dans le ciel et sur la terre.
- 樂者天地之和也。La musique est l'harmonie du ciel et de la terre.
- 五色成文而不亂。Les cinq notes, images des cinq couleurs, forment un tout harmonieux où il n'y a pas de confusion.
- 凡風從律而不姦。Les huit espèces de sons, images des huit vents, suivent les douze flûtes sans le moindre désordre.
- 民有德而五穀昌。Lorsque le peuple était vertueux, les récoltes étaient abondantes.
- 法施於民則祀之。On sacrifie à celui qui a fondé de bonnes lois pour le peuple.
- 以死勤事則祀之。On sacrifie à celui qui est mort victime de son zèle pour la chose publique.
- 以勞定國則祀之。On sacrifie à celui qui a enduré beaucoup de fatigues pour la pacification de l'Empire.
- 能御大暈則祀之。On sacrifie à celui qui a pu empêcher une grande calamité.
- 能御大患則祀之。On sacrifie à celui qui a pu obvier à de grands malheurs.
- 舜勤衆事而野死。Chún était tout dévoué aux affaires qui regardaient son peuple, et il mourut en province (visitant son Empire).

- 契爲司徒而民成。Kj a rempli les fonctions de précepteur en chef, et (grâce à son zèle) le peuple est devenu vertueux.
- 冥勒其官而水死。Min (surintendant des eaux) a rempli ses fonctions avec dévouement et il est mort noyé.
- 祭不欲數數則煩。Les sacrifices ne veulent pas d'excès en trop; car le trop engendre l'ennui.
- 祭不欲疏疏則怠。Les sacrifices ne veulent pas d'excès en trop peu; car le trop peu est une preuve de négligence.
- 唯聖人爲能饗帝。Il n'y a que l'homme de vertus éminentes qui puisse convenablement sacrifier à l'Être Suprême.
- 溫良者仁之本也。La douceur est la subsistance de la vertu d'humanité.
- 敬慎者仁之地也。Le respect et l'attention sont la base de l'humanité.
- 寬裕者仁之作也。La générosité en est la pratique.
- 孫接者仁之能也。La modestie dans les relations en est la puissance.
- 禮節者仁之貌也。L'urbanité bien réglée en est l'apparence extérieure.
- 言談者仁之文也。Le langage affectueux en est l'expression.
- 歌樂者仁之和也。Le chant et la musique en sont l'harmonie.
- 分散者仁之施。Les largesses en sont les bienfaits.
- 昏禮者禮之本也。Le rit du mariage est la source des rites.
- 國奢則示之以儉。Si la nation est prodigue, les sages lui donnent l'exemple de l'économie.
- 國儉則示以禮之。Si la nation est parcimonieuse, les sages l'induisent aux pratiques cérémonielles (qui occasionnent de la dépense).

PHRASES DE 8 CARACTÈRES.

- 天地相合以降甘露。Le ciel et la terre s'uniront ensemble pour faire descendre une douce rosée.
- 上德無爲而無以爲。Les hommes d'une vertu supérieure la pratiquent sans y songer.
- 下德爲之而有以爲。Les hommes d'une vertu inférieure la pratiquent avec intention.
- 上仁爲之而無以爲。Les hommes d'une humanité supérieure la pratiquent sans y songer.
- 上禮爲之而莫之應。Les hommes d'une urbanité supérieure la pratiquent et personne n'y répond.

- 上士聞道勤而行之。 Quand les lettrés supérieurs ont entendu parler du Taó, ils le pratiquent avec zèle.
- 中士聞道若存若亡。 Quand les lettrés du deuxième ordre ont entendu parler du Taó, tantôt ils le conservent, tantôt ils le perdent.
- 天下有道却馬以冀。 Lorsque le Taó régnait dans le monde, on renvoyait les chevaux pour cultiver les champs.
- 知者不言言者不知。 Celui qui connaît le Taó ne parle pas, celui qui parle ne le connaît pas.
- 天下神器不可爲也。 L'Empire est comme un vase divin auquel l'homme ne doit pas travailler.
- 爲者散之執者失之。 S'il y travaille, il le détruit; s'il veut le saisir, il le perd.
- 夫佳兵者不祥之器。 Les armes les plus excellentes sont des instruments de malheur.
- 天將救之以慈衛之。 Quand le ciel veut sauver un homme, il lui donne l'affection pour le protéger.
- 天網恢恢疏而不失。 Le filet du ciel est immense; ses mailles sont écartées, et cependant personne n'échappe.
- 無憂者其惟文王乎。 S'il fut jamais un homme exempt de chagrin, n'est-ce pas Ouén-Ouáng?
- 至誠之道可以前知。 La vertu de l'homme parfait s'étend jusqu'à prévoir l'avenir.
- 國家將興必有禎祥。 L'élévation des dynasties se montre par des présages favorables.
- 國家將亡必有妖祥。 Leur chute s'annonce par des signes funestes.
- 祭如在祭神如神在。 Il faut sacrifier aux ancêtres comme s'ils étaient présents; il faut adorer les esprits comme s'ils étaient présents.
- 子以四教文行忠信。 Le philosophe employait quatre sortes d'enseignements : la littérature, la pratique des actions vertueuses, la droiture et la fidélité.
- 死生有命富貴在天。 La vie et la mort sont soumises à une loi immuable du ciel; les richesses et les honneurs dépendent du ciel.
- 或曰以德報怨何如。 Quelqu'un demanda : Que doit-on penser de celui qui rend les bienfaits pour les injures?
- 以直報怨以德報德。 Il faut payer par l'équité la haine et les injures, et les bienfaits par les bienfaits.
- 日月逝矣歲不我與。 Les jours et les mois s'écoulent rapidement; les années ne sont pas à notre disposition.
- 性相近也習相遠也。 Par la nature, nous nous rapprochons beaucoup les uns des autres; par l'éducation, nous devenons très-éloignés.

- 不知言無以知人也。 Si l'on ne connaît pas la valeur des paroles des hommes, on ne les connaît pas eux-mêmes.
- 一言慎事一人定國。 Un mot perd une affaire; un homme détermine le sort d'un Empire.
- 所惡於上毋以使下。 Ce que vous réprouvez dans ceux qui sont au-dessus de vous, ne le pratiquez pas envers ceux qui sont au-dessous.
- 所惡於下毋以事上。 Ce que vous réprouvez dans vos inférieurs, ne le pratiquez pas envers vos supérieurs.
- 所惡於前毋以先後。 Ce que vous réprouvez dans ceux qui vous précèdent, ne le faites pas à ceux qui vous suivent.
- 欽崇天道永保天命。 Si vous respectez et observez la loi du ciel, vous conserverez toujours le mandat du ciel.
- 慮善以動動惟厥時。 Pensez au bien avant que d'agir, mais sachez choisir le temps pour le faire.
- 志以道寧言以道接。 Notre pensée doit être constamment fixée sur la droite raison; nos paroles doivent également émaner de la droite raison.
- 瞻彼日月悠悠我思。 Je lève les yeux sur le soleil et sur la lune, et cette pensée reste toujours gravée dans mon esprit.
- 百爾君子不知德行。 O vous tous, sages de la terre, qui que vous soyez, vous ignorez le vrai moyen d'honorer la vertu.
- 不害不求何用不減。 Ne nuire à personne, ne jamais convoiter le bien d'autrui, tels sont les deux préceptes qu'il faut pratiquer en tout et les seuls dignes d'éloges.
- 子有衣裳弗職弗奠。 Cet homme a des vêtements qu'il ne porte pas.
- 子有車馬弗馳弗驅。 Il a des chars, des chevaux sur lesquels il ne monte jamais.
- 宛其死矣他人是愉。 A quoi lui aura servi la vie? des étrangers, après sa mort, jouiront de ses richesses.
- 命之不易無遇爾躬。 Le mandat du ciel n'est pas facile à conserver; ne vous relâchez pas, ô mon Prince, dans vos efforts pour le conserver.
- 道德仁義非禮不成。 Sans les rites, la droiture, la vertu, la bonté, la justice, ne sont point parfaites.
- 教訓正俗非禮不備。 Sans les rites, l'instruction, la réforme des mœurs, ne sont point complètes.
- 昔者尼仲與於蜡賚。 Un jour, Confucius était du nombre des hôtes à la fête Châ (qui a lieu à la fin de chaque année) pour rendre grâce au ciel de toutes les récoltes obtenues.
- 事畢出遊於觀之上。 Lorsque tout fut fini, il sortit pour se promener dans la cour (du temple).

不學操縵不能安弦。Si l'on n'apprend pas sans cesse à toucher les cordes d'un instrument, on ne peut pas en tirer facilement des sons harmonieux.

不學博依不能安詩。Si l'on n'apprend pas sur une vaste échelle les figures poétiques, on ne peut pas facilement faire des vers.

不學雜服不能安禮。Si l'on n'apprend pas à porter toutes sortes d'habit, on ne peut s'acquitter aisément du cérémonial.

不與其摩着能樂學。Si on ne marche pas résolument dans sa carrière, on ne peut pas trouver du plaisir à l'étude.

此四者心之莫同也。Ces quatre (défauts) se retrouvent à des degrés différents suivant le caractère des élèves.

善歌者使人繼其聲。Un bon chanteur fait que les autres imitent son chant.

PHRASES DE 9 CARACTÈRES.

馳騁因獵令人心發狂。Les courses violentes, les exercices de la chasse, égarent le cœur de l'homme.

天下皆謂我大似不肖。Dans le monde, tous me disent éminent, mais je ressemble à un homme borné.

子曰朝聞道。夕死可矣。Confucius dit : Si le matin vous avez entendu la voix de la Raison céleste, le soir vous pouvez mourir.

子曰君子謀道不謀食。Confucius dit : L'homme supérieur ne s'occupe que de la voix droite; il ne s'occupe pas du boire et du manger.

事君敬其事而後其食。En servant un Prince, ayez beaucoup de soin et d'attention pour ses affaires et faites peu de cas de ses émoluments.

子曰小子何莫學夫詩。Confucius dit : Mes chers disciples, pourquoi n'étudiez-vous pas le *Livre des Vers*?

子曰巧言令色鮮矣仁。Confucius dit : Les hommes aux paroles artificieuses et fleuries, aux manières engageantes, sont rarement doués de la vertu d'humanité.

盡其道而死者正命也。Celui qui meurt après avoir pratiqué dans tous ses points la loi du devoir, accomplit le juste décret du ciel.

孟子曰恥之於人大矣。Mencius dit : La pudeur est d'une très-grande importance dans l'homme.

不恥不若人何若人有。Ceux qui n'éprouvent plus le sentiment de la honte ne sont plus semblables aux autres hommes. En quoi leur ressembleraient-ils?

無繇託貨實生生白腐。Au lieu de vous occuper à rassembler des richesses et des choses rares, ne pensez qu'à acquérir le mérite de procurer au peuple un repos et une tranquillité durable.

禹曰於帝念哉。德惟善政。Yü dit : Ah ! Prince, pensez-y bien ; la vertu est la base d'un bon gouvernement.

天道之行也天下爲公。 Sous le règne de la grande vertu, l'Empire était la chose publique.

今天道既隱。天下爲家。 Aujourd'hui la grande vertu est cachée ; l'Empire est un patrimoine de famille.

堯命曰念哉始典于學。 Le chapitre du Choü kin, intitulé Yuě min, dit : Depuis le commencement jusqu'à la fin, les pensées doivent se reporter à l'étude.

記曰三王四代喟其師。 Un vieil adage dit : Les quatre Empereurs, les trois dynasties, n'ont dû qu'aux bons précepteurs la grandeur et la prospérité de leur règne.

不知聲者不可與言音。 A celui qui ne connaît pas les sons, on ne peut pas parler des airs.

不知音者不可與言樂。 A celui qui ne connaît pas les airs, on ne peut pas parler de la musique.

夫民有無氣必知之牲。 Le peuple a des organes corporels et des facultés intellectuelles qui constituent sa nature.

君子聽鐘聲則思武臣。 Quand le sage entend le son de la cloche, il pense aussitôt aux vaillants capitaines.

帝嘗能序星辰以著衆。 L'Empereur Ty-Kó a fait connaître à tout le monde l'ordre qui régit les corps célestes.

堯能賞均形法以義終。 Yü accorda les récompenses et infligea les châtiments avec une parfaite équité, et observa la justice jusqu'à la fin (légua le trône à Chün au lieu de le faire à son fils vicieux).

湯以寬治民而除其虐。 Tāng (le fondateur des Chāng) a gouverné le peuple avec libéralité et a fait disparaître les restes de la tyrannie (de Kié).

立敬自長始教民順也。 Si vous voulez fonder le respect, commencez vous-même par respecter vos aînés et vous enseignerez par là au peuple à vous obéir.

凡治人之道莫急於禮。 Dans la théorie du gouvernement des hommes, il n'y a rien de nécessaire comme les rites.

君爲政則百姓從政也。 Si le souverain est droit, le peuple imite son exemple et a aussi de la droiture.

國無道君子恥盈禮焉。 Quand un Royaume est dérégulé, les sages mêmes n'osent scrupuleusement remplir les rites.

禮義而者人之大端也。 Les rites et la justice sont, pour l'homme, des choses de grande importance.

宗廟之威而不可安也。 Le temple des ancêtres est un lieu majestueux où il n'est pas permis de se livrer au repos.

天地合而后萬物與焉。L'accord du ciel et de la terre fait naître toutes choses.

形而不爲道不耐無亂。(Si la joie) se manifeste sans être convenablement dirigée, elle ne peut pas échapper au désordre.

歌之爲言也長言之也。Le chant n'est autre chose que la parole, mais la parole prolongée.

嘗之日發宮室示賞也。Le jour du sacrifice Chàng, on met dehors tout ce qui était en réserve dans les dépôts publics afin de distribuer des récompenses.

命天師陳詩以觀民風。Il ordonne au chef des musiciens de lui montrer les poésies (en usage dans le pays), afin de connaître les mœurs du peuple.

司徒修六禮以節民性。Le Sī toū porte sa sollicitude sur les six genres de rites, afin d'humaniser les sentiments du peuple.

凡學世子及學士必時。L'enseignement des fils aînés (de l'Empereur et des grands), ainsi que des élèves choisis, a ses époques déterminées.

夫禮必本於天殺於地。Le devoir provient du ciel et trouve son application sur la terre.

政者君之所以臧身也。C'est dans un bon gouvernement que le souverain peut trouver sa propre tranquillité.

聖人耐以天下爲一家。Un souverain doué de qualités éminentes peut faire du monde entier une seule famille.

體不備君子謂之不成。Celui dont le corps n'est pas complet, n'est pas, au dire du sage, un homme parfait.

PHRASES DE 10 CARACTÈRES.

民之饑以其上食稅之多。Le peuple a faim parce que le Prince dévore une quantité d'impôts.

民之難治以其上之有爲。Le peuple est difficile à gouverner parce que le Prince aime à agir.

民之輕死以其求生之厚。Le peuple méprise la mort parce qu'il cherche avec trop d'ardeur les moyens de vivre.

知其雄守其雌爲天下繫。Celui qui connaît sa force et garde sa faiblesse, est la vallée de l'Empire (c'est-à-dire le centre où accourt tout l'Empire).

汝爲君子儒無爲小人儒。Que votre savoir soit celui d'un homme supérieur et non d'un homme vulgaire.

子曰不在其位不謀其政。Confucius dit : Si une chose ne rentre pas dans vos fonctions, il ne faut pas se mêler de la diriger.

- 子曰人無遠慮必有近憂。Confucius dit : Celui qui ne prévoit pas les choses éloignées doit éprouver un chagrin prochain.
- 子曰過而不改是謂過矣。Confucius dit : Celui qui a une conduite vicieuse et ne se corrige pas, celui-là peut être appelé vicieux.
- 孟子曰聖人百世之師也。Mencius dit : Les saints hommes sont les instituteurs de cent générations.
- 孟子曰養心莫善於寡欲。Mencius dit : Pour entretenir dans notre cœur le sentiment de l'humanité et de l'équité, rien n'est meilleur que de diminuer les désirs.
- 后佛民罔使民非后罔事。Si le Roi est sans peuple, de qui se servira-t-il? Si le peuple est sans Roi, par qui sera-t-il gouverné?
- 天佑下民作之君作之師。Le ciel, pour aider et assister les peuples, leur a donné des Princes, leur a donné des instituteurs.
- 學者有四失教者必知之。Chez les étudiants, il règne quatre défauts que le précepteur doit bien connaître.
- 其哀心感者其聲噤以殺。Lorsque le cœur est ému par des sentiments de commisération, les sons qu'il suggère sont arides et peu nombreux.
- 其樂心感者其聲暉以緩。Lorsqu'il éprouve un sentiment de plaisir, les sons suggérés sont complets et paisibles.
- 其喜心感者其聲發以散。Lorsqu'il ressent de la joie, les sons grandissent et prennent de l'ampleur.
- 其怒心感者其聲粗以厲。Lorsqu'il est en proie à la colère, les sons deviennent rudes et sauvages.
- 其敬心感者其聲以廉也。Lorsqu'il est sous l'impression du respect, les sons sont droits et bien tranchés.
- 其愛心感者其聲和以柔。Lorsqu'il est inspiré par l'amour, les sons prennent de la douceur et de la tendresse.
- 治世之音安以其其政和。En temps de paix, les airs respirent le calme et la joie; le gouvernement est tempéré.
- 亂世之音怨以怒其政乖。En temps de révolte, les airs sentent le reproche et la colère; le gouvernement est désordonné.
- 亡國之音哀以思其民困。En temps de dissolution de l'Empire, les airs respirent la pitié et la réflexion; le peuple n'a plus d'issue.
- 凡亂聲感人而逆氣應之。Tout son dépravé émeut le cœur de l'homme, et soudain les penchants vicieux y répondent.
- 詩言其志也歌咏其聲也。Les vers traduisent les pensées; le chant module la voix.
- 樂也者情之不可變者也。La musique git dans un milieu de sentiments humains qui ne sont sujets à aucune variation.

禮也者理之不可易者也。Les rites reposent sur des doctrines qui ne peuvent changer.

夫樂者與音相近而不同。Bien que la musique ait beaucoup d'affinité avec les airs, ce n'est pourtant pas la même chose.

夫古者天地順而四時當。Dans l'antiquité, lorsque le ciel et la terre suivaient leurs lois, les quatre saisons venaient en temps voulu.

此之謂德音德音之謂樂。Voilà ce qu'on appelle un air vertueux; ce n'est que lorsqu'un air est vertueux qu'on lui donne le nom de musique.

帝親耕於南郊以共齊盛。L'Empereur laboure lui-même le champ à la campagne, du côté du midi, afin de fournir le riz nécessaire aux sacrifices.

王后蠶於北維以共純服。L'Impératrice va à la campagne, du côté du nord, cueillir des feuilles de mûriers pour la culture des vers à soie, afin de fournir les habits usités dans les sacrifices.

諸侯耕東郊亦以共齋。Les seigneurs labourent le champ réservé à la campagne, du côté du levant, afin de fournir le riz nécessaire au sacrifice.

君子無禮不動無節不作。Le sage n'agit point sans la raison; il ne fait rien sans la règle.

子曰小人貧斯約富斯驕。Confucius dit : L'homme vulgaire est pusillanime dans la misère, et orgueilleux dans la richesse.

子言之曰者天下之表也。Au dire de Confucius, l'humanité est l'exemple du monde.

詩云溫溫恭人維君德之。Le *Livre des Vers* dit : L'homme doux et respectueux est le piédestal de la vertu.

外事以剛日內事以柔日。Pour les affaires du dehors du palais impérial, choisissez un jour impair; pour celles du dedans, un jour pair.

義者藝者之分曰之節也。La justice est le moyen de distinguer les choses et la règle des affections humaines.

郊之祭也迎長日之至也。Lorsque l'on sacrifie au Ciel dans la campagne, on va au-devant des grands jours qui arrivent.

交之祭也大報本反始也。Le sacrifice qu'on offre à la campagne est un grand acte de reconnaissance envers l'origine (des choses et des hommes) et un retour (de l'âme) vers le commencement des êtres.

爲人臣下者有訕發號出。Quand on est magistrat au service du souverain, on peut (s'il oublie son devoir) lui faire des observations, mais non pas dire du mal de lui.

發號出令而民悅謂之和。 (Si le souverain) publie un ordre et que le peuple l'accueille avec plaisir, cela s'appelle *accord*.

隆禮由禮謂之有方之士。 Celui qui fait grand cas des rites et qui les observe s'appelle un personnage réglé.

君子無不敬也敬身爲大。 Le sage étend son respect à tout; mais ce qu'il respecte le plus, c'est sa propre personne.

身也者諫敢之不也敢不敬。 En effet, sa personne est une branche issue de ses père et mère; comment oserait-il ne pas la respecter?

PHRASES DE 11 CARACTÈRES.

天下之至柔馳騁天下之堅。 Les choses les plus molles du monde subjuguent les choses les plus dures du monde.

兵者不祥之器非君子之器。 Les armes sont des instruments de malheur; le sage ne les emploie pas.

人之生也柔弱其死也堅強。 Quand l'homme vient au monde, il est souple et faible; quand il meurt, il est raide et fort.

人不知而不愠不亦君子乎。 Être méconnu des hommes et n'en ressentir aucune tristesse, n'est-ce pas là le propre du sage?

子曰惟仁者能好人能惡人。 Confucius dit: Il n'y a que l'homme humain qui puisse aimer convenablement les hommes, et qui puisse les haïr d'une manière convenable.

不義而富且貴於我如浮雲。 Être riche et honoré par des moyens iniques, c'est pour moi comme le nuage flottant qui passe.

子溫而厲威而不猛恭而安。 Confucius était d'un abord aimable et prévenant; sa gravité sans raideur et la dignité de son maintien inspiraient du respect sans contrainte.

子曰與於詩立於禮成於樂。 Le philosophe dit: Élevons notre esprit par la lecture du *Livre des Vers*; établissons nos principes de conduite sur le *Livre des Rites*; perfectionnons-nous par la musique.

知聲而不知音者禽獸是也。 Connaitre les sons, mais ne pas connaître les airs, c'est le propre des oiseaux et des animaux.

知音而不知樂者衆庶是也。 Savoir les airs, mais ne pas savoir la musique, c'est le propre du vulgaire.

黃帝正名百物以明民共財。 Houàng-Ty fixa le nom de tous les objets afin d'éclairer le peuple sur l'usage des richesses communes.

子曰立愛自親始教民睦也。 Confucius dit: Si vous voulez fonder l'affection mutuelle dans l'Empire, commencez par aimer vous-même vos parents, et vous enseignerez par là au peuple à vivre en bonne intelligence. :

- 孔子曰安上治民莫善於禮。Confucius dit : Pour procurer la tranquillité au supérieur et la prospérité au peuple, il n'y a rien de meilleur que les rites.
- 丘問之民之所由生禮爲天。Parmi les choses qui procurent au peuple la tranquillité de la vie, ce sont les rites qui ont le plus d'importance.
- 非禮無以節事天地之神也。Sans les rites, on ne peut pas régler le culte des esprits, le culte du ciel et celui de la terre.
- 小雅曰高山仰止影行行止。Le chapitre *Siaò yà* dit : Une haute montagne attire les regards; une grande vertu appelle des imitateurs.
- 君禹下生無私死不厚其子。Souverain de l'Empire, (Yü) n'a jamais, pendant sa vie, cherché son intérêt personnel, et, à sa mort, il n'a fait aucun cas de son fils.
- 凡人之所以爲人者禮義也。Chez tout le monde, ce qui constitue vraiment l'homme, c'est l'urbanité et la justice.
- 趣國而問馬必告之以其制。Si quelqu'un vient d'un Royaume voisin pour s'instruire, il faut lui faire connaître les règles primitives de son pays.
- 治國不以禮猶無耨而耕也。Vouloir gouverner l'Empire sans rites, c'est comme si l'on voulait labourer sans coutre.
- 君子有禮則外諧而內無怨。Le sage, en qui se trouve l'urbanité, vit en paix au dehors, et n'a point de haine au dedans.
- 禮也者合於天時設於地財。Les rites doivent être en harmonie avec les saisons, et en rapport avec les produits de la terre.
- 后王命冢宰降德于泮北民。L'Empereur ordonna à son premier ministre de répandre ses enseignements de vertu sur tout le peuple.
- 自仁率親等而上之至於祖。L'affection qu'on porte à son propre père doit s'étendre par degrés aux générations supérieures jusqu'aux aïeux.
- 自義率祖順而下之至於禰。Les devoirs de convenance qu'on remplit à l'égard des aïeux doivent s'appliquer graduellement aux générations inférieures jusqu'au père.
- 五者不亂則無怙懣之音矣。Si le désordre ne s'introduit pas dans les notes musicales, les airs ne respirent aucun obstacle.
- 子絕四毋意毋必毋固毋我。Confucius était complètement exempt de quatre choses : il était sans amour-propre, sans préjugés, sans obstination et sans égoïsme.
- 子曰未之思也夫何遠之有。Le philosophe dit : On ne doit jamais penser à la distance qui nous sépare de la vertu.
- 子曰以不教民戰是謂棄之。Confucius dit : Employer à l'armée

des populations non instruites dans l'art militaire, c'est les livrer à leur propre perte.

子曰君子恥其言而過其行。Confucius dit : L'homme supérieur rougit de la crainte que ses paroles ne dépassent ses actions.

君子不可小知而可大受也。L'homme supérieur ne peut pas être connu et apprécié convenablement dans les petites choses, parce qu'il est capable d'en entreprendre de grandes.

小人不可大受而可小知也。L'homme vulgaire, n'étant pas capable d'entreprendre de grandes choses, peut être connu et apprécié dans les petites.

孟子曰不教有三無後爲大。Mencius dit : Il y a trois choses qui constituent le manque de piété filiale; la plus grande est le manque de postérité.

孟子曰莫非命也順受其正。Mencius dit : Il n'arrive rien qui ne soit décrété par le Ciel; il faut accepter avec soumission ses justes décrets.

有大人者正己而物正者也。Il y a de grands hommes d'une vertu accomplie qui, par la rectitude qu'ils impriment à leurs actions, rendent tout ce qui les approche juste et droit.

孟子曰不信仁賢則國空虛。Mencius dit : Si on ne confie pas les affaires à des hommes humains et sages, alors le Royaume sera comme s'il reposait sur le vide.

君子之守修其身而天下乎。Le sage ne songe qu'à perfectionner sa propre personne, et l'Empire jouit des bienfaits de la paix.

居小人閒爲不善無所不至。Les hommes vulgaires qui vivent à l'écart et sans témoins commettent des actions vicieuses; il n'est rien de mauvais qu'ils ne pratiquent.

禹曰惠迪吉從逆凶惟影響。Yü répondit : Celui qui garde la loi est heureux, celui qui la viole est malheureux; c'est la même chose que l'ombre et l'écho.

后王命冢宰降德于衆北民。L'Empereur ordonna à son premier ministre de répandre des enseignements de vertu sur tout le peuple.

大學之也教時教必有正業。Dans le grand collège impérial, voici le système d'enseignement : chaque saison a ses cours particuliers et fournit des occupations qui lui sont propres.

PHRASES DE 12 CARACTÈRES.

夫惟無以生爲者是賢於貴生。Mais celui qui ne s'occupe pas de vivre est plus sage que celui qui estime la vie.

- 草木之生也柔脆其死也枯槁。 Quand les arbres et les plantes naissent, ils sont souples et tendres; quand ils meurent, ils sont secs et arides.
- 君子素其位而行不願乎其外。 Le sage agit convenablement à son état et ne désire rien au dehors.
- 不患人之不己知患不知人也。 Il ne faut pas s'affliger de ce que les hommes ne nous connaissent pas, mais, au contraire, de ne pas les connaître nous-mêmes.
- 曾子曰夫子之道忠恕而已矣。 Tsên-Tsè dit : La doctrine de notre maître consiste uniquement à avoir la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même.
- 子曰君子喻於義小人喻於利。 Confucius dit : Le sage est influencé par la justice; l'homme vulgaire, par l'amour du gain.
- 子曰父母在不遠遊遊必有方。 Confucius dit : Du vivant de vos parents, ne vous éloignez pas d'eux; si vous le faites, qu'ils sachent où vous allez.
- 君子欲訥於言而敏於行。 Le sage aime à être lent dans ses paroles, mais rapide dans ses actions.
- 子曰士而懷居不足以爲士矣。 Confucius dit : Si un lettré aime trop l'oisiveté et le repos de sa demeure, il n'est pas digne d'être considéré comme lettré.
- 子曰貧而無怨難富而無驕易。 Confucius dit : Il est difficile d'être pauvre et de n'éprouver aucun ressentiment; il est facile, en comparaison, d'être riche et de ne pas s'en enorgueillir.
- 子曰其言之不惟則爲之也難。 Confucius dit : Celui qui parle sans modération et sans retenue met difficilement ses paroles en pratique.
- 古之學者爲己今之學者爲人。 Dans l'antiquité, ceux qui se livraient à l'étude le faisaient pour eux-mêmes; maintenant, ceux qui se livrent à l'étude le font pour paraître instruits aux yeux des autres.
- 子曰君子病沒世而名不稱焉。 Confucius dit : L'homme supérieur regrette de voir sa vie s'écouler sans laisser après lui des actions dignes d'éloges.
- 子曰君子求諸己小人求諸人。 Confucius dit : L'homme supérieur ne demande rien qu'à lui-même; l'homme vulgaire et sans mérite demande tout aux autres.
- 隱居以求其志行義以達其道。 On se retire dans le secret de la solitude pour chercher dans sa pensée les principes de la raison; on cultive la justice pour mettre en pratique ces mêmes principes de la raison.

王繼乃德視乃烈禮無時豫怠。 Prince, redoublez vos efforts pour avancer dans la vertu; imitez votre illustre aïeul, ne vous laissez pas surprendre un seul moment par la mollesse ni par l'oisiveté.

天矜于民民之所欲天必從之。 Le Ciel a de la prédilection pour les peuples; ce que le peuple désire, il s'empresse de le lui accorder.

天視自我民視天聽自我民聽。 Le Ciel voit ce que les peuples voient; le ciel entend ce que les peuples entendent.

我心之憂日月途窮若弗云來。 Les jours et les mois passent; mon cœur en est affligé, car ils ne reviendront pas.

帝德廣運乃聖乃神乃武乃文。 La vertu de l'Empereur se fit connaître partout et ne se démentit jamais. Elle était sainte et divine. Il sut se faire craindre et respecter, et ses manières douces et agréables le firent aimer.

各親其親各子其子貨力爲已。 Chacun n'affectionne que ses parents; chacun ne chérit que ses enfants; les biens, on les réserve pour soi.

玉不琢不成器人不學不知道。 De même que le jade qui n'est pas travaillé ne peut faire un vase utile, ainsi l'homme qui n'a pas étudié ne possède aucun savoir.

古之王者建國君民教學爲先。 (C'est pourquoi) en fondant des Royaumes et en gouvernant les peuples, les Rois de l'antiquité plaçaient l'enseignement et les études en première ligne.

大學始教皮弁祭菜示敬道也。 Au début de l'enseignement dans le grand collège impérial, les professeurs, revêtus du costume de cérémonie que comporte le bonnet en peau de cerf nommé *P'ÿ piên*, sacrifient aux anciens philosophes, afin de mettre en relief la doctrine du respect que les élèves doivent à leur maître.

禮樂皆得謂之有德德者得也。 Quand on possède le cérémonial et la musique, cela s'appelle posséder la vertu; car le mot vertu signifie possession.

爲人君者謹其所好惡而已矣。 Celui qui gouverne les hommes doit faire une grande attention à ce qu'il aime et à ce qu'il déteste.

君子聽磬聲則思死封疆之臣。 Quand le sage entend le son de la plaque de jade suspendue, il pense aussitôt aux officiers qui meurent à la défense des frontières.

喪祭之禮所以明臣子之恩也。 Le cérémonial usité dans les funérailles et les sacrifices a pour but de faire clairement ressortir la reconnaissance des sujets envers le souverain, et des enfants envers leurs aïeux.

- 子曰禮乎禮夫禮所以制中也。Confucius répondit : Les rites, oui, les rites sont le moyen de se fixer dans le juste milieu.
- 君子辭貴不辭賤辭富不辭貧。Le sage refuse plutôt les dignités qu'il ne refuse les emplois moindres; il refuse plutôt la richesse qu'il ne refuse la pauvreté.
- 君子貴人而賤己先人而後己。Le sage fait beaucoup de cas des autres et peu de cas de lui-même; il laisse aux autres les devants, et lui vient après.
- 善則稱人過則稱己則怨益亡。En attribuant le bien aux autres et le mal à soi-même, il n'existe aucune matière à reprocher.
- 大雅曰德輶如毛民鮮克舉之。Le chapitre du *Livre des Vers*, intitulé Ta ya, dit : La vertu est aussi légère qu'un poil; cependant, il y a peu de personnes qui puissent l'enlever.
- 天子親耕率盛秬鬯以事上帝。L'Empereur cultive lui-même le riz à l'usage des sacrifices et le riz dont on fait le vin parfumé, afin de servir le Seigneur Suprême.
- 社稷山川之事鬼神之祭體也。Le culte du Dieu tutélaire de l'Empire, du dieu des moissons, de ceux des montagnes et des rivières, ainsi que les sacrifices aux esprits et aux dieux en général, voilà le corps du culte.
- 儒有不寶金玉而忠信以爲寶。Le philosophe ne regarde pas l'or et le jade comme des choses précieuses; ce qu'il tient pour précieux, c'est la sincérité du cœur.
- 有發則命大司徒教士以車甲。En cas de guerre, le grand Sê-toù reçoit l'ordre d'enseigner aux étudiants à monter les chars et à porter la cuirasse.
- 爲禮不本於義猶耕而弗種也。Pratiquer les rites sans prendre pour base la justice, c'est labourer et ne pas semer.
- 事君者量而後入不入而後量。Celui qui veut entrer au service du souverain doit bien en peser toutes les circonstances avant d'y entrer, et ne pas attendre à y réfléchir après s'y être engagé.

PHRASES DE 13 CARACTÈRES.

- 知之爲知之不知爲不知是知也。Savoir que l'on sait ce que l'on sait, et savoir que l'on ne sait pas ce que l'on ne sait pas, voilà la véritable science.
- 子曰巧言亂德小不忍則亂天謀。Confucius dit : Les paroles artificieuses pervertissent la vertu même; une impatience capricieuse ruine les plus grands projets.

詩可以興可以觀可以羣可以怨。Le *Livre des Vers* est propre à former le jugement par la contemplation des choses; il est propre à réunir les hommes dans une mutuelle harmonie; il est propre à exciter des regrets sans ressentiments.

子曰飽食終日無所用心難矣哉。Confucius dit : Ceux qui ne font que boire et manger pendant toute la journée, sans employer leur intelligence à quelques objets digne d'elle, font pitié.

孟子曰民爲貴社稷次之君爲輕。Mencius dit : Le peuple est ce qu'il y a de plus noble dans le monde; les esprits de la terre et les fruits de la terre ne viennent qu'après; le Prince est moins important.

孟子曰堯舜性者者湯武反之也。Mencius dit : Yao et Chèn reçurent du Ciel une nature accomplie; T'ang et Ou rendirent la leur accomplie par leurs propres efforts.

冉求曰非不說子之道力不足也。Jân-Kieou dit : Maître, ce n'est pas que je ne me plaise dans l'étude de votre doctrine, mais mes forces sont insuffisantes.

子曰力不足者中道而廢今女書。Confucius répliqua : Ceux dont les forces sont insuffisantes font la moitié du chemin et s'arrêtent; mais vous, vous manquez de bonne volonté.

曾子曰君子以文會友以友轉仁。Tsên-Tsè dit : L'homme supérieur emploie son talent à rassembler des amis, et ses amis à l'aider dans la pratique de l'humanité.

孟子曰有不虞之譽有求全之者。Mencius dit : Il y a des hommes qui sont loués au-delà de toute attente; il y a des hommes qui sont poursuivis de calomnies lorsqu'ils ne recherchent que l'intégrité de la vertu.

孟子曰人之易其言也無責耳矣。Mencius dit : Il y a des hommes qui sont d'une grande facilité dans leurs paroles, parce qu'ils n'ont trouvé personne pour les reprendre.

孟子曰君仁莫不仁君義莫不義。Mencius dit : Si le Prince est humain, personne ne sera inhumain; si le Prince est juste, personne ne sera injuste.

人不可以無恥無恥之恥無恥矣。L'homme ne peut pas ne point rougir de ses fautes. Si une fois il a honte de ne pas avoir eu honte de ses fautes, il n'aura plus de motif de honte.

君子有三樂而王天下不與存焉。L'homme supérieur a trois sujets de contentement, et le gouvernement de l'Empire sans souverain n'y est pas compris.

其爲人也多欲雖有存焉者寡矣。Il est bien peu d'hommes qui, ayant beaucoup de désirs, conservent les vertus.

- 見賢而不能舉舉而不能先命也。 Voir un sage, et ne pas lui donner de l'élevation; lui donner de l'élevation et ne pas le traiter avec déférence, c'est lui faire injure.
- 祠祭祀供給鬼神非禮不誠不莊。 Il n'y a rien de sincère, de grave dans les prières, dans les actions de grâces, les sacrifices et les bénédictions en usage dans le culte des esprits, si on n'y observe pas les rites.
- 使老有所終。壯有所用。幼有所長。 Les vieillards trouvaient toujours quelqu'un pour les secourir jusqu'à la fin de leur carrière; les hommes à la fleur de l'âge trouvaient quelqu'un pour les employer; les jeunes gens trouvaient les moyens de devenir des hommes.
- 君子如欲化民成俗其心由學乎。 Si le souverain désire réformer son peuple et en perfectionner les mœurs, ne faut-il pas qu'il ait recours à l'enseignement?
- 教者民之寒暑也不時則傷世。 L'enseignement est pour le peuple comme le froid et la chaleur; si on ne le donne pas en temps voulu, il en résulte un dommage grave pour la société.
- 事毀民之風雨也事不節則無功。 Les affaires publiques sont pour le peuple comme le vent et la pluie; si on n'y observe pas de limites, il n'en résulte rien de bon.
- 君子動其本樂其象然後治其飾。 Pour faire de la vraie musique, le sage commence par émouvoir son cœur, puis il se complait à la reproduction extérieure de cette émotion, et enfin il en règle les ornements.
- 君子聽琴瑟之聲則思志義之臣。 Quand le sage entend le son du luth et de la lyre, il pense aussitôt aux magistrats animés par la seule pensée du devoir.
- 故朝覲之禮所以明君臣之義也。 Ainsi le cérémonial (établi par les anciens Empereurs pour être usité) dans les visites en cour, a pour but de mettre au grand jour les rapports qui lient les sujets au souverain.
- 聘問之禮所以使諸侯相尊敬也。 Le cérémonial, déterminé pour les visites que se font les Princes feudataires, a pour but de les engager à se respecter mutuellement.
- 子曰仁之難成久矣唯君子能之。 Confucius dit : La difficulté d'acquérir la vertu d'humanité date de loin; le sage seul peut en venir à bout.
- 晏子可謂知禮也已恭敬之有焉。 Yèn-Tsè est un homme dont on peut dire qu'il connaît parfaitement les rites; car, (bien que ministre, il entoure de respect) ses inférieurs qui en sont dignes.

王者之制爵公侯伯子男凡五等。Les rangs de noblesse créés par l'Empereur sont au nombre de cinq, savoir : les ducs, les marquis, les comtes, les vicomtes et les barons.

善學者師逸而功倍又從而庸之。Celui qui étudie bien, laisse du loisir au précepteur, profite le double et est très-content de son maître.

凡言之起由人心生也人心之動。Tout air musical tire son origine d'une émotion du cœur humain, et ces émotions sont produites par les objets extérieurs.

PHRASES DE 14 CARACTÈRES.

索隱行後怪迷有世焉吾弗爲之矣。Rechercher les choses obscures, faire des actes extraordinaires pour être renommé dans les siècles à venir, est une conduite que je ne voudrais pas tenir.

天地之道博也厚也高也明也悠也。La voie du Ciel et de la terre est vaste, profonde, sublime, brillante, étendue et durable.

子曰詩三百一言以蔽之曰思無邪。Confucius dit : Le sens des trois cents odes du *Livre des Vers* est contenu dans cette seule expression : Que vos pensées ne soient point perverses.

子曰古者言之不出恥躬之不逮也。Confucius dit : Les anciens ne laissaient point échapper de vaines paroles, craignant que leurs actions n'y répondissent point.

子曰誰能出不由戶何莫由斯道也。Confucius dit : Comment sortir d'une maison sans passer par la porte? Pourquoi donc les hommes ne suivent-ils pas la voie droite?

子曰人之生也直罔之生也幸而免。Confucius dit : La nature de l'homme est droite; si cette droiture vient à se perdre durant la vie, on a repoussé loin de soi tout bonheur.

子與人歌而善必使反之而後和也。Si le philosophe se trouvait avec quelqu'un qui sût bien chanter, il l'engageait à chanter la même pièce une deuxième fois et il l'accompagnait de la voix.

子曰聽訟吾猶人也。必也使無訟乎。Confucius dit : Je puis écouter les plaidoiries et juger les procès comme les autres; mais ne vaudrait-il pas mieux faire en sorte qu'il n'y eût pas de procès?

子曰君子和而不同小人同而不和。Confucius dit : L'homme supérieur vit en paix avec tous les hommes, sans toutefois agir de même.

子曰君子泰而不驕小人驕而不泰。Confucius dit : L'homme supérieur, qui se trouve dans une haute position, ne montre point de

faute ni d'orgueil; l'homme vulgaire montre du faste et de l'orgueil, sans être dans une position élevée.

子曰 善人教民七年亦可以即戎矣。Confucius dit : Si un homme vertueux instruisait le peuple pendant sept ans, il pourrait le rendre habile dans l'art militaire.

子曰 躬自厚而薄責於人則遠怨矣。Confucius dit : Soyez sévères envers vous-mêmes, et indulgents envers les autres; alors vous éloignerez de vous les ressentiments.

君子病無能焉不病人之不已知也。L'homme supérieur s'afflige de son impuissance à faire tout le bien qu'il désire; il ne s'afflige pas d'être ignoré et méconnu des hommes.

耕也諒在其中矣學也詳在其中矣。Si vous cultivez la terre, la faim se trouve au milieu de vous; si vous étudiez, la félicité se trouve dans le sein même de l'étude.

孔子曰德之流遠於置郵而傳命。Confucius disait : La vertu dans un bon gouvernement se répand comme un fleuve; elle marche plus vite que le piéton ou le cavalier qui porte les proclamations royales.

徒善不足以爲政徒法不能以自行。La vertu seule ne suffit pas pour pratiquer un bon mode de gouvernement; la loi seule ne peut pas se pratiquer par elle-même.

有安社稷臣者以安社稷爲悅者也。Il y a des ministres qui ne s'occupent que de procurer de la tranquillité et du bien-être à l'État; cette tranquillité et ce bien-être seuls les rendent heureux et satisfaits.

其爲人也寡欲雖有不存焉者寡矣。Il y a bien peu d'hommes qui, ayant peu de désirs, ne conservent pas toutes les vertus de leur cœur.

見不善而不能退退而不能遠過也。Voir un homme pervers et ne pas le repousser, le repousser et ne pas l'éloigner à une grande distance, c'est une chose condamnable (chez un Prince).

天道福善禍淫墜災于夏以彰厥罪。La raison éternelle du Ciel rend heureux les hommes vertueux, et malheureux les hommes vicieux; c'est pourquoi le Ciel, pour manifester les crimes de la dynastie Hiá, a fait tomber toutes ces calamités sur elle afin de rendre ses crimes manifestes à tous.

不善學者師勤而功半又從而怨之。Celui qui étudie mal donne beaucoup de peine à son précepteur, ne profite qu'à moitié et murmure toujours contre son maître.

君好之則臣爲之上行之則民從之。Dès que le Souverain

aime une chose, les magistrats la font aussitôt; dès que les gens haut placés la font, le peuple suit immédiatement leur exemple.

非禮無以辨君臣上下長幼之位也。Sans les rites, on ne peut pas déterminer la position respective du Souverain et des sujets, des supérieurs et des inférieurs, des plus âgés et des moins âgés.

子云善則稱人遇則稱己則民下淨。Confucius dit : Si on attribue le bien aux autres et le mal à soi-même, il ne s'élève aucune dispute entre les hommes.

子云長民者朝廷敬老則民作孝。Confucius dit : Si à la cour le Souverain témoigne du respect aux vieillards, le peuple pratique la piété filiale.

子曰中心安仁者天下一人而已矣。Confucius dit : Dans tout l'Empire, il n'y a peut-être qu'un homme dont le cœur soit naturellement doué de la vertu d'humanité parfaite.

周人強民未瀆神而賞爵刑罰窮矣。La dynastie des Tcheou a été rigoureuse avec le peuple; elle ne s'est pas trop occupée des esprits, mais elle a réglé d'une manière complète tout ce qui touche aux récompenses, aux dignités, aux peines et aux châtimens.

子曰唯天子受命於天士受命於君。Confucius dit : L'Empereur seul reçoit les ordres du Ciel; les magistrats reçoivent ceux de l'Empereur.

詩曰后稷兆祀庶無罪悔以迄于今。Le Livre des Vers dit : Heou-Tsy commençait les sacrifices pur de toutes fautes; aussi les félicités qu'il obtint sont-elles parvenues jusqu'à notre génération.

凡爲君使者已受命君言不宿於家。Quand un ambassadeur chargé d'une mission a reçu les ordres de son Souverain, il ne doit plus s'arrêter une seule nuit dans sa maison.

爲義而不講之以學猶種而弗耨也。Pratiquer la justice, mais ne pas enseigner aux hommes ce qu'ils doivent apprendre, c'est enseigner et ne pas sarcler.

宗廟之器可用也而不可便其利也。Les vases du temple des ancêtres peuvent servir à des usages sacrés, mais nullement à des convenances particulières.

王者禘其祖之所自出以其祖配之。L'Empereur offre le sacrifice Tsy à celui de ses ancêtres qui est regardé comme la souche de la famille, afin de donner un parallèle au grand Père.

PHRASES DE 15 CARACTÈRES.

- 曾子曰士不可以不弘毅任重而道遠。Les lettrés, dit Tsên-Tsè, ne doivent pas ne point avoir l'âme ferme et élevée; car leur fardeau est lourd et leur route longue.
- 子曰有德者必有言有言不必有德。Confucius dit : Celui qui a des vertus doit avoir la faculté de s'exprimer facilement; celui qui a la faculté de s'exprimer facilement ne doit pas nécessairement posséder ces vertus.
- 孟子曰天時不如地利地利不如人和。Mencius disait : Les temps propices du Ciel ne sont pas à comparer avec les avantages de la terre; les avantages de la terre ne sont pas à comparer à la concorde entre les hommes.
- 孟子曰大人者不失其赤子之心者也。Mencius dit : Celui-là est un grand homme qui n'a pas perdu la candeur de son enfance.
- 孟子曰舜糗飯有藟草也苦將終身焉。Mencius dit : Chün se nourrissait de fruits secs et d'herbes des champs, comme si toute sa vie il eût dû conserver ce régime.
- 有國者不可以不慎辟則爲天下修矣。Celui qui possède un Empire ne doit pas négliger de veiller attentivement sur lui-même pour pratiquer le bien et éviter le mal; s'il ne tient compte de ces principes, alors la ruine de son Empire en sera la conséquence.
- 古之教者家有塾黨有庠糶序國有學。Dans l'enseignement, chez les anciens, pour 23 familles, il y avait une école; pour 500 familles, il y avait un collège; pour 2500 familles, il y avait une académie; pour tout le Royaume, il y avait une Université.
- 君子聽羊笙蕭管之聲則思畜聚之臣。Quand le sage entend le son des instruments en bambou Yü, Chèn, Siào, il pense aussitôt aux magistrats qui savent réunir les hommes.
- 賢者之祭也必受其福非世所謂福也。Dans les sacrifices qu'il offre, le sage trouve toujours une félicité, mais non pas dans le sens que le monde attache au mot félicité.
- 子產猶衆人之母也能食之不能教也。Tsè-Tohàn (célèbre ministre de Tohên) n'est à l'égard des hommes que comme une mère qui peut nourrir ses enfants, mais qui ne peut les enseigner.
- 地載萬物天乘衆取財於地取法於天。La terre porte toutes choses comme le Ciel tient suspendus les corps célestes; c'est de la terre que proviennent les richesses; c'est du Ciel que proviennent les exemples.

賜聞聲歌各有宜也如賜者宜何歌也。Moi, 86, j'ai oui dire que pour chaque personne il y a un chant particulier qui lui convient; à moi, par exemple, quel est le chant qui me conviendrait?

昔者聖人建倉陽天地之情立以爲易。Autrefois, les hommes éminents en savoir et en vertu observèrent les phénomènes du Yin et du Yang, du Ciel et de la terre, et ils en firent la base du *Livre des Changements*.

君子之祭也必身自盡也所以明重也。Dans les sacrifices, le sage fait personnellement tous ses efforts afin de montrer clairement tout ce qu'il y a d'important.

上有大澤則惠必及下願上先下後耳。Le Souverain doué d'une grande bienfaisance répand infailliblement des bienfaits sur les inférieurs; sur les grands d'abord et sur les petits ensuite.

天地不合萬物不生大昏萬世之嗣也。Si le Ciel et la terre ne sont pas en harmonie, les divers êtres de la nature ne peuvent se développer; le mariage (accompli comme il doit l'être) est la continuation des générations humaines.

子民如父母有憫恒之愛有忠利之致。Yü traitait le peuple comme le père et la mère traitent leurs enfants; il lui portait une tendre affection et lui donnait des enseignements profitables.

子曰爾臣守和宰正百官大夫慮四方。Confucius dit : Les officiers qui approchent du Souverain veillent à la paix du peuple; les ministres dirigent les fonctionnaires de tous les ordres, et les grands dignitaires s'occupent des différentes contrées de l'Empire (ce qui indique que chacun a ses fonctions propres).

夫民教之以德齊之以禮則民有格心。Le peuple! Si on emploie la vertu pour l'enseigner et les rites pour le mettre à l'unisson, il réforme son cœur.

君子之學也博其服也鄉丘不知儒服。Le sage doit se livrer à des études fort étendues, mais, quant à ce qui est du costume, il doit se conformer au pays qu'il habite; pour moi, Kieou, j'ignore ce que c'est que l'habit de philosophe.

敬冠事所以重禮。重禮所以爲國本也。Ils avaient grand respect pour la cérémonie du bonnet viril, parce qu'ils faisaient grand cas des rites; et ils faisaient grand cas des rites, parce qu'ils les considéraient comme essentiels à l'Empire.

曰處墓之間未施哀于民而民哀社稷。Il répondit : Dans les lieux de sépulture, il n'y a rien qui provoque la commisération; cependant, on ne saurait y passer sans se sentir le cœur touché.

文子曰見利不顧其君其仁不足稱也。Ouên-Tsé répondit :

Il ne visait qu'à ses avantages personnels sans se soucier de son Souverain; les qualités de son cœur n'avaient donc rien de saillant.

命市納買以觀民之所好惡志淫為辟。 Il ordonne au surintendant du commerce de lui soumettre le prix courant des marchandises, afin de voir quels objets le peuple apprécie et quels objets il délaisse, afin de voir s'il a l'esprit tourné aux excès ou s'il aime des choses extraordinaires.

諸侯五廟二昭二穆與太祖之廟而五。 Les grands seigneurs ont cinq temples : deux à gauche, deux à droite, et celui du grand aïeul formant le cinquième.

禮列於鬼神達於喪祭射御冠昏朝聘。 Le devin se rapporte aux esprits et aux dieux; il s'étend au deuil, aux sacrifices, au tir de l'arc, aux manœuvres des chars, à la prise du chapeau viril, au mariage, aux assemblées de cour et aux réceptions annuelles.

天生時而地生財人其父生而師教之。 Le Ciel produit les saisons; la terre produit toutes sortes de biens; l'homme est engendré par son père et il est instruit par son précepteur.

人者其天地之德陰陽之文鬼神之會。 L'homme émane (pour le moral) de la vertu du Ciel et de la terre; pour le physique, il émane de la combinaison des deux principes Yin et Yang; pour la partie spirituelle, il émane de la réunion des esprits.

PHRASES DE 16 CARACTÈRES.

子曰中庸之為德也其至矣乎民鮮久矣。 Confucius dit : L'invariabilité dans le milieu est ce qui constitue la vertu; n'en est-ce pas le faite même? Les hommes rarement y persévèrent.

子曰迷而不作信而好古窮比於我老彭。 Confucius dit : Je commente, j'éclaircis les anciens livres, mais je n'en compose pas de nouveaux et je les aime; j'ai la plus haute estime pour notre Laò-Pên.

軀子有三畏畏天命畏大人畏聖人之言。 L'homme supérieur vénère trois choses : les décrets du ciel, les grands hommes et les paroles des saints.

就德不弘信道不篤焉能為有焉能為亡。 Ceux qui embrassent la vertu sans lui donner aucun développement, qui ont su conquérir la connaissance des principes de la droite raison, sans pouvoir persévérer dans sa pratique; qu'importe, au monde, que ces hommes aient existé ou qu'ils n'aient pas existé?

孟子曰人之有德慧術知者恆存乎疾病。 Mencius dit

L'homme qui possède la sagacité de la vertu et la prudence de l'art, le doit toujours aux malheurs et aux afflictions qu'il a éprouvés.

孟子曰雞鳴而起孳孳爲善者舜之徒也。Mencius dit : Celui qui se lève au chant du coq et pratique la vertu avec la plus grande diligence, est un disciple de Chán.

自天子以至於庶人壹是皆以修身爲末。Depuis le chef de l'Empire jusqu'au plus humble sujet, le devoir est égal pour tous; corriger sa propre personne est la base fondamentale de tous progrès.

人也惟危道心惟微惟精惟一充執厥中。Le cœur de l'homme est plein d'écueils. Celui du Taó est simple, caché; soyez pur, simple, et tenez toujours le juste milieu.

惟天聰明惟聖時憲惟臣欽若惟民從之。Il n'y a que le ciel qui soit souverainement éclairé et intelligent; l'homme parfait l'imite, les ministres lui obéissent avec respect, et le peuple sait les lois du gouvernement.

凡音者生於人心者也樂者通倫理者也。Tout air (musical) prend sa source dans le cœur de l'homme; la musique est intimement liée avec les rapports essentiels des êtres.

天下大定然後正六律和五聲弦歌詩頌。Quand l'Empire jouit d'une grande régularité, on perfectionne les six tons, on met d'accord les cinq notes, on fait intervenir les instruments, le chant, les vers, les poésies élogieuses.

君子生則敬養死則敬享思終身弗辱也。Le sage respecte et soutient (ses père et mère) tant qu'ils vivent; après leur mort, il les vénère et leur fait des offrandes, étant pénétré de cette pensée, que, jusqu'à la mort, il n'est pas dispensé du respect envers ses parents.

君子與其使食浮於人也曷使人浮於食。Loin de faire en sorte que ses appointements soient au-dessus de ceux des autres, le sage préfère que les appointements des autres soient au-dessus des siens.

子曰君子慎以辟禍篤以不掩恭以遠恥。Confucius dit : Par la circonspection, le sage évite les malheurs; par l'application à la vertu, il échappe à l'obscurité; par le respect, il éloigne les humiliations.

君命順則臣有順命君命逆則臣有逆命。Si les ordres souverains sont conformes à la Raison suprême, les magistrats obéissent à ces ordres; mais, si les ordres souverains sont en opposition avec la Raison suprême, les magistrats se révoltent contre ces ordres.

講之以學而不合之以仁猶縛而弗糴也。Enseigner aux

hommes ce qu'ils doivent savoir, mais ne pas faire accorder cela avec l'humanité, c'est sarcler et ne pas faucher.

合之以仁而不安之以樂猶曰而弗食也。 Se mettre d'accord avec les sentiments d'humanité, mais ne pas donner du repos au moyen de la musique, c'est faucher et ne pas manger.

安之以樂而不達於順猶食而弗肥也。 Donner du repos par la musique, et ne pas atteindre la concorde, c'est manger et ne pas engraisser.

祀帝於郊敬之至也宗廟之祭仁之至也。 Le sacrifice qu'on offre dans la campagne à l'Être Suprême est le maximum de la vénération; les sacrifices qu'on offre dans les temples des ancêtres sont le maximum de l'affection.

教民美報焉家主中雷而國主社示本也。 On instruit le peuple à être reconnaissant; dans les maisons particulières, le premier soin est de sacrifier au dieu domestique, comme dans l'Empire le premier soin est de sacrifier au Dieu tutélaire du pays; tout cela est un hommage rendu à la source productrice des êtres.

酒醴之美玄酒明水之尚貴五味之本也。 Les vins d'excellentes qualités (ne manquent pas); néanmoins, on n'emploie dans les sacrifices que du vin léger et de l'eau limpide, en honneur de l'origine des saveurs.

黼黻文繡之美疑布之尚反女工之始也。 Les jolies couleurs et les belles broderies (ne manquent pas); néanmoins on n'emploie que de la toile claire, en souvenir des temps primitifs où les femmes faisaient elles-mêmes les tissus nécessaires à leur maison.

商者五帝之遺聲也商人誠之故謂之商。 Le chant Chàng nous a été légué par les cinq Empereurs; parce que les hommes de cette époque le possédaient très-bien, on lui a donné ce nom.

先王之教因而弗改所以領天下國家也。 Les anciens Empereurs enseignèrent au peuple à suivre toujours ces principes sans y rien changer, et par là ils établirent l'union entre les familles et les États dont se compose l'Empire.

日出於東月生於西陰陽長短始終相巡。 Le soleil se lève à l'orient; la lune croît du côté de l'occident; les principes Yin et Yang, celui-ci long, celui-là court, l'un commençant, l'autre finissant, se succèdent mutuellement sans interruption.

輕其志而求外之重也雖聖人弗能得也。 Avoir le cœur léger et vouloir faire au dehors des choses considérables, c'est de toute impossibilité, même au sage doué de qualités transcendantes.

是故明君在上則竟內之民無凍餒者矣。 C'est pour cela que

lorsqu'un Souverain éclairé est sur le trône, les peuples compris dans les limites de son territoire ne souffrent ni du froid ni de la faim.

知其義而敬守之天子之所以治天下也。 Si l'on comprend le sens des rites, on s'y conforme avec respect; c'est en suivant ces principes que le fils du Ciel gouverne l'Empire.

PHRASES DE 17 CARACTÈRES.

亡而爲有虛而爲盈約而爲泰難乎有恒矣。 Manquer de tout et agir comme si l'on possédait avec abondance; être vide et se montrer plein; être petit et se montrer grand, est un rôle difficile à soutenir constamment.

浸潤之譖膚受之愆不行焉可謂明也已矣。 Ne pas écouter les calomnies qui s'insinuent à petit bruit comme une eau qui coule doucement, et des accusations dont les auteurs seraient prêts à se couper un morceau de chair pour les affirmer, cela peut être appelé de la pénétration.

浸潤之譖膚受之愆不行焉可謂遠也已矣。 Ne pas tenir compte des calomnies qui s'insinuent à petit bruit comme une eau qui coule doucement et des accusations dont les auteurs sont toujours prêts à se couper un morceau de chair pour les affirmer, cela peut être aussi appelé de l'extrême pénétration.

諫有之曰人莫知其子之惡莫知其苗之碩。 Il y a un proverbe qui dit : Les pères ne veulent pas reconnaître les défauts de leurs enfants, et les laboureurs la fertilité de leurs terres.

嗚呼嗣王祇厥身念哉聖謨洋洋嘉言孔彰。 Oh! Prince successeur, soyez bien attentif sur toutes vos démarches; réfléchissez-y; les vues d'un grand sage vont loin; les discours salutaires ont un grand éclat.

孔子曰夫禮先王以承天之道以治人之綱。 Confucius dit : Le devoir! Les anciens Rois y voyaient le moyen de continuer l'ordre établi par le ciel et de régler les passions humaines.

聖人南面而聽天下所且先者丘民不與焉。 Pour tout Souverain éminent en vertu qui, de son palais orienté au midi, gouverne tout l'Empire, il y a cinq choses de première importance dans lesquelles cependant le peuple n'est pas compris.

天不生地不養君子不以爲禮鬼神弗饗也。 Lorsque le ciel ne fait rien naître et que la terre ne produit rien, le sage n'accomplit aucun rite et les esprits n'acceptent aucune offrande.

君子曰甘受和白受采忠信之人可以學禮。 Le sage dit :

De même qu'une chose insipide est susceptible d'assaisonnement, et qu'une chose blanche est susceptible de recevoir des couleurs, de même l'homme droit et sincère peut apprendre les rites.

夫祭之爲物天矣其與物備矣順以備者也。 Offrir un sacrifice est une grande chose; les objets dont on y fait usage sont au complet; mais ce qui les complète, c'est le concours d'une respectueuse soumission.

君子祭也必身敬涖之有故則使人可也。 Guidé par ces principes, le sage offre les sacrifices en personne, et ne charge autrui de le remplacer que lorsqu'il en est empêché par quelque grave motif.

君子之觀於銘也既美其所稱又美其所爲。 Quand le sage regarde une inscription sur les vases sacrés, il admire tout à la fois le personnage dont elle loue les vertus et celui de ses descendants qui l'a composée.

孔子對曰君子過言則民作亂過勳則民作。 Confucius répondit : Quand un grand personnage parle outre mesure, le peuple imite son exemple et se livre à la loquacité; quand il agit outre mesure, le peuple le prend également pour règle de sa conduite.

如是則能敬其身能敬其身則能成其親矣。 Quand on respecte sa personne, on assure un nom honorable à ses père et mère.

不能安土不能樂天不能樂天不能成其身。 (Le Souverain) qui ne peut jouir du repos dans son Royaume, ne peut pas se plaire dans la vertu qui émane du ciel, et, dès qu'il ne se plaît pas dans la vertu du ciel, il ne peut atteindre la perfection de sa personne.

子曰慎聽之汝三人者吾語汝禮猶有九焉。 Confucius dit : Écoutez-moi avec attention, vous trois; je vous parlerai des rites; il y a encore neuf choses à vous expliquer.

君子隱而顯不矜而莊不厲而威不言而信。 Le sage peut rester chez lui que sa vertu n'est pas moins manifeste; il n'a pas besoin d'affectation pour paraître modeste, ni de sévérité pour paraître grave, ni de discours pour inspirer la confiance.

親而尊安而敬威而愛富而有禮惠而能散。 Son amour était respectueux; ses loisirs étaient attentifs; sa majesté était affectueuse; sa richesse se pliait aux convenances et ses bienfaits se répandaient partout.

德威惟威德明惟明非虞帝其孰能如此乎。 (Le Chou kîn dit :) La majesté de la vertu inspire une crainte salutaire; l'intelligence que donne la vertu stimule l'intelligence du peuple. Quel autre Empereur, si ce n'est Yü, est capable d'agir de la sorte?

子曰事君遠而諫則調也。近而不諫則戶利也。Confucius dit : Si, au service du souverain, les officiers éloignés de sa personne se permettent de lui faire des remontrances, ils outre-passent leur devoir ; si, au contraire, ceux que de hautes fonctions rapprochent de la personne du Souverain ne lui donnent pas de conseils, c'est qu'ils ne pensent qu'à leur traitement.

立大傳少傳以養之欲其知父子君臣之道。Le Tá foú et le Chaò foú ont été établis pour l'éducation du Prince impérial, dans le but de lui faire apprendre les devoirs du père et des enfants, du Souverain et des sujets.

孔子曰夫禮先王以承天之道以治人之情。Confucius dit : Le devoir ! Les anciens Rois y voyaient le moyen de continuer l'ordre établi par le Ciel et de régler les passions humaines.

故聖人以禮示之故天下國家可得而正也。Aussi les hommes doués de qualités éminentes donnaient au devoir la plus grande publicité ; il en résultait que l'Empire, en général, et les familles, en particulier, pouvaient atteindre la rectitude.

四者君以正用之故君者立於無過之地也。Le Prince vertueux travaille à se perfectionner, afin de remplir les quatre espèces de fonctions ; c'est pourquoi il se place dans un milieu où il n'y a pas d'excès.

夫禮必本於大乙分而爲天地轉而爲陰陽。Les rites ont pour origine essentielle la grande unité ; ils se divisent ensuite les uns pour le Ciel, les autres pour la terre ; puis ils subissent des révolutions pour le Yn et le Yang.

先王之制禮也必有主也故可迷而多學也。Les rites établis par les anciens Rois ont indubitablement une signification ; ce qui permet de les expliquer et de les comprendre, si nombreux qu'ils soient.

PHRASES DE 18 CARACTÈRES.

子曰知之者不如好之者好之者不如樂之者。Confucius dit : Celui qui connaît les principes de la droite raison n'égale pas celui qui les aime ; celui qui les aime n'égale pas celui qui en fait ses délices et les pratique.

邦有道貧且賤焉恥也邦無道富貴且焉恥也。Si un État est gouverné par les principes de la raison, la pauvreté et la misère sont un sujet de honte ; si un État n'est pas gouverné par les principes de la raison, les richesses et les honneurs sont alors les sujets de honte.

小人不知天命而不畏也。狎天侮聖人之言。Les hommes vulgaires ne connaissent pas les décrets du Ciel, et par conséquent ils ne les révèrent pas; ils font peu de cas des grands hommes, et ils se jouent des paroles des saints.

心不在焉視而不見聽而聞食而不知其味。L'Âme qui n'est pas maîtresse d'elle-même regarde et ne voit pas; écoute et n'entend pas; mange et ne connaît pas la saveur des aliments.

帝曰龍朕詭譎說珍行震怒朕帥命汝作納言。L'Empereur dit à Lông : J'ai une extrême aversion pour ceux qui ont une mauvaise langue; leurs discours sèment la discorde et nuisent beaucoup à ce que font les gens de bien; par les mouvements et les craintes qu'ils excitent dans les esprits, ils mettent le désordre dans le public. Vous donc, Lông, je vous nomme Lá yèn (censeur général de l'Empire).

惟上帝不常作善降之百祥作不善降之百殃。Le Souverain Seigneur n'est pas constamment le même à notre égard; ceux qui font le bien, il les comble de toutes sortes de bonheurs; ceux qui font le mal, au contraire, il les afflige de toutes sortes de maux.

爾惟德罔小萬邦惟慶爾惟不德罔天隊厥宗。Ne méprisez pas la vertu; c'est elle qui fait le bonheur de tous les Royaumes; le défaut de vertu détruit leur gloire.

君子知至學之難易而知其美惡然後能博喻。Quand le sage sait bien distinguer parmi les étudiants ceux qui ont de la difficulté à apprendre de ceux qui ont de la facilité, ceux qui ont un bon caractère de ceux qui en ont un mauvais, alors il peut employer différentes méthodes d'enseignement.

樂者音之所由生也其本在人心之感於物也。La musique se compose d'airs; mais elle prend sa source dans le cœur de l'homme impressionné par les objets du dehors.

夫宗者非物自外至者也自中出生於心者也。Le sacrifice n'est pas une chose qui vienne du dehors; c'est du dedans qu'elle sort, puisqu'elle prend naissance dans le cœur.

君之所爲百姓之所從也君所不爲百姓何從。Ce que le Souverain fait, le peuple l'imité toujours, et ce que le Souverain ne fait pas, comment le peuple l'imiterait-il?

詩云惟此文王小心翼翼昭事上帝聿懷多福。Le Livre des Vers dit : Onên-Ouâng était attentif et vigilant dans le culte scrupuleux qu'il rendait au Seigneur Suprême; de là, il lui est advenu beaucoup de bonheur.

夏道未殯辭不求備不失望於民民未厭其親。La dynastie

Hiá avait pour système de ne pas trop parler, de ne pas user de la dernière rigueur et de ne pas trop demander au peuple : aussi le peuple ne s'est pas lassé de l'aimer.

子曰後世有雖作者禹帝弗可及也已矣。Voici ce que dit Confucius : Quoique, dans les générations à venir, il survienne des Empereurs remarquables, aucun ne pourra jamais atteindre le mérite de l'Empereur Yü.

子曰事君大言入則望大利小言入則望小利。Confucius dit : Au service du Souverain, les promesses grandioses qu'on porte à la cour ont en vue de gros appointements, les promesses modestes ne visent qu'à de petits appointements.

后稷之祀易富也其辭恭其欲儉其祿及子孫。Les sacrifices que Heou-Tsü offrait aux ancêtres étaient facilement complets ; ses prières étaient respectueuses ; ses demandes étaient restreintes ; aussi ses félicités se sont-elles étendues à ses descendants.

其在人也如竹箭之有筠也如松柏之有心也。L'homme en qui se trouve l'urbanité, est comparable au bambou qui a son écorce, et au pin qui a le cœur du tronc.

天地之祭宗廟之事父子之道君臣之義倫也。Les sacrifices au Ciel et à la terre, les offrandes dans le temple des ancêtres, les relations entre père et fils, les devoirs entre Souverain et sujets, voilà les devoirs naturels.

三王之祭川也皆先河而後海或源也或委也。Quand les trois Empereurs (chefs des trois dynasties Hiá, Cháng, Toheou) offraient des sacrifices aux eaux, ils sacrifiaient d'abord aux fleuves, puis à la mer ; à ceux-là d'abord comme étant la source, à celle-ci après comme étant le terme.

樂在宗廟之中君臣上下同聽之則莫不和敬。Quand on a fait de la musique dans le temple des ancêtres, le Souverain et les magistrats, les supérieurs et les inférieurs l'entendent ensemble, et il n'est personne, parmi eux, qui ne soit naturellement porté au respect.

樂在族長鄉里之中長幼同聽之則莫不和順。Quand on fait de la musique dans une parenté ou un village, les plus âgés et les moins âgés l'entendent ensemble, et il n'est personne parmi eux qui ne se sente naturellement porté à suivre les règles de son rang.

樂在閨門之內父子兄弟同聽之則莫不和親。Quand on fait de la musique à la maison, le père et le fils, les frères aînés et les frères cadets l'entendent ensemble, et il n'est personne parmi eux qui n'éprouve naturellement des sentiments d'affection.

曾子曰孝有三夫孝尊親其次弗辱其下能養。Tsên-Tsè

dit : La piété filiale a trois degrés : le degré le plus élevé consiste à entourer d'honneur ses père et mère; le second, à écarter d'eux toute espèce d'humiliation; le dernier consiste à fournir à leurs besoins.

古者明君燭有德而祿有功必賜祿於大廟。Anciennement le Souverain éclairé qui avait des dignités à conférer ou des appointements à accorder à des hommes bien méritants, donnait invariablement ces deux récompenses dans le grand temple des ancêtres.

PHRASES DE 10 CARACTÈRES.

子曰父母之年不可不知也一則以喜一則以懼。Confucius dit : L'âge de vos parents doit vous être connu; il doit faire naître en vous tantôt de la joie, tantôt de la crainte.

子貢曰我不欲人之加諸我也吾亦欲無加諸人。Tsè-kōng dit : Ce que je ne désire pas que les hommes me fassent, je désire également ne pas le faire aux autres.

子曰聖人吾不得而見之矣得見君子者斯可矣。Confucius dit : Je ne puis parvenir à voir un saint homme; tout ce que je puis, c'est de voir un sage.

康誥曰惟命不于常道善則得之不善則失之矣。Le Kāng-kaó dit : Le mandat du Ciel qui donne la souveraineté à un homme ne la lui confie pas pour toujours; ce qui signifie qu'en pratiquant le bien, on l'obtient; qu'en pratiquant le mal, on le perd.

貴道不已如明東西相從而不已也是天道也子。On fait grand cas de la Vérité céleste, parce qu'elle est sans fin, semblable au soleil et à la lune qui se suivent à l'orient et à l'occident sans jamais s'arrêter; telle est la Vérité céleste.

子曰君子不失足於人不失色於人不失口於人。Confucius dit : Le sage ne fait pas de faux pas dans ses relations avec les hommes; il ne prend pas indûment une expression quelconque de visage à l'égard des hommes et ne leur dit rien d'inconvenant.

子曰先王諡以尊名節以壹惠恥名之浮於行也。Confucius dit : Les anciens Empereurs ont établi la coutume de donner un nom posthume, afin d'honorer la mémoire (des hommes qui se sont distingués durant leur vie), et ils ont réglé cette faveur d'après la vertu la plus saillante du défunt (sans toutefois dépasser la vérité), car ils auraient rougi de donner un nom qui fût au-dessus du mérite de la personne.

小雅曰靖共爾位正直是與神之聽之穀穀以汝。Le chapitre Siao yà dit : Remplissez avec calme les devoirs de votre charge;

nommez aux emplois les hommes d'une grande rectitude, et les esprits écouteront vos prières et vous combleront de félicités.

禮之於人也猶酒之有蘖也也子以厚小人以薄。L'urbanité est pour l'homme ce que le ferment est pour le vin; le sage en a beaucoup; l'homme vulgaire en a peu.

二者君天下之大端矣故貫四時而不改並易葉。Ces deux végétaux (le bambou et le pin) sont des produits naturels très-remarquables, car, dans le parcours successif des quatre saisons, ils ne changent ni de rameaux ni de feuilles.

禮之所尊尊其義也失其義陳其數祀史之事也。Dans les cérémonies, ce à quoi on attache le plus d'importance, c'est le sens qu'elles renferment; si on supprime ce sens, il ne reste que les détails extérieurs qui sont l'affaire des servants des sacrifices.

樂也者聖人之所樂也而可以善民心其感人深。La musique est une des choses dans lesquelles les hommes éminents en vertu trouvent du plaisir; car elle a le pouvoir de rendre le peuple bon et de toucher profondément les hommes.

上有大澤則民夫人待於下流知惠之必將至也。Si le Souverain est très-bienfaisant, tous les individus dont se compose le peuple attendent, comme au bas d'un courant d'eau, sachant fort bien que les bienfaits vont arriver jusqu'à eux.

唯有德之君爲能行此明足以見之仁足以與之。Le Souverain doué de sagesse peut seul pratiquer cela; son intelligence lui permet de voir le sens qui s'y rattache; son humanité lui permet de donner.

居汝三人者吾語汝禮使汝以禮周流無不徧也。Asseyez-vous tous les trois, je vais vous parler des rites et faire en sorte qu'en les pratiquant, vous puissiez tout entreprendre sans rencontrer d'obstacle.

子貢退言遊適曰敢問禮也者領惡而全好者與。Tè-Kông se retira et Yèn-Yeou s'avancant dit : Oserais-je vous demander si les rites n'ont pas pour effet de comprimer le mal et de développer le bien?

兩君相見揖讓而入門入門而懸與揖讓而升堂。Quand deux Princes s'abordent dans les visites réciproques qu'ils se font, ils se saluent en baissant les mains jointes, ils se cèdent mutuellement le pas et entrent par le portail; dès qu'ils sont rentrés, les instruments de musique, qui étaient suspendus à leurs supports, commencent à jouer, les Princes se saluent de nouveau, se cédant l'un à l'autre la préséance et montent au salon.

師乎前吾語汝乎君子明於禮樂舉而錯之而已。 Ah ça, mon cher 86, ne vous ai-je déjà pas expliqué tout cela? Le sage ne fait autre chose en gouvernant que de mettre en pratique les idées renfermées dans les rites et la musique.

爾以爲必行綴兆與羽籥作鐘鼓然後謂之樂乎。 Croyez-vous que de passer d'une place à une autre sur le théâtre des évolutions, que de brandir les hampes et les bambous-flûtes, que de frapper la cloche ou le tambour, ce soit là ce qu'on appelle la musique?

君子力此二者以南面而立夫是以天下太平也。 Quand un Souverain consacre tous ses efforts à ces deux choses, il n'a qu'à se tenir debout le visage tourné au midi, et l'Empire jouit d'une très-grande prospérité.

子言之曰爲上易事也爲下易知也則刑不煩矣。 Voici ce que dit Confucius : Le Souverain est facile à servir (s'il est vertueux); les sujets sont faciles à connaître (s'ils sont sincères); quand ces deux qualités se rencontrent à la fois, les châtimens ne sont pas nombreux.

儒有聞善以相告也見善以相示也爵位相先也。 Si le philosophe apprend quelque chose d'avantageux, il en fait part à ses amis; s'il voit quelque chose d'utile, il le montre à ses amis; s'il y a une dignité à occuper, il donne la priorité à ses amis.

PHRASES DE 20 CARACTÈRES.

子曰居上不寬爲禮不敬臨喪不衷吾何以觀之哉。 Confucius dit : Occuper le rang suprême et ne pas exercer les bienfaits envers ceux que l'on gouverne; pratiquer les rites sans aucune sorte de respect; les cérémonies funèbres sans aucune sorte de douleur véritable, voilà ce que je ne puis me résigner à voir.

子曰唯汝子與小人爲難養也近之則不孫遠之則怨。 Confucius dit : Ce sont les servantes et les domestiques qui sont les plus difficiles à entretenir. Les traitez-vous comme des proches, alors ils sont insoumis; les tenez-vous éloignés, ils conçoivent de la haine et des ressentiments.

孟子曰無爲其所不爲無欲其所不欲如此而已矣。 Mencius dit : Ne faites pas ce que vous ne devez pas faire comme contraire à la raison; ne désirez pas ce que vous ne devez pas désirer; si vous agissez ainsi, vous avez accompli votre devoir.

飢者甘食湯者甘飲是未得飲食之正也飢渴害之也。 Celui qui a faim trouve tout mets agréable; celui qui a soif trouve toute boisson agréable; alors l'un et l'autre n'ont pas le sens du goût

dans son état normal, parce que la faim et la soif le dénaturent.

孟子曰周于利者凶年不能殺周于德者邪世不能亂。

Mencius dit : Ceux qui sont approvisionnés de toutes sortes de biens ne peuvent mourir de faim dans les années calamiteuses; ceux qui sont approvisionnés de toutes sortes de vertus ne seront pas troublés par une génération corrompue.

孟子曰賢者以其昭昭使人昭昭今以其昏昏使人昭昭。

Mencius dit : Les sages de l'antiquité éclairaient les autres hommes de leurs lumières; ceux de nos jours les éclairent de leurs ténèbres.

人病舍其田而芸人之田所求於人者重而所以自任者輕。 Le grand défaut des hommes est d'abandonner leur propre champ pour ôter l'ivraie de celui des autres. Ce qu'ils demandent des autres est important, difficile; et ce qu'ils entreprennent eux-mêmes est léger, facile.

好人之所惡惡人之所好是謂拂人之性災必逮夫身。

Un Prince qui aime ceux qui sont l'objet de la haine générale et qui hait ceux qui sont aimés de tous, fait ce qu'on appelle un outrage à la nature de l'homme; des calamités redoutables atteindront certainement un tel Prince.

帝曰格汝舜詢事考言乃言底可績三載汝陟帝位。

L'Empereur dit : Chûn, approchez-vous, je me suis informé avec soin de vos actions et j'ai examiné vos paroles; je veux récompenser votre mérite et vos services; depuis trois ans, vous vous êtes rendu digne de monter sur le trône.

嗚呼天難謀命靡嘗常厥德保厥位厥德靡常國有以亡。

Hélas! on ne doit pas compter sur une faveur constante du Ciel; il peut révoquer son mandat. Si votre vertu subsiste constamment, vous conserverez le trône; mais l'Empire est perdu pour vous, si vous n'êtes pas constamment vertueux.

能博喻然後能爲師能爲師然後能爲長能爲長然後能

爲君。 Quand le sage a pu varier l'enseignement, alors il peut devenir précepteur; ayant pu devenir précepteur, il peut remplir les fonctions de supérieur; ayant pu être supérieur, il peut devenir Prince.

凡音者生人心者也情博於中故形于聲聲成文謂之音。

Tout air musical prend sa source dans le cœur de l'homme; les passions émues au dedans se manifestent au dehors par des sons; lorsque les sons forment une composition, cela s'appelle un air.

霜露既濡君子履之必有悽愴之心非其寒之謂也。

Quand à la fin de l'automne il tombe de la rosée et de la gelée blan-

che, le sage qui les foule aux pieds éprouve des sentiments de tristesse qui ne sont pas causés par le froid, (mais par le souvenir de ses ancêtres) qui ont disparu de ce monde comme disparaissent, aux premières gelées, toutes les richesses de la végétation.

非禮無以別男女父子兄弟之親昏姻疏數之交也。
Sans les rites, on ne peut pas distinguer les relations de famille entre le mari et la femme, le père et le fils, les frères aînés et cadets, ni les rapports sociaux entre époux et amis.

不閉其久是天道無爲而物成是天道也已成而明是天道也。 Rien ne peut mettre obstacle à sa perpétuité; telle est la vérité céleste; elle n'agit pas en apparence, et les êtres se forment; telle est la vérité céleste; les êtres une fois formés apparaissent clairement; telle est la vérité céleste.

獻之屬莫重於禋聲莫重於樓歌舞莫重於武夙夜。
Parmi les divers objets qu'on offre, aucun n'est important comme le vin parfumé; parmi les sons qu'on y fait entendre, aucun n'est important comme le chant qu'on y exécute à l'étage supérieur du temple; parmi les évolutions qui accompagnent la musique, aucune n'est importante comme celle appelée Oû sioû yè.

孔子曰大道之行也與三代英丘未之逮也而有志焉。
Confucius dit : Le règne de la grande vertu, les trois dynasties (sont des merveilles) qu'il ne m'a pas été donné de voir, mais vers lesquelles mes pensées se portent sans cesse.

人之學也或失則多或失則寡愾失則易或失則止。 Dans leurs études, les uns pèchent par excès, d'autres par défaut, les uns par entraînement, les autres par inertie.

知其心然後能教其失也教也者長善而救其失者也。
Lorsque le maître a bien compris le caractère de chacun, alors il peut entreprendre de corriger son défaut; l'éducation veut, en effet, qu'on développe les bonnes qualités et que l'on corrige les défauts des élèves

善教者使人繼其志其言也約而達微而臧罕比而喻。
Un bon précepteur fait que les élèves se pénètrent de ses sentiments vertueux; ses paroles sont peu nombreuses, mais parfaitement intelligibles; elles sont très-simples, mais pleines de sens; ses comparaisons sont petites, mais elles font très-bien comprendre sa pensée.

CHAPITRE XI.

DE LA POÉSIE CHINOISE.

I. Ancienneté de la poésie chez les Chinois. — II. Caractère ou cachet spécial de la poésie chinoise. — III. Richesses de la poésie chinoise. Sources de cette richesse. — 1° La poésie chinoise se distingue par l'élevation de la pensée. Exemples tirés de la plus ancienne poésie. — 2° Elle est remplie de métaphores brillantes. Exemples. — 3° Elle abonde en figures de rhétorique de tout genre, surtout en antithèses. Exemples. — 4° Elle est empreinte de la plus noble philosophie morale qui met en relief les vestiges de la religion primitive. Exemples. — IV. Histoire des formes de la poésie chinoise. — V. Division générale de l'art poétique chez les Chinois. Trois genres principaux : 1° genre direct, en chinois : **Fou** 賦; 2° genre figuratif ou élevé, en chinois : **Hin** 興; 3° genre comparatif ou allégorique, en chinois : **Pÿ** 比. — Les Chinois ont, eux aussi, une sorte de vers *récurrents* ou *sotadiques*. Exemples. — VI. De la forme et de la rime de la poésie chinoise. — VII. Des tons ou de la prosodie dans les vers chinois. — VIII. Exemples de vers chinois modernes, de différentes mesures et quantité. — IX. Culture et universalité de la poésie chez les Chinois.

I. ANCIENNETÉ DE LA POÉSIE CHEZ LES CHINOIS.

L'antiquité de la monarchie chinoise n'est contestée par aucun écrivain sérieux. Ses monuments littéraires sont les plus anciens que l'on connaisse. Leur date ne peut être fixée avec une certitude mathématique. La chronologie chinoise, pour les temps les plus reculés, est encore remplie de points obscurs, qui ne seront éclairés (s'ils le sont jamais) que par la philologie comparée des langues anciennes et par l'étude également comparée des **Kin** 經 chinois avec les monuments historiques des peuples de la haute Asie. De l'aveu de tous les savants modernes, les hauts plateaux du Palmer et lieux voisins ont été le berceau du genre humain.

La poésie chinoise est aussi ancienne que l'origine connue de ses monuments littéraires. Trois sciences marchaient de pair à ces époques primitives : la *philosophie*, la *musique* et la *poésie*. Ces trois sciences semblaient tout le programme littéraire des anciens sages de la Chine. Il est vrai qu'ils n'attachaient point à

ces sciences les idées que nous y attachons aujourd'hui. La philosophie n'était pas pour eux une simple science de mots et de définition, une science purement naturelle et spéculative. Leurs monuments littéraires ne laissent aucun doute sur l'idée qu'ils se formaient de la philosophie. *C'était la science des rapports de l'homme avec le Créateur et des créatures entre elles.* En somme, la philosophie était pour les anciens Chinois une *théologie primitive*.

Ils regardaient la musique comme un *écho terrestre des harmonies des divers ordres moraux entre eux et avec la création*. Le livre *Y kün*, le plus ancien de tous ceux qui existent, ne laisse aucun doute sur la connaissance qu'ont eue les anciens Chinois de l'harmonie qui a d'abord existé entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et qui fut ensuite brisée par la prévarication du Chef de l'humanité; de même ils ont connu une époque réparatrice à venir (1). Ces traditions primitives sur la déchéance du premier homme ont été emportées par tous les chefs de tribus lors de leur dispersion successive dans le monde, et conservées ensuite avec plus ou moins de fidélité. L'ancienne musique avait été conservée longtemps encore dans la colonie chinoise, après qu'elle eut pris possession du sol actuel de la Chine. Il en restait quelques fragments à l'époque de Confucius, qui en parle comme d'une chose merveilleuse. Ces fragments ont malheureusement disparu depuis ce philosophe, et l'on ne peut plus juger à présent ce que devait être cette antique musique aux accords presque célestes.

On sait encore que l'ancienne musique n'était pas, pour la plupart du temps, accompagnée de paroles. Le Livre primitif des Vers, ou le *Chē kün*, ne comprenait que de la musique sans paroles. La philologie comparée met en un jour de plus en plus lucide ce triple fait important, savoir que : 1° le premier usage de l'écriture chez tous les peuples anciens a été de l'employer, avant tout, à la conservation des *traditions religieuses*. Le mot hiéroglyphe ne signifie pas autre qu'*écriture mystérieuse et sacrée*. Chez les Égyptiens, les prêtres avaient la garde du dépôt de l'écriture sacrée. 2° La musique la plus ancienne que l'on connaisse est consacrée chez les Chinois, comme ailleurs, à célébrer les louanges du *Cháng-Tý* ou du Seigneur Suprême, ainsi que les vertus ou les actions éclatantes des ancêtres. 3° La poésie ou la musique exprimée en paroles n'avait pas un autre objet : *Célébrer les louanges du Créateur Suprême, des génies qui gouvernent le monde sous sa direction, louer les ancêtres, ou bien, comme chez les Grecs, chanter les dieux, louer les héros, exalter la vertu* : telles furent les premiers chants poétiques de l'homme.

(1) Voir l'ouvrage : *Selecta vestigia religionis christianæ ex libris antiquis Sinarum eruta*, composé par le P. de Prémare, Jésuite missionnaire en Chine, traduit en français par nos soins et publié avec les textes chinois et des notes historiques par M. Bonnetty et notre collaboration.

Le *Livre des Vers*, le *Chē kin* chinois, tel que nous l'avons, renferme les poésies les plus anciennes que l'on ait conservées. On se plaint de Confucius, parce qu'il n'a publié qu'un petit nombre des nombreuses pièces manuscrites de vers chinois, conservées de son temps dans les archives des Souverains. Nous ignorons les motifs qui ont déterminé ce philosophe à ne publier qu'un nombre aussi restreint de ces odes. Ce qui est certain, c'est que, sans les compilations du philosophe moraliste de la Chine, les fragments historiques et poétiques qui sont aujourd'hui entre nos mains eussent également disparu. La Chine lui sait gré de son travail; elle ne posséderait pas aujourd'hui ses *kin* 經 sans Confucius.

Le *Livre des Vers* actuel est la première étape dans la poésie. Cette poésie, où la rime est à son début et la forme des plus simples, est pourtant inimitable. On ne pourrait plus écrire avec cette candeur exquise, avec ce style imagé et désespérant par son laconisme. Les figures; les tropes, les métaphores et les onomatopées ont dans ce livre antique une grâce, une force, un parfum d'antiquité que le lecteur goûte avec délices, mais qu'il serait impuissant à reproduire. Ainsi en est-il, dans un degré bien plus élevé, des beautés des livres saints des chrétiens. Depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, on éprouve une douce jouissance à relire ces pages sublimes, dans un style en apparence si naturel et si simple, et que la plume humaine est pourtant impuissante aujourd'hui à imiter.

II. CARACTÈRE OU CACHET SPÉCIAL DE LA POÉSIE CHINOISE.

La poésie chinoise, malgré les modifications successives qu'elle a subies dans le laps des temps, a toujours conservé un cachet d'originalité spéciale.

Les plus anciennes poésies chinoises, qui remontent presque au berceau du genre humain, se font remarquer par la grâce et la noblesse de leurs formes primitives. En les lisant, on est ravi de cette touchante simplicité. Rien en apparence de plus facile à imiter; pourtant, l'essai qu'en font les lettrés de la Chine demeure infructueux.

Les pensées, les images, les figures de tout genre, notamment les métaphores, sont si condensées dans les vers de quatre syllabes qu'il nous faut à présent de longues périodes pour exprimer ce que les anciens poètes de la Chine disaient merveilleusement en quatre mots.

Avec ces signes, en grande partie idéologiques, le poète chinois trace des tableaux d'une délicatesse sans égale. Il couvre à sa volonté sa pensée d'un voile plus ou moins transparent. Il laisse entendre tout ce que l'on veut, comme aussi tout ce que l'on ne veut pas. Il loue avec une sorte de timidité; il blâme avec réserve. Veut-il censurer les vices des Princes, de la cour ou

même des hommes privés? Il le fait ordinairement sous une forme allégorique, prenant ses images tantôt dans la nature, tantôt dans les actes de la vie ordinaire. La délicatesse d'une telle méthode ne peut échapper à personne.

Dans leurs descriptions, les poètes chinois sont toujours animés; ils transportent sur la scène elle-même. On voit, on entend ces tribus nomades où la vie champêtre avait tant de charmes. Les poètes chinois, bien supérieurs à Homère, excellent dans la peinture des détails. Leurs récits sont vifs, spirituels et piquants.

Le sens de plusieurs odes du *Livre des Vers* est perdu, de l'aveu des commentateurs chinois. Nous en dirons le motif dans notre opusculé sur le *Symbolisme des caractères chinois*. Dès qu'on a compris l'ensemble du *Livre des Vers*, on ne se lasse plus de lire cette sublime poésie. On éprouve de nouvelles jouissances morales chaque fois que l'on parcourt de nouveau ces pages si anciennes, que l'on est transporté aux scènes de mœurs des premiers âges du monde.

Après Confucius, la poésie chinoise devint plus diffuse. Cependant elle conserva durant quelques siècles encore le parfum des anciennes poésies, surtout de celles du *Livre des Vers*, ce modèle désespérant pour les poètes chinois.

Ainsi les poèmes connus sous le nom générique de Tsoû tsé 楚辭, poèmes du Royaume de Tsoû, brillent encore par la grâce, la dignité, le parfum antique, et surtout par ces formes indirectes, allégoriques, qui caractérisent le *Livre des Vers*.

La Chine fut assez agitée durant plusieurs siècles par les guerres civiles. L'Empire du fameux Chè-Houâng-Tý fut démembré à plusieurs reprises. Durant ces longues époques de troubles, l'étude des belles-lettres, surtout celle de la poésie, fut naturellement très-négligée.

La création de l'Institut impérial de Pékin sous la dynastie des T'áng raviva de tous côtés le goût de la littérature et de la poésie. Quelques poètes distingués, dont nous parlerons plus bas, donnèrent alors à la poésie les formes régulières qu'elle conserve depuis cette époque. Les poètes de la dynastie des T'áng n'ont pas encore été surpassés. Les Chinois mêlent beaucoup de philosophie, de maximes morales, à leur poésie. Cette philosophie morale donne un grand air à leur poésie.

Sous la dynastie des S'óng, la poésie chinoise s'est donné bien des licences.

Elle est devenue plus légère et plus fleurie tout à la fois, mais aussi d'un goût plus général. Les poètes en grand nombre, depuis cette époque, ont plus donné carrière à leur imagination qu'au bon goût: aussi la traduction en langue européenne de ces poésies modernes est-elle souvent très-difficile. La diffusion de l'imprimerie, à l'époque des S'óng, a été l'une des principales causes de ce goût général pour la poésie. Il n'est aucun lettré qui ne veuille

produire quelques pièces de sa composition. Les recueils de poésies sont en nombre prodigieux à la Chine. Nous avons pu nous en convaincre en parcourant les belles et splendides bibliothèques de quelques couvents bouddhistes de la riche Province du Sū-Tohuën.

Certains Empereurs de la Chine n'ont pas cru déroger à la Majesté impériale en se livrant, par manières de délassément, à la poésie. L'Empereur Kiën-Lông, de la dynastie actuelle, a composé un bon nombre de morceaux poétiques. On les trouve réunis dans un ouvrage en 24 volumes in-32 que possède la Bibliothèque nationale. Le P. Amyot a traduit en français l'*Éloge de Moukden* (capitale de la Mandchourie) et une pièce de vers sur le thé. Cette dernière se rencontre souvent sur les porcelaines de Chine.

III. RICHESSES DE LA POÉSIE CHINOISE. SOURCE DE CETTE RICHESSE.

La littérature chinoise est si riche, si variée dans sa forme, qu'elle fait justement le désespoir des sinologues européens, qui oseraient aspirer aux palmes littéraires du Céleste-Empire. Nous doutons qu'il y ait dans aucune langue connue une littérature qui puisse seulement être mise en parallèle avec celle de la Chine. Les linguistes vantent la beauté, la richesse de la littérature de certaines langues anciennes de l'Asie. Mais la langue chinoise a sur toutes ces langues anciennes des avantages exceptionnels qui lui sont propres. Ses signes écrits sont souvent eux-mêmes une véritable *peinture*, une *miniature* de la chose exprimée; dans toutes les autres langues, les signes de l'écriture ne sont que des signes conventionnels du son des mots. Par sa *régle de position*, qui n'est appliquée nulle part sur une aussi vaste échelle, la langue chinoise possède le secret de varier à l'infini le rôle et la signification de ses signes. Au moyen d'une classe de mots peu nombreux qu'on nomme *particules*, et qui est propre à cette langue, un écrivain chinois couvre sa pensée d'un voile plus ou moins transparent à sa volonté; il la montre sous un demi-jour; il laisse des sous-entendus qui sauvent tout ce qu'il veut sauver; il donne à son style une élasticité merveilleuse et rend ce même style harmonieux, cadencé, presque musical.

Quelle peut être l'origine de cette classe de mots, de ces particules dans la langue chinoise?

Selon toute probabilité, cette origine doit venir des transitions du chant, ou bien encore de ces finales que l'on traîne pour sauver à l'oreille un vide désagréable et brusque, à la fin d'une période.

Par l'élevation de la pensée, par les métaphores brillantes, par les allusions fines et délicates, par les figures de tous genres et les tournures spéciales qui donnent un charme inexprimable au style poétique chinois, enfin par la no-

blesse de la philosophie morale dont elle est remplie, cette poésie surpasse à *toto cælo* la littérature de toutes les époques de ce même Empire.

La délicatesse de l'oreille est poussée à un point merveilleux dans la poésie chinoise. Chaque mot doit donner un *son plein, harmonieux, cadencé*. Le poète doit viser même à l'harmonie imitative chaque fois que le sujet le comporte. On commence à saisir le vrai génie de la langue chinoise, dès que l'on sent cette harmonie du style poétique. Les sinologues européens ne peuvent guère sentir et goûter cette harmonie du style littéraire ou poétique chinois. Le mécanisme extérieur, un certain roulement harmonieux des mots, voilà tout ce qu'ils peuvent saisir dans la langue chinoise. Et encore ce ne sont que les sinologues de renom qui en viennent là. Certaines poésies chinoises ont une rime dont l'oreille européenne saisit assez aisément la douceur et l'harmonie. Nous en donnerons tout à l'heure des exemples tirés du *Livre des Vers*.

Mais, avant de traiter en particulier chacun de ces paragraphes, nous allons au-devant de quelques objections faites par les savants d'Europe contre la poésie chinoise.

La mythologie, dit-on, est la grande ressource des poètes grecs et latins. Les Chinois ne font pas usage de cette ressource dans leur poésie. La vie, l'animation, les émotions, la variété, doivent donc faire défaut dans la poésie chinoise.

Imbus dès notre enfance de cette mythologie profane, nous ne concevons presque plus la poésie possible sans son secours. Les Chinois sont tombés fort tard dans le polythéisme. Leur ancienne et sublime poésie a très-bien su se passer du secours de la mythologie. Dans la suite des siècles, rien n'empêchait les poètes chinois de s'emparer de la mythologie indienne, dont les doctrines ont envahi la Chine. Ils ne l'ont point fait. Nous les félicitons; car, outre que leur poésie eût perdu son cachet exclusif, elle serait devenue, sous l'influence des idées bouddhiques, une poésie nébuleuse, un labyrinthe inexplo-
rable.

Malgré cette privation de la mythologie, la poésie chinoise n'arrive pas moins au grand, au sublime, au tendre et au pathétique, selon le sujet qu'elle traite. La beauté, la noblesse et l'élévation des maximes philosophiques qu'elle y mêle plus que les poètes grecs et latins, l'impétuosité de l'enthousiasme, la pompe des expressions, l'harmonie de la cadence, la régularité des rimes, la vérité, l'éclat et la continuité des images remplacent avantageusement dans la poésie chinoise les machines et toutes les ressources de la fable dont on fait usage dans les autres poésies (1). Tel est l'avis des anciens missionnaires de la Chine.

(1) *Mémoires sur les Chinois*, tome VIII.

Les Européens refusent généralement aux Chinois le don de l'imagination. C'est encore là une de ces mille erreurs répandues gratuitement sur le peuple chinois. Comme tous les Orientaux et au même degré, les Chinois sont doués d'une brillante et vive imagination. On trouverait chez eux mille poètes pour un seul mathématicien.

La facilité mnémonique des Chinois tient du prodige; leur imagination, leur esprit inventif, ne sont pas moins étonnants. Il faut avoir vécu au milieu d'eux pour connaître toute l'étendue des ressources de leur esprit et l'extrême aisance avec laquelle ils saisissent une affaire.

Il est important de remarquer, toutefois, que l'esprit chinois ne voit pas le beau physique, le beau des formes extérieures, que son oreille n'entend pas le mélodieux, l'harmonie, là où nos yeux aperçoivent l'un, et où nos oreilles entendent l'autre. Les plus belles poésies européennes, la plus ravissante musique laissent les Chinois froids et indifférents. Quant à leur poésie qu'ils admirent, à leur musique qui les ravit, elles nous paraissent des étrangetés sans goût, sans harmonie et sans art; c'est pour nous comme une lettre morte, un livre fermé.

A quelles causes psychologiques faut-il attribuer chez les Chinois ces goûts exceptionnels en littérature, en poésie, en musique et jusque dans les arts libéraux? Ce serait là *le sujet d'une étude fort intéressante à faire.*

La philosophie de leurs Livres sacrés, le souvenir des traditions antédiluviennes conservées chez eux, leur cosmogonie spéciale, leur langue idéologique, leur race particulière, leur morphologie cérébrale exceptionnelle, leur législation antique et immuable, le climat, la nourriture même de ce peuple unique au monde et d'autres sources encore jetteraient leur ensemble de lumières pour la solution de ce curieux problème qui intéresse à un degré presque égal la science et la religion.

1° LA POÉSIE CHINOISE SE DISTINGUE PAR L'ÉLEVATION DE LA PENSÉE.

Les poètes grecs et latins ne sont jamais aussi majestueux que lorsqu'ils font intervenir la divinité dans leurs récits. Sous l'impression des idées qui touchent au surnaturel, à l'ordre moral, ils ont des accents nobles, touchants et pathétiques.

Les anciens Chinois, qui connaissaient le vrai Dieu, le font rarement intervenir dans leurs récits. La majesté de Dieu les eût opprimés. Sous le poids des calamités, ils osent seulement alors et comme en tremblant parler de sa puissance souveraine, de son action divine en ce monde, et la supplier de venir à leur secours.

PREMIER EXEMPLE :

« Oh! qu'il est grand, qu'il est immense, le Souverain Maître et Créateur de
 « toutes choses, celui qui tient l'homme sous sa domination! Qu'il est terrible,
 « qu'il est digne d'être craint et révééré, le souverain maître et dominateur de
 « toutes choses, celui dont les desseins tendent à notre perte! Le Ciel, il est
 « vrai, nous a gratifiés de la vie; cependant nous ne devons pas nous fier té-
 « mérairement à ses faveurs. Nous apportons tous en naissant un principe de
 « vertu; mais, je le demande, combien y en a-t-il parmi nous qui travaillent
 « au développement de ce germe précieux jusqu'à la mort? »

蕩蕩上帝
 下民之辟
 疾威上帝
 其命多辟
 天生烝民
 其命匪諶
 靡不有初
 鮮克有終

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Le Ciel, qui aime à être plein de miséricorde, nous cause déjà la plus
 « grande terreur. Le Ciel nous envoie toutes les calamités qui sont en son pou-
 « voir; il nous afflige même au milieu de nos misères; il nous fait endurer le
 « supplice de la faim et de la privation la plus complète; on voit les peuples
 « çà et là dispersés et courant en désordre; à l'intérieur comme à l'extérieur
 « règne la plus profonde solitude; les champs sont déserts. » (Chant 11, liv. IV.)

旻天疾威
 天篤降喪
 癩我饑饉
 民卒流亡
 我居圉卒荒

TROISIÈME EXEMPLE :

« Mon esprit est saisi d'effroi au milieu de l'air étouffant qu'on respire.
 « Mon cœur est dans la torture; il se consume, il ressemble à de l'eau bouil-
 « lante. Ces hommes distingués, ces magistrats, qui étaient jadis nos soutiens,
 « ils ne nous entendent plus. Ciel auguste, Souverain Maître et dominateur de
 « toutes choses, pourquoi n'avez-vous pas voulu que je m'exilasse, que je
 « prisse la fuite loin d'ici? »

我心憚暑
憂心如熏
辜公先正
則不我聞
畏天上帝
寧俾我遐

Le poète chinois prend parfois les accents d'un véritable Jérémie. Il pleure sur les maux du peuple avec un ton de sublime douleur. La traduction française est si décolorée qu'elle donne une très-faible idée de la véhémence du style poétique chinois.

EXEMPLE :

« Le Prince Ouên-Ouâng, laissant échapper du fond de son âme les soupirs
« les plus douloureux, et s'adressant au dernier Roi de la dynastie Yn-Châng,
« s'écriait : O dynastie infortunée, comment se fait-il que les administrateurs
« de la chose publique et les préposés aux intérêts de l'Empire, abusant de
« leur autorité, pour le plus grand malheur de la nation, soient devenus de
« cruels tyrans qui ruinent le peuple?

« O dynastie infortunée, comment se fait-il que tu aies contraint le Ciel à
« ne plus produire que des hommes lâches et presque sans vertu? Toi seule, tu
« as causé tes propres malheurs qui sont sans nombre et à la tête desquels tu
« as, pour ainsi dire, marché contre toi-même.

« Telles étaient les plaintes de Ouên-Ouâng : Malheur à toi, dernier Empe-
« reur de la dynastie Yn-Châng! Tu ne devais avoir au service de l'Empire
« que des hommes probes et vertueux; mais ceux dont tu te sers sont des
« hommes qui abusent de leur pouvoir pour la ruine publique; c'est pourquoi
« tu as encouru la haine des hommes et les réponses que tu t'efforces de don-
« ner sont complètement inutiles. La cour n'est habitée que par des pillards
« et des harpies; et c'est ainsi que l'exécration et les malédictions du peuple
« tombent sur toi. Je ne vois aucun terme à tous ces maux, aucune améliora-
« tion à cet état de choses.

« Ainsi se désolait Ouên-Ouâng : Malheur, malheur à toi, dernier Empe-
« reur de la dynastie Yn-Châng! Le maître et dominateur de toutes choses a
« des temps fixes et immuables... Encore quelques instants, et tu auras perdu
« les grandes faveurs du Ciel.

« C'est ainsi que Ouên-Ouâng déplorait le sort de votre dynastie : il est une
« sentence, qui a été prononcée, que nous connaissons tous et qui dit : L'arbre

« est incliné, il est déjà tombé; ses racines sont arrachées du sol; cependant
 « ses rameaux et ses feuilles sont encore intacts. Mais on va commencer par
 « couper ses racines. Malheureuse dynastie! Tu avais tout près de toi comme
 « un miroir, je veux parler de la dynastie Hiá, un miroir dans lequel tu aurais
 « pu découvrir ce que tu devais être dans le présent et dans l'avenir. » (Ch. 1,
 liv. IV.)

文王曰咨咨汝殷商曾是彊禦曾是掎克曾是在位曾是在服天降恇德汝與是力。

文王曰咨咨汝殷商而乘義類彊禦多愆流言以對冠攘左內侯作侯祝靡屈靡究文。

王曰咨咨汝殷商匪上帝不時天命以傾。

文王曰咨咨汝殷商人亦有言顛沛之搗枝葉未有害本實先撥殷鑒不遠在夏后之世。

L'ode suivante qui est la suite du cinquième chapitre du *Livre des Vers* est également remarquable par la noblesse et l'élévation des pensées. Le poète veut célébrer les louanges de Oû-Kōng, Roi de Ouÿ, Prince très-vertueux, mort en 756 av. J.-C.

EXEMPLE:

« Regarde les bords de la rivière Kÿ, admire ces vertes plantations de roseaux; leurs tiges encore tendres sont déjà une ravissante parure. Le brillant Prince de cette contrée sait, comme un habile ouvrier, tailler l'ivoire et le travailler avec le ciseau; il sait aussi couper l'acier et le polir. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance?

« Regarde les bords de la rivière Kÿ. Quelle luxuriante félicité dans ces vertes plantations de roseaux! La vertu n'est pas le seul ornement du Prince. Qu'il est beau avec ses bandellettes semées de pierres précieuses et tombant au-dessous de ses oreilles! Tous ces brillants semblent autant d'étoiles qui ornent son bonnet de fourrure. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance!

« Regarde les rives du Kÿ. Quelle exubérance de séve dans ces verts roseaux! Notre grand Prince est semblable à l'or et au plomb qui, épurés par le feu, ne conservent aucune souillure étrangère. Il est semblable aux sceptres appelés Kouÿ et Pÿ. Il est remarquable par sa grandeur d'âme et sa modération. Il aime à se livrer à des jeux pleins de dignité sur son char appelé Tohōng kiaó, mais jamais il ne dépasse les limites convenables. »

瞻彼淇水，綠竹猗猗。有匪君子，終不可諼兮。
 瞻彼淇水，綠竹猗猗。有匪君子，終不可諼兮。
 瞻彼淇水，綠竹猗猗。有匪君子，終不可諼兮。
 瞻彼淇水，綠竹猗猗。有匪君子，終不可諼兮。

2° LA POÉSIE CHINOISE EST REMPLIE DE MÉTAPHORES BRILLANTES.

Le *Livre des Vers*, cet archétype de la poésie chinoise, n'est qu'une série de métaphores harmonieuses. Les unes sont tirées de l'esprit inventif du poète, les autres sont tirées des objets de la nature, tels que les plantes, les fleurs, les arbres, etc. Les odes du *Livre des Vers*, qui renferment ces figures hardies et brillantes, sont bien antérieures aux chants d'Homère et même aux sublimes beautés de la Bible.

Exemples tirés du Chê kin.

PREMIER EXEMPLE :

Louanges d'un seigneur.

Cet ode est une de celles dont l'application échappe aux interprètes par suite de leur ignorance des traditions primitives, mais qui est une espèce de prophétie.

« Le vêtement de peau d'agneau a tant de souplesse et de lustre qu'il semble avoir conservé le caractère propre de l'animal qui l'a fourni. Tel cet homme observateur du droit et constant dans sa conduite reste toujours ce qu'il fut jadis.

« La fourrure qui borde ce vêtement de peau d'agneau a été taillée dans la dépouille du léopard, remarquable entre tous les animaux par son instinct féroce et la force de ses muscles.

« Cet homme qui gouverne le pays est un observateur zélé de la justice.

« Voici un nouveau vêtement fait de peau d'agneau; qu'il est beau et élégant dans sa triple bordure de soie! Cet homme est l'honneur et l'ornement du Royaume. » (Ode 6, liv. 鄭.)

羔裘如濡，洵直且侯。彼其之子，舍命不渝。

羔粲豹飾孔武有力其之子邦之司直。
羔裘晏兮三英粲兮彼其之子邦之彥兮。

DEUXIÈME EXEMPLE :

Satire métaphorique contre les fonctionnaires publics qui dilapidaient les biens de l'État.

« O rat, d'une grosseur surprenante, ne ronge pas tout le millet de mon grenier; voilà trois ans que je souffre des dommages, tu n'as eu aucune pitié pour mes biens. Aussi je me dispose à partir et vais habiter une terre plus favorable. Le Royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je coulerai mes jours dans une douce tranquillité.

« O rat, d'une grosseur surprenante, ne ronge pas le blé de mes granges; voilà trois ans que je suis victime de ton avidité. Tu n'as eu aucune amitié pour moi, aussi je me dispose à partir, et je vais habiter une terre plus propice. Le Royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je trouverai tout ce qui est conforme à mes goûts.

« O rat, d'une grosseur surprenante, ne ronge pas la semence de mes moissons futures; voilà trois ans que je souffre ta présence, et jamais tu n'as été ému de mes plaintes. Aussi je me dispose à partir pour habiter une meilleure province, je vais habiter un heureux pays. Personne n'y gémit des vexations d'autrui. » (Ode 7, liv. 魏.)

碩	鼠	碩	鼠
無	食	我	黍
三	歲	貴	女
莫	我	肯	願
逝	將	去	女
適	彼	樂	士
樂	士	樂	勞
兮	得	我	所
碩	鼠	碩	鼠
無	食	我	黍
三	歲	貴	女
莫	我	肯	德

述	將	去	女
適	彼	樂	國
樂	國	樂	國
愛	得	我	直
碩	鼠	碩	鼠
無	食	我	避
三	歲	貴	女
莫	我	肯	勞
逝	將	去	女
適	彼	樂	郊
樂	郊	樂	郊
誰	之	求	號

L'ode suivante, qui est la cinquième du chapitre VII de 小雅, recommande au Prince, sous forme métaphorique, de ne pas écouter la calomnie.

« Les mouches vertes font entendre en volant le bruit de leurs ailes; elles se posent sur les haies des champs. Excellent Prince, ne crois point facilement les envieux.

« Les mouches vertes bourdonnent en volant, et les envieux se reposent près des buissons des champs. Ils n'ont nulle retenue et ils portent le trouble dans tous les Royaumes.

« Les mouches vertes font du bruit en volant et se reposent sur les courriers; les envieux n'ont point de dessein; ils jettent la division parmi nous et nous éloignent les uns des autres. »

營營青蠅止于樊豈弟君子無信讒言。
營營青蠅止于棘讒人罔堪交亂四國。
營營青蠅止于棗讒人罔極構我二人。

Les métaphores hardies du *Livre des Vers*, connues et apprises par cœur, ont naturellement exercé une prodigieuse influence sur le génie poétique des Chinois. Le champ des métaphores est devenu immense comme la langue elle-même. La traduction de récits ordinaires n'offre pas de grandes difficultés. Mais les métaphores dont sont émaillés les ouvrages de littérature sont une cause d'embarras sans cesse renaissant pour un sinologue européen.

Ainsi les *songes du printemps*, les *nuages de l'automne*, signifient les *visions fugitives du bonheur*. Un *bien que l'on ne peut obtenir* est représenté par le reflet de la lune dans les ondes. Des *nuages qui obscurcissent le jour* expriment l'ombre passagère jetée par la calomnie sur un caractère illustre. La *beauté des femmes* est décrite sous les images de *belles fleurs* auxquelles elles sont comparées. Le *printemps* est l'*emblème de la joie*, l'*automne* celui du *chagrin*. La vertu des femmes est désignée par une blanche perle, le cristal pur, la glace transparente. La saison dans laquelle brillent les fleurs du pêcher indique la saison du mariage. L'appartement retiré est celui des femmes; la salle de l'Orient est l'appartement des jeunes filles non mariées. Pour désigner un époux et une épouse qui s'aiment, les Chinois emploient une expression composée signifiant ceux qui n'ont qu'un cœur. Le père et la mère de quelqu'un se désignent par la métaphore du frêne et de l'hémérocalle.

L'on dira à quelqu'un : Vos parents se portent sans doute bien? *Littér.* : Le chêne et l'hémérocalle sont sans doute dans un état florissant?

椿植定然並成。

Si l'on veut presser quelqu'un de faire une pièce de vers, on dira : « Ne soyez pas avare, nous vous en prions, du jaspé et des perles pour réjouir ma froide imagination. »

奈不吝珠玉以慰老懷。

« Les filets noirs se sont remplis en un clin d'œil de perles et de pierres précieuses, c'est-à-dire en un instant il composa des vers élégants. » Les filets noirs veulent dire le papier *tracé* dont se servent les Chinois.

烏絲早已滿珠璣。

Certains poèmes chinois ne sont qu'une série de métaphores brillantes. Le poème *Lý saô* est de ce nombre. Ainsi l'auteur parle d'un Roi, mais il le désigne sous la figure d'une charmante jeune fille après laquelle il soupire. Dans ce poème, les fleurs odoriférantes sont l'emblème de la vertu, les fleurs d'une odeur désagréable sont l'image des vices. L'auteur du *Lý saô* dit : Le matin je me délecte de la rosée qui couvre les feuilles si odorantes de l'arbre *Lân*, et le soir je me nourris des feuilles de la charmante chrysanthème qui tombent en automne.

朝飲木蘭之墜露兮。夕餐利菊之落英。

Le sens est : Je me nourris de la vertu que les hommes délaissent.

3° LA POÉSIE CHINOISE EST PLEINE D'ALLUSIONS FINES ET DÉLICATES.

La langue chinoise se prête merveilleusement aux allusions les plus délicates. Un Chinois donne, à volonté, à sa pensée le transparent de l'allusion, dont il lui plaît de la revêtir. Sa langue est flexible comme la branche du saule ou du rotang.

Mais la poésie chinoise est incomparable dans le genre des allusions fines, enjouées, satiriques et en même temps pleines de délicatesse. Il faudrait citer ici presque en entier le *Livre des Vers* pour en donner une juste idée. Toutefois les allusions historiques dont les poètes chinois ornent leurs ouvrages, soit pour faire briller leur érudition, soit pour mettre celle du lecteur à l'épreuve, offrent de grandes difficultés pour un lecteur ou un traducteur européen.

L'antique poésie, à cause de son extrême laconisme, du symbolisme de ses caractères et de ses allusions, présente des difficultés même aux lettrés chinois. On en trouve la preuve dans la multiplicité des commentaires, aux nombreuses variantes, qui ont été composés pour éclaircir certains livres de l'antiquité poétique. La poésie moderne, plus diffuse à beaucoup près, est souvent si

vague et si élastique dans le sens de ses caractères, qu'il n'est pas facile de se flatter d'avoir toujours saisi la pensée de l'écrivain chinois (1).

Voici quelques exemples pris au hasard dans les anciens livres poétiques de la Chine.

PREMIER EXEMPLE :

Allusions à un Roi de Tsaō qui, écartant les sages vieillards, n'admettait en sa compagnie que des jeunes nobles.

« Ce seigneur, qui porte le titre de Heoû jên et dont la charge consiste à recevoir les hôtes, porte à sa main un bâton armé d'un fer recourbé qu'il montre avec fierté. Mais que prétendent ceux-ci avec leurs trois cents habits rouges ?

« L'oiseau Tÿ passe sa vie sous le pont et jamais ne trempe ses ailes dans l'eau. Les vêtements ne conviennent pas à ces hommes.

« L'oiseau Tÿ vit sous un pont et ne baigne jamais sa tête. Ces hommes ne sont pas contents de la faveur dont ils jouissent.

« L'herbe est verdoyante et le mont Nân chân est couronné de vapeurs légères. Ces jeunes gens et ces belles filles sont tourmentés par la faim. »

彼 侯 人 兮
 何 丈 與 設
 彼 其 之 子
 三 百 赤 蒂。
 維 綈 在 梁
 不 潘 其 翼
 彼 稱 其 子
 不 稱 其 服

維 綈 在 染
 不 潘 其 味
 彼 其 之 子
 不 遂 其 嬌
 蒼 兮 蔚 兮
 南 山 脯 隋
 婉 兮 變 兮
 李 女 斯 飢。

(1) On nous permettra de citer ici les paroles d'un sinologue qui écrivait en 1853 et qui avait en vue les charlatans littéraires du temps présent et à venir :

« Voilà plus de vingt ans que j'étudie et parle la langue chinoise. Chaque jour d'étude me confirme dans la conviction que les Européens ne parviendront jamais à posséder le chinois écrit au même degré que les indigènes. Que tel *fanaron* crie aux passants qu'il lit indistinctement tous les livres de la Chine, qu'il traduit tout, qu'il comprend tout, qu'il sait tout ; laissez-le dire, mais n'en croyez rien. Ces gens-là savent le chinois à coups de dictionnaire et peuvent être comparés à ces amateurs qui se croient botanistes, parce qu'en supputant minutieusement les pistils, les étamines, les pétales et les sépales d'une fleur, ils parviennent à trouver dans Linné un genre auquel cette fleur peut appartenir. » (Préface du *Lÿ ky*.)

On voit que ces lignes s'appliquent aussi aux charlatans littéraires de nos jours, à quelque pays qu'ils appartiennent, qui se font traduire, à prix d'argent, des fragments d'ouvrages, des poèmes, qu'ils publient audacieusement sous leur nom, soit pour se faire un nom dans la république des lettres, soit pour avoir accès dans un corps savant, et qui, pour se donner un air de grandeur, ne rougissent pas de s'affubler de titres de noblesse qu'ils n'ont pas le droit de porter. M. Abel Rémusat a désigné par leurs noms propres des plagiaires de ce genre, en les flétrissant avec une rare énergie.

DEUXIÈME EXEMPLE :

Allusions délicates et censure d'un avare.

« Sur les montagnes croît l'arbre Tohou; l'ormeau croît dans la vallée. Cet homme a des vêtements qu'il ne porte pas, des chevaux et des chars sur lesquels il ne monte jamais. A quoi lui aura servi la vie? des étrangers après sa mort jouiront de ses richesses.

« Les montagnes produisent l'arbre Kaò; les vallées produisent l'arbuste Nieou.

« Cet homme possède de belles maisons avec de magnifiques portiques; il les laisse dans le désordre de l'abandon; il a des cloches et des tambours dont il ne tire aucun son. A quoi lui aura servi la vie? des étrangers après sa mort posséderont toutes ses richesses.

« L'arbre Tsy vient sur la montagne; le châtaignier vient dans la vallée. Cet homme a des caves princières et des greniers bien remplis; pourquoi donc n'arrive-t-il pas à marier sa voix aux accords de la lyre appelée Ché, et se procurer ainsi quelque délassement? A quoi lui aura servi la vie? des étrangers après sa mort se partageront ses biens. »

山有樞隔有榆子有衣裳弗曳弗糞子有車馬弗馳弗驅
充其死矣他人是愉。

山有栲隔有扭子有廷內弗酒墻子有鐘鼓弗鼓考充其
死矣他人是保。

山有漆隔有粟子有酒食何不曰鼓瑟且以喜樂且以子
曰充其死矣他人入室。

TROISIÈME EXEMPLE

L'Empire est sur le penchant de sa ruine, les Rois tributaires se révoltent,

● *les honnêtes gens sont dégoûtés de la vie.*

« Le lièvre évite le bruit et tient toujours l'oreille au guet; le faisan se laisse prendre dans les filets. Quand j'ai commencé à vivre, le cours des choses n'avait rien d'alarmant; mais, après ma naissance, je fus assailli par de nombreux malheurs. Mais ne songeons qu'à bien dormir et à nous tenir immobiles.

« Le lièvre a peur de tout bruit et s'entoure de précautions; le faisan tombe dans les lacets. A l'heure où je vins au monde, rien de menaçant ne s'était manifesté, et après ma naissance des ennemis innombrables m'environnaient

« de tous côtés. Et maintenant dormons d'un bon sommeil et différions le moment du réveil.

« Le lièvre évite le bruit et veille à sa sûreté; le faisan tombe dans le piège. « Quand je vis la lumière, aucun chagrin ne s'était fait pressentir; mais après « ce jour fatal je devins la proie de mille tourments. Nous n'avons plus qu'à « dormir, l'oreille fermée à tout bruit. » (Ode 6, chap. VI.)

有兔爰爰雉離于羅我生之初尙無爲。我生之後逢此百羅尙寐無吡。

有兔爰爰雉離于羅我生之初尙無造我生之後逢此百憂尙寐無覺。

有兔爰爰雉離于置我生之初尙無庸我之後逢此百凶尙寐無聰。

1° LA POÉSIE CHINOISE ABONDE EN FIGURES DE TOUT GENRE,
MAIS SURTOUT EN ANTITHÈSES.

Les anciens Chinois étudiaient avec soin les harmonies de la création. A cette connaissance, ils ajoutaient un esprit vif et enjoué. Leur poésie abonde naturellement en métaphores, en comparaisons tirées des objets de la nature. Cet excès de richesse en figures de rhétorique de tout genre la rend souvent intraduisible dans nos froides langues modernes. Certains poèmes, du premier au dernier vers, ne sont qu'une suite de figures élégantes, cachant un sens profond qu'un œil superficiel est loin de soupçonner.

PREMIER EXEMPLE :

Éloge de l'amitié.

« L'arbre que l'on a coupé tombe en faisant entendre le son *Tohên tohên*.

« L'oiseau y répond par son chant plaintif *ÿn ÿn*. S'échappant aussitôt de « la profonde vallée, il s'envole et va se percher sur un arbre élevé. Il répète « son chant plaintif *ÿn*. C'est par ce cri qu'il appelle sa compagne. Nous res- « semblons d'autant plus à ces oiseaux (qu'ils éprouvent les mêmes sentiments « que nous). Par leurs sons articulés *Tohên*, ils semblent rechercher un com- « pagnon. A plus forte raison, il en est de même de l'homme! Pourquoi lui « aussi ne rechercherait-il pas un ami? Les esprits qui m'entendent approu- « vent mes paroles : que les sentiments d'amitié mutuelle sont jusqu'à la fin « ce qui procure le plus de satisfaction. » (1^{re} strophe de l'ode 5, *Siaò yà*.)

伐木丁丁鳥鳴嚶嚶出自幽谷遷于喬木嚶其鳴矣求其友聲相彼鳥矣。猶求友聲矧伊人矣不求友生神之聽之終和且柔。

DEUXIÈME EXEMPLE :

*Les habitants de Tsün en révolte veulent se soumettre à la puissance
du Royaume de Kià ngò.*

« L'eau s'écoule paisiblement aux pieds des blancs rochers. Des hommes
« vêtus avec un goût simple et modeste, de tuniques ornées de broderies
« rouges, se rangent sous la puissance d'un homme du pays de Oû. Puisque,
« disent-ils, nous pouvons contempler cet homme plein de sagesse, pourquoi
« ne nous livrerions-nous pas à la joie ?

« L'eau s'écoule paisiblement aux pieds des blancs rochers. Des hommes
« vêtus avec un goût modeste, de vulgaires habits que l'aiguille a ornés de bro-
« deries rouges, se livrent à un homme du pays de Koû. Puisque, disent-ils, nous
« pouvons jouir de la vue de cet homme plein de sagesse, pourquoi ne nous
« livrerions-nous pas à la joie ?

« L'eau s'écoule paisiblement au pied des âpres et blancs rochers. Je n'ose
« faire connaître aux autres les ordres que j'ai entendus de la bouche du
« Prince. » (Ode 3, liv. 唐.)

揚之水白石粼粼素衣珠襦從予于沃。既見君子云何不樂。

揚之水白石皓皓素衣珠繡從予于鵠既見君子云何其憂。

揚之水白石粼粼我聞有命不敢以告人。

EXEMPLES D'ANTITHÈSES :

Un usage constant dans la Chine et fort ancien veut que le principal ornement des habitations, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, consiste en cartouches portant un distique de vers très-moraux et qui font toujours antithèse. En voici des exemples :

« Je ne désire point voir ma demeure remplie d'or; ce que je désire, c'est
« que la vraie science fasse l'ornement de ma demeure. »

不異黃金滿我室
惟圖貞道濟諸寮。

« Le ver naît dans l'arbre et cause sa ruine. L'amour-propre naît du mérite
« et en ruine la valeur. »

虫以木生而害木
傲因功始竟傷功。

« Celui qui ayant un trésor le fait connaître semble en informer lui-même
« les voleurs;

« Celui qui ayant amassé des mérites les révèle au monde se nuit à lui-même. »

有寶示人貞誨盜
獲功顯世自行傷。

« Celui qui laisse à son fils de grandes richesses verra peut-être ses descendants les disperser;

« Celui qui orne son petit-fils de toutes les vertus verra sans contredit sa maison prospérer. »

遺子多金恐嗣放
示孫諸德必家豐。

« Celui qui rougit de n'avoir pas de richesses ne sait pas rougir de lui.

« Le pauvre qui est vertueux ne peut jamais s'appauvrir. »

爾愧無財勿自愧
人貧有德不能貧。

« Celui qui aime la solitude cultive la sagesse;

« Celui qui suit la foule suit-il les sages? »

順私安順理
從衆馬從賢。

« Le riche qui a beaucoup d'or peut être comparé à la neige de l'été:

« Le pauvre qui n'a pas une sapèque, au vent du printemps. »

富有千金如夏雪
貧無一錢亦春風。

5° LA POÉSIE CHINOISE EST EMPREINTE DE LA PLUS NOBLE
PHILOSOPHIE MORALE, ETC.

La philosophie, la musique, la poésie des peuples anciens ont un caractère spécialement religieux. Le plus noble usage que les anciens pensaient pouvoir en faire, était de célébrer les louanges de la Divinité et les actions héroïques des hommes vertueux. La poésie chinoise du *Livre des Vers* ressemble, s'il nous est permis d'établir une comparaison, aux allégories et aux figures du *Livre des Cantiques* de l'Écriture sainte. Les fragments que nous allons citer ne laisseront aucun doute dans l'esprit des lecteurs sur le cachet philosophique, moral et très-religieux, de la poésie chinoise.

PREMIER EXEMPLE :

Les Grands de l'Empire font des vœux au Ciel en faveur des Souverains.

« Que Dieu te protège et consolide ton Empire! Qu'il fasse que tout ce qui te concerne prospère à l'excès! Qu'il éloigne de toi tout ce qui serait contraire à tes vœux! Qu'il te comble de tous ses biens! Qu'il fasse descendre sur toi de lointaines félicités auxquelles les jours ne suffiraient pas pour assigner un terme! » (Ode 6 du Siaò yà.)

天保定爾俾爾俾穀聲無不宜受天百祿降爾遐福維日不足。

DEUXIÈME EXEMPLE :

Les anciens poètes chinois publient hautement que les calamités sont presque toujours un châtement de Dieu.

« Le Dieu puissant et majestueux ne nous montre plus sa douceur accoutumée; il nous envoie la famine et toutes sortes de calamités; partout la terre est semée de cadavres; le Ciel auguste est courroucé contre nous; il nous remplit de frayeur; nous ne sommes plus l'objet de sa sollicitude. Tandis qu'il condamne les méchants à de justes peines, il atteint aussi les bons qu'il confond avec eux, il les accable les uns et les autres et les soumet par un arrêt commun aux mêmes châtements. » (Ode 10 du Siaò yà.)

浩浩昊天不駿其德降喪飢饉斬伐四國昊天疾威弗慮弗圖舍彼有罪既伐其辜若此無罪淪胥以鋪。

TROISIÈME EXEMPLE :

Le passage suivant montre jusqu'à l'évidence la croyance des anciens Chinois à l'immortalité de l'âme et à la vie future.

« Le Seigneur Suprême habite les régions les plus élevées, et l'esprit de Ouên-Ouâng réside aussi dans les régions supérieures. Le Seigneur Suprême, c'est le Maître Souverain du Ciel, et quant à l'esprit de Ouên-Ouâng, il est monté en haut et s'est placé à droite et à gauche du Souverain du Ciel. C'est là où réside le Souverain du Ciel, par conséquent c'est là aussi où réside Ouên-Ouâng. Comment peut-on savoir que Ouên-Ouâng est là? Parce qu'il a possédé des vertus célestes et cela suffit. »

上帝佳上而文王之神于在上帝爲天之主宰而文王之心自我向乎帝之左右是天帝自坐且文王自坐何以知文王之能人在以其於天同德而矣。

QUATRIÈME EXEMPLE :

Preuve que les anciens Chinois croyaient à l'action providentielle de Dieu régissant le monde.

« Le très-élevé Souverain Suprême abaisse ses regards sur la terre. Il contemple avec majesté les événements qui s'y passent. Il observe attentivement les quatre contrées de la Chine, gouvernées par différents Princes, pour savoir quelles sont les populations bien gouvernées. »

皇矣上帝臨下有赫監觀四方求民之莫維此二國其政不獲。

CINQUIÈME EXEMPLE :

Le passage suivant sur l'immensité de Dieu et le respect profond que sa présence doit nous inspirer, semblerait plutôt tiré d'un Père de l'Église que d'un ouvrage profane.

« Soyez saisi d'une frayeur respectueuse pour la colère de Dieu; ne vous abandonnez jamais aux plaisirs comme si vous étiez en pleine sécurité; redoutez le changement du Ciel à l'égard des hommes et pensez constamment que pendant votre route personne n'est plus en danger que vous. »

« Rien ne saurait échapper à la perspicacité du Dieu Souverain; quel que soit le lieu où vous puissiez porter vos pas, Dieu est là. N'importe la route que vous preniez, le Dieu souverainement intelligent s'y transporte et vous environne de sa présence. »

敬天之怒無敢戲豫敬天之渝無敢馳驅昊天曰明及爾出王昊天曰且及爾游衍。

IV. HISTOIRE DES FORMES DE LA POÉSIE CHINOISE.

L'histoire des formes de la poésie chinoise, en la prenant depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, ne manquerait pas d'intérêt. Nous aurions à passer en revue, en donnant des fragments de chaque genre, plus de cinquante espèces de formes de poésie. Ce travail, pour être complet, exigerait deux ou trois volumes plus compactes que celui-ci. Il n'entrerait pas dans le plan de cet ouvrage. Si le temps nous le permet, nous avons le dessein de l'entreprendre un jour. Pour nos jeunes lecteurs, il suffit d'avoir une idée exacte des formes modernes et de la division actuelle de l'art poétique des Chinois. Le chapitre consacré à la poésie en général suffira amplement pour atteindre ce but.

V. DIVISION GÉNÉRALE DE L'ART POÉTIQUE CHEZ LES CHINOIS.

L'art poétique des Chinois reconnaît surtout trois genres de composition. Nous dirons un mot du genre de vers récurrents ou sotadiques chez les Chinois.

Le premier genre se nomme **Fou** 賦 en chinois. Cette expression veut dire *parler clairement, sans détour, sans ambages et sans employer de métaphores*. C'est le *genre direct*, très-commun dans la poésie chinoise. Les écrivains chinois sont dans l'usage d'indiquer en tête de leurs pièces en quel genre ils écrivent. Ce préambule est un guide pour le lecteur.

Le deuxième genre se nomme *figuratif* ou *élevé*. Tel est le sens du mot chinois **Hin** 興, par lequel on le désigne. Dans ce genre, le poète chinois, avant d'aborder son sujet, prend un objet extérieur pour terme de comparaison; il le rapproche du sens préconçu de son poème; mais il faut une certaine habileté pour deviner en quoi l'exorde du poète a du rapport avec le sujet lui-même.

Le troisième genre se désigne en chinois par le mot **Pÿ** 比, qui veut dire *comparer*. C'est le genre *comparatif*. Les Chinois n'examinent pas trop si l'objet qui sert de comparaison ou d'images se rapporte naturellement au sens dont on le rapproche.

Les poèmes chinois sont donc lyriques, narratifs et descriptifs. Ce dernier genre est celui que les poètes chinois emploient le plus souvent. Ils se plaisent à décrire dans un détail charmant, quoique parfois un peu minutieux, les mœurs, les habitudes, les goûts chinois. On croirait presque, dit M. Panthier, qu'ils ont une *école des lacs*.

Généralement, chaque pièce de vers appartient tout entière à un seul des trois genres que nous venons de nommer. Cependant on trouve dans le **Chō kîn** des odes où deux genres sont employés simultanément.

Quant au genre de vers *récurrents*, vers *rétrogrades* ou vers *sotadiques*, nous en parlerons brièvement.

On pense que **Sotadès**, poète qui vivait au troisième siècle, est l'inventeur de ces sortes de vers; c'est ainsi qu'on les nomme, de son nom, vers *sotadiques*.

Ces vers, sans que la mesure soit altérée ni les lettres changées de place, présentent les mêmes mots quand on les lit de la fin au commencement que lorsqu'on les lit dans leur ordre naturel. Soient pour exemples les deux vers latins suivants :

Roma tibi subito motibus ibit amor.

Arca serenum me gere regem munere sacra.

Il y a une sorte de vers *sotadiques* qui conserve la même mesure pour les

pieds, en reprenant, non plus chaque lettre, mais chaque mot depuis le dernier jusqu'au premier. Ainsi :

*Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen
Tempore consumptum jam citò deficiet.*

En retournant ce vers, on trouve cet autre distique :

*Deficiet citò jam consumptum tempore flumen
Tramite decurrit quod modo præcipiti.*

La langue française se prête bien peu à ce genre de vers, qui, on le voit, n'est au fond qu'un jeu d'esprit, un jeu d'imagination ou, si l'on veut, de récréation. Selon Lud. Lalane, on ne connaîtrait dans la langue française de vers *sotadiques* ou *rétrogrades* que la chanson de Baudoin de Condé, l'un des poètes estimés du treizième siècle. Chaque strophe est de trois vers, qui retournés forment une nouvelle strophe. Les derniers vers de chaque strophe riment ensemble. En voici une pour exemple :

Amours est vie glorieuse
Tenir fait ordre gracieuse
Maintenir veult courtoises mours (mœurs).

L'imagination des poètes chinois leur a promptement fait découvrir toutes les ressources qu'offraient leurs caractères immuables et idéologiques pour tous les jeux de l'esprit. Une dame chinoise, du nom de Sou-Pë-Yü 蘇伯玉, s'est principalement distinguée dans ce genre d'amusements poétiques. Aucune langue vivante ne peut, en effet, se prêter à des jeux d'esprit comme la langue chinoise.

Les Chinois donnent à ce genre de vers le nom de Houÿ ouên 回文, qui se traduit par vers *récurrents* ou *rétrogrades*. Seulement la supériorité des vers Houÿ ouên est toute à l'avantage des Chinois. Car, dans le premier genre de vers sotadiques, le caractère demeure comme toujours invariable quant à la forme et au son. Les Chinois forment, avec leurs signes idéologiques, des figures de géométrie de toutes sortes, des fleurs, des vases et des calembours fort curieux. Ne pouvant donner ici ces tableaux, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage qui a pour titre : 回文類聚. On le trouve à la Bibliothèque nationale sous le n° 393 du catalogue.

Exemples des différents genres de l'art poétique chinois.

1° GENRE DIRECT 賦.

PREMIER EXEMPLE :

« Les quadriges de bœufs s'avancent, les chevaux marchent avec fierté. Les « étendards déployés brillent dans les airs et flottent au gré des vents; déjà « tout est péle-mêle, tout va sans ordre et sans discipline. Il n'est aucun « Royaume qui ne soit menacé de périr et tous les hommes à cheveux noirs, « les Chinois sont enveloppés dans la même infortune. Hélas! hélas! l'Empire « est agonisant et il est précipité dans une ruine générale. » (Ode 3, cap. 3, Tá yà. Plaintes contre le Roi Lý-Onàng.)

四牡騤騤。旗旒有翩。亂生不夷。靡國不泯。民靡有孑。
具禍以燼。於乎有哀。國步斯頻。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Déjà c'en est fait du Royaume. Déjà le Ciel nous oublie jusqu'à nous re- « fuser la nourriture. Où établir notre demeure? Où fixer notre séjour? Nous « l'ignorons. Tu veux fuir? Mais où fuiras-tu? Assurément, il n'est pas d'un « homme sage, dans les conjonctures présentes, de résister et de combattre. Qui « a donc provoqué tant de maux et qui a pu semer sur notre route tant de « malheurs? (Ibid.)

國步蔑資。天不我將。靡所止疑。云徂何往。君子實維。
乘心無競。誰生厲階。至今爲梗。

TROISIÈME EXEMPLE :

« Mon âme est accablée de douleurs en pensant aux calamités qui affligent « ma patrie. Que je suis malheureux de mener une vie si misérable! Nous avons « encouru les colères du Ciel. Depuis l'Occident jusqu'à l'Orient est-il un lieu « où nous puissions nous réfugier? Hélas! dans quel abîme de misères sommes- « nous tombés! Les chemins, pour en sortir, sont hérissés d'obstacles. » (Ibid.)

憂心慙慙。忡我壬宇。我生不辰。逢天憚怒。自西徂東。
靡所定處。多我購燻。孔棘我國。

QUATRIÈME EXEMPLE :

« Le Ciel fait tomber sur nous toutes sortes de calamités; il prépare la « ruine du Royaume; c'est lui qui veut précipiter du trône l'Empereur que « la volonté nationale y a fait monter. Aux insectes nuisibles il donne nos « champs en pâture; nos moissons sont desséchées sur tous les points du ter-

« ritoire. O malheureux Empire de la Chine! Quels sont les yeux qui ne pleurent ta ruine et ta défaite! Je voudrais implorer le secours du Ciel, mais les forces me manquent comme à celui dont les épaules fléchissent sous un fardeau. » (*Ibid.*)

天降喪亂。滅我立王。降此蠡賦。稼穡卒瘞。哀恫中國。具贅卒荒。靡有砥力。以忤穹蒼。

CINQUIÈME EXEMPLE :

« Un Prince juste et bienveillant est l'espérance du peuple; il attire à lui tous les vœux; il donne tous ses soins à avoir de bons ministres et à rendre le peuple heureux. Mais un Prince injuste et cruel est à ses yeux le seul sage, et, confiant dans ses vaines lumières, il trouble le repos de l'État et s'aliène entièrement le cœur du peuple. » (*Ibid.*)

維此惠軺。民人所瞻。乘心宜猶。考慎其相。維彼不順。自獨倖臧。自有肺腸。俾民卒狂。

SIXIÈME EXEMPLE :

« L'homme d'une sagesse hors ligne aperçoit les choses les plus éloignées et il parle; d'un coup d'œil il embrasse et mesure les intervalles les plus considérables. Pour l'insensé, il se laisse aller à une vaine joie. Nous pourrions assurément donner plusieurs excellentes leçons, mais nous craignons de parler. » (*Ibid.*)

維此聖人。瞻言百里。維彼愚人。覆狂以喜。匪言不能。胡斯畏忘。

SEPTIÈME EXEMPLE :

Chant que les commentateurs n'ont jamais pu expliquer et qui nous semble un vestige de la religion primitive. (Cap. 10, ode 7.)

« Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense toujours à cet homme qui veille au repos commun, dont il fait son unique souci. Sans lui, que sont les autres? Et tout cela, il le fait pour toi.

« Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense à cet homme qui est si préoccupé. Sans lui que seraient les autres? Et il fait cela pour l'amour de toi. »

羔裘豹祛自我人居居豈無他人維子之故。羔裘豹裘自我人究究豈無他人維子之好。

2° GENRE FIGURATIF OU ÉLEVÉ 興.

PREMIER EXEMPLE :

« Jetez les yeux au milieu de cette forêt; vous y verrez des cerfs et des biches allant deux à deux. Au milieu de nous, il n'y a plus de confiance; les amis se fuient, ou plutôt il n'y a plus d'amitié. On entend répéter de bouche en bouche : Allez là, revenez ici, vous ne trouverez nulle part de la concorde et de joie. » (Ode 3, cap. 3, Tá yà.)

瞻彼中林。生生其鹿。朋友以讎。不胥以穀。人亦有言。進退維谷。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Le vent violent a une immense carrière à parcourir; c'est dans les vallées larges et profondes qu'il la trouve. De même les gens de bien suivent une route qui leur est propre; cette route, ce sont les lois de la raison et la pratique de la vertu. La route des méchants est obscure, et les méchants se tiennent cachés dans leurs turpitudes et le cloaque des vices. » (*Ibid.*)

天風有隧。有空大谷。維此賈人。作為式穀。維彼不順。征以中垢。

TROISIÈME EXEMPLE :

« Les vents violents ont leur route tracée; ceux qui deviennent esclaves de leurs honteuses passions sont la ruine et le fléau du genre humain. Si cet homme m'entendait, je lui adresserais volontiers la parole; mais, dès que je lui parle, je ne sais ce qu'il murmure entre ses dents; vous le croiriez ivre, car, loin de suivre les bons conseils que je lui donne, il me force à lui parler comme un insensé. » (*Ibid.*)

天風有隧。貪人敗類。聽言對則。譎言如醉。匪用其良。覆俾我悻。

QUATRIÈME EXEMPLE :

« Que le pêcher est agréable à voir! Qu'elles sont abondantes et belles, ses fleurs roses épanouies! C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés. C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille. » (Cap. 4, ode 6.)

桃之夭夭。灼灼其華。之子于歸。宜其室家。

CINQUIÈME EXEMPLE :

« Que le pêcher est agréable à voir! Il promet des fruits abondants. C'est

« la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés.
« C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans
« leur nouvelle famille. » (*Ibid.*)

桃之夭夭。有樂其實。之子于歸。宜其室新。

SIXIÈME EXEMPLE :

« Belle comme le soleil levant, ma jeune amie vit près de moi dans ma de-
« meure et marche toujours sur la trace de mes pas. Belle comme la lune à
« son lever, cette jeune fille passe de longues heures auprès de ma porte, et
« en sortant elle suit la trace de mes pas. » (Liv. VIII, ode 4.)

東方之日兮。彼姝夫子在我室兮。在我室兮履我卽兮。
東方之月兮彼姝者子在我闔兮。在我闔兮履我發兮。

3° GENRE COMPARATIF OU ALLÉGORIQUE 比。

PREMIER EXEMPLE :

« Il y avait un mûrier tendre et flexible dont les feuilles et les branches
« couvraient la terre de leur ombre. Déjà tombent ses feuilles jaunes et dessé-
« chées. Le peuple qui vit sous cet arbre est accablé de fatigues; les peines
« qu'il endure ne lui laissent aucun repos; il est dévoré des chagrins les plus
« amers, sa douleur est à son comble. Ta puissance est grande, ô Ciel souve-
« rain! Pourquoi n'as-tu pas pitié de nous? » (Ode 3, cap. 3, Tá yà. Plaintes
contre le Roi Lý-Ouáng.)

苑彼桑其下侯甸舒采其劉瘼此下民不殄心憂伶兄填
兮俾冕天寧不我衿。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Papillons légers, nommés Tohông sê, qui agitez vos ailes, vous vous ras-
« semblez par troupes volantes! Quelle nombreuse progéniture vous allez pro-
« duire! Cela doit être innombrable. » (Cap. 1, ode 5.)

蠶斯羽詵。詵兮宜爾子孫振振兮。

TROISIÈME EXEMPLE :

« Garde-toi de vouloir cultiver plusieurs champs. Car, si tu le tentes, les
« forces te manqueront, et ton champ négligé se couvrira d'herbes malfaisantes
« qui étouffent la bonne semence. Garde-toi de penser à celui qui est loin de
« toi; si tu le fais, tu seras tourmenté d'inquiétude et tu vivras dans la dou-
« leur. » (Cap. 8, ode 7.)

無田甫田維莠騶騶無恩遠人勞心忉忉。

GENRE DESCRIPTIF.

PREMIER EXEMPLE :

« Le troisième mois de l'hiver a été doux et pur dans presque toute sa durée; voici bientôt venir les heureuses pluies du printemps. Le brouillard humide qui s'étend au loin a enveloppé les montagnes à l'horizon; sa rosée remplit peu à peu les cavités empreintes sur les pierres; et les vents printaniers obscurcissent le soleil couvert de nuages; c'est la saison où toutes choses germent et croissent dans la nature. Engageons, par de sages paroles, le laboureur paisible à se livrer sans délais à ses travaux des champs. »

三冬晴暖久一雨正相宜 漠漠沉山閣 輕輕點石池。春風搖蕩日萬物發生時 爲向農人說西疇事莫遲。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Le vert feuillage du saule n'ombrage pas encore le sentier; mais les fleurs du pêcher couvrent déjà les bosquets, tous les êtres animés semblent éprouver les influences de la saison. Pourrais-je oublier en ce moment les faveurs du Ciel, comme ceux qui, restant appuyés sur une table, deviennent inutilement vieux, et n'emploient pas leurs facultés dans la saison convenable? La pluie tombe à grosses gouttes devant la porte d'entrée de ma demeure; tandis que mon esprit s'égaré, absorbé dans de semblables méditations. »

柳色未遮徑 桃花已滿林 物猶憐氣候 吾豈忘天心 隱几人空老 乘時九未任 柴門對滴瀝 行坐一沉吟。

GENRE DIRECT ET FIGURATIF 賦而興.

PREMIER EXEMPLE :

« Ici est le millet appelé Choü tsè, ici également sont les semences du millet appelé Tsÿ, qui n'ont pas encore germé pour la saison prochaine. « Parcourons tous ces tristes lieux, mais sans presser le pas. Cependant mon âme est tourmentée par une angoisse mortelle, et mon cœur semble bondir hors de ma poitrine. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux, qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux? » (Partie I, cap. 6.)

彼黍離離。彼稷之苗。行邁靡靡。中心搖搖。知我者謂。我心憂不知我者謂我何求悠悠蒼天此何人哉。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Ici on voit les plantes du millet appelé Choû tsè, dont le sommet est penché vers la terre; ici on voit aussi les épis du millet appelé Tsŷ. Modérons notre marche en parcourant ce chemin. Cependant mon esprit flottant est semblable à un homme pris de vin. Ceux qui me connaissent me disent tous jours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux, qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux? » (*Ibid.*)

彼黍離離。彼稷之穗。行邁靡靡。中心如醉。知我者謂我心憂。不知我者謂我何求。悠悠蒼天。此何人哉。

TROISIÈME EXEMPLE :

« Je vois ici les épis de millet Choû tsè recourbés sur leurs tiges, ici les semences du millet Tsŷ dont le germe a déjà percé son enveloppe. Nous prenons cette route; mais rien ne nous oblige à presser le pas. Cependant mon esprit agité est semblable à l'homme qui peut à peine respirer l'air dans sa poitrine haletante. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux, qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux. » (*Ibid.*)

彼黍離離。彼稷之實。行邁靡靡。中心如醉。知我者謂我心憂。不知我者謂我何求。悠悠蒼天。此何人哉。

GENRE FIGURATIF ET COMPARATIF 興而比 RÉUNIS DANS UNE MÊME ODE.

Le poète recommande aux femmes la chasteté.

PREMIER EXEMPLE :

« Dans les contrées méridionales, il y a des arbres nommés Kiaò mou (qui n'ont de branches qu'à leur sommet). On ne doit pas se reposer à leur ombre. Si des femmes voyagent sur les bords du Hân, elles ne doivent pas s'y abandonner à la rêverie. La rivière Hân est large et profonde; on ne peut penser à la traverser à gué. Le fleuve Kiāng a toujours un courant très-rapide; on ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux. » (Cap. 1, ode 9.)

南有喬木。不可休息。漢有游女。不可求思。漢之廣矣。不可泳思。江之永矣。不可方思。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons. On se dit aussi « que c'est le temps d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre nommé « Tsoū. Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracter des mariages se « demandent où elles pourront faire paître leurs chevaux. La rivière Hán est « large et profonde; on ne peut penser à la traverser à gué. Le fleuve Kiāng « a toujours un courant très-rapide; on ne peut penser à le traverser sur « des nacelles ou des radeaux. »

翹翹錯薪。言割其楚。之子于歸。言秣其馮。漢之矣廣。
不可涿思。江之永矣。不可方思。

TROISIÈME EXEMPLE :

« Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons. On se dit aussi « que c'est le moment d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre Tsoū. « Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracter des mariages se deman- « dent où elles pourront faire paître leurs jeunes chevaux. La rivière Hán est « large et profonde; on ne peut penser à la traverser à gué. Le fleuve Kiāng a « toujours un courant très-rapide; on ne peut penser à le traverser sur des « nacelles ou des radeaux. » (*Ibid.*)

翹翹錯薪言割其藎之子于歸言秣其駒漢之廣矣不可
涿思江之永矣不可方思。

VI. DE LA FORME ET DE LA RIME DE LA POÉSIE CHINOISE.

DISPOSITION DES RIMES.

Dans le principe, les vers chinois consistaient simplement en un certain nombre de syllabes fixes. Peu à peu on y ajouta la rime. Toutefois, cette loi métrique de la rime ne faisait que naître instinctivement, car le même mot rimait seul avec lui-même.

En voici un exemple tiré du Choū kin.

L'Empereur Chún, plus de 2000 ans avant notre ère, adresse ces paroles à ses ministres :

股肱喜哉 Kóu kóng hý tsay
元首起哉 Yuên cheòu ký tsay
百工熙哉 Pě kōng hý tsay.

« Quand les ministres (Litt. : les bras et les jambes) se complaisent dans « le devoir, le Souverain (Litt. : la tête) s'élève à un haut degré de splendeur; « les fonctionnaires publics coopèrent avec joie au bien général. »

Les ministres répondirent à ce royal compliment par les trois vers suivants sur la même rime :

元首明哉 Yuén cheoù mín tsay
 股肱良哉 Kou kóng léang tsay
 庶事康哉 Chouï sé káng tsay.

« Quand le Souverain est sage et éclairé, les ministres sont fidèles à leurs devoirs et toutes les affaires sont dans un état prospère. »

« Un caractère saillant de la poésie chinoise, dit M. Pauthier, est la *rime*. Les Chinois l'ont-ils inventée ou l'ont-ils empruntée à d'autres peuples? Il faut que la rime, *cet écho de la pensée*, comme la nomme M^{me} de Staël, soit bien naturelle à l'expression des mouvements et des affections de l'âme, puisqu'on la retrouve chez presque tous les peuples qui ont une poésie antérieure aux troubadours et aux trouvères; la rime a été connue des bardes gaulois et des scaldes du Nord. Les poètes grecs et latins l'ont connue, mais ils ont cru pouvoir se passer de son secours. Cicéron connaissait fort bien l'effet des rimes dans le retour des mêmes consonnances périodiques.

« La rime, avec l'accent et la quantité déterminée de mots, dans les vers réguliers, constitue la forme extérieure de la poésie chinoise. Elle n'empêche pas les poètes chinois de prendre de grandes licences avec la rime. Comme chez les Perses, ils font souvent rimer le même mot plusieurs fois de suite, et même dans toute une pièce de vers; souvent c'est une particule finale ou une exclamation. »

Les anciennes poésies chinoises ont parfois des pièces dont la rime est facile à saisir à l'oreille. Nous en donnons plus bas un exemple ou deux tirés du *Livre des Vers*.

Aujourd'hui les règles de la versification chinoise se rapprochent du grec et du latin par la *quantité*, et de nos langues modernes par la *rime*. La césure est également en usage dans la poésie chinoise. Outre la mesure et la rime, les vers chinois réunissent une sorte de brèves et de longues plus délicates que celle des autres poésies. Les mots chinois, étant tous accentués, ont par là même une valeur prosodique qui correspond assez bien au pied grec ou latin. Aussi un poète chinois peut-il, par un arrangement judicieux, composer des périodes parfaitement cadencées et arriver à des effets d'*harmonie imitative* plus grands encore que ceux qu'on obtient dans les autres langues. Le monosyllabisme lui-même de la langue sert merveilleusement à l'harmonie et à la douceur des vers chinois. Nos plus beaux vers français sont presque toujours composés de mots très-courts. On n'y trouve point ce que les Latins appellent *sesquipedalia verba*. Sans sortir du style le plus sublime, la poésie chinoise peut même exprimer les choses les plus communes, les plus triviales même.

Les vers chinois les plus courts sont de trois mots, répétés comme un refrain dans les chansons.

Les vers de quatre mots avaient la prédilection des anciens. Ceux du Chē kīn sont presque tous de quatre mots.

Le système poétique actuel consiste à employer des vers de cinq mots. La mesure la plus longue est celle de sept mots.

Les Chinois se plaisent à faire des distiques où le parallélisme fait la principale beauté. Ce genre est fort goûté des Chinois. Aussi exerce-t-il davantage la verve des poètes chinois. Leur ambition est de transmettre à la postérité des adages, des maximes relevées et mises sous la forme d'un distique offrant le genre du parallélisme le plus complet. La demeure des Chinois est ornée de cartouches renfermant ces distiques élégants, dont ils font plus de cas que nos demeures somptueuses de leurs plus belles tapisseries antiques. ♦

La grande récréation des lettrés, durant les repas, est de proposer une rime sur laquelle on doit improviser un distique ou un quatrain. On doit répondre sur-le-champ. Les lettrés ont occasion de montrer alors leur génie, leur sagacité, leur connaissance de l'antiquité et leur force littéraire. La mesure, la rime n'est pas un embarras pour eux. La difficulté est de trouver une pensée élevée sur la rime proposée. Le génie et le talent ne suffisent pas pour être poète en Chine, il faut y joindre une érudition exquise, une grande justesse dans l'esprit et une imagination assez brillante pour peindre avec feu, assez souple pour plier son enthousiasme aux règles de la poésie.

Une difficulté contre laquelle se heurtent aisément les jeunes lettrés chinois, qui veulent faire des vers, ce ne sont pas seulement les changements de tons, mais ceux surtout de la prononciation de certains mots chinois. L'euphonie et la rime font accorder aux poètes chinois cette sorte de licence. Les vieux lettrés ont une douce jouissance à tendre des pièges à leurs collègues ou aux jeunes savants. Ainsi on doit lire quelquefois Pō pour Pŷ, Tīn pour Tiēn, Tāy pour Tèè, Koú pour Kaó. Les vrais savants sont au courant de ces changements. Ne pas connaître ces licences poétiques et les cas où elles sont permises, c'est en Chine comme celui qui chez nous scanderait mal un vers hexamètre ou qui commettrait une faute de quantité. En voici un exemple tiré du roman des *Deux Cousines*.

Un jeune lettré du nom de 楊芳 vit sur la porte du pavillon d'un jardin cette inscription en trois caractères 弗告軒, *Pavillon de la satisfaction intérieure*. On lui fit remarquer que ces trois lettres étaient dues au pinceau d'un célèbre calligraphe. Le jeune Yāng-Fāng voulut faire l'entendu et montrer qu'il se connaissait en caractères : « Assurément, dit-il, cet écrivain était « habile. Pourtant, à mon avis, le caractère 軒 pavillon est assez ordinaire. « Quant aux deux autres caractères Foŷ kaó, ils sont divinement écrits. »

Ce jeune lettré, ignorant que ces deux mots étaient tirés de la deuxième ode du Livre du Chê *kin*, les prononçait à la manière accoutumée. Les assistants remarquèrent aussitôt que ce jeune lettré n'était pas fort, puisqu'il ne savait pas que dans ce cas il fallait, à cause de la rime, prononcer le caractère 告 *Koú*, au lieu de dire *Kaó*. Par cela même, le jeune *Yâng-Fâng* fut convaincu d'être un faible lettré, et son savoir médiocre lui fit perdre l'occasion de faire un brillant mariage.

Voici la strophe du *Livre des Vers* à laquelle l'inscription ci-dessus fait allusion :

考槃在陸 *Kaò pán tsay loũ*
 碩人之軸 *Chě jên tchē tcheoũ*
 獨寐寤宿 *Toũ meý óu sioũ*
 永矢弗告 *Yũn chě foũ koũ*.

« Heureux le sage qui sur la colline se réjouit au son de la cymbale. Seul
 « sur sa couche et déjà éveillé, il se repose et jure que jamais il ne confiera au
 « vulgaire le sujet de sa joie. »

Chaque vers chinois doit renfermer un sens complet. Les enjambements n'y sont nullement tolérés. Le mot phrase s'applique rigoureusement à tout vers chinois.

Les Chinois ont-ils une césure? Les anciennes poésies n'en connaissent point; car les vers chinois ne renfermaient guère alors que trois ou quatre syllabes. Mais la poésie moderne renferme une sorte de pause ou de césure, surtout dans les vers de sept syllabes ou de sept mots. Cette espèce de césure chinoise est surtout sensible dans les distiques, où l'on peut la remarquer tantôt après le troisième, tantôt après le quatrième mot. Dans les vers de cinq syllabes, la césure se trouve d'ordinaire après le deuxième mot. Le lecteur peut trouver l'application de ces règles dans le paragraphe ci-après où nous donnons des exemples de vers chinois de différentes mesures. Dans les vers de quatre mots, elle est après le deuxième caractère.

2° DISPOSITION DE LA RIME CHINOISE.

Les strophes des vers sont composées toujours en nombres pairs de quatre, six, huit, dix ou douze vers. Mais les rimes sont disposées et mélangées de diverses manières. En général, la rime du premier et celle du dernier verset est la même. Dans un quatrain, le premier et le quatrième ont la même rime, le deuxième et le troisième pareillement.

S'il y a six vers, le premier, le quatrième et le sixième ont la même rime; le deuxième et le troisième ont la même. Le cinquième en manque. La règle

générale est que le pénultième vers soit libre et que celui qui le précède ait la rime du dernier.

S'il y a huit vers dans la strophe, le premier vers et le quatrième, le cinquième, le huitième, ont la même rime. Le deuxième a la rime du troisième. Le sixième et le septième vont ensemble.

S'il y a dix vers, le premier, le quatrième, le dixième, ont la même rime. Le deuxième et le troisième vont ensemble. Le cinquième va avec le huitième, le sixième et le septième sont ensemble. Le neuvième est un vers libre.

S'il y a douze vers, le premier, le quatrième, le neuvième, le douzième, vont ensemble. Le deuxième va avec le troisième, le cinquième avec le huitième, le sixième avec le septième, le dixième avec le onzième vers.

Pièces chinoises dont la rime est facile à saisir à l'oreille.

PREMIER EXEMPLE :

« Le rat a toujours sa peau de rat. Il y a des hommes qui sont sans probité. (Bis.) Pourquoi ne pas les rayer du nombre des vivants?

« Le rat a ses dents de rat. Il y a des hommes qui n'ont pas de tempérance. (Bis.) Pourquoi ne pas les rayer du nombre des vivants?

« Le rat a son corps de rat. Il y a des hommes qui n'ont rien d'humain ni de raisonnable. (Bis.) Pourquoi ne pas les rayer du nombre des humains? »
(Part. I, chap. iv, ode 8.)

相鼠有皮。人而無儀。人而無儀。不死何爲。
相鼠有齒。人無止。人而無止。不死何俟。
相鼠有體。人而無體。人而無禮。胡不遄死。

DEUXIÈME EXEMPLE :

« Déjà les grillons rentrent dans nos demeures; voici venir la fin de l'année; ouvrons notre âme au plaisir avant que le soleil et la lune aient parcouru leur carrière. Mais que la vertu n'ait pas à rougir de nos amusements; ne perdons pas de vue le devoir qu'elle impose. Les vrais plaisirs sont innocents. Le sage est toujours en garde contre la séduction de la volupté.

« Déjà les grillons rentrent dans nos demeures; l'année touche à son terme; jouissons des douceurs de la vie, avant que le soleil et la lune aient achevé de parcourir leur orbite. Mais que la vertu n'ait point à rougir de nos fêtes. Ne perdons pas de vue les misères de la vie. Les vrais plaisirs sont innocents; le sage se possède jusque dans les bras de la volupté.

« Déjà les grillons rentrent dans nos demeures; déjà les charrettes restent en repos. Si nous ne nous réjouissons pas, le soleil et la lune n'en poursuivront pas moins leur course. Demeurons dans les limites d'une sage modé-

« ration. Au milieu de la joie, n'oublions pas les chagrins auxquels nous sommes exposés. Les vrais plaisirs sont innocents. Le sage n'agit jamais « étourdimement; il se montre partout calme et maître de lui. » (Part. I, chap. x, ode 1.)

蟋蟀住堂。歲聿其莫。今我不樂。日月其除無已大康
職思其居。好樂無荒瓦士矍矍。

蟋蟀在室歲聿其逝。今我不樂日月其邁無已大康
職思其外樂無荒瓦士蹶蹶。

蟋蟀在室役車其休今我不樂日月其愴無已大座
職思其憂好樂無荒瓦士休休。

TROISIÈME EXEMPLE :

La mère d'un Prince est exilée; la Reine Tchouâng-Kiâng l'accompagne

« L'hirondelle s'élançait dans l'espace d'un vol inégal. J'ai accompagné mon amie aussi loin que j'ai pu. Il a fallu s'en séparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé; elle ne paraît plus; coulez, coulez, mes larmes.

« Dans son vol capricieux, l'hirondelle tantôt se perd dans les nues, tantôt vient raser la terre. J'ai appelé mon amie à grands cris; j'ai fait répéter son nom aux échos, et je n'ai pu m'en faire entendre; elle était déjà loin de moi; coulez, coulez, mes larmes.

« L'hirondelle en volant fait entendre un chant grave et aigu tour à tour. J'ai marché bien loin vers le midi, en accompagnant mon amie; j'ai levé les yeux, et, ne la voyant plus, j'ai livré mon âme à la douleur.

« O chère et tendre amie, tes vertus faisaient les délices de mon âme! Fidèle au vrai, tu aurais rougi du moindre déguisement. Jamais ta belle âme n'a chancelé dans les voies de l'innocence. La bienfaisance était ton penchant naturel. La sagesse guida toujours tous tes pas. Oh! que tu m'exhortais tendrement à rester fidèle à l'époux qui ne compte plus au nombre des vivants! » (Part. I, chap. III, ode 2.)

燕燕子飛差。池其羽之子于歸遠送于野瞻望弗及泣
液如雨。

燕燕子飛頰之頰之之子于歸遠于將之瞻望弗及佇立
以泣。

燕燕子飛下上其音之子于歸遠送于南瞻望弗及實勞
我心。

仲氏住只共心塞淵終溫且惠淑慎其身先君之思以最
寡人。

VIII. DES TONS OU DE LA PROSODIE DANS LES VERS CHINOIS.

Toutes les langues anciennes étaient plus ou moins modulées. Nous l'avons montré dans un chapitre spécial du premier volume de cet ouvrage. Parmi les langues alphabétiques, la langue grecque et la langue latine sont les seules dont la prosodie ait une règle bien déterminée et bien fixe; cette prosodie est aussi riche que mélodieuse. Les langues modernes n'ont presque pas de prosodie; l'absence de prosodie est presque complète dans la langue française. Aussi les peuples orientaux, les sauvages surtout, apprennent-ils avec beaucoup de difficulté notre langue. La langue chinoise, plus qu'aucune autre parmi les langues anciennes, a conservé une modulation très-accentuée de langage. Cette modulation rend la langue *orale* excessivement suave et agréable aux oreilles, surtout dans la bouche des lettrés chinois. Toutefois la poésie est bien autrement mélodieuse que la littérature chinoise. Chaque mot chinois correspond, dans la poésie, à un pied métrique des vers dans les autres langues.

Nos lecteurs se souviennent que les Chinois distinguent quatre tons vocaux dans leur langue. Les Européens ont coutume de diviser le premier ton chinois en deux tons distincts, ce qui porte à cinq le nombre des tons vocaux, sans parler des aspirations d'un bon nombre de mots.

Mais, dans la poésie, les Chinois ne distinguent que deux tons ou deux accents prosodiques, à savoir le ton qu'ils nomment Pⁱⁿ 平, (*uni, plein*) et qui comprend le premier et le deuxième ton ordinaire que nous marquons en français par ces deux signes conventionnels - et ^.

Le deuxième ton prosodique de la poésie, les Chinois le nomment Tsǎ 仄, (ou ton détourné) (1). Il comprend les trois autres tons marqués par les signes / \ ∪.

Dans les chansons chinoises, il est, toutefois, d'usage de marquer les quatre tons ordinaires avec la distinction de ce qu'ils appellent les consonnes claires et obscures, suivant les intonations masculines et féminines.

(1) On lui donne ce nom en poésie parce que ce ton générique est comme une déviation des autres tons de la langue. Son usage laisse une plus grande marge aux licences poétiques relatives à la quantité des accents.

Jusqu'à l'époque de la dynastie des T'ang, les règles de la quantité dans la poésie étaient fort générales et même un peu vagues. Racine dit avec raison : Il faut distinguer dans la poésie ce qui vient de la nature et ce qui est ajouté par l'art; la nature inspire d'abord la rapidité du style et la hardiesse des figures; l'art vient ensuite et, pour rendre le style poétique encore plus rapide et en même temps plus harmonieux, la resserre dans les bornes étroites de la versification. La poésie naissante n'a pas dû connaître cet esclavage, puisque les règles de l'art ne s'établissent qu'avec le temps et la réflexion.

凡做詞曲連平上去入四結皆要用得清白又要分陽陰情濁。

Les Chinois emploient les trois signes suivants pour indiquer la prosodie des mots :

Le signe ○ marque le ton égal P^h 平, c'est-à-dire le premier et le deuxième ton.

Le signe ● marque le ton inégal ou Ts^h 仄, c'est-à-dire le troisième, quatrième et cinquième ton.

Le signe ① indique un ton *ad libitum*. Le poète peut employer à son gré le ton P^h 平 ou le ton Ts^h 仄.

Dans les vers de cinq mots, on ne fait pas attention à la valeur du premier mot ni à celle du troisième. Le deuxième et le quatrième doivent *alterner*, c'est-à-dire si le deuxième est 平, le quatrième devra être 仄, et *vice versa*. Le deuxième et le troisième vers doivent être inverses du premier par rapport à ces deux mots, et le quatrième vers doit être semblable au premier.

Dans les vers de sept syllabes, la première, la troisième et la cinquième syllabe sont *ad libitum*. La deuxième et la quatrième doivent alterner et la sixième être pareille à la deuxième. Des quatre syllabes finales, dans les vers de cinq ou de sept mots, trois doivent être identiques pour la désinence et l'accent. Il est d'usage que la finale du troisième vers ne rime pas, et l'on se dispense souvent aussi de faire rimer les autres.

MODÈLES DE DEUX QUATRAINS AVEC LES SIGNES CONVENTIONNELS CHINOIS,

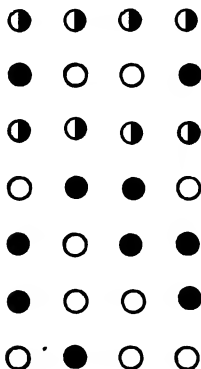
SUR LES DEUX TONS PROSODIQUES, LE 平 ET LE 仄.

Premier quatrain en 平.

Le premier vers commence à droite, selon l'usage chinois.

○	○	○	○
○	●	●	○
○	①	①	①
●	○	○	●
●	○	●	●
○	●	●	○
○	●	○	○

Deuxième quatrain en 仄.



Dans certains vers chinois, on nomme œil le troisième mot du vers de cinq syllabes et le cinquième vers des pièces de sept syllabes. Ce mot doit être de la catégorie de ceux qu'on nomme en chinois : *mots pleins* (Chě tsè 實字), et non point une particule. Il doit rimer, en outre, avec l'œil du vers suivant ou alterner avec lui, selon la règle qu'on s'en prescrit.

VIII. EXEMPLES DE VERS CHINOIS DE DIFFÉRENTES MESURES ET QUANTITÉS.

Comme application des règles précédentes et comme exercice, nous consacrons ce paragraphe en exemples de vers modernes.

Vers de trois syllabes.

高祖	興	Kaō-Tsoū	fonda une dynastie,
漢業	建		Et la race des Hán fut établie.
至孝	平		Sous le règne de Hiaó-Pih,
王莽	篡	Ouāng-Māng	usurpa la couronne.
光武	建	Kouāng-Oū	fut le chef de dynastie,
爲東	漢		Et la famille des Hán orientaux fut établie.
四百年			Elle dura quatre cents ans,
終於	獻		Et finit sous Hién-Ty.
魏蜀	吳	Les Ouy, les Choū, les Oū,	
爭漢	鼎	Se disputèrent les dépouilles des Hán.	
號三	國	La Chine fut alors divisée en trois Empires.	
迄兩	晉	Et cet état dura jusqu'aux deux dynasties Hán.	

(Tirés de l'opuscule Sān tsé Kīn.)

Vers de quatre syllabes.

« Une erreur de l'épaisseur d'un cheveu vous met à cent milles du but;
« l'occasion une fois manquée, les contre-temps s'élèvent en foule. »

差之毫裡
失之于里
一着不到
滿盤從起。

« Pour un dessein qu'on s'est mis dans la tête, on fait mille plans; on éta-
« blit cent combinaisons; mais le succès bon ou mauvais dépend du Ciel qui
« peut seul en garantir la réussite. »

意有所圖
千方在計
成敗在天
人課何濟。

« On se réjouit de se voir; on est triste d'être séparé; on sait le temps qu'a
« la joie, le temps que durera la tristesse : voilà le sujet du souci. »

得之爲喜
未得爲愁
喜知何日
愁日心頭。

« Sans instruire les hommes de famille noble, ils sont bons; quant aux
« hommes d'une condition ordinaire, on les instruit et ils deviennent bons;
« les hommes vulgaires reçoivent de l'instruction et ils ne sont pas bons. »

上品之人
不教而善
中品之人
教而後善
下品之人
教而不善。

« Le pauvre honnête est toujours joyeux. Le riche malhonnête est plein de
« soucis. »

清貧常樂
濁富多憂。

« En pratiquant le bien, on monte sans cesse. En suivant le mal, on descend
« continuellement. »

從善如登
從惡如崩。

« Quand le cœur est illuminé par une étincelle d'intelligence, il n'y a ni
« trouble, ni crainte dans l'âme, ni tourment de pensée, ni anxiété secrète;
« tout est perfection morale et resplendissante vérité. Là où les principes di-
« vins versent leur lumière, les germes des dispositions vertueuses sont rendus
« parfaits. Mais, une fois mêlé aux fragilités humaines, l'homme tout entier est
« subjugué par les passions. » (Davis, vers bouddhistes.)

一離於僞
五體摧傾
靈哉一點
不擾不驚

無思無慮
至聖至明
天理昭著
善性根成

« Les ruses de la sottise triomphante ne durent pas au-delà d'une heure; le
« temps seul dissipe les ruses, et la sottise reste en butte aux railleries. »

巧之勝拙
不還一時
久而巧敗
拙者笑之。

« Orgueilleux et hautain avec les pauvres, obséquieux et bas avec les riches :
« tel est l'ordinaire des petits esprits. C'est ainsi qu'ils sont dans tous les
« pays. »

接貧驕傲
逢富足恭
小人常態
天下皆同。

« Le silence souvent rend service à la figure. Aisément on peut confondre
« le dragon et le serpent. Mais, si l'on vient à entendre leur voix, la difformité
« de l'un, la beauté de l'autre, se montrent à découvert. »

利口苦面
音蛇離辯
只做一聲
醜態盡見。

Voici deux pièces du Ché kîn, légèrement paraphrasées, traduites par les anciens missionnaires.

1° *Plaintes d'une épouse légitime qui a été répudiée.*

« Semblables à deux nuages qui se sont unis au haut des airs, et que les plus violents orages ne sauraient séparer, nous étions liés l'un à l'autre par un éternel hymen, nous ne devons plus faire qu'un cœur. La moindre divi-
« vision de colère ou de dégoût eût été un crime; et toi, tel que celui qui arrache les herbes et laisse la racine, tu me bannis de ta maison, comme si, in-
« fidèle à ma gloire et à ma vertu, je n'étais plus digne d'être ton épouse et
« pouvais cesser de l'être.

« Regarde le Ciel et juge-toi! Hélas! que je m'éloigne avec peine! mon cœur
« m'entraîne vers la maison que j'ai quittée. L'ingrat! il ne m'a accompagnée
« que quelques pas; il m'a laissée à sa porte; il trouvait doux de me quitter.
« Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adultères, et vous êtes déjà comme
« un frère et une sœur qui se sont vus dès leur enfance.

« Les eaux du Kîn viennent tomber dans la rivière de Onŷ et l'onde est
« trouble après ce mélange; mais, si on a soin de la faire séjourner dans un
« lieu préparé, elle devient très-limpide. Tu célèbres avec joie un nouvel
« hymen et tu n'éprouves pour moi que du dégoût. N'approche pas de la digue
« que j'ai mise en travers de l'eau et ne brise pas le roseau qui me servit pour
« la pêche. Il ne te platt pas de me retenir et je ne puis penser à demain.

« Quand les eaux étaient hautes, je montais sur ma nacelle; quand le fleuve
« avait baissé, je le traversais à pied. En toute circonstance j'étais prodigue de
« mes efforts et ingénieuse à en trouver l'emploi. Quiconque avait à s'occuper
« du triste soin des funérailles me voyait accourir à lui, prête à lui rendre
« mes bons offices après l'inhumation. »

« Ton cœur n'a plus la force de m'aimer; et la haine a remplacé l'amour.
« Tu ne fais plus aucun cas de ma vertu, et me traites comme un marchand
« dont on se platt à déprécier les plus précieux objets. Autrefois j'étais pauvre
« et malheureux, et tu me nourrissais; tu me nourrissais et m'entourais de
« soins bienveillants; aujourd'hui tu t'éloignes de moi comme d'un objet vé-
« néneux. »

« Je conserve chez moi des aliments à la douce saveur, que, dans ma pré-
« voyance, j'ai gardés pour l'hiver. Pendant que, rempli de joie, tu conduis ta
« nouvelle compagne, je suis réduite à la misère. Tu me montres un visage sé-
« vère et menaçant, et tu m'abandonnes en proie au noir chagrin, et tu oublies
« toutes ces douces joies que tu as goûtées près de moi. »

« ments qu'on bat à coups redoublés! Ni les pluies ni les orages ne les renver-
 « seront jamais. Jamais l'insecte qui rampe ou qui marche ne pénétrera dans
 « votre demeure. La garde qui veille est quelquefois surprise; le trait le plus
 « rapide peut quelquefois gauchir; la colombe effrayée oublie de voler; et le
 « faisan fuit mal devant l'aigle; mais les obstacles fondent et fuient devant
 « vous; vos pensées appellent les succès et vos regards les commandent. Que
 « ces colonnades s'annoncent avec grandeur! Que ces salles sont vastes! De
 « hautes colonnes en soutiennent le lambris; la lumière les éclaire et les pé-
 « nètre de toutes parts. C'est ici que repose mon Prince; c'est ici qu'il dort
 « sur de longues nattes tissées avec art. J'ai fait un songe, me dit-il en s'é-
 « veillant, expliquez-en les mystères. Prince, votre songe ne vous annonce rien
 « que d'heureux. Vous avez vu des ours et des dragons; les ours marquent la
 « naissance d'un héritier, et les dragons celle d'une princesse. Ma prédiction
 « est accomplie. Il vient de naître, cet héritier si désiré. Couché dans son ber-
 « ceau, il se joue avec un sceptre, et toute la magnificence qui l'environne ne
 « peut lui en adoucir la contrainte. Il pousse des cris, mais ce sont des cris de
 « héros. Consolez-vous, illustre enfant; la pourpre dont vous êtes vêtu vous
 « dit que vous êtes né pour le trône, et pour notre bonheur. Je vois aussi une
 « Princesse humblement enveloppée dans ses langes. Une brique, symbole de
 « son sexe, est à ses côtés. Puisse-t-il être sans vices, si elle est sans vertu!
 « Sa destinée ne l'appelle qu'aux soins inquiétants du ménage; mais ils peu-
 « vent la conduire à la gloire. Puissent ses augustes parents l'y voir arriver et
 « jouir de toutes les louanges qu'elle aura méritées! »

秩秩斯乎
 幽幽南山
 如竹苞矣
 如松茂矣
 兄及弟矣
 式相好矣
 無相猶矣

似續妣祖
 築室百堵
 西南其戶
 爰居爰處
 爰笑爰語

約之闕闕
 榘之棗棗

風雨攸除
 鳥易攸去
 君子攸莘

如跂斯翼
 如矢斯棘
 如鳥斯革
 如翬斯飛
 君子攸躋

旗其庭
 有覺其榼
 噲噲其正
 噦噦其冥
 君子攸寧

簞寢與夢何黑蛇
 上斯乃我維維維
 莞安寢占夢熊虺
 下乃乃乃吉維維
 之黑祥蛇祥
 占維之維之
 人熊子虺子
 大維男維女
 乃生男子

牀裘璋隍皇王
 之之隍斯君
 寢衣弄拉補家
 載載其朱室
 子地禡戊儀是母
 女之之之無食父悞
 生寢衣弄非酒無
 乃載載載無唯議
 胎

Vers de cinq syllabes.

« Tandis que l'homme s'apprête à tuer le tigre, le tigre songe à dévorer l'homme; mais les débats du crabe et du cormoran tournent à l'avantage du pêcheur. »

人有害虎心
 虎有傷人意
 蝓蚪而相爭
 原是漁人利

« Le vin réjouit quand on boit avec des amis; les vers sont le plaisir d'une société intime; mais, avec d'autres que des amis de toute la vie, la poésie et le vin sont une source de chagrin. »

酒欣知己飲
 詩受會家吟
 不是平生友
 徒傷詩酒心

« Nourri de l'étude de dix mille ouvrages divers, le pinceau à la main on est pareil aux dieux; qu'on ne place pas l'humilité au rang des vertus : le génie ne cède jamais la palme qui lui appartient. »

讀書破萬卷
 下筆如示神
 謾道一為德
 才高不讓入

« L'imposture a peine à durer tout un jour; le soupçon ne tarde pas à la pénétrer. Celui qui s'expose en plein théâtre doit bientôt se laisser découvrir. »

假雖終日賣
到底有凝猜
請看當場者
須應做出來

« La vérité est comme un vin savoureux; l'imposture ressemble à une liqueur insipide. Réservez vos égards pour le vrai mérite et traitez sans façon les gens sans talents. »

認真似酒甘
識破如水淡
有才便可憐
無才便可慢

« Ce que vous entendez vous attire. Ce qui frappe vos yeux vous éloigne. Il y a loin de ce qu'on vous a dit à ce que vous voyez; un vain bruit ne fait pas naître l'estime. »

何所聞而來
何所見而去
所見非所聞
處召何足慕

« L'univers est une machine réglée d'avance; les hommes du siècle n'en connaissent pas les ressorts; mais, quand vient le terme de chaque événement, la félicité ou l'infortune les leur font connaître. »

天地有先机
世人不能識
只到事過時
方知凶與吉

« On pensait que rien ne pouvait plus changer, et voici tout d'un coup de nouveaux changements. Mais sans ces traverses auxquelles on est sans cesse exposé, comment les sentiments pourraient-ils se montrer? »

己道無翻覆
勿然又弈更
不經千百轉
何以見人情

« Si quelqu'un a un projet en tête, c'est à moi d'y prendre garde. A mille

« ruses, opposez dix mille précautions; vous ne pourrez errer de l'épaisseur
« d'un cheveu. »

他人個有心
予亦能忖度
千機與萬關
一毫不差錯

« La raison et la justice sont naturellement d'accord; mais la fausseté et la
« droiture ne cadrent pas ensemble. Dans ce monde, il faut faire des conces-
« sions aux autres. A quoi bon les solliciter malgré eux? »

道義原相來
邪正自不投
人生當金何
何必強相來

« Vous cherchez des fleurs, et vos yeux trompés rencontrent un saule; vous
« poursuivez une hirondelle, et par erreur vous entendez un loriot. On a
« beau avoir un cœur passionné, la beauté et la laideur inspirent des senti-
« ments différents. »

尋花誤看柳
逐燕錯聽鶯
總是春風面
妍媸却異情

« Avec une intention sincère, il cherche un véritable talent, mais, de tous
« côtés, il ne rencontre que des plagiaires. Ce fait extraordinaire ne provient
« pas des hommes; il tient naturellement aux vues mystérieuses du Ciel. »

雅意米異才
遍七遍假鈔
非關人事奇
自是天心妙

« Les affaires de l'État doivent être délibérées en séance solennelle. Est-il
« convenable de se retirer pour y songer en particulier? Tels sont en général
« les sentiments des magistrats : sur dix, il y en a neuf qui ne cherchent que
« leur intérêt privé. »

公事當廷議
如何歸去思
大都臣子意
十九爲存私

« Avec des désirs modérés, le cœur est dans un état florissant; avec de
« grandes anxiétés la constitution physique tombe bientôt. » .

愁寡精神爽
思多血氣衰

L'heureuse pluie.

« Le troisième mois de l'hiver a été doux et pur dans presque toute sa du-
« rée; voici bientôt venir les heureuses pluies du printemps. Le brouillard
« humide qui s'étend au loin a enveloppé les montagnes à l'horizon; sa rosée
« remplit peu à peu les cavités empreintes sur les pierres, et les vents printa-
« niers obscurcissent le soleil couvert de nuages; c'est la saison où toutes
« choses germent et croissent dans la nature. Engageons par de sages paroles
« le laboureur paisible à se livrer sans délais à ses travaux des champs. »

三冬晴暖久
一雨正相宜
漠漠沉山閣
輕輕點石池

春羽搖蕩日
萬物發生時
爲向農人說
西疇事莫遲

« Le vert feuillage du saule n'ombrage pas encore le sentier; mais les fleurs
« du pêcher couvrent déjà les bosquets; tous les êtres animés semblent éprou-
« ver les influences de la saison. Pourrais-je oublier en ce moment les faveurs
« du ciel, comme ceux qui, restant appuyés sur une table, deviennent inutile-
« ment vieux et n'emploient pas leurs facultés dans la saison convenable? La
« pluie tombe à grosses gouttes devant la porte d'entrée de ma demeure, tan-
« dis que mon esprit s'égaré, absorbé dans de semblables méditations. »

柳色未遮徑
桃花已滿林
物猶憐氣候
吾豈忘天心

隱几人空老
乘時力未住
柴門對滴瀝
行坐一沉吟

Un lettré chinois, qui visitait l'Angleterre vers 1813, a composé un poème sur Londres, en douze strophes. En voici les deux premières, avec la traduction :

« Bien loin dans l'océan, vers les confins du nord-est, il est une nation
« nommée Angleterre; le climat en est froid et vous êtes portés à vous appro-
« cher du feu; les maisons sont si élevées que vous pouvez prendre à la main
« les étoiles; les habitants pieux respectent les cérémonies du culte et les hom-
« mes vertueux chez eux lisent toujours leurs livres sacrés; ils portent une

« inimitié particulière à la nation française; les épées de la guerre ne restent
« pas un instant dans le fourreau. »

海遙西北極
有國號英嶺
地冷宜親火
棲高可摘星

意誠尊禮拜
心好尙持經
獨恨佛鳴嘶
干戈不暫停

« Leurs fertiles collines, ornées de la plus riche verdure, ressemblent dans
« l'aspect de leurs sommets aux sourcils arqués (d'une belle femme); les ha-
« bitants sont pénétrés du respect pour le sexe féminin qui dans cette contrée
« répond aux formes parfaites de la nature. Leurs jeunes filles ont des joues
« qui ressemblent à des fleurs délicates, et la couleur de leurs attraits est pa-
« reil à de blanches perles. De tout temps l'affection conjugale a été en hon-
« neur parmi eux; le mari et la femme se plaisent dans une mutuelle harmo-
« nie (1). »

山澤鐘靈秀
層巒展畫眉
賦人尊女貴
在地應坤滋

少女紅花臉
滋人白玉肌
由來情愛重
夫婦樂相依

Vers de six syllabes.

On trouve rarement chez les auteurs des vers de cette mesure.

« Parmi les charges, il y en a de grandes et de petites. Pour les magistrats,
« c'est aux fonctions qu'il faut prendre garde. C'est vraiment comme une pou-
« lie à puiser de l'eau : on est, sans l'avoir prévu, tantôt haut, tantôt bas. »

入任要份大小
爲官只論衙門
直似轆轤打火
或上或下難論

Vers de sept syllabes.

« Rien d'heureux ne peut naître de la colère; la bienveillance n'a plus de
« place dans le cœur d'un ennemi; une demi-génération ne suffit pas pour
« faire des amis éprouvés, et une heure donne naissance à d'implacables res-
« sentiments. »

(1) Mémoires de M. Davis.

喜非容易易于怒
 思不能多多在仇
 半世相知知不固
 一時懷恨恨無休

« Ne pratiquez pas le mal lors même qu'il semble de peu d'importance; ne
 « vous abstenes pas de faire une bonne action sous prétexte qu'elle est petite
 « ou de peu d'importance. »

勿以惡小而爲之
 勿以善小而不爲

« Le cœur humain est le fondement de nos livres classiques; railleries, in-
 « jures, le style embellit tout. Le monde est un vaste théâtre où se joue une
 « longue comédie, maintenant comme jadis nos débats en sont le spectacle. »

六經原本在人心
 笑罵皆文好細尋
 天地戲場觀莫矮
 古今聚訟眼須深

« La ruse est le seul recours des hommes artificieux; le trompeur n'emploie
 « qu'un fourbe pour entremetteur; il ne sait pas que le ciel a des desseins bien
 « arrêtés; c'est en vain qu'on jette un hameçon d'or pour pêcher l'image de
 « la lune. »

曲人到處皆奸巧
 詭土從來命誰謀
 豈文天心原有定
 空勞明月下金鉉

« L'amour est un courrier fougueux qui se lance dans un torrent,
 « La beauté est l'aiguillon qui précipite sa course.
 « Si vous voulez par des liens l'arrêter et le retenir,
 « Une belle seule, au milieu des fleurs, y pourra réussir.

情如野馬上長川
 美色無端又着鞭
 若要絲疆取得定
 除非花裡遇嬋娟

« Bien des singes vont dans le monde la tête levée,
 « Se plaisant dans la fraude et montrant un visage éhonté.
 « Mais s'il y a quelque part un œil clairvoyant,
 « Un beau matin tout se découvrira et ils resteront couverts d'opprobre. »

世閒多少沐侯冠
久假欣欣不昧顏
只恐當塲有明眼
一朝窺破好着漸

« Le méchant rit jusqu'à ce qu'il trouve un méchant tel que lui. Par ses
« fourberies, il se joue de l'inconnu, de l'homme simple; mais qui sait si le
« ciel ne suscitera pas un plus méchant encore qui fera tourner ses intrigues
« à la gloire de l'innocence? »

奸人一笑丁奸生
哄弄愚生若戲嬰
誰識老夫奸更甚
借他奸代愚營

« Le bruit des cloches, le son des tambours se joint à l'harmonie du luth
« et des guitares. Une belle union répand la joie parmi tous les assistants. La
« nièce qu'on a recueillie double les charmes d'une telle alliance. Le passereau
« suspend son nid aux tiges de deux arbres. La lune reste suspendue aux tissus
« écarlates qui ornent les fenêtres du pavillon. Devant la porte, une victime
« dorée remplace les fleurs séduisantes. L'immortel qui a atteint le but de ses
« désirs goûte une joie nouvelle. Ce ne sont pas les chants du *Livre des Vers*;
« c'est la mélodie du grand Chún. »

鐘鼓暄開琴瑟調
關雎賦罷賦桃夭
袵衣在音聞渡嫁
銅雀如今銷二喬

斜上紅絲腕月繫
門前金犢倩花遞
仙卽得意翻新樂
不提周南擬舜韶

« Dans le monde, on éprouve mille peines et mille souffrances; mais ce
« qu'il y a de plus cruel est de se séparer au moment de la mort ou pendant
« la vie. »

世上萬般哀苦事
無非死別與生離

« Trois parties de courage et sept ou huit de folie constituent le caractère
« d'un homme de talent. S'il parle devant les hommes vulgaires, personne ne
« le comprend; s'il garde le silence, il n'y a que le sage qui le reconnaisse. »

三分氣骨七分痴
釀成才人一種思
說向世人却不解
不言惟有玉人知

Strophes de Ly-Tay-Pé.

Un homme pêchant sur un bateau est supposé conduit sur le courant par des fleurs de pêcheurs qui flottent sur l'eau, dans une baie étroite qu'il traverse jusqu'à ce qu'il atteigne un lieu habité par des êtres inconnus, et qui, par la simplicité de leurs mœurs primitives, semblent avoir échappé, dans cette retraite éloignée, à la persécution d'un tyran chinois et n'avoir eu depuis aucune communication avec le reste des hommes. A son retour de ce lieu de délices, le pêcheur raconte ce qu'il a vu ou peut-être ce qu'il a rêvé, car, ayant voulu y retourner, il ne le retrouva plus.

La navigation des fleurs de pêcheurs.

« Peu nombreux étaient les habitants de ce beau séjour; leurs manières et leurs mœurs étaient celles des jours antiques. Leurs champs produisaient abondamment des plantes et des arbres de toute espèce. Aucun impôt ne consommait le fruit de leurs labeurs; les vers que chantaient leurs enfants avaient échappé à l'embrasement général; on entendait dans la vallée les chants retentissants du coq et les aboiements du chien de garde saluaient les premiers rayons du jour. Oh! puisse ma barque regagner ces heureux rivages! Je braverais de longues années de périls et je ne regarderais pas mes peines comme vaines. »

炊煙落落少人居
風景依稀太古餘
草木盡生無稅地
子孫常讀未燒書

鵝鳴白日米溪洞
牧吠紅雲出草廬
若使扁舟能再返
十年余欲效爲漁

IX. CULTURE ET UNIVERSALITÉ DE LA POÉSIE CHEZ LES CHINOIS.

Les lettrés chinois cultivent la poésie et la musique. Dans leur opinion, un savant ne peut ignorer ces deux arts libéraux sans ruiner son crédit littéraire. Lorsque le lettré chinois est seul dans son intérieur, sa plus grande jouissance est de chanter des odes sur sa guitare. En société, on révèle son génie, son talent, ses connaissances, en composant des vers. L'improvisation sur des rimes désignées fait grand honneur à un lettré. Au point de vue social, ce goût pour la poésie est un moyen sûr de faire une fortune rapide ou d'acquérir de la célébrité. Il est bien peu de savants chinois qui n'aient laissé quelques volumes de poésie. On ne connaît peut-être que le savant Tsên-Nân-Fông qui n'ait

pas fait de vers. Aussi les Chinois le comparent-ils à la belle fleur **Hay tâng**, qui serait parfaite si elle avait de l'odeur.

Le célèbre **Tchou-Hy** a publié une collection des poésies les plus renommées sous le titre de **楚辭集註**, en huit volumes. On y trouve les poèmes de **Kiü yuên 屈原**, ministre du petit Royaume de **Tsoü**, qui, voyant ses conseils méprisés et sa personne éloignée de la cour, se donna la mort en se jetant dans une rivière du **Hoü-kouāng**, qui porte le nom de **Mÿ-lö 汨羅**. Le ministre a laissé une réputation qui est devenue proverbiale dans la suite des temps. La voix populaire a presque déifié **Kiü-Yuên**. Chaque année encore, le cinquième jour de la cinquième lune est une fête civile dans toute la Chine, en mémoire de la mort de **Kiü-Yuên**. Sa pièce principale de poésie est celle qui porte le titre de **Lÿ saö 離騷**. Les Chinois, qui goûtent fort ce poème, en ont donné une foule d'éditions avec des commentaires de tout genre. Un auteur allemand, Aug. Pfizmaier, a eu le premier la pensée de le traduire dans sa langue maternelle sous le titre de : *Das Li-Sao und die neun Gesänge*, Vienne, 1852. Les sinologues connaissent les plagats français que l'on a faits de cette traduction allemande.

Mais l'époque la plus brillante de la poésie moderne est celle de la dynastie des **Tāng**, et les deux plus célèbres poètes de cette époque sont **Toü-Fouï** et **Lÿ-Taÿ-Pë**, sur chacun desquels nous donnerons la courte notice biographique suivante.

Toü-Fouï.

Toü-Fouï 杜甫, surnommé **Tsë-Meÿ**, l'un des plus célèbres poètes de la Chine, naquit au commencement du huitième siècle à **Siāng-yāng**, dans la province du **Hoü-kouāng**. Ses ancêtres s'étaient distingués par leurs talents et par les hautes charges qu'ils avaient occupées. Son aïeul avait composé des poésies dont il reste dix livres.

Toü-Fouï annonçait dès sa jeunesse d'heureuses dispositions pour l'étude. Toutefois, n'ayant pas été heureux dans ses examens littéraires, il renonça aux grades qui, en Chine surtout, conduisent aux dignités de l'Empire. Son goût l'entraînait vers la poésie; il s'y livra tout entier et donna trois poèmes descriptifs (**Fouï 賦**) dans l'espace qui s'écoule entre 742 et 755.

Ces poèmes lui firent grande réputation dans tout l'Empire, à ce point que l'Empereur lui offrit une magistrature. **Toü-Fouï** refusa ces honneurs; mais, la pauvreté le pressant, il se vit contraint de solliciter des secours de la générosité du Souverain. Mais les troubles de l'Empire ne lui permirent pas d'en jouir longtemps. Ce poète mena dès lors une vie errante et bien voisine de la misère.

Ses poésies ont été recueillies après sa mort. Elles font encore aujourd'hui les délices des gens de lettres qui se plaisent à les citer et à les imiter. **Toŭ-Foù** et son contemporain **Lÿ-Tay-Pě** peuvent à bon droit passer pour les véritables réformateurs de la poésie chinoise (1).

Lÿ-Tay-Pě 李太白.

Lÿ-Tay-Pě, originaire de **Kin-toheoŭ**, province du **Sū-Tchuën**, vivait sous le règne de l'Empereur **Huën-Tsong** de la dynastie des **T'ang**. Il descendait à la neuvième génération de l'Empereur **Où-Ty** de la dynastie des **Leang** occidentaux. Une légende chinoise raconte qu'ayant été conçu par l'influence de l'Étoile de Vénus, on lui donna en l'honneur de cet astre le surnom de **太白** (*lumière d'une blancheur éclatante*).

Les poètes chinois ont l'usage de prendre un nom particulier. Lÿ-Tay-Pě prit celui de *Lettré du nénuphar bleu*, **青蓮**. Ses contemporains lui donnèrent, en outre, celui de *Dieu déchu*, **謫仙**. Ses poésies se répandirent dans tout l'Empire et lui firent une réputation des plus brillantes. L'Empereur **Huën-Tsong** qui avait pour lui une grande estime et l'honorait de son amitié, l'éleva aux charges de l'Empire. Mais Lÿ-Tay-Pě ne pouvant se livrer selon ses goûts à l'étude, se démit de ses charges et se mit à voyager dans tout l'Empire. Il avait la réputation d'un grand buveur. Sa réputation de poète n'en a pas plus souffert que celle d'Anacréon et celle d'Horace qui associaient ensemble le goût du vin et celui de la poésie. On a de Lÿ-Tay-Pě des poésies en 30 livres sous ce titre : **李太白集**.

L'ouvrage **Koù ouën pin tohoù**, dont nous avons parlé ailleurs, contient deux morceaux en prose de Lÿ-Tay-Pě qui sont fort élégants, ainsi qu'une petite préface de six lignes.

Les œuvres de **Toŭ-Foù** et celles de Lÿ-Tay-Pě sont réunies dans une collection dont la Bibliothèque de Paris possède un exemplaire, n° CLII du catalogue de Fourmont.

Il existe des encyclopédies où l'on a réuni les poèmes les plus célèbres de chaque époque. Nous citerons, entre autres, les suivantes :

1. Celle de **Lÿ-Kaō** 李鱣, censeur de la dynastie des **T'ang**, sous le titre de : **雜詠百二十首**.

2. Celle des œuvres de **Sé-Mà-Kouāng**, historien de la dynastie des **Song**, sous le titre de : **傳家集**, en 80 livres. Les 15 premiers contiennent les poèmes de ce savant.

(1) *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat.

3. La collection des œuvres, avec glose et commentaire; du célèbre Sou-Tông-Pô 蘇東坡 sous le titre suivant : 蘇詩續苒遺.

4. Un contemporain et un ami de Tchoû-Hy a donné, dans une collection qui a pour titre : 衆山集, en 28 livres, les poèmes, selon lui, les plus élégants de la dynastie des Sóng.

5. Un auteur du nom de 吳省蘭 a donné un beau travail sur les poètes des cinq dynasties qui ont suivi celle des Táng. Sa collection porte le titre de : 五代宮詞.

6. Un poète du nom de 鄭所南 a publié un recueil de poésies vers l'an 1301, auquel il a donné le titre de : 一百二十圖詩雄.

7. Un poète renommé pour sa piété filiale a donné un recueil de pièces en vers sous le titre de : 丁孝子詩集.

8. Un écrivain de la dynastie des Min, 王光承, a publié une collection de pièces de vers disposés dans l'ordre suivant : 1° antique composition musicale, 古樂府; 2° vers pentamètres antiques, 五言古詩; 3° pièces en vers de sept syllabes, 七言古詩; 4° vers de cinq syllabes formant des antithèses, 五言聿詩; 5° vers de sept syllabes faisant antithèses, 七言聿詩; 6° quatrains de cinq syllabes, 五言絕句; et enfin de quatrains de sept syllabes, 七言絕句. Le titre de cette collection est : 鎌山草堂詩合鈔.

Toutefois, depuis bien des siècles, le gouvernement chinois n'a pas d'égard dans ses promotions pour le seul talent poétique. Il estime, non sans une grande sagesse, que le seul talent poétique n'est pas d'une grande utilité pour le bon gouvernement d'un État.

Les Chinois possèdent, en outre, une collection considérable de petits livres de poésies fort répandus dans toutes les classes de la société. On y trouve de jolies pièces de vers pour toutes les circonstances de la vie et toutes les classes de la société. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde où les compliments soient aussi à la mode. Ces recueils de poésie sont comme une mine à la disposition de chacun.

« La poésie fait un des plus grands agréments des réunions de société ou de famille, et il est rare qu'il n'y ait pas, dans ces réunions, des lettres poétiques. Souvent une jeune beauté chinoise que ses parents veulent marier fait tomber son choix sur le jeune homme qui fait couler de son pinceau *les dragons et les perles*, pour dire la plus belle poésie, parce que, dans ce style, les caractères de la langue chinoise sont des dragons, et les beautés poétiques sont les perles. Souvent aussi, dans ces amusements poétiques, ceux qui ne réussissent pas à tirer de leur esprit quelques pensées, quelques vers enfin, sont condamnés à boire un nombre déterminé de tasses de vin.

« Cette universalité de la poésie chez les Chinois, cette vulgarité a pu nuire

aux beautés de l'art, qui a peut-être perdu ce caractère de don naturel et de rareté sublime que la possession exclusive par quelques grands génies peut seule lui imposer. Toutefois, la poésie a conservé chez les Chinois un caractère propre assez élevé au-dessus de la prose pour en rendre la lecture et l'intelligence difficile aux Chinois eux-mêmes. » (M. Pauthier.)

Ce résumé substantiel de l'art poétique chinois suffit pour en donner une idée à nos lecteurs. Les Européens peuvent difficilement aspirer aux palmes de la poésie chinoise. Ses règles sont fort simples, à la vérité; mais, pour s'élever à un degré convenable, il faut une connaissance approfondie de la philosophie et de l'histoire de cet Empire : car les allusions de tout genre remplissent les pièces de vers des poètes, et le recueil des expressions métaphoriques dont ils font usage est si considérable et tellement en dehors de nos idées européennes, qu'un Européen qui parviendrait à versifier élégamment en chinois serait un prodige à nos yeux.

FIN DE LA GRAMMAIRE CHINOISE.

33
C. 170

